



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

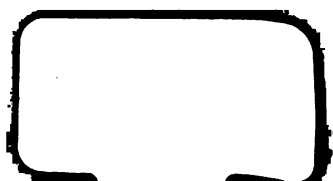
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

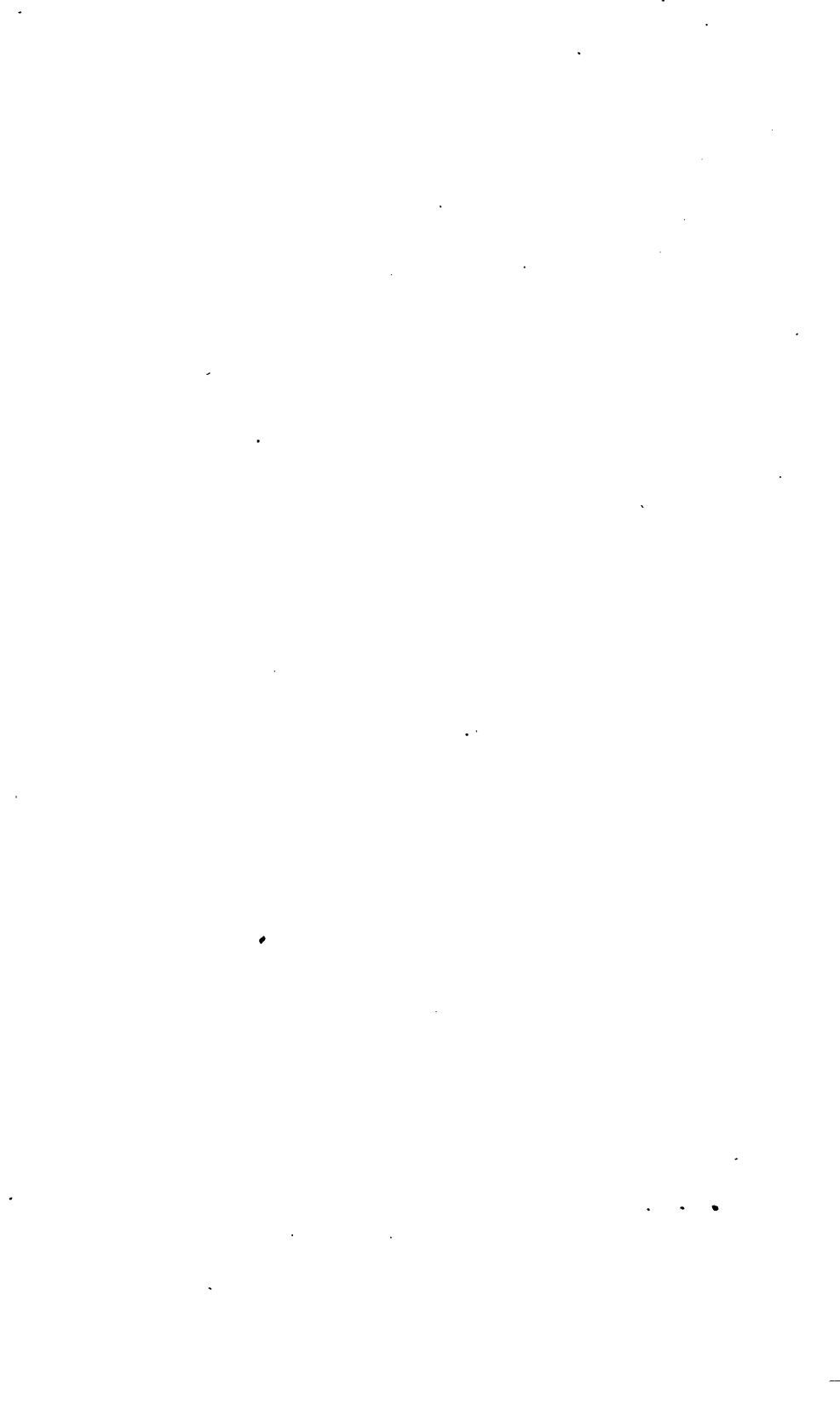
NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 06933348 6



DDA
F
F





BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉ PAR

LE COMITÉ HISTORIQUE

DES ARTS ET MONUMENTS.

DEUXIÈME VOLUME.



PARIS.

IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE DE PAUL DUPONT,

Rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 53.

1842 et 1843.



BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉ

PAR LE COMITÉ HISTORIQUE DES ARTS ET MONUMENS.

SESSION DE 1842.

PREMIÈRE SÉANCE.

Mercredi 19 janvier 1842

PRÉSIDENCE DE M. DU SOMMERARD.

En l'absence de M. le comte de Gasparin, empêché, M. du Sommerard occupe le fauteuil.

Le comité décide que la liste de ses membres résidens, non résidens et correspondans sera mise en tête du bulletin de la présente session.

Sur la proposition de M. le comte de Montalembert, la liste des membres correspondans sera dressée, non plus d'après l'ordre alphabétique de leurs noms, mais d'après celui des départemens où ils résident.

Membres résidens :

MM. GASPARIN (comte de), pair de France, président du comité ;
AMPÈRE (J.-J.), professeur au Collège de France ;
BARRE, graveur en médailles ;
BOTTÉE DE TOULMON, bibliothécaire au Conservatoire de musique ;
DELÉCLUZE ;
DU SOMMERARD, conseiller-maitre à la cour des comptes ;
GRILLON, membre du conseil municipal et des bâtimens civils ;
HÉRICART DE THURY (vicomte), membre de l'Institut ;
HUGO (Victor), de l'Académie française ;
LABORDE (vicomte Léon de), député ;
LA GRANGE (marquis de), député ;
LENOIR (Albert), architecte ;

MM. LENOORMANT (Charles), membre de l'Institut ;
 LEPRÉVOST (Auguste), député ;
 MÉRIMÉE, inspecteur général des monumens historiques ;
 MONTALEMBERT (comte de), pair de France ;
 PASSY (Antoine), député ;
 SAINTE-BEUVE, conservateur à la Bibliothèque Mazarine ;
 SALVANDY (comte de), député ;
 SCHEFFER (Ary) ;
 SCHMIT, maître des requêtes au conseil d'état ;
 TAYLOR (baron) ;
 TEXIER (Charles), correspondant de l'Institut ;
 VARCOLLIER, chef du secrétariat général à la préfecture de la Seine ;
 VITET, député ;
 DIDRON, secrétaire du comité.

Membres non résidens :

MM. CASTELLANE (marquis de), à Toulouse ;
 CAUMONT (de), à Caen ;
 CHAUDRUC DE CRAZANNES (baron), sous-préfet, à Castel-Sarrazin ;
 DENIS (Alphonse), député du Var, à Hyères ;
 DEVIE (Mgr), évêque de Belley ;
 DEVILLE (Achille), à Rouen ;
 GASPARI (Auguste de), député de la Drôme, à Orange ;
 GERVILLE (de), à Valognes ;
 JAUBERT DE PASSA, à Perpignan ;
 JOUANNET, à Bordeaux ;
 LAGOY (marquis de), à Saint-Remi ;
 LASSAUSSE (de), à Blois ;
 ROBÉLIN (Charles), architecte, à Nevers ;
 SAINT-MÉMIN (de), conservateur du Musée à Dijon ;
 SAULCY (de), à Metz ;
 THÉVENOT, à Clermont-Ferrand.

Correspondans nationaux :

MM.

AIN.....		Laon,	VAN CLEEMPUTTE, architecte ;
AISNE.....	{	Nogentel,	POQUET, curé ;
		Saint-Quentin,	LENASLE, peintre ;
		Soissons,	GENCOURT, architecte ;

MM.

ALLIER.....	{ Moulins,	BATISSIER;
	{ Id.,	MICHEL (Adolphe);
	{ Souvigny,	CHAMBON, curé ;
ALPES (BASSES-).		
ALPES (HAUTES-).		
ARDÈCHE.....		
ARDENNES.....	Charleville,	HUBERT, professeur de philosophie ;
ARIÈGE.....		
AUBE.....	{ Troyes,	ARNAUD, peintre ;
	{ Id.,	BOURCELOT, curé de Saint-Urbain ;
AUDE.....	{ Carcassonne,	CROS, directeur du Musée ;
	{ Narbonne,	TOURNAL, directeur du Musée ;
AVEYRON.....		
	{ Aix,	ROUARD, bibliothécaire ;
BOUCHES-DU-RH.	{ Arles,	CLAIR, avocat ;
	{ Id.,	HUART, directeur du Musée ;
	{ Id.,	LAUGIER DE CHARTROUSE (baron) ;
CALVADOS.....	{ Bayeux,	LAMBERT, bibliothécaire ;
	{ Caen,	LÉCHAUDÉ D'ANISY ;
	{ Louvagny,	BEAUREPAIRE (comte de) ;
CANTAL.....		
CHARENTE.....		
CHARENTE-INFÉR.		
CHER.....	{ Bourges,	GIRARDOT (baron de), cons. de préf. ;
	{ Id.,	HAZÉ, peintre ;
CORRÈZE.....		
CORSE.....		
	{ Beaune,	BARD (Joseph) ;
COTE-D'OR.....	{ Id.,	FOISSET (Théodore), juge au tribunal ;
	{ Pomard,	MAREY-MONGE ;
CÔTES-DU-NORD.		
CREUSE.....	Auriat,	TEXIER, curé ;
	{ Nontron,	VERNEILH (Félix de) ;
DORDOGNE.....	{ Périgueux,	MOURCIN (de), directeur du Musée ;
DOUBS.....		
DRÔME.....		
EURE.....		
EURE-ET-LOIR...	{ Chartres,	DURAND (Paul) ;
	{ Dreux,	TILLEUL ;
FINISTÈRE.....	Merlaix,	BLOIS (comte de) ;
GARD.....	Nîmes,	PELET (Auguste) ;

		MM.
GARONNE (H ^t -)	Toulouse,	DELAVERGNE (Léonce);
	Id.,	DUMÈGE;
	Id.,	GUILHERMY (Ferdinand de);
GERS.....	Auch,	CANÉTO, supér. du petit séminaire;
	Bordeaux,	DUPHOT, architecte;
	Id.,	DURAND (G.-J.), archit. de la ville;
GIRONDE.....	Id.,	LEROY (Ferdinand), secrétaire-général de la préfecture;
	Béziers,	PORTALON (de);
	Montpellier,	ABRIC, architecte;
HÉRAULT.....	Id.,	JUBINAL (Achille), professeur à la Faculté des lettres;
	Id.,	RENOUVIER (Jules);
ILLE-ET-VILAINE..	Rennes,	LANGLOIS, architecte;
INDRE.....		
INDRE-ET-LOIRE.	Tours,	MANCEAU, prêtre;
	Grenoble,	PIERANGÉLI, conseiller à la cour royale;
ISÈRE.....	N.-D.-de-l'Osier,	DASSY, prêtre;
	Vienne,	DELORME, direct. du Musée;
	Id.,	MERMET;
JURA.....	Lons-le-Saulnier,	MONNIER (Désiré);
LANDES.....		
LOIR-ET-CHER...	Blois,	CARTIER;
LOIRE.....		
LOIRE (HAUTE-).	Le Puy,	AYMARD (Auguste);
	Id.,	BECDELIÈVRE (vicomte de);
LOIRE-INFÉR....	Nantes,	FOURNIER, curé de Saint-Nicolas;
	Nogent-sur-Ver.,	CRESPIY-LEPRINCE (baron de);
LOIRET.....	Saint-Benoît,	MARCHAND, ingénieur;
LOT.....		
LOT-ET-GARONNE		
LOZÈRE.....		
MAINE-ET-LOIRE.	Angers,	GODARD-FAULTRIER, dir. du Musée;
	Id.,	GRILLE (Fr.), biblioth. de la ville;
MANCHE.....	Avranches,	MANGON-DELANDE;
	Coutances,	DELAMARE, vicaire-général;
	Châlons,	CHAMPENOIS, curé de Notre-Dame;
MARNE.....	Reims,	M ^{gr} l'archevêque;
	Chaumont,	FERRIEL, subst. du procureur du roi;
MARNE (HAUTE-).	Montierender,	ASTIER (vicomte d');;

MM.

MAYENNE.....		
MEURTHE.....	Nancy,	DELALLE, prêtre ;
	Id.,	GUERRIER DE DUMAST, président de l'Académie-Stanislas ;
MEUSE.....		
MORRHAN.....		
MOSELLE.....		
NIEVRE.....	La Charité,	GRASSET (Auguste) ;
	Nevers,	DUVIVIER (Antoni) ;
	Douai,	COUSSEMAKER (de) ;
NORD.....	Lille,	BENVIGNAT, architecte ;
	Id.	CONTENCIN (de), secrétaire-général de la préfecture ;
	Beauvais,	BARRAUD, prêtre, professeur d'archéologie au grand séminaire ;
OISE.....	Id.,	GRAVES, secrétaire-général de la préfecture ;
	Compiègne,	WOILLEZ (Emmanuel) ;
	Senlis,	POULET, prêtre, principal du collège ;
ORNE.....		
PAS-DE-CALAIS..	Calais,	PIGAULT DE BEAUPRÉ ;
	Clermont,	LEDRU, architecte de la ville ;
	Id.,	MALLAY, architecte, professeur d'archéologie au grand séminaire ;
PUY-DE-DÔME...	Id.,	RAIZER (comte de) ;
	Issoire,	BRAVARD, architecte ;
	Netscher,	CROIZET, curé ;
PYRÉNÉES (B ^{tes}).		
PYRÉNÉES (H ^{tes}).		
PYRÉNÉES-O ^{ies} ...		
	Strasbourg,	PERRIN, architecte ;
RHIN (BAS-).....	Id.,	REINER, architecte ;
	Id.,	KLOTZ, architecte de la cathédrale ;
RHIN (HAUT-)....		
	Lyon,	M ^{gr} le cardinal-archevêque ;
	Id.,	BONNEFOND, directeur du Musée ;
	Id.,	COMARMOND, conservateur des musées archéologiques ;
RHÔNE.....	Id.,	DUPASQUIER (Louis), architecte, professeur à la Martinière ;
	Id.,	ROZAZ ;
SAÔNE (HAUTE-). }		

MM.

SAÔNE-ET-LOIRE.	{	Autun,	DESVARANNES, ancien sous-préfet ;
		Id.,	DEVOUCOUX, secrétaire de l'évêché ;
		Mâcon,	RAGUT, archiviste-bibliothécaire ;
SARTHE.....	{	Mans,	RICHELET, bibliothécaire ;
		Id.,	TOURNESAC, prêtre, prof. d'archéol. ;
		Solesmes,	GUÉRANGER (Dom), abbé des Bénéd. ;
SEINE.....	{	Paris,	DEMERSON, curé de St-Germ.-l'Aux. ;
		Id.,	GROS, vicaire-général ;
		Id.,	PASCAL, chanoine honoraire ;
SEINE-INFÉR....		Dieppe,	FERET, bibliothécaire ;
SEINE-ET-MARNE.	{	Donnemarie,	TESTE-D'OUET (Alexandre) ;
		Bourron,	ODIN, curé ;
		Meaux,	Mgr l'évêque ;
		Melun,	ROSNY (Lucien de) ;
SEINE-ET-OISE...	{	Etampes,	MONT-ROND (Maxime de) ;
		Montfort-l'Am.,	ROBERT ;
		Poissy,	SAINT-CLAIR (colonel de) ;
SÈVRES (DEUX-)..		Niort,	SEGRÉTAIN, architecte ;
SOMME.....	{	Abbeville,	BELLEVAL (comte de) ;
		Amiens,	DUTHOIT, sculpteur ;
		Id.,	GOZE ;
		Id.,	LUCAS, prêtre ;
		Id.,	Mgr l'évêque ;
TARN.....	{	Liancourt,	ESCALOPIER (comte de l') ;
		Rabasteins,	CLAUSADE (Gustave de) ;
TARN-ET-GARON.			
VAR.....			
VAUCLUSE.....		Avignon,	REQUIEN ;
VENDÉE.....			
Vienne.....			
Vienne (HAUTE-)..		Limoges,	BOULÉ, architecte ;
VOSGES.....			
Yonne.....	{	Auxerre,	QUANTIN, archiviste ;
		Sens,	TARBÉ ;
ALGÉRIE.....		Alger,	BERBRUGGER, bibliothécaire ;

Correspondans étrangers.

EN ALLEMAGNE :

MM. BOISSERÉE (Melchior), à Munich ;
 BOISSERÉE (Sulpice), correspondant de l'Institut de France, à Munich ;

- MM. GERTNER**, architecte, à Munich ;
GEISSEL (Mgr), coadjuteur de l'archevêque, à Cologne ;
KIESEWETTER, conseiller à la cour de Vienne ;
KLENZE (chevalier de), directeur général des ponts et chaussées, en Bavière ;
KNAPP, architecte aulique du roi de Wurtemberg, à Stuttgart ;
LASSAULX (de), directeur supérieur des constructions, à Coblenz ;
LEIDELOFF, secrétaire de l'académie Albert-Durer, à Nürenberg ;
MOLLER, architecte, à Darmstadt ;
RACZINSKI (Athanase, comte), à Berlin ;
WAAGEN (docteur), directeur de la galerie royale, à Berlin.

EN ANGLETERRE :

- MM. BRITTON**, antiquaire, à Londres ;
DONALDSON, secrétaire de l'Institut royal des architectes britanniques, à Londres ;
GAGE-ROKEWOOD (John), à Lincoln's Inn ;
GALLY-KNIGHT, membre du parlement ;
HALLIWELL, secrétaire de la société des antiquaires de Cambridge, à Londres ;
HEYWOOD-HAWKINS (J.), membre du parlement ;
LONGUEVILLE (Jones), maître ès-arts à l'université de Cambridge ;
MICHAEL (Jones), membre de la société des antiquaires de Londres ;
RICKMANN, architecte, à Liverpool ;
WAY (Albert), antiquaire, à Londres ;
WELBY-PUGIN, professeur d'archéologie au collège d'Oscott, près Birmingham ;
WHEWEL, professeur de géologie, à Cambridge ;
WRIGHT (Thomas), à Londres.

EN BELGIQUE :

- MM. BEAUFFORT** (comte Amédée de), président de la commission royale des monumens, à Bruxelles ;
DELEPIERRE, membre de la société des beaux-arts de Gand ;
REIFFENBERG (baron de), directeur de la bibliothèque, à Bruxelles.

EN ESPAGNE :

- MM. ALVAREZ**, architecte, à Madrid,
AMAT (Mgr), évêque de Zamora ;

MM. BRETON DE LOS HERREROS (don Manoel), bibliothécaire de la reine ;
CARDERERA (Valentin), antiquaire, à Madrid ;
CASTELLANOS (don Basilio), conservateur du Cabinet de la reine ;
CÉPÉRO, chanoine de la cathédrale, à Séville ;
ROCCA DE TOGORES, de l'Académie espagnole, à Madrid.

EN GRÈCE :

MM. MAUROCORDATOS (Georges), professeur à l'Université, à Athènes ;
PITTAKYS, inspecteur des antiquités, à Athènes.

EN ITALIE :

MM. BAÏNI (abbé), à Rome ;
CORDERO DE SAN-QUINTINO (comte), à Turin ;
LACROIX (abbé), clerc-national, à Rome ;
MARMORA (général della), à Turin ;
MINARDI (chevalier), vice-président de l'Académie des beaux-arts, à Rome ;
SANTINI (abbé), à Rome ;
SECCHI (abbé), censeur de l'Académie pontificale, à Rome ;
SERRA DI FALCO (duc de), à Palerme ;
VISCONTI (chevalier Pierre-Hercule), commissaire des antiquités pontificales, à Romé ;
ZARDETTI, conservateur du Musée, à Milan.

Un membre fait observer que trente-six départemens, sur quatre-vingt-six, sont encore sans correspondans, et que le comité est privé ainsi de renseignemens officiels concernant la découverte, l'étude et la conservation des monumens. Le goût de l'archéologie, qui se propage, finira sans doute par pénétrer dans les départemens retardataires, et le comité pourra, dès lors, se faire représenter dans la France entière. Il est donc utile de faire un appel, en ce moment, aux départemens arriérés.

M. le président rappelle que le comité a décidé, au mois de décembre 1840, qu'il réviserait, tous les deux ans, la liste de ses correspondans. Ceux de MM. les correspondans, qui n'auraient rien envoyé au comité et ne lui auraient adressé ni rapport, ni note, ni renseignement relatifs à la recherche, à l'étude, à la conservation, à la destruction ou à la restauration des monumens, seraient

réputés démissionnaires; comme tels, rayés et de la liste des correspondans et de la liste des savans, auxquels sont adressées les publications du comité. Cette décision ayant été prise à l'unanimité, et le terme indiqué pour la révision des listes expirant au mois de décembre prochain, M. le président pense qu'il serait convenable de rappeler, dans le bulletin, la mesure réglementaire dont quelques correspondans pourraient être frappés.

Le comité adopte à l'unanimité.

Sur la proposition de M. le comte de Montalembert, le comité décide que le secrétaire fera rédiger une table des matières contenues dans les onze précédens numéros du bulletin. A l'avenir, un volume du bulletin comprendra deux sessions, et la pagination continuera de la première à la seconde année. A chaque volume, une table sera jointe. Les onze numéros déjà parus formeront le premier volume.

OUVRAGES OFFERTS.

Les ouvrages suivans sont offerts au comité par les auteurs.

1^o *Dictionnaire de l'architecture du moyen-âge*, un volume grand in-4^o, avec gravures sur bois, par M. John Britton, antiquaire anglais, correspondant du comité.

2^o *Histoire et antiquités de la cathédrale de Worcester*, un volume grand in-4^o, par le même.

Le comité donne de grands éloges à la beauté et à l'exactitude des dessins que renferment ces deux remarquables ouvrages. Il est à regretter que la France ne possède pas encore un dictionnaire de l'architecture semblable à celui dont M. Britton est l'auteur. — M. Britton annonce qu'une commission de la chambre des communes, en Angleterre, a fait, au 16 juin de l'année dernière, un rapport sur les monumens nationaux et les œuvres de l'architecture du moyen-âge. La commission louait l'utilité et le zèle du comité des arts et monumens de Paris. Le comité, n'ayant eu aucune connaissance de ce rapport, prie M. Britton de vouloir bien lui en faire parvenir un exemplaire.

3^o *Questions sur les révolutions de l'architecture*, par M. Do-

haldson, professeur d'architecture au collège de l'Université de Londres, correspondant. M. Donaldson écrit que, reconnaissant l'importance des recherches et des travaux archéologiques qui se font en France, il a voulu les faire connaître à l'Angleterre, et que dans une nouvelle édition des *Questions*, dont il a été chargé par l'Institut des architectes britanniques, il a dû citer l'exemple du comité des arts et monumens de Paris.

4° *Programme du congrès scientifique de France*, tenu à Lyon, en 1841, par M. Comarmond, secrétaire-général du congrès, correspondant du comité. — M. de Caumont, présent à la séance, annonce que le prochain congrès se tiendra à Strasbourg, au mois de septembre de cette année.

5° *Etudes archéologiques à l'usage des élèves du grand séminaire de Clermont-Ferrand*, par M. Mallay, architecte à Clermont, correspondant. Ces études, accompagnées de dessins lithographiés, ne comprennent encore que l'introduction à l'art du moyen-âge. M. Mallay, chargé par Mgr l'évêque de Clermont de faire un cours d'archéologie aux élèves du grand séminaire, enseignera, cette année, l'histoire de l'art gothique proprement dit.

6° *Classement général des monumens et documens historiques de la Gironde*, par M. F. Leroy, secrétaire-général de la Gironde, correspondant. Les monumens classés par la commission historique de la Gironde sont au nombre de 305. Ce classement officiel a été notifié aux maires du département par le préfet de la Gironde. Une pareille mesure place les monumens sous la tutelle conservatrice du gouvernement, du conseil général, des sous-préfets, des conseils municipaux, des maires, des curés et des protecteurs de nos antiquités nationales. Le comité espère que cet exemple, donné par la Gironde, se propagera dans tous les départemens ; c'est un moyen très efficace pour empêcher la ruine ou la détérioration des monumens historiques.

7° *Rapport de la commission des monumens et documens historiques de la Gironde*, par M. F. Leroy. Ce rapport, adressé au préfet et au conseil général de la Gironde, relate d'abord les travaux de la commission et de ses membres correspondans, ensuite le concours prêté à la commission par diverses personnes, surtout par le clergé. La commission prépare une carte archéologique du département, et un album historique, descriptif et graphique des

monumens religieux, militaires, civils et domestiques de la Gironde. Diverses études géométrales sur des édifices importants sont déjà terminées ; d'autres se préparent. Ces différens travaux ont pour but de réunir tous les élémens nécessaires à une statistique monumentale. Voilà pour l'étude des monumens. Relativement à leur conservation, la commission surveille avec sévérité toutes les restaurations qui s'exécutent ; elle a classé les monumens pour qu'on ne puisse y toucher sans qu'elle en soit informée. La commission a déjà obtenu des résultats importants et elle se lève particulièrement du concours que lui prête l'administration des ponts et chaussées. Mgr l'archevêque de Bordeaux a proscrit, par une circulaire adressée au clergé de son diocèse, les décorations maladroites dans les églises, le grattage ou le badigeonnage, la vente ou l'abandon des objets précieux. Le prélat désire que la commission soit toujours consultée par les ecclésiastiques, lorsqu'ils jugent à propos de faire exécuter quelque travail de consolidation ou de réparation dans un monument confié à leurs soins. Les documens historiques sont aussi en voie de classement et d'analyse. La commission ne s'est pas limitée seulement aux dépôts publics ; elle a étendu ses investigations jusqu'aux dépôts particuliers, et elle se félicite des découvertes qu'elle a déjà faites. Le conseil général de la Gironde, satisfait des résultats obtenus avec des ressources très restreintes, a porté à 2,000 fr. l'allocation qu'il accorde à la commission et qui n'était que de 1,000 fr. en 1840.— Le comité témoigne la plus vive sympathie pour la science et le dévouement de la commission historique de la Gironde. Avec une pareille institution dans tous nos départemens, les monumens historiques et fragmens de monumens seraient à l'abri de tout danger.

8. *Bulletin de la commission historique du département du Nord*, par M. de Contencin, secrétaire-général du département, président de la commission, correspondant. Ce bulletin, comme celui du comité, renferme le compte-rendu des séances de la commission, et l'analyse des travaux de ses membres résidens et correspondans. M. de Contencin y a inséré une notice intéressante sur l'église de Wasquehal, près Roubaix. — Il serait à désirer que la commission de la Gironde publiât, comme celle du Nord, un Bulletin de ses travaux.

9. *Notes sur les monumens gothiques de quelques villes d'Italie*,

par M. Jules Renouvier, inspecteur divisionnaire des monumens historiques, correspondant. M. Jules Renouvier a surtout visité et étudié Pise, Florence, Rome et Naples. Parmi les faits intéressans et parfaitement observés que signale M. Renouvier, il faut constater l'influence évidente de la maison d'Anjou et du style ogival français à Naples. Ce style a une tournure particulière à Naples ; il s'y distingue par de grandes qualités, et aussi par quelques défauts, de celui qui règne en Italie. Dans tous les pays où elle a pénétré par la guerre ou les émigrations pacifiques, la France a laissé des traces ineffaçables de son passage ou de son séjour. Notre pays a exercé une grande influence esthétique sur l'Angleterre et la Sicile par les Normands, sur le royaume de Naples par la maison d'Anjou, sur la moyenne et la haute Italie par Charlemagne, sur la Grèce et tout le royaume byzantin par les Croisés, sur Cantorbéry par Guillaume de Sens, sur la Suède par Etienne Bonneuil, sur Prague par Matthieu d'Arras, sur Milan par Nicolas Bonaventure et Jean Mignot. L'Espagne elle-même et les bords du Rhin ne sont peut-être pas à l'abri de toute modification apportée aux monumens de ces contrées par le génie de nos artistes. Le comité ne saurait recommander avec trop d'instance à ses correspondans étrangers l'étude de cette influence française sur l'art des autres nations.

10° *Rapport sur les fouilles d'antiquités faites à Aix, en 1841*, par M. Rouard, bibliothécaire, secrétaire de la commission d'archéologie d'Aix, correspondant. Ces fouilles ont produit des monumens nombreux. Une carte levée sous la direction de M. Gendarme de Bévotte, ingénieur de l'arrondissement et membre de la commission d'archéologie, donne le plan des fouilles et marque la nature des monumens découverts : plusieurs conduites d'eau, un grand aqueduc, un hypocauste, diverses pièces pavées en mosaïque sont dessinés sur ce plan. Des détails de l'hypocauste, d'un vase antique couvert d'animaux, d'une brique consulaire chargée d'une inscription et d'une figure de Mercure, sont ajoutés au plan. Il serait bien à désirer qu'un plan fût ainsi joint aux fouilles analogues que l'on exécute sur divers points de la France ; on constaterait, par cette espèce de procès-verbal graphique, les travaux accomplis, et lorsque les fouilles seront recouvertes, on n'exposerait pas les antiquaires qui viendront après nous à remuer le même terrain épuisé avant eux.

11° *Notice historique sur le château et la Sainte-Chapelle de Champigny* (Indre-et-Loire), par M. Ch. de Chergé. La chapelle, dédiée à saint Louis, est en style ogival de la fin du quinzième siècle ; elle ressemble beaucoup à la Sainte-Chapelle de Paris, et semble en être une imitation plus ou moins fidèle. Onze grandes fenêtres ogivales éclairent ce monument ; une douzième est percée, en forme de rose, dans le pignon occidental. Chaque fenêtre est divisée en trois panneaux, dans sa hauteur. Le premier panneau contient un trait de la Passion ; le second, un ou plusieurs traits de la vie de saint Louis ; le troisième, deux, trois ou quatre portraits en pied, représentant les membres de la famille Montpensier à genoux devant des prie-Dieu. Au bas des sujets relatifs à la vie de saint Louis, est une inscription relatant le fait figuré sur le vitrail. Ces peintures ont peu souffert. M. de Quinson, dernier propriétaire de cette chapelle, a sauvé ces vitraux en les faisant déposer pendant la révolution et en les faisant ensuite replacer avec beaucoup de soin. M. de Quinson refusa une somme considérable, que lui offrait un Anglais qui voulait les acheter. M. le marquis de Costa, attaché à la cour de Sardaigne et propriétaire actuel de la chapelle, attache le plus vif intérêt à la conservation de ces verrières.

12° *Inscription et noms de l'ancienne et de la nouvelle cloche du beffroi de Boulogne-sur-Mer*, par M. François Morand, archiviste de Boulogne, correspondant. M. Morand promet un prochain travail sur le beffroi lui-même. L'inscription suivante de l'ancienne cloche révèle le nom d'une famille de fondeurs du nom de Lisos,

* Estourmie.

Al a nom Jehans ; me fist Lisos
Li pères et li fieus, qui a mi faire misent
Livres de despoise xi. s.
Leurens Talleawe, de le ville
Chel an, maieur seconde fois,
M. ccc. ii. xl.iii.
Chieus eut grant soing pour mi refaire.
Diex wart le ville de contraire,
Et si gouvrenen son affaire
Kalui et ses seigneurs puist faire.

* Jacob Lisos ches letres fist
Fieus fu au maistre qui me fist.

M. Morand croirait volontiers que le mot d'*Estourmie*, qui est

en tête de cette cloche de beffroi, signifie éveil ou alarme, et n'est pas le nom de la cloche. On a cru le contraire, et la cloche nouvelle, fondue en 1840, porte cette inscription :

« Estourmie est mon nom. Ainsi était nommée celle que je remplace. Jean et Jacob Lisos l'avaient fondue en m. ccc. xlv, et y avaient employé xi mille livres de métal. Elle fut brisée le 25 mai 1810, jour de longue mémoire, en annonçant à la ville l'entrée de Napoléon et de Marie-Louise ; et je suis formée de ses débris ».

13° *Notice sur l'église de Germigny-des-Prés et sur Saint-Gondon (Loiret)*, par M. Marchand, ingénieur du Loiret, correspondant. M. Marchand demande qu'on fasse disparaître le badigeon rouge et jaune qui déshonore le chœur de Germigny ; il a lui-même enlevé le mortier qui couvrait en partie une statue portant une escarcelle pendue au cou, et gravée d'une inscription dont on ne voit plus que ces deux lettres ...RO...—M. Marchand a réclamé la conservation d'une tour heptagonale de forte dimension, qui s'élève au centre de Saint-Gondon, et qui était menacée de destruction. Sur les avis de M. Marchand, le conseil municipal s'est empressé de voter la conservation de ces ruines qui intéressent le pays.

« Le conseil municipal, après en avoir délibéré :

« Considérant qu'il importe de respecter tous les anciens monumens, quels que soient leur âge, leur destination et leur nature ,

« Arrête :

« M. le maire de Saint-Gondon est autorisé à s'entendre avec M. Marchand, membre du comité historique, pour déterminer les mesures nécessaires à la conservation des ruines de l'ancienne tour de Saint-Gondon, et à poursuivre ceux qui, comme par le passé, viendraient enlever des terres au tertre qui supporte la tour.

« Le conseil émet le vœu que cette décision soit transmise au comité des arts et monumens. »

Le comité félicite M. Marchand de ce résultat, et donne de grands éloges au conseil municipal de Saint-Gondon qui vient de prendre, avec un zèle exemplaire, et malheureusement très rare encore, les intérêts des antiquités nationales.

14° *Découverte des corps de Philippe-le-Hardi et Jean-sans-Peur, ducs de Bourgogne*. Les procès-verbaux de cette découverte sont transmis par M. le préfet de la Côte-d'Or.

15° *Mémoires de la commission des antiquités de la Côte-d'Or* ; 3 volumes in-4°, années 1838, 1839 et 1840. Ces mémoires ont été adressés par M. Maillard de Chambure, qui a été enlevé dernièrement à la science. M. de Chambure, président de la commission, imprimait à cette société l'activité infatigable dont il était doué. Le comité déplore cette mort prématurée qui est une grande perte pour la science archéologique. Le volume de 1838 contient la description des vingt-deux miniatures relatives à la fondation de l'hôpital du Saint-Esprit, à Dijon et à Rome. Ces miniatures sont toutes dessinées avec le plus grand soin. La description est due à M. G. Peignot. Le volume de 1839, également accompagné de planches, concerne les fouilles faites à Alise par M. Maillard de Chambure. Le volume de 1840 contient, entre autres travaux, l'histoire du château et du village de Gilly-lez-Cîteaux, par M. Joseph Garnier.

16° *Annuaire du département du Jura, pour 1841*, par M. Désiré Monnier. La partie de cet annuaire qui est consacrée aux annales anciennes s'occupe des antiquités nationales ; douze planches lithographiées représentent des monnaies et des antiquités gauloises, romaines et chrétiennes.

17° *Mémoires de l'Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix*, tome IV, par M. Rouard, correspondant. Ce volume contient des recherches historiques sur la position de la ville d'Aix avant sa destruction par les Sarrasins, et sur les fêtes de la Tarasque ; le premier travail est de M. Rouchon, le second de M. Porte.

18° *Etudes historiques et documens inédits sur l'Albigeois, le Castrais et l'ancien diocèse de Lavaur*, par M. Cl. Compayré, correspondant, 4° et 5° livraisons. Dans la 4° livraison, M. Compayré donne les deux inscriptions relatives à des artistes, qu'on voit peintes dans la cathédrale d'Albi.

• Johannes Franciscus Doneja, pictor Italus de Carpa, fecit anno 1515. •

et ailleurs,

• Lucrecia Cantora Bolognesa. •

M. Compayré croit que cette seconde inscription est destinée à

rappeler le nom d'une femme chère à l'un de ces peintres italiens qui travaillaient à Albi. M. Didron pense que ce pourrait être plutôt la signature d'une femme qui aurait peint en compagnie de François Doneja, comme Sabine de Steinbach sculptait à la cathédrale de Strasbourg que bâtissaient son père et son frère. Il y aurait des recherches intéressantes à faire sur ce sujet. Dans la cinquième livraison de son travail, M. Compayré donne les inscriptions des peintures appliquées contre la tour du clocher d'Albi. Ces peintures et ces inscriptions sont aujourd'hui endommagées pour la plupart ; quelques-unes sont entièrement détruites. M. Compayré a donc fait sagement en préservant contre d'autres atteintes possibles ces inscriptions dantesques où sont décrites les peines des *orgueilleux et orgueilleuses*, des *envieux et envieuses*, des *greux et greuses*, des *pigres et pigrasses*, des *avaricieux et avaricieuses*, des *glotons et glotes*, des *luxurieux et luxurieuses*.

19° *Dissertation sur un monument votif trouvé dans le département du Lot*, par M. le baron Chaudruc de Crazannes, sous-préfet de Castel-Sarrasin. Ce monument fut élevé par la cité des Cadurci à Marcus Lucterius Leo, prêtre de l'autel d'Auguste, au confluent de la Saône et du Rhône, comme dit l'inscription gravée sur une des faces. Le christianisme s'empara de ce monument païen et grava, sur l'anti-face, une inscription en mémoire d'un Espagnol nommé Grégoire, qui vint mourir en exil à Cahors. Ce fut un autre exilé d'Espagne, nommé Pierre, qui consacra le souvenir de son compagnon d'infortune. On lit donc ces quatre vers sur la face postérieure :

Conditus hoc tumulo tegitur Gregorius exul,
Exulis et Petri quem posuere manus.
Qui tamen hispana natus tellure, supremum
Complet Cadurcis morte deflenda diem.

L'inscription chrétienne est aussi généreuse et aussi triste que la payenne est sèche et triomphante ;

M. Lucter	Tria functo	Civitas cad
Lucterii. Sen.	Sacerd. arae	Ob merit. ejus
Ciani F. Leoni	Aug. inter con	Pub. Posuit.
Omnibus ho	Fluent. arar	
Noribus. in pa	et Rhodani.	

20° Excursion archéologique dans le Cubzagais et Description des monumens de Saint-Emilion, par M. Lamothe. M. Lamothe donne la description de l'église de Saint-André-de-Cubzac, de la chapelle de Bourg, de la chapelle de Magrignes. On dit que cette dernière a appartenu aux Templiers.

21° Procès-verbal de la séance publique annuelle de l'académie d'Aix, par M. Porte, archiviste de l'académie.

22° Exposé des diverses opinions émises sur Polignac et ses antiquités, par M. Félix Grellet.—M. le vicomte de Becdelièvre, correspondant, adresse une réponse au travail de M. Grellet, et conclut qu'il existait du temps des Romains, et sur le plateau de Polignac, un temple et un oracle d'Apollon. Le masque célèbre, l'inscription romaine, des archivoltes antiques, des tuiles et débris de poteries romaines ne laissent à M. Becdelièvre aucun doute à cet égard.

23° Essai d'une philosophie de l'art, ou introduction à l'étude des monumens chrétiens, par M. Cyprien Robert. Cet ouvrage est adressé par M. F. Grille, bibliothécaire d'Angers. — M. le comte de Montalembert fait observer que M. Cyprien Robert a publié en outre une série d'articles remarquables sur les monumens religieux de la Russie.

24° Recherches historiques sur la fête de l'Ane à Beauvais, par M. J. Corblet.

25° L'investigateur, journal de l'Institut historique, numéros de mai, août, octobre et novembre.

26° Recherches sur les Dendrophores, par M. Robanis, président de la commission des monumens et documens historiques de la Gironde. C'est au sujet d'un bas-relief gallo-romain, qui représente des hommes portant un arbre avec des cordes, que cette dissertation a été écrite.

27° Recherches sur l'histoire de la peinture sur émail, par M. L. Dussieux. M. Dussieux fait l'histoire de cette branche intéressante de l'archéologie chez les peuples anciens, et s'appesantit sur la peinture en émail, en France, au moyen-âge, et dans les temps modernes. Il signale les divers centres de fabrication, Limoges, Montpellier, Arras, Blois, Nevers, Beauvais. Il parle des émaux exécutés dans différens pays de l'Europe moderne, et donne une liste alphabétique, la plus complète que nous possédions jusqu'à présent, des peintres sur émail. Cette liste comprend quatre-vingt-dix-neuf

noms, depuis le dixième siècle jusqu'au nôtre. Cet ouvrage ajoute beaucoup à ce que l'on pouvait déjà savoir. Des recherches analogues sur la peinture des vitraux, ou émaux transparents, auraient le plus grand intérêt.

28° *Notice sur une découverte de monnaies picardes du onzième siècle*, recueillies et décrites par M. Fernand Mallet et le docteur Rigollot. Le comité félicite M. Rigollot de la persistance qu'il met à faire connaître l'histoire de la Picardie sous toutes ses faces.

29° *Mémoire d'archéologie chrétienne sur l'invention du corps et le culte de S. Sabinien, martyr*, par le P. Secchi, censeur de l'académie pontificale à Rome.—*Mémoire sur Jupiter et sur l'oracle du mont Ida*, par le même.

30° *Projet d'un buffet d'orgue pour la cathédrale de Paris*, par M. Boileau, architecte. Ce projet, composé sur la demande de M. le directeur des cultes et approuvé par Mgr l'archevêque de Paris, est dans le style gothique, assez analogue à celui de la cathédrale. Le comité, sans donner un avis sur le projet, approuve les tentatives qui auraient pour but de mettre l'ameublement et l'ornementation des églises en harmonie avec l'architecture de ces édifices. Le comité désire que ces travaux soient dirigés par des hommes habiles et des archéologues.

M. Auguste Moutié, antiquaire à Rambouillet, rappelle l'offre qu'il a faite l'année dernière de donner au comité, pour le musée national des Thermes, une pierre sculptée, un dais hexagonal découpé en ogives trilobées, provenant de l'ancienne abbaye de Coulombs, près de Nogent-le-Roi. Afin de préserver de la mutilation cet intéressant débris, M. Moutié en a fait l'acquisition. Ce dais est orné de fleurons, de quatre feuilles et de croisses entrelacées d'animaux ; c'est un bel échantillon de la sculpture du seizième siècle.

Le comité remercie de nouveau M. Moutié, et accepte cette offre avec empressement. Il prie cet antiquaire de tenir en dépôt cette pierre sculptée, jusqu'au moment où le palais des Thermes sera définitivement consacré à un musée d'antiquités nationales. Alors on en donnera avis à M. Moutié.

M. Lemaitre, graveur, soumet au comité sept épreuves tirées au daguerréotype sur la cathédrale de Chartres. Ces épreuves, venues d'une façon remarquable, reproduisent le portail occidental et les deux portails ou porches latéraux, pris d'ensemble et en

détail. De pareils dessins seront d'un grand secours pour la monographie de la cathédrale de Chartres que le comité fait exécuter.

MOUVEMENT ARCHÉOLOGIQUE.

Mgr l'évêque de Meaux écrit : « J'ai la satisfaction d'annoncer au comité des arts et monumens que, conformément à l'intention que j'avais précédemment manifestée, j'ai pu charger un de MM. les professeurs de mon grand séminaire d'un cours d'archéologie religieuse. M. l'abbé Vallet a commencé ses leçons au 1^{er} novembre, et tout me fait espérer que nos jeunes ecclésiastiques ne sortiront plus du séminaire qu'animés d'un sentiment profond de respect pour nos antiquités, et bien prémunis contre ce mauvais goût et cette insouciance dont nous avons eu trop souvent à déplorer les funestes effets. » — A cette lettre est joint un rapport sur les églises de l'arrondissement de Meaux, rédigé par Mgr l'évêque lui-même. Le prélat, dans sa dernière visite pastorale, a vu et décrit 150 églises sur plusieurs desquelles il donne des renseignemens curieux et utiles. Ce rapport est publié à la fin de ce numéro du bulletin. (Voir page 40.)

Le comité exprime à Mgr l'évêque de Meaux les plus vifs remerciemens pour le cours d'archéologie qu'il a fondé et pour le rapport intéressant qu'il vient d'adresser.

Mgr l'évêque de Saint-Flour a fondé également un cours d'archéologie dans son séminaire. « Mon diocèse n'est pas riche, écrit le prélat ; mais enfin il faut conserver ce que nous avons, et sauver nos églises du vandalisme des restaurateurs. Nous possédons un comité d'archéologie à Aurillac, et je suis bien aise de répandre un peu le bon goût parmi les membres de mon clergé. » Mgr l'évêque de Saint-Flour demande la continuation du Bulletin que M. le ministre de l'instruction publique s'est empressé de mettre à sa disposition.

Mgr l'évêque de Grenoble écrit à M. le ministre : « J'applaudis bien sincèrement à la noble ardeur qui inspire le gouvernement pour la conservation des monumens chrétiens du moyen-âge. Cette pensée généreuse intéresse autant la religion que les arts. A l'exemple d'un grand nombre de mes vénérables collègues, j'ai donc

formé le projet d'établir dans l'un de mes séminaires un cours d'archéologie sacrée. Mais les ecclésiastiques, d'ailleurs très instruits et très capables, à qui j'ai résolu d'en confier la direction, ne connaissent que d'une manière imparfaite les ouvrages modernes qui pourraient les guider dans les diverses parties de la science archéologique. Le prélat désirerait, en conséquence, obtenir quelques uns de ces ouvrages.

M. le ministre a mis à la disposition de Mgr l'évêque de Grenoble un exemplaire des instructions et du Bulletin publiés par le comité; ces recueils fourniront des notions utiles aux élèves de l'établissement dans lequel le prélat se propose de fonder un cours d'archéologie chrétienne.

M. Ludovic Dassy, prêtre du diocèse de Grenoble, écrit qu'ayant reçu de M. le ministre les instructions et le Bulletin, il s'est occupé de les étudier. Trois fois par semaine, les prêtres avec lesquels il vit en communauté se réunissent pour faire de l'archéologie chrétienne et pour étudier la religion et l'histoire sacrée par les monumens. M. Dassy se propose de faire une monographie complète, texte et planches, de la célèbre église et abbaye de Saint-Antoine (Isère).

M. Roze, desservant de Tilloy-les-Conty (Somme), membre de la société des antiquaires de Picardie, sollicite les instructions du comité. « La Picardie, écrit M. Roze, est sillonnée de voies romaines et couverte de monumens de tous les âges; or, souvent nous sommes forcés de prêter les mains à des mutilations continuelles ou à des restaurations inintelligentes, parce que nous ne pouvons opposer des autorités suffisantes à nos administrations de villages, à nos fabriques et municipalités. C'est pour mon instruction et pour ma garantie que j'ai besoin des publications du comité. »

Le comité prie M. le ministre d'accorder à M. Roze le second cahier des instructions et le Bulletin.

M. Didron fait remarquer ce zèle dont le clergé de France est animé pour l'étude et la conservation des monumens historiques. Mgr le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, vient de charger l'abbé Roux de professer un cours d'archéologie au séminaire d'Argentières. Les élèves des hautes études, au nombre de quatre-vingts, suivent ce cours avec un empressement des plus marqués. Mgr de Villèle, archevêque de Bourges, a adressé, quelque temps

avant sa mort, une circulaire archéologique au clergé de son diocèse pour recommander la conservation et l'étude des monumens religieux. Mgr de Vésins, évêque d'Agen, membre de la commission des monumens et documens historiques de la Gironde, a lancé une circulaire semblable. Mgr l'évêque de Clermont assiste au cours d'archéologie que professe M. Mallay dans le grand séminaire de Clermont ; à l'exemple des archevêques d'Avignon, de Tours et de Bordeaux, des évêques de Nevers et de Troyes, il a publié récemment une circulaire archéologique où les mauvaises restaurations sont condamnées avec énergie, où l'aliénation des objets précieux est interdite avec sévérité. Le prélat se propose de dresser par lui-même ou par ses vicaires généraux un nouvel inventaire des vases sacrés, reliquaires, ornemens, livres liturgiques, tableaux, sculptures détachées, boiseries, tapis, vitraux peints qui composent comme le trésor des églises. Le double de cet inventaire restera déposé dans les archives du secrétariat de l'évêché. Dans la dernière retraite pastorale, Mgr l'archevêque de Reims a défendu expressément à tous les prêtres de son diocèse de réparer, modifier ou embellir leurs églises sans une approbation préalable. Une commission centrale et siégeant à Reims, que le prélat se propose de nommer, examinera toutes les demandes en autorisation adressées par les prêtres du diocèse. Mgr l'évêque de Châlons doit rédiger une circulaire archéologique adressée au clergé de son diocèse, et a témoigné le désir de recevoir le Bulletin du comité pour y puiser les élémens de ce travail. Le comité n'a pas dû voir sans une grande satisfaction que M. l'abbé Gignoux, directeur du grand séminaire de Beauvais, venait d'être promu à l'évêché de cette ville. Le prélat a fondé et favorisé un cours d'archéologie dans le grand séminaire qu'il dirigeait, et ce cours est l'un des plus remarquables et des plus suivis qui se fassent. Le comité doit regretter vivement la mort de M. Maillard de Chambure, qui professait un cours d'archéologie au grand séminaire de Dijon ; mais il espère que Mgr l'évêque de Dijon pourra trouver, parmi les membres savans qui composent la commission des antiquités de la Côte-d'Or, un digne successeur à M. de Chambure. Le comité peut être persuadé que le cours d'archéologie, fondé par Mgr l'évêque de Nevers, dans le grand séminaire de son diocèse, est toujours en pleine activité. Dans le petit séminaire de Troyes, un

cours d'archéologie religieuse s'est professé toute l'année dernière; les élèves l'ont suivi avec un intérêt croissant. Après avoir étudié dans des livres spéciaux les principes et les caractères qui servent à distinguer les diverses périodes de l'art au moyen-âge, le professeur, M. l'abbé Tridon, allait avec ses élèves en faire l'application dans des riches, nombreuses et diverses églises de Troyes. La fin de l'année a été couronnée par un plaidoyer où l'art chrétien et l'art païen de la Grèce et de Rome ont été mis en présence. Deux jeunes rhétoriciens ont discuté cette question délicate. D'autres élèves ont fait l'histoire de l'art national et du symbolisme monumental. Les périodes romane et ogivale de notre architecture ont été rattachées à celles des catacombes et des basiliques; des comparaisons ont été posées entre la cathédrale gothique, le temple de Salomon et le tabernacle de Moïse. Enfin, dans l'exercice public de la fin de l'année, un tableau synoptique, rédigé par le professeur, a présenté l'ensemble de l'art chrétien sous le rapport de l'histoire, de l'archéologie et du symbolisme. A Tours, M. l'abbé Bourassé continue à professer un cours d'archéologie dans le séminaire; le jeune professeur a publié, l'année dernière, un manuel intéressant, qui est le résumé de ses leçons. Ce manuel est accompagné de gravures sur bois destinées à montrer l'exemple sous le texte. M. Canéto, supérieur du petit séminaire d'Auch, enseigne également l'archéologie à ses élèves. M. Poulain, desservant d'Auvers, près de Pontoise, vient d'adresser au comité une description détaillée de son église. M. Oudin, curé de Bourron, près de Fontainebleau, a envoyé des réponses au Questionnaire sur diverses communes du département de Seine-et-Marne; des dessins au crayon sont joints à ces réponses. M. l'abbé Tournesac, au Mans, continue à surveiller les restaurations qui s'exécutent dans les monumens historiques de la Sarthe. Cette année, comme les années précédentes, le Bulletin devra signaler les importantes communications qui lui sont faites par MM. les abbés Barraud, Pascal et Texier. Mgr l'évêque de Belley peut s'applaudir d'avoir le premier appelé le clergé à l'étude des antiquités chrétiennes par le volume d'archéologie dont il a fait suivre le rituel de son diocèse. Une fois donné, le mouvement s'est accru avec rapidité; non seulement des individus parmi les ecclésiastiques, mais des corporations religieuses s'y sont associées. Ainsi les bénédic-

tins de Solesmes, dirigés par Dom Guéranger, leur abbé, publient des travaux importants sur l'histoire ecclésiastique, et l'abbé Guéranger poursuit lui-même un ouvrage très remarquable sur la liturgie. Deux ecclésiastiques, MM. Arthur Martin et Charles Cahier, membres d'une autre congrégation, publient une monographie complète de la cathédrale de Bourges, et commencent par les vitraux si nombreux et si importants qui ornent cet édifice. Déjà les vitraux, représentant le crucifiement, le jugement dernier, la parabole du mauvais riche et la légende de saint Thomas, sont publiés avec diverses planches d'études. A Lyon, sous la présidence de Mgr le cardinal archevêque, s'est fondé un institut catholique, dont un des principaux buts est d'étudier les monumens religieux et de veiller à leur conservation. Cette société publie une *Revue* où sont relatés les faits principaux qui intéressent les antiquités chrétiennes.

Tels sont les principaux résultats dont il faut faire honneur au clergé et auxquels le comité a pu contribuer par ses publications, ses conseils et son influence. Le comité devrait prier M. le ministre d'adresser à tous les évêques de France, sans exception, les instructions ou du moins le Bulletin. Ceux d'entre les prélats qui ont l'intention de créer des cours d'archéologie se décideraient immédiatement; ceux qui n'y ont pas encore songé s'éveilleraient à cette pensée. La plupart de nos monumens historiques sont religieux, et rien ne serait plus utile que d'apprendre aux ecclésiastiques à les connaître, par conséquent à les respecter et à les aimer.

M. de Montalembert appuie fortement cette proposition, et demande que les publications du comité soient adressées aux évêques eux-mêmes plutôt qu'aux séminaires encore. Il faut que l'impulsion parte des hauts dignitaires ecclésiastiques; d'ailleurs les évêques seuls, connaissant l'état et les besoins des diocèses, lancent des circulaires archéologiques ou fondent des cours d'antiquités chrétiennes dans leurs séminaires.

Le comité adopte à l'unanimité, et prie M. le ministre d'envoyer à tous les évêques de France le Bulletin archéologique.

M. Didron ajoute que l'autorité civile favorise beaucoup, de son côté, la recherche, la conservation et l'étude des monumens de toute nature et de tout âge. La commission des monumens et documens historiques de la Gironde, qui siège à Bordeaux, et dont le secrétaire, M. F. Leroy, est secrétaire-général de la préfecture, classe, dessine, décrit et répare les monumens. La commission historique du Nord,

siégeant à Lille, est présidée par le secrétaire-général de la préfecture, M. de Contencin, qui fait publier un bulletin où sont recueillis les procès-verbaux et les rapports les plus importants fournis par la correspondance. M. le préfet de la Côte-d'Or a institué, à Dijon, une commission chargée de surveiller tous les travaux de restauration exécutés dans les monumens historiques; cette commission, au préalable, approuve ou rejette les projets qu'on est obligé de lui soumettre. On doit désirer que dans chaque département les commissions archéologiques soient investies de pareilles attributions. Avant de quitter la préfecture de l'Aisne, M. Desmousseaux de Givré a créé une commission historique qui siège à Laon et qui a déjà exercé la plus salubre influence sur la conservation des monumens de l'Aisne. Des rapports et des mémoires, rédigés par les membres de cette société, ont été adressés au comité qui a toujours dû les mentionner honorablement. La commission de l'Aisne est animée d'un zèle qui survivra au départ de son fondateur. La commission archéologique de Clermont-Ferrand poursuit ses travaux avec une activité qui lui fait honneur. Non content de faire conserver les monumens, le préfet du Puy-de-Dôme a recommandé la mise en ordre, le classement et le catalogue des archives conservées dans tous les établissemens publics du département. M. le préfet de la Charente a déjà envoyé au comité des réponses au Questionnaire pour cent vingt-six communes du département qu'il administre. Ces notices abondent en renseignemens curieux que le comité mettra en œuvre dans la statistique monumentale de la France. Tout récemment, M. le préfet de la Marne a fondé à Châlons une commission archéologique pour l'étude et la conservation des monumens historiques du département de la Marne. La commission se compose de Mgr l'archevêque de Reims et de Mgr l'évêque de Châlons qui sont présidens d'honneur, des notabilités laïques et des membres du clergé qui étudient les antiquités nationales du département. A cette commission centrale, qui siège à Châlons et dont le préfet est le président, se rattachent des comités d'arrondissement siégeant, sous la présidence des sous-préfets, à Reims, Epernay, Sainte-Menehould et Vitry. Les comités, sous la direction de la commission de Châlons, feront exécuter une carte archéologique du département et procéderont au classement des monumens historiques par ordre d'importance et de besoins. Des notices historiques et descriptives, appuyées d'un atlas de plans, coupes, élévations et détails, seront

rédigées successivement par les membres de la commission sur chacun des monumens religieux, militaires, civils et domestiques du pays. Ces notices seront adressées au ministère de l'instruction publique pour faire partie de la statistique monumentale de la France, au ministère de la justice et des cultes et à celui de l'intérieur, pour obtenir, en faveur des édifices importants et nécessaires, une part dans la subvention allouée par les Chambres aux monumens historiques. L'église d'Orbais, édifice remarquable du treizième siècle, élevée sans doute par Jean d'Orbais, un des architectes de la cathédrale de Reims, a d'abord attiré l'intérêt de la commission ; un chanoine de Châlons, l'architecte du département et deux peintres ont été chargés d'en écrire l'histoire, d'en dresser les plans et élévations géométriques, d'en dessiner les vues perspectives, et les stalles qui sont d'une exécution remarquable. La commission doit donner en même temps la description et les dessins de l'arc romain, connu sous le nom de Porte Mars, à Reims. Une maison historique située à Reims, rue de Tambour, est menacée de destruction par le plan d'alignement ; la commission a prié M. le préfet de la Marne d'user de son influence près de l'administration locale pour conserver un monument qui intéresse l'art au plus haut degré. Cette maison est toute en pierre ; bâtie au treizième siècle, elle a été restaurée au seizième. De cette dernière époque il existe un pavé en briques émaillées, le plus beau que l'on connaisse en France, bien qu'il soit très-endommagé. La façade est du treizième siècle et ornée de cinq statues assises, jouant de divers instrumens de musique. Cette maison est certainement la plus curieuse et l'une des plus importantes de notre pays. M. le préfet a promis de donner tous ses soins à cette affaire dont la réussite inaugurerait dignement la commission qu'il a fondée. — Le comité doit s'applaudir de ces résultats et voir avec une grande satisfaction les mesures efficaces adoptées par l'administration civile pour conserver et faire connaître nos richesses monumentales ; cependant on doit regretter qu'un petit nombre encore de départemens s'associe au mouvement archéologique auquel la Gironde, la Côte-d'Or, le Nord, l'Aisne et la Marne prennent une part si remarquable. Il faut espérer que les circulaires de M. le ministre de la justice et des cultes et celles de M. le ministre de l'intérieur, relatives aux monumens historiques, iront provoquer dans toute la France

la création de commissions analogues aux sociétés qui existent déjà; les sympathies et les encouragemens du comité ne manqueront jamais à ces commissions. Déjà un correspondant du comité, M. Antoni Duvivier, a sollicité de M. le préfet de la Nièvre la création d'une commission archéologique; on ne peut douter du plein succès qu'obtiendra cette demande. M. Duvivier désirerait que la commission fût chargée :

1° De signaler aux soins de l'administration les monumens pour lesquels on réclame des mesures de conservation ;

2° De surveiller les découvertes d'objets d'art ou de débris historiques et d'en préserver les résultats ;

3° De rédiger la statistique de tous les monumens historiques, intacts ou en ruines ;

4° De dresser une carte archéologique pour être annexée à cette statistique ;

5° De composer un album qui renfermerait les études graphiques exécutées sur les divers édifices ;

6° De réunir dans un musée départemental les débris que la commission pourrait recueillir et les estampages et les moulages qu'elle ferait exécuter.

Sans l'avis préalable de la commission départementale, aucune réparation ne pourrait être faite aux édifices publics. Pour être tenue plus au courant de tout ce qui se passe dans toute l'étendue du département, la commission choisirait dans chaque canton un correspondant qui la représenterait et lui donnerait tous les renseignemens qu'elle pourrait désirer.—Le département de la Nièvre est si riche en débris de la civilisation gauloise et romaine, et en monumens de l'époque chrétienne qu'on doit vivement désirer l'établissement de la commission réclamée. Des découvertes archéologiques, faites récemment, viennent d'être signalées au comité.

A ce zèle archéologique, qui distingue quelques-unes de nos administrations départementales, il faut joindre le concours des sociétés savantes. La société pour la conservation et la description des monumens historiques de la France, dont M. de Caumont est le directeur, gagne tous les jours en influence et se recrute de tous côtés; elle se propose de reproduire, dans le *Bulletin monumental* qu'elle publie, plusieurs des dessins que le comité a fait graver pour ses instructions. La société des antiquaires de l'Ouest reproduit

dans ses mémoires non-seulement les dessins, mais encore le texte même des instructions; la science se répand ainsi dans toute une province archéologique (six ou sept départemens), riche en monumens remarquables. La société des antiquaires de Picardie et celle des antiquaires de la Morinie, la commission des antiquités de la Côte-d'Or, entretiennent des relations utiles avec le comité. Les sociétés des sciences du Jura, de Troyes, de Mâcon, d'Aix, consacrent à l'archéologie une partie de leurs mémoires et comptes-rendus qu'ils adressent au comité. Tous ces résultats en font pressentir de plus nombreux encore, et l'on peut espérer que dans quelques années d'ici chaque département possèdera une ou plusieurs commissions archéologiques, et chaque diocèse au moins un cours d'archéologie religieuse. Les professeurs d'histoire dans les collèges et les séminaires finiront par reconnaître tous que l'archéologie est un élément indispensable de la narration historique au même titre que la géographie. Jusqu'à présent les séminaires seuls ont répondu à l'appel que le comité leur a fait relativement à l'enseignement archéologique; mais les collèges sentiront bientôt la nécessité d'une instruction analogue donnée à des jeunes gens qui seront appelés un jour, comme propriétaires, administrateurs, ingénieurs et artistes, à prononcer sur le sort des vieux édifices. Les églises d'ailleurs ne sont pas les seuls monumens historiques de la France; les châteaux, les forteresses, les hôtels-de-ville, les maisons anciennes, les monumens divers réclament des protecteurs comme les monumens religieux.

Les efforts du comité, pour la conservation des monumens, sont appréciés même hors de France. Le parlement anglais les a mentionnés honorablement dans une séance de la chambre des communes, au mois de juin de l'année dernière. L'Italie, par l'organe de M. l'abbé Lacroix, de M. Visconti et de M. le duc de Serra di Falco, exprime de vives sympathies pour les travaux du comité. En outre, Mgr l'évêque de Tournay vient d'adresser une lettre à M. le ministre de l'instruction publique, pour le prier de soumettre au comité plusieurs difficultés qui se rencontrent dans la restauration exécutée en ce moment à la cathédrale de Tournay, sous la direction d'une commission spéciale. M. le Maistre d'Anstaing, membre de cette commission, écrit à M. le ministre :

« Chargés de restaurer l'un des plus anciens et plus curieux

monumens de notre pays, nous nous sommes fait une loi de le rappeler, autant que possible, à son premier caractère. Ce qui était nous impose ce qui doit être; mais cette règle rencontre souvent des applications difficiles, en raison de l'état de dégradation et de mutilation dans lequel se trouve notre vieille cathédrale de Tournay. C'est pour obtenir la solution de ces questions douteuses, que nous prenons la confiance de nous adresser à vous, M. le ministre, et au comité historique des arts et monumens placé sous votre administration. Nous en agissons avec cette franchise, quoique éloignés et même étrangers, parce que nous n'ignorons pas l'accueil que déjà vous avez fait aux demandes de nos compatriotes. L'art chrétien, d'ailleurs, est essentiellement catholique et de tous les pays; l'église est la maison de prière pour tous les frères de la même communion.

« Ainsi, notre but est de relever un des plus vieux monumens de notre foi; mais, avant de vous proposer les difficultés, il convient que nous vous fassions connaître notre cathédrale, ainsi que l'état où elle se trouvait quand nous y sommes entrés. Notre église n'a pas le mérite de l'unité et de l'harmonie des parties entre elles. Un chœur ogival des douzième et treizième siècles est adossé à une nef et à un transept romans. Chacune de ces parties était tellement défigurée et par le plâtras et par le badigeon, que toutes étaient méconnaissables. Les gracieuses galeries avaient disparu sous le plâtre et la brique. Notre premier soin a été de les rétablir et de nettoyer toute l'église, pour la débarrasser des épaisses couches de chaux qui la salissaient. Dans le chœur, bâti en belles pierres bleues, la métamorphose a été soudaine et merveilleuse; cette portion a repris ses teintes sévères et religieuses. C'est comme une nouvelle église. Mais, en tombant, le plâtre et la couleur laissaient à jour les plaies profondes des colonnes et des voûtes, et, aujourd'hui que nous songeons à compléter la restauration, force nous est de guérir ces atteintes du temps et surtout ces blessures des hommes. Là où la pierre est complètement dégradée ou exfoliée, on y substitue une pierre nouvelle par voie d'incrustation; c'est ainsi qu'une galerie circulaire a été refaite à neuf. Mais il arrive souvent que la pierre présente des défauts et de petites cavités disgracieuses sans doute, mais qui n'exigent pas la dépense d'une nouvelle bâtisse; nous sommes donc à

la recherche d'un ciment qui réunirait la force à la couleur de la pierre et qui nous permettrait de conserver à tout le chœur une teinte uniforme. Nous serions heureux que le comité pût nous en indiquer un qui aurait les conditions voulues.

« Quand nous parlons de teinte uniforme, nous n'y comprenons pas les voûtes, qui nous paraissent devoir se détacher des nervures qui les croisent ; elles sont faites en moellons mal taillés et de couleur blanc mat. Nous ne sommes pas arrêtés sur la manière de les restaurer, soit qu'il faille les rejointoyer, ou les couvrir d'un enduit. Il est à remarquer que le replâtrage paraît nécessaire pour le haut chœur où les voûtes sont faites de pierre et de briques ; l'indécision ne porterait donc ici que sur la couleur. Nous nous demandons, ou plutôt c'est au comité que nous le demandons, si cette couleur doit se rapprocher de celle des pierres bleues, ou si elle doit se distinguer par une teinte plus douce à l'œil. Ainsi, d'une part, voûte et église à peu près uniformes, et, de l'autre, voûte se détachant sur la couleur du temple et faisant ressortir les arêtes.

« Voilà les principales difficultés que rencontre la restauration de la partie ogivale ; la nef et le transept ont aussi les leurs. Ici la plupart des colonnes et des piliers sont d'une taille grossière et informe, qui est peut-être une preuve d'ancienneté, mais qui à coup sûr n'est pas un mérite. Il paraîtrait difficile de ne pas couvrir de stuc ou de ciment ces parties négligées. Cependant quelques personnes seraient d'avis de les laisser nues comme dans le chœur, afin d'éviter la variété des teintes polychrômes. Les voûtes, ainsi que les parois des murailles, soulèvent les mêmes difficultés, et vous comprendrez, monsieur le ministre, notre hésitation à prendre un parti sur ces questions intéressantes, ainsi que le motif qui nous engage à recourir au comité des arts et monumens. »

Assurément si un évêque et une commission de restauration peuvent se passer d'un avis, c'est Mgr l'évêque de Tournay, c'est la commission de la cathédrale de cette ville ; il faut être plus instruit que prudent encore pour éprouver un pareil scrupule. Cependant on ne se contente pas de demander des conseils en Belgique, où existe une savante commission de monumens historiques, mais on s'adresse encore à la France. C'est qu'en effet une restauration de cathédrale est une délicate et difficile opération ;

c'est qu'il est impossible de ne pas hésiter, et même de ne pas avoir quelque crainte, avant de prendre un parti. Il n'est pas plus permis de faire des expériences sur une cathédrale que sur un être vivant, et il faut avoir pâli sur les monumens et les livres, dans les observations et les études, avant d'entreprendre la réparation d'une œuvre d'art aussi complexe que la construction de nos monumens chrétiens. Le comité se félicite donc, non pas pour sa propre satisfaction, mais dans l'intérêt de la cathédrale de Tournay, de l'avis qui lui est demandé.

M. de Montalembert fait observer que la cathédrale de Tournay est une des plus considérables églises de la Belgique ; elle a l'importance des grands monumens religieux qui sont sur les bords du Rhin, à Worms, Spire, Mayence, Bonn, auxquels elle ressemble par la construction de la nef et surtout par les cinq clochers qui s'élèvent au centre et dans les angles des transepts. Cette confiance, que Mgr l'évêque et la commission de Tournay témoignent au comité, doit être prise en grande considération. Une commission spéciale devrait être chargée de faire un rapport sur la restauration de la cathédrale et résoudre, autant que possible, les difficultés qui sont soumises au comité.

Cette proposition est appuée à l'unanimité.

En conséquence, M. le président nomme une commission qui se compose de MM. le comte de Montalembert, Mérimée, Schmit, Robelin, Lenoir et Didron. Cette commission devra, en outre, s'occuper de la question du débadigeonnage des églises. Il faut trouver un procédé qui ne nuise en rien aux peintures qui pourraient se trouver sous les couches du badigeon. Le comité, consulté l'année dernière à ce sujet par M. Jénicot, directeur de la restauration de Saint-Jacques, à Liège, doit répondre à l'avis qu'on lui a demandé.

M. Mérimée fait observer que de l'eau chaude ou de la vapeur d'eau projetée sur le badigeon donne les meilleurs résultats. Le badigeon se boursoufle, s'écaille, et tombe avec la plus grande facilité, sans entraîner la moindre parcelle de peinture qui serait dessous. Ce moyen employé en petit, dans une église, a parfaitement réussi ; mais il demande beaucoup de temps, de soin, d'intelligence et d'argent, et ne peut s'exécuter sur une grande échelle.

M. Schmit ajoute qu'il serait opportun de trouver un moyen

prompt et peu dispendieux de débadigeonner les églises. En plusieurs localités, un badigeon plus ou moins épais couvre des peintures qui peuvent être d'un grand mérite et qui ont, dans tous les cas, un puissant intérêt archéologique. Il est probable que la cathédrale de Langres est ornée en entier de peintures que le badigeon cache en ce moment.

Le secrétaire annonce que M. Pigault de Beaupré, correspondant à Calais, vient d'adresser des observations sur la manière de débadigeonner une église sans altérer les peintures. Ce procédé, mis en exécution dans la cathédrale de Calais, a parfaitement réussi : le badigeon est parti, et l'on a vu paraître alors des peintures curieuses.— La lettre de M. de Beaupré est renvoyée à la commission de Tournay.

M. le comte de Montalembert communique une lettre de Mgr Flaget, évêque de Louisville, aux États-Unis. Le prélat annonce que Louisville, bâtie sur les rives de l'Ohio, vient d'être érigée en ville épiscopale du Kentucky. Déjà forte de 25,000 habitans et croissant tous les jours en population, Louisville a besoin d'une cathédrale assez considérable. « Me voilà forcé, écrit Mgr Flaget, de construire une cathédrale, une résidence épiscopale et un séminaire. Je voudrais avoir le plan d'une église qui servira, j'en suis sûr, de modèle à cent autres qui, dans la suite des temps, seront bâties dans ces immenses contrées. Cette cathédrale doit contenir de trois à quatre mille personnes. Il est nécessaire qu'une église souterraine, une crypte, règne sous l'église supérieure ; là sera une chapelle dédiée à la sainte Vierge, avec trois ou quatre confessionaux. C'est dans cette chapelle que se rassembleront les nègres et les négresses, pour entendre la messe et recevoir les instructions qui leur sont propres. Je ne sais dans quel style cette cathédrale devrait être bâtie ; mais je ne voudrais pas être du nombre de ces prêtres qui défigurent les œuvres de l'art par des enjolivemens pleins de bizarrerie. Ce que je sais bien, c'est qu'une belle église, surtout dans un pays nouveau, où il y a plus de douze protestans pour un catholique, inspire des sentimens religieux, lorsqu'elle est bâtie suivant les règles de l'art. La vue d'un pareil édifice fait naître le désir de connaître le culte qu'on y pratique, d'assister aux cérémonies qui y ont lieu, d'entendre la doctrine qu'on y prêche, de converser avec les ministres qui en font leur demeure. Dès lors,

que de grands avantages ne résultent pas de la structure majestueuse de pareils édifices ! Il faudrait que les dimensions et les détails du plan fussent bien spécifiés, afin que si nos moyens ne nous permettent pas de finir tout l'ouvrage, mes successeurs puissent l'achever selon le plan donné. Jamais il ne se trouvera une circonstance plus favorable pour acheter des terres et pour bâtir. » — Le prélat ajoute : « En 1792, le Kentucky contient une population suffisante pour en former un état. Le nom de Louis fut donné à la ville où doit être mon nouveau siège, comme un témoignage de la reconnaissance des Américains envers Louis XVI, pour les services importants que ce roi leur avait rendus dans la guerre contre les Anglais. Par le même motif de gratitude, l'état de Kentucky était divisé en plusieurs comtés : l'un d'eux se nomme Bourbon-County. Deux villes de ce même état portent des noms très chers à la France : l'une est appelée Paris et l'autre Versailles. Le missionnaire, qui a établi la religion dans le Kentucky, est un prêtre français ; ses travaux commencèrent il y a quarante-huit ans et continuent encore. Lorsqu'un jour ils seront rendus publics, on aura peine à les croire, tant ils ont été assidus et extraordinaires. Le premier évêque du diocèse, qui écrit cette lettre en ce moment, est Français ; son coadjuteur et successeur est aussi Français. La nouvelle cathédrale, bâtie sur les rives de l'Ohio, appelée Belle-Rivière par les Français qui, les premiers, la découvrirent, doit être dédiée à Saint-Louis. Toutes ces circonstances, si je ne me fais illusion sur la sympathie française, sont propres à intéresser mes chers compatriotes en faveur de ces établissements qui n'ont d'autre fin que la gloire de Dieu et le salut des âmes. »

Le comité est vivement intéressé par ces détails où respire à un si haut degré l'amour de la patrie. Il désire que la nouvelle cathédrale, destinée à servir de modèle à d'autres cathédrales d'Amérique, soit construite dans un style national et qu'elle prêche, à sa façon, la gloire de notre pays. Le style gothique, le beau style du treizième siècle appartient certainement à la France ; il est d'ailleurs approprié d'une façon remarquable aux exigences du culte catholique. Rien ne serait donc plus convenable que d'envoyer à Mgr l'évêque de Louisville le plan d'une église gothique imitée de nos cathédrales de Reims, d'Amiens, de Chartres ou de Paris. Ce ne serait pas une des moindres merveilles de notre temps que de voir

transplanter en Amérique une cathédrale de France. Un pareil édifice exercerait la plus salubre influence sur les artistes et les hommes religieux des États-Unis, et l'on rappellerait ainsi le moyen-âge, les douzième, treizième et quatorzième siècles. Alors, en effet, de l'Angleterre, de la Suède, de la Bohême et de l'Italie, on demandait à la France des artistes qui bâtissaient les cathédrales de Cantorbéry, d'Upsal, de Prague et de Milan.

M. le comte de Montalembert soumet au comité le plan d'une chapelle pour les prêtres auxiliaires de Rennes, par M. Mellet. Cette chapelle serait en style gothique, rappelant la fin du quatorzième siècle.

Le comité applaudit à l'intention d'élever une chapelle en style ogival plutôt qu'en style romain ou grec ; mais il désirerait qu'une même époque fût nettement accusée dans les détails comme dans l'ensemble. C'est à cette condition seulement qu'on peut obtenir une harmonie satisfaisante. Dans le projet, des ornemens du quinzième et même du seizième siècle se marient difficilement avec des moulures et des baies du quatorzième. La courbe des ogives, l'épaisseur des archivoltes et des pieds-droits voudraient être étudiés avec plus de soin.

CONSERVATION DES MONUMENS.

M. le comte de Montalembert donne lecture d'une lettre que lui adresse M. l'abbé Jeanmot et qui est relative au tableau célèbre, peint sur bois, qui orne l'hôpital de Villeneuve-lès-Avignon. Ce tableau, dont on ignore l'auteur, est celui que M. Boissérée a déjà signalé l'année dernière, dans une lettre qu'il adressait au comité. Un administrateur de l'hôpital déclara à M. Jeanmot que ce tableau était évalué douze mille francs et qu'on avait l'intention de s'en défaire. Le conseil d'administration, à ce qu'on disait, n'ayant en vue que l'intérêt de l'hospice confié à ses soins, pourrait bien en écrire au roi de Bavière, souverain qui apprécie dignement les œuvres de ce genre et de cette époque.

Le comité pense que ce bruit ne peut avoir aucun fondement. Un pareil monument ne peut sortir de France ; s'il devait être enlevé à Villeneuve, c'est au musée d'Avignon ou au musée du Louvre qu'il irait. Là, il brillerait au milieu des plus remarquables

d'entre les anciens tableaux de l'école d'Italie. Les tableaux de Giotto et de Cimabué, que nous pouvons posséder, ne valent assurément pas mieux. D'ailleurs l'hospice de Villeneuve ne peut aliéner sans l'autorisation de l'administration supérieure aucun objet, celui-là moins qu'un autre, appartenant à cet établissement public. Tout conseil administratif d'un établissement public, d'un hospice comme d'une église, est mineur, et ne peut acheter ou vendre qu'après autorisation spéciale.

M. Mérimée ajoute que ce beau tableau, attribué à tort au roi René, est dans un mauvais état. Le gouvernement a cherché à le tirer de l'hospice de Villeneuve où il est mal, et où il pourrait se détériorer davantage; mais il n'a pas encore réussi. Du reste ce tableau est très surveillé; il n'est pas à craindre qu'on le vende. L'autorité a les yeux dessus et ne permettra jamais qu'il passe entre les mains d'un particulier, et encore moins qu'il sorte de France.

M. de Montalembert demande qu'il soit bien constaté que le conseil d'administration d'un hospice et que le conseil de fabrique d'une église n'ont pas le droit de vendre le mobilier, souvent précieux, qui appartient à ces établissements. A Villersexel (Haute-Saône), l'église possède un reliquaire d'une sainte-épine; c'est un objet précieux, non seulement pour les fidèles, mais encore pour les artistes, car ce reliquaire est d'un beau travail. Est-ce que le curé de cette église aurait le droit d'aliéner ce reliquaire? Cependant le curé de la Guène, près de Tulle, s'est bien cru autorisé à vendre la châsse émaillée du patron de son église, saint Calminius.

M. du Sommerard fait observer qu'il n'y a pas d'autre moyen d'empêcher la dilapidation du trésor des églises que d'appliquer à tous les établissements religieux la loi du 13 juillet 1829. Cette loi prescrit la formation d'inventaires de tous les objets possédés ou acquis par les établissements civils, les préfectures, les municipalités, les tribunaux, et même les hospices. Ces inventaires, dressés par les employés du domaine, sont placés sous la responsabilité d'un agent; on en fait un récolement à des époques déterminées, pour s'assurer que des objets inventoriés n'ont pas disparu sans autorisation légale. Ces mesures si utiles sont en vigueur aujourd'hui; dès lors les objets mobiliers ne peuvent plus disparaître d'une préfecture ou d'un tribunal sans qu'on en soit in-

formé. Rien ne serait plus indispensable que de faire aux établissemens religieux l'application de cette loi. Du reste, cette mesure n'aurait rien d'insolite et, on peut le dire, rien de nouveau. Il était d'usage, même au onzième siècle, de dresser de ces inventaires dans tous les grands établissemens religieux et d'en opérer le contrôle, au moins à chaque mutation du prélat, et malgré les résistances de certains ecclésiastiques. Des faits nombreux appuient cette assertion : le *Monasticon anglicanum*, le *Thesaurus anecdotorum*, la *Bibliotheca nova manuscriptorum* et d'autres ouvrages de ce genre contiennent des inventaires qui ont aujourd'hui le plus grand intérêt pour nous. Mais le fait le plus curieux de cette nature est consigné dans les *Annales bénédictines*. Théodoric, évêque de Chartres, et successeur de Fulbert, mort en 1029, voulut se rendre compte des richesses que possédait l'abbaye de Saint-Père, à Chartres. Il se rendit donc au monastère avec une grande suite de clercs et de laïques ; s'étant assis devant l'autel du bienheureux Pierre, il fit inventorier sur des tablettes de cire les vases d'or et d'argent et les autres ornemens de l'église. Mais l'abbé Arnulphe protesta contre ses mesures, et, voyant que sa résistance n'empêchait pas l'évêque de poursuivre son inventaire, se retira : « Cum equitatu non parvo in Geriacam cellam. » Les ecclésiastiques d'aujourd'hui n'opposeraient certainement aucune résistance à une mesure nécessaire pour la conservation d'objets précieux qui perdent de leur valeur lorsqu'on les enlève aux monumens qui les possèdent. La mesure qu'on propose intéresse d'ailleurs, au plus haut degré, la religion et le culte des reliques.

Il est vraiment fâcheux que des fabriques soient plus soucieuses d'embellissemens modernes que de la conservation d'un respectable et souvent très remarquable mobilier. L'ignorance vient souvent en aide au besoin d'argent, et l'on vend pour une somme minime, pour rien, un objet de grande valeur, et que des brocanteurs savent seuls apprécier. Puis la cupidité des employés inférieurs, des sacristains, des suisses, des bedeaux, achève de ruiner des églises appauvries déjà par des motifs souvent respectables, mais rarement éclairés. Ainsi disparaissent des stalles richement sculptées, des vitraux et des tapisseries historiques, des croix émaillées ou en filigranes, d'anciens calices ou ciboires, des châsses historiées, des reliquaires gothiques ou romans. La chasse de la

Guène, qui vaut quinze ou dix-huit cents francs, a été vendue, par le curé, deux cent trente à un chaudronnier ; le chaudronnier s'est enrichi à ce commerce. M. du Sommerard déclare que plus de vingt de ces marchands, avec lesquels il est forcément en rapport, vont partir aux premiers beaux jours dans toutes les directions pour explorer, comme ils font chaque année, nos campagnes, nos villes, et surtout nos églises. Ces moissonneurs, qui ravagent nos trésors historiques, sont assurés par des relations de cabaret du concours des sacristains et des bedeaux ; ils ont parlé à M. du Sommerard d'objets curieux qu'ils avaient en vue et pour lesquels il y avait déjà des demi-paroles données. Ainsi un seul marchand de Bordeaux, M. Pillot, possède SOIXANTE-TROIS chasses et reliquaires de l'époque romane et dont plusieurs sont curieux. Il a acquis ces objets depuis deux ans seulement, et offre de les revendre en masse. Une fois débarrassé de cette première récolte, il se propose d'aller à une seconde moisson. Plusieurs lettres qu'il a montrées le provoquent à de nouvelles acquisitions, et lui donnent la description de chasses très intéressantes, et dont M. du Sommerard lui a demandé des dessins. La chasse de Mauzac a failli être vendue il y a deux ans, et ce n'est qu'à un mouvement local, à une sorte d'émeute des habitans, que le village doit de la posséder encore. Il en est de même de la chasse d'Ambazac qui avait déjà été vendue, mais que l'acheteur, menacé par le peuple, a été forcé de restituer. Ce que M. Pillot fait pour les émaux, d'autres l'appliquent aux statues en bois, en pierre, en marbre ou en métal, aux panneaux sculptés, aux verrières, aux anciens ornemens. Les tapisseries de la cathédrale de Sens ont été offertes à M. Mérimée ; les vêtemens de saint Thomas de Cantorbéry, possédés par la même cathédrale, ont pour ainsi dire été mis à l'encan, tant est nombreux le nombre des amateurs auxquels on a fait des propositions de vente. La chape de Jean de Mauléon, évêque de Saint-Bertrand de Comminges, toute couverte de figures en relief et brodées en or, a disparu. Des vitraux de l'église d'Epernay ont été donnés à un ecclésiastique de Châlons-sur-Marne. L'énumération des faits de ce genre serait très longue ; mais ce qui précède démontre la nécessité d'inventorier le trésor des églises et les immeubles par destination, pour arrêter des dilapidations continuelles. Des inventaires purement religieux et dressés par la seule autorité ecclésiastique, comme le pratique en ce

moment Mgr l'évêque de Clermont, seraient déjà une excellente mesure. Un objet qu'on ne pourrait vendre qu'avec l'assentiment de l'évêque diocésain ne serait presque jamais vendu. Mais il serait facile d'aller plus loin encore, et l'administration civile pourrait, de concert avec l'administration ecclésiastique, procéder à la formation de ces inventaires. Le gouvernement, en accordant des allocations aux fabriques, aux départemens et même aux communes, pour subvenir aux dépenses du culte et à celles de l'entretien et de la restauration des monumens religieux, exerce un patronage qui lui permet non pas de s'approprier les ressources des églises, mais d'empêcher les dilapidations; c'est une sorte de tutelle utile à tous. Le gouvernement peut procéder au moins par voie de rappel à des règles que l'autorité religieuse a posées elle-même, il y a bien des siècles. Ces inventaires pourraient donc être dressés par les agens du domaine de concert avec les membres des fabriques. L'inventaire serait placé sous la responsabilité d'un agent quelconque, du trésorier de la fabrique, par exemple, et le récolement s'en ferait à des époques déterminées, à chaque mutation du curé ou de l'agent responsable. Ainsi l'on s'assurerait que des objets inaliénables par leur nature n'auraient pas disparu sans autorisation légale.

Un membre fait observer que les établissemens religieux ou communaux ne sont pas obligés à une autorisation pour acheter ou vendre des meubles. Le curé et le trésorier d'une fabrique ne peuvent vendre, mais la fabrique peut le faire, et on ne saurait lui ôter ce droit. On ne peut d'ailleurs obliger une fabrique à demander des autorisations pour vendre ou acheter une foule de petits objets ou d'objets moyens nécessaires pour l'entretien et la propriété d'un édifice religieux.

M. du Sommerard répond qu'il est facile et urgent d'appliquer aux établissemens religieux la loi déjà rappelée, du 13 juillet 1829. Aujourd'hui rien ne disparaît des hospices de Paris sans l'intervention des agens du domaine; l'hospice de Villeneuve, par exemple, pourrait fort bien être placé dans le même cas. Les limites qu'on voudrait apporter au droit des fabriques sont entièrement dans l'intérêt des églises; l'autorité ecclésiastique d'ailleurs serait priée de donner son consentement aux mesures qu'on pourrait prendre. Mais il faudrait une disposition législative, car les circulaires

l'emplacement de l'ancien théâtre, qui se trouve dans un clos, au-dessus de la place des Minimes, et de faire déblayer cette ruine. Il reste encore une partie de l'hémicycle et des gradins. La base entière est d'une curieuse construction.

Le comité ne doute pas que M. le ministre de l'intérieur n'ait accueilli favorablement les demandes adressées par M. Comarmond.

RAPPORT SUR LES ÉGLISES DE L'ARRONDISSEMENT DE MEAUX.

La visite pastorale que je viens de faire dans l'arrondissement de Meaux m'a donné lieu de visiter près de cent cinquante églises. Quoique l'affaiblissement de ma vue ne m'ait pas permis de les étudier avec l'exactitude que j'aurais désiré y apporter, j'ai cependant recueilli un assez grand nombre de notes, et je crois faire plaisir au comité des arts et monumens en lui adressant un rapport sur les monumens religieux qui m'ont paru les plus dignes d'intérêt dans l'arrondissement de ma ville épiscopale.

I. STYLE ROMAN.

L'arrondissement de Meaux a conservé peu d'édifices de l'époque romane. L'église de St-Pathus est la seule qui offre les caractères de ce style dans l'ensemble de ses constructions. Ailleurs, je n'ai trouvé que des parties plus ou moins incomplètes, dont quelques-unes cependant ne sont pas sans intérêt.

Saint-Pathus.

L'église de St-Pathus, canton de Dammartin, n'a rien de remarquable à l'extérieur, et la façade de l'ouest a été refaite, avec une porte carrée, sans aucun ornement.

A l'intérieur, elle présente trois nefs voûtées. Au milieu de l'église, quatre arcades cintrées supportaient anciennement une tour carrée. Cette travée fait partie du chœur qui se prolonge à l'est, se termine carrément et s'éclairait au fond par trois fenêtres cintrées aujourd'hui bouchées. Deux petites sacristies à droite et à gauche

du chœur faisaient autrefois le prolongement des bas-côtés. Les trois travées de la nef présentent des arcades ogivales, mais les arcades des collatéraux qui leur répondent sont encore cintrées, ainsi que toutes les fenêtres qui ont été retouchées. Les voûtes n'offrent qu'une surface unie, coupée de travée en travée par de larges arcs doubleaux peu saillans. Les piliers carrés sont flanqués de quatre colonnes engagées, dont les chapiteaux sont ornés de grandes et belles feuilles grasses, d'entrelacs et autres ornemens du style roman. Dans le bas-côté gauche on remarque un petit damier sur la corniche d'un pilastre. Le clocher, refait vers le milieu du dix-huitième siècle, dans la première travée du collatéral gauche, nuit à la régularité de l'édifice. L'historien de Meaux rapporte qu'un seigneur, nommé Odon, fit donation de l'église de St-Pathus à l'abbaye de Molesmes, en 1102, et que cette donation fut ratifiée en 1112 par Manassé, évêque de Meaux. Ces témoignages historiques cadrent parfaitement avec le style de l'édifice et me portent à croire que l'église actuelle de Saint-Pathus appartient à la première moitié du douzième siècle. Une des colonnes engagées et le beau chapiteau qui la surmonte sont entièrement fendus par une lézarde qui en entraînera la ruine prochaine, si l'on ne vient au secours de la fabrique qui n'a aucune ressource pour l'entretien de son église.

Saint-Thibault.

L'église de St-Thibault, près de Lagny, n'est plus aujourd'hui qu'une grande chapelle. La nef avait autrefois deux collatéraux et se prolongeait de deux travées à l'ouest. Cette partie de l'édifice, toute romane, devait être du plus grand intérêt. On voit encore dans l'intérieur quatre arcades à plein cintre, avec un retrait à l'archivolte; elles sont séparées par un pilier carré qu'accompagnent deux grosses colonnettes engagées qui portaient la naissance des arcades. Quelques chapiteaux encore subsistans présentent divers personnages, notamment Adam et Ève, qui sont séparés par le serpent et l'arbre de la science. La figure d'Ève est complètement engagée dans la muraille qui ferme l'arcade. Le dessous des tailloirs est couvert de feuillages, et l'astragale est orné d'un rang de pointes de diamans. Cette nef, dont l'ornementation an-

nonce une haute antiquité, remonte probablement à la fin du onzième siècle, et l'on doit y voir les restes de l'église qu'Arnould, abbé de Lagny, fit élever en l'honneur de Saint-Thibault, son frère, mort en 1066.

Citry.

L'église de Citry, canton de La Ferté-sous-Jouarre, presque entièrement dénaturée, mérite d'être signalée pour un joli portail à plein cintre, qui décore sa façade septentrionale. L'archivolte est ornée d'un triple rang de zigzags qui retombent sur trois colonnettes ; les chapiteaux , à larges feuilles roulées en volutes , sont coupés vers le milieu par un rang de petites dents de scie. Ce portail est très bien conservé et ne nous semble pas devoir remonter au-delà du douzième siècle. Les deux piliers, qui séparent le sanctuaire du chœur et supportent le clocher, sont très remarquables par leur forme octogone dont chaque plan un peu creusé donne lieu à des arêtes anguleuses. Le chapiteau, de même forme, présente de larges feuilles roulées en volutes. Ces deux piliers supportent un arc ogival orné d'un gros tore zigzagué qui retombe sur deux colonnettes rondes. La terre de Citry a longtemps appartenu à la famille de Renty. On voit encore aujourd'hui, dans l'église, le mausolée de Jacques de Renty et de Françoise Delahaye, sa femme. Ce monument, d'une belle exécution, se compose d'une large table de marbre noir, supportée par quatre pieds du même marbre. Les deux époux sont représentés en demi ronde-bosse, dans deux arcades formées par des colonnes d'ordre composite et surmontées d'un fronton triangulaire. L'inscription, en lettres gothiques, apprend que Jacques de Renty mourut en 1573, et sa femme en 1558. Ce beau monument, placé autrefois sous l'arcade qui sépare le chœur de la chapelle de la Sainte-Vierge, a été reporté, depuis la révolution de 1789, à l'angle sud-ouest de l'église. Il serait nécessaire de l'entourer d'une grille ; mais la fabrique n'en peut faire les frais. Le célèbre Gaston de Renty, mort à Paris en odeur de sainteté, en 1649, a été inhumé dans un caveau, sous la chapelle gauche de l'église. Sa mémoire est encore en vénération dans le pays, et les habitants d'alentour lui rendent une sorte de culte religieux.

Montevrain.

Dans l'église de Montevrain, près de Lagny, j'ai trouvé quelques arcades cintrées, accompagnées de grosses colonnes en pierre tendre, dont les chapiteaux offrent des figures grossières sculptées en creux. Le clocher est percé de fenêtres cintrées et supporté à l'intérieur de l'église par quatre colonnes dont les chapiteaux de pierre dure présentent, l'un des entrelacs très bien conservés, deux autres des personnages mêlés d'animaux, et le quatrième des animaux monstrueux entrelacés. Les documents historiques recueillis par l'abbé Lebeuf porteraient à croire qu'une portion de cette église appartient à la fin du onzième siècle.

II. STYLE DE TRANSITION.

L'emploi simultané de l'ogive et du plein cintre, qui caractérise le douzième siècle, se rencontre assez fréquemment dans les églises du diocèse de Meaux. J'en citerai seulement trois exemples pour notre arrondissement.

Ocquerre.

La petite église d'Ocquerre, canton de Lizy, qui n'a plus le titre de paroisse, et dont le sort est par là même compromis, mérite une attention particulière. Son portail cintré présente deux lourdes archivoltes à retrait, sans aucun ornement. Les fenêtres de la nef et du chœur sont cintrées; la voûte du chœur est ogivale, et les deux murs latéraux sont ornés de petites arcades également ogivales. Ce chœur renferme des chapiteaux extrêmement curieux. Le pilier à gauche présente, du côté de la nef, trois personnages : le premier bat une espèce de tambour; le deuxième tient, avec une corde, le troisième qui semble danser la tête en bas. Sur le pilier opposé, on voit un guerrier armé d'un bouclier; le surplus est engagé dans la muraille. Du côté du chœur, ces piliers sont flanqués de colonnettes qui offrent à gauche plusieurs figures entremêlées de feuillages. Celle du milieu est une tête de démon avec deux cornes, et tirant la langue; à droite, on voit deux figures avec des

dragons qui se replient sur eux-mêmes, et dont la queue est terminée par de petites têtes humaines. Au fond du sanctuaire, la colonne de gauche présente deux têtes mitrées entre des feuillages. A droite, trois colonnettes ont pour chapiteaux trois grosses têtes, dont celle du milieu est couronnée. Entre ces têtes, on voit deux lézards entrelacés, de manière que leurs gueules viennent s'appliquer sur l'oreille de la tête couronnée, et leurs queues entrer dans la bouche des deux têtes de côté.

May.

L'église de May, canton de Lizy, présente dans sa nef et le bas côté gauche une construction intéressante du douzième siècle. Au nord et à l'ouest, deux portails à plein cintre. Sur la façade septentrionale, fenêtres cintrées dont les plus rapprochées du portail sont entourées d'un tore, et les dernières à demi-entourées d'un cordon de feuilles étalées; ce cordon est terminé par des têtes d'animaux. Au dessus des premières, riche entablement formé de petites arcades cintrées et de modillons, de têtes grimaçantes et autres ornemens. A l'intérieur, arcades ogivales et chapiteaux ornés de feuillages divers et d'animaux fantastiques. Le fond du sanctuaire, terminé carrément, est percé de trois ogives alongées; celle du milieu est plus haute. Du côté du midi, le bas côté et la tour sont une belle construction du commencement du seizième siècle : les deux travées du collatéral sont séparées entre elles par des arcades à jour qui reproduisent en petites jolies chapelles de la nef de Coutances. La tour carrée se termine par une plate-forme; un nommé PANCHARD en conduisait les travaux en 1511. Sur toutes ces constructions du seizième siècle, on remarque une croix dont les quatre branches égales se recourbent en deux demi-cercles à leur extrémité.

Chamigny.

L'église, qui a subi beaucoup de modifications, est encore remarquable par un beau sanctuaire dans le style ogival, et surtout par la crypte qui se trouve au dessous. Dans le sanctuaire, les fenêtres ogivales alongées, entourées de tores qui retombent sur

des colonnettes, et les chapiteaux ornés de feuilles plates et de figures d'animaux, semblent assez bien caractériser le treizième siècle. La crypte, à laquelle on descend par un escalier pratiqué sous le chœur, est le seul monument de ce genre que j'ai rencontré dans toutes les églises du département de Seine-et-Marne. Elle est soutenue par quatre colonnes élégantes de 1 mètre 35 centimètres de fût, avec des chapiteaux de feuillages variés, mais constamment terminés en volute, et des tailloirs octogones. Les bases sont engagées sous le carrelage. Douze colonnes adossées aux murailles répondent aux quatre colonnes isolées, et soutiennent les voûtes dont les arcades sont formées de simples tores. Cette crypte est éclairée par quatre petites fenêtres cintrées, deux à droite et deux au fond. Elle me paraît évidemment, par le genre d'ornementation, de la même époque que le sanctuaire. Dans le cimetière est une belle croix monolithe, sur la base de laquelle on a cru lire la date de 1241 (1^{re} 41); ce qui me paraît douteux (1).

III. STYLE OGIVAL PRIMITIF. (XIII^e ET XIV^e SIÈCLES.)

Villeneuve-le-Comte.

Les constructions de cette belle époque sont très communes dans le diocèse de Meaux; mais il est rare de trouver une église constamment homogène. Celle de Villeneuve-le-Comte (2) en est un exemple fort remarquable. Gaucher de Châtillon ayant établi une ville neuve en cet endroit, en 1203, il est à présumer que l'église aura été bâtie dans la première moitié du treizième siècle.

(1) C'est probablement 1441. Le second chiffre doit figurer la moitié d'un huit. Dans toute l'Allemagne, en Suisse, sur les bords du Rhin, le quatre se fait avec la moitié d'un huit. A Mayence, l'inscription consacrée à la mémoire de Fastradane, femme de Charlemagne, porte au bas la date de 794; le 4 est fait avec un 8 dont la partie inférieure est troncquée. Notre roi Henri IV signalait souvent en coupant un huit en deux. Malheureusement on ne signalait ni on ne datait les croix funéraires du treizième siècle, et Mgr l'évêque de Meaux a parfaitement raison d'exprimer un doute au sujet de la date. (*Note du secrétaire du comité.*)

(2) La commune de Villeneuve-le-Comte qui appartient, pour le civil, à l'arrondissement de Coulommiers, fait partie, pour l'administration ecclésiastique, de l'arrondissement de Meaux.

Cette belle église, sur laquelle j'ai déjà appelé l'attention de M. le ministre de l'intérieur, se compose de trois nefs terminées par trois absides. Piliers ronds, cantonnés de quatre colonnes; bases rondes, plates avec une cavée, point de pattes. Chapiteaux ornés de belles feuilles à plusieurs lobes, de feuilles d'eau roulées en volutes, quelques fruits ressemblant à celui de l'arum. Arcades ogivales, avec tores à l'archivolte. Entre chaque arcade, un faisceau de trois colonnettes avec chapiteaux semblables à ceux de l'ordre inférieur. Au-dessus des arcades, galerie formée de quatre ogives simples dans chaque travée, séparées par des colonnettes d'un seul fût, avec chapiteaux à crochets. Au-dessus de cette galerie, une fenêtre en rosace dans chaque travée aujourd'hui bouchée. Tous les arceaux de la voûte et les arcs doubleaux formés de tores. Dans les deux collatéraux de la nef, fenêtres ogivales, simples, allongées; même système pour les colonnes engagées et les voûtes. L'abside principale est éclairée par deux rangs de fenêtres ogivales simples, dont le rang supérieur correspond à la galerie de la nef. Cette galerie est prolongée devant ces fenêtres par trois ogives, celle du milieu plus élevée que les deux autres, et montant à la hauteur de la fenêtre. Portail ogival à l'ouest, avec simples tores à l'archivolte. Trois colonnettes de chaque côté, avec chapiteaux à crochets. Au trumeau, une statue d'évêque, avec la chasuble retroussée sur les bras. Le sommet du tympan rempli par un quatre-feuilles figuré, au dessous duquel sont deux quatre-feuilles coupés par le milieu. Clocher carré au-dessus du bas-côté gauche, inaperçu dans l'église, les piliers qui le soutiennent n'étant pas plus forts que les autres. Fenêtres ogivales allongées; flèche en ardoise, assez élevée. Panneaux de la chaire bien sculptés, représentant diverses figures. A l'extérieur, constructions très simples, des tores autour de quelques fenêtres, des contre-forts en pierre de taille, avec des arcs-boutans des deux côtés de la nef.

Ferrières.

L'église de Ferrières, canton de Lagny, a la plus grande analogie avec celle de Villeneuve-le-Comte, et se compose comme elle de trois nefs et de trois absides; mais elle est généralement moins

ornée. Les colonnes sont d'un seul fût; la galerie n'est qu'indiquée par une suite d'arcades appliquées à la muraille. Le clocher massif, qui s'élève au-dessus du collatéral gauche, n'occupait pas primitivement cette place; il dépare aujourd'hui cette partie de l'église. Le portail de l'ouest a perdu tous ses ornemens, et il n'y reste plus que deux petits chapiteaux à crochets. Sur la face du midi, joli portail malheureusement défiguré, qui devait avoir quatre colonnettes de chaque côté, et plusieurs tores. Le tympan est rempli par un demi-quatre-feuilles figuré. La terre de Ferrières appartient au baron Rothschild, qui pourrait, en restaurant cette église, en faire un des monumens les plus remarquables des environs de Paris.

Moussy-le-Neuf.

A Moussy-le-Neuf, canton de Dammartin, il existait, avant la révolution de 1789, une église de Sainte-Opportune, objet d'un pèlerinage très fréquenté. Cette église, qui sert aujourd'hui de grange dans une ferme appartenant à la reine de Suède, est une très belle construction du treizième siècle. L'évêque de Senlis, Guarin, avait donné les pierres pour la rebâtir, en 1220. Le plan de l'édifice est un carré long, partagé en trois nefs par quatre colonnes isolées. Ces colonnes, par leur élévation et leur très large entrecolonnement, font de cette ancienne église un monument remarquable. Le portail, à moulures perpendiculaires, colonnes torses et ogives à contre-courbe, m'a paru une gracieuse construction du seizième siècle.

Dans l'église de Moussy-le-Vieux, voisine de celle-ci, je dois signaler un très joli monument, portant la date de 1629, élevé à la mémoire de Philippe le Bouteiller, de Senlis, et de sa femme; il consiste en un petit arc orné de quatre colonnes de marbre noir, dont l'entablement supporte les deux statues en marbre blanc, agenouillées. On attribue cette sculpture à Nicolas Poussin.

La Chapelle-sous-Crécy.

Cette ancienne collégiale avait été érigée par Anseau, évêque de Meaux, en 1202; la construction de l'église peut remonter à

cette époque. Elle est composée de trois nefs, terminées par trois absides. La nef, détruite dans les guerres des Anglais, a dû être rebâtie aux quinzième et seizième siècles ; mais cette reconstruction ne nuit pas à la régularité de l'édifice. Cette église passait pour la plus belle de l'ancien diocèse de Meaux, après la cathédrale. Dans la partie ancienne, piliers ronds, chapiteaux à grandes feuilles épaisses, quelques têtes grimaçantes, galeries composées dans chaque travée de deux ogives trilobées, séparées par une colonnette ; au-dessus, fenêtres divisées de la même manière. Dans le sanctuaire, trois rangs de fenêtres ; le premier et le troisième, composés d'ogives simples, et celui du milieu, de fenêtres carrées qui éclairent la galerie. Le portail de l'ouest est décoré, de chaque côté, de cinq colonnettes avec chapiteaux à feuilles roulées en volute. Un petit portail ouvert sur la façade septentrionale présente les mêmes caractères. Une tour élégante, terminée par quatre pignons, s'élève entre ces deux portails. L'église de la Chapelle aurait besoin de grandes réparations dans les contreforts et arcs-boutants ; la commune, hors d'état de subvenir à ces dépenses, a présenté une demande de secours au ministre de l'intérieur.

Oiserry.

L'église d'Oiserry était également collégiale, et avait été érigée par Simon, évêque de Meaux, en 1189. Le sanctuaire est fort beau ; il offre tous les caractères du commencement du treizième siècle. Quant au reste, l'église a subi de grandes modifications, et je la signale ici principalement pour le monument de Jean des Barres. Ce seigneur d'Oiserry, mort vers 1280, avait été enterré, ainsi que ses deux femmes, entre le pupitre et le sanctuaire ; on assure que les trois cercueils de plomb y sont encore. Les trois statues qui recouvraient ces tombeaux ont été transportées, vers le milieu du dix-huitième siècle, dans la première travée du collatéral méridional. Elles sont de pierre, d'un travail assez grossier, et mutilées. Jean des Barres porte un écu couvert de losanges ; l'une de ses femmes a un chien à ses pieds. On ne voit aucune inscription autour de ces statues, qu'il serait essentiel d'entourer d'une balustrade. La célébrité de Jean des Barres et la singularité de son existence m'engagent à rapporter son histoire ici.

Guillaume, père de Jean des Barres, était parti pour la septième croisade ; mais la mort le surprit dans l'île de Chypre. Jean des Barres s'empressa de partir pour le remplacer. Il était de l'arrière-ban commandé par le comte de Poitiers, et qui n'arriva en Égypte qu'en novembre 1249. De grands revers accueillirent alors l'armée française. Malgré des prodiges de valeur, Jean des Barres, comme son roi, comme tant d'autres chevaliers, tomba entre les mains des musulmans. Ses manières nobles et engageantes lui gagnèrent bientôt le cœur de son maître ; il devint son confident et son ami. Comblé de toutes sortes de faveurs, il n'avait plus à désirer que la liberté ; le musulman la lui accorda. Mais, pour s'attacher son illustre captif par des liens plus étroits, il lui proposa la main d'une de ses parentes, et, pour le contraindre à accepter son offre, il le menaça des derniers supplices. On peut juger de l'embarras où fut le chevalier : la jeune fille était mahométane, et, de plus, il avait laissé en France une épouse, à laquelle il avait promis la foi conjugale. Le parti fut néanmoins accepté ; mais Jean persuada à la musulmane de vivre avec lui comme avec un frère. Il la convertit même à la foi chrétienne, et revint avec elle en France, auprès de sa femme. Celle-ci étant morte quelque temps après, le chevalier put enfin s'unir à sa libératrice. Aucune marque dans les vêtements, aucune inscription ne permet de distinguer ces deux femmes. On sait seulement que la première s'appelait Pétronille et la seconde Isabelle.

Lagny.

La jolie église de Lagny n'est que le chœur d'un vaste édifice inachevé, commencé, vers le milieu du quatorzième siècle, par Pierre de la Crique, gouverneur de la ville, après le départ des Anglais. Le mur de l'ouest laisse encore apercevoir quelques demi-colonnes et chapiteaux qui faisaient partie de l'ancienne église, et qui doivent remonter au moins au douzième siècle. Les constructions du quatorzième siècle semblent avoir été calquées sur celles de la cathédrale de Meaux : il y a double rang de bas-côtés, et cinq chapelles autour du sanctuaire. Les piliers ronds sont cantonnés de quatre colonnes engagées, à l'exception des six colonnes du sanctuaire, qui sont cantonnées d'une seule colonnette. Tous les cha-

piteaux sont formés de feuilles d'eau roulées en volute, et de quelques feuilles naturelles. La galerie à jour est d'une très grande élégance, et composée de quatre, trois ou deux ogives, suivant la largeur des travées. La voûte principale n'a pas été élevée à toute sa hauteur, ce qui nuit à l'effet des fenêtres supérieures, qui sont simples et disposées deux à deux dans chaque travée.

Saint-Mesmes.

L'église de Saint-Mesmes, canton de Clayes, me paraît de trois époques différentes. La nef offre tous les caractères du gothique pur du treizième siècle : la première travée du chœur, qui sert de base au clocher, présente des arcades ogivales d'une grande proportion, soutenues par des pilastres dont les chapiteaux sont ornés de feuilles de vigne, de raisins et de diverses figurines. Le clocher s'élève d'abord carrément au-dessus de l'église; puis il se termine par une pyramide octogone en pierre, accompagnée de quatre clochetons sur les petites faces, et percée de quatre fenêtres cintrées, avec colonnettes sur les autres faces. Les arêtes de la pyramide sont recouvertes d'un tore du haut en bas, et coupées par quatre rangs de crochets. Le chœur, d'une belle proportion, est une construction plus moderne, où l'on retrouve les fenêtres cintrées de la fin du seizième siècle. Cette église n'a pas même le titre de chapelle, et il est bien à craindre que la commune ne puisse l'entretenir convenablement, ce qui serait d'autant plus fâcheux que nous n'avons dans le diocèse qu'un très petit nombre de ces jolies pyramides en pierres.

IV. STYLE OGIVAL FLAMBOYANT (XV^e ET XVI^e).

Le plus grand nombre de nos églises ne me paraît pas remonter au delà du quinzième ou seizième siècle, et il est rare que les églises plus anciennes n'aient pas été retouchées à cette époque. Je me borne à indiquer celles qui m'ont paru les plus remarquables.

Mitry.

L'église de Mitry, canton de Clayes, peut être mise, par son

étendue et sa régularité, au nombre des plus belles de l'arrondissement de Meaux. Son plan présente trois nefs dans la partie antérieure et cinq nefs depuis le chœur. En général, peu d'ornemens ; chapiteaux nuls ou peu prononcés ; moulures anguleuses aux colonnes, à l'archivolte et aux arceaux de la voûte ; fenêtres ogivales, simples, à trilobes, quelquefois à compartimens cintrés. Sanctuaire terminé carrément, avec une très belle fenêtre flamboyante, mais bouchée. Portail surbaissé, avec moulures anguleuses. Grosse tour carrée, en avant et à gauche du portail, surmontée d'une belle flèche octogone en ardoise. Le pilier, à droite du sanctuaire, porte la date de 1534. Les boiseries de l'autel portent la date de 1650. Le tabernacle doré et le buffet d'orgue m'ont paru d'un beau travail.

Notre-Dame-de-Dammartin.

L'église collégiale de Notre-Dame-de-Dammartin fut construite, vers 1480, sur les ruines d'une ancienne chapelle, par Antoine de Chabannes, seigneur de Dammartin. Le chœur de cette église, d'une belle construction, est divisé en deux parties dans sa longueur par trois colonnes d'un seul fût, et éclairé par dix fenêtres à compartimens trilobés et en cœur. Cette partie de l'édifice, dont la date est certaine, doit être l'objet d'études particulières pour la forme des fenêtres, les arceaux des voûtes composés de tores, et deux chapiteaux ornés de feuilles d'eau roulées en volute, caractères que l'on rapporte ordinairement à une époque beaucoup plus ancienne. Au milieu du chœur est le tombeau du fondateur, Antoine de Chabannes, représenté en ronde-bosse sur une grande pierre, en habit de chevalier, avec un collier de coquilles, un livre dans ses mains et un oiseau à ses pieds. Sur les deux grandes faces du tombeau, sont les armes du comte, entourées de feuillages gothiques. Sur la tranche de la pierre qui le recouvre, on lit en lettres gothiques l'inscription suivante :

« Ci gist noble et puissant seigneur messire Anthoine de Chabannes, chlr de l'Ordre du Roy nre sire, en son vluant conte de Dampmartin, baron de Toussy et du Tour en Champaigne, et seigneur de Saint-Fargeau, de Saint-Morice, de Courtepay et du pays de Puisaye et grant maistre destel de France. Et fut premier fondeur du chapitre et college de leglise de seans, le quel trespassa le jour de Noellan de

grace mil cccc llij^{re} et huit : Dieu lui face pardon à l'ame et a tous austres trespassés : Amen : Pater noster.

J'ai vu avec peine, sur le plat de cette même pierre, une inscription récente indiquant que l'église de Notre-Dame a été rendue au culte en 1827. Ce fait devait être constaté par une inscription séparée, et celle-ci figure mal sur un monument d'un âge antérieur. La façade de l'ouest offre, sur la droite, un joli portail ogival, terminé par un fronton à contre-courbe surmonté d'une statue de la sainte Vierge.

Le Ménil-Amelot.

L'église du Ménil-Amelot, canton de Dammartin, est une très jolie construction du seizième siècle. Un des piliers porte la date de 1531. Je dois signaler principalement la façade de l'ouest, ornée du haut en bas de moulures perpendiculaires, et son élégant portail, entouré de guirlandes de feuillages avec une statue de la sainte Vierge au trumeau. Le chœur est décoré de très belles boiseries qui ont, toutefois, l'inconvénient de nuire à l'effet de l'architecture.

Crouy.

L'église de Crouy, canton de Lizy, dont la vieille tour romane remonte pour le moins au douzième siècle, a dû être presque entièrement reconstruite dans les premières années du seizième siècle. Ses colonnes très déliées, sur lesquelles les arceaux anguleux de la voûte viennent se perdre sans chapiteau, et les belles proportions des collatéraux aussi élevés que la nef principale, donnent à ces constructions autant de grace que de majesté. Les fenêtres présentent des trilobes et l'ogive à contre-courbe. Plusieurs de ces fenêtres sont en vitraux coloriés de bon goût : sur l'un d'eux, on voit un personnage à genoux, que l'on dit être Robert de Sepoix. Ce même vitrail porte la date de 1615. Le portail de l'ouest présente deux portes cintrées dans le goût de la renaissance, avec arabesques et médaillons. Le trumeau qui sépare ces deux portes offre, en caractères gothiques, l'inscription suivante :

Sans plus enquerir ne varier
Le vingt deuxième de janvier

En l'an mil cinq cent et trente-six
Aux allens Dieu face merci.

J'ai lu que Robert de Sepoix avait reconstruit l'église de Crouy en 1550 : cette date me paraît fautive ; le portail, qui est bien probablement la partie la plus moderne de l'édifice, portant lui-même la date de 1536. On voyait autrefois dans l'église le tombeau de Robert de Sepoix. L'épithaphe indiquait que ce seigneur était mort en 1586, âgé de quarante-sept ans ; la tradition qui lui attribuait la reconstruction de l'église en 1550 est donc aussi erronée, et il est à présumer que l'on confondait un autre membre de cette famille avec celui dont on avait la représentation sous les yeux.

Coulombs.

L'église de Coulombs, voisine de celle de Crouy, présente dans sa nef et les débris de sa tour les restes d'une construction romane. Cet édifice ayant été en partie détruit dans les guerres de religion du seizième siècle, le chœur a été rebâti depuis cette époque, et l'on voit à la voûte la date de 1623. Ce chœur, dans le style ogival du seizième siècle, est soutenu par six colonnes très sveltes, sans chapiteaux ; il présente, avec ses deux collatéraux d'égale hauteur, une composition des plus remarquables. Il est évident que dans cette construction, qui ne peut remonter au delà des dernières années du seizième siècle, on a pris pour modèle l'église de Crouy, qui n'en est éloignée que d'une lieue. Le portail de l'ouest, dans le style de la renaissance, porte la date de 1542, et présente beaucoup d'analogie avec celui de Crouy où nous avons lu la date de 1536. On assure que la cloche porte le millésime de 1363 ; mais je n'ai pu le vérifier.

V. RENAISSANCE.

Nous n'avons, dans l'arrondissement de Meaux, aucun édifice complet de l'époque de la renaissance. J'ai signalé plus haut le portail de Crouy ; celui d'Othis, près de Dammartin, est beaucoup plus remarquable.

Othis.

La petite église d'Othis, qui appartenait à l'ancien diocèse de Sen-

lis, fut construite dans le cours du seizième siècle, et consacrée en 1599 par Guillaume Rose, évêque de Senlis. Le portail se compose de deux ordres et d'un pignon. Au premier ordre, une jolie porte richement décorée de sculptures de différents genres ; elle est accompagnée de deux colonnes cannelées sur lesquelles serpente une guirlande de lierre. Au dessus de l'entablement, fronton triangulaire. A droite et à gauche, deux niches dans le haut desquelles est une large coquille. Le second ordre présente deux niches avec leurs statues, et, au milieu, une très belle rose ornée de plusieurs rangs de moulures dont le plus intérieur forme feston. Le pignon qui termine ce portail offre, au milieu, une niche où était la statue de la sainte Vierge. On y lit encore le millésime de 15..., que les anciens assurent avoir lu 1561. Ce portail mériterait d'être restauré.

Nantouillet.

Parmi nos églises modernes, je ne citerai que celle de Nantouillet, construite au commencement du dix-septième siècle, et dont le portail est orné de colonnes corinthiennes et de statues allégoriques.

Près de cette église sont les ruines du château construit par le chancelier Duprat, et où l'on peut encore étudier de charmants détails d'architecture de la renaissance. Un escalier à jour est surtout très remarquable. Il est pénible de voir ces belles constructions si mal appréciées par le fermier qui les habite aujourd'hui.

† AUGUSTE, évêque de Meaux.

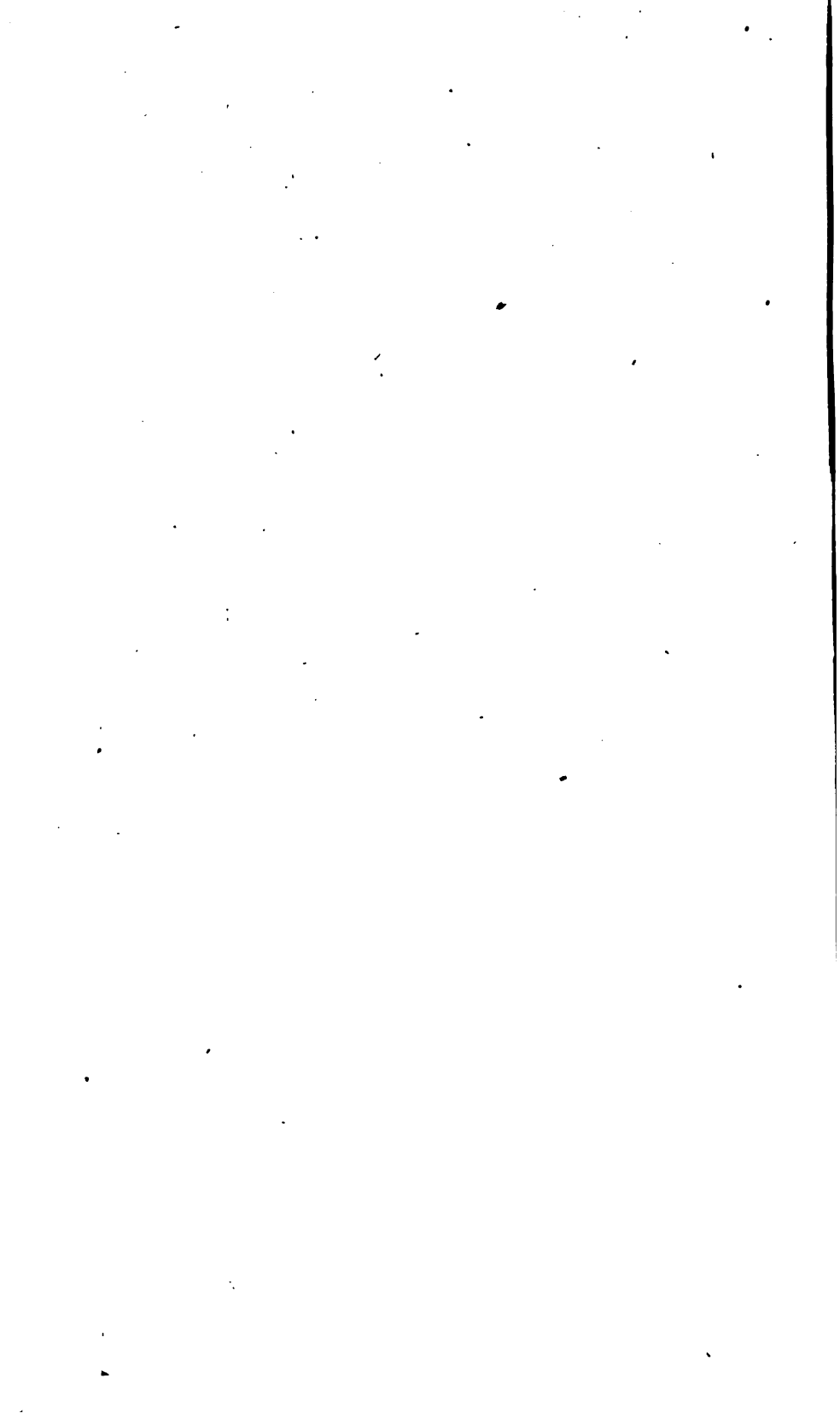
Le comité propose en modèle, à MM. les correspondans, le rapport qui précède. La sobriété et la clarté des descriptions, autant que la propriété des expressions archéologiques font de ce travail une œuvre pleine d'intérêt. Un nom d'architecte du seizième siècle, Panchard, nous est révélé par Mgr l'évêque de Meaux ; toutes les dates monumentales sont recueillies avec soin, et les dates attribuées par la tradition sont contrôlées judicieusement par l'archéologie. Il faut remercier le savant prélat d'avoir toujours donné une place à la description de l'ornementation et de la

statuaire près de celle de l'architecture ; l'iconographie est une partie très importante et trop négligée de l'archéologie chrétienne. Le comité se joint à Mgr l'évêque de Meaux pour réclamer l'intérêt du gouvernement en faveur des monumens religieux de Saint-Pathus, d'Ocquerre, de Villeneuve-le-Comte, de la Chapelle-sous-Crécy et de Saint-Mesmes. Le gouvernement est trop heureux d'accorder des secours à des églises dont le premier pasteur montre un zèle aussi éclairé ; on est sûr que toutes les restaurations seront dirigées par une rare intelligence. Le comité, comme Mgr l'évêque de Meaux, espère qu'on rendra l'église de Ferrières à son ancienne beauté par des réparations nécessaires ; il regrette qu'on ait gâté, par une inscription de notre temps, la vieille inscription qui se lit à Notre-Dame-de-Dammartin. Notre époque a le droit de conserver les faits qui se passent de nos jours, mais pas au détriment des monumens anciens. Le comité espère que l'avertissement indispensable donné au fermier du château de Nantouillet ouvrira les yeux de cet homme sur la beauté des constructions dont il dispose et sur le devoir qui lui est imposé de respecter religieusement ces gracieux débris de la renaissance.

GASPARIN,

Pair de France, président du comité des arts et monumens.

DIDRON, *Secrétaire.*



BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉ

PAR LE COMITÉ HISTORIQUE DES ARTS ET MONUMENS.

SESSION DE 1842.

DEUXIÈME SÉANCE.

Mercredi 26 janvier 1842.

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE GASPARIN.

OUVRAGES OFFERTS.

M. de Caumont, présent à la séance, offre les sept premiers numéros qui composent le septième volume du *Bulletin monumental*. — Le comité rend hommage au zèle dont M. de Caumont est animé pour conserver, entretenir et décrire nos monumens historiques. On distingue, dans ce dernier volume du *Bulletin monumental*, une *Excursion archéologique* de M. de Caumont en Bourgogne, en Suisse, en Savoie et en Italie. Dans ce voyage, ont été recueillies plusieurs inscriptions relatant la date des édifices et le nom des artistes qui les ont élevés. On lit, dans la cathédrale de Plaisance :

Centum viceni duo xpi mille fuere
Anni cum ceptum fuit hoc laudabile templum.

Au baptistère de Parme, sur le linteau d'une porte, on lit :

Bis bini demptis annis de mille ducentis,
Incepit dictus opus hoc sculptor BENEDICTUS.

A Reggio, le frontispice de Saint-Prosper et les lions qui le décoraient furent sculptés en 1504, par Gaspard Biso.

A Modène, l'abside extérieure de la cathédrale est marquée d'une inscription au milieu de laquelle on lit :

Ingenio clarus LANFRANCUS, doctus et aptus,
Est operis princeps hujus, rectorque magister.

Le poète de cette inscription se nomme :

Hos utiles facti versus composuit AIMO.

Puis, l'ordonnateur des travaux :

BICALINUS MASSARIUS sancti Geminiani hoc opus fieri fecit.

A Ravenne, Saint-Vital fut bâti au sixième siècle par l'argentier JULIANUS, d'après les ordres de saint Ecclésius, archevêque de Ravenne. — Dans l'église de Sainte-Agathe, on lit sur une colonne :

UPRETUS et HUERAMUS fratres col. poni cur. 1494.

A Gênes, dans le baptistère de Saint-Jean, on lit :

M CCC XII FILIPPUS DE NIGRO et NICOLAUS DE GOANO reparatores hujus ecclesie fecerunt renovare hoc opus de deceno legatorum.

Dans la cathédrale de Gênes, on voit une châsse de Saint-Jean-Baptiste, en vermeil; elle date de 1437, comme l'apprend l'inscription suivante :

Hoc opus factum fuit tempore priorat.
D. D. LAZARI DE VIVALDIS et JOHANNIS
DE PASDANO, MCCCCXXXVII, die XVIII maj.
Et TERAMUS DANIELIS fabro fabricavit.

A Luques, dans l'église de San-Frediano, on voit une cuve baptismale de marbre, qui remonte à la fin du douzième siècle. On y lit :

ROBERTUS magister la.....

A la cathédrale de Lucques, la façade fut exécutée en 1204, par

le sculpteur GUIDETTO. L'ornementation et les bas-reliefs du vestibule datent de 1233. On y lit :

Hoc opus cepit fieri à BELENATO et ALDIBRANDO operariis A.D. MCC XXXIII.

M. Didron prie M. de Caumont d'appeler l'attention de la société qu'il dirige, surtout sur le nom des artistes de nos monumens et sur la date où ces monumens ont été exécutés. Déjà M. Marchegay, archiviste à Angers, et M. Binet, architecte qui a restauré les clochers de la cathédrale d'Angers, ont signalé quelques noms d'artistes ignorés ou peu connus. On lit de VULGRIN, abbé de Saint-Serge d'Angers, de 1036 à 1050, et devenu évêque du Mans en 1056 : « Incepta monasterii (Saint-Serge) ædificia absolvit, basilicam eleganti structura construxit. » En 1099, une contestation relative à la possession de la Chaise-le-Vicomte est portée devant le vicomte de Thouars. On lit dans un fragment de la chronique du prieuré de la Chaise : « Sed cum neque is qui scœpefatum castrum ipso vice-comite jubente, INGELBERTUS nomine, ædificaverat, neque JOHANNES canonicus qui prælibatam Sancti-Johannis (de Casa) ecclesiam ab ipsis fundamentis construxerat... » Dans la charte de Saint-Aubin, on voit que l'abbé Umberto et ses moines construisirent en 1003 Saint-Aubin-des-Pont-de-Cé. Mais il est probable que Vulgrin, Jean et même Umberto ont fait bâtir plutôt que bâti par eux-mêmes. François de Châteaubriant, doyen de la cathédrale, fit construire à ses frais la tour du milieu, à Saint-Maurice d'Angers, par JEAN DE LÉPINE, élève de Philibert de Lorme ; cet ouvrage fut achevé en 1540. En 1225, le chapitre de la cathédrale fit bâtir les deux ailes, au bas de la croix, par les soins d'Etienne d'Azaire, procureur de la fabrique. Ces travaux étaient achevés en 1240. En 1511, les clochers qui étaient en bois furent brûlés. On les répara en 1516. Le maître charpentier était GUILLAUME LE BAILLIF et le maître maçon MATHURIN-GEORGES.

M. de Caumont continue, dans ce dernier volume du *Bulletin monumental*, ses investigations iconographiques. Des gravures sur bois, insérées dans le texte, appellent l'attention des antiquaires sur cette partie importante de l'archéologique chrétienne. Page 10, est donné le Christ dans une auréole ovale et entouré des quatre attributs des évangélistes. On donne, page 536, le dessin d'une Trinité :

le Père, habillé en pape, tient la croix où est attaché son fils ; le Christ, inscrit dans l'auréole, est orné d'un nimbe non crucifère, et de plus, dans la représentation de la Trinité, on ne voit pas le Saint-Esprit. Le texte ne mentionne ni cet oubli de la croix, ni cette absence de la troisième personne divine. Il aurait fallu dire s'il y avait réellement absence dans les monumens que ces gravures reproduisent.

M. Quantin, archiviste du département de l'Yonne, correspondant, offre une *Notice historique sur la construction de la cathédrale de Sens*. Cette notice est rédigée sur les documens originaux existant aux archives de la préfecture de l'Yonne. Les noms des artistes qui ont bâti, sculpté et peint la cathédrale de Sens, ont été recueillis avec le plus louable zèle. M. Quantin donne en outre et apprécie les honoraires des artistes et le salaire des ouvriers. Un pareil travail jette beaucoup de jour sur les questions relatives à la construction de nos cathédrales.

M. Belhomme, membre de la société archéologique du midi de la France, correspondant, offre un *Rapport concernant d'antiques monumens en or trouvés au territoire de Fenouillet, près Toulouse*. A ce rapport sont jointes trois planches lithographiées qui représentent les différens ornemens, ou décorations armillaires, qu'on a trouvés. M. Belhomme a veillé à la rentrée et à la conservation de ces objets.

Les ouvrages suivans sont offerts par M. Ferial, substitut du procureur du roi à Chaumont (Haute-Marne) :

1° *Notes historiques sur la ville et les seigneurs de Joinville ;*

2° *Histoire et description de la chapelle Sainte-Anne, au cimetière de Joinville ;*

3° *Précis de l'histoire de Saint-Dizier ;*

4° *Paroles sur l'inauguration du tombeau des anciens seigneurs de Joinville, le 13 septembre 1841 ;*

5° *Notice historique et descriptive sur le sépulcre de l'église Saint-Jean-Baptiste, à Chaumont.*— Le sépulcre se compose du Christ au tombeau et de dix personnes qui ensevelissent l'Homme-Dieu ou qui le pleurent ; les statues sont plus grandes que nature. Cette sculpture remarquable est de la fin du quinzième siècle. En 1639, un prêtre de l'église fit des vers latins et les peignit en or, de sa propre main, sur l'espèce de volet qui recouvre la niche où est le sépulcre.

Après les vers, on lit :

Sic pangebatur et pingebatur M. Claudius Perrin, anno 139 (pour 1639), tunc huius ecclesie P^{re} (presbyter).

L'Institut catholique de Lyon adresse le premier numéro d'une *Revue* que cette société publie. Un bulletin artistique donnera, dans chaque numéro, les nouvelles qui intéressent les antiquités nationales; une lithographie reproduira quelque monument historique. L'autel d'Avenas, près de Beaujeu, arrondissement de Villefranche, est dessiné dans le premier numéro. Cet autel est roman et en marbre blanc : le Christ est au centre, dans une auréole ovale, entouré des quatre attributs des évangélistes et accompagné des douze apôtres. Le dessinateur semble n'avoir pas pu distinguer parfaitement le nimbe du Christ qu'il a rendu tout uni, la figure de Saint-Pierre qu'il donne imberbe et le lion qui est à la gauche du Christ, tandis qu'ordinairement il est à sa droite. Sur ces douze apôtres on en voit dix qui portent des livres et sept qui sont imberbes; en est-il ainsi sur le monument lui-même? Cet autel, autrefois au centre du sanctuaire, est aujourd'hui relégué dans une basse nef et remplacé par un coffre de bois peint en marbre antique. Il conviendrait de remettre ce curieux monument où il était autrefois. Alors on verrait les deux faces latérales qui sont cachées et qu'on a lieu de croire intéressantes. Les sculptures ont été enluminées et badigeonnées, au point que le marbre a pu être pris pour de la pierre de liais. — La même *Revue* appelle l'attention du comité sur des peintures du douzième siècle et sur une chaire romane qui décorait l'ancien réfectoire de l'abbaye de Charlieu, dans le Forez. Les peintures représentent, plus grands que nature, le Christ et les douze apôtres; elles sont dans le style des peintures détruites à Cluny. La chaire est sculptée de quatre statues nimbées et encadrées par des colonnettes qui supportent de riches archivoltes. Des religieuses, auxquelles appartiennent ces précieux débris, vont les vendre avec le réfectoire, et l'on craint que le futur acquéreur ne les conserve pas. Le comité prie M. le ministre de faire savoir à son collègue de l'intérieur le danger que peuvent courir les peintures, les sculptures, le réfectoire et les autres fragmens historiques de l'abbaye de Charlieu. — L'Institut catholique signale en outre

fait don, pour le musée des Thermes, de plusieurs fragmens de sculpture romane. Ces fragmens sont déposés provisoirement dans la cour du palais des Thermes.

Le comité s'applaudit de voir se meubler ainsi, par des dons généreux, un musée qui aura certainement un jour une très grande importance. Il serait à désirer que les fragmens qui proviennent de Montmartre fussent placés dans la grande salle du palais des Thermes et soustraits aux intempéries qui les altèrent.

CONSERVATION ET RESTAURATION DES MONUMENS.

Le secrétaire donne lecture d'une lettre de M. de Merson, curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, correspondant. M. de Merson annonce qu'il vient de faire peindre et approprier une des chapelles de Saint-Germain-l'Auxerrois; il désirerait que le comité voulût bien déléguer quelques uns de ses membres pour visiter les travaux exécutés et donner leur avis sur ce qui est déjà fait et sur ce qui reste encore à faire.

M. le président prie MM. Victor Hugo, comte de Montalembert et Didron d'aller voir ces travaux et de faire un rapport sur leur visite.

MM. Ferdinand de Guilhermy, Alexandre du Mège et Belhomme, correspondans à Toulouse, écrivent à M. le ministre pour lui signaler le danger que courent les fresques de Saint-Saturnin de Toulouse par suite de l'intention où l'on est de les restaurer. Le gouvernement a donné 20,000 francs dans ce but, et la ville de Toulouse doit y ajouter 10,000 francs encore. Cependant ces peintures, qui ornent la voûte de l'abside et son pourtour supérieur, sont dans un bon état de conservation malgré leur ancienneté; il est à craindre qu'on ne les altère beaucoup en y touchant. Peut-être l'argent qu'on veut consacrer à Saint-Sernin serait-il employé plus utilement à débadigeonner les cryptes qui étaient autrefois couvertes de peintures. Pour les fresques de l'abside, les plus remarquables de France, y toucher serait les compromettre certainement.

Le comité loue le zèle empressé de ses correspondans qui se sont émus à la nouvelle d'une restauration, inutile et nuisible, des

fresques de Saint-Saturnin ; mais il se félicite de leur apprendre que le gouvernement vient de retirer les 20,000 francs alloués, par suite d'un malentendu, pour le rajeunissement de ces peintures. Les fresques resteront dans leur état actuel , avec la teinte sévère que les siècles leur ont donnée. Il est toujours plus dangereux qu'utile de restaurer des œuvres d'art, surtout des peintures monumentales. En fait de restauration, le mieux est de faire le moins possible.

M. Victor Hugo donne communication de lettres écrites par M. Teste d'Ouet, antiquaire, à Mgr l'évêque de Meaux et à M. le préfet de Seine-et-Marne, relativement à la conservation de l'église de Lizines-Sognolles (arrondissement de Provins). M. le préfet a répondu à M. d'Ouet qu'il avait demandé à l'architecte du département un rapport sur l'état de cette église qui a beaucoup d'intérêt et sur la somme qui serait nécessaire pour la réparer. M. le préfet a écrit également au sous-préfet de Provins pour avoir de lui des renseignements sur cette église. En conséquence, il se propose de demander un secours aux ministères de l'intérieur et des cultes. D'un autre côté, Mgr l'évêque de Meaux a répondu à M. d'Ouet qu'il se proposait de visiter l'église de Lizines pour arrêter les mesures nécessaires à la conservation de cet édifice. Les deux communes de Lizines et de Sognolles étant réunies en une seule, on ne peut forcer les habitans à entretenir à la fois deux églises , et l'on doit espérer que le gouvernement leur viendra en aide. Du reste l'église de Lizines ne peut être détruite sans que l'évêque n'en soit informé officiellement, et Mgr Allou déclare que son avis sera toujours contraire à cet acte de vandalisme.

Le comité félicite M. d'Ouet, Mgr l'évêque de Meaux et M. le préfet de Seine-et-Marne du profond intérêt qu'ils prennent à l'église de Lizines. Le gouvernement ne laissera certainement pas périr un monument qui a de la valeur.

TROISIÈME SÉANCE.

Mercredi 9 février 1842.

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE GASPARIN.

OUVRAGES OFFERTS.

1° *Procès-verbaux de la commission archéologique du département de la Marne*, par M. Bourlon de Sarty, préfet. — La réunion de ces procès-verbaux formera une sorte de Bulletin archéologique spécial au département de la Marne. Dans ce Bulletin seront recueillis tous les faits qui intéressent l'étude et la conservation des monumens historiques. Il serait à désirer que tous les départemens suivissent un pareil exemple.

2° *Histoire de l'art dans le midi de la France*, par M. R. Thomassy. M. Thomassy réclame, pour l'archéologie du midi, l'intérêt qu'il croit trop exclusivement concentré sur les monumens du nord. C'est probablement aux Goths, établis dans l'Aquitaine et la Septimanie, que nous devons l'expression de gothique appliquée à l'art ogival et dont la justification ne semble pas impossible. C'est dans le midi principalement, et sous la direction de saint Benoit d'Aniane, que s'est opérée la renaissance dans l'art dont Charlemagne est l'auteur. M. Thomassy pense que les expressions de *novum opus*, appliquées si souvent par les titres anciens aux fondations carlovingiennes, doivent s'entendre du style nouveau selon lequel on les construisait. — Il est plus probable cependant qu'elles désignent des bâties anciennes refaites simplement à neuf et non pas d'après un nouveau système esthétique.

3° *Mémoire sur Germigny-des-Prés*; — *Notes historiques et archéologiques sur l'ancien monastère de Fleury-Saint-Benoît*, par M. Vergnaud-Romagnési. Un plan lithographié donne les bâtimens et les dépendances qui composaient l'abbaye de Fleury; on y remarque

l'absence d'un local pour une bibliothèque; et cependant le monastère était surtout célèbre pour le nombre et la beauté de ses manuscrits. M. Vergnaud adresse en outre des observations relatives à la nomination des correspondans du comité. Les correspondans devraient être choisis parmi les membres des sociétés académiques des départemens, et désignés par ces sociétés mêmes. — Remerciemens pour les ouvrages offerts; renvoi des observations à la commission des correspondans.

4^e Au nom de M. L. Lenormant, architecte de Saint-Jacques de Dieppe, M. Albert Lenoir offre au comité une *Notice historique sur Saint-Jacques*, et soumet six cadres renfermant des dessins de l'état actuel. Un projet de restauration de cette église ainsi que des études d'architecture civile et religieuse au moyen-âge font partie de ces tableaux. Les dessins ont été exposés au Salon; l'année dernière, et y ont obtenu du succès. La *Notice* signale l'existence, dans Saint-Jacques, d'une chapelle dédiée aux Sibylles. Douze niches, surmontées de dais sculptés avec richesse, étaient destinées à recevoir les Sibylles qui ont prédit la naissance, la vie et la mort de Jésus-Christ. — Le comité félicite M. Lenormant d'avoir fait des études aussi sérieuses sur l'art du moyen-âge et de respecter religieusement les constructions anciennes dans la restauration qu'il a entreprise.

M. François Grille, bibliothécaire à Angers, adresse des observations sur les attributions dont MM. les correspondans pourraient être investis. La conservation et l'étude des anciens monumens se rattachent plus qu'on ne pense à l'exécution des constructions modernes. L'érection des monumens nouveaux, la distribution des quartiers d'une ville, le percement et l'alignement des rues peuvent compromettre ou favoriser la conservation et la beauté des édifices historiques. Ainsi, au mois d'octobre dernier, des constructions nouvelles, un moulin, des hangars ont coupé la vue d'une belle abbaye de bénédictins, complètement dégagée jusqu'alors. Cependant l'aspect des vastes et brillans édifices entretient ou éveille le bon goût. Les correspondans du comité ne devraient-ils pas être consultés lorsque l'administration centrale ou l'autorité locale décident les questions relatives à l'élévation des nouvelles bâtisses ou à l'alignement des villes?

Le comité reconnaît qu'il serait fort utile, pour la beauté des constructions modernes et pour la conservation des édifices an-

ciens, que les correspondans pussent donner leur avis aux ingénieurs civils et militaires, aux architectes et aux voyers; mais il regrette d'avoir seulement des vœux à former à cet égard. Le comité doit prier MM. les correspondans de lui signaler tous les faits qui intéressent la conservation intégrale et même l'aspect ou la vue des anciens édifices. Un bureau de la voirie, nouvellement établi au ministère de l'intérieur, donne l'espoir qu'on ne sacrifiera plus légèrement les monumens historiques au percement et à l'alignement des rues. Il faut que le comité et ses correspondans s'efforcent de faire triompher le principe que les monumens doivent toujours être pris pour point de départ, dans un plan d'alignement, plutôt qu'une convenance matérielle. Un avantage de cette dernière nature est toujours d'un ordre inférieur à l'intérêt historique.

CONSERVATION DES MONUMENS.

M. le ministre de la justice et des cultes, auquel avait été renvoyée une lettre de M. Félix de Verneilh, qui concernait les édifices religieux de Périgueux, annonce qu'il a noté les renseignemens donnés, et qu'il se fera représenter ces renseignemens lorsqu'il s'agira de nouvelles dispositions à prendre relativement à Saint-Front de Périgueux.

Au mois de juillet dernier, M. Duchalais, élève de l'école royale des chartes et membre de la société des antiquaires de France, écrivit à M. le ministre que la chapelle de Selles-Saint-Denis, autrefois Celle-Saint-Genoux (Loir-et-Cher, arrondissement de Romorantin), était menacée de destruction. Les murailles de cette chapelle, qui est du quinzième siècle, sont couvertes de peintures à fresque composant trente-quatre tableaux qui occupent la nef entière. La tradition, fautive comme elle l'est presque toujours, déclare que ces figures rappellent le passage des Sarrasins à Saint-Genoux. Le desservant de la paroisse croit y voir la vie du saint patron; mais il est probable qu'elles représentent la légende de saint Nicolas. Ces peintures n'ont pas moins le plus grand intérêt. Malheureusement la chapelle, située au milieu même du bourg, se trouve comprise dans l'alignement du chemin de grande communication de Romo-

rantin à Sancerre, et les ingénieurs des ponts-et-chaussées ont conçu le projet de la faire démolir. La nef est curieuse par ses peintures, sinon par ses détails architectoniques; mais le chœur, entièrement voûté en pierre, n'est pas dépourvu d'intérêt. Ce chœur contient des clefs de voûtes sculptées d'armoiries, une jolie piscine, des fenêtres à rameaux flamboyans et des débris de vitraux. Les peintures murales sont fort rares en France, où les fabriques des églises les font disparaître sous tous les prétextes possibles. Ainsi, à Saint-Aignan-sur-Cher, une grande peinture décorait le chœur de l'église qui est du douzième siècle. Cette peinture, malgré toutes les représentations, a été badigeonnée par les marguilliers. On ne saurait donc conserver avec trop de soin tout ce que nous possédons encore de ces décorations monumentales. Du reste, la destruction de la chapelle Saint-Genoux n'est pas absolument nécessaire à l'établissement de la route. Il existe au nord une place très spacieuse qui promettrait de donner au chemin toute la largeur voulue par les réglemens; il s'agirait seulement de faire un léger détour.

M. le ministre a renvoyé la lettre de M. Duchalais à son collègue des travaux publics. M. le ministre des travaux publics demanda des renseignemens au préfet de Loir-et-Cher. « Les autorités locales, écrivit le préfet, s'accordent à reconnaître que la chapelle de Selles-Saint-Denis n'est pas sans valeur sous le rapport archéologique, et qu'on peut facilement la conserver au moyen des dispositions que M. Duchalais a lui-même indiquées. » La route de Romorantin à Sancerre appartenant à la classe des chemins vicinaux de grande communication, et cette classe de voie publique étant placée sous la surveillance de M. le ministre de l'intérieur, M. le ministre des travaux publics renvoya à son collègue de l'intérieur le dossier de cette affaire. M. le ministre de l'intérieur écrivit en conséquence à M. le ministre de l'instruction publique, que M. le préfet de Loir-et-Cher, M. le sous-préfet de Romorantin, M. l'ingénieur en chef des ponts-et-chaussées et M. l'inspecteur des monumens historiques étaient unanimes pour reconnaître la possibilité de conserver la chapelle au moyen d'une légère déviation du tracé du chemin. M. le ministre a donc renvoyé les pièces à M. le préfet de Loir-et-Cher, en l'invitant à opérer le changement désiré.

sépulture du mort dont elles présentaient le portrait gravé en creux ou en relief. Une dalle n'est que le couvercle d'un tombeau ; enlever ce couvercle, c'est faire disparaître une ancienne sépulture et détruire ainsi un monument historique. Quand il est indispensable d'ôter une dalle pour la garantir d'accidens, il faut avoir soin, comme on a fait dans la cathédrale d'Amiens, de mettre à sa place un pavé où l'on grave une inscription qui rappelle l'enlèvement de la dalle, ou tout au moins le nom du mort auquel elle servait de monument funéraire. Si l'on relevait les dalles dont Notre-Dame de Châlons et la cathédrale de Noyon sont jonchées, ou même si on les déplaçait seulement pour les aligner, comme on a eu le malheur de le faire à la cathédrale de Châlons-sur-Marne, on détruirait la source la plus fécondé, la plus curieuse en renseignemens historiques. La place qu'un mort occupe dans une église n'est jamais indifférente. En général, il faut laisser toutes les choses en place, autant que possible. La piété pour les morts et le respect pour les monumens historiques commandent la plus grande réserve. Il semble, d'ailleurs, qu'une dalle soit faite pour être posée à plat et non verticalement. Si on la déplace par nécessité de conservation, il convient de la reposer horizontalement dans un endroit où elle sera préservée d'accident, plutôt que de la relever verticalement.

M. de Rosny annonce que près de Champeaux, sur l'ancienne route qui conduisait à Melun, s'élevait encore, il y a un an, la croix dite de saint Tiburce. Cette croix a été brisée lorsque le chemin cessa d'être vicinal ; sur l'emplacement ancien est gisante une pierre tumulaire, où on lit ce qui suit : « Cy devant gist vénérable et discrète p̄sone M^r François Daultour vivant pbrestre chanoine de l'église de céans, lequel a délaissé et baillé à Messieurs de Chappre la quantité de neuf arpens de terre labourable, seize... sur le terrouer de Champeaux, avec un encensoir... comme il est plus amplement spécifié sur le contrat passé par devant Claude Brazier, tabellion à Champeaux, le mardy VIII apvril 1608. » Cette pierre, qui vient de l'église collégiale, devrait y être réintégrée. Il suffirait d'en faire adresser l'invitation au maire de Champeaux par le préfet de Seine-et-Marne.

Le comité espère que la réclamation de M. de Rosny, transmise à M. le ministre de l'intérieur, aura eu un plein succès.

M. de Rosny annonce que le cloître Saint-Sauveur, à Melun, est toujours exposé aux dégradations des passans et des enfans. Ce cloître est formé de colonnes jumelles un peu élevées et décorées de chapiteaux dont l'un porte la date de 1535. Il serait heureux que ce monument, qui appartient à un riche propriétaire et qui est loué à de pauvres gens, fût occupé par une personne qui en comprît tout le mérite. Par exemple, l'aumônier de la maison centrale de Melun y serait logé très convenablement et à proximité des condamnés dont la direction religieuse lui est confiée. La ville de Melun a laissé démolir dernièrement un ancien château de la Reine-Blanche; elle ôte en ce moment les noms anciens donnés aux ponts, aux rues et aux places, pour y substituer des noms modernes. L'ancien pont Saint-Liesne, ainsi nommé d'un saint vénéré dans les légendes locales, a été débaptisé, parce qu'on l'a reconstruit à neuf. Les rues nouvellement percées et les ponts construits de nos jours pourraient cependant suffire à recevoir les noms glorieux de notre histoire contemporaine. Il est bon que toujours on puisse désigner à Melun, par exemple, à l'aide de la nomenclature des rues, l'emplacement où s'élevaient les églises ou monastères de Saint-Barthélemi, de Saint-Jean, de Saint-Ambroise, des Carmes, et tant d'autres établissemens qui ont disparu. Ce serait une grande faute si l'autorité municipale s'avisait de débaptiser un jour la rue de Jacques Amyot, qui rappelle l'unique célébrité de Melun, ou celle de la Juiverie, donnée au quartier occupé par les juifs et leur synagogue. Quand un grand coupable impose son nom à une rue, à une place, à un pont, à un monument, on doit même respecter ce nom, parce que les crimes, comme les vertus, ont leur place dans l'histoire; parce que Tibère et Néron ne doivent pas plus être rayés des annales du monde que Titus et Marc-Aurèle. A Melun, le pont Marat, que le peuple appelle le pont Marin, doit garder son nom au même titre que la rue Jacques Amyot.—M. de Rosny ajoute qu'un jeune entrepreneur de Melun, M. Léger, chargé de démolir l'ancien hôtel-de-ville de Provins et la célèbre abbaye de Barbeaux, a soigneusement recueilli les plus belles parties de la sculpture qui décorait ces monumens. On dit que l'hôtel-de-ville avait été sculpté par Jean Goujon. Ces restes précieux devraient figurer dans un musée.

M. de Rosny annonce, en outre, que la drague qui nettoie la Seine retire fréquemment, à Melun, des monnaies anciennes, des frag-

mens d'armures, des objets d'orfèvrerie. M. le ministre de l'intérieur a donné ordre de recueillir fidèlement ces objets. Une bague chevalière, gravée d'un sceau fort ancien, est destinée à la Bibliothèque royale par un juge du tribunal de Melun, qui l'a acquise dans ce but. Il est à désirer que ces objets soient remis soigneusement par les ouvriers ; MM. les correspondans devraient surveiller ces découvertes. Sur la route de Fontainebleau à Melun, on a trouvé des constructions romaines qui ont une certaine importance. Le gouvernement a donné des ordres pour que des fouilles soient entreprises et pour qu'on dresse un plan de ces constructions.

En ce qui concerne le cloître Saint-Sauveur, le comité peut seulement faire des vœux pour que cet édifice reçoive une destination qui le mette à l'abri d'outrages nouveaux. Quant aux bas-reliefs recueillis par M. Léger, le comité espère que la ville de Melun comprendra la nécessité de fonder un musée départemental, et y placera les restes qui proviennent de l'hôtel-de-ville de Provins et de l'abbaye de Barbeaux. Melun ne peut pas moins faire que le Mans ou Lons-le-Saulnier, que Bagnères ou Eu. Relativement aux dénominations nouvelles imposées à des rues anciennes, le comité a déjà protesté énergiquement, et il persiste dans la réprobation infligée à cette mesure ; il renvoie à ce qui a été publié dans le Bulletin, deuxième numéro, pages 65 et 66.

M. Didron ajoute que cette manie de supprimer les anciennes dénominations des rues, des places, des ponts et des monumens s'empare des plus grandes villes. Paris a commencé ; les autres villes continuent. En ce moment, Rheims répudie les vieux noms que portaient ses rues, pour y substituer des noms nouveaux. Encore si la nouvelle terminologie avait été dressée par des hommes éclairés, par des esprits élevés, le mal serait moins grand. Si le nom d'un saint cédait la place à celui d'un grand homme, si une dénomination triviale ou populaire disparaissait devant un nom élégant ou distingué, si un souvenir historique s'évanouissait devant une grande idée moderne, il y aurait motif à consolation. Mais que le nom moderne de rue Large chasse le vieux nom de Saint-Etienne, que la rue Pavée remplace la rue Folle-Peine, que le nom de rue Tout-y-Faut ou rue Nulle-Part soit écrasé par celui de rue Longue, il n'y a vraiment pas compensation. Du reste, il faut

dire, ce sont des conseillers municipaux, étrangers à la ville et arrivés nouvellement à Rheims, qui ont provoqué la destruction des anciens noms et le triomphe des noms nouveaux. Tous les anciens habitans de Rheims, tous ceux qui savent retrouver l'histoire du pays dans les vieilles dénominations, s'opposent à la mesure qu'on a légèrement proposée. Il faut espérer que ceux qui veulent le maintien des anciens noms finiront par l'emporter. Le nom d'une rue est comme un nom collectif de famille que les habitans de cette rue ne peuvent se laisser ravir. Le nom des rues de Rheims ne doit pas plus périr que celui de la ville elle-même.

M. le ministre de l'intérieur annonce qu'il a recueilli les renseignemens contenus dans les lettres de M. le baron Laugier de Chartrouse, membre de la commission archéologique d'Arles, correspondant, et de M. François Grille, bibliothécaire à Angers. M. de Chartrouse appelle l'attention du gouvernement sur les travaux de la commission archéologique d'Arles. M. de Chartrouse fait savoir, en outre, qu'on a le projet de consolider les deux belles colonnes qui restent du théâtre antique d'Arles. On craint qu'elles ne tombent, aujourd'hui qu'elles sont dégagées des constructions modernes qui les appuyaient. Depuis l'incendie qui détruisit ce riche monument (le théâtre d'Arles) dans le sixième siècle, ces colonnes sont restées debout à travers les révolutions et les guerres qu'elles ont semblé braver, malgré l'effet destructeur des flammes et les dégradations qu'elles ont éprouvées. Est-il prudent aujourd'hui d'y porter la main ? Les moyens de consolidation à essayer, tout en profanant évidemment pour l'œil ces vestiges que le temps a épargnés, respecteront-ils les lois de la pesanteur qui se jouent si souvent des hommes les plus habiles ? On allègue la possibilité d'un tremblement de terre ; mais ceux de Lisbonne et de Messine n'ont jamais produit d'effet sur les rivages limoneux de la Méditerranée, vers les bouches du Rhône. D'ailleurs, le cas échéant, que deviendraient les deux colonnes, même protégées par tous les essais possibles de consolidation ? M. de Chartrouse ajoute : « Au surplus, je n'insisterai pas sur des projets qu'aucun calcul humain ne peut ni légitimer ni combattre ; mais il est un point, plus essentiel peut-être, que je dois signaler. On a l'idée de joindre à ces travaux un essai d'imitation d'une partie qui manque à notre monument si généralement dégradé ; on parle d'une construction

destinée à donner aux visiteurs le véritable aspect de ce monument, tel qu'il a été érigé par les architectes romains. Sauvons ce que les siècles nous ont transmis, mais ne faisons pas de l'antiquité pour satisfaire l'œil des hommes de nos jours, et ne composons pas un mélange où, dans les temps à venir, on pourrait hésiter entre le travail des premiers siècles de l'ère chrétienne et le dix-neuvième. D'ailleurs nous serions forcés ainsi de soutenir des restes prêts à s'écrouler. Enfin, on n'exécuterait ce travail qu'aux dépens des allocations nécessaires à de nombreuses acquisitions et aux déblaiemens. Je dirai que la reconstruction serait une barbarie plus fâcheuse que l'abandon qui laisse au moins toute liberté à l'imagination. Qui peut assurer que ce système, dont je reconnais moi-même la probabilité, sera partagé par tous ? Pourquoi emprisonner ainsi l'imagination des masses et l'érudition même des savans ? Pour ma part, je ne puis voir faire de l'antique sans aucune nécessité. Il convient d'empêcher un acte réel de vandalisme ; l'amour de la science et le bon emploi des fonds s'opposent à la reconstruction partielle ou totale du théâtre d'Arles. »

Le comité s'associe aux judicieuses observations de M. le baron Laugier de Chartrouse, surtout en ce qui concerne la réédification d'une partie du théâtre d'Arles. Il est possible que les deux colonnes aient absolument besoin de consolidation ; mais il est inutile de relever ce qui est complètement détruit. L'artiste, chargé de la reconstruction, pourrait fort bien se tromper, même quand il serait dirigé par les plus habiles antiquaires. Il y a cent hypothèses à faire, toutes très plausibles, sur l'état ancien et réel des divers membres qui constituaient le théâtre d'Arles. A laquelle obéira-t-on ? Les malheureuses expériences appliquées aux Arènes de Nîmes, les fâcheuses restaurations exécutées à la porte de Mars, à Rheims, ont dû nous ôter l'envie de refaire de l'antique. Aujourd'hui, on emploie à consolider les monumens qui menacent ruine l'argent affecté aux monumens historiques ; mais on ne le perd plus à des reconstructions qui, quoi qu'on fasse, ne pourraient être jamais que des pastiches de mauvaise qualité. Etayer les deux colonnes du théâtre d'Arles, si elles chancellent réellement, serait un système de consolidation meilleur que tout autre qui toucherait aux colonnes mêmes. Du reste, les craintes exprimées par M. de Chartrouse ne paraissent pas fondées ; car le gouvernement ne songe aucunement à refaire, même en partie, le théâtre d'Arles.

M. F. Grille annonce qu'on restaure la Pile-Saint-Mars. La Pile manque par la base, et c'est là qu'on fait des travaux. Le monument est en briques, et il conviendrait qu'on eût, pour la restauration, des briques faites sur le modèle des briques romaines; mais l'entrepreneur a le dessein d'employer des briques ordinaires du pays, petites et d'une terre qui ne ressemble en rien à l'autre. On veut même se servir de tuffeau, pierre tendre, fort commune dans la contrée, mais qui convient peu au monument romain. Si la composition des briques anciennes ne peut se retrouver, il faut du moins en approcher le plus possible; on y est parvenu à Lyon, on y parviendra également en Touraine, si on le veut bien. — A Lynes, un laboureur détruisait à coups de pic un ancien aqueduc dont les débris sont curieux. M. Chanlouineau, qui a donné à M. Grille les renseignemens sur la Pile-Saint-Mars, en a averti le maire, et des ordres ont été donnés pour faire cesser cet acte de vandalisme. — Les vitraux de l'église de Guérande ont été brisés en avril dernier par un orage. Le gouvernement doit être informé de ce désastre. L'église Saint-Serge-d'Angers est pleine d'intérêt. L'année dernière, le clergé de la paroisse voulait faire placer des stalles dans le chœur, et, pour les établir, il faisait couper et tailler le socle et les sculptures de colonnes curieuses. L'évêque arriva, et fit cesser immédiatement cette opération. Le prélat, membre de la société française pour la conservation des monumens, veillait à ce qu'on ne détruisît pas la beauté des églises; dans ses visites pastorales, il a empêché bien des badigeons et bien des raccords maladroits. La mort récente de Mgr l'évêque d'Angers est une très grande perte pour l'archéologie chrétienne.

Les observations de M. Grille, relatives à la Pile-Saint-Mars, ont été transmises à M. le ministre de l'intérieur. Le comité est donc persuadé qu'on y aura fait droit immédiatement, car elles sont parfaitement fondées.

M. le ministre de l'intérieur annonce qu'il a recueilli des indications fournies par M. F. Grille, relativement à la chapelle Saint-Sauveur à Saint-Florent-le-Vieil, et qu'il a donné au préfet de Maine-et-Loire les ordres que nécessitaient ces renseignemens. M. Grille écrivait à M. le ministre de l'instruction publique : « A Saint-Florent, dans le cimetière, dans la position la plus pittoresque, il existe une chapelle, celle de Saint-Sauveur, qui date du

quinzième siècle et qui est dans le plus déplorable état. Elle a sept mètres de long sur quatre de large; ce qui reste des murs est criblé de balles. La voûte n'est pas tombée, mais la pluie et la neige l'ont cruellement détériorée depuis cinquante ans. Le tuffeau dont elle est construite est noir et vert. Des nervures nombreuses viennent aboutir à des clefs en écusson. Des quatre angles de la chapelle partent cinq cordons de nervures qui s'ouvrent en montant et s'épanouissent en parasol. Au fond de la chapelle, au levant, existe un autel à bas-relief mutilé et dont les figures sont méconnaissables. L'ancien maire, M. Asbron de la Guérinière, avait demandé des fonds au préfet pour réparer cette chapelle; mais il n'avait rien obtenu. Il vient de mourir, et on l'a enterré dans le monument même, tout ruiné qu'il soit. Il a recommandé à son neveu de fournir l'argent nécessaire pour couvrir la chapelle, excellente opération qui mettra le petit édifice à l'abri des intempéries. Mais une somme de 2,000 francs serait encore nécessaire pour consolider le monument; des réparations sont urgentes. Les yeux sont tournés de ce côté et une mesure promptement prise aura un double mérite. Tout est monument dans ce pays : les masures encore crénelées, les arbres criblés de balles, les talus qui furent des redoutes, tout rappelle la guerre, la lutte et l'héroïsme. En foulant ce sol on sent qu'on est sur une terre énergique; l'ombre des partis est encore en présence. La chapelle Saint-Sauveur est au milieu de ces débris; elle plane sur les morts; elle renferme sous ses voûtes et elle a autour d'elle les dépouilles des Bleus et des Vendéens. C'est un autel neutre érigé à la réconciliation. Un architecte a été choisi pour réparer cette chapelle; il conservera les formes anciennes dans tous les travaux qu'il pourra ordonner. Des fonds seront donnés par la famille Guérinière, d'autres par le conseil municipal, d'autres seront demandés au conseil général et au ministre de l'intérieur; mais c'est au ministère de l'instruction publique qu'appartient une réhabilitation qui touche en même temps aux arts, à l'histoire et à la morale. » — Aux renseignemens de M. Grille est joint un dessin exécuté par M. Hawke, et qui donne l'état de délabrement où est cette chapelle intéressante. Le comité apprend avec satisfaction que M. le ministre de l'intérieur a pris des mesures pour réparer ce monument.

M. Didron fait observer que les chapelles funéraires doivent

être partout l'objet des plus délicates attentions; outre l'intérêt historique qu'elles peuvent offrir, comme celle de Saint-Florent, un intérêt archéologique, plus grand encore, s'y rattache ordinairement. Les monumens de forme exceptionnelle, carrée, circulaire, triangulaire ou en croix grecque, sont le plus souvent des chapelles funéraires plutôt que des églises de Templiers ou d'Hospitaliers.

M. F. Grille écrit que l'église de la Sainte-Trinité, à Angers, est menacée par de mauvaises constructions, par des boutiques qui sont adossées depuis plusieurs siècles à l'édifice. Il est temps de mettre ordre à des empiétemens que font continuellement les propriétaires de ces boutiques. Depuis quelques années, ils ont creusé des caves sous leurs échoppes et le long des fondations de l'église. De plus, pour agrandir les chambres qui dominent les boutiques et pour y pratiquer des cabinets, on a taillé les murs mêmes du monument, de manière à en réduire l'épaisseur à quelques centimètres seulement dans certaines parties. Ces mutilations ont produit leur effet : l'église s'affaisse, les murs perdent leur à-plomb et l'une des voûtes est visiblement menacée de ruine. L'église de la Trinité est un des beaux monumens de style roman qui existent en France; sa conservation est du plus grand prix. Il faudrait absolument que les boutiques qui l'enveloppent à sa partie occidentale fussent abattues; non-seulement elles nuisent à l'église, mais elles embarrassent la rue qui est le grand passage de la population et des voitures. Ces boutiques sont dans le plus mauvais état, et leur valeur peu élevée; on dédommagera les propriétaires à peu de frais. Si on ne prenait pas le parti de raser ces échoppes, il faudrait au moins ordonner le comblement des caves, le rétablissement des murs, la cessation d'empiétemens dangereux pour une portion notable de l'édifice. Il faut faire estimer le prix des maisons à renverser, et faire dresser un devis des réparations urgentes à exécuter pour raffermir l'église.

Le comité prie M. le ministre de l'instruction publique de renvoyer à son collègue de l'intérieur cette lettre importante de M. Grille. Une foule d'églises et de monumens publics sont, comme l'église de la Trinité, entourés de masures qui s'y appuient et qui les compromettent. Comme il n'est pas possible d'acheter et d'abattre ces masures en une année, il faudrait en faire constater l'état et arrêter les empiétemens des propriétaires qui creusent des caves

sous les monumens, en amincissent les murs et en détrempent les fondations avec les eaux ménagères ou pluviales. Il serait toujours facile de donner un autre écoulement à ces eaux qui pourrissent nos cathédrales, et de faire cesser des servitudes que nos monumens historiques ne peuvent subir. Ces travaux sont de la plus haute importance et doivent toujours être préférés à ceux d'embellissement ou d'achèvement, qui altèrent plus les édifices qu'ils ne leur sont utiles.

M. le ministre de l'intérieur renvoie des notices relatives à l'église de Digne et aux tombeaux de Fontevrault ; il espère que les ressources du crédit de 1842 lui permettront d'accueillir les demandes qui sont faites pour ces deux objets.

M. le ministre de l'intérieur annonce qu'ayant fait instruire l'affaire relative à la porte Chartraine de Nogent-le-Roi, il a dû reconnaître que l'intérêt archéologique de ce fragment de monument ne pouvait être mis en comparaison avec l'intérêt matériel que les habitans de Nogent devaient trouver à sa destruction pour la sûreté de la circulation, sur un chemin très fréquenté. L'importance attachée à la conservation de cette porte provenait d'un zèle louable, mais exagéré ; M. le ministre a donc accordé définitivement son autorisation à sa destruction.

Le comité reconnaît qu'il n'a pas été possible de conserver cette porte. Il espère que l'autorisation accordée de détruire la porte de Nogent ne préjudiciera aucunement à la conservation de monumens analogues qui auraient de l'intérêt.

M. le ministre de la guerre, auquel M. le ministre de l'instruction publique avait renvoyé deux lettres de M. F. Grille, relatives à l'abbaye de Toussaint, à Angers, annonce que l'église de cette abbaye et le petit bâtiment qui lui est contigu ont été remis à la ville d'Angers qui vient d'y établir un musée départemental.

Le comité se félicite que la demande de M. Grille ait obtenu un résultat complet. L'église est ainsi appropriée à une destination qui en augmente la valeur. Angers compte désormais parmi les cinquante-neuf villes qui possèdent déjà des musées d'une certaine importance.

M. Segrétain, architecte à Niort, correspondant, avait été chargé par M. le ministre de l'instruction publique, sur la désignation du comité, de faire partie d'une commission qui devait étudier les

moyens de conserver l'église de Sainte-Marie-aux-Dames, à Saintes (1). M. Segrétain écrit que la commission composée de l'inspecteur des monumens historiques de la Charente-Inférieure, d'un capitaine du génie, d'un antiquaire de Saintes et de lui, s'est réunie au mois de septembre dernier. M. Segrétain fut chargé de résumer la discussion qui s'est engagée sur les moyens de conserver l'église ; voici l'extrait de ce rapport :

« L'église Sainte-Marie-des-Dames a un portail roman qui renferme des détails de sculpture d'une grande richesse relative et dont la composition peut offrir de très curieux motifs d'étude sous le rapport de la symbolique. Par cette raison, il doit être conservé à tout prix, car sa destruction nous priverait peut-être nous ou nos successeurs de renseignemens spéciaux. La croisée est complète, et la tour romane qui la surmonte porte intacte sa couverture conique écaillée, ce qui n'est pas assez commun pour n'être pas digne d'attention. Le reste de l'édifice a été remanié à diverses fois, et offre par conséquent un moindre intérêt. Tout cela est connu, et le comité des arts et monumens renferme plusieurs membres qui, ayant vu l'édifice, sont plus capables que moi de l'apprécier. Pour faire un compte-rendu de manière à frapper les yeux, j'aurais voulu joindre au résumé des travaux de la commission un croquis du plan, de l'élévation et de la coupe du monument ; mais on m'a assuré dans le pays que ces documens n'existent pas, et le temps m'a manqué pour les relever. Néanmoins, sur les indications qui m'ont été données, j'ai fait demander à un amateur de Rochefort un calque d'un dessin assez soigné du portail, que l'on m'a assuré avoir été relevé par lui ; j'espère qu'il aura été joint au dossier.

« La nécessité de conserver étant bien établie par l'intérêt véritable qu'offre le monument, il restait à déterminer les moyens d'y arriver. L'église Sainte-Marie est enclavée dans les locaux dépendant de la caserne. Il s'agit d'établir dans ces locaux le logement d'un bataillon d'infanterie avec ou sans la compagnie hors rang (soit huit cent à mille hommes), avec ses accessoires, et le logement de deux cents chevaux de remonte avec cent vingt cavaliers. Nul

(1) Voir le Bulletin du comité, session de 1840-1841, page 17.

doute que la conservation d'un monument d'art au milieu d'un pareil casernement, et comme en faisant partie, ne présentât le triple inconvénient de hâter la destruction de ses délicates sculptures, de les dérober aux regards, et de n'être que précaire. L'administration de la guerre a des intérêts qui ne lui permettent pas de tolérer et d'entretenir à grands frais un bâtiment qui la gênerait par sa position incommode, son mauvais état et ses formes peu appropriées au service. Par ce motif, on doit, à mon avis, désirer que le monument soit enlevé à la Guerre pour être remis à des mains plus soigneuses sous le rapport de l'art, plus intéressées à sa conservation, et entre lesquelles il ne soit pas constamment menacé.

« L'église de la paroisse Saint-Palais est presque jointive à celle-ci ; sa capacité est insuffisante. La fabrique de cette église, les supérieurs ecclésiastiques, les habitans du quartier s'accordent à désirer qu'elle soit abandonnée en échange de la première. Rendre au culte le monument serait, à n'en pas douter, le meilleur moyen d'atteindre le but proposé. Mais l'église Saint-Palais est plus excentrique encore pour la caserne qui ne pourrait, dans ce cas, rester enclavée dans cet établissement. Il serait indispensable que la Guerre cédât un placiste en avant de celle-ci, et, autour, des chemins de ronde. Cela l'obligerait à quelques dépenses pour remplacer soit le sol, soit quelques bâtimens actuels qui se trouveraient alors placés trop au dehors, et qui, bien que n'étant pas ce qu'on peut imaginer de mieux, logeraient cependant, à ce qu'il paraît, et au moyen de quelques réparations, un certain nombre d'hommes. Il faudrait faire ensuite, on ne peut se le dissimuler, des frais assez considérables, trente-cinq à quarante mille francs peut-être, pour réparer et approprier. Sous ce rapport, on ne doit, à ce qu'on assure, rien espérer de la ville qui vient de voter et à grande peine des fonds pour la réédification de son église Saint-Vivien qui menace ruine. Le ministre de la guerre ou celui de l'intérieur pourront-ils, voudront-ils lever cette double difficulté pécuniaire ? Je ne puis formuler trop vivement le désir que j'éprouve à cet égard.

« Si l'on ne peut rien espérer de ce côté, une occasion se présente, la construction de Saint-Vivien, d'utiliser au moins les matériaux. Cette idée, à laquelle j'ai été naturellement conduit par les renseignemens donnés et par la discussion, une autre personne, M. le curé de Saint-Vivien, l'avait eue, à ce qu'il paraît, il y a quelques

années, et n'a pu alors y donner suite faute de moyens. Je ne me dissimule pas que cette translation, intéressante comme travail d'art, ôterait à l'édifice une partie de son intérêt historique ; aussi, je ne la propose que comme pis-aller. Elle serait cependant de beaucoup préférable à une simple conservation au musée de fragmens plus ou moins étendus. Au reste, ce parti lui-même peut présenter quelques difficultés notamment en ce que : 1° le projet de la nouvelle église Saint-Vivien est fait et déjà approuvé peut-être, quoique l'autorité locale n'en ait pas encore reçu l'avis ; 2° l'emploi des matériaux de Sainte-Marie conduirait à adopter un système de construction un peu plus dispendieux, en sorte qu'il faudrait que les ministres de l'intérieur et des cultes s'engageassent à combler l'augmentation qui en résulterait.

« Si l'un et l'autre des deux moyens de conservation ci-dessus nous échappent, il faudra bien se résoudre à recueillir et réédifier au musée quelques-unes des parties les plus intéressantes et surtout une portion de la façade ; pour cela encore il faudra accorder à la ville des secours.

« Ainsi, monsieur le ministre, je conclurais à ce que : 1° vous employassiez votre influence auprès de vos collègues pour que l'administration de la guerre fit l'abandon de l'église avec un placiste en avant et un chemin de ronde autour, et en même temps pour que l'Intérieur et les Cultes fissent les frais des travaux de consolidation et d'appropriation ; 2° on arrêtât dès ce moment, et sans perdre un seul jour, l'affaire de la reconstruction de Saint-Vivien au point où elle en est, pour ne lui donner suite que lorsqu'un parti aurait été pris relativement à Sainte-Marie, afin que, si son affectation au culte est impossible, on puisse en utiliser les matériaux à la nouvelle église, s'il y a lieu. Dans ce cas, les mêmes ministères de l'intérieur et des cultes auraient à assurer le complément de la dépense au delà des cinquante-cinq mille francs alloués pour ce service par les administrations locales ; 3° Si ni l'un ni l'autre des moyens de conservation ci-dessus ne pouvait être employé, il faudrait demander à la Guerre l'abandon des matériaux de la façade et à l'Intérieur les moyens de les transporter et de les réédifier en musée.

« Ces conclusions sont sommairement aussi celles de la commission. »

M. Vitet annonce que le ministère de l'intérieur sollicite la conservation de la façade de l'église, partie vraiment importante du monument, et propose de concourir à la restauration de tout l'édifice.

M. Mérimée ajoute qu'il n'est ni convenable ni possible de déposer le portail de Sainte-Marie pour le faire entrer dans la reconstruction de Saint-Vivien. Déplacer un monument, c'est presque le détruire. La somme que coûterait cette opération serait supérieure à la somme nécessaire pour la conservation sur place du monument entier.

M. le président nomme une commission chargée de proposer les mesures à prendre définitivement pour sauver l'église Sainte-Marie-des-Dames. Cette commission se compose de MM. Schmit, Grillon et Robelin.

M. de Chergé, secrétaire de la société des antiquaires de l'ouest, annonce que les travaux exécutés dans l'église de Saint-Savin sont en bonne voie d'achèvement, mais ne marchent pas avec beaucoup de rapidité. Une difficulté s'est élevée au sujet d'un prolongement de maçonnerie qui devait consolider l'édifice, mais qui gênait un peu l'entrée de MM. les fabriciens dans le banc-d'œuvre. On espère que la consolidation du monument dominera une aussi faible convenance.—A Civray, les travaux sont suspendus par suite d'une divergence d'opinion entre les architectes. L'un rejette l'emploi du fer, l'autre soutient qu'il n'y a pas possibilité de relier la façade de l'édifice sans ce moyen.

Le comité espère que ce débat ne compromettra pas le monument qui pourrait bien tomber tandis qu'on discute. En général, l'emploi du fer est dangereux ; on ne doit s'en servir que quand on ne peut faire autrement. La dilatation et surtout l'oxidation de ce métal font éclater les constructions.

M. Jules Renouvier, correspondant à Montpellier, signale un acte de vandalisme que les instructions du comité et les circulaires qu'il a reproduites auraient dû prévenir. L'église de Vias (arrondissement de Béziers), petit édifice très élégant du quinzième siècle, possédait un baptistère d'un grand intérêt. C'était une cuve en plomb, de forme cylindrique, ayant deux mètres soixante-cinq ou quatre-vingt-dix centimètres de circonférence, sur une hauteur de soixante-cinq centimètres, et portant quatre bandes d'ornemens en relief, dont le style indiquait le treizième siècle. On y remarquait,

comme signes plus distinctifs encore, la croix tolosane du comte Raymond VII, et la fleur de lis à étamines de Saint-Louis. M. le curé de Vias vient de vendre cette cuve baptismale comme du vieux plomb, à raison de trente à trente cinq centimes le kilogramme. Elle pesait deux cent cinquante kilogrammes ; on en a donc retiré de soixante-quinze à quatre-vingt-huit francs. Prévenu que cet objet était entre les mains d'un marchand de Béziers, M. Renouvier s'est hâté d'en instruire M. le préfet du département de l'Hérault. Ce magistrat a pris des mesures immédiates pour faire rentrer le petit monument dans l'église d'où il n'aurait pas dû sortir ; mais elles sont restées jusqu'ici sans résultat. Il est à craindre que la lenteur nécessaire des formes administratives et l'incertitude des moyens à employer en pareille circonstance ne laissent perdre le monument pour l'église de Vias et pour le pays. La société archéologique de Montpellier, à laquelle M. Renouvier communiqua le fait, aurait acquis volontiers le baptistère de Vias ; mais les prétentions du détenteur étant exorbitantes, elle s'est abstenue jusqu'ici. Il est convenable d'ailleurs d'attendre l'effet des mesures administratives. De pareils actes se renouvelleront constamment tant qu'on n'exigera pas, avant toute réparation, quelque minime qu'elle soit, l'avis du correspondant pour les travaux historiques ou de l'inspecteur des monumens. C'est pour réparer la chapelle baptismale que le monument de Vias a été alléné. Nos églises sont livrées à une dilapidation de tous les jours : arrangement d'autels, établissement de chapelle dans les murs, agrandissement des baies pour avoir du jour, tout y sert de prétexte. On n'est averti que quand le mal est fait et un mal irréparable, comme on sait.

Les renseignemens donnés par M. Renouvier, sur la cuve de Vias, sont confirmés par M. Louis de Portalon, correspondant à Béziers. M. de Portalon ajoute que cette cuve est circulaire, composée d'un alliage de plomb et d'étain, et qu'on l'a vendue pour construire un baptistère en forme d'autel. Dans la première zone d'ornemens, on distingue une arcature ogivale, avec colonnettes, et encadrant une série d'écussons qui portent la croix de Toulouse non cléchée. Dans l'angle extérieur de l'arcature courent des feuilles et des enroulemens portés par une tige. Les colonnettes s'appuient sur une frise à rinceaux et fleurons feuillagés. Une seconde

zone se compose uniformément de fleurs de lis. La troisième porte des bossages représentant des sujets divers : ce sont des arbalétriers, des archers, des guerriers armés du bouclier et de la masse d'armes. Tous sont couverts d'une tunique et d'un casque. On y voit, en outre, des centaures armés d'un arc, et des animaux fantastiques. Chaque figure est isolée. De petits tores verticaux divisent extérieurement toute la circonférence en trois parties. A son bourrelet supérieur, la cuve porte des fragmens d'anses percés d'un trou. Un petit trou est pratiqué au centre de la cuve, dans la paroi inférieure. Ce monument est passé entre les mains de plusieurs spéculateurs, et ces ventes successives n'ont pas été consenties sans un profit constant. Le détenteur actuel est à Béziers, et ne veut s'en défaire qu'avec un gros bénéfice.

Le comité condamne sévèrement la conduite du curé de Vias, qui vend ainsi à vil prix un objet précieux, et qui aliène un monument historique au mépris des souvenirs les plus respectables. Le comité prie M. le ministre de l'instruction publique de renvoyer à son collègue de la justice et des cultes les réclamations de MM. Renouvier et de Portalon. Il faut espérer que cette dilapidation de nos églises, dont les curés de la Guène et de Vias viennent de donner des exemples aussi fâcheux, déterminera M. le ministre de la justice et des cultes à porter aux chambres un projet de loi tendant à prescrire des inventaires dans tous les établissemens religieux. Il n'y a pas, on doit le voir, d'autre moyen d'empêcher ces scandales qui se répètent aussi fréquemment.

Un membre désirerait que le gouvernement fit des exemples rigoureux et poursuivît judiciairement tout dilapidateur du trésor de nos églises. Lorsqu'on aura obtenu une condamnation sévère, le bruit s'en répandra dans toute la France, et l'on n'aura plus à craindre ces ventes illégales qui doivent affliger surtout le clergé et les hommes religieux.

M. l'abbé Texier, curé d'Auriat (Corrèze), annonce que les bouchers de Limoges sont possesseurs de l'ancienne église Saint-Aurélien-Saint-Cénadre. Sur le devant de la porte est une croix en pierre du quinzième siècle, d'un travail original et gracieux. Les douze apôtres, dans des niches superposées, forment l'arbre ou la hampe de cette croix. Au-dessous du Christ, des anges sup-

portent l'écusson de Limoges. La traverse et le sommet sont ornés de fleurons et de feuilles de chou, légères et profondément fouillées. Cette croix avait été badigeonnée à une époque assez éloignée; les bouchers viennent, sans prendre avis de personne, de la faire peindre à l'huile une seconde fois, à l'occasion de l'ostension des reliques. — A Saint-Yriex, près de l'église, se dresse une tour du onzième siècle, dont les créneaux s'élevaient à une grande hauteur au-dessus de ceux du Montier. Cette tour, l'église et une belle maison ogivale menacée par un projet de route sont les seuls monumens anciens de Saint-Yriex. Or, un habitant du pays, M. Jouassain, sous prétexte que la tour faisait fumer les maisons voisines, se mit à commencer la démolition du vieux monument. M. Texier avertit le maire et l'adjoint de la commune. M. Quinsac, l'adjoint, a promis de faire cesser les travaux par une intervention amicale ou juridique. Cette tour, nommée Plo, appartient peut-être à la ville; il faudra que M. Jouassain montre ses titres. Dans tous les cas, M. Jouassain pourra être exproprié, car la tour n'a qu'une faible valeur intrinsèque. D'autre part, pour réveiller l'attention publique, M. Texier écrivit une lettre que publièrent les journaux du département. Le nom de Plo vient du patois *plo*, qui signifie *oui*. La tour servait de guet, de beffroi; la sentinelle, qui veillait à son sommet, annonçait l'alarme par un *plo* fortement articulé lorsque l'ennemi paraissait.

Ce monument a été le témoin des combats que se sont livrés aux différens siècles les seigneurs, les protestans, les ligueurs, les Brabançons, les provinciaux; sa date, sa grande élévation, qui est de 120 pieds, le recommandent, en outre, à l'intérêt de tout le pays. M. Texier adressa à M. Quinsac le Bulletin du comité afin de constater l'interprétation de la loi sur l'expropriation. Le conseil municipal a fait suspendre la démolition commencée et a décidé que la tour serait acquise à l'amiable ou par voie d'expropriation. Mais le propriétaire demandant 1,200 francs d'un monument dont la valeur matérielle est nulle, parce que les pierres sont de mauvaise qualité, le conseil a décidé qu'un architecte serait commis pour constater le mérite du monument. Il est à craindre que l'architecte ne se prononce contre la conservation et ne répète, ce qu'on a déjà dit, que la tour donne de l'ombre aux maisons voisines, en fait fumer les cheminées, et que les murs vides de la tour

ne peuvent recevoir aucune destination d'utilité publique. Des raisons aussi puériles ou aussi faibles ne doivent pas tenir devant la date, la position et les souvenirs qui recommandent ce monument. Cette tour avait été élevée à quelques pas du Moutier qu'elle domine pour tenir en bride le puissant chapitre de Saint-Yriex, qui en fit la conquête plus tard et tourna, contre les seigneurs, leurs propres armes. Par un traité passé en 1479 entre le chapitre et le vicomte de Limoges, seigneur de Saint-Yriex, il est reconnu que ce seigneur n'a aucun droit sur la grande tour qui est entre le Moutier et l'église Saint-Pierre. Cette tour fut donnée à titre d'assise perpétuelle, par contrat du 17 juin 1575, à M. Jean Garreau, notaire royal, moyennant une rente de 5 sous tournois, à la condition que, *si ladite tour redevenait nécessaire aux habitants de Saint-Yriex, ledit chapitre pourrait la reprendre*. On possède le titre; n'y aurait-il pas là matière à procès? — M. Texier recommande en outre une petite chapelle privée de toiture depuis plus de quarante ans et qui est cependant très solide encore. La commune de Saint-Étienne de Fursac possède, outre l'église paroissiale, l'église de la Commanderie de Paulhac. C'est au midi de ce second édifice, et à quelques mètres de distance, que s'élève la petite chapelle qui en est entièrement indépendante. Elle est de la fin du quinzième siècle et a pour patron saint Fiacre. M. Texier communique un plan de l'église de la Commanderie, un plan de la chapelle, un profil des nervures, une élévation de la façade.

Une somme légère peut mettre cette chapelle à l'abri des intempéries; le comité prie donc M. le ministre de l'instruction publique de recommander ce petit monument à l'intérêt de M. le ministre de l'intérieur. Le comité blâme la peinture à l'huile qu'on vient d'appliquer sur la croix en pierre qui orne la porte de l'église des bouchers, à Limoges. Il espère que M. Texier, auquel de grands éloges sont donnés pour son zèle éclairé, obtiendra la conservation de la tour du Plo. Il prie M. le ministre de l'instruction publique de recommander à son collègue de l'intérieur ce monument militaire qui paraît n'être pas sans importance.

M. Hubert, correspondant à Charleville, signale des restaurations inintelligentes exécutées aux vitraux de tout le département des Ardennes. A Saint-Marcel, commune de l'arrondissement de Mézières, le desservant a eu l'idée malheureuse de faire démonter

pièce par pièce un vitrail du quinzième siècle, sous le prétexte de le faire raccommoder et de le faire placer ensuite plus convenablement. Ce vitrail est aujourd'hui en morceaux et gisant dans une armoire de la sacristie. Il est devenu fort difficile, pour ne pas dire impossible, de le remonter.

« Lorsqu'il y a des réparations à faire aux vitraux peints de quelque église, ajoute M. Hubert, les vitriers, d'accord avec les conseils de fabrique, remplacent les fragmens qui manquent par des morceaux de verre coloré qu'ils font payer fort cher aux communes et qui produisent un très mauvais effet. Souvent même il leur arrive de faire disparaître à leur profit des panneaux entiers de vitraux et de remplir l'espace vide avec leur verre coloré qu'ils découpent quelquefois en forme de croix, de ciboires, d'étoiles, de soleils, de lunes, etc.

« A Rethel, il s'agissait de rétablir une rose entière. Cette rose surmonte un portail du style le plus délicat et le plus gracieux ; elle est elle-même surmontée d'un pignon à crochets avec sculptures, galeries, etc. Il fallait, si l'on ne pouvait pas se procurer de vitraux peints, soit à Paris, soit à Metz, se contenter de verre blanc dépoli. Le vitrier, qui probablement y trouvait son intérêt, a employé du verre coloré, avec lequel il a figuré tous les objets dont je parlais tout-à l'heure. Il est même digne de remarque qu'il a placé, pour observer une certaine symétrie, des croix et des ciboires le haut en bas. Une pareille réparation n'est-elle pas ridicule, n'est-elle pas déplorable ?

« L'église d'Attigny, célèbre à tant de titres et qui a conservé une tour romane et un très beau chœur ogival, possède des vitraux dont quelques-uns sont d'une excellente époque et d'une bonne conservation. Le chœur surtout est encore bien garni de ces vitraux. Par malheur, la fenêtre du fond s'est trouvée dégradée, et il a fallu procéder à sa restauration. On n'a encore employé que le verre coloré en question ; mais, cette fois, on lui a fait figurer une étoile flamboyante du plus mauvais et du plus pitoyable effet. D'autres fenêtres de la nef ont été également réparées. On a en-châssé les fragmens des anciens vitraux, de forts jolis médaillons du dessin le plus pur, dans une foule de ciboires, de croix et d'étoiles de toutes couleurs. Ainsi il y a des croix vertes et des croix jaunes, des ciboires bleus et des ciboires rouges, puis des étoiles

de toutes nuances. L'église d'Attigny avait reçu du gouvernement un secours de 2,000 francs pour réparations urgentes, et voilà comment elle a dépensé l'argent qui lui a été donné, alors que la surveillance de l'administration n'était pas encore complètement organisée en ce qui concerne les édifices historiques.

« Tous les jours pareilles choses arrivent dans les églises qui n'ont pas encore été comprises parmi les monumens historiques, et qui renferment cependant des vestiges précieux de l'art du moyen-âge. Tous les jours des conseils de fabrique et des curés ignorans abandonnent à des vitriers maladroits ou avides des richesses que ceux-ci déshonorent de la manière la plus indigne. Dans les dernières tournées que j'ai faites, j'ai remarqué combien cet abus est fréquent, et j'ai pensé qu'il serait à désirer qu'on y portât remède le plus promptement et le plus efficacement possible.

« Le travail auquel je me livre en ce moment a pour objet d'établir une statistique monumentale du département des Ardennes, en divisant tous les édifices en trois catégories : 1^o édifices historiques proprement dits ; 2^o édifices non historiques, mais présentant des portions considérables d'architecture, de sculpture, de peinture ; 3^o édifices qui ont conservé quelques fragmens précieux sous le rapport de l'art. Ce travail, comme vous le voyez, M. le ministre, pourra établir des jalons pour la grande statistique entreprise sous vos auspices et fournir quelques indications peut-être utiles.

« Serait-il impossible de défendre à toute commune qui serait classée dans une des trois catégories ci-dessus de faire subir aucun changement, aucune réparation à l'ensemble ou aux parties de leurs édifices ? Si l'on pouvait arriver à ce résultat, on préserverait de la ruine une foule de monumens et de fragmens de monumens, qui, sans cela, sont fortement exposés à perdre chaque jour de leur prix.

« Je rappellerai encore le conseil de fabrique d'une petite commune de l'arrondissement de Vouziers qui, sans mes représentations et mes instances, allait faire raser, au niveau du mur, deux magnifiques têtes d'apôtres ; elles déparaient, selon ce conseil, la façade de l'église. »

Le comité déplore, avec M. Hubert, tous ces actes qui sont du vandalisme à divers degrés. C'est en publiant tous ces faits, c'est

en éclairant les ecclésiastiques et les conseils de fabrique, c'est en surveillant tous les travaux qui se font dans les églises, lorsqu'on en est informé, qu'il est possible seulement de prévenir ou d'atténuer le mal. Le comité prie donc MM. les correspondans de lui faire connaître tous les faits de ce genre qui arriveraient à leur connaissance : publiés et blâmés dans le Bulletin, ces actes finiront par décroître.

M. l'abbé Barraud, professeur d'archéologie au grand séminaire de Beauvais, correspondant, écrit à M. le ministre de l'instruction publique : « Je viens réclamer votre protection et celle du comité des arts en faveur d'un de nos plus curieux monumens, l'église de Saint-Etienne de Beauvais. La fondation de la première église consacrée dans notre ville à cet illustre martyr est attribuée avec assez peu de vraisemblance par les chroniqueurs à saint Firmin, premier évêque d'Amiens, qui prêcha la foi dans nos contrées. Mais certainement elle remonte à une époque très reculée, puisque, dans une charte de 1072, Guy, évêque de Beauvais, reconnaît la paroisse de Saint-Etienne à cause de son antiquité comme la mère et la plus digne des églises de la ville et des faubourgs. Dans cet ancien temple fut déposé, sous le pontificat d'Hildeman, en 845, le corps de saint Wast; les religieux d'Arras l'avaient transporté à Beauvais pour le soustraire à la fureur des Normands. Après y être resté quatre ou cinq ans, il fut reporté dans le lieu qui l'avait d'abord possédé; mais de nouveaux troubles forcèrent à le rapporter, en 850, à Saint-Etienne où il resta encore près de treize ans. Cette église prit dès-lors le nom de Saint-Wast sans renoncer à celui de son premier patron. Soit que la possession des restes du saint évêque d'Arras eût procuré d'abondantes offrandes, soit que l'état dans lequel se trouvait l'ancien édifice eût nécessité une reconstruction, on le renversa, à la fin du dixième siècle, pour le remplacer par un autre plus vaste et plus orné. Ce fut en 997 qu'on commença la nouvelle église, et on la continua dans le onzième siècle. Cet édifice ne subsiste plus dans son état primitif: le portail principal, les deux premières travées sont du treizième siècle; le chœur a été élevé au commencement du seizième, et le clocher date du dix-septième.

« Les parties qui attirent le plus l'attention des archéologues sont les plus anciennes; c'est en particulier la façade du transept

méridional avec le portail qui l'accompagne. Il serait impossible dans une description d'en bien faire connaître les riches et délicates sculptures romanes qui les décorent. C'est en examinant les planches de Villemin, et surtout celles de M. le baron Taylor, qu'on pourra s'en faire une juste idée. On a reproduit, dans ces planches, et l'intéressant tympan, objet de la lettre écrite au comité par M. Charles Bazin, et l'élégante rosace à personnages qui a donné lieu à tant d'interprétations diverses, et le réseau gracieux à mailles ornées de fleurons, qui recouvre entièrement le fronton de la façade. Ce ne sont pas seulement les parties romanes qui méritent d'être considérées ; le portail de l'ouest, tout mutilé qu'il est, offre encore un bien haut intérêt. Sur ses voussures, que soutiennent des chapiteaux ornés de feuillages et recouverts de façades d'édifices en guise de tailloir, se dressent une multitude d'anges, d'apôtres, de martyrs ; d'évêques et de confesseurs tenant en main les symboles qui leur conviennent. Le tympan, divisé en deux compartimens par une série d'arcades trilobées que surmontent de petits frontons, offre dans sa partie supérieure deux grandes figures assises, celles sans doute de Dieu le père et de Jésus-Christ, ou de Jésus et de Marie, et dans sa partie inférieure la naissance du Sauveur et l'histoire du martyr de saint Etienne. Les figures, quoique roides encore, accusent une époque où la statuaire avait fait chez nous de grands progrès. Il y a du mouvement et de la vie dans la pose des personnages ; il y a de l'élégance et de la noblesse dans leurs vêtemens et surtout dans les draperies qui environnent le lit de la Vierge.

« Dans le chœur de l'église on rencontre les festons, les dentelles, les pinacles, les culs de lampe, les pendentifs, en un mot, toutes les richesses de sculpture de la renaissance. Mais ce que cette partie de l'édifice offre de plus remarquable, ce sont ses vitraux, chefs-d'œuvre de trois célèbres peintres verriers de Beauvais, Engrand-le-Prince, Jean et Nicolas Lepot. On ne trouve pas sans doute dans ces tableaux cet effet magique que produisent les grandes verrières du treizième siècle ; mais il y a en revanche une grande pureté dans le dessin. Les couleurs de ces vitraux sont vives et naturelles, et les personnages se groupent admirablement ; d'imposans édifices et de fort jolis paysages forment des fonds sur lesquels on aime à reposer la vue. En un mot, tout y est plein de

grâce, d'élégance, de fraîcheur et de goût. Les principaux sujets sont empruntés à la Bible et aux légendaires. Sur un champ d'azur s'élève l'arbre de Jessé supportant, sur ses branches, les rois aïeux de Jésus, revêtus presque tous des costumes royaux de l'époque de François I^{er}. Le jugement dernier avec le pèsement des âmes et l'enfer représenté sous la forme d'un énorme dragon qui, selon l'expression d'Isaïe, ouvre affreusement sa bouche pour dévorer ses victimes. On observe toutes les translations de la maison où naquit la vierge Marie et où le Verbe fait chair passa une grande partie de sa vie mortelle ; le baptême donné à Jésus par son saint précurseur ; tout ce que le livre des Actes nous apprend de la vie des apôtres Pierre et Paul ; le martyre de saint Etienne et, en face, le crucifiement du Sauveur ; saint Jean et saint André avec la famille entière du donateur ; la vie de saint Nicolas, évêque de Myre, et l'histoire de saint Claude, d'abord archevêque de Besançon, puis religieux et enfin abbé du monastère de saint Eugent. La légende de saint Eustache est la plus curieuse qui soit peinte sur ces vitraux. Eustache, maître de la milice de Trajan, est d'abord représenté faisant aux pauvres d'abondantes aumônes avec Théospida sa femme ; plus loin un cerf, portant entre ses bois l'image de Jésus-Christ, lui apparaît au milieu d'une forêt et lui fait connaître les desseins de Dieu sur lui. Il se fait baptiser avec toute sa famille par l'évêque de Rome. Bientôt la prédiction qui lui a été faite s'accomplit : des brigands pénètrent la nuit dans sa maison et lui enlèvent ses richesses. Il est privé de tous ses biens et obligé de fuir. Il part pour l'Egypte ; sa femme est retenue par le maître du vaisseau ; ses deux enfans lui sont enlevés par des bêtes féroces. Le cœur navré de douleur, il se retire dans un village où il passe quinze ans à garder les possessions des habitans. Trajan envoie dans toutes les parties de l'empire pour le chercher. Eustache est remplacé à la tête des troupes ; il part pour une expédition militaire ; il retrouve Théospida, laquelle a déjà reconnu ses fils dans les deux soldats qui logent chez elle. Au retour de l'expédition, Adrien qui avait succédé à Trajan veut aller au temple pour remercier les dieux de la victoire. Eustache refuse de l'accompagner ; il est condamné avec sa famille à être dévoré par un lion. Mais ce lion baisse la tête devant les confesseurs de Jésus-Christ et se retire. L'empereur ordonne alors de faire rougir un taureau d'airain et de les y jeter tous vivans ; les saints y en-

trent en priant et bénissant Dieu, et bientôt ils rendent leur âme au Seigneur. Le panneau qui représente Eustache partant pour l'Égypte avec sa femme et ses deux enfans a été reproduit dans les monumens français inédits de Villemin. La tradition veut que le peintre ait eu l'intention de représenter dans ce panneau, sous le nom d'Eustache, le roi Charles IX. Je me propose d'adresser bientôt au comité une description détaillée de tous ces vitraux et de l'accompagner de notes sur les peintres verriers auxquels on en est redevable.

« Une église aussi intéressante devrait être entretenue et restaurée avec soin; il s'en faut bien cependant qu'il en soit ainsi. La curieuse rosace du transept aurait besoin d'être consolidée, et on n'y touche pas; les meneaux de celle du chevet ont été renversés pendant la révolution de 93, et on ne s'est pas encore occupé de les reconstruire; on voit à la place des solives qui présentent les formes les plus disgracieuses. Les balustres disparaissent, et on en remet à peine quelques pans, de temps à autre. Contre le portail du onzième siècle s'appuie un lourd porche en bois qui en cache les parties les plus curieuses, et on ne pense pas à le faire disparaître. Les treillis usés n'empêchent plus les pierres lancées par les enfans d'arriver jusqu'aux verrières qu'ils sont destinés à garantir, et on ne les remplace pas. On ne peut cependant accuser ni le conseil de fabrique, ni l'administration municipale : les ressources de la fabrique suffisent à peine pour les besoins ordinaires du culte; quant à la ville, elle se trouve maintenant tellement obérée qu'elle ne peut consacrer aux édifices qui lui appartiennent que les fonds nécessaires pour les réparations de première nécessité. Il faudrait donc que le gouvernement adoptât l'église de Saint-Etienne et la rangeât parmi les monumens qui sont à sa charge. Il serait surtout à souhaiter qu'il fournît de suite aux dépenses nécessaires pour l'acquisition de nouveaux treillis sans lesquels les vitraux peints seront inévitablement brisés. M. le curé de Saint-Etienne, désireux de conserver les richesses archéologiques qui lui sont confiées, vient d'écrire à cet effet au ministre de l'intérieur; il vous supplie, monsieur le ministre, de vouloir bien appuyer sa demande. Je me permets, dans l'intérêt de la religion et de l'art, de joindre ma prière à la sienne. »

Le comité s'intéresse vivement au succès de cette demande et

prie M. le ministre de l'instruction publique de renvoyer à son collègue de l'intérieur la lettre de M. Barraud. L'église Saint-Etienne est l'une des plus intéressantes de France; elle mérite à tous les titres, pour son architecture, sa sculpture, son ornementation et ses vitraux, d'être classée au nombre des monumens historiques. C'est un édifice qui doit occuper l'un des premiers rangs parmi ceux de troisième ordre.

M. le baron de Talairat, maire de la ville de Brioude, sollicite un secours pour des réparations urgentes à faire dans Saint-Julien de Brioude. Ces réparations consisteraient à réparer la toiture, à rétablir des terrasses anciennes, à refaire des balustrades à jour dont le motif serait emprunté aux diverses églises d'Auvergne, notamment à Notre-Dame d'Issoire. M. Bost, sous-préfet de Brioude, s'associe à la demande de M. de Talairat.

Le comité, considérant que les travaux d'entretien et de consolidation sont toujours urgents à faire dans les monumens historiques, prie M. le ministre de l'instruction publique de renvoyer au ministère de l'intérieur la demande de M. le baron de Talairat. L'église de Brioude est dans un état qui commande tout l'intérêt du ministère de l'intérieur; c'est d'ailleurs un édifice qui a beaucoup d'importance.

M. de Talairat annonce en outre qu'on ne s'est pas encore occupé de débadigeonner les chapelles de l'abside de Saint-Julien de Brioude. Cependant le badigeon couvre des peintures à fresque qui paraissent avoir du mérite. Le badigeon, peu épais en certains endroits, laisse apercevoir les figures de saint Pierre et de saint Paul. Les nimbes de ces apôtres, exécutés en relief et en creux, à la façon italienne et grecque, se distinguent parfaitement. M. de Talairat se propose de mettre au jour ces peintures; mais il est indécis sur le meilleur moyen à employer pour cela, et craint d'aggraver le mal. Faut-il se servir d'une éponge légèrement imbibée, faut-il essuyer seulement avec un linge sec?

La commission de Tournay indiquera le meilleur procédé pour enlever le badigeon qui couvre des peintures; en attendant, le comité informe M. de Talairat que du badigeon qui cachait une peinture murale à Saint-Germain-l'Auxerrois a complètement disparu au moyen d'une éponge imbibée d'eau pure. Seulement l'opération est délicate et ne peut être confiée à un ouvrier. M. de Talairat

se propose à débadigeonner lui-même les chapelles de Saint-Julien, et le comité ne peut qu'applaudir à cette intention.

M. Calvet, correspondant pour les travaux historiques, soumet au comité des projets de réparation pour plusieurs monumens du département du Lot. Ces projets concernent : 1° l'église de Montal, près de Cahors, bâtie à la fin du dixième siècle par Archambaud. Le curé a fait couper à deux mètres les colonnettes de cette église. 2° Notre-Dame-de-Pitié, à Figeac, chapelle où Louis XI a fait ses dévotions. Le conseil municipal a voté la moitié des fonds nécessaires pour réparer cette chapelle. 3° Deux obélisques construits à la fin du treizième siècle, pour indiquer les routes et limites des communes, à Figeac. Le conseil municipal a déjà employé 500 fr. pour faire réparer la base de l'un de ces obélisques et le faire rejointoyer jusqu'aux deux tiers. M. Calvet, qui a surveillé ce travail, promet d'envoyer les divers documens historiques qui se rattachent à ces monumens. Des dessins sont joints à l'envoi des projets.

Le comité verrait avec plaisir tout travail qui aurait pour but la réparation [des monumens signalés ; il convient d'entretenir les édifices et de les empêcher de tomber, mais non de les embellir.

M. Henry, bibliothécaire à Perpignan, désirerait voir réparer un obélisque élevé, à Portvendre, en l'honneur de Louis XVI qui avait ordonné l'agrandissement du port.

Le comité regrette de ne pouvoir s'occuper d'un monument qui est trop moderne pour rentrer dans ses attributions. Les réparations qu'il conviendrait de faire à ce monument regardent la commune de Portvendre ou la direction des beaux arts établie au ministère de l'intérieur.

M. de la Fontenelle, membre non résident du comité des monumens écrits, annonce que, sur sa proposition et les plans de M. Segrétain, architecte, le conseil général des Deux-Sèvres a voté une somme de 1,500 fr. pour réparer les monumens historiques du département. Les communes ou fabriques, pour profiter de ce secours, sont obligées de faire une moitié en sus, ce qui donne un effectif de 3,000 francs au minimum.

Le comité félicite M. de la Fontenelle de ce résultat et désirerait que tous nos départemens suivissent l'exemple donné par celui

des Deux-Sèvres. Il ne s'agit plus maintenant que d'employer ces sommes convenablement et de ne pas exécuter des travaux qui, sous le prétexte de restauration, nuisent aux monumens plus qu'ils ne leur sont utiles.

RAPPORT SUR LA RESTAURATION DE LA CATHÉDRALE DE TOURNAY.

Au nom d'une commission spéciale, composée de MM. le comte de Montalembert, Mérimée, Schmit, Robelin, Lenoir et Didron, M. Robelin, architecte, lit le rapport suivant sur la restauration de la cathédrale de Tournay.

« Mgr. l'évêque et la commission chargée de diriger la restauration de la cathédrale de Tournay se sont réunis pour prier M. le ministre de l'instruction publique d'inviter le comité des arts à leur venir en aide et à les éclairer de l'expérience de ses membres. Ces Messieurs annoncent « que la règle qu'ils se sont imposée, et à laquelle ils resteront fidèles, est celle de rappeler le monument à son caractère primitif; ce qui était devient pour eux la loi de ce qui doit être. La commission se fait un devoir de copier, de continuer l'œuvre et non de la changer. »

« Il est impossible d'être dans une meilleure voie et le comité ne peut qu'applaudir.

« On a commencé par débarrasser la cathédrale de Tournay des épaisses couches de badigeon qui la salissaient; mais la pierre mise à nu a laissé voir les outrages du temps et des hommes. Partout où la pierre est totalement exfoliée, elle a été remplacée par d'autre pierre; mais lorsque la détérioration est peu profonde, on voudrait la remplacer par un ciment solide de la couleur bleu-foncé de la pierre employée dans la construction (1).

(1) On emploie à Paris, le plus habituellement, trois sortes de ciments :

Le mastic de Dhil, presque brun foncé de couleur ;

Le ciment de Vassi, d'une couleur très brune ;

Le ciment de Molême, d'une couleur jaune très claire.

Le mélange de ces deux derniers ciments donne une couleur intermédiaire plus ou moins foncée, selon que la dose de l'un est plus forte que celle de l'autre.

« Cette question est l'une des plus sérieuses pour l'avenir de la restauration des anciens édifices ; c'est la plus grave de toutes celles sur lesquelles le comité des arts peut être appelé à s'expliquer.

« Deux avis, très opposés et très tranchés, se sont produits dans la commission que le comité a désignée pour examiner cette affaire.

« Le premier de ces avis est qu'il convient, dans les cas posés par la commission de Tournay, de substituer le ciment à la pierre. On a donné pour exemple ce qui s'est pratiqué depuis quelques années à Paris, sur une grande échelle, et notamment à la Cathédrale, à l'Hôtel-de-Ville, et pour la restauration, tant intérieure qu'extérieure, de la plupart des autres églises. On a déclaré que les résultats obtenus étaient satisfaisans sous le double rapport de l'économie et de la durée ; et que, par ce moyen, avec des ressources bornées, on parvenait à restituer aux édifices leurs ornemens et à compléter leur décoration.

« Dans l'avis contraire, on a reconnu l'utilité du ciment romain pour les jointoyemens en général ; pour le rétablissement des terrasses, terrassons et glacis ; pour la réparation des parties basses des édifices exposés à l'humidité. Là, le ciment reçoit une excellente application. Mais l'usage du ciment doit être pros crit pour la restauration des ouvrages à moulures, des parties de tailles fines et délicates comme celles des dais, crédences, clochetons et de la sculpture. Il vaudrait mieux, si les ressources ou la volonté manquaient pour employer de la pierre, laisser subsister les écornures et abandonner les fragmens détruits ou avariés, que de les reproduire en ciment. Cet état de choses est sans inconvénient pour les artistes qui préféreront toujours l'objet lui-même dans l'état où le temps l'aura mis à un replâtrage qui le dénaturerait. Quant à la masse du public, qui se préoccupe peu de ces choses, il est tout-à-fait indifférent que l'œuvre soit entière ou incomplète.

« Voici les motifs sur lesquels cet avis s'est appuyé :

« Le ciment n'adhère et ne fait corps que quand il est mis en contact avec la pierre vive. En conséquence, s'il s'agit de réparer une moulure, ou de compléter une portion de sculpture quelconque, il faut préalablement faire disparaître la partie endommagée et la tailler au ciseau. On applique ensuite le ciment à la truelle,

et le travail de l'ouvrier se fait au moyen de calibres ou de gonges, selon qu'on doit pousser des moulures ou restaurer des portions de taille et de sculpture. On voit que par cette opération l'objet lui-même a disparu, et que le jour où le ciment sera détruit à son tour, il ne restera rien qui rappelle le travail primitif.

« On a fait encore valoir une considération d'art qui, dans l'esprit de ceux qui l'ont avancée, était la plus puissante : c'est que ces restaurations faites en ciment, moulures, tailles ou sculptures, sont molles et sans vivacité. Le procédé de la spatule, au moyen de laquelle le ciment est appliqué, dressé et lissé, joint à l'absorption, par l'action de l'air, de l'eau employée à le gâcher, corrompt les arêtes du ciment, tourmente ses surfaces et fait regretter davantage encore l'absence des ciselures qui donnent, dans la pierre, la vie aux arêtes et la rectitude aux plans.

« On a ajouté, pour l'instruction de ceux qui pourraient faire usage du ciment, que son emploi réussissait incontestablement entre les mains des adroits ouvriers de Paris; mais on a cité des essais, répétés plusieurs fois en province, avec la meilleure volonté de les mener à bien, qui n'ont pas donné des résultats satisfaisants. Cela a dû tenir à ce que le ciment avait pu être avarié dans le transport, mais surtout à la manière de le gâcher, à la quantité d'eau employée pour le manipuler et à l'habileté plus ou moins grande des ouvriers qui l'ont appliqué. On a dit aussi que les sculpteurs avaient mieux aimé, à *prix égal*, travailler de la pierre traitable (ni tendre comme celle de Saint-Leu, ni dure comme la roche) que de modeler du ciment romain.

« Pour faire cesser cette divergence d'opinion, la commission s'est rendue à Notre-Dame de Paris, afin d'examiner de nouveau les restaurations qui y ont été faites depuis plusieurs années déjà. Le ciment y est employé avec une abondance qui touche à la prodigalité. La commission a reconnu la parfaite solidité du ciment, qui est telle que les fissures produites à la surface par la dessiccation ne lui ont servi en rien; mais elle a constaté en même temps le détestable effet produit par ces arêtes molles et ces surfaces pâteuses, qui ne s'harmoniseront jamais ni de couleur, ni de travail avec la pierre. En présence des faits, le débat qui avait eu lieu au sein de la commission a perdu beaucoup de sa vivacité, et, à l'unanimité, la commission propose au comité de se prononcer contre l'emploi

du ciment romain dans la restauration des anciens monumens.

« La commission s'est occupée ensuite de la question du ravalement des voûtes sur laquelle elle était consultée en même temps par M. l'abbé Mallat, curé du diocèse de Dijon et par la commission de restauration de la cathédrale de Tournay.

« Deux moyens ont été employés au moyen-âge dans la construction des voûtes en maçonnerie des édifices religieux : dans les deux cas, les arcs doubleaux et les arêtières sont en pierre d'appareil, sans liaison ni coupe dans les portions de voûtes comprises entre eux. Le plus généralement, ces mêmes portions de voûtes ont été exécutées en blocage, ou maçonnerie faite de moellonnailles, de briques ou d'éclats de pierre, bloqués sans ordre et sans précaution sur les couchis, lesquels, comme certaines indications peuvent le faire supposer, ont dû être placés aussi sans beaucoup de régularité ni de précision. Ces voûtes étaient bien évidemment destinées à recevoir des enduits, soit en mortier, soit en plâtre ou en stuc. Ces mêmes voûtes ont été faites encore en moellons taillés et posés par rangs réguliers et choisis de hauteur ; elles peuvent être ainsi jointoyées très proprement et se passer d'enduit. Lorsqu'on est forcé d'appliquer un enduit et qu'il ne s'harmonise pas de couleur avec la pierre des arêtières et des arcs doubleaux, ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce serait de peindre les voûtes et de les dorer. Mais quand cela est impossible, on a quelque fois appliqué un ton qui rentre dans celui de la pierre elle-même.

« M. L'abbé Mallat demande également ce qu'il y aurait à faire pour ces restaurations en pierre neuve dont la couleur n'est pas la même que celle des parties conservées. La commission pense qu'il faut laisser au temps à faire son travail, et que les restaurations doivent rester telles quelles. A l'extérieur, quelques années suffisent sous notre climat pour que la pierre neuve se salisse ou prenne du ton ; à l'intérieur, on a l'inconvénient, si l'on veut la couvrir d'un badigeon, de voir ce badigeon se dégrader, s'écailler par parties et devenir d'un aspect plus criard et plus désagréable que ne l'est jamais la pierre elle-même. Ensuite les restaurations témoignent du soin et de l'intérêt que l'on prend au monument, et les yeux s'habituent très promptement à les voir.

« Un correspondant du comité, M. Pigault de Beaupré, a adressé à M. le ministre une note sur les moyens de débâdigeonner qui

ont été employés à Notre-Dame de Calais ; moyens sur lesquels le comité est également consulté par la commission des restaurations de Tournay.

« On opère sur la pierre nue ou sur les fresques. Si le badigeon est épais et peu adhérent, M. de Beaupré dit qu'il suffit de le marteler et de le détacher par écailles au moyen d'une spatule de bois ; mais, s'il est mince et adhérent, il faut étendre dessus de l'acide muriatique (qui ne doit être ni délayé ni mélangé) au moyen d'une plume ou d'un pinceau. L'acide emporte le badigeon. On enlève l'acide en jetant de l'eau sur la pierre, et on laisse sécher sans frotter, attendu que certaines pierres ont la facilité d'absorber l'eau, à tel point qu'elles en conservent une teinte très foncée. L'acide muriatique n'attaque pas les peintures.

« La commission a pensé que les moyens employés dans l'église Notre-Dame de Calais sont parfaits, mais elle craint qu'il ne soit peut-être difficile de les pratiquer sur une grande échelle, comme par exemple pour le débadigeonnement de toute une cathédrale, à cause des dépenses où l'on serait entraîné. Des essais ont été faits à Notre-Dame de Paris ; on a mouillé fortement avec de l'eau les parties de badigeon à enlever, et, en les raclant ensuite avec un racloir très doux, les peintures qui se trouvaient dessous paraissent n'avoir pas été endommagées. On a fait débadigeonner toute la cathédrale d'Autun, qui est de moyenne grandeur, en employant ce même moyen ; il a parfaitement réussi, et rien n'a été endommagé. L'architecte d'Autun avait prescrit aux ouvriers de ne se servir que d'outils en fer non trempé et mousses aux angles ; mais on n'assurerait pas que cette prescription ait été très religieusement observée. L'opération entière, en comprenant les dépenses pour échafauds, rejointoyemens des parties dégradées, etc., a coûté 7,500 francs. »

Le comité adopte les conclusions de la commission ; il prie M. le ministre de vouloir bien envoyer ce rapport à Mgr l'évêque et à la commission de restauration de la cathédrale de Tournay.

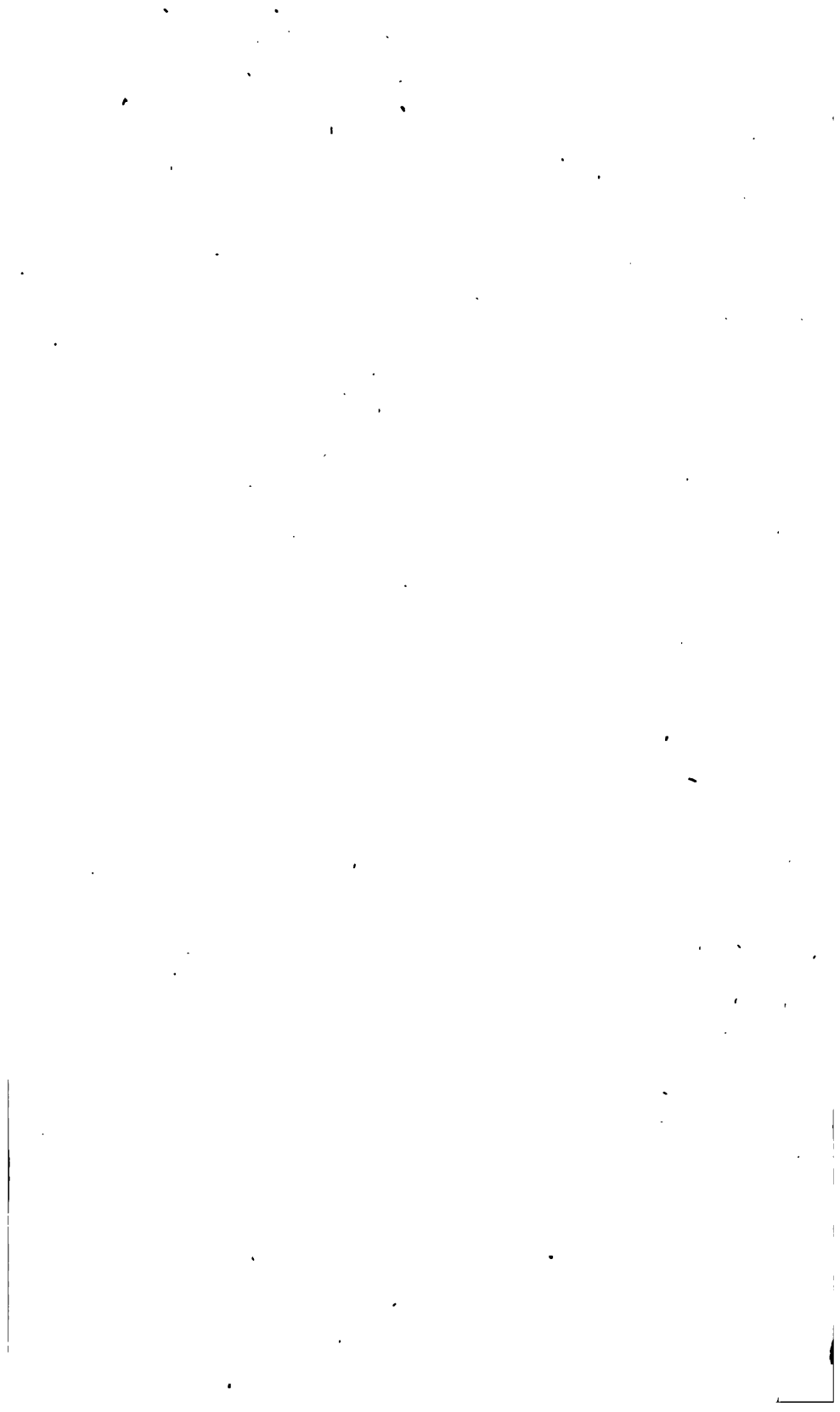
Par erreur, le nom de M. Thomine Desmazures, vicaire-général

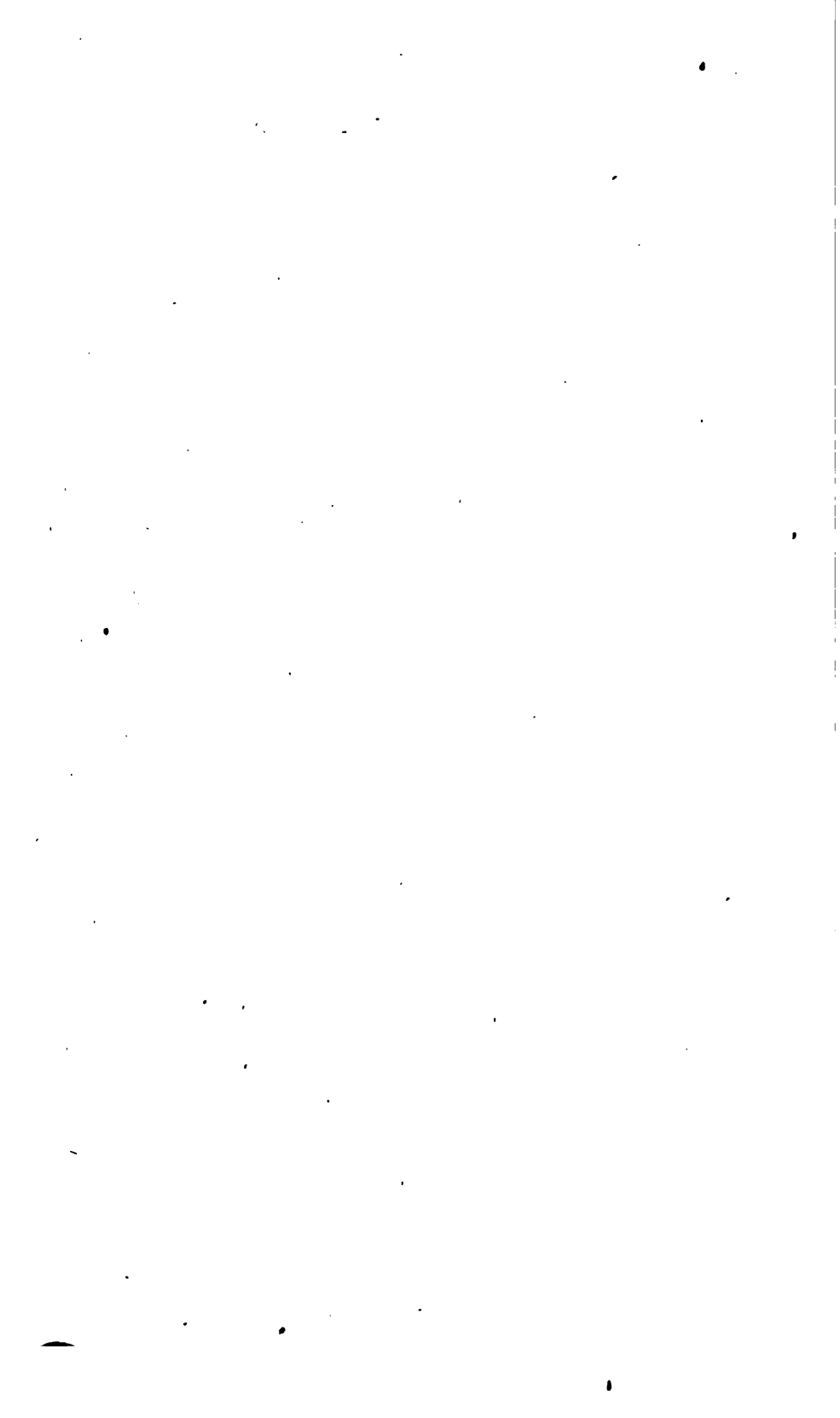
de Bayeux , n'a pas été porté sur la dernière liste des membres correspondans du comité.—Le titre de M. Tournai, correspondant à Narbonne, est : *Secrétaire de la commission archéologique.*

GASPARIN ,

Pair de France, président du comité des arts et monumens.

DIDRON , *Secrétaire.*





BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉ

PAR LE COMITÉ HISTORIQUE DES ARTS ET MONUMENS.

SESSION DE 1842.

QUATRIÈME SÉANCE.

Mardi 23 février 1842.

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE GASPARIN.

OUVRAGES OFFERTS.

Notice sur l'île Saint-Louis, à Paris, par M. l'abbé Pascal, chanoine honoraire de Paris, correspondant.

Notice sur la paroisse de Saint-Nicolas-des-Champs, à Paris, par le même. — Ces deux notices donnent l'histoire et la description de l'église Saint-Louis et de l'église Saint-Nicolas, depuis leur origine jusqu'au temps actuel. Les ponts, quais, rues et hôtels de l'île Saint-Louis sont notés avec soin. Une approbation de Mgr Affre, archevêque de Paris, encourage M. Pascal et les prêtres du diocèse à rédiger des notices semblables, pour apprendre à connaître des monumens intéressans par eux-mêmes, ou qui ont été le centre d'événemens historiques de beaucoup d'importance. L'archéologie occupe autant de place que l'histoire proprement dite dans les deux notices de M. Pascal ; il convient de signaler ce progrès véritable sur les ouvrages de ce genre repris jusqu'alors. M. l'abbé Pascal, qui s'occupe d'un travail sur la liturgie, offre au comité tous les renseignemens liturgiques dont on pourrait avoir besoin.

La Tour de Londres, par M^{lle} Caroline Berthaut. — L'histoire de cette célèbre forteresse, depuis sa fondation par Guillaume-le-Conquérant, en 1084, jusqu'à l'incendie du mois d'octobre de l'année dernière, est donnée par M^{lle} Berthaut, qui fait en même temps la

description des divers objets, surtout des armures anciennes et des bijoux de la couronne, que contenaient les salles du monument. Ce travail est accompagné d'une lithographie dessinée par M. Longueville Jones, correspondant anglais du comité.

Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest, 3^e et 4^e trimestres de 1841.

Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie, année 1841, n^o 4.

L'Investigateur, *Journal de l'Institut historique*, livraisons de décembre 1841 et de janvier 1842.

De l'origine du mot de gothique appliqué à l'architecture à ogive, par M. H. Bouchitté. — Les Goths, maîtres d'une portion de l'empire romain, prirent les mœurs du peuple conquis. Les constructions qu'ils élevèrent furent dites œuvre romain ou gothique indifféremment; des textes déclarent que des édifices du sixième et du septième siècle ont été faits *opere romano* ou *manu gothicâ*, comme l'abbaye de Saint-Babolein, sur les bords de la Marne, et la basilique de Saint-Pierre de Rouen (1). Comme ces monumens sont antérieurs au système ogival, on qualifia donc de gothique l'architecture romane ou à plein cintre, qui régna depuis le cinquième siècle jusqu'au douzième. La dénomination de gothique fut usitée au douzième siècle, alors que les Goths n'existaient plus, et que le système architectural changeait; elle persista jusqu'au seizième siècle, et fut remplacée alors par celle d'architecture ou d'art de a renaissance. Il semblerait convenable, si on tient à appeler gothique l'art ogival, de ne pas dépouiller l'art roman, l'art réellement exécuté par les Goths, de cette qualification.

Le secrétaire fait observer que la qualification de gothique, appliquée à l'architecture ogivale, est peut-être moins impropre qu'on ne le dit généralement; donner ce nom à l'art roman, ce serait attribuer aux Goths une plus grande part qu'il ne convient dans l'art qui règne du cinquième siècle au douzième.

De l'Arsin (en latin, *Arsitium*) *et de l'abattis de maison dans le nord de la France*, par M. Le Glay, archiviste général du département du Nord.

(1) Voir le recueil de Duchesne, tome 1^{er}, pages 638 et 662.

Lettre liturgique à Mgr le cardinal-archevêque de Lyon, par M. Joseph Bard. Cette lettre est relative à l'orgue que Mgr de Bonald vient de faire placer dans le sanctuaire de la cathédrale de Lyon.

CONSERVATION DES MONUMENS.

M. Ferdinand de Guilhermy annonce qu'à Saint-Bertrand de Comminges, les magnifiques stalles de l'église, sculptées par Bachelier, ont été assez mal restaurées. Dans la scène qui représente la chute de l'homme, le rhabilleur a couvert Ève d'une ample draperie, par motif de décence. Par le même motif, on a raboté dernièrement une partie des deux larrons qui accompagnent le crucifiement de Jésus-Christ, sur le rétable en bois placé l'année dernière dans une des chapelles de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Le comité se prononce formellement contre tout acte qui ajoute ou qui retranche à d'anciennes œuvres d'art. Nous n'avons ni plus de piété, ni plus de pudeur que nos pères, et, puisqu'ils ont admis ou exécuté dans nos églises des scènes historiques vraies ou naïves, nous n'avons rien de mieux à faire qu'à les imiter. On sollicite plus vivement l'imagination en détruisant ou en cachant certains détails qu'en les laissant subsister.

M. Vitet annonce que le ministère de l'intérieur a alloué une somme pour les stalles de Saint-Bertrand, et a prié M. du Mège, correspondant à Toulouse, de surveiller les réparations dont ces stalles pouvaient avoir besoin. Ce travail difficile ne pouvait être dirigé que par un homme instruit. Il serait donc utile que M. le ministre de l'instruction publique écrivît à M. du Mège, son correspondant, pour savoir si la restauration de ces belles boiseries s'est faite avec le soin désirable.

M. Mérimée ajoute qu'il est très difficile de réparer ces stalles. Non seulement les sculptures sont fort belles, et demanderaient un restaurateur du plus grand talent, mais l'essence du bois dont elles sont faites n'a pas été reconnue. Il paraît que ce bois est de l'olivier très dur et très coloré; toute pièce de raccommodage fera tache, et, quoi qu'on fasse, aura toujours une apparence moderne.

Le comité, adoptant la proposition de M. Vitet, prie M. le ministre de demander à M. du Mège des renseignemens sur la restauration des boiseries de Saint-Bertrand de Comminges.

M. de Guilhermy annonce en outre qu'il est question de démolir l'église de Bagnères de Luchon. Cependant des tombeaux gallo-romains sont encastés dans les murs de cette construction, et des inscriptions qui peuvent avoir de l'intérêt se lisent autour des chapiteaux historiés du portail. A Saint-Gaudens, dans les rues, on rencontre des chapiteaux anciens qui servent de bancs devant les maisons; des tombeaux convertis en auges et provenant, comme les chapiteaux, de la démolition du cloître, sont disséminés dans toute la commune. Le cloître de Saint-Bertrand de Comminges n'a pas été abattu, comme celui de Saint-Gaudens, mais on en a enlevé la toiture; depuis ce temps ce monument souffre beaucoup. Il serait urgent de rétablir cette toiture.

Le comité prie M. le ministre de vouloir bien communiquer à son collègue de l'intérieur les divers renseignements qui précèdent.

M. Leprévost annonce que la fabrique de l'église de Bernay s'est emparée autrefois de deux pierres tumulaires, sculptées délicatement et provenant de l'abbaye du Bec. Ces dalles sont aujourd'hui dans la rue, près de l'église, où elles servent de bornes et où elles souffrent des dégradations journalières. M. Leprévost a écrit à M. le préfet de l'Eure pour demander qu'on mette ces dalles à l'abri des passans et des intempéries; aucune réponse n'a été faite encore.

M. du Sommerard est d'avis que le délaissement de ces deux dalles intéressantes soit d'abord signalé dans le Bulletin, et qu'ensuite M. Leprévost en informe M. le ministre de l'intérieur. Ces dalles pourraient être appliquées contre les murs de l'église de Bernay, à l'intérieur, et servir comme de lambris. Les cloîtres de l'Italie sont ornés de monumens funéraires disposés de la sorte. M. du Sommerard ajoute que le Bulletin fait autorité. L'année dernière le comité publia, dans un des numéros (1), une discussion relative à la déclaration d'utilité publique, applicable aux monumens historiques. De cette discussion, il résulta que le gouvernement avait le droit de faire cette application et d'exproprier quiconque transformait, modifiait, dégradait ou compromettait un

(1) Session de 1840-1841, onzième numéro, pages 281-287.

monument historique. Un ecclésiastique d'Arles possédait une maison assise sur le *proscenium* du théâtre d'Arles, et refusait de vendre sa propriété qui entravait les fouilles; on lui donna connaissance de la discussion recueillie dans le Bulletin, et il céda immédiatement sa maison, par crainte d'expropriation forcée. M. du Sommerard demande que ce résultat soit publié. Ce membre annonce, en outre, que les travaux qui s'exécutent au théâtre, à l'amphithéâtre et aux Aliscamps d'Arles vont être poursuivis avec une activité toute nouvelle; le gouvernement a promis une allocation pour cet objet. On est tombé d'accord sur les maisons contiguës au théâtre et qu'il est utile de démolir.

Un membre annonce que l'église de Saint-Sothein, dans le Jura, qui possède une crypte où, suivant la tradition, saint Sothein aurait vécu solitaire, est en réparation en ce moment. On replâtre les piliers et la voûte, avec l'intention de les badigeonner ensuite. L'église de Saint-Supicin vient d'être bariolée de mille couleurs au moyen d'un secours de 1,500 francs que la fabrique a obtenu. L'église de Beaume, ancienne abbaye de bénédictins et mère de celle de Cluny, vient elle-même de souffrir beaucoup. Le desservant a été jusqu'à faire badigeonner en blanc les inscriptions sur marbre noir gravées sur les tombes des anciens abbés. — Dans l'église paroissiale de Château-Chalon, on remarque une Trinité en ivoire d'un beau travail. Dieu le père, en costume de pape, est assis sur un trône (*in cathedra*) et tient dans ses bras Dieu le fils attaché à la croix. Le Saint-Esprit semble sortir comme un souffle de la bouche du Père éternel.

Le comité espère que la publicité donnée aux actes qui concernent les églises de Saint-Sothein, Saint-Supicin et de Beaume, empêchera le retour de pareilles dégradations. Des mesures efficaces devraient être prises pour que des restaurations et des embellissements ne fussent pas aussi funestes à nos monumens.

M. de Chergé, secrétaire de la société des antiquaires de l'Ouest, adresse des réclamations relatives à la petite église de Saint-Jean, à Poitiers. Ce monument, malgré son extrême importance, n'est pas assez protégé par la municipalité de Poitiers. Sous le prétexte qu'il nuisait à la direction d'une rue qui ne devait point le comprendre entre ses deux parallèles, si elle eût été tracée comme les besoins de la localité et le bon sens l'exigaient, le conseil municipal demanda à

plusieurs reprises et avec instances sa démolition. Les réclamations des sociétés savantes et des antiquaires de France le sauvèrent pour un temps ; M. de Jussieu, préfet éclairé de la Vienne, pour assurer encore davantage cette conservation, crut devoir l'acheter au nom de l'État avec ses dépendances. « Je ne dirai pas, ajoute M. de Chergé, toutes les difficultés qui surgirent à ce propos, et l'échange de notes multipliées et de protocoles auxquels il fallut avoir recours pour obtenir un alignement, lorsque, l'an dernier, le mur de clôture de la cour du temple ayant menacé de s'écrouler, la société des antiquaires de l'Ouest voulut le faire relever à l'aide du secours qui lui avait été accordé à cet effet par le ministère de l'intérieur. C'était, en effet, une belle occasion à saisir, et je suis encore à me demander aujourd'hui comment cette question difficile a pu être conduite à bonne fin, sans que le temple ait perdu autre chose que quelques mètres de terrain pris sur son arrière-cour, pour agrandir la place qui se trouve à gauche de sa face méridionale. Mais voici qu'aujourd'hui se présente une autre difficulté. Le temple Saint-Jean était autrefois dépendant de la cathédrale de Poitiers, et son entretien, ainsi que celui de la couverture, rentrait dans les charges imposées à la fabrique de cette église. M. de Jussieu, en faisant au nom de l'État l'achat du temple Saint-Jean, prit donc l'engagement de continuer l'abonnement fait entre la fabrique de Saint-Pierre et les maçons et couvreurs chargés de l'entretien du temple ; cet abonnement, qui s'élève à 30 francs, a été payé jusqu'ici par le ministère de l'intérieur sur des fonds spéciaux affectés régulièrement à cet objet. Récemment M. le ministre de l'intérieur, qui, sur ma demande, avait bien voulu accorder encore pour cette année une allocation de 30 francs, a fait savoir au conseil municipal de Poitiers qu'il n'était plus dans l'intention de supporter une dépense qui devait être à la charge de la commune de Poitiers, parce que l'édifice dit temple Saint-Jean servait à un musée local. Aussitôt les vieux souvenirs se sont renouvelés, les mauvais vouloirs ont surgi plus forts que jamais, et se sont formulés dans l'avis suivant : « Attendu que la commune de Poitiers n'a jamais demandé la conservation du temple, puisque toutes ses délibérations prouvent qu'elle a constamment sollicité sa destruction à cause de la place qu'il occupe ; que, si M. le ministre a jugé à propos d'en faire l'acquisition et de s'en rendre ainsi

« propriétaire, c'est à son département à supporter les charges de sa propriété ; que, s'il en a concédé la jouissance à une société qui n'est aucunement une branche de l'administration municipale, la commune ne doit point supporter les conditions de cette jouissance, en supposant que parmi elles se trouve celle de payer les frais d'entretien ; le conseil déclare que la dépense dont la lettre de M. le préfet est l'objet ne peut être mise à la charge de la commune. » Cette décision révèle et porte avec soi les véritables motifs qui l'ont provoquée ; car, s'il se fût agi d'un monument autre que du temple Saint-Jean, et se trouvant dans des conditions *plus favorables* aux yeux du conseil municipal, il n'y a pas de doute qu'on n'eût été d'avis de grever le budget municipal d'une somme de 30 fr. pour l'entretien d'un musée qui renferme un grand nombre d'objets appartenant à la ville. Ces objets sont déposés, il est vrai, avec ceux de la société des antiquaires de l'Ouest ; mais les catalogues en sont rédigés à part, et l'administration en est confiée tout à-la-fois et à la société et au *conservateur du musée des antiques de la ville*. D'ailleurs, je crois que si les conseillers municipaux eussent été libres de toute influence, ils n'eussent pas parlé de laisser peser sur une société qui a rendu à la ville de Poitiers d'immenses services, en débrouillant et classant ses archives et ses manuscrits, et en attirant sur ses monumens la bienveillance du gouvernement, des charges qu'elle ne saurait ni ne pourrait supporter, car c'eût été lui témoigner leur reconnaissance d'une manière peu convenable. Mais si le ministère de l'intérieur, qui est dans son droit, refuse de payer ; si le conseil municipal de Poitiers s'obstine à ne pas vouloir ajouter 30 francs à ses charges annuelles, pour l'entretien d'un musée dont l'État lui accorde la jouissance ; si la société des antiquaires de l'Ouest ne peut grever son budget, déjà insuffisant, d'une dépense qui ne la concerne pas, à quel protecteur devra s'adresser l'inspecteur des monumens historiques du département de la Vienne, à défaut de traitement et d'honoraires sur lesquels il puisse prélever la somme réclamée ? Dans un tel état de choses il a cru devoir en référer au comité des arts et monumens, afin d'obtenir au moins son concours, si ce concours peut être efficace, et c'est ce qu'il ose espérer. »

M. Merimée déclare que le ministre de l'intérieur ne doit pas supporter les dépenses nécessaires pour l'entretien du temple

Saint-Jean ; c'est à la ville de Poitiers que ce devoir appartient.

Le comité espère que la ville de Poitiers fera cette dépense et tiendra à honneur d'entretenir convenablement un musée qui a beaucoup d'importance pour le département , et qui, par le concours des étrangers qu'il amène, rapporte certainement plus qu'il ne coûte.

M. le baron de Girardot, conseiller de préfecture à Bourges, correspondant, annonce qu'une demande administrative va être faite pour obtenir une garde destinée à préserver la cathédrale de Bourges des mutilations que ne vont pas manquer de lui faire subir les enfans. Si cet édifice est abandonné sans surveillant, lorsque le portail restauré va reparaitre au jour, il est à craindre que les restaurations ne soient une occasion d'outrages. Les enfans aiment assez, dans leurs jeux, à tirer aux statues et à prendre des saints, des évêques, des rois et des anges pour point de mire.

Le comité verrait avec une vive satisfaction que la remarquable cathédrale de Bourges fût protégée à l'extérieur par un surveillant. Les grilles sont quelquefois impuissantes contre ceux qui cherchent à dégrader les monumens ; il est bon qu'un gardien actif empêche les enfans et les malveillans de nuire à un monument aussi considérable que la cathédrale de Bourges. Le comité fait des vœux pour que la demande qui va être faite ait un complet résultat, et pour que l'exemple donné par la ville de Bourges soit suivi par toutes les villes de France qui possèdent, comme Reims, Amiens, Chartres, Troyes, Sens, Rouen, Auxerre, des monumens de premier ordre.

M. Maxime de Montrond, correspondant, à Etampes, adresse quelques détails sur divers monumens d'Etampes et des environs. L'église de Saint-Basile, à Etampes, fondée par le roi Robert, porte l'empreinte de diverses sortes d'architecture et conserve des traces de sa première fondation. Le portail est en style roman ; on vient d'enlever le plâtre dont il était revêtu, et l'on a mis à jour une suite de colonnettes et de chapiteaux pleins d'élégance. On a vu apparaître une scène entière du jugement dernier. Au milieu de cette scène est le pèsement des âmes. L'archange saint Michel tient des balances où il pèse chaque âme séparément ; les âmes qu'il trouve trop légères sont rejetées loin de lui et saisies par des monstres qui s'en emparent et les jettent dans l'abîme infernal. Les âmes pesantes,

au contraire, vont au Paradis. Il est à remarquer que les damnés et les démons sont à la droite de l'archange, tandis que la table de festin où sont assis les justes est à gauche. Ce bas-relief est assez grossier et de la fin du onzième siècle. Le curé de Saint-Basile, ami de l'art chrétien, surveille cette restauration qu'il fait achever. Mais les ressources manquent, et ce monument se recommande à l'intérêt de l'état. — La vieille tour Guinette, seul débris de l'ancien château d'Etampes, assise sur une colline qui domine la ville et la route de Paris à Orléans, a besoin d'être consolidée. Les travaux qu'on exécute pour le chemin de fer, au pied de la tour, en compromettent la solidité que les siècles ont déjà ébranlée. Il est à désirer que l'état prenne ce débris historique sous sa protection spéciale et fournisse les fonds nécessaires à des travaux de solidité. — L'église de Saint-Sulpice de Favières, située à deux lieues d'Etampes, est un joli modèle de l'architecture chrétienne du treizième siècle. Le portail en est tout sculpté; ses arcades et sa galerie circulaire, son triple rang de fenêtres et ses colonnettes sont d'une grande élégance. Cette église est contemporaine de la Sainte-Chapelle de Paris. C'était autrefois un lieu célèbre de pèlerinage; aujourd'hui ce n'est pas même une paroisse, et on ne l'ouvre que par intervalle. Elle est abandonnée et dégradée. Presque toutes les fenêtres sont bouchées. Les niches sont vides de leurs saints. La plupart des bas-reliefs qui représentent la vie de saint Sulpice, plusieurs cordons occupés par des anges qui tiennent des instrumens de musique, cinq grandes figures du Christ, de deux anges, d'un saint et d'une sainte sont méconnaissables ou décapitées. Le plâtre qui bouche les fenêtres cache peut-être des vitraux. Les stalles en bois sont sculptées finement de sujets qui représentent la vie de la Vierge et la légende des saints, histoires entremêlées de scènes grotesques, où figurent des moines en capuchon. Ces stalles sont en bon état; mais tout le reste de l'église est très dégradé. On dit que l'on a accordé quelques fonds pour réparer ce joli monument; mais il est à craindre que les travaux, exécutés par des ouvriers qu'on ne surveille pas, ne dégradent au lieu d'être utiles. Il conviendrait d'indiquer toutes les réparations urgentes et d'en diriger l'exécution. — M. de Montrond espère pouvoir communiquer un dessin du portail de Saint-Basile.

Le comité s'intéresse vivement à l'achèvement des travaux entre-

pris dans Saint-Basile, à la conservation de la tour Guinette et à la réparation de la belle église de Saint-Sulpice de Favières. Les deux derniers monumens, surtout l'église abandonnée de Saint-Sulpice, réclament la protection efficace de l'état. Le comité prie M. le ministre de renvoyer à son collègue de l'intérieur la lettre de M. de Montrond. — Les dépenses nécessaires à Saint-Sulpice sont considérables.

M. Mangon de Lalande, correspondant à Avranches, écrit que de la grande cathédrale d'Avranches il ne reste plus qu'une seule pierre en granit. Cette pierre formait le degré extérieur de la porte septentrionale; c'est là que le 22 mai 1172 Henri II, roi d'Angleterre, s'agenouilla pour expier le meurtre de saint Thomas de Cantorbery. La société archéologique d'Avranches et les habitants, qui tiennent à l'histoire du pays, voudraient conserver ce bloc de granit que consacre un double souvenir historique. Organe de ce vœu, M. de Lalande a sollicité de M. le ministre de l'intérieur un secours de 150 francs qui, joint à la somme de 600 francs environ que la ville et la société ont l'intention de consacrer, suffirait pour acquérir et poser une grille autour de la pierre, et pour graver sur le granit une inscription commémorative. Cette allocation donnerait un caractère officiel au monument et le mettrait à l'abri de la destruction.

Le comité applaudit à ce projet et verrait avec plaisir M. le ministre de l'intérieur prendre en considération la demande adressée par M. de Lalande. Il est bon de consacrer par un monument durable chaque épisode important de l'histoire.

M. Leprévost annonce que la demande a été prise en considération par le ministre de l'intérieur, et qu'il a proposé de graver une inscription française à la place d'une inscription latine. Cette inscription a été rédigée par M. Leprévost et adoptée par le ministre.

Le comité voit avec plaisir qu'on commence à mettre des inscriptions françaises sur des monumens français. L'inscription proposée récemment pour le palais Saint-Pierre, à Lyon, prouve que le français se prête aussi bien que le latin au style lapidaire; le français est grave et concis, quand on le désire.

M. Gustave de Clausade, correspondant, à Rabastens (Tarn), appelle l'intérêt sur un des plus importants édifices militaires de la France, le château de Bruniquel. Ce monument, dont le nom sem-

ble se rattacher à Brunehaut, Brunichilde, s'élève au sommet et à l'extrémité d'une montagne qui longe la rive gauche de l'Aveyron, à six lieues de Montauban. Il n'est accessible que par un point extrêmement étroit. Les traditions populaires attribuent les anfractuosités, qui séparent le rocher de Bruniquel du reste de la montagne, à deux coups d'épée de Roland ; elles reconnaissent la reine Brunehaut comme fondatrice du château. Le territoire de Bruniquel fut donné en douaire à Galsuinte, sœur aînée de Brunehaut. En 587, Brunehaut en fut solennellement mise en possession par le traité d'Andelot. Le donjon porte les caractères que l'on assigne aux monumens militaires antérieurs au douzième siècle. Une porte moderne a remplacé une des portes de l'enceinte extérieure, porte ogivale surmontée d'une tour ronde et haute, dite la grosse tour. Lorsqu'on démolit cette porte, on trouva au-dessus, dans l'épaisseur de la muraille, un petit tombeau de pierre brute, en forme d'auge, et contenant les ossemens d'un tout jeune enfant. Sur les parois extérieures de la tour avaient été fixées anciennement des armures, ce qui était, suivant le roman de Perceforest, « la marque de l'hospitalité et du logis appresté aux chevaliers errants et quérants adventures. » M. de Clausade espère pouvoir offrir le plan figuré de la cour actuelle qui sert à la fois au vieux château roman et au château neuf qui date du quinzième siècle. Une façade qui donne sur la cour est percée de fenêtres ogivales géminées. Les arcades retombent sur une colonnette de marbre blanc dont le chapiteau est historié d'animaux fantastiques. Cette sculpture semble dater du douzième siècle. Une chétive construction moderne masque à peu près cette façade remarquable. C'est la partie capitale du château, la seule qui soit privée de toiture et qui soit exposée à une ruine plus prochaine. Au plus haut de la cour s'élève la tour qui porte le nom de Brunehaut. Dans une des salles, dite de Maillebois, on voit un immense manteau de cheminée en chêne, sculpté au dix-septième siècle ; là, courent des arabesques sans nombre au milieu desquelles on voit un tableau à l'huile qui représente l'enlèvement d'Europe. Deux femmes debout forment le montant de ce remarquable ouvrage de sculpture. Trois bas-reliefs d'albâtre ornaient autrefois la chapelle détruite aujourd'hui : l'un représentait l'Annonciation, l'autre la Résurrection et l'Ascension de Jésus, le troisième le couronnement de Marie. Ces

sculptures sont peintes en or, azur et cinabre; les cheveux de tous les personnages sont dorés. Sous le château règnent des caves immenses. Le bruit sourd que produit le piétinement des chevaux dans la cour, près de la porte d'entrée, prouve que ces caves se prolongent jusque-là. Au-delà du fossé qui entoure le château, sur un point élevé, était dressée la tour Capdoilh, Copdueilh (tour du coup-d'œil), dont il ne reste plus de trace. Il serait urgent de préserver de la destruction les parties les plus anciennes, les plus remarquables et malheureusement les plus négligées du château de Bruniquel. Le village de Bruniquel renferme un grand nombre de maisons des treizième, quatorzième et quinzième siècles, et un beau beffroi qui s'élève au-dessus d'une porte. M. de Clausade promet des renseignemens ultérieurs sur les fortifications de ce village et sur ses anciennes maisons.

Le comité, que ces détails intéressent, prie M. le ministre de renvoyer à son collègue de l'intérieur la notice de M. de Clausade. Le château de Bruniquel, par sa beauté, l'importance et l'ancienneté des constructions qui en restent, par les souvenirs historiques qui s'y rattachent, mérite d'être protégé par le gouvernement. Les ruines féodales de cette valeur sont trop rares aujourd'hui pour qu'on n'en ralentisse pas la complète destruction.

MOUVEMENT ARCHÉOLOGIQUE.

Mgr l'évêque d'Amiens, qui s'applique avec un zèle si noble à recueillir les tableaux de la confrérie du Puy-Notre-Dame et les portraits des anciens évêques, ses prédécesseurs, vient d'adresser aux ecclésiastiques de son diocèse un avis qui montre combien ce prélat tient à l'étude et à la conservation des monumens religieux qui font l'ornement des principales communes du département de la Somme. « Nous voyons avec plaisir, dit Mgr Mioland, plusieurs ecclésiastiques de notre diocèse cultiver l'archéologie sacrée, ou l'étude des anciens monumens religieux. A qui cette étude peut-elle mieux convenir ? Ce sont nos prédécesseurs dans le saint ministère qui ont fondé ces pieux édifices ; ce sont eux qui les ont enrichis de leurs dons. Ils nous servent à la célébration des divins offices ou à l'administration des sacremens ; c'est à nous que la religion en a confié la garde.

« L'étude de nos vieilles églises sert à éclairer plusieurs branches de la science sacerdotale, comme la liturgie et l'histoire ecclésiastique ; et, à son tour, la connaissance de la théologie et de l'Ecriture-Sainte est souvent nécessaire pour expliquer avec succès les emblèmes et les sculptures dont nos pères se plaisaient à décorer la maison de Dieu.

« Notre diocèse est assez riche en monumens remarquables, pour que nous désirions vivement voir le goût de cette étude se répandre dans le clergé. Nous ne connaissons rien de plus propre à occuper les loisirs d'un bon prêtre qu'une étude qui éclaire ainsi, qui complète et embellit la science de son état. Il est peu de récréation plus digne de son caractère ; peu de sujets plus propres à remplir le vide des conversations ordinaires.

« A cette occasion, nous appellerons l'attention du clergé sur les documens relatifs à l'histoire du diocèse, à sa liturgie ou à sa discipline. Chaque jour ces renseignemens historiques vont se dispersant de plus en plus. Nous avons mis tous nos soins, depuis trois ans, à en recueillir quelques-uns ; mais nous sommes effrayé du petit nombre qui en reste. Nous avons peine à trouver la suite des statuts synodaux, ordonnances et autres monumens de la discipline du diocèse. Les anciens rituels, missels et bréviaires sont encore plus rares. Il faut nous hâter de sauver ces derniers débris.

« L'esprit de l'Eglise est un esprit de tradition. Sa foi repose sur la tradition comme sur l'Ecriture. Elle aime à appuyer sa discipline et sa liturgie sur ces antiques usages qui ont le double mérite de mieux montrer l'immutabilité de sa doctrine, et de nous rendre presque contemporains de tous les siècles écoulés.

« Nous désirons donc vivement réunir tout ce que nous pourrions recueillir de documens utiles à ce double objet. Nous prions tous nos collaborateurs de faire, dans ce but, des recherches dans les bibliothèques publiques et particulières, et de nous instruire du résultat de leurs investigations ; ces documens nous serviront à constater la discipline du diocèse, et ils nous fourniront des matériaux précieux pour une histoire de l'église d'Amiens. Nous sommes persuadé que le clergé s'associera à notre satisfaction, si Dieu bénit nos intentions et nos efforts pour réaliser nos projets à cet égard. »

Le comité, qui a l'honneur de compter Mgr l'évêque d'Amiens

parmi ses correspondans, s'empresse de louer ce zèle qui sera si profitable aux beaux monumens de la Picardie. Il sera possible, après les recherches que le prélat recommande, d'écrire l'histoire de l'église d'Amiens qui n'a pas été sans éclat parmi les autres églises de France. On doit désirer que le goût de l'archéologie chrétienne, contrôlée par l'étude des textes, se propage de plus en plus. C'est en explorant les monumens, d'une part, et les documens, de l'autre, qu'on peut seulement tirer des conclusions légitimes de l'histoire d'un pays. L'appel, adressé par Mgr Mioland à tous les ecclésiastiques de son diocèse, ne peut manquer d'être entendu et de donner des résultats importans et prochains. Le comité fait des vœux pour que cet appel retentisse dans tous nos diocèses; notre époque est digne de refaire complètement l'histoire de la glorieuse Église de France.

M. l'abbé Tridon, directeur du petit séminaire de Troyes, annonce que le cours d'archéologie qu'il professe dans cet établissement s'accroît, loin de se ralentir. « Nous sentons le besoin, écrit cet ecclésiastique, de ranimer dans la famille cléricale les inspirations qui ont enfanté les grandes choses que raconte l'histoire et les grands monumens que nous voyons. La mission de l'archéologie est toute au profit de la vérité et de la régénération de l'art; il faut que nous sachions la remplir. Outre les avantages immédiats et naturels qui se rattachent à cette science et qui sont offerts à toutes les classes de la société, il en est un autre tout spécial à la jeunesse : c'est le développement du sens poétique. L'archéologie enrichit l'imagination dont elle parle si éloquemment la langue. Aussi nos jeunes élèves aspirent après cette étude; ils ne verraient qu'avec le plus grand déplaisir la cessation du cours. Les ecclésiastiques sortis de notre établissement, avant cette institution, se font presque les écoliers de leurs plus jeunes frères pour prendre au moins une idée et quelque teinture de la science, tandis que les jeunes maîtres du petit séminaire veulent profiter de leur position pour se mettre dans le progrès. Je dirai plus, si je sais apprécier ce que je vois, il se forme silencieusement au sein de notre clergé diocésain des élémens qui serviront tôt ou tard à composer un comité sur le plan de celui de Beauvais, dont on ne saurait trop louer l'esprit et la direction. Mes vacances n'ont pas été perdues pour la science : j'ai fait quelques études archéologiques sur les

monumens de Beauvais et d'Amiens, et ce premier voyage me décidera peut-être à parcourir une grande partie du nord de la France. Le cours d'archéologie que je vais reprendre après Pâques se fera aux élèves de seconde ; ceux de rhétorique, qui l'ont suivi dans notre premier exercice, repasseront leurs études en quelques leçons pour subir un second examen à la fin de l'année. »

Le comité applaudit au zèle de M. l'abbé Tridon ; il espère que l'exemple donné par cet ecclésiastique, et qui se publiera dans le Bulletin, finira par être suivi dans tous les petits et grands séminaires de France. L'initiative qu'ont prise les deux séminaires de Beauvais porte des fruits à Troyes ; à son tour, l'exemple donné par Troyes sera fertile ailleurs.

M. l'abbé Roze, desservant à Tilloy-lès-Conty (Somme), annonce que M. le ministre lui a envoyé les instructions publiées par le comité. M. Roze propage le zèle dont il est animé pour l'archéologie chrétienne ; il en inspire le goût à ses confrères, MM. les curés qui l'avoisinent, et leur donne des avis pour la restauration intelligente et l'ameublement convenable de leurs églises. M. Roze promet des réponses au Questionnaire sur les communes voisines de la sienne.

M. Fossé-Darcosse, de Soissons, annonce que M. le ministre lui a envoyé les numéros publiés jusqu'à ce jour du Bulletin du comité. M. Darcosse se propose de faire prochainement des courses archéologiques, et d'adresser des dessins et des notices sur les monumens de l'arrondissement de Soissons.

Le comité prie M. Fossé-Darcosse de lui donner surtout des renseignements sur une mosaïque romaine ou romane, trouvée à Wailly, près de Soissons, et qui est en ce moment déposée dans l'église de Wailly. Il conviendrait de placer au musée ou à la bibliothèque de Soissons ces fragmens considérables d'une mosaïque très-ancienne. Quand, sur quel emplacement, et par qui cette mosaïque a-t-elle été découverte ?

M. l'abbé Champenois, curé de Notre-Dame de Châlons-sur-Marne, correspondant, annonce un travail sur l'intéressante église de Notre-Dame qu'il dessert. M. Champenois regrette que ses fonctions l'empêchent d'adresser fréquemment des communications au comité ; mais, s'il n'a pas le temps de faire des études sur les anciens monumens, du moins il fait exécuter des œuvres nouvelles

qui rappellent les œuvres anciennes, et qui complètent l'ancien édifice qui lui est confié. L'église de Notre-Dame de Châlons est intéressante sous le double rapport de l'art et de l'histoire ; de concert avec le conseil général de la Marne, M. Champenois réclame le classement de cet édifice parmi les monumens historiques de France. Notre-Dame possède un assez grand nombre de verrières magnifiques du seizième siècle ; ces belles peintures faisaient vivement regretter celles qui avaient disparu en 1814, lors de l'invasion, sous la lance des Prussiens, qui firent de l'église un bivouac et brisèrent les vitraux pour donner une issue à la fumée qui les étouffait. Enfin arriva la possibilité de réparer ce désastre, et M. Champenois commanda des verrières à M. Thévenot. Les deux premières furent exécutées en 1839 et posées en 1840 ; une troisième sera placée au printemps prochain. Chaque verrière a quatre mètres de hauteur sur un mètre vingt centimètres de largeur ; elle se divise en quatre panneaux offrant des sujets qui se rapportent à la Sainte-Vierge. C'est dans la chapelle de la Vierge, au fond de l'abside, que sont placées ces verrières. « La première verrière, écrit M. Champenois, représente la généalogie de la Mère de Dieu : dans le panneau du bas on voit Jessé couché dans l'attitude d'un homme qui sommeille ; de son sein s'élève une tige magnifique qui se développe dans les panneaux supérieurs et donne naissance à David, à Salomon et enfin à Marie.

« Dans la seconde verrière, on découvre les mystères de l'annonciation de la Vierge, de sa visite à Elisabeth sa parente, de la naissance de Jésus et de l'adoration des Mages.

« La troisième offre le spectacle du crucifiement et de la mort de Jésus ; de l'assomption et du couronnement de la Vierge.

« Sans rien ôter au mérite des deux premières, qui pourtant ont été jugées supérieures à celles que M. Thévenot a exécutées lui-même pour Saint-Germain-l'Auxerrois, en 1840, je crois pouvoir affirmer qu'elles le cèdent de beaucoup à celle que je viens de recevoir. Dans cette dernière, les tons sont généralement plus vigoureux, les traits plus hardis, les couleurs plus vives, les figures plus expressives, les scènes mieux rendues. Les panneaux du crucifiement et de l'assomption ont surtout un mérite évident. Enfin, si l'artiste trouve quelque chose à reprendre dans les détails, je crois qu'il rendra hommage à l'ensemble du travail et qu'il applaudira,

comme moi, au bon goût du peintre verrier. Ce peu de mots, ajoute M. Champenois, ne justifiera pas le choix que le comité a fait de son correspondant de Châlons, car je ne possède d'autre titre à cet honneur que l'extrême bienveillance qu'on a eue pour moi ; mais il montrera du moins que, si j'ai gardé un long silence, je m'occupais beaucoup de ce qui fait l'objet des savantes recherches du comité et de son zèle infatigable pour la conservation des monumens. »

Le comité se félicite d'avoir un correspondant qui comprenne aussi bien les intérêts du monument religieux qui est confié à ses soins. La seule décoration que les églises en style ogival peuvent souffrir est celle des vitraux ; au surplus, c'est la plus belle. Les tableaux ne valent pas les verrières et détruisent les lignes d'une église à ogives. Le comité espère que l'État classera parmi les monumens historiques Notre-Dame de Châlons, qui est l'un des plus importants édifices religieux du second ordre.

ICONOGRAPHIE.

M. Didron rappelle que l'année dernière M. Launay, professeur au collège de Vendôme, envoya au comité le dessin d'un vitrail qui se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque de Vendôme, qui était autrefois à Villiers, et qu'on dit provenir de l'abbaye de Fontevrault (1). Ce vitrail, qui date du seizième siècle, représente trois individus couchés dans un même lit : un vieillard barbu est au milieu ; une femme à gauche, et un individu imberbe, homme ou femme, à droite. Trois bâtons de pèlerins, deux casquettes et trois escarcelles ou pannetières sont attachés ou posés près du lit. On croit, à Vendôme, que le troisième individu imberbe est une femme, et que le vitrail représente Robert d'Arbrisselle entre deux religieuses, conformément à une accusation portée contre ce célèbre fondateur de Fontevrault par Marbode, évêque de Rennes, et Geoffroy, abbé de Vendôme. Mais cette interprétation n'explique pas la présence d'une femme éveillée, debout, jetant un objet quel-

(1) Voir le Bulletin de la session de 1840-1841, n° 10, page 196.

conque dans une des trois pahnnetières, et qu'on remarque au premier plan. D'ailleurs, l'individu imberbe est un jeune homme et non une femme, comme la casquette pendue à un clou, près de lui, le prouve suffisamment. Puis, le fait dont on accuse Robert-d'Arbrisselle n'est pas du tout authentique; c'est un vieux conte réchauffé par les protestans. Enfin, c'est une erreur de croire que l'on a peint ou sculpté au moyen âge les événemens purement civils de notre histoire; ce système, introduit par les Bénédictins, croule au plus léger examen, et les meilleurs esprits, rebelles d'abord, commencent à l'abandonner. Tous les jours des faits nouveaux se découvrent, qui prouvent, par exemple, que les statues des prétendus rois de France qui sont sculptés aux portails de nos cathédrales appartiennent à des rois et reines de Juda (1). M. Didron avait donc pensé que le vitrail de Vendôme représentait sans doute une légende, sans doute un vieillard couché entre sa femme et son fils, avec lesquels il allait probablement accomplir un pèlerinage. Dernièrement, en lisant Vasari, M. Didron remarqua ce passage : « On rapporte que, dans sa jeunesse, Pisanello peignit à Florence, dans l'ancienne église del Tempio, remplacée aujourd'hui par la vieille citadelle, l'histoire du pèlerin qui, en allant à Saint-Jacques de Galice, fut préservé, par la protection de ce bienheureux, du danger d'être condamné comme ayant volé une tasse d'argent, que la fille d'un aubergiste avait cachée dans sa besace. » (Voyez dans Vasari, *Vies des Peintres*, trad. et annot. par MM.

(1) A la cathédrale du Mans, une grande statue couronnée passait aux yeux de tout le monde pour une statue de saint Louis. Cette statue, comme la plupart des figures du moyen-âge, tenait à la main une banderole couverte autrefois d'une inscription que la pluie et la poussière avait beaucoup altérée. Cependant on distinguait encore la première lettre qui est une S, la seconde qui est un A, la troisième qui est une L, et de cela on avait fait *SANCTUS LUDOVICUS*. Récemment, pour donner tort à ceux qui reconnaissent des rois juifs et non des rois français dans ces sortes de figures, on nettoya et on lava la banderole. On vit alors apparaître un premier nom ancien, écrit de haut en bas et sur lequel, à une époque postérieure, on avait écrit un autre nom de bas en haut : ces deux noms sont tous deux celui de *SALOMON*. Cette statue est celle de Salomon comme on la voit aux cathédrales de Reims, d'Amiens, de Chartres, de Laon, de Senlis; comme on la voyait à la cathédrale de Paris; comme on la voit au portail nord de Saint-Denis, où on l'a transformée en Robert, roi de France, en même temps qu'on faisait Hugues Capet avec le roi David.

Leclanché et Jeanron, la vie de Vittore-Pisanello.) Soupçonnant un rapport entre l'aventure peinte par Pisanello et le vitrail de Vendôme, M. Didron parcourut, dans la Légende dorée, la vie de saint Jacques ; il y trouva le récit suivant : « Un Allemand (*Theutonius*), comme dit le pape Calixte, se rendant avec son fils à Saint-Jacques, vers l'an du Seigneur 1020, s'arrêta dans une auberge à Toulouse. L'aubergiste enivra les pèlerins et cacha, dans leur malle, une coupe d'argent. Le matin, les voyageurs se remirent en route ; mais l'hôtelier les poursuivit comme des voleurs, et leur reprocha de lui avoir dérobé une coupe d'argent. Il les menaça de les faire punir s'il trouvait sur eux la coupe réclamée. On ouvre la malle, on y trouve la coupe et l'on traîne aussitôt les pèlerins devant le juge. La sentence du juge livre à l'aubergiste tout ce que les voyageurs possèdent, et ordonne que l'un d'eux soit pendu. Le père voulait mourir pour son fils ; le fils pour son père. Enfin le fils est pendu, et le père, abattu de chagrin, se dirige vers Saint-Jacques. Trente-six jours après, le père revint, se dirigea vers le lieu où son fils était pendu, et se lamenta sur son cadavre. Mais voilà que le jeune homme se mit à consoler l'affligé, et lui dit : « Mon bon père, ne pleurez pas ; jamais je ne me suis trouvé si bien. Jusqu'à ce jour saint Jacques m'a soulevé sur mon gibet, où il me nourrit d'une grâce céleste. » A ces paroles, le père courut à la ville ; le peuple arriva, détacha le fils qui était plein de vie et pendit l'aubergiste. (*Legenda aurea*, de sancto Jacobo apostolo majori.)—Or, ces jours derniers, en visitant l'intéressante église de Triel (Seine-et-Oise), M. Didron aperçut un vitrail daté de 1554, et sur lequel était peinte l'histoire racontée par la Légende dorée. Sur le premier médaillon, on voit trois individus couchés dans le même lit. Une femme est au milieu ; un jeune homme, son fils, est à sa droite ; un vieillard, son mari, est à sa gauche. Tous trois dorment profondément, tandis que sur le devant du tableau une jeune femme glisse furtivement une coupe dans une malle. C'est absolument le même sujet, et il est disposé de même que celui du vitrail de Vendôme. Mais ce qui n'est pas à Vendôme, et ce qui donne l'explication de l'action de la jeune femme, c'est qu'on voit au dernier plan, dans le vitrail de Triel, cette même femme qui cherche à faire violence au jeune pèlerin, lequel s'arrache de ses mains et refuse de consentir à ses désirs. On voit que c'est l'histoire

de Joseph, de la femme de Putiphar et de la coupe cachée dans le sac de Benjamin, que le légendaire du moyen-âge a imitée. Pour qu'il n'y ait aucun doute sur ce sujet, le peintre-verrier a tracé cette inscription au-dessous du tableau :

Coment la chabrière par nuyt, ainsy que
Les pèlerins dormoient mist une tace
D'argent en la malette du filz, car il
N'avoit pas voulu faire sa volenté.

Dans le vitrail la tasse est en or, bien que l'inscription, conformément au texte de la Légende dorée, dise qu'elle était en argent (*argenteus cyphus*). On remarquera que dans la Légende dorée c'est la cupidité seule qui pousse l'aubergiste à la calomnie, et que cet aubergiste exécute son action après avoir enivré les pèlerins, tandis que dans le vitrail français c'est une vengeance de femme et de femme dédaignée. Ce tableau est suivi de trois autres qui complètent la légende; dans chacun d'eux se lit également une inscription française. Sous le second médaillon :

Come les pèlerins furent poursuyvis
Et la tace trouvée en la malette du
Filz dont n'en savoit rien, par quoy fu
Prins par sergens et amené à justice.

Sous le troisième :

Comment le juge de la ville d'où savoit
Esté faict condempna le filz à estre pendu
Au gibet ; mais monseigneur saint
Jacques le préserva de mourir.

Dans le dernier tableau, on voit un coq rôtissant à la broche et le juge refusant de croire à la nouvelle qu'on lui apporte que le fils du pèlerin est en vie. Le juge incrédule s'écrie que le fils du pèlerin est mort tout comme ce coq qui achève de cuire. Aussitôt le coq se détache de la broche, reprend ses plumes et se met à chanter. Alors le juge est convaincu; il condamne à mort l'aubergiste calomniateur et rend grâces à Dieu. On lit sous ce tableau cette inscription :

Comment le juge respondit qu'il n'estoit pas
Possible que leur filz eust vie, non

Plus que ung coq qu'il faisoit rostir, lequel
Incontinent sortit de la broche et chanta (1).

M. Didron fait passer sous les yeux des membres du comité le dessin envoyé de Vendôme et un dessin exécuté à Triel par M. Lassus. Le comité reconnaît l'identité de la scène dans les deux vitraux, et déclare que si l'accusation formulée contre Robert d'Arbrissel, par Marbode et Geoffroy, n'est pas une pure calomnie, elle est du moins entièrement dépourvue de l'appui qu'on lui avait cherché dans le vitrail de Vendôme. Un bas-relief, qui orne l'église de Semur et où l'on voyait l'histoire d'un duc de Bourgogne qui fait périr son gendre dans un festin, s'est trouvé représenter la légende de l'apôtre saint Thomas (2). Le vitrail de Vendôme, où l'on découvrait Robert d'Arbrissel entre deux religieuses, représente un trait de la légende de saint Jacques-le-Majeur. Il en est ainsi de tous les vitraux et de toutes les sculptures religieuses de nos églises où l'on cherche des sujets uniquement civils, et qui ne sont ordinairement que des sujets sacrés, que des scènes de l'ancien ou du nouveau Testament, que des personnages et des histoires de la Bible, de la légende et de nos fabliaux. Il faut donc adopter dans l'interprétation des statues et des figures de nos églises un système opposé à celui des Bénédictins. Les progrès de l'iconographie chrétienne ne se feront qu'à cette condition.

M. Boileau, architecte, adresse un dessin représentant des peintures sur mur et à l'huile, découvertes par lui dans l'église Saint-Pierre à Aire. L'église, ancienne collégiale, est d'une construction qui peut être rapportée à la seconde moitié du quatorzième siècle. Ces peintures, que M. Boileau a fait nettoyer, étaient recouvertes d'une couche de badigeon à la chaux, et masquées par des boiseries modernes. Sauf quelques dégradations indiquées par le dessin, cette peinture est assez bien conservée et d'une couleur assez solide. D'après une inscription placée au bas d'un tableau, ces peintures dateraient de l'année où Henri IV entra dans Paris; le style concorde avec cette indication. Le sujet du haut repré-

(1) A Saint-Vincent de Rouen, où le même sujet est peint sur verre, non-seulement le coq sort de la broche, mais il vient se placer au milieu de la chambre pour chanter. On y voit également saint Jacques soulevant, à l'aide de ses deux mains, le jeune homme attaché au gibet.

(2) Voir le Bulletin, session de 1840, 4^e numéro, page 173.

sente saint Jacques de Compostelle et six chanoines qui ont fait restaurer ces peintures. Le premier tableau représenterait le martyre de saint Jacques à Jérusalem, sous Hérode Agrippa ; la barque qu'on voit dans le lointain figurerait la translation des reliques en Espagne. Sur le second serait la distribution des mêmes reliques aux religieux de Saint-Wast, par Louis-le-Gros qui les avait obtenues d'Espagne. Sur les quatrième et cinquième serait figuré l'enlèvement des reliques par Philippe d'Alsace, comte de Flandre. Au sixième on voit le prince et l'abbé conversant pour terminer la contestation élevée au sujet de la propriété des reliques. Au septième, on se partage le *chef* de saint Jacques. Sur les huit autres tableaux, on voit les différens miracles opérés par la vertu du chef de saint Jacques ; presque tous sont relatifs à des enfans morts écrasés ou noyés et qui ressuscitent. M. Boileau dit qu'il a lu à Aire une note manuscrite renfermant les cas de guérison et de résurrection, avec le nom des personnes qui ont obtenu ces faveurs par l'intercession du saint. Cette légende peinte à l'huile est placée sur le mur occidental d'une chapelle qui est dans le croisillon méridional et qui a trois travées de longueur.

Le comité s'intéresse à cette découverte ; il remercie M. Boileau de la communication. Le dessin sera placé aux archives. Le plus grand soin de cette peinture murale est recommandé à M. Boileau qui est chargé de restaurer l'église d'Aire. Il serait à désirer que cet architecte pût obtenir et donner communication du manuscrit dont il parle, et qui fournit l'explication détaillée des peintures de Saint-Pierre d'Aire.

L'année dernière, M. Pigault de Baupré, correspondant historique, à Calais, annonça que la société scientifique de Calais avait découvert dans Notre-Dame de Calais, sous un badigeon épais, des peintures murales qui ne paraissaient pas sans importance. Le comité pria M. de Baupré de lui envoyer un dessin et une description de ces peintures. Ce correspondant vient donc d'adresser : 1° une notice sur ces peintures ; 2° trois esquisses des premier, troisième et quatrième tableaux ; 3° la copie des armoiries qui entourent ces tableaux ; 4° le fac-simile de l'inscription qui les surmonte ; 5° l'esquisse de deux navires gravés dans le mur de l'église, en face de la chaire. La notice décrit les honorables efforts de la société scientifique de Calais pour découvrir ces peintures.

Malgré les nombreuses couches de chaux dont les murs de Notre-Dame de Calais étaient couverts, les *littres* peintes autrefois autour de l'église apparaissaient encore çà et là. On détacha le plâtre avec une pointe de couteau, et l'on vit alors des noms, des armoiries, des navires dessinés ou gravés sur la pierre et qui remontent probablement au temps de l'occupation anglaise. On continua les recherches et l'on débadigeonna deux piliers adossés au maître-autel. A force de temps, de patience et de soins, on mit à jour une fresque badigeonnée, sans doute par le protestantisme, il y a trois siècles. Ces tableaux découverts ont un mètre neuf centimètres de largeur, un mètre quatre-vingt-dix de hauteur. Sur l'un, un personnage tient un écu orange à neuf besans d'or, 3, 3, 3, à la main droite; la gauche porte, à une pique, une bannière déployée, orange et écussonnée de neuf besans de même. Au bas, prie un personnage agenouillé. Le dernier plan est occupé par une ville fortifiée. Sur le second tableau, un saint terrasse un dragon. Sur un troisième, Jésus, en crucifié, apparaît à un mort couché dans sa tombe et lui dit : ANIMA MORTALIS PRO TE DATUR HOSTIA... Au côté gauche, près du cœur du mort, on voit un crapaud noir prêt à s'élaner sur le cadavre. Sur le quatrième tableau, la Vierge est debout, tenant l'enfant Jésus; elle est nimbée et couronnée. Un personnage, agenouillé, est nimbé et tient une crosse. C'est un saint et un abbé. Il tend les mains vers Jésus qui le bénit; il invoque la Vierge. Marie presse son sein et fait couler un ruisseau de lait dans la bouche de ce saint abbé en extase. Un très beau tableau, qui est dans la cathédrale d'Arras, montre Saint Bernard écrivant et trempant sa plume dans une écritoire où la vierge Marie fait tomber un filet de lait qui s'échappe de son sein. Le personnage de Calais doit également représenter saint Bernard qui a célébré avec une si haute éloquence les louanges de la Vierge. Chacune de ces fresques de Calais est encadrée dans une bordure où l'on remarque dix fois la devise, LE JOUR VIENDRA, séparée tantôt par un écot d'or entrelacé de branches et de fleurs, tantôt par un écusson aux armes de la famille Wodehous, dont un des chefs, Thomas Wodehous, a sans doute fait exécuter ces fresques. On lit, en effet, au-dessus du premier tableau : ORATE PRO ANIMA THOME WODEHOUS. La commission archéologique de Calais s'est mise en relation avec diverses familles Wodehous d'Angleterre; mais jusqu'ici les investi-

gations sont restées sans succès. On a su seulement qu'après la bataille d'Azincourt, une famille Wodehous avait reçu de nouvelles armoiries qui n'ont aucune ressemblance avec celles qui sont peintes à Calais. La devise, LE JOUR VIENDRA, appartient aujourd'hui à la famille Durham. Les fouilles, opérées au pied des piliers qui portent les fresques, n'ont produit que des ossements et des débris de cercueils, mais pas d'inscriptions. Ces fresques paraissent dater de la fin du quinzième siècle. La ville de Calais attache la plus grande importance à leur conservation et ne permettra pas que, sous prétexte de restauration, on les altère et on les rajeunisse. Il est probable que d'autres fresques reposent encore sous le badigeon qui recouvre toute l'église ; mais, faute d'une allocation suffisante, la commission n'a pu continuer ses recherches.

Le comité accueille ces détails avec un vif intérêt ; il remercie M. Pigault de Beaupré de cette communication ; il désire que la commission de Calais poursuive ses investigations et débadigeonne d'autres portions de l'église avec le soin intelligent qu'elle a mis dans la première opération ; il prie M. le ministre de l'instruction publique de renvoyer à son collègue de l'intérieur la notice de M. de Beaupré. On doit désirer ardemment que l'église soit débadigeonnée et que le ministère de l'intérieur accorde un secours suffisant pour obtenir le résultat nécessaire. Les dessins et la notice, envoyés par M. de Beaupré, seront classés aux archives.— M. Didron ajoute que l'abbé, qui reçoit sur ses lèvres le lait qui sort du sein de Marie, est bien saint Bernard ; car le même sujet, avec des inscriptions, se voit dans une église de village, près de Troyes, à Laisnes-aux-Bois. Un vitrail de cette église représente la généalogie de Jésus-Christ. Au bas, à gauche, est saint Bernard à genoux, en habit de son ordre et la crosse adossée à l'épaule. Bernard reçoit dans sa bouche un ruisseau de lait que la Vierge, assise, fait jaillir de son sein, tandis que l'enfant Jésus, placé sur les genoux de sa mère, donne sa bénédiction à l'illustre orateur sacré. Audessus de la tête de Bernard, sur une banderole, on lit : *Monstrare esse matrem*, paroles du saint lui-même. Ce sujet, très fréquemment reproduit sur les vitraux des églises communales du département de l'Aube, prouve la grande réputation de sainteté qu'avait acquise le fondateur de Clairvaux dans le pays qui fut son berceau.

(Voir le *Voyage archéologique dans l'Aube*, par M. Arnaud, peintre à Troyes, correspondant du comité.)

M. Huart, peintre, directeur du musée d'Arles, correspondant, offre de dessiner pour le comité les monumens d'Arles sur lesquels on voudrait avoir des renseignemens. M. Huart adresse : 1° deux vues de l'ancien Palais de Justice d'Arles et des bancs sur lesquels siégeaient les podestats de la royauté d'Arles et les consuls de la république ; 2° le dessin de deux sarcophages antiques du musée qui sont décorés d'instrumens de musique ; 3° le fac simile d'une inscription antique gravée sur les deux côtés de ces sarcophages ; 4° deux dessins représentant des fragmens considérables de deux statues antiques, en marbre blanc, trouvées dans les fouilles du théâtre ; 5° des empreintes de pierres gravées, déposées au musée d'Arles et trouvées dans le théâtre ; 6° quatre dessins figurant des fragmens de statues antiques, en marbre blanc, trouvés également dans le théâtre ; 7° une vue et des détails de la muraille latérale de Saint Honorat, où l'on vient de découvrir les plus anciennes peintures qui existent en France. M. Huart annonce qu'il existe, dans les archives d'Arles, une très belle charte décorée de bonnes peintures qui représentent l'empereur Charles-Quint tout vêtu d'or, coiffé de la couronne impériale et armant un chevalier espagnol ; un second sujet représente le même chevalier à cheval et portant un étendard en forme d'oriflamme. En tête de la charte est le portrait de Charles-Quint, vu de profil, avec la couronne impériale et des vêtemens d'or. Au coin de la partie supérieure, est peint un écusson aux armes du chevalier. Tous les ornemens de cette peinture sont dorés. Cette belle charte, dont M. Huart offre d'envoyer un calque, porte la signature et le sceau de Charles-Quint ; l'empereur est parfaitement ressemblant. Des notices accompagnent les dessins de M. Huart. Les gouverneurs de la Provence venaient, sur les degrés du Palais de Justice, jurer de maintenir les privilèges de la ville d'Arles ; ils juraient la main sur l'Evangile, ou plutôt sur un livre appelé le Livre Noir, et qui ne contient que les anciennes franchises d'Arles. Ce livre a toujours servi d'évangile à la prestation du serment, à cause d'une médiocre peinture représentant Jésus en croix et les quatre attributs des évangélistes. Le Livre Noir sert encore lors de l'installation des autorités municipales d'Arles ; c'est la main sur l'image que les officiers municipaux prêtent le serment.

Sur les deux sarcophages, dont l'un est en pierre froide et l'autre en calcaire grossier, on voit divers instrumens de musique et deux orgues; l'un de ces orgues paraît à vent et l'autre hydraulique. Mais la découverte la plus intéressante est celle de peintures appliquées contre le flanc méridional de Saint-Honorat, à l'extérieur. Saint-Honorat paraît du douzième siècle et peut-être du onzième. Le mur du nord, qui est de cette époque, n'est cependant qu'un placage sur un mur beaucoup plus ancien. Dans les premiers mois de l'année dernière, on faisait des fouilles autour de Saint-Honorat; quelques moellons s'étant détachés de la muraille, on vit apparaître un fût de colonne. La commission archéologique dégagait cette colonne; elle mit à jour un appareil de forme romaine et de gros blocs supportant une large archivolte. Sur le bandeau et le tympan externe de cette archivolte, on vit des peintures à fresque, analogues à celles de Pompéi, et un personnage vêtu d'une robe, d'un manteau et qui est nu-pieds. Ce personnage, que M. Huart prend pour une renommée, doit être un apôtre, comme M. Didron le fait observer. On n'a pas encore dégagé la tête et on ne peut affirmer positivement; mais il a les pieds nus et il est vêtu comme les apôtres sculptés en si grand nombre sur les anciens sarcophages d'Arles. Rien ne serait plus intéressant que de continuer la découverte. Le placage supérieur menace de tomber, mais on pourrait replacer successivement les pierres que l'on enlèverait, après avoir dessiné scrupuleusement toutes les traces de peinture qui apparaîtraient encore. Il est nécessaire d'avoir un dessin entier.

Le comité remercie vivement M. Huart, et pour les offres qu'il fait, et pour l'important envoi qu'il a adressé. Une copie de la charte de Charles-Quint et des peintures qui la décorent serait accueillie avec empressement. La peinture de Saint-Honorat est tout-à-fait capitale; elle reporte à une date très éloignée la fondation de l'église. Le comité espère que la commission archéologique d'Arles poursuivra ses recherches et voudra donner son avis sur la plus ancienne peinture monumentale que la France possède. Il serait peut-être possible de la mettre entièrement à découvert sans replacer les pierres de placage. Dans ce cas, il conviendrait de l'abriter par un auvent; on ne saurait protéger de trop de soins ce monument curieux.

M. Tournal, directeur du Musée de Narbonne, correspondant,

adresse des notes recueillies par lui dans un voyage qu'il vient de faire en Italie. Ces notes, accompagnées de croquis, sont relatives à l'iconographie chrétienne. M. Tournal a relevé beaucoup d'inscriptions et de figures gravées sur des pierres funéraires. Relativement aux inscriptions, M. Tournal fait observer qu'elles sont ordinairement remplies de fautes de grammaire et d'orthographe ; elles indiqueraient par là qu'elles ont été composées par des gens du peuple et pour la classe inférieure. On y voit diverses figures de bélier, agneau, paon, colombe, canard et passereau, de poisson, dauphin, limaçon et cheval, de fiole, canthare et amphore, de balance, peson et boisseau, de chandelier et phare, de vaisseau, de barque et d'ancre, de scie et fléau, de semelles, de formes à chaussure et d'outils de cordonnier, de feuilles de vigne, palme, feuilles de palmier, couronne. M. Tournal croit que tout cela est symbolique. Les semelles ou empreintes des pieds désigneraient, par exemple, le passage de cette vie dans l'autre ; le limaçon ferait allusion à la vie modeste et retirée ; le poisson rappellerait Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur, dont on reconnaît les sigles dans le mot ΙΧΘΥΣ ; le palmier signifierait la force et la victoire, parce que cet arbre vit longtemps et porte de bons fruits ; le boisseau ferait allusion à une vie bien remplie ; l'âme fidèle voguerait vers le Paradis comme le vaisseau vers le port, à la lueur du fanal. — M. Didron annonce que ces questions délicates seront discutées dans les *Instructions sur l'Iconographie chrétienne*, mais résolues un peu différemment. En effet, on n'est pas autorisé suffisamment à étendre l'interprétation symbolique à tous ces objets. A l'exception de la croix, de l'agneau et du monogramme divins, peut-être de la couronne, de la palme et de la colombe, il semble que les autres figures sont emblématiques de la vie matérielle, du métier et non de la croyance du mort. — M. Tournal adresse en outre un dessin de la mosaïque qui décore l'apside de Saint-Jean-de-Latran, à Rome. Cette mosaïque fut exécutée de l'an 1288 à l'an 1294, sous le pape Nicolas IV ; le pontife y est représenté à côté de la Vierge, sans nimbe, à genoux et très petit relativement aux autres personnages. La mosaïque représente la Trinité. En haut, le Père sort des nuages, à mi-corps ; plus bas, le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, souffle des rayons qui enveloppent une croix, symbole du Fils. La croix est richement décorée ; elle plonge dans un lac circulaire, placé au

sommet d'une montagne. Du pied de la montagne, et prenant leur source dans le lac, coulent les quatre fleuves du Paradis Terrestre, le Géhon, le Phison, le Tigre et l'Euphrate. Ces fleuves, auxquels accourent s'abreuver des cerfs et des brebis, viennent se jeter dans le Jourdain où nagent des poissons et des canards. La personification du Jourdain sort du milieu du fleuve; l'archange saint Michel garde une forteresse qui protège le Paradis Terrestre. Le Saint-Esprit porte un nimbe circulaire, uni; le Père a un nimbe carré, inscrit dans un nimbe circulaire. Le nimbe carré, chez les Italiens, est l'emblème d'une vie sainte et se donne aux personages vivans; le nimbe circulaire appartient aux saints morts et désigne l'éternité. Dieu est orné d'un nimbe carré dans un cercle pour signifier qu'il est éternellement vivant; c'est une façon d'exprimer ce que les Grecs entendent par les mots $\text{O } \Omega\text{N}$, qu'ils écrivent constamment sur le nimbe des personnes divines. M. Tournal a remarqué qu'en Italie le Christ porte une robe et un manteau violets, rouges, jaunes ou bleus, et qu'il n'y a rien de fixe pour la couleur du vêtement des personnes divines. Il n'a trouvé qu'un seul exemple de nimbe antique; il est sur une fresque de Pompéi. — M. Didron fait observer que les nimbes antiques sont assez communs sur des sculptures et des médailles. Le nimbe carré n'existe pas en France; il paraît que les Italiens ont été les seuls à en faire usage. Un exemple de nimbe carré, trouvé chez nous, serait de la plus haute importance; il est utile de recommander ce genre de recherches à MM. les correspondans.

M. Pierangéli, conseiller à la cour royale de Grenoble, correspondant, adresse une notice sur des tableaux anciens, peints sur bois, qui existent dans l'île de Corse. Dans une lettre, insérée dans le huitième numéro du Bulletin, page 106, M. Sulpice Boissérée s'étonnait du petit nombre d'anciens tableaux, des quatorzième et quinzième siècles, existant en France, relativement aux peintures du même genre que possèdent l'Allemagne et l'Italie. M. Pierangéli fit donc, à ce sujet, des recherches dans la Corse, qu'il a longtemps habitée, et trouva un certain nombre de tableaux sur bois remontant à une date ancienne. La Corse ayant été ravagée par les révolutions, et conservant encore beaucoup de ces tableaux, il ne paraît pas qu'on doive attribuer aux guerres l'absence de pareils tableaux en France. Mais le procédé de peindre sur bois s'étant in-

troduit en Allemagne, alors qu'on peignait sur toile en France, voilà pourquoi les tableaux sur bois sont communs chez nos voisins. En France, on n'a dû faire que de faibles essais de ce genre de peinture. C'est dans le sud de la Corse et dans les pays les plus écartés que sont en plus grand nombre les tableaux sur bois. Attachés aux anciens objets de leur vénération, les habitans de cette partie de l'île refusent encore de les échanger contre des tableaux de l'école moderne ; il est regrettable qu'on n'ait pas fait ainsi partout. Ces tableaux datent des quatorzième et quinzième siècles. Ils sont peints sur toile enduite de plâtre et collée sur planche, ou simplement sur planche couverte de plâtre également. Ils sont à divers compartimens, ou à volets, en forme de triptyques et surmontés de dais et de clochetons. A Sainte-Lucie de Tallons, dans l'église du couvent, que l'incurie des habitans laisse tomber en ruine, on voit un tableau de grande dimension, divisé en plusieurs carrés, représentant saint François, saint Bonaventure et les quatre évangélistes en adoration devant les mystères de la Vierge. Quoique abandonné, ce tableau n'a presque rien perdu de ses couleurs primitives. Dans l'église paroissiale de la même commune, sont conservés deux tableaux de la même école, représentant la Vierge en compagnie de la Trinité, et saint François soumettant au pape Innocent III les articles de sa règle. Les principaux miracles du chef des Franciscains sont peints sur ce tableau, qui vient, dit-on, du réfectoire du couvent, ainsi que deux autres qu'on a transférés dans l'église de Quenza. Dans l'église de Zonza, existe un tableau de même style, en six encadremens gothiques, représentant plusieurs saints qui entourent la Vierge ; il porte la date de 1525. A Bonifacio, l'église Saint-Dominique, qu'on fait remonter aux Templiers, et où le roman et le gothique se confondent, possède plusieurs petits tableaux sur bois. — Dans le nord de la Corse, les plus remarquables tableaux de ce genre sont à Bastia. Celui de sainte Félicité, qui est dans l'église de la ville, est divisé en plusieurs compartimens ornés de sculptures. Au milieu, dans trois grands cintres, sont placés les saints principaux ; au dessous et au dessus on voit plusieurs figures, au milieu desquelles est Dieu le père, tenant le globe du monde. Ce tableau porte la date de 1577 ; les couleurs en sont très pâles. Dans la même église existent cinq tableaux remarquables, provenant du couvent de Brando.

Ils sont peints sur fond d'or ; trois d'entre eux ont la forme de triptyques. Sur l'un est Jésus en croix, entre Marie et saint Jean ; sur l'autre, saint François d'Assise et l'apôtre saint Pierre ; sur le troisième, saint Jean-Baptiste et saint Antoine ; sur les deux derniers, qui ne devaient n'en faire qu'un, l'archange Gabriel et la vierge Marie. Les couleurs sont fines et les expressions fort belles. La fabrique de l'église a vendu dernièrement un tableau de la même collection, pour subvenir à des frais de réparation. Ce tableau se distinguait, entre les autres, par sa décoration gothique, par le nombre des sujets figurés, par la beauté des traits des personnages, surtout de Marie et de l'Enfant Jésus ; on aurait pu l'attribuer à la première manière de peindre de Raphaël. D'autres tableaux de la même source ont servi, pendant plusieurs années, de bancs dans l'église ; on a fini par les jeter au feu. Un pareil vandalisme n'est plus à craindre pour ceux qui restent ; car une personne, amie des arts et de la religion, les a réunis dans une petite chapelle, et rendus ainsi à la vénération publique. Mais on ne peut assurer qu'on ne les vendra pas au profit de la commune ou de la fabrique. Il ne serait pas inutile de provoquer des mesures qui empêcheraient l'aliénation de pareilles peintures. Les cinq tableaux qui viennent du couvent de Brando figureraient sans désavantage dans le Musée du Louvre, au milieu des peintures de la première salle. Il faut empêcher à tout prix que ces objets passent dans les mains des particuliers et des étrangers.

Le comité remercie M. Pierangéli de sa communication intéressante ; il prie M. le ministre de renvoyer à son collègue de l'intérieur les renseignemens qui précèdent. Il est très important d'empêcher la vente possible ou la destruction des tableaux signalés par M. Pierangéli ; on ne saurait blâmer trop énergiquement la fabrique qui a vendu l'un de ces précieux tableaux, et l'on doit espérer qu'un pareil fait, auquel on va donner de la publicité, ne se reproduira plus. Le comité recommande instamment à MM. les correspondans des recherches du genre de celles qu'a faites si heureusement M. Pierangéli ; il faut que la France prenne à cœur l'art national, comme font l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre. Nous nions nos richesses, parce que nous ne les connaissons pas.

M. Charles Bazin, membre de la société des Antiquaires de Picardie, adresse la lettre suivante :

« Une notice, envoyée dernièrement par M. l'abbé Barraud, a attiré l'attention du comité sur le tombeau remarquable de l'église de Folleville. Le comité ne verra peut-être pas sans quelque intérêt les dessins que je lui sou mets, puisqu'il est passé en principe qu'un dessin fidèle est le complément nécessaire d'une description archéologique. Mes calques reproduisent : 1° les statues de Raoul de Lannoy et de Jeanne de Poix, sa femme ; 2° une des faces latérales de la niche dans laquelle reposent Raoul et Jeanne ; 3° une partie de la vue générale du tombeau : le haut du fond de la niche et une esquisse des ogives de la façade. J'ai indiqué légèrement la statue de Jeanne, à cause d'une correction que le dessin doit subir pour rendre avec fidélité l'expression de la figure. J'ai indiqué faiblement aussi la belle guirlande qui encadre la couche funèbre des deux époux. On remarquera, dans le haut, un crâne occupé à dévorer avec avidité des pois en fleurs et en cosses, qui s'enroulent au dessus de la tête de Jeanne de Poix.

« Dans un autre endroit du tombeau, il s'échappe d'un crâne des tiges de pois, qui s'écossent à côté de la fleur. C'est encore l'image de cette jeune femme qui ne vécut qu'un instant, comme la fleur dont elle a le nom, et que la mort trouva mûre pour la tombe, à la fleur de l'âge. La légende inscrite au bas le dit bien : *Breves dies hominis sunt*. Elle ne fait que répéter ce que la sculpture avait modelé dans son énergique langage. Ce ne serait donc pas par mégarde, ni par pure fantaisie, que l'artiste aurait jeté ces paroles de Job au milieu des fleurs ; il avait son but. Les autres textes sacrés, semés avec des crânes et des ossements humains, dans toutes les parties du tombeau, sont, avec celui que je viens de citer, le développement d'une pensée unique, traduite en ces termes, au frontispice du monument, afin que tout le monde puisse la comprendre : *Craindons la mort, mieulx en aurons*. Justes et pécheurs, chacun a sa part à prendre dans ce grave enseignement. Pour effrayer le pécheur, et lui donner cette crainte salutaire de la mort, l'artiste a transcrit ce passage du Psalmiste : *Mors peccatoris pessima*. Pour déconcerter le juste qui, se reposant sur la pureté de sa vie, attendrait la mort de pied ferme, l'impitoyable ciseau a tracé Marie, sortant radieuse du lys, qui symbolise sa pureté, en même temps qu'il lui rappelle par les paroles des cantiques qu'elle seule est pure devant la justice de Dieu. A tous, l'artiste a dit : *Breves*

dies hominis sunt. Craignons la mort, parce que notre vie, courte en tous cas, ne sera peut-être pas plus longue que celle de Jeanne. Et puis, cette pensée de la mort, il ne veut pas qu'elle pénètre nos âmes, sans qu'elle y produise des fruits. Il profite de l'état de saisissement dans lequel il a essayé de nous jeter par les sentences formidables qu'il a mises sous nos yeux, pour nous présenter une planche de salut dans les paroles que Raoul et Jeanne portent sur leur poitrine. Le pécheur trouvera le Ciel dans son repentir (*abluc nostra delicta*), et le juste dans la prière. Le juste ne peut compter sur sa justice, mais seulement sur la miséricorde de Dieu, qu'il doit invoquer sans cesse : *Æternam vitam nobis da*. J'ignore si c'est à dessein qu'Antoine de Porta a mis la banderole sur laquelle sont écrites les paroles de repentir entre les mains de Raoul, pour qu'il en couvre son épée. Je ne chercherai pas non plus à trouver, sur celle que tient Jeanne, la preuve authentique d'une plus grande vertu. Peut-être le sculpteur a-t-il fait parler les époux séparément, chacun pour son compte ; peut-être a-t-il mis leurs paroles en commun, comme leur tombe. On pourrait dire encore que, sans faire d'application particulière, il suppose l'homme plus grand pécheur que la femme, de même qu'il le suppose plus instruit, d'après sa signature que M. Didron nous a fait remarquer écrite en langage savant, aux pieds de Raoul, et, en langage vulgaire, aux pieds de Jeanne. En tous cas, il est bien vraisemblable que son intention a été que nous prenions notre part dans ces dernières sentences, comme dans les autres. Telle est, si j'ai bien saisi la pensée de l'artiste, la conséquence pratique à laquelle il veut nous conduire par son œuvre. Le tombeau de Folleville est toute une prédication sur la mort. Certes, pour le seizième siècle, c'en est assez. A une époque où les grandes conceptions religieuses s'étaient retirées de l'art, on est trop heureux de rencontrer un artiste qui pense à nous instruire tout en se jouant avec des crânes et des ossements qu'il éparpille au milieu d'arabesques et de rinceaux. Le monument de Folleville, on le voit, n'est pas rendu en entier dans mes calques ; mais je pourrai les compléter, puisque j'ai entre les mains les dessins de toutes les parties. Ceux-ci suffiront, je pense, pour faire deviner le reste.

• Un mot encore sur un drap mortuaire que j'ai trouvé abandonné, dans un coin de la sacristie de Folleville. Ce drap est de

l'époque du tombeau ; comme le tombeau, il est couvert d'omoplates, de fémurs et d'autres débris de la charpente humaine. Il porte écrit, à diverses places et en caractères gothiques : **MEMENTO MORI**. Des miroirs reproduisent ces paroles par une image. Sur la façade du tombeau de Raoul, une femme, une sirène, ce qu'on appelle une *Mélusine*, est sculptée tenant d'une main un peigne à toilette, et de l'autre un miroir, où elle regarde son visage plein de vie. Ce sont des miroirs de cette espèce qu'on voit également sur le drap mortuaire ; mais ils réfléchissent une tête de mort qui sourit d'une façon lugubre.

« Il faut bien que je dise maintenant dans quelle intention ont été faits les dessins originaux sur lesquels j'ai pris des calques. Une colonie d'orphelins venait de s'établir dans une ferme de mon père, appelée *Merle*, à une petite distance de Folleville ; on crut qu'il n'était pas hors de propos de publier une monographie de l'église de Folleville, au profit de cette œuvre. Un jeune artiste polonais, s'associant à cette pensée, fit la généreuse offrande d'un temps que son talent rend précieux, et dessina avec la plus consciencieuse exactitude le tombeau de Raoul dans toutes ses parties, quelques autres détails de l'église et les ruines du château. La charité, en cette circonstance, rendait service à l'art ; car on eût encore attendu long-temps, avant qu'un autre, dans le seul intérêt de l'art, ait eu le loisir de faire quelque chose d'aussi complet. Escortée de ces riches dessins, la monographie de l'église de Folleville pouvait paraître. Les dessins étaient prêts ; mais des difficultés d'exécution, qu'on rencontre dans ces sortes de publications, arrêtaient et arrêtaient encore les personnes qui en avaient conçu le projet. Il serait fort inutile, en effet, de mettre en tête de la monographie que le profit en est pour une maison d'orphelins, si les frais devaient vraisemblablement dépasser le gain. Il faudrait alors ne plus penser aux enfans de Merle et se dévouer pour l'art. Quelques personnes nous conseillent autrement ; elles nous disent que ce ne serait pas en vain qu'aidé de l'appui du comité on réclamerait le concours du gouvernement dans une semblable circonstance. »

Le comité applaudit à l'idée de publier la monographie de l'église de Folleville au profit des orphelins recueillis dans le voisinage ; on doit désirer que l'archéologie chrétienne se propose

souvent un but aussi généreux. Le comité ne doute pas du succès qu'aurait une pareille entreprise et de l'intérêt que le gouvernement y attacherait.

M. l'abbé Barraud, professeur d'archéologie au grand séminaire de Beauvais, correspondant, adresse le croquis d'une miniature placée en tête d'un traité manuscrit de saint Augustin. Le traité a pour titre : *De Genesi ad litteram* ; il commence par : *Omnis divina Scriptura*. C'est dans l'*O* d'*Omnis* qu'est la miniature ; elle représente un personnage jeune, imberbe, nu-pieds, assis au milieu de cet *O*, qui est formé de branchages entrelacés à la manière romane. De la main gauche, le personnage tient le globe du monde ; de la main droite, il bénit à la façon latine. Sa tête est entourée d'un nimbe crucifère. Cette personne est donc une des trois personnes divines. M. Barraud pense que c'est Dieu le père, le créateur auquel se rapportent le texte de la Genèse et la glose de saint Augustin. Cependant ce créateur est imberbe et ne ressemble en rien à l'ancien des jours, comme l'ancien Testament appelle Dieu si souvent. C'est plutôt Jésus-Christ, par qui, puisqu'il est le Verbe de Dieu, toutes choses ont été faites. Cette miniature et tout le manuscrit paraissent dater du onzième siècle (1). — Les Instructions sur l'iconographie chrétienne donneront, à l'histoire de Dieu le père, une gravure de ce Dieu imberbe. — M. Barraud adresse en outre le dessin des fonts d'Espeaubourg (Oise), sur lesquels est représenté un personnage jeune et imberbe tenant en main une sorte d'épée. Ce personnage est orné d'un nimbe crucifère et semble être également Dieu le fils. Ces fonts d'Espeaubourg sont en plomb ; ils ont la forme d'une cuve cylindrique un peu rétrécie par le bas. Leur hauteur est de trente-sept centimètres, la circonférence de deux mètres. Toute la surface extérieure est couverte de bas-reliefs très saillants. On y remarque quatorze arcades à plein cintre dont les archivoltes posent sur des colonnes cylindriques. Sept des niches renferment des rinceaux ; les sept autres, qui sont intercalées entre celles-ci, sont occupées par un person-

(1) Le manuscrit, qui est à la bibliothèque de Beauvais, a été trouvé en juillet 1824, en démolissant l'église de Saint-Quentin, ancien couvent de Génovéfains, où est établie la préfecture actuelle.

nage ayant la main droite étendue et portant à la gauche une épée ou un sceptre ; les pieds posent sur une espèce de coquille à six côtes. Chaque personnage porte une robe et un manteau dont une extrémité passe sur le bras droit, puis sur le bras gauche. Les cheveux ne sont pas disposés partout de la même manière : tantôt ils forment plusieurs tresses diversement contournées ; tantôt ils sont plats et simplement séparés au milieu du front. Quatre des sept figures ont à la tête un nimbe uni ; deux n'ont pas de nimbe, et la septième a le nimbe crucifère. Ces modifications, dans l'entourage de la tête et dans la disposition de la chevelure, paraissent avoir été apportées après coup pour diversifier les figures qui étaient sorties toutes d'un moule unique. On s'est servi pour cela d'un instrument aigu, au moyen duquel on a tracé des lignes en creux. On compte, dans toute l'étendue des fonts, sept feuilles de plomb, soudées les unes aux autres ; chacune d'elles comprend une arcade à figure et une arcade à rinceaux. L'intérieur de la cuve est divisé, par une cloison de plomb, en deux compartimens dont l'un est double de l'autre. Cette cloison est probablement assez moderne. La paroi inférieure est parfaitement plane et n'est percée d'aucun trou. Ces fonts paraissent être du douzième siècle. Les arcades à plein cintre, les chapiteaux à cannelures coniques, les bases à gros tore, la forme des rinceaux, la lourdeur et la pose des figures, l'ajustement des draperies assignent à ce monument une date antérieure au treizième siècle. Il serait difficile, d'un autre côté, de faire remonter ces fonts plus haut que le douzième siècle ; car les personnages n'ont rien de grotesque et les feuillages dénotent une élégance que n'offrent pas ordinairement ceux du dixième siècle.

Le comité accueille ces renseignemens avec intérêt et espère bien que ces fonts d'Espeaubourg ne seront jamais vendus ni fondus comme on vient, malheureusement, de vendre et de fondre ceux de Vias, près de Béziers.

M. Jules Renouvier, correspondant, à Montpellier, écrit que l'église de la commune de Guzargues, canton de Castries, doit être signalée pour un bas-relief qui remplit le tympan du portail. L'archange saint Michel, les ailes déployées, pèse une âme dans une balance ; à côté, le diable, petit corps maigre, aux pieds crochus, aux ailes dressées, porte une main d'une longueur démesurée sur un des bassins de la balance. Le travail minutieux et raide,

les plis anguleux, l'expression narquoise de cette sculpture, la frise d'ornemens qui l'entoure, d'un style plus correct que les figures, comme il arrive toujours, le relief très plat, semblent indiquer le onzième siècle. M. Renouvier envoie le dessin de quelques détails de l'église de Lates, voisine de Montpellier. Ce qui reste de l'ancienne construction, très analogue, par la disposition et l'appareil très soigné, aux églises romanes ordinaires du Midi, s'en distingue par le grand nombre de figures qui y sont sculptées. Les corbeaux de l'abside sont sculptés en tête plate, ce qui est rare dans le Midi; les chapiteaux existant encore dans l'intérieur sont composés de têtes exécutées avec habileté. On peut croire que les autres chapiteaux étaient composés de la même manière; car une série de têtes analogues, fragmentées et portant encore des restes de tailloir, a été encastrée dans le mur grossier qui sert aujourd'hui de façade. Ces têtes sont très variées: il y en a d'hommes, de femmes, de barbues, de frisées, de lisses, de couronnées. Nulle part, dans le pays, on ne trouve la figure employée de cette manière dans la décoration des monumens religieux. L'église de Lates a été construite, vers 1139, par Guillem VI, seigneur de Montpellier. Lates, qui était alors un port fréquenté, communiquant avec la Méditerranée par des étangs et des canaux obstrués depuis longtemps, possédait aussi, au douzième siècle, le château principal des seigneurs de Montpellier; tout cela passa en héritage, au commencement du treizième siècle, dans la maison d'Aragon. Est-il bien certain que les fondateurs d'églises n'aient pas introduit l'effigie de leur famille dans la décoration architecturale, et serait-ce trop s'aventurer que de voir, dans quelques-unes de ces têtes, les portraits, arbitraires, il est vrai, de Guillem de Montpellier? Sur les clefs de voûte de la même église, on voit une femme qui semble sortir du dos d'un dragon et deux individus qui se tiennent serrés l'un contre l'autre.

Le comité remercie M. Renouvier de cette communication à laquelle sont joints des dessins exécutés avec talent et fidélité par M. Laurens, auteur des *Souvenirs d'un voyage d'art à l'île de Majorque*. La sainte qui sort d'un monstre doit être sainte Marguerite; les deux personnages qui se serrent peuvent représenter les Gémeaux. Quant aux figures d'hommes et de femmes qui forment les corbeaux de l'abside ou les chapiteaux des colonnes, il est difficile

d'y voir des portraits ; ce sont probablement des figures de fantaisie, comme on en remarque tant à Saint-Etienne de Beauvais, à Notre-Dame de Châlons-sur-Marne, aux cathédrales de Bordeaux et de Poitiers et dans les églises romanes de la Normandie. Ce genre de décoration est rare dans le Midi ; mais il peut s'expliquer par les relations que Lates pouvait avoir, au moyen de son port, avec les artistes des autres contrées.

M. l'abbé Texier, curé d'Auriat, correspondant, donne des détails sur le tombeau de Jean de Langheac, évêque de Limoges, mort en 1541. Ce monument est placé au pourtour intérieur du chœur de la cathédrale de Limoges ; il se compose d'un soubassement richement décoré de bas-reliefs et d'arabesques, et de quatre colonnes corinthiennes supportant un entablement en attique, dont la frise surhaussée est, comme le soubassement, revêtue de magnifiques bas-reliefs qui reproduisent des scènes empruntées à l'Apocalypse. Plusieurs personnes le placent au rang des œuvres les plus remarquables de la renaissance. Il occupe l'intervalle de deux piliers et se trouve adossé à la clôture du chœur exécutée pendant le dix-septième siècle et rétablie économiquement en 1802. Cette clôture se compose, à l'extérieur, d'une maçonnerie grossière ; à l'intérieur, de boiseries encadrant des tapisseries de valeur médiocre. M. Texier ajoute : « J'appris dernièrement que la face postérieure du tombeau n'était pas engagée tout entière dans la maçonnerie, que les briques superposées qui la forment s'arrêtaient à la hauteur de l'entablement, et que des figures se fesaient remarquer sur cette partie. La tapisserie fut enlevée avec précaution, et j'ai pu voir de mes yeux et toucher de mes mains sept bas-reliefs d'une conservation d'autant plus remarquable que, cachés depuis deux siècles, ils n'ont pas eu, comme le reste du monument, à subir les atteintes du marteau et de la brosse. L'ocre jaune les a respectés. Sauf la corniche, violemment brisée, parce que la saillie aurait interrompu les lignes plates et carrées du tapissier, cette face du tombeau est intacte. Trois bas-reliefs décorent le soubassement. Placés à quelques centimètres des dossiers des stalles rivés sur place, ils ne sont pas accessibles à la vue, et je regrette de n'avoir à décrire que ceux de la frise, au nombre de quatre. Ils retracent des scènes empruntées à l'Apocalypse. Les feuillets du livre sacré continuent à s'y dérouler de gauche à droite. Le pre-

mier bas-relief, dans cet ordre, représente *l'ange vêtu d'un nuage et couronné de l'arc-en-ciel, dont la face était comme le soleil et les pieds comme des colonnes de feu*. Chap. X, vers. 1^{er}. Le sculpteur a, pour ainsi dire, cherché à rendre mot à mot ce texte d'une traduction si difficile, et l'ange est en effet représenté par deux fûts enflammés et surmontés d'une face radiée. Tout à côté, saint Jean reçoit le livre qu'il doit dévorer. Chap. X, vers. 10. Au bas-relief suivant, nous sautons au chapitre XII, vers. 1. Et un *grand signe apparut dans le Ciel : Une femme revêtue du soleil ; la lune était sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles*, etc. Le texte est encore traduit mot à mot. La Vierge, ailée, est au centre d'une auréole rayonnante ; ses pieds foulent le croissant, et douze étoiles couronnent sa tête. Le dragon à sept têtes s'avance pour la dévorer ; mais Dieu veille sur elle au haut des cieux, et des anges armés de lances ou de glaives vont trancher les têtes ou les clouer contre terre. Cette scène est composée et exécutée avec beaucoup d'imagination. Les cous onduleux du monstre ont beau se replier et se tordre dans toutes les directions, à chaque tête est opposé un ange vainqueur. Il faut encore admirer la délicatesse de l'exécution : les cous du monstre se détachent à vide de la pierre ; les figures ont cependant peu de relief. Nous sommes au chap. XIII, vers. 8 : la bête à sept têtes reçoit les hommages de la terre ; un moine est au nombre de ses adorateurs agenouillés. Son triomphe sera court cependant : au haut des cieux, le Fils de l'Homme, porté sur les nues, arme sa droite redoutable d'une *faucille aigüe*. Chapitre XIV, vers. 14. Les têtes de la bête, exécutées en ronde bosse ou en relief plus ou moins senti, selon les plans qu'elles occupent, diffèrent toutes de forme, d'attitude et de position. Une étude plus attentive m'apprendra s'il faut y voir la personnification des sept péchés capitaux. Les bas-reliefs du soubassement continuent sans doute l'illustration du texte sacré ; mais je regrette de n'avoir pu constater que leur existence et leur conservation parfaite. »

Le secrétaire soumet un dessin exécuté à la plume par M. Jules de Verneilh, et qui reproduit la scène des quatre cavaliers de l'Apocalypse. Le comité émet le vœu que ces admirables bas-reliefs soient moulés avec soin et placés à l'école des Beaux-Arts. Il est possible que Jacques d'Angoulême, qui lutta avec avantage contre Michel-Ange, à Florence, ait exécuté ces sculptures. En tout cas,

le monument de M. de Langheac est une des plus belles œuvres de la renaissance.

M. Texier écrit en outre : « Depuis plusieurs mois, j'avais ouï parler d'une abbaye d'Espagne, autrefois située dans un bois, près du village du même nom, à une lieue, dans la commune de Sauviat (Haute-Vienne), et sur laquelle se tait la *Gallia Christiana*. On mentionnait vaguement des pierres sculptées trouvées à diverses époques ; des récits fort merveilleux avaient cours à ce sujet dans ces contrées, et le bois où gisaient ces débris portait en effet le nom patois d'abbaye (l'oboyo). Je résolus de vérifier le fait, et, malgré la présence d'un guide, il me fallut errer pendant plus d'une heure dans les fourrés fort épais d'un taillis pour trouver trace de constructions. Nous arrivâmes enfin sur un terrain boisé comme tout le reste, mais où, malgré les arbres et la terre végétale qui recouvrait les murs, il était facile d'en suivre la trace dans un espace carré dont chaque côté avait une étendue de plus de cent mètres. En divers endroits on avait pratiqué des fouilles pour l'extraction de pierres granitiques de grande dimension et régulièrement taillées. Il n'y avait pas à en douter : malgré le silence des auteurs et des fouilles, la tradition reposait sur des faits certains ; là, avaient existé des constructions vastes et solides. Mais de quelle époque dataient ces constructions ? Il n'était pas facile de le dire ; l'état des lieux apprenait seulement que leur destruction datait d'une époque reculée, la couche de terre végétale de nouvelle formation, qui recouvre les débris, ayant partout une épaisseur qui dépasse 0^m60. Avec la permission du propriétaire, les fouilles ont été agrandies, et j'ai obtenu un nombre considérable de pierres sculptées, chapiteaux, bases, fûts, colonnes, claveaux, que j'ai fait déposer à mes frais au presbytère de Sauviat, où ils seront conservés avec soin.

« Je donne sur la feuille jointe à ces documens un trait exact des plus curieux de ces débris. Au n° 1, chapiteau décoré de quatre feuilles lancéolées. Ce chapiteau devait être isolé. Aux nos 2 et 3, cinq chapiteaux semblables au précédent, taillés dans la même pierre et réunis par un tailloir commun. Les fûts cylindriques avaient une longueur d'environ 2^m 30. Ces colonnes, réunies sans adhérence, paraissent avoir supporté une suite d'arcades (un cloître, sans doute). Ce motif très original est unique dans les trois départemens de la Creuse,

de la Corrèze et de la Haute-Vienne; il est d'autant plus remarquable que dans ce pays le roman est partout sévère et un peu lourd. D'autres colonnes, d'un module un peu différent, étaient aussi réunies deux à deux. Les fûts découverts sont tous cylindriques et ne se rapportent pas tous aux chapiteaux trouvés; leurs diamètres varient assez notablement. Un de ces débris les plus curieux est un chapiteau (n° 6), dont la taille indique qu'il n'a jamais été terminé. Un trait creux trace les feuilles que le ciseau devait y sculpter ensuite dans la forme du chapiteau n° 1. Des pilâstres carrés avec moulures aux angles, des bases romanes de colonnes à demi-engagées complètent les débris découverts. Les fouilles vont continuer; tous les débris sculptés qui viendraient à être mis à jour seront recueillis par mes soins et déposés au presbytère de Sauviat.

« L'année 1841 ramenait une cérémonie très populaire et qui est particulière au diocèse de Limoges. Je veux parler de l'ostension des reliques des saints. Tous les sept ans, depuis le dimanche de *Quasimodo* jusqu'à celui de la Trinité, les trésors des églises sont ouverts et exposés à la vénération des fidèles. Tout en satisfaisant ma piété, je pouvais à cette occasion recueillir des renseignements d'une haute importance, et je n'y ai pas manqué. Je possède les procès-verbaux de distribution du trésor de l'abbaye de Grandmont, supprimée en 1769, et un manuscrit inédit, intitulé: *Voyage des frères de Grandmont à Cologne et en Allemagne, pour recueillir les corps des Vierges de Cologne, donnés par l'abbé de Siberge, en 1181*; et c'est à l'aide de ces pièces que j'ai pu m'expliquer l'origine et le style d'une foule de châsses romanes et autres. Tous les monumens que j'ai visités et le précieux manuscrit seront publiés et décrits dans mon travail sur les émaux.

« Je vais présentement indiquer les reliquaires les plus importants.

« Ambazac possède la châsse émaillée, ornée de filigranes et de pierreries, qui conserve les reliques de saint Etienne de Muret, fondateur de l'ordre de Grandmont. Cette châsse magnifique, d'environ 1^m sur 0^m70, représente, dans la forme qu'elle avait au douzième siècle, l'abbaye de Grandmont, chef-lieu d'ordre, comme on sait, de plus de douze cents monastères. Au même endroit est déposée la ch'almatique, très bien conservée, de saint Etienne de

Muret. Elle est fermée aux manches , très longue et très ample ; des fils de soie bleue et violette y dessinent, sur fond de fil, des aigles dans des arabesques circulaires. L'étoffe très souple, quoique fort épaisse, suit les mouvemens du corps sans l'embarrasser, à l'encontre des raides et empesés vêtemens sacerdotaux de nos jours. Cette dalmatique, qu'une suite de certificats authentiques et en bonne forme fait remonter jusqu'en 1175, est assurément, à tous les titres, un des précieux échantillons de l'industrie de nos pères.

« Il reste bien peu de chose de la célèbre abbaye de Grandmont. Reconstituée en 1760 par le dernier abbé, l'église avait la forme et presque les dimensions de Sainte-Geneviève de Paris. Tout a été détruit, et les ouvriers fouillent présentement dans les fondations. Ils avaient en ma présence mis à nu plusieurs chapiteaux romans de l'ancien monastère, du plus gracieux travail, *utilisés* dans les fondations au dix-huitième siècle ; j'en ai fait l'acquisition, et ils vont être déposés à mes frais au presbytère de Saint-Silvestre, commune dans laquelle est situé Grandmont.

« A Saint-Silvestre, j'ai vénéré la relique de saint Etienne de Muret. Elle est renfermée dans un buste d'argent donné par le cardinal Brissonet au quatorzième siècle. Le buste a été mutilé pendant la révolution, mais la tête est bien conservée; elle a un caractère mâle et sévère. La couronne de cheveux est dorée; la grille, qui permet de voir les ossemens, est fermée par des quatre feuilles lancéolées. C'est le seul portrait authentique du saint.

« L'église des bouchers de Limoges possède un coffret émaillé du treizième siècle ; il peut servir à montrer toute la distance qui sépare les ciseleurs du treizième siècle de ceux des siècles antérieurs. Ces messieurs possèdent encore une croix émaillée à deux traverses, et j'ai découvert dans un coin une crosse émaillée, identiquement semblable à la crosse, n° 2, de la *Statistique monumentale de Paris* ; compte fait, c'est la cinquième crosse connue ayant cette forme.

« La cathédrale de Limoges, reconstruite aux treizième, quatorzième, quinzième et seizième siècles, remplaçait une église du onzième siècle, consacrée, en 1095, par le pape Urbain II. Cette ancienne cathédrale, dont il ne reste que des parties peu importantes, avait une vaste crypte obstruée aujourd'hui par des décombres et dont une petite partie, correspondant à la place occupée

par le maître-autel, sert de caveau funéraire. Ce caveau est ouvert à de rares intervalles, et j'ai pu y pénétrer récemment. J'ai été agréablement surpris en apercevant sur la voûte une vieille peinture qui a conservé tout son éclat : c'est le Christ apocalyptique et roman entre les symboles des évangélistes. Il est vêtu d'une tunique rouge et d'un manteau bleu. Selon l'usage, il tient le livre scellé de la main gauche ; sa droite bénit. Sa tête est auréolée d'un nimbe crucifère, ses pieds nus paraissent supportés ou baisés par un ange. Sauf les joues qui se sont écaillées, toute cette peinture est très fraîche, et cependant l'histoire et les caractères archéologiques sont d'accord pour reculer son exécution jusqu'au onzième siècle !

« Il y aurait beaucoup à dire sur la magnifique église romane et ogivale d'Eymoutiers, et sur ses *deux cents mètres de vitraux peints* ; ce sera l'objet d'un prochain rapport motivé sur leur triste état. Je dois, pour le moment, me contenter de citer douze reliquaires du moyen-âge, et surtout une belle croix ornée de pierres gravées, imitant des intailles antiques. Le comité les appréciera, car je réunis les empreintes à ma lettre.

« Le Châlard (commune de Ladignac, arrondissement de Saint-Yrieix) possède une châsse de 0^m60 sur 0^m35, couverte de plaques de cuivre émaillées et ornées de figures en relief. D'un côté l'éternel Christ roman y bénit entre les symboles des évangélistes. Sa tête est ceinte d'une couronne à trois triples fleurons. De l'autre côté, la Vierge bénit aussi entre les figures des douze apôtres, comme sur la face antérieure. Ces apôtres n'ont d'autre emblème qu'un livre. Cette châsse, hors le temps des ostensions, est déposée dans une niche ogivale creusée dans le mur et couverte de fresques du quinzième siècle ; sur la voûte, prient des anges vêtus de blanches tuniques ; un abbé en pluvial, crossé et mitré, de grandeur naturelle, bénit dans le fond. La niche est recouverte par une boiserie en chêne de 3^m65 sur 3^m90, divisée en vingt-trois panneaux imitant des fenestragés flamboyans. Aucun de ces panneaux ne ressemble à l'autre ; ils conservent encore des traces de peinture et de dorure. Je n'ai pu, à mon grand regret, pénétrer dans la crypte où reposent les cendres du valeureux chevalier qui monta le premier sur les murs de Jérusalem, de Gouffier de Las-

« Saint-Yrieix, chef-lieu d'arrondissement, possède une église remarquable dont j'aurai l'honneur de parler une seconde fois : j'y ai remarqué trois coffrets en émail de l'époque romane, et un buste en argent, à filigranes de Saint Yrieix. Je ne mentionne ici ces objets que pour mémoire, et j'y reviendrai une autre fois. »

M. Texier, outre quelques dessins donnant les bases, fûts et chapiteaux de l'abbaye d'Epagne, adresse les empreintes de six pierres gravées qui ornent une croix reliquaire d'Eymoutiers. Ces pierres sont antiques et gravées de personnages, génies ou divinités du paganisme.

M. Oudin, curé de Bourron, correspondant, annonce qu'il vient de découvrir dans l'église de Recloses, près de Fontainebleau, des sculptures sur bois de chêne, en ronde bosse et peintes. Dans quelques sujets, la dorure est mêlée à la peinture pour varier la richesse des ornemens ; tout est assez bien conservé. La sculpture représente des sujets historiques de la Bible et des sujets allégoriques. On y voit un char dirigé par un ange et mené par un lion, un bœuf, un aigle. L'ange, le lion, l'aigle et le bœuf sont les attributs des quatre évangélistes, par l'esprit desquels ce char, qui contient les raisins de la vendange mystique, est conduit. Ces raisins sont jetés sur un pressoir où est étendu Jésus-Christ, qui mêle son sang à celui des raisins. Le Christ lève la main gauche et entr'ouvre la bouche comme pour prononcer ces paroles du chapitre 63 d'Isaïe : *« Torcular calcavi solus. »* Près de là, on voit la vigne cultivée et vendangée par les apôtres ; ce sont les deux premiers tableaux servant de pendant et comme d'introduction à ceux du char et du pressoir. Ce sujet était affectionné à la fin du moyen-âge et à la renaissance ; il est peint sur un beau vitrail de Saint-Etienne-du-Mont. Ces sculptures sont taillées dans l'épaisseur du bois et sans pièces de rapport, ce qui augmente leur mérite. Les personnages sont au nombre de cinquante-quatre.

Le comité espère que M. le curé de Recloses ne se défera jamais, même avec le consentement de son conseil de fabrique, de ces sculptures qui ont de l'intérêt surtout pour l'église où elles se trouvent et pour laquelle elles ont été faites. On ne doit mettre dans les musées que les objets qui périraient faute d'abri et qui n'ont plus aucune destination.

M. Lucien de Rosny déplore les restaurations inintelligentes exé-

cutées anciennement aux verrières de la collégiale de Champeaux. Le maçon du village, chargé de ce travail, a remplacé les fragmens de vitraux tels que le hasard les apportait sous sa main. On voit des personnages marcher sur leur tête, quand il leur reste une tête, tandis qu'ils sont coiffés de leurs pieds. On remarque un Christ ou un ange ayant une figure barbue et s'élevant dans les airs sur des ailes de pourpre. Ces remaniemens rendent difficile l'étude de ces vitraux dont plusieurs sont, en outre, entièrement couverts de plâtre et de mortier. M. de Rosny vient de déplâtrer une figure de diable placée dans une fenêtre du chevet de l'église, derrière la chapelle Saint-Jean, dite aujourd'hui de Saint-Antoine. Ce diable, dont un calque est envoyé par M. de Rosny, est nu, armé de griffes palmées au pied. Une figure humaine et barbue lui tapisse le ventre; une queue se recourbe le long de son échine. Ses oreilles sont longues et ses cheveux hérissés. Il a des cornes. Il tire une langue énorme et tient à deux mains un soufflet avec lequel il cherche à éteindre un cierge que porte une sainte.

Cette sainte est la patronne de Paris, Geneviève, contre le cierge de laquelle le diable fit inutilement vent et furie. La face, qui couvre le ventre de ce démon, n'est pas rare; il y a des satans dont le corps entier n'est qu'un assemblage de figures humaines. Il en sera donné plusieurs exemples gravés dans les instructions sur l'iconographie chrétienne.

M. Goze, correspondant à Amiens, adresse un dessin des armoiries des neuf principales familles de Picardie, et le proverbe qu'on leur attribuait. Ces familles sont : Ailly, Mailly, Créquy, Picquigny, Moreuil, Roye, Rambures, Rubempré, Renty (1). A

(1) Voici le proverbe qui les caractérise :

Ailly, Mailly, Créquy,
Tel nom, telles armes, tel cry ;
Picquigny, Moreuil, Roye,
Ceints de même courroie,
Feroient la guerre au roy ;
Rambures, Rubempré, Renty,
Belles armes et pitieux cry.

Dans les ouvrages de blason imprimés sous Louis XIII, on supprima ce vers :

Saint-Riquier, près d'Abbeville, la chapelle haute de la trésorerie porte à la voûte vingt-deux écussons, presque tous parfaitement conservés et d'un bel effet. Cette chapelle haute est due aux soins et aux dons de l'abbé Eustache Lequien, issu d'une des plus anciennes familles de Picardie. Il fit travailler au monastère depuis 1487 jusqu'en 1511. Il voulut qu'on suspendit aux voûtes les armoiries des illustres personnages qui avaient fait des donations à l'église. Le prêtre, en s'habillant pour dire la messe, était averti par ces écussons qu'il devait prier pour les bienfaiteurs du couvent. Là aussi, et comme correctif de la vanité, on voyait, peints à fresque, les trois morts et les trois vifs. Vingt-deux écussons restent encore et sont placés à l'intersection des nervures nombreuses de la voûte. Les armoiries sont de Saint-Riquier, de Bourgogne, de France, d'Anjou ou Valois moderne, de Bourgogne moderne, d'Avignon ou Valois ancien, de Berry, de Hainaut, d'Artois, de Bourbon, de Flandre, de Bretagne, de Champagne.

Le comité encourage M. Goze dans ses recherches ; l'histoire des provinces est toujours écrite en partie dans le blason.

M. le baron de Crespy-Leprince, correspondant, adresse un dessin d'une riche cheminée de la renaissance qui existe à Fontenay-le-Comte (Vendée). Une notice est jointe au dessin : « Cette cheminée est dans l'hôtel que Louis III de La Trémouille, duc de Thouars et le plus puissant seigneur du Poitou, fit construire en 1563. C'est dans la grande salle de réception, éclairée par quatre larges et hautes fenêtres, qu'on voit cette cheminée. Les pierres qui la composent sont assemblées avec un grand soin ; leur couleur est d'un jaune luisant et poli et fait penser que ce monument a été doré. Il ne reste cependant aucune trace évidente de dorure. A l'exception de deux têtes de cariatides et de quelques ornemens sans importance, les sculptures sont parfaitement conservées, grâce à l'énergie des propriétaires, qui ont toujours su préserver l'hôtel entier du marteau des vandales et de la brosse des badiageonneurs. Plusieurs figures sont inexplicables ; mais on remarque

Feroient la guerre au roy , qui , du reste , a dû être intercalé, car il gêne la symétrie et rime assez mal. L'influence du cardinal de Richelieu ne fut sans doute pas étrangère à ce retranchement.

au milieu d'elles la grande fée du Poitou, Mélusine, qui préside à toutes les constructions de la province. Elle est en syrène et faisant sa toilette. Claude de La Trémouille, fils du duc Louis III, donna un bal à Henri IV dans la salle où est cette cheminée.

M. Auguste Pelet, correspondant, à Nîmes, adresse un rapport sur une statue en marbre, découverte près de Beaucaire, au mois de juillet de l'année dernière. C'est en fouillant les terres pour remblayer la brèche ouverte par les inondations dans la digue du Rhône, que les ouvriers ont trouvé cette statue, à quelques mètres dans le sol. Elle représente Jupiter aux pieds duquel est l'aigle, son symbole. Elle est d'un travail gallo-romain. Sa hauteur totale est de 87 centimètres. Elle a dû être placée dans le musée de Nîmes.

Le comité prie M. Pelet de lui envoyer un croquis de cette statue.

M. Pigault de Beaupré, correspondant, à Calais, adresse une notice sur une monnaie gauloise trouvée récemment dans le marais de Fréthun, près de Calais. Cette monnaie est en or et pesant six grammes; elle était sous la tourbe, à un mètre de profondeur. Une monnaie à peu près semblable avait été trouvée au même endroit, un an auparavant; elle a été vendue à un orfèvre. Dans tous les marais du Calaisis, où règnent généralement des bancs de tourbe, on rencontre fréquemment des monnaies, des figurines et des poteries du Bas-Empire, ou des époques gauloise et romaine. Ces objets ont dû être apportés avec les inondations dont, aux époques reculées, le pays a été victime.

Le comité prie M. Pigault de Beaupré de lui envoyer une empreinte de cette monnaie pour qu'on puisse en étudier la date et l'attribution.

M. Morellet, professeur de rhétorique au collège de Nevers, annonce qu'on a découvert au Champ-de-Reine, près d'Alluy, des constructions, des médailles, des poteries, des statuettes, des ustensiles et des objets de toilette de l'époque romaine. Tout cela était mêlé à des ossements d'hommes et d'animaux. Trois planches extraites d'un ouvrage, *le Nivernais*, sont jointes à cette notice; elles représentent la plupart des objets antiques décrits par M. Morellet.

Les lettres, notices, dessins et lithographies, envoyés par MM. les correspondans et dont il vient d'être rendu compte, se-

ront classés aux archives. Le comité rappelle à MM. les correspondans qu'une notice et une description, si exactes qu'elles soient, sont toujours insuffisantes pour faire apprécier convenablement un monument figuré et même bâti; il faut toujours, autant que possible, joindre un dessin au texte.

Sur la demande de M. le comte de Montalembert, M. le président remet à la prochaine séance une discussion relative au système d'architecture qu'il conviendrait d'adopter dans la construction des églises modernes.

CINQUIÈME SÉANCE.

Mercredi 9 mars 1842.

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE GASPARIN.

M. Hazé, peintre à Bourges, correspondant, fait hommage d'une gravure représentant le portail occidental de la cathédrale de Bourges. M. Hazé annonce qu'il a déjà envoyé un exemplaire de cette gravure avec des notices sur le Berri, et des réponses au Questionnaire pour plusieurs communes du département du Cher. — Ni le premier exemplaire de la gravure, ni les notices, ni les réponses ne sont parvenues au comité. L'adresse n'a pas dû être placée d'une manière suffisante par M. Hazé.

CHARPENTE DES ANCIENS ÉDIFICES.

M. Segrétain, architecte du département des Deux-Sèvres, correspondant adresse une nouvelle note relative à l'essence des bois des anciennes charpentes. « La ville de Poitiers, écrit M. Segrétain, renferme un grand nombre de constructions avec des charpentes contemporaines de la maçonnerie.

« Parmi ces constructions il en est deux, le *Palais de Justice* et la *Cathédrale*, dont j'avais souvent entendu citer les charpentes, la première surtout, qui est apparente, comme modèles de ces anciennes *forêts* en chataignier exemptes de toiles d'araignées. J'ai, en outre, étendu mes recherches à l'ancienne église romane, si remarquable et si connue de Notre-Dame, ainsi qu'à quelques maisons du quatorzième siècle, époque où a été bâti le quart des maisons qui composent les anciens quartiers de cette ville. J'ai parcouru ces charpentes dans tous leurs étages; je les ai visitées, examinées avec soin et, pour ainsi dire, chevron à chevron jusque sous la pointe aiguë de leurs faites. J'en ai, chemin faisant, détaché de nombreux

échantillons, du nombre desquels j'ai extrait ceux ci-joints, d'un volume tel qu'a pu me le permettre l'instrument dont je disposais, et en m'attaquant, avec toute la conscience dont je suis susceptible, à celles des pièces qui, par leurs caractères extérieurs, me paraissent rappeler le plus le châtaignier. J'ai porté le scrupule sur ce point jusqu'à faire choisir ces pièces, lorsqu'elles étaient à portée convenable, par une personne qui m'accompagnait, entièrement désintéressée dans cette recherche.

« J'ai parlé des charpentes du Palais de Justice, de la Cathédrale, de Notre-Dame et de quelques maisons du quatorzième ou du quinzième siècle. Il va sans dire que je me suis exclusivement attaché, car cela seul allait à mon but, aux portions de ces charpentes qui sont les plus anciennes. Ainsi, pour le Palais, c'est à la grande salle (ancienne salle des gardes), et à un pavillon latéral, qui paraissent dater du quatorzième siècle, que je me suis attaqué; pour la cathédrale, j'ai négligé toute la partie antérieure, dont la construction, comportant des fermes, accuse le seizième ou peut-être même le dix-septième siècle; je n'ai visité en détail que le tiers oriental correspondant au chœur de l'église, vaste et admirable ensemble de chevrons portant ferme de 18 à 20 mètres de hauteur verticale, liés seulement, sans aucune entretoise, panne ni falte, par son lattis et quelques contrevents noyés qui en font partie. Pour Notre-Dame, je me suis borné à observer la couverture de la nef centrale qui, par ses pentes épousant celles du fronton, par l'absence complète de traces d'incendie le long des murs de la tour (traces si fréquentes dans notre Poitou), enfin par son extrême vétusté qui en a successivement déversé les *fermes-chevrons* jusqu'à les éloigner par fois à 1 mètre 30 centimètres de la verticale, offre des caractères qui autoriseraient peut-être à la faire remonter au treizième ou douzième siècle. La couverture des bas côtés est bien moins ancienne, quoiqu'elle ne soit pas bonne non plus. Enfin, dans les maisons particulières, j'ai apporté le même soin à élaguer tout ce qui, par ces fermes ou des indices quelconques, annonçait une époque postérieure au quinzième siècle. De ces maisons, au reste, je ne donne qu'une seule série d'échantillons, pour ne pas grossir inutilement cet envoi.

« Ces échantillons ne permettent pas, à mon avis, d'hésiter à déclarer que la masse des charpentes dont je parle est en chêne, et

que, s'il y existe du châtaignier, ce n'est que par exception ; dans mon opinion , elles n'en renferment pas un *seul morceau*. Et cependant, au moment même où je les parcourais, les gardiens-cicéroni ne manquaient de me faire remarquer qu'elles en étaient entièrement composées ; un ouvrier qui a placé, il y a quelques années, des paratonnerres sur la cathédrale , me tenait le même langage. Exemple remarquable de l'empire qu'exercent sur nous les préjugés en nous aveuglant au point de nous empêcher d'observer les choses mêmes qui sont sous nos yeux, celles qui nous sont le plus familières.

« Après avoir examiné et mis hors de doute, selon moi, l'essence du bois employé aux charpentes les plus remarquables de nos environs, il me reste à rendre compte des observations que j'ai faites sur les toiles d'araignées qu'elles renferment.

« Considérées en masse, ces charpentes, celles du Palais, de la Cathédrale et de Notre-Dame surtout, en paraissent exemptes. Cependant, il en existe de petites, dans une multitude d'anfractuosités, ainsi que je l'ai signalé dans ma première note, et que le montre un des échantillons; Mais, après tout, ce n'est pas de celles-ci qu'il s'agit, et peut-être même appartiennent-elles à un autre insecte que l'araignée; je n'ai pas vérifié le fait. Mais en outre, en y regardant d'un peu près, on y rencontre assurément de grandes toiles tissées, comme à l'ordinaire, dans les angles. Seulement, ces toiles qui sont très rares ou qui, à bien dire, manquent à peu près totalement dans la masse profonde de ces charpentes, apparaissent de plus en plus pressées à mesure qu'on approche des extrémités. Par exemple, elles y sont assez nombreuses à la rencontre du toit avec les pignons en maçonnerie et sur les premières fermes, surtout si les fenêtres percées dans ces pignons sont grandes et fermées par des vitrages au lieu de volets pleins. On ne manque jamais d'en observer plusieurs autour de chacune des toutes petites lucarnes laissées pour donner de l'air ou pour sortir sur les toits. On en voit aussi dans tous les lieux où un rayon de soleil a pu passer pendant quelque temps par un faux joint d'ardoise, et surtout tout le long du faitage, là où les ardoises ayant peu de longueur peuvent facilement être détachées et ne sont pas soigneusement remplacées, parce qu'il y a peu d'eau à craindre en cet endroit. En un mot, les grandes toiles n'existent pas dans la sombre profondeur des char-

penes ; mais elles se produisent aussi nombreuses qu'à l'ordinaire dans tous les endroits éclairés. C'est une observation incontestable dans les édifices que j'ai visités, et je la livre avec d'autant plus d'assurance qu'elle m'a été confirmée par mon compagnon de voyage qu'aucune prévention ne pouvait égarer.

« J'ajouterai que si cette observation était étendue à un grand nombre d'édifices et reconnue vraie en général, on pourrait être conduit à expliquer le phénomène, non plus par l'essence des bois, mais d'une manière tout-à-fait conforme aux règles de l'histoire naturelle, en disant que les araignées s'établissent, comme tous les êtres, partout où elles peuvent trouver leur pâture ; et que si on ne les rencontre pas au centre obscur de nos hautes charpentes, c'est que les moucheron et autres insectes, contre lesquels elles disposent leurs toiles, fuient l'obscurité, pour se diriger, comme on le sait, vers la lumière ; ils obéissent en cela sans doute à un instinct du même ordre que le motif qui fait qu'ils y rencontrent leur perte. Qu'on me pardonne d'avoir hasardé cette note spéculative, alors que je me proposais en commençant de ne pas sortir du domaine de l'observation matérielle. »

A cette note sont joints divers échantillons de charpentes étudiées par M. Segrétain. Le comité, qui possède maintenant des échantillons de bois provenant des cathédrales de Reims, d'Amiens, de Rouen, de Chartres, de Sens, décide, sur la proposition de M. Leprévost, que ces morceaux d'anciennes charpentes seront adressés au cabinet d'Histoire naturelle, par l'entremise de M. J. Desnoyers, bibliothécaire de cet établissement. MM. les botanistes du cabinet d'Histoire naturelle seraient priés de déterminer l'essence de ces bois de charpente, et d'adresser une note au comité à ce sujet. On pourrait peut-être placer ces échantillons dans les galeries de botanique ; on les y classerait, en faisant une catégorie particulière, comme bois employés dans les anciens monumens de la France.

DISCUSSION SUR LA CONSTRUCTION DES ÉGLISES NOUVELLES.

M. le vicomte Léon de Laborde craint que M. le préfet de la Seine n'ait abandonné le projet de faire construire une église en style gothique sur le terrain de Belle-Chasse. Un projet, rédigé

par un architecte de Paris, n'a pas été accueilli par le conseil municipal et a été rejeté par le conseil des bâtimens civils. Il serait fâcheux cependant qu'on abandonnât l'idée de bâtir à Paris une église dans le style ogival ; le comité devrait faire connaître son opinion à cet égard.

M. Grillon répond que le conseil municipal ne repousse pas, en principe, les projets qui lui sont soumis de construire des églises selon le système gothique. Le conseil ne peut rejeter un principe dont il n'a pas à s'occuper ; mais il ne doit pas accepter un projet qui dépasse le crédit qu'il est appelé à voter. C'est ce qui est arrivé pour le devis du projet d'église à construire sur le terrain de Belle-Chasse ; trois millions seulement étaient demandés pour une église qui en aurait exigé six. De son côté, le conseil des bâtimens civils ne rejette pas non plus le principe des constructions modernes en style ogival. Une discussion approfondie a eu lieu dans le sein du conseil sur ce sujet, à l'occasion d'un projet d'église gothique pour la ville de Nantes. Le conseil, après avoir décidé qu'il ne prescrivait ni ne proscrivait les constructions modernes en style ogival, a adopté le projet qui lui était soumis pour l'église de Saint-Nicolas, à Nantes. Tout projet qui satisfera aux conditions de beauté et de bonne exécution sera infailliblement admis. Les projets rejetés par le conseil des bâtimens civils ne répondaient pas sans doute à toutes les exigences, ou bien la dépense, accusée dans les devis, n'était pas en harmonie avec l'exécution.

MM. Vitet et Mérimée confirment l'assurance donnée par M. Grillon, à savoir que le conseil des bâtimens civils, dont ils sont membres, ne repousse pas les projets de construction en style ogival. Le conseil ne prescrit ni ne proscriit rien à cet égard, comme il l'a exprimé formellement dans le rapport sur le projet de l'église de Nantes, projet adopté par lui.

M. le comte de Montalembert reconnaît que cette affirmation du conseil des bâtimens civils, reproduite par trois membres de ce conseil, MM. Grillon, Vitet et Mérimée, doit suffire au comité. Le comité doit en prendre acte et la publier dans le Bulletin de ses séances. Désormais donc, les architectes pourront présenter au conseil des bâtimens civils des projets d'édifices publics en style gothique, sans crainte de refus, par cela seul que dans ces projets on adopterait un pareil système de construction. Relativement aux

édifices privés, aux églises ou chapelles que des sociétés religieuses se proposent d'élever, M. le comte de Montalembert demande quel style il serait plus convenable d'adopter. Une congrégation de religieuses, qui se chargent de l'éducation des enfans, va faire construire, à Bayeux, une vaste maison et une église pour contenir beaucoup de religieuses et plusieurs centaines d'enfans. Quant à la maison, l'adoption d'un style quelconque paraît d'une importance secondaire; mais il n'en est pas de même pour l'église. Il conviendrait de recommander un système de construction en harmonie avec les convenances religieuses et les ressources de l'établissement. Cette question, spéciale pour celui de Bayeux, peut s'appliquer à tous les établissemens analogues. Aujourd'hui, plusieurs villages se réunissent pour composer une commune, et votent la construction d'une église; dans quel système architectonique faut-il élever ce genre de monument?

M. Leprévost propose de recommander le style roman plutôt que le gothique. Le roman est plus facile et moins dispendieux à exécuter; il s'approprie d'ailleurs parfaitement aux exigences du culte, comme le prouvent les églises romanes si nombreuses en France et si diverses de dimensions. Lorsque les ressources d'une commune sont limitées, c'est le style roman qu'il convient d'adopter, parce que le gothique où se ferait sentir de l'économie serait du mauvais gothique.

M. Robelin fait observer que le style roman est plus dispendieux que le style gothique: les moulures, plus sévères, y sont de plus difficile exécution; les chapiteaux, plus chargés que dans le gothique, exigent des ouvriers plus habiles. Les murailles romanes, privées des contreforts saillans, et surtout des arcs-boutans que le gothique exige, demandent plus d'épaisseur et plus de matériaux. Les voûtes en cintre sont, d'ailleurs, beaucoup plus difficiles à établir que les voûtes en ogive.

M. Lassus, présent à la séance, confirme ces données produites par M. Robelin et qui militent en faveur du style gothique contre le style roman.

M. Schmit ajoute que le style roman n'est qu'une dégénération du style antique; c'est l'architecture grecque, modifiée par les Romains, que les chrétiens, faute d'avoir trouvé encore un style qui leur fût propre, approprièrent à leurs nécessités. Mais du jour où

le christianisme eut inventé son architecture à lui, il bâtit ces grands monumens que nous admirons aujourd'hui, et que nous opposons aux plus beaux monumens anciens. Le style ogival est plus chrétien, il est surtout plus national que le style roman. Il semble donc que le comité devrait proposer l'adoption du style ogival concurremment avec le roman pour les églises modernes, mais ne pas présenter le roman en première ligne et comme devant être préféré au gothique.

M. Texier fait observer que, sur dix-huit siècles écoulés depuis l'établissement du christianisme, trois siècles seulement, les treizième, quatorzième et quinzième, ont adopté le style ogival; les autres, qui ont précédé ou suivi cette période, ont élevé leurs constructions religieuses d'après le système du cintre et de la plate-bande. Non seulement le gothique tient peu de place dans le temps, mais encore dans l'espace. Ce n'est guère qu'en France et en Angleterre qu'on rencontre de grands monumens en style ogival; l'Allemagne et l'Espagne en offrent beaucoup moins, et ils sont plus rares encore en Italie. Les monumens, où le plein cintre est employé comme principe générateur, se voient en France et en Angleterre; ils ne sont pas rares en Espagne, et, nombreux en Allemagne, ils abondent en Italie. Les autres contrées, la Grèce et l'Asie surtout, sont couvertes d'églises dont l'ogive est complètement absente; le cintre, générateur des églises romanes, règne en maître absolu dans les édifices bysantins. Le gothique, d'ailleurs, est peu solide; par ses flèches élancées, il est plus exposé à la foudre que le roman. Toutes ces raisons semblent plutôt favorables au cintre et au roman qu'à l'ogive et au gothique.

M. Didron pense que les églises qu'il s'agit de bâtir étant en France, c'est à la France et non à la Grèce ni à l'Asie qu'il faut emprunter des modèles de construction. Si nous allions importer l'architecture bysantine en France, nous ferions la même faute que nos prédécesseurs et contemporains, qui ont semé dans notre pays des Parthénons et des Panthéons. Sainte-Sophie de Constantinople nous est presque aussi étrangère, pour sa forme et son système de construction, que le temple d'Égine ou le temple de Jupiter Stator. Un édifice où le bois n'entre pas, et dont les toits sont aplatis, paraît peu convenir à la France, dont le climat est pluvieux et le sol assez riche en forêts. Les deux Eglises latine et grecque se tranchent

autant par la différence des monumens que par celles du culte ou du dogme. Il serait peut-être curieux de voir à Paris, qui est un musée pour l'architecture, comme le Louvre pour la sculpture et la peinture, une église copiée sur Sainte-Sophie ou Saint-Marc de Venise, parce que les architectes pourraient étudier ainsi le byzantin à côté du style roman de Saint-Germain-des-Prés, du style gothique de Notre-Dame de Paris et de la Sainte-Chapelle, du style de la renaissance de Saint-Roch, du style complexe des Invalides ou du Panthéon ; mais la convenance est moins évidente à recommander un style analogue au bysantin, et même au roman, dans les constructions modernes des églises de village. Il semble que le style gothique attende de nous une manifestation en sa faveur. En effet, nous l'avons inventé, et c'est à lui que nous devons les cathédrales de Reims, d'Amiens, de Chartres et de Paris, entre une cinquantaine d'autres ; auquel nous devons les Saintes-Chapelles de Paris, de Saint-Germer et de Vincennes, entre une foule d'autres édifices analogues ; ou les églises conventuelles, comme Saint-Ouen, Saint-Denis et Notre-Dame de l'Épine ; ou les églises collégiales, comme Notre-Dame de Mantes ; ou les paroissiales, comme Notre-Dame de Dijon et Saint-Nizier de Lyon, tous édifices d'une rare beauté, et qui donnent à la France une place parmi les nations favorisées qui ont illustré les arts. Il y aurait donc comme de l'ingratitude à répudier le gothique. Il se plie, d'ailleurs, à toutes les exigences et à toutes les ressources ; on l'orne autant et aussi peu qu'on le désire. Il peut être sévère et nu comme au réfectoire de Saint-Martin-des-Champs, à Paris ; il peut être somptueux comme à Notre-Dame de Reims. Le gothique peut être simple et même pauvre, comme extrêmement riche ; nous avons en France des exemples complets de tous les degrés de simplicité et de richesse auxquels peut descendre ou s'élever le système ogival. Quand on sera pauvre, on fera d'une façon ; lorsque les ressources abonderont, on fera de l'autre. C'est un inconvénient que les clochers et les pointes du système gothique provoquent la foudre ; mais la religion chrétienne ne peut se passer de cloches ni de clochers, et l'esthétique religieuse ne peut renoncer aux flèches. Avant les paratonnerres, les flèches de Chartres et de Strasbourg se sont assez bien comportées ; depuis l'invention de Franklin, les chances d'accident ont beaucoup diminué. Chaque flèche, chaque

pointe peut devenir un paratonnerre ; ce qui était une cause de destruction se change ainsi en un moyen de salut. Les architectes modernes reconnaissent que le système ogival, convenablement entendu , offre , avec un nombre égal de matériaux , des élémens de solidité plus réels que le système roman , et surtout que le système en plate-bande ; il a fallu recourir à la puissance de l'arc ogival pour faire tenir les constructions de la Madeleine. Ainsi la solidité, l'économie, les convenances de toute nature, et la beauté, loin de repousser le style ogival dans la construction des nouvelles églises , grandes ou petites , semblent prescrire l'usage des formes que ce style comporte.

Une discussion longue et animée, à laquelle prennent part divers membres du comité, continue sur cet important sujet. Il en résulte qu'on se prononce pour l'adoption du style roman dans les églises de village , et pour lesquelles on ne peut disposer que de faibles ressources ; mais que le style gothique est recommandé pour les grands monumens , pour les églises auxquelles concourent les communes , les départemens et l'État.

Le secrétaire fait observer qu'il serait utile de connaître l'opinion de M. le baron Taylor qui , l'année dernière , a donné un avis détaillé sur cette question. Il conviendrait de traiter encore ce sujet important dans une séance ultérieure avec tous les développemens qu'il peut comporter.

M. le comte de Montalembert donne lecture d'une lettre de Monseigneur l'évêque de Saint-Flour. Le cours d'archéologie , fondé au grand séminaire de Saint-Flour , est suivi avec le plus grand intérêt ; avec la science , le bon goût s'empare des membres du clergé. « Dans un des numéros du Bulletin , ajoute Mgr l'évêque , le comité a parlé de composer un manuel propre à diriger les restaurations des églises. Il serait à désirer qu'on pût faire un abrégé court , pratique , à la portée de nos pauvres fabriques de campagne. Cet abrégé indiquerait des plans d'églises et de presbytères ; il dirigerait le choix à faire pour la forme des autels selon le style des églises , pour les boiseries du sanctuaire , de la chaire et du banc-d'œuvre. Mais les questions indispensables que ce manuel devrait traiter sont celles qui regardent surtout la réparation , la consolidation , l'entretien , l'ornementation ou la peinture des églises , selon le caractère des époques où on les a bâties. Par

exemple, j'ai vu beaucoup de petites églises romanes au fond desquelles on avait placé un grand retable à fronton grec ; j'ai conseillé un simple autel avec tabernacle et le rétablissement des petites fenêtres en vitraux de couleur. Un petit manuel pratique nous serait très utile. »

Mgr l'archevêque de Reims réclame, comme Mgr l'évêque de Saint-Flour, un manuel de ce genre. Le comité songe à faire exécuter ce travail qui devrait être accompagné de dessins pour être réellement utile ; mais une discussion préalable devra s'établir sur ce point. En attendant, le Bulletin donnera toujours, à l'occasion, les conseils qui pourront être demandés au comité pour la réparation et l'ameublement des églises. Ce que le comité vient de faire pour la cathédrale de Tournay, il s'empressera de l'appliquer à tous les cas analogues, et de le compléter pour d'autres cas particuliers ou exceptionnels.

INSTRUCTIONS ARCHÉOLOGIQUES.

M. Mérimée annonce qu'il a terminé les instructions archéologiques dont il s'était chargé, et qui concernent l'architecture militaire ; il désirerait lire ce travail devant une commission spéciale, pour recueillir les observations qui pourraient être faites. M. Mérimée ajoute qu'il serait utile de compléter ce qui concerne l'architecture militaire par des instructions sur les armures ; le texte de cet appendice devrait avoir moins d'importance que les dessins, car ce doit être surtout un recueil de gravures représentant des armures authentiques.

Le comité approuve ce projet de compléter, par des instructions sur les armures, les instructions sur l'architecture militaire ; il prie M. Mérimée de donner à l'impression la partie des instructions qui est déjà rédigée. M. Albert Lenoir est chargé des dessins qui doivent entrer dans le texte de ces instructions sur l'archéologie militaire. Le comité désire que ce nouveau cahier puisse paraître prochainement.

SIXIÈME SÉANCE.

Mercredi 16 mars 1842.

PRÉSIDENCE DE M. DU SOMMERARD.

En l'absence de M. le comte de Gasparin, empêché, M. du Sommerard préside la séance.

M. du Sommerard soumet au comité les épreuves de quatre planches, lithographiées par M. Duthoit, pour la statistique de plusieurs cantons de la Somme. Le comité est satisfait de ce travail et engage M. Duthoit à terminer promptement dans le même esprit les planches qui lui restent à faire. Le comité recommande à M. Duthoit l'accentuation rigoureuse des formes de l'architecture et de la sculpture, non moins que l'observation générale des lois de la perspective. Il faut attacher beaucoup d'importance aux caractères les plus fugitifs qui peuvent guider les observations des archéologues. — M. du Sommerard donne également communication d'un projet de texte rédigé par M. Dusével et qui doit accompagner quelques-unes des lithographies de M. Duthoit. Le comité prie M. Dusével de s'étendre sur l'histoire des monumens qu'il décrit et de s'attacher, dans la description, surtout aux objets que les dessins ne montreront pas. Le texte doit avant tout suppléer au dessin. Il est utile de donner des détails circonstanciés historiques et archéologiques, parce qu'il sera facile d'y faire un choix. Le comité prie M. Rigollot de vouloir bien adresser la partie du texte dont il s'est chargé. On pourrait dès à présent aviser à revoir le texte qui doit accompagner les dessins de M. Duthoit. Le comité charge une commission de coordonner les divers renseignemens envoyés par M. Goze et ceux qui sont demandés à MM. Dusével et Rigollot. M. Goze a déjà donné tout ce qui concerne le canton de Picquigny. Des détails curieux sont consignés dans ce travail qui a une certaine étendue.

M. Bellaguet, chef du bureau historique, annonce qu'on va reprendre l'affaire relative aux fresques de Saint-Savin, dont les dessins, exécutés par **M. Gérard Seguin**, seront lithographiés et coloriés d'après les procédés de **M. Engelmann**. Le comité désire qu'on puisse faire paraître bientôt ce recueil de dessins coloriés avec le texte qu'a promis **M. Mérimée**.

Le comité, considérant l'efficacité du concours que le clergé de France prête à ses travaux et à ses efforts, prie **M. le ministre** de vouloir bien envoyer le Bulletin à tous les évêques de France. Il serait utile que le Bulletin pût être adressé non seulement à toutes les sociétés savantes, mais encore à toutes les bibliothèques publiques. Il faut aller éveiller partout le goût des études archéologiques et le zèle pour la conservation des anciens monumens.

M. Grillon annonce que **M. le préfet** de la Seine désire toujours faire élever sur la place Belle-Chasse une église en style gothique. **M. le préfet**, persuadé que ce genre de construction est le plus convenable pour une église et qu'il serait d'ailleurs parfaitement accueilli par la population de Paris, a chargé un architecte de rectifier un premier projet contre lequel s'étaient élevées des objections. Le style adopté sera ogival et rappellera la forme de nos plus beaux monumens chrétiens.

Le comité ne peut qu'applaudir à cette résolution de **M. le préfet**; il se félicite de voir élever à Paris, sur un bel emplacement, une église analogue aux grands édifices gothiques de la France.

ÉTUDE DES MONUMENS.

Divers renseignemens sur des inscriptions, adressés par **MM. Tournal**, **Porte**, **Chambaud**, **Pierquin** et **Desmousseaux** de Givré, préfet du Pas-de-Calais, sont renvoyés à l'examen de **M. Mérimée**. Des estampages en papier, reproduisant les inscriptions, sont joints aux renseignemens qui les concernent. Le comité recommande à **MM. les correspondans** d'envoyer des estampages de ce genre, comme moyen facile d'apprécier et de lire les inscriptions.

M. l'abbé Lacroix, clerc national à Rome, correspondant, écrit d'Alatri qu'il a pu augmenter de quarante, pendant l'année 1841,

le nombre des marbres français inédits de sa collection. Tout récemment il en a découvert un nouveau, fort curieux, dans les montagnes de l'ancien pays des Herniques. Ce marbre est à Fumone (*Arx Fumonis*), citadelle du moyen âge, célèbre par la prison et la mort des deux papes Gélasse II, en 1124, et saint Célestin V, en 1296. Cette citadelle appartient présentement à la famille des Lunghi, de Rome, depuis la donation qui lui en a été faite, en 1313, par le pape français, Clément V (Bertrand de Goth). « J'allais, écrit M. Lacroix, visiter ce château qui est situé au sommet d'un pic calcaire, fort élevé, isolé de cette partie de l'Apennin, à quelques milles d'Alatri et de la route de Rome à Naples. Le chanoine qui me conduisait me montra dans le mur, près de la chapelle et de la prison du saint pape, deux inscriptions gravées sur marbre blanc, en vieux caractères, me dit-il, qu'on ne savait plus lire dans le pays. Je fis appliquer une échelle contre ces marbres, situés à une assez grande hauteur, et je m'en approchai. Ils contiennent la mémoire des visites faites en ce lieu par Ladislas, roi de Naples, en 1406, et par notre roi Charles VIII, marchant à la conquête de ce royaume, en 1495. Voici le texte de cette dernière, gravée, comme l'autre, en caractères majuscules gothiques de 1400, serrés, allongés et remplis de sigles et abréviations qui en rendent la lecture assez difficile, même à un œil exercé. Je le transcris ici, en caractères modernes. J'en ai laissé également une copie, certifiée par moi, à M. l'archiprêtre de Fumone, ainsi que de celle relative à Ladislas, roi de Naples.

✱ CAROLO. VIII. Franciae regi inclyto ; quod cum armis et exercitu Neapolim petens, Monte-Fortino et Ferentino superatis, Fumonem ascendere et hujus Arcis vetustatem regiâ suâ præsentia Maximus Hospes decorare voluerit ; Guillelmus et Sempronius de Longis, pri. fratres nobiles Bergomates, Domini arcis Fumonis, Monumentum posuerunt anno Do. M. CCCC. VC.

« Ce marbre inédit ne m'a pas paru dénué de tout intérêt pour l'histoire de la marche de l'armée française, entre Rome et Naples, sous la conduite de Charles VIII ; à ce titre, j'ai pensé qu'il serait à propos d'en enrichir ma collection, dont la prochaine pu-

blication fait toujours l'objet de mes soins. En attendant, je m'empresse d'en donner communication au comité. »

Le comité accueille avec empressement cette découverte et en prend occasion pour recommander à MM. les correspondans étrangers tous les renseignemens historiques qui peuvent intéresser la France.

Divers renseignemens sur la notation et les instrumens de l'ancienne musique, adressés par MM. Huart, Belhomme et Porte, sont renvoyés à l'examen de M. Bottée de Toulmon. M. Huart donne le dessin de plusieurs instrumens et M. Belhomme des facsimile de notation.

ICONOGRAPHIE.

M. Monnier, correspondant à Lons-le-Saulnier, appelle l'attention du comité sur le portail d'une petite église du département de la Haute-Saône. Cette église est à Montseugny, près de Gray. Le tympan de la porte d'entrée, dont M. Monnier envoie un dessin, est occupé par Jésus-Christ entouré des attributs des quatre évangélistes. Dieu est assis sur un trône, au centre d'une gloire ovale; il est orné d'un nimbe crucifère et tient de la main gauche, sur sa cuisse gauche, un livre ouvert où on voit un A et un V. Le Christ bénit de la main droite, à la manière latine, avec les trois premiers doigts ouverts. Le reste du tympan est occupé à droite et en haut, par l'ange de saint Mathieu, en bas, par le lion de saint Marc; à gauche et en haut, par l'aigle de saint Jean; en bas, par le bœuf de saint Luc. Le dessin n'attribue pas de nimbe à ces quatre symboles qui devraient cependant en avoir. Cette église appartenait aux chevaliers de Malte, avant 1790.—M. Monnier donne également des détails sur l'église de Saint-Ursanne, petite ville située à l'extrémité du département, du côté de Bâle, et à l'ancienne limite des deux diocèses de Bâle et de Besançon. «Le nom de Saint-Ursanne vient de celui de saint Ursissin, abbé de Luxeuil, au septième siècle, qui s'était retiré dans une caverne, près de là. L'église, ancienne abbatale, est bâtie sur une crypte où reposent les reliques du saint patron de la paroisse. La date de sa construction n'est pas connue. On lit cependant, sur la tour du clocher : 14 mai 1412; mais il est évident, à la seule vue de l'édifice, que

sa construction (celle de l'église) est antérieure à ce millésime. Le cloître ne remonte qu'au milieu du seizième siècle ; on l'apprend par cette inscription : *Renovatus est hic ambitus anno 1551*. Les fenêtres y sont ogivales. Le plein cintre, au contraire, distingue l'entrée de l'église. Il y a trois colonnettes à chapiteaux historiés et à figures grotesques : ce sont des moines, des oiseaux, des saints et des anges à têtes d'animaux, un homme qui porte un gros poisson sur son épaule, une femme qui nourrit un enfant ; etc. Au dessus des colonnes, mais plus en saillie, sont deux niches. Dans la niche qui se présente à gauche est assise la sainte Vierge, tenant l'enfant Jésus sur ses genoux. Dans l'autre niche est un saint tenant un livre ; c'est Ursissin, patron du lieu, ou bien saint Colomban, fondateur de Luxeuil. Au tympan, sous le plein cintre, est représenté le Père éternel avec deux apôtres (saint Pierre et saint Paul), debout à ses côtés, et avec deux anges habillés et beaucoup plus petits, qui sont à genoux à ses pieds ; les autres figures, quoique vêtues, sont également des anges.

« Le nimbe ou l'auréole couronné tous ces personnages, dont deux ont des têtes d'ours, qui font allusion, sans doute, aux noms d'Ursin et d'Ursissin. L'ours est dans les armes parlantes de saint Ursanne, comme dans celles de Berne. Dans la grotte de saint Ursissin, où l'on prétend que cet abbé de Luxeuil était venu finir ses jours, et où la tradition nous dit qu'il vécut avec un petit ours, on voit une représentation en relief de ce pieux ermite, couché sur une natte de paille, et ayant un ours debout à ses pieds. »

Le comité, pour apprécier la valeur d'une interprétation en vertu de laquelle deux personnages sculptés avec une tête d'ours, sur le portail de cette église, rappelleraient les deux saints Ursin et Ursissin, aurait absolument besoin d'un dessin représentant avec exactitude l'ensemble du portail et un détail minutieux des deux figures.

M. Monnier annonce en outre que M. Robert, archiviste adjoint du département du Jura, à Lons-le-Saulnier, possède un petit tableau sur cuivre, haut de 64 millimètres et large de 56, peint à l'huile, et paraissant dater de la fin du seizième siècle. Le sujet figuré sur ce tableau est mystique. Jésus y est représenté à l'âge de cinq ou six ans, pèchant à la ligne, au bord d'un fleuve et dans un beau paysage. La tête de Jésus est blonde, environnée de rayons

et d'un nimbe crucifère. La robe que porte l'enfant divin est de pourpre nuancée d'or, aussi bien que sa ceinture qui est faite d'étoffe et nouée sous le sein. Il est pieds nus sur le gazon. Près de lui est une petite barrique destinée sans doute à recevoir le fruit de la pêche. La ligne qu'il tient est dorée ; elle a pour hameçon un Saint-Esprit en colombe rayonnante et les ailes déployées. Des cœurs s'approchent de cet hameçon et s'y prennent, pour signifier sans doute que le christianisme attire les cœurs par la charité.

M. Didron fait observer que dans le célèbre manuscrit connu sous le nom de *Hortus deliciarum*, attribué à Herrade, abbesse de Sainte-Odile, en Alsace, écrit et peint en 1180, on voit un sujet analogue. Dieu, ou plutôt la divinité (*Divinitas*) y est figurée sous les traits d'un homme d'une beauté remarquable, et tenant une ligne à la main droite. La corde de la ligne est formée de médaillons enchaînés l'un à l'autre, et sur lesquels sont peints en buste les patriarches et les prophètes. L'hameçon est fait avec une croix sur laquelle est étendu Jésus-Christ. Cet hameçon plonge dans les profondeurs de la mer et y va chercher un monstre qui est Léviathan. Sauf l'application qui est totalement différente entre le tableau de Lons-le-Saulnier et la miniature de l'*Hortus deliciarum*, la pensée qui a suggéré ce motif est la même dans les deux peintures ; mais elle est grave dans la miniature et enfantine dans le tableau. Cette différence peut s'expliquer par celle des époques ; 1180 ne ressemble nullement à 1680.

M. le comte Auguste de Bastard promet d'apporter, à l'une des prochaines séances, une lithographie qu'il a fait exécuter d'après la miniature du manuscrit d'Herrade.

M. le comte de Montalembert transmet une lettre et quatre dessins au trait de M. Th. Foisset, correspondant à Beaune. Les dessins représentent une peinture sur bois, à l'eau d'œuf, qui orne un reliquaire conservé à Notre-Dame de Beaune, « inter cæteras collegiatis venusta, insignis et famosa, » suivant les paroles du pape Sixte IV. Ce reliquaire, emboîté dans des entailles pratiquées à cet effet aux quatre angles d'une sorte de stylobate, a la forme d'une petite église. Le toit de la *chiesetta*, guilloché d'or, est décoré d'une ornementation trilobée, qui a disparu des pentes et du pinacle, où elle est remplacée par des pointes à peine dégrossies. Les deux faces latérales du reliquaire offrent chacune cinq figures.

Sur l'une , à gauche , est un prélat qui tend la main à un seigneur agenouillé devant lui , remarquable par sa couronne de comte et son manteau d'hermine ; puis , au milieu , le même prélat , vu de face et isolé ; enfin , à droite , saint Pierre , bien reconnaissable à ses clefs symboliques , ayant à ses pieds un personnage à genoux , les mains jointes , mais lui tournant le dos. L'autre face présente , à gauche , un prélat en chape , en mitre et la crosse en main , comme plus haut : à ses pieds , mais tourné vers lui , est un enfant auquel il met un doigt dans la bouche. Au milieu , on retrouve le même prélat , vu de trois quarts ; à droite , ce prélat semble donner l'absolution à un religieux qui n'est autre , peut-être , que le comte au manteau d'hermine dont on a parlé tout d'abord. Les deux faces antérieure et postérieure sont remplies , l'une par l'image du Christ , l'autre par celle de la Vierge-Mère. Le Christ est amaigri , souffrant ; le sang coule en abondance d'une large plaie qu'il a au côté droit.

« Je me promets , ajoute M. Foisset , d'offrir quelque jour au comité la monographie de Notre-Dame de Beaune , contemporaine de Hugues Capet et de Grégoire VII. Commencée en 976 , elle fut achevée en 1080 , dates authentiquées par les registres de l'insigne collégiale ; elle est singulièrement curieuse en ce qu'elle nous montre l'ogive coudoyant dès lors le plein cintre dans toute la partie inférieure de l'édifice , au lieu que toute la partie supérieure demeure exclusivement fidèle aux traditions romanes , qui règnent seules dans la configuration des fenêtres et dans l'ornementation de l'église. »

CONSERVATION ET RESTAURATION DES MONUMENS.

M. Foisset réclame contre des renseignements adressés au comité par M. Bard , correspondant dans la Côte-d'Or , et consignés dans le Bulletin (3^e numéro , page 107). M. Bard avait annoncé que la fabrique de Notre-Dame de Beaune avait détruit une chapelle attenante à l'église , pour prolonger le presbytère et appliquer une maçonnerie nouvelle sur les flancs de l'ancien édifice. Cette chapelle aurait servi de dépôt aux archives , avant la révolution , et aurait été élevée par les ordres du cardinal Rolin , pour servir de

chapelle funéraire à sa famille. — M. Foisset déclare que l'édicule soudé au nord du transept oriental de Notre-Dame de Beaune (car cette église est tournée au nord) n'était point une chapelle funéraire, mais seulement un garde-meubles. Jamais il n'avait servi de dépôt aux archives de la collégiale qui étaient dans une salle voûtée et bâtie en 1649, pour cet objet. Ce monument n'était pas ancien ; car il existe à la bibliothèque publique de Beaune une copie exacte de Notre-Dame, exécutée en paille, au dix-septième siècle, et le petit monument n'y existe pas. L'abside est entièrement dégagée des bâtimens capitulaires tout récemment reliés à l'église par l'édicule dont il s'agit. Le cardinal Rolin, fils de Nicolas Rolin, qui fut chancelier du duc Philippe-le-Bon et fondateur de l'Hôtel-Dieu de Beaune, n'avait pas construit ce petit monument. D'ailleurs cet édicule n'est pas détruit, car il continue à servir de garde-meubles. Mais, pour éclairer une arrière-salle des bâtimens du chapitre affectés au presbytère, on a rasé le toit de l'édicule qui embarrassait l'abside et le transept oriental, et l'on a percé une ouverture qui communique du nouveau presbytère au nouveau toit en terrasse. De cette manière on a rendu à l'abside la physionomie qu'elle avait autrefois. On n'a pas prolongé le presbytère de ce côté ; mais, au contraire, on a supprimé un prolongement disgracieux, imaginé au dix-huitième siècle, pour communiquer, du premier étage des bâtimens capitulaires, à l'église, par un escalier dérobé.

Le comité se félicite d'apprendre que ce garde-meubles, quelle que soit l'époque de sa construction, n'a pas été détruit ; il prie MM. les correspondans de n'envoyer que des renseignemens parfaitement exacts, sans quoi les observations que le comité peut faire seraient dépouillées de tout crédit. Pour juger de l'époque de l'édicule en question, M. Foisset est prié d'en adresser un dessin ; ce petit monument pouvait exister à l'époque où l'on fit en relief un plan de Notre-Dame de Beaune, et cependant l'artiste aurait pu l'omettre, par désir de débarrasser l'église de cette construction plus récente. On voit tous les jours de pareilles restaurations en projet et sur le papier.

M. le comte de Gasparin transmet une lettre de M. Ducros, membre du conseil de fabrique de l'église de Sisteron (Basses-Alpes). L'église, qui paraît être du onzième siècle, a besoin de réparations. Un devis des travaux à exécuter, qui s'élève à la

somme de 52,000 fr., a été envoyé à MM. les ministres des cultes et de l'intérieur. Le conseil municipal et celui de fabrique ont voté chacun 9,000 francs pour ces travaux. L'église de Sisteron, comparée à toutes les églises voisines de la même époque, présente un intérêt que reconnaissent les antiquaires. On voudrait faire disparaître de ce monument toutes les superfétations qui le gâtent; on désire lui restituer sa forme première.

Le comité prie M. le ministre de renvoyer à son collègue de l'intérieur la lettre de M. Ducros. L'église de Sisteron gagnera sans doute à reprendre son ancienne forme; mais il faut prendre garde, en détruisant des adjonctions, de ne pas faire disparaître des constructions qui, bien que postérieures, pourraient avoir de l'intérêt.

M. Goze, correspondant, annonce qu'une somme de 45,000 fr. vient d'être allouée par le gouvernement pour restaurer la sculpture extérieure de la cathédrale d'Amiens. Ce travail offrant des difficultés extrêmes et devant s'exécuter sur un monument de la plus grande importance, plusieurs antiquaires d'Amiens, MM. Dusérel et Goze, entre autres, avaient pensé qu'il serait utile de nommer une commission locale chargée de donner des avis à l'artiste restaurateur et d'aplanir les difficultés qui pourraient se rencontrer dans la restauration. De précédents travaux, accomplis dans la cathédrale d'Amiens, ne sont pas irréprochables, et il est à craindre que ceux qu'on va entreprendre ne soient également defectueux. Un pavé en dalles blanches a remplacé l'ancien labyrinthe de la nef; des corniches ont été cassées pour faire de la place à des conduites d'eau; des séries d'écussons, appartenant à des personnages historiques, ont été cachées. En rétablissant sur la chaire les armoiries du respectable évêque d'Amiens, Gabriel de la Mothe d'Orléans, on a commis trois fautes contre le blason, quoiqu'on ait eu une pierre tumulaire sous les yeux: on a mis un lion rampant au lieu d'un léopard lionné; on a exprimé le trait des émaux et des métaux en même temps que leur couleur, ce qui fait un double emploi; on a doré le chapeau et les glands au lieu de les colorer de sinople. A la clôture du chœur, dans les petits bas-reliefs représentant la vie de saint Salve, on a quelquefois omis le nimbe qui distingue le saint des autres personnages, ce qui est cause que, dans le médaillon où saint Salve reçoit les ordres, on le confond avec le maître qui l'instruit dans le médaillon précédent.

De plus, des maîtres d'école ont été coiffés de la mitre et faits évêques sans en avoir le droit. Après tout ce qui se passe, lorsqu'un peintre vient de traduire par *MÈRE TRÈS PROPRE* la qualification de *mater purissima* donnée à la vierge Marie, il est bien à craindre qu'on ne refasse sur les modèles académiques de l'Apollon du Belvédère et de la Vénus de Médicis les statues mutilées ou détruites d'Adam et d'Eve. Une commission spéciale pourrait être instituée, non pas pour entraver les artistes, mais pour les conseiller et les empêcher de mettre, comme à Saint-Merry de Paris, le diable à la place de Dieu. Du reste, toute liberté d'exécution serait laissée aux restaurateurs; mais on leur conseillerait, dans l'intérêt du monument, de renoncer, pour leur restauration, au plâtre gommé dont on s'est servi pour refaire les groupes de la clôture du chœur à Amiens. L'humidité, qui règne dans la cathédrale, pénètre et détériore déjà les parties restaurées. La pierre doit toujours être préférée, surtout quand elle remplace de la pierre. Les ecclésiastiques seuls, dans l'état de nos connaissances, peuvent résoudre les questions relatives à la théologie, à l'histoire sacrée et à l'agiographie. Or, la statuaire chrétienne se complique toujours de ces questions; il serait donc indispensable qu'un sculpteur, qui restaure des monumens figurés, reçût des avis du clergé. La commission devrait, en conséquence, se composer d'ecclésiastiques et d'antiquaires laïques. Pour ces raisons principales, MM. Goze et Dusével ont demandé l'établissement, à Amiens, d'une commission spéciale chargée de surveiller les travaux de restauration qui vont s'exécuter au portail de la cathédrale. M. le ministre de la justice et des cultes a fait répondre qu'il y aurait peut-être des inconvéniens, dans cette circonstance, à mettre entre l'administration et les agens qui exécutent ses ordres un pouvoir dirigeant et contrôlant directement les travaux qui vont se faire à Amiens. Mais, si la régularité des opérations ne permet pas l'organisation d'une commission officielle, rien ne s'oppose à ce que messieurs les antiquaires et les ecclésiastiques d'Amiens ne soient officieusement consultés et entendus chaque fois que les circonstances pourront l'exiger. M. le ministre des cultes a fait savoir à MM. Goze et Dusével combien l'administration serait heureuse de profiter de leurs lumières dans les limites qui viennent d'être indiquées.

M. du Sommerard pense, comme M. le ministre des cultes, qu'a-

vec des conseils officieux on obtiendrait le résultat désiré, et qu'on aurait l'avantage de n'entraver en rien l'exécution des travaux ni la liberté des artistes restaurateurs. Du reste, cette restauration des sculptures de Notre-Dame d'Amiens est une opération des plus délicates et qui doit être surveillée avec un soin extrême. Il faut qu'on ne tombe plus, enfin, dans des erreurs archéologiques dont beaucoup de nos plus beaux monuments ont été les victimes.

Le comité adopte cet avis, mais il recommande à ses correspondants de surveiller attentivement cette restauration. Il ne faut pas que, dans ce travail, on fasse des anges sans ailes et sans nimbe, comme à Reims; ou des anges à nimbe crucifère, comme à Saint-Germain-l'Auxerrois; ou la vierge Marie avec une barbe et des moustaches, comme à Saint-Denis.

M. le baron de Girardot, correspondant à Bourges, adresse la description, figure à figure, des statues et statuette qui remplissent le tympan de la porte principale du portail occidental, à la cathédrale de Bourges. Cette description constate l'état antérieur et postérieur à la restauration qui vient d'être exécutée par M. Théophile Caudron. M. de Girardot complètera ce document par l'envoi d'estampages de quelques têtes anciennes et de quelques têtes restaurées, pour que le comité puisse juger celles-ci.

« Parmi les nombreux travaux de restauration, entrepris à la cathédrale de Bourges, écrit M. de Girardot, il n'en est pas de plus important, sous le rapport de l'art, que ceux de la sculpture. Ces travaux, stipulés dans une adjudication de l'année 1840, comprennent : 1° la restauration complète du portail principal de la façade et des deux portails les plus anciens de la même façade, ceux à la droite du spectateur; 2° la création de cinq statues, dont une de deux mètres trente-trois centimètres, destinées à surmonter les deux portails de droite et à orner les pieds droits qui séparent chaque porte en deux; 3° les frises, gargouilles, etc., d'une partie du côté extérieur méridional de l'église. La présente note a pour objet la restauration du tympan du portail principal. Ce tympan est une sorte d'épopée tout entière, digne, comme composition et comme exécution, de tout l'intérêt des archéologues. — C'est la représentation du jugement dernier, en trois tableaux : la résurrection, le jugement et son exécution. Le Christ et les anges dominent ces deux scènes. La restauration en était

difficile ; heureusement pour notre cathédrale, elle a été confiée à l'habileté de M. Théophile Caudron jeune, connu par ses travaux de restauration à l'église d'Amiens et à Notre-Dame de Paris, où il a réparé les sculptures du chœur. M. Caudron a cherché partout les élémens d'un travail fort difficile ; car il s'agissait de compléter, en suivant fidèlement les moindres traces de ce qui existait, cette œuvre, qu'on peut appeler colossale : le tympan seul ne contient pas moins de CENT ET UN personnages. Les travaux ont été de deux sortes : d'abord, à toutes les figures, à tous les ornemens, il y avait des cassures, des fragmens enlevés par les arquebusades des protestans et les pierres des enfans, à remplacer avec soin. Pour cela, il a fallu suivre avec une attention scrupuleuse les indications données par les contours de ce qui restait. Mais il y avait des mutilations biens plus graves à déplorer. Ainsi, dans le premier tableau, le plus exposé aux coups des dévastateurs, sur trente-trois personnages, un seul était intact ; aux trente-deux autres, il manquait la tête ; à presque tous, les bras et les jambes ; trois avaient disparu en entier, et les cassures seules de la pierre ont mis sur les traces de ce qui existait. Après s'être bien pénétré de son sujet, M. Caudron est allé à Paris, à Amiens, etc., cherchant partout les élémens de son œuvre, dans les sculptures, dans les vitraux ; il est revenu à Bourges, riche d'observations, d'estampages de têtes, de coiffures, de chevelures, etc., qu'il avait pris dans nos premières basiliques. C'est avec tous ces élémens qu'il s'est mis à l'œuvre. Il n'y a pas une de ses figures qui ne soit reproduite ou inspirée d'après quelque figure des cathédrales de Bourges, de Paris ou d'Amiens. Elles sont toutes différentes de caractères, d'âge, de sexe, mais toutes dans le sentiment de la sculpture gothique ; la pose et l'expression de chacune a été dictée par ce qui existait encore. »

M. de Girardot décrit successivement les cent et une figures qui composent ce jugement dernier, et montre avec quel scrupule la restauration a été faite. Dans le sujet qui représente le pèsement des âmes par l'archange saint Michel, on a mis dans un des bassins de la balance, un calice, en guise de poids, pour indiquer les bonnes œuvres. Il n'est pas certain, il n'est pas même probable qu'il y ait eu un calice, et non pas un poids simplement. C'est un poids, presque toujours, et quelquefois une petite âme, qu'on re-

marque dans les pèsemens analogues et de même époque, mais jamais un calice. L'idée semble beaucoup trop ingénieuse. Ensuite, on a cru voir Adam et Ève, avec le serpent et l'arbre de la science, sous les pieds du Christ qui juge le monde ; il est plus probable que c'est un ornement de feuillages et de figures fantastiques, comme on en remarque ailleurs. Adam et Ève, par qui sont entrés dans le monde la mort et le péché, se voient quelquefois au jugement dernier, plus souvent en opposition avec Marie, qui rachète l'homme par la conception du fils de Dieu ; mais on ne les remarque pas à la place où l'on a cru les voir à Bourges. Du reste, ces points sont en litige, et la prudence la plus grande préside à la restauration du portail de Bourges. Le comité félicite M. Caudron d'avoir exécuté son travail, en prenant constamment l'avis de M. de Girardot, qui a fait une étude particulière de cette sculpture.

M. de Girardot annonce, en outre, qu'ayant été consulté par M. Caudron sur des ornemens dont doivent être ornés les battans d'une porte neuve à mettre au porche méridional de la cathédrale de Bourges, il a conseillé de copier un panneau de boiserie de la Sainte-Chapelle du duc Jean de Berry, conservé au musée de Bourges. La tour Sourde, à laquelle cette porte est destinée, est plus ancienne que ce panneau ; mais le porche lui-même est contemporain de la boiserie de la Sainte-Chapelle du duc Jean, ainsi que les battans sculptés, qui forment les deux autres portes du même porche. Dans un des écussons, M. Caudron placerait le sceau du chapitre de Saint-Étienne ; dans l'autre, le chiffre de saint Ursin, l'apôtre du Berry.

Le comité partage l'avis donné par M. de Girardot. Le panneau qu'on voudrait copier est postérieur à la construction ; mais c'est un battant de porte, un meuble qui peut toujours être bien plus nouveau que la baie elle-même qu'il est destiné à fermer. D'ailleurs, comment étaient faites, à cette époque, dans le Berry, à Bourges, les battans de porte ? Question insoluble, et qu'on tranche assez heureusement en copiant un monument du pays même.

M. du Sommerard appelle l'intérêt du comité sur l'église curieuse de Deuil, près d'Enghien. Cet édifice, ancien prieuré de bénédictins qui dépendaient de l'abbaye de Saumur, est du plus grand intérêt ; mais il tombe en ruines. Il serait urgent que le

ministère de l'intérieur prit ce monument sous sa protection.

M. Leprévost annonce qu'il s'intéresse particulièrement à cet édifice, et qu'il regrette que le conseil général de Seine-et-Oise n'ait encore rien fait pour arrêter la ruine d'un des plus beaux monumens des environs de Paris.

M. le comte de Montalembert ajoute que l'église de Deuil sa recommande surtout par les souvenirs historiques qui s'y rattachent.

M. Vitet annonce que M. le ministre de l'intérieur s'intéresse sérieusement à cet édifice; un architecte a été chargé d'aller visiter cette église, et de faire à la commission des monumens historiques un rapport sur les moyens de la réparation.

M. du Sommerard se propose d'aller prochainement à Deuil, pour y faire mouler et dessiner des sculptures romanes fort remarquables.

DÉCOUVERTE DES MONUMENS.

M. Albert Lenoir annonce qu'on a trouvé un chemin romain en nivelant le terrain aux environs d'Enghien pour établir le chemin de fer. Ce qui est remarquable, c'est que le nivellement du chemin nouveau est précisément le même que celui de la voie romaine. On a trouvé, dans cet endroit, un tube en bois gravé d'inscriptions romaines et destiné à la conduite des eaux.

M. Leprévost ajoute que toutes les études relatives aux voies romaines ne sont pas encore faites. On est persuadé que les voies allaient toujours en droite ligne et sans faire d'inflexion; c'est une erreur. Les chemins antiques font des coudes dont il est souvent fort difficile de se rendre compte; telle est l'inflexion de la voie romaine entre Brionne et Evreux.

M. Ch. Langlois, architecte à Rennes, correspondant, annonce que, par suite des fouilles faites à Rennes pour l'exécution des quais de la Vilaine, on a trouvé un grand nombre de médailles dans le lit même de la rivière. Pour reconnaître l'importance des objets trouvés et surveiller les découvertes qui pourraient être faites encore, le préfet a nommé une commission. M. Langlois annonce qu'il transmettra le résultat des travaux de cette commission dont il fait partie.

Le comité accueillera ces communications avec empressement.

M. Lucien de Rosny, correspondant, à Melun, transmet divers renseignements sur des substructions romaines qu'on vient de découvrir à la sortie de Melun, par la barrière de Bière. On peut croire, d'après l'état des substructions, qu'une assez grande étendue du territoire de Melun à la Rochette, sur la route de Fontainebleau, était occupée par des habitations gallo-romaines. Il serait nécessaire que le gouvernement ait dressé un plan de cette bourgade qui arrivait jusqu'à Melun. On trouve encore à Melun, vers l'hôtel de la Préfecture, des vestiges antiques. En creusant la terre, on découvre des médailles et des débris de poteries portant des inscriptions tronquées. M. de Rosny a cru reconnaître un hypocauste dans des substructions qu'on a mises à nu. Un plan de cet hypocauste, joint à la lettre, n'est pas parvenu au comité. Le grand nombre de fragmens de poteries, trouvés dans cet endroit, fait croire que cet hypocauste était une fabrique de poteries romaines. Au dessus des fourneaux, étaient pratiqués des bassins ou réservoirs qu'on distingue encore et dont les voûtes sont en plafonds. D'autres personnes ont vu dans ces chambres un ancien bain ; mais on n'a pas encore découvert de canaux ou conduites pour les eaux.

Le comité espère que le gouvernement fera continuer ces recherches qui peuvent jeter beaucoup de jour sur l'histoire de l'ancienne ville de Melun.

M. Comarmond, conservateur des musées archéologiques de Lyon, correspondant, adresse plusieurs notices sur des découvertes d'antiquités romaines faites dans l'arrondissement de Bourgoin (Isère) et à Lyon. Une pauvre veuve, nommée Bonner, habitant le hameau de Ruffieux, près de Bourgoin, possédait sur le versant oriental d'une colline un petit bois où croissaient quelques châtaigniers. L'un de ces arbres tombait de vétusté, et, comme le pain manquait à la maison, cette femme, dans sa détresse, appela ses deux fils et leur dit d'aller abattre ce vieil arbre, qui ne portait plus de fruits et dont on ferait du bois de moule pour acheter du blé. En tombant, l'arbre mit à découvert un petit trésor : la veuve l'apporta à M. Comarmond, qui le fit acheter pour la ville de Lyon. La découverte consistait en deux petites casseroles, un gobelet, cinq cuillères, le tout en argent ; il y avait cinq bagues et six

médailles en or. Les deux casseroles ont à peu près la même forme et la même grandeur. Un dessin envoyé par M. Comarmond en donne une idée exacte. Elles sont décorées de moulures à filets crénelés ; on y voit des dauphins, un papillon, un oiseau, le calice d'une fleur, des tiges de plantes, des rinceaux, des fruits, des têtes de cicognes, de cygnes, de panthères et d'éléphants. On lit sur l'un de ces objets une inscription en langue et en lettres romaines, indiquant que ce vase a été la propriété d'un militaire nommé Caius Didius Secundus, centurion dans la deuxième légion Augusta et qui avait été centurion dans la légion Martia. Le petit gobelet, ou verre à boire en argent, est orné de rinceaux et de tiges de plantes. Les cuillères ont la forme des objets antiques de ce genre. Les cinq bagues en or étaient renfermées dans le gobelet, avec les médailles. La première bague en or massif, contient dans son chaton une agathe onix, dite *Nicolo*, de forme ovale, sculptée, en intaille, d'un écureuil qui se dispose à saisir une noix. La seconde bague portait une pâte antique noire, entièrement mutilée ; à la troisième est une cornaline dont l'intaille représente un Priape sur un piédestal, ayant devant lui une jeune femme couronnée de fleurs qui joue de la flûte à deux becs. A la quatrième, sur un onix *Nicolo*, est figuré un Faune sur un âne que précèdent deux génies portant chacun une palme. A la cinquième est un onix *Nicolo*, sans gravure. Les médailles représentent Hadrien, Eliogabale, Alexandre Sévère, Valérien Senior et Galien. La colline qui renfermait ces objets ne contient rien de romain. Ce petit trésor était donc une cachette. On ne peut guère rapporter à une époque récente l'enfouissement de ces antiquités. Ces objets, dont M. Comarmond envoie le dessin, sont déposés aujourd'hui dans le musée de Lyon. Une sixième cuillère a disparu et fut vendue, au moment même de la découverte, à l'un des curieux qui se porta sur le terrain. — M. Comarmond annonce en outre qu'on a découvert, au mois d'octobre de l'année dernière, à Lyon, une branche d'aqueduc souterrain. Cette branche coupe à peu près à angle droit la rue de Cléberg, et monte vers Fourvières ; elle passait, par conséquent, sur l'ancien *Forum* et descendait à la conserve d'eau du palais des empereurs. Il paraît qu'on l'a exploitée autrefois comme carrière ; la plus grande partie des grosses pierres de la voûte a disparu. Il conviendrait d'établir sur le plan de l'ancien Lyon cette

nouvelle branche d'aqueducs. — M. Comarmond fait encore savoir qu'on a découvert récemment, à Lyon, dans l'ancienne propriété de M. Chinard, sculpteur, près du rocher de Pierre-Scise, à environ trois mètres et demi de profondeur, des restes de constructions romaines. Un gros mur a été mis à nu. Était-ce un mur d'enceinte de l'ancienne ville de Lugdunum ; était-ce un mur de soutènement ou d'une terrasse de quelque riche villa ? Une foule de débris romains ont été trouvés dans cet emplacement ; des fragmens de poteries, des marbres ayant servi de placage, des monnaies antiques et du moyen-âge, les ossemens de onze cadavres dont on a fait de suite des géans et qui appartenaient à des adultes de stature assez haute, mais pas extraordinaires. Trois têtes en marbre blanc, assez mutilées, ont été recueillies et données au musée de Lyon par MM. Guinon et Chaboud, propriétaires du clos Chinard ; l'une d'elles est le portrait fort bien exécuté d'un homme de cinquante ans. Une face de jeune homme, beau fragment de style grec, était près de là. Le marbre de ces sculptures semble venir des Pyrénées.

Il est fâcheux que ces découvertes n'aient pas été surveillées avec plus de soin ; des médailles ont été récurées. Les ouvriers ont rejeté plusieurs objets dans les remblais ; ils ont laissé disparaître, à ce qu'on dit, une tablette en marbre couverte d'une inscription qui aurait pu révéler quelque fait relatif à tout cet emplacement romain.

Le comité s'intéresse à ces détails, qui seront consignés dans le Bulletin ; il regrette, avec M. Comarmond, que les fouilles exécutées sur des terrains antiques ne soient pas signalées, dès le début, aux autorités locales, et surveillées par un inspecteur spécial. Nous perdons ainsi beaucoup d'objets d'art et beaucoup de renseignemens historiques.

M. Grillon annonce qu'il possède un beau bas-relief, en albâtre doré, de la renaissance, qui a été trouvé dans un arbre, comme les objets que recélait le châtaignier de Ruffieux.

M. le maire de Soissons, député du département de l'Aisne, transmet un rapport de M. le docteur Godelle, membre de la commission archéologique de l'Aisne, sur des bas-reliefs découverts récemment dans la ferme de la Carrière-l'Evêque, commune de Septmonts. Ces bas-reliefs, donnés par M. Desboves, le propriétaire, sont aujourd'hui déposés dans le musée dépendant de la bi-

blibliothèque de Soissons; ils sont au nombre de cinq et semblent représenter des sujets relatifs au règne de François I^{er}. On croit voir sur l'un François I^{er}, sur le second le comte de Foix, sur le troisième Olivier, sur le quatrième Laupheton; le cinquième porte les armoiries d'un évêque de la maison de Foix. M. Godelle pense que Laupheton est un envoyé de Soliman II, avec qui François I^{er} avait contracté une alliance contre Charles-Quint. Ces bas-reliefs, en pierre dure et d'un grain très-fin, servaient depuis longtemps au pavé d'une cuisine; mais on les avait heureusement renversés et soustraits ainsi à la mutilation.

Le comité, prié de donner son avis sur la désignation de ces personnages et la date de la sculpture, ne pourra le faire qu'après avoir vu un *fac simile* ou un estampage de ces sculptures. Il prie donc M. le maire de Soissons d'envoyer un dessin très exact de ces bas-reliefs.

M. Lamothe adresse une notice sur une crypte romane qu'il a découverte dans le village de la Libarde, commune de Bourg (Gironde). Dans le cimetière de ce village, qui paraît avoir eu une certaine importance autrefois, on voit une ouverture obstruée de broussailles; en les écartant, M. Lamothe est entré dans une crypte romane parfaitement conservée et présentant, sur de petites dimensions, une église complète, à trois nefs et abside, mais sans croisillons. En longueur, ce petit édifice a 8 mètres, en largeur 5 mètres 60 centimètres; 1 mètre 30 centimètres pour la largeur de chaque bas-côté, 3 mètres pour la largeur de la nef. Cinq colonnes libres reçoivent de chaque côté les retombées de la voûte; à l'entrée de la nef et à l'entrée de l'abside, les colonnes sont engagées. Après la crypte de Saint-Seurin de Bordeaux et celle de Saint-Emilion, le département de la Gironde n'en possède pas de plus intéressante que celle de la Libarde.

Le comité s'intéresse à cette découverte, et ne doute pas que M. le ministre de l'intérieur ne se concerte avec la commission des monumens et documens historiques de la Gironde pour conserver et entretenir avec soin ce petit monument qui a dû servir de chapelle funéraire et probablement même d'ossuaire.

M. Doublet de Boisthibault, correspondant historique, à Chartres, adresse deux notices accompagnées d'une feuille de dessins sur le tombeau récemment découvert de Chaletric, évêque de

Chartres en 557. Ce tombeau était profondément enfoncé en terre, le long d'une fenêtre qui éclaire l'une des chapelles de la grande crypte de la cathédrale ; il est creusé dans un bloc de grès, en forme d'auge, et fermé d'un couvercle à deux versans. Sur un des grands côtés du tombeau, on lit l'inscription suivante, gravée en caractères du sixième siècle, à ce qu'on pense :

HIC REQUIESCIT CHALETRICUS EPS CIVIS DULCIS MEMORIA
PRIDIE NONAS OCTOBREIS VITAM TRANSPORTAVIT IN COELIS.

Le mot *pridie* et la finale *lis* manquent aujourd'hui. Les deux savantes notices, jointes aux dessins, appellent de nouveau, sur ce monument et sur cette inscription, l'intérêt que le P. Mabillon témoigna à diverses reprises.

M. Leprévost fait observer que cette inscription, par sa date et le fait qu'elle rapporte, est d'une grande importance ; il désirerait, en conséquence, que M. Doublet de Boisthibault voulût bien en envoyer un estampage en papier exécuté d'après les procédés que le comité recommande.

M. Hubert, correspondant historique à Charleville, adresse deux rapports sur des cercueils historiques découverts à Sedan, et sur des objets anciens trouvés à Stonne, près de Raucourt, département des Ardennes. A Stonne, qui est sur une des montagnes de l'Argonne, les Romains ont dû établir un poste militaire où, dans le moyen-âge, fut assis un château fort. On trouva sur cet emplacement des médailles romaines, des fragmens d'armures, une fibule et des maçonneries. Dans un mamelon, ou espèce de *tumulus* qui domine la route du Chêne à Stenay, on trouva, à diverses reprises, des dalles carrées portant, sur une de leurs faces, des personnages sculptés. M. Hubert en a fait retirer un qui a un mètre de long sur 50 centimètres de large. Deux personnages, l'un presque entièrement détruit, l'autre bien conservé, sont sculptés sur une face. M. Hubert croit reconnaître un personnage romain dans cette figure. Il serait à désirer que cette sculpture fût déposée dans un établissement public.

Le comité s'associe à ce vœu, et regrette que le département des Ardennes ne possède pas encore un musée où pourraient être recueillis tous ces objets. M. Hubert est prié d'envoyer un dessin

de cette sculpture qui semble porter les caractères du moyen-âge plutôt que ceux de l'époque romaine. Il y a eu un monastère à Stonne, et ces sculptures qu'on a trouvées doivent être des dalles funéraires. Il est fort difficile, sans dessin, de pouvoir déterminer un monument figuré.

Les cercueils découverts à Sedan, au mois d'août 1841, sont en plomb, au nombre de six; ils renferment les restes de plusieurs membres de la famille princière de la Tour. C'est en démolissant la sacristie de gauche de l'église Saint-Charles qu'on les découvrit; on les transporta à l'hôpital de Sedan pour les soustraire à la profanation. Une commission spéciale procéda à l'ouverture de ces cercueils et reconnut, soit par les inscriptions conservées, soit par les indications historiques, qu'ils contenaient les restes du Palatin, neveu de Henri de la Tour et fils du roi de Bohême; de Henri de la Tour, duc de Bouillon; de Marie-Elisabeth de Nassau, princesse d'Orange et femme de Henri de la Tour; de Louis, comte de Hanau; de Catherine de la Tour, comtesse de Roucy; de Guy de Roye de la Rochefoucault, vidame de Laon. Deux boîtes en plomb, séparées des cercueils, devaient contenir les entrailles de Henri de la Tour et de sa femme Elisabeth de Nassau. Tous ces personnages sont du dix-septième siècle, morts de 1623 à 1684. M. le maire de Sedan a fait renfermer dans des cercueils en bois de chêne très solide, les six cercueils de plomb, et l'on voudrait faire ensevelir ces restes glorieux pour la ville de Sedan au pied de la statue même de Turenne et dans l'enceinte fermée qui l'environne. Des caveaux seraient creusés dans cet endroit et des plaques de marbre noir, adossées au degré inférieur du socle qui porte la statue, recevraient des inscriptions qui ont été retrouvées sur les cercueils. Ainsi les membres de la famille de Turenne reposeraient au milieu de leurs descendants, et la statue de ce grand homme s'élèverait parmi eux plus grande encore et environnée d'un respect plus religieux.

Le comité ne peut qu'applaudir à ce projet qui consacrerait dignement des souvenirs précieux.

DOCUMENTS SUR LES ARTISTES DU MOYEN-ÂGE.

M. de Saint-Mémin, membre non résident, adresse des rensei-

gnemens sur trente-quatre architectes, statuaires et peintres, employés aux travaux de la Chartreuse de Dijon et à l'exécution des tombeaux des ducs de Bourgogne. Les noms de ces artistes, la désignation de leurs œuvres, le taux de leurs honoraires ou salaires ont été trouvés par M. de Saint-Mémin dans les archives de Dijon. Ces renseignemens éclairent d'une vive lumière tout le quatorzième siècle, période importante de l'art gothique en Bourgogne. Parmi ces trente-quatre noms, il y en a treize de statuaires, quatre de sculpteurs d'ornemens, un de maître architecte, quatre de tailleurs de pierre, un de menuisier, un d'ouvrier en ivoire, neuf de peintres, un d'orfèvre.

M. de Saint-Mémin adresse en outre un glossaire des termes de construction, d'architecture, d'iconographie, de sculpture et de peinture usités en Bourgogne aux quatorzième et quinzième siècles. On apprend, dans ce glossaire qui est composé avec les titres authentiques, comment au quatorzième siècle on nommait une abside, un transept, une base, un chapiteau, un trumeau, une colonne, un nimbe, etc. A chaque terme est joint le passage de la pièce d'où il est extrait. Un pareil travail, entrepris sur toutes les époques du moyen-âge et dans les diverses provinces de France, donnerait un dictionnaire historique complet de l'archéologie française. Il ne sera possible de fixer définitivement la terminologie archéologique que quand ces recherches auront été faites. Le comité fait donc un appel à MM. les archivistes et appelle leur attention sur un sujet d'investigations aussi importantes et aussi neuves. Les archives des divers départemens, les comptes des municipalités et des établissemens ecclésiastiques renferment une multitude de documens analogues à ceux que M. de Saint-Mémin a eu le mérite de fournir un des premiers.

Le comité exprime de vifs remerciemens à M. de Saint-Mémin : il accueillera avec empressement les documens ultérieurs que le savant conservateur du musée de Dijon pourrait découvrir encore.

M. l'abbé Texier, curé d'Autriat, correspondant, adresse des renseignemens sur trente artistes du moyen-âge qui vivaient dans le Limousin ; trois de ces artistes sont architectes, les vingt-sept autres sont émailleurs. M. Texier a relevé ces noms sur les monumens mêmes, sur les châsses ou autres objets d'orfèvrerie et dans les livres qui traitent de l'histoire du Limousin. Les noms d'émailleurs datent

du septième siècle, commencent à saint Eloi et se succèdent assez régulièrement jusqu'au seizième siècle. M. Texier se propose de démontrer que les manufactures d'émaux, à Limoges, n'ont pas été détruites pendant les premières années du quinzième siècle, comme on le croit assez généralement; elles furent même très actives à la fin de cette période.

Le comité remercie M. Texier et l'encourage à continuer des recherches qui ont trait à l'une des plus curieuses questions de l'archéologie française, à celle de l'origine, de la provenance et de la fabrication des émaux.

M. Monnier, correspondant historique à Lons-le-Saulnier, écrit à M. le ministre : « L'empressement avec lequel le comité des arts et monumens accueille les recherches tendant à lui procurer la connaissance des artistes à qui nous devons les monumens du moyen-âge, en France, ainsi que de la nature des conditions qui leur étaient faites dans les traités, m'engage à vous transmettre copie de deux marchés passés en 1531 entre Philiberte de Luxembourg, princesse d'Orange, et deux imageurs, Goura Mait, Flamand, et Mariaul, Florentin, pour l'érection de deux mausolées qui devaient être exécutés dans l'église des frères mineurs de Lons-le-Saulnier. L'un de ces mausolées était pour Jean de Chalon, prince d'Orange et pour les deux femmes qu'il avait eues; l'autre, pour le prince Philibert, son fils, généralissime des armées de l'empereur Charles - Quint. Ces deux pièces sont aujourd'hui d'un piquant intérêt pour les personnes qui dirigent leurs études archéologiques vers la renaissance de la statuaire et de l'architecture; on y remarquera un singulier mélange d'idées chrétiennes et d'allégories d'un goût païen. On remarquera en même temps, à la clause principale de ces marchés, que la princesse engageait ses biens pour assurer le paiement des artistes qui, de leur côté, devaient être contraints à l'exécution de leur traité par l'emprisonnement. L'importance des travaux, d'après le prix qu'on y attache et d'après la description qu'on en donne, nous porte à considérer Goura, le statuaire, et Mario, l'architecte, comme des hommes remarquables à leur époque. »

Le comité prend connaissance des deux marchés dont M. Monnier envoie la copie, et reconnaît que ces deux pièces sont tout-à-fait capitales pour l'histoire des arts en France pendant la renaissance. Les expressions et les conditions des marchés méritent une

attention sérieuse. Le mot d'antiquaille, dont on se sert dans ces pièces pour désigner une certaine nature d'ornemens, soulève une discussion à laquelle prennent part MM. Vitet, Ampère, du Sommerard et de Montalembert.

M. Didron fait observer que le nom du statuaire qualifié de Flamand, Goura Mait, a la plus grande analogie avec un Conrad Meyt, désigné comme Suisse dans les archives concernant la construction de Notre-Dame-de-Brou, à Bourg. C'est en 1531, époque où se passent les marchés de Lons-le-Saulnier, qu'on achève la sculpture de Brou, comme le témoigne une date gravée sur la statue de Marguerite d'Autriche; Bourg est voisin de Lons-le-Saulnier, et c'est de la carrière qui avait servi pour Brou que devait se tirer l'albâtre nécessaire aux tombeaux de Lons-le-Saulnier. Il est donc probable que Conrad Meyt est le même que Goura Mait. Il faudrait voir, sur le titre original, comment le nom est écrit.

Le comité juge qu'il serait très utile de publier textuellement ces pièces; il prie M. le ministre de l'instruction publique de demander à M. Monnier communication des deux titres originaux. C'est d'après le texte même qu'il faudrait livrer ces renseignements curieux à l'impression.

Le comité reconnaît unanimement que ces documens, envoyés par MM. de Saint-Mémin, Texier et Monnier, sont d'une haute importance. Il conviendrait de publier en entier ces différentes pièces qui jettent un si grand jour sur l'histoire de l'art et des artistes français. Aujourd'hui l'attention est éveillée sur ce genre de recherches, et l'on peut croire que d'autres documens de même nature parviendront au comité. A l'exemple du comité des monumens écrits, le comité des arts et monumens devrait publier un volume de format in-4°, intitulé : *Mélanges et Rapports*, où l'on ferait entrer ces noms d'artistes, ce dictionnaire d'expressions archéologiques, ces marchés passés entre des artistes et des seigneurs; là serait insérée la lettre de Haimon sur la construction de l'abbaye de Saint-Pierre-sur-Dive. Dans ce volume pourraient entrer également celles des monographies ou des statistiques nombreuses adressées cette année au comité et qui offriraient le plus d'intérêt. Il est impossible que le Bulletin, déjà trop restreint, puisse donner une place suffisante à ces documens divers.

Le secrétaire ajoute que M. Quantin, archiviste du département de l'Yonne, correspondant, a trouvé dans les archives d'Auxerre le

nom de quatre-vingt-quatorze artistes et ouvriers employés depuis le quatorzième siècle aux travaux de construction, de sculpture et de peinture qui se sont exécutés dans la cathédrale de Sens. On possède ainsi, depuis 1319 jusqu'à notre époque et sans interruption, l'histoire de la cathédrale de Sens. Il y a jusqu'à vingt-trois noms connus d'artistes qui ont travaillé pour la cathédrale de Sens de 1319 à 1398.

Aux artistes déjà connus qui ont élevé la cathédrale de Chartres, M. Chasles vient d'ajouter celui d'HARMANDUS, qui est gravé sur le vieux clocher. M. Chasles a retrouvé en outre, dans un manuscrit de la bibliothèque de Chartres, un nom d'artiste italien à qui on devrait peut-être une partie de la clôture qui ferme le chœur de la cathédrale. On a signalé récemment le nom d'AGUILLON DE DROUES, gravé sur le portail occidental de la cathédrale de Bourges; M. de Girardot a fait estamper cette inscription qui est soumise au comité. M. Leglay, archiviste général de Lille, a publié dernièrement, dans la correspondance de Marguerite d'Autriche, plusieurs lettres de Jean Lemaire, historiographe de la princesse, et de Michel Columbe, fameux sculpteur de Tours, auquel on doit le tombeau de François II, duc de Bretagne, qui est à Nantes. Dans ces lettres, abondent des renseignemens sur la condition des artistes, sur leurs procédés d'exécution, sur les sommes qui leur étaient allouées pour leurs travaux. Toute une famille, qui est nommée, travaillait avec Michel Columbe. Ces documens trouvés par hasard, en quelque sorte, donnent l'espoir qu'on en découvrira d'autres plus nombreux encore lorsqu'on se livrera à des investigations suivies et dans un but spécial. Les archives du royaume, qui renferment les comptes des œuvres royales, les archives de la cour des comptes et tant de séries de pièces où des artistes peuvent être nommés avec plus ou moins de détails, devraient être explorées avec soin. M. Dusével, membre non résident des comités historiques, a écrit à M. le ministre qu'il se proposait de communiquer prochainement au comité beaucoup de notes curieuses sur l'architecture, la peinture et la sculpture en Picardie aux quinzième et seizième siècles. M. Dusével a trouvé ces renseignemens dans des registres aux comptes d'un ancien château voisin d'Amiens. Le propriétaire, qui est pair de France, s'est empressé de donner ces registres en communication à M. Dusével.

Le comité accueillera avec le plus grand intérêt ces documents dont M. Dusével annonce le prochain envoi.

M. le comte de Montalembert communique au comité une inscription qu'il a trouvée dans l'église de l'île d'Ars, paroisse située dans une île du Morbihan, en Bretagne. Cette église est romane, sauf quelques parties du chœur qui sont du seizième siècle ; la voûte est en bois et en berceau. Sur la corniche de cette voûte, dans la nef, on lit ces mots :

Johan : Piers : charpentier : fist : ceste : yglise : clostir : l'an M. CCCC XII (1412).

Plus loin, on lit :

L'an mil CCC^e III^e et XVI (1396) fust ceste yglise..... par Johan : Piers : charpentier d'icy.

Sur la corniche du chœur, on lit les mots suivans séparés par des fleurons et des têtes humaines très grossièrement sculptées :

S/S M S V^{re} S/S III S le V^{re} jour de apuril fut S comp^e le bouais de ce (ici est la figure d'un cœur) dans III^e p^e de vêts.

La date semble être 1503. Selon la tradition locale, ces derniers mots signifient que le prix du travail a été de quatre cents pots de vin.

M. Albert Lenoir annonce qu'on trouve dans l'ouvrage de Scamozzi, *Idea dell'architettura universale*, un passage où il est dit que maître HARDOUIN, architecte français, fut chargé en 1300 de construire l'église Sainte-Pétronne de Bologne. L'édifice ne fut pas terminé ; c'est Palladio qui l'a achevé. Hardouin est un nouveau nom à joindre à ceux de ces artistes français qui ont exécuté, durant le moyen-âge, de grands travaux en Suède, en Bohême, à Cantorbéry et à Milan. Le comité recommande à MM. les correspondans de recueillir avec soin tous les textes de ce genre qui doivent éclairer l'histoire de l'art français, et prouver notre influence esthétique sur les nations étrangères.

Le secrétaire ajoute qu'il faut chercher des noms d'artistes non-seulement dans les comptes manuscrits ou dans les ouvrages imprimés, mais aussi dans les monumens eux-mêmes. Les inscriptions

qui relatent la date d'une construction, le nom et le titre de celui qui l'a exécutée, comme celle qu'on lit au portail méridional de Notre-Dame de Paris, sont connues pour la plupart; mais on trouve des noms sur les charpentes, sur les couvertures, dans les tours et au sommet des flèches. La plupart de ces noms appartiennent à des curieux qui les ont gravés à des époques plus ou moins anciennes; mais quelques uns, comme celui d'HARMANDUS que M. Chasles a relevé à Chartres, comme ceux de BLANCHARD et de JOANNES qu'on lit dans le haut de la flèche de Notre-Dame de l'Epine, paraissent être des noms d'artistes. Dans tous les cas, ces noms sont assez souvent accompagnés d'une date et méritent par cela même d'être relevés; la date, postérieure à la construction sur laquelle elle est appliquée, ne saurait jamais être indifférente. Ainsi dans le beau clocher de plomb qui domine la croisée de la cathédrale d'Amiens, M. Didron a relevé le nom de JEHAN FOUTQUEL et la date de 1548, le nom de PIART et la date de 1582, le nom de BERGIER DE REIMS et la date de 1587, le nom de BORNVY et la date de 1595, le nom de PIERRE MONYER, mais sans date. Il y a des noms et des monogrammes sans date qu'il est utile de signaler également; ces monogrammes ont la plus grande analogie avec ceux des artistes qui sont gravés sur les piliers de la cathédrale de Cologne et dans la flèche de Strasbourg, et qui sont reproduits sur les tableaux peints sur bois que l'on conserve dans les ateliers de la loge de la cathédrale de Strasbourg. Il y a également plusieurs dates, 1539, 1545, 1551, sans noms ni monogrammes. Tous ces signes, toutes ces dates, tous ces noms doivent être recueillis soigneusement. On en tirera plus tard des conséquences qui pourront avoir une grande valeur. En attendant, on ne peut s'empêcher de faire remarquer que le Bergier de Reims, qui met son nom sur le clocher d'Amiens, en 1587, était du pays de ce Bergier ou Li Bergier qui a bâti Saint-Nicaise de Reims et dont la dalle sépulchrable est aujourd'hui dans la cathédrale de la même ville.

Non seulement, en explorant les monumens et les archives, on trouvera des noms, des inscriptions, des épitaphes et des tombeaux, des commandes, des comptes, des marchés, des quittances où les artistes sont désignés quelquefois en détail, où leurs honoraires sont fixés; mais il est probable qu'on découvrira encore

des épreuves et des dessins originaux. Un dessin d'autel gothique a été trouvé à la bibliothèque de Reims, par M. Louis Paris, correspondant. M. De Verneilh, correspondant du comité, dans le département de la Dordogne, a reconnu que des épreuves anciennes du quatorzième siècle ou de la fin du treizième étaient tracées sur les dalles qui couvrent en plate-forme les bas-côtés de la cathédrale de Limoges. On voit, dans ces dessins qui sont profondément gravés dans le granit et qui sautent d'une dalle à l'autre, les différentes modifications proposées pour les piliers du centre de la croix; on s'en est tenu à l'ancien modèle du treizième siècle, qui est gravé en entier et qui a été fidèlement suivi. Les autres épreuves doivent se rapporter aux différentes courbes des voûtes, des arcades et des arcs-boutans. On y remarque des lettres, des signes, des points de repère. Ces épreuves, dont un relevé fait par M. de Verneilh est soumis au comité, ont jusqu'à douze mètres de longueur. Il n'y a pas de plus curieux exemple pour appuyer les documens qu'on peut posséder d'ailleurs et qui concernent les procédés de construction employés par les artistes du moyen âge.

Le comité est vivement intéressé par ces renseignemens. Il attache la plus grande importance à posséder un relevé exact et mesuré de ces différentes épreuves et lignes gravées sur les dalles qui couvrent les bas-côtés de la cathédrale de Limoges. Il prie M. le ministre de demander à M. Boulé, architecte de la cathédrale de Limoges et correspondant du comité, une copie de ces épreuves et même un estampage en papier, s'il est possible de l'obtenir. La découverte de ces figures entaillées dans le granit est un fait capital pour l'histoire de l'art au moyen âge.

On remarque, dans la cathédrale de Reims, des dessins plus ou moins analogues, et qui semblent indiquer l'endroit où l'on devait incruster des statues qui n'ont jamais été placées. A la cathédrale de Rouen, sur la paroi d'une des portes, on voit un trait figurant des quatrefeuilles où devaient être sculptés des bas-reliefs qu'on n'a pas exécutés. Les murs de nos églises doivent donc être examinés avec un soin minutieux.

Le secrétaire ajoute que l'appel fait aux antiquaires, dans la dernière session du comité, Bulletin, 1^{er} vol., 9^e n^o, p. 141, relativement aux noms, aux inscriptions et aux dessins des artistes, a été entendu même à l'étranger. M. Thomas Wrigth, correspondant à

Londres, promet d'envoyer diverses inscriptions en vers latins et en vieil anglais, tracées sur des chapiteaux d'une église anglo-normande, et qui relatent la date de l'église et le nom de l'architecte. Des comptes de la Tour de Londres, où des artistes du treizième siècle sont nommés, seront également envoyés par M. Wrioth. — Un antiquaire anglais vient de publier un travail sur les marques d'appareilleurs ou de tâcherons qu'il a trouvées sur différens monumens de l'Angleterre, et qui sont semblables à celles que M. Didron a reconnues au château de Vincennes, aux murs d'Avignon, de Carpentras et d'Aigues-Mortes, aux clochers et aux portails des cathédrales de Reims et de Strasbourg. Le comité doit recommander de nouveau ce genre d'investigations, qui peut être fécond en renseignemens curieux. — M. Fabry-Rossius, docteur ès-lettres, professeur d'archéologie à Liège, vient de recueillir, dans les archives de Liège, dans divers ouvrages imprimés et sur les murailles des monumens, une première liste de vingt-six noms d'artistes liégeois, architectes, sculpteurs, peintres, orfèvres, miniaturistes et calligraphes. Une seconde liste se compose de trente-trois noms d'artistes des onzième, douzième, quatorzième, quinzième et seizième siècles. On y voit qu'un retable sculpté, destiné au maître-autel de Notre-Dame de Brou, a été exécuté à Bruges, pour la somme de douze cents livres tournois. Ce fait confirme ceux qu'on possédait déjà, et qui démontrent qu'un assez grand nombre d'artistes flamands ont été employés à la construction et à la décoration de l'église de Brou. Ces deux listes, qui donnent une série de cinquante-neuf artistes, sont soumises au comité, qui félicite M. Fabry Rossius d'une découverte aussi importante. Ainsi, dans l'intervalle de deux sessions, le comité a reçu des communications sur deux cent vingt-cinq artistes, à peu près inconnus ou totalement ignorés. C'est un résultat dont le comité doit beaucoup s'applaudir.

Le secrétaire soumet au comité le calque de la tombe de Hues Libergier, exécuté par M. Paul Durand. Libergier est l'architecte de Saint-Nicaise de Reims. Le secrétaire soumet en outre le dessin d'une tombe du treizième siècle, qui est dans la cathédrale de Châlons-sur-Marne, et sur laquelle est figuré un personnage entièrement semblable à Libergier. Il porte, comme Libergier, une calotte, une robe descendant un peu plus bas que les mollets, un

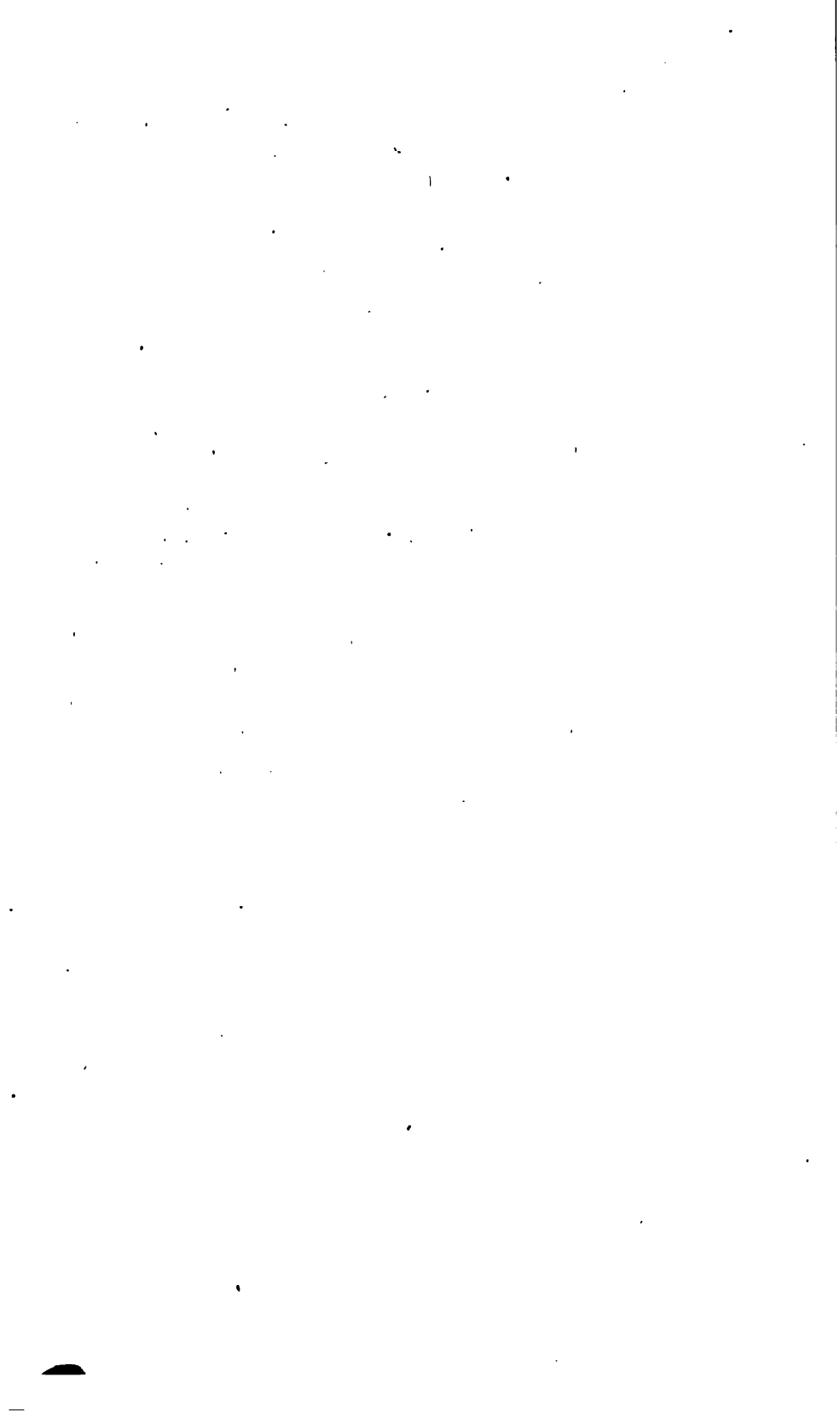
manteau court et à capuchon rabattu. De plus, et comme Libergier, il tient contre sa poitrine un modèle de construction. On peut être presque certain que cet individu est un architecte. Malheureusement, dans un redallage général de la cathédrale, on a rogné une grande partie de l'inscription qui régnait sur les quatre côtés de cette pierre, comme sur celle de Libergier. Cet acte de vandalisme et d'ignorance ôte à la ville de Châlons la certitude de posséder, comme celle de Reims, le monument d'un architecte gothique. Cependant on a conservé le nom et la date, le commencement et à peu près la fin de l'inscription. On lit encore : **GIST MICHEL LE PAPELART..... L'AN M CC L VII.....** Ce Michel Le Papeart, mort en 1257, était peut-être l'architecte de Notre-Dame de Châlons, et probablement l'architecte d'une grande partie de Saint-Etienne, cathédrale de la même ville. On n'a pas de tombe d'artiste, avec une effigie, plus ancienne que celle-là. Le reste de l'inscription, comme celle qui est gravée sur la tombe de Libergier, devait dire ce que Le Papeart avait bâti et quand il l'avait fait. On souffre donc une perte irréparable par la destruction de cette inscription. A Reims, Libergier pose les pieds sur les nuages ; il est dans le ciel. A Châlons, Le Papeart foule un lion renversé et qui rugit ; l'architecte de Châlons est plus fort que le lion, emblème de la force et de la violence. Les deux architectes de Reims et de Châlons sont encensés par deux anges, comme le seraient deux saints ou deux évêques. Il est remarquable que ces deux hommes sont déjà laïques, Le Papeart lui-même, à une époque où les architectes cessent à peine d'être ecclésiastiques. Un peu plus bas que la dalle de Michel Le Papeart, on voit une autre pierre tumulaire sur laquelle est figuré un jeune homme imberbe comme Libergier, vêtu d'un costume absolument pareil à celui de Libergier et de Le Papeart. Mais ce jeune homme ne porte pas de modèle d'église, et l'inscription relatant ce qu'il devait être a été cassée complètement. Il est possible que ce soit le portrait d'un fils de Michel Le Papeart, architecte comme son père et peut-être son successeur. L'art était héréditaire à l'époque gothique ; car Erwin de Steinbach est aidé par son fils et par sa fille, à Strasbourg, tandis qu'à Amiens, Renaut de Cormont succède à Thomas de Cormont, son père. Aujourd'hui, à Châlons, on déplore amèrement cette destruction et cette mutilation des dalles dont la cathédrale

était entièrement pavée autrefois, et dont on n'a conservé que quelques-unes. M. Bourlon de Sarty, informé par M. Didron de l'intérêt que pouvaient offrir principalement ces deux dalles d'architectes, se propose de les enlever de la place où on les a mises récemment, où elles sont exposées et gâtées, pour les recueillir dans un endroit plus convenable. Comme il est présumable que ces deux effigies sont celles de deux architectes gothiques de Châlons, on songe à les mettre dans une chapelle, comme on a fait à Reims, pour Libergier, ou même à les déposer dans un musée départemental où elles seraient dans un lieu digne d'elles. La commission archéologique de Châlons inaugurerait convenablement ses travaux en conservant d'une manière honorable ces tombes de deux architectes champenois. Le dessin de ces deux figures, qui est soumis au comité, a été fait à Châlons par M. F. Pernot, peintre de Paris, membre de la commission archéologique de la Marne.

GASPARIN,

Pair de France, président du comité des arts et monumens

DIDRON, Secrétaire.



BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉ

PAR LE COMITÉ HISTORIQUE DES ARTS ET MONUMENS.

SESSION DE 1842.

SEPTIÈME SÉANCE.

Mercredi 30 mars 1842.

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE GASPARIN.

OUVRAGES OFFERTS AU COMITÉ

Par M. Ernest Breton :

- 1° *Mémoire sur les antiquités de la ville de Vaison ;*
- 2° *Antiquités de la ville d'Antibes ;*
- 3° *Essai sur les théâtres des Grecs et des Romains ;*
- 4° *Première étude sur les tombeaux des anciens ;*
- 5° *Coup d'œil historique sur la ville de Beauvais.*

Par M. Adolphe Du Chalais, élève de l'École des chartes et membre de la Société royale des antiquaires de France :

- 1° *Études numismatiques sur le département de la Meuse ;*
- 2° *Études archéologiques sur le département de la Meuse ;*
- 3° *Explication de quelques bas-reliefs de la cathédrale de Paris.*

Dans ses *Études archéologiques*, M. Du Chalais propose de lire ainsi une inscription tracée sur une plaque de bronze informe, percée de deux trous et trouvée, vers 1800, dans l'ancien parc du château de Ligny, près de l'Ornain :

TERRE ME QUIA FUGI ET REVOCÀ ME AD COLLIUM IN NASIUM.

(Retiens-moi, parce que j'ai fui, et reconduis-moi à Collus, à Nasium.)

D'autres inscriptions analogues et sur de semblables morceaux de métal ont fait croire que chez les Romains, et même au moyen

âge, on attachait des plaques au cou, à la poitrine ou aux bras des esclaves pour empêcher leur fuite ou pour que, échappés de la maison du maître, on pût les y ramener. Mais, ainsi que le font observer MM. de Montalembert et Didron, il est plus probable qu'alors, comme aujourd'hui, on les mettait au cou des chiens ou d'autres animaux qu'on affectionnait, pour en prévenir la perte. Sur une de ces plaques, qu'on voit à la Bibliothèque royale et qui est marquée de l'inscription consacrée, on voit une tête de cerf ; on peut croire, en effet, qu'un cerf apprivoisé ou un chien de chasse la portait au cou. M. Du Chalais déclare d'ailleurs qu'il possède une de ces plaques qui a dû être suspendue au cou d'un chien. Un esclave, qui aurait voulu s'enfuir et ne pas être reconnu, aurait facilement enlevé la plaque qui témoignait de son esclavage. On traduit l'inscription latine d'une de ces plaques : « Januarius dicor servus sum Dextri exceptoris senatus qui manet in regione quinta in area Macari, » par : « Je me nomme Januarius ; je suis l'esclave de Dexter, scribe du sénat, qui demeure dans la cinquième région, sur la place de Macaire. » Mais si cette plaque, comme c'est probable, servait à un chien, elle signifie simplement : « Je suis appelé le gardien de la porte ; j'appartiens à Dexter, etc. » — Dans son *Explication de quelques bas-reliefs*, qui sont à Notre-Dame de Paris, M. Du Chalais cherche à nommer les huit grandes statues qui décoraient autrefois la porte gauche du grand portail de Notre-Dame. Ces huit statues ont été brisées à la révolution ; mais à leur pied étaient sculptés des ornemens qui existent encore. Comme, dans l'iconographie chrétienne, les consoles servant de supports aux figures sont ordinairement sculptées de sujets qui se rapportent à la vie du personnage supérieur, M. Du Chalais a nécessairement cherché dans ces consoles ou ornemens inférieurs le nom des huit statues. L'abbé Lebeuf, qui avait vu ces statues en place, en nomme six ; il les appelle saint Jean-Baptiste, saint Etienne, sainte Geneviève, saint Germain d'Auxerre ou saint Amateur qui avait précédé saint Germain, saint Denis et un roi. Or on voit, en effet, un personnage qui pourrait être Hérode, le persécuteur de saint Jean-Baptiste, sous une statue. Sous les autres : un juif, meurtrier de saint Etienne, et ramassant une pierre ; un être nu, ailé, couvert de touffes de poil, qui serait le diable, tentateur de sainte Geneviève ; une ville fortifiée et crénelée, qui peut rappeler la ville

d'Auxerre ; un homme armé d'une hache, et qui serait le bourreau de saint Denis ; un lion, l'attribut de David, roi de Juda, dont le lion est le symbole. Quant aux deux autres statues, M. Du Chalais les nomme saint Jean évangéliste, et saint Vincent, à cause des supports ; à l'un, on voit un aigle, symbole de saint Jean ; à l'autre, un chien surmonté d'un oiseau de proie, et qui rappelle la légende de saint Vincent. — Cette explication, fort ingénieuse et conforme à l'esprit du moyen âge, paraît entièrement fondée. Cependant la ville ne saurait qualifier saint Germain, évêque d'Auxerre, parce que cet ornement supporte ou surmonte, même à Notre-Dame de Paris, presque toutes les statues monumentales exécutées au moyen âge. De plus, ce que M. Du Chalais a pris pour un aigle paraît être un dragon ailé, comme le prouve une queue écaillée, qui n'est pas assez mutilée pour qu'on ne puisse la reconnaître encore. — Le comité ne saurait trop encourager M. Du Chalais dans de pareils travaux, exécutés avec intelligence et qui nous initient de plus en plus à l'iconographie du moyen âge.

Par M. le baron Chaudruc de Crazannes, sous-préfet de Castell-Sarrazin, membre non résident :

Dissertation sur Divona des Cadurci et sur deux médailles autonomes de ce peuple.—L'une de ces médailles est en bronze et l'autre en argent ; toutes deux paraissent être de l'époque celtique ou gauloise et appartenir aux Cadurci.

Par M. Monnier, correspondant, à Lons-le-Saulnier :

Annuaire du département du Jura pour 1842. — Cet annuaire contient beaucoup de documens sur les monastères et les châteaux du pays. Des renseignemens y sont donnés sur les institutions, les traditions populaires, l'histoire locale et l'archéologie. Quarante communes ont été explorées par M. Monnier ; elles composent le chapitre des *Annales anciennes*. Dans le paragraphe consacré à Montmirey-le-Château, on rappelle la souvenir de Béatrice, fille de Raynaud III, comte de Bourgogne, et femme de Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne. Frédéric répudia Adélaïde, marquise de Vohburg, sa femme, pour épouser Béatrice qu'il aima toujours passionnément. Les vers ciselés sur la couronne de cuivre émaillée que Frédéric fit placer au dessus du tombeau de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle, témoignent de cet amour qui ne s'est pas démenti. Un article intitulé *Histoire de*

l'art à Saint-Claude, depuis son origine, par feu M. l'abbé Mermet, est inséré dans l'Annuaire du Jura. On y lit que les stalles de Saint-Pierre, église de Saint-Claude, ont été sculptées en 1540 « par Pierre de Vitry, Italien, le plus habile sculpteur de son siècle. » M. Monnier ajoute en note que cette appréciation d'époque manque de justesse, car il vient de lire une inscription sculptée en relief sur ces stalles, et qu'on n'avait pas encore pu déchiffrer en entier. Cette inscription est ainsi conçue : MIL LXV QUATRE CENS DE LA MAIN DE JEHAN DE VITRY FURENTP FAIS LES CRÉGES. C'est donc en 1465 qu'on aurait exécuté ces stalles remarquables par les figures et les sujets qui y sont sculptés. M. Monnier, comme le fait observer M. Didron, aurait pu affirmer également que Jean de Vitry est un nom entièrement français, et pas du tout italien. Il ne faut pas enlever à la France, comme on le fait trop légèrement de nos jours, la gloire d'avoir fourni presque tous les artistes qui nous ont enrichis, même à l'époque de la renaissance, de si belles œuvres d'architecture, de sculpture et de peinture. L'inscription signalée à Dôle étant d'une certaine importance, le comité prie M. Monnier d'en envoyer un *fac simile* avec un estampage ou une impression en papier. Nous connaissons encore assez peu de sculpteurs en bois ; il est nécessaire de relever avec soin leur nom et la date de leurs œuvres. Le comité en prend occasion pour recommander à MM. les correspondans le relevé de ces dates et de ces noms d'artistes écrits sur les monumens mêmes, et surtout dans les livres des comptes civils et ecclésiastiques.

Au nom de M. Cayon-Liébault, de Nancy, M. Thomassy, ancien élève de l'École royale des chartes, offre un ouvrage ayant pour titre : *Église des Cordeliers, la Chapelle-Ronde, sépultures de la maison de Lorraine à Nancy*. A ce livre, édité avec luxe, sont joints divers plans et gravures représentant l'église et le couvent des Cordeliers, la Chapelle-Ronde et plusieurs monumens funéraires. La Chapelle-Ronde servait de sépulture à la maison ducale de Lorraine. Quoique d'une époque toute récente, cet édifice fait souvenir qu'un très grand nombre de monumens funéraires du moyen âge et même de l'antiquité adoptaient la forme circulaire. M. Cayon-Liébault cherche à populariser les monumens et les traditions glorieuses de la Lorraine; il a publié différens ouvrages où il se propose constamment ce but honorable.

M. Longueville Jones, correspondant anglais, adresse plusieurs impressions faites sur papier, à la manière noire; elles représentent quatre tombes qui sont dans la collégiale de Champeaux. Le procédé d'imprimer ainsi des dalles ciselées et des bas-reliefs consiste à étendre sur l'objet qu'on veut tirer des feuilles de papier fin, mais bien collé, pour que le papier puisse résister, tout en pénétrant dans les creux. Ce papier ainsi étendu, on le frotte avec un tampon de vieux feutre ou de cuir imprégné légèrement ou simplement sali de mine de plomb très peu huilée, et on obtient une image exacte de la sculpture. Les parties saillantes se noircissent au frottement du tampon, et les parties creuses restent blanches. Ce procédé ne nuit en rien au monument sur lequel on opère. Il est plus expéditif que l'estampage en papier non collé et par la voie humide; car on obtient en une heure le dessin de la plus grande dalle funéraire, tandis que l'estampage demande trois ou quatre fois plus de temps. Il est moins gênant que l'estampage, et n'exige pas qu'on perde du temps à faire sécher l'impression. Le papier imprimé à la mine de plomb se ploie et se transporte avec une extrême facilité. Aux quatre dessins pris à Champeaux, M. Longueville en ajoute un cinquième tiré sur une dalle très grande et très ornée de l'abbaye de Saint-Alban, près de Londres. Cette dernière impression, parfaitement réussie, a été exécutée par M. Albert Way, qui fait une collection de ce genre d'objets. M. Longueville annonce que les restaurations qui se font à Champeaux sont assez satisfaisantes; mais des personnes qui avaient eu la permission d'estamper en plâtre les dalles funéraires ont été assez négligentes pour ne pas nettoyer ces dalles, après avoir retiré leurs modèles. Ce procédé d'estampage est d'ailleurs très nuisible, et doit être absolument proscrit; car, en enlevant le plâtre, on écaille la pierre, on émousse les arêtes des ciselures. Par le procédé à la manière noire, on n'altère jamais les détails des monumens même les plus fins. M. Longueville, qui consacre ses études à l'archéologie, et qui, à diverses reprises, a envoyé au comité des rapports détaillés sur les monumens de Paris et des communes voisines, se propose d'ouvrir incessamment en Angleterre un cours d'archéologie du moyen âge; dans ce cours, les monumens français occuperont une place importante. Il adresse deux notes insérées par lui dans un journal anglais, et qui sont

relatives à la destruction projetée des deux pavillons de l'Institut, et à l'appropriation du château de Saint-Germain-en-Laye à une prison militaire. M. Longueville croit qu'au lieu d'abattre les deux pavillons de l'Institut, on pourrait élargir le quai, en prenant de l'espace sur la Seine, comme on a fait pour les quais de l'Ecole et de la Ferraille. Il serait fâcheux de mutiler un monument qui, après la Bibliothèque royale, est le plus beau qu'on doive à la munificence du cardinal Mazarin. M. Longueville regrette que le château de Saint-Germain, ancienne résidence des rois François I^{er}, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, serve de maison militaire de détention. Ce château a de l'intérêt, la chapelle surtout, dont l'intérieur est un des plus curieux de France. Si, comme on a fait pour Versailles et Fontainebleau, on restaurait le château de Saint-Germain, on aurait un remarquable palais de plus qu'on pourrait convertir en musée national, et qu'on mettrait ainsi à l'abri des dégradations. M. Longueville voit, dans ces projets de destruction et dans cette profanation d'un monument des plus historiques, la suite d'un mauvais esprit qui n'est pas encore éteint.

Le comité exprime de vifs remerciemens à M. Longueville Jones pour les belles impressions de dalles tumulaires qu'il a envoyées. Il recommande ce procédé qui donne, en bien peu de temps et sans nuire aux monumens, des résultats très remarquables. Avec quelques mains de papier et quelques heures de travail, on aurait ainsi les plus belles dalles funéraires de l'Angleterre et de l'Italie.

CONSERVATION DES MONUMENS.

M. le garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes, écrit à M. le ministre de l'instruction publique la lettre suivante, en date du 12 mars dernier. Le comité en ordonne l'insertion textuelle au Bulletin.

« Monsieur le ministre et cher collègue,

« Vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, le 19 du mois dernier, le procès-verbal d'une séance dans laquelle le comité historique des arts et monumens s'est occupé des moyens de garantir les trésors des établissemens religieux contre les soustractions qui journellement les dépouillent, par l'ignorance ou l'incurie de leurs

administrateurs, des objets précieux qu'ils renferment encore. J'ai lu cette discussion avec beaucoup d'intérêt, et je vous remercie de me l'avoir communiquée.

« Déjà depuis long-temps la question soulevée au sein du comité historique préoccupe l'administration des cultes et excite sa sollicitude. Les moyens de la résoudre d'une manière efficace et praticable font, en ce moment, l'objet d'études qui amèneront peut-être un résultat utile.

« Agréex, etc.

*« Le garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes,
« MARTIN (du Nord). »*

Le comité ne doute pas qu'on ne trouve des moyens efficaces et faciles pour arrêter les spoliations analogues à celles dont les églises de la Guène (Corrèze) et de Vias (Hérault) ont été récemment les victimes. Des remerciemens sont offerts à M. le ministre de la justice et des cultes qui veut bien apporter aux efforts du comité un concours aussi puissant.

En remerciant M. le ministre de l'avoir nommé correspondant du comité, M. Ludovic Dassy, prêtre du diocèse de Grenoble, écrit qu'il serait à désirer que tous les préfets et les évêques de France concourussent à fonder définitivement, dans le chef-lieu de chaque département, une commission archéologique pour la recherche, la conservation et l'étude des monumens historiques. « Je ne suis pas le seul, continue M. Dassy, à exprimer ce vœu. D'un bout à l'autre de notre patrie, bien des voix s'élèvent pour réclamer ces institutions; là où elles sont déjà fondées, il n'y a qu'une voix pour en signaler les glorieux avantages, et pour applaudir aux succès qu'elles obtiennent. Je sais qu'on ne peut arriver à un résultat général qu'après beaucoup d'instances et une longue patience; mais je désirerais qu'on multipliât les moyens pour obtenir enfin la participation des notabilités laïques et le concours des ecclésiastiques instruits qui ne demandent pas mieux que de coopérer efficacement aux progrès de la science archéologique. La religion, la littérature, l'histoire, les arts ont tout à gagner dans le développement progressif de cette science.

« Comme membre du clergé français, j'appelle de tous mes vœux le jour où chaque ecclésiastique se constituera le défenseur

actif et intelligent de nos gloires religieuses et monumentales. Appelé à desservir une paroisse dont l'église attirera son attention, chaque pasteur doit s'en établir le gardien général et, sous tous les rapports, la protéger contre toute invasion du goût barbare et la défendre avec amour en dépit de ceux qui mépriseraient son noble zèle.

« J'ai lieu d'espérer que, dans le diocèse de Grenoble, Mgr l'évêque accueillera favorablement le projet que je dois lui soumettre pour la fondation d'une commission archéologique; les soins que ce vénérable prélat a toujours apportés à la conservation des plus beaux monumens religieux du département me sont un sûr garant de la réussite de ma demande. Si M. le préfet voulait lui-même la prendre en considération, nous verrions s'établir bientôt dans la ville de Grenoble une commission composée de laïques et d'ecclésiastiques qui correspondraient avec le comité siégeant à Paris. Cette institution deviendrait le plus puissant élément de conservation des antiquités nationales que possèdent les principales villes et quelques petites localités de notre diocèse. »

Le comité s'associe aux vœux exprimés par M. Dassy; il espère que le département de l'Isère et le diocèse de Grenoble rivaliseront prochainement avec les autres départemens et diocèses qui possèdent déjà des commissions et des cours d'archéologie.

Dans une précédente séance (*Bulletin*, 2^e vol., 1^{er} n^o, p. 38), le comité avait sollicité la conservation d'une maison ancienne, située à Soissons, et qui était menacée d'une prochaine destruction par une ordonnance royale d'alignement. M. le ministre de l'instruction publique, ayant appuyé cette réclamation, vient d'être informé par M. le ministre de l'intérieur que des mesures nécessaires étaient prises pour obtenir la rectification de l'ordonnance qui frappait la maison de Soissons d'une servitude d'alignement.

Le comité se félicite d'un pareil résultat. La sollicitude que le gouvernement témoigne pour des constructions anciennes, même d'une valeur commune, donne l'assurance que désormais tous les monumens historiques seront conservés. M. Didron fait observer que du moment où la maison de Soissons est laissée debout, on ne peut démolir la maison dite des comtes de Champagne, située rue de Tambour, à Reims, et l'une des plus belles maisons de France. La maison de Soissons est du XVI^e siècle, bâtie en bois et en briques;

celle de Reims est du XIII^e, construite en pierre et ornée de cinq grandes statues d'un style très remarquable. Le comité prie donc M. le ministre de l'instruction publique de faire des démarches auprès de son collègue de l'intérieur pour obtenir la conservation de la maison de Reims, qui est sérieusement menacée par un plan d'alignement.

M. le ministre de l'intérieur accuse réception de diverses lettres et notices qui lui avaient été renvoyées par M. le ministre de l'instruction publique, sur l'avis du comité, et qui sont relatives à la conservation des églises de la Trinité, à Angers ; de St-Étienne, à Beauvais ; de la Commanderie, à Paulhac (Creuse) ; de Saint-Basile, à Étampes ; de Saint-Sulpice, à Favières (Seine-et-Oise) ; du château de Bruniquel (Aveyron) ; de la tour du Plô, à Saint-Iriex, et de la tour Guinette, à Étampes. M. le ministre a pris note des renseignements que contiennent ces lettres et notices, et il promet d'aviser à la conservation des monumens qu'elles intéressent.

M. Dusével, membre non résident du comité des monumens écrits, réclame la conservation d'un précieux mausolée qui orne l'église d'Ailly-sur-Noye (Somme). « Dans l'aile gauche de l'église, écrit M. Dusével, on remarque des fonts baptismaux qui sont fort anciens. Près de ces fonts, se trouve la tombe, en marbre noir, de JEHAN HOUTBOURDIN et de JACQUELINE DE LA TRÉMOILLE, son épouse. Elle existait d'abord dans la nef ; mais on l'en a ôtée, pour placer un banc d'œuvre, récemment construit. L'art héraldique semble avoir épuisé ses richesses à orner cette tombe précieuse d'écussons et d'armoiries. Malheureusement tous ces hiéroglyphes féodaux sont aujourd'hui fort mutilés. Les nobles traits de Houtboudin et de sa femme n'ont pas été respectés davantage : des villageois ont écrasé de leur lourde chaussure la figure de ces hauts personnages, en grimant sur leur tombe, pour mieux voir les cérémonies du culte. Les dégâts, causés par ce vandalisme d'un nouveau genre, sont très fâcheux. Ici, c'est une partie de la riche cotte-d'armes du chevalier qui a disparu ; là, c'est le bout de son épée qu'on a brisée ; plus loin, le superbe manteau blasonné de sa belle épouse a perdu ses *Lions de Luxembourg* et ses *Aigles de la Trémoille*. Il serait nécessaire d'arracher enfin ce monument à ces dégradations, et de faire disparaître la boue dont il est partout souillé. Il faudrait lui rendre, s'il est possible, non pas son premier éclat, mais un aspect plus

décent, une place plus convenable. Les illustres défunts dont il recouvre la cendre méritent assurément cet honneur : tous deux, en effet, ont brillé dans le XV^e siècle et occupé un rang distingué dans l'histoire du temps. Les villageois d'Ailly peuvent bien ne pas se rappeler les largesses que ces nobles personnages firent à leurs pères, les secours qu'ils prodiguèrent à l'infortune dans le petit hospice par eux fondé ; mais les *Mémoires de Commines* et les *Chroniques de Monstrelet* conserveront long-temps encore le souvenir de la prudence et des exploits de Hautbourdin. Il ne fut pas seulement conseiller et chambellan du duc de Bourgogne, comme le porte la modeste épitaphe qu'on lit aux bords de sa tombe ; il fut lieutenant-général et commandant des troupes de ce duc qui l'honora toujours de son amitié, tant il montrait de courage à la guerre, d'adresse dans les joutes et les tournois. Son éloge est renfermé dans ces quelques mots d'un ancien chroniqueur : « C'ÉTAIT LE PLUS BRAVE ET LE PLUS BEAU DES CHEVALIERS DU XV^e SIÈCLE. Il lui arriva nombre d'aventures galantes, parmi lesquelles celle qui lui valut la main de Jacqueline de La Trémoille. Cette dame passe pour être la même que cette *BELLE PÈLERINE* qu'il sauva, en 1448, des mains d'une troupe de brigands qui l'avaient attaquée, après avoir massacré son escorte, un jour qu'elle allait en pèlerinage dans un pays lointain. Les poètes du temps célébrèrent à l'envi le courage et la galanterie dont Hautbourdin fit preuve dans cette circonstance. En vrai chevalier, il ne voulut pas que celle qu'il venait de délivrer si heureusement des mains des robeurs ou pillards flamands fût exposée à de nouveaux dangers, en continuant seule son voyage ; il se joignit à elle, et ne la quitta que lorsqu'elle eut accompli son pèlerinage. C'est à cette occasion, ajoute la tradition, que Hautbourdin reçut le nom de *Chevalier de la Belle Pèlerine*, nom qu'il sut bientôt illustrer dans un tournoi célébré en l'honneur de sa dame, auprès de Saint-Omer. L'inscription de la tombe de Hautbourdin est bien conservée ; mais il est difficile de la lire en entier, la pierre étant placée contre le mur de clôture des fonts baptismaux. Aidé par le vicair de la paroisse, nous sommes parvenus, toutefois, à la déchiffrer ; elle est ainsi conçue :

Ci gisent noble et puissant Jehân Hubodin, bastard de St-Pol, en son vivant seigneur de Hubodin et Ailly-sur-Noye, conseiller et chambellan (sic) de Mgr le duc de Bourgogne. Lequel trespassa le xxviii^e jour de juillet xxvi^e, lxxvi.

Et auprès de lui :

Jacqueline de La Trémoille, son épouse et dame desd. lieux. Laquelle trespassa le x^e jour d'aoust l'an mil liii^e et LXVI.

Priés pour leurs âmes.

« Il faudrait que cette tombe fût nettoyée et replacée dans la nef où sont inhumés les illustres personnages dont elle rappelle la mémoire; il faudrait aussi qu'une grille en bois, sculptée dans le style de la fin du XV^e siècle, l'entourât de tous côtés. On la préserverait ainsi, à l'avenir, de mutilations affligeantes pour les amis de l'histoire et de l'art. Une somme de trois à quatre cents francs suffirait pour l'exécution de cette grille. »

Le comité apprend que M. le ministre de l'intérieur vient d'accueillir la demande qui intéresse un mausolée aussi curieux que celui de l'église d'Ailly. Les monumens funéraires, qui ont échappé à tant de causes de destruction, ne sauraient être conservés avec trop de respect.

M. Paul Durand, correspondant historique, adresse les observations suivantes sur les restaurations qu'on achève d'exécuter en ce moment dans l'église de Saint-Remi de Reims.

« Les travaux considérables de l'église de Saint-Remi, à Reims, touchent à leur fin; la maçonnerie et les grosses réparations sont presque terminées. On s'occupe sérieusement aujourd'hui de commencer les décorations indispensables et urgentes; mais on entre alors sur un terrain très peu connu, et l'on est exposé à commettre de graves erreurs. C'est donc ici surtout que l'intervention, les conseils et les lumières du comité pourront faire sentir leur heureuse et utile influence. Trois objets méritent principalement une prompte détermination : 1^o la clôture du chœur; 2^o les vitraux; 3^o la question du badigeon.

« 1^o LA CLÔTURE DU CHŒUR. On songe sérieusement à modifier la disposition de l'ancien chœur des Bénédictins. Pour cela, on supprimerait une grande partie d'une clôture en marbre et en pierre de différentes couleurs, dont la construction peut dater de la fin du seizième siècle. Ce changement aura plusieurs inconvénients. D'abord il achèvera d'effacer les vestiges d'une vieille abbaye. En second lieu, il contribuera à fortifier une déplorable habitude, celle d'enlever, de déranger ou de modifier les constructions ou l'ameublement d'une église, sous le prétexte qu'ils ne sont pas

du même temps que l'église elle-même. A ce compte, et en poussant plus loin ce principe, on arriverait à des mutilations et à des destructions sans fin ; car il est bien rare de rencontrer une église un peu ancienne avec un mobilier contemporain ; pour moi, je n'en connais pas et je ne crois pas qu'il en existe. Les autels, les chaires ont été renouvelés à plusieurs reprises par caprice autant que par nécessité. Si l'on admet, par exemple, qu'il faut supprimer une chaire du XV^e siècle, parce qu'elle se trouve dans une église du XIII^e, ou autre chose semblable, il n'y a pas de raison pour laisser subsister en place le moindre objet. Pour n'en citer qu'un exemple, on a vu, il y a peu d'années, le curé de la Trinité de Vendôme faire abattre un magnifique maître-autel de la fin du XVI^e siècle, construit en marbre rouge, en marbre noir et en pierre blanche, et cela pour cette seule raison que cet autel n'était pas du même temps que l'église. Mais, maintenant, qu'on demande ce qui a remplacé ce monument. Je l'ignore, pour mon compte ; mais n'est pas, suivant toute probabilité, un autel en bois peint avec des ornemens en pâte et sans aucune harmonie avec le reste de l'église ? On n'a certes pas gagné au change. Eh bien ! la clôture du chœur de Saint-Remi est précisément de la même époque et du même travail que ce maître-autel, et malheureusement aussi il paraît que le même sort lui est réservé. Je ne viens pas vanter le mérite et la beauté de cette clôture ; mais je crois que sa conservation doit être désirée plutôt par question de principe que par question d'art et de goût. Tout ce que, de siècle en siècle, l'art vient déposer dans les églises devrait s'y trouver à l'abri des variations continuelles du goût. Ce serait là le seul et véritable moyen d'écrire l'histoire de l'art. Le travail de l'érudit aurait alors à classer tous ces monumens, à rassembler ces feuilles éparses d'un même ouvrage, pour en former un tout homogène. Ainsi l'on trouverait à Saint-Remi une clôture de chœur ; ailleurs, une porte ou une sculpture de la même époque ; à Vendôme, l'antiquaire aurait trouvé un superbe maître-autel. Puis, à l'aide de ces matériaux réunis, on se formerait des idées nettes, et l'on bâtirait des systèmes complets et bien fixes. Au contraire, on voit tous les jours une aveugle manie d'innovation faire disparaître une foule de monumens curieux, non-seulement pour les arts, mais même pour l'histoire. Dans le siècle dernier, on avait juré une haine violente à tout ce qui était gothique ;

l'on cassait et l'on brisait de tous les côtés pour rétablir et réédifier avec des idées souvent maniérées et contournées. Aujourd'hui, on agit absolument de la même manière ; seulement on porte ses coups sur un autre ennemi. On tombe sur ce que les arts nous ont légué depuis Henri IV. Nous sommes sans pitié pour ce que nos pères ont vu construire dans leur enfance : les grilles du temps de Louis XV et les boiseries brodées de sculptures, tout cela est en horreur et en exécration. On veut du gothique, vrai ou faux, à tout prix. Voilà pourquoi la clôture de Saint-Remi est menacée ; voilà pourquoi je suis obligé aujourd'hui de prendre sa défense.

« 2° LES VITRAUX. Les riches et anciens vitraux de Saint-Remi sont heureusement à l'abri de la destruction. Mais ce qui donne peu à espérer des réparations qu'ils auront à subir, ce sont les travaux de vitrerie exécutés aux fenêtres de la nef qui avoisinent le couchant ; il est difficile de rien voir de moins harmonieux comme couleur que ces fenêtres presque entièrement garnies de grandes lames de verre bleu et rouge. Ce qui est tout au plus tolérable dans un kiosque de jardin anglais devient une bien pauvre et bien mesquine décoration pour la nef d'une église royale.

« 3° LE RADIGEON. J'arrive à la question qui aurait demandé le plus de développement ; mais, après la longueur de cette lettre, je n'ose entrer dans aucun détail. Je ne donnerai que le sommaire des idées que fait naître cette question. La nef a été en totalité reprise et rejointoyée, et les voûtes de la nef et d'un bas-côté ont été refaites à neuf complètement ; il résulte que l'ensemble du vaisseau présente une teinte uniforme et n'offre pas de ces grandes taches si désagréables à l'œil, qui déshonorent un édifice après des réparations partielles. Je n'irai pas soutenir que ces murs nus, que cet appareil peu régulier et aussi visible ont un mérite réel qui puisse détourner l'idée de les couvrir de chaux ; mais, quand je vois des restes évidens de l'ancienne couleur des colonnes et des sculptures ; quand je puis distinguer si nettement et si facilement un chapiteau sculpté au XI^e siècle d'avec son voisin qui, né au XIX^e siècle, a su prendre la même tournure et le même style sous un ciseau adroit, je ne puis alors m'empêcher de regretter vivement ces facilités données par l'état actuel, et je m'afflige en pensant que cela va disparaître sous un linceul commun. De plus il faudra de véritables efforts d'imagination pour éprouver la moindre impression

touchante dans cette longue nef badigeonnée et éclairée par les reflets de la vitrerie moderne. Le comité devrait employer toute son influence pour empêcher ces malheureuses et dispendieuses réparations qui n'aboutissent qu'au plus déplorable résultat. »

M. du Sommerard ajoute à ces renseignements que la rose ouverte à l'occident, dans l'église Saint-Remi, et dont les meneaux ont été exécutés en fonte, il y a quelques années, produit l'effet le plus disgracieux. La maigreur de ces meneaux, l'absence de style et de caractère archéologique dans la forme, la fausse tournure d'ogive flamboyante qu'ils affectent sur une façade plutôt romane encore que gothique, choquent au plus haut degré. On devrait s'empresse d'enlever cette mauvaise rosace pour la remplacer par une rose en pierre, analogue à celles qui sont ouvertes au portail occidental des cathédrales de Chartres ou de Paris. C'est une rose en roue et à meneaux en colonnes qu'il faudrait à Saint-Remi.

M. Mérimée rappelle qu'une des plus anciennes roses de France, celle de l'abbaye de Saint-Florent, près de Saumur, avait la forme d'une roue à rayons en colonnes, avec bases et chapiteaux. Cette rose, qui datait de la fin du XI^e siècle ou du commencement du XII^e, est conservée avec soin dans le musée de Saumur. C'est une rose semblable qui aurait pu convenir au portail de Saint-Remi de Reims.

M. Schmit reconnaît que la rose de Saint-Remi, exécutée en fonte et dans le style flamboyant, n'est pas heureuse ; mais autrefois, avant la restauration de Saint-Remi, il n'y avait là qu'un trou sans meneaux. Cette large baie, ce grand vide menaçait l'existence du portail ; on en a donc réduit le diamètre de moitié. Dans l'ouverture ainsi diminuée, on a mis un réseau de fonte qui arc-boute le cintre de la rose. Il ne serait pas facile de détruire ce qui est fait, parce que des administrations diverses contribuent à la restauration de Saint-Remi.

M. Didron ajoute que ces déplorables meneaux de fonte sont aujourd'hui garnis de verres de couleurs, à teintes plates et sans sujets. Ces vitraux, d'une faible épaisseur et d'une grande crudité de ton, ajoutent leur effet désagréable à celui des meneaux en fonte, noirs de couleur, contournés de forme et grêles de dimension. Une église comme Saint-Remi méritait, dans sa restauration, plus de soin qu'on n'en a mis, surtout il y a quelques années. Quant au badigeon rose qu'on vient d'étendre sur les murs et les voûtes nouvellement restau-

rés, c'est un essai que l'architecte a fait, qui n'a pas réussi et qu'on doit être tout prêt à abandonner. Il y aurait beaucoup d'avantages et pas le moindre inconvénient à ne badigeonner en aucune façon ces voûtes et ces murs. Relativement à la clôture du chœur, monseigneur l'archevêque de Reims est d'avis qu'on n'y touche pas et qu'on la laisse où elle est et comme elle est. Cet avis est partagé aujourd'hui par le curé et l'architecte de Saint-Remi. Si on s'attaque au tombeau de saint Remi, ce sera pour le rétablir tel qu'il existait au XVI^e siècle, lorsqu'il est sorti des mains des frères Jacques, célèbres sculpteurs de Reims. Mais on le laissera où il est, et on ne le mettra ni dans la chapelle du fond ni dans le transept nord, comme on y avait songé dans le principe. Il n'a pas été difficile de faire comprendre à M. le curé de Saint-Remi que l'emplacement où est le tombeau est l'emplacement ancien ; c'est là que se trouvait la crypte bâtie par Hincmar pour recevoir le corps de saint Remi. Cette place est sacrée, et c'est celle que les tombeaux célèbres occupent ordinairement. Saint-Remi, comme la plupart de nos grands édifices, et surtout de nos cathédrales, a été victime des restaurations les plus maladroites et les plus ignorantes ; mais, en ce moment, les travaux paraissent s'accomplir sous une surveillance de tous les jours. On a l'intention de mettre à profit un dallage, devenu nécessaire dans le chœur et peut-être dans le sanctuaire, pour fouiller le sol qui doit recéler les tombeaux des abbés du monastère et surtout ceux des derniers princes carlovingiens enterrés dans cette église. On s'attend à des découvertes intéressantes.

M. du Sommerard soumet des dessins de deux édifices situés à Orléans, et qui sont menacés : l'un représente le portail de Saint-Jacques ; l'autre, une maison en bois sculpté. Quant à la maison de bois, qui est d'un fort bel aspect et toute sculptée d'ornemens, M. de Madières, directeur du musée d'Orléans, se propose de l'acheter et de la conserver en la transportant sur un autre emplacement, parce que le local actuel est destiné à un égoût. Quant au portail de Saint-Jacques, on a l'intention de l'acheter également, et de le transporter au Musée où il servirait convenablement d'entrée. Mais l'administration du Musée, qui fait des sacrifices, voudrait être aidée par M. le ministre de l'intérieur : un secours serait nécessaire.

Le comité regrette que des nécessités qui paraissent absolues

obligent à renverser cette maison et ce portail d'Orléans. Il est toujours fâcheux de déplacer un monument, quelque soin qu'on apporte à cette opération, et de le transporter ailleurs ; un édifice ainsi rétabli est gâté ou presque nouveau. Cependant il vaut encore mieux en conserver des fragmens que de le perdre en entier. Le comité espère donc que le ministère de l'intérieur aidera à la reconstruction du portail de Saint-Jacques, si la démolition en est absolument inévitable.

M. Richelet, correspondant historique au Mans, écrit qu'on vient de découvrir sous quatre couches de badigeon à la chaux et à la colle, dans la chapelle Notre-Dame, au chevet de la cathédrale du Mans, une peinture à fresque et des dorures qui enrichissaient la voûte et les murailles de cette chapelle. Tout porte à croire que ces peintures remontent à la fin du quatorzième siècle, à l'épiscopat de Gontier de Baigneux, qui fit peindre et dorer cette chapelle, où il s'était fait préparer un tombeau en marbre blanc. M. Delarue, architecte du département, après plusieurs essais infructueux, n'a pas trouvé de moyen meilleur, pour arracher le badigeon, que de le gratter avec soin ; mais ce procédé est destructeur. M. Richelet a cru reconnaître, dans ces peintures, la Trinité au milieu d'une Gloire. Des anges occupent les ressauts de la voûte et semblent exécuter un concert avec des instrumens qui sont tous d'une forme différente. Ces figures sont en général d'un bon style ; les têtes mises à découvert rappellent les plus gracieuses productions des anciens peintres d'Italie.

Le comité s'intéresse à cette découverte ; il prie M. Richelet de le mettre au courant de tout ce qu'on pourra trouver de nouveau ; il recommande, comme moins dangereux, le débadigeonnage à l'eau chaude et à la vapeur d'eau.

M. Schmit annonce qu'il a vu M. Delarue, et que cet architecte lui a donné des renseignemens sur les fresques du Mans et sur le procédé employé pour les mettre à découvert. M. Delarue a promis des renseignemens écrits et plus détaillés qui seront communiqués au comité. En attendant cette communication, M. Schmit lit des extraits d'une note écrite par M. Godde sur la restauration des monumens. M. Godde, ainsi que le fait observer M. Schmit, est l'un des architectes de Paris qui ont le plus fait usage des cimens et mastics pour remplacer la pierre. Les cimens de Molesmes et de

Ponilly ont été employés par lui à la Cathédrale, à Saint-Merri, à Saint-Nicolas-des-Champs, à Saint-Germain-l'Auxerrois, à l'Hôtel-de-Ville. Il s'en est servi tantôt pour faire des rejointoyemens, des recrépissages sur des pierres rongées ou exfoliées, pour rétablir des arêtes et des moulures; tantôt pour faire de la sculpture au ciseau ou pour reproduire des ornemens par le moyen du moulage. Le mastic de Dhil ne lui a servi qu'à reproduire des paremens.

Il donne, pour preuve de la solidité de ces auxiliaires et de leur résistance aux injures du temps, ses travaux faits depuis sept ans en ciment à l'Hôtel-de-Ville, et qui n'offrent aucune fissure, aucune lézarde, même dans les parties les plus délicates, et après avoir subi l'épreuve de plusieurs hivers rigoureux. Les restaurations de Notre-Dame-de-Paris, faites en mastic de Dhil, datent de vingt-deux ans, et offrent des résultats qui ne sont pas moins satisfaisans. L'architecte de la cathédrale ne partage point l'opinion de ceux qui pensent que toute pierre dégradée doit être remplacée. Il considère ce système comme pernicieux, et plus propre à accélérer la ruine des monumens qu'à en assurer la conservation, indépendamment de l'excès de dépense que ce mode entraîne inévitablement.

Quant à la statique, il fait observer que, pour retirer une pierre, on est obligé d'attaquer le mur dans son épaisseur, et de faire un vide qui détruit la liaison des pierres entre elles. Ce vide n'est jamais assez bien rempli, quelque précaution qu'on prenne, et il en résulte un défaut de solidité qui deviendra d'autant plus sensible, d'autant plus dangereux, si l'on est obligé de déplacer plusieurs pierres les unes sur les autres ou à côté des autres, parce qu'alors il s'opèrera entre elles un tassement qui doublera le mur. Si le même moyen se répète, un mur de pierre de taille se trouve transformé tout simplement en un mur de moellons.

Quant à la dépense, il fait remarquer qu'une pierre ne s'arrache pas, mais qu'elle se ruine au moyen de la masse et du poinçon, ce qui exige, de la part de l'ouvrier, un travail long et qui se multiplie dans la proportion de la profondeur de la pierre. Ce travail ne se fait pas sans causer un ébranlement à toutes les parties environnantes.

Pour bien faire comprendre tout ce qu'il en coûte de soins, de temps et d'argent, quand on emploie ce moyen, et combien ces

sortes de remplacements peuvent offrir de difficultés d'exécution dans certains cas, M. Godde donne un aperçu de celles contre lesquelles il a eu à lutter pour la reconstruction des piliers de Saint-Germain-des-Prés; il déclare qu'il a dû prendre des précautions minutieuses et long-temps étudiées.

Il évalue que la dépense de la réparation, au moyen d'un simple enduit de ciment ou de mastic, et celle du remplacement de la pierre par une autre pierre diffèrent entre elles dans la proportion de un à trente, et peut s'élever de un à cent.

Il conclut que l'on ne doit recourir au dernier moyen que lorsque la pierre est profondément altérée; lorsque l'altération s'arrête à la surface ou à une faible profondeur, et n'offre rien d'inquiétant pour la solidité de la construction, on doit se borner à l'un des enduits indiqués.

M. Schmit relève, à propos de cette note, une inexactitude qui se serait glissée dans le dernier numéro du Bulletin, note de la page 37, où il est dit que le mastic de Dhil est presque brun foncé, tandis que sa couleur est, après entière dessiccation, celle du mastic de vitrier; cette circonstance peut n'être pas indifférente pour certaines réparations. Il cite comme un heureux emploi de ce mastic les enduits dont on a revêtu les socles des colonnes de Saint-Germain-l'Auxerrois, et qui n'ont éprouvé encore depuis deux ans aucune altération, malgré le contact répété des chaises et des pieds des fidèles. Il a eu occasion de se convaincre, pendant le long temps durant lequel il a dirigé les travaux des édifices diocésains, que l'emploi de ce mastic était préféré dans la province, quoique la matière fût un peu plus chère, à celui des cimens romains qui réussissent mal, quand cet emploi n'est pas fait avec des précautions minutieuses qu'on n'observe guère qu'à Paris, où même elles échouent quelquefois.

Il cite, à ce propos, un autre ciment dit de Parker, dont on fait un usage fréquent sur les côtes de la basse Normandie et de la Bretagne, et qui se tire à peu de frais de l'île de Jersey dont les bâtimens le rapportent comme lest. Ce ciment, qui a la couleur du mastic de fontainier, est d'un grain très fin, d'une dureté remarquable et à l'épreuve de l'humidité. M. Schmit désire que l'usage s'en répande.

Une discussion animée s'engage entre tous les membres du co-

mité sur le système des réparations en mastic ou en pierre.

M. Robelin fait remarquer que le mastic est solide, en effet, mais trop solide, parce qu'il entraîne la pierre sur laquelle on l'applique. Pour le faire adhérer, il faut tailler la pierre et en aller chercher le vif jusqu'à une certaine profondeur. D'ailleurs les moulures en mastic se contournent, gauchissent et se déforment en se desséchant; le mastic, gluant et pâteux, est d'une laideur repoussante.

M. Didron ajoute que c'est de la pierre qu'il faut pour réparer un monument en pierre, comme il faudrait du marbre, si le monument était en marbre. La nature des matériaux de construction donne des caractères archéologiques aussi bien que la forme elle-même. Le mastic de Dilh, le ciment de Molesmes et les autres compositions analogues, toutes inconnues aux architectes chrétiens, ne peuvent être employées dans la restauration des églises. Si les pierres d'un monument sont faiblement endommagées, il n'y faut pas toucher; si elles sont altérées profondément, on doit les remplacer par des pierres de même nature et de même grain, autant qu'il est possible d'en trouver. Quand on raccommode, c'est avec du pareil qu'on doit le faire. La raison d'économie est de nulle valeur quand on l'applique aux monumens historiques. Si l'argent manque, il ne faut rien faire plutôt que faire mal. Les monumens souffrent beaucoup moins d'un abandon total que d'une réparation maladroite, ou parcimonieuse, ou contraire à la vérité historique. Réparer à tout prix est un système nuisible pour la conservation des monumens; mais il est surtout funeste en archéologie. M. Didron rappelle que le comité s'est prononcé formellement contre le mastic et les cimens dans le rapport adressé à Mgr l'évêque de Tournay, et publié dans le Bulletin de cette année, 2^e numéro, p. 97-100.

Le comité accueille la note de M. Godde à titre de renseignement, mais non pas à titre de conseil. Toutes les restaurations exécutées par M. Godde dans plusieurs églises importantes des départemens, dans la cathédrale et dans les églises paroissiales de Paris, sont désapprouvées par MM. Vitet, Mérimée, comte de Montalembert, baron Taylor, vicomte Léon de Laborde, du Sommerard, Didron, et par les architectes, membres du comité, présens à la séance.

M. Albert Lenoir pense que les questions du débadigeonnage et de la réparation des monumens doivent être, vu leur importance, éclaircies sur tous les points. Les architectes anglais, qui réparent les monumens anciens depuis fort long-temps, doivent avoir des procédés qu'il conviendrait de connaître et d'étudier. On devrait donc prier M. le ministre de demander à l'Institut royal des architectes britanniques, qui est en correspondance avec le comité, des renseignemens détaillés sur les meilleurs procédés pour débadigeonner et réparer les anciens monumens.

Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

Sur la proposition de M. le baron Taylor, le comité décide que les renseignemens sur l'enlèvement du badigeon, donnés par MM. Godde et Delarue, et complétés par M. Schmit, seront insérés dans le Bulletin.

Sur la proposition de M. le président, la commission du débadigeonnage et de la réparation des monumens se réunira de nouveau et rédigera un rapport en conséquence des nouvelles observations qu'elle aura pu faire.

M. Lucien de Rosny remercie M. le ministre de l'avoir nommé correspondant à Melun. La ville de Melun, malgré les pertes qu'elle a faites de ses archives (car on les a vendues à raison de dix ou de vingt centimes la livre, selon qu'elles étaient en papier ou en parchemin), possède cependant encore quelques titres curieux. L'un d'eux fait connaître que le village de Chailly, pendant l'occupation des Anglais en France, fut réduit à cinq habitans. Melun possède, en outre, des inventaires bien faits et constatant les titres des abbayes du département de Seine-et-Marne; ces inventaires contiennent des documens historiques intéressans. Il existe encore d'anciennes archives sur les justices du district, conservées au palais de justice. M. de Rosny promet des épreuves tirées au daguerreotype d'après les monumens du département de Seine-Marne.

HUITIÈME SÉANCE.

Mercredi 13 avril 1842.

PRÉSIDENTE DE M. DU SOMMERARD.

OUVRAGES OFFERTS.

M. de La Saussaye, correspondant de l'Institut, membre non résident du comité, présent à la séance, offre son *Histoire du château de Blois*, grand in-4°. Cet ouvrage a été couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Huit lithographies remarquables donnent le plan, les vues intérieures et extérieures, avec les détails du château. Le texte donne la description complète du monument et son histoire depuis son origine romaine jusqu'à sa transformation récente en caserne. Un pareil ouvrage, exécuté sur nos principales constructions féodales, éclaircirait singulièrement l'archéologie militaire qui est encore obscure. Une grande quantité de pièces manuscrites, de chartes et de titres anciens ont été mis à contribution pour ce travail important sur le château de Blois.

M. l'abbé Audierne, conservateur et inspecteur des monumens historiques de la Dordogne, offre une *Notice historique sur l'abbaye de Brantôme et son église*. Cette église de Brantôme, sur laquelle le comité, informé par M. Félix de Verneilh (1), appela le premier l'intérêt du gouvernement, va être conservée. L'année dernière, le conseil général de la Dordogne consentit à ne pas la mettre en vente et à en faire l'abandon à l'État. On s'occupe de réparer ce monument ; la Notice de M. Audierne est destinée à ce résultat que le comité désire vivement. M. Audierne pense que le mystérieux bas-

(1) Voir le Bulletin de la session de 1840, pages 253-258.

relief qui orne une sorte de crypte, dans l'abbaye de Brantôme, représente un jugement dernier et date du XIV^e siècle.

M. Lamothe offre diverses notices sur les monumens historiques de Bayon, de Cubzac, de Magrigues, de Saint-Emilion, de Tauriac, de Lansac, etc., qu'il a fait réunir sous le titre de *Fragmens archéologiques*. Le comité applaudit au zèle croissant de M. Lamothe, et renvoie à la commission spéciale la demande du titre de correspondant adressée par cet antiquaire.

M. Goze, correspondant à Amiens, offre les *Annales de Picardie*, publication périodique destinée à faire connaître les documens et monumens historiques de la Picardie. Le comité y distingue un travail de M. Goze sur les familles illustres de la Picardie, et des documens donnés par M. Dusével sur les mystères et jeux de personnages représentés à Amiens pendant le XV^e siècle. Les acteurs d'Amiens s'appelaient *Confrères du Saint-Sacrement*, tandis qu'aillieurs ils portaient le nom de *Confrères de la Passion*. M. Dusével signale, comme n'étant nommés nulle part, le *Mystère de l'Invention du benoît martyr monseigneur Saint-Fremin*, le *Mistère des dix mille martyrs*, le *Mistère du débat du corps et de l'ame*. Le mystère des dix mille martyrs fut composé par frère MICHEL LEFLAMENG, religieux jacobin d'Amiens, dont le nom n'est cité par aucun des savans qui ont écrit sur nos anciens spectacles. Vingt noms d'acteurs, qui jouèrent à Amiens en 1482 et en 1499, sont cités par M. Dusével; plusieurs prêtres se trouvent dans ce nombre.

M. Thomas Wright, correspondant anglais, adresse les statuts de la société de l'histoire des sciences établie à Londres. Cette société, qui fait sur les sciences les mêmes travaux que le comité sur les monumens et les arts, a déjà publié des ouvrages manuscrits importants, tels que le *Tractatus de Creaturis* de Philippe de Thaun, bestiaire en vers anglo-normands, et l'*Image du monde* de Gautier de Metz, en vers français. M. Wright est l'éditeur de ces deux publications où l'iconographie chrétienne a beaucoup de renseignemens à prendre. La même société se propose de mettre au jour tous les procédés relatifs à la peinture et employés durant le moyen-âge pour les vitraux, les fresques et les miniatures; ces procédés, disséminés dans une foule de manuscrits, seront recueillis dans un seul ouvrage. Le comité applaudit vivement à de pareilles entreprises, et il exprime le vœu que la France imite en cela les

Anglais. Il y aurait lieu de publier une série de documens inédits de ce genre ; les historiens de l'art moderne doivent s'intéresser à ces travaux.

CONSERVATION DES MONUMENS.

M. Emile Sagot, inspecteur des monumens historiques de la Côte-d'Or, annonce que la tour de l'église d'Auxonne est en voie de restauration. Par sa décoration, cette tour se lie d'une manière intime avec le reste de l'église qui est du treizième siècle. Ce monument est un des plus riches et des plus curieux du département, et l'on espère qu'il sera classé prochainement parmi les monumens historiques. Par malheur, on reconstruit la tour sur des bases nouvelles et dans un style différent du style ancien. Auxonne, d'ailleurs, ne possède personne qui s'occupe d'archéologie et qui puisse faire rétablir la tour dans un style analogue, pour l'ensemble et les détails, avec l'édifice entier. Cependant une loi impérieuse, à laquelle on obéit aujourd'hui de tout côté et avec raison, prescrit de reconstruire une portion d'édifice dans le style de tout le reste. Il faudrait donc appliquer cette loi au clocher d'Auxonne; ce clocher est en ruine, à la vérité, mais il est encore debout. Des projets de restauration sont soumis en ce moment au conseil des bâtimens civils qui pourrait les approuver, faute de connaître l'importance des anciennes constructions ; il conviendrait donc d'informer ce conseil que le clocher ancien d'Auxonne peut être exactement copié et reproduit.

Le comité accueille cette réclamation et prie **M. le ministre** de la renvoyer à son collègue des travaux publics. Le conseil des bâtimens civils peut avoir intérêt à savoir qu'il serait facile de reconstruire la tour d'Auxonne telle qu'elle existe encore, toute ruinée qu'elle soit. Quand rien ne s'y oppose, c'est dans leur style primitif qu'il faut réparer ou refaire les monumens anciens.

M. le baron Taylor donne communication d'une lettre relative à l'église de Plouare et à des débris romains qui sont près de Ris.

L'église de Plouare, près de Douarnez, dans l'arrondissement de Pont-Croix, département du Finistère, est du seizième siècle ; elle a été construite du produit des pêches faites dans la baie de Douarnez. Son clocher, élevé de 200 pieds, vient d'être renversé.

par le dernier ouragan. Cette église est l'un des plus beaux spécimens de l'architecture ogivale en Bretagne; le clocher était remarquable par sa légèreté et son élégance. Un certain intérêt archéologique s'attache à un édifice de cette importance; on n'hésitera pas sans doute à le restaurer, maintenant surtout que les matériaux qui le composaient gisent à terre, sur place, et peuvent être facilement retrouvés et numérotés pour une réédification immédiate et identique à l'état primitif. Il y a dans les environs, à Ris, des ruines qu'on croit romaines et d'une grande étendue; ce sont des mosaïques ou des marqueteries composées de pierres et de briques. Ces débris indiquent la présence de constructions importantes, sur lesquelles on ne possède que des notions imparfaites et qui, de l'avis de Cambry et de son continuateur, devraient être l'objet de recherches toutes spéciales.

Le comité verrait avec plaisir la restauration, selon son ancienne forme, du clocher de Plouare; l'arrondissement de Pont-Croix est pauvre et a besoin que le gouvernement lui vienne en aide dans cette circonstance. En consignait dans le Bulletin l'importance des ruines romaines qu'on remarque à Ris, il est probable qu'un antiquaire du pays se fera un devoir de les explorer. Le comité accueillerait avec empressement les communications qui lui seraient faites sur le résultat de ces recherches.

M. Schmit transmet un rapport de M. Péchiné, architecte à Langres, sur la restauration de l'église Saint-Geomes, arrondissement de Langres. Cette église, qui date du treizième siècle, a été construite sur le lieu où furent martyrisés les saints Jumeaux, jeunes Grecs convertis au christianisme par saint Bénigne, disciple de saint Polycarpe. Sous l'édifice s'étend une crypte que l'on croit du huitième siècle, qui est composée de trois nefs égales que dessinent des colonnes, et qui est couverte d'une voûte d'arêtes. Des travaux de réparation ont été faits, dans le style ancien, à l'extérieur du monument; l'intérieur réclame les mêmes soins, et la crypte surtout a besoin d'être déblayée. Une somme de cinq mille francs serait nécessaire. La commune est pauvre et a voté pour les travaux de son église des centimes additionnels. Mais, pour exécuter tous les travaux nécessaires, il a fallu que l'État lui vint en aide; c'est un nouveau secours qu'il lui faudrait.

Ce rapport ayant été adressé à M. le ministre de l'intérieur, le

comité ne doute pas qu'on ne l'ait pris en considération. L'église de Saint-Geomes, intéressante par elle-même, se recommande aussi par le concile tenu en 855 et en présence du roi Charles-le-Jeune, fils de l'empereur Lothaire, dans l'enceinte de l'abbaye qui y est attenante. Ce concile fut présidé par Remi, archevêque de Lyon.

M. Launay, professeur au collège de Vendôme, adresse trois feuilles de dessins représentant les fresques romanes qu'on a trouvées dans la chapelle Saint-Gilles, à Montoire. Le nettoyage des voûtes a fait découvrir des peintures nouvelles et donné un autre aspect aux anciennes. C'est ainsi qu'une figure, dont M. Launay avait déjà envoyé un dessin et qu'il croyait représenter une espèce de Trinité, n'offre plus qu'un personnage unique, assis dans une auréole ovale et que coupe une autre auréole, ovale également, où s'inscrit le haut du corps. Ce personnage, peint dans le croisillon sud, est le Christ étendant les mains vers deux personnages qui doivent être saint Pierre et saint Paul, mais qui sont effacés presque entièrement. A la voûte du croisillon septentrional, on voit Jésus entouré d'une auréole elliptique et accompagné de ses apôtres, six à sa gauche, qui sont très visibles, et six à sa droite, qu'on ne voit plus. M. Launay pense que le sujet représente une sorte de baptême du sang. La main gauche du Christ est percée d'une plaie d'où sort un ruisseau de sang; de ce ruisseau se détachent six filets qui tombent sur la tête de chacun des apôtres. Le nimbe de ce Christ est crucifère; celui du Christ précédent est uni. Des anges à mi-corps et dans des médaillons, une porte figurant sans doute l'entrée du Paradis, dans l'enceinte duquel on aperçoit trois personnages, complètent le sujet du nord. Des ornemens variés, des ondulations, des rinceaux, des écailles, des créneaux aigus décorent tout le champ de cette peinture. Dans le développement des arcs qui séparent les voûtes et sur les archivoltes, on voit l'Agneau de Dieu entouré d'une auréole circulaire et posant les pieds de devant sur le livre de l'Apocalypse. L'Agneau porte un nimbe uni; deux anges, à trois paires d'ailes ocellées, sont en adoration devant le symbole du Christ. Sur une autre archivolt, Dieu, dans un médaillon circulaire dont le champ est marqué de l'A et de l'Ω, pose de chaque main une couronne sur un guerrier couvert de mailles, qui perce d'une pique un être humain, tout nu. Cet être nu, qui est à la droite du Christ, est la Luxure comme l'indique une inscription, LVXVRIA; c'est donc la Chasteté qui lui enfonce dans la bouche le fer de sa

lance. Il n'y a pas d'inscription à gauche ; mais c'est également une Vertu qui est aux prises avec un Vice.

M. Didron fait observer que ces peintures sont d'un grand intérêt. Il est probable que sur ces archivoltas se développait le système complet de la psychomachie qu'on aimait tant à représenter, au moyen-âge, par la sculpture et la peinture sur mur et sur verre. Des peintures à fresques de ce genre, et à peu près de cette époque, ornent la chapelle Saint-Michel, à Saint-Julien de Brioude. Une psychomachie analogue est sculptée aux portails des cathédrales d'Amiens, de Reims, de Chartres, de Paris ; elle est peinte à la rose occidentale de la cathédrale de Paris. Il faudrait rechercher si l'ensemble des scènes qui composent le sujet entier n'était pas représenté à Montoire. Un seul Christ sur quatre, en comptant l'Agneau, son symbole, porte un nimbe crucifère ; il est uni aux trois autres. Il faudrait rechercher si on ne trouve pas des traces de croisillons, ou si les nimbes ont toujours été unis. Ce n'est pas du sang qui coule de la main du Christ sur la tête de ses apôtres, mais des rayons de lumière. C'est ainsi qu'on représente, aux douzième et treizième siècles, le Christ répandant ses grâces sur ses apôtres, au moment où il leur donne la mission d'aller prêcher et convertir le monde. On le voit ainsi en grande statue contre la porte occidentale intérieure de Sainte-Madeleine de Vézelay, et en peinture sur un vitrail de la cathédrale de Bourges. Quelquefois on n'aperçoit que les mains seulement et non le corps, qui versent ces filets lumineux sur la tête des apôtres. Six de ces rayons partent de la main droite et six de la gauche, comme sur le petit tabernacle roman et en émail, qu'on voit dans une chapelle de la cathédrale de Chartres. A cette époque, lorsqu'on représente le Saint-Esprit descendant sur les apôtres, au jour de la Pentecôte, on voit également sortir, du bec de la colombe divine, douze filets ou rayons de flammes qui tombent sur la tête des apôtres réunis dans le cénacle. C'est ainsi, entre autres exemples, que ce sujet est figuré dans le cloître de Saint-Trophime d'Arles.

M. le vicomte Léon de Laborde pense qu'on devrait peut-être faire entrer ces intéressantes peintures dans la publication qu'on prépare sur les fresques de Saint-Savin. Les peintures murales ne sont pas assez communes en France pour qu'on ne publie ou qu'on ne signale pas toutes celles que nous possédons.

M. de La Sausseye ajoute que M. Jorand, antiquaire, a dessiné

autrefois avec le plus grand soin toutes les peintures de la chapelle de Montoire. Aujourd'hui il en existe moins qu'alors. Le comité devrait prendre connaissance de l'ensemble de ces peintures ; M. Jorand s'empresserait d'en donner communication.

Le comité remercie M. Launay et le prie de lui faire connaître les sujets des peintures qui couvrent ou couvraient les autres portions de la chapelle Saint-Gilles. Y avait-il tout un système de Vertus terrassant les Vices sur les archivoltas ou les arcs doubleaux ? Quels étaient ces Vices et ces Vertus ?

M. Launay adresse en outre le dessin d'une porte de l'église romane de Neuvy-le-Roy (Indre-et-Loire). Cette église est un mélange de tous les styles, depuis le roman jusqu'à celui de la renaissance inclusivement. La porte latérale, bien conservée, est ornée de fleurs à quatre pétales, de besans crucifères et de zigzags. L'archivolte est portée par des colonnes dont les chapiteaux sont ornés de feuillages et d'oiseaux naturels ou à tête humaine ; c'est d'une décoration simple et ferme. La voûte de l'église date de la renaissance ; les compartimens en sont très compliqués et tous variés. Malheureusement deux de ces pans de voûte inspirent des craintes sérieuses, par rapport à la solidité, et demandent à être repris. Les habitans craignent un accident et désertent certaines parties de l'église, dans la prévision d'une chute que l'ébranlement des cloches pourrait déterminer. M. Launay annonce en outre qu'il prépare un travail sur l'église de Trôo, près de Montoire (Loir-et-Cher), monument du douzième siècle, qui a besoin de réparations urgentes. Il serait à désirer que le gouvernement s'intéressât à la conservation de cette église où l'art du douzième siècle est remarquablement représenté. Le maire et le conseil municipal de la commune de Trôo sollicitent un secours.

Le comité attendra que de nouveaux renseignemens aient été donnés par M. Launay sur les églises de Neuvy-le-Roy et de Trôo, avant de prier M. le ministre de faire une démarche auprès de son collègue de l'intérieur en faveur de ces deux monumens. Il est utile de pouvoir apprécier la nécessité et la nature des réparations qu'il serait urgent de faire. Les dessins envoyés par M. Launay seront classés aux archives.

M. le ministre de l'intérieur renvoie à M. le ministre de l'instruction publique un rapport de M. Pierangéli, juge au tribunal

de Grenoble, correspondant, sur plusieurs tableaux peints sur bois qui se trouvent en Corse. M. le ministre annonce qu'il a fait prendre plusieurs extraits de ce rapport et ajoute : « J'ai remarqué un fait sur lequel j'appelle votre attention, en vous priant de le signaler dans vos instructions comme blâmable, ainsi que je le fais moi-même. Je veux parler de la vente, sans autorisation, par la fabrique d'une église, d'un de ces tableaux peints sur bois. Je viens d'écrire à M. Pierangéli pour lui demander le nom de la commune où la faute a été commise, afin de pouvoir prendre des mesures pour qu'un pareil abus ne se renouvelle pas. »

Dans une séance précédente, le comité a blâmé sévèrement cette aliénation illicite d'un objet précieux ; cet acte et sa condamnation sont publiés dans le Bulletin de cette année, page 134, 3^e n°. Le comité voit donc avec satisfaction que M. le ministre de l'intérieur réprouve énergiquement de pareils faits et prenne des mesures pour en empêcher le retour. Appuyé par M. le ministre de l'intérieur et M. le ministre de la justice et des cultes, le comité contribuera à sauver ce qui nous reste encore d'objets précieux dans nos monumens historiques.

M. du Sommerard annonce que le curé de La Guène (Corrèze), qui a vendu il y a six mois la châsse du patron de son église à un chaudronnier de Limoges, vient d'être condamné par le tribunal de Tulle. Le dernier acquéreur a été forcé, par une ordonnance de référé, de déposer la châsse dans l'hôtel des commissaires priseurs jusqu'à ce qu'une décision définitive ait été prise à cet égard. Cet acquéreur, qui a réparé cette châsse, nettoyé les émaux et remis des cabochons qui avaient disparu, regrette d'avoir fait des dépenses qui ne lui profiteront pas.

Le comité se félicite d'un pareil résultat et demande qu'on le fasse connaître par tous les moyens de publicité dont on peut disposer. L'exemple sévère qui vient d'être fait portera ses fruits. Désormais un curé ou une fabrique craindront d'aliéner, sans autorisation, des objets précieux qui appartiennent à une église.

VANDALISME.

M. Félix de Verneilh, correspondant historique de la Dordogne, écrit la lettre suivante :

« Il y a quelques mois à peine, j'appelais l'attention du comité des arts sur les travaux qui s'exécutent à petit bruit dans la cathédrale de Périgueux et menacent de dénaturer entièrement ce monument si précieux. Depuis l'époque où j'eus l'honneur de lui exprimer, sur l'opportunité de ces travaux, des doutes qu'il confirma pleinement, des faits nouveaux se sont produits, et la prétendue restauration de Saint-Front a pris un fâcheux développement.

« On avait supposé, je ne sais comment, que la cathédrale de Saint-Front, dédiée en 1047, rude et grossière construction dont tous les blocs sont seulement dégrossis à la pointe du marteau, n'avait jamais été achevée; de là un étrange projet de ravalement général. Que les travaux interrompus de la cathédrale attendent leur complément depuis huit siècles, on peut le soutenir; mais qu'il convienne de les reprendre aujourd'hui, c'est ce que je n'accorderai jamais. Autant vaudrait, comme je le disais, ravalier le pont du Gard et sculpter les chapiteaux épannelés de Notre-Dame de Paris.

« Maintenant, du reste, ce motif n'est guère plus invoqué; mais le ravalement n'en poursuit pas moins ses progrès. On entame donc profondément l'épiderme du monument; puis on crépit soigneusement tous les joints avec un mortier fait (délicate attention!) de ses propres rognures; on étend enfin sur le tout une couche de lait de chaux.

« Ce ravalement, encore peu avancé, n'enlève l'ancien badigeon que pour le remplacer immédiatement. Il est tout intérieur et n'atteint que des surfaces parfaitement saines; au moins inutile, par conséquent, à la solidité de l'édifice, il ne conduit qu'au plus contestable, au plus malheureux embellissement. Comme, en dénaturant l'appareil, il fait perdre à la cathédrale une partie de son intérêt; comme il lui enlève son ancienne physionomie pleine de rudesse et de force, je souhaite vivement que les efforts du comité puissent le lui épargner.

« Des seize chapiteaux qui décoraient une chapelle aujourd'hui complètement restaurée, huit ont été grattés et tous les autres détruits. Le fait que quelques uns de ces derniers offraient des détails refaits en plâtre ne prouvait cependant que leur ancienneté; il ne pouvait nullement faire supposer qu'ils appartenissent à une restauration du seizième siècle. Mieux aurait valu, dans tous les cas, les laisser en place, ou, du moins, copier fidèlement les nombreux

modèles qu'offraient les autres parties de l'édifice, que d'en aller chercher dans les gravures de Willemin. — On aurait dû peut-être mieux résister au plaisir de faire du style *moyen âge*, et reconnaître que les églises de Saint-Germain-des-Prés, de Paris, de Saint-Étienne et de Saint-Lucien, de Beauvais, ne pouvaient donner des chapiteaux à la basilique de Saint-Front, qui est en croix grecque, et à cinq coupoles.

« Il existait, sous la coupole du chœur, deux grandes fenêtres de huit mètres de hauteur; six autres avaient été murées, lorsqu'on adossa aux murailles de la cathédrale des constructions aujourd'hui démolies. En les rouvrant, on aurait pu rétablir la symétrie; mais on a pris une autre voie et fermé celles qui restaient encore. Le clergé n'aime pas, dit-on, la lumière que donnent des fenêtres basses; mais n'était-il pas, n'est-il pas encore possible d'atténuer cet inconvénient par l'emploi de vitraux de couleurs ou de grisailles? Il est fâcheux, du moins, qu'on n'ait pas cru pouvoir le supporter plus long-temps; car ces fenêtres murées, immenses taches blanches sur des murailles noires, produisent au dehors le plus malheureux effet.

« A l'église Saint-Étienne de la Cité, on a également muré des fenêtres, mais par un autre motif; il y en avait six, très élevées, cette fois, mais qui exigeaient quelques réparations. On travaillait alors à la toiture, et, comme on avait sous la main le maçon, et non pas le vitrier, on les a murées. Que d'autres se contentent de la promesse de les rouvrir *dans des temps plus heureux*; jamais je n'admettrai, pour mon compte, que, dans une ville comme Périgueux, on doive murer les fenêtres d'une église, faute d'une centaine de francs pour les réparer.

Je passe condamnation sur quelques menus griefs que je pourrais invoquer contre la restauration de Saint-Front. Je ne parlerai pas de ces arcades que l'on mure, de ces pilastres que l'on entaille, de ce rétable des jésuites que l'on a déplacé. Si ce rétable, immense composition en bois, a perdu quelque chose de son effet, il a, du moins, laissé voir de belles sculptures qu'il dérobaît. Mais pourquoi s'est-on empressé, en attendant le ravalement, de revêtir ces sculptures d'un badigeon bleu de ciel?

« Pendant que cette restauration suivait son cours, Saint-Front perdait son ancienne façade, et la France, un des cinq ou six monu-

mens qui accuent une date antérieure à l'an 1000. Cette façade, isolée, depuis long-temps, de la masse des constructions, était seulement masquée par la maison d'un boulanger dont elle dépendait. Son style, avec plus de richesse, rappelait celui de Saint-Jean de Poitiers et de la Basse-Œuvre de Beauvais. On y remarquait surtout plusieurs statues de saints et d'évêques, les plus vieilles, sans contredit, que le moyen âge nous eût laissées. De ces statues, de ces losanges qui les encadraient, de ces frises, de ce fronton, de toute cette précieuse ornementation, que MM. Vitet et Mérimée avaient curieusement étudiée à leur passage à Périgueux, et que l'on conservait l'espoir de voir dégager un jour, rien ne subsiste plus ; tout a été raclé et converti en moellons, pour le plus grand embellissement d'une pauvre mansarde. On aurait pu facilement, j'en suis convaincu, assurer la conservation de cette façade ; mais on a tout laissé détruire. Aucun effort n'a été tenté, aucune sculpture n'a été recueillie dans le Musée, aucun dessin exact n'a même été relevé.

« Tels sont les faits que j'ai cru devoir soumettre au jugement du comité des arts. Les uns peuvent être réparés ; les autres sont sans remède ; tous sont de nature à faire sentir combien il est nécessaire qu'un projet complet de restauration soit présenté par l'architecte de la cathédrale. On verra ainsi quelle doit être l'étendue du mal, et quelle en sera la compensation. On saura, par exemple, si le cloître roman de Saint-Front sera définitivement abandonné à une ruine prochaine, et si les voûtes de l'église resteront encore chargées de l'immense amas de décombres qui obstruent toutes les galeries.

« A l'aide de mes souvenirs, et avec les mesures et les croquis que je dois à l'obligeance de M. de Mourcin, correspondant historique à Périgueux, je me suis efforcé de restituer un dessin passablement exact de la vieille façade de Saint-Front. Je le sou mets au comité, pour qu'il puisse juger de la perte que vient de faire la ville de Périgueux. J'y joins un croquis de l'ensemble de ce monument vraiment byzantin dans l'état primitif de sa toiture. C'est la meilleure manière d'expliquer l'insistance que j'ai mise à réclamer l'intégrale, la scrupuleuse conservation de la plus vieille et de la plus curieuse de nos cathédrales. »

Le comité prend connaissance d'un dessin qui représente la fa-

çade, aujourd'hui complètement mutilée, de la cathédrale de Périgueux. Un autre dessin donne l'élévation extérieure de cette église, telle qu'on la verrait, si elle était dégagée du toit qui couvre ses cinq coupoles, ses frontons et ses pyramides. Un troisième dessin donne le plan de l'église, du cloître et de l'ancien monastère. Le comité inflige un blâme énergique à l'auteur des travaux qui viennent de dénaturer un édifice aussi important que Saint-Front, qui n'est pas le plus beau, mais le plus curieux monument de toute la France. Il n'est pas permis de ravalier un monument bâti depuis plus de huit cents ans, de blanchir à la chaux des murailles appareillées en gros blocs, d'aveugler des fenêtres anciennes, de remplacer des chapiteaux byzantins par des chapiteaux même romans et de seconde main. C'est une perte irréparable que celle des cinq statues de fort relief qui décoraient la façade, et l'on doit regretter qu'aucune mesure n'ait été prise, comme on pouvait le faire si facilement, pour sauver ces précieuses figures. On aurait dû au moins les dessiner ; il n'en reste plus aujourd'hui qu'un souvenir très vague et de nature à aigrir plutôt qu'à adoucir les regrets. Une négligence coupable a compromis Saint-Front.

Si tous les faits imputés à l'architecte sont bien appréciés, le comité ne doute pas que M. le ministre de la justice et des cultes n'aise à ce que Saint-Front ne soit plus exposé à de nouveaux dangers. Il serait convenable de faire rouvrir immédiatement les fenêtres qu'on a bouchées dans l'église de la Cité, à Périgueux. Le comité prie donc M. le ministre de l'instruction publique de renvoyer à son collègue de la justice et des cultes la lettre de M. de Verneilh, et de la recommander d'une manière toute spéciale.

Le secrétaire donne lecture des faits suivans communiqués par M. le comte de Montalembert et dont le comité, sur la proposition de M. le baron Taylor, ordonne l'insertion au Bulletin.

TRAITS DE VANDALISME RECUEILLIS PAR LE COMTE DE MONTALEMBERT,
ET SOUMIS PAR LUI AU COMITÉ DES ARTS ET MONUMENS.

CHATEAUX ANCIENS DÉTRUITS.

Le château de Grandpré, sur l'Aisne, arrondissement de Vouziers, le plus vaste et le plus important de cette partie de la Champagne, autrefois à la maison de Joyeuse, depuis au marquis

de Sémonville, grand référendaire. Incendié il y a quelques années, il avait conservé ses tours (dont les murs avaient quatorze pieds d'épaisseur), et son aspect majestueux et tout-à-fait antique; vendu en dernier lieu par la comtesse de Castellanne à M. Doury qui l'a rasé, en a revendu les matériaux et a planté des pommes de terre sur l'emplacement du parc.

Le château de Moy, au chef-lieu de canton de ce nom (Aisne), dont on peut voir une lithographie in-folio dans les *Monumens de l'Aisne*, par M. Pingret, et dans le *Voyage en France*, par le baron Taylor, un des monumens les plus vastes, les plus curieux et les plus complets de l'architecture militaire du moyen-âge, parfaitement conservé, habité en dernier lieu par le général baron de Galbois; vendu, en 1839, à MM. Jorand et Morlet, qui l'ont débité en détail.

Le château de La Mothe-Sainte-Héraye, en Poitou, vendu à l'enchère par l'administration des domaines, malgré les offres et les protestations dont il a été parlé dans le bulletin de l'année dernière (Septième numéro, pages 22 et 46-49.). Un article de la *Revue de l'Ouest*, journal de Niort, du 5 mars 1842, constate que cette démolition est commencée et en pleine activité. Aucune autorité du département n'a jugé à propos de tenter la moindre démarche pour donner une destination d'utilité publique à cet édifice, situé au milieu d'un chef-lieu de canton, d'une solidité à toute épreuve, et offrant peut-être le modèle le plus complet d'architecture nobiliaire qui existe dans le Poitou.

Le château de Montfort, entre Semur et Montbard, en Bourgogne, presque entier au temps de Millin, et cité comme type de manoir chevaleresque, est aujourd'hui livré à l'abandon par le propriétaire actuel, M. Poupier, de Dijon. Les habitans voisins vont y prendre des pierres à volonté.

MONUMENS MUNICIPAUX.

A Beaune, la porte de la Madeleine a été détruite en 1837. C'était la seule ancienne de la ville; elle rappelait un des plus beaux souvenirs de l'existence municipale de Beaune, le combat des bourgeois contre les soldats du duc de Mayenne, en 1595. Elle a été vendue et remplacée par une hideuse allée de maisons blanches

qui brise la ligne des anciens remparts, garnis de beaux arbres, et signale de loin au voyageur le vandalisme municipal des Beaunois.

A Dôle, ancienne capitale de la Franche-Comté, l'ancien hôtel-de-ville, monument assez curieux du dix-septième siècle, quoique plus précieux par ses souvenirs que par son importance propre, a été vendu par la ville, le 17 septembre 1839. La même administration a vendu l'ancienne église des Cordeliers, réclamée par beaucoup de citoyens comme seconde paroisse, ou au moins comme chapelle auxiliaire.

A Charleville, la belle porte conduisant au Petit-Bois, bâtie au dix-septième siècle, dans le style de la place Royale et semblable à la belle porte de Flandres, qui existe encore, a été détruite en 1839, malgré les réclamations de M. Hubert, un de nos correspondans. On parlait alors de faire subir le même sort à la porte de Flandres.

A Vannes, à l'extrémité du port planté d'arbres, s'élevait, en 1839, la belle porte Saint-Vincent, flanquée de ses deux grosses tours à machicoulis; elle terminait admirablement le beau point de vue qu'offre le port de Vannes et que couronne la tour de la cathédrale. La tradition place dans cette porte le lieu de la scène célèbre de la capture de Clisson par le duc Jean et de l'heureuse résistance de Basvalen, chargé par le duc d'assassiner son prisonnier. En 1839, la municipalité a vendu les fossés des tours de la porte, et aussitôt on y a élevé une série d'affreuses constructions à plusieurs étages, en forme de demi-cercle, qui intercepte et supprime le monument historique.

A Morlaix, l'hôtel-de-ville, bâti sous Henri IV, a été détruit en 1835, selon M. Souvestre. (Note de la nouvelle édition du *Voyage de Cambry dans le Finistère*.)

A Pont-l'Abbé, les remparts du beau château ont été démolis depuis 1830. Une des grosses tours a été rasée; l'autre a été privée de son toit en flèche, de son couronnement, et replâtrée de manière à être méconnaissable. Le tout, par les soins de la municipalité à laquelle cet édifice appartient. (Note de M. de Fréminville.)

ÉGLISES.

A Thin-le-Montier (Ardennes), une boiserie sculptée en très haut relief a été vendue il y a quelques années par le curé, avec

l'autorisation du maire, à un propriétaire de Mézières, qui en a fait l'ornement de son cabinet et qui a donné en échange des *bâches* d'un poids égal à celui de la boiserie.

A Eppe-Sauvage, canton de Trélon (Nord), M. Couppé, curé, vend en 1835 une très belle balustrade ogivale en bois, qui entourait les fonts baptismaux ; il n'en reste plus qu'un montant. Le prix stipulé a été de 15 francs, dont 5 francs bus au cabaret par un intermédiaire. La balustrade a aussitôt été revendue 100 francs à un Anglais.

A Oulchy-le-Châtel, entre Soissons et Château-Thierry, la belle église romane a vu ses bas-côtés percés de sabords ou de canonniers carrés, dans le but d'augmenter le jour.

A La Guerche, en Touraine, on a consacré les économies de la commune à revêtir de marbrures, de quatre couleurs différentes, le chœur roman de la vieille église, si ancienne et si curieuse.

A la cathédrale de Tréguier, non content de l'affreux badigeon qui a déshonoré l'intérieur de cette belle église, en 1839, le recteur a consacré le produit d'une quête à faire badigeonner les deux beaux portails extérieurs d'un blanc frais, qui tranche avec éclat sur la belle couleur séculaire du corps de la cathédrale. On a en outre bouché les meneaux de la grande fenêtre occidentale, en 1839. Dans le cloître, au nord-est, voisin de la cathédrale, le plus vaste et le plus élégant que je connaisse en France, on remarque une affreuse bâtisse moderne, sorte de cage en platras, juchée sur l'angle du toit du cloître, au point de jonction avec le transept septentrional. Il serait urgent de la faire disparaître. Construit en 1461, et percé de cinquante arcades, ce cloître charmant contient encore plusieurs tombeaux avec des statues couchées en long, des quinzième et seizième siècles. La municipalité, à qui le cloître appartient, en a fait un marché, et les marchands forains étalent leurs denrées sur les tombes.

A Carbaix, les trois grandes fenêtres formant l'abside du chœur de l'église, des quinzième et seizième siècles, ont été récemment démolies, sous prétexte d'insolidité, et remplacées par un affreux mur, droit et plein, en moellons. Les meneaux flamboyans des fenêtres détruites avec des têtes sculptées, etc., gisaient pêle-mêle entre les contreforts du chœur, au mois d'août dernier.

A Guérande, la belle et curieuse église gothique de différens

âges a vu le pignon de sa façade du seizième siècle, extrêmement originale et curieuse couronné par un belvédère hexagone percé de sabords carrés et badigeonné en jaune. Cette construction est l'œuvre d'un architecte qui se dit ancien élève de l'école polytechnique ; elle date de 1834.

A Landeven, grosse paroisse bretonne, entre Lorient et Hennebont, la très vieille église gothique a été détruite et remplacée, en 1834, par une sorte d'affreuse grange. Les maçons ont réduit en moellons de très curieuses sculptures, célèbres dans le pays ; cette destruction s'est opérée sans aucune opposition de la part du recteur. On n'a conservé de l'ancienne église qu'une inscription en grosses lettres gothiques d'un très fort relief, qui a été incrustée dans le mur latéral de la nouvelle église, par fragmens et la tête en bas. On n'en a pu déchiffrer que la fin d'une date ainsi marquée : ^{CC} III ^{XX} XIII, probablement 1393.

Le badigeon règne en Bretagne, comme partout, peut-être plus que partout. Je signalerai surtout la belle église romane à coupole de l'ancienne abbaye de Quimperlé ; celle de Guingamp ; l'église du Creisker de Saint-Pol-de-Léon, si célèbre par sa flèche, la plus haute de France après Strasbourg ; celle de Lézardrieux, du seizième siècle, badigeonnée en août 1841 ; enfin, une partie de la belle église ogivale du pèlerinage de Notre-Dame-de-Folgoet, près Lesneven. De plus hideux que ce badigeon, il n'y a que les tableaux nouvellement placés sur les autels latéraux de cette curieuse église. Ceux envoyés par le gouvernement à diverses cathédrales gothiques, principalement la *Transfiguration* de M. Lefebvre, à celle de Quimper, et la *Résurrection* placée dans le transept méridional de celle de Troyes, ne valent pas mieux.

A Cleder, près Saint-Pol-de-Léon, à côté de l'ancien clocher construit sur le modèle usité dans le pays de Léon, à trois étages et à flèche des seizième et dix-septième siècles, l'architecture du dix-neuvième siècle est représentée par une immense et hideuse grange qualifiée d'église, toute carrée, sans abside, sans transepts, sans même le moindre contrefort pour relever les surfaces plates de cet informe quadrilatère. Cette construction, où le laid montre toute sa nudité et le nu toute sa laideur, date de 1834, année qui semble avoir été fatale pour l'architecture en Bretagne.

A Saint-Brieuc, on distingue par sa laideur la nouvelle église de

Saint-Michel, construite récemment. On y remarque surtout un membre à peu près inconnu dans l'architecture ecclésiastique : ce sont les *cheminées* des sacristies, en pierre, qui s'élèvent aux deux côtés du chœur.

A Pleyben, près Châteaulin, il y a déjà plusieurs années, le *reliquaire* ou ossuaire du cimetière a été badigeonné, bouché et dégradé pour en faire une école communale. (Détail donné par M. de Fréminville, dans ses *Antiquités du Finistère*.)

A Notre-Dame-de-la-Joie, abbaye de filles de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1250 par Blanche de Navarre, duchesse de Bretagne, aux pories d'Hennebon, sur les bords du Blavet, la salle capitulaire, petit chef-d'œuvre gothique (selon M. Lepriol, ancien recteur de l'académie de Rennes, retiré à Hennebon), a été détruite en 1841 par M. Laurent, acquéreur récent de l'abbaye et député de Lorient. On voit encore dans le jardin quelques colonnettes et chapiteaux de ces édifices et du cloître. Le destructeur, qui habite les bâtimens de l'abbaye, y fait faire des constructions nouvelles dans un style soi-disant ogival.

A Notre-Dame-de-Beauport, célèbre abbaye près de Paimpol, en Bretagne, M. Serel, propriétaire d'une partie des ruines, a fait détruire le chœur et un bas-côté de la belle église abbatiale. Mademoiselle Morand, propriétaire de l'autre partie, conserve au contraire avec soin le cloître, le réfectoire et la portion de l'église qui lui appartiennent et qui offrent des fragmens précieux du style ogival primitif.

A Voulaines-les-Templiers, près Châtillon-sur-Seine, ancien siège du grand prieur de Champagne, la belle tour, qui renfermait les portraits des grands prieurs, a été détruite, il y a quinze ans, par M. Pétot, député.

A Besançon, on doit citer comme des modèles de mauvaises restaurations celles faites par M. Lacroix, architecte de la ville, à l'ancienne église du Saint-Esprit, récemment consacrée au culte protestant. Il faut signaler surtout l'inscription bizarre qui cerne l'archivolte du portail : C'EST ICI LA MAISON DE DIEU ; chaque lettre est encadrée dans un caisson à rosaces. Autour du toit, on a fait circuler une balustrade, en style de la renaissance, avec des têtes de monstres du douzième ou treizième siècle ; ces têtes forment garniture au dessous de ladite balustrade.

M. le comte de Montalembert ajoute que les nombreux édifices de construction entièrement nouvelle, et consacrés au culte, mériteraient un examen particulier ; mais qu'il ne peut s'empêcher de signaler dès à présent deux des plus considérables, comme méritant au plus haut point l'animadversion des amis de l'art religieux. Ces deux bâtisses sont la nouvelle cathédrale de Rennes, dont l'ensemble et tous les détails semblent convenir uniquement à une salle de bals publics, et la nouvelle église paroissiale d'Eprenay. Celle-ci, œuvre de M. Lépaule, a coûté à la ville 300,000 fr., plus un procès. On peut hardiment affirmer que la moindre paroisse des environs renferme une église plus convenable que cette masse informe, à la fois mesquine et lourde, où un charmant portail de la renaissance, seul débris de l'ancienne église, se trouve encaissé et écrasé sous un hideux clocher.

M. de Montalembert se réserve de soumettre plus tard au comité le fruit de ses recherches sur plus de cinquante abbayes de l'ordre de Cîteaux qu'il a visitées successivement et qui ont été victimes de diverses espèces de vandalisme.

A ces faits divers M. Schmit ajoute ceux qui suivent. Ce membre reproduit, à cette occasion, l'extrait suivant de son rapport de l'année dernière, dont les limites du Bulletin n'ont pas permis l'impression votée par le comité :

• **MUTILATIONS.** Je prie le comité de ne pas s'effrayer de l'énoncé de ce chapitre. Mon intention n'est pas de dérouler sous ses yeux le long tableau de toutes celles que j'ai vues dans le cours de ma tournée. Destruction d'une multitude de précieux détails d'architecture, de sculpture et de peinture sur muraille ou sur verre ; altération plus ou moins grotesque de ce qui a été matériellement conservé ; additions ridicules ; manie du badigeonnage et du grattage poussée jusqu'au délire ; remplacement des vitraux peints par des verres blancs ; altération des vitraux encore subsistans par des nettoyages faits à la cendre, au grès, à l'émeri, par des remises en plomb confiées sans surveillance aucune à des vitriers ignares ; bouchement des fenêtres pour éviter de les réparer ; enlèvement des mausolées, des cercueils, des pavés tumulaires ; suppression des jubés, des vieilles boiseries, pour enclore le chœur de grilles d'un style mesquin, en désaccord avec celui de l'édifice ; suppression du pilier central ou trumeau des grands portails ; di-

lapidation des anciens ornemens, des antiques mobiliers ; dispersion des chartriers et archives de toutes sortes ; tel est l'affligeant résumé de ce qui s'est fait depuis trois siècles dans notre pays, de ce qui se fait journellement encore, malgré les progrès, par malheur trop récents, des études archéologiques, malgré tous nos efforts, ceux de nos nombreux et zélés coopérateurs, et ceux de l'administration supérieure elle-même, trop souvent désarmée par une législation que je puis me permettre d'appeler imprudente, après m'être permis de la combattre à sa naissance. Certes, les études et les connaissances sont loin d'être assez répandues pour qu'il soit sans danger de permettre à une fabrique ou à une commune de dépenser jusqu'à trente mille francs dans son église, sans autre contrôle que celui de l'autorité départementale, si un secours n'est pas demandé au gouvernement. Les tournées des inspecteurs ne servent, le plus souvent, qu'à constater un mal consommé et irréparable ; c'est ce qui m'est arrivé dans plus d'une localité.

« Heureusement l'excès du mal tend de lui-même à produire son remède : il a éveillé de nobles susceptibilités qui sommeillaient. Les hommes de cœur et de talent, quand ils ont vu nos monumens livrés à une nouvelle irruption de l'ignorance et du vandalisme, ont pris en main la défense de cette magnifique partie de notre richesse nationale ; ils ont élevé leur voix généreuse, et, plus d'une fois, grâce à eux, le marteau du prétendu restaurateur, l'impitoyable niveau du faiseur d'alignemens, l'ignoble brosse du badigeonneur se sont arrêtés.

« Redoublons d'efforts pour qu'ils s'arrêtent plus souvent encore. Le comité a déjà parfaitement compris qu'un des principaux moyens de produire un effet c'est de livrer à la publicité les actes les plus marquans. C'est pourquoi je vais lui en signaler quelques-uns choisis seulement parmi ceux qui datent du rétablissement du culte, pour éviter d'aborder une nomenclature qui serait interminable.

« Les treize belles chapelles qui forment une si riche couronne de rayons autour du choeur de la cathédrale du Mans, sont tapissées d'une riche arcature à ogives trilobées et roses à quatre feuilles, portée par des faisceaux de colonnettes. On a coupé ces faisceaux pour encadrer des autels et de nombreux confessionnaux de la menuiserie la plus grossière (1).

(1) On rétablit en ce moment (mai 1842) les faisceaux de la belle chapelle de

« Dans un chœur du treizième siècle, revêtu de stucs, sordide imitation de la riche décoration en marbres indigènes que Louis XIV fit poser si malencontreusement dans celui de Notre-Dame de Paris, on a cherché à imiter aussi le style des boiseries de cette dernière église. Mais on n'y a réussi de même qu'imparfaitement. L'art ne s'y montre pas à un degré assez élevé pour atténuer la mutilation, et, pour comble, ces sculptures, qui pourtant ne sont pas sans quelque mérite, ont été revêtues d'une épaisse peinture à l'huile dont le ton participe de la couleur du soufre et de celle de la terre cuite. Comme une sottise est toujours sûre de trouver quelqu'un empressé de la répéter, les jolies boiseries à encorbellement, à clochetons et à découpures, que l'église de La Couture doit à la fin du seizième siècle, ont été engluées du même badigeon jaunâtre.

« La nef romane de la cathédrale était ornée extérieurement de splendides corniches de l'époque du chœur, dont il existe encore des parties assez considérables. Ces corniches avaient besoin de quelques réparations ; quelques-uns des énormes choux qui la décoraient menaçaient ruine. Un ingénieur faisant fonctions d'architecte jugea plus simple et plus économique de les abattre, et de remplacer les sculptures par des profils de son invention aussi froids qu'ils sont insolites.

« L'architecte actuel s'est efforcé de réparer sur quelques points ces actes barbares. Mais, gêné par le défaut de ressources, il s'est vu porté à adopter un système de réparation à bon marché, qui consiste à remplacer, par des ornemens en fonte de fer, ceux qui ont été supprimés, ou que leur état ne permet pas de conserver. Bien qu'on ait eu la précaution de mouler ces ornemens sur les anciens, ils produisent un effet détestable qui doit faire proscrire absolument ce mode de restauration. Une pierre seulement épannelée, si on n'a pas assez d'argent ou des mains assez habiles pour la faire sculpter, serait infiniment préférable. C'est aussi l'opinion de l'architecte, éclairé par ces malheureux essais.

« La renaissance a construit, sur le flanc septentrional de la cathédrale de Vannes, une jolie tour ronde, dont l'intérieur forme une haute chapelle cylindrique, éclairée par huit fenêtres placées cir-

l'abside ; on fera la même restauration dans les autres, au fur et à mesure que la fabrique aura des ressources.

culairement au-dessous d'une coupole à caissons. Cette tour, qui a subi de fortes dégradations, était surmontée d'une terrasse close par une balustrade dans le goût de l'édifice. La fabrique, au lieu de faire réparer cette balustrade assez dégradée, l'a fait jeter par terre pour lui substituer un petit mur en grosse maçonnerie, en forme d'attique masquant un ignoble chapeau d'ardoises. Les fragmens de l'ancienne balustrade gisent au pied de la tour, attendant qu'une administration réparatrice les rétablisse à la place d'où un vandalisme, qui semble s'être trompé d'époque, les a précipités.

« A Quimper, le chœur de la cathédrale a été déshonoré par une boiserie moderno-gothique du style le plus étrange. Les sièges des enfans de chœur sont faits avec des tronçons de curieuses colonnes de bois, sculptées par la renaissance, qu'on a débitées en billots pour cet usage.

« Ce qui n'est pas moins inconcevable, c'est ce qui s'est pratiqué à la cathédrale de Dol.

« Le chœur possède encore des restes d'anciennes stalles qu'on peut attribuer au quatorzième siècle, dont on a, bien entendu, supprimé les dossiers, et qu'on a repeintes plusieurs fois. Ces mutilations n'ont pas suffi. Des ecclésiastiques, ne trouvant pas apparemment assez commode cette forme de siège universellement adoptée par tout le clergé, ont eu le courage de faire couper, l'un ici, l'autre là, la stalle qu'il devait occuper, pour y substituer, celui-ci un banc, cet autre un fauteuil. Personne ne s'est trouvé pour réclamer contre des actes dont, j'aime à le croire, on ne saurait trouver d'autres exemples.

« A Nantes, le badigeonnage et le grattage ont uni leurs stupides et désastreux efforts pour redonner à la façade de la cathédrale et à son riche portail du seizième siècle un air de jeunesse. On peut imaginer ce qu'ont pu devenir, sous les mains des ouvriers, les mille ravissantes figurines de l'imagerie, les petits dais de fine orfèvrerie qui les couronnent; mais ce qui ne saurait venir dans la pensée, c'est que les aspérités produites par les cassures ayant par trop déplu aux restaurateurs, ils les ont fait disparaître sous la râpe. Une tête, dont le nez était abattu ou rongé, s'est ainsi transformée en boule. Les épaules de la figure décapitée se sont arrondies; on a fait la même opération au bout du bras qui avait perdu sa main, et ainsi du reste.

« On admire à Lizieux la richesse et surtout l'exécution précieuse des décorations des deux portails latéraux de la façade principale, en déplorant l'état de dégradation où le défaut d'entretien les a laissés parvenir. Le portail du centre n'était pas moins orné ; le travail n'en était pas moins parfait. Le précédent curé a imaginé de supprimer tous les ornemens, toutes les figures, toutes les colonnes, pour substituer à cette riche décoration du treizième siècle des bandes unies, à profils grossiers, fruits du génie du maçon exécuteur de ces hautes œuvres. Quant aux stalles qui ornaient le chœur, M. le curé s'est borné à faire couper leur dossier.

« L'église de Saint-Mathieu de Quimper a vu, ces années dernières, malgré les représentations de l'architecte et les craintes qu'il cherchait à inspirer sur les conséquences de l'opération pour la solidité de l'édifice, disparaître sa curieuse voûte de charpente, du seizième siècle, les frises et les entrails sculptés qui la portaient ou la contenaient. A cette voûte, qu'on a dit ressembler beaucoup à celle de Ploërmel dont j'ai donné la description dans mon rapport, a succédé une laide voûte en berceau grossièrement crépie en plâtre.

« A côté de cette même église de Saint-Mathieu est une tour, ou plutôt le commencement d'une tour, d'un assez bon style, également dans la forme du seizième siècle, et qui se détériore considérablement, parce qu'on ne l'entretient pas. Le dessous de la tour est percé d'une arcade affectée à la voie publique, et que l'incurie de la police locale inexplicable, surtout quand il s'agit de l'abord d'un édifice consacré au culte, laisse convertir en dégoûtant cloaque. Le clergé voudrait voir achever ou au moins restaurer cette tour, dont l'étage supérieur lui sert de clocher ; mais l'administration municipale a depuis long-temps, dit-on, le projet de la démolir pour reconstruire avec les matériaux une tour *à la moderne et plus jolie*. L'autorité supérieure se montre peu disposée à se prêter à cette fantaisie. En attendant, le temps avance l'ouvrage des démolisseurs.

« A la cathédrale de Chartres, tous les vitraux peints de la chapelle de Saint-Pyat ont été enlevés, il y a un certain nombre d'années, à l'occasion d'une restauration. On assure qu'ils n'ont pas été détruits, et qu'ils ornent une chapelle particulière dans un département voisin. Un de MM. les gardes des sceaux, lors d'une visite

dans laquelle j'ai eu l'honneur de l'accompagner, a demandé des renseignemens sur des faits qui lui ont paru mériter son attention comme ministre de la justice et des cultes. Il faut espérer que la cathédrale parviendra à recouvrer ces vitraux, dont l'absence forme une lacune importante dans sa précieuse collection.

« On continue à abattre le pilier ou trumeau qui sépare en deux parties les portes principales des grandes églises, malgré la juste réprobation qui a flétri l'amputation de ce genre faite par Soufflot à la grande porte de Notre-Dame de Paris. J'ai vu plusieurs mutilations semblables qui ne remontent pas au delà de quelques années. Ce qui paraîtra peut-être assez étrange au comité, c'est que l'architecte, chargé de reconstruire la tour récemment ébranlée de l'église de Quelen (Morbihan), a reçu de Paris l'invitation de faire subir une semblable opération au portail de cette église. J'ai trouvé chez cet artiste, dont le projet m'a paru fort remarquable, une louable répugnance à déférer à un pareil avis; je l'ai engagé de toutes mes forces à y persévérer.

« Je ne pousserai pas plus loin ce chapitre si affligeant, et j'ai besoin de rassurer quelque peu le comité.

« Les efforts incessans des sociétés archéologiques qui se multiplient, ceux du comité et de ses nombreux correspondans produisent de jour en jour quelques nouveaux fruits, encore rares comparativement aux besoins, mais dont il est juste de tenir compte, parce qu'ils sont le gage d'une récolte ultérieure plus abondante.

« De son côté, le clergé, on lui doit cet éloge, a parfaitement compris qu'il ne pouvait plus se tenir en arrière du mouvement qui s'est emparé des esprits; il a senti qu'il devait être le premier protecteur, le protecteur le plus éclairé de ces monumens jadis élevés par lui-même, et qu'il a eu ensuite le tort de trop oublier.

« On voit qu'il a hâte de regagner le temps qu'il a laissé perdre. Il n'est pas, en effet, aujourd'hui une société scientifique, principalement une société archéologique, qui ne compte quelques ecclésiastiques dans son sein; ils se multiplient sur la liste des correspondans du comité. Je n'ai pas besoin de rappeler ensuite les utiles travaux que les uns et les autres produisent journellement, et dont il est fait mention si souvent dans le Bulletin, ni de ces écoles d'archéologie si pleines d'espérance qui s'établissent dans

divers séminaires, et finiront, sans aucun doute, par se généraliser.

« Au dix-neuvième siècle, donc, l'Eglise saura prêter son secours à l'art chrétien, comme au moyen âge elle a su tendre une main hospitalière aux muses fugitives de l'antiquité. De même que le monde lui a dû alors la conservation des chefs-d'œuvre enfantés par l'esprit humain dans l'ancienne Grèce et dans l'ancienne Rome, nous lui devons celle des chefs-d'œuvre de l'ancienne France qui ont servi de modèles au reste de l'Europe. »

Le comité regrette d'avoir à déplorer tant d'actes de vandalisme après toutes les circulaires émanées en vain des ministères de l'intérieur et des cultes. Il faut espérer que la publicité donnée dans le Bulletin à des faits si nombreux finira par éclairer les diverses administrations ou les particuliers qui pourraient se rendre encore coupables de pareils actes. Le comité prie MM. les correspondans de lui faire connaître tous les projets de destruction, de mutilation, de dégradation dont ils pourraient être informés; on s'efforcera d'arrêter ces funestes intentions par la publicité, si les autres moyens sont impuissans.

DÉBADIGEONNAGE.

M. le président donne communication d'une lettre qui lui est adressée par M. Richelet, bibliothécaire au Mans, correspondant. M. Richelet annonce que M. Delarue, architecte du département, a totalement découvert les peintures murales que cachaient plusieurs couches de badigeon dans la chapelle de la Vierge, à la cathédrale du Mans. Après avoir essayé inutilement de laver avec diverses espèces d'acides, M. Delarue a dû revenir au grattage, comme procédé moins destructeur pour enlever le badigeon. Aujourd'hui l'ensemble des peintures est mis à découvert avec assez de bonheur pour qu'on puisse se figurer la chapelle dans son état primitif. A la vérité, quelques parties sont complètement endommagées; mais, selon toute apparence, elles étaient ainsi dégradées à l'époque même où le premier badigeonnage fut entrepris. « Le sujet général de ces peintures, ajoute M. Richelet, offre la cour céleste, représentée par des anges occupés à chanter la gloire de Dieu, tandis que d'autres anges les accompagnent sur des instru-

mens de musique, tous différens, depuis le tympanon jusqu'à la harpe. Les chanteurs tiennent à la main des cartouches déroulées où sont reproduites leurs paroles notées en plain-chant. Sous le rapport de l'exécution, ces peintures offrent un véritable mérite. Sous le rapport des procédés employés pour la peinture de la voûte, les figures, une partie des vêtemens, la majeure partie des instrumens de musique et les banderoles sont à fresque et à l'encaustique ; les fonds et le reste des draperies sont sur le nu du mur et à la détrempe. On conçoit que là l'opération du grattage n'a pu avoir lieu sans que les écailles du badigeon se soient trouvées colorées d'une teinte absorbée par l'humidité au moment où il fut appliqué. Mais cet inconvénient ne peut être d'une haute importance, puisqu'il s'agit de teintes plates, relevées par de petits dessins dont il subsiste une assez grande quantité pour obtenir une restauration complète. D'ailleurs il est évident qu'un autre moyen, celui du lessivage, par exemple, eût été plus destructeur ; il aurait fondu les teintes entre elles, surtout dans les parties où la voûte ressenti les effets des infiltrations pluviales.

« J'ai cru devoir appeler de nouveau l'attention du comité sur cette décoration artistique de la chapelle de Notre-Dame du Chevet, dans la cathédrale du Mans, pour exciter son intérêt et l'engager à obtenir de M. le ministre de l'intérieur les fonds nécessaires à la restauration d'un de ces précieux débris, dont on rencontre aujourd'hui si peu de traces. »

Le comité ne pense pas qu'il soit urgent ni même nécessaire de restaurer ces peintures. Des découvertes semblables ont été faites à Saint-Séverin de Paris, à Saint-Germain-l'Auxerrois et à Notre-Dame de Calais ; on y laisse les peintures, et l'on fait bien, dans l'état où on les a trouvées. Il y a des difficultés à refaire des peintures anciennes ; quand une absolue nécessité n'oblige pas à cette opération, il vaut toujours mieux ne rien faire. L'argent donné pour restaurer les fresques de Saint-Saturnin de Toulouse a été retiré avec une grande raison ; il ne conviendrait pas sans doute d'en accorder pour les fresques de Saint-Julien du Mans.

Aux détails donnés par M. Richelet sur le débadigeonnage des peintures du Mans, M. Schmit ajoute que M. Delarue, après avoir essayé de gratter et de laver, a dû revenir définitivement au grattage, parce que l'autre procédé ne réussissait pas et compromet-

fait les peintures. M. Delarue se propose de faire un travail graphique complet sur les sujets découverts, et de l'adresser au comité.

M. le baron Taylor est persuadé que M. Delarue a pris les plus extrêmes précautions pour ôter le badigeon qui couvrait les peintures de la cathédrale du Mans. Cependant il faut regretter qu'on ait mieux aimé gratter que laver. Toute espèce de grattage nuit non-seulement aux peintures, mais aux sculptures mêmes et aux moulures, parce que l'instrument dont on se sert n'est autre que le triangle employé par les ouvriers en bâtiment. Ce grattoir écorche les peintures; il va même jusqu'à émousser et écorner les arêtes de la sculpture et de l'architecture. M. Delarue reconnaît lui-même que chaque écaille de badigeon qu'il enlevait était colorée; c'était donc autant de moins pour la peinture. Le procédé du lavage est beaucoup plus sûr. On étend de l'eau naturelle, chaude ou tiède, sur le badigeon; on attend quelques instans pour que cette eau pénètre la couche qu'on veut enlever, et, avec une brosse molle, un linge, on emporte le badigeon sans nuire à la peinture. Si M. Delarue n'a pas réussi par l'eau chaude, c'est qu'il n'a pas attendu suffisamment que l'humidité ait pénétré le badigeon. Il faut faire des essais avant que de procéder en grand, pour se rendre compte du degré où l'eau doit être chauffée, du temps qu'il faut la laisser sur le badigeon et de la quantité qu'il convient d'employer. Lorsqu'on a tous ces élémens, on peut procéder à coup sûr. Le grattage ne doit être employé qu'à la dernière extrémité, et quand l'autre procédé ne peut suffire. Comme le Bulletin va à beaucoup d'ecclésiastiques et à des personnes intéressées dans la question, il est nécessaire de déterminer le meilleur procédé pour enlever le badigeon. La réflexion et les expériences déjà faites prouvent qu'il faut recourir au lavage. Ce procédé ne nuit pas, comme le grattage, aux peintures ni aux sculptures.

M. du Sommerard ajoute que le grattage est le dernier moyen auquel on doive recourir; mais il fait observer qu'il est difficile de prescrire un seul procédé. Les peintures couvertes de badigeon sont de nature différente, à l'encaustique ou à l'eau. Les badigeons diffèrent eux-mêmes et sont à l'eau ou à l'huile; on ne peut donc les attaquer par le même procédé. Il est des cas où l'eau chaude naturelle peut suffire; il y a d'autres circonstances où il faut em-

ployer l'eau seconde plus ou moins étendue. En général, il vaut mieux laver et procéder par la voie humide; mais il faut quelquefois recourir au grattage, à la voie sèche. Avant que d'enlever un badigeon qui couvre une grande peinture, on doit faire des essais différens sur une petite portion de ce badigeon; on voit alors le parti à prendre, le procédé à employer. Le badigeon qui couvrait les parois de l'abside, à la chapelle de l'hôtel Cluny, a été enlevé par de l'eau seconde largement étendue. Il existe à Coutances, dans la cathédrale, une peinture à fresque couverte autrefois d'un épais badigeon; le badigeon a été enlevé avec une grande adresse, et la peinture a reparu dans toute sa fraîcheur. Il serait utile de savoir comment on s'y est pris pour faire revivre cette fresque d'une façon aussi éclatante sans qu'on l'ait cependant retouchée. M. Schmit, sur la proposition de M. du Sommerard, prendra des renseignemens sur le procédé employé pour débadigeonner cette fresque de Coutances.

M. Schmit ajoute que l'expression de grattage, appliquée au procédé dont M. Delarue s'est servi pour débadigeonner la chapelle du Mans, n'est pas entièrement exacte. M. Delarue frappait les couches du badigeon avec le manche de son grattoir, et, quand une écaille se soulevait, il introduisait la pointe de son instrument entre la peinture et la pellicule de badigeon qu'il enlevait ainsi.

M. le baron Taylor fait observer que ses remarques subsistent toujours. Les écailles enlevées ont entraîné des portions couvertes de couleur, et l'instrument dont on s'est servi est un grattoir. L'eau chaude aurait mieux valu.

M. Lenoir ajoute que le comité doit, avant tout, recommander le lavage pour enlever le badigeon; mais, lorsqu'on est absolument forcé de gratter, il faut se servir d'un grattoir fait exprès, d'un grattoir rond, sans angles, sans pointes et hors d'état d'égratigner le mur, de rayer la peinture ou les moulures. Le comité devrait recommander la fabrication d'instrumens particuliers et faits spécialement pour débadigeonner.

DOCUMENTS SUR LES ARTISTES FRANÇAIS DU MOYEN AGE ET DE LA
RENAISSANCE.

M. Dusével adresse des documens relatifs à la construction et à

la décoration des monumens publics au seizième siècle, recueillis par lui dans divers registres et cartulaires. Ces documens font suite à ceux que M. Dusével a envoyés en 1840, qui ont été imprimés par extrait dans le premier volume du Bulletin, troisième numéro, p. 130, et qui concernaient la construction, la décoration et l'ameublement des monumens publics au quinzième siècle. Ce second envoi n'a pas moins d'importance que le premier. Six artistes inconnus sont révélés par M. Dusével. L'un d'eux, nommé Jean Bulan, parent sans doute du célèbre architecte de ce nom, est désigné dans le texte suivant qui n'est pas sans intérêt :

« Sur ce qu'il a esté dict que M^e Jehan Bulan, machon, faict fort mal son debvoir d'entendre aux ouvrages de maçonnerie du beffroy où il est employé, meismes que depuis huict jours il y a porté ung livre dont il a faict lecture aux ouvriers y estans, par l'espace de quatre heures de suite, tous lesquelz cependant, n'ont faict aucun ouvrage, sinon qu'escouter led. Bulan; a esté ordonné qu'il sera informé de ce que dessus contre led. Bulan, et qu'il lui sera faict et parfaict son procez, en toute diligence. » (Echevinage tenu à Amiens, le 15 mai 1596.)

Un autre artiste, Zacharie de Celers, peintre, fut emprisonné au beffroi et jugé criminellement, en 1560, pour avoir fait une vue de la ville d'Amiens.

Le comité remercie M. Dusével de ces renseignemens qui jettent un grand jour sur l'histoire de l'art et des artistes français. Le volume de *Mélanges* que le comité se propose de publier contiendra ces documens relatifs à la ville d'Amiens. Le comité recommande à MM. les correspondans le dépouillement des archives; c'est dans les livres de comptes, dans les registres des municipalités et des fabriques, dans les états de dépenses des rois ou des grandes familles qu'on a trouvé jusqu'à présent la plus grande quantité de noms d'artistes et le plus de détails sur leur vie. Les commandes, les marchés, les quittances donnent des renseignemens souvent minutieux sur des œuvres d'art, sur le prix alloué aux artistes, sur les conditions auxquelles s'engagent les parties contractantes. Il ne sera possible de faire une histoire complète des artistes français que quand on aura exploré, non-seulement les monumens figurés, mais encore et surtout les documens écrits.

M. Louis Dussieux adresse un document inédit sur un des plus

grands artistes de la renaissance, le sculpteur Pierre Bontemps, dont M. Alexandre Lenoir a le premier révélé l'existence. La charte qui le concerne est inédite ; mais le sujet dont elle parle est déjà connu, quoique très imparfaitement. M. Dussieux écrit : « Les *Archives curieuses de l'Histoire de France* (t. 3, p. 423), citent une quittance de 99 liv. tourn. payées le 26 avril 1556, à ISIDORE BONTEMPS, maistre sculpteur, pour son parfait et entier paiement de la somme de 414 livres tournois, à lui due pour avoir fait et parfait un carré en marbre blanc, de 9 pieds et 1/2 de long, et de 8 pieds moins 1 pouce de large, auquel est taillé et insculpé de basse taille la devise des *Quatre-temps* de l'année, pour mettre en la cheminée de la chambre que l'on fait de neuf pour le roi, en son château de Fontainebleau.

« Je ne sais comment on a pu lire ISIDORE au lieu de PIERRE. A moins que les personnes qui ont transcrit cet acte ignorent la paléographie, je ne vois pas d'autre explication de cette erreur. Je serais d'autant plus porté à croire à cette hypothèse, que j'ai fait lire à des personnes entièrement étrangères aux anciennes écritures, le prénom de ma charte; et l'ensemble de lettres et de liaisons qui le composent leur a fourni le nom d'*Isidore*. Cependant, c'est incontestable, *Isidore* est une mauvaise leçon, et il faut lire *Pierre*. Ainsi il n'y a pas deux sculpteurs du nom de Bontemps, l'un appelé Pierre, l'autre Isidore, comme cette erreur des *Archives curieuses* l'avait fait supposer à M. du Sommerard (*Arts au moyen-âge*, t. I, p. 266).

« La charte dont je parle est le traité conclu entre Pierre Bontemps et Philibert Delorme, architecte du roi, pour l'exécution de ce bas-relief dont les *Archives curieuses* donnent la quittance. Il s'agit du même fait, l'exécution d'un bas-relief représentant les Quatre-temps de l'année (les saisons), en marbre, pour Fontainebleau. Ma charte est l'acte de commande, le contrat ; la pièce des archives est le reçu du sculpteur qui accuse réception de la somme convenue pour le prix de son travail. Cette charte est ancienne ; elle a tous les caractères d'authenticité désirables ; elle provient, je crois, de la collection du baron de Joursanvault, et m'a été donnée, avec quelques autres parchemins, par M. Bordier, ancien élève de l'école des chartes.

« En voici la transcription :

12 août 1555.

« Pierre Bontemps, sculteur, demeurant à Paris, rue Sainte-Catherine, confesse avoir fait marché et convenant à messire Philbert Delorme, abbé d'Ivry, conseiller aumosnier ordinaire et architecte du roy, commissaire ordonné et depputé sur le fait de ses bastimens et édifices, de fère pour le roy ung carré en marbre blanc de cinq piedz de large sur six piedz et demi de hault, auquel seront taillez et insculpez de basse taille selon l'espaisseur de la pierre et quelle le pourra porter, qui luy sera fournie et baillée pour ce fère, les Quatre-temps de l'année, aorné et enrichy selon le devis, et ainsi que lui a esté monstre et accordé ensemble, et le dict carré fère et parfère de sculpture de basse taille bien et deue-ment comme il appartient, le plus tôt que bonnement fère se pourra, en luy fournissant de marbre bon et propre pour ce fère. Ceste promesse faicte moyennant et parmy le pris de troys cens quarante cinq livres tournois qui luy en sera baillée et payée par le commis au payement desdicts bastiments du roy au feure et à mesure qu'il fera ces dicts ouvraiges pour peine d'ouvrier (1) seulement, promys oblige corps et biens comme pour les propres besongnes et affaires du roy et renonçant. Faict et passé multiple l'an mil cinq cens cinquante cinq, le lundi douziesme jour d'aoust.

« PAYEN.

TROUVÉ. »

« Je ne sais, ajoute M. Dussieux, comment expliquer les nombreuses différences qui se trouvent dans les chiffres des deux pièces :

5 pieds de large ;

7 pieds 11 pouces de large.

6 pieds de haut ;

9 pieds et 1/2 de long.

345 livres (prix de commande) ; 414 livres (prix payé).

(1) Que veulent dire ces mots : *pour peine d'ouvrier seulement* ? Je ne crois pas, en tous cas, qu'ils signifient que Bontemps était un ouvrier travaillant sur des dessins donnés par un artiste. Cependant Philibert Delorme lui avait donné un devis et lui avait montré. Il résulterait de ceci que Delorme exerçait une influence analogue à celle de Le Brun montrant à Girardon et à Coyzevox des devis, des dessins, sans que, pour cela, ceux-ci fussent des praticiens. (Note de M. Dussieux.)

« Il est à croire (à moins, ce qui est peu probable, que l'erreur n'appartienne au transcripteur) que ces différences viennent d'un changement dans la commande; Philibert Delorme aura sans doute voulu que le bas-relief fût plus considérable.

« J'ajouterai enfin que je ne sais pas, malgré mes recherches, ce qu'est devenu ce bas-relief; je ne crois pas qu'aucun des historiens de Fontainebleau (Dan, Castellan, etc.) en fasse mention. »

Le comité remercie M. Dussieux de lui fournir l'occasion de rectifier une erreur accréditée au sujet de Pierre Bontemps. On ne saurait apporter trop d'attention à la lecture des anciennes pièces manuscrites. C'est peut-être à une erreur de ce genre qu'il faut attribuer l'existence de deux architectes contemporains, Pierre de Montereau et Eudes de Montereuil. Puisque dans Pierre Bontemps on a lu Isidore Bontemps, dans Pierre de Montereau (Petrus de Monterolo) on a bien pu voir Eudes de Montereuil. Pierre et Eudes ne font probablement qu'un seul architecte du treizième siècle, comme Isidore et Pierre se résolvent en un seul sculpteur du seizième.

M. le baron de Girardot, correspondant historique à Bourges, adresse la copie suivante d'un contrat passé, en 1580, entre le célèbre sculpteur Germain Pilon et un sieur de Rodes, pour la confection d'une pierre sépulcrale. L'original est conservé aux archives du département du Cher. M. de Girardot y joint le fac-simile de la signature de Germain Pilon, qui se trouve au bas de la quittance.

« Honorable homme Germain Pilon, sculteur ordinaire du roy nostre sire et controlleur général sur les fabriques de ses monnoyes, bourgeois de ceste ville de Paris, confesse avoir promis et promet de bonne foy faict marché et convenant et audict messire Guillaume Pot, chevalier, seigneur de Rodes, maistre des cérémonies de France, de l'ordre Saint-Michel, prévôt, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, premier escuyer tranchant du roi nostre dict seigneur, portant sa cornette, à ce présent de faire bien et deuement fournyr et livrer audict sieur une grande table de marbre noir de Dynan, de six pieds de longueur sur trois pieds ung pouce de large, de quatre à cinq poulces d'espoisseur, au pourtraict de la quelle sera taillé ung mienbron avec son filet, le quel mienbron de dessus de la dicte table sera taillé et polly bien et deuement, ainsy qu'il appartient, et seront gravées audict pourtraict les armoiryes,

ornemens et inscriptions du dict sieur de Pot, gravées et dorées ainsy qu'il appartient, selon et suivant le pourtraict en pappier qui a esté paraffé des deux notaires soubsignez, ne varietur, et les armoiryes qui sont de présent vuides audict pourtraict seront remplies selon qu'elles seront anvoyées par le dict sieur audict Pilon dans deux moys prochainemens venans, et icelle table rendre faicte et parfaite et la faire conduire, par icelluy Pilon, à ses propres cousts, périls et fortunes, fraiz et dilligeances, à icelluy sieur de Roddes (sic), dedans d'huy en quatre moys prochainemens venans, moyennant la somme de huict vingts escuz d'or au soleil, sur quoy le dict Pilon confesse avoir eu et receu du dict sieur de Roddes la somme de quatre vingtz escus d'or au soleil, dont quittance, et le surplus montant pareille somme de quatre-vingtz escus sol. ledit sieur de Roddes a promis sera tenu, promect et s'engage les bailler et payer au dict Pilon, en baillant la dicte table faite, parfaite et conduite au dict lieu de Roddes comme dict est, car ainsy promettant s'engageant chacun endroict soy. Faict et passé double cestuy pour servir au dict sieur de Roddes, le lundy dix septième jour de janvier l'an mil cinq cens quatre vingts, et ont les dicts sieurs de Roddes et Pilon signé la minutte.

CROISSET.

ROZE.

Le dict Pilon, nommé au contrat cy dessus escript, confesse avoir eu et receu du dict seigneur Pot, absent, la somme de quatre vingtz escus sol. pour le reste du contenu audict contract qui est tant pour le chairiage montant quarante escuz que pour avoir quarante escuz qui lui ont esté baillez aujourd'hui. Faict et passé le jeudy trois de janvier mil cinq cens quatre vingtz et cinq, et signé la présente, suivant coustume.

G. PILLON.

Le comité remercie M. le baron de Girardot de cette communication qui intéresse beaucoup l'histoire de l'art français pendant la renaissance; il recommande de nouveau à MM. les correspondans le dépouillement des archives. Des recherches poursuivies dans un but spécial et bien déterminé donneront certainement des résultats importants, puisque, sans y penser en quelque sorte, et tout en cherchant autre chose, on trouve cependant des documens de grande valeur.

Sur une observation de M. Leprévost, M. du Sommerard donne les détails qui suivent au sujet d'un artiste français qui a sculpté les stalles remarquables qu'on voit dans la cathédrale de Milan et dans l'église Sainte-Justine de Padoue. RICHARD TAURIGNY, de Rouen, est encore un artiste de plus à joindre aux artistes français qui ont porté notre architecture, notre sculpture et notre peinture dans les pays étrangers. Nous avons certainement donné aux autres nations plus que nous n'en avons reçu, et cela à toutes les époques du moyen âge. Il est curieux de constater que l'Italie, même à la renaissance, empruntait à la France ses peintres sur verre et ses sculpteurs en bois, Guillaume de Marseille et Richard Taurigny.

On lit dans la *Description de Milan*, par Latuada, tom. I, pages 48 et 49 :

« Cinquanta due sedie, o stalle di noce intagliate, ne' schienali
« de' quali all'eminente sono alcuni scudi di alto riglievo dello
« stesso legno tinto di vernice, che rappresentano la vita di santo
« Ambrogio di ECCELLENTE LAVORO. Al di sotto poi di cadauno degli
« scudi sono con biabasso intaglio scolpite li santi e sante martiri...

« Sotto gli appoggi dell'ordine superiore, servendo di schienale
« all' clero minore, furono intagliati in habito pontificale i vescovi
« santi di Milano e delle chiese soggette a questa metropoli;
« venendo attribuito di tutti gli accennati intagli il disegno a RIC-
« CIARDO TAURINI. »

Cicognara (*Histoire de la Sculpture*, tom. V, p. 530 et 531), confirme expressément cette attribution en disant : « E celebrità ac-
« quistarono come riporta il Torre, nel coro del duomo di Milano,
« le settanta due e più sedie fatte tutte d'intaglio in legno di
« noce per mano di RICCIARDO TAURINI, discepolo d'Alberto Du-
« rero (1), e rappresentando la vita di S. Ambrogio et d'altri ar-
« civescovi di Milano secondo i disegni del Brambilla et per
« munificenza di san Carlo Boromeo. »

Voilà pour les stalles du dôme de Milan. M. du Sommerard ajoute, relativement à celles de Padoue, les réflexions suivantes :

(1) C'est une assertion qui voudrait une preuve. Par suite d'une lecture faite légèrement, on attribue l'érection de Notre-Dame-de-l'Épine à un architecte allemand; mais l'inscription gravée sur pierre et lue attentivement déclare que cet architecte, ANTOINE GUICHARD, est français et sans doute champenois. On dit

sculptures des stalles du chœur de *San-Giorgio-Mag-nise*, œuvre du flamand ALBERT BRULE (histoire de saint vante Cicognara, en rapportant qu'on les désigne ppeuse dénomination : *Lavoro di un nuovo Policleteo*. n prouve bien la rareté des beaux travaux de ce . En effet, il n'y a de remarquable, en fait de sculp- ois, dans les divers états que nous avons parcourus, que ques travaux exécutés par de grands artistes, tels que les portes et autres boiseries des loges du Vatican, sculptées, sous la direction de Raphaël, par JEAN BARILE (peut-être Français, d'après la désinence de son nom). Encore le travail en est-il moins fin, moins facile surtout que la plupart des bahuts de tous genres qu'on trouvait par milliers chez nos paysans de Normandie, de Picardie, etc. Cela tenait sans doute à l'organisation de nos corporations de BA-HUTIERS et aux épreuves que subissaient les sculpteurs chargés de ces travaux.

« Il est remarquable que Cicognara, parlant (t. V. p. 583) des belles stalles de Gaillon, aujourd'hui placées pour la plupart dans le chœur de St-Denis, et qui sont exécutées, partie en relief, partie en marqueterie (*tarsia*), attribue la perfection de leur travail, qu'il date de 1500, au contact des Italiens ; comme si à cette époque les premiers artistes italiens, dont la migration en France est bien constatée (ceux appelés par Charles VIII pour construire Amboise), avaient pu exercer une véritable influence sur nos travaux de bahuterie très remarquables, surtout pendant tout le cours du quinzième siècle.

« Cicognara ajoute que sans doute de bons sculpteurs et *intagliatori* italiens avaient apporté en France ce bon goût de sculpture et de *manifatture*. Sans nier que la marche progressive des arts en Italie, pendant le quinzième siècle, n'ait dû influencer les progrès et surtout le style des nôtres, on ne saurait admettre qu'il ait fallu que des sculpteurs italiens vinssent professer chez nous pour y infiltrer leur art que de jeunes Français allaient puiser à la source, témoins nos JACQUES D'ANGOULÊME, nos frères RICHIER, etc.

« L'historien de la sculpture dit encore que les arts en France avaient alors (en 1500) grand besoin d'être relevés par de bons principes, car toutes leurs productions étaient des plus faibles : « *Le quali arti in Francia avevano molto bisogno di esser elevate a*

« buoni principi mentre *tutte* le produzioni loro *erano debolissime*. » Mais on pourrait répondre en citant, non-seulement nos monumens de Dijon du commencement du quinzième siècle (le puits de Moïse, les tombeaux de Jean-sans-Peur et de Philippe-le-Hardi), faits par des Flamands sous les yeux et avec la collaboration de nos artistes ; mais un très grand nombre de monumens, tous français et de tout genre, de la deuxième moitié du même siècle, qui ne le cèdent en rien aux productions contemporaines de l'Italie. Tels sont entre autres, pour la peinture, les remarquables miniatures du manuscrit de Josèphe, par le peintre miniaturiste de Louis XI, JEAN FOUQUET ; pour la sculpture en pierre et en marbre, les travaux de notre école de Tours, le mausolée des enfans de Charles VIII, toutes les sculptures de Gaillon (notamment le saint Georges), le tombeau de François II, à Nantes, par un Breton Michel Columb, qui n'avait pu emprunter à des maîtres venus d'Italie quelques années avant l'époque de ce travail (1500), le beau talent qu'il y déploya. »

Le comité recommande à MM. les correspondans des recherches sur les artistes du moyen-âge ; car, on le voit, la France occupe une très belle place, à côté même de l'Italie, dans l'histoire de l'art des nations modernes.

ÉTUDE DES MONUMENS.

Monographies et statistiques.

M. Porte, correspondant historique à Aix, adresse un travail étendu (70 pages in-fol.) sur l'abbaye de Silvacane et ses dépendances. Silvacane était de l'ordre de Cîteaux ; elle est située sur les bords de la Durance, près de la Roque-d'Antéron, vis-à-vis du village de Lauris. L'église, le cloître, le réfectoire, la salle capitulaire existent encore et sont d'une belle construction. Dans l'église, qui est romane, la tradition dit que saint Bernard a prêché contre les Albigeois. La construction de cet édifice est attribuée aux frères pontifes qui étaient établis et très répandus dans toute la Provence. Selon les uns, cette abbaye avait été bâtie en 1147 ; selon d'autres, vers 1220. Un plan de toute l'abbaye est joint à la notice ; on y remarque la grande église, la petite église, le cloître, le préau, la cui-

sine, le réfectoire et un passage conduisant au jardin. La grande église passait pour la troisième basilique de la Provence.

Le comité remercie M. Porte de lui avoir envoyé un travail aussi complet sur cette abbaye intéressante. Il regrette de ne pouvoir mentionner cet ouvrage que très imparfaitement ; mais il espère pouvoir le faire entrer, au moins par extrait, dans un volume de mélanges. L'abbaye de Silvacane a été menacée de destruction, et le ministère de l'intérieur a fait des propositions pour l'acquérir. D'abord on en demandait 6,000 francs, puis on éleva ce prix jusqu'à 30,000. Le ministère recula devant une pareille somme ; mais il n'a pas abandonné tout espoir de se rendre acquéreur d'un ensemble de constructions qui ont de l'importance. — Sur la proposition de M. Vitet, le travail de M. Porte est renvoyé à M. le ministre de l'intérieur ; les renseignemens historiques et descriptifs donnés par M. Porte peuvent être utiles à M. le ministre dans l'état où sont les négociations relatives à cette abbaye. Le comité espère que le gouvernement sauvera une abbaye qui se recommande par ses constructions et par ses souvenirs historiques.

M. le comte de Mellet envoie une notice détaillée sur l'ancienne église conventuelle d'Orbais, près d'Epernay. Cet édifice, déjà classé parmi les monumens historiques, va être l'objet d'une monographie complète, texte et dessins. Le travail s'exécute sous la direction de la commission archéologique du département de la Marne. La fondation d'une abbaye à Orbais remonte au septième siècle ; la construction de l'église, aujourd'hui paroissiale, est attribuée à Thibaut III, comte de Champagne ou à son successeur, Henri II, qui mourut en Palestine dans le treizième siècle. Le style de l'édifice porte tous les caractères de la fin du douzième siècle et du commencement du treizième. Un Jean d'Orbais, qu'on trouve parmi les cinq architectes qui bâtirent au treizième siècle la cathédrale de Reims, aurait bien pu élever l'église de son pays. Il y aurait des recherches à faire là-dessus. Le chœur et le sanctuaire de l'église d'Orbais reproduisent en petit le chœur et le sanctuaire de Saint-Remi de Reims. La longueur totale du monument était de 80 mètres ; elle n'est plus que de 37 aujourd'hui, par suite de la suppression d'une partie de la nef. La longueur des transsepts est de 30 mètres, et la hauteur sous voûte, de 22. Cinq chapelles rayonnent autour de l'abside. Des stalles en bois, au nombre de qua-

rante-six, sont sculptées d'un très grand nombre de sujets parmi lesquels on distingue la généalogie de la Vierge, les personnages de l'ancien et du nouveau Testament, des histoires légendaires qu'élèvent des personnages fantastiques et des figures grotesques. Ces boiseries datent de 1520, alors que le cardinal de Vendôme était abbé d'Orbais. Trois pierres tumulaires existent encore dans l'église; l'une d'elles, la plus ancienne et la plus effacée, pourrait être un fragment de la dalle placée en 1192 sur la sépulture d'un abbé Guillaume. Sur la seconde pierre est figuré un abbé d'Orbais, ayant la crosse et la mitre. On lit sur le rebord : « Cy gist messire Pierre de Chavigny, qui trespasa en 1420. » Sur la troisième est l'inscription suivante : « Cy gist messire Guy de Trévezelay, jadis abbé d'Orbais, qui trespasa le 11 septembre 1350 (est-ce bien cette date?). Priez pour l'ame de li en disant Requiem. » L'église d'Orbais mérite l'intérêt des antiquaires et surtout la sollicitude du gouvernement ; elle a déjà reçu quelques secours, mais on ne peut s'en dissimuler l'insuffisance. L'état de dégradation des voûtes réclame une assistance des plus promptes.

Le comité s'intéresse à ces détails et s'associe aux vœux de M. le comte de Mellet; il espère qu'une église, qui est l'une des plus belles du département de la Marne, attirera spécialement l'attention du gouvernement. La monographie que prépare la commission archéologique de Châlons devra, du reste, faciliter ce résultat. Le comité désirerait que M. de Mellet envoyât des renseignements plus détaillés sur les stalles, et qu'il les fit accompagner de dessins, si cela lui est possible.

M. l'abbé Poulain, vicaire desservant d'Auvers, près de Pontoise, adresse un rapport sur l'église Notre-Dame d'Auvers, édifice du treizième siècle, modifié considérablement au seizième. Le portail occidental est de cette dernière époque. Cette église est en assez mauvais état. La première travée de la nef menace de tomber ; le pilier qui la supporte s'est affaissé, et le mur s'est crevassé. Les voûtes, quoique nouvellement replâtrées, n'offrent aucune garantie de solidité. Le mur du latéral sud se déverse ; le latéral nord se pourrit à l'humidité. Le conseil municipal s'est imposé, il y a trois ans, pour le rétablissement de la toiture, et n'a pas encore acquitté sa dette. Le conseil de fabrique n'a aucune ressource.

Le comité prie M. l'abbé Poulain d'envoyer des dessins qui per-

mettent d'apprécier convenablement l'âge, l'importance et l'état de cette église d'Auvers. Ces renseignements sont nécessaires pour que le comité puisse proposer de faire des démarches.

M. Mangon de la Lande, correspondant historique à Avranches, adresse plusieurs rapports sur les diverses constructions, œuvres d'art ou objets historiques qui sont au mont Saint-Michel. L'un de ces rapports est relatif à des peintures à fresque, découvertes dans le chœur de l'église de l'abbaye. Ces peintures étaient couvertes d'un mauvais badigeon qu'au moyen du lessivage, recommandé par le comité, on a pu enlever assez bien pour reconnaître les sujets : ce sont plusieurs scènes de l'histoire sainte. Les tableaux sont composés de différens groupes, derrière lesquels sont figurés des édifices, des temples et autres monumens. La taille des personnages est de 25 à 30 centimètres. Le dessin en est bon ; les couleurs sont fines et légèrement ornées de dorures.

Le lessivage n'a été fait que dans quatre arcades, deux de chaque côté, et M. Mangon de la Lande a cru remarquer que les sujets traités dans les troisième et quatrième arcades de gauche, à partir de la grille du chœur, étaient d'une exécution plus soignée que ceux de droite. Peut-être sont-ils d'une main différente, et même d'une autre époque. Dans un de ces derniers, il a reconnu la date de 1549.

Les sujets des principaux tableaux mis à découvert peuvent se résoudre dans une assez courte analyse :

L'un représente l'Annonciation. Il est, comme le croit M. Mangon de la Lande, l'expression de ces mots de l'évangile du jour : « *Dixit autem Maria : ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundum verbum tuum.* » C'est ensuite le « *Natum concipies, sponsa parentis, Verbi mater eris* » de l'hymne du jour de la Conception. Puis la naissance du Christ, le « *Verbum lumen de lumine, Deum natum de Virgine* » de la prose du jour de Noël.

Un second tableau figure l'arrivée des rois mages, guidés par l'étoile d'Orient. Il exprime ces paroles : « *Intrantes domum, invenerunt Puerum cum Maria matre ejus, et obtulerunt ei munera, aurum, thus et myrrham* » de l'évangile du jour des Rois.

Un troisième tableau représente d'un côté la Trinité, selon la figure attribuée au Père, au Fils et au Saint-Esprit ; de l'autre côté est un grand arbre, l'arbre généalogique de David, le « *Liber*

« *generationis Jesu Christi* » de l'évangile du jour de la Conception. L'arbre occupe toute cette partie du tableau : Jessé, couché à terre, embrasse le tronc presque à la racine. Sur chaque branche, dans des positions très variées, sont les principaux personnages de la généalogie, tels que David, Salomon, Josias, Zorobabel. Les uns sont couronnés, d'autres casqués ou tête nue.

Le quatrième tableau contient deux scènes fort distinctes. L'une est celle du centurion de l'évangile du troisième dimanche après les Rois ; c'est le moment où le centurion dit à Jésus, suivi alors d'une grande foule : « *Domine, puer meus jacet in domo paralyticus, et male torquetur; sed non sum dignus ut intres sub tectum meum.* » Cette scène exprime encore le moment où Jésus répond au centurion : « *Vade, et sicut credidisti fiat tibi; et sanatus est puer in illa hora.* »

L'autre scène est celle où Jésus, monté sur un navire, au milieu de ses disciples, apaise la fureur des flots. C'est, selon l'évangile du quatrième dimanche après les Rois, le « *Domine salva nos, perimus!* » C'est le « *Qualis est hic, quia venti et mare obediunt ei?* »

En général, les groupes qui accompagnent Jésus ont du mouvement; ils sont bien dessinés et bien peints. M. Mangon de la Lande craint d'avoir trop pris sur lui, en cherchant à interpréter les divers sujets par les paroles des livres saints; mais ces sujets lui ont paru d'une grande évidence et parfaitement exprimés. Cependant il n'ose rien assurer et, s'il éprouve un regret aujourd'hui, c'est de n'être pas en état d'en donner même un simple croquis. Il est convaincu que le comité historique mettrait un véritable intérêt à les voir reproduire; mais un tel travail demanderait un bon dessinateur, un artiste exercé dans ce genre de peinture.

Il ajoute qu'à côté des quatre arcades dont il a opéré le lessivage, il en existe six autres entièrement badigeonnées à neuf dans toute leur étendue. Il est permis de croire que ce badigeon dérobe à la vue d'autres tableaux qui ne présenteraient probablement pas un moindre intérêt.

Le comité espère qu'on poursuivra l'opération si heureusement commencée, et qu'on débadigeonnera les six arcades qui restent encore couvertes de chaux.

Un autre rapport concerne une abbaye de femmes, dont on voit encore des ruines au mont Saint-Michel, et où se retira Thiphaine Ragueneil, femme de Duguesclin, laquelle est renommée pour ses connaissances dans la philosophie et les arts libéraux.

Duguesclin, avant d'aller faire la guerre en Espagne, en 1365, choisit cette retraite momentanée pour sa femme, à laquelle, suivant la chronique, il fit construire exprès un *beau logis*. Les ruines de ce beau logis et du couvent de femmes existent encore dans une rue haute, dite *rue de la Truie-qui-file*; on en voit des pans de murs et des arcades en plein cintre. Cependant ces arcades cintrées ne peuvent dater de l'époque de Duguesclin, puisque l'ogive seule régnait alors; de nouveaux renseignemens à cet égard paraissent nécessaires.

Un troisième rapport est relatif à deux grosses pièces d'artillerie prises sur l'armée anglaise, lors du siège du mont Saint-Michel, en juin 1423. Ces deux pièces sont aussi curieuses sous le rapport de l'art dans son enfance, que précieuses sous le rapport de l'histoire, et glorieuses pour la ville à laquelle elles appartiennent. Les Anglais, impatiens d'emporter d'assaut la seule place de la Normandie qui leur eût résisté jusqu'alors, firent une nouvelle tentative pour s'en rendre maîtres. Une armée de dix mille hommes, sous les ordres du comte d'Escale, profitant de ce qu'on appelle la *Morte-Eau*, c'est-à-dire du peu de jours pendant lesquels la mer cesse d'entourer le mont Saint-Michel, vint assiéger la ville avec une artillerie formidable. Mais cent vingt gentilshommes, commandés par l'un d'eux, le sire d'Estouteville, se dévouant pour la défense d'une forteresse dont dépendait peut-être une question de nationalité, se jetèrent dans la place en jurant de conserver ce rempart à la France ou d'y périr; ils ont tenu parole. Après une défense héroïque, au moment où déjà la brèche était entamée, ces braves, ayant calculé le très-prochain reflux de la mer, firent une sortie tellement subite et vigoureuse qu'ils portèrent la surprise, le désordre et la confusion parmi les assiégeans; ils les poursuivirent à outrance, et, secourus qu'ils furent par la prochaine affluence des eaux qui déjà grondaient au loin, ils forcèrent l'ennemi à abandonner ses engins, ses équipages et presque toute son artillerie. Ce sont deux des pièces de cette artillerie, retirées des grèves en 1839, et conduites entre les deux premières portes de la ville, qui font le sujet de ce rapport.

L'un des canons a trois mètres soixante-quatre centimètres de longueur ; l'autre a trois mètres cinquante-trois centimètres. Ils sont formés de barres de fer ayant cinq centimètres d'épaisseur. Ils sont cerclés en même métal dans toute la longueur ; le tout brasé ensemble. Il est à remarquer que les culasses sont à huit et à dix pans. La première de ces pièces a quarante-huit centimètres d'embouchure intérieure ; l'autre, trente-six. M. de la Lande en envoie un dessin qui en donne la figure et les dimensions exactes dans toutes les parties.

D'autres pièces ont été retirées des grèves il y a très longtemps ; mais la tradition veut qu'elles aient été vendues, dans le seizième siècle, par des commandans de la place. Il en est cependant encore une très-petite qui est plantée debout et sert de borne à la première porte de la ville ; elle mériterait une meilleure place.

Quant aux boulets qui ont aussi été retrouvés dans les sables, ils sont en granit, d'un diamètre proportionné aux deux embouchures dont on a donné les dimensions. Quatre de ces boulets sont déposés près des pièces, et deux sont encore dans les pièces elles-mêmes. « J'ai retrouvé sur les remparts, ajoute M. de la Lande, et je possède un autre très petit boulet, également en granit, n'ayant que huit décimètres de diamètre.

« C'est à grande peine que la ville du mont Saint-Michel a pu conserver les deux canons de gros calibre dont il vient d'être question plus haut. M. le ministre de la guerre en avait fait la demande pour le musée d'artillerie ; mais on a déferé, plus tard, au vœu du conseil municipal et de tous les habitans, en laissant les canons à la ville. Et où pourraient-ils être mieux placés qu'aux lieux mêmes où ils sont un trophée de gloire pour d'anciens guerriers, issus des principales familles du pays, et pour les habitans d'une ville essentiellement patriote, et qui mérite toute la confiance et les bienfaits du gouvernement ! Seulement, il serait à désirer que les canons fussent montés sur l'une des tours du rempart, par exemple sur celle dite la tour du Roi, en face même de la porte de la maison de ville : d'abord, afin d'en assurer davantage la conservation ; ensuite, afin de leur donner une place convenable et historique.

« Jusqu'à présent le manque de fonds, dans une commune dont les ressources pécuniaires sont extrêmement bornées, n'a pu permettre que de les amener à la porte de la ville où, dans les grandes

marées, les eaux viennent encore battre contre leurs supports. Aussi le conseil municipal, dans une délibération du 9 février 1840, avait-il pris l'arrêté suivant :

« Considérant que les habitants, fiers de montrer aux étrangers, qui viennent visiter les merveilles que renferme leur commune, les deux énormes pièces de canon tant enviées, dont la possession perpétue la gloire de leurs ancêtres, mais surtout de les montrer dans une place convenable et une position naturelle, le Conseil Arrête :

« Les deux grosses pièces de canon, présentement déposées à la seconde porte de la ville, seront placées dans un lieu et dans une position plus convenables. Elles seront réparées et recouvertes de plusieurs couches de peinture galvanique, pour les soustraire à l'action de l'air marin. Toutes les précautions nécessaires seront prises pour en assurer la conservation. »

« Cet arrêté, qui montre toute l'importance que les habitants du mont Saint-Michel mettent à la possession des antiques témoins d'un honorable triomphe, ne peut manquer d'être apprécié par les amis de l'histoire et de la gloire nationale. Cependant cette décision, votée par une population entière, ne peut recevoir d'exécution par suite des travaux urgents et indispensables à faire exécuter sans délai, dans l'intérêt de l'ordre et de la sécurité publics.

« Cette circonstance m'a fait solliciter de M. le ministre de l'intérieur une légère allocation de quatre ou cinq cents francs, et je viens prier le comité historique des arts et monumens d'avoir la bonté d'appuyer cette démarche. La somme que je demanderais, je le crois, suffisante pour le déplacement, le transport du bas au haut des remparts, pour la confection d'une sorte d'affûts appropriés au caractère des monumens, pour les réparations, peintures, etc., etc. Et certes une ville, autant intéressante par elle-même qu'importante par le grand établissement qu'elle possède d'une maison centrale de détention et de déportation, trouverait dans l'allocation que j'ose solliciter, la récompense des services qu'elle rend journellement à l'ordre public; cette ville, mérite bien d'être récompensée de son dévouement à nos institutions. Les dépenses, d'ailleurs, ne seraient faites que sur devis approuvé et autorisé par M. le préfet du département.

« Il est de fait qu'à la vue des précieux monumens historiques dont j'ai l'honneur de proposer la restauration et la conservation, aucun des curieux et des étrangers, dont la foule abonde chaque jour pour visiter un lieu si célèbre sous tant de rapports, ne sortirait de la ville, sans être instruit du dévouement et de la vaillance de nos ancêtres, et sans remporter dans sa mémoire quelques-uns des noms des *cent vingt* gentilshommes, dont le tableau héraldique orne les murs de l'hôtel de la mairie, et sont ainsi conservés à la postérité. » M. de la Lande a relevé tous les écussons qui ornent ce tableau.

Le comité désire que les propositions faites par M. de la Lande soient accueillies par M. le ministre de l'intérieur; nous devons avoir à tâche de perpétuer les souvenirs glorieux pour notre pays. Le comité remercie M. de la Lande d'avoir joint plusieurs dessins à ces divers documens; il recommande à MM. les correspondans de suivre cet exemple toutes les fois qu'ils le pourront. Les dessins sont indispensables pour faire apprécier les monumens figurés.

M. Monnier, correspondant à Lons-le-Saulnier, adresse une monographie de l'ancienne abbaye de Beaume-les-Messieurs. Cette abbaye est située au fond d'un précipice d'où sortent deux affluens des sources de la Seille; elle est adossée à la pente méridionale de la montagne des Granges. L'église, longue de soixante-dix mètres quatorze centimètres dans œuvre, et large de onze mètres trente-quatre centimètres, date du douzième siècle, sauf des restaurations postérieures. Le clocher est roman par sa tour, et de la renaissance (de 1563) par sa flèche. Le portail occidental, qui est du quinzième siècle, est orné de diverses statues qui portent encore des traces évidentes de coloration. Dans le tympan, qui est haut et spacieux, on voit encore des arabesques qui ont été peintes à l'huile. Les nervures à triple moulure de la nef principale retombent sur des consoles à cinq pans, terminées par des masques humains. Le cloître est ogival; les chapiteaux des colonnes sont historiés et décorés de feuillages. Malheureusement le sol s'est considérablement exhaussé, et a enterré les chapiteaux d'un passage voûté qui conduit de la cour d'honneur à la cour antérieure. On y perd plusieurs figures grotesques et plusieurs sujets historiques. Dans la cour d'entrée, au milieu d'un petit jardin, est une pierre sculptée qui paraît offrir le portrait en médaillon d'un architecte;

le costume peut être de la fin du quinzième siècle, et appartenir à l'Italie. A la porte extérieure de l'abbaye, une pierre, dont on a fait un banc, est couverte d'inscriptions sur deux de ses faces. Ces inscriptions sont en vers latins, rimant d'un hémistiche à l'autre. Voici la première :

Indicat istud opus quantum fuerit studiosus
Abbas Albricus Christo tibi reddere munus.
Quod forte acceptum tibi quod posse fore gratum
Crimine plectendo Patris Albrici memor etso.

Voici la seconde :

Abbas Albricus quod dat tibi suscipe munus.
Petre, struendo domum famuli ne despice donum.
Qui legis hæc, dicas : Abbas, in pace quiescas.

Cet Albéric fut abbé de Beaume entre 1107 et 1133. La pierre où sont gravées ces inscriptions du douzième siècle devrait être transportée en lieu de sûreté, dans l'intérieur de l'église; elle se dégrade où elle est.

Le comité prie M. le ministre de recommander à son collègue de l'intérieur la conservation de cette pierre qui ne manque pas d'un certain intérêt.

M. Monnier prépare des notices historiques sur les princes d'Orange, inhumés dans l'église des Cordeliers de Lons-le-Saulnier. En attendant, il adresse la copie d'une relation originale et contemporaine de la pompe funèbre qu'on fit en l'honneur de Philibert de Châlon, prince d'Orange, duc de Melfi, vice-roi de Naples, etc., et qui eut lieu le 13 octobre 1530, à Lons-le-Saulnier, dans l'église des Frères-Mineurs. Cette pièce curieuse est tirée d'un manuscrit (1) original conservé dans les archives des Cordeliers de Lons-le-Saulnier. Ce jeune prince, qui fut tant regretté, périt à l'âge de 28 ans et demi, devant Florence, le 3 d'août 1530. Les cérémonies qui se firent à ses funérailles, et la manière dont fut décorée l'église où

(1) M. le comte de Gasparin, président, fait observer que cette pièce est imprimée dans une histoire des princes d'Orange.

l'on officia , sont racontées en grand détail. Parmi les devises dont était semée la chapelle ardente , on lisait celle-ci :

Cy gist le seul desprisant la mort,
La mort aussi vaincue et diffamée.
Pourquoy je dis que d'elle fust plus fort,
Car sur la mort triomphe renommée.

L'ordre du convoi et la description du costume que portaient les assistans offrent plusieurs faits curieux. Le volume des *Mélanges* pourrait contenir cette narration. Ce triomphe de la renommée sur la mort rappelle les *triomphe*s de Pétrarque et ceux qui sont sculptés et peints à Rouen dans l'hôtel Bourgtheroulde et dans plusieurs églises.

M. Monnier annonce qu'il est question d'élever, dans l'église paroissiale dite des Cordeliers , qui est à Lons-le-Saulnier, un monument funèbre en l'honneur des membres de la famille d'Orange, ensevelis autrefois dans un caveau, sous l'abside de cette église. Ce caveau, ou crypte, étant continuellement envahi par les eaux d'infiltration dont il est fort difficile de procurer l'écoulement, on a renoncé au projet de le restaurer et de l'assainir. On a donc l'intention d'élever un monument extérieur. Ce mausolée serait placé dans le chœur, sur le caveau même, ou dans une des chapelles latérales, ou même dans un nouveau cimetière, en dehors de la ville. Appelé à donner son avis, M. Monnier a proposé de placer le nouveau monument dans l'abside, sur le caveau, et de le construire dans le goût de la renaissance, à cause de l'époque où moururent Jean de Châlon, prince d'Orange, quatrième du nom; Jeanne de Bourbon, sa première femme; Philiberte de Luxembourg, sa seconde femme; Claude de Châlon, sire d'Arguel, leur premier enfant; Philibert de Châlon, prince d'Orange, généralissime des armées de l'empereur Charles-Quint, leur dernier fils, le plus illustre guerrier de sa race. Tous ces personnages étant morts de 1493 à 1540, il semble qu'il convient de leur faire un monument rappelant l'art de cette époque.

Le comité approuve l'avis, donné par M. Monnier, de construire le nouveau monument en style de la renaissance. Il conviendrait même de se rapprocher autant que possible de la description de ces tombeaux non exécutés, telle qu'on la donne dans le contrat passé entre Philiberte de Luxembourg, mère du jeune généralis-

sime , et les artistes Conrad Meyt et Mario (Goura Meyt et Mariaul , comme dit l'acte). Les tombeaux de Brou , auxquels l'un de ces artistes au moins avait travaillé et qui sont de même style , devraient être imités ou copiés. Quant au choix du local , il est dans les convenances que les dépouilles mortelles de ces anciens seigneurs , de ces fondateurs de chapelles dans l'église des Frères-Mineurs , restent dans l'endroit même qu'ils avaient choisi pour leur sépulture. Puisque l'abside est libre derrière le grand autel , qu'on place le mausolée dans l'abside ; il y sera à l'abri de toutes les causes possibles de dégradation. Le roi de Hollande , héritier du nom d'Orange , s'intéresse à l'établissement d'un mausolée ; il faut faire ce monument d'une manière convenable.

M. Vitet annonce que M. Cordier , député du Jura , s'occupe activement de cette affaire qui est en instruction au ministère de l'intérieur.

M. Thomine Desmazures , vicaire-général de Bayeux , correspondant , prépare un travail complet sur la cathédrale de Bayeux. Beaucoup de documens inédits seront joints à cette monographie , entre autres un manuscrit assez considérable (140 pages in-4^e) écrit en entier de 1270 à 1272 par un chanoine de Bayeux , nommé *Radulphus Andegavinus*. Cet ouvrage a pour titre : *Brevis tractatus de consuetudinibus et statutis ecclesiæ Bajocensis*. Trois inventaires manuscrits seront donnés également : l'un , de tout le mobilier de la cathédrale , dressé en 1476 ; les deux autres , de la bibliothèque , en 1436 et 1480. En attendant que ce long travail soit terminé , M. Desmazures adresse un résumé sommaire de l'histoire de la cathédrale de Bayeux , et conforme aux instructions du comité des arts et monumens. M. Desmazures se propose d'envoyer des fac-simile de la manière d'écrire le plain-chant dans le treizième siècle ; deux manuscrits en donnent des exemples nombreux. Dans le sommaire qu'il adresse , M. Desmazures fait l'histoire et la description de la cathédrale , de l'évêché et du séminaire de Bayeux. La cathédrale est étudiée dans toutes ses parties , depuis le onzième siècle , et même avant , jusqu'au dix-huitième. La crypte , l'appareil de la construction , les détails d'architecture , la sculpture d'ornementation et de figure , les peintures murales , l'ameublement , les sépultures , tout est noté dans ce mémoire. De son ancien trésor , la cathédrale possède encore la chasuble de Saint-Regnobert ,

l'un des premiers évêques de Bayeux (le deuxième, suivant les traditions écrites de la cathédrale). Cette chasuble, de forme antique, est faite d'un seul pan de soie; l'étole et le manipule sont tissus d'or et de perles. Dans le neuvième siècle, cette relique avait été envoyée au roi Charles-le-Chauve, alors malade, sur la demande d'Hermentrude, sa femme. La reine, en reconnaissance de la guérison de son mari, fit présent à la cathédrale de la cassette qui contient cette chasuble. Cette cassette est d'ivoire, ferrée d'argent doré et émaillé. On lit sur la serrure une inscription qu'on dit arabe et qu'on croit en caractères cufiques. Cette relique et sa cassette sont mentionnées dans les anciens *inventaires des joyaux, reliques et reliquaires de l'église*, dressés en 1369 et 1476. Dans le trésor, est le grand calice de l'évêque de Nesmond, en argent doré et ciselé. Nesmond est de la fin du dix-septième siècle. Un siège qui sert à l'évêque dans les fêtes pontificales, lorsqu'il revêt les ornemens, est désigné dans l'inventaire de 1476 : « Une chaère pour le prélat, à quatre pommes de cuivre doré sur les quatre membres. » Ce siège est dans le trésor.

M. Desmazures donne le nom du sculpteur en bois, JACQUES LEFÈVRE, de Caen, qui fit, en 1588 et 1589 les stalles du chœur de la cathédrale. C'est le peintre DURONCERAY-HERSANT qui peignit, en 1635, une série de petits tableaux sur bois qu'on voit dans la chapelle de la Vierge.—Le comité s'intéresse à ces curieux détails; il prie M. Desmazures de faire des recherches dans les registres ou comptes de la fabrique et de la ville, pour savoir si par hasard les anciens architectes, peintres et sculpteurs de la cathédrale de Bayeux n'y seraient pas nommés, et si on n'y dirait pas les œuvres qu'ils ont faites et à quel prix ils les ont exécutées. Il doit être possible de découvrir ces documens.

M. Nouveau, ancien magistrat, envoie un travail historique et descriptif sur l'ancien Hôtel-Dieu de Montmorillon, où est établi aujourd'hui un séminaire. Robert du Pui, revenant de Jérusalem où il était allé comme guerrier ou comme pèlerin, vint fonder à Montmorillon un hôpital qualifié de Maison-Dieu, destiné aux malades et aux pauvres. Ce fut un des plus riches hôpitaux de toute l'Aquitaine; on assigne à sa fondation les dernières années du onzième siècle. En 1613, les moines augustins s'y établissent. A la révolution, en 1792, les agens du domaine s'emparent de l'hô-

pital et le font administrer par des laïques. En 1806, sous M. de Pradt, évêque de Poitiers, le gouvernement vend à l'administration diocésaine tous ces bâtimens où l'on installe un séminaire qui existe encore. La construction la plus curieuse, dans tout cet ensemble qui composait l'ancien couvent hospitalier, est la chapelle octogonale, existante encore, sur laquelle les antiquaires, depuis le P. Montfaucon surtout, ont exercé leur sagacité. Cet édifice, dit M. Nouveau, était la chapelle mortuaire de la Maison-Dieu ; il était dans le cimetière. Le souterrain de cette chapelle servait à recevoir les ossemens que l'on retirait des fosses en les renouvelant ; on les y vidait par une trappe qui est à l'orifice de la voûte, au milieu de la première division supérieure. Un autel était à l'orient. Montfaucon, copié par dom Martin et d'autres antiquaires, nos contemporains, voyait dans ce monument un temple druidique. Cependant le clocher qui couronne l'octogone n'a pas dû servir aux cloches des druides ; la crypte a toujours été affectée à un ossuaire, et, en 1792, à la sortie des Augustins, cette crypte était encore encombrée d'ossemens. L'autel de la chapelle, qui n'avait pu servir aux druides, n'est détruit que depuis vingt ans. Les figures qui décorent le portail sont chrétiennes et non druidiques ; elles représentent des damnés du douzième siècle. « Il est faux, continue M. Nouveau, qu'un chemin souterrain conduise de la chapelle à la rivière pour laver, comme dit Montfaucon, les entrailles des victimes ; rien de pareil n'a jamais existé. Jamais non plus n'a existé un tuyau inventé par Montfaucon pour conduire les eaux pluviales du dehors dans le souterrain ; l'édifice était entièrement couvert. Le gouvernement a pris ce monument curieux sous sa protection et l'a fait réparer sous ma direction. »

Le comité accueille avec intérêt ce mémoire de M. Nouveau, et regrette de ne pouvoir le faire insérer en entier dans son Bulletin.

M. Didron ajoute qu'on doit se féliciter de voir un antiquaire, presque contemporain de l'époque où l'on attribuait aux druides plusieurs constructions chrétiennes de notre pays, répudier hautement une erreur qui est encore trop accréditée. Après avoir observé le monument octogonal de Montmorillon, en avoir étudié l'histoire dans la construction même et dans les archives, M. Nouveau déclare que ce prétendu temple druidique est une chapelle funéraire

et que la crypte a servi d'ossuaire jusqu'en 1792. Une autre opinion attribue aux Templiers ces constructions carrées, polygonales, circulaires, triangulaires, en croix grecque, assez nombreuses en France; hypothèse tout aussi fausse que la première. Ces petites églises de forme exceptionnelle sont presque toujours des chapelles funéraires; les cryptes qui règnent au-dessous sont des ossuaires. Il en est encore ainsi en Grèce; il en était ainsi en France. D'ailleurs bien des textes, tirés de la vie d'Alcuin, de Rhaban-Maur et d'autres personnages ou saints du moyen-âge, démontrent positivement que les chapelles funéraires, autour desquelles s'étendaient les cimetières étaient construites comme les chapelles de Montmorillon, de Montmajour, du Puy, de Chambon, de Planès, etc., que nous voyons encore aujourd'hui.

M. Robert, correspondant historique à Montfort-l'Amaury, adresse un rapport sur plusieurs monumens anciens des environs de Rambouillet. Dans la commune de Saint-Léger-en-Ivelines, est une citerne dite de la Muette, construite, voûtée et couverte en pierre meulière. Cette citerne fut une annexe de l'ancien château de Saint-Léger; elle ne remonte pas plus haut que le quinzième siècle. Près de ce réservoir, dans un champ, s'étend un gros bloc de grès ayant 9 mètres 17 centimètres de surface et pouvant peser 15,500 kilogrammes. Sur ce bloc, nommé Pierre-Ardron, on avait assis autrefois une petite habitation ruinée aujourd'hui. M. Robert pense que cette pierre a tous les caractères d'un dolmen; mais il est possible qu'elle ait toujours servi simplement de base à une construction. Cette table de grès est portée par quatre grosses pierres entre lesquelles est un intervalle vide, une ouverture où l'on pénètre dans une aire que protège, comme d'un toit, la face inférieure de la table. Selon M. Didron, cette espèce de rez-de-chaussée a pu servir tout bonnement de magasin, d'écurie à brebis, tandis que la construction supérieure servait d'habitation. Il faut rechercher avec soin tous les monumens de ce genre, mais ne croire que difficilement à leur origine druidique. Du reste, les carrières de grès d'où cette pierre a pu être tirée sont à trois kilomètres de là; ce bloc est sur un monticule qui domine les alentours, dans une contrée boisée et près d'une forêt. Dans le pays, on dit que cette pierre a été apportée là par une fée; mais on n'explique pas le motif pour lequel la fée y aurait déchargé ce fardeau. Suivant d'autres habitans

du pays, cette belle table aurait servi de marche-pied à la sainte Vierge pour faire son assomption. On ajoute même que la Vierge a laissé l'empreinte de son pied sur ce grès ; mais on n'y voit ni concavité, ni aspérité qui ressemble à la forme d'un pied humain. C'est un antiquaire druidique qui aura inventé la première version, et un antiquaire chrétien la seconde. M. Robert pense que l'adjectif *ardroue*, dont on qualifie cette pierre et par suite le champ où elle est, vient du celtique *drew* qui signifie chêne et d'où provient druide ; *ar* serait l'article celtique. M. Didron croit que Pierre-Ardroue dérive tout simplement de *Petra Ardua*. — Le propriétaire actuel connaît toute l'importance de cette pierre qu'il conserve avec soin. Comme un nouveau possesseur pourrait ne pas avoir le même respect, M. Robert propose que le gouvernement fasse buriner ces mots sur le bloc : MONUMENT CELTIQUE. Par ce moyen on le préserverait de la destruction. D'ailleurs on pourrait le confier à la surveillance municipale de la commune de Saint-Léger, qui avertirait l'autorité supérieure dans le cas où il faudrait agir pour empêcher la ruine de ce monument. Un dessin à la plume, donnant le plan et l'élévation de la pierre Ardroue, est joint à la notice.

Le comité, comme M. Robert, pense qu'il est bon de préserver ce bloc, quel qu'en soit le caractère archéologique. Graver dessus *monument celtique*, ce serait préjuger une attribution qui n'est pas suffisamment établie ; mais le comité approuvera toutes les mesures de conservation qui seront prises.

M. Robert appelle en outre l'attention du comité sur l'église de Condé-sur-Vesgres, limitrophe de Saint-Léger-en-Ivelines. De jolis vitraux du seizième siècle, mais délabrés et réclamant un prompt secours, décorent l'abside de cette église. Ces vitraux sont du même genre que ceux qui se remarquent à Montfort-l'Amaury ; on y reconnaît les mêmes sujets et les mêmes figures, c'est-à-dire la vie de Jésus, sa naissance et sa mort. Des armoiries, peintes et sculptées dans différents endroits, semblent prouver que le monument était entretenu par les seigneurs du lieu. Cette église est aujourd'hui dans le plus déplorable état. L'église de Saint-Léger, qui date de la même époque que celle de Condé, est en assez bon état d'entretien.

Le comité désire que la commune de Condé, à l'exemple de Montfort-l'Amaury, s'impose quelques sacrifices pour réparer les

vitraux de l'église et l'église entière. Le gouvernement vient volontiers en aide aux communes qui prennent soin de leurs monumens historiques.

M. Duphot, architecte à Bordeaux, correspondant, envoie deux notices accompagnées de dessins sur l'église collégiale d'Uzest et sur la chapelle de Magrignes (département de la Gironde). Notre-Dame-d'Uzest fut fondée dans les premières années du quatorzième siècle par Bertrand de Goth qui, d'archevêque de Bordeaux, devint pape sous le nom de Clément V. De Goth était né à Uzest, où il fut enterré. Son tombeau fut pillé en 1577 par les Huguenots, démoli en 1793 par les révolutionnaires, rétabli assez récemment et sans intelligence dans un coin de l'église. La statue du pape est en marbre blanc et mutilée; la tête séparée du corps, et dégradée, a été rajustée sans soin. Entre deux piliers est un autre tombeau en pierre, surmonté d'une statue de chevalier, couchée et en mauvais état; on croit qu'il renferme les restes du vicomte Bertrand de Goth, neveu de Clément V. Cette collégiale, une des plus jolies églises gothiques du département, est aujourd'hui une pauvre paroisse de village, affublée d'un laid badigeon qui couvre d'anciennes peintures, mutilée dans les sculptures de son portail méridional, dévastée dans tout son ensemble. Le gouvernement est venu à son secours, et la conservation en est assurée aujourd'hui. Une ancienne statuette du pape Clément V est posée maintenant au dessus de la porte nord de l'église, à l'intérieur. Un plan de l'ensemble et une vue perspective, prise de l'abside, sont donnés par M. Duphot. La chapelle de Magrignes, dans la commune de Saint-Laurent-d'Arce, canton de Cubzac, est un petit monument roman d'une simplicité extrême; elle est droite à l'abside et au portail. On dit, mais rien ne justifie cette tradition, que cette chapelle a appartenu aux Templiers. C'est aujourd'hui une propriété particulière servant de grenier à foin et laissée à l'abandon. La toiture est défoncée; mais la construction est d'une solidité à toute épreuve. M. Duphot donne un plan et deux élévations de cette chapelle.

Le comité émet le vœu que le mausolée du pape Clément V soit replacé dans le milieu de la nef où il était autrefois; deux faces de ce monument sont aujourd'hui cachées par les murs contre lesquels il s'appuie. Il faut espérer que le propriétaire de la chapelle

de Magrignes songera prochainement à faire réparer la toiture du petit édifice qu'il possède.

M. Goze, correspondant historique à Amiens, adresse de nouveaux renseignemens sur le château et l'église de Montreuil, en Picardie, et sur l'ancienne et la nouvelle église de Boulogne. Dans l'église Saint-Saulve, à Montreuil, détruite en partie, des chaises couvriraient deux belles tombes d'un abbé et d'un chevalier, qui sont à l'entrée. M. Goze a fait enlever ces chaises et recommandé instamment au curé de mieux conserver ces deux monumens. Des anges accompagnent la statue de l'abbé ; un lion dévorant un chien est placé sous les pieds du chevalier. Sur le bouclier de ce guerrier est figuré un portail de style ogival. Les chapiteaux de l'église sont ornés de chouettes et de centaures ; on y voit un oiseau becquetant un cochon sous la queue. La prison de Montreuil est dans un charmant petit édifice qui pourrait servir de modèle pour une église de campagne. A l'hôpital, on voit un manuscrit remarquable, sur vélin, exécuté en 1472 par un frère de la maison ; un magnifique retable porte les dates de 1662-1672. Dans la chapelle de l'hôpital, la boiserie du chœur est de 1713 ; de chaque côté de l'abside sont des armoiries. Cette chapelle possède d'anciens tableaux sur bois et un devant d'autel en cuir de Cordoue. Les lettres capitales du manuscrit sont en grisaille ; sur une M, on voit un personnage montrant son œil, comme étymologie parlante de Montreuil. On a trouvé, dans l'Hôtel-de-Ville de Boulogne, neuf pots d'étain d'une forme allongée et assez élégante ; autrefois le corps de ville présentait le vin dans ces pots aux souverains passant par Boulogne. Des remparts de la haute ville de Boulogne, on voit un château dans le style gothique anglais, qui a peu coûté à bâtir et qui produit cependant un charmant effet. Une chapelle, d'un gothique fort riche, a été bâtie dans un couvent de Boulogne. Dans la nouvelle église qu'on construit à Boulogne, on a conservé des chapiteaux romans de l'ancienne ; des croix grecques, des volutes ayant à peu près la forme ionique annoncent que ces chapiteaux sont très anciens. Des peintures couvrent encore les fûts des piliers qui sont dans la crypte.

Le comité félicite M. Goze de son zèle aussi soutenu ; il espère que le curé de Montreuil avisera à ce que des chaises ne compromettent plus les deux tombes de l'église Saint-Saulve.

vitraux de l'église et l'église
tiers en aide aux comm-
historiques.

M. Duphot, r
notices accor
sur la char
Dame-d''
zième
dea
à

envoie une notice histo-
d'architecture et de sculpture
de cette localité, attestent qu'il y a eu
quoique l'histoire n'en parle pas.
historique à Dreux, adresse des ré-
pour la commune et les environs de Dreux.
dans la cour d'un moulin, existe un monu-
il se compose de quatre pierres de-
Les pierres
qui forment un toit. Les pierres
3 mètres sur 0 m. 33 de hauteur ; les pierres en toit, 3 mè-
4 m. 66 de long. La destination ancienne de
ce monument était sans doute très noble ; mais , aujourd'hui, c'est
un pouliller. D'autres dolmens, des monticules et tombes celti-
ques existent, dit-on, dans la forêt de Dreux et dans les environs
de Rouvres ; mais M. Tilleul n'a pas vérifié ces faits. Deux encein-
tes gallo-romaines, dont une dans un état parfait de conservation,
sont à trois lieues de Dreux ; elles sont séparées l'une de l'autre
par un intervalle de cent vingt mètres. Au village de Senantes, selon
Sainte-Foix, existait un collège de Druides, antérieur à la domina-
tion romaine. De l'ancienne abbaye bénédictine de Breuil-Benoît,
sur les bords de l'Eure, il reste encore des bâtimens claustraux, et
les colonnes de l'église, qui dataient du treizième siècle ; aujour-
d'hui c'est à vendre et à démolir. Le château de Guainville, qui
date du quinzième siècle, est une ruine considérable. Une portion
de l'hôtel-de-ville de Dreux, édifice remarquable, commencé en
1513, vient d'être consacrée à une bibliothèque publique et à un mu-
sée où l'on réunira tous les objets curieux qui se recueilleront dans
l'arrondissement. L'église de Dreux vient d'être classée pro-
visoirement parmi les monumens historiques, faveur qu'elle mérite
par la diversité de ses constructions ; on y a bâti, du treizième au
dix-septième siècle. L'église collégiale de Saint-Etienne, qui était
dans l'enceinte du château de Dreux, est entièrement détruite ;
elle était du douzième siècle. On en a conservé quelques chapiteaux
qui sont placés dans les caveaux de l'église moderne. Cette église,
sépulture de la famille d'Orléans, est en style gréco-romain ; on
s'occupe en ce moment de l'envelopper d'une ceinture gothique,
dans le style du quinzième siècle.

M. l'abbé Barratid, professeur d'archéologie au grand séminaire

Beautais, correspondant, adresse une *Notice sur les calices et réponses au Questionnaire* pour les communes de Rhuis, d'Acy-Multien et de Courcelles. Des dessins sont joints à la notice et aux réponses. Le comité juge qu'il serait utile de publier, dans un volume des *Mélanges*, la notice sur les calices ; cette question importante de l'archéologie chrétienne est traitée en détail par M. Barraud, qui résout plusieurs points relatifs à la liturgie. M. Barraud désirerait, et le comité partage ce vœu, que des notices fussent publiées sur les différens objets qui sont employés dans les cérémonies religieuses. Le comité fait un appel à MM. les ecclésiastiques qui sont ses correspondans et qui sont désignés naturellement pour entreprendre de pareils travaux. A Rhuis, il existe une pierre levée, en grès brut, dont M. Barraud envoie deux dessins. Cette pierre est haute de 26 décimètres, large de 20, épaisse de 33 centimètres. On remarque dans l'église de Rhuis des fragmens d'une Passion en terre cuite, couverte de peinture. Ce bas-relief, exécuté au seizième siècle, servait probablement autrefois de retable. Un dessin de l'église, exécuté par un élève du grand séminaire, M. Potier, est joint à la notice. Le clocher flanque le latéral nord ; c'est une tour carrée, romane, à baies cintrées et dont les archivoltes sont décorées de billettes. Dans la commune d'Acy-en-Multien, on voit une maison en pierre, qui date du quatorzième siècle, et dont l'étage supérieur offre cinq fenêtres en ogive.

M. Louis de Portalon, correspondant historique à Beziers, adresse un rapport sur l'église de la Madeleine de Beziers, et des réponses au Questionnaire pour les communes de Bonjan et de Capestang. Le rapport est un travail très développé sur l'église de la Madeleine, dont M. de Portalon donne un plan, une élévation prise de l'abside, et des détails de sculpture ; la description surtout est très étendue. Tous les siècles, du onzième au dix-huitième, sont représentés dans la Madeleine par des constructions diverses. Des événemens historiques d'une certaine importance se sont passés dans cette église. En 1167, les principaux bourgeois de la ville poignardèrent, sur les marches du maître-autel, Raymond Trancavel, vicomte de Beziers, et plusieurs personnes de sa suite. Quelques années plus tard, sept mille Albigeois, qui s'étaient réfugiés dans la Madeleine et dans le cimetière qui y était contigu, y furent

passés au fil de l'épée par les croisés. M. de Portalon a dépouillé les registres consulaires de Beziers pour en extraire ce qui était relatif à la Madeleine ; le comité appelle son attention sur les architectes de cette église, car leur nom pourrait se trouver dans ces registres ou dans ceux de la fabrique. — Les réponses au Questionnaire sur les communes de Bonjan et de Capestang ont été fournies en partie par les curés de ces paroisses ; M. de Portalon a envoyé à d'autres ecclésiastiques des Questionnaires qu'il adressera au comité lorsqu'ils lui seront revenus. L'église de Capestang était collégiale avant la révolution. Un ancien château, non fortifié, existe encore dans cette commune ; il appartenait aux archevêques de Narbonne. Les plafonds de ce château sont peints en partie. L'abside de l'église de Bonjan est peinte de sujets qui représentent la vie de saint Etienne, patron de l'église. — Le comité désirerait avoir des renseignemens plus détaillés sur le caractère et l'âge des peintures du château de Capestang et de l'église de Bonjan ; il prie M. de Portalon de prendre des informations à cet égard.

M. l'abbé Oudin, curé de Bourron (Seine-et-Marne), correspondant, adresse des réponses au Questionnaire pour les communes de Château-Landon, Souppes, Moret, Lorrez-le-Bocage, Paley et Larchant. Des dessins accompagnent ces réponses ; ils représentent des bases, des fûts de colonnes, des chapiteaux, des fenêtres, des profils de moulures, des détails d'ornementation, le plan d'un caveau, l'élévation de deux croix de pierre, un calice et une pierre levée qui a trois mètres trente centimètres de hauteur, sur deux mètres quarante centimètres de largeur. Cette pierre s'élève dans une plaine, entre Ecuelles et Moret. Dans l'église de Souppes, on remarque une chaire en bois de chêne, couverte de fort belles sculptures, et à laquelle on monte par un escalier d'une grande délicatesse. Un petit autel de cette église est orné d'un retable en bois couvert de quatre-vingt-dix figures qui représentent la Passion. Dans l'église de Château-Landon, on voit, sculptée en bois et d'un travail remarquable, la vie de saint Séverin. L'église de Larchant, construite au treizième siècle, par le chapitre de Notre-Dame de Paris, est remarquable. Une des portes est ornée de statues et statuettes sur les parois ; la voussure et le tympan représentent le jugement dernier. Près du village de Larchant, sur le penchant d'une colline, on voit une fontaine dédiée à saint Mathurin et où la

tradition veut que ce saint, qui est né à Larchant, ait baptisé Constance Chlore, père du grand Constantin ; c'est un lieu de pèlerinage très fréquenté. L'église de Moret est l'une des plus belles du diocèse de Meaux ; elle fut dédiée, dit-on, par saint Thomas de Cantorbéry, en 1166. La tribune et le buffet de l'orgue sont en bois de chêne, d'un beau travail. L'orgue est hors de service depuis 1832, faute de ressources pour le faire réparer. Des statues de diverses dimensions et des gargouilles à forme d'animaux sont distribuées dans tout l'extérieur de l'église. Sur l'une des tourelles qui terminent les contreforts du clocher, on lit : JEAN DUSYE, 1594. C'est sans doute le nom de l'architecte. Immédiatement au-dessous, on voit cette inscription :

A été gravé dv
Temps de la possess
Sion de ce royaume
De Franse par.....
.....
1590.

Sur le piédestal adossé à la colonne centrale de la porte de l'Ouest, est gravée une inscription en caractères gothiques, avec une date ; mais la mutilation la rend illisible. — On voit encore à Moret plusieurs maisons en bois du quinzième siècle.

Le comité remercie M. Oudin de cet envoi intéressant ; il le prie de s'assurer de nouveau des deux inscriptions du seizième siècle, et d'estamper en papier l'inscription gothique qui peut révéler le nom d'un artiste et l'époque où il travaillait. Ces sortes de recherches peuvent amener des résultats importants.

M. Ernaux, correspondant historique à Versailles, adresse deux Questionnaires répondus sur les communes de Chevreuse et de Garches ; des notes sur les communes du Chesnay, de Vaucresson, de Châteaufort et de Blévy ; une notice sur l'abbaye de Maubuisson, près de Pontoise ; une esquisse historique et descriptive sur Saint-Paul de Londres. M. Ernaux se plaint que le département de Seine-et-Oise soit un de ceux où l'on aime le plus le badigeon ; on y badigeonne jusqu'aux boiseries. Les brocanteurs parcourent le pays et le dépouillent avec l'aide des maires et des fabriques. A Maule, petite ville située à 20 kilomètres de Versailles, les

archives communales ont été vendues au poids. L'église de la même commune a été dépouillée, pour 60 francs, d'un tabernacle richement orné de sculptures et de peintures. A Hargeville, arrondissement de Mantes, l'église possédait une tête de Christ de Primitice avec des têtes d'anges qu'on allait jusqu'à croire de Michel-Ange. Une mauvaise copie en avait été faite et placée dans l'église, et une foule d'artistes, brocanteurs ou amateurs, étaient à la piste pour obtenir, au meilleur marché possible, l'original relégué dans le clocher. Le curé en voulait 500 francs ; le marché allait se conclure, lorsque M. Ernaux en informa le préfet qui donna ordre au sous-préfet de Mantes de se rendre immédiatement dans la commune d'Hargeville. Le tableau fut enlevé à l'église et mis en dépôt chez le maire où il est aujourd'hui. Mais, pour un résultat heureux, que de faits déplorables passent inaperçus !

Le comité félicite M. Ernaux d'avoir conservé à la commune d'Hargeville ce tableau qui paraît assez précieux. Quand des faits de ce genre se produisent, il faut leur donner toute la publicité possible.

Il y a cinq pierres tumulaires dans l'église de Garches ; les inscriptions, assez lisibles, devraient être estampées ou imprimées en papier. L'église de Garches fut le premier édifice placé sous l'invocation de saint Louis, roi de France. On trouve scellée dans un pilier l'inscription suivante qui est en caractères gothiques :

En l'an de grâce 1297, le vendredi après Reminiscere, assis en l'honneur de Dieu et de monseigneur saint Louis, maître ROBERT DE LA MARCHÉ, clerc de notre seigneur le roy de France, accompagné de Henry, son valet, posa la première pierre de l'église de Garches, et la fonda en l'an dessus dict.

A Blévy on remarque une maison (ancien presbytère) construite en bois et en briques, sur la façade de laquelle sont des statuettes en bois représentant des saints de trente à trente-cinq centimètres de haut. Le propriétaire consentirait, dit-on, à laisser enlever cette façade, si en voulait la remplacer par une devanture toute en briques.

Le comité espère que ce propriétaire, mieux informé de la valeur de sa maison, n'y laissera pas toucher et la conservera telle qu'elle est. L'inscription de Garches paraissant du plus grand in-

tré, et révélant le nom du fondateur, clerc du roi, à la fin du treizième siècle, le comité prie M. Ernaux de vérifier avec soin ce document. Il convient d'estamper en papier cette inscription, pour qu'on puisse en apprécier la date et la valeur. Le comité remercie M. Ernaux d'avoir joint à ses notices sur les monumens des plans et quelques détails; un dessin n'est jamais inutile, et il est souvent indispensable.

M. Brillouix, membre de plusieurs sociétés savantes, adresse des réponses au Questionnaire pour vingt-deux communes du département de l'Aube.

Il aurait été utile de donner quelques détails sur les vitraux, les sculptures en pierre et en bois, les dalles ciselées qui abondent dans les églises de l'Aube; M. Brillouix s'est attaché plus spécialement à faire connaître les débris romains qui peuvent exister encore, ou qu'on a trouvés autrefois dans les vingt-deux communes dont il s'est occupé.

M. le préfet de la Charente adresse treize nouveaux Questionnaires répondus pour treize communes du département qu'il administre. Ce nombre porte à cent vingt-six les communes de la Charente sur lesquelles M. le préfet a déjà envoyé des documens. Dix des nouveaux Questionnaires ont été remplis par M. Blanchon, huissier à Salles (arrondissement de Cognac).

Le comité remercie M. le préfet du concours qu'il veut bien prêter à ses efforts. Dans quelque temps le comité possédera des indications suffisantes sur toutes les communes du département de la Charente.

M. Mounier, correspondant historique à Lons-le-Saulnier, adresse un mémoire développé sur les monumens et les souvenirs du Jura; c'est une sorte de statistique monumentale de tout le département du Jura. Au village des Poids-de-Fioles, dans une cour, on remarque une réunion singulière de puits très profonds et très spacieux, dont la construction semble porter les caractères romains; la localité a servi de station romaine. Trois de ces puits sont comblés; quatre autres, ouverts encore, mériteraient d'être conservés. Il suffirait, pour cela, d'écrire au maire de la commune. Une des plus belles mosaïques de France est celle des Chambrettes-au-Roi. Le sujet central est un lion dévorant un agneau. Cette mosaïque, fort tourmentée dans ces derniers temps, est aujourd'hui

recouverte de terre. Dans l'église du Val-de-Mièges on voit un triptyque remarquable, peint à l'eau d'œuf. Un des trois cadres représente un vœu fait par un prince et sa famille, en présence d'un prieur ou d'un abbé de l'ordre de Saint-Benoit. Les décorations, les chaines d'or, les diamans, les broderies brillent de toutes parts. L'artiste a laissé voir à l'horizon, par une fenêtre ouverte, la montagne, la ville et le château de Nozeroy. Ces personnages appartiennent évidemment à la maison de Châlon. Les portraits sont bien traités et se recommandent au gouvernement, qui fera bien de les surveiller, afin qu'il ne prenne pas fantaisie à des fabriciens de les vendre. L'église de Saint-Anatoile, à Salins, a commencé par être sous le vocable de saint Symphorien ; mais elle adopta son second nom, lorsqu'on y eut transféré le corps de saint Anatoile, trouvé dans un ermitage voisin. Elle possédait autrefois quatorze pans de tapisseries de haute lice, faites à Bruges, A L'HOTEL DE JEHAN SAUVAIGE, EN INCARNATION. A NOTRE USAIGE, L'AN M V^e ET UNG. ET FURENT POUR SAINT ANATHOILE, EVESQUE DE CONSTANTINOPLE, FILS DU ROY D'ÉCOSSE. Ces pièces représentaient différentes circonstances de la vie et des miracles du saint. La quatorzième surtout consacrait le souvenir de la fameuse journée de Dournon, si glorieuse pour les Salinois (celle du 2 septembre 1477). Des quatorze, il n'en reste plus que quatre ; les dix autres ont enveloppé les fusils qu'on envoyait aux armées, en 1793. Il faudrait préserver, contre la destruction du temps, les quatre qui restent, en priant M. le curé de Saint-Anatoile de continuer à en prendre soin. Le portail de la même église est l'un des plus curieux de la province. Les portes en bois sont sculptées avec une grande richesse ; mais elles dépérissent. Cinquante francs suffiraient peut-être pour les consolider par derrière. A Dôle, on a enlevé de l'église du couvent des Cordeliers, où est aujourd'hui le palais de justice, le tombeau de Jean Boivin, président du parlement de Dôle, né dans cette ville en 1580, et mort en 1650. Ce monument se dégrade aux intempéries, dans le jardin de M. Coutenot, où il se trouve déposé, quoiqu'il appartienne à la ville. Il conviendrait de le replacer au palais de justice ; il faudrait bien se garder de le modifier en le réparant. Des tableaux de Holbein décorent la cathédrale de Saint-Claude ; on en a le plus grand soin. Dans l'abbaye de Baume-les-Messieurs se voient des inscriptions, des mausolées, des épitaphes, des statues, des reliefs,

des tableaux peints sur bois, qu'il faudrait conserver avec soin. Tout cela est abandonné aux injures du temps et des hommes. Le retable du grand autel est un triptyque si ancien et si curieux que M. Michoudet, curé actuel, serait bien aise de s'en débarrasser, pour pouvoir décorer d'ornemens modernes le lieu où il officie. Ce retable est un excellent ouvrage du seizième siècle, exécuté en 1563. Le coffre en est divisé en plusieurs compartimens occupés par différens sujets qui représentent la vie et la mort de Jésus-Christ. Les volets sont également divisés, tant en dedans qu'en dehors, par plusieurs cadres où sont peintes d'autres circonstances de la vie du Sauveur. L'ancien préfet du département, M. Lepasquier, a fait rentrer, dans cette église, avec un zèle digne des plus grands éloges, un tableau votif, peint sur bois, représentant Guillaume de Poupet, abbé commandataire de Beaume, au seizième siècle. Guillaume de Poupet, à qui on doit le retable du grand autel, a enrichi l'abbaye d'une foule d'objets précieux. Toutes ces œuvres d'art, disséminées et comme perdues dans toute l'abbaye, devraient être recueillies dans l'église, dans la chapelle de Salins, par exemple, qui servirait comme de musée religieux. Trois mille francs suffiraient pour réparer cette chapelle, l'approprier, la fermer par une grille et la meubler de toutes ces œuvres d'art, qu'il faudrait préalablement nettoyer et brosser avec soin. Beaume est un site extraordinaire, continuellement visité par les étrangers et les nationaux; ce musée historique, placé dans une chapelle de l'église, serait donc un attrait de plus pour les voyageurs.

Le comité s'associe à toutes les propositions de M. Monnier; il espère que le gouvernement, informé de ces faits qui seront recueillis dans le Bulletin, avisera à la conservation des objets signalés.

M. Hubert, correspondant historique à Charleville, adresse la première série de la statistique monumentale du département des Ardennes. Cent dix-sept communes ont été visitées par M. Hubert, qui en classe et en décrit les monumens. Ces communes sont divisées en quatre catégories. La première comprend les communes qui renferment de véritables monumens historiques; elles sont au nombre de neuf. La deuxième, celles qui renferment des monumens non historiques, mais importans sous le rapport de l'art et de l'antiquité; elles sont au nombre de onze. La troisième, celles dont les monumens n'ont qu'un intérêt ordinaire; il y en a dix-

neuf. Le reste, au nombre de soixante-dix-huit, se compose des communes qui ne présentent rien d'intéressant. M. Hubert a disposé toutes ces communes dans un tableau à colonnes comprenant la désignation des monumens, le caractère de l'architecture, les parties importantes, les parties accessoires, les renseignemens chronologiques, les parties à restaurer, les observations diverses. Les détails historiques seront donnés dans un travail général où sera résumé également ce qui regarde les voies antiques, la découverte des médailles, des tombeaux, des fragmens romains, etc. Il faut remarquer que plusieurs églises de ce département, notamment celles de Montey-Saint-Pierre et de Floing, sont fortifiées et crénelées. Le voisinage de Sedan devait donner de l'importance au poste de Floing. M. Hubert voudrait qu'on enlevât du portail de l'église de Villers-Semeuse l'inscription rappelant que la Convention a proclamé par un décret l'EXISTENCE DE DIEU ET L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME. Cependant cette inscription est désormais historique; puisqu'elle ne gâte rien, il serait bon de la conserver. Plusieurs réclamations relatives à la conservation et à la réparation des divers monumens signalés ont été accueillies avec empressement, et le ministère de l'intérieur a alloué des secours pour réparer les plus importants et les plus nécessaires de ces édifices. M. Hubert propose de remplacer par du fer les meneaux en pierre détériorée qui divisent les fenêtres de l'église de Novy. Le comité pense que la pierre doit être remplacée par de la pierre semblable; les matériaux, comme la forme, donnent leur caractère aux monumens. A Thin-le-Moutier, dans l'église, est un clocheton haut de trois mètres, large de quatre-vingt centimètres à la base, d'une délicatesse extrême. Un amateur ou un antiquaire a mutilé ce joli monument pour emporter une boule évidée à jour qui en couronnait le sommet; il faudrait que ce clocheton fût placé dans un endroit apparent de l'église, et entouré d'une grille ou d'une simple balustrade qui le mit à l'abri d'autres mutilations. Les habitans de Montcornet continuent à extraire des ruines du château les matériaux dont ils ont besoin pour réparer ou bâtir leurs maisons. Les débris du château d'Hierges et les ruines du château de Lumes méritent que l'administration recommande à leurs propriétaires ces débris intéressans.

Le comité encourage M. Hubert dans ses utiles et intéressantes

recherches ; il s'empressera d'accueillir celles qui lui sont promises ultérieurement. Sous peu, le département des Ardennes, qui n'est pas l'un des moins curieux de France, sera complètement connu.

M. le baron de Girardot, correspondant historique à Bourges, adresse un essai de statistique archéologique du département du Cher. Ce premier cahier comprend l'arrondissement de Bourges ; M. de Girardot se propose d'explorer prochainement les arrondissemens de Saint-Amand et de Sancerre. Pour l'arrondissement de Bourges, les communes, qui sont au nombre de cent vingt, sont distribuées par ordre alphabétique. M. de Girardot signale d'abord les noms anciens avec les chartes où on les trouve, puis les variantes du nom moderne. Ensuite arrivent plusieurs divisions qui concernent la généralité, l'élection, le bailliage, la coutume suivie, le ressort féodal, le patron, l'archiprêvéré, l'archidiaconé, le collateur, la population, la distance de Bourges et du canton, la date de l'affranchissement des habitans, l'histoire de la commune, la description des monumens. A toutes ces notes sera jointe une carte archéologique du département et un atlas de dessins.

Le comité approuve ce plan de statistique ; mais il désire qu'une plus large part soit faite à l'histoire, surtout à la description et aux dessins des monumens. Il faudrait attacher à la description des églises et châteaux l'importance qu'on a donnée à l'église et au château de Charost. Les renseignemens historiques sont toujours plus ou moins douteux ; les monumens qui se voient et qui se touchent fournissent, au contraire, des données irrécusables.

Sur la proposition du secrétaire, le comité exprime ses remerciemens les plus empressés à ses correspondans, qui lui adressent avec un zèle aussi désintéressé cette quantité de documens dont on vient de donner une analyse beaucoup trop succincte. M. le baron de Girardot, M. Hubert, M. Monnier, M. le préfet de la Charente, M. Ernaux, M. Oudin, M. de Portalon, M. Barraud, M. Tilleul, M. Goze, M. Duphot, M. Robert, M. Nouveau, et les autres personnes qui se sont attachées à décrire une série de monumens ou un édifice unique, ont donné un exemple qui ne peut manquer de porter des fruits. On commence à se rendre compte, enfin, de toutes les richesses archéologiques dont la France a le droit d'être fière. MM. les correspondans explorent, non pas seulement les édifices, mais encore les archives ; dans la der-

nière séance, il a été question des documens curieux envoyés de Dijon et d'Auxerre par MM. de Saint-Memin et Quantin ; dans celle-ci, on a déjà signalé des recherches heureuses faites à Amiens et à Bourges par MM. Dusével et de Girardot. Il faut encore noter un rapport de M. Thillois, bibliothécaire de la ville de Laon, sur les archives municipales de cette ville, et un inventaire d'immeubles, dressé au quatorzième siècle (en 1386) et envoyé par M. Henry, bibliothécaire de Perpignan.

Le rapport de M. Thillois est adressé par M. Demousseaux de Givré, ancien préfet de d'Aisne. M. Thillois divise les archives en ecclésiastiques, judiciaires et civiles. Ces archives étaient dans un grave état de confusion ; mais, depuis 1838, le conseil municipal de Laon alloue une somme annuelle destinée à leur classement. Ce travail est déjà fort avancé. On trouve, dans les anciens comptes de la ville de Laon, des détails intéressans sur une fête, dite **FÊTE DES BOURGEOIS**, qui se célébrait avec un grand éclat, tous les ans, les douze, treize et quatorze janvier. Quelques jours avant le douze, les bourgeois de Laon se réunissaient et nommaient l'un d'entre eux qui devenait roi de la fête des bourgeois. Il prenait aussitôt le titre de **ROI DES BRAIES**. La veille du douze, de diverses villes des environs, arrivaient des compagnies ou troupes, prenant la qualification de **JOUEURS DE PERSONNAGES**. Ces compagnies représentaient en public, sous la direction du roi des Braies, des mystères et des miracles tirés de la Bible et de la Légende. L'orchestre était desservi par des trompettes, des clairons et des ménestres ou violons. Jehan Vairon, receveur de la ville, dit, dans son compte de 1497, que cette fête existait de toute ancienneté. En 1497, sous Jehan Beuvry, roi des Braies, il n'arriva à Laon que deux compagnies de six joueurs chacune ; l'une était de Saint-Quentin et l'autre de Péronne. En 1519, sous le roi Agnien Régnier, la réunion fut de quatre compagnies venues de Chauny, Soissons, Saint-Quentin et Vailly. Le 12 janvier, premier jour de la fête, le roi et ses compagnies dinaient et soupaient à Saint-Martin-l'Abbaye. La ville faisait présenter, à chaque repas, au roi des Braies, quatre grands pots de vin, et deux pots à chaque compagnie. Il en était de même pendant les trois jours que durait la fête. Le quatrième jour, une indemnité était généreusement accordée par la ville au roi de la fête, pour l'aider à en payer les frais.

Une autre indemnité était également remise de la part de la ville aux compagnies venues des villes voisines, *pour les ayder à payer*, dit Jehan Vairon, *leurs despens, et pour entretenir avec lesdites bonnes villes société et amour*. Le roi des Braies avait la faculté de faire frapper une espèce de monnaie en plomb ou en étain, pour être distribuée probablement à ses sujets et à ceux qui assistaient à la représentation des mystères. D'un côté de cette médaille est une croix cantonnée, dans ses quatre angles, des lettres : L-A-O-N. De l'autre côté, à l'exergue, est écrite en lettres gothiques la légende : LE ROI DES BRAIES.

Le comité remercie M. Thillois de ces détails et le prie de faire, dans ces anciens comptes, ou dans le cartulaire de la ville, ou dans les registres des délibérations de la fabrique et de la ville, des recherches sur les architectes, sculpteurs et peintres de la cathédrale de Laon; on pourrait y trouver aussi le nom des artistes employés aux constructions militaires et civiles de cette cité importante du moyen-âge.

L'inventaire castillan dont M. Henry de Perpignan envoie une traduction est relatif aux biens mobiliers possédés par la dame infante dona Johana, comtesse d'Ampurias. La valeur des différents objets que l'inventaire consigne est marquée après chaque article et n'est pas sans intérêt. Les étoffes de velours et de taffetas verts, barrés d'or et portant les écussons d'Aragon et de l'infante, sont notés dans cet inventaire. On y remarque des langues de serpent enchâssées dans du laiton moresque; des manuscrits enluminés d'or et à fermoirs d'argent; des coffrets d'ivoire ou en laiton moresque pour recevoir des reliques sacrées et des bijoux; un damier de dames et d'échecs avec les échecs et les tablettes de l'étui en cuir; une selle de drap d'or marquée aux armes du comté et de la dame, avec frein et poitrail émaillés; deux oratoires de la Vierge avec crucifix et couverture de bois peinte; des devants d'autels en drap de soie à fond rouge, ou en drap de soie moresque et en velours vert; une chasuble, une étole, un manipule de drap d'or; une aube romaine avec *sindalies* d'or; une pièce de drap d'or pour faire *fresedures* et chasubles; une croix noire d'ébène; une chaudière d'argent; deux bassins d'airain; deux pommes d'ambre, l'une garnie de perles et de pierres, et l'autre d'or, de travail moresque; des boutons d'argent et d'ambre, dorés; des boutons

d'ambre, garnis d'argent, de travail moresque ; une salière d'argent doré et émaillé, avec son pied d'argent doré et émaillé, avec trois branches de corail et deux langues de serpent ; une croix d'argent doré avec crucifix sans pied, parce que le pied est à Barcelone, en gage ; quatre *recoltados de mosaïcs de caser*, vides, dont deux blancs et deux rouges, ouvres d'œuvre moresque ; trois candélabres de fer à tenir les réchauds (*scadals*) qui brûlent de nuit ; deux éventails en plumes de paon.

Le comité encourage M. Henry dans ces recherches qui peuvent produire des données curieuses sur les mœurs et les arts du moyen-âge.

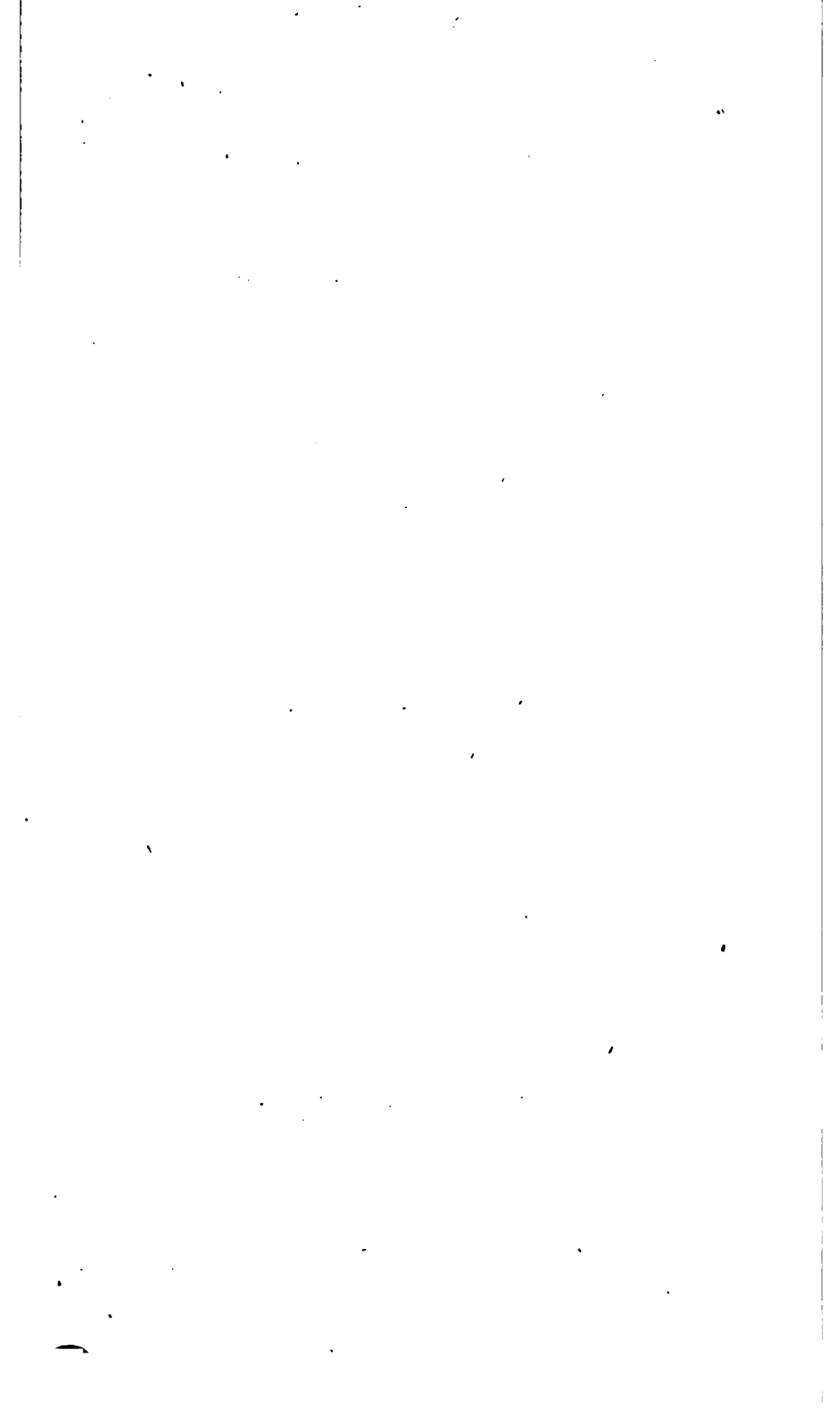
GASPARIN,

Pair de France, président du comité des arts et monuments

DIDRON, Secrétaire.

Plusieurs fautes se sont glissées dans le dernier numéro du Bulletin. Page 109, Saint-Supicin est pour Saint-Lupicin ; page 159, Saint-Eustache doit remplacer Saint-Roch. Les autres erreurs, comme Gélasse pour Gélas, p. 164, se rectifient d'elles-mêmes.





BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉ

PAR LE COMITÉ HISTORIQUE DES ARTS ET MONUMENS.

SESSION DE 1842.

NEUVIÈME SÉANCE.

Mercrèdi 27 avril 1842.

PRÉSIDENTE DE M. LE COMTE DE GASPARIN.

Les observations suivantes sont faites à propos de divers passages du précédent procès-verbal :

M. le vicomte Héricart de Thury est persuadé que plusieurs monumens appelés druidiques ou celtiques sont tout simplement des monumens géologiques. Les pierres branlantes, entre autres, sont presque toutes dans ce cas.

M. le comte de Gasparin annonce, au sujet de la comtesse d'Ampurias, qu'il existe dans le Midi un proverbe où cette femme est nommée. On dit d'une personne orgueilleuse : « HAUTE ET FIÈRE COMME LA COMTESSE DES AMPURIAS. » Ce proverbe, à peu près oublié aujourd'hui, avait cours autrefois, il y a une cinquantaine d'années, dans la Provence entière, et notamment à Orange. Des faits de l'histoire sont souvent enveloppés dans ces dictons populaires. Le somptueux inventaire de la comtesse d'Ampurias, adressé par M. Henry, concorde fort bien avec le proverbe d'Orange.

M. Leprévost désirerait qu'on s'occupât davantage de conserver et de faire connaître les anciens vases qui ont servi de mesures de capacité : plusieurs de ces vases sont d'une forme élégante ; tous intéressent l'histoire des mœurs et des usages.

M. le comte de Gasparin ajoute qu'il existe à Orange une table où l'on clouait les poids supprimés ou changés. Les suppressions étant fréquentes et les changemens souvent répétés, cette table

porte ainsi une série nombreuse de ces poids , dont plusieurs sont très anciens.

OUVRAGES OFFERTS.

Par M. Schayes, correspondant de l'Académie de Bruxelles , attaché aux Archives du royaume de Belgique : 1° *Les Pays-Bas avant et durant la domination romaine*, in-8°; 2° *Mémoire sur les documents du moyen-âge relatifs à la Belgique*, in-4°; 3° *Mémoire sur l'architecture ogivale en Belgique*, in-4°.

M. Schayes annonce qu'il adressera au comité divers ouvrages sur l'histoire et l'archéologie de la Belgique, qu'il termine ou prépare. Le mémoire sur l'architecture ogivale est accompagné d'un atlas de dessins représentant les divers membres d'architecture qui composent les monumens du style ogival primaire, secondaire et tertiaire. Dans un tableau synoptique, les divers monumens de la Belgique sont réunis sous la date de leur construction, depuis le dixième siècle jusqu'au dix-septième.

Par M. Clément Compayré, correspondant historique à Albi: *Etudes historiques et documens inédits sur l'Albigeois, le Castrais et l'ancien diocèse de Lavaur*. — Ces documens font partie des 6°, 7° et 8° livraisons de l'ouvrage. Les 1^{re}, 2° et 3° livraisons ne sont pas parvenues au comité. Le comité recommande à M. Compayré, qui explore les archives du département du Tarn et en publie les pièces les plus remarquables, de faire des recherches sur la construction, la décoration et l'ameublement des édifices publics, ainsi que sur le nom, la condition et les honoraires des artistes employés à ces travaux pendant le moyen-âge et la renaissance. M. Compayré trouvera sans doute des renseignemens sur ce sujet curieux.

Par M. Porte, correspondant historique à Aix: *Compte-rendu de la séance annuelle de l'Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix*. — Le comité félicite l'académie d'avoir proposé pour sujet de prix l'*Histoire de l'art*, et spécialement de l'*art chrétien en Provence*, depuis l'invasion des barbares jusqu'au dix-septième siècle. Le concours n'a pas donné un résultat satisfaisant; mais il a provoqué des études sur un sujet que chacune de nos provinces

devrait approfondir en ce qui les concerne. Une histoire de l'art en France n'est possible qu'à cette condition.

Au nom de M. l'abbé Santerre , M. l'abbé Barraud , correspondant historique à Beauvais , offre une *Notice sur les Tapisseries de la cathédrale de Beauvais*. M. Santerre , vicaire de la cathédrale de Beauvais , s'est appliqué à décrire en détail les tapisseries du quinzième et du seizième siècle qui décorent cette cathédrale. Ces tapisseries , qu'on avait entièrement perdues de vue depuis longtemps et dont la plupart des savans ne soupçonnaient même pas l'existence , viennent d'être restaurées et remises au jour par les soins de l'administration épiscopale , au grand contentement des antiquaires et des curieux du pays. Ces tapisseries , extrêmement curieuses , représentent , les unes des sujets profanes , les autres des sujets sacrés. Les sujets sacrés , exécutés d'après les célèbres cartons de Raphaël , exposés aujourd'hui dans une galerie du palais de Hampton-Court , représentent la vie de saint Pierre et de saint Paul , auxquels est dédiée la cathédrale de Beauvais. Les sujets profanes sont relatifs à la fondation des principales villes de la Gaule. Le nom de Gaule vient de Galathès , fils de Galathée et d'Hercule ; celui de Lyon , de Lugdus , roi des Celtes ; celui de Beauvais , de Belgius , roi gaulois , fils de Lugdus. Troyes en Champagne est fondée par Dardanus , frère de Jasius , roi de Toscane. Pâris , dix-huitième roi des Gaules , fonde à grands frais la belle ville de Paris (*ville et cité de Paris belle assez*). Remus , prince gaulois , fonde Reims et donne sa fille en mariage au roi Francus , fils d'Hector le Troyen.

Après que l'arche aux haux mons reposa — L'an mil viii^e lxxvii jadis.

Francus d'Hector filz la fille épousa — Du roi Remus mil cent iiii^e lxx dix

Devant IHS. Lors comença le nom — De gens François courtoise nation.

Tous ces personnages , en costume du seizième siècle , sont devant les villes qu'ils ont fondées ; et l'on voit ainsi , avec leurs principaux monumens achevés ou en construction , ces grandes villes de France. On remarque , en effet , que les transepts de la cathédrale de Beauvais ne sont encore élevés qu'à la moitié de leur hauteur ; des grues , des chèvres , des cabestans placés sur les murs indiquent assez qu'on en continue la construction. C'est en cet

état que se trouvait cette partie de l'édifice, en 1530, au moment où fut fabriquée la tapisserie ; en effet, le tout ne fut terminé qu'en 1560. Du reste, le chœur, qui est du treizième et du quatorzième siècle, a été copié si fidèlement que les contre-forts ont été comptés et se retrouvent en même nombre sur la tapisserie et dans le monument. Ces tapisseries sont de haute-lice et paraissent provenir de la célèbre manufacture d'Arras.

M. Charles Texier offre au comité un fragment moulé en plâtre sur le sarcophage qui est aujourd'hui dans la cathédrale de Reims, qui provient de l'église abbatiale de Saint-Nicaise, et qui est connu sous le nom de Tombeau de Jovin. Ce fragment représente un des guerriers qui, les cheveux hérissés, assiste à la chasse aux bêtes fauves, sculptée sur ce beau monument gallo-romain. M. Texier a fait mouler d'autres sculptures qui sont à l'Arc antique de Reims, appelé Porte-Mars ; il offrira au comité des exemplaires de ces divers moulages.

Le comité remercie M. Texier, et fait placer le fragment du tombeau de Jovin près des plâtres envoyés par M. de Saint-Mémin et M. Louis Dupasquier. C'est un commencement de musée qui servira de complément utile aux archives du comité.

M. Albert Lenoir soumet au comité les sept premières livraisons d'un ouvrage in-folio, exécuté par M. le docteur Eugène Woillez, et qui a pour titre : *Archéologie des monumens religieux de l'ancien Beauvoisis, depuis le cinquième siècle jusque vers la fin du douzième*. La partie descriptive de cet ouvrage est rédigée conformément aux instructions du comité. M. Woillez a suivi scrupuleusement la division et la terminologie adoptées par le comité. Un atlas de trente-cinq planches accompagne le texte et donne les plans, coupes, élévations et détails des différentes églises du Beauvoisis.

CONSERVATION DES MONUMENS.

M. le ministre de l'intérieur, auquel a été renvoyée une lettre de M. Ducros, contenant des renseignemens sur l'église de Sisteron, annonce qu'il a fait joindre cette pièce au dossier de l'édifice, et qu'elle y restera comme un document qui sera consulté à l'occasion par la commission des monumens historiques.

M. le ministre de la justice et des cultes , auquel ont été renvoyés des documens relatifs à la vente de fonts baptismaux en plomb qui appartenaient à l'église de Vias (Hérault) et qui dataient du treizième siècle , écrit qu'il s'est empressé de demander des renseignemens à Mgr l'évêque de Montpellier. Le prélat a répondu que la vente a été autorisée par le conseil de fabrique , et que l'objet , après avoir passé en plusieurs mains , a été fondu. Il a ajouté que la cuve baptismale , que l'on a d'ailleurs prétendu être monumentale , était loin d'avoir sous ce rapport la valeur qu'on lui prête ; elle datait tout au plus du seizième siècle , suivant le témoignage de l'un des hommes les mieux posés dans le pays pour en juger.

Le comité blâme sévèrement la vente d'un objet pareil. Si , contrairement à l'opinion motivée de MM. Renouvier et de Portalon , cette cuve baptismale était du seizième siècle , et non du treizième , elle n'en était pas moins précieuse. Comme œuvre d'art , elle datait d'une époque où la France s'est illustrée dans les arts ; comme objet historique , des fonts où tous les habitans d'une commune ont été baptisés depuis trois cents ans sont d'une grande valeur. Les membres d'une fabrique qui vendent à vil prix , comme du vieux plomb et pour être fondue , une cuve baptismale où ils ont été baptisés eux et leurs ancêtres , méritent de graves reproches. Mais le desservant de la commune , lequel est président de cette fabrique , doit être blâmé plus sévèrement encore pour avoir trafiqué d'un objet consacré par la religion et par les siècles. La morale repose en partie sur le respect qu'on porte aux choses et aux idées anciennes. Jusqu'à présent , des objets précieux avaient été aliénés pour être recueillis dans des musées et dans des collections archéologiques , où ils étaient soigneusement conservés ; mais il était réservé au curé et à la fabrique de Vias de vendre une cuve baptismale pour qu'elle fût jetée au feu.

M. Schmit donne de nouveaux détails sur les peintures murales qu'on vient de découvrir dans la cathédrale du Mans. Pour enlever le badigeon qui les couvrait , on a employé la voie sèche et la voie humide , le grattoir et l'éponge. Le lavage n'ayant pas réussi ni à l'eau pure ni à l'eau acidulée par divers agens , on en est revenu au grattage. Ce dernier procédé , employé cependant avec beaucoup de précaution , a nui en effet aux peintures , mais moins que le

premier. Des écailles sont tombées chargées de couleur, mais cette coloration avait peut-être pénétré la chaux le jour où le badigeon frais a été appliqué ; le lait de chaux aurait pu boire la couleur en l'aspirant. Les peintures découvertes sont de deux espèces, à fresque et sur pierre. Les peintures à fresque ou sur un enduit ont mal résisté au débadigeonnage ; les peintures à cru sur la pierre ont moins souffert. Il aurait peut-être mieux valu ne pas débadigeonner. Mais aujourd'hui que l'opération est terminée, faut-il laisser ces peintures dans l'état délabré où elles sont, faut-il les restaurer ? On dit au Mans que le comité se prononce formellement pour une restauration complète de ces peintures, non seulement d'ornemens, mais encore de figures ; rien de semblable n'a été avancé.

M. Didron ajoute que cette assertion est tout-à-fait fausse ; le comité ne s'est pas encore prononcé, ou plutôt, comme le dernier procès-verbal en fait foi, le comité se prononce contre toute restauration immédiate. Il désire qu'une pareille opération soit ajournée. On ne nuira à aucun intérêt pour attendre et pour étudier à fond une question toute neuve et très délicate.

M. le comte de Montalembert annonce qu'un membre du clergé du Mans demande avec instance qu'on ensevelisse de nouveau, sous un badigeon plus épais et mieux collé, ces peintures du quatorzième siècle, qu'on vient d'exhumer et qui sont d'une beauté remarquable. Il y a là une très grande quantité d'anges exécutant, sur des instrumens de toute espèce et sur des cahiers de musique, un concert céleste ; l'histoire de la musique aurait beaucoup à gagner dans l'étude de cette peinture intéressante. Les figures, du reste, sont en général d'une exécution remarquable. M. de Montalembert espère que la proposition faite par l'ecclésiastique du Mans n'est pas sérieuse ; une pareille pensée émise par un prêtre n'est plus de notre temps. Si l'on voulait y donner suite, il faudrait que le comité, par des démarches officielles et par la publicité du Bulletin, dénonçât et arrêtât cet acte inqualifiable de vandalisme.

Aux différens conseils donnés pour débadigeonner les monumens couverts de peintures, M. le vicomte Héricart de Thury ajoute que cette opération doit toujours se faire avec les plus grands soins. Avant de rien entreprendre, il faut bien se rendre compte de la nature de la pierre qui a reçu la peinture, de la na-

ture de cette peinture même, et de la nature du badigeon qui est plus ou moins épais, qui est à l'huile ou à l'eau. Avant de procéder en grand, il faut faire des essais sur des fragmens, et bien étudier toutes les particularités que peuvent offrir les élémens sur lesquels on opère. Les procédés pour débadigeonner doivent varier avec la différence des peintures et des subjectiles qui les portent. L'emploi du savon noir suivi d'un frotage à la brosse peut réussir dans certaines circonstances, quand la peinture est à cru sur la pierre. Le grattage avec un râcloir de bois peut être utilement employé quand le badigeon couvre une peinture à fresque, à l'eau d'œuf ou à l'encaustique.

Le secrétaire soumet au comité le dessin d'une peinture murale du quatorzième siècle, qu'on a débadigeonnée avec soin dans la cathédrale de Coutances. Cette peinture représente un donateur et sa femme agenouillés au pied de la Vierge assise et tenant Jésus. Marie se tourne vers le donateur, qui s'appelle Jean de Chiffrevat, et Jésus vers la femme, qui a nom Guillotte de la Houssaye. Les deux donateurs sont présentés par leurs patrons sainte Catherine et saint Jean-Baptiste pour le mari; sainte Madeleine et sainte Marguerite pour la femme. Plus haut on voit l'archange Gabriel agenouillé devant Marie, et lui annonçant qu'elle sera la mère de Dieu, et saint Michel terrassant le démon. Dans l'amortissement de l'ogive le Père éternel tient son fils attaché à la croix, tandis que la colombe divine unit l'un à l'autre, en procédant des deux. Les fonds de ces différens tableaux sont : bleu, semé de fleurs de lys d'or; jaune, à étoiles noires; rouge, à étoiles noires; bleu, à petites fleurs d'or et d'argent. Les bases des colonnes, les fûts, les chapiteaux sont peints en rouge, vert et jaune. C'est un exemple très intéressant de la peinture appliquée à l'architecture. On ne devait pas mettre trop de soin à enlever le badigeon qui la couvrait.

M. le comte Charles de L'Escalopier, correspondant, transmet un document que lui communique M. Pichon, et qui est relatif à la Sainte-Chapelle de Paris. En 1793, le rétable de l'autel de la Sainte-Chapelle fut transporté à Haute-Isle, arrondissement de Mantes (Seine-et-Oise), et déposé dans une petite chapelle dépendante de la commune de la Roche-Guyon. Ce rétable était là il y a quelques années et doit y être encore aujourd'hui. Ce renseignement est donné par M. l'abbé Caille, qui en atteste l'authenticité.

Le comité prie M. le ministre de l'instruction publique de faire connaître ce fait à M. le ministre des travaux publics, de qui relèvent les travaux de restauration qui s'exécutent en ce moment à la Sainte-Chapelle. Si l'on retrouve le rétable dont il est question, il faudra se féliciter bien plus encore (puisque l'objet est plus précieux) que quand on a découvert, dans l'église paroissiale de Créteil, une des douze statues d'apôtres provenant également de la Sainte-Chapelle. On finira peut-être par réunir la plupart des meubles et des ornemens enlevés au monument de Saint-Louis, et qui furent dispersés en divers endroits pendant la révolution de 1793.

M. Émile Sagot, architecte, membre du conseil des bâtimens civils de la Côte-d'Or, adresse un mémoire sur le monument appelé Puits-de-Moïse, et qui est situé dans l'enceinte de l'ancienne Chartreuse de Dijon. Il y a peu de temps, quelques jeunes gens, artistes pour la plupart, se sont introduits clandestinement dans l'enceinte provisoire qui entoure le Puits-de-Moïse, dans le but d'estamper la tête de quelques-uns des prophètes. L'un d'eux, pour lever le masque de terre qui recouvrait la figure d'Isaïe, s'attacha à la partie supérieure du corps de la statue; mais cette statue, qui n'était pas scellée au piédestal, perdit l'équilibre et entraîna dans sa chute la console à feuillages qui la portait et le jeune artiste qui la moulait. Cette chute n'occasionna que de légères contusions au sculpteur, mais elle produisit la mutilation de la tête, du bras gauche et de quelques parties des vêtemens d'Isaïe. On doit à la terre glaise qui enveloppait la tête la conservation presque intacte des diverses parties de la face. Quelque temps avant cet accident, une somme de deux mille francs avait été allouée par le gouvernement pour la conservation du Puits-de-Moïse. Le préfet consulta la commission archéologique départementale sur le meilleur emploi à faire de cet argent. A la presque unanimité, la commission déclara qu'il n'y avait pas lieu à restaurer le monument, mais seulement à le préserver des intempéries. L'accident arrivé à la statue d'Isaïe a fait reprendre un ancien projet de restauration générale, et aujourd'hui il s'agit de refaire les bras, les mains, les parties de vêtemens, les extrémités de feuilles et autres ornemens qui peuvent manquer, et ensuite de repeindre le tout entièrement à neuf. Persuadé que cette opération est difficile, impossible même, qu'elle est inutile et qu'elle nuirait beaucoup au monument, M. Sagot adresse des observations détaillées à cet égard.

Ces raisons spéciales au Puits-de-Moïse trouveront facilement leur application dans les restaurations analogues de la statuaire et de l'ornementation du moyen-âge. Il conviendrait d'avoir pour les monumens chrétiens le respect que l'on professe pour les monumens payens. Il semble aussi inutile de restaurer les prophètes du Puits-de-Moïse, ou toute autre sculpture chrétienne, que de restaurer la Vénus de Milo et toutes les statues antiques. Ces monumens sont de même ordre et voudraient être traités de même.

M. le baron Taylor annonce que M. le ministre de l'intérieur a eu connaissance des observations de M. Sagot. L'affaire relative au Puits-de-Moïse est en instruction ; mais rien ne serait encore décidé, ni sur la restauration générale, ni sur la restauration partielle.

M. Jénicot, directeur des travaux de restauration qui se font à Saint-Jacques de Liège, demande avis au comité sur la couleur que doivent avoir les meneaux et entrelacs des fenêtres de cette église. Faut-il les colorer, ou leur laisser la teinte de la pierre ? Saint-Jacques est en gothique flamboyant. L'intérieur a été tout-à-fait peint, à l'exception de quelques parties construites en pierres de taille. Les trois couleurs dominantes sont l'or, le bleu, le rouge, par lesquelles les anciens mages représentaient la lumière, le ciel et le feu. Toutes les parties lisses ont reçu la teinte bleue d'azur, de manière à donner une forme diaphane à l'édifice. Les colonnettes ou fuseaux engagés dans les colonnes ou pilastres semi-circulaires ont été peints ou en rouge feu, ou en moiré formant torsade. Les arcades inférieures sont couronnées par des galeries composées de feuilles de trèfles, quatre-feuilles, etc., séparées du mur d'environ cinquante centimètres. La partie du mur qui forme le fond de la galerie a été peinte en rouge foncé. Lorsque le mur reparait à plein jour, il reprend la teinte bleue d'azur. Les nervures des voûtes, construites en pierre de sable jaune du pays, ont aussi cette couleur. Cette pierre a été employée pour la plupart des ouvrages intérieurs et secondaires. J'ai, continue M. Jénicot, fait reconstruire à neuf les meneaux et entrelacs de trois fenêtres du porche, qui sont d'un dessin flamboyant très compliqué ; je leur ai laissé la couleur jaune de la pierre, ce qui fait un très bel effet. L'intrados des arcades ogivales des cinq chapelles est orné d'un double rang de dentelures dorées. La galerie, composée aussi de pierre de sable du pays, couleur jaune, a été blanchie. Je n'ai trouvé aucune couleur

sous les différentes couches de badigeon. Le mur de fond a été peint en rouge assez foncé. Les festons trilobés reposant sur un fond bleu d'azur sont terminés par des culs-de-lampe peints en rouge, or et bleu. La coquille de Saint-Jacques, en or, décore chaque lobe. La tablette ou socle des fenêtres est composée de plusieurs tores rouges et or, et d'une gorge couleur gris-foncé. Au-dessus, je ne trouve aucune trace de couleur, ni sur les trumeaux, ni ailleurs. Les colonnettes ont été blanchies jusqu'aux chapiteaux, à la naissance de la voûte. Là on voit que la nervure a conservé la couleur jaune. Le fond de la voûte est couleur gris-blanc, semé de festons et d'arabesques de différentes couleurs. Les figures qui ornent les points d'intersection sont peintes aussi. La verrière peinte est de la plus grande beauté; les couleurs ont conservé un éclat remarquable. Il me paraît qu'on doit laisser en couleur jaune tous les intervalles qui séparent les vitraux, parce que 1° les auteurs semblent avoir voulu en former les cadres peints sur verre; 2° des couleurs imprimées sur les parties accessoires pourraient ternir l'éclat des couleurs principales; 3° il faut combattre par des teintes sombres la force excessive de la clarté qui s'introduit par des fenêtres d'une si grande dimension.

Le comité approuve le parti adopté par M. Jénicot. La teinte jaune est très convenable pour les meneaux et entrelacs des fenêtres; c'était en jaune, comme le fait observer M. Albert Lenoir, qu'étaient colorés les meneaux des fenêtres de la cathédrale de Cologne, ainsi qu'on vient de s'en assurer dernièrement en ôtant le badigeon. Puisque la pierre employée à la restauration des meneaux de Saint-Jacques est une pierre de sable, une pierre jaune, il convient de ne pas la peindre, et de lui laisser sa couleur naturelle. En général, la sobriété est la première vertu d'un restaurateur de monument historique; il ne faut faire que l'indispensable.

M. Jénicot annonce en outre qu'il va faire replacer sur les pignons des transepts des statues analogues à celles qui existaient autrefois. Il fait observer que la pierre du pays, la pierre de sable, ne peut convenir à de la statuaire exposée en plein air et à toutes les intempéries; il désirerait connaître, en conséquence, la nature et le gisement de la pierre employée pour les statues placées à la façade de l'Hôtel-de-Ville de Paris.

M. Didron fait observer que cette pierre est celle dite de liais,

tirée des carrières de Conflans ou de Saint-Leu. On ne peut songer à l'employer à Liège : les frais de transport seraient excessifs.

M. le vicomte Héricart de Thury et M. le baron Taylor ajoutent que la vallée de la Meuse est riche en belle et bonne pierre très propre à faire des statues. A Huy notamment, la pierre est d'une nature excellente. L'église de cette ville est un charmant édifice de la renaissance, construit en pierre du pays et décoré de statues assez nombreuses. La construction et les statues sont en très bon état, et l'on ne saurait employer pour Saint-Jacques des matériaux meilleurs.

M. Ferdinand de Guilhermy, correspondant historique, recommande à la sollicitude de M. le ministre une intéressante sculpture du treizième siècle, dont voici l'histoire :

« L'abbaye de Royaumont renfermait autrefois les tombeaux de plusieurs princes de la famille de saint Louis ; l'un des plus remarquables était celui de Louis, fils aîné du saint roi, mort en 1259, âgé de seize ans ; jeune homme orné de mœurs honnêtes, disait son épitaphe, et plein de grace devant Dieu comme devant les hommes. On connaît les belles paroles adressées à ce prince par son père. « Le bon seigneur roy S. Loys, dit Joinville, estant par une fois en grant maladie qu'il eust à Fontainebleau, dist à Monseigneur Loys son aîné filz : — Biau filz, je te pry que tu te faces aimer du peuple de ton royaume ; car vrayment je aime-rois mieulx que ung Escossoys vint d'Escosse, ou quelque aultre loingtain estrangier, qui gouvernast le peuple du royaume bien et loiaument, que tu le gouvernasses mal à poinct et en re-prouche. » En 1791, après la suppression des abbayes, les tombeaux de Royaumont furent, par ordre de Louis XVI, transférés à Saint-Denis. Ils ne firent qu'une courte station dans ce nouveau séjour, et vinrent bientôt demander un asile au Musée des monumens français. Ils sont retournés en 1816 prendre place dans la crypte de l'église destinée aux sépultures royales. Comment ces monumens auraient-ils pu demeurer intacts après des déplacements aussi multipliés ! Aussi le tombeau du prince Louis est-il aujourd'hui privé de la sculpture qui en faisait le plus précieux ornement. A la suite d'un long bas-relief qui représente le convoi funèbre, et qui figure encore à Saint-Denis, on voyait le cercueil porté sur les épaules de quatre personnages : l'un de ces person-

nages, reconnaissable à sa couronne, était le roi d'Angleterre, Henri III; ce prince, venu à Paris pour rendre hommage en qualité de vassal au roi de France, assista aux funérailles de Louis, accompagna le corps jusqu'à Royaumont, et voulut soutenir quelque temps le cercueil avec les seigneurs de France et d'Angleterre.

« Par l'effet d'un singulier caprice du sort, la sculpture qui reproduisait ce fait, d'une si haute importance pour notre amour-propre national, a été détachée du tombeau; elle se trouve maintenant au cimetière du Père-Lachaise, enchâssée dans le pignon méridional de la chapelle funéraire d'Héloïse et Abeilard. Une ogive à trois lobes encadre le bas-relief, dont les diverses parties offrent des traces de coloration. Le corps du prince, recouvert d'un linceul et la tête posée sur un coussin, est placé sur un brancard, à visage découvert. Au nombre des personnages qui portent les quatre bâtons du brancard, le roi d'Angleterre, couronne en tête, tient le premier rang. On aperçoit au-dessous du corps trois vases dans lesquels brûle de l'encens. A côté de ce bas-relief il y a quelques autres figures d'anges et de moines, qui ont aussi appartenu aux monumens de Royaumont. Je ne crois pas devoir insister davantage, Monsieur le Ministre, sur la nécessité de rendre ces sculptures à leur destination première. Avec quel orgueil ne les montrerions-nous pas aux étrangers que la curiosité amène tous les jours aux tombeaux de Saint-Denis!

« Bien d'autres sculptures ont eu la même fortune que celles de Royaumont. Permettez-moi de renouveler ici le vœu plusieurs fois exprimé de voir mettre en sûreté le joli bas-relief de la légende de saint Julien, employé comme appui de fenêtre dans une maison de la rue Galande, à Paris. Ce petit monument du treizième siècle, d'une sculpture très fine, devrait être réintégré dans l'église de Saint-Julien-le-Pauvre, déjà dépositaire de plusieurs fragmens recueillis dans l'enceinte du vieil Hôtel-Dieu. Des objets de ce genre sont toujours mieux à leur place, dans la plus humble église, que dans le plus brillant musée. »

Le comité s'intéresse vivement à ces détails et prie M. le ministre de l'instruction publique de renvoyer à son collègue de l'intérieur la lettre de M. de Guilhermy. Il exprime le vœu que le monument du jeune fils de saint Louis soit réintégré à Saint-Denis avec le

reste du mausolée, et que le bas-relief de Saint-Julien-le-Pauvre soit recueilli dans la chapelle de Saint-Julien; ce bas-relief sera bien à sa place dans la petite église, et soustrait à des dégradations nouvelles qui le feraient périr entièrement. Cette sculpture, qui consacre une des plus belles légendes du moyen-âge, doit être conservée avec le plus grand respect; c'est d'ailleurs un des plus délicats exemples de la petite statuaire exécutée à la fin du treizième siècle.

M. l'abbé Barraud, professeur d'archéologie au grand séminaire de Beauvais, écrit : « Le clergé et les archéologues de notre ville ont appris avec une vive satisfaction que la basse-œuvre a été définitivement achetée, et qu'elle doit être rendue à sa destination primitive. Sachant que ce sont surtout les réclamations réitérées du comité des arts qui ont déterminé le gouvernement à faire cette importante acquisition, ils se plaisent à payer un tribut d'éloges et de reconnaissance au zèle infatigable des membres qui composent ce comité, et ils forment des vœux bien ardents pour qu'il exerce chaque jour une influence de plus en plus grande pour la conservation de nos monumens nationaux. En acquérant la basse-œuvre, le gouvernement a arraché au danger d'une destruction prochaine un des plus curieux édifices que possède le pays.

« Je voudrais pouvoir dire au comité que le conseil municipal de Beauvais suit l'exemple qui lui est donné par l'administration supérieure, et qu'il est animé du même zèle pour les restes d'antiquités qui couvrent encore notre sol. J'ai à lui apprendre, au contraire, que, sourd à de vives représentations, il a commencé à faire exécuter l'arrêté qu'il avait porté pour la destruction des antiques murailles de la ville. Ces murs, qui étaient restés debout depuis quinze siècles, et que n'avaient pu entamer ni les machines des Normands, ni les boulets des Bourguignons, tombent enfin maintenant sous la pioche des terrassiers de la ville. Je sais que l'état de dégradation dans lequel se trouvait notre enceinte murale a déterminé le conseil à la faire disparaître; mais si l'on ne pouvait espérer de réparer ce monument auquel se rattachaient tant de glorieux souvenirs, ne devait-on pas du moins le conserver aussi longtemps qu'il eût été possible dans l'état de décrépitude où les siècles l'avaient fait parvenir, laissant au temps le soin de prononcer son arrêt de mort ? »

Le comité se félicite que les démarches faites pour sauver la

basse-œuvre aient eu un succès complet ; il regrette que le conseil municipal de Beauvais n'ait pas pris en considération les raisons présentées l'année dernière par M. Barraud , et consignées dans le Bulletin , pour conserver les anciennes murailles de la ville.

M. le baron Taylor rappelle que les démarches auxquelles on doit la conservation de la basse-œuvre ont été provoquées par M. le vicomte Héricart de Thury. La basse-œuvre était condamnée par tout le monde : la ville de Beauvais , le conseil général , l'ancienne administration ecclésiastique elle-même désiraient sa démolition. Il semblait impossible que le monument pût résister à un pareil concert de réprobation. Cependant on a négocié , et l'on a obtenu ce qu'on voulait , la conservation d'un édifice aussi unanimement condamné. Un pareil succès doit donner de l'espérance , et , si l'on a sauvé la basse-œuvre , on sauvera peut-être les murailles anciennes. La destruction de ces vieux murs est à peu près inutile ; elle enlèverait d'ailleurs à Beauvais un de ses principaux caractères comme ville historique. Il faut reprendre cette affaire et en saisir de nouveau M. le ministre de l'intérieur.

M. le vicomte Héricart de Thury ajoute qu'autrefois on avait proposé d'élever une statue à Jeanne Hachette sur un pan des anciennes murailles de Beauvais : ce projet aurait l'avantage de consacrer la mémoire d'une héroïne célèbre et de conserver au moins le pan de mur qu'elle dominerait. Il conviendrait de rappeler en ce moment ce projet déjà ancien.

Le comité prie M. le ministre d'écrire à son collègue de l'intérieur pour réclamer de nouveau la conservation des anciennes murailles de Beauvais , et pour rappeler le projet relatif à Jeanne Hachette.

M. Tournai , correspondant historique , secrétaire de la commission archéologique de Narbonne , écrit : « De grands travaux sont maintenant en cours d'exécution dans notre cathédrale de Saint-Just. Les constructions commencées dans le dix-huitième siècle , afin de terminer l'église sur un plan beaucoup plus simple , constructions depuis longtemps abandonnées , mais qui avaient été poussées jusqu'à la naissance des voûtes , sont poursuivies avec ardeur. L'architecte est parvenu à raccorder les deux parties de l'édifice et à harmoniser le style des diverses fractions du monument. Les nouvelles constructions sont appareillées avec soin et

précision ; l'intérieur de l'église a également subi de notables modifications. Les tombeaux des archevêques , situés derrière l'autel, dans le rond-point du chœur, et qui depuis longtemps avaient été transformés en placards destinés à renfermer des balais et des chandeliers , viennent d'être rétablis dans leur état primitif : ces tombeaux sont décorés à l'intérieur de belles fresques du quatorzième et du quinzième siècle. L'on a également découvert dans plusieurs parties de l'église des traces d'anciennes peintures cachées sous une couche de badigeon. Nous devons essayer prochainement les méthodes indiquées par le comité ; mais nous procédons avec la plus grande réserve, et nous suspendrons l'opération si les résultats laissent la moindre chose à désirer. Sur ma demande, le gouvernement a accordé une somme de 4,250 francs , destinée aux réparations des arcs-boutans , au rejointoiment des galeries et aux restaurations des verrières : ce dernier travail est des plus importants , car il pleut dans l'intérieur de l'église. Les fenêtres du quinzième et du seizième siècle avaient d'ailleurs été réparées à diverses époques , et de la manière la plus déplorable , avec des fragmens provenant de la destruction des verrières du quatorzième siècle.

« Le conseil municipal vient d'acheter à l'administration des domaines, et pour le prix de 147,000 francs, l'ancien palais des archevêques primats des Gaules. Ce monument, dans lequel se trouve situé le musée, se compose de constructions de diverses époques, qui offrent toutes un grand intérêt. L'administration municipale s'est proposé, en faisant cette acquisition, de transférer l'hôtel-de-ville dans ce monument, de prévenir sa destruction et de favoriser le développement du musée. De pareils exemples sont trop rares pour ne point s'empressez de les signaler. »

Le comité ordonne l'insertion dans le Bulletin des faits signalés par M. Tournal; il propose au conseil municipal de Beauvais l'exemple généreux donné par celui de Narbonne. Une ville qui fait un sacrifice aussi considérable pour conserver un ancien monument, et pour y établir un musée d'une manière convenable, mérite les plus grands éloges.

M. Lenoir annonce qu'on vient de découvrir, dans les caves des maisons qu'on démolit pour faire les nouvelles constructions du Palais-de-Justice de Paris, un fragment romain très curieux et

analogue à ceux qu'on a découverts autrefois dans la Cité ; c'est un cippe romain. Ce fragment sera transporté dans le palais des Thermes.

M. Leprévost désirerait qu'on cherchât à recueillir les notes que M. Alavoine avait prises autrefois sur la cathédrale de Séez , dont il faisait la restauration. Ces notes pourraient éclairer l'histoire d'un monument très important.

M. le vicomte Héricart de Thury se charge de faire cette recherche dont il communiquera les résultats au comité.

M. Schmit annonce que M. Alavoine, dont le talent est incontestable et reconnu unanimement, avait projeté une restauration de la cathédrale de Séez ; le projet concernait principalement la chapelle de la Vierge qui est au fond de la cathédrale. M. Alavoine proposait de changer la forme actuelle de cette chapelle, et de la modifier selon le goût le plus condamnable. Il voulait l'établir sur le modèle de la chapelle de la Vierge qui est à Saint-Sulpice, et faire tomber un jour mystérieux sur une statue de Marie. Cette restauration, qui eut un commencement d'exécution, fut suspendue ; mais il serait à craindre qu'on ne voulût la reprendre, et il est opportun que le comité se prononce contre un pareil projet. Il est facile d'employer de l'argent dans la cathédrale de Séez à des travaux plus utiles et plus urgents ; car cet édifice menace ruine de tous côtés.

Le comité espère qu'on ne fera pas dans la cathédrale de Séez une chapelle semblable à celle de Saint-Sulpice. Une pareille faute, excusable du temps de M. Alavoine, serait impardonnable aujourd'hui. Ce n'est pas pour dénaturer les monumens que l'archéologie nationale a fait de si grands progrès depuis quelques années.

ÉTUDE DES MONUMENS.

M. l'abbé Barraud adresse une notice sur les patènes et des réponses au Questionnaire du comité pour les communes d'Abbeville-Saint-Lucien et de Jaulzy. La notice sur les patènes fait suite à celle qui est relative aux calices, et sera, comme cette dernière, insérée dans les Mélanges. On aura ainsi un travail complet sur un objet important de l'archéologie chrétienne. M. Barraud examine les

diverses espèces de patènes, la matière dont elles sont composées, les ornemens qui les décorent, la forme et les dimensions qu'on leur a données. Il y a quelques restes de vitraux peints dans l'église de Saulzy ; le cimetière de la même commune possède une croix en pierre, qui paraît appartenir au quatorzième siècle.

M. Ferdinand de Guilhermy adresse la première partie de la statistique monumentale du département de la Seine. Ce travail embrasse quarante-et-une communes ; trente-cinq font partie de l'arrondissement de Saint-Denis, et six de l'arrondissement de Sceaux. M. de Guilhermy fait précéder la description des monumens de ces quarante-et-une communes par des observations générales pleines d'intérêt, et que le comité regrette beaucoup de ne pouvoir, faute de place, faire insérer dans le Bulletin.

Le comité apprécie la valeur du travail de M. de Guilhermy ; il y a là une statistique que MM. les correspondans pourront prendre pour modèle. Les monumens y sont traités suivant leur importance, et si les dolmens ont paru sacrifiés, par contre, les églises sont décrites en détail. M. de Guilhermy appartient à la nouvelle école des antiquaires, qui étudient les monumens dans les monumens eux-mêmes plutôt que dans les livres, et qui ne reconnaissent qu'une importance secondaire aux traditions populaires, orales ou écrites, concernant l'archéologie. Avec la dernière partie que M. de Guilhermy promet prochainement, on aura la statistique complète du département de la Seine ; ce travail, vu sa valeur, pourra être inséré dans les Mélanges.

M. G.-J. Durand, architecte à Bordeaux, correspondant du comité et membre de la commission historique de la Gironde, adresse une notice archéologique sur la tour de Veyrines à Mérignac. Cette tour, dernier reste du château de ce nom, a vingt mètres de hauteur et dix sur la plus grande de ses faces ; c'est un quadrilatère irrégulier. Le rez-de chaussée contient une seule pièce voûtée en berceau, et qui sert de magasin à foin. Sur la voûte et sur les murailles sont des peintures à fresque exécutées au quatorzième siècle, très incorrectes de dessin, mais recommandables pour l'histoire de l'art. Ces peintures représentent la vie et la mort de Jésus-Christ, saint Christophe portant l'enfant Jésus, saint Georges délivrant une jeune fille et terrassant le dragon qui allait la dévorer. Après l'Ascension, on voit le Christ assis sur un arc-en-ciel,

au centre d'une losange semée d'étoiles et inscrite dans un quatre-feuilles. Dans les lobes du quatre-feuilles sont peints les attributs des évangélistes. Tout autour de cette gloire, des anges font de la musique et jouent de divers instrumens à cordes, à vent et de percussion. Le sol de ce rez-de-chaussée est carrelé en briques rouges où sont figurés, en émail blanc et par incrustation, des aigles, des fleurs de lys, des châteaux de Castille, des rosaces, des étoiles, des entrelacs. M. Durand envoie huit dessins offrant le plan de la tour et la représentation des peintures et du carrelage; des détails nombreux sont donnés sur les couleurs dans la notice manuscrite. Cette partie de la tour, convertie aujourd'hui en grenier à foin, est l'objet d'une certaine attention de la part du propriétaire; cependant ces peintures, qui ont de l'intérêt, souffriront de l'usage auquel sert le monument. Il conviendrait que l'État provoquât des mesures de conservation.

Le comité ne doute pas que la commission historique de la Gironde ne fasse tous ses efforts pour préserver de toute injure un monument aussi curieux. Le département ne pourrait-il pas acquérir cette tour qui renferme des peintures comme il en existe peu en France?

MM. Goze et Dusével adressent l'extrait d'un manuscrit sur les armes des anciennes familles de la Picardie. En marge, M. Goze a joint les écussons découpés en papier selon le style ancien. Un pareil travail sur les familles illustres de chaque province serait très utile à MM. les correspondans. En effet, avec cette espèce d'armorial, et d'après les blasons dont on décore souvent les portes des châteaux et des églises, les monumens et les vitraux, on reconnaîtrait aisément les fondateurs de ces monumens ou ceux à la mémoire desquels ils ont été élevés. Dans ces blasons on peut trouver la date des édifices. MM. Goze et Dusével donnent les écussons de soixante-sept familles qui vivaient en Picardie, du treizième au quinzième siècle. La description des blasons est ancienne et telle que la donne un manuscrit appartenant aujourd'hui à M. le comte A. de Mailly.

Le comité remercie MM. Goze et Dusével et appelle l'attention de MM. les correspondans sur un genre de recherches qui doit profiter beaucoup à l'archéologie monumentale. Le comité, lorsque des renseignemens suffisans lui seront parvenus, pourra publier

un travail ou du moins un manuel sur le blason. Des instructions à cet égard ne seraient pas sans importance. Le comité remercie MM. Goze et Dusével d'avoir, à côté de la description, donné la forme, la couleur et les pièces des écussons.

M. Tournal, correspondant à Narbonne, adresse des renseignements sur des fouilles récentes exécutées dans les environs de Narbonne par les soins de la commission archéologique. Ces fouilles, faites sur divers points, ont été extrêmement fructueuses en objets archéologiques de toute nature et de toute époque. M. Tournal en rédige le catalogue en ce moment. Cet antiquaire envoie en même temps un travail étendu sur les diverses inscriptions recueillies au musée de Narbonne, et dont il avait adressé des estampes en papier. Ce travail est renvoyé à M. Mérimée.

M. Auguste Montié, antiquaire à Rambouillet, adresse un rapport sur des fouilles exécutées par lui dans un cimetière présumé de l'époque mérovingienne. C'est près de Houdan, dans l'arrondissement de Mantes (Seine-et-Oise), dans un lieu dit la Butte des GARGANS qu'existe ce cimetière. M. Montié, qui s'est rendu acquéreur du terrain, a trouvé dans les fouilles, sur un espace de vingt-cinq ares environ, une grande quantité d'objets. Les fosses sont rangées symétriquement. Les corps y sont couchés sur le dos, la face tournée vers l'orient. La tête repose sur une pierre plate; le reste du corps est recouvert de pierres calcaires apportées des localités voisines. De longs clous de fer, gisans aux angles et sur les bords inférieurs des fosses, font présumer que les corps ont été enfermés dans des cercueils de bois. L'inhumation et l'incinération étaient pratiquées à la fois lorsque le cimetière servait. Deux fosses ayant deux mètres sur chaque face renfermaient un poudingue formé de cendres, de charbon de bois et d'ossements humains presque entièrement calcinés, de débris de vases de terre, de verre et de bronze décomposés par le feu. Dans les tombes ont été trouvés des armes, des agrafes, des vases, des bijoux, des médailles. M. Montié décrit ces tombes, les objets qu'il y a découverts; il joint à son texte un atlas de huit planches où sont dessinés des haches, des fers de lances, de flèches et de javelots, des agrafes, des boucles de ceinturons, des lames de sabres et de couteaux, des boucles d'oreilles, des patères, des forces ou ciseaux. Les médailles sont d'Hadrien, de Gallien, de Constant et de Gratien.

Le comité remercie M. Moutié de cette communication qu'il fait classer aux archives ; il encourage cet antiquaire à poursuivre des recherches aussi abondantes en produits.

M. Samazeuilh, correspondant historique, adresse un premier mémoire sur les antiquités de Nérac où il réside ; d'autres travaux sur les églises et châteaux du département de Lot-et-Garonne suivront de près celui-ci. M. Samazeuilh fait dans son mémoire l'histoire des fouilles de Nérac et du procès qui en a été la suite. Un sieur Chrétin, peintre, établi à Nérac, produisit en 1833 des marbres antiques provenant de fouilles pratiquées dans une propriété particulière ; il les vendit aux musées de Nérac et de Toulouse. Les membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres furent persuadés que les sculptures et les inscriptions qui les accompagnaient étaient l'œuvre d'un faussaire. D'autres soutinrent que tout était bien authentique, et qu'un faussaire n'aurait pas perdu son temps à fabriquer des bas-reliefs et des inscriptions pour les vendre moitié moins qu'ils ne lui auraient coûté. M. Samazeuilh, après avoir discuté tous les faits, étudié et décrit les objets mêmes, est d'avis que les sculptures sont authentiques, qu'elles ont été trouvées, non pas dans une propriété particulière, mais dans le lieu dit La Garenne, ancien parc du château de Henri IV. Du reste, les inscriptions seraient fausses et auraient été gravées pour donner une plus grande valeur aux sculptures. L'une de ces sculptures, le quadrigue que possède aujourd'hui le musée de Toulouse, aurait été exécutée, suivant M. Samazeuilh, d'après un modèle ancien qui proviendrait des fouilles de Nérac. Les raisons données par cet antiquaire, à l'appui de son opinion sur cette affaire assez mystérieuse des marbres de Nérac, sont concluantes et semblent résoudre définitivement le problème. M. Samazeuilh se plaint de ce que cet événement ait arrêté les fouilles ; il termine ainsi son mémoire : « Tout est-il dit, tout est-il fait au sujet de ces fouilles ? Faut-il les accepter comme une énigme dont le mot resterait introuvable ? Pourquoi ne passer de nouveau ce mystère dont la science a tant souffert ? Pourquoi ne pas demander aux monumens que la Garenne de Nérac recèle encore un certificat d'authenticité pour ceux que nous possédons déjà ? La mine n'est pas épuisée. La grandeur et l'importance des fondations romaines, qui font chaque jour l'admiration des voyageurs à Nérac, exigent des fouilles complètes. Si, jusqu'ici, les fonds

alloués à la ville de Nérac pour continuer nos fouilles ont à peine suffi à la conservation de ce que nous possédions déjà, ce serait exaucer les vœux de tous les savans que de consacrer d'autres sommes à l'acquisition des terrains où les plus belles mosaïques restent enfouies, ainsi qu'à la reprise de nouvelles fouilles qu'on ne viendrait plus déflorer. »

Le comité s'associe au vœu de M. Samazeuilh; il verrait avec plaisir la reprise de travaux destinés à éclaircir l'affaire des bas-reliefs et à donner à la science archéologique des faits positifs sur un établissement des Romains à Nérac. En conséquence, le comité prie M. le ministre de l'instruction publique de renvoyer à son collègue de l'intérieur le mémoire de M. Samazeuilh; il est à désirer que le gouvernement puisse consacrer une allocation pour entreprendre de nouvelles fouilles dans la Garenne de Nérac et dans les terrains qui recèlent, à ce qu'on croit, des antiquités romaines.

M. Mérimée fait un rapport verbal sur diverses inscriptions adressées au comité. L'inscription envoyée par M. le docteur Godelle, et qui est à Soissons, est connue depuis longtemps; l'interprétation de M. Godelle qui la rapporte à Isis n'est pas admissible; il est à désirer que la pierre où est gravée cette inscription soit recueillie dans le musée de Soissons. — M. Porte, d'Aix, a envoyé l'inscription suivante :

C VAL C F
VICTORINI
IIII VIR AVG

ITEM
EX NVMERO
COLL CENTON
IVLIA MARCNA

COIVGI
PIISSIMO

M. Porte demande si on lit collége ou cohorte dans le premier mot de la sixième ligne; M. Mérimée croit qu'il y a collége, et que le personnage nommé dans l'inscription faisait partie du corps

ou du collège des fabricans de couvertures ou de capotes militaires. — M. Tournai a envoyé de Narbonne des inscriptions estampées en papier avec le plus grand soin ; le succès est complet, et les estampages valent, pour l'étude, les monumens eux-mêmes. M. Mérimée désire que M. Tournai fasse connaître la provenance de ces inscriptions, et envoie la première ligne de chacune d'elles pour qu'on puisse la rapporter à l'estampage. Ces inscriptions sont de l'époque romaine et de l'époque du moyen âge. La première est celle que Millin et Orelli ont publiée. On avait trouvé des fautes d'orthographe dans cette inscription ; mais il résulte des estampages, envoyés par M. Tournai, que ces fautes sont à la charge de Millin et d'Orelli, qui ont mal lu. M. Tournai donne aussi l'inscription célèbre de l'évêque Rusticus. M. Mérimée rappelle qu'il avait proposé, il y a deux ans, de publier un recueil d'inscriptions romaines inédites. L'Académie des inscriptions et belles-lettres, pour terminer un débat qui s'était élevé à ce sujet entre le comité des arts et monumens et le comité des inscriptions, aujourd'hui réuni au comité des monumens écrits, décida qu'elle publierait ce recueil ; mais l'Académie n'ayant pas donné suite à sa résolution, M. Mérimée propose de publier successivement dans le *Bulletin* les inscriptions inédites et intéressantes qui seraient communiquées.

Le comité adopte ; il prie MM. les correspondans d'envoyer des estampages en papier de toutes les inscriptions inédites qui seraient à leur connaissance. Quand l'estampage peut nuire aux inscriptions, il faut se contenter d'un *fac simile*, mais la copie de l'inscription doit être faite avec un soin scrupuleux ; l'interprétation d'une inscription dépend de l'exactitude avec laquelle on la reproduit.

M. Didron ajoute que le comité devrait recueillir petit à petit toutes les inscriptions romaines, gothiques et de la renaissance, disséminées dans les monumens, dans les musées ou les collections particulières, et qui sont inédites. Les inscriptions du moyen âge sont de la dernière importance pour l'archéologie monumentale ; elles servent à dater les édifices et sont la source la plus abondante et la plus authentique pour l'histoire des artistes français. Dans les inscriptions funéraires, dans celles qui relatent des actes de donation, le nom et la qualité des donateurs, il y a une partie importante de l'histoire religieuse, militaire, civile et populaire de la

France. Le comité doit donc faire un appel au zèle de MM. les correspondans, et les prier de donner connaissance de toutes les inscriptions romaines, gothiques et de la renaissance, qu'ils posséderaient, ou sur lesquelles ils auraient des renseignemens.

DIXIÈME SÉANCE.

Mercredi 11 mai 1842.

PRÉSIDENTE DE M. LE COMTE DE GASPARIN.

OUVRAGES OFFERTS :

Par M. le vicomte Léon de Laborde. *Projets pour l'amélioration et l'embellissement du dixième arrondissement de Paris.* Cet ouvrage a pour but de conserver les pavillons de l'Institut, ou du moins de les restaurer dans le style qui les caractérise, d'assainir les abords de l'hôtel de la Monnaie, d'isoler ce monument, et d'obvier à l'encombrement de la rue de Seine. M. de Laborde propose de percer une rue nouvelle qui partirait de Saint-Sulpice, traverserait la Seine et la place Conty à la place de la colonne du Louvre, passerait devant Saint-Germain-l'Auxerrois, et viendrait aboutir à la halle au blé. Ce projet réaliserait des améliorations importantes et désirées.

Au nom de M. Anatole de Demidoff, M. André Durand offre un ouvrage in-folio, ayant pour titre : *Excursion pittoresque et archéologique en Russie par le Havre, Hambourg, Lubeck, Saint-Petersbourg, Moscou, Nijni-Novgorod, Yaroslav et Kazan, exécutée en 1839, sous la direction de M. Anatole de Demidoff, dessins d'après nature et lithographiés à deux teintes par André Durand.* — L'atlas de la première partie de cet ouvrage est composé de trente planches qui représentent principalement les plus beaux monumens des villes désignées plus haut. Le comité distingue surtout la bourse, la tour de l'église Saint-Jacques, et plusieurs maisons de Hambourg, édifices qui datent des quinzième et seizième siècles ; la porte d'Holstein, à Lubeck ; une église en bois, dans un village russe, près de Tzarskoé-Sélo ; une autre église de village, mais en pierre, près de Novgorod. M. Didron fait remarquer que ce dernier monument est entièrement de forme byzantine, à baies cintrées, à abside circu-

laire , mais qu'il est dominé par un dôme sphérique et de forme russe , et qu'il porte sur un de ses flancs un clocher comme ceux que les croisés français ont élevés à Mistra, la Sparte nouvelle. Le comité félicite M. André Durand d'avoir conservé avec soin la forme archéologique des monumens, tout en leur donnant la physionomie pittoresque qui les distingue à un très haut degré.

M. Desmousseaux de Givré, préfet du Pas-de-Calais, transmet un ouvrage publié par M. Harbaville, conseiller de préfecture, sous le titre de *Mémorial historique et archéologique du département du Pas-de-Calais*. Deux vol in-8°.

Par M. le baron de Reiffenberg, directeur de la bibliothèque de Bruxelles, correspondant :

1° *Satire guelfe énigmatique du treizième siècle*; 2° *Extraits de différens écrits du moyen âge*; 3° *Continuation de la revue des manuscrits de la bibliothèque royale*. On remarque dans les extraits treize vers dont l'auteur serait le diable lui-même, et le passage suivant où l'on déclare que Charlemagne avait des géans pour architectes :

DE GIGANTIBUS HILTIGARDIS ET CAROLI.

Com Imperatrix fortunata, semper Hiltigardis dicta,
Campidonæ vixit et machinam incepit,
Ibidem cœnobii ipsius prima die fundationis,
Gigantes sic duos habuit in nomine dictos,
SANCTIMONT et CELEBRANT, ut poetæ nobis scribunt,
Qui strictæ laborarunt ac ibi lapides portarunt;
Unus tantum in die perficiens et solum opere complens
Quanto alias octo viri vix potuerunt niti, etc.

(Voir J. Birckii, *Tractatus de monasterio Campidonensi*, apud Mich. Kuen, *Collectio scriptorum*. Ulmæ 1755, 111, 176.)

Par M. Bourassé, professeur d'archéologie au petit séminaire de Tours :

1° *Notice sur les plus remarquables églises de la Touraine*; 2° *Monumens celtiques de la Touraine*. Dans la notice, M. Bourassé passe en revue trente églises bâties depuis le onzième siècle jusqu'au dix-septième; deux, celles de Pont-de-Ruan et de Cravant, sont antérieures au dixième. M. Didron prie M. Bourassé de faire des recherches sur les artistes qui ont élevé les monumens qu'il décrit ;

on doit retrouver quelque part le nom des architectes, des sculpteurs et des peintres qui ont bâti et décoré Saint-Gatien, Saint-Julien et Saint-Martin de Tours. Les artistes de la renaissance, auxquels on doit les chapelles de Champigny et des Roches, ne doivent pas être absolument inconnus. Le mot *fecit* est écrit trois fois à la voûte de Saint-Julien de Tours; y a-t-il quelque nom d'artiste qui suit ou précède ce mot? On a découvert récemment, dans la cathédrale de Rouen, à la clef de voûte de la dernière travée de la nef, le nom d'un artiste du treizième siècle, gravé dans la pierre en caractères du temps. On lit à cette clef, qui représente l'agneau de Dieu, DURANDUS ME FECIT. On a estampé cette inscription intéressante, et le plâtre en a été placé dans le musée des antiquités de Rouen, par les soins de M. A. Deville, membre non résident du comité. A la notice de M. Bourassé sur les monumens celtiques sont joints des dessins à la mine de plomb représentant les dolmens de Boumiers, de Beaumont-la-Ronce, de Saint-Lazare, de Tizay, et le menhir des Érables, commune de Draché.

Par l'Institut catholique de Lyon, la *Revue* que publie cette société, tome premier, 5^e livraison, mai 1842.

Par M. L. Schneegans, archiviste à Strasbourg, *L'Église de Saint-Thomas à Strasbourg et ses monumens, essai historique et descriptif composé d'après les sources originales*. — M. Schneegans envoie la première partie de son travail, l'histoire; la description s'achève en ce moment. Des lithographies, représentant des vues de l'église et des monumens les plus intéressans qui y sont renfermés, seront jointes à cette publication. M. Schneegans se propose de décrire non seulement l'ensemble, mais encore les détails de l'édifice; l'autel, la chaire, les orgues, les vitraux, les cloches, les monumens funéraires, les diverses inscriptions sépulcrales feront l'objet d'investigations sérieuses.

Le comité applaudit au projet que M. Schneegans a conçu de faire connaître un édifice qui, après la cathédrale, est la plus intéressante église de Strasbourg. M. Schneegans explore les archives et les bibliothèques de Strasbourg pour donner à son ouvrage toute l'importance qu'il mérite; le comité espère, en conséquence, que le nom des architectes, des sculpteurs de tombes et des verriers de Saint-Thomas sera retrouvé dans quelque manuscrit inexploré jusqu'à présent. Le comité ne se lasse pas de recommander spé-

cialement ce genre de recherches à MM. les correspondans.

M. Ph. Hepp, professeur à la faculté de droit de Strasbourg, secrétaire-général de la dixième session du congrès scientifique de France, qui se tiendra à Strasbourg au 28 septembre prochain, adresse le programme des questions qui seront soumises à l'examen du congrès. Dix-sept questions embrassent divers points de l'archéologie proprement dite ; trente-trois questions sont relatives à l'architecture et à l'histoire de l'art.

Le comité ne peut qu'applaudir à une institution qui propage le goût et les connaissances archéologiques.

MOUVEMENT ARCHÉOLOGIQUE.

M. l'abbé Dassy, correspondant historique à Notre-Dame-de-l'Osier (Isère), adresse un rapport qu'il a présenté à Mgr l'évêque de Grenoble pour l'engager à créer dans son diocèse une commission ecclésiastique qui s'occuperait à rechercher, étudier, classer, décrire et conserver tous les monumens religieux propres à intéresser le christianisme, l'histoire, la littérature et les arts. M. Dassy commence par s'applaudir du zèle remarquable dont le clergé fait preuve aujourd'hui pour la conservation et l'étude des anciens monumens ; il signale les diverses institutions archéologiques fondées dans les diocèses de Beauvais, de Lyon, du Mans, de Clermont-Ferrand, de Meaux, de Nevers, d'Auch, de Troyes, de Saint-Flour, et des encouragemens que les chefs du clergé leur donnent ; il signale les services que l'archéologie peut rendre à la religion, et rappelle ce passage d'une circulaire de Mgr le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, alors évêque du Puy : « Souvent la découverte d'un objet d'antiquité, d'une médaille, d'une inscription, d'un débris de nos vieilles cathédrales peut servir à constater une croyance, à réfuter une erreur, à jeter une nouvelle lumière sur quelques passages de l'Écriture, à justifier la chronologie sacrée. » M. Dassy fait sentir la nécessité d'une commission archéologique pour veiller à la conservation des monumens fixes et meubles qui périssent, s'altèrent, ou sont aliénés par ignorance plutôt encore que par mauvais vouloir ou mépris de ceux qui en sont les gardiens et les dépositaires. Sans être aussi riche que les départe-

mens du Nord ou du centre, le diocèse de Grenoble possède des monumens importants, dont quelques-uns sont signalés comme des modèles. A Grenoble, Notre-Dame, la crypte de Saint-Laurent et la chapelle du Palais-de-Justice; à Vienne, Saint-Maurice et Saint-André-le-Bas; près Saint-Marcellin, Saint-Antoine, et près de Bourgoin, Saint-Chef; la chapelle de Marnans dans le canton de Roybon, et celle de Surieu dans le canton de Roussillon, sont des monumens de grande valeur. Outre ces monumens entiers, il y a une foule de fragmens considérable. Il faudrait dresser un inventaire général et détaillé de ces édifices et des objets qu'ils renferment; il faudrait étudier et décrire tout cela, et en nommer des conservateurs permanens. Le diocèse possède plusieurs ecclésiastiques zélés; rien ne serait plus facile que d'en composer une commission qui se réunirait sous la présidence de l'évêque, pour rendre compte des travaux et des découvertes. On commencerait par adresser des questions assez détaillées à tous les prêtres sur les monumens ou les objets d'art et d'histoire qui dépendent d'eux; en conséquence des réponses, une statistique générale serait dressée. Quand les objets précieux seraient signalés, on les étudierait ensuite à loisir. A l'exploration des monumens il faudrait joindre le dépouillement des archives, des manuscrits, des cartulaires, des registres de la fabrique, qui recèlent tant de documens sur la fondation et l'histoire des édifices; les dépôts publics et même privés devraient être consultés. La commission pourrait rédiger un bulletin sur chaque paroisse du diocèse; le bulletin comprendrait l'origine, l'histoire, les institutions, les monumens de cette paroisse. Chaque prêtre fournirait aisément des notes et des documens authentiques. La commission se composerait d'abord de vingt membres, cinq pour chaque arrondissement, afin qu'elle fût représentée sur tous les points. Dix membres seraient chargés plus spécialement du classement, de la description et de la conservation des monumens religieux; aux dix autres membres serait dévolue la recherche des documens historiques. On ne pourrait faire aucune réparation, aucune appropriation dans les églises, sans l'avis préalable de cette commission. L'étude de l'archéologie chrétienne serait recommandée à tout le clergé sorti des séminaires, et les moyens de s'y livrer donnés autant que possible. Il serait utile d'établir dans le grand séminaire, pour les élèves de quatrième année, un cours d'archéologie : par

là, les jeunes prêtres seraient initiés immédiatement à l'intelligence et à l'appréciation des monumens confiés à leurs soins. — Mgr l'évêque de Grenoble a répondu qu'il avait lu avec le plus vif intérêt ce projet de commission archéologique. Le prélat s'était occupé depuis longtemps de cet objet dont on lui rappelait le souvenir, et se proposait d'y donner suite après en avoir conféré avec M. l'abbé Dassy.

Le comité approuve ce projet dont les résultats seront nombreux. Avec une pareille commission, l'histoire de l'Eglise de Grenoble pourra s'écrire dans les plus grands détails, et la conservation des monumens religieux sera complètement assurée. A diverses reprises, le comité a consigné dans son Bulletin archéologique les remarquables avantages que donnerait l'établissement de commissions et de cours d'archéologie; il a provoqué ces institutions dans chacun de nos diocèses, et il se félicite de voir que ses efforts et ses vœux sont à la veille de se réaliser.

ICONOGRAPHIE. — ÉTUDE DES MONUMENS.

M. le baron de Girardot, correspondant historique à Bourges, adresse la seconde partie de la description du portail principal qui décore la cathédrale de Bourges, avec la distinction des portions restaurées. M. de Girardot se propose de suivre ainsi toute la restauration de la sculpture, à mesure que les travaux avanceront. Cette seconde partie contient la description de la voussure de la porte centrale; la première était consacrée au tympan. M. de Girardot regrette que le cinquième et sixième cordon de la voussure n'appartiennent plus à l'archéologie : ces cordons ont été dévastés par une restauration exécutée en 1836. Les efforts de M. Caudron, pour rendre aux grotesques figures qu'on y avait mises une apparence de figures du moyen âge, n'ont pu suppléer à l'ordre qui n'existe plus. Le quatrième cordon était composé de diacres, le cinquième de martyrs, le sixième de différens saints; aujourd'hui rien de cela n'existe; il est impossible de se reconnaître dans une mêlée aussi confuse.

Le comité déplore avec M. de Girardot une restauration qui équivaut à une destruction complète. Malheureusement la cathé-

drale de Bourges n'a pas été, depuis 1836, l'unique victime d'un pareil système de dégradation; beaucoup de nos plus remarquables monumens en ont plus ou moins souffert.

M. Mallay, architecte à Clermont-Ferrand, adresse le calque du plan projeté pour la façade occidentale de la cathédrale de Clermont, en 1498. A cette époque, le gothique flamboyant régnait exclusivement en Auvergne. Le projet de portail appartient exclusivement à cette dernière époque. On lit sur le dessin : **LE PATRON ET POURTRAICT DES PORTAULX ET DE CE QU'IL RESTE A PARACHEVER A L'ÉGLISE DE CLERMONT.** Ce dessin est du plus grand intérêt, car il vient confirmer que les architectes gothiques, avant d'entreprendre une construction, en traçaient le projet avec soin. Les devis, qui ont été sauvés avec ce précieux dessin, établissent les dépenses qui restaient à faire à la fin du quinzième siècle. Ces dépenses s'élevaient à 100,300 livres, aujourd'hui 2,798,370 livres; depuis cette époque, il a été exécuté des travaux pour 5,300 fr. ou 147,870 fr. « Dans la monographie complète de la cathédrale, que je me propose de faire, ajoute M. Mallay, je donnerai un *fac-simile* de ces documens. « J'adresse en outre un calque, grandeur d'exécution, des fresques ou peintures murales de la crypte de l'église de Saint-Cerneuf de Billom, dont je joins le plan et la coupe : ces dessins sont des épisodes de la vie de sainte Catherine. Si mes conjectures sont fondées, des peintures analogues et représentant la vie des saints auxquels elles étaient consacrées doivent exister dans les trois autres chapelles. Cette crypte romane est évidemment de la même époque que celle de Notre-Dame-du-Port de Clermont, d'Issoire, d'Orcival, etc.; mais les peintures conservées sur les parois des voûtes lui donnent un intérêt plus grand. Lorsque les fonds demandés à M. le ministre de l'intérieur, pour sa restauration, auront été obtenus, lorsqu'elle sera déblayée des ossemens qui l'encombrent, je poursuivrai la recherche des autres peintures dont je soupçonne l'existence, et je m'empresserai de faire part au comité des résultats que j'obtiendrai.

« Depuis les premières recherches que j'ai faites, il y a huit ans, sur l'église de Notre-Dame-du-Port de Clermont, j'avais pensé que les cryptes des églises d'Auvergne ne recevaient l'air et le jour que par des ouvertures carrées ménagées dans l'épaisseur des voûtes, reconvertes aujourd'hui par les dalles du pavé, ainsi que

par les marches à jour qui montaient au chœur. J'avais relevé à cette époque le dessin et les dimensions d'un fragment de marche que j'avais trouvé pendant les réparations. Mes recherches dans d'autres églises avaient été infructueuses sur ce point; partout de nouveaux escaliers avaient remplacé les anciens. Mais à l'église de Saint-Cerneuf de Billom, j'ai été plus heureux; j'ai trouvé une marche intacte, et mon opinion première a été confirmée. Le dessin que j'adresse en offre la preuve. D'après la disposition particulière de la crypte de Saint-Cerneuf, j'ai été conduit à penser que, dans ces enfoncemens placés à l'ouest des cryptes, et sous les marches à jour du chœur, on mettait les tombeaux des martyrs qui se trouvaient par conséquent exposés à la vue et aux prières des fidèles. Je soumetts sommairement au comité ces idées générales que je me propose de développer plus tard dans un mémoire qui suivra la monographie de la cathédrale dont je recueille les matériaux, et à laquelle je consacre les instans de liberté que me laissent mes travaux et le cours d'archéologie dont je me suis chargé au grand séminaire. »

Le comité remercie M. Mallay de cette communication; ces calques du projet de portail et des fresques de Saint-Cerneuf seront classés aux archives. Le comité désire que la crypte de Saint-Cerneuf soit débadigeonnée avec le plus grand soin, puisqu'on a la certitude de trouver des peintures sous la chaux du badigeon.

M. Tournal, secrétaire de la commission archéologique de Narbonne, correspondant, adresse des notes et des dessins sur des sculptures chrétiennes qu'il a étudiées en Italie, à Lyon et à Narbonne. A la cathédrale de Pise, sur un des panneaux de la porte de bronze, qui date des dernières années du douzième siècle, on voit Jésus-Christ ailé sortant du tombeau. Au monastère de Cimier, près de Nice, une sculpture du quatorzième siècle montre Jésus en croix et portant également des ailes. A Pise, Jésus-Christ baptisé par saint Jean est plongé dans le Jourdain jusqu'au cou. A Pise, l'âme de Marie, après sa mort, est représentée sous la figure d'un petit enfant emmaillotté. A Ravenne, sur un sarcophage placé devant l'église Saint-Nicolas, Jésus imberbe foulé aux pieds un lion et un dragon. Dans le petit baptistère de Santa-Maria-in-Cosmedin, à Ravenne, le Christ imberbe est dans le Jourdain jusqu'à la ceinture. Saint Jean-Baptiste tient un *pedum* ou bâton

de berger, et pose la main sur la tête du Christ. On voit à côté un vieillard à barbe blanche, le bras appuyé sur une urne et tenant à la main une plante aquatique. C'est la personnification du Jourdain. Rien de fixe pour la couleur des vêtemens du Christ, de la Vierge ou des saints. A Sainte-Praxède, sur une mosaïque des premières années du neuvième siècle, Jésus-Christ porte une tunique et un manteau jaunes; à Saint-Marc de Rome, qui date de la même époque, il a la tunique et le manteau violets. Les canthares ou vases destinés aux purifications jouent un très grand rôle dans les monumens funéraires des premiers siècles du christianisme. A Narbonne, dans l'église Saint-Paul, un jugement dernier se déroule sur un chapiteau roman. Les élus sont à la droite du Christ et les damnés à gauche. Ce bas-relief est fruste et empâté de badigeon. Des animaux fantastiques, des dragons, des serpens s'enlacent autour des membres des damnés et les dévorent. M. Tournal n'a pas encore trouvé un seul nom d'artiste à Narbonne. Les archives de l'archevêché et des églises de cette ville ont été détruites; celles de la mairie ne renferment aucun document de ce genre. Les vitraux de la cathédrale n'offrent pas un seul monogramme, pas une seule signature. Cependant quelques fenêtres portent les armes du chapitre, qui sont d'argent à une croix de gueules. Ces armes sont cantonnées des lettres W. H. V; faut-il voir dans ces sigles une signature d'artiste?

Le comité accueille ces renseignemens avec intérêt. M. Didron fait observer que le Christ baptisé par saint Jean n'est ordinairement dans le Jourdain que jusqu'à la ceinture; c'est un fait curieux que de voir le corps entier dans l'eau. En Grèce, on rencontre fréquemment Jésus-Christ ailé. Les Grecs représentent Jésus en auge, et l'appellent tantôt le maître des archanges, tantôt l'ange de la grande volonté, tantôt Emmanuel, et, dans ces diverses circonstances, ils lui mettent de grandes ailes aux épaules. Les Instructions sur l'iconographie chrétienne en donneront des exemples. Chez nous, on ne représente Jésus ailé que quand il apparaît à saint François recevant les stigmates; alors le Christ est en séraphin et porte trois paires d'ailes. On voit à Notre-Dame-du-Port, à Clermont, sur un chapiteau, l'ame de Marie emmaillotée et portée dans les bras du Christ; presque toujours cette petite ame est nue ou vêtue d'un costume de femme. Le Jourdain personnifié

est fréquemment représenté aux onzième, douzième et treizième siècles; les exemples en sont nombreux. On a même décomposé le Jourdain en deux affluens, comme la Tamise l'est en réalité, pour en former un fleuve et un nom uniques. Chaque affluent a été personnifié en un individu tenant une urne qu'il verse aux pieds de Jésus : JON est à droite du Christ, DANUS est à gauche. Un dessin de ce sujet, tiré d'un manuscrit du neuvième siècle, est donné dans les Instructions sur l'iconographie, à l'histoire de Dieu le père, page 186. La grande majorité des faits prouve que les artistes du moyen âge n'attachaient aucune idée symbolique aux couleurs : Jésus-Christ, la Vierge, les saints, des figures allégoriques, les autres personnages portent des vêtemens dont la couleur n'est aucunement symbolique. Il n'en faut pas moins constater cette couleur avec le plus grand soin, parce que des faits nouveaux peuvent se produire; d'ailleurs, dans certaines circonstances, surtout à l'époque carlovingienne et au quinzième siècle, le symbolisme des couleurs a joué un rôle qui, bien que limité, n'est pas sans importance. — Il est probable que les sigles qui accompagnent les armes du chapitre sur les fenêtres de Saint-Just, cathédrale de Narbonne, appartiennent non pas à l'artiste verrier, mais au donateur de ces verrières. Ce donateur a dû être un archevêque ou un chanoine; les trois lettres signalées par M. Tournal feront retrouver son nom. Il faudrait faire des recherches à cet égard.

M. l'abbé Lacroix, clerc national à Rome, correspondant, adresse des renseignemens sur la croix constellée de la mosaïque qui décore l'abside de Saint-Apollinaire *in classe*, à Ravenne. M. Lacroix a étudié et dessiné sur les lieux cette mosaïque. Ciampini (*vetera Monumenta, pars prima*, tab. 24) donne un dessin de la croix, avec une inscription en cinq lettres qui la surmonte. Gori (*Thesaurus veterum diptychorum*, tome III, page 22) donne également une gravure de cette croix. Mais Gori a vu dans l'inscription IXOC et Ciampini IMDVC ; l'un a lu en grec et l'autre en latin. Pour Gori, le mot ἰχθῆρ (poisson) fait allusion au Christ qui est quelquefois symbolisé par le poisson; pour Ciampini les cinq lettres sont des sigles et signifient $\text{IMMOLATIO DOMINI JESU CHRISTI}$. Mais on ne rend pas compte du V, si c'est un V toutefois et non un Y. D'ailleurs on donne deux lettres pour le premier mot et une seule pour les trois autres. M. Lacroix annonce qu'on lit très visiblement, et

certainement $\text{IX}\Theta\text{YC}$, avec la circonstance du X se rapprochant du x (cappa) minuscule à cause de la courbure donnée aux branches de cette lettre. La croix géminée repose sur une auréole circulaire, ou *clypeus*, à fond d'azur semé d'étoiles d'or. Ces étoiles sont au nombre de quatre-vingt-dix-neuf, et M. Lacroix pense qu'elles désignent les quatre-vingt-dix-neuf justes pour lesquels il y a moins de joie dans le Paradis que pour la conversion d'un seul pécheur. Cette interprétation convient peut-être au génie de l'époque ; mais on ne peut l'admettre que très difficilement. La croix géminée et constellée est visiblement là comme le symbole de Jésus transfiguré en présence de Moïse et d'Élie représentés sous forme humaine, et des apôtres Pierre, Jacques et Jean figurés par trois brebis placées sur une montagne. La brebis seule, représentée à droite de Jésus, serait saint Pierre ; les deux autres, à gauche, les frères Jacques et Jean. — M. Lacroix promet d'adresser incessamment des renseignemens sur la chaire ou $\text{PYRGO}\varsigma$ (à cause de sa forme de tour) de la cathédrale de Ravenne, œuvre de l'archevêque Agnellus. Cet archevêque est mort en 763 ; on voit sur sa chaire l'inscription suivante : $\text{SERVUS DEI AGNELLUS EPISCOPUS HUNC PYRGUM FECIT}$.

Le comité remercie M. Lacroix de ces renseignemens ; il accueillera avec intérêt ceux qui lui sont promis sur la chaire d'Agnellus. L'inscription $\text{IX}\Theta\text{YC}$, qui domine la croix géminée de Ravenne, est de la plus haute importance ; elle semble trancher la question relative au poisson comme symbole du Christ et la résoudre affirmativement. Le comité prie M. l'abbé Lacroix de vouloir bien faire des recherches sur les artistes français qui ont exécuté des travaux en Italie comme Bonaventure et Mignot à Milan, comme Richard Taurigny à Pavie, Guillaume de Marseille à Assise, Jacques d'Angoulême à Rome ; il faut poursuivre à l'étranger la trace de nos artistes, pour démontrer l'influence que nous avons pu avoir sur le développement de l'art du moyen âge. Il ne serait pas sans intérêt non plus, afin de compléter l'histoire de l'art, de recueillir les inscriptions relatives aux artistes anciens inconnus à Vasari, et dont les noms sont peints et gravés sur une foule de monumens. M. Albert Lenoir communique, à cette occasion, les inscriptions suivantes qu'on lit à Saint-Jean-de-Latran :

* $\text{UBERTUS MAGISTER ET PETRUS EJUS FRATER}$
 $\text{PLACENTINI FECERUNT HOC OPUS}$.

Cette inscription est sur une des portes ; la suivante se lit au-dessus du porche :

NICOLAUS ANGELI FECIT HOC OPUS.

Les deux premiers artistes sont de la fin du douzième siècle ; le dernier paraît être du onzième.

M. Comoy, architecte de la ville de Saint-Claude, écrit que l'opinion généralement accréditée à Saint-Claude est que la cathédrale de cette ville date de 1480. M. Comoy, s'appuyant sur divers textes historiques, croit que ce monument appartient au quatorzième siècle. Tout récemment, en faisant exécuter des réparations à la sacristie de la cathédrale, qui a remplacé l'ancienne chapelle dite de Neuville, on trouva, sous le plancher, un pavé en dalles, semblable à celui du reste de l'église. Au milieu de ces dalles se trouvait une grande pierre tumulaire où se voit gravée la figure en pied d'un religieux encadré par une niche que surmontent deux clochetons. En haut deux anges, ailes étendues, soulèvent une draperie au milieu de laquelle est debout l'ame du mort, petite figure entièrement nue et joignant les mains. Cette gravure est d'un bon dessin et d'une exécution remarquable. Deux écussons, représentant une fleur de lys barrée de gauche à droite, occupent les coins inférieurs de cette tombe autour de laquelle on lit : HIC JACET VENERABILIS FRATER JOHANNES DE COROBARTO PRIOR NOVILLE, QUI OBIT ANNO DNI MILL^o CCCC. Cette pierre enlevée, on a trouvé une fosse en maçonnerie enduite au mortier, renfermant d'abord un squelette ; puis, sous une couche de terre de quelques décimètres d'épaisseur, gisaient une foule d'autres ossements humains, parmi lesquels M. Comoy a compté quarante-cinq crânes. Ce prieur de Neuville est le même qui, en 1395, donna cent livres d'or et un revenu de trente-trois florins d'or pour la fondation d'une messe. Cette dalle est-elle contemporaine de l'église ou antérieure à la chapelle où elle est, et, dans ce cas, apportée d'un autre lieu ? La fosse est-elle la sépulture de la famille de Neuville ou celle des abbés du monastère de Saint-Claude dont les restes auraient été réunis dans cet endroit après la construction de la chapelle ? Un plancher devant recouvrir ce dallage de la sacristie, M. Comoy demande s'il ne conviendrait pas de mettre dans un lieu apparent la pierre tumulaire du prieur

de Neuville ; quelle place faudrait-il lui donner ? M. Comoy fait un dessin de cette tombe et se propose de l'adresser au comité en même temps qu'un estampage de trois inscriptions fort difficiles à lire et qui sont sculptées sur les panneaux des stalles de la cathédrale. Ces stalles , dues au ciseau de Jean de Vitry , sont un des plus beaux morceaux de la sculpture du moyen âge. Les sujets qu'on y voit appartiennent à des événemens historiques ou à la fantaisie. Plusieurs scènes allégoriques ont été dictées par un esprit de satire plein de verve et d'imagination. Dans une monographie qu'il prépare sur la cathédrale de Saint-Claude , M. Comoy se propose de décrire ces stalles avec les détails nécessaires.

Le comité prie M. Comoy d'adresser un dessin ou un estampage en papier de la tombe du prieur Corobart , avec un dessin de la chapelle où est cette tombe et d'une travée de la cathédrale ; on jugera ainsi de l'époque de l'église et de la tombe. On trouve des tombes antérieures , d'un ou même de plusieurs siècles , à la construction des édifices où elles sont placées. Saint-Ouen de Rouen , qui est du quatorzième siècle , renferme des dalles du treizième. On conservait tout ce qu'on pouvait lors d'une reconstruction. La dalle de Corobart devrait rester où elle est ; mais si un plancher est nécessaire et doit la cacher , il vaut mieux la placer dans quelque chapelle de la cathédrale. Il faudrait qu'une inscription rappelât le lieu d'où on l'a tirée. Le comité accueillera les estampages que promet M. Comoy ; il prie M. Comoy de lui envoyer sur les stalles de Saint-Claude tous les renseignemens écrits ou graphiques dont cet architecte pourrait disposer.

M. Doublet de Boisthibault , correspondant historique à Chartres , envoie l'estampage de l'inscription gravée sur le tombeau de Chalétric , évêque de Chartres. A l'époque où le tombeau fut découvert , on lisait SEPTEMBRIS sur l'inscription ; depuis on y a substitué le mot D'OCTOBRIS ; OCTO a remplacé SEPTEM. La liturgie plaçant la mort de saint Chalétric aux nones d'octobre , voilà ce qui aura probablement commandé cette substitution. Le surplus de l'inscription ne présente aucune altération.

M. Auguste Montié adresse la copie d'une pièce trouvée par lui dans les archives du domaine de Rambouillet , qui donne l'état du comté de Montfort-l'Amaury au commencement du quatorzième siècle. Cette pièce a pour titre : « Double de la lettre du partage

faict entre Yolent en son vivant duchesse de Bretagne et contesse de Montfort l'Amaulry avesques Jehanne sa seur aussy contesse de Roucy, filles de excellente dame Beatrix jadis leur mère et contessé de Dreux et de Montfort d'Amaulry. » C'est le 17 mai 1317 que s'est fait ce partage. Cette pièce est la première des titres de propriété du château de Rambouillet.

Le comité, dans le neuvième numéro de son Bulletin, page 158, a donné un état curieux du comté de Montfort en 1627 ; la pièce que communique M. Moutié est plus curieuse encore. Le comité la renvoie au comité des monumens écrits qui peut avoir intérêt à la connaître.

M. Bottée de Toulmon fait un rapport verbal sur divers documens relatifs à la musique ancienne adressés par plusieurs correspondans.

L'envoi de MM. Belhomme et Porte n'a pas l'intérêt qu'on y avait attaché. Les notes carrées et superposées dont parle M. Porte datent tout au plus du quatorzième siècle, et sont du plain-chant simplement ; leur superposition n'a pas de rapport avec l'harmonie. On dispose ainsi les notes du plain-chant pour gagner de la place. Les instrumens de musique sculptés sur des sarcophages d'Arles, et dont M. Huart, directeur du musée de cette ville, envoie des dessins, sont une citharre, une ancienne lyre et deux orgues. Les orgues sont pneumatiques et non hydrauliques ; mais l'état fruste de l'un ne permet pas de voir si deux personnages qui le font aller soufflent dans des tubes ou appuient sur des leviers. Ce sont des leviers probablement, parce qu'une personne ne pourrait avoir assez de force de respiration pour fournir à la consommation nécessaire. A Constantinople, à la base de l'obélisque de Théodose, on voit évidemment des enfans robustes montés sur des soufflets. MM. les correspondans sont priés d'envoyer un dessin et une description de tous les anciens instrumens de musique qu'ils pourraient connaître. Les monumens figurés, les sculptures, les vitraux, les émaux en renferment un très grand nombre ; il faudrait arriver à en connaître toutes les variétés.

M. Mérimée propose au comité de remercier MM. les correspondans qui ont envoyé des renseignemens sur des inscriptions. Il faudrait leur recommander de ne pas traduire ces inscriptions, mais d'en envoyer surtout le texte, soit en *fac simile*, soit en estampage

sur papier. L'estampage doit toujours être préféré lorsqu'on peut le prendre sans nuire au monument qui porte l'inscription.

CONSERVATION ET RESTAURATION DES MONUMENS.

M. le ministre de l'intérieur écrit qu'il a donné des ordres pour que le bureau de la voirie urbaine prenne les mesures les plus promptes, afin de faire réformer l'alignement qui menace la maison de la rue de Tambour, à Reims. Cet édifice, connu sous le nom de Maison des Musiciens et sous celui d'hôtel des Comtes de Champagne, excite l'intérêt de l'administration; M. le ministre fera connaître le résultat des mesures qui seront prises.

Le comité espère que l'on conservera à la ville de Reims un édifice qui en fait incontestablement un des ornemens les plus curieux.

M. Cros, correspondant à Carcassonne, réclame la conservation et l'entretien des anciennes fortifications de Carcassonne; il annonce qu'il est question de modifier la curieuse église de Rieux-Mérinville.

Le comité prie M. le ministre de l'instruction publique de renvoyer à M. le ministre de la guerre les renseignemens de M. Gros sur les murs de Carcassonne. Ces fortifications intéressent au plus haut degré diverses époques de notre archéologie militaire.

Relativement à l'église de Rieux-Mérinville, M. Mérimée annonce que le ministère de l'intérieur avait eu l'intention de ramener ce monument à son plan ancien. Un projet fut dressé dans ce but; mais il aurait fallu abattre des chapelles bâties à des époques postérieures sur les côtés de l'église, et rendre, d'une manière ou d'une autre, à la paroisse les chapelles qu'on lui enlèverait et dont elle a besoin. On avait donc songé à faire précéder l'église ancienne par une nef de même style; mais alors on dénaturait le monument, et l'on préféra laisser les choses dans leur état actuel. Une réparation peu intelligente, un grattage ont été exécutés dans l'église. Mais ce grattage n'a point affecté les colonnes ni les chapiteaux; il n'a entamé que les murailles qui sont tout unies. Du reste, cette opération a été condamnée par le gouvernement.

Le comité se félicite de la résolution qu'a prise M. le ministre de l'intérieur de laisser l'église de Rieux-Mérinville dans son état

actuel. Les chapelles ajoutées après coup peuvent altérer le plan ancien , mais elles sont l'expression d'idées et de besoins nés à des époques successives , et que l'antiquaire comme l'historien ont toujours intérêt à reconnaître et expliquer.

M. Varcollier annonce que le conseil municipal de Paris a fait tous les fonds nécessaires pour peindre complètement Saint-Germain-des-Prés. MM. Victor Baltard et Hippolyte Flandrin sont chargés de ce travail, le premier pour l'ornementation , le second pour les figures. On veut rappeler, par des peintures sur fond d'or, que l'église s'appelait autrefois Saint-Germain-le-Doré.

Le comité espère que les peintures projetées seront en harmonie avec l'architecture qui est romane d'ensemble , mais complexe dans les diverses parties qui constituent cette église. Saint-Germain-le-Doré est antérieur au Saint-Germain d'aujourd'hui , et les descriptions que nous en possédons ne s'appliquent en aucune façon à l'église actuelle. Avant de procéder à la restauration intérieure de Saint-Germain , il est indispensable de faire des études , non pas dans les textes , ni dans les livres d'érudition qui traitent de cette église , mais dans les monumens eux-mêmes , surtout dans ceux qui sont aussi rapprochés que possible de Saint-Germain , pour l'époque de leur construction et le style de leur ornementation ; il convient de prendre , pour les appliquer à un monument français de l'Ile-de-France, des exemples tirés des monumens de notre pays et de la contrée qui avoisine Paris. L'ornementation empruntée à l'Italie vaudrait presque autant que de l'architecture grecque employée pour refaire de l'architecture chrétienne. Le comité insiste pour qu'on ne se presse pas trop de restaurer Saint-Germain , et pour qu'on sache bien auparavant ce que le débadigeonnage, qui va s'opérer dans plusieurs grandes églises , pourra donner de renseignemens sur la décoration des édifices religieux , romans et gothiques.

M. Teste d'Ouet, correspondant historique à Donnemarie (Seine-et-Marne), désire , conformément au vœu du comité, qu'on dresse des inventaires dans tous les établissemens publics , et qu'on applique aux églises la loi du 13 juillet 1829. M. d'Ouet signale , en attendant l'application de cette loi , un reliquaire en filigrane et une tête de Vesta qui existent dans l'église de Mons , canton de Donnemarie, département de Seine-et-Marne. Cette tête de Vesta, d'un

travail extrêmement remarquable, est sculptée sur un médaillon ; M. le curé de Mons l'a fait encadrer dans le socle d'une croix et a changé Vesta en Vierge Marie. Non loin de Mons, passait une voie romaine près de l'église de Lizines. On a fait de cette voie une route et on l'a fouillée en divers endroits. C'est dans une de ces fouilles que fut trouvée la tête de Vesta.—M. d'Ouet réclame contre l'usage inconvenant auquel on fait servir les façades latérales de la cathédrale de Strasbourg. Contre les flancs de ce grand édifice sont appliquées des boutiques assez sales où se vendent des marchandises de toute espèce. Ce sont les plus pauvres marchands qui louent ces échoppes. Les administrateurs de la fabrique ne devraient pas tolérer une pareille profanation. M. d'Ouet signale deux jolies statues de marbre blanc exécutées par Ohnmacht, célèbre statuaire de Strasbourg ; il serait convenable d'acheter et de placer ces statues dans un musée de Paris.

Cette dernière partie de la communication de M. d'Ouet est renvoyée à M. le ministre de l'intérieur. A M. le ministre de la justice et des cultes est renvoyé ce qui concerne la cathédrale de Strasbourg, la tête dite de Vesta et le reliquaire en filigrane qui sont dans l'église de Mons. Il serait utile que M. le ministre recommandât spécialement ces objets aux soins de M. le curé de Mons ; en l'absence d'une loi sur les églises, il faudrait au moins faire des recommandations particulières.

M. le baron de Crazannes, sous-préfet de Castelsarrasin, membre non résident, adresse un rapport sur l'église paroissiale, ci-devant collégiale de Beaumont de Lomagne (Tarn-et-Garonne). Cette église aurait besoin de réparations auxquelles la commune est hors d'état de subvenir.

Le comité, pour apprécier l'importance du monument et la nature des travaux qu'il faudrait y faire, a besoin de consulter les plans, coupes et élévations que M. de Crazannes promet d'envoyer.

RESTAURATION DE NOTRE-DAME DE PARIS.

Mgr l'archevêque de Paris écrit que le gouvernement a l'intention de restaurer la cathédrale de Paris. Cette restauration a pour objet : 1^o de réparer les dégradations extérieures de l'édifice et toutes celles qui peuvent compromettre sa solidité ; 2^o de donner

aux chapelles les ornemens dont elles sont susceptibles. C'est sur ce second objet que le prélat attire l'attention du comité et réclame des avis officiels. Mgr l'archevêque prie le comité de rédiger un programme où seraient indiquées la nature et la forme des ornemens à placer dans les chapelles ; il s'empresserait d'appuyer de son suffrage auprès de l'administration les conseils que le comité donnerait.

M. le comte de Montalembert annonce que, lors des dernières prédications faites à Notre-Dame par M. l'abbé de Ravignan, la foule qui se portait à Notre-Dame remarqua avec peine que la cathédrale de Paris, une des premières églises de France, était dans un déplorable état d'abandon et de malpropreté. On conçut un projet de souscription dans le but d'approprier l'édifice d'une manière plus convenable. Autorisé par Mgr l'archevêque, M. de Ravignan fit, du haut de la chaire, un appel à la générosité de ses auditeurs ; une somme de 5,000 francs fut recueillie presque immédiatement. Pour régler l'emploi de cette première somme et de celles qui pourraient arriver ultérieurement, une commission fut nommée avec l'agrément de Mgr l'archevêque. Le prélat entreuint M. le garde des sceaux de ce qu'on avait fait jusqu'alors et des projets qu'on méditait. Le ministre répondit qu'il approuvait la souscription et l'emploi qu'on voulait en faire, mais que le gouvernement songeait à la restauration extérieure et intérieure de Notre-Dame ; que cette pensée, du reste, n'excluait pas celle de la souscription dont il verrait le succès avec plaisir. En conséquence de cette déclaration, le conseil de fabrique fut convoqué et discuta la nécessité de faire rédiger un programme de restauration. M. Godde, architecte, assistait à la séance ; il fit connaître que des projets de restauration avaient été faits il y a vingt ans, alors qu'il avait restauré la façade septentrionale de Notre-Dame. Il proposa de reprendre ces projets et d'appliquer au midi le procédé mis en œuvre au nord ; le mastic aurait été employé dans les futurs travaux comme il l'avait été il y a vingt ans, comme il l'a été l'année dernière encore. Un membre de la fabrique fit observer que la restauration exécutée au flanc septentrional avait dénaturé le caractère de l'édifice. Des contreforts saillans avaient été aplanis ; les moulures anciennes avaient fait place à des moulures nouvelles et étrangères au style gothique ; les feuilles et animaux d'ornemen-

tation avaient été altérés ; des cuvettes carrées, comme il n'en a jamais existé, avaient remplacé les gargouilles anciennes. Le mastic, inconnu aux artistes gothiques, ne devait jamais être substitué à de la pierre dont la nature et le grain sont tout autres. On ne pouvait donc restaurer Notre-Dame comme on l'avait fait il y a vingt ans, comme on l'a recommencé il y a un an encore. Un programme nouveau et totalement différent était nécessaire. MM. les fabriciens, membres du comité des arts et monumens, demandèrent que le comité fût consulté pour donner un programme purement archéologique et indépendant des dépenses que coûterait la restauration de Notre-Dame et de la personne qui pourrait être chargée de ce travail important et plein de difficultés. C'est en conséquence de cette décision, prise par le conseil de fabrique, que Mgr l'archevêque de Paris a prié le comité de donner un avis. M. de Montalembert pense qu'il est prématuré peut-être de restaurer Notre-Dame, le plus important édifice de toute la France, non pas en lui-même, mais pour l'influence que la restauration exercera. On n'est pas encore assez instruit pour bien faire un pareil travail. Cependant, quoi qu'on fasse, cette restauration aura lieu ; elle est demandée, elle est imminente. Elle se fera au dedans et au dehors. Il convient donc que le comité donne des avis sur une restauration complète, afin de conjurer tout ce qu'on pourrait faire de nuisible au monument. Mgr l'archevêque ne consulte que sur la restauration intérieure et l'appropriation des chapelles ; mais, comme le programme qu'on sollicite est entièrement historique et tout moral, il n'y a aucun inconvénient à rédiger un programme complet. Quand on ne donne pas d'ordres, mais seulement des conseils, il est utile de le faire avec tous les développemens nécessaires. L'extérieur est tellement lié à l'intérieur par les principes communs qu'embrasse la restauration, qu'on ne peut ainsi les séparer l'un de l'autre.

M. Schmit fait l'historique des divers projets relatifs à la restauration de Notre-Dame, rédigés à diverses reprises depuis 1825 ou 1826. C'est surtout depuis 1830 que le gouvernement s'est le plus occupé de la cathédrale de Paris. M. Schmit, lorsqu'il était chef de division au ministère des cultes, avait proposé de nommer une commission chargée de préparer un projet de restauration et d'en surveiller l'exécution.

M. du Sommerard ajoute que le comité doit répondre avec empressement à la marque de confiance que Mgr l'archevêque donne en demandant un programme sur la restauration de Notre-Dame. Le comité n'a pas à discuter les voies et moyens, mais seulement les procédés de cette restauration. Il faut rédiger un programme qui soit d'accord avec le monument; c'est une question importante, très difficile, et qu'il faut méditer longuement. Relativement à l'appropriation et à l'aménagement des chapelles, il conviendrait d'aviser aux moyens d'acheter des meubles anciens, des retables, des autels, des boiseries, comme on en expose tous les jours en vente. Un retable important qu'on placerait dans une chapelle serait un centre autour duquel le reste se grouperait; il déterminerait peut-être la nature et le style de la décoration de cette chapelle. Un meuble ancien aura toujours plus de valeur qu'un meuble exécuté tout nouvellement. On ferait ainsi de Notre-Dame une sorte de musée plein d'intérêt.

M. le président fait observer qu'avant de discuter sur la restauration de Notre-Dame, il convient d'avoir une base, un rapport sur chaque article duquel le comité établira une discussion suivie. Il faut donc qu'une commission rédige au préalable un rapport sur la restauration. Cette commission est nommée par M. le président.

ONZIÈME SÉANCE.

Mercredi 25 mai 1842.

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE GASPARIN ;

VICE-PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE MONTALEMBERT.

OUVRAGES OFFERTS.

Par M. E. de Billy : *Essai sur les noms de lieux*. — C'est aux 106 communes qui composent l'arrondissement d'Orléans que cet *Essai* s'applique spécialement.

Par M. L. Dussieux, répétiteur d'histoire à l'École militaire de Saint-Cyr : *Essai sur l'histoire de l'érudition orientale*. — Ce travail contient des détails bibliographiques assez étendus sur l'archéologie orientale. M. Dussieux annonce que, nommé récemment répétiteur d'histoire à l'École militaire de Saint-Cyr par M. le ministre de la guerre, il a l'intention de donner une place à l'archéologie monumentale dans les leçons qu'il est appelé à faire aux élèves de Saint-Cyr. — Le comité félicite M. Dussieux d'une pareille résolution. L'archéologie des monumens militaires rentre directement dans l'enseignement historique donné à Saint-Cyr, et celle des monumens religieux et civils doit faire partie désormais de l'histoire générale.

Par M. Léonce de Lamothe : *Notice sur la chapelle souterraine de la Libarde, près de Bourg* (Gironde). A cette notice imprimée est jointe une notice manuscrite sur la chapelle des ducs d'Aquitaine, à Condat, près de Libourne.

Par M. le vicomte Léon de Laborde, au nom de M. Reinaud, membre de l'Institut de France : *Notice sur deux ouvrages relatifs à l'architecture des Arabes et des Maures, publiés par M. Girault de Prangey*. — Page 9 de la *Notice*, on lit ce qui suit relativement

aux mosaïques : « Les mosaïques étaient appelées par les Grecs du nom général de *τάπητας*, d'un mot qui signifie construction en petits cailloux. Les Arabes, en adoptant ce genre de décoration, firent usage du mot *fesfysa*, qui est la reproduction évidente du grec ; leurs écrivains s'accordent à dire que cette branche de l'ornementation était d'origine chrétienne. Ainsi, d'après la chronique arabe du patriarche Eutychius, lorsque les musulmans envahirent pour la première fois la Palestine, ils trouvèrent l'église de Bethléem, qui avait été bâtie par les soins de sainte Hélène, ornée de *fesfysa*. Suivant Ibn-Sayd, une des conditions de la paix conclue au commencement du huitième siècle, entre le khalife Valid et l'empereur de Constantinople, fut que le dernier fournirait une certaine quantité de *fesfysa* pour la décoration de la mosquée de Damas, que le khalife faisait construire en ce moment. Enfin Edrisi, dans sa description de la mosquée de Cordoue, affirme que l'enduit qui couvre encore les murs de la Kibla, fut envoyé de Constantinople vers le milieu du dixième siècle à Abdérame III par l'empereur Romain II. »

CONSERVATION DES MONUMENS.

A l'occasion d'un passage du dernier procès-verbal où le comité exprime le vœu que les flancs de la cathédrale de Strasbourg soient débarrassés des boutiques qui déshonorent cet édifice et peuvent en compromettre la conservation, M. le vicomte Héricart de Thury demande que l'expression de ce vœu s'étende à la plupart de nos grands édifices religieux qui sont dans la position de la cathédrale de Strasbourg. Il est utile que le comité rappelle, pour le blâmer et en provoquer la cessation, ce genre de servitude si funeste à nos monumens.

M. Leprévost ajoute que le besoin de débarrasser les églises des échoppes qui y sont adossées se fait sentir avec plus d'empire que jamais. Les propriétaires ou les locataires de ces bâties adhérentes aux édifices historiques vont jusqu'à creuser des caves et des commodités sous les monumens ; ils entaillent les contreforts et même le nu des murs ; ils dirigent quelquefois sur les fondations les eaux ménagères et pluviales. Tout le monde est d'accord, l'administration et les particuliers qui s'intéressent aux monumens historiques,

pour faire cesser un pareil abus ; mais on rencontre de graves difficultés. C'est sur presque tous les points de la France qu'il faudrait débarrasser nos édifices ; mais les échoppes qui leur nuisent ont été concédées dans le principe pour des sommes minimales , et aujourd'hui on ne pourrait les acquérir qu'à un prix très élevé.

M. Schmit ajoute qu'on a été jusqu'à pratiquer une alcôve dans l'intervalle des contreforts de la cathédrale de Bayeux. Au Mans , à l'église de la Couture, on a voulu évincer un propriétaire qui avait établi un trou à fumier entre les contreforts de l'église ; le propriétaire a résisté et prouvé qu'à la révolution on lui avait cédé le sol jusqu'au nu du mur. Dans certains pays, on a même décidé, par devant les tribunaux , que le mur des églises était mitoyen.

M. Robelin fait observer que la plupart des individus qui sont venus se loger autour des édifices publics et appuyer des baraques aux murs des monumens ont usurpé un droit qu'ils n'avaient pas ; ils pourraient être expropriés même sans indemnité. Rigoureusement, comme l'a dit M. Dupin aîné, dans une lettre publiée dans le Bulletin du comité, onzième numéro, page 281, ils n'ont pu acquérir aucun droit par prescription. Lorsqu'ils ont acquis légitimement, ils empiètent presque toujours sur le terrain concédé, et vont jusqu'au nu du mur, quand ils ne devraient affleurer que les contreforts. Dans ce cas , le devoir de l'État et de l'administration des fabriques est de rentrer dans ce qui leur appartient. A ces propriétaires légitimes on peut toujours imposer l'obligation de ne pas détériorer les monumens auxquels ils sont adossés. Des inspections, annuelles au moins , devraient prévenir tout empiètement et prescrire les moyens de faire écouler les eaux sans nuire aux édifices. Un état des lieux ainsi dressé, le gouvernement pourrait ensuite, selon les circonstances, acquérir les constructions appliquées contre les monumens, pour les démolir ; tout propriétaire, qui refuserait de vendre, serait frappé par la loi de l'expropriation forcée. La certitude d'être exproprié a fait tout récemment dégager le périmètre extérieur de la cathédrale de Sens.

Ces avis et renseignemens complètent ceux qui ont été donnés en 1840 et 1841 (cinquième et onzième numéros du Bulletin , pages 212 et 281) ; le comité en ordonne l'insertion au Bulletin de cette année.

M. le ministre de l'intérieur, auquel avait été renvoyée une lettre

de M. Emile Sagot sur la tour de l'église d'Auxonne, écrit qu'il a adressé un extrait de cette lettre à M. le ministre des travaux publics, en le priant de vouloir bien la communiquer au conseil des bâtimens civils, lorsque ce conseil devra s'occuper du projet de reconstruction de la tour.

Le comité espère que la tour d'Auxonne sera rebâtie dans le style qu'elle avait autrefois.

M. le ministre de l'intérieur renvoie le mémoire de M. Porte sur l'abbaye de Sylvacane. Des extraits de ce travail ont été faits pour conserver les renseignemens qu'il sera utile de consulter. Un architecte a été envoyé sur les lieux pour examiner la valeur de l'édifice et apprécier les dépenses qu'entraînerait la consolidation des ruines.

M. Demesmay, député du Doubs, sollicite auprès de M. le ministre de l'intérieur le classement de l'église et du cloître de Montbenoit parmi les monumens historiques qui ont droit aux subsides du gouvernement. L'édifice, qui intéresse l'art et l'histoire des montagnes du Jura, est dans un mauvais état. Une somme de douze mille francs est jugée nécessaire pour la consolidation; il en faudrait vingt mille pour une restauration complète, et l'entretien annuel est estimé devoir s'élever à huit cents francs. La commune de Montbenoit ne possède aucun revenu; pour satisfaire à ses dépenses ordinaires, elle est obligée de s'imposer des centimes communaux.

Renvoi de cette lettre à M. le ministre de l'intérieur.

Des habitans de Merléac (canton d'Uzel, Côtes-du-Nord) dési-reraient voir transférer la paroisse de l'église actuelle, qui est incommode, trop petite et toute moderne, dans la chapelle dite de Saint-Léon, qui date du quatorzième siècle, est spacieuse, ornée de vitraux anciens et de peintures sur bois. Cette chapelle, abandonnée depuis long-temps, aurait besoin de réparations pour être appropriée au culte et, dans tous les cas, pour être soustraite à des dégradations qui s'aggravent chaque jour. A la description de la chapelle Saint-Léon, dite aussi de Saint-Jacques, est joint un dessin qui en fait voir le chevet. Ce chevet est rectiligne et non circulaire; il est percé d'une très grande fenêtre remplie de vitraux peints où est figurée la Passion.

Renvoi à M. le ministre de la justice et des cultes, qui dis-

pose d'un crédit spécial pour l'appropriation des monumens religieux.

M. Hubert, correspondant historique à Charleville, adresse un rapport historique et descriptif sur l'église de Carignan (Ardennes). Ce monument date de diverses époques; tous les siècles, depuis le douzième jusqu'au dix-septième, y sont représentés. Il est urgent de faire des travaux de consolidation, et la commune ne peut y suffire; un secours de deux mille francs serait nécessaire.

Ce rapport, adressé à M. le ministre de l'intérieur, ne peut manquer d'être pris en considération; l'église de Carignan mérite de l'intérêt.

ÉTUDE ET RECHERCHE DES MONUMENS.

M. Ferdinand de Guilhermy, correspondant historique, écrit :
« Une commission choisie par le comité historique des arts et monumens vient de visiter la cathédrale de Paris et de faire replacer dans une des chapelles du chevet la statue sépulcrale de l'évêque Matiffas de Bucy, enfouie dans une cave depuis près de cinquante ans. Indépendamment de cette figure couchée sur la tombe du prélat, il en existait une autre qui représentait le même personnage debout à l'entrée de la chapelle où se trouvait le monument funéraire. Cette seconde effigie a été détruite; mais la pierre, qui lui servait de base et qui porte une inscription très bien conservée, est en ce moment déposée dans un des magasins de l'église royale de Saint-Denis. Voici l'inscription telle que je l'ai copiée à Saint-Denis; elle a le mérite de fixer d'une manière précise l'époque de construction des chapelles du chevet de Notre-Dame :

Ci est le ymage de bonne memoire Simō

Matiffas de Bucy de le esveschie de Soissons jadis esvesques de Paris par qⁱ furent fundees

Premierement ces trois chapeles ou il gist en l'a de grace m^{cc} lⁱⁱⁱ et xvi et puis l^e fit
Toutes les autres envürü le ceur de ceste église. Pies pour lui.

Cette inscription est complètement inutile à Saint-Denis; il est à désirer qu'on la restitue à l'église qu'elle intéresse si directement.

Le comité s'associe à ce vœu; il prie M. le ministre de renvoyer cette lettre de M. Guilhermy : 1° à M. le ministre des travaux publics, de qui dépend Saint-Denis; 2° à M. le ministre des cultes qui

a Notre-Dame de Paris dans ses attributions. Il conviendrait de replacer la statue de Matiffas de Buci sur un lit de marbre, ainsi qu'elle était autrefois, et de mettre à côté l'inscription qu'on a transportée à Saint-Denis. Le fondateur des trois principales chapelles du chevet de Notre-Dame mérite d'être honoré convenablement ; sa place naturelle est dans la chapelle de Saint-Nicaise qu'il a fondée. C'est, du reste, le lieu qu'il occupait avant la révolution. Après avoir fait enlever la statue de la cave où on l'avait jetée pendant la révolution, la commission nommée par le comité l'a déposée dans la chapelle voisine de celle de Saint-Nicaise, ne pouvant la remettre dans la chapelle de Saint-Nicaise elle-même, qui est occupée par le petit chœur des chanoines. Les fondateurs de nos cathédrales ont droit à tous nos respects ; il faut honorer la statue en marbre de Matiffas de Buci comme la statue en bronze de l'évêque Évrard qui a fondé Notre-Dame d'Amiens.

M. Leprévost fait observer que le nom bizarre de Matiffas existe encore en Normandie ; il signifie badigeonneur. Il y a un singulier rapprochement entre la signification de ce mot et le goût de construction qui distinguait Matiffas de Buci.

Au nom de M. Mathon, bibliothécaire de Neufchâtel (Seine-Inférieure), M. Ch. Lenormant offre : 1^o une vue intérieure de la chapelle du château de Mesnière, près de Neufchâtel ; 2^o le calque d'un vitrail de l'église de Saint-Waals de Bailleul ; 3^o l'estampage en papier d'une inscription qui se lit au pourtour du tombeau désigné comme celui de Jean de Bailleul. La chapelle de Mesnière est de la renaissance ; elle est ornée d'un vitrail du seizième siècle, où est figuré l'un de ces TRIOMPHES si fréquemment reproduits en sculpture ou en peinture sur verre à l'hôtel Bourgtheroulde et dans les églises de Rouen. On voit adossées aux piliers les grandes statues des quatre évangélistes dont chacun est caractérisé par son attribut. Le vitrail de l'église de Saint-Waals représente un homme et une femme priant à genoux. L'homme, habillé en soldat, porte une croix ancrée sur sa tunique de surtout ; des fleurs de lis règnent sur la bordure. Ces deux personnages sont deux donateurs, comme on en voit beaucoup sur les vitraux du moyen âge ; rien n'autorise à croire que ce soit Jean de Bailleul ni sa femme. Quant à l'inscription, elle se lit difficilement ; il serait utile d'en avoir un *fac simile* fait avec soin et un estampage exécuté par la voie humide, avec

une brosse et une éponge. On confronterait l'estampage au *fac simile*, et l'on parviendrait sans doute à lire l'inscription entière. Jean de Bailleul est un personnage assez mystérieux et sur lequel on n'a rien de précis ni de vraiment historique. On l'a fait roi d'Écosse et roi d'Ivetot; on a dit qu'il était mort au château Gaillard et à Saint-Waals de Bailleul. On ne peut rien affirmer à ce sujet.

M. Leprévost ajoute que ce sont des historiens modernes qui font mourir Jean de Bailleul au château Gaillard. Bailleul est mort à Saint-Martin-le-Gaillard (arrondissement de Neufchâtel), à ce qu'on croit; de là est venue l'erreur.

Le comité remercie M. Mathon de cette communication; il désirerait obtenir un *fac simile* et un nouvel estampage de l'inscription.

M. le comte de Belleval, correspondant historique à Abbeville, envoie cinquante-deux questionnaires remplis de réponses; les cinquante-deux communes sur lesquelles on donne des renseignements archéologiques font toutes partie du département de la Somme et de l'arrondissement d'Abbeville. M. de Belleval a fait imprimer à ses frais cinq cents exemplaires du questionnaire qu'il a envoyés aux maires ou aux desservans de toutes les communes de l'arrondissement et de plusieurs communes du département de la Somme. Plusieurs réponses sont déjà revenues; d'autres sont attendues. M. de Belleval, qui s'est réservé de traiter d'Abbeville sous le rapport de l'archéologie et de l'art, enverra au comité les documents qu'il a recueillis. Il désirerait, pour dresser la statistique monumentale qu'il prépare, avoir un modèle et obtenir la statistique monumentale de Paris.

Le comité remercie M. le comte de Belleval de cette communication considérable. Il fait classer aux archives les questionnaires répondus; il accueillera avec empressement les documents promis encore. Le comité prie M. de Belleval de faire, dans les archives d'Abbeville, des recherches sur les artistes auxquels on doit Saint-Wulfran; il doit être possible de trouver des renseignements là dessus.

M. le comte de Mellet, membre de la commission archéologique de la Marne, adresse des instructions qu'il a fait insérer dans le Journal de l'arrondissement d'Épernay, sur les caractères de l'architecture du moyen-âge: ces instructions peuvent être utiles aux maires et aux desservans des campagnes. M. de Mellet partage en

roman et gothique tout le système architectonique qui a régné en Champagne depuis les premiers siècles de notre ère jusqu'à la renaissance. Le roman y est divisé en trois phases principales qui prennent le nom de primaire, secondaire et tertiaire ou de transition ; le gothique s'y partage en ogival à lancette, ogival rayonnant, ogival flamboyant. Dans cette classification, M. de Mellet a eu le bon esprit de supprimer l'expression impropre de style byzantin, qui ne convient nullement à notre architecture d'aucune époque. Il apprend à quels caractères on distingue ces diverses formes de notre art monumental. M. de Mellet annonce que Mgr l'évêque de Châlons a également adressé une circulaire au clergé de son diocèse, en sorte que le département de la Marne est aujourd'hui l'un de ceux où l'on se préoccupe le plus de l'étude et de la conservation des monumens. M. de Mellet annonce, en outre, qu'il vient de visiter l'église de Baye (arrondissement d'Epernay). Sous le sanctuaire de cette église est une crypte où furent déposés, vers 480, les restes de saint Alpin, septième évêque de Châlons. En 860, le corps du saint fut retiré de la crypte et transporté à Saint-André de Châlons, l'église de Saint-Alpin actuelle. Saint Alpin naquit et mourut à Baye. La crypte est bien conservée. « Je ne puis ni ne veux dire, ajoute M. de Mellet, que depuis 480 ce souterrain n'ait pas subi de modifications ; je n'en sais rien. Je constate seulement qu'il est de notoriété que là a été la sépulture du saint : je n'en ai trouvé la preuve ni écrite ni imprimée ; le bréviaire de Châlons n'en dit rien. La disposition de la crypte est curieuse. L'église est précédée d'un très joli porche ogival, aussi large que la nef ; il est simple, mais bien conservé et d'une facture élégante. L'église actuelle doit être, dans ses parties les plus anciennes, du douzième siècle au plus tôt. J'ai deux choses à y faire encore remarquer : une cuve octogonale en pierre dure, qui était le baptistaire ou plutôt la cuve des fonts anciens avant que sa forme massive ne l'eût fait reléguer dans un coin du porche, il y a quelques années. Peut-être cette cuve est-elle assez récente ; peut-être sa forme massive et primitive annonce-t-elle une grande ancienneté. J'ai engagé le curé à ne pas la laisser inutilement se dégrader, jusqu'à plus ample examen. De plus, dans le cimetière, une statue de la Vierge, assise dans un fauteuil et tenant dans ses bras l'enfant Jésus. Le buste et la tête de cette statue, en pierre peinte encore, sont longs ; les traits

sont calmes et ont de la dignité ; un grand manteau agrafé sur la poitrine recouvre en partie une longue robe à ceinture. La Vierge a un demi-mètre de hauteur ; tout l'ensemble est bien conservé, sauf le corps de l'enfant ; dont la partie supérieure manque. Je serais porté à donner à cette statue la même ancienneté qu'à plusieurs parties de l'église, et à la croire du douzième siècle. Je suis toujours surpris des richesses que renferment les plus humbles communes de notre pays. »

M. Didron fait observer que la découverte d'une crypte dans le département de la Marne n'est pas sans intérêt ; car, dans tout l'arrondissement de Reims, dans les cent-quatre-vingt-une communes qui le composent, il n'en existe qu'une seule ; l'arrondissement de Châlons n'en possède peut-être pas quatre. Plusieurs cimetières de villages renferment, comme celui de Baye, le groupe de la Vierge assise et tenant l'enfant Jésus : ces groupes sont presque tous du quatorzième ou du quinzième siècle ; si celui de Baye est du douzième, il n'en est que plus curieux. M. le comte de Mellet devrait être prié d'en envoyer un dessin, ainsi que de la crypte, des fonts baptismaux et du porche de Baye.

M. Pernot, peintre, membre de la commission archéologique de la Marne, adresse une notice manuscrite sur le château de Joinville, sur les tombeaux qu'il renfermait et le monument élevé par les ordres du roi, dans le cimetière de la ville, aux restes des sires et des princes de Joinville, le 13 septembre 1841. M. Pernot a été chargé de faire élever ce monument, qui réhabilite la mémoire de plusieurs illustres personnages. M. Pernot soumet au comité, comme complément de sa notice, un carton renfermant plusieurs dessins calqués sur des traits assez imparfaits, faits à la plume par un chanoine de l'église Saint-Laurent de Joinville. Ces dessins représentent les intéressans tombeaux des sires et des princes de la maison de Lorraine, de Joinville et de Guise, tels qu'ils existaient quelque temps avant leur destruction, en 1793. Sans ces dessins il ne resterait plus aujourd'hui la moindre trace du tombeau de l'historien de saint Louis, Jean, sire de Joinville, fils de Simon de Joinville et de Béatrix de Bourgogne, né en 1224 et mort en 1319. On voit en outre le tombeau d'Anselme de Joinville, sénéchal de Champagne, fils de Jean, sire de Joinville ; le sénéchal est sculpté entre ses deux femmes, Laure de Sarrebruch et Margue-

rite de Vaudemont. Les autres dessins représentant : 1° l'intérieur du caveau où étaient les cercueils des princes de Joinville et de la maison de Guise ; 2° le cénotaphe de Ferri 1^{er} de Lorraine et le tombeau de Marguerite de Joinville ; 3° le tombeau de Ferri II de Lorraine, mort en 1472, et de sa femme ; 4° le tombeau d'Henri de Lorraine, évêque de Metz ; 5° le tombeau de Claude de Lorraine et d'Antoinette de Bourbon ; 6° la vue des tours qui fortifiaient Joinville et du clocher de l'église ; 7° le château de Joinville en 1789, d'après le plan déposé à l'hôtel-de-ville ; 8° deux vues de l'hôpital Sainte-Croix de Joinville, fondé par Antoinette de Bourbon et son fils, le cardinal de Lorraine ; 9° *le portraict ou plan de la ville de Joinville avec le château*, de 1550 à 1590, d'après Belleforest (*Cosmographie universelle*) ; 10° le plan de l'ancienne église collégiale de Joinville ; 11° la porte latérale de l'église Notre-Dame de Joinville (seizième siècle) ; 12° le catafalque élevé dans l'église de Joinville à la mémoire des princes, le 13 septembre 1841 ; 13° la vue du monument élevé sur les restes des sires et princes de Joinville ; 14° le *fac simile* de l'inscription placée dans le cimetière de Joinville, sous la tombe de marbre, seul fragment des tombeaux qu'on voyait autrefois dans la chapelle collégiale du château.

Il serait à désirer que la notice et les dessins fussent publiés ; il y a là tous les élémens d'une monographie pleine d'intérêt. La tombe du sire de Joinville et la statue couchée du célèbre historien, qui la dominait, sont particulièrement curieuses. On devrait élever un monument spécial à la mémoire d'un des premiers historiens de notre pays. Le comité félicite M. Pernot d'avoir été choisi par le roi pour relever l'unique débris qui restât des tombeaux des sires et princes de l'ancienne maison de Joinville. La notice sera classée aux archives.

M. Louis de Portalon, correspondant historique à Béziers, adresse le dessin d'une agrafe en cuivre découverte auprès du chevet de l'église de Douch, commune de Rosis, arrondissement de Béziers. En fouillant au chevet de l'église où était l'ancien cimetière, on a découvert plusieurs squelettes rangés sur une seule ligne, la tête appuyée contre le mur de l'église. Sur le crâne de l'un d'eux était l'agrafe qui représente un dragon mordant à la gorge un lion qui paraît couronné ; la queue du dragon s'enroule et se termine en feuillage ; l'agrafe entière était dorée. A la forme des animaux, à

celle des zigzags et dents de scie qui la décorent, M. Lenormant la croit de la fin du douzième siècle.

M. Didron ajoute que le lion et le dragon se défiant, s'attaquant, sont un sujet fort commun au moyen âge. M. du Sommerard possède un ivoire qui a servi de cadre à un miroir provenant de la Sainte-Chapelle de Paris, et où l'on voit également un dragon et un lion. Au revers du miroir sont sculptés un roi et une reine, qu'on croit être saint Louis et Marguerite de Provence, entourés de leurs fils et de leurs filles. Le roi, qui est assis, foule aux pieds un lion; la reine, assise également, pose les pieds sur un dragon. C'est, du reste, ce qu'on remarque fréquemment sur les tombeaux de Saint-Denis et sur les dalles sépulcrales d'abbés, d'évêques, de prêtres, de moines, qui pavent plusieurs de nos églises. Il est probable que le lion et le dragon si souvent figurés sur les monumens du moyen âge, où ils sont foulés aux pieds des hommes sages ou puissans, et où quelquefois ils se déchirent mutuellement, ont une signification analogue au même groupe que le Christ écrase en vertu du texte *conculcabis leonem et draconem*.

M. Rouard, bibliothécaire de la ville d'Aix, correspondant, envoie des renseignemens détaillés sur les fouilles d'antiquités reprises dans les quartiers de l'ancienne colonie d'Aix; des mosaïques importantes ont été découvertes, ainsi qu'une charmante statuette en marbre blanc presque transparent.

M. Auguste Leprévost lit le rapport suivant : « Le comité des arts a renvoyé à notre examen une lettre de M. Jal, membre du comité des monumens écrits, concernant les inscriptions et noms de l'ancienne et de la nouvelle cloche du beffroi de Boulogne-sur-Mer. Ces inscriptions ont été consignées dans le premier numéro du Bulletin, deuxième volume, page 43. M. Morand, archiviste de la ville de Boulogne et correspondant des comités, en exprimant le regret qu'on eût pris dans la nouvelle inscription le mot *estourmie* pour le nom propre de la cloche, tandis que, suivant lui, il signifie en général *éveil* ou *alarme*, avait rapporté la totalité de l'ancienne inscription à l'appui de cette réclamation. M. Jal ne croit pas pouvoir admettre la signification proposée par M. Morand et la dérivation d'*estourmie* du mot teutonique *sturm* (*tempête, éveil, alarme*), qu'à condition qu'on le décomposera en deux autres, *estourm* et *mie* (*minime*), de manière que le composé qui en ré-

signifierait *point d'alarme* ; cependant il aimerait mieux y voir *estour* et *mie*, qu'il interpréterait par *mon histoire*, c'est-à-dire *ceci est mon histoire*. Ce mot serait, dans le premier cas, un vœu de paix ; dans le second, un simple préambule. Notre confrère, quel que soit le choix qu'on fasse entre ces deux étymologies, blâme et combat la méprise consignée dans l'inscription nouvelle, où *estourmie* est représenté comme le nom propre de l'ancienne cloche. Sur ce dernier point, notre opinion est conforme à celle de MM. Jal et Morand. Il est constant que le nom particulier, le nom de baptême (si nous pouvons nous exprimer ainsi) de l'ancienne cloche était Jean :

« Al à nom Jehans. »

« Mais quant à la signification du mot *estourmie*, nous ne pouvons admettre ni aucun des deux sens, ni même les décompositions proposées par notre confrère. Nous n'avons pas connaissance qu'il ait jamais existé, dans un dialecte français quelconque, un seul exemple soit de négation, soit de pronom possessif soudés et incorporés à la suite du substantif, comme il faudrait l'établir ici. D'un autre côté, non-seulement le substantif *estourmie*, mais encore le verbe *estormir*, sont sans cesse employés non-seulement dans les récits, mais encore dans les actes du moyen âge. Il suffit de parcourir Ducange aux mots : *stormus*, *stormenum*, *storum*, *stramila*, *stremila*, *strumila*, *strumus*, *strumum*, *sturma*, pour se convaincre qu'*estourmie* signifie ici cloche d'alarme, cloche de beffroi, tocsin dont la destination était d'appeler les citoyens aux armes et non à la prière, comme les cloches d'église. On sait que le droit de posséder une cloche militaire était l'un des plus importants qui fussent concédés aux communes par leurs chartes de création. Il est donc tout naturel que le premier mot qu'on rencontre dans l'ancienne inscription de la cloche de Boulogne soit *estourmie*, puisque c'était là son nom générique. Aussi pensons-nous que l'inscription de la nouvelle cloche aurait pu être conçue ainsi : « Jean est mon nom ; ainsi était appelée l'*estourmie* que je remplace, etc.... » M. Jal a complètement raison de relever la faute commise dans l'inscription nouvelle par l'attribution du nom de Jean à l'un des fondeurs, tandis qu'il appartient manifestement à

la cloche, comme nous venons de le voir. Nous pensons également que la date consignée dans l'un des vers de l'ancienne inscription doit être lue : mil trois cent et quarante-trois, et qu'elle se rapportait à une refonte de la cloche. Par conséquent l'inscription moderne renferme encore trois inexactitudes qu'on aurait évitées par la rédaction suivante :

Lisos père et fils l'avoient refondue en 1343.

« Quant à l'interprétation que notre collègue propose du mot *chieus*, auquel il donne le sens de *chéant*, tombant, nous regrettons de ne pouvoir encore ici nous rencontrer avec lui. *Chieus* nous paraît l'équivalent picard du pronom démonstratif contemporain plus usité, *cil*, celui-ci. Quoique nous soyons en dissentiment sur quelques points avec M. Jal, nous pensons qu'il a droit, ainsi que M. Morand, aux remerciemens du comité pour avoir appelé son attention sur les inexactitudes que présente l'inscription de la cloche du beffroi de Boulogne. Peut-être l'éveil donné sur cette discussion engagera-t-il à l'avenir les autorités locales à apporter plus de soin dans la composition des inscriptions, et même à les soumettre à l'examen des personnes versées dans ce genre de critique. Nous ne doutons pas que le comité n'en vit avec plaisir la multiplication partout où il y a un souvenir local à préserver de l'oubli, et ne s'empressât d'aider de ses conseils les autorités locales qui les réclameraient pour l'accomplissement de cette bonne œuvre. »

DOCUMENTS SUR LES ARTISTES DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE.

M. Louis Raynal, correspondant historique à Bourges, écrit qu'on lit dans un acte de 1224, contenant remise de la mortaille par le chapitre de Bourges à ses hommes demeurant dans la même ville, une assez longue liste de ces hommes au milieu desquels figurent les suivans :

PETITUS DE VOILLE CHARRIER ET FRATER EJUS GIRAUDUS DE CORNOSSA MAGISTER SIMULACRORUM. — LI FLAMANS, MAGISTER DE CAPSA. — MARTINUS LAPTOMUS.

Suivant M. le baron de Girardot, *de Cornossâ* doit signifier de

Cornuse, paroisse et aujourd'hui commune du Berri. C'est dans le grand cartulaire de Saint-Etienne, vol. I, f° 65 verso, que M. Raynal a trouvé ces noms. M. Didron fait remarquer que *magister simulacrorum*, maître des figures, des statues, des images, est une appellation unique jusqu'à présent, aussi bien que celle de maître de la chasse, maître de l'orfèvrerie, *magister de Capsa*. Quant à Laptomus c'est pour *Lathomus*, tailleur de pierre, architecte, ainsi que Jean de Chelles est qualifié sur l'inscription qu'on lit au portail méridional de Notre-Dame de Paris. On doit noter encore que la porte de Saint-Urcin, qui est à Bourges, a été sculptée par un Giraud, ainsi que le déclare l'inscription : *Girauldus fecit istas portas*. Ce Giraud n'est pas le même assurément que le maître des statues du treizième siècle, car il y a deux ou trois cents ans entre eux ; mais c'est peut-être son ascendant.

Le comité verrait avec le plus grand plaisir que M. Raynal continuât un genre de recherches, qui doit être si profitable à l'étude de l'art et des artistes du moyen âge.

M. le baron de Girardot signale en outre un nommé TAURY comme entrepreneur du tombeau de Charles VI et de la reine Isabelle de Bavière.

M. l'abbé Texier, curé d'Auriat, correspondant, ajoute à la liste des trente artistes limousins, sur lesquels il a déjà envoyé des renseignements, le nom de PIERRE DANTENA, Parisien, qui vivait au treizième siècle, et était sacristain de l'église Saint-Augustin-lez-Limoges qu'il avait bâtie. Son épitaphe dit :

Fecit opus clarum magno sumptu tabularum.

B. VIDAL est l'auteur des coupes d'or émaillées, données par Grégoire XI en 1378. Un autre émailleur porte le nom de M. LYDON.

M. Texier transcrit l'inscription suivante qui rappelle le nom d'un prêtre du quinzième siècle, DENYSOT, également orfèvre et émailleur :

Ici gist sous ceste grande lame
Denysot prêtre ; Dieu a grappé son ame.
De Meaux en Liège vralment fut natif.
Subtil orfèvre.....

L'an quatre cents mil soixante et six? dix
Priez Dieu qu'il soit en Paradis :

M. Texier ajoute qu'il vient d'acquérir une collection de chartes, de sceaux et de pièces historiques relatives au Limousin. Le dépouillement de ces documens lui permettra d'augmenter la liste des artistes limousins du moyen-âge ; il se propose d'étudier la condition sociale de ces artistes et l'origine des ressources nombreuses dont ils purent disposer pour l'exécution des monumens qu'on leur doit. Ce travail sera prochainement adressé au comité.

M. Auguste Moutié, membre de plusieurs sociétés archéologiques, écrit : « Le comité des arts a plusieurs fois émis le vœu que des recherches fussent faites dans les anciennes archives pour recueillir les noms des artistes du moyen-âge et de la renaissance, et que le résultat de ces recherches lui fût adressé. J'ai compulsé avec un soin scrupuleux les archives du domaine de Rambouillet, et j'ai trouvé dans une pièce de procédure le nom, inconnu jusqu'ici, d'un architecte de la renaissance. J'ai fait un assez long extrait de cette pièce que je m'empresse d'adresser au comité. » Non-seulement dans cet acte on nomme un architecte, mais encore deux maîtres maçons, trois maîtres charpentiers, deux maîtres arpentiers et un personnage qui n'est pas qualifié ; en tout neuf personnes. — Le comité remercie M. Moutié de cette communication intéressante qui trouvera sa place dans la publication qu'on prépare ; il ne saurait trop encourager des recherches qui promettent d'être très fructueuses.

M. Dusével, membre non résident des comités historiques, adresse un troisième mémoire intitulé : *Recherches historiques sur les maîtres des œuvres, entailleurs, peintres, verriers, brodeurs et orfèvres de la ville d'Amiens, et sur les divers ouvrages exécutés par eux dans les quatorzième, quinzième et seizième siècles*. M. Dusével avait déjà fourni au comité une masse considérable de documens sur les artistes du moyen âge et sur leurs œuvres ; il vient, par ce nouvel envoi, d'augmenter beaucoup l'importance de ce genre de recherches. M. Dusével fait connaître, dans son troisième mémoire, SOIXANTE-SEIZE artistes ainsi répartis : VINGT architectes et ingénieurs militaires ; SEPT sculpteurs en pierre ; SEPT sculpteurs en bois, appelés alors huchers, ou bahutiers, ou charpentiers de la

petite cognée ; TREIZE peintres en tableaux proprement dits ; TROIS peintres sur verre ; QUATRE miniaturistes ou enlumineurs ; UN écrivain ; six brodeurs ou peintres en tapisserie ; QUINZE orfèvres , parmi lesquels un Riquier Haulroye , déjà cité parmi les peintres. Cette série importante d'artistes se suit depuis 1370 , où maître PIERRE LARGENT construisit les tours de la cathédrale d'Amiens , jusqu'en 1597 , époque où ERARD , ingénieur militaire , construisit la citadelle d'Amiens. Ce mémoire de M. Dusével est d'une importance majeure.

Le comité prie M. le ministre de remercier M. Dusével de cette communication , et d'encourager ce membre à continuer des recherches aussi utiles. En explorant les archives d'Amiens , M. Dusével a exhumé les nombreux documens qu'il envoie ; on peut espérer faire de nouvelles découvertes en dirigeant les investigations sur d'autres séries de manuscrits. Il est à présumer qu'on pourra prochainement écrire une histoire assez complète des artistes du moyen âge et de la renaissance dans la ville d'Amiens. Le comité s'applaudit d'un pareil résultat et fait un appel nouveau à MM. les archivistes et bibliothécaires auxquels il recommande fortement ce genre de recherches. Il faut que la France montre , comme l'Italie , qu'elle est soigneuse de la gloire des artistes qui l'ont illustrée. Le comité se félicite de pouvoir ajouter aujourd'hui QUATRE-VINGT-QUATORZE noms nouveaux d'artistes divers à ceux qu'il possède déjà.

M. Didron ajoute que M. Achille Deville , membre non résident des comités historiques , a déjà publié des documens nombreux sur des architectes , sculpteurs et peintres qui ont exécuté des travaux à Rouen , pendant le moyen âge et surtout la renaissance ; ce membre mettrait volontiers à la disposition du comité les autres renseignemens qu'il possède , qui ne sont ni moins nombreux , ni moins importants , et qui concernent d'autres artistes. M. Deville possède un inventaire de tous les objets d'art que le cardinal d'Amboise avait réunis au château de Gaillon ; il a un état complet des dépenses qui ont été faites pour la construction de ce riche édifice. Les noms des artistes qui ont travaillé à ce palais , le taux des honoraires qui leur étaient alloués sont spécifiés quelquefois avec des détails importants.

RESTAURATION DE NOTRE-DAME DE PARIS.

M. le comte de Montalembert annonce que la commission de restauration de Notre-Dame s'est transportée dans la cathédrale samedi dernier, 21 mai, pour discuter sur place le système qu'il conviendrait d'adopter dans les restaurations à faire dans Notre-Dame. La commission s'est d'abord rendue chez M. Gilbert, gardien des tours, qui possède en portefeuilles des dessins anciens de l'intérieur, de l'extérieur et des dépendances de Notre-Dame. La commission a fait un choix de ceux de ces dessins qui pourraient fournir des éclaircissements sur une future restauration des parties mutilées ou détruites. En visitant l'intérieur de la cathédrale, la commission est descendue dans une cave où gisait depuis cinquante ans la statue de Matiffas de Buci, dont il a été question plus haut. L'année dernière, M. Gilbert avait signalé cette statue au comité, dans une lettre qui fut renvoyée à M. le ministre de l'intérieur; le ministre ayant répondu qu'il ne pouvait disposer dans le moment de l'argent nécessaire pour faire replacer la statue, la commission, séance tenante, fit remonter à ses frais cette figure qu'on a placée provisoirement dans la chapelle voisine de celle où Matiffas de Buci avait autrefois son tombeau. Lorsqu'on réparera Notre-Dame, il sera facile de reposer la statue à la place qu'elle occupait avant la révolution; on pourra refaire le mausolée tel qu'il existait il y a cinquante ans. Après avoir examiné avec soin l'intérieur de Notre-Dame, la commission a été unanimement d'avis qu'il fallait, avant de procéder à toute autre restauration, commencer par débadigeonner l'église entière. Cette opération est facile; une somme de trente à quarante mille francs, au dire de MM. les architectes, membres de la commission, suffira pour enlever de toute l'église les couches de badigeon qui la déparent. On est sûr de retrouver des peintures dans beaucoup d'endroits; aux transepts la peinture perce le badigeon en diverses places. Non-seulement les sculptures étaient peintes, comme le prouvent deux anges qui sont dans la croisée et qu'on a débadigeonnés complètement, mais encore le nu des murs. Les découvertes auxquelles on doit s'attendre frapperont vivement les regards et encourageront le gouvernement et les particuliers à subvenir aux frais de restauration. Pendant

qu'on débadigeonnera, les antiquaires et les artistes auront le temps de faire des études sérieuses et de préparer des projets pour une restauration convenable. En attendant, la commission a reconnu qu'il serait facile de rendre au chœur son aspect primitif et de le débarrasser des marbres et des tableaux qui le déshonorent. Les colonnes du sanctuaire ne sont pas entièrement engagées dans les plaques de marbre dont Louis XIV les a fait revêtir; un tiers au moins est totalement libre. Les chapiteaux ont conservé un tiers de leur ornementation, en sorte que, le marbre enlevé, il sera facile de refaire, avec les feuilles qui restent, les feuilles disparues, à supposer qu'elles n'existent plus et ne soient pas encaissées dans les revêtements de marbre. La première opération, la plus facile, celle qui obtient l'assentiment de tout le monde, est le débadigeonnage; c'est celle que le comité devrait recommander avant tout à Mgr l'archevêque de Paris. Un projet est imminent, celui de la construction d'une sacristie. On penche pour élever cette sacristie au chevet de Notre-Dame, et le conseil municipal de Paris paraît désirer, en effet, qu'on applique cette construction à l'abside plutôt qu'aux flancs. Mais un pareil projet est contraire à la tradition chrétienne. Les sacristies, quand il y en a d'anciennes, sont toujours placées sur un des côtés des églises et jamais à leur chevet : la grande sacristie de la cathédrale de Chartres, la petite sacristie de la Sainte-Chapelle de Vincennes sont placées sur le flanc septentrional; celles des cathédrales de Soissons et d'Amiens sont au flanc méridional. Il n'est pas convenable de contrarier, sur un point aussi fondamental, toute la tradition chrétienne; d'ailleurs la cathédrale souffrirait dans sa beauté par la construction d'une sacristie jointe à l'abside. Cette sacristie ne pourrait prendre tous les développemens nécessaires, et la pompe du culte pourrait en être également compromise. Il n'y a pas de place plus convenable que le flanc méridional pour la sacristie nécessaire à Notre-Dame. Ce bâtiment serait placé parfaitement en avant de la sacristie actuelle, le long du mur du collatéral sud.

Après une longue discussion, à laquelle prennent part MM. Mérimée, vicomte Héricart de Thury, Schmit, Robelin, Albert Lenoir et Didron, le comité décide qu'avant de répondre à Mgr l'archevêque sur les avis qu'il demande au comité relativement à la décoration des chapelles, il sera rédigé une note où l'on insistera

sur le débadigeonnage immédiat de Notre-Dame et sur la convenance à bâtir la sacristie contre le flanc méridional de la nef.

A l'occasion de la disposition des anciennes sacristies dans les cathédrales, M. Leprévost fait observer qu'à Orléans la sacristie de la cathédrale est placée sur le flanc méridional, entre deux contre-forts et produit un très bon effet. Elle présente une légère saillie sur le monument qu'elle décore au lieu de le déparer. Cette place, ou la correspondante sur le flanc septentrional, est la seule réellement convenable.

M. Thévenot ajoute que la cathédrale de Clermont-Ferrand porte également la sacristie sur le flanc. Cette sacristie se compose de trois chapelles qui ont toujours été destinées à cet usage. C'est là qu'a été enterré Jean Des Champs (*Johannes de Campis*), l'architecte de la cathédrale.

Le comité prie M. Schmit de rédiger un rapport sur les restaurations qu'il conviendrait de faire à Notre-Dame. Ce rapport sera lu dans la prochaine séance et adressé à Mgr l'archevêque.

DOUZIÈME SÉANCE.

Mercredi 1^{er} juin 1842.

PRÉSIDENCE DE M. DU SOMMERARD.

OUVRAGES OFFERTS.

Par M. Auguste Leprévost, au nom de M. A. Jacob, d'Orléans :
— *Rapport sur le Bulletin archéologique publié par le comité historique des arts et monumens.* — M. Jacob a lu ce rapport à la Société royale des sciences, belles-lettres et arts d'Orléans. Il rappelle les services que le comité peut rendre, et propose de former dans le sein de la Société d'Orléans une commission permanente d'archéologie qui se mettrait en relation suivie avec le comité de Paris. Les avantages qui résulteraient de cette association pour la Société d'Orléans et le comité de Paris sont énumérés et appréciés par M. Jacob. Au rapport est jointe une lithographie représentant un émail qui est au musée d'Orléans ; on voit, sur cet émail, deux évêques cherchant à séparer des hommes d'armes qui se tuent à coups de poignards.

Le comité verrait avec une grande satisfaction le succès de la proposition formulée par M. Jacob. Le comité ne peut que profiter beaucoup à entretenir des relations continues avec les sociétés savantes de nos départemens ; l'étude et la conservation des monumens y gagneraient considérablement.

Par M. R. Thomassy : *Histoire de l'art dans le midi de la France*, troisième partie. — M. Thomassy pense que le symbolisme appliqué à la construction, à l'ornementation et à l'ameublement des églises est le caractère essentiel de la réforme esthétique introduite par saint Benoît d'Aniane dans le midi de la France. Selon M. Thomassy, ces idées plus élevées sur l'art et sur la liturgie, les artistes byzantins, chassés par les iconoclastes, seraient venus les traduire

dans notre pays en architecture et en sculpture. De là cette physionomie byzantine que portent les monumens de cette époque. M., Didron fait observer que le goût du symbolisme n'est pas spécial à saint Benoît d'Aniane, mais commun à tous les hommes de cette époque ; il régna d'ailleurs avec une certaine force pendant toute la période carlovingienne. Pendant que saint Benoît construisait dans le midi de la France une église en l'honneur de la Trinité, saint Angilbert bâtissait dans le Nord un monastère entier, celui de saint Riquier, où la Trinité se traduisait de tout côté par le nombre et par la forme. Rhaban Maur à Fulde et à Mayence, Alcuin à Tours, bâtissaient et raisonnaient symboliquement. Le goût du symbolisme appartenait à l'époque et non pas à tel homme spécialement. Quant aux artistes byzantins qui seraient venus exécuter des travaux en France, il n'y a pas de textes qui autorisent cette hypothèse ; les monumens qui peuvent rester en France de l'époque carlovingienne ne ressemblent pas aux monumens byzantins. La rotonde d'Aix-la-Chapelle peut ressembler à celle de Ravenne, mais c'est du byzantin à la seconde génération, et cela d'ailleurs n'a pas d'analogie ni dans le nord ni dans le midi de la France.

Par M. Anténor Joly : *Nouveau système monétaire historique*. — M. Joly propose de frapper sur les nouvelles pièces de monnaie l'effigie et l'histoire des rois et des principaux personnages de la France.

Par M. Labourt, ancien procureur du roi à Doullens (Somme) : 1^o *Recherches archéologiques sur le Crotoy* ; 2^o *Essai sur l'origine des villes de Picardie* ; 3^o *Considérations sur l'intempérance des classes laborieuses*. — Remerciements. Classement de ces pièces aux archives.

M. Thévenot soumet au comité une croix en cuivre émaillé. C'est une œuvre considérable d'orfèvrerie de la fin du douzième siècle. Le Christ, en cuivre doré, est attaché à la croix. Il est couvert d'un jupon court et porte une couronne ouverte surmontée d'une croix. A la droite du Christ est la Vierge, et à la gauche, saint Jean, imberbe ; tous deux sont en buste et portent le nimbe orné d'une arcature comme on la fait ordinairement en orfèvrerie. Le Christ est de la famille de ceux auxquels on donne le nom impropre de byzantins, mais qui sont romans, d'origine latine et occidentale, en tout semblables à ceux qui viennent du Limousin.

M. Lion, architecte du gouvernement, offre le plan de l'église de Saint-Savin, près de Poitiers ; il se propose d'adresser sous peu plusieurs dessins d'autres monumens de la même époque. Le plan de Saint-Savin sera consulté par la commission chargée de faire lithographier les fresques de cette église ; le comité accueillera les autres communications que M. Lion promet.

ÉTUDE DES MONUMENS.

M. Grellet-Balguerie, avocat à la Cour royale de Bordeaux et membre de la commission archéologique de la Gironde, adresse une notice sur la chapelle souterraine de Saint-Saturnin de la Libarde, près Bourg (Gironde), et un résumé des pièces contenues dans les archives de Bordeaux. La crypte de Saint-Saturnin est celle dont il a été question dans une séance précédente ; M. Grellet ajoute des détails historiques et archéologiques à ceux qu'a donnés M. Léonce de Lamothe. Dans un document déposé aux archives de l'archevêché de Bordeaux, on voit qu'un prêtre fut chargé, vers la fin du dix-septième siècle, de visiter l'église de Saint-Saturnin qui est démolie aujourd'hui. Ce prêtre dit dans son rapport : « Cette église est fort bien bâtie, quoique fort ancienne. Il y a deux ailes et au milieu une grande voûte soutenue par plusieurs piliers de pierre. Il se trouve au maître-autel un beau tableau de la sainte Trinité, avec la Vierge et un évêque (saint Saturnin sans doute). A côté, existent deux autels interdits, l'autel de Notre-Dame et celui de saint Blaise. » Ce prêtre ne parle pas des curieuses peintures du moyen âge qui ornaient les murs de l'église. C'est qu'en effet, dès 1669, l'archevêque de Bordeaux avait ordonné la destruction de ces fresques : « Les murailles qui sont noircies seront blanchies, et, ce faisant, on effacera leurs peintures difformes. » — Il faut s'applaudir de ce que Mgr l'archevêque actuel de Bordeaux pense sur ce point d'une façon tout opposée à celle de l'un de ses prédécesseurs.

M. Ch. Langlois, architecte à Rennes, correspondant, adresse un second rapport sur la chapelle de Sainte-Agathe de Langon (Ille-et-Vilaine) et un dessin de la peinture qui décora, sans doute dès le principe, la voûte de l'abside. Cette peinture représente une femme nue, élevant et déroulant une écharpe ; elle est dans l'atti-

tude qu'on donne assez ordinairement à Amphitrite et semble marcher sur la mer qui est remplie d'une multitude de poissons dont le ventre est bleu et le dos brun. Malheureusement la moitié de cette peinture est complètement détruite, et l'on ne voit plus que le haut du corps de la déesse. Cette peinture, qui est probablement antique et présumée romaine, était couverte d'une autre peinture romane qu'il a fallu détruire. La peinture de Saint-Honorat d'Arles est moins ancienne encore que celle de cette chapelle de Langon. Des cordons de tuiles, qui règnent dans ce petit monument et dont M. Langlois envoie un dessin, semblent confirmer que cette chapelle est de construction romaine. C'est un des plus anciens et des plus précieux restes que possède le département. Il est probable que c'était une chapelle antique, un monument funéraire peut-être. Le sujet de la Vénus marine, ou d'Amphitrite portée sur les eaux, ne serait pas plus singulier que ceux qu'on a trouvés dans les tombeaux romains de l'Italie. Les fouilles qu'on a faites tout autour de ce monument n'ont révélé aucun système de construction qui s'y serait rattaché et qui pourrait faire présumer que c'était une salle de bain, par exemple. Des réparations urgentes ont été faites à ce petit monument qui est aujourd'hui en assez bon état. La commune et M. le maire de Langon principalement attachent un grand intérêt à la conservation de ce monument précieux. — M. Langlois annonce en outre que les objets trouvés sur les bords de la Vilaine, à Rennes, se composent de monnaies du moyen âge, épées, éperons, fermoirs d'aumônière et ustensiles de peu d'importance ; l'époque romaine y est représentée par une grande quantité de médailles. Les plus anciennes de ces pièces sont des as de la république, les plus nouvelles sont d'Hadrien. Des recherches seront faites sur l'emplacement où se trouvait ce dépôt ; M. Langlois en informera le comité. — Remerciements. Classement de la notice et du dessin aux archives.

M. Oudin, curé de Bourron, correspondant, envoie l'estampage en papier d'une inscription gravée sur la tombe qui recouvre, dans l'église d'Avon, les cœurs du roi Philippe-le-Bel et de Jeanne de Navarre, sa femme. La tombe est gravée de l'effigie des deux personnes royales que l'inscription encadre.

Le comité aurait besoin, pour déterminer cette attribution, d'avoir un estampage de la tombe entière ; il faudrait prendre cet

estampage en papier et à la manière noire, telle qu'elle est décrite dans le Bulletin, 2^e volume, page 197.

M. le marquis de Lagoy, membre non résident du comité, envoie une note sur une inscription votive, découverte à Bonniex et ainsi conçue :

VXoVINO
V. S. L. M.
Q · ANNIUS
BOTTVS.

M. de Lagoy croit qu'*Uxovino* est le nom d'une divinité topique. Un membre du comité pense que ce pourrait être simplement un nom d'homme auquel le monument serait dédié ; dans ces derniers temps on a trop étendu le catalogue des divinités topiques. — M. de Lagoy ajoute, aux renseignemens déjà donnés par M. Rouard sur les nouvelles fouilles entreprises à Aix, plusieurs détails qui intéressent le comité.

DOCUMENTS SUR LES ARTISTES DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE.

M. Ernaux, correspondant historique à Versailles, adresse l'estampage en papier de l'inscription qui se trouve dans l'église de Garches, et qui constate l'époque où a été posée la première pierre de cette église et le nom du personnage qui a présidé à la cérémonie. M. Ernaux a estampé l'inscription à la manière blanche et par la voie humide avec une éponge, à la manière noire et au tampon frotté de mine de plomb. C'est la manière noire qui a le mieux réussi ; l'impression opérée par ce procédé laisse parfaitement lire l'inscription. Le comité recommande donc le procédé à la manière noire de préférence à l'estampage par la voie humide. L'impression en noir est plus simple, plus facile, plus expéditive et donne des résultats plus avantageux. M. Ernaux joint à l'inscription l'estampage des armes du fondateur, relevées sur une pierre tumulaire placée également dans l'église de Garches. Le comité prie M. Ernaux de lui envoyer l'impression, en noir, de la tombe entière. — Quant à l'inscription de fondation, on avait pensé d'abord qu'elle relatait le nom de l'architecte de l'église, du maître de l'œuvre ;

mais il paraît certain que maître Robert de Lamarche était simplement le fondateur et non le constructeur de l'édifice. Voici cette inscription, qui est en caractères de la fin du treizième siècle :

EN . LAN . DE GRACE . M . CC . IIII ET
. XVII . LE VENREDI . APRES . RE
MINISCERE . ASIST . EN . LANN
VR . DE DIEV . ET . DE MONSINGN
EVR . SAINT . LOIS . MESTRE . RO
BERT . DE LAMARCHE . CLERC
. NOSTRE . SEINSNEVR . LE RO
I . DE FRANCE . ET . HANRI . S
ON . VALET . LA PRYMIERE . PIE
RRE . DE LESGLISE DE GARCH
ES . ET . LA FONDA . EN LAN . DEBUS . DIT.

Qu'est-ce que ce valet Henri, nommé dans une inscription aussi importante ? La pose de la première pierre, faite solennellement au treizième siècle, est un point assez curieux.

M. Ferdinand de Guilhermy adresse la copie d'une pièce importante, extraite d'un cartulaire manuscrit de l'abbaye de Saint-André-le-Bas, à Vienne. Cette pièce est du douzième siècle et constate un accident arrivé à des architectes qui construisaient, vers cette époque, l'église priorale de Saint-Genez, au diocèse de Belley; elle renferme sur la manière de vivre des artistes des détails singuliers. Le cartulaire appartient à M. Destors, architecte attaché aux travaux de l'église royale de Saint-Denis.

Il y a de l'intérêt à constater qu'au douzième siècle, alors que les architectes des églises étaient encore ecclésiastiques et non laïques, comme ils le furent cent ans plus tard, il y avait cependant un jeune ouvrier marié parmi les seize qui firent une chute mortelle du haut de l'église qu'ils élevaient, et un autre dans les ordres et déjà diacre. On approche de l'époque où les artistes vont se séculariser. Le maître architecte, ANDRÉ (*magister operis*), paraît bien avoir été ecclésiastique et même moine. L'archimandrite, son confesseur, était le chef du couvent d'où il venait avec ses quinze élèves ou ouvriers. Trois d'entre eux, UMBERT, RICHARD et JEAN, sont appelés hiérosolymites et jacobites; ils paraissent également avoir été religieux, tandis que les autres semblent avoir été mariés.

On est donc dans une époque de transition. — A ce texte, M. de Guilhermy en joint un autre relatif aux moines qui volent dans le réfectoire les gobelets et les serviettes, et dans le dortoir la laine, les couvertures et les oreillers. C'est un fait qu'il n'est pas inutile de recueillir pour l'histoire des mœurs au moyen âge. La pièce relative aux seize artistes et ouvriers sera publiée en entier dans les *Mélanges*.

M. Deville, correspondant historique à Rouen, écrit à M. le ministre : « Les documens relatifs aux arts n'ont point encore pris rang dans la collection des documens historiques inédits, publiée par votre ministère ; c'est une lacune que vous vous proposez sans doute de remplir. Je signalerai à votre attention, comme pouvant aider à remplir ce but, les comptes de dépense manuscrits du cardinal d'Amboise, premier du nom, ministre de Louis XII, qui sont conservés dans les archives du département de la Seine-Inférieure. La portion de ces comptes relative à la construction du château de Gaillon, qui embrasse plusieurs registres du format petit in-folio, serait, si elle était publiée, d'un haut intérêt pour l'histoire de l'art. On trouve dans ces comptes les détails les plus minutieux et les plus complets, jour par jour, des travaux exécutés pour l'érection de ce château célèbre, dont Paris possède quelques magnifiques débris au palais des Beaux-Arts. La publication de ces comptes rectifierait de graves erreurs accréditées sur la date de la construction de cette résidence vraiment royale, et qui fit époque en France à la renaissance des arts, ainsi que sur la part qu'y prit, dit-on, le fameux Joconde amené par Louis XII à Paris à la suite de ses campagnes d'Italie. Là sont consignés les noms (noms entièrement inconnus jusqu'à ce jour, à une ou deux exceptions près) des artistes qui concoururent à l'érection et à la décoration du château de Gaillon ; le prix de la main d'œuvre en tout genre, et celui des matériaux, pierre, marbre, bois, plomb, etc. Il n'est pas jusqu'aux étoffes et tapisseries dont la plupart des salles furent décorées, qui n'y soient mentionnées et leur origine et leur prix indiqués. Une foule de documens, du plus haut intérêt et complètement ignorés, sont déposés là.

« Si vous jugiez à propos de les publier dans la collection des documens inédits, je me chargerais volontiers de préparer et de suivre leur impression ; l'étude approfondie que j'ai faite de ces anciens

registres me rendrait ce long travail plus facile peut-être qu'à tout autre. Je l'accompagnerais de notes explicatives, et ferais précéder l'ouvrage d'une notice historique sur le château de Gaillon. Je me proposerais de faire entrer dans ce travail, soit à titre d'appendice, soit de toute autre manière, l'inventaire manuscrit et du temps, ou est enregistré le mobilier du cardinal d'Amboise, à l'époque de son décès ; je l'ai découvert dans les mêmes archives, ainsi que quelques autres pièces relatives à ce grand personnage historique et ayant trait aux arts, également inédites. Cet ouvrage pourrait former deux volumes du format de la collection, ou un seul volume, si l'on se bornait, pour quelques registres, à de simples extraits. »

M. du Sommerard fait observer que la proposition de M. Deville est d'une importance capitale. L'époque sur laquelle M. Deville attire l'attention du comité est des plus importantes ; car on refuse à la France d'alors d'avoir eu un art et des artistes à elle. Les grandes œuvres de ce temps, la Cour des Comptes, le château de Gaillon, le château de Blois, le tombeau de Louis XII, sont attribués à des artistes italiens. Il est temps enfin de discuter une hypothèse qui supprime ou diminue nos titres esthétiques. Aucun travail n'est plus capable de procurer ce résultat que la publication des renseignemens relatifs à la construction et à la décoration du château de Gaillon. La renaissance française sort de Gaillon, on doit le dire ; donc, si l'on peut démontrer, textes précis en main, que ce grand palais est l'œuvre de nos artistes, on aura prouvé que le style esthétique de cette époque est à nous et ne nous vient pas de l'Italie. Du reste, les travaux antérieurs de M. Deville, hautement appréciés par le comité, sont une garantie du soin et de l'intelligence qui seraient apportés à la publication de ces documens inédits. Le comité doit donc prendre cette proposition en sérieuse considération.

Le comité adopte cet avis à l'unanimité ; il prie M. le président de nommer une commission chargée de faire un rapport sur la proposition de M. Deville et sur les moyens de la mettre en exécution.

CONSERVATION DES MONUMENS.

M. le ministre de l'intérieur, auquel avait été renvoyée une lettre

de M. de Guilhermy, relative à un ancien bas-relief transporté au cimetière du Père-Lachaise, et provenant du tombeau d'un fils de saint Louis, écrit qu'il va prescrire les démarches nécessaires pour que ce fragment puisse être placé à Saint-Denis, où sont les monumens funéraires consacrés à la famille du roi Louis IX.

M. le ministre de l'intérieur, auquel ont été renvoyés de nouveaux détails sur la conservation des anciens remparts de Beauvais, écrit que cette affaire est en instance. « Bien que ces masses sans caractère, ajoute M. le ministre, ne présentent pas un véritable intérêt sous le rapport de l'histoire et de l'art, je ferai examiner de nouveau si leur destruction présente assez d'avantages pour que je ne puisse pas refuser à la ville l'autorisation qu'elle sollicite. »

Le comité rappelle que les murailles de Beauvais offrent, dans leur périmètre, dans la forme et les matériaux de leur construction, un très grand intérêt archéologique; mais ce sont les souvenirs historiques surtout qui réclament la conservation de ces débris. M. l'abbé Barraud écrivait l'année dernière (Bulletin du comité, onzième numéro, page 331) : « C'est sous ces murs que nos ancêtres combattirent tant de fois et avec tant de courage contre les Normands et les Anglais; c'est là que les habitans de la ville résistèrent seuls, en 1472, aux efforts de quatre-vingt mille hommes de Charles-le-Téméraire; c'est là que Jeanne Hachette s'immortalisa en enlevant la bannière qu'un Bourguignon se disposait à planter sur la brèche, et que nous conservons encore avec un noble orgueil. » Il faudrait de bien graves raisons pour justifier la destruction de ces murs qui ne gênent pas le développement de la ville de Beauvais. Le comité espère que M. le ministre de l'intérieur voudra bien examiner si la conservation des murailles ne présente pas des avantages réels et ne peut pas se concilier avec tous les intérêts au nom desquels on s'agit et on demande la ruine de ces vieilles fortifications.

M. le ministre des travaux publics, auquel ont été transmis des renseignemens sur le rétable de l'ancien autel de la Sainte-Chapelle du Palais, écrit qu'il a invité l'architecte, directeur des travaux de restauration, à s'assurer de l'existence de ce rétable et à prendre les moyens de rentrer en sa possession.

M. Auguste Aymard, correspondant historique au Puy, adresse un rapport sur les monumens du département de la Haute-Loire.

Le classement des antiquités monumentales a produit un bon résultat. Les maires, les autorités municipales et ecclésiastiques apprennent à apprécier les richesses placées sous leur sauvegarde; les actes de mutilation et de vandalisme deviennent de jour en jour moins fréquens. « Ce résultat, ajoute M. Aymard, est dû aussi aux circulaires et questionnaires émanés du comité; j'ai cru devoir les faire réimprimer à un grand nombre d'exemplaires et les envoyer dans toutes nos communes rurales. Les réponses que j'ai reçues sont nombreuses et me seront d'une grande utilité pour la statistique monumentale de la Haute-Loire que je me propose d'envoyer au comité. Dans mon rapport, qui ne présente qu'un aperçu des monumens que j'ai observés jusqu'à ce jour, je signale, pour le département, neuf monumens celtiques, trente antiquités gallo-romaines, dix-sept monumens du moyen âge. Tous ces monumens réclament au même titre l'intérêt de l'administration supérieure; toutefois, je crois devoir recommander plus particulièrement la vieille porte dite de Panessac, menacée par la voirie communale de la ville du Puy d'une prochaine démolition. Je recommande aussi les riches collections d'antiquités de tous les âges recueillis dans le musée du Puy. Placé dans une ancienne église qui est annexée aux bâtimens de la caserne, le musée était sur le point d'être dépossédé par l'administration de la guerre du local qu'il occupe, lorsque le gouvernement, à la demande des autorités scientifiques et municipales, a promis à la ville non-seulement l'église, mais encore de vastes corps de bâtimens dans lesquels nous espérons qu'une nouvelle salle pourra être exclusivement consacrée aux monumens de l'antiquité et du moyen âge. Les époques celtique et gallo-romaine ont fourni beaucoup d'objets à ce musée; le moyen âge a donné, pour la période mérovingienne, des monnaies d'or, des fragmens d'ivoire sculptés, une inscription importante, quelques membres d'architecture; pour les périodes romane, gothique et de la renaissance, des pierres tumulaires, des sculptures, des inscriptions, des colonnes, des chapiteaux, des bas-reliefs en pierre et en marbre, des reliquaires, des émaux, des monnaies, des bijoux, des ivoires sculptés, des armures et des meubles, enfin des manuscrits historiques relatifs au pays. Ces monumens, provenant presque tous du département de la Haute-Loire, témoignent du goût éclairé de nos pères pour les arts, du zèle et des lumières des

personnes honorables qui les ont recueillis et sauvés de la destruction. Il conviendrait de les classer au nombre des monumens historiques et d'accorder une allocation soit à leur entretien, soit à leur augmentation. »

Le comité appuie la demande de M. Aymard ; il espère que M. le ministre de l'intérieur pourra prendre, sur le crédit des monumens historiques, un secours qui serait affecté à l'augmentation du musée du Puy et à l'appropriation de la nouvelle salle. Une pareille faveur serait un vif encouragement pour l'établissement et l'entretien des musées départementaux.

M. Aymard décrit avec beaucoup de soin plusieurs monumens historiques, mais il s'attache principalement à l'oratoire de l'abbé de Sennecterre à Chanteuges, et à la Porte-Panessac, au Puy, deux monumens de grande valeur ; le premier a besoin de réparations, et le second est menacé de destruction.

Le comité espère que le gouvernement accordera un intérêt efficace à l'oratoire de Chanteuges ; il ne doute pas que les réclamations de M. Aymard, relativement à la Porte-Panessac, ne soient entendues. Cette porte n'a pas traversé intacte les époques les plus fatales à nos monumens, pour périr dans un temps où le vandalisme est poursuivi de tous les côtés.

M. Victor Hugo annonce qu'on démolit en ce moment l'hôtel de Sens. Des rois de France ont habité sur l'emplacement de cet édifice qui est très ancien de fondation et qui date, comme construction, des premières années de la renaissance ou du seizième siècle ; il a été bâti par Tristan de Sallazar, archevêque de Sens. Depuis que l'hôtel de la Trémouille n'existe plus, l'hôtel de Sens est, après l'hôtel de Cluny, le plus important édifice civil en style gothique que Paris possède. Moins joli que celui de Cluny, l'hôtel de Sens est digne cependant d'un haut intérêt ; il se distingue même par une tournure féodale assez fière. L'hôtel de Cluny est délicat ; celui de Sens est fort, et l'on voit au-dessus de la porte d'entrée et contre une loge d'escalier, dans l'angle sud-ouest de la cour, des machicoulis destinés à la défense. Une poterne, comme à l'hôtel de la Trémouille, double la grande porte sur le côté droit. Cette construction historique, fortement appareillée, exécutée avec soin et avec une sorte de recherche sévère, vient d'être entamée ; tout le flanc qui longeait la rue du Figuier a été démoli. A la place, on élève

des caves et des chambres qui monteront à plusieurs étages. Le propriétaire, comme celui de l'hôtel de la Trémouille, veut tirer parti de son bien : avec les vieilles pierres gothiques, sculptées d'ornemens et de moulures, il fait des moellons neufs et plats pour une construction nouvelle. Après avoir démoli le flanc droit, il attaquera tôt ou tard le flanc gauche et finira par faire sauter l'entrée, le portail qui est très curieux. Le propriétaire est assurément dans son droit ; mais, ni le comité des arts et monumens de l'instruction publique, ni la commission des monumens historiques de l'intérieur ne doivent le laisser faire. Si les commissions archéologiques n'y mettent arrêt, les besoins nouveaux amèneront la démolition des quelques édifices anciens qui restent encore à Paris. Il est nécessaire d'intervenir. La ville de Paris a toujours besoin, et dans tous ses quartiers, d'un ou plusieurs édifices publics pour des écoles, des salles d'asile, des mairies, des bureaux de charité et d'autres services de toute nature ; rien n'est plus beau, rien n'est plus moral que d'approprier les monumens anciens à des services publics. Il était facile d'installer la mairie du quatrième arrondissement dans l'hôtel de la Trémouille ; on ne l'a pas fait, et on a laissé démolir ce monument si regrettable. Mais il faut au moins que cette faute profite à l'hôtel de Sens et que la ruine de l'un soit une des puissantes raisons pour le salut de l'autre. On ne pourra pas, comme pour l'hôtel de la Trémouille, alléguer le prétexte que les frais d'achat seraient trop considérables : l'hôtel de Sens est à peu près inoccupé, il sert de maison de roulage, il prend peu de place, il est sur un mauvais terrain et dans un quartier pauvre ; on pourra l'acquérir à bon marché. Le comité doit donc intervenir auprès de M. le préfet de la Seine et soumettre à ce magistrat les nombreuses raisons qui réclament la conservation de l'hôtel de Sens. Il n'est guère possible qu'on ne réussisse pas et qu'on échoue dans cette démarche ; mais, en tous cas, le comité aura fait son devoir et il aura protesté.

M. Mérimée ajoute que le comité devrait voir M. le préfet ; une démarche amènera sans doute un bon résultat. Le ministère de l'intérieur ne peut, sur le crédit de 600,000 fr. qui lui est confié pour les monumens historiques de toute la France, disposer d'une somme assez considérable en faveur de l'hôtel de Sens. Les secours doivent se répartir proportionnellement sur les quatre-vingt-six dé-

partemens ; il faut donner beaucoup aux pauvres et peu aux riches. Or la ville de Paris , qui est opulente , ne peut souffrir qu'on retranche pour son profit sur la part des autres ; d'ailleurs l'état n'a pas besoin , comme la ville de Paris , de l'hôtel de Sens , où l'on peut si facilement installer un établissement communal.

M. Grillon regrette que le comité des arts et monumens , depuis cinq ans qu'il existe , n'ait pas dressé un catalogue de tous les édifices importans qui sont disséminés dans Paris et qu'il aurait été utile de conserver. Un pareil travail d'ensemble , adressé au conseil municipal par l'intermédiaire de M. le préfet , aurait été pris en sérieuse considération. Plusieurs de ces monumens auraient été affectés à des établissemens publics. On aurait provoqué un projet de loi pour que le gouvernement vint en aide à la ville , et l'on aurait sauvé ainsi tous les édifices intéressans. Le conseil municipal donnerait certainement des fonds si l'état intervenait ; mais il ne peut supporter tout seul les dépenses nécessaires pour l'achat et l'appropriation de monumens aussi nombreux qu'importans. Ces monumens d'ailleurs intéressent autant la France entière que la ville de Paris , et il semble juste que l'état et la ville contribuent chacun pour leur part. Faute d'avoir fait un travail général sur les monumens de Paris qu'il faudrait conserver , on s'expose à les perdre l'un après l'autre. On vient demander successivement des fonds pour acheter tel monument de la renaissance , pour conserver tel monument gothique , et la ville de Paris est hors d'état d'écouter toutes ces demandes isolées.

M. du Sommerard ajoute qu'il serait utile en effet de désigner les anciens édifices qui méritent d'être conservés et qui deviennent tous les jours plus rares. L'hôtel de Cluny , l'hôtel des marchands , dans la rue Saint-Denis , le cloître des Billettes , la maison dite de la reine Blanche , située derrière les Gobelins , quelques hôtels du Marais et de la rue Saint-Antoine , plusieurs maisons et tourelles d'angle des rues Hautefeuille , de l'Ecole-de-Médecine , de la rue du Temple , devraient être signalés. Il n'y a pas un seul de ces monumens , grands ou petits , qui ne puisse s'approprier convenablement à une salle d'asile ou à une école primaire.

M. V. Hugo ajoute que la mesure proposée par M. Grillon aurait d'excellens résultats ; cependant il serait juste et convenable qu'elle s'étendit à toute la France. Une ville aussi riche que Paris

ne serait pas admise à demander que , par un privilège dont elle jouirait seule, ses monumens fussent achetés et conservés aux frais du gouvernement. Dès lors, dans l'état actuel des esprits, il devient sinon impossible , au moins très difficile de provoquer une mesure aussi générale ; des objections et des obstacles surgiraient de partout. Du reste le conseil municipal de Paris a la mission d'assainir, d'approprier et d'embellir la ville ; par conséquent il doit veiller à la conservation des anciens monumens. Il fait des travaux de divers genres : les uns concernent l'amélioration, et les autres l'embellissement de Paris. Le conseil, on doit le reconnaître, exécute d'excellens travaux pour l'assainissement des rues et l'amélioration de la voie publique ; il suffira donc d'appeler son attention sur l'embellissement proprement dit, pour obtenir les meilleures décisions. Depuis quelque temps on entoure de grilles les perrons et les entrées des monumens publics ; on a enfermé dans une grille la salle des séances de l'Institut et le perron de l'église Saint-Paul. Or ces grilles sont coûteuses , inutiles , dépourvues de style , et pourraient être fort dangereuses. Inutiles, parce que, peu hautes et très rapprochées des murs , elles ne protègent rien ; sans caractère , parce qu'elles ne reproduisent , ni des formes anciennes , ni des formes nouvelles. Elles sont surtout nuisibles quand on songe aux dangers qu'elles pourraient causer. Qu'une panique, comme il n'est pas rare d'en voir s'élever au sein d'une nombreuse réunion et dans un monument public, s'empare de la foule assemblée, qu'un incendie se déclare, qu'une pierre tombe de la voûte ou un tableau de la muraille, et la multitude se précipitera aux portes pour sortir. Là, arrêté par les grilles , on sera broyé contre les barreaux de fer ; des malheurs incalculables peuvent se produire. Les grilles nouvelles ne défendent pas l'entrée des monumens. et elles empêchent d'en sortir. M. Hugo se propose de réclamer auprès de ses confrères de l'Institut l'enlèvement de la grille qu'on vient d'y placer ; la grille de Saint-Paul, sa paroisse, sera l'objet d'efforts semblables. Le conseil municipal se préoccupe vivement de l'embellissement de Paris ; il serait urgent de faire profiter à l'hôtel de Sens ces généreuses dispositions. Un embellissement digne d'un pays qui respecte son histoire et le souvenir de ses ancêtres, une façon peu coûteuse d'orner une ville, c'est de conserver les anciens monumens , de les approprier à des usages publics , à des services tout

nationaux. Rien n'est plus facile que de faire une école primaire avec l'hôtel de Sens ; et rien ne serait plus beau que de voir ce monument nettoyé , assaini et dégagé des masures modernes qui l'entourent ou qui l'encombrent. Dans une grande ville comme Paris, l'argent doit être dépensé pour l'utilité d'abord , ensuite pour la beauté. Il faut, dans ce dernier cas, commencer par conserver les anciennes belles choses, et ajouter successivement, par des œuvres nouvelles, à ce capital de beauté. Détruire de beaux monumens anciens pour en bâtir de nouveaux dont le mérite esthétique peut être contesté, c'est accomplir deux séries d'actes repréhensibles. Le comité doit donc faire de vives représentations à M. le préfet de la Seine, et demander que l'hôtel de Sens soit acheté par la ville de Paris avant que des constructions nouvelles ne soient élevées sur le flanc qu'on vient de démolir.

Le comité adopte cette proposition à l'unanimité. M. le président nomme une commission qui sera chargée de voir M. le préfet, et de lui soumettre toutes les raisons qui réclament l'acquisition de l'hôtel de Sens par la ville de Paris.

RAPPORTS.

M. Thévenot donne l'analyse suivante de deux rapports rédigés par lui et qu'il offre au comité. Ces rapports concernent la restauration de la Sainte-Chapelle de Riom, et le classement de l'église de Montferrand au nombre des monumens historiques.

Le principe de la restauration complète de la Sainte-Chapelle de Riom vient d'être adopté par M. le ministre de l'intérieur.

Cet édifice va être rendu au culte, et les vitraux seront entièrement restaurés ; une allocation de 40,000 francs a été demandée pour couvrir cette dépense. Le rapport de M. Thévenot fait connaître l'importance monumentale de cette chapelle bâtie vers la fin du quatorzième siècle. Les verrières, dont la date incertaine jusqu'alors a été fixée par M. Thévenot, ont été données vers 1450 par Charles de Bourbon, duc d'Auvergne, et Agnès de Bourgogne, sa femme. Ces vitraux appartiennent à la meilleure époque de l'école française. Plusieurs légendes de saints, chose assez rare pour le temps, sont placées dans les réseaux en pierre de la partie ogivale

des fenêtres. Cette partie des verrières est dans le meilleur état de conservation. Le projet de restauration adopté propose la restitution de la partie basse des fenêtres, aujourd'hui détruite sur une superficie de cent mètres carrés environ. Les vitraux seront rétablis dans le style de la partie haute, laquelle est dégradée en plusieurs endroits. Des études soigneusement faites d'après des panneaux entiers, et des fragmens de la partie supprimée, employés comme raccords, ont permis d'indiquer les motifs d'architecture figurée, et les sujets renfermés dans les anciennes verrières. M. Thévenot annonce qu'il espère publier plus tard une monographie de ces vitraux justement admirés par les antiquaires et les hommes de l'art ; il désirerait que M. le ministre recommandât à son collègue de l'intérieur la Sainte-Chapelle de Riom.

L'église de Montferrand est l'objet d'un rapport rédigé entièrement d'après la marche tracée par le comité, dans ses instructions. L'étude de ce monument a présenté un fait archéologique assez curieux. Au premier aspect, cet édifice semble offrir tous les caractères de l'unité ; mais un examen scrupuleux a fait découvrir une chapelle du commencement du quatorzième siècle, enclavée et pour ainsi dire déguisée dans des constructions postérieures, à plus de deux siècles d'intervalle, qui en ont modifié le type et les profils. Cette chapelle, bâtie sous Philippe-le-Bel, qui avait acquis le comté de Montferrand des sires de Beaujeu, paraît offrir dans toutes ses parties le système ternaire et ses multiples. C'est encore du gothique pur quant au principe du tiers-point, mais modifié par les tendances romanes de l'Auvergne, terre de transition entre le Nord et le Midi par ses lois, ses mœurs et ses traditions. Ce monument avait été construit d'abord avec des contreforts romans d'un mètre de largeur et de 0^m,30 de saillie ; mais la grande portée de la voûte du chœur, de 11^m,30 de largeur, força à augmenter la saillie des piliers butans d'une épaisseur de deux mètres. Il est aisé de retrouver la soudure de ces masses, appliquées à l'édifice très peu de temps après sa construction première. Dans cette partie du monument seulement, l'appareil est couvert de marques de tâcherons ou d'appareilleurs, de forme bizarre et peu variée. Au commencement du seizième siècle, la chapelle de Montferrand fut érigée en église royale ; un portail assez richement sculpté s'éleva flanqué de deux tours, surmonté d'une rose et de riches balustrades

à jour. Cette partie du monument a particulièrement souffert des ravages du temps et de la révolution de 1793. Une des tours a été à moitié détruite; les sculptures et l'ornementation ont été mutilées en beaucoup d'endroits. Une cloche servant de beffroi, avec la date de 1567, a été conservée. Le classement de cet édifice a été adopté. M. Thévenot a obtenu de M. le ministre des cultes une somme de 1,500 francs pour commencer les travaux confiés à M. Imbert, architecte. Une demande d'une allocation de 3,000 francs, sur les fonds des travaux historiques, a été adressée à M. le ministre de l'intérieur, qui s'est montré favorable à cette restauration. M. Thévenot prie le comité de vouloir bien recommander l'église de Montferrand à M. le ministre de l'intérieur, comme digne de tout son intérêt.

Le comité accueille ces renseignements; il recommande la Sainte-Chapelle de Riom à M. le ministre et renvoie les deux rapports à la commission d'impression.

M. de Saulcy dépose sur le bureau le rapport suivant dont il s'était chargé et qui concerne une médaille fort rare.

« La petite pièce d'or bilingue dont l'empreinte a été envoyée de Perpignan par M. Henry, bibliothécaire de la ville, appartient aux premières années de la domination musulmane en Afrique. Cette pièce, dont les légendes marginales sont écrites en caractères latins, porte en outre deux légendes centrales en arabe. Voici la teneur de ces légendes :

MSADFRT IN AFRKANXCVII.
R̄ INDNI NOS MSSISMOSM.

La première contient la phrase suivante : MSAD (nom propre, peut-être de Messâoud) FeRiT IN AFRiKia ANno XCVII (l'an 97 de l'hégire correspond à l'année 715 de l'ère chrétienne). La deuxième se lit : In Nomine DomiNi NOS MiSSI SvMOS M. Les légendes arabes réunies contiennent le symbole sunnitique : IL N'Y A DE DIEU QUE DIEU, MOHAMMED EST L'ENVOYÉ DE DIEU. Cette pièce extrêmement rare appartient au système monétaire adopté par l'Émir el-Moghreb Mousa-ben-Nasir, qui cessa de gouverner précisément en 97 de l'hégire. Elle a été frappée dans la ville sainte de Caïroan, nommée par excellence AFRIKIA par les conquérans arabes. »

Des remerciemens sont offerts à M. Henri pour cette communication. Le comité appelle l'attention de MM. les correspondans sur la numismatique; cette science se lie d'une manière très étroite à celle des documens et même des monumens historiques.

M. Schmit lit un rapport détaillé sur un projet de restauration pour Notre-Dame de Paris et la construction d'une sacristie affectée au même édifice. Les conclusions de ce rapport sont adoptées par le comité; elles sont entièrement conformes aux idées exprimées par M. le comte de Montalembert dans la séance précédente, pages 340-342. On espère faire imprimer ce rapport dans le Bulletin de la prochaine session; l'abondance des matières n'en a pas permis l'insertion cette année-ci. Ce rapport viendra fort convenablement, du reste, au moment où l'on s'occupera de restaurer Notre-Dame.

TREIZIÈME SÉANCE.

Mercredi 8 juin 1842.

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE GASPARIN.

VICE-PRÉSIDENCE DE M. AUGUSTE LEPRÉVOST.

CONSERVATION DES MONUMENS.

M. le comte de Montalembert transmet une circulaire de Mgr l'évêque de Saint-Flour à MM. les curés et desservans de son diocèse. Cette circulaire est relative à la conservation des monumens religieux et des objets d'art qu'ils renferment. — Le comité, qui a déjà recueilli dans son Bulletin des circulaires de cette nature, aurait inséré avec empressement la circulaire de Mgr l'évêque de Saint-Flour si l'abondance des matières l'avait permis. Les mesures que prend Mgr l'évêque de Saint-Flour, pour assurer la conservation et provoquer l'étude des monumens religieux, sont au-dessus de tout éloge. Dans quelque temps d'ici il n'y aura pas un seul de nos diocèses qui ne possède un cours et une commission d'archéologie. L'exemple donné par les diocèses de Beauvais (il faut toujours mettre celui-là en tête), de Meaux, de Tours, de Lyon, du Mans, de Troyes, de Châlons-sur-Marne, d'Agen, de Nevers, d'Auch, etc., a fructifié rapidement. Le comité sera toujours heureux d'enregistrer les faits qui pourront propager le goût des études archéologiques. — MM. de Montalembert et Didron font observer que l'influence de M. Dessaret, directeur des cultes et député du Cantal, n'est sans doute pas étrangère au mouvement archéologique auquel M. le préfet du Cantal et Mgr l'évêque de Saint-Flour prennent une part aussi active.

M. le ministre de l'intérieur, à qui avait été renvoyé un mémoire de M. Moutié pour la conservation de la porte Mouton, à

Gallardon (Eure-et-Loir), écrit que ce monument a paru à l'administration digne d'intérêt et qu'il vient de donner des ordres pour qu'on s'oppose formellement à la destruction qui menaçait les restes historiques de Gallardon. M. le ministre a demandé en même temps à M. le préfet d'Eure-et-Loir un projet de consolidation ; d'après ce projet, une décision sera prise et avis en sera donné au comité.

Le comité remercie M. le ministre ; il se félicite d'avoir provoqué la conservation d'un monument qu'on avait commencé à détruire et qui est digne d'un grand intérêt.

M. Lassus, architecte du gouvernement, annonce qu'on badigeonne en ce moment la cathédrale de Chartres. « Tandis qu'on poursuit avec activité la monographie de la cathédrale de Chartres, écrit M. Lassus, l'administration locale, ecclésiastique ou civile (je n'ai pu savoir laquelle), permet l'accomplissement d'actes de vandalisme qui ne seraient pas tolérés même dans une église de village. Au moment où le ministre de l'instruction publique fait graver et décrire avec le plus grand scrupule chaque partie de ce grand monument de Chartres, on voit des badigeonneurs suspendus aux nervures d'une des chapelles de l'absidè, couvrir et empâter les moulures et toute l'ornementation des chapiteaux. De plus, une des principales entrées de la crypte qui règne sous la cathédrale vient d'être bouchée par des boiseries *gothiques*, que je ne me permettrai pas de juger sous le rapport du goût, mais qui, du point de vue archéologique, pourraient être vivement critiquées. »

Le comité, pour croire à de pareils actes, reçoit l'assurance que M. Lassus a vu de ses yeux, il y a quelques jours seulement, ce badigeonnage et cette condamnation d'une entrée de la grande crypte ; en conséquence, il prie M. le ministre de l'instruction publique de renvoyer à M. le garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes, de qui dépendent les monumens diocésains, la lettre de M. Lassus. Un membre fait observer qu'un maire, dans le département de Vaucluse, avait fait badigeonner l'église de sa commune : l'inspecteur général des monumens historiques, informé de cet acte, a obtenu que cette église serait débadaignée aux frais du maire. Cet exemple a profité ; car le département de Vaucluse est aujourd'hui l'un de ceux où le badigeon est le plus méprisé.

M. Boileau, architecte, offre le plan de l'église d'Aire (Pas-de-

Calais), où sont des peintures à l'huile, sur mur, dont il a été question dans le troisième numéro du Bulletin archéologique de cette année, pages 125-126. Cette église est en forme de basilique, sans croisillons saillans; elle a trois nefs et des chapelles latérales aux bas-côtés. En avant, deux travées, comme formant une espèce de porche; sept travées à la nef, une large travée à la fausse croisée ou chalcidique, quatre travées au chœur, cinq travées rayonnantes à l'abside. Cinq chapelles correspondent à ces cinq travées du sanctuaire. Ce plan est d'une grande beauté. Les parties les plus anciennes de l'église ne remontent pas au-delà du quatorzième siècle; le style des quinzième et seizième semble avoir été imité au dix-septième en divers endroits. L'inscription d'une pierre de fondation a été retirée des magasins de l'église et placée convenablement. M. Boileau donne l'explication de treize sujets peints sur mur dans l'église; deux sujets sont inexpliqués encore. Tous sont relatifs au chef de saint Jacques et aux miracles opérés par cette relique. Les habitans d'Aire sont d'une propreté excessive et préféreraient un mur très blanc à ces peintures intéressantes, mais qui sont délabrées; une simple réparation suffirait. M. Scott, curé de cette église, a déjà fait beaucoup de dépenses et compte sur le concours du gouvernement.

Le comité espère bien qu'on ne badigeonnera pas ces peintures; on ne les a pas découvertes pour les cacher de nouveau. Si les habitans d'Aire tiennent à la propreté de leur église et ne peuvent supporter la vue des parties délabrées ou disparues de ces tableaux, le comité désire qu'on ne recoloré que ce qui n'existe plus d'aucune façon; le reste doit être respecté religieusement, et l'on ne peut pas se permettre d'y toucher. Le comité prie M. le ministre de renvoyer la lettre de M. Boileau à M. le ministre de l'intérieur qui pourra peut-être accorder quelques secours pour réparer ces peintures avec la plus grande sobriété.

Le secrétaire annonce que M. le ministre de l'intérieur doit allouer, sur la recommandation du comité, une somme de 500 fr. pour nettoyer complètement ces peintures. Des recommandations seront faites pour que rien ne soit endommagé.

M. Mérimée annonce que la commission nommée pour aviser aux moyens de conserver l'hôtel de Sens a vu M. le préfet de la Seine. M. le préfet a vivement regretté de ne pouvoir acheter en

ce moment l'hôtel de Sens ; la ville de Paris est obérée. D'ailleurs le quartier où s'élève l'hôtel est pourvu d'écoles primaires, de salles d'asile et d'une mairie ; en sorte que les bâtimens de l'hôtel ne pourraient pas recevoir une destination municipale. On ne peut donc en proposer l'achat à la ville de Paris. M. le préfet , comme M. Grillon l'avait déjà dit dans la dernière séance , a manifesté le regret de ne pas avoir eu, il y a quelques années, un catalogue de tous les monumens historiques intéressans à conserver dans la ville de Paris. S'il avait su, par exemple, que l'hôtel de Sens pût être compromis et dû être conservé, il l'aurait fait acheter pour y installer la mairie du septième arrondissement, qu'on a placée, il y a deux ans, dans la rue Geoffroy-l'Asnier. Il n'est plus temps aujourd'hui. Cependant M. le préfet a ouvert un avis qui doit conjurer la destruction de ce qui reste encore de l'hôtel de Sens ; il a réclamé le concours de M. le ministre de l'intérieur. M. le ministre de l'intérieur a écrit et promis son appui. Des démarches efficaces vont se faire pour sauver l'hôtel. Il faut remercier M. le préfet d'avoir proposé une mesure à laquelle la commission elle-même ne songeait pas. M. le préfet a donné l'assurance que l'hôtel de Cluny, le second des deux hôtels gothiques qui restent aujourd'hui à Paris , serait conservé. Cette affaire s'instruit en ce moment dans les bureaux de la préfecture, comme l'avait déjà annoncé M. Grillon, et sera soumise au conseil municipal. Le plan d'alignement qui entamait l'hôtel de Cluny sera rectifié ; le monument restera intact, et l'on y placera sans doute des écoles dont le quartier a besoin. En quittant M. le préfet , la commission s'est rendue à l'hôtel de Sens , et a constaté que le flanc qui donnait sur la rue du Figuier était démoli ; mais la façade et le flanc méridional restent intacts, et ce sont heureusement les parties les plus intéressantes. La cage d'escalier, contre laquelle est appliqué un petit balcon crénelé et percé de mâchicoulis, est extrêmement curieuse. Cette partie du monument sera gravée pour les instructions sur l'architecture militaire. L'hôtel de Sens est un bel exemple d'une résidence moitié civile et moitié militaire : c'est un hôtel-château.

Le comité offre ses remerciemens à M. le préfet ; il espère que l'hôtel sera conservé en ce moment , et que dans quelque temps l'occasion se présentera de pouvoir l'affecter à quelque établissement communal. Alors la ville de Paris ne reculera pas sans doute

devant une acquisition qui conserverait à la capitale un des plus curieux monumens qu'elle possède. Le comité apprend avec un vif plaisir qu'on songe à conserver l'hôtel de Cluny. Il s'applaudit qu'on songe à rectifier l'alignement qui menaçait cet édifice. Du reste on ne peut trop s'étonner que les ingénieurs qui ont tracé l'alignement de Paris aient toujours voulu, pour percer leurs rues, renverser les monumens historiques ; le système contraire était le seul raisonnable. Heureusement que ces idées anti-nationales paraissent céder enfin. Dans un alignement, les édifices historiques doivent être pris pour point de départ, mais dans la vue de les conserver et non de les démolir.

ÉTUDE DES MONUMENS.

M. le comte de Mellet envoie une description des stalles de l'église d'Orbaix (Marne). Ces stalles, au nombre de quarante-six, sont disposées sur deux rangs, de chaque côté du chœur ; elles sont en bois, sculptées de sujets et de personnages empruntés à l'histoire religieuse ou à la fantaisie. La pose et la physionomie des personnages sont pleines de naturel. Les sculptures des panneaux représentent les personnages en pied ; celles des miséricordes ou patiences n'offrent en général les individus que jusqu'à la ceinture. Chaque cloison de stalle offre en profil une colonnette dont le fût est orné de feuilles imbriquées, et de la base de laquelle se détache une espèce de personnage à tête humaine. Ces têtes, variées dans leur type, sont chauves ou garnies de cheveux, nues ou couvertes en partie d'un voile ou capuchon. Ces figures sont calmes et méditatives, ou grimaçantes et montrant les dents ; quelques-unes sont bouffies, et d'autres ouvrent la bouche comme pour chanter. L'une d'elles représente une tête de mort. Parmi les sujets sculptés sur ces stalles, M. le comte de Mellet a reconnu l'arbre de la généalogie du Christ, qui prend racine dans le corps de Jessé, père de David. Saint Pierre tient une clef et un livre ; saint Paul est armé du glaive. Un moine à tête de singe se regarde dans un miroir, où le sculpteur a reproduit la figure en reflet et en relief. Un personnage, coiffé d'un chapeau à bords relevés, tient une équerre et un compas ; c'est un architecte probablement. Un in-

dividu , dont la tête est recouverte d'un capuchon à oreilles de cochon, regarde avec complaisance un gigot de mouton qu'il tient des deux mains. Les stalles des deux rangées supérieures avaient autrefois des dossiers élevés , sur plusieurs desquels se trouvaient les armes du cardinal de Vendôme. Ces dossiers ont été détruits, ainsi qu'un jubé en bois qui se trouvait à l'entrée du chœur. Les armes du cardinal sont peintes sur des carreaux qui décoraient autrefois le sol de l'église, et dont un grand nombre subsiste encore dans les collatéraux et l'abside. D'autres armoiries se trouvent fréquemment répétées sur ces carreaux, ainsi que des sujets variés, tels que de petits personnages se poursuivant, des figures à tête noire et à capuchon blanc, des fleurs, des damiers, des rosaces, des courbes de forme variée, des fleurs de lis. M. de Mellet ajoute que les colonnes du rond-point de l'église d'Orbais ont des chapiteaux décorés de larges feuilles, à nervures très saillantes et assez semblables à celles du *plantago major*; elles sont terminées par un petit crochet trilobé frisé, ou trilobé arrondi. M. de Mellet appelle de nouveau la sollicitude du comité sur cette église d'Orbais, qui est un vrai monument historique et à laquelle des secours prompts et efficaces sont très nécessaires.

Le comité remercie M. le comte de Mellet de ces détails; il désirerait avoir un dessin surtout de l'architecte qui tient une équerre et un compas. L'église d'Orbais a déjà attiré l'intérêt de M. le ministre de l'intérieur; la notice que M. de Mellet vient d'envoyer, et dont l'extrait sera inséré dans le Bulletin, rappellera de nouveau que ce monument mérite toute la sollicitude du gouvernement.

M. Félix de Verneilh adresse des observations sur les statues des rois qu'on voyait autrefois à Notre-Dame de Paris. Appuyé sur deux textes anciens, M. de Verneilh pense que ces rois pouvaient être des rois de France et non des rois de Juda.

M. Didron discute la valeur de ces textes et conclut qu'ils ne sont pas assez précis; les expressions peuvent s'appliquer à d'autres statues qu'à celles dont était ornée la galerie des rois. L'un de ces textes est un catalogue de rois de France et ne se rapporte pas aux statues de la galerie, puisque trente-neuf ou même quarante rois sont nommés, et que vingt-sept statues seulement existaient.

M. Doublet de Boisthibault annonce que l'estampage en plâtre de l'inscription gravée sur le tombeau de Chalétric, évêque de

Chartres, doit être arrivée au ministère.— Cet estampage est parvenu en effet et déposé sur le bureau. L'inscription est parfaitement lisible ; on y voit, comme l'avait fait observer M. de Boisthibault, que le nom du mois où est mort Chalétric a été altéré : on lit OCTOBRE à la place de SEPTEMBRE. Ce changement, qui remonte à une date très ancienne, est extrêmement curieux.

DOCUMENTS POUR LA CONSTRUCTION ET L'AMEUBLEMENT DES
NOUVELLES ÉGLISES.

L'année dernière, M. de Lassaulx, directeur supérieur des constructions à Coblenz, et correspondant étranger du comité, envoya un mémoire et de nombreux dessins relatifs à des églises nouvellement construites et meublées en Allemagne par lui-même. Le comité regrette beaucoup de ne pouvoir insérer dans le Bulletin, faute de place, le mémoire de M. de Lassaulx ; ce travail est réellement de nature à jeter du jour sur une question qui s'est agitée souvent dans les séances du comité. Les dessins, calques et lithographies joints au mémoire donnent les plans, coupes, élévations, détails, ornementation, ameublement des édifices nouvellement bâtis. Chargé par le comité d'examiner cet important envoi, M. Robelin lit le rapport suivant, qui pourra tenir lieu du texte même de M. de Lassaulx :

« La pensée qui domine dans l'exposé de M. de Lassaulx a été, comme il le dit, « de faire, avec une faible somme donnée, l'édifice le plus convenable. » En effet, pour onze ou treize mille francs, cet architecte est parvenu à construire des églises avec clochers et dont la dimension suffirait à peu près pour les besoins de nos villages. Des églises plus grandes et avec trois nefs n'ont coûté que trente ou trente-cinq mille francs. C'est assurément un bon résultat, et que M. de Lassaulx a obtenu en partie, ainsi qu'il l'a cherché, en se passant de pierres de taille. La condition de durée, pour des constructions ainsi établies, est que le moellon soit d'une dureté et d'une solidité parfaites.

« Du reste, l'art et l'archéologie ne sont pas assez intéressés dans ces monumens. M. de Lassaulx a eu l'intention de faire des édifices romans ; mais il a introduit dans leur décoration des détails de tous les temps et des détails qui lui sont propres. Il s'est inspiré, dans

la composition d'une église dédiée à saint Barthélemy et bâtie à Paderborn en 1036, d'une autre église bâtie en 1131 à Eberbach dans le voisinage de Wisbade, et enfin de l'église célèbre de Sainte-Élisabeth, à Marbourg, commencée en 1235 et consacrée en 1283. Il est regrettable que M. de Lassaulx n'ait pas joint à son envoi les plans de ces églises.

« Avant de dire quel est le caractère des constructions faites par M. de Lassaulx, je rappellerai au comité que les églises des premiers temps, que les monumens carlovingiens et ceux qui les ont suivis jusqu'au treizième siècle, étaient formés presque généralement de lourdes murailles qui faisaient équilibre à la poussée des voûtes en plein cintre des nefs. Au treizième siècle et plus tard, les murailles sont devenues plus légères, et les vides se sont agrandis; la nécessité de diminuer la poussée des voûtes a dû donner alors l'idée de construire les nervures sur un demi-cercle dans le plan des diagonales; et l'arc surhaussé, l'arc ogival, a été trouvé. L'art de la construction a fait alors des progrès immenses; il en est résulté les plus savantes et en même temps les plus ingénieuses combinaisons. Le problème de la solidité et de la durée avec une légèreté presque téméraire a été résolu.

« M. de Lassaulx a rétrogradé; cependant il est arrivé à un résultat qui mérite d'être apprécié. Il a construit ses églises à trois nefs sans contre-forts ni arcs boutants; il a fait équilibre à la poussée de la grande voûte qu'il a d'abord eu l'attention de faire très légère, en chargeant les colonnes qui la reçoivent d'une muraille qui s'élève jusque sous la toiture et dont le poids s'accroît encore de la partie de la charpente qu'elle supporte. La poussée des voûtes des bas-côtés, qu'il a probablement faits très étroits, est neutralisée par la masse du mur extérieur, augmentée, en surplus, du poids que le comble pèse. Cette combinaison lui a permis d'éviter complètement l'emploi de la pierre, hormis pour ses colonnes, et de faire encore des églises à très bon marché. Il pense qu'en France cette combinaison n'existe pas; je crois cependant l'avoir trouvée dans l'église de Tournus. Ce remarquable monument est entièrement construit en moellon de petit appareil; et les colonnes qui sont d'un assez fort diamètre, il est vrai, sont construites de même. L'église de Tournus est décorée à l'extérieur par des mosaïques en briques. M. de Lassaulx orne aussi ses églises de la même manière.

L'église de Saint-Martin, à Angers, et la crypte de Saint-Aignan, à Orléans, sont bâties comme l'église de Tournus.

« M. de Lassaulx a ajouté à son mémoire un renseignement qui serait précieux si les élémens pouvaient être d'une application générale; il a donné le prix de revient par mètre superficiel de la construction de six églises ou chapelles qu'il a faites et dont les plans sont joints au dossier.

« Ainsi l'église de Valwig avec des fondations extrêmement profondes et couvrant une surface de 405^m53 a coûté le mètre superficiel..... 84 fr. 69 c.

celle de Cobern de.....546 39 a coûté.... 57 33

de Boos de.....380 32 36 68

de Weissenthurm de.....330 48 43 12

de Waldesch de.....318 56 51 57

de Capellen de.....310 67..... 37 94

« On comprend de suite l'impossibilité d'utiliser un renseignement semblable, à cause de la différence qui doit exister nécessairement entre un lieu et un autre même très rapproché, relativement à la nature du sol, à la valeur des matériaux, et au prix de la main-d'œuvre. Il eût été préférable de connaître les résultats obtenus en proportion de la quantité des matériaux employés et du temps mis à les travailler. Alors on n'aurait plus qu'une formule à appliquer, c'est-à-dire, à donner le prix aux matériaux et au temps des ouvriers pour un lieu déterminé, et à diviser le produit par la surface du monument à construire. Il n'en reste pas moins ceci que M. de Lassaulx, avec son procédé de construction, parvient à faire des églises à très bon marché, ce qui est d'un très grand avantage.

« J'ai été moi-même très préoccupé, dans les travaux que j'ai fait exécuter, de composer à mon usage des tables qui me permettent, en quelque sorte, de dresser avec quelque exactitude des devis d'une certaine étendue. A cet effet, j'ai réuni une grande masse de renseignemens qui ne sont pas complets encore, mais dont j'ai eu l'occasion de vérifier l'exactitude, au moins pour la plupart d'entre eux. Ces renseignemens s'appliquent tous à des travaux de maçonnerie; je les transcris ici pour l'utilité de ceux qui voudraient en faire usage.

« La quantité de taille par mètre cube de pierre mise en œuvre et employée en ;

1° Balustrades et verrières, est de.....86^m 00

2° Clochetons et découpures (sauf le travail du sculpteur),
au maximum.....50 00

3° Corniches en général.....20 00

3° En plein mur et sans moulures..... 8 00

La proportion des évidemens ou pierre jetée bas est, par mètre cube de pierre mise en place, pour :

1° Les meneaux des verrières.....0 1/2

2° Les balustrades à jour.....0 1/3

3° Les piqures formant gouttières.....0 1/4

4° Les corniches simples et les morceaux rapportés par
incrustation.....0 1/5

5° En plein mur avec quelques moulures.....0 1/10

La fourniture du mortier, pour chaque mètre cube de
pierre mise en place, est de.....0 1/10

« Au moyen de ces données, il suffit, pour quelque travail de restauration que ce soit, de mesurer le cube réel à mettre en œuvre ; le reste s'ensuit. Je n'ai pas jusqu'à présent de renseignemens assez précis sur la loi que suivent les échafauds et les étaiemens ; j'ai rencontré les résultats les plus contradictoires. »

Ainsi, comme le fait observer M. Didron, plusieurs points importants sont acquis à la question de construction des églises. On peut faire des églises nouvelles, en style à peu près roman, à peu près gothique, mais ni grec ni romain, et qui cependant reviennent à très bon marché. On peut faire exécuter ces églises par les premiers ouvriers venus, ainsi que va le prouver M. Barthélemy, et ces ouvriers, dociles à une bonne et savante direction, exécutent parfaitement des travaux en style chrétien. Quand M. de Lassaulx le voudra, il bâtira des monumens dans le plus beau caractère gothique ; il ornara ces monumens de peintures murales, de vitraux et de meubles dans un style irréprochable sous le rapport de l'art comme de l'archéologie, et il lui en coûtera moins cher que pour le faire en style romain ou en style grec. Le comité espère que MM. les architectes français réfléchiront sérieusement sur des résultats aussi positifs et aussi importants.

A cette occasion, M. Didron lit les extraits suivans d'une lettre que lui a adressée M. Barthélemy, architecte à Rouen, qui achève de bâtir en ce moment une église sur la montagne de Bon-Secours

ou de Sainte-Catherine. Cette église est en style ogival de la première moitié du treizième siècle ; elle reproduit exactement les caractères qui distinguent la cathédrale de Reims et la chapelle de l'archevêché de la même ville. Les piliers, les bases et les chapiteaux des colonnes, les fenêtres et les autres baies, les moulures, les clefs de voûte, les clochetons, les galeries, les balustrades ont la richesse et la sobriété tout à la fois de nos plus remarquables monumens du treizième siècle. Les fenêtres sont calquées sur celles de la cathédrale de Reims, un des plus beaux modèles qui existent ; l'ornementation des chapiteaux et des clefs de voûte reproduit les plus riches exemples qu'on trouve soit à Reims, soit à Rouen. M. Barthélemy écrit :

« Voici quelques détails sur les dimensions générales de notre église, la nature des matériaux que nous employons et les prix de main-d'œuvre. En longueur, notre édifice se composera de dix travées, ayant chacune 4^m 20, d'axe en axe. Le clocher, placé au centre du portail, occupera la première travée, ce parti laissera à droite et à gauche, dans chacun des bas-côtés, une chapelle pour les fonts baptismaux et les confessionnaux. La nef comprendra ensuite six travées ; à la quatrième (à partir du portail), se trouveront deux portes latérales dans les bas-côtés. Le chœur aura trois travées garnies de cinquante-deux stalles. Au bout de chacun des bas-côtés, il y aura une chapelle. Enfin le sanctuaire, qui recevra le maître-autel, aura 6^m 70 de longueur et sera entouré d'une grande sacristie qui comprendra toute la largeur des bas-côtés. Le tout formera une longueur d'environ 54 mètres.

« La moitié de cette longueur, du côté du chœur, est presque entièrement terminée, cependant la première pierre n'en a été posée que le 4 mai 1840.

« La largeur de la nef, d'axe en axe des piliers, est de 8^m 03. Ces piliers, semblables à ceux des cathédrales de Reims et d'Amiens, ont 0^m 99 dans leur plus grande dimension. La largeur des bas-côtés, de l'axe des piliers jusqu'aux murs, à l'intérieur, est de 4^m 425. C'est-à-dire que la largeur totale, à l'intérieur, est de 16^m 88 ; si l'on y ajoute l'épaisseur des murs et contre-forts, cette largeur totale est de 20^m 08. Enfin la hauteur de la nef, sous la voûte, est de 17 mètres ; celle des bas-côtés est de 8^m 77.

« Je ne parlerai pas du style des fenêtres, des arcs-boutans,

balustrades, pyramides, chapiteaux, etc. Il faudrait un dessin pour en donner l'idée ; mais j'ai tâché de reproduire le mieux qu'il m'a été possible les beaux modèles du treizième siècle que nous offrent les monumens de Reims , de Chartres , de Rouen , de Saint-Denis, etc.

« Quant aux matériaux , je n'ai employé que de la pierre de premier choix et sur LAQUELLE LA GELÉE N'A AUCUNE ACTION. C'est-à-dire que le socle est en pierre de Chérence ; le soubassement, sous les fenêtres, en pierre de l'Île-Adam (Banc Royal) ; les murs supérieurs, en général, ainsi que les balustrades et pyramides sont en pierre de Saint-Gervais (près Magny), belle pierre imitant tout-à-fait le vergelé ; enfin les piliers de la nef ainsi que les corniches formant chéneaux sont en pierre dure de l'Île-Adam (Banc de Forgeais).

« Je donnerais bien une longue liste des prix de main-d'œuvre ; mais je pense que cela paraîtra inutile lorsque j'aurai dit que la taille, la pose, le ravalement et les membres de moulures sont payés le même prix que pour les autres constructions de notre ville. Toutefois ces prix ainsi que ceux des matériaux peuvent varier suivant les localités.

« J'ajouterai que j'emploie aussi les mêmes ouvriers, en choisissant seulement les plus intelligents. Quoique ces ouvriers n'aient pas encore exécuté de travaux de ce genre, ils ont parfaitement compris et rendu tous les plans et détails que je leur ai donnés.

« J'ai donc acquis la certitude qu'il n'est pas plus difficile de faire du style ogival, façon du treizième siècle, que du style antique auquel nous sommes habitués depuis longtemps. S'il en fallait encore une autre preuve , je dirais que j'obtiens de semblables résultats dans la construction d'une chapelle DE MÊME STYLE , que je fais en ce moment à Bouquelon près Pont-Audemer, et où j'emploie des ouvriers du pays sous la conduite d'un appareilleur. Au commencement du travail, ce conducteur n'en savait pas plus, à cet égard , que celui de Bon-Secours.

« J'en dirai autant de la sculpture : non-seulement elle est d'une exécution simple et facile pour tout artiste un peu adroit, mais elle est, je pense, moins dispendieuse que celle du style roman , et à plus forte raison que celle du style corinthien. »

M. Robelin, architecte, annonce qu'il s'occupe en ce moment de

recueillir des documens sur les rapports entre les prix de l'architecture et de l'ornementation antiques et chrétiennes. M. Robelin prend l'engagement de fournir ces renseignemens à la prochaine session.

M. Lassus, qui a restauré et presque rebâti à neuf des églises en style gothique des treizième, quatorzième et quinzième siècles, confirme les données produites par M. Barthélemy, et déclare qu'il n'est ni plus coûteux, ni plus difficile de construire un monument en ogive qu'en plein cintre. L'ornementation gothique est même de plus facile exécution et d'un prix moins élevé que l'ornementation imitée de la renaissance ou de l'antiquité grecque et romaine. Les constructions en ogive ont plus de solidité que les constructions en plein cintre et surtout que celles qui sont en plate-bande. D'un autre côté, le style ogival est plus religieux, plus approprié au culte chrétien que le style antique. Un temple qu'on voudrait bâtir de nos jours à Jupiter ou à Minerve jurerait, si on le faisait gothique, en style ogival; par la même raison, une église à Jésus-Christ ou à la Vierge est inconvenante lorsqu'on la fait en style grec.

M. Didron ajoute encore à ces détails que la solidité de la construction, la facilité de l'exécution, la convenance religieuse, la beauté et même l'économie, exigent que les églises nouvelles soient bâties en style ogival. Si l'on imite scrupuleusement la plus belle époque et le plus riche modèle, comme fait M. Barthélemy qui reproduit la cathédrale de Reims, on a une église qui coûte à peu près ce que coûterait un temple grec. Mais si, comme M. de Lassaulx, on cherche l'économie et si on est moins scrupuleux sur les règles archéologiques (ce que le comité ne peut approuver), on obtient, à des prix bien inférieurs, des monumens plus convenables encore et certainement plus beaux que ceux qu'on a bâtis en France sous l'empire et la restauration. Du reste on se prononce partout en faveur du style chrétien du moyen âge. La plupart de nos évêques et archevêques déclarent qu'ils ne veulent plus d'églises en style romain ni grec. Il serait fort difficile, aujourd'hui, de faire accepter un temple en plate-bande grecque ou en cintre romain, sous le prétexte d'une église, à Mgr le cardinal archevêque de Lyon, à Mgr l'archevêque de Reims, à Mgr l'évêque de Beauvais, à Mgr l'évêque de Meaux. L'Allemagne et l'Angleterre nous ont devancés en remettant en honneur le

sont en pierre de Kersanton , pierre molle , et que les artistes ont sculptée avec une richesse inouïe ; ils en ont fait de la dentelle microscopique. Le bois seul pourrait rendre ce précieux travail. On a voulu imiter ces autels dans la cathédrale de Quimper , et on en a chargé des artistes italiens. Ces Italiens ont assez bien réussi. Mais comme dans les autels de Folgoet il y a çà et là quelques petites bêtes qui ont la forme de souris , les Italiens ont semé des souris partout ; dans leur imitation, ils ont remplacé par des souris les divers choux et fleurons qui décorent les autels de Folgoet. Ces autels sont de bons modèles, mais peu exécutable, difficiles à imiter. D'ailleurs le style gothique est très différent en Bretagne de celui qu'on voit dans le reste de la France.

M. Delécluze ajoute que le style gothique varie de province à province, comme il varie de siècle en siècle. On ne peut donc recommander de copier des autels gothiques de la Bretagne pour les placer en Bourgogne ou en Provence. Si l'on trouve qu'un autel à la romaine, ou de forme et de moulures antiques, est incohérent dans une église gothique, il y aurait incohérence également, quoique d'un autre genre, à placer un autel du treizième siècle dans un monument du quinzième, un autel champenois dans une église picarde. Les restaurations et les copies sont radicalement impossibles et déraisonnables ; il n'y a pas moyen de refaire ce qui n'existe plus, parce qu'on ne saura jamais ce qui a existé. Il vaut bien mieux laisser à l'artiste toute sa liberté et le livrer à son génie particulier. C'est ainsi qu'on a fait de tout temps ; c'est ainsi qu'on devrait encore faire aujourd'hui.

M. Didron fait remarquer qu'il y a, entre les siècles et les contrées où un système d'art a régné, beaucoup moins de différences qu'on ne le suppose. Certainement les édifices et les œuvres d'art peuvent se partager en groupes géographiques comme on les partage en groupes chronologiques ; cependant, à une même époque, il y avait une règle, un canon qui existait partout. C'est pour cela que nous pouvons assurer, en voyant des monumens de contrées très diverses, des monumens de l'Auvergne et de la Normandie, de la Picardie et de la Bourgogne, du Lyonnais et de la Saintonge, qu'ils sont de telle ou telle époque. L'esprit général qui dominait dans un temps régnait à peu près partout. Les différences, et il y en a certainement, ne touchent guère qu'au détail. Dans tous les cas, il faut

se hâter de recueillir tout ce qu'on trouvera en fait d'anciennes œuvres d'art. Que le comité demande à ses correspondans des dessins exacts et mesurés avec soin de tous les anciens autels, bénitiers, chaires, bancs, stalles, etc., qu'ils connaîtront, et le comité fera une œuvre utile en les livrant à la publicité. Quand on saura bien ce qui existe, ce qui a été fait dans tous les genres esthétiques, un homme viendra, un artiste de talent, qui coordonnera tous ces élémens, qui donnera une nouvelle formule et apprendra, tout en partant d'un point précis, à innover. Les ouvrages anglais de M. Pugin ne nous conviennent qu'indirectement : ils font connaître des objets qui sont très différens des nôtres ; car le gothique de l'Angleterre ne ressemble pas au gothique de la France. Cependant nous aurions sans doute plus d'un renseignement utile à tirer des ouvrages de M. Pugin. Mais c'est surtout aux Anglais que cet architecte célèbre a rendu et rend tous les jours de grands services. Le comité pourrait bien publier des travaux analogues ; il devrait faire un appel à ses nombreux correspondans et aux architectes qui ne le sont pas, et leur demander des dessins de tous les meubles anciens qui peuvent exister dans les divers départemens. Des plans et des coupes d'autels, de chaires, de stalles, de bénitiers et d'autres objets, munis de mesures, côtes et profils, seraient publiés avec l'indication du pays d'où ils viennent, et de la date où ils ont été faits. Un pareil travail serait plus utile qu'un Vignole gothique, parce que rien ne reposerait sur des hypothèses, parce qu'on ne donnerait que des objets existans et non imaginés. C'est plus tard, si l'esprit actuel persiste et si les études archéologique se poursuivent, qu'il sera possible de faire un pas de plus. Alors on pourra réduire en règle tout le système de l'art gothique, pour faire autrement si l'on veut, et mieux si l'on peut.

Cette proposition, déjà discutée dans les sessions précédentes et fortement appuyée par M. Thévenot qui la développe à peu près dans les mêmes termes, est prise en sérieuse considération ; elle sera remise en discussion dans les premières séances de la session prochaine. Le secrétaire donne encore lecture de la lettre suivante que lui adresse M. Th. Foisset, correspondant historique à Beaune :

« Je fais bâtir à la campagne une petite chapelle domestique, et je voudrais lui donner dans toutes ses parties le style du treizième siècle, avec toute la pureté de son type le plus simple dans

notre province, Notre-Dame de Dijon. Mais Notre-Dame de Dijon n'a pas conservé ses anciens autels, et je ne sais quelle forme donner au mien. Faut-il le faire rond, comme on me le dit. ou droit et quadrangulaire, comme j'en ai l'intention ? Mais je suis surtout assez sérieusement embarrassé quant au point de savoir s'il y avait ou non des tabernacles dans les autels du temps de saint Louis. En 475, saint Perpet, huitième évêque de Tours, lègue au prêtre Amalaric une petite boîte de soie, le périptère et la colombe d'argent où l'on a coutume de déposer le Saint-Sacrement. Cet usage se pratiquait en Bourgogne. En 1829, M. Baudot, membre de l'académie de Dijon, mit sous les yeux de cette compagnie une colombe en cuivre rouge, parfaitement dorée et émaillée de diverses couleurs, qui avait servi à conserver le Saint-Sacrement dans la paroisse de Montliot, près de Châtillon-sur-Seine. On gardait l'Eucharistie tantôt dans une chapelle séparée du maître-autel, comme dans la chapelle ducale de Dijon; tantôt dans des armoires placées derrière l'autel principal, comme à Saint-Jean-le-Grand d'Autun; tantôt, comme à la Sainte-Chapelle et à Saint-Michel de Dijon, en de petites tours qui se sont depuis transformées en tabernacles. Dans le cas où vous ne connaissez pas d'exemples de tabernacles avant le quinzième siècle, voudriez-vous toutefois m'indiquer où je pourrais trouver un dessin des plus anciennes formes de cette partie de l'autel ? Car, d'après les usages actuels de l'Eglise, il me paraît difficile qu'un autel où l'on célèbre les saints mystères puisse se passer de tabernacle. En me permettant cet anachronisme inévitable, je voudrais, cependant, m'éloigner le moins possible de l'époque à laquelle je prétends rattacher ma petite église. J'éprouve un scrupule analogue sur la forme des bénitiers au moyen-âge. »

Le secrétaire fait observer que les autels du treizième siècle n'étaient pas ronds comme certains autels païens, ni circulaires comme nos guéridons actuels; ils étaient ordinairement pleins et de forme rectangulaire, ornés sur les faces, grandes et petites, d'arcatures ogivales ou de quatrefeuilles à lobes légèrement aigus ou ogivaux. Sur la table de l'autel, en arrière, au-dessus de deux ou trois degrés, se posait un retable peint ou sculpté, en pierre, en bois ou en orfèvrerie. Sur ce retable étaient figurées quelques scènes de la Passion ou des sujets tirés des légendes locales. — Quant aux tabernacles, il y en avait de fixes ou tout au moins de posés sur

l'autel même : Guillaume Durand le dit expressément dans son *Rationale divinorum officiorum*. Il y avait des tabernacles aériens, des suspensions en forme de colombe ou de pixide circulaire, attachées par une chaînette à la voûte ; mais assez souvent les tabernacles étaient posés sur l'autel. Ces tabernacles, fixes ou mobiles, avaient la forme d'une petite maison, d'un petit portail d'église ; ils ressemblaient à l'une des petites façades ou à l'entrée d'une châsse du treizième siècle, comme est la châsse de saint Romain, à Rouen. C'était exécuté en pierre, mais plus souvent encore en orfèvrerie, en cuivre émaillé. A Chartres, dans la chapelle de Vendôme, à la cathédrale on voit un triptyque du douzième siècle, en cuivre émaillé et historié de personnages ; il est probable que ce triptyque a toujours servi de tabernacle. — Les candélabres sont très petits, très bas. Cette forme était peut-être nécessitée par le retable devant lequel ces candélabres se posaient. Le nombre des candélabres varie ; il semble n'avoir pas été fixe comme il l'est aujourd'hui. Du reste, sur les vitraux, dans les manuscrits à miniatures, dans certaines sculptures du treizième siècle, on trouve des autels et des tabernacles qui peuvent servir de modèles à ceux que cherche M. Foisset. Il en est de même pour les bénitiers. — Les bénitiers de cette époque ont ordinairement la forme d'une petite cuve ou d'une grande coupe portée par une colonne à fût assez court, à base et chapiteau décorés comme les bases et chapiteaux des autres colonnes. Un bénitier de la fin du douzième siècle, qu'on voit dans l'église de Brives-la-Gaillarde, est ainsi porté par une colonne ; mais cette colonne est richement décorée de feuillages et de rinceaux. Cette ornementation vient s'épanouir sous la cuvette qui est toute sculptée elle-même de feuilles d'acanthe. Quant à la cuvette des bénitiers, elle est ordinairement circulaire et tout unie, ou circulaire et creusée de grosses cannelures concentriques ; elle adopte fréquemment encore la forme d'un quatrefeuille. — Du reste, puisque M. Foisset imite Notre-Dame de Dijon pour sa chapelle, c'est dans Notre-Dame qu'il trouvera la forme générale, les moulures, les arcatures, l'ornementation qu'il devra donner à son autel, à son tabernacle et à son bénitier. Tout est conséquent dans l'art du moyen-âge, et quand on a eu le temps de faire et d'achever un édifice assez promptement, comme cela est arrivé pour la Sainte-Chapelle de Paris, on retrouve dans l'ameublement fixe et mobile les principes qui ont présidé à la

construction même. La matière et la destination imposent bien certaines dissemblances : ici plus de légèreté, là plus de force et moins d'ornementation ; mais la différence n'est jamais notable. Rien ne ressemble plus à une église qu'une chaise, et qu'un triptyque à un portail de cathédrale ; le tabernacle latéral de Notre-Dame de l'Épine reproduit le clocher droit du portail de la même église. C'est donc dans Notre-Dame de Dijon que M. Foisset trouvera toutes les formes dont il a besoin. — Cette consultation de M. Foisset fait sentir davantage au comité la nécessité de recueillir, de faire dessiner avec cotes et profils, et de publier les autels, tabernacles, fonts, bénitiers, chaires, stalles, etc., qui peuvent exister encore dans toute la France. Chacun puiserait dans ces exemples authentiques ce qui conviendrait le mieux à sa localité, au style et à l'âge du monument qu'il voudrait meubler.

M. le comte de Montalembert soumet au comité un dessin envoyé par M. Lefèvre, curé de Brienne-le-Château (département de l'Aube), et qui représente un monument en albâtre doré appartenant aujourd'hui à un juge de paix, mais provenant de l'abbaye de Clairvaux. Sur cette sculpture en albâtre, on voit une chambre au fond de laquelle se dresse un autel qui porte un ciboire et une pax. Près de cet autel est étendu mort, dans un lit, un évêque coiffé de la mitre ; le prélat est couvert d'un manteau orné de fleurs de lis et de fleurons inscrits dans des losanges. En présence de ce mort, un moine à capuchon rabattu accueille un enfant d'une douzaine d'années ; deux individus regardent et admirent ce qui se passe entre le moine et l'enfant. A Brienne, on croit que ce sujet est relatif à la vie de saint Bernard ; jusqu'à présent on n'en a pas encore donné une explication satisfaisante.

Le comité termine aujourd'hui les travaux de la présente session ; il ajourne au mois de décembre ou de janvier prochain la reprise des séances. Pendant les vacances une commission intérimaire veillera à l'expédition des affaires urgentes.

FIN DE LA SESSION DE 1842.

GASPARIN,

Pair de France, président du comité des arts et monuments,

DIDRON, Secrétaire.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉ

PAR LE COMITÉ HISTORIQUE DES ARTS ET MONUMENS.

SESSION DE 1843.

PREMIÈRE SÉANCE.

Mercredi 22 janvier 1843.

PRÉSIDENTE DE M. LE COMTE DE GASPARIN.

NÉCROLOGIE.

En ouvrant la séance, M. le président rappelle toute l'étendue de la perte que le comité a faite par la mort de M. du Sommerard. Assidu aux séances du comité qu'il affectionnait singulièrement, invité quelquefois à en diriger les travaux, M. du Sommerard s'est toujours fait remarquer par l'ardeur avec laquelle il provoquait et défendait les mesures propres à favoriser l'action du gouvernement dans l'intérêt de l'archéologie. Parmi les diverses propositions que M. du Sommerard a faites relativement à la conservation et à l'étude des monumens historiques, les unes ont été suivies d'un résultat immédiat et heureux ; les autres ont éveillé l'attention du gouvernement qui se propose de les traduire en résolutions définitives. Si l'on dresse jamais un inventaire des meubles précieux et des trésors que possèdent les églises, c'est à M. du Sommerard surtout qu'on en devra l'idée. Toutes ces propositions, recueillies et développées au fur et à mesure dans le *Bulletin archéologique*, témoignent du savoir que M. du Sommerard apportait dans les discussions. A cet esprit élevé, l'archéologie n'apparaissait pas seulement comme une science destinée à satisfaire la curiosité sur l'histoire et les usages de nos ancêtres ; c'était encore un instrument qu'il voulait mettre entre les mains de nos artistes contemporains pour

doubler leur puissance. Suivant lui, les formes anciennes pouvaient s'allier utilement aux formes nouvelles et en augmenter la beauté. Il désirait que la connaissance exacte du passé servit de guide au présent. Eclairé, dans ses recherches, par l'amour de la France, il aimait à faire remarquer les nombreuses obligations que les nations étrangères nous avaient dues aux diverses époques du moyen âge et de la renaissance; il nommait les artistes et les savans qui, depuis les premiers siècles de notre ère jusqu'au dix-septième, avaient porté leur génie et leurs connaissances en Angleterre, en Italie, en Sicile, en Allemagne et même en Grèce. En mourant, M. du Sommerard aura du moins donné au comité l'exemple de son zèle, et légué à la France un musée précieux et un livre savant où nos antiquités nationales sont dignement appréciées. De pareils services ne consolent pas de la mort d'un homme aussi instruit que généreux, mais ils peuvent adoucir les regrets d'une perte irréparable.

COMPOSITION DU COMITÉ.

Le comité décide que la liste de ses membres résidens, non résidens et correspondans, sera mise en tête du *Bulletin* de la présente session.

Membres résidens :

- MM. GASPARI (comte de), pair de France, président du comité ;
 AMPÈRE (J.-J.), professeur au Collège de France, membre de l'Institut ;
 BARRE, graveur-général des monnaies ;
 BASTARD (comte Auguste de) ;
 BOTTÉE DE TOULMON, bibliothécaire au Conservatoire de musique ;
 DELÉCLUZE ;
 GRANGE (marquis de la), député ;
 GRILLON, membre du Conseil municipal et des bâtimens civils ;
 HÉRICART DE THURY (vicomte), membre de l'Institut ;
 HUGO (Victor), de l'Académie française ;
 LABORDE (comte Léon de), membre de l'Institut ;
 LENOIR (Albert), architecte ;
 LENORMANT (Charles), membre de l'Institut ;
 LEPRÉVOST (Auguste), député, membre de l'Institut ;

MM. MÉRIMÉE, inspecteur-général des monumens historiques ;
MONTALEMBERT (comte de), pair de France ;
PASSY (Antoine), député ;
ROBELIN (Charles), architecte ;
SAINT-BEUVE, conservateur à la Bibliothèque Mazarine ;
SALVANDY (comte de), député ;
SAULOV (de), directeur du Musée de l'Artillerie, membre de l'Institut ;
SAUSSAYE (de la), correspondant de l'Institut ;
SCHNEFFER (Ary) ;
SCHMIT, maître des requêtes au Conseil d'état ;
TAYLOR (baron), inspecteur-général des établissemens de beaux-arts ;
TEXIER (Charles), commissaire royal près les établissemens de beaux-arts ;
VARCOLLIER, chef au secrétariat général de la préfecture de la Seine ;
VITET, député, membre de l'Institut ;
DIDRON, secrétaire du comité.

Membres non résidens :

MM. CASTELLANE (marquis de), à Toulouse ;
CAUMONT (de), à Caen ;
CHAUDRUC DE CRAZZANES (baron), sous-préfet à Castel-Sarrazin ;
DENIS (Alphonse), député du Var, à Hyères ;
DEVIE (Mgr), évêque de Belley ;
DEVILLE (Achille), à Rouen ;
GASPARIN (Auguste de), ancien député de la Drôme, à Orange ;
GERVILLE (de), à Valognes ;
JAUBERT DE PASSA, à Perpignan ;
JOUANNET, bibliothécaire à Bordeaux ;
LAGOY (marquis de), à Saint-Remi ;
SAINT-MÉMIN (de), conservateur du Musée, à Dijon ;
TRÉVENOT, à Clermont-Ferrand.

Correspondans nationaux :

MM.

AIN			
AISNE	{	Laon,	VAN CLEEMPUTTE , architecte ;
	{	Nogentel,	POQUET , curé ;

MM.

ALLIER.....	{ Moulins,	BATISSIER;
	Souvigny,	CHAMBON, curé ;
ALPES (BASSES-).		
ALPES (HAUTES-).		
ARDÈCHE.....		
ARDENNES.....	Charleville,	HUBERT, professeur de philosophie ;
ARIÈGE.....		
AUBE.....	{ Troyes,	ARNAUD, peintre ;
	Id.,	BOURCELOT, curé de Saint-Urbain ;
	Carcassonne,	CROS, directeur du Musée ;
AUDE.....	{ Narbonne,	TOURNAL, secrétaire de la commission
		archéologique ;
AVEYRON.....		
	{ Aix,	PORTE (Jean-Baptiste) ;
	Id.,	ROUARD, bibliothécaire ;
BOUCHES-DU-RH.	{ Arles,	CLAIR, avocat ;
	Id.,	HUARD, directeur du Musée ;
	Id.,	LAUGIER DE CHARTROUSE (baron) ;
	Bayeux,	LAMBERT, bibliothécaire ;
CALVADOS.....	{ Id.,	THOMINE DESMAZURES, vicaire-général ;
	Caen,	LÉCHAUDÉ D'ANISY ;
	Louvagny,	BEAUREPAIRE (comte de) ;
CANTAL.....		
CHARENTE.....		
CHARENTE-INFÉR.		
CHER.....	{ Bourges,	GIRARDOT (baron de), cons. de préf. ;
	Id.,	HAZÉ, peintre ;
CORRÈZE.....		
CORSE.....		
	{ Beaune,	BARD (Joseph) ;
CÔTE-D'OR.....	{ Id.,	FOISSET (Théodore), juge au tribunal ;
	Dijon,	SAGOT (Emile), architecte ;
CÔTES-DU-NORD.		
CREUSE.....	Auriat,	TEXIER, curé ;
DORDOGNE.....	Nontron,	VERNEILH (Félix de) ;
DOUBS.....	Pontarlier,	DEMESMAY, député ;
DRÔME.....		
EURE.....	Bernay,	NIEL, ancien sous-préfet ;
EURE-ET-LOIR...	{ Chartres,	DURAND (Paul) ;
	reux,	TILLEUL ;
FINISTÈRE.....		

MM.

GARD.....	Nîmes,	PELET (Auguste);
GARONNE (Hte-).	Toulouse,	DUMÈGE;
GERS.....	Id.,	GUILHERMY (Ferdinand de);
GIRONDE.....	Auch,	CANÉTO, supér. du petit séminaire;
	Bordeaux,	DUPHOT, architecte;
	Id.,	DURAND (G.-J.), archit. de la ville;
	Béziers,	PORTALON (de);
HÉRAULT.....	Montpellier,	JUBINAL (Achille), professeur à la
		Faculté des lettres;
	Id.,	RENOUVIER (Jules);
ILLE-ET-VILAINE..	Rennes,	LANGLOIS, architecte;
INDRE.....	Châteauroux,	LEROY (Ferdinand), préfet;
	Tours,	BOURASSÉ, professeur d'archéologie
		au petit séminaire;
INDRE-ET-LOIRE.	Id.,	MANCEAU, prêtre;
	Amboise,	CARTIER;
	Grenoble,	PIERANGÉLI, juge au tribunal;
ISÈRE.....	N.-D.-de-l'Osier,	DASSY, prêtre;
	Vienne,	DELORME, bibliot. et cons. du musée;
	Id.,	MERNET;
JURA.....	Lons-le-Saunier,	MONNIER (Désiré);
	Saint-Claude,	COMOY, archit. de l'arr. et de la ville;
LANDES.....		
LOIR-ET-CHER...	Vendôme,	LAUNAY, prof. de dessin au collège;
LOIRE.....		
LOIRE (HAUTE-).	Le Puy,	AYMARD (Auguste);
	Id.,	BECELIÈVRE (vicomte de);
LOIRE-INFÉR....	Nantes,	FOURNIER, curé de Saint-Nicolas;
LOIRET.....	Noyent-s.-Vern.,	CRESPI-LEPRINCE (baron de);
	Gien,	MARCHAND, ingénieur;
LOT.....		
LOT-ET-GARONNE	Nérac,	SAMAZEUILH, avocat;
LOZÈRE.....		
MAINE-ET-LOIRE.	Angers,	GODARD-FAULTRIER, dir. du Musée;
	Id.,	GRILLE (Fr.), biblioth. de la ville;
MANCHE.....	Avranches,	MANGON-DELALANDE;
	Coutances,	DELAMARE, vicaire-général;
	Châlons,	CHAMPENOIS, curé de Notre-Dame;
	Chaltrait,	MELLET (comte de), membre de la
MARNE.....		commiss. archéolog. de la Marne;
	Reims,	Mgr GOUSSET, archevêque;
	Id.,	DURAND (Hippolyte), architecte;

MM.

MARNE (HAUTE-)	{	Langrès, FÉRIEL, procureur du roi; Montierender, ASTIER (vicomte d');
MAYENNE		
MEURTHE.....	{	Nancy, GUERRIER DE DUMAST, président de l'Académie Stanislas; Toul, DELALLE, curé de l'ancienne cathédrale;
MEUSE.....		
MORBIHAN.....		
MOSELLE.....		
NIEVRE	{	La Charité, GRASSET (Auguste); Nevers, DUVIVIER (Antoni);
NORD.....	{	Douai, COUSSEMAKER (de); Id. CONTENCIN (de), secrétaire-général de la préfecture;
	{	Beauvais, BARRAUD, prêtre, professeur d'archéologie au grand séminaire;
OISE.....	{	Clermont, WOILLEZ (Eugène); Compiègne, WOILLEZ (Emmanuel); Senlis, POULET, prêtre, principal du collège;
ORNE.....		
PAS-DE-CALAIS..	{	Calais, FIGAULT DE BEAUPRÉ; Id., MALLAY, architecte, professeur d'archéologie au grand séminaire;
PUY-DE-DÔME...	{	Issoire, BRAVARD, architecte; Netscher, CROIZET, curé;
PYRÉNÉES (B ^{ses}).		
PYRÉNÉES (H ^{tes}).		
PYRÉNÉES-O ^{les} ...		
REIN (BAS-)....	{	Strasbourg, KLOTZ, architecte de la cathédrale; Id., PERRIN, architecte; Id., SCHNEEGANS (Louis), archiviste;
REIN (HAUT-)....		
	{	Lyon, Mgr le cardinal DE BONAID, archevêque; Id., BONNEFOND, directeur du Musée; Id., COMARMOND, conservateur des musées archéologiques;
REIN.....	{	Id., DUPASQUIER (Louis), architecte, professeur à la Martinière;
SAÔNE (HAUTE-).		
SAÔNE-ET-LOIRE.	{	Autun, DEVOUCOUX, secrétaire de l'évêché; Mâcon, RAGUT, archiviste-bibliothécaire;

MM.

SARTHE.....	Mans,	RICHELET, bibliothécaire;
	Id.,	TOURNESAC, prêtre, prof. d'archéol.;
	Solesmes,	GUÉRANGER (Dom), abbé des Bénéd.;
SEINE.....	Paris,	DEMERSON, curé de St-Germ.-l'Aux.;
	Id.,	PASCAL, prêtre;
SEINE-INFÉR....	Dieppe,	FÉRET, bibliothécaire;
	Rouen,	BARTHÉLEMY, architecte;
	Id.,	COCHET, aumônier du collège royal;
SEINE-ET-MARNE.	Bourron,	LOUDIN, curé;
	Donnemarie,	TESTE-D'OUET (Alexandre);
	Méru,	Mgr ALLOU, évêque;
	Melun,	ROSNY (Lucien de);
SEINE-ET-OISE..	Etampes,	MONT-ROND (Maxime de);
	Montfort-l'Aux.,	ROBERT;
	Poissy,	SAINT-CLAIR (de), colonel;
	Rambouillet,	MOUTIS, memb. de la comm. arch.;
	Saint-Cyr,	DUSSEUX, répét. d'histoire à l'école royale militaire;
	Versailles,	ERNAUX.
SEVRES (DEUX-).	Niort,	SECRÉTAIR, architecte;
	Abbeville,	BELLEVAL (comte de);
SOMME.	Amiens,	DUTHOIT, sculpteur;
	Id.,	GOZE;
	Id.,	LUCAS, prêtre;
	Id.,	Mgr MIOUAND, évêque;
	Liancourt,	ESCALOPIER (comte de l');;
TARN.....	Rabasteins,	CLAUSADE (Gustave de);
TARN-ET-GARON.		
VAR.....		
VAUCLUSE.....	Avignon,	REQUIEN;
VENDÉE.....		
VIENNE.....	Poitiers,	CHENÉ (Charles de), membre de la Société des antiquaires de l'Ouest;
	Id.	REDET, archiviste;
VIENNE (HAUTE-).	Limoges,	BOULÉ, architecte;
VOSGES.....	Saint-Dié,	Mgr GROS, évêque;
YONNE.....	Auxerre,	QUANTIN, archiviste;
	Sens,	TARBÉ;
ALGÉRIE.....	Alger,	BERBRUGGER, bibliothécaire.

Correspondans étrangers.

EN ALLEMAGNE :

- MM.** BOISSERÉE (Melchior), à Munich ;
BOISSERÉE (Sulpice), correspondant de l'Institut de France, à Munich ;
GERTNER, architecte, à Munich ;
GEISSEL (Mgr), coadjuteur de l'archevêque, à Cologne ;
KIESEWETTER, conseiller à la cour de Vienne ;
KLENZE (chevalier de), directeur-général des ponts et chaussées, en Bavière ;
KNAPP, architecte aulique du roi de Wurtemberg, à Stuttgart ;
LASSAULX (de), directeur supérieur des constructions, à Coblenz ;
LEIDELOFF, secrétaire de l'académie Albert-Durer, à Nürenberg ;
MOLLER, architecte, à Darmstadt ;
RACZINSKI (Athanase, comte), à Berlin ;
ROISIN (baron Ferdinand de), à Bonn ;
WAAGEN (docteur), directeur de la galerie royale, à Berlin.

EN ANGLETERRE :

- MM.** BRITTON, antiquaire, à Londres ;
DONALDSON, secrétaire de l'Institut royal des architectes britanniques, à Londres ;
GALLY-KNIGHT, membre du parlement ;
HALLIWELL (James-Orchard), secrétaire de la société des antiquaires de Cambridge, à Londres ;
HRYWOOD-HAWKINS (J.), membre du parlement ;
LONGUEVILLE (Jones), maître ès-arts à l'université de Cambridge ;
MICHAEL (Jones), membre de la société des antiquaires de Londres ;
WAY (Albert), directeur de la société des antiquaires de Londres ;
WELBY PUGIN, professeur d'archéologie au collège d'Oscott, près Birmingham ;
WHEWEL, professeur de géologie, à Cambridge ;
WRIGHT (Thomas), à Londres, correspondant de l'Institut de France.

EN BELGIQUE :

- MM.** BEAUFFORT (comte Amédée de), président de la commission royale des monumens, à Bruxelles ;
DELEPIERRE, membre de la société des beaux-arts à Gand ;
JÉNICOT, directeur de la restauration de Saint-Jacques, à Liège ;
REIFFENBERG (baron de), directeur de la Bibliothèque, à Bruxelles ;
SCHAYES, attaché aux archives de Belgique, à Bruxelles.

EN ESPAGNE :

- MM. ALVAREZ, architecte, à Madrid ;
AMAT (Mgr), évêque de Zamora ;
BRETON DE LOS HERREROS (dom Manoel), bibliothécaire de la reine ;
CARDERERA (Valentin), antiquaire, à Madrid ;
CASTELLANOS (don Basilio), conservateur du Cabinet de la reine ;
CÉPÉRO, chanoine de la cathédrale, à Séville ;
ROCCA DE TOGORES, de l'Académie espagnole, à Madrid.

EN GRÈCE :

- MM. MAUROCORDATOS (Georges), professeur à l'Université, à Athènes ;
PITTAKYS, inspecteur des antiquités, à Athènes.

EN ITALIE :

- MM. BAINI (abbé), à Rome ;
CORDERO DE SAN-QUINTINO (comte), à Turin ;
LACROIX (abbé), clerc-national, à Rome ;
MARMORA (della), général, à Turin ;
MINARDI (chevalier), vice-président de l'Académie des beaux-arts, à Rome ;
SANTINI (abbé), à Rome ;
SECCHI (abbé), censeur de l'Académie pontificale, à Rome ;
SERRA DI FALCO (duc de), à Palerme ;
VISCONTI (chevalier Pierre-Hercule), commissaire des antiquités pontificales, à Rome ;
ZARDETTI, conservateur du Musée, à Milan.

OUVRAGES OFFERTS.

Par M. Hardmeier, secrétaire de la société des antiquaires de Zurich, au nom de cette société :

1° *Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zürich*, in-4°, orné de planches nombreuses représentant des monuments du moyen âge ;

2° *Zeitschrift für Vaterländische Alterthumskunde herausgegeben*, in-4°, avec planches ;

3° *Mittheilungen der Bürcherischen Gesellschaft*, in-4°, avec deux planches.

Par M. Donaldson, au nom de l'institut royal des architectes britanniques, dont il est vice-président :

1° *Transactions de l'Institut des architectes britanniques*, vol. I, part. 2, in-4° anglais, avec gravures. — À cet ouvrage est jointe la liste des membres de cet institut.

2° *Questions sur l'architecture, adressées par l'Institut des architectes britanniques à ses correspondans*, in-8°. Ces questions ont été rédigées à peu près sur le modèle de celles que le comité envoie à ses correspondans.

Par M. Britton, architecte anglais, correspondant du comité :

1° *Dictionnaire de l'architecture et de l'archéologie du moyen âge*, in-4° anglais, de 249 pages et 39 planches gravées. Cet ouvrage est fort remarquable ;

2° *Histoire des antiquités de la cathédrale de Worcester*, in-4° anglais, avec 13 planches gravées ;

3° Atlas renfermant des élévations, plans, coupes et détails des cathédrales d'Exeter, de Gloucester, d'York, de Winchester, de Lichfield, de l'église Saint-Pierre à Northampton, de la galerie du roi Edouard à Fonthill-Abbey, de divers monumens de Londres.

Par M. le baron de Reiffenberg :

1° *Compte rendu des séances de la commission royale d'histoire de Bruxelles*, tomes IV et V ;

2° Diverses publications de paléographie et d'histoire littéraire.

Par M. Pugin, architecte anglais :

1° *Architecture des églises catholiques*, in-8° de 103 pages ;

2° Atlas de douze dessins représentant des plans, des élévations, des vues à vol d'oiseau et des coupes des églises et monastères bâtis, meublés et ornés par M. Pugin en Angleterre. Parmi ces dessins sont figurées des briques émaillées, décorées de fleurons et de monogrammes ; elles servent à paver les constructions religieuses nouvelles.

Les ouvrages français qui suivent sont également offerts au comité :

Mémoires de la commission des antiquités du département de la Côte-d'Or, tome 1^{er}, années 1838, 1839, 1840, 1841, in-4°, de LXXIV et 463 pages ; Dijon, 1841. — Plusieurs mémoires, dont le *Bulletin du comité* a déjà rendu compte, sont recueillis dans ce volume par

les soins de M. Henri Baudot, président de la Commission. A l'avenir, la Commission publiera ainsi les mémoires dans le format in-4°, qui lui permet de joindre des dessins à chaque notice. Il faut distinguer dans ce volume l'histoire de la fondation des hôpitaux du Saint-Esprit à Rome et à Dijon, par M. G. Peignot; l'histoire du château et du village de Gilly-lez-Cléaux, par M. Joseph Garnier; la description (véritable monographie complète) de la chapelle de l'ancien château de Pagny, par M. Henri Baudot; un rapport sur deux cachets inédits d'oculistes romains, par M. de Saint-Mémin; des observations archéologiques sur plusieurs bas-reliefs de la cathédrale d'Autun, par M. Devoucoux. Vingt-deux miniatures accompagnent le travail de M. Peignot : des lithographies nombreuses sont distribuées dans tout le volume. Pour expliquer les bas-reliefs de la cathédrale d'Autun, M. Devoucoux s'est adressé à l'histoire locale. Dans un sujet représentant un homme armé d'un arc et lançant une seconde flèche contre un personnage qui a déjà la gorge percée par une première, M. Devoucoux a vu le fils aîné du duc Robert de Bourgogne, tué par des gens d'Auxerre. Ce sujet, comme les autres, est emprunté aux livres saints et représente Caïn tué dans les bois par Lamech. On voit une représentation semblable et avec le nom des personnages dans la *Biblia sacra*, in-f°, Bibl. Roy., n 6. Ce sujet est également sculpté au portail principal de l'église de Saint-Gilles, en Provence. C'est, comme M. Didron le fait observer de nouveau, dans l'histoire sainte et dans la légende qu'il faut presque constamment chercher l'explication de l'iconographie du moyen âge, et jamais, ou fort rarement, dans l'histoire civile locale ou même générale.

Mémoires de la société archéologique de Touraine, tome 1^{er}; Tours, 1842, in-8° de 206 pages, avec lithographies. La société archéologique de Touraine, fondée en 1840, est instituée pour étudier, conserver et publier les monuments historiques de la Touraine. Ce premier volume des mémoires contient plusieurs notices importantes sur les monuments celtiques et gothiques de la Touraine.

Mémoires de la société des antiquaires de Normandie, XII^e volume de la collection, années 1840, 1841, in-4° de xxviii et 443 pages avec dessins. Cet ouvrage est présenté par M. de Caumont, présent à la séance.

Mémoires de la société archéologique d'Avranches, tome 1^{er}, in-8°.

Mémoires de la société d'agriculture, sciences et belles-lettres du département de l'Aube, in-8°, n^{os} 77 et 78, année 1841. Une notice sur l'archéologie départementale, rédigée par M. Corrard de Bréban, correspondant des comités historiques, fait partie des numéros 79 et 80. A cette notice est joint le dessin d'un bas-relief qui se voyait encasté dans le mur d'une maison de Troyes, et qui représente un porcher abattant des glands pour ses pourceaux.

Bulletin de la commission historique du département du Nord, in-8°, année 1841, avec vues et plans lithographiés.

Bulletin de la société des antiquaires de Picardie, in-8°; supplément au tome IV, année 1841, n^{os} 2 et 3 de l'année 1842.

Archives de Picardie, tome 1^{er}, in 8°, de 304 pages, par MM. H. Dusével et baron Delafons.

Par M. Ferdinand Leroy, préfet de l'Indre :

1^o *Lettre à M. de Caumont sur les monumens historiques de la Gironde*, 1842 ;

2^o *Instruction administrative aux maires du département sur la conservation des édifices historiques* ;

3^o *Rapport de M. le préfet et de la commission des monumens historiques de la Gironde au conseil général*, session de 1842 ;

4^o *Révision du tableau général de classement des monumens historiques de la Gironde*, 1842.

Etudes archéologiques sur le Bugey, par M. Monnier, in-8° de 216 pages, avec 14 planches ; Bourg, 1842.

Le Guide en Roussillon, par M. Henry, bibliothécaire de Perpignan, in-12 de 354 pages, avec dessins ; Perpignan, 1842.

Publications et documens inédits relatifs à l'histoire du Nivernais, par M. Antoni Duvivier, in-8°, 63 pages ; Nevers, 1842.

Par M. Joseph Bard :

1^o *Statistique générale des basiliques et du culte dans la ville de Lyon*, un vol. in-8°, de LXXVI et 340 pages ; Lyon, 1842.

2^o *Classement général des églises de la Côte-d'Or, de Dijon, de Nuits, de Beaune*, in-8° ;

3^o *Situation monumentaire du grand Hôtel-Dieu de Beaune et de l'hôpital-général de Châlon-sur-Saône*, in-32.

Fouilles de Martres, extraits des Mémoires de la société archéologique du midi de la France, in-4°, avec plan.

Recherches sur deux voies romaines de Poitiers à Angers, par

M. de la Fontenelle de Vaudoré, in-8°, de 86 pages ; Poitiers, 1841.

Notice sur la voie antique de Toulouse à Agen, par M. le baron Chaudruc de Crazannes ; Castel-Sarrasin, 1842.

Notice des objets d'art exposés au musée de Dijon, par M. de Saint-Mémin, in-8°, 210 pages ; Dijon, 1842.

Inscriptions du cinquième au sixième siècle, recueillies principalement dans le midi de la France, par M. le marquis de Castellane, président de la société archéologique du midi de la France, in-4°, de 305 pages et 51 planches, avec un supplément de 76 pages et 13 planches ; Toulouse, 1838.

L'Auvergne au moyen âge, par M. Dominique Branche, inspecteur et conservateur des monumens historiques de la Haute-Loire, tome 1^{er}, in-8°, de 540 pages, avec un atlas de planches dessinées par M. Emile Thibaud, membre de l'académie de Clermont. A l'exemple de la société du moyen âge, qui se décomposait en clergé, noblesse et peuple, M. Branche a divisé son histoire d'Auvergne en religieuse, féodale et communale. Le clergé étant régulier et séculier, le premier volume embrasse l'histoire de l'Eglise régulière. Pour M. Thibaud, les monumens qui correspondent à ces divisions sont les églises, les châteaux, les maisons. Les églises sont au clergé régulier et font partie des monastères, ou bien au clergé séculier et se divisent en cathédrales, paroissiales, etc. La première partie de l'atlas comprend les monastères, pour répondre au premier volume du texte ; vingt planches gravées sur cuivre composent cette première partie. Ces planches donnent la carte des Gaules, la carte de l'Auvergne, le portrait de Clément VI d'après un tableau original trouvé à la Chaise-Dieu, une monographie de l'abbaye de la Chaise-Dieu, un fragment d'une fresque représentant la danse Macabre, le dessin d'une tapisserie de la Chaise-Dieu, deux vues du prieuré de Lavaudieu ; des vues, plans, élévations et détails des monastères de Chanteuge, Sainte-Marie-des-Chases, Menat et Manglieu. Une planche donne les blasons des diverses abbayes, communautés et corporations religieuses de l'Auvergne.

Considérations historiques et critiques sur les vitraux anciens et modernes et sur la peinture sur verre, par M. Emile Thibaud. In-8° de xvi et 127 pages, avec trois planches. Clermont-Ferrand, 1842.

Notice historique sur les émaux, les émailleurs, leurs divers ouvrages et les procédés de fabrication en usage à Limoges, par M. Maurice Ardant. In-8° de 48 pages. Limoges, 1842. C'est dans cette notice que M. Ardant a publié un manuscrit du xvi^e siècle, contenant des recettes pour faire les émaux.

L'église de Saint-Thomas, à Strasbourg, et ses monumens, par M. L. Schneegans, archiviste de Strasbourg. In-8° de xvi et 318 pages, avec cinq gravures. Cet ouvrage est une monographie complète de Saint-Thomas ; l'histoire et la description de ce monument et des objets qui le meublent ou le décorent sont faites dans le plus grand détail. On peut proposer ce travail comme un bon modèle de monographie monumentale.

Essai sur la véritable origine et sur les vicissitudes de la cathédrale de Coutances, par M. l'abbé Delamare, vicaire-général. In-4° de 127 pages avec planches. Caen, 1841.

Notice historique et descriptive sur la cathédrale de Châlons-sur-Marne, par M. l'abbé Estrayez Cabassolle, chanoine, vicaire-général de Châlons. In-8° de 76 pages avec un dessin. Châlons, 1842.

Notice historique et descriptive sur l'église abbatiale d'Hesdames, par M. l'abbé Poquet, curé de Nogentel (Aisne). In-8° avec quatre lithographies.

Notice sur l'église de Saint-Ived de Braisme et sur les tombes royales qu'elle renferme, communiquée par M. le baron de Girardot. In-12. Soissons, 1825.

Notice sur Sainte-Croix, de Bordeaux, par M. L. de Lamothe, extraite de la *Guyenne historique et monumentale*.

Histoire du monastère de Sainte-Croix, de Bordeaux, manuscrit des archives départementales, publié et commenté par M. Ferdinand Leroy. In-8°. Bordeaux, 1842.

Notice sur le portail de Pont-sur-Dive, par M. le comte de Beaurepaire. Un dessin est joint à la notice.

Monumens et traditions de Blaye. — Rapport sur la commission des monumens et documens historiques de la Gironde, par M. Charles Grellet-Balguerie.

Notice sur les monumens funéraires de l'église des Cordeliers, à Lons-le-Saunier, par M. Monnier. In-12. Lons-le-Saunier, 1842.

Notice sur l'église et la croix de Fresnoy-lès-Roye, par M. D. Letellier, avec une lithographie. Cette notice est transmise par M. Goze.

Observations au sujet d'une ancienne croix de bois avec peinture, par M. Belhomme, archiviste de Toulouso. In-4^o avec planche. Toulouse; 1849.

Notice sur la cloche du timbre de l'église Saint-Germain, de Dourdan (Seine-et-Oise), par M. A. Moutié. Cette cloche fut fondue en 1699 par THOMAS MOUSET, comme le dit une inscription placée sur la cloche même, et qui relate la fin du règne des Valois et le commencement de celui des Bourbons. — Il est utile de recueillir jusqu'aux noms des fondeurs de cloches; l'histoire de l'art et celle de la chimie peuvent être éclairées par des renseignemens de cette nature.

Notice historique sur le beffroi de la ville de Boulogne, par M. François-Morand, archiviste de la ville de Boulogne. 1842.

Rapport sur les archives municipales de la ville d'Aire (Pas-de-Calais), par le même. 1839.

Notice sur l'établissement de l'imprimerie dans la ville d'Aire aux xvi^e et xvii^e siècles, par le même. 1842.

Le grand Pèlerinage des Flagellans à Strasbourg, en 1349, par M. L. Schneegans; ce sont des recherches historiques sur la dévotion des Flagellans. Cette dévotion, individuelle d'abord, publique ensuite, aboutit à des processions, à un culte extérieur; mais elle fut condamnée, en 1349 même, par le pape Clément VI, qui déclare hérétiques les doctrines des Flagellans. M. Schneegans a puisé une partie de ses renseignemens dans une chronique manuscrite rédigée par Frédéric Closener, prêtre et vicaire de la chapelle Sainte-Catherine, à la cathédrale de Strasbourg. Cette chronique, datée de 1362, se compose de 60 feuilles sur vélin écrites sur deux colonnes; elle est aujourd'hui à la Bibliothèque royale.

Notice sur Closener et Kœnigsghoven et leurs chroniques allemandes, composées d'après les sources originales, par M. L. Schneegans. In-4^o de 60 pages. Strasbourg, 1842.

Lettre sur le premier propriétaire de la prétendue maison de Louis XI, à Bourges, par M. Pierquin de Gembloux. L'auteur pense que cette maison est postérieure à Louis XI et qu'elle date de 1495. Un financier de Bourges, nommé Chenu et surnommé l'Allemand, aurait bâti cet hôtel, où l'on voit sculptées des bogues, enveloppes de la châtaigne, comme armoiries de la famille.

De l'administration municipale dans la province du Maine, par M. Cauvin. In-12 de 528 pages. Le Mans, 1842.

Notice sur un manuscrit intitulé : « Annales mundi ad annum 1264, » par M. le comte Charles de l'Escalopier. In-8° de 50 pages. Paris, 1842.

Essai sur les Cours d'amour, par M. le baron Ferdinand de Roisin. In-8° de 129 pages. Lille, 1842.

Mémoire sur les bois employés dans les charpentes des anciens édifices et sur les caractères distinctifs des bois de chêne et de châtaignier, par M. Stanislas Des Etangs, archiviste de la société scientifique de l'Aube.

L'Investigateur, journal de l'Institut historique; livraison de mai à novembre 1842.

L'Institut catholique, Revue mensuelle publiée à Lyon, tome II, 2^e livraison.

L'Echo de la Lys, numéros de mai et juillet 1842, où sont publiés des articles d'archéologie.

L'Industriel Calaisien, numéro du 25 juin 1842, renfermant un extrait du *Bulletin archéologique* relatif aux peintures à fresque découvertes dans Notre-Dame-de-Calais.

Au nom de MM. Arthur Martin et Charles Cahier, prêtres, le chef du bureau des travaux historiques soumet au comité les livraisons déjà parues du grand ouvrage intitulé : *Vitraux peints de Saint-Etienne de Bourges, Recherches détachées d'une monographie de cette cathédrale*. Trente-cinq planches coloriées, teintées ou sans couleur, et cent trente-deux pages de texte in-folio atlantique composent ces livraisons. Le comité se plaît à faire l'éloge du texte qui accompagne les planches et qui se distingue par une richesse inaccoutumée dans les informations, mais peut-être aussi par trop d'abondance dans les développemens. C'est avec les auteurs ecclésiastiques de toute époque et de tout genre que l'on présente l'explication de cette iconographie symbolique et légendaire des vitraux de Bourges. Les planches coloriées permettent non-seulement l'étude, mais encore la reproduction exacte des vitraux. Plusieurs détails donnés en grand fournissent aux peintres sur verre des motifs excellens et dignes de toute confiance pour la confection des vitraux modernes et la réparation des vitraux anciens. On trouvera dans cet ouvrage tout le système d'ornementation employé aux douzième et

treizième siècles ; les absides des nos principales cathédrales y seront reproduites avec les verrières qui les décorent, et l'architecture même qui encadre ces verrières. Dans les planches comme dans le texte, dans le dessin comme dans l'explication, les auteurs de ce beau travail ont mis en comparaison les sujets analogues à ceux de Bourges et qui se voient dans d'autres églises de France ; on va même jusqu'à faire des emprunts à l'Angleterre et à l'Allemagne, à Salisbury et à Cologne. Les miniatures de nos manuscrits et divers émaux des douzième et treizième siècles sont calqués ou décrits pour éclaircir ou compléter plusieurs tableaux et plusieurs explications. L'exécution de cette idée donne plus d'étendue et plus d'utilité à la publication. Cet ouvrage pourrait s'appeler une histoire générale de la peinture sur verre au treizième siècle, plutôt qu'un travail spécial sur les vitraux de la cathédrale de Bourges.

Un ouvrage d'archéologie pittoresque sur le département de l'Indre est soumis au comité. Cette publication in-4° est enrichie de dessins et de bordures dont les sujets sont empruntés aux édifices du pays et aux coutumes locales ; elle est destinée à faire connaître les monumens historiques d'un département peu exploré jusqu'à présent et qui mérite d'être apprécié davantage.

OBJETS DIVERS.

Sur la proposition de M. le comte Léon de Laborde, la commission des correspondans se réunira avant la deuxième séance pour statuer sur la position des correspondans du comité qui n'auraient fait aucune communication depuis deux ans. La commission arrêtera en outre une liste de candidats au titre de correspondant.

La commission des correspondans, renouvelée par M. le président, se compose de MM. Leprévost, comte de Montalembert, Mérimée, comte de Laborde, baron Taylor, Schmit, Lenoir et Didron.

Le secrétaire fait connaître l'état actuel des publications entreprises par le comité.

Les Instructions sur l'architecture militaire, rédigées par M. Mé-

rimée, se terminent en ce moment; elles seront en distribution dans quelques semaines.

Les *Instructions sur l'iconographie chrétienne* touchent à fin; on en imprime le dernier chapitre. Cinquante-trois feuilles sont tirées.

M. Albert Lenoir prépare le texte et les dessins des *Instructions sur l'architecture civile*.

Onze livraisons de la *Statistique monumentale de Paris*, par M. Albert Lenoir, sont en distribution.

Quatre planches de la *Statistique de la Somme* sont tirées; douze autres se lithographient à Amiens par M. Duthoit. M. Goze a envoyé tout le texte dont il est chargé; M. Dusével achève le sien. On attend la partie du texte que M. Rigollot doit donner.

La *Monographie de la cathédrale de Chartres* en est à la seconde livraison qui se grave en ce moment; la première est en distribution.

La *Monographie de la cathédrale de Noyon* est terminée quant aux dessins; M. Vitet s'occupe du texte qu'il promet de donner prochainement.

Une première livraison des *Fresques de Saint-Savin* se prépare; trois planches sont déjà tirées en couleur.

Sur la proposition de M. le baron Taylor, les échantillons de bois provenant des charpentes anciennes de nos cathédrales et envoyés au comité, les années précédentes, seront divisés en deux parties; l'une sera adressée à l'école royale forestière, et l'autre au Jardin-des-Plantes. Les savans spéciaux de ces deux établissemens seront priés d'examiner l'essence de ces bois et d'en donner leur avis au comité. C'est l'unique moyen de s'assurer définitivement si les charpentes anciennes de nos monumens religieux sont en châtaignier ou en chêne. A ces échantillons envoyés précédemment seront joints ceux que M. le baron de Girardot et M. le maire de Melun viennent d'adresser, et qui ont été pris dans les charpentes de la cathédrale de Bourges et de Notre-Dame de Melun.

M. Stanislas Des Étangs, archiviste de la société scientifique de l'Aube, a joint au mémoire imprimé, et adressé par lui au comité, une lettre manuscrite sur la nature des charpentes des anciens édifices. Cette lettre sera annexée aux rapports que les administrations de l'école forestière et du Jardin-des-Plantes pourront adres-

ser. M. Des Étangs pense que ces charpentes étaient en chêne, et non en châtaignier ; il donne les caractères auxquels on distingue les deux essences.

M. Bottée de Toulmon annonce qu'en 1842, ayant voulu prendre en Normandie quelques renseignemens sur les charpentes, il a recueilli ce qui suit. Il existe encore, dans le Vexin normand, une espèce de chêne que les gens du pays distinguent sous le nom de *fourmaqueux*. Le bois en est plus rouge que celui de l'espèce ordinaire ; il croît dans les cantons caillouteux, et il est assez rare. En se faisant montrer des fourmaqueux, M. de Toulmon a été frappé de leur ressemblance avec le châtaignier. Les branches sont rouges, les feuilles larges et beaucoup plus longues que celles du chêne ordinaire.

MOUVEMENT ARCHÉOLOGIQUE.

M. Didron fait observer que le mouvement archéologique, auquel obéit la France et qu'on a signalé à diverses reprises dans le *Bulletin* de l'année dernière (1), s'est accru cette année, comme on devait s'y attendre.

Aux archevêques de Lyon, d'Avignon, de Bordeaux, de Bourges, de Tours et de Reims ; aux évêques de Belley, de Meaux, de Beauvais, de Troyes, de Dijon, de Digne, de Saint-Brieuc, de Nevers, de Clermont, de Saint-Flour, d'Agen, du Puy, de Strasbourg et de Saint-Claude, qui ont adressé des circulaires archéologiques à leur clergé, ou institué des cours d'archéologie dans leurs séminaires, ou fondé des commissions historiques et des musées au chef-lieu de leur diocèse, il faut ajouter d'autres prélats qui ont suivi cet exemple. Mgr l'évêque de Poitiers a créé une place d'historiographe du diocèse de Poitiers, et l'a confiée à un savant ecclésiastique, M. Charles Auber, chanoine de la cathédrale. M. Auber devra s'occuper de la recherche et de la conservation de toutes les pièces relatives à l'histoire ecclésiastique du Poitou ; il rédigera cette histoire dans ses développemens généraux et dans ses faits particuliers ; enfin il notera les événemens contemporains qui

(1) Voir le *Bulletin archéologique*, vol. II, notamment pag. 19-33, 116-121.

rentreront dans les attributions de sa charge. Mgr l'évêque de Digne a envoyé à tous les curés de son diocèse une circulaire au sujet des archives communales dont le prélat recommande le dépouillement et l'étude. Mgr l'évêque de Châlons-sur-Marne a publié deux circulaires archéologiques, transmises au comité, et où sont posées des règles pleines de sagesse pour la conservation et la réparation des monumens religieux. Le comité regrette vivement de ne pouvoir, faute de place, insérer ces circulaires dans son *Bulletin*. Le prélat a fondé un cours d'archéologie dans son grand séminaire. Mgr l'évêque de Grenoble a publié deux circulaires pour son clergé relativement à la création d'une commission ecclésiastique, laquelle est appelée à rechercher, étudier, classer, décrire et conserver tous les monumens religieux et à rédiger un *Bulletin* historique et monumental du diocèse. Ces deux circulaires sont transmises au comité par M. L. Dassy, correspondant. Mgr l'évêque de Saint-Dié, aujourd'hui archevêque d'Alby, accuse réception du *Bulletin*, et envoie une circulaire adressée aux curés de son diocèse sur la conservation des objets d'art existant dans les églises. Mgr l'évêque d'Aire écrit à M. le ministre, en accusant réception du *Bulletin archéologique* dont il désire avoir la suite :

« Mon diocèse est placé, sous le rapport des études archéologiques, dans des conditions défavorables, parce que les hommes à connaissances spéciales manquent aussi bien que les monumens antiques de quelque importance dans ce pays, que dévasterent les réformés à l'époque des guerres de religion. J'ai cependant la confiance qu'il ne sera pas impossible de donner au jeune clergé des notions au moins sommaires qui lui fassent apprécier le mérite du peu qui nous reste, et j'espère que les instructions propagées par le *Bulletin archéologique* auront une grande influence pour atteindre ce but.

« Déjà, et dès les premiers mois après mon arrivée dans le diocèse, j'ai donné au clergé des instructions sur la réparation des églises et le devoir des pasteurs de seconder, par tous les moyens qui sont en leur pouvoir, les vues éclairées et généreuses du gouvernement. J'ai aussi établi dans mon séminaire diocésain un cours élémentaire d'études architecturales et archéologiques. Ainsi s'établiront, je l'espère du moins, et la connaissance et le goût des bons principes en fait de construction et de réparation d'églises.

écrit en outre qu'aucun travail de quelque importance n'a été pris sans que les projets et les plans m'aient été soumis, et que, par conséquent, les monumens que la piété de nos aïeux avait si longtemps exposés à de déplorables dégradations. Mais quels efforts ? Les lumières, les ressources de l'art d'architecture surtout, manquent dans ces contrées si peu privilégiées, et je dois appeler sur elles toute la bienveillance de Votre Excellence, afin qu'au moins les publications que le gouvernement fait paraître dans le but de propager les bonnes doctrines, me parviennent pour être répandues autour de moi par le soin que j'aurai de les faire connaître aux élèves du séminaire.

Mgr l'évêque de Saint-Brieuc et Mgr l'évêque de Rennes assistent aux séances des sociétés archéologiques qui viennent de s'établir à Saint-Brieuc et à Rennes ; les prélats président et encouragent ces réunions qui seront si utiles à l'étude et à la conservation des monumens historiques. Mgr l'évêque de Meaux a envoyé au comité un rapport sur les églises de l'arrondissement de Provins. Ce rapport est la suite de celui qui a été envoyé et imprimé l'année dernière ; il en sera fait mention dans une séance ultérieure. La nomination de Mgr Gros, correspondant historique, à l'évêché de Saint-Dié, et de Mgr Dufêtre, à l'évêché de Nevers, doit être accueillie avec une vive satisfaction par tous ceux qui s'intéressent aux études archéologiques et à la conservation des monumens. Plusieurs ouvrages offerts au comité, comme on l'a vu, ont été publiés par des ecclésiastiques ; d'autres ecclésiastiques ont envoyé au comité des rapports et mémoires manuscrits qui seront signalés ou analysés dans le dépouillement de la correspondance.

M. Pigault de Beaupré, correspondant historique à Calais, écrit : « Pour rendre cet honorable concours des ecclésiastiques plus général, et à la fois plus fructueux, je crois pouvoir, monsieur le Ministre, vous citer un fait qui s'est passé presque sous mes yeux, et dont les heureux résultats ne laissent aucun doute sur son importance. Quand il était secrétaire général de l'évêché d'Arras, M. l'abbé Parenty, aujourd'hui chanoine de la cathédrale, écrivit à tous les desservans du diocèse, pour les prier de lui adresser une notice historique sur chacune de leurs communes, avec recommandation de lui signaler avec détails les monumens anciens et modernes, traditions, légendes, et souvenirs de toute espèce qui

pourraient exister dans leur résidence. En septembre dernier, sur les neuf cent trois communes du Pas-de-Calais, M. Parenty avait déjà obtenu environ six cents réponses plus ou moins satisfaisantes; mais, dans ce nombre, se trouvaient des documens du plus haut intérêt pour l'histoire du pays; il y avait d'intéressantes notices sur d'anciennes églises, que leur éloignement des villes laissait à peu près inconnues, et sur de vieux châteaux forts dont on ne connaît guère que le nom. En un mot, M. Parenty s'aperçut bientôt des avantages, de l'ensemble et de la promptitude du moyen d'investigation scientifique qu'il avait employé; depuis lors l'immense travail sur l'histoire de l'Artois, auquel il se livre depuis quelques années, est devenu pour lui plus complet et plus facile.

« Il ne saurait m'appartenir, monsieur le Ministre, d'avoir à vous indiquer un mode de recherches historiques; mais peut-être penserez-vous que l'exemple de M. l'abbé Parenty, si aisé dans son application, si utile dans ses résultats, pourrait être suivi dans tous les diocèses de France, et qu'une circulaire ministérielle adressée à MM. les évêques suffirait pour obtenir bientôt de leurs desservans (sinon partout, du moins dans beaucoup d'endroits) d'intéressans matériaux, que le défaut de relations spéciales laisse ignorés, ou dont la connaissance n'est souvent due qu'au hasard ou à de longues recherches. »

D'un autre côté les laïques et l'administration civile veillent à la conservation de nos précieux monumens; la correspondance considérable qui passera cette année sous les yeux du comité prouvera tout l'intérêt que le gouvernement et des hommes du monde attachent à l'archéologie nationale. Le mouvement est général. M. Lucien de Rosny, correspondant historique à Melun, écrit qu'il vient de provoquer l'établissement d'une commission et d'un musée archéologiques dans le département de Seine-et-Marne. Le comité verrait avec plaisir la création d'une institution pareille; la plupart de nos départemens possèdent en ce moment des commissions d'histoire et d'archéologie, et beaucoup de villes, même peu importantes, ont un musée. M. le sous-préfet de Rambouillet vient d'adresser aux maires de son arrondissement une circulaire archéologique transmise au comité par M. Auguste Moutié. Le comité a vu avec une grande satisfaction que M. Ferdinand Leroy, correspondant historique, venait d'être appelé à la préfecture de

l'Indre. Comme préfet, **M. Leroy** disposera, en faveur des études archéologiques, de ressources bien plus étendues que celles dont il a fait un si remarquable usage dans le département de la Gironde, où il n'avait que le titre de secrétaire-général. **M. Desmousseaux de Givré**, préfet du Pas-de-Calais, continue à entretenir des relations archéologiques avec le comité. Une communication importante, faite par ce fonctionnaire, est mentionnée dans la seconde séance. **M. le préfet de la Corrèze** a établi au chef-lieu du département une commission des arts et monumens, qui est chargée de conserver et d'étudier les œuvres d'art de toutes les époques. Dans le département du Cantal, une commission est instituée pour le même but. La commission archéologique de la Marne s'enracine profondément dans les trois arrondissemens de Châlons, d'Épernay et de Reims; **M. le comte de Mellet**, correspondant historique à Chaltrait, a été nommé vice-président de la commission d'Épernay. La commission centrale de Châlons a tenu, à la fin de l'année dernière, une session très importante et où des travaux de restauration exécutés à Saint-Pierre-d'Orbais et à Notre-Dame-de-Reims ont été jugés sévèrement et avec maturité.

A l'étranger, le comité excite des sympathies qui profiteront à l'étude et à la conservation des monumens de tout genre et de tout âge.

M. Britton, architecte anglais, correspondant, a transmis un rapport de la chambre des communes, où le comité de Paris était signalé pour son zèle à faire conserver et décrire les monumens historiques. **M. Britton**, en faisant hommage de ses belles publications, demande celles du comité.

M. Donaldson, vice-président de l'Institut royal des architectes britanniques, correspondant, écrit : « J'ai le plaisir de vous envoyer, de la part des membres de notre Institut, la seconde partie du premier volume de nos mémoires. Nous espérons que vous les ferez agréer au comité comme un témoignage du désir que nous avons de cultiver plus étroitement les relations qui existent déjà entre les deux sociétés. Nous avons l'espoir que cette publication vous prouvera que nous cherchons à approfondir toutes les branches de science et d'art qui ont rapport à l'architecture, et que nous mettons de l'empressement à profiter de toutes les communications utiles, soit de nos compatriotes, soit des architectes étrangers qui

veulent bien nous faire part de leurs recherches et de leur expérience. L'intérêt et les progrès de notre bel art dans tous les pays est notre unique but. Ce désir nous donne à croire que votre comité nous fera la grâce de prendre part à nos travaux par des publications qui nous feront connaître plus parfaitement et les monumens d'architecture, tant anciens que modernes, qui vous entourent, et les détails de construction qui distinguent les édifices de votre pays. »

M. Pugin, architecte catholique anglais, correspondant, a écrit la lettre suivante à M. Didron, qui en donne lecture ; cette lettre témoigne du mouvement archéologique et religieux tout à la fois que l'Angleterre favorise en ce moment :

« Monsieur,

« Je suis fort content d'apprendre que le désir de restaurer le véritable art chrétien, si longtemps négligé, reprend avec force en France. On doit encourager de pareilles tentatives, et je vous donnerai sur mes travaux, avec le plus grand plaisir, tous les renseignemens qui pourraient vous être utiles.

« Mes travaux ne se bornent pas aux monumens religieux ; je m'attache encore à la restauration des moindres accessoires, et je m'occupe même des étoffes pour les chapes et les chasubles. Je n'ai pas besoin de vous dire en effet que rien n'est plus choquant à l'esprit d'un véritable connaisseur de l'art chrétien que de voir une église magnifique avec des autels, des chandeliers et des ornemens dans le style moderne ou *rococo*, comme ceux qu'on trouve dans les plus belles cathédrales de la France et de la Belgique. J'ai donc établi, il y a quatre ans à peu près, des fabriques de tous les objets qui peuvent contribuer à la décoration et à la richesse des monumens ecclésiastiques.

« Dans ces fabriques, on confectionne des objets en or, en argent et en cuivre, tels que burettes, calices, ciboires, ostensoirs, chandeliers, lampes, couronnes ardentes, tabernacles en forme de tour, croix processionnelles, reliquaires, châsses, et enfin tout ce qui appartient au culte catholique. J'ai fait copier ces objets d'après des modèles anciens, avec la plus grande exactitude, et je suis parvenu à former des ouvriers qui travaillent tout-à-fait dans l'ancien style.

« Les calices, larges à la coupe, sont portés sur des pieds émail-

lés, même enrichis de pierreries et dessinés dans des formes géométriques. Les chandeliers sont de toute grandeur, mais moins élevés que ceux qui s'exécutent à présent ; je n'ai pas trouvé, dans les autorités anciennes, que les chandeliers fussent très élevés autrefois. Je dois vous dire que ces objets sont exécutés dans l'ancienne manière : ils sont ciselés, gravés, émaillés, battus, et non pas coulés en fonte comme on a l'habitude de le faire aujourd'hui. Le procédé de la fonte rend tous ces ouvrages lourds, tandis que les anciens ornemens en métal sont légers, travaillés avec art et sentiment. Pour les ostensoirs et les reliquaires, j'ai imité les plus beaux qu'on trouve en Belgique.

« J'ai fait faire, pour les cierges, une couronne ardente qui a trente-six pieds de circonférence ; elle est chargée d'écussons couverts d'inscriptions, et suspendue avec des chaînes ornées. Lorsqu'elle est allumée pour les grandes fêtes, cela produit un effet magnifique.

« J'espère que le temps n'est pas éloigné où tous les mauvais lustres, qui proviennent des salles de bal et qu'on voit aujourd'hui dans les églises, seront remplacés par des couronnes de cuivre doré, qui sont d'un caractère tout-à-fait ecclésiastique. J'ai déjà envoyé en Amérique plusieurs ornemens de ce genre, et toutes les églises que j'ai bâties sont décorées d'objets qui portent le même caractère et sont dans le style de l'époque reproduite par le monument.

« L'autel de la chapelle de la sainte Vierge, dans l'église de Birmingham, est extrêmement riche, et dans le style gothique du temps de saint Louis ; il porte un tabernacle précieux en forme de tour ornée de pierreries et des quatre évangélistes, en émail. Cet autel est tout couvert de bas-reliefs dorés et peints dans le style chrétien ; de chaque côté sont suspendus des rideaux richement brodés. Tous nos autels ont des rideaux, comme on en voit dans les tableaux anciens et dans les miniatures. Nous avons plusieurs triptyques avec des portes couvertes de peintures ; nous les plaçons au-dessus des autels, dans les chapelles.

« J'ai parfaitement réussi à faire des pavés incrustés ; l'église de Nottingham sera pavée avec ces briques émaillées de différentes couleurs, chargées d'inscriptions et de divers ornemens colorés en bleu, rouge, jaune et vert. Ces pavés produisent un effet magnifique et rappellent la richesse des vitraux peints.

« Les vitraux de couleur, si essentiels aux églises, sont bien faits chez nous. Un morceau de verre épais, attaché par le plomb, ne porte qu'une seule couleur. Je ne cherche pas à faire des tableaux sur verre, mais à suivre la sévérité des anciens verriers qui accordaient leur style avec l'architecture des fenêtres. Vous seriez fort content, j'en suis bien sûr, des vitraux que j'ai placés dans les églises que j'ai fait construire. Tout ce que je cherche, c'est de restaurer ce qu'on faisait anciennement, et non pas d'inventer de nouveaux procédés qui ne réussissent jamais.

« Quant aux draps d'or et de soie, quant aux galons, je les ai copiés sur des tombeaux anciens d'évêques et d'autres ecclésiastiques, et j'en ai fait faire une assez grande quantité. J'aurai très grand plaisir de vous envoyer des échantillons de ces galons qui sont fort légers. Avec cette lettre, je vous adresse la gravure de quelques-unes des briques incrustées dont je surveille l'exécution.

« La liste suivante des travaux que je dirige pourra vous être utile.

« Eglises terminées à Liverpool, Manchester, Carlisle, Wexford en Irlande, Derby, Solihull, Attoxeter, Macclesfield, Reading, Pontefract, Birmingham, Radford, Southport, Kenilworth : en tout quatorze. — Eglises en construction à Londres : Woolwich, Nottingham, Cheadle, Newcastle, Kirkhan, Gorey, Killaney, Tagoat, Shepshead : en tout dix. — Huit couvens de trappistes, des sœurs de la Présentation, des sœurs de charité et des Ursulines, dans le Leicestershire, à Waterford, Gorey, Birmingham, Londres, Liverpool. — L'hôpital Saint-John, à Alton, l'école des frères à Shetchley et à Birmingham, le palais de l'évêque à Birmingham, l'abbaye des bénédictins à Downside.

« Autres travaux ecclésiastiques : — Le chœur de l'église à Baribury, un grand vitrail peint à Saint-Nicolas de Liverpool, maître-autel de l'église Sainte-Anne à Leeds, maître-autel et chapelle du Saint-Sacrement à Alton. Des croix en pierre sculptée, à Senisbrick, Alton, Oscott et Londres.

« Je compte commencer quatre églises nouvelles dans le courant de l'année 1843.

« Tous ces bâtimens sont construits dans le véritable style chrétien. Ils sont plus ou moins riches dans les détails ; plusieurs ont des murailles et des plafonds chargés de peintures et de dorures. Les autels, les fonts baptismaux, et surtout les jubés qui séparent

le choeur et qui portent le grand crucifix, les images de la sainte Vierge et de saint Jean sont tous dans le même style. J'espère que vous viendrez un jour ici pour voir ce que nous avons fait. L'église de Saint-Georges à Londres vous fera plaisir ; elle a 246 pieds de long. Le clocher aura 317 pieds de hauteur jusqu'à la croix de la flèche. Je vous adresse un paquet de gravures pour vous donner une idée de ces constructions.

« J'aurai grand plaisir à vous envoyer des renseignemens plus précis sur tout ce que vous voulez savoir, et je reste, Monsieur, votre serviteur bien dévoué. »

« A. WELBY PUGIN. »

A cette lettre, qui est du plus grand intérêt, sont joints, comme l'annonce M. Pugin, des dessins de pavés, émaillés de chiffres, de fleurons, de trèfles, de rinceaux et de fleurs de lis ; puis dix gravures représentant des plans, coupes, élévations, vues générales de plusieurs édifices religieux élevés par l'habile et savant architecte ; puis un texte, un travail considérable imprimé dans la *Revue de Dublin* et qui est destiné à faire comprendre, à justifier les constructions nouvelles. Enfin, dans le corps même de la lettre, M. Pugin a intercalé dix dessins exécutés par lui, à la plume, pour figurer les calices, ostensoirs, chandeliers, couronnes ardentes, triptyques et tabernacles, qu'il fait exécuter en orfèvrerie. Cette lettre importante doit suggérer nécessairement des observations nombreuses. Le comité fait des études spéciales sur la construction des églises nouvelles dans notre pays, sur l'ameublement et la décoration des nouvelles et des anciennes églises ; on doit donc considérer la lettre de M. Pugin comme une excellente introduction au travail que l'on prépare. Pour des discussions où l'on voudrait recommander le style gothique, surtout le style du treizième siècle, dans la construction, l'ameublement et la décoration des églises, il n'y aurait pas de meilleure épigraphe que la lettre de l'illustre architecte anglais.

M. Thomas Wright, paléographe anglais, correspondant de l'Institut de France et du comité, donne communication d'inscriptions relatives à des artistes du onzième siècle, qui se lisent sur les chapiteaux de l'église abbatiale de Romsey. Il envoie en outre copie du testament du roi Henri VI, où des détails minutieux sont

donnés sur la construction, l'ameublement et la décoration des collèges d'Eton et de Cambridge.

M. le baron de Reiffenberg, directeur de la Bibliothèque royale de Bruxelles, correspondant, veut bien offrir son zèle et sa science au comité, pour des recherches dont on lui indiquerait l'objet. — Des recherches sur l'influence que l'art et les artistes de la Belgique ont exercée en France, ou sur l'influence que l'art et les artistes de notre pays auraient pu avoir en Belgique, seraient d'un grand intérêt. Les archives de Liège et de Bruges ont déjà fourni de précieux documens à cet égard ; celles des autres villes promettent davantage encore. A l'époque des ducs de Bourgogne et surtout de Marguerite d'Autriche, des échanges considérables ont eu lieu entre les deux pays.

MM. Jénicot et Fabry-Rossius de Liège ont fait des communications qui seront analysées dans le dépouillement de la correspondance.

M. le baron Ferdinand de Roisin, résidant à Bonn, correspondant, promet des renseignemens sur les travaux de la cathédrale de Cologne, sur la nouvelle église d'Apollinarisberg, bâtie récemment en style ogival par le comte de Furstenberg de Bonn, et sur les monumens peu connus ou inexplorés, qui sont situés à quelque distance du Rhin.

M. le comte Mortier, ambassadeur de France en Suisse, transmet la lettre suivante de M. Hardmeier, secrétaire de la société des antiquaires de Zurich : « La société des antiquaires de Zurich s'est imposé la tâche de faire connaître par des dessins et des descriptions les antiquités celtiques, romaines et du moyen âge ; elle désire soumettre le résultat de ses premières recherches aux sociétés historiques de France, et se félicite d'avoir une occasion d'établir, s'il est possible, des relations littéraires entre elle et tant de savans distingués. La lecture des Instructions, qui ont été distribuées à tous les départemens de la France nous a fait connaître avec quel vaste plan et quels puissans auxiliaires on marche en France vers le but que nous nous efforçons aussi d'atteindre. L'Helvétie qui faisait autrefois partie de l'Italie, ayant été pendant tant de siècles si étroitement liée avec la France, nous sommes convaincus que l'ouvrage dont vous avez entrepris la publication sera plus complet si vous y consignez les monumens de la Suisse. C'est avec

plaisir que nous vous donnerons des renseignemens sur tous les monumens de l'antiquité qui existent encore dans ce pays. Nous espérons que les cahiers ci-joints vous prouveront que ce n'est pas du moins le zèle qui nous manque. Les volumes suivans (nous en publions un chaque année) offriront beaucoup plus d'intérêt ; car maintenant nous avons fait des recherches historiques par toute la Suisse, et nous sommes entrés en relation avec tous les antiquaires de ce pays. Ne possédant d'autre ouvrage moderne sur les antiquités de la France que les Mémoires de la société royale des antiquaires de France, nous vous serions très obligés si, par votre bienveillante entremise, nous pouvions obtenir quelques-unes des nouvelles publications qui ont paru sur ce sujet ; nous sommes tout disposés à envoyer en échange, aux sociétés qui les auraient faites, tout ce que nous avons publié nous-mêmes.»

Le comité est heureux de pouvoir entretenir des relations avec les diverses sociétés savantes de l'Europe. L'échange des idées et des publications se fera toujours au profit des monumens et des sciences historiques. Le comité ne restreint pas ses travaux à la France, parce que hors de notre pays il retrouve la France encore. On annonce que des sociétés archéologiques vont s'établir à Freybourg en Brisgau et à Heidelberg, pour rechercher, étudier et publier les monumens de tout âge et de toute nature. Le comité s'empressera d'ouvrir des communications avec ces sociétés nouvelles, comme il tient à cœur d'en entretenir avec les anciennes. A Rome, M. l'abbé Lacroix continue d'adresser au comité des travaux archéologiques où l'histoire monumentale et politique de la France est vivement intéressée. L'Espagne et la Grèce seules paraissent se ralentir dans le mouvement archéologique auquel, il y a quelques années, elles se laissaient cependant aller comme les autres nations de l'Europe.

CONSERVATION DES MONUMENS.

A la demande du comité, M. le ministre de l'instruction publique a renvoyé, l'année dernière, à MM. les ministres de l'intérieur, des cultes et de la guerre, diverses lettres relatives à la conservation de plusieurs monumens historiques ; des réponses sont faites à ces communications.

M. le ministre de l'intérieur a demandé à M. le préfet de Seine-et-Marne les pièces nécessaires pour aviser à la conservation de Saint-Ayoul de Provins, réclamée par M. Teste d'Ouet.

M. le ministre des cultes annonce que les travaux exécutés à Saint-Front de Périgueux et signalés par M. Félix de Verneilh ont été commencés sans son autorisation et tout-à-fait à l'insu de l'administration centrale. Des mesures nécessaires ont été prises pour arrêter ces travaux et en prévenir le retour. Des actes malheureusement consommés et dont l'importante église de Saint-Front a été victime pourront être l'objet de mesures ultérieures.

Le comité s'applaudit de ce résultat ; il en remercie M. le ministre des cultes.

M. le ministre des cultes annonce que les travaux de dégradation, entrepris dans la cathédrale de Chartres et signalés au comité par M. Lassus, ont été arrêtés. Il informe en outre le comité que les boutiques établies dans les deux galeries parallèles à la cathédrale de Strasbourg disparaissent chaque jour, à l'expiration des baux, et en vertu de mesures prescrites depuis quelque temps.

Le même ministre annonce également qu'il a fait prendre note des observations adressées par M. Poisson, premier vicaire de Saint-Pierre de Chartres, et qui concernent l'appropriation et l'assainissement de cet édifice. Une nouvelle sacristie est à bâtir ; le clergé de Saint-Pierre demande qu'elle soit en harmonie avec l'église, et sur un emplacement convenable. Deux chapelles, enlevées au culte et servant de magasin ou de mauvaise sacristie, devraient être rendues à leur ancienne destination.

Le comité s'associe à ce vœu qui honore le clergé de Saint-Pierre ; il espère que MM. les ministres de l'intérieur et des cultes, auxquels cette affaire a été renvoyée, rendront à Saint-Pierre son ancienne physionomie en rétablissant les chapelles, et qu'ils ne permettront pas qu'on bâtit, en style antique ou sans style aucun, la sacristie projetée.

M. le ministre de la guerre, président du conseil, annonce qu'il a appelé l'attention particulière du directeur des fortifications, à Perpignan, sur les dégradations de la citadelle de Carcassonne ; il lui a recommandé de veiller à ce que l'on comprenne, dans les projets qu'on prépare pour 1843, les réparations utiles qui pourraient assurer la conservation de ces anciennes constructions historiques.

M. Dusével, membre non résident des comités historiques à Amiens, écrit qu'on se propose de mettre en couleur les parties restaurées à neuf des bas-reliefs qui décorent le pourtour du chœur de la cathédrale d'Amiens. M. le préfet de la Somme a consulté sur cette question délicate M. Dusével, qui demande avis au comité : « Je crois, dit M. Dusével, et c'est aussi l'avis de Mgr l'évêque d'Amiens, qu'il faudrait soumettre les artistes choisis pour l'exécution de ce travail difficile à un essai, tel que de colorer deux ou trois figures, pour voir s'ils pourraient parvenir à mettre en harmonie parfaite de teinte ou de ton les peintures anciennes avec celles qu'ils devraient exécuter. Dans le cas contraire il vaudrait mieux laisser les parties neuves de ces bas-reliefs (qui sont en plâtre gommé) telles qu'elles sont que de les peindre. »

Le comité partage cet avis. Il désire qu'on soit aussi sobre que possible de coloration, et qu'on raccorde, si on le désire, les parties neuves avec les parties anciennes, mais non pas les parties anciennes avec les neuves. Il ne faut, sous aucun prétexte, toucher à l'ancienne coloration. En tout cas, des essais sont utiles à faire avant d'entreprendre un travail définitif.

M. Texier, curé d'Auriat, correspondant, adresse une réclamation relative à un fait consigné dans le *Bulletin*. On lit, au tome II, page 36 : « La chasse de Mauzac a failli être vendue il y a deux ans...; il en est de même de la chasse d'Ambazac qui avait déjà été vendue, mais que l'acheteur, menacé par le peuple, a été forcé de restituer. » Cette note, selon M. Texier, manque d'exactitude en ce qui regarde Ambazac, et M. Gardavaud, ancien curé d'Ambazac, la charge de faire passer au comité la rectification suivante. — « La chasse d'Ambazac n'a pas été vendue; voici les faits qui ont pu donner lieu à ce bruit. En 1835 ou 36, M. Germeau, antiquaire et préfet de la Haute-Vienne, offrit d'acheter ce reliquaire et de le payer 1800 francs. M. le préfet offrait aussi un prix élevé de la dalmatique de saint Etienne de Muret, conservée dans la même église; il eût donné quatre-vingts francs en échange de la valise en velours qui contient cette dernière relique. Aucune de ces offres ne pouvait être et ne fut acceptée. Quelques mois plus tard M. Renard, marchand d'antiquités, vint à Ambazac et offrit de payer la chasse 3,000 francs; M. le curé résista à cette offre, comme il avait résisté aux offres précédentes, et par ce refus il s'exposa à toutes

sortes de reproches, même de la part des membres du conseil de fabrique qui regrettaient qu'on laissât échapper une aussi belle occasion. Mgr l'évêque de Limoges, ayant visité Ambazac un peu plus tard, loua beaucoup le curé de sa courageuse résistance, et déclara que jamais et pour aucun prix la chasse ne serait vendue. Le prélat, voulant même contribuer à la conservation du précieux reliquaire, pria M. Gardavaud de le lui faire parvenir à Limoges pour y faire quelques réparations à ses frais. Cette translation donnant lieu à une foule de bruits répandus par la malveillance, M. le curé d'Ambazac fit rapporter la chasse dans son église avant l'exécution des réparations projetées. Tels sont les faits qui ont pu donner lieu au bruit accrédité par le *Bulletin*, et on voit qu'ils devraient être plutôt la matière d'un éloge que d'un blâme. »

Le comité accueille cette rectification avec empressement, et offre ses félicitations à M. le curé d'Ambazac. M. du Sommerard, à qui cette lettre de M. Texier avait été communiquée, a déclaré que M. Renard devait acheter la chasse pour le musée de l'hôtel Cluny, et que le brocanteur avait déjà fait marché pour l'obtenir. La population d'Ambazac, ayant été informée de ce fait, se porta en masse dans l'auberge où M. Renard était descendu, et chercha à lui faire un mauvais parti. M. Renard fut obligé d'abandonner immédiatement l'auberge en s'échappant par une fenêtre, pour se soustraire à la fureur des habitants d'Ambazac. M. Gardavaud, le curé, n'a probablement pas été informé du marché conclu entre M. Renard et les vendeurs de la chasse ; mais ce marché n'en a pas moins été conclu, sinon réalisé.

Le comité regrette que l'exemple donné par M. le curé d'Ambazac soit rare encore, et que les plus précieux trésors de nos cathédrales soient toujours exposés à la dilapidation. M. le baron Taylor et M. Robelin annoncent qu'on est toujours prêt à vendre les tapisseries de la cathédrale de Sens, et peut-être même les autres objets précieux qui constituent le riche trésor de cette cathédrale. Des vitraux précieux ont disparu de ce monument ; l'*Enfer* tout entier, attribué à Jean Cousin, a été vendu. Moyennant un franc, on en donnait plein un chapeau.

Le comité pense qu'on ne pourra arrêter ce trafic déplorable qu'en faisant dresser des inventaires détaillés de tous les objets de prix ou d'art que possèdent les églises. M. Robelin a fait l'inven-

taire du trésor de Sens. A la demande de M. Mérimée, cet inventaire sera inséré dans un numéro du *Bulletin*, et peut-être que cette mesure arrêtera l'aliénation toujours imminente du trésor de la cathédrale de Sens.

M. de Caumont annonce que Mgr l'évêque de Bayeux a demandé des inventaires à tous les desservans de son diocèse. M. Didron ajoute que Mgr l'évêque de Châlons a prescrit la même mesure. M. le ministre des cultes a invité tous les évêques à faire dresser des inventaires ; mais la circulaire du ministre n'a été exécutée que dans un fort petit nombre de diocèses. Le comité espère qu'en revenant sans cesse sur ce sujet important et en consignait ses délibérations dans le *Bulletin*, la nécessité des inventaires se fera sentir avec force, et qu'on finira par cataloguer et conserver avec soin des objets qui intéressent la religion, l'histoire et l'art tout à la fois.

M. Mérimée annonce que M. Teste d'Ouet propose de dresser lui-même ces catalogues d'objets précieux. On pourrait peut-être faire exécuter ce travail sur un point de la France, dans un département, et voir quel en serait le résultat. Une note adressée par M. d'Ouet soumet un plan qu'il faudrait examiner.

Le comité prie M. le ministre de renvoyer à son collègue de la justice et des cultes la note de M. d'Ouet. La conservation des trésors des églises est digne de toute l'attention de M. le ministre des cultes.

DEUXIÈME SÉANCE.

Mercredi 25 janvier 1843.

PRÉSIDENTE DE M. LE COMTE DE GASPARIN ;

VICE-PRÉSIDENTE DE M. AUGUSTE LEPRÉVOST.

OUVRAGES OFFERTS :

Actes de l'académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, 4^e année, 3^e trimestre, in-8^o.

Mélanges historiques, par M. Cartier, in-8^o ; Tours, 1842.

Essais historiques sur la ville d'Amboise, par M. Cartier, in-8^o, avec une lithographie ; Poitiers, 1842.

L'Institut catholique, revue mensuelle, publiée à Lyon, tome III, 1^{re} livraison, janvier 1843.

Statistique routière de Normandie, par M. de Caumont, in-8^o ; Caen, 1842. — Premier fragment : Routes de Caen à Cherbourg et de Caen à Rouen. De nombreuses gravures sur bois accompagnent le texte.

Elémens d'archéologie nationale, par M. le docteur L. Batissier, in-12, avec gravures sur bois ; Paris, 1843. Cet ouvrage est offert par M. Ch. Lenormant, au nom de M. Batissier, correspondant du comité.

Monumens anciens et modernes, par M. Jules Gailhabaud, 22^e livraison. Cette livraison contient les dessins et la description du Catholicon , ancienne cathédrale d'Athènes , par M. Albert Lenoir.

M. Caudron, sculpteur, offre au comité des estampages en plâtre des diverses têtes et figures restaurées par lui au portail de la cathédrale de Bourges. M. Caudron a choisi, pour les soumettre au comité, des têtes diverses de caractère, de sexe et d'âge, pour qu'on puisse juger plus facilement du mérite de la restauration importante qu'il exécute au portail de Saint-Etienne de Bourges. Le comité reconnaît avec empressement que cette restauration est faite avec beaucoup de soin.

RAPPORT DE LA COMMISSION DES CORRESPONDANS.

La commission rappelle que le comité a besoin de correspondans actifs, et qui le tiennent au courant de tout ce qui peut intéresser l'archéologie. Quelques correspondans n'ayant jamais écrit au comité, on a dû croire qu'ils n'attachaient aucune valeur à leur titre; leur nombre d'ailleurs est un obstacle à la nomination de candidats zélés et qui font très souvent des communications importantes. En conséquence le comité a décidé, en 1841 et 1842, que tout correspondant qui n'aurait rien adressé dans l'intervalle de deux années serait réputé démissionnaire et rayé de la liste des correspondans. Le terme assigné par cette décision est dépassé, et la commission propose de rayer quinze correspondans qui n'ont fait aucune communication. — La commission propose, en second lieu, de faire écrire à dix-huit autres correspondans pour les informer que le comité regrette de ne recevoir d'eux qu'à de trop longs intervalles, des communications qu'il leur serait très facile néanmoins de faire assez fréquemment. — Enfin, pour l'avenir, la commission propose de rayer les correspondans qui laisseraient s'écouler deux ans sans écrire, et de supprimer l'envoi du *Bulletin archéologique* à ceux qui seraient un an sans rien envoyer. La commission regrette d'employer des mesures aussi sévères; mais, par ce moyen, le comité n'aura que des membres actifs et pourra faire conférer le titre de correspondant à des savans zélés dont il est juste de récompenser le dévouement.

Ces propositions sont adoptées à l'unanimité. Le comité prie M. le ministre d'en donner avis à MM. les correspondans.

CONSERVATION DES MONUMENS.

M. le ministre de l'intérieur communique la circulaire suivante qu'il vient d'adresser aux préfets des départemens pour leur enjoindre de ne pas permettre, sans son autorisation spéciale, le moulage des sculptures qui décorent les monumens historiques. Plusieurs accidens, arrivés dans des travaux de moulage entrepris dans divers monumens, ont nécessité une mesure générale à laquelle le comité ne peut qu'applaudir.

« Monsieur le préfet, je suis informé que quelques sculptures intéressantes, dans des édifices classés parmi les monuments historiques, ont subi des mutilations fâcheuses par suite de la maladresse avec laquelle on a essayé d'en prendre des moules ou des empreintes. Une semblable opération, toujours délicate, devient souvent impossible en raison de la finesse des sculptures, de leur fragilité ou de leur mauvais état de conservation. Peu d'artistes, d'ailleurs, sont assez adroits pour prendre ces moules ou ces empreintes sans endommager plus ou moins, même dans les circonstances les plus favorables, les sculptures dont ils veulent obtenir la reproduction. Il est urgent d'empêcher le renouvellement de pareilles mutilations, et je vous invite, en conséquence, monsieur le préfet, à donner des ordres précis pour interdire le moulage ou l'estampage dans les monuments subventionnés par mon département. Lorsque vous croirez qu'il y a lieu de faire une exception à cette défense générale, vous voudrez bien m'en prévenir d'avance, m'indiquer les sculptures qu'il s'agit de mouler, et me faire connaître les motifs qui vous paraissent mériter une autorisation spéciale. Il est bien entendu que cette autorisation devra toujours être refusée à des spéculations commerciales, et qu'elle ne sera accordée qu'à des artistes qui donneront toutes les garanties désirables de leur adresse et de leur expérience. Je me consulte avec mon collègue, monsieur le ministre des cultes, pour que de son côté il prenne des mesures semblables à l'égard des monuments qui ressortissent de son administration. »

M. Chalandon écrit que l'église des Cordeliers de l'Observance, située sur les bords de la Saône et à l'entrée de Lyon, par le faubourg de Vaise, est menacée d'une grave mutilation. L'école vétérinaire, qui est en possession de ce joli monument gothique du seizième siècle, tient à le conserver comme magasin à fourrages. D'un autre côté, les habitants de Bourgneuf, qui sont à une grande distance de Saint-Paul, leur paroisse, demandent que l'église des Cordeliers soit rendue au culte. Pour concilier ces divers intérêts, on a rédigé un projet que le gouvernement paraît approuver. Il s'agit de rendre au culte la nef de l'église et de détruire les chapelles, afin de les remplacer par des constructions qui serviront de fenils et d'amphithéâtres pour la dissection des animaux.

Le comité verrait avec regret l'exécution d'un pareil projet ; l'é-

glise de l'Observance mérite, comme œuvre d'art et comme monument historique, qu'on la conserve intégralement et qu'on la rende au culte. La population de Bourgneuf, qui augmente considérablement, et une école qu'on se propose d'établir près de l'Observance nécessitent une église importante ; il faudrait en bâtir une, si l'on n'avait pas celle des Cordeliers. L'école vétérinaire trouvera peut-être, pour des magasins ou des amphithéâtres, un local plus convenable qu'une église. Le comité prie M. le ministre d'écrire à ses collègues des cultes et des travaux publics en faveur de l'église des Cordeliers de l'Observance.

M. Teste d'Ouet annonce que la porte ancienne de Moret, qui sert de tête de pont, est toujours menacée. Il faudrait, pour la sauver, l'isoler en abattant deux maisons qui l'avoisinent ; elle s'élèverait ainsi au milieu d'une place circulaire.

Cette lettre est renvoyée à M. le ministre de l'intérieur qui a déjà donné son approbation au projet soumis par M. d'Ouet.

M. d'Ouet écrit en outre que l'église Saint-Germain-des-Prés réclame des travaux d'entretien plutôt que des travaux d'ornementation qu'on s'apprête à y faire. Il pleut partout dans cette église. La tour et la charpente qui soutient la flèche ont besoin de réparations.

M. Grillon annonce que les fonds consacrés à la décoration des églises de Paris sont entièrement distincts des fonds alloués à leur entretien ; des architectes différens sont chargés de les employer. M. Grillon ne croyait pas que Saint-Germain-des-Prés fût aussi mal entretenu ; il prendra, sur l'état de cette église, des renseignemens qu'il communiquera au comité.

M. T. Lacroix écrit de Mâcon : « Il existait dans notre ville une église sous le vocable de Saint-Vincent ; elle a été en partie démolie en 1803 ou 1804. Elle me semble avoir appartenu au quatorzième siècle ; elle était bien loin de présenter autant d'intérêt que le porche et les deux tours. Celles-ci, dont la partie supérieure ne remonte qu'au treizième ou quatorzième siècle, sont d'une élégance rare. Les corniches qui les couronnent font un effet admirable plutôt par leur dessin que par leurs ornemens, car elles ne sont que médiocrement ornées. Leurs bases, contemporaines du narthex, auraient grand besoin d'être soumises à l'examen d'un architecte, car elles sont en mauvais état ; plusieurs des pierres an-

gulaires ont cédé sous le poids énorme qu'elles supportent, et doivent être remplacées. Il en est de même du porche intérieur ou narthex, qui sert maintenant d'entrepôt à nos artilleurs de la garde nationale. Les angles sont écrasés en plusieurs endroits, et l'insouciance, je dirai même la brutalité, avec laquelle on les écorne en passant, menace l'édifice entier. La pluie pénètre en outre facilement à travers la voûte, qui n'est pas couverte; de larges crevasses s'y forment de toutes parts et s'agrandiront encore si l'on n'y prend garde. Le narthex est pourtant, en ce genre, une des plus belles choses qu'on puisse voir. Plus ancien que le reste de l'église, il date de l'ère romane, c'est-à-dire du onzième ou plutôt du douzième siècle. Quelques chapiteaux des colonnes et pilastres qu'il a conservés sont d'un travail magnifique. Il en est où l'on trouve encore des restes d'inscriptions. Il faudrait conserver tout cela, et principalement défendre contre les ouvriers insoucians les deux peintures curieuses qui occupent les tympanes des voûtes du passage. Si les peintures gothiques sont rares, à plus forte raison celles de l'ère romane. Les vêtements et les ornemens ou rinceaux qui s'y trouvent caractérisent cette époque reculée, c'est-à-dire le douzième siècle. Il faudrait les conserver telles qu'elles sont; elles dureront encore longtemps, à moins que l'administration communale laisse, malgré nos plaintes, transformer cette voûte en atelier de menuisier, où les planches placées debout ont leur point d'appui sur les peintures mêmes.

« Mais il y a grande urgence de couvrir d'un toit le dessus de la voûte qui est envahie par les herbes qui y poussent comme dans un champ. Il faudrait encore jeter quelques tirans de fer avec clefs dans les parties inférieures et moyennes du narthex et des tours. Celles-ci ne sont pas distribuées en étages par des voûtes, et par conséquent ne se tiennent debout que par l'aplomb de leurs murs; il faut, en un mot, lier ensemble toutes les portions de l'édifice, afin qu'elles ne forment qu'un tout, et commencer les travaux par changer les pierres qui manquent à la base ou qui se sont fendues sous le poids des murs. »

Cette lettre est renvoyée à M. le ministre de l'intérieur. Saint-Vincent était le seul monument du moyen âge que possédât Mâcon; les ruines en sont importantes et méritent d'être classées parmi les monumens historiques. — M. Lenormant ajoute que près de Saint-

Vincent on voit les traces d'un monument civil du onzième siècle; il faut appeler l'attention sur ces fragmens rares et curieux, pour en provoquer la conservation.

M. Joseph Bard envoie 1° un rapport sur l'église priorale de Bard-le-Régulier (Côte-d'Or); 2° un rapport sur la restauration du chœur de la cathédrale de Strasbourg; 3° une note sur quelques actes de vandalisme commis à Beaune; 4° une note sur un projet d'agrandissement de la cathédrale de Besançon.

Le comité prie M. Robelin, l'un de ses membres, de vouloir bien lui donner des renseignemens sur les travaux qu'on se propose d'exécuter dans la cathédrale de Besançon.

M. François Grille, bibliothécaire à Angers, écrit que la tour Saint-Aubin, unique reste de l'ancienne abbaye de ce nom, à Angers, est menacée d'être abattue. La préfecture d'Angers occupe les bâtimens modernes de l'abbaye, mais la tour a été vendue à un particulier qui veut s'en défaire. Cette tour, dont les pierres sont profondément attaquées par le temps, n'a de valeur que par les souvenirs historiques qu'elle rappelle; le gouvernement pourrait l'acquérir à peu de frais et s'en servir pour les opérations de triangulation. Elle a servi aux observations de Cassini et des ingénieurs chargés, par le ministère de la guerre, de dresser la carte de France.

Cette lettre est renvoyée à M. le ministre de l'intérieur.

M. Grille sollicite des secours pour la réparation de l'église Notre-Dame-de-Chémillé (Maine-et-Loire). Des notices sur la ville et l'église de Chémillé, des notices sur le pays environnant et une gravure, offrant la vue extérieure de l'église, sont jointes à la lettre de M. Grille.

Le comité désire que M. le ministre de l'intérieur s'intéresse à l'église de Chémillé. L'importance de cet édifice et l'état de délabrement où il est appellent la sollicitude du gouvernement.

M. Grille écrit, en outre, que la chapelle Sainte-Geneviève, assise dans le château d'Angers et que le roi René affectionnait, est devenue un magasin pour le service du génie militaire. A l'extérieur, on aplatit le toit de cette chapelle; à l'intérieur, on la coupe par des planchers. Il serait à désirer que ce joli monument fût respecté comme la Sainte-Chapelle du château de Vincennes.

Le comité désire qu'un extrait de la lettre de M. Grille soit adressé à M. le ministre de la guerre. Si l'on ne peut affecter au

culte la chapelle du château d'Angers, il sera du moins facile de prendre des mesures pour qu'on ne la dégrade pas et qu'on en conserve la forme primitive tant au dedans qu'au dehors.

M. le comte de Mellet adresse une notice descriptive fort détaillée sur la crypte qui règne sous l'église paroissiale de Vertus (Marne). Cette crypte se compose de trois chapelles souterraines dont celle du centre est la plus considérable et la plus ornée. Malheureusement cette chapelle centrale, cette petite église, est dans le plus déplorable état. L'humidité, produite par l'existence d'une source qui s'échappe des fondations, détrempé les murs; le défaut d'entretien compromet la crypte et l'église entière qui pèse sur des piliers mal assurés; les voûtes s'échappent. Des statues et des débris de sculptures, qui ornaient autrefois l'église supérieure, ont été jetés dans la crypte et abandonnés à tous les outrages. M. le préfet de la Marne, informé par M. le comte de Mellet de l'état de l'église supérieure et de la crypte ou des trois chapelles basses, a chargé un architecte de lui faire un rapport sur les travaux que réclame le monument tout entier. Il y a dans peu de nos villages une église aussi importante et aussi curieuse que celle de Vertus. Les cryptes sont particulièrement fort rares dans le département de la Marne, et celle de Vertus est l'une des plus curieuses que l'on connaisse en France.

M. l'abbé Roze, curé de Tilloy-lès-Conty (Somme), adresse un Questionnaire rempli pour la commune de Tilloy. L'église paroissiale, une des belles églises du département de la Somme, a besoin de réparations urgentes auxquelles ni la fabrique ni la commune ne peuvent subvenir. M. Roze promet de remplir d'autres Questionnaires.

Renvoi à M. le ministre de l'intérieur. On accueillera les renseignements promis.

M. l'abbé Barraud, correspondant historique à Beauvais, adresse la description de l'église de Saint-Martin-aux-Bois (Oise). Cette église est classée parmi les monumens historiques, et M. le ministre de l'intérieur a chargé un architecte de Paris d'y faire des travaux de consolidation. Mais, jusqu'à présent, on n'a encore fait aucune réparation. Cependant on ne peut différer davantage, sans que l'édifice se dégrade notablement, et même sans compromettre la vie des fidèles qui assistent aux offices. Une partie de

la toiture ayant été enlevée par un violent ouragan qui a brisé un grand nombre de carreaux, l'eau des pluies tombe maintenant par torrens dans l'église, et souvent des pierres se détachent de la voûte. Il est à désirer qu'on donne ordre d'exécuter immédiatement des travaux.

Renvoi à M. le ministre de l'intérieur.

MM. Lucien de Rosny et Teste d'Ouet, correspondans, se joignent à M. l'abbé Lebeau, doyen de Notre-Dame de Melun, pour se plaindre des lenteurs apportées dans les travaux de réparation qu'on devait exécuter dans l'église Notre-Dame de Melun. Un mode d'étalement, employé par l'architecte chargé de ces travaux, paraît avoir compromis la solidité de l'édifice.

Renvoi à M. le ministre de l'intérieur.

M. Lucien de Rosny annonce qu'on doit opérer de grands changemens dans une partie extérieure de l'église Saint-Aspais de Melun. Un cadran, placé dans la rose qui domine l'entrée, a déjà défiguré le portail.

Le comité regrette que la pose des cadrans enlaidisse et souvent encore dégrade des monumens qui ne sont pas destinés à recevoir de pareils objets. C'est à la mairie plutôt qu'à l'église, mais ce n'est jamais au portail d'une église ancienne qu'il faut appliquer les cadrans dont on a besoin. La lettre sur Saint-Aspais est renvoyée à M. le ministre de l'intérieur.

M. de Rosny réclame de nouveau la conservation du cloître Saint-Sauveur de Melun. Ce petit bâtiment serait une habitation fort convenable pour M. l'aumônier des prisons de Melun; il est loué aujourd'hui à de pauvres gens qui en laissent mutiler les sculptures. M. le ministre de l'intérieur pourrait louer ce cloître, et y installer M. l'aumônier des prisons, au lieu d'accorder une indemnité de logement.

Renvoi à M. le ministre de l'intérieur.

M. Monnier, correspondant à Lons-le-Saunier, adresse des observations sur le classement provisoire de l'église de Saint-Lupicin (Jura) parmi les monumens historiques. Cette église est bien inférieure à celles de Baume, de Miège et de plusieurs autres du même département, et qui cependant ne reçoivent aucun secours.

Renvoi à M. le ministre de l'intérieur.

M. le baron de Talairat, maire de Brioude, réclame de nouveau

l'appui de M. le ministre et du comité en faveur de l'église de Brioude. Ce monument, situé dans la Haute-Loire, est aussi intéressant que celui d'Issoire qui appartient au Puy-de-Dôme; il est d'ailleurs en bien plus mauvais état, et il demande qu'on y fasse immédiatement des travaux d'entretien et de consolidation.

La lettre de M. de Talairat a été renvoyée à M. le ministre de l'intérieur. Nul doute qu'on n'y fasse droit si des plans et devis suffisans et nettement arrêtés éclairent le gouvernement sur les véritables besoins de l'église de Brioude. Cet édifice, vu son dénûment et son importance, mérite le plus efficace intérêt; toutefois il faut songer uniquement à le consolider et à le nettoyer. On doit abandonner, ou du moins ajourner, toute opération qui aurait pour but d'embellir ou même d'achever, comme on le désire, cette église intéressante.

Sur la proposition de M. Laprévozt, le comité croit devoir rappeler que M. le ministre de l'intérieur ne peut allouer un secours quelconque pour des réparations à des monumens historiques que sur des notices, des devis et des dessins. Il faut pouvoir apprécier clairement l'état des édifices et la nécessité des travaux à y faire. On éviterait des lenteurs considérables si, en adressant une demande, on envoyait en même temps un dessin complet sur le monument pour lequel on réclame des secours. Une circulaire du ministère de l'intérieur, adressée à tous les préfets, prescrit les mesures à prendre pour la réussite et l'accélération de ces demandes. — M. le ministre des cultes demande également des devis et des dessins avant d'accorder un secours aux monumens qui dépendent de son administration.

M. H. Duséval, membre non résident des comités historiques, annonce que M. le ministre de l'intérieur vient d'accorder une somme de 639 francs pour la conservation du tombeau de Hautbourdin, dont il a été question l'année dernière. Ce tombeau allait périr faute d'entretien, et l'on n'aurait plus su où avait été inhumé le plus beau et le plus brave chevalier du quinzième siècle, comme on l'appelait de son temps.

Le comité espère qu'on se contentera de conserver, de nettoyer et d'entretenir ce monument, mais qu'on se gardera bien de le restaurer.

M. Jénicot, avocat, directeur de la restauration de l'église Saint-

Jacques-de-Liège, envoi : 1° un essai sur l'église Saint-Jacques ; 2° un dessin lithographié représentant la partie latérale de l'édifice ; 3° le calque d'une inscription de 1516, trouvée en 1839 et qui est gravée sur une lame de plomb qu'on posa sur les ossements de Jean, évêque italien qui habitait Liège au commencement du onzième siècle ; 4° un état des dépenses pour les réparations de Saint-Jacques, faites de 1828 à 1841, et qui s'élèvent à la somme de 250,650 fr. — L'essai sur Saint-Jacques comprend l'histoire, la description et les réparations de cette église. L'édifice fut fondé, en 1014 ou en 1016, par Baldric II, prince de Liège, à la prière de Jean, ancien peintre, évêque expulsé d'Italie à la suite de troubles politiques. Un monastère fut joint à l'église. Jusqu'au seizième siècle, il n'est plus question de Saint-Jacques ; l'église actuelle est tout entière, sauf la tour romane et quelques fragments, de cette dernière époque. En 1516, Jean de Cromois ou Crommoese, 38^e abbé de Saint-Jacques, rebâtit l'édifice actuel, qui fut achevé en 1530 par l'abbé Balis. En 1839, on a trouvé près de la sacristie, sous la statue couchée d'un évêque, un petit caveau qui renfermait des ossements, des étoffes et une lame de plomb où on lut en caractères gothiques : « Hujus.urbis.epī. Johīs. ossa. levit. dū. magnifret. eceliam. dūs. Johās. abbas. xxiii°. āno xvi° : mil. ccccc. et. verum. recōdidit. anno. xxiii°. die. vi. mēsis. augus. sub. D°. cardili. et. epō. leodi. D°. Erardo. » On croit que cet évêque est le peintre italien, premier fondateur de Saint-Jacques. La denture et tous les ossements ont été retrouvés intacts. La plaque et les ossements ont été replacés dans un coffre neuf avec une nouvelle inscription sur une lame de métal. En 1785, l'abbaye devint une collégiale ; elle servit d'écurie en 1789 et fut rendue au culte en 1801. — M. Jénicot décrit en détail l'extérieur et l'intérieur du monument, les statues, les statuettes et vitraux ; il donne le nom des vingt-quatre personnages, hommes et femmes, de l'ancien Testament, qui sortent la tête le long de la nef et font une décoration si originale. Les réparations, exécutées par la fabrique sous la surveillance de la commission royale des monuments de Belgique et par les soins de M. Jénicot, ont été faites avec toute espèce de précaution. M. Jénicot a consulté le comité, qui a donné son avis sur le déhâchage (Bulletin archéologique, t. II, pages 236-239). Ayant appris que des essais de déhâchage avaient réussi à

Autun et à Calais, M. Jénicot a écrit à MM. les correspondans du comité, qui ont donné des renseignemens circonstanciés. Le ministre des affaires étrangères de Belgique a pris des informations en Italie au sujet du débadigeonnage, et le cardinal Giustiniani, camerlingue, a transmis un procédé qui réussit. Ce procédé est celui que le comité a recommandé spécialement. Il consiste à imprégner légèrement d'eau chaude, au moyen d'une éponge, la couche de badigeon. Il faut faire cette opération avec beaucoup de soin pour ne dissoudre que le badigeon. M. Jénicot a fait l'application de ce procédé qui réussit parfaitement sur un badigeon couvrant une fresque intacte, une dorure, une couleur à l'huile, mais moins bien quand la peinture que cache le badigeon est sur du ciment, un enduit à chaux ou de la pierre tendre. Il faut prendre alors les plus grandes précautions.

Le comité remercie M. Jénicot de ces renseignemens. La notice sur Saint-Jacques, la lithographie et l'état des dépenses seront classées aux archives. L'état, divisé en dépenses pour les matériaux et les ouvriers, sera consulté utilement lorsqu'on reprendra la discussion sur la construction des nouvelles églises.

M. Boileau, architecte à Paris, annonce qu'une détermination vient d'être prise de soustraire à la destruction les restes d'antiquités qui se trouvent dans l'église d'Aire (Pas-de-Calais). On doit définitivement enlever de la chapelle destinée aux catéchismes des garçons, et placer à l'abri des pas, une pierre tumulaire fort ancienne. Une autre pierre, abandonnée depuis longtemps dans un coin de l'église et maintenant exposée contre un pilier des orgues, attend une place dans la chapelle de Notre-Dame-Pannetière; elle porte une inscription fort longue et curieuse pour les anciens usages de la localité. Elle date de 1480, et relate les diverses fondations faites par la demoiselle de Pascan, à la mémoire de qui elle est consacrée. Un bas-relief accompagne cette inscription; il représente la demoiselle de Pascan protégée par sainte Marguerite, sa patronne, et agenouillée devant la Vierge qui tient l'enfant Jésus. On a cru que sainte Marguerite, qui tient une croix et fait fuir le démon, était allégorique, et représentait le bon penchant triomphant du mauvais, ou la Religion mettant l'hérésie en fuite. — La belle tombe qui servait de pavé dans l'ancienne salle du chapitre d'Aire vient d'être encastrée dans le mur méridional de la croisée de

l'église. Elle représente, dans une niche ogivale, l'image d'un ecclésiastique revêtu du costume du quatorzième siècle, les mains jointes sur la poitrine et les pieds posés sur deux chiens. La plupart des ornemens, qui étaient de marbre blanc, ont disparu, ainsi que le calice que portait le prêtre, et qui devait être de cuivre. Une inscription est gravée en relief autour de cette tombe, et dit que ce monument était celui de *Mésire Florens de Varennes, qui trespassa en l'an de grâce mil CCC...* Ce devait être un chanoine d'Aire, mort en 1330 ou 1340. — M. le curé de Roquétoire a découvert assez récemment dans son église, sous une épaisse couche de cire et de poussière, une pierre marquée d'une inscription. Cette pierre est nettoyée aujourd'hui, et l'on se propose de la replacer dans le mur qu'elle ornait anciennement. C'est un monument votif avec figures en relief. On y voit, conduits par saint Maur, Baudin Riewart, ecclésiastique, son frère Gherart et la femme de ce dernier, Chrétienne de Heghes, tous trois agenouillés devant la Vierge assise et tenant l'enfant Jésus. Cette pierre est de 1315. Ces trois personnes, comme dit l'inscription, ont fondé et orné une chapelle où était cette pierre.

Rien n'est plus louable que de soustraire à la destruction des monumens de ce genre, sur lesquels est écrite l'histoire civile et religieuse des localités. Cependant, comme M. Didron le fait observer, la place qu'occupent les dalles tumulaires est presque toujours la place ancienne, celle où sont enterrés les personnages que ces dalles recouvrent; il ne faudrait donc pas, sans de très graves motifs, transporter ces dalles ailleurs. Si l'on ne peut les sauver qu'en les relevant, il faut les mettre le plus près possible du lieu qu'elles occupaient, et, sur cette place même, poser une inscription qui rappelle le changement qu'on a fait. Les dalles, qui sont faites pour servir de pavement, sont toujours mieux à terre que relevées et debout. Si les pas des fidèles les usent par trop, on peut les préserver au moyen d'un tapis, d'une natte ou d'un plancher mobile. En général, et autant qu'on le peut, il faut laisser toutes choses en place; car la place occupée par les objets est historique autant que ces objets eux-mêmes.

Avant de mourir, M. Maillard de Chambure, président de la commission des antiquités de la Côte-d'Or, envoya un dessin lithographié du théâtre d'Autun, et une notice sur l'église Saint-Jean

de Dijon, ancien baptistère attaché à l'abbaye de Saint-Bénigne. Cette église, convertie en marché, renfermait les monumens funéraires de saint Urbain, sixième évêque de Langres, fondateur de Saint-Jean, en 343, et de saint Grégoire, seizième évêque de Langres, fondateur de l'abbaye de Saint-Bénigne, et mort en 539. En 572, on avait réuni aux restes de saint Grégoire ceux de saint Tétric, son fils et son successeur sur le siège de Langres. Dans les premières années du dix-huitième siècle, ces monumens furent brisés parce qu'ils étaient gothiques, et remplacés, vers 1720, par deux tables de marbre noir, gravées d'inscriptions et servant de pavés. Pour conserver ces dalles de marbre et le souvenir du lieu où avaient reposé les saints évêques, M. de Chambure fit enfoncer les marbres dans le sol, à une profondeur de dix centimètres, et les fit recouvrir d'une dalle semblable aux dalles du pavé, mais portant pour repère une croix gravée en creux. La ville a fait exécuter ces travaux à ses frais. L'architecte, chargé de l'établissement du marché Saint-Jean, avait fait pratiquer dans une des chapelles de cette église des latrines publiques. On avait, pour les creuser, fouillé des caveaux dont les ossements furent retirés en partie et jetés à la voirie. Informé de cet acte, M. de Chambure réclama de M. le maire de Dijon la suspension, puis la suppression des travaux, ce qui fut accordé facilement. L'idée de placer un pareil foyer d'infection au milieu d'un marché couvert, dans une église dont les formes religieuses ont été conservées, et à la place de sépultures jadis acquises par des familles encore existantes, blessait trop de convenances et de sentimens pour ne pas être repoussée. Ainsi cette vénérable église, dans laquelle le petit-fils de Clovis, Chramne, vint en 555 consulter les sorts des saints, bien que consacrée à un usage profane, a du moins été protégée contre un outrage qui eût été reproché à la ville de Dijon comme un acte de vandalisme. Le tombeau de saint Tétric, qui présenta au fils révolté de Clotaire les livres prophétiques, a été conservé avec ceux de son père et du fondateur de Saint-Bénigne. Si le cours des événemens rendait jamais à l'exercice du culte cette église, l'une des plus belles de la ville, on retrouverait facilement les tombeaux de ces évêques.

Le comité est heureux d'enregistrer cette dernière preuve du zèle de Maillard de Chambure; il ne doute pas que l'esprit de conserva-

tion qui animait le savant président de la commission des antiquités de la Côte-d'Or ne vive et ne se perpétue dans la commission tout entière.

M. Monnier, correspondant historique à Lons-le-Saulnier, écrit qu'il existait dans l'église de Beaume-les-Messieurs (Jura) un tableau votif, qui est aujourd'hui, par l'incurie du desservant et de la fabrique, dans le plus déplorable état. Ce tableau, qui est sur bois, avait été vendu par la fabrique ; mais M. le préfet l'a fait rentrer dans l'église à laquelle il appartenait, et d'où il n'aurait pas dû sortir. Ce malencontreux tableau est fort mal vu de ceux qui l'avaient aliéné et qui se vengent, en le laissant se détériorer, de l'affront que M. le chef du département leur a fait à son sujet.

M. Monnier demande en outre le rétablissement, dans la même église, d'un ancien pilier portant deux inscriptions du douzième siècle. Ce pilier sert de banc sous les arbres d'une promenade.

Le comité espère que la fabrique de Beaume remettra au jour le tableau dont parle M. Monnier, et replacera dans l'église le pilier qui relate la construction de l'abbaye. C'est par le zèle, et non par l'insouciance pour les objets religieux, que le clergé et les fabriques doivent se signaler comme ils le font aujourd'hui. La conduite que M. le préfet du Jura tint en 1839 est digne des plus grands éloges, et doit être proposée en exemple à tous les administrateurs.

M. de Portalon, correspondant historique à Béziers, écrit que la cuve baptismale de Vias (Hérault), achetée d'abord pour être fondue, n'est pas détruite et qu'elle fait, en ce moment, l'ornement du musée de Montpellier. « La personne qui l'a vendue en dernier lieu ne la tenait pas directement de M. le curé, mais de gens qui en avaient fait un sujet de spéculation, alors qu'il y eut profit à la vendre comme objet d'art, plutôt qu'à la livrer au feu. Elle a été achetée ultérieurement par la Société archéologique de Montpellier, dans un but tout autre, évidemment, que celui qui d'abord a été signalé. De toutes ces ventes successives, consenties chaque fois avec bénéfice pour le vendeur, ne paraît-il pas résulter que la cuve doit avoir un prix bien supérieur à la valeur intrinsèque de sa matière ? Quant à l'assertion émise qu'elle remonte tout au plus au seizième siècle, je n'en crois pas moins devoir persister dans

mon opinion qui, du reste, est toute personnelle et nullement exclusive ; cette cuve me paraît appartenir à une époque plus reculée. Je me fonde sur le style des bas-reliefs qui en décorent les parois extérieures. Ainsi le galbe des fleurs de lis porte le type d'une époque qui a précédé les quinzième et seizième siècles, si je les compare à celles du même genre que l'on voit sur certains monumens et sur les sceaux des rois de France, jusqu'au quinzième siècle exclusivement. En outre, le costume et le dessin des guerriers trahissent un autre style que celui du seizième siècle et des siècles postérieurs.

« D'ailleurs je partage tout-à-fait l'opinion du comité sur ce point : alors même que cette cuve daterait seulement du seizième siècle, elle n'en est pas moins curieuse sous le rapport de l'art et de l'histoire. Il est vraiment déplorable qu'une fabrique ait aliéné, au prix du vieux plomb, un objet qui, sans lui prêter une valeur exagérée, est cependant rare et précieux pour une église. Ce bassin est d'autant plus important que, depuis un demi-siècle, les églises se sont vues dépouillées de ce qu'elles avaient de plus intéressant en antiquités, par le vandalisme des révolutions et l'ignorance de ceux qui en sont les gardiens naturels. Je tenais à constater un fait qui heureusement n'a pas eu une conséquence aussi grave qu'on le craignait. La cuve peut encore être consultée avec avantage, dans l'intérêt de l'histoire et des progrès de l'art. »

Le comité se félicite que les renseignemens fournis par l'autorité ecclésiastique du diocèse de Montpellier aient été inexacts, et que les fonts de Vias ne soient perdus ni pour l'art ni pour la science historique.

Le secrétaire annonce que l'affaire relative à la chasse de la Guène (Corrèze) est terminée. Au mois de novembre 1841, le desservant et le maire de la Guène vendaient clandestinement à un chaudronnier de Limoges la chasse de saint Calminius, patron de la paroisse. Cette chasse était l'une des plus précieuses du pays, qui en possède cependant encore une si grande quantité. Informé de cette mauvaise action par M. Texier, curé d'Auriat (Creuse), qui fait avec un grand succès des travaux historiques sur les anciens émaux limousins, M. Didron adressa une réclamation contre cette vente illégale ; il publia, le 5 décembre 1841, la lettre que lui avait adressée M. Texier, et dénonça à M. le garde des sceaux l'acte du

mairie et du desservant de la Guène. Le 17 décembre, M. le ministre des cultes fit savoir qu'il avait demandé à Mgr l'évêque de Tulle les renseignements dont on avait besoin pour donner à cette affaire toute la suite dont elle serait susceptible. Les renseignements arrivèrent et vinrent confirmer que la vente avait été illégale. Cependant M. Minier, acquéreur clandestin de la châsse, accourait à Paris, demandant aux amateurs 3,000 fr. d'un objet qu'il avait acheté au prix déloyal de 250 fr. Il fit grand bruit autour de cette châsse, il l'exposa à tous les regards dans la salle de vente de la rue des Jeûneurs, il exploita son scandale et revendit en effet 3,000 fr. à M. Joyan, brocanteur parisien, la châsse de saint Calminius. Pendant que cet objet était exposé, non plus à la vénération des fidèles comme autrefois, mais à la cupidité des brocanteurs, M. Didron alla le voir et en fit une description qui fut publiée le 13 janvier 1842. Le gouvernement, qui surveillait la châsse afin d'empêcher qu'elle ne sortit de France, obtint du conseil de fabrique de la Guène qu'un procès en revendication serait intenté à M. Minier. Alors M. le garde des sceaux, en vertu d'une ordonnance de référé, rendue par le président du tribunal civil de la Seine, fit séquestrer et déposer la châsse dans la salle des commissaires-priseurs. Le tribunal civil de Tulle, saisi par le conseil de fabrique, accusant M. Lassalvanie, maire de la Guène, M. Laygue, desservant de la paroisse, tous deux vendeurs, et M. Minier, chaudronnier de Limoges, acquéreur, a rendu, au mois de juin dernier, le jugement suivant, après des plaidoiries qui ont excité un vif intérêt dans le pays. Cette cause avait attiré un nombreux auditoire dans la salle ordinairement si solitaire des audiences civiles du tribunal de Tulle. M^e Lanot, avocat de la fabrique de la Guène, s'est exprimé ainsi :

« Messieurs, la demande de la fabrique se recommande à votre attention par des considérations de l'ordre le plus élevé. La modeste église de la Guène possédait une châsse qui, suivant la tradition, renfermait les reliques de saint Calmine. L'artiste admire ce monument, qui se fait remarquer par ses figures en relief, la beauté et le fini des peintures, la richesse des pierres, et l'ensemble des formes qui appartiennent sans contestation au style byzantin (1).

(1) M. l'avocat se trompe ; la châsse est romane et limousine, mais nullement byzantine. (*Note du secrétaire du Comité.*)

Mais, pour les habitans de cette paisible contrée, il a un prix que rien à leurs yeux ne saurait compenser, car il se lie de la manière la plus intime aux souvenirs qui se sont transmis d'âge en âge et à tous leurs sentimens religieux. Le desservant de la commune, qui, par la nature de ses fonctions, est établi le premier et le plus vigilant gardien des choses saintes, s'est oublié un jour. Il a livré ce monument de piété à un brocanteur, qui l'a revendu, avec un énorme bénéfice, au sieur Joyan, marchand d'antiquités à Paris. La fabrique, dépouillée à son insu et malgré elle, invoque la loi qui protège sa propriété ; elle demande la remise de ce meuble précieux qui, pour toute la contrée, était un motif toujours vivant de consolation et d'espérance. Cette pieuse disposition des esprits se justifie aisément par la puissance des souvenirs que réveille la mémoire de ce personnage. Les chroniques et les légendes répandues dans le pays le représentent grand dignitaire de l'empire romain, sous le règne de Justinien, investi du gouvernement d'Aquitaine, et y naturalisant ce Code immortel, qui a si longtemps régi le monde, et qui est encore la raison écrite. Mais bientôt, à la vue des misères qui affligent les populations qu'il gouverne, on raconte qu'il seconce, comme par une inspiration divine, le fardeau des affaires publiques, et, acceptant la plus belle des missions, il se dépouille de ses immenses richesses, il soulage, il console, il moralise une population tout entière plongée dans la barbarie. Si les chroniques sont suspectes d'exagération, je peux invoquer les documens historiques les plus irrécusables. Baluze, d'après Mabillon, nous apprend que saint Calmine vécut dans le septième siècle, et qu'il fonda le monastère de Tulle. En créant ce monastère, il jetait les fondemens d'une ville. Le même auteur nous a conservé le texte d'un grand nombre de fondations, de donations et de libéralités immenses dont la Guène fut l'objet, dans le dixième siècle, en l'honneur de saint Calmine. Et l'on comprend, par ces données historiques, combien ce personnage dut avoir une existence considérable ; qu'il fit une vive impression sur les hommes au milieu desquels il vécut, et que son nom ait mérité de vivre dans la mémoire des habitans de la Guène, dont il fut le bienfaiteur. »

Après ces considérations générales, l'avocat de la fabrique expose rapidement les circonstances qui se lient à l'enlèvement de la chaise. « Le sieur Minier est marchand quincaillier à Limoges ;

il trafique aussi sur les antiquités : il achète les vieux candélabres , les vases , les Christs et généralement tout ce qui sert d'ornement aux églises. Depuis plusieurs années , il parcourt le département dans tous les sens , et il n'y a pas une église , quelque ignorée qu'elle soit , ni de village , si pauvre qu'on le suppose , qui ait échappé jusqu'à présent à ses investigations intéressées. Il y a trois ans environ qu'il fit un premier voyage à la Guène ; il se mit en rapport avec le sieur Laygue , qui desservait alors , comme aujourd'hui , la commune. Il vit la châsse de saint Calmine ; mais , comme il n'offrit que 100 fr. , le curé refusa de la lui livrer. Quelque temps après il se rendit de nouveau à la Guène , toujours dans l'intention d'obtenir la châsse , mais il éprouva le même refus. Enfin , le 22 octobre 1841 , Minier fait un troisième voyage à la Guène ; il va trouver directement le sieur Laygue , et reprend avec lui sa négociation. Cette fois il pousse son offre jusqu'à 250 fr. sans condition. Le prix est agréé. Mais le desservant éprouve d'abord un scrupule ; il veut que le conseil de la commune soit consulté. On va trouver le maire , M. de Lassalvanie , qui hésite aussi , veut que le conseil soit averti et qu'il délibère. Mais le sieur Minier insiste ; il dit que le conseil n'a rien à voir dans cette négociation , qu'elle regarde le curé tout seul ; au surplus , il ne peut pas attendre , et il veut en finir dans la journée même. C'est alors que le desservant , le maire et l'adjoint se rendent dans l'église ; on déplace la châsse , et on la livre au sieur Minier , qui la transporte immédiatement à Tulle , après avoir payé au curé le prix convenu de 250 fr. Peu de jours après , le sieur Minier emporte la châsse à Paris et la présente à M. Du Sommerard , connu dans le monde artistique par son riche musée d'antiquités , puis au sieur Joyan , marchand d'antiquités à Paris , qui l'achète pour 3,000 fr. Toutes ces circonstances , qui avaient précédé ou suivi la disparition de la châsse , furent publiées dans les journaux. Le ministre des cultes en informa M. le préfet , qui fit de suite les diligences nécessaires pour parvenir au recouvrement de ce précieux monument. Le conseil de préfecture , par arrêté du 28 janvier , autorisa la fabrique à intenter une action contre le sieur Minier et le sieur Laygue , desservant , et à poursuivre la revendication de la châsse dans les mains de tout tiers détenteur. Le 21 février , les sieurs Laygue et Minier ont été assignés devant le tribunal. La fabrique leur demande la remise de

châsse, ou 10,000 fr. à titre de dommages-intérêts. Le 6 avril, une saisie-revendication fut faite dans les mains du sieur Joyan, détenteur actuel, et, par ordonnance du président du tribunal de la Seine, la châsse a été séquestrée et déposée dans la salle des commissaires-priseurs. Le sieur Joyan a été assigné devant le tribunal, pour voir prononcer la validité de la saisie-revendication. »

Après cet exposé, l'avocat de la fabrique établit que 1^o la saisie-revendication doit être validée, et par suite le sieur Joyan condamné à remettre la châsse à la fabrique; 2^o dans le cas où il en serait autrement, les sieurs Laygue et Minier doivent être condamnés à payer à la fabrique une somme de 10,000 fr. à titre de dommages-intérêts. Après avoir entendu quatre autres avocats plaidant pour M. Laygue, le desservant; pour M. Lassalvanie, le maire; pour M. Minier, le chaudronnier de Limoges; pour M. Joyan, le brocanteur de Paris; après avoir entendu enfin les explications personnelles du desservant, du maire, du chaudronnier et du brocanteur; sur les conclusions du substitut de M. le procureur du roi, le tribunal de Tulle a prononcé un jugement, lequel :

« Joint les instances, et statuant sur un seul et même jugement, annule la saisie-revendication faite au préjudice de Joyan; fait mainlevée, à son profit, du séquestre établi sur la châsse de saint Calmine qui avait déterminé cette revendication; dit qu'il n'y a lieu à lui accorder aucun dommage-intérêt à raison de ce séquestre;

« Condamne la fabrique aux dépens exposés par Joyan, liquidés à la somme de 77 fr. 10 cent.;

« Sans s'arrêter à la fin de non-recevoir proposée par Minier, déclare nulle et de nul effet la vente qui fut consentie par Laygue et Lassalvanie; ordonne en conséquence qu'il restituera, dans le délai de deux mois, la châsse de saint Calmine qui fut l'objet de cette vente; dit que la fabrique lui fera compte des dépenses utiles qu'il aurait faites pour la conservation ou la restauration, suivant l'état qu'il sera tenu d'en fournir et que la fabrique sera admise à débattre; et, faute de ce faire dans ledit délai, condamne d'hors et déjà, et sans qu'il soit besoin d'autre jugement, Minier à en payer la valeur, que le tribunal fixe à la somme de 2,955 fr.; le condamne aux dépens exposés par la fabrique, liquidés à la somme de 180 fr. 93 c.;

« Sans s'arrêter à la fin de non-recevoir proposée par Bardoulat de Lassalvanie, déclare Laygue et Lassalvanie responsables envers la fabrique de la Guène de l'exécution des condamnations prononcées à son profit contre Minier ; les condamne en conséquence au paiement de la susdite somme de 2,955 fr., sauf leur recours contre Minier ;

« Condamne Laygue à rembourser à Minier la somme de 250 fr. par lui payée, au moment de la livraison de la châsse, et reçue par ledit Laygue ;

« Condamne Laygue et de Lassalvanie aux dépens envers Minier, liquidés à 97 fr. 58 cent. ; les condamne, en outre, à le relever indemne des dépens auxquels il est tenu directement envers la fabrique de la Guène, et à lui payer la somme de 100 fr., le tout à titre de dommages-intérêts. »

Maintenant il n'y a plus qu'à laisser libre le cours naturel des choses. M. Minier en appellera sans doute ; il sera condamné en appel comme en première instance, et la châsse retournera dans son pays, à la Guène, d'où elle n'aurait jamais dû sortir. Ceci servira d'exemple, dans toute la France, aux maires et aux desservans qui vendent des objets précieux sans autorisation, et qui dilapident nos trésors religieux ; ceci sera utile encore aux chaudronniers et marchands de bric-à-brac qui appauvrissent nos églises, et vont moissonnant par toute la France nos plus belles et nos plus anciennes œuvres d'art. Le comité s'applaudit d'un pareil résultat et demande qu'il soit publié dans le *Bulletin archéologique*. Désormais les fabriques et les desservans y regarderont à deux fois avant d'aliéner des œuvres d'art ou des monumens historiques.

M. Charles Langlois, correspondant historique à Rennes, annonce qu'il a conçu, avec l'agrément de Mgr l'évêque de Rennes, le projet de fonder un musée archéologique. Le prélat offre de consacrer plusieurs pièces du palais épiscopal comme lieu de dépôt ; on y placerait des fragmens anciens ou des objets regardés comme surannés par les fabriques des églises de campagne, et délaissés ou détruits pour faire place à des objets et meubles modernes. Les membres de la Société pour la conservation des monumens, résidant dans le département, se sont réunis à Rennes et se

sont associés au projet d'établir le musée archéologique. Un secours serait nécessaire pour les frais de première installation.

Le comité, considérant les grands avantages qu'un musée de ce genre doit produire, prie M. le ministre de demander à son collègue de l'intérieur un secours pour fonder un musée archéologique à Rennes. M. Grillon ajoute que beaucoup d'objets précieux, recueillis autrefois dans une salle appartenant à la municipalité de Rennes, pourrissent et se détériorent dans ce local qui est insalubre. Ces objets devraient être placés plus convenablement et pourraient former le noyau du musée en projet.

Le comité apprend avec satisfaction que Mgr l'évêque de Rennes a le dessein d'établir prochainement un cours d'archéologie dans son séminaire. La capitale de la Bretagne tient à ne pas être dépassée par plusieurs petites villes de France.

M. Mangon de la Lande, correspondant historique à Avranches, annonce que la pierre où l'on croit qu'Henri II, roi d'Angleterre, s'agenouilla pour expier le meurtre de saint Thomas Becket, a été, au mois de mai 1842, entourée d'une grille et protégée d'une destruction entière par une inscription qui rappelle l'expiation de Henri II.

M. Schmit demande des renseignements sur un projet, annoncé dans les journaux, qui consisterait à transférer le Marché-Neuf entre l'abside de Notre-Dame et le quai qui regarde l'île Saint-Louis. Il y aurait inconvenance à placer les immondices et le tumulte d'un marché près du sanctuaire de la cathédrale de Paris. M. Schmit est l'organe de plusieurs réclamations qu'on lui a adressées à cet égard.

M. Grillon annonce que cette nouvelle, insérée dans les journaux, est entièrement controuvée. La ville de Paris n'a pas embelli à grands frais cet entourage de la cathédrale, pour le salir par l'établissement d'un marché. D'ailleurs la place manquerait, entre l'abside et le quai, pour un marché aussi considérable que celui dont il est question.

DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES.

M. Desmousseaux de Givré, préfet du Pas-de-Calais, écrit :
« Des ouvriers travaillant, le 11 octobre dernier, au terrassement

de la route départementale, n° 12, de Lens à la Bassée, ont rencontré sous leurs pioches un cercueil formé de lames de cuivre et de pièces de bois d'une essence qu'on dit inconnue. Parmi les ossements que renfermait ce cercueil, divers bijoux ont été trouvés ; ils consistent en deux pendants d'oreille, une épingle, deux griffons servant d'agrafes et une autre agrafe, une bulle de cristal et quelques débris d'autres bijoux. » Une notice descriptive de ces objets et des dessins à l'appui sont joints à cette lettre.

Le comité estime que cette découverte est de la plus haute importance. Les objets sont d'une parfaite conservation et d'une beauté remarquable. M. Ch. Lenormant pense qu'ils sont de l'époque mérovingienne ; il assure que, depuis la découverte du tombeau de Childéric, on n'a rien trouvé d'aussi capital pour l'histoire de l'art sous les mérovingiens. Ces beaux objets devraient être placés à la Bibliothèque royale. Il paraît que M. le ministre de l'intérieur a déjà écrit pour en faire l'acquisition. Outre les huit dessins coloriés envoyés par M. le préfet du Pas-de-Calais, plusieurs dessins à la plume sont tracés dans la notice ; l'un d'eux représente un fragment d'agate laiteuse sur lequel est tracé le haut d'une figure, buste et tête. Le comité remercie vivement M. le préfet de lui avoir donné connaissance de cette découverte importante ; la notice et les dessins coloriés seront classés aux archives.

M. Ch. Lenormant fait savoir que les objets volés récemment au musée de Troyes ont été presque tous vendus à une personne connue et qui en a fait la déclaration. Ces précieux objets ne seront pas perdus.

M. Lenormant annonce en outre qu'on a découvert, dans la motte artificielle qui sert de base à la tour d'Issoudun, une chapelle munie d'une abside circulaire, à laquelle est attenante une chambre longue et étroite, qui a pu servir de demeure à un reclus, suivant l'usage si fréquent dans les premiers siècles de l'Eglise. La tour d'Issoudun ayant été construite par Marcadès, chef de routiers au service de Richard-Cœur-de-Lion, on ne peut douter que la chapelle englobée dans la base artificielle de cet édifice ne soit d'une haute antiquité. M. Pérémet qui, dans un mémoire encore manuscrit, a appelé l'attention publique sur la chapelle d'Issoudun, est disposé à faire remonter l'époque de ce monument jusqu'aux temps mérovingiens. Malheureusement une colonne surmontée de son

chapiteau, placée à l'entrée de l'église et qui aurait pu servir à déterminer l'âge du monument, a disparu. M. Pérémet a relevé en outre dans les chambres hautes de la tour d'Issoudun des inscriptions hébraïques accompagnées de dates ; ces inscriptions furent tracées par les prisonniers faits à diverses époques, et durant les persécutions qui eurent lieu dans le moyen âge.

M. Henry, bibliothécaire à Perpignan, annonce qu'on a découvert dans la commune de Saint-Paul-de-Fenouillet (arrondissement de Perpignan) des sépultures pratiquées dans des rochers. Un squelette a été trouvé à l'entrée d'une petite grotte ; près de lui étaient des fragmens d'orfèvrerie, dont M. Henry envoie le dessin. Une pensée, une petite rose étaient renfermées dans un petit flacon ciselé ; des débris d'une couronne d'argent à dents de scie et à fleurs de lis complétaient ces objets. M. Henry pense que ce pouvait être la sépulture d'un personnage nommé, dans la tradition, le prêtre sauvage, être que les contes populaires représentent comme une sorte d'ogre dévorant des hommes. En effet, au même endroit la tradition signale la grotte *del capellan salvage*. M. Henry désire, et le comité s'associe à ce vœu, qu'une commission archéologique surveille les découvertes et les travaux de réparations aux monumens historiques, qui se font dans le département des Pyrénées-Orientales.

Le comité pense que les objets dont M. Henry a envoyé le dessin sont tout à fait modernes ; il faudrait être bien sûr de leur provenance.

M. le marquis de Lagoy, membre non résident, adresse une note sur les fouilles archéologiques exécutées à Aix pendant l'année 1842. On a trouvé une grande mosaïque blanche et encadrée d'une double baguette noire, des morceaux de corniches romaines en pierre et en marbre, des pavés en marqueterie exécutés en marbres de couleur, des colonnettes et des chapiteaux. Le plus important produit des dernières fouilles est une fort belle tête de Septime-Sévère en marbre et de forte proportion. Les médailles trouvées sont toutes en bronze et n'offrent rien de particulier pour la numismatique.

La note de M. le marquis de Lagoy est renvoyée à M. le ministre de l'intérieur, qui alloue des fonds pour ces travaux exécutés à Aix, et qui est intéressé, par conséquent, à en connaître le résultat.

M. François Grille écrit qu'on a découvert récemment à Angers de cinq à six mille médailles parfaitement conservées.

M. Corrard de Bréban, correspondant historique à Troyes, adresse une notice sur des découvertes archéologiques faites à Troyes et dans le département de l'Aube. A cette notice est jointe la lithographie d'un ancien bas-relief qui se voyait encastré dans le mur d'une maison, rue de Molême, à Troyes. Ce bas-relief représente un porcher abattant des glands pour ses cochons. Ce sujet est fréquemment figuré parmi la représentation des travaux qui accompagnent les signes du zodiaque sur les portails de nos cathédrales. Un ancien cimetière, datant des premières époques du christianisme, a été trouvé à Marcilly-le-Hayer (arrondissement de Nogent). Des médailles d'or, à l'effigie de Néron et d'Antonin, ont été trouvées près la porte Saint-Jacques de Troyes. En creusant le canal qui traverse la ville de Troyes, on a découvert des fragments de poterie romaine, des médailles, un poids romain en cuivre, des sépultures anciennes, une tombe gothique où se trouvaient un calice et une patène en étain et sans ornemens. M. Corrard de Bréban constate que le premier livre imprimé à Troyes est sorti des presses de Pierre Lerouge ; c'est un bréviaire portant la date de 1483.

M. Tarbé, correspondant historique à Sens, annonce qu'on a découvert un aqueduc romain près du village de Pont-sur-Vanne (arrondissement de Sens). Au mois de juillet dernier, on a trouvé à Sens une médaille en bronze, de forme ovale, ayant le diamètre d'un décime, sans revers et percée de deux trous. Elle représente au milieu la sainte Face surmontée d'une tiare et de deux clés. Saint Pierre à droite et saint Paul à gauche se voient debout. Au-dessus est la Vierge éclairée par deux anges qui portent des cierges. On lit autour : *Notre-Dame du Puy. — Salve sancta facies.* L'église Notre-Dame du Puy fait un jubilé toutes les fois que le vendredi saint coïncide avec le 25 mars. Ce jubilé attirait une grande quantité de pèlerins qui pendaient au cou de leurs enfans une médaille de la Vierge. La médaille qui vient d'être trouvée, et qui paraît être du treizième siècle, devait avoir une destination analogue. La forme de la tiare, qui n'est pas décrite, pourrait indiquer l'âge de cette médaille ; mais il est douteux, comme le fait observer M. Didron, qu'elle soit du treizième siècle. Cette médaille doit être beaucoup plus moderne.

M. Joseph Bard adresse le plan des bains antiques de Bard-le-Régulier (Côte-d'Or), et une note sur des fresques récemment découvertes dans l'église rurale de Saint-Désert (Saône-et-Loire). C'est le desservant de la paroisse qui a découvert ces peintures en les débadigeonnant avec soin. Elles représentent un évêque et une femme agenouillés, et qui sont les donateurs; un saint entouré de flammes, et qui doit être saint Antoine. Des monstres tentent le saint ermite et cherchent à le pousser dans les flammes, tandis qu'un ange l'attire à lui. Dans le haut, on voit Dieu; il est environné d'anges qui tiennent divers instrumens de musique. Cette peinture est du seizième siècle, intéressante, mais médiocre. M. Bard, que le comité approuve, a donné le conseil de ne pas la restaurer.

M. Louis Dupasquier, architecte à Lyon, correspondant, annonce qu'il a organisé à l'Ecole la Martinière, où il est professeur, une classe d'ouvriers sculpteurs et mouleurs qui étudient les monumens du moyen âge. M. Dupasquier a remarqué qu'à Saint-Paul de Lyon, les têtes qui ornent à l'extérieur les consoles de la corniche ont l'œil refouillé comme dans la nature; la prunelle est remplacée par un verre de couleur.

M. Lucien de Rosny écrit que les ouvriers de Melun, employés aux travaux publics, découvrent très souvent des médailles et d'autres objets précieux. Ils s'emparent de ces objets et les vendent aux orfèvres. Un horloger-bijoutier de Melun possède en ce moment cent cinquante pièces en argent des règnes de François I^{er}, Henri II et Henri III, toutes du poids de nos anciennes pièces de trois francs. On retire souvent de la Seine des médailles et des débris d'armures; tout cela se vend et se perd. Le gouvernement devrait aviser aux moyens de s'emparer de ces objets. Il conviendrait surtout d'appeler à ce sujet l'attention des conducteurs des travaux publics. — M. de Rosny est possesseur d'une tapisserie du seizième siècle, toute couverte de personnages intéressans pour l'histoire. Cette tapisserie devrait être placée dans un de nos musées.

M. Pigault de Beaupré, correspondant historique à Calais, adresse une notice sur un objet récemment découvert sous du badigeon dans l'église Notre-Dame-de-Calais. Cet objet est un os (*libia*) incrusté dans une pierre, où on lui avait ménagé un trou; il est à hauteur d'homme. Au dessus est une niche cintrée. Est-ce une relique ou bien un *ex-voto*? — Dans la même église, et sous le ba-

digeon , on a trouvé l'építaphe d'un Anglais , du nom d'Andrew Young, mort en 1657.

M. Teste d'Ouet appelle l'attention sur un souterrain , dit la cave de Saint-Nicaise , près de Moret , et qui a dû communiquer avec une maison des Templiers. Les traditions locales sont fécondes sur les êtres fantastiques qui habitent cette cave , et sur les richesses qui y sont cachées.

M. Duvivier , correspondant historique à Nevers , annonce que la ville de Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire) n'a pas été bâtie sur les ruines , mais à quelque distance de la ville antique de *Boru*. Des objets d'art , des médailles , une statuette en marbre blanc , des débris de construction constatent suffisamment l'emplacement ancien. M. Duvivier annonce en outre qu'on vient de découvrir , à peu de distance du bourg de Saint-Révérien , à onze lieues de Nevers , les vestiges d'une ville gallo-romaine. On distinguerait facilement , sur une lieue de terrain , l'emplacement de chaque maison. Des marbres , des pôteries , des médailles et des statuettes de bronze attesteraient l'origine romaine. M. Duvivier promet de donner prochainement des renseignements détaillés.

M. Gilbert , membre de la Société royale des antiquaires de France , annonce qu'il possède un dessin de l'ensemble primitif du cénotaphe consacré à la mémoire de Matiffas de Buci , dont la statue vient d'être replacée dans une chapelle de Notre-Dame de Paris , par les soins du comité. Il existe en outre , dans le magasin de sculptures et des marbres , à Saint-Denys , comme M. de Guilhermy l'a fait dernièrement connaître , une pierre sur laquelle est gravée une inscription tumulaire relative à Matiffas , et qui lui est contemporaine. Cette inscription appartenait à une colonne soutenant une statue de l'évêque , autre que celle qu'on vient d'exhumer , et qui était placée à l'entrée de la chapelle Saint-Nicaise , fondée par Matiffas. Cette statue , et la colonne qui la soutenait , furent démontées et remises à M. Alexandre Lenoir , vers 1798 , époque de la création du musée des monumens français. Des recherches entreprises à l'Ecole des beaux-arts feraient sans doute découvrir la statue dans cet établissement , à moins qu'elle n'ait été transférée au musée de Versailles avec celle de Guillaume de Chanac , autre évêque de Paris , mort en 1348 , et avec les mauso-

lées des familles des Ursins et des Gondy, qui décoraient également les chapelles de la cathédrale de Paris avant 1793.

Le comité remercie M. Gilbert de ces renseignements, qui seront très utiles lorsqu'on songera à rétablir le mausolée de Matifas de Buci, auquel on doit les chapelles absidales de Notre-Dame.

M. Huard, directeur du musée d'Arles, correspondant, annonce qu'au mois d'avril dernier on a découvert, dans l'intérieur du mur de l'église Saint-Blaise, des cornets en terre cuite, à la hauteur de six à sept mètres. Ces cornets sont disposés de distance en distance, dans une excavation d'environ vingt-un centimètres au carré; chacune de ces excavations renfermait deux cornets. Il paraît, d'après la manière dont les cornets étaient placés dans ces espèces de caissons, que le pavillon était en saillie sur le mur; aucun de ces cornets n'a conservé son pavillon. Il est à croire que les ouvriers, en étendant sur le mur le mortier qu'on vient d'enlever, ont fait sauter tous les pavillons. Près des trous où sont les cornets, on trouve des pots d'environ vingt-deux centimètres de diamètre; ils sont placés dans l'épaisseur du mur. La forme de ces pots en terre cuite est celle d'une marmite à col rétréci. C'est dans la première travée de l'église qui fut bâtie en avant de l'église primitive, en 1280, par un Porcelé, qu'on trouve cette particularité.

Ces cornets et pots en terre cuite devaient servir à repercuter les sons, et faire partie d'un système d'acoustique. Il paraît que dans certaines églises on composait les voûtes avec des terres cuites ayant la forme de pots ou de cornets, mais qui étaient destinées à donner de la légèreté à cette partie des monumens. MM. les correspondans doivent diriger leurs recherches sur ce point intéressant de notre archéologie, et étudier les murs et les voûtes des monumens religieux. M. Huard envoie le dessin de l'un de ces cornets, qui a trente centimètres de long sur trois de diamètre à l'embouchure, et cinq à la naissance du pavillon. Deux petits trous, percés sur la longueur, dans un renflement de la terre cuite, servaient à attacher une petite corde pour suspendre le cornet. Cet instrument est tout à fait semblable, du reste, à celui dont se servent encore les gardeurs de troupeaux dans plusieurs de nos provinces et à ceux qu'on entend retentir dans les rues de Paris à l'époque du Carnaval.

M. le baron Taylor ajoute qu'il a rapporté d'Espagne de nombreuses poteries dont se composaient les voûtes de plusieurs monumens considérables. Ces poteries donnaient aux voûtes une très grande légèreté. On en voit de beaux échantillons dans le musée Céramique de Sèvres, auquel M. Taylor les a donnés.

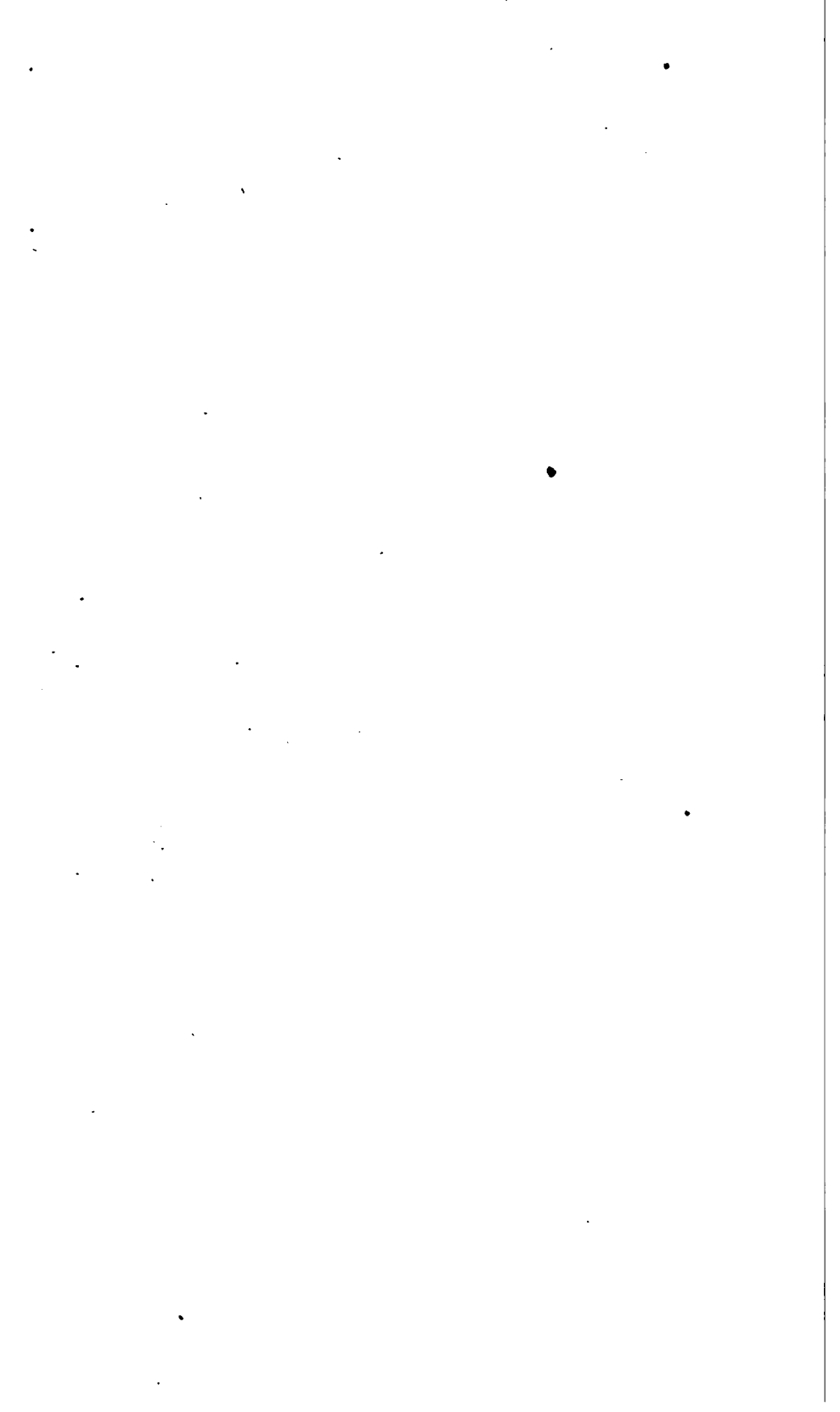
M. Alphonse Denis, député, membre non résident du comité, donne des détails très intéressans sur la découverte de constructions anciennes qu'il a faite près d'Hières, sur le continent. Il en sera question dans un autre numéro du *Bulletin archéologique*.

M. Auguste Leprévost annonce qu'il a demandé au ministère de l'intérieur, pour le comité des arts, communication de toutes les découvertes archéologiques importantes et de tous les renseignemens curieux qui pourraient intéresser le comité. Il serait utile de publier dans le *Bulletin archéologique* ces découvertes et ces renseignemens.

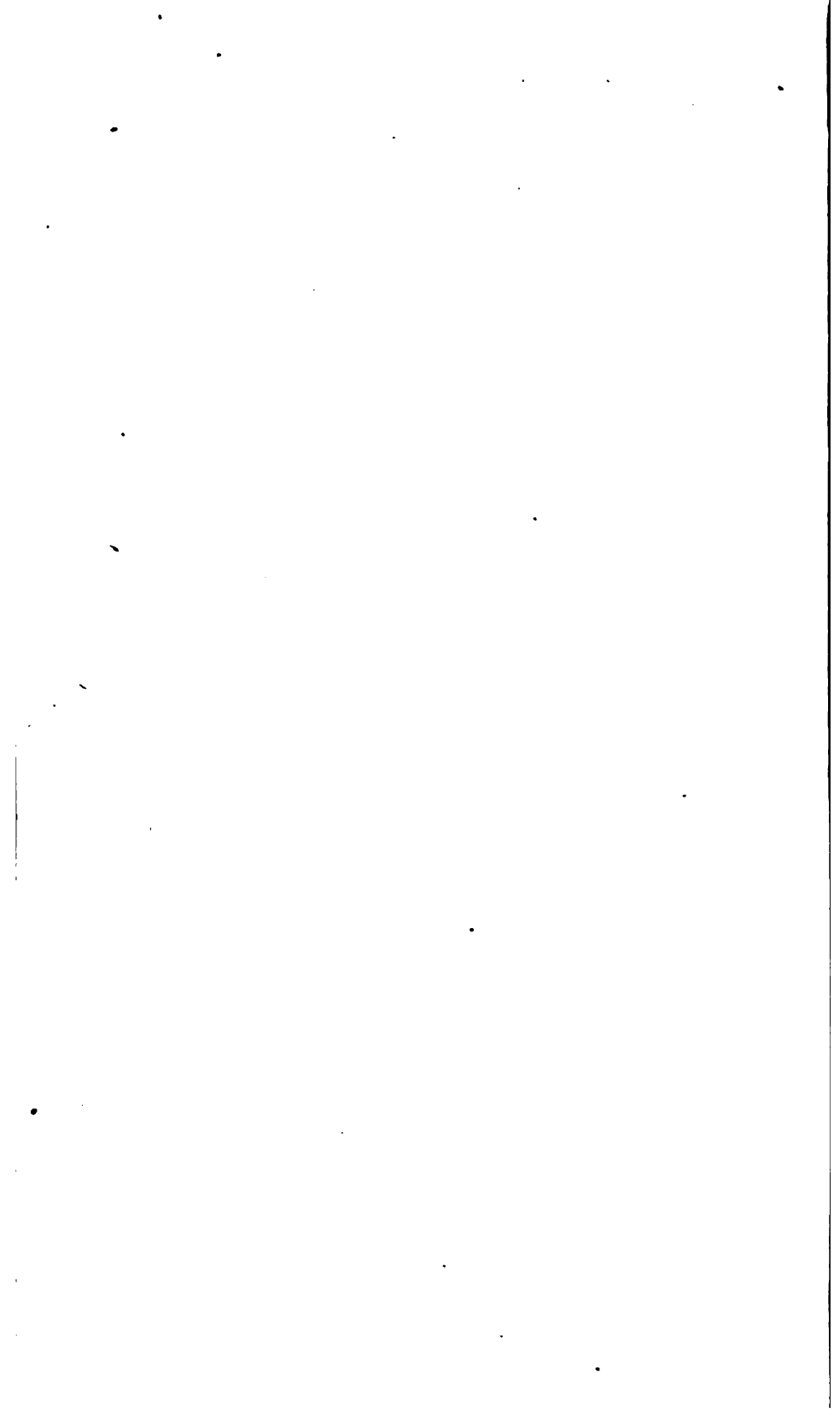
GASPARIN,

Pair de France, président du comité,

DIDRON, *secrétaire.*







BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉ

PAR LE COMITÉ HISTORIQUE DES ARTS ET MONUMENS.

SESSION DE 1843.

TROISIÈME SÉANCE.

Mercredi 8 février 1843.

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE GASPARIN.

OUVRAGES OFFERTS :

1° *Recherches sur l'histoire et l'architecture de Notre-Dame-de-Tournai*, par M. Le Maistre d'Anstaing, membre de la commission chargée des travaux de restauration de cette église. Deux vol. in-8° avec plan, coupes, élévations; Tournai, 1842 et 1843. C'est une monographie complète de ce monument considérable. « Quoique belge aujourd'hui, écrit M. d'Anstaing, cette antique église est française avant tout; elle fut fondée par des rois de France, et, depuis Clovis jusqu'à Louis XIV, elle n'a cessé d'être honorée par eux. Ainsi son histoire est surtout vôtre, et, en vous l'offrant, je ne fais que vous rendre votre propre bien, vous rappeler de pieuses traditions et les généreuses libéralités de vos monarques. Cet intérêt historique n'est pas le seul. La basilique de Notre-Dame de Tournai, si française par son origine, dont le siège fut si souvent occupé par des prélats de votre nation, est aussi un monument singulièrement remarquable par son architecture grandiose; à ce double titre, elle mérite l'attention. Déjà le Comité des arts et monumens a bien voulu s'en occuper et étendre ainsi au-delà des limites du royaume les bienfaits de son influence. »

2° *Almanach de l'arrondissement de Gien (Loiret)*, par M. Marchand, correspondant historique; Gien, 1843. M. Marchand a publié, dans cet ouvrage, des notices historiques sur quatre monumens de l'arrondissement de Gien, à savoir : le château de la Bussière, l'ancien château royal de Gien (aujourd'hui sous-préfecture et palais de justice), l'église d'Ouzouer-sur-Trézée, l'église de Cerdon. A la suite de ces notices sont des notes sur les communes de Saint-Benoit-sur-Loire, Cléry, Châteauneuf-sur-Loire, Saint-Gondon, Dampierre, Breteau et Gien.

3° *Revue archéologique du département de la Manche*, 6° livraison, janvier 1843. In-4°, avec lithographies, par M. l'abbé Jules Lalmand. Cette livraison comprend une description assez étendue du château de Flottemanville, avec dessins.

4° MM. Arthur Martin et Charles Cahier, prêtres, soumettent la 7° livraison des *Vitraux peints de Saint-Etienne de Bourges*. Cette livraison contient, en texte, la fin du vitrail de la Nouvelle-Alliance; en dessins, les vitraux de saint Laurent, de saint Vincent, de la Vierge tenant Jésus, du Christ aux plaies saignantes, quatre spécimens d'ornemens des vitraux français, quatre spécimens des grisailles de la cathédrale de Salisbury, une planche de détails tirés des verrières du jugement dernier et de saint Jacques.

5° Au nom de M. Jules Boilly, peintre, M. Albert Lenoir soumet au Comité un dessin sur soie, provenant du midi de la France et qui date du quatorzième siècle. Ce dessin représente les principales scènes de la Passion : la flagellation, le portement de la croix, le crucifiement, la sépulture, la descente aux limbes. Ces cinq sujets, traités dans le plus grand style, sont encadrés dans des ornemens de forme ogivale, mais tournant déjà au flamboiement. Au pied de la croix où Jésus est attaché, sont agenouillés un roi et une reine. Ces personnages, comme le fait observer M. Didron, sont semblables en tout aux statues du roi et de la reine qui viennent de l'église des Quinze-Vingts, qui sont aujourd'hui dans une chapelle de l'église abbatiale de Saint-Denis, et qu'on a prises pour celles de saint Louis et de Marguerite de Provence; mais des K, lettre initiale de *Karolus*, sont distribués dans toute la bordure, et prouvent que ce roi est un Charles. Comme il ressemble à Charles V, et sa femme à Jeanne de Bourbon; comme ce Charles rappelle d'une manière frappante le roi Jean dont le portrait est à la

Bibliothèque royale , et que Jean est le père de Charles, il faut en conclure que c'est Charles V. Donc la statue dite de saint Louis est également celle du même roi Charles, comme la statue dite de Marguerite de Provence est celle de Jeanne de Bourbon. Ainsi se trouve confirmée l'opinion que les statues, placées à Saint-Denis et honorées comme des statues de saints , n'appartiennent ni à saint Louis ni à sa femme. Du reste, on ne possède qu'un portrait de saint Louis , et il est aujourd'hui dans le Musée de Versailles ; c'est une copie faite au dix-septième siècle sur un original qui se voyait à la Sainte-Chapelle du Palais. Ce portrait, qui représente saint Louis à l'âge de treize ans environ, ne ressemble en rien à la statue placée dans une chapelle de Saint-Denis. Cette statue aura été baptisée à faux comme plusieurs de celles qu'on voit aujourd'hui dans la crypte de la même église, et comme toutes celles qui décorent le portail septentrional.

6^e M. de Saint-Mémin, membre non résident, directeur du Musée de Dijon , offre un exemplaire de la tête moulée sur le crâne de Jean-sans-Peur, par les soins de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or. Ayant retrouvé dans l'église Saint-Bénigne, en 1841, cette précieuse relique du duc Jean, la Commission l'a fait mouler avec une extrême précaution. On constate, sur la partie supérieure du crâne, la terrible blessure que Jean-sans-Peur reçut en 1419, sur le pont de Montereau.

M. Joseph Bard propose de donner des détails sur les autels du treizième siècle.

Ces renseignements seront accueillis.

CONSERVATION DES MONUMENS.

M. Grillon annonce que M. le ministre de l'intérieur a fait savoir au Conseil municipal de Paris que le gouvernement avait l'intention d'acquérir l'hôtel de Cluny et la collection précieuse que M. Du Sommerard y avait recueillie depuis plusieurs années. M. le ministre de l'intérieur se propose de demander aux Chambres une somme de 400,000 fr. pour cet objet ; il a donc prié le Conseil municipal de donner connaissance de ce qu'il était disposé à faire de son côté, dans cette circonstance. Le Conseil a répondu qu'il verrait avec la plus grande satisfaction qu'on établît dans l'hôtel

tres de long sur douze de large et un peu plus d'élévation ; mais elle est fort bien prise dans ces modestes dimensions. Si elle ne mérite pas les éloges exagérés que quelques journaux lui ont donnés récemment, elle est digne pourtant d'être comprise au nombre des anciens monumens que le Comité, s'efforce à bon droit, de sauver de la destruction. Deux lithographies que communique M. Schmit permettent d'en apprécier le style et surtout de saisir le joli effet des nervures compliquées de la voûte. On y voit une portion de la chapelle de la Vierge, avec des fragmens de l'autel et d'anciennes peintures murales. Cette chapelle est entièrement découverte. Sur la travée suivante, s'ouvre la chapelle dite des Lucquois, construite au commencement du dix-septième siècle par les commerçans de cette nation qui se rendaient à Lyon. La chapelle de Saint-Nicolas offre une singulière décoration d'autel en pierre, portant encore des traces de peinture et de dorure, et où l'on voit figurer d'une manière assez bizarre des têtes antiques, parmi lesquelles on croit reconnaître un roi et des empereurs de Rome payenne, dont un Nerva (1) et une effigie de Cicéron. Tous ces faits méritent d'être recueillis avec soin. La nef et le chœur sont bien conservés ; le portail, altéré par une restauration faite après que l'église et le couvent eurent été dévastés, saccagés et incendiés par les calvinistes en 1592, porte aussi la trace de quelques mutilations dues au vandalisme révolutionnaire, et d'une restauration facile. A cela près, ce portail est en bon état. Voilà le curieux édifice, servant aujourd'hui de grenier à fourrage, qu'on veut abattre pour agrandir l'école vétérinaire établie dans l'ancien couvent ; cette école a déjà fait enlever et débiter les vieilles pierres tumulaires pour daller ses corridors. Le Comité doit adresser des réclamations. M. Schmit, envoyé en mission administrative et archéologique en 1838, par le ministère des cultes, reçut les réclamations du clergé diocésain et paroissial contre cette suppression ; on désirerait aussi que l'église fût réparée et rendue au culte. Malheureusement les ressources manquaient absolument pour

(1) Ce médaillon est entouré de la légende :

atteindre ce double but. La population du quartier est trop pauvre, et la municipalité, loin de se montrer disposée à venir à son secours, s'était prononcée en faveur des projets de destruction ; il paraît qu'elle persiste dans ces affligeantes dispositions. Il semble donc rester peu d'espoir de conserver ces ruines, intéressantes même comme ruines. Les démarches seront sans doute inutiles, et ce sera un nouvel exemple, ajouté à tant d'autres, du sort réservé à la plupart de nos anciens monumens.

M. Grillon fait observer que le Conseil des bâtimens civils, dont il est membre, s'est occupé du projet relatif à l'école vétérinaire de Lyon. On a étudié cette affaire avec soin. Dans le projet soumis au Conseil, et adopté par lui, l'architecte conserve intégralement l'église de l'Observance. Les chapelles ne seraient pas abattues ainsi qu'on a pu le craindre, mais conservées et appropriées au culte pour le service de l'école même.

Le Comité se félicite que le Conseil des bâtimens civils ait adopté un projet qui conserve l'église de l'Observance. Il est presque toujours possible, quand on le veut bien sérieusement, de sauver les monumens historiques, même les plus embarrassans.

M. Schmit signale, d'après une lettre de M. Gilbert, membre de la Société royale des antiquaires de France, un acte de vandalisme qui vient d'être commis à Caen. Dans cette ville, le clergé et la fabrique de la belle église Saint-Pierre ont fait, l'été dernier, et sous les yeux mêmes de la Société des antiquaires de Normandie, couvrir d'un nouveau badigeon tout l'intérieur de l'église, sans en excepter les remarquables dentelles que la renaissance a appendues aux nervures et dans les chapelles de l'abside. M. de Caumont, consulté, dans l'une des dernières séances du Comité, par M. Schmit sur l'inaction de la Société dans une telle circonstance, a dit être intervenu personnellement auprès du curé de Saint-Pierre, et avoir obtenu, pour tout résultat de sa démarche, cette réponse : « Que le clergé et la fabrique paroissiale, ne demandant ni secours ni conseils, soit à l'administration, soit à la Société, étaient parfaitement libres de faire *chez eux* ce qu'ils jugeaient convenable. » Le Comité jugera sans doute convenable, de son côté, d'infliger publiquement, par la voie de son *Bulletin*, un blâme énergique et mérité à une semblable opération

et à de tels principes, dont l'application, si contraire aux vues manifestées par le gouvernement et par la plupart des évêques, ainsi qu'aux efforts et aux vœux de tous les vrais amis de l'art, déshonore nos plus beaux monumens. Il serait à désirer même que l'autorité supérieure pût obliger la fabrique de Saint-Pierre de Caen à faire enlever son badigeon et toutes les couches antérieures, car il paraît que tous les cinq ou six ans à peu près on en remet une nouvelle.

Le Comité demande qu'on donne, dans le *Bulletin archéologique*, de la publicité aux faits articulés par M. Schmit. Le blâme qui en résultera pour la fabrique et le clergé de Saint-Pierre de Caen ne peut être que fort utile à la conservation des monumens. Du reste, dans presque toute la France, aujourd'hui, les fabriques et le clergé se conduisent tout autrement qu'on vient de le faire à Caen. Il faut blâmer ceux qui dégradent les monumens, mais encourager et remercier ceux qui les conservent et les entretiennent avec soin; ces derniers, heureusement, sont en bien plus grand nombre que les autres.

M. Auguste Leprévost donne communication d'une lettre où M. Deville signale la découverte d'un ossuaire gaulois dans le département de l'Eure, entre Pont-de-l'Arche et Louviers. Sous une grande pierre druidique, on a trouvé des squelettes rangés en rond, les pieds tournés au centre, quelques débris de poteries et une hachette emmanchée. Cette hachette, en jade, est très petite; elle n'a que trois centimètres de longueur. Le manche, où elle est enfoncée, est long de treize centimètres; il est en os et creusé d'un trou qui recevait sans doute un manche en bois, en sorte que la hachette et le manche en os faisaient comme l'office d'un marteau. Du reste cette hachette était accompagnée d'un marteau, également en os, ayant seize centimètres de longueur. Ces objets ont été déposés à la bibliothèque de Louviers.

M. Dusével, membre non résident des Comités historiques, donne les détails suivans sur l'église anciennement abbatiale et aujourd'hui paroissiale de Corbie :

« L'abbaye de Corbie, si célèbre dans nos annales, n'a conservé de ses vastes bâtimens que l'église, réédifiée au commencement du seizième siècle, sous l'abbé Pierre d'Osterel. La mort de cet abbé et les ravages exercés par les Impériaux en Picardie ne

permirent pas de l'achever d'après le plan primitif. Il s'écoula un laps de temps assez long entre l'époque où le chœur, la croisée et la nef furent construits, et celle où l'on éleva les tours, carrées et surmontées de vases, qui flanquent le portail. Ces tours, construites avec solidité et d'un assez bel appareil, ne datent que du dix-huitième siècle. Quoique toute la façade de ce monument fût d'un style bâtard et un peu lourd, elle avait autrefois quelque chose de majestueux et d'imposant qui plaisait à l'œil, lors surtout qu'on contemplait, du haut d'une éminence voisine de Corbie, ses tours en pierre très blanche, son clocher en dôme et les nombreux obélisques qui surmontaient ses piliers boutans. Aujourd'hui ce temple a perdu une partie de son aspect grandiose : une balustrade à entre-lacs, qui régnaît le long du grand comble, a été supprimée par l'architecte que le gouvernement chargea, en 1817, de le réparer; ses fenêtres à meneaux et nervures flamboyantes ont été à demi bouchées, et la rose si belle, quoiqu'un peu massive, qu'on remarque au-dessus de la première galerie, a été masquée par des barres de fer qui offrent un coup d'œil fort désagréable. A l'intérieur, l'édifice a été plus maltraité encore : on l'a coupé brusquement, à l'entrée de la croisée, par un mur lisse qui produit le plus mauvais effet. Les transepts ont été abattus, le chœur démoli; et l'église de Corbie, autrefois si vaste et si belle, ne se compose plus maintenant que du portail et de la partie de la nef qui s'étendait jusqu'à la croisée. Si d'ailleurs l'architecte, qui mutila ainsi cet édifice, avait eu le bon esprit de conserver la crypte ou chapelle souterraine, dédiée à sainte Bathilde, on serait peut-être moins affligé de cet inconcevable vandalisme; mais la chapelle dont nous parlons, où tant de fidèles venaient prier avec ferveur et qui avait tant de prix aux yeux des amis de nos antiquités nationales, a elle-même été bouchée avec les débris des balustrades à jour et des clochetons impitoyablement rasés par l'architecte qui dirigea les réparations. On doit vivement regretter que cette crypte ait été aussi mal à propos fermée, car il paraît qu'elle contenait des restes de fresques curieuses, un pavé en mosaïque, quelques tombes anciennes et plusieurs statues d'illustres abbés. Ne pouvant, au reste, parler d'une manière certaine des objets précieux engloutis dans cette chapelle souterraine par un architecte qui malheureusement compte encore des imitateurs en France,

Il ne nous reste à signaler au Comité, comme dignes de fixer l'attention dans l'église de Corbie, que deux grands tableaux peints à l'huile, placés près des fonts, une sainte Face de style byzantin, sur fond doré, et une magnifique statue de sainte Bathilde. On croit que les tableaux représentent saint Adhémar et un autre guerrier qui viennent prier l'abbé de Corbie de les recevoir dans ce monastère, pour s'y consacrer au Seigneur, et y passer le reste de leurs jours. La sainte Face, ou tête de Christ, est extrêmement curieuse; elle a un aspect grave et sévère qu'on ne peut définir. Le cardinal de Richelieu avait une grande dévotion pour cette relique, qui date au moins des premières croisades. Il en fit faire deux dessins, après le siège de Corbie, l'un pour orner son oratoire, et l'autre pour être offert à la duchesse d'Aignillon, sa nièce. La statue de sainte Bathilde n'est pas moins digne d'intérêt. C'est un des plus beaux morceaux de sculpture du quatorzième siècle, s'il faut s'en rapporter aux dires des connaisseurs. N'eût-elle pas d'ailleurs autant de mérite, elle attirerait encore les regards, car elle rappelle le souvenir d'une pieuse princesse, d'une femme célèbre qui gouverna la France avec habileté; et enrichit la Picardie d'un monastère, long-temps la gloire et l'ornement de cette province. L'église de Corbie a un urgent besoin de réparations : il faudrait rejointoyer le bas des murs et des piliers boutans, que l'incurie de la fabrique a laissé dégrader par l'eau et l'humidité; il serait à propos de faire disparaître les barres de fer qui masquent la rose du portail, d'arrêter ou retenir la tour qui penche, de renouveler les chevrons des ouïes de cette tour, de travailler aux galeries de la façade et d'achever la galerie qui existe près du comble. Une somme de 3 à 4,000 francs serait nécessaire pour exécuter ces divers travaux. La commune de Corbie, qui a dépensé pour son église plus de 80,000 francs en 1817, ne peut guère contribuer pour plus de 800 francs à 1,000 francs dans les nouvelles réparations; elle espère, en conséquence, que M. le ministre de l'intérieur voudra bien lui accorder un secours, sans lequel il lui serait impossible d'assurer pour l'avenir la conservation d'un monument qui offre encore un véritable intérêt, malgré les mutilations déplorables qui l'ont dégradé.

Le Comité espère que M. le ministre de l'intérieur accordera

un secours suffisant pour consolider cette église et pour réparer le mal qu'une précédente restauration a causé à tout le monument.

M. Bard, correspondant historique de la Côte-d'Or, donne de nouveaux détails sur le petit édifice, chapelle, chartrier ou garde-mebles, adhérent au croisillon oriental de Notre-Dame de Beaune. Cet édicule, bâti en nid d'aronde, n'a pas été détruit mais modifié; on l'a diminué de hauteur et on en a rasé la toiture pour le terminer en terrasse. M. Bard ajoute en outre qu'on vient de réparer le vaste dais pendant qui abrite la porte de l'Hôtel-Dieu de Beaune. Ce bel ouvrage, qui date du quinzième siècle, était fort dégradé. Trois statuettes de plomb ont été remplacées sur leur socle; la grande girouette du centre a été redorée, et l'on a fait revivre l'éclat du blason. La Vierge a reparu au milieu; à gauche du spectateur, on a posé la statuette de saint Jean-Baptiste, et à droite, celle de saint Nicolas, patron du fondateur. Toutes les parties d'ornementation altérées ont été religieusement reproduites. M. Bard aurait désiré que l'on redorât tous les profils de plomb, les statuettes, les dentelles, les crosses et les têtes de chon frisé; que l'on complétât cette restauration, afin que, par une de ses parties du moins, on pût juger aujourd'hui ce qu'était l'Hôtel-Dieu de Beaune quand tous les profils en étaient peints et dorés.

Le Comité ne peut partager cet avis; il pense qu'en fait de restaurations il vaut mieux faire peu que faire beaucoup. On s'exposait, en redorant et en repeignant, à détruire des traces anciennes et précieuses; à mettre de l'or où il y avait de la couleur, et du bleu où il pouvait y avoir du rouge. La sobriété est une des premières qualités à recommander aux restaurateurs. Il faut consolider les monuments et les empêcher de tomber; mais on doit réfléchir longtemps avant de les embellir, et ne s'y décider que quand il est impossible de faire autrement.

INSCRIPTIONS.

M. l'abbé Charpenois, curé de Notre-Dame de Châlons-sur-Marne, envoie un estampage sur papier fort, à la manière noire, d'une superbe dalle ayant de largeur 1 mètre 50 centimètres, et de longueur 3 mètres 25 centimètres. Sur cette dalle sont ciselées

un homme et sa femme, morts dans le premier quart du quatorzième siècle. Les deux personnages, placés chacun sous une double arcade trilobée qui s'épanouit en dais au-dessus de leur tête, se regardent et sont encensés par quatre petits anges. Chaque arcade est surmontée d'un pignon découpé de rosaces et de trèfles d'un style ferme et déjà fort gracieux. L'homme a les pieds sur un dragon ailé; la femme sur deux petits chiens se disputant un os qu'ils tiennent avec leurs pattes de devant. L'inscription suivante règne tout autour de la dalle :

CI : GIST : SIRS : IHHANS . NOISESTE : QVI : TRESPASSA : LAN : DE :
GRACE : M : CCC : XVI : LE : MARDI : APRES : FESTE : S : MARC : EVANG-
LISTE : EN : MOIS : DAVRIL : PIEZ : P : LVI .

CI : GIST : DAME : MARGVERITE : QVI : FV : FAME : IHHAN : NOISESTE :
QVI : TRESPASSA : LAN : DE : GRACE : M : CCC : X : XHI : LE : SESTAINNE :
IOVR : DE : MARS : PRIEZ : POUR : LI .

Une fleur de lys termine chaque épitaphe, à la place de l'ANCIEN ou de la croix qu'on voit très-souvent. La femme, morte avant le mari, a été figurée à gauche, et le mari à droite. M. l'abbé Champenois a imprimé lui-même, en fort peu de temps, en moins d'une heure, et sur du papier très fort, très-épais, cette dalle si considérable et si chargée d'ornements. Jusqu'à présent, l'impression à la manière noire exigeait du papier très mince et très flexible, pour que, sous le tampon chargé de mine de plomb, ce papier entrât dans les creux et ne se noircit pas. M. Champenois a perfectionné le procédé : il étend sur la pierre gravée, et dont il veut prendre le dessin, du papier quelconque, collé ou non, mince ou épais, résistant ou flexible; il passe, sur ce papier ainsi étendu, un tampon de cuir blanc et non chargé de mine de plomb. Le tampon estampe le papier et le fait entrer dans les creux. Après cette opération, on charge un tampon noir d'une petite couche de mine de plomb, dont on a fait une pâte assez ferme avec un peu d'huile, et on le promène également sur toute la surface du papier. Les parties creuses, les entailles, restent en blanc, puisque le papier s'y est enfoncé et que le tampon passe par dessus; mais le reste se teint en noir. On obtient ainsi, en fort peu de temps, une image très nette d'un dessin quelconque. Les inscriptions, les personnages, les or-

nemens gravés en creux se détachent en blanc sur un fond noir. Si, comme on l'a fait surtout à la renaissance, le monument dont on tire un estampage présente des dessins en relief sur un fond creux, les dessins se teignent en noir sur un fond blanc ; c'est le contraire, mais c'est tout aussi net. M. Champenois, pour obtenir ce résultat, a combiné l'estampage avec l'impression, la manière blanche avec la manière noire. Par le tampon blanc, il estampe ; par le tampon noir, il imprime. En réunissant ces deux procédés, on obtient des images très nettes, et sur du papier très fort et très durable.

Le Comité offre ses félicitations à M. Champenois, et demande que le nouveau procédé soit décrit et publié dans le *Bulletin*. M. le comte Léon De Laborde pense que, pour employer avec plus de succès encore le papier épais et résistant, il est bon, avant de le presser par le tampon blanc, de l'humecter fort légèrement avec une éponge, pour qu'il puisse pénétrer plus facilement dans les creux. Le papier humide a d'ailleurs l'avantage de retenir plus fortement la mine de plomb. Le Comité recommande cette addition au procédé de M. l'abbé Champenois.

M. Auguste Moutié, correspondant historique à Rambouillet, adresse divers estampages de dalles funéraires, exécutés par la voie humide, au moyen de l'éponge et de la brosse ; d'autres estampages ont été obtenus par la voie sèche, au moyen du tampon frotté de mine de plomb. Sur l'une des dalles, on lit :

HIC JACET THEOBALDUS ABBAS.

Le milieu de la dalle est occupé par une crosse très simple, gravée au trait et presque totalement effacée. Cette pierre sert de banc dans le parc de l'ancien palais abbatial des Vaux-de-Cernay. C'est la première dalle qui a recouvert la sépulture de saint Thibault. Cette petite tombe était placée dans l'église à côté d'une plus grande et plus ornée où on lisait ces vers :

Mille bicentino septeno cum quadrageno
Cælo clarescit Theobaldus ubi requiescit.

Saint Thibault, fils de Bouchard de Montmorency, fut abbé des Vaux-de-Cernay en 1235, et mourut en 1272. L'inscription d'une

autre dalle fait connaître un nommé Guillaume, abbé des Vaux-de-Cernay, mort en 1305 ; la dalle où elle est tracée est sciée, et elle sert de banc dans l'ancien jardin du couvent. Une impression à la mine de plomb offre une dalle tumulaire qu'on voit dans l'église de Clairefontaine (arrondissement de Rambouillet). On y lit cette inscription :

Cy gist révérend père en Dieu messire Mathurin de Harville, abbé des abbayes de S-Martin de Trouas et de Notre-Dame de Clairefontaine, cōseiller et aumônier ordinaire du roy nostre sire, qui décéda le 19^e juillet 1584.

Ce qui est souligné est plus nouveau que le reste de l'inscription ; c'est en caractères romains de la renaissance, tandis que l'inscription est gothique. La dalle avait donc été faite du vivant de l'abbé ; il y est représenté mitré et crossé, avec le crosseron tourné en dehors. Clairefontaine est dans le diocèse de Chartres, Saint-Martin-de-Thouars dans celui d'Evreux. — Deux autres impressions en noir, à la mine de plomb, offrent les dalles de Guy de Rochefort, seigneur de Demancheville (Seine-et-Oise), et de Jeanne de Tremblay, sa femme ; ces deux pierres sont du quatorzième siècle. L'homme est représenté en chevalier et vêtu de mailles. Ces dalles sont dans l'église de Clairefontaine. M. Moutié adresse en outre l'estampage, en blanc et sur papier fort, d'une dalle funéraire qu'on voit dans l'église de Craches (arrondissement de Rambouillet), et où sont figurés deux prêtres avec cette inscription au bas :

Cy gisent venerables et discrettes personnes M^r Pierre Pasuyn en son vivant p^rtre et cure de Craches lequel decedda le... et M^r Guil^e le Page p^rtre natif de la paroisse de Craches lequel decedda le viii^e jour de febvrier mil v^e mil^e viii^e viii^e Priez Dieu po^r eulx.

A cet envoi considérable est joint l'estampage en blanc d'un petit ange encensant, et qui date de la fin du treizième siècle ; plus l'empreinte du sceau de Michel Buffereau, abbé des Vaux-de-Cernay, de 1495 à 1505 ; plus une notice sur la commune de Craches.

Le Comité remercie M. Moutié de cette communication importante, et l'enconrage à poursuivre les recherches qu'il fait avec

succès dans tout l'arrondissement de Rambouillet. Les estampages seront classés aux archives. Le Comité recommande le double procédé employé par M. l'abbé Champenois pour estamper les inscriptions et les dessins gravés sur pierre.

Les impressions faites par M. Moutié, avec le tampon chargé de mine de plomb, ont été exécutées sur du papier trop fin ; le perfectionnement introduit par M. Champenois pare à cet inconvénient.

M. l'abbé Barraud, correspondant historique à Beauvais, adresse une notice sur les pierres tumulaires de la cathédrale de Noyon ; cette notice a été rédigée par un séminariste de Beauvais, M. Magne. La cathédrale de Noyon est toute pavée de dalles tumulaires chargées de figures et d'inscriptions ; il y en a une série fort considérable, remontant au treizième siècle et descendant jusqu'en 1777. L'inscription suivante, où est nommée la femme d'un orfèvre du treizième siècle, est une des plus curieuses. Il est bon de faire observer que Noyon est la ville épiscopale de l'orfèvre saint Eloi.

Chi gist Ermeline Olselette (?)
Née de Corbie Z(et) fu femme
Mal Gre. Robert de Douay
Orfèvre. Pries pour same Z (et)
Dites pater noster.

Des réflexions, émises sur l'ornementation qui décore ces pierres tumulaires, sur le costume que portent les personnages qu'on y voit gravés, sur le style des inscriptions, accompagnent les inscriptions elles-mêmes.

Il serait à désirer qu'on fît un travail semblable sur toutes les dalles qui pavent beaucoup de nos églises. L'histoire de Laon et de Châlons-sur-Marne est écrite en partie sur les tombes qui ornent encore les monumens religieux de ces deux villes. Il ne faudrait pas seulement relever les inscriptions funéraires ; on devrait encore estamper les dalles tout entières, à la manière noire, d'après le procédé qu'on vient de décrire.

M. Oudin, curé de Bourron, correspondant, envoie l'estampage de quatre inscriptions qu'on voit sur la tour et dans l'église de Moret. Les inscriptions gravées sur la tour sont de la fin du

seizième siècle, et relatent l'époque où cette partie du monument a été bâtie; les deux autres sont funéraires et datent du treizième siècle. M. Oudin y joint le calque de la tombe dite de Philippe-le-Bel et de Jeanne de Navarre, qu'on voit dans l'église d'Avon.

Ce calque est soumis à l'examen de M. Leprévost. Les estampages seront classés aux archives.

M. Teste d'Ouet envoie la transcription d'un passage écrit en 1731 par l'abbé Guilbert, un des plus anciens historiens de Fontainebleau. Dans ce passage, l'abbé Guilbert révoque en doute l'inhumation du cœur de Philippe-le-Bel dans l'église d'Avon. C'est l'abbaye de Saint-Dominique de Poissy qui aurait possédé le cœur de ce roi.

Des fouilles entreprises dans l'église d'Avon, sous la dalle signalée à l'attention des antiquaires, pourraient résoudre les doutes qui se sont élevés à ce sujet. Le Comité espère que M. le ministre de l'intérieur accordera l'autorisation d'exécuter ces fouilles.

M. l'abbé Lacroix, clerc national, correspondant historique à Rome, adresse l'empreinte, en papier, de l'inscription relative au passage de Charles VIII à Fumone, près d'Alatri, en Italie. A cette empreinte est joint un *fac simile* gravé et réduit pour être inséré dans la prochaine publication des *Marbres français à Rome*, que prépare M. Lacroix.

L'empreinte et le *fac simile* seront classés aux archives.

DOCUMENTS SUR LES ARTISTES DU MOYEN-ÂGE ET DE LA RENAISSANCE.

M. Boullé, architecte de Limoges et correspondant historique, adresse le dessin des épreuves gravées sur les dalles en granit de la cathédrale de Limoges; ces dalles couvrent les voûtes des bas-côtés, dans la partie du chœur. Les épreuves représentent diverses parties de l'édifice; elles sont de grandeur d'exécution et sont burinées plus ou moins profondément dans la pierre granitique, suivant l'importance des services qu'elles étaient appelées à rendre. On en trouve dans toutes les parties de la terrasse, qui devait en être entièrement couverte. Mais la plupart de ces dessins, formés de li-

gues gravées superficiellement , ont été effacés par le temps ou ne présentent plus aujourd'hui que des indications insuffisantes pour en reconnaître parfaitement la forme. Ces épreuves sont toutes superposées les unes aux autres , et ce n'est qu'après une assez longue recherche qu'il est possible de les suivre et d'en reconnaître la forme et la destination. Les unes sont tracées pour la construction des piliers ; les autres représentent des angles rentrants, formés par des murs qui se coupent ; d'autres appartiennent aux contre-forts , arcs-boutants , fenêtres , grands arcs de la voûte , claveaux des arcades. L'une de ces épreuves a servi à la construction du tombeau de l'évêque Regnault de la Porte, qui vivait en 1316, et qui a travaillé à l'édification de l'église. Ces lignes sont couvertes de points ou de marques affectant des formes diverses , et qui devaient être des signes de reconnaissance pour les appareilleurs qui les avaient tracées ; la croix formée de deux diagonales, le cercle barré, des lettres ressemblant au P et à l'A, tels sont les principaux de ces signes. J'avais cru d'abord , écrit M. Boullé, que le dallage de la terrasse , comme il se pratique dans nos constructions modernes , n'avait été posé qu'après l'achèvement des grosses constructions. Par suite, je pensais que les épreuves dessinées qui le recouvraient se rapportaient à la partie de l'église qui se rapproche le plus de la fin du quinzième siècle, et qui se compose de la nef et d'une portion du transept. Mais les ogives, dont on retrouve les traces dans plusieurs endroits, et qui appartenaient évidemment aux fenêtres du chœur ; le dallage, qui fait partie de la construction même de l'église , sur lequel sont posées les piles des contreforts, et qui nécessairement a dû être établi auparavant ; les épreuves, dont les lignes se continuent quelquefois sous le pilier lui-même , ne permettent pas de douter que c'est pour l'achèvement même du chœur que ces dessins de grandeur d'exécution ont été gravés, à l'endroit où ils pouvaient le plus facilement servir. Ce système de prévoyance est attesté par la construction d'un four qui subsiste encore aujourd'hui, et qui est construit avec des pierres provenant de l'ancienne église romane , sur laquelle l'église a été fondée, et dont on retrouve de nombreuses traces. La dimension des épreuves, le peu de profondeur des traits , la confusion qui règne au milieu de lignes qui se coupent à l'infini , et qui ont été tracées les unes sur les autres pour des usages divers, ne permettent de recueillir aucune empreinte.

J'ai cru que le meilleur moyen, pour en donner une idée à peu près exacte, était d'adresser un plan général de la terrasse, sur lequel serait indiquée la position qu'occupe chacune des épreuves qu'il est possible de reconnaître, et de les rapporter ensuite séparément dans un plan particulier et sur une plus grande échelle. Pour éviter autant que possible la confusion, j'ai tracé avec des encres de couleur différente les épreuves superposées les unes aux autres. Aujourd'hui cette terrasse est surmontée d'une charpente, qui supporte une couverture en tuiles courbes. Ce système rend toute cette partie de l'église très obscure, et ce n'est qu'avec de la lumière qu'il est possible de reconnaître la plupart des épreuves qui y sont gravées. Si cette toiture, que rien ne justifie, était enlevée, il serait peut-être possible de retrouver d'autres dessins complets dans des lignes qui semblent aujourd'hui sans intérêt. Il en résulterait, de plus, un profit réel pour le monument, que déshonore une toiture lourde et qui détruit l'effet des belles lignes de l'architecture. Rien ne serait si facile que d'obtenir cette importante amélioration. Le dallage qui, comme je l'ai dit, fait partie de la construction, est dans un parfait état de conservation; il est formé de pierres qui ont plus de vingt-cinq centimètres d'épaisseur, et les chéneaux et les gargouilles subsistent presque partout. La dépense, pour rétablir au moins cette partie d'un monument digne d'intérêt, serait peu importante, et le Comité historique, en appelant l'attention de M. le ministre des cultes sur un des plus beaux édifices religieux, rendrait un véritable service aux arts dont les intérêts lui sont confiés. C'est dans ce but que j'aurai l'honneur d'adresser prochainement le travail plus complet dont je m'occupe, et je m'estimerai heureux si je puis contribuer à arracher la cathédrale de Limoges à l'oubli dans lequel elle est tombée jusqu'à ce jour. »

Le Comité remercie M. Boullé des renseignemens et des dessins qu'il vient d'envoyer. Ces dessins, joints à ceux qu'on a trouvés dans un manuscrit appartenant à la bibliothèque municipale de Reims, et datant de la fin du douzième siècle, jettent déjà un certain jour sur les procédés employés par les architectes du moyen âge pour élever leurs constructions. Le Comité fait un appel à ses correspondans, et les prie de rechercher soigneusement, soit dans les monumens, soit dans les manuscrits, des traces analogues à

celles qui se voient dans la cathédrale de Limoges et dans le manuscrit de Reims. Le Comité se propose de faire graver dans un corps d'ouvrage les épures, les plans et élévations, les marques d'appareilleurs et points de repère, les chiffres ou monogrammes d'architectes et d'ouvriers qu'il possède déjà ; mais il désire que MM. les correspondans lui adressent ou lui signalent tous les renseignements qui seraient en leur possession ou dont ils auraient connaissance. Rien de ce qui intéresse les artistes du moyen âge n'est à négliger : les dalles funéraires où sont figurés des architectes, comme celles qu'on voit dans Notre-Dame de Reims et Saint-Onen de Rouen ; les sculptures en pierre et en bois où sont représentés des constructeurs et des statuaires, comme on en trouve sur les stalles de Notre-Dame de Rouen et d'Amiens, et sur les portails de la cathédrale de Chartres et de l'hôtel de ville de Saint-Quentin ; les vitraux où l'on voit des architectes bâtissant et des statuaires taillant des figures, comme sur les vitraux de Saint-Etienne de Bourges et de Notre-Dame de Chartres ; les inscriptions où l'on relate le nom des artistes et la date des constructions, comme celles qu'on lit à Notre-Dame de Paris et à Notre-Dame de l'Epine ; les noms d'artistes gravés sur des statues et points sur des vitraux, comme ceux qu'on a trouvés à Folleville (Oise), à Rouen, à Lyon et à Paris, dans le Musée d'Angoulême ou de la Renaissance, tout cela doit être relevé, dessiné, étudié avec soin. Il sera possible, si MM. les correspondans veulent bien s'y prêter, de faire prochainement une publication des plus intéressantes, où seraient reproduits en *fac simile* les dessins originaux, les épures, les monogrammes, les représentations et les inscriptions où les artistes du moyen âge, architectes, sculpteurs et peintres, sont désignés, nommés et figurés.

La notice et les dessins envoyés par M. Boullé seront classés aux archives.

M. l'abbé Texier, curé d'Auriat (Creuse), correspondant, adresse la liste de tous les artistes limousins dont il a pu retrouver la trace. Cette nomenclature comprend un total de QUATRE-VINGT-DEUX noms d'artistes, qui vivaient depuis les sixième et septième siècles jusqu'au commencement du dix-huitième, depuis Abbon et saint Eloi jusqu'à la famille des Laudin. M. Texier relate tout ce qu'on sait sur ces artistes, architectes, sculpteurs, peintres, émailleurs, argentiers et

orfèvres, et sur leurs œuvres. Un organiste du treizième siècle, G. DE BEAULIEU (*de Bello loco*) est nommé dans une épitaphe que M. Texier transcrit. A ces documens, M. Texier en ajoute d'autres, extraits des comptes de l'abbaye de Saint-Martial de Limoges, qui sont en sa possession, et qui relatent, article par article, l'exécution d'une grande et remarquable chässe d'argent. Il est curieux d'apprendre par quelles ressources les chanoines de l'abbaye de Saint-Martial couvrirent ces dépenses considérables. Ce compte avait été publié par Bonaventure de Saint-Amable, t. III, p. 848, mais avec des suppressions regrettables; cet auteur omet de donner le nom de l'orfèvre et du doreur chargés de ces travaux. M. Texier rétablit dans son intégrité la pièce qui donne le nom de quatre autres artistes : LÉONARD GUIBERT, maître orfèvre de Limoges; POIRIER, peintre-émailleur; PIERRE CELLIERS, orfèvre de Paris; CLAUDE DE VILLIERS, doreur. On remarque, dans ce document, que le *sieur Poirier, peintre-émailleur*, reçut 18 sous *pour un griffonnement pour servir de modèle à l'exécution d'icelle* (chässe). — M. Texier envoie en outre un marché passé, en janvier 1673, pour la construction du rétable qui orne le chœur de l'église du Montier-d'Ahun. Les boiseries remarquables de ce rétable furent exécutées par SIMON BOUER, maître sculpteur demeurant au bourg de Menat, paroisse de Neuf-Eglise, en Auvergne. Bouer reçut 800 livres, quatre poinçons de vin, sept setiers de vin et vingt-deux livres pour le pot de vin. — M. Texier adresse en outre des extraits du *Livre de comptes de la confrérie du Saint-Sacrement*. Ce livre, qui appartient à l'hôtel-de-ville de Limoges, est en parchemin. La confrérie dont il est question fut établie au seizième, peut-être au quinzième siècle, dans l'église de Saint-Pierre-du-Queiroix, à Limoges; elle renouvelait chaque année ses *beyles*, ou directeurs, par la voie de l'élection. Des rentes, le produit des quêtes et des cotisations personnelles composaient le budget annuel de la confrérie. Ces sommes, ainsi réunies, défrayaient la célébration des fêtes et permettaient aux bayles de bâtir une grande chapelle, d'y faire peindre un vitrail représentant la Cène, et d'enrichir l'église de pièces d'orfèvrerie et d'objets d'art remarquables par le travail, les dimensions, la richesse de la matière. Les dépenses étaient minutieusement enregistrées, jour par jour, et l'image (le *portrait*, comme dit le livre) des objets acquis, peinte au présent livre comme pièce

justificative. Des doléances sur les malheurs des temps, les contrats, quittances, les faits et gestes des bayles remplissent le reste de ce précieux volume. On y trouve nommés beaucoup d'artistes du seizième siècle, notamment un peintre sur verre, RÉCHAMBAULT, inconnu jusqu'à ce jour. PIERRE PÉNICAUD n'était connu que comme émailleur sur cuivre ; il est nommé dans ce livre comme peintre-verrier. Jehan Yvert et Jean Guibert, orfèvres ; Jehan Lemoyne, menuisier-sculpteur ; Maistre Anthoine, peintre ; François Roulland, fondeur ; François Cullet, maître maçon de l'œuvre de la chapelle ; Martial Reymond, Paulmet Texandier, Pierre Guibert, Jehan Verrier et Massit, orfèvres, sont les principaux artistes que ce livre fait connaître. Le même ouvrage grossit la famille des Courtois d'un nouveau membre, MARTIAL COURTEY, qui peint et dresse les deux anges du candélabre, et qui fait le *portraict* de ces deux anges dans le livre ; PIERRE RAYMOND est le peintre qu'on charge le plus fréquemment de faire, dans ce volume, la *pourtraicture* des différens objets dont s'enrichissent l'église et les chapelles de la confrérie.

« Avons payé (en 1550) à Pierre Raymond, pour peindre et illuminer les dictz troyz livres de parchemin que fimes fère, 3 livres. — Au sire Pierre Raymond, pour la pourtraicture qu'il feist (en 1564) au présent livre, comme est de bonne coutume, 17 s. »

M. Texier désirerait, et le Comité s'associe entièrement à ce vœu, que ce précieux ouvrage fût publié en entier. On a sur place, à Limoges, mille renseignemens qui permettraient d'établir des comparaisons utiles entre les salaires du seizième siècle et ceux de notre époque. Il serait intéressant, par exemple, de savoir ce que coûtait au seizième siècle le mètre carré de vitrail en apprêt. Du reste M. Texier pense, avec raison, qu'il ne faut pas se contenter d'évaluer une somme versée à une époque éloignée de la nôtre, en établissant une proportion entre le poids et le titre des monnaies anciennes et des monnaies modernes, et sans tenir un compte suffisant de la dépréciation de l'argent, dépréciation toute relative d'ailleurs et toute locale. A l'aide des forlèaux, M. Texier compare le prix et la valeur des céréales dans les deux époques, et arrive ainsi à une appréciation tout-à-fait positive. Un pareil travail ne peut être bien fait que dans chaque localité. A l'aide de ces appréciations, on éclaircirait la condition d'une notable partie des artistes français du seizième siècle. On verrait, par ce livre de

la confrérie de Limoges, que le goût des arts était répandu au seizième siècle dans les classes les plus obscures, et que ce goût était facilement servi par le nombre et le talent des artistes. D'un autre côté, on en conclurait facilement la diminution successive des artistes et la rareté de plus en plus sentie des œuvres d'art.

Le Comité verrait la publication d'un pareil ouvrage avec le plus grand plaisir; il regrette vivement de ne pouvoir l'entreprendre lui-même. Mais la ville de Limoges a le plus grand intérêt à faire connaître les artistes et les œuvres d'art qui l'ont illustrée pendant le moyen âge, la renaissance et les temps modernes; c'est à elle surtout qu'il appartiendrait de consacrer une somme suffisante, et qui serait minime dans tous les cas, pour publier le *Livre des comptes de la confrérie du Saint-Sacrement*, avec la reproduction des dessins qui l'ornent et les notes que M. Texier propose d'y ajouter. M. Texier, plus que personne, est en état de faire une excellente publication avec cet ouvrage.

M. Rédet, archiviste à Poitiers, sachant que le Comité des arts et monumens recueille avec soin les documens relatifs à la construction des édifices anciens et aux artistes qui en furent les architectes et les décorateurs, s'est empressé de diriger ses recherches vers ce but. Il envoie des renseignemens sur la construction du Gros-Horloge de Poitiers, élevé en 1385-1390, et l'extrait du procès-verbal des ruines et du pillage des huguenots dans l'église cathédrale de Poitiers, en 1662. En classant les archives de la ville de Poitiers, M. Rédet a trouvé plusieurs liasses de pièces relatives à l'établissement du Gros-Horloge. Ce sont pour la plupart des ordonnances de dépenses et de mémoires quittancés d'ouvriers. Toutes ces pièces, au nombre de cent soixante-dix-huit, sans en comprendre trente-trois qui concernent la refonte du timbre en 1396, sont en parchemin et assez bien conservées. Elles font connaître les artistes et ouvriers de diverses sortes qui concoururent à l'exécution de cette entreprise, à savoir les maîtres des œuvres, entrepreneurs, maçons, pierroyeurs (carriers), charpentiers, plombiers, couvreurs, fèvres ou favres, serruriers et claveuriers, huchiers, vitriers, peintres et saintiers (fondeurs de cloches). Quinze individus sont nommés, parmi lesquels GOROT DE DAMPMARTIN, *général maître des œuvres de monseigneur le duc de Berry et d'Auvergne, comte de Poitou*; RICHARD, peintre, chargé

de peindre les neuf bannières qui décorèrent le monument ; JEAN OSMONT, saintier (fondeur) de Paris, qui fit le timbre en 1386 ; GUILLAUME DE ROUCY, qui le refondit en 1398 ; JEAN GONTIER, chantre de Notre-Dame de Poitiers. Le détail du salaire, donné à ces artistes et ouvriers, et du prix que coûtèrent tous les matériaux, est relaté dans ces pièces que M. Rédet transcrit ou analyse. — Le procès-verbal des dévastations commises, en 1662, dans la cathédrale de Poitiers, par les protestants, est la copie d'une transcription faite par D. Fonteneau sur l'original, autrefois conservé dans les archives de la cathédrale de Poitiers. Cette pièce s'ouvre par le préambule suivant, où divers noms d'artistes et d'ouvriers, commis pour la visite, sont donnés pour la première fois :

« L'an de grâce mil cinq cent soixante et deux, et le jeudi premier jour d'octobre, heure de sept heures du matin, devant la porte et entrée principale de l'église cathédrale de Saint-Pierre-le-Grand de cette ville de Poitiers, en l'assignation que les doyen, chanoines et chapitre de ladite église de Saint-Pierre auroient le dit jour, lieu et heure, fait bailler au procureur du roy en la sénéchaussée de Poitou, en personne maître Georges Chesse, et à maître Jean Palastre, avocat dudit seigneur en ladite sénéchaussée, et ce pour voir procéder à la visitation ordonnée être faite de ladite église de Poitiers et ses appartenances ; et des ruines et démolitions y faites depuis la fête de Pâques, dernière passée ; et aussi à FRANÇOIS LAMOUREUX, maître des ouvrages de maçonnerie pour le roy, nôtre sire, en cette ville de Poitiers, et RAIMOND GERVAIS, aussi maître de maçonnerie de la maison commune de cette ville, JEAN et JEAN ORGUERS, maîtres charpentiers, GUILLAUME MERCIER, dit BOURZIN, maître maçon, JEAN BOISSON, maître reconvreur, MARTIN MOME, maître serrurier, JACQUES PIGNONNIER, maître serrurier, LOUIS PLAIGNARD, aussi maître serrurier, MATHEURIN PERONNEAU, aussi maître serrurier, RENÉ FROVIGNAULT, maître vitrier, MICHEL ROBIN, aussi maître vitrier, DENIS SOURISSEAU, maître imagier, ANDRÉ MERVACHE, maître peintre, et maîtres FRANÇOIS DOULCIN et RENÉ COURONNE, organistes, et ce pour faire la visitation de ladite église et lieux dépendant d'icelle, et des ruines, démolitions, pilleries et saccagemens d'icelles, pour d'icelles dites ruines, pilleries et saccagemens, et de ce qu'elles pourraient coûter à refaire et remettre en leur premier état et deu, ainsi qu'elles étoient auparavant la dite fête de Pâques. »

La commission entre dans l'église, qu'elle parcourt en détail, et décrit avec soin tous les objets saccagés ou détruits. Les statues, les peintures, les rétables, auxquels les protestans s'en prenaient particulièrement, sont décrits minutieusement; chaque article y est évalué au prix qu'il coûterait à refaire. On voit que le grand orgue, placé contre le mur du grand portail, était tout peint, tout *figuré*, se composait de trois mil (*sic*) tuyaux de la hauteur de trente-huit (1) pieds ou environ. Les organistes Couronne et Doulcin évaluent à *vingt mille livres ou plus* la somme nécessaire pour le refaire et le remettre dans son ancien état. Le petit orgue du chœur, également saccagé et dont les tuyaux avaient six pieds (2) de hauteur, est déclaré valoir seulement quinze cents livres.—M. Rédet annonce qu'il existe d'autres procès-verbaux des dégâts commis à la même époque dans les églises Saint-Hilaire, Notre-Dame et Sainte-Radegonde de Poitiers.

Le Comité remercie M. Rédet de ces documens curieux; il le prie de lui envoyer ceux qui concernent les autres églises de Poitiers, ainsi que tous les renseignemens analogues qu'on pourrait découvrir ultérieurement. Il est très utile de réunir tous les faits de ce genre. Le procès-verbal des dévastations commises dans la cathédrale de Poitiers, qui fait connaître non seulement les œuvres d'art mutilées par les protestans, mais encore quinze artistes et artisans divers, nommés pour constater les mutilations, est du plus grand intérêt.

M. Didron ajoute qu'il faut recueillir jusqu'au nom des ouvriers, car les ouvriers du moyen âge et de la renaissance étaient bien souvent des artistes. Ainsi les serruriers, auxquels on doit les remarquables pentures en fer qui couvrent les portes de Notre-Dame de Paris, n'étaient pas de purs artisans, mais de grands artistes; ainsi les couvreurs qui ont étendu, sur les combles de Notre-Dame de Châlons-sur-Marne, les nappes en plomb ciselé, dont on voit en-

(1) M. Bottée de Toulmon croit que cette dimension n'est pas exacte; ce doit être trente-deux. Le nombre de trois mille demanderait également à être contrôlé; il est sans doute très exagéré, surtout pour un orgue du seizième ou même du quinzième siècle.

(2) Sans doute huit pieds.

core des restes à l'un des clochers et à l'abside, n'étaient pas de simples ouvriers, mais des artistes d'un vrai talent. De même aussi les *recouvreurs*, *maçons* et *serruriers* nommés dans le procès-verbal de Poitiers pouvaient être des artistes véritables, et nous devons en conserver le nom avec le plus grand soin. Les inscriptions placées sur les cloches et jusque sur les sonnettes en usage pour la messe doivent être également recueillies, car les anciens fondeurs étaient souvent des artistes plus encore que des ouvriers fondant le métal. La sonnette de l'église de Villevenard, près de Congy (Marne), est toute couverte d'arabesques. Quelquefois d'ailleurs ces inscriptions ne se contentent pas de faire connaître le nom du fondeur, mais elles relatent encore des faits historiques d'une certaine importance. Ainsi, sur la cloche de l'horloge placée dans l'église de Dourdan (Seine-et-Oise), M. Moutié, correspondant, a trouvé et lu l'inscription suivante :

AV VENIR DES BOYRBONS AV FINIR DES VALOIS
GRANDE COMBYSTION ENFLAMMA LES FRANÇOYS
TANT IE VOVS SONNAY LORS DE MALHEVREVSSES HEVRES
LA VILLE MISE A SAC LE FEV EN CE ST LIEV
MAINT BOVRGEOIS RANCONNÉ O DOVRDAN PRIEZ DIEV
QV'A VOVS A TOVT LAMAIS IE LES SONNE MEILLEVRES.

MATHVREIN PROVSTREAV I LVARD E LASNE CAIGERS.
EN L'AN 1599 THOMAS MOVSSET M' A FAICIT.

La cloche fondue la seconde fois pour le Gros-Horloge de Poitiers portait cette inscription :

Hanc campanam cum horologio ad notificandũ horas diei et noctis fecit fieri inclitissimus princeps Johannes, regis Francorum filius, dux Biturie et Alvernie, comes pictaviensis, Bolonie et Alvernie, et par Francie, ad laudem Christi et civium suorum, -quam construxit GUILLERMUS DE ROUCY, habitator ville de Cantuanetis, anno domini millesimo trecentesimo nonagesimo sexto.

M. le baron de Girardot, conseiller de la préfecture du Cher, correspondant historique à Bourges, envoie une notice sur la construction de la tour septentrionale de la cathédrale de Bourges pendant une période de trente-quatre ans (1508-1542). « Au quinzième siècle, écrit M. Girardot, la cathédrale de Bourges avait

sa façade ornée de deux tours. Une d'elles, celle du nord, menaçait ruine depuis plusieurs années, ainsi que le prouvent les fréquentes délibérations du chapitre à ce sujet, quand, le dernier jour de décembre 1608, elle s'écroula et entraîna avec elle une partie des hautes et basses voûtes. Cette date est consignée dans une inscription de la tour neuve, ainsi conçue :

CE FV L'Â MIL CINQ CĒS ET SIX DE DĒCĒ
 DEE LE DĒER JÔ Q'ËT UNE FÔRMEET
 MAL SIS DE ST ESTIEN VOLIT LA TOUR.

« Peu de temps après, on commença la tour neuve qui existe aujourd'hui.

1625 LE 3^e JOUR DE JULLIET FUST ASSISE CETTE FÊTE PIERRE.

« La présente notice est l'histoire de cette réédification ; elle est puisée dans les registres du chapitre, dans ceux du receveur capitulaire et du receveur spécial attaché à cette oeuvre. Ces derniers registres sont au nombre de trente volumineux in-4^e manuscrits, en papier, couverts en parchemin, à écriture cursive et chiffres romains. Chaque registre contient la *recepte* et la *mise* d'un semestre. Deux registres seulement contiennent plusieurs années ; quelques années sont en double expédition. Chaque volume est divisé en *recepte*, où chaque nature de ressources de l'œuvre est indiquée, et en *mise*, où la dépense est inscrite chaque samedi. Chacun des ouvriers y est porté individuellement ainsi que le nombre des journées qui lui est dû ; il en est de même pour les acquisitions de matériaux. Dans les premiers comptes, chaque classe d'ouvriers et chaque nature de matériaux sont l'objet d'autant de chapitres séparés ; plus tard, ils sont confondus dans la dépense de chaque semaine. J'ai relevé avec soin, semestre par semestre, les noms des artistes et des ouvriers, leur salaire, la désignation des matériaux avec leur provenance et leur prix, l'indication des outils et instruments, comme il suit. »

Les extraits donnés par M. de Girardot remplissent soixante-deux pages in-4^e. Non-seulement on y trouve le nom des artistes du Berri qui ont bâti la tour neuve de Saint-Etienne de Bourges, qui ont sculpté à neuf ou restauré le grand portail, mais encore celui

des principaux architectes employés alors dans le palais de Gaillon, dans les châteaux d'Amboise, de Blois et de Bourbon l'Archambault, dans les cathédrales d'Orléans et de Lyon. Ces artistes renommés furent appelés pour donner leur avis sur les constructions qui se faisaient à Bourges. On voit avec bonheur que ces grands hommes, auxquels nous devons les magnifiques palais de Gaillon, d'Amboise et de Blois, et une partie des cathédrales de Lyon et d'Orléans, sont Français, et non pas Italiens comme on l'a trop répété, mais heureusement sans motifs, depuis plusieurs années. « MAÎTRE PIERRE LE MERLE et MAÎTRE JEHAN MEGUYER, massons d'Orléans ; MAÎTRE HENRIET, maître masson de l'œuvre de Saint-Jehan de Lyon ; MAÎTRE CLÉMENT LECLERC, architecte à Bourbon ; MAÎTRE GUILLAUME SENAULT, maître masson de Gaillon ; MAÎTRE COLLIN BYARD, maître masson de Gaillon et d'Amboise, » tous ces hommes portent des noms que la France ne doit pas abandonner à l'Italie. Il faut donc reprendre notre gloire partout où elle peut être, et elle est presque partout. Les principaux artistes qui ont concouru à l'érection de la tour Neuve de Bourges sont nommés, ainsi qu'il suit, dans une enquête où ces artistes ont été entendus comme témoins : « Depuis son jeune âge (il est question de Colin Byard, maître maçon, né à Amboise en 1460), il a toujours été mêlé et entremis du faict de massonnerie, et entr'aultres a esté à conduire le commencement des ponts Notre-Dame de Paris. Depuys fust appelé par le seigneur de Guyez (Gyé), mareschal de France, à veoir faire et visiter quelqu'œuvre du chasteau du Verpré et au chasteau d'Amboyse, et depuys au chasteau de Blois, qui sont choses somptueuses et de grant entreprise, et a toujours hanté et fréquenté plusieurs maîtres expérimentés audict mestier. Jehan Chesneau, maître maçon, né à l'Isle-Bouchard, diocèse de Tours, en 1460. Il a travaillé pendant seize ans à l'église cathédrale d'Auch en Gascongne. » Guillaume Pellevoisin, né en 1477, demeurant à Bourges, paroisse du Fourchault ; Bernard Chapuzet, maître charpentier, né en 1459 ; Pierre Boitière, né en 1469 et Jehan Bailly, né en 1480, sont également nommés. Ces quatre derniers sont nés à Bourges, car ils ont vu la cathédrale dès leur plus jeune âge, comme ils le déclarent dans l'enquête. Tous les sculpteurs de la tour Neuve et des deux portes de Saint-Etienne de Bourges sont français. En attendant la fin d'un travail qui doit compléter ses recherches

précédentes sur les artistes du Berry, sur l'époque et le lieu de leur naissance, etc., M. de Girardot envoie le *fac simile* de la signature de GUILLAUME PELLEVOISIN, *maître maçon* de l'église Saint-Etienne de Bourges, architecte de la tour Neuve. Guillaume Pellevoisin conduisit les travaux jusqu'en 1550, époque de sa mort, et fut remplacé par EUGÈNE BERNARD. Maître PIERRE DE CASTELLO, chanoine de l'église de Bourges, et qualifié de monseigneur, était chargé de gouverner et de conduire les ouvriers. Le nombre des artistes, des ouvriers et des employés de l'œuvre, nommés dans les trente registres que M. de Girardot a analysés, est extrêmement considérable; il s'élève à DEUX CENT SOIXANTE-DOUZE. Parmi les artistes, on distingue ONZE architectes en chef qui sont de Bourges, Gaillon, Orléans, Amboise, Lyon, Bourbon; DIX-SEPT statuaires et sculpteurs d'ornemens; DEUX peintres, et CINQ organistes.

M. de Girardot adresse en outre une pièce intéressante, relative à l'incendie qui endommagea fortement la cathédrale de Troyes en 1701. Le chapitre de Troyes réclama du chapitre de Bourges un secours pour parer au désastre. M. de Girardot a trouvé, dans les archives de la préfecture du Cher, la requête des chanoines de Troyes et le reçu de la somme qui leur fut envoyée par leurs confrères de Bourges.

Le Comité prie M. le ministre de l'instruction publique d'exprimer à M. de Girardot la vive satisfaction que lui a donnée cette communication aussi considérable qu'elle sera utile. L'histoire de l'art pendant la renaissance et à la fin de la période gothique est contenue, pour une province entière, dans ces documens recueillis par M. le baron de Girardot.

M. de la Saussaye donne lecture de deux extraits où est nommé l'architecte du château de Chambord. Ces pièces, qui datent de 1536, sont tirées d'un ancien terrier de la baronnie d'Amboise, qui appartient aujourd'hui aux archives d'Amboise. On y lit : « Honneste homme maître PIERRE NEPVEU DIT TRINQUEAU, maître de l'œuvre de maçonnerie du baptiment du chastel de Chambourt..... — Honorable homme Pierrot Nepveu dit Trinqueau, maître de l'œuvre de maçonnerie du baptiment du chastel de Chambort..... » Ainsi ces textes authentiques attribuent à un artiste français la construction de ce magnifique château dont on a fait honneur,

jusqu'à présent, à des artistes italiens : au Rosso, au Primaticé, à Vignole lui-même. Dans son ouvrage sur le château de Chambord, M. de la Saussaye a prouvé, par la chronologie, que ces Italiens n'avaient pu bâtir le château de Chambord ; il a démontré que le style hardi de ce monument était fort éloigné du style timide de la renaissance italienne ; il ajoute à tous ces faits le nom de l'architecte nommé comme le maître de cette œuvre, et ce nom n'est rien moins qu'italien. Le Comité ne saurait trop encourager MM. les correspondans à faire des recherches analogues dans les archives et dans les monumens eux-mêmes ; la gloire esthétique de la France y est fortement intéressée , comme on le voit.

M. Duvivier, correspondant historique à Nevers, adresse une note sur GÉRARD et HENRI DE SAXOINE, qui passent pour avoir été architectes. Gérard fut le premier prieur de la Charité-sur-Loire, fondée en 1056 ; il aurait dirigé les constructions de la vaste église Sainte-Croix de la Charité. Henri de Saxoine est appelé *rector fabricæ et rector de l'œuvre* dans deux inscriptions, l'une en latin et l'autre en français, qui se lisent dans Saint-Cyr, église cathédrale de Nevers. Henri de Saxoine, qui était licencié en médecine, chanoine de Saint-Cyr, conseiller et maître de la chambre des comptes de Nevers, a fait bâtir, en 1473, la sacristie et une chapelle de la cathédrale, peut-être même la belle porte qui regarde la Loire et qui ne fut terminée qu'en 1490. M. Duvivier se propose de faire de nouvelles recherches pour ajouter quelques nouveaux noms d'artistes à ceux qu'il a déjà découverts et qu'il vient de transmettre.

Le Comité remercie M. Duvivier ; il accueillera avec empressement les renseignemens ultérieurs qui lui sont promis.

M. Doublet de Boisthibault, correspondant historique à Chartres, envoie quelques renseignemens sur JEAN DE BEAUCE, MICHEL BOUDIN et FRANÇOIS MARCHAND, qui ont exécuté des travaux de sculpture à Chartres ; sur CLÉMENT (*Clemens Vitrearius Carnotensis*) et ROBERT PINAIGRIER, qui ont fait des vitraux dans la même ville. — Déjà M. Chasles, de l'Académie des sciences et professeur à l'École polytechnique, avait envoyé des renseignemens sur un certain HARMANDUS dont le nom est gravé dans le vieux clocher de Chartres, avec la date de 1164, et sur un certain BAILARDUS dont le nom est peint sur une verrière du chœur de la cathédrale de Chartres. M. Chasles fait remarquer que dans l'*Histoire de la sculpture en*

Italie (t. III, p. 135, 2^e édit., 1823), Cicognara dit qu'un abbé fit réparer son église en 1249 par le peintre *Bailardus*. Ce fait est encore indiqué dans une inscription où on lit : *doctaque manu Bailardi*. Cette date de 1249 concorde assez bien avec celle où ont été peintes les verrières de Notre-Dame de Chartres.

M. Dusével, membre non résident des comités historiques, à Amiens, adresse la copie d'un marché passé, en 1553, dans la ville d'Arras, entre Gilles de Lens, seigneur d'Aix, et BASTIEN VANDER VAN-HUE, *tailleur d'images*, demeurant à Valenciennes, pour l'achèvement d'un tombeau commencé « par défunt maître EUSTACHE BAUDUIN, tailleur d'images. » M. Dusével a donné le calque de la signature et du monogramme du sculpteur de Valenciennes, tracés au bas du marché.

Le Comité remercie M. Dusével qui promet d'autres copies de documents analogues et très-curieux.

Le secrétaire donne connaissance d'un ouvrage manuscrit où sont nommés les sculpteurs qui ont exécuté, de 1508 à 1519, les magnifiques stalles de la cathédrale d'Amiens; ces stalles ont coûté 9488 livres, 11 sols, 3 deniers, 2 oboles. Les sculpteurs n'étaient pas d'autres artistes que de simples menuisiers d'Amiens. Ces ouvriers d'un si beau talent allèrent étudier les stalles de Beauvais et de Saint-Riquier, qui n'existent plus, et celles de Notre-Dame de Rouen, qui existent encore, afin de s'en inspirer pour leur propre travail. Une commission de chanoines d'Amiens fut nommée pour *diriger et inspecter* l'exécution des nouvelles stalles. Deux pères cordeliers furent appelés d'Abbeville à Amiens pour *visiter* cet ouvrage et dire leur avis. Ces renseignements seront publiés avec des notes par MM. les abbés Duval et Jourdain, vicaires de la cathédrale d'Amiens, qui terminent un travail historique, descriptif et graphique sur les stalles de leur église. L'ouvrage d'où est tiré ce document est en deux volumes in-folio, et intitulé *Mémoires chronologiques*. Decourt, qui en est l'auteur, vivait dans le siècle dernier. Il est à remarquer qu'une commission permanente d'ecclésiastiques fut chargée de diriger le travail des sculpteurs, et que deux ecclésiastiques, versés probablement dans l'iconographie religieuse, furent appelés pour visiter l'ouvrage au moment où on le commençait. On devrait aujourd'hui prendre exemple sur ce qui se faisait, même encore au seizième siècle, et

demander l'avis du clergé, lorsqu'on exécute dans une église une œuvre d'art quelconque, surtout des sculptures et des peintures où tant de questions d'archéologie, de théologie et d'histoire peuvent se trouver facilement compromises.

M. le baron Taylor ajoute qu'en Espagne, actuellement encore, une œuvre d'art ne s'exécute pas pour une église sans qu'une commission ecclésiastique ne donne son avis au préalable et ne surveille les travaux pendant toute leur durée.

M. Lucien de Rosny écrit que le sculpteur auquel on doit les cinquante-quatre stalles historiées de la collégiale de Champeaux s'appelait FALAIZE; qu'il était de Paris, et vivait en 1522. Cette désignation se trouve dans un manuscrit de l'époque, intitulé *Martinet ou Antiquités de la collégiale de Champeaux*, donné par M. Octave Despatys à la ville de Melun; on la trouve encore dans des notes que l'aïeul de M. de Rosny avait prises sur Champeaux. Les stalles de Champeaux ont été façonnées par des mains diverses, comme on peut s'en convaincre en observant la différence d'exécution. Falaize était-il le chef de tout le travail, ou seulement l'un des ouvriers?

— M. de Rosny envoie la copie d'un inventaire manuscrit où est nommé l'architecte qui a construit, en 1506, le chœur de Saint-Aspais, à Melun. Cet architecte était de Paris et s'appelait JEAN DEFETIN. En 1565, un marché fut passé entre la fabrique de Saint-Aspais et GUYON LEDOUX, maître peintre juré à Paris, pour un crucifément en bois peint et doré, et dont le Christ devait avoir six pieds de haut. GUILLAUME DE LA COUR, menuisier à Brie-Comte-Robert, fit, en 1626, un projet de jubé pour Saint-Aspais. — M. de Rosny annonce en outre qu'il vient de voir une serviette damassée portant la date de 1601 et les mots suivans, dans la partie inférieure d'un cartouche :

CORTACI^o M VI^o I^o — F^o G^o VANDERMOL^o

qui doivent se traduire par : « Courtray. 1601; G. Vandermol a fait. » Au centre de ce tissu, sont figurées les armes des archiducs Albert et Isabelle, souverains des Pays-Bas; aux quatre coins, on voit le monogramme de ces princes. De jolis dessins, d'un blanc satiné, courent sur un fond bleuâtre; on a piqué, sur la bordure, des points en forme de perles et divisés trois par trois par une losange.

Le Comité attache de l'importance à recueillir même les noms, les dates et les inscriptions qui peuvent se trouver sur les anciens tissus ; il remercie M. de Rosny de lui avoir fait une communication de cette nature. Si l'on étudiait avec soin les mystérieuses étoffes connues sous le nom de langes, de robes et de suaires de Jésus-Christ, de voiles, de robes et de chemises de la Vierge, et d'autres tissus du même genre, on trouverait peut-être des indications sur leur provenance et leur date. L'historien de l'art et l'antiquaire doivent recueillir les faits même les plus minimes en apparence.

M. le baron Taylor ajoute qu'il a vu en Angleterre une grande quantité de linge de table, ayant appartenu à Louis XIV. La beauté des ornemens qui décorent ces tissus mériterait l'attention d'un artiste et d'un historien de l'art.

M. Teste d'Ouet annonce qu'au nom de Jean Dusye, qui se lit sur la tour de l'église de Moret, avec la date de 1594, il faut ajouter celui de LECORNET, qui se voit en relief dans un écusson de la tribune de l'orgue. Suivant la tradition, cet orgue aurait été donné à Notre-Dame de Moret par Louis VIII, et daterait ainsi du treizième siècle. La tribune et le buffet sont en bois de chêne, sculpté dans un grand style.

Si l'orgue de Moret était du treizième siècle, il serait unique ; la tradition ne suffit pas pour dater les monumens. On voyait gravé sur un tuyau, à ce qu'on dit, que la reine Blanche avait fait faire des réparations à cet orgue ; mais M. d'Ouet n'a pas pu retrouver ce tuyau historique. Le style des ornemens de cet orgue doit suffire pour en déterminer la date, et il est à croire que buffet et tuyaux ne sont pas antérieurs au seizième ou même au dix-septième siècle.

M. Quantin, archiviste d'Auxerre, correspondant, envoie des renseignemens sur divers artistes dont il a recueilli le nom dans les archives de la préfecture d'Auxerre. « Ces notes, écrit M. Quantin, ne sont pas aussi complètes que je l'aurais désiré ; la cathédrale d'Auxerre n'y figure pas. Il y a une sorte de fatalité attachée aux maîtres des œuvres qui ont construit cet admirable édifice. D'abord les comptes de la fabrique manquent totalement ; ensuite, aux rares endroits où, dans les chroniques, il est parlé des maîtres des œuvres, on ne fait mention que de leur titre. J'ai relevé des noms d'ouvriers jusqu'au dix-huitième siècle ; mais j'ai pensé

qu'il valait mieux donner trop de matériaux que pas assez. » Les notes envoyées par M. Quantin concernent CINQUANTE-TROIS artistes et ouvriers, qui ont bâti, peint et sculpté à Sens, Auxerre, Avalon, Coulanges-les-Vineuses, Tonnerre et Vauluisant. Parmi ces artistes, sont nommés : un directeur de constructions, neuf architectes, cinq sculpteurs en pierre et en bois, sept peintres et verriers, deux fondeurs, un orfèvre, cinq organistes et facteurs d'orgues ; le reste est maçon, couvreur, plombier, charpentier, serrurier, mécanicien. Il y est même question de trois badigeonneurs. En 1513, entre l'abbé de Saint-Michel et Marc Mathieu, blanchisseur à Bernon, est passé un marché où il est dit que « Marc a promis de blanchir toute l'église neuve dudit monastère, les chapelles et toute la *crotaigne* (1), et partout où il appartiendra, et joincter les mortiers des carreaux, lesquels il lavera et blanchira où il sera besoin ; les doubleaux, angives, pieds-droits et par le dehors du gros des beez et verrières seulement. » On devait tout lui fournir sur place, excepté l'eau et les cordes. (L'abbaye, située sur une montagne, manquait d'eau.)—Furent témoins : Antoine Lemoine, maçon, et G. Sellier, verrier, demeurant à Tonnerre.—Ce marché avait déjà été conclu l'année précédente avec un nommé Claude Doublot, blanchisseur à Fain-lès-Moutier-Saint-Jean, et Pasquier de Paris, blanchisseur à Montbard ; mais il y avait eu résiliation, — A la fin du volume où se trouvent ces renseignements, est un compte détaillé pour le paiement du travail, avec ces mots : *Blanchissage de l'église*. — Dans une espèce de chronique manuscrite de l'abbaye de Vauluisant (arrondissement de Sens), on lit ce titre au f° 94 : « Ouvrages, décorations et réparations que l'abbé frère Antoine-Pierre a fait faire, durant qu'il a esté abbé de cette maison de Vauluisant. » Antoine-Pierre fut abbé de 1502 à 1549. Au milieu des différens articles mentionnant des œuvres d'art que l'abbé Pierre fit exécuter, on trouve celui-ci :

« Item ledit abbé a fait faire la table du grand autel de ladite église, de menuiserie, imagerie et peintures, laquelle menuiserie

(1) Sans doute la voûte. En Provence, comme le fait remarquer M. le comte de Gasparin, on appelle *grotte* la voûte d'une église ; ce terme, ajoute M. Leprévost, est également usité en Normandie avec la même signification.

fut faite par ung nommé JACQUES MILLON, les images par un nommé JEHAN BLOTIN, et les peintures par un nommé JEHAN COUSIN. »

Jusqu'à présent on ne possédait, sur notre illustre artiste Jean Cousin, que fort peu de renseignemens authentiques; la tradition, plus ou moins erronée, parlait à peu près seule du grand peintre, et les historiens de l'art avaient copié la tradition. Le texte qui précède nous donne donc un renseignement précieux; mais, ce qui est remarquable, c'est que Jean Cousin soit assimilé à des ouvriers, à un menuisier entièrement inconnu, et qu'il soit placé au même rang que ce menuisier et même nommé après lui. Le comité prie M. Quantin, qu'il remercie de cette communication intéressante, de vouloir bien lui adresser les documens qu'il pourra découvrir encore sur les artistes du moyen âge. Il ne serait pas inutile d'avoir en entier le chapitre relatif aux ouvrages, décorations et réparations exécutées dans l'abbaye de Vauluisant.

M. Fériel, procureur du roi à Langres, correspondant du comité, envoie des documens manuscrits sur les tombeaux des Guise à Joinville. De ces tombeaux, il ne reste plus depuis longtemps que le souvenir : tout ce qui était marbre et pierre a été brisé en 1793; tout ce qui était métal a été fondu. Mais il existe un compte-rendu, en 1504, à Henri de Lorraine, évêque de Metz, jadis inhumé au château de Joinville, qui fait connaître, pour la première fois, l'artiste auquel on devait la statue en cuivre représentant le prélat grand comme nature, revêtu de ses habits pontificaux et agenouillé sur sa tombe. On y trouve aussi l'indication d'un *Imagier*, qui aurait façonné les marbres de ce tombeau et de celui non moins riche élevé à la mémoire de Ferry II de Lorraine, seigneur de Joinville, et d'Yolande d'Anjou, reine de Sicile, sa femme, inhumés dans la même église. Le premier de ces artistes s'appelle HENRIOT COSTEREL (on lit aussi *Costeret*), fondeur; l'imagier se nomme JACQUES BICHOT; tous deux sont Français et déclarés domiciliés à Troyes. La désignation de ces artistes pourrait n'être pas inutile à connaître dans la ville où ils demeuraient alors, et qui est une des plus riches de France en monumens religieux. Le compte d'où sont extraits ces renseignemens comprend quarante feuillets, vélin, in-4°. Il est approuvé et signé de la main de Henri de Lorraine, et déposé aux archives de la Haute-Marne dans une liasse non encore

dépouillée par l'archiviste. Il a été rendu par Arnoul Vivien , secrétaire de Henri de Lorraine , et chanoine de Troyes , pays des deux artistes. On comprend que le chanoine Vivien ait fait obtenir des travaux aussi importants à ses compatriotes. Le compte va du 1^{er} octobre 1495 au 2 décembre 1504.

Le comité remercie M. Fériel de cette communication curieuse à divers titres ; il prie cet honorable correspondant de lui faire prendre une copie du document complet , du compte entier , et de lui adresser tous les documens qu'il pourra trouver sur les artistes de la province qu'il habite. Ces documens seront publiés dans les *Mélanges* que le comité fera imprimer.

M. de Saint-Mémin , directeur du Musée de Dijon , membre non résident du comité , adresse un travail qui complète celui dont il a été question l'année dernière (*Bulletin archéol.*, vol. II, p. 181-182). Ce travail est relatif aux noms d'anciens artistes et ouvriers , mentionnés dans divers documens ; les documens sont extraits surtout de deux volumes in-4^o, manuscrits , appartenant aux archives du département de la Côte-d'Or , et intitulés : *Plusieurs mémoires tirés de la chambre des comptes de Dijon et des archives de la Chartreuse*. M. de Saint-Mémin a enrichi de plusieurs autres noms d'artistes et d'ouvriers anciens son précédent travail ; le nombre , qui en était de trente-quatre l'année dernière , est porté en ce moment à QUATRE-VINGT-SIX , répartis en maîtres des œuvres de maçonnerie , appareilleurs , statuaires , ornementistes (*ouvriers de menu*) , sculpteurs en ivoire et en bois , peintres , doreurs , verriers , orfèvres , fondeurs , musiciens. Un brodeur , trois marchands de couleurs et un couvreur sont joints à ces artistes qui vivaient aux quatorzième , quinzième et seizième siècles , qui commencent à maître GUY-LE-MACON (1357) , et s'arrêtent à HUGUES SAMBIN (1581). Plusieurs d'entre eux sont Flamands ; l'un , JEHAN DE LA VERTA , dit DE ROCA , tailleur d'ymages en 1444 , est Arragonais ; un peintre ouvrier , doreur à plat , en 1402 , est appelé HERMAN DE COULOGNE. Mais presque tous sont de la Bourgogne , et quelques uns de Paris. Maître PIERRE-ANTOINE LE MOITURIER travaille , en 1461-1468 , au tombeau de Jean-sans-Peur et de Marguerite de Bavière , femme du duc ; il avait été envoyé de Saint-Antoine de Viennois où il demeurait , parce que c'étoit le meilleur ouvrier d'ymagerie de France. M. de Saint-Mémin joint à cette liste d'artistes quelques anciens termes d'art et

d'architecture employés au quatorzième et quinzième siècles. Ce travail forme le complément de notes envoyées précédemment. M. de Saint-Mémin regrette que sur ce point ses recherches n'aient pas été plus abondantes encore en résultats. Une nomenclature synonymique des anciens et des nouveaux termes d'architecture et d'art, soigneusement faite, convenue et invariable, à laquelle les monographes des monumens du moyen âge et de la renaissance devraient se conformer, pour se rendre intelligibles, rendrait les plus grands services. Il serait utile d'ailleurs de ressusciter certains termes qui énonçaient en un seul mot, anciennement consacré, ce que nous ne savons exprimer que par des périphrases ou des néologismes sans avenir. Enfin M. de Saint-Mémin ajoute à ces deux listes quatre articles extraits des anciens comptes de Dijon, pour prouver que des recherches faites dans les registres des chambres des comptes pourraient conduire à des découvertes historiques, intéressantes sous plusieurs rapports.

Cette communication considérable, jointe à celle de M. Quantin, donne des renseignemens précieux et presque complets sur les artistes qui ont enrichi la Bourgogne de leurs œuvres, depuis le quatorzième jusqu'au dix-septième siècle. Le comité propose à MM. les correspondans, comme un modèle, la méthode que M. de Saint-Mémin emploie dans ses recherches.

M. Didron donne lecture d'une lettre que lui adresse M. Le Glay, archiviste général du département du Nord, et qui contient de nouveaux détails sur Conrad Meyt, sculpteur du seizième siècle. « Ce même Conrad Meyt, écrit M. Le Glay, dont vous parlez dans le *Bulletin archéologique*, vol. II, p. 183-184, a beaucoup contribué au monument de l'église de Brou. J'ai entre les mains le marché original conclu par lui avec Marguerite d'Autriche pour la confection des statues de Philibert de Savoie, de Marguerite elle-même et de Marguerite de Bourbon, mère de Philibert. Cet acte porte le titre suivant :

« Marché fait par Madame avec M^e Conrad Meyt, tailleur d'ymages, ce jourd'huy XIII d'avril anno XXVI, après Pasques ; présens Mess^{rs} le conte de Hochstrate chevalier d'honneur, de Rosunboz premier maistre d'ostel, Mess^{rs} Anthoine de Montait aulmonnier et confesseur, Jehan de Marnix trésorier général de madite dame, et M^e Loys Van Beughen, commis par madite dame à la conduicte de l'édiffice de Brouz. »

M. Le Glay ajoute : « Je n'oserais affirmer que Conrad Meyt fût Flamand ; je le croyais Suisse. Mais Louis Van Beughen qui , suivant le titre ci-dessus , avait en 1526 la direction de l'édifice de Brou , appartenait à la Flandre ; on le compte parmi les artistes brugeois. Je crois devoir vous signaler quelques noms d'artistes relatés dans l'inventaire des peintures de Marguerite d'Autriche , *Correspondance de Maximilien et de Marguerite* , t. II , p. 479 et suivantes. Ce n'est pas dans la *Correspondance* , mais dans mes *Analectes historiques* , qu'ont été publiés les documens relatifs à Michel Colombe et aux artistes qui ont exécuté des travaux dans l'église de Brou. »

M. Le Glay envoie : 1^o copie de ce marché passé entre Conrad Meyt et Marguerite d'Autriche ; 2^o une lettre de Jean Perréal , dit Jean de Paris , peintre du roi Louis XII et de Marguerite d'Autriche , à un chargé d'affaires de Marguerite ; 3^o une seconde lettre de Jean Perréal à Marguerite elle-même ; 4^o une lettre de Michel Colombe à Marguerite. Toutes ces pièces sont relatives aux travaux de sculpture qui se faisaient dans Notre-Dame de Brou ; elles sont dans les archives de l'ancienne chambre des comptes de Lille , et elles ajoutent de nouveaux renseignemens à ceux que M. Le Glay a déjà publiés dans ses *Analectes historiques* , en 1838.

M. Monnier , correspondant historique à Lons-le-Saunier , annonce que l'original des deux marchés passés en 1531 , entre Philiberte de Luxembourg et les deux artistes Conrad Meyt et Mario , n'est pas à sa disposition ; il doit se trouver parmi les papiers de la chambre des comptes de Dôle ou du parlement de Franche-Comté , soit à Dôle , soit à Besançon. La copie adressée au comité a été faite sur une autre copie authentique tirée avant 1790. M. Monnier a fait des recherches sur l'artiste appelé , dans cette copie , Goura Mait. A Saint-Lauthein , lieu même d'où on a extrait les marbres pour l'église de Brou , existe un bas-relief en marbre blanc , dont M. Monnier envoie le dessin. Ce bas-relief représente saint Hubert descendu de cheval et se prosternant devant le cerf miraculeux. Derrière le saint , un écuyer tient deux chevaux en bride. Au bas de ce tableau , on lit :

LAN M VC ET XXV FIT FAIER HUMBERT GONRAT CESTE PIER POUR...

Cette date de 1525 correspond à peu près à celle où Conrad

Meyt travaillait à Brou. Il existe encore à Saint-Lauthein une famille de Gonrat, cultivateurs ; ce nom est unique dans le pays. Le Gonrad des marchés de Philiberte a pour prénom Jean-Baptiste ; l'artiste de Brou est appelé Conrad Meyt, lequel avait un frère du nom de Thomas. Ces quatre personnages sont-ils distincts les uns des autres, sont-ils de la même famille, et proviennent-ils de Saint-Lauthein ? Les relations qui existaient entre Saint-Lanthien et Brou peuvent-elles éclaircir ces questions ?

Le comité attend de nouveaux renseignements à cet égard ; il remercie M. Monnier de ces observations ; il prie M. le ministre d'écrire à MM. les préfets du Jura et du Doubs pour qu'ils veuillent bien faire des recherches dans les archives de Dôle et de Besançon sur l'original des marchés dont M. Monnier a envoyé la copie. Peut-être trouverait-on dans ces archives d'autres documents relatifs aux artistes de la Franche-Comté. Il conviendrait de faire des recherches avec soin.

M. Monnier signale deux fabricants romains dont il a découvert le nom en 1822 parmi les débris antiques d'Isernore (*Isernodurum*), arrondissement de Nantua. Le premier serait GRÆCUS, dont le nom, suivi du sigle F (*fecit*), est imprimé sur l'orle supérieure d'un vase de terre cuite, en poterie rouge et fine. Le second serait REBRICUS, dont le nom est imprimé quatre fois au poinçon sur un poids cunéiforme en terre cuite. Six empreintes d'un autre petit poinçon de forme ovale offrent une femme debout appuyée sur un cippe. Rebricus paraît avoir habité le Jura ségusien (Bugey), à en juger par deux inscriptions tumulaires de l'époque romaine, où est nommée la famille *Rebrica*. A Isernore, sous Gunt-Chram, roi de Bourgogne, existait l'établissement monétaire de MAURICE WINTRIO. Un hameau de la commune d'Isernore, *Intria*, semble porter encore le nom de Wintrio. Le territoire d'*Intria* est signalé dans la statistique de l'Ain comme recélant des indices trompeurs de richesses métalliques. Le même Wintrio a aussi frappé des tiers de sou d'or à Châlon-sur-Saône, *Cavillono* ; M. Alexandre Sirand, juge au tribunal de Bourg, a déterminé une de ces pièces.

M. Comoy, architecte de la ville et de l'arrondissement de Saint-Claude, correspondant, adresse l'estampage en papier, d'une inscription sculptée sur les stalles de l'église principale de Saint-Claude.

de. Cette inscription occupe un cartel qui figure une sorte de charte sur parchemin ; elle se lit ainsi :

. MIL. LXX . QUATRE . CENS.
DE LA . MAIN . DE . JEHAN . DE
VITRY . FURENT . PFANS .
LES CIEGES .

Comme sceau de cette curieuse charte sur bois, on voit un petit cercle, un médaillon qui pend au bas du cartel, à l'angle gauche. Ce médaillon est sculpté d'une équerre saisie entre les branches d'un compas ; ce sont les attributs du menuisier, c'est le monogramme de Jean de Vitry qui a fait ces stalles en 1465.

M. Comoy adresse en outre : 1^o copie d'un état des dépenses faites en 1468 et 1469 par les religieux de l'abbaye de Saint-Claude, pour la construction de la tour de l'église et diverses réparations exécutées aux murailles du monastère ; 2^o copie d'un marché, passé en 1583 entre les religieux de ladite abbaye et un nommé Vuillard, dit Radet, serrurier, pour différents travaux à faire à la tour du clocher de la même église. Ces deux pièces ont été transcrites sur deux copies très-anciennes, déposées dans les archives de la préfecture du Jura, et dont les originaux ont disparu. M. Comoy se propose d'ajouter successivement à cet envoi divers autres renseignements, documens et dessins sur les monumens de Saint-Claude.

Dans les comptes des ouvriers relatifs à la construction de la tour et du clocher de l'église de Saint-Claude en 1468 et 1469, maître PIERRE DE BEAUJEU est nommé comme *maître des œuvres dudit couvent*. Un maître maçon de Dijon fut appelé avec ses compagnons pour visiter la place où l'on devait asseoir la tour du clocher. Des femmes travaillent à cette construction ; les comptes nomment : la relaissée (veuve) de la Vorbe et sa fille, la femme Claude Michallet, Estevenette Maillarz, la Jobella, la Nicolette de Saint-Romain. Jean-Claude Grand-Vaux reçoit le salaire de sa femme. Vachier Galé reçoit « au nom d'Estienne son fils, orfaivre, six écus et demy du roy pour six onces et demi ymages blanche (*sic*) lesquelles a livrés (*sic*) à messire Pierre Morel, chambier de Saint-Claude comme il rapporte, desquels six écus et demy est

content, donné comme dessus, présents lesd maistre Pierre de Beaujeux et Jean Barondel. »

M. Louis Schneegans, chargé du classement des archives de la ville de Strasbourg, adresse une notice manuscrite fort détaillée, sur les architectes qui ont bâti Saint-Thomas de Strasbourg. Le premier de ces architectes nommés était encore contemporain d'Erwin de Steinbach ; il est de 1311 et se nomme BURCARD KETENER. Le septième et le dernier, qui se nomme JÉRÔME BERTSCHIN, a vécu jusqu'en 1540. M. Schneegans a trouvé dans les archives de Strasbourg les renseignemens circonstanciés qu'il donne sur ces artistes ; il espère les faire suivre de renseignemens semblables sur les architectes qui ont concouru à la construction de la cathédrale et des autres édifices religieux de Strasbourg ; il prépare en ce moment un travail important sur Erwin de Steinbach et sur ses enfans. M. Schneegans fait observer que sur les sept architectes de Saint-Thomas, dont il a découvert le nom, il n'y en a qu'un seul qui n'ait pas été chanoine ou prébendaire de cette collégiale, et que, sur les six autres, un seul n'était pas prêtre. Cette particularité fournirait une preuve nouvelle de la part active que les ecclésiastiques du moyen-âge prenaient à la construction des églises.

Aux renseignemens qu'il a envoyés l'année dernière sur cinquante-neuf artistes anciens de la Flandre et de la Belgique, M. Fabry-Rossius, antiquaire à Liège, adresse de nouveaux documens sur six artistes, un sculpteur, deux orfèvres et trois architectes. L'un de ces orfèvres, LAMBERT PATRAS, de Dinant, est du douzième siècle ; il a fait les fonts baptismaux en cuivre qu'on voit encore aujourd'hui dans l'église Saint-Barthélemi à Liège. M. Fabry-Rossius ajoute qu'il a lu, dans une ancienne traduction allemande de Vitruve, un chapitre consacré à la description architectonique de la cathédrale de Milan. Cette description donne le nom de teutonique à l'architecture gothique ; elle désigne l'ogive par un mot composé qui signifie arc triangulaire (*triangel boegen*) ; elle désigne par le nom de fioles, mot d'une physionomie toute française, certains piliers, probablement des faisceaux de colonnettes. Voici la traduction littérale de ce passage : « Plusieurs colonnes et piliers cannelés qui sont élevés entre les murs et qui sont nommés fioles (*fiolen*) par nos architectes allemands. » Ce mot mériterait

d'être recherché dans les anciens ouvrages ou dans les glossaires du vieux français. Cette traduction, où la description consacrée à la cathédrale de Milan n'est donnée que pour éclaircir un chapitre de Vitruve, a été imprimée à Nuremberg, en 1548; elle est in-folio.

Le comité donne de grands encouragemens aux recherches utiles de M. Fabry-Rossius.

M. Thomas Wrigth, correspondant anglais de l'Institut de France, correspondant du comité, transmet un article relatif à des inscriptions gravées sur des chapiteaux de l'église abbatiale de Romsey. On lit, sur ces chapiteaux, en caractères que l'on croit du dixième ou du onzième siècle, les inscriptions suivantes qui en rappellent d'analogues qu'on voit en France.

ROBERTUS ME FECIT. — ROBERTE TUTE CONSULE.

M. Wright, qui s'occupe d'une histoire du collège de Cambridge, envoie la copie du testament du roi Henri VI. Dans ce testament, qui date de 1448, Henri fait des donations considérables pour les collèges royaux, pour le collège d'Eton, pour le collège de Cambridge. Il prescrit en détail la manière dont ces collèges et surtout les monumens religieux, églises et chapelles qui en dépendent, doivent être construits, distribués, ornés et meublés. — M. Wright promet d'envoyer tous les renseignemens qu'il pourra découvrir ultérieurement, et qui concerneront l'art et les artistes du moyen âge en Angleterre. Il paraît que l'on trouve dans les archives du gouvernement anglais des documens nombreux sur le nom, la condition, le salaire et l'œuvre des artistes auxquels l'Angleterre doit la plupart de ses monumens publics, religieux, militaires et civils. De pareils renseignemens, contrôlés par ceux que nous possédons en France, doivent jeter beaucoup de jour sur l'art du moyen âge. Il serait à désirer que MM. les correspondans du comité, qui habitent l'Espagne, l'Allemagne et l'Italie, voulussent bien faire des recherches et des communications analogues à celles de MM. Wright et Fabry-Rossius; le comité serait bientôt en état de publier les mémoires les plus précieux sur l'art du moyen âge et de la renaissance.

A ces renseignemens sur les artistes de quelques provinces de France, de Belgique et d'Angleterre, le comité peut ajouter en ce moment des documens circonstanciés et à peu près complets sur les miniaturistes et les calligraphes de tous les pays de l'Europe. M. l'abbé Charles Cahier a confié au secrétaire du comité un travail, moitié manuscrit et moitié imprimé, où il a recueilli ce qui concerne ces artistes auxquels nous devons ces beaux manuscrits qui enrichissent les bibliothèques de l'Europe. Un extrait de cet ouvrage sera fait par M. Didron et publié dans le volume de *Mélanges* que le comité prépare. On aura ainsi une liste assez complète de toute une série d'artistes.

De son côté, M. de Guilhermy adresse au comité une liste d'artistes du moyen âge. Cette liste comprend TROIS CENT QUATRE-VINGT-ONZE noms sur lesquels, si le comité le désire, M. de Guilhermy s'offre à donner les renseignemens qu'il possède. Parmi ces artistes, ne sont pas compris les plus populaires, tels que Pierre de Montereau, Hue Libergier, Robert de Coucy, Robert de Luzarches, Thomas et Renaud de Cormont, Erwin de Steinbach, etc. Cette liste commence aux temps mérovingiens et s'arrête à la fin du dix-huitième siècle. M. de Guilhermy propose de fournir au comité tous les renseignemens inédits qu'il peut posséder sur ces artistes, et d'indiquer dans quels ouvrages se trouvent les documens déjà publiés. Il serait bon de savoir, par exemple, dans quel volume et à quelle page des ouvrages de Sauval, de Leviel, de d'Agincourt, de Millin, d'Alexandre Lenoir, de Dulaure, de Langlois, de Willemin, de Du Sommerard, de M. Deville, de M. le baron Taylor, etc., on peut trouver des renseignemens sur les artistes français des diverses époques du moyen-âge et de la renaissance.

Le comité accueillera avec empressement les documens que M. de Guilhermy veut bien lui offrir et qui compléteront ceux que l'on possède déjà. Tous ces documens pourront entrer dans le volume de *Mélanges* que l'on a l'intention de publier, et lui donneront un prix très élevé.

Le comité remercie MM. les correspondans qui ont ainsi mis à sa disposition une masse vraiment considérable de renseignemens peu connus ou totalement ignorés sur les artistes français. Une commission nommée par M. le président, et composée de MM. le baron Taylor, comte Léon de Laborde, Schmit et Didron, avisera

aux moyens de faire entrer dans un volume de mélanges ces renseignements sur les artistes, et les rapports les plus curieux sur les monumens, ou sur divers points d'archéologie que le comité possède dans ses archives. Il est utile de livrer ces mémoires à la publicité avec le nom des correspondans qui les ont envoyés, afin de pouvoir récompenser le zèle et de propager le goût des recherches de ce genre.

logie de l'architecture. On verrait vivre le monde féodal dans les forteresses, les châteaux, les donjons; le monde religieux (clergé séculier ou régulier) dans les cathédrales, les paroisses, les palais épiscopaux; le monde communal et civil dans les hôtels de ville, les halles, les bourses de commerce, les maisons particulières. Il serait curieux d'éclaircir un point spécial de nos antiquités gauloises et gallo-romaines. Comment étaient construites les tours et murailles qui défendaient les anciennes villes fortes de la Gaule? Retrouve-t-on encore sur le sol de la France des débris de constructions dites pélasgiques, des murs en pierres non taillées et non cimentées? M. Tailliar ajoute à ces questions une notice sur quelques monumens en pierres situés dans les départemens du Pas-de-Calais et du Nord.

Le comité fait observer qu'il provoque ou dirige des recherches sur les antiquités nationales de toute époque et de toute nature. Si les renseignemens sont plus riches sur les monumens religieux que sur les autres, c'est que les églises sont bien plus nombreuses et plus importantes que les châteaux et les hôtels de ville. Du reste le comité s'empresse d'enregistrer dans son *Bulletin* et de faire classer dans ses archives les documens de toute espèce qui lui sont adressés. Dans la statistique monumentale de la France, dont on recueille les matériaux petit à petit, on ne négligera certainement ni les édifices militaires, ni les édifices communaux, ni même les monumens de l'art purement civil et privé. Des instructions sur l'architecture militaire vont être distribuées à MM. les correspondans, et le comité en prépare d'autres encore sur l'architecture civile. La table des matières, placée à la fin de chaque volume du *Bulletin*, établit l'ordre méthodique indiqué par M. Tailliar; cet ordre, il n'est pas possible de le mettre dans le corps du *Bulletin* lui-même, car on ne peut enregistrer les communications qu'au fur et à mesure de leur arrivée. Le comité recevra toujours avec empressement les renseignemens qu'on lui adressera sur les monumens gaulois et gallo-romains; toutes les antiquités nationales sont dignes d'intérêt.

CONSERVATION DES MONUMENS.

Le secrétaire donne lecture de la lettre suivante, que lui écrit M. le comte de Montalembert, qui est à Madère en ce moment :

« Je n'ai pas eu le temps, avant mon départ, d'écrire au ministre des cultes sur les fresques menacées dans la cathédrale du Mans; mais, s'il en est temps encore, ou si cela n'a pas déjà été fait, veuillez appeler l'attention du comité, en mon nom, sur cet objet. Dites-lui de ma part qu'un des prêtres de la cathédrale a déclaré qu'il ferait retoucher *ces croûtes avec l'argent de ses dévotes*, parce qu'il trouve que de les laisser dans leur état actuel nuirait à la propreté de son église. Le R. P. abbé de Solesmes vous dira le nom et vous montrera la lettre du délinquant. Ces croûtes, que j'ai examinées avec soin, profitant pour cela d'un échafaudage propice, sont de charmantes fresques de la fin du quinzième siècle. Elles représentent des anges musiciens, dont les uns tiennent des instrumens divers, et les autres des banderoles, sur lesquelles on voit de la musique notée. Il n'y a de paroles que sur une de ces banderoles, et les voici :

Ave Maria, Domini mei mater alma, celica.

« C'est un verset de l'admirable prose de l'Assomption, qui commence ainsi :

A rea virga primæ matris Evæ.

« Cette prose se trouve dans le Missel romain parisien, imprimé à Paris en 1585; on la chante toujours à l'abbaye de Solesmes, seul endroit de France où l'on célèbre encore selon l'antique liturgie catholique et nationale. »

Relativement à ces fresques de la cathédrale du Mans, le secrétaire fait observer qu'il en a déjà été question dans le dernier numéro du *Bulletin archéologique*, vol. II, p. 236. Il faut espérer que M. le ministre des cultes ne permettra pas la détérioration d'un tableau sur mur, intéressant pour l'histoire de la peinture et de la musique. Il est utile que le comité revienne sur cette affaire, pour qu'on abandonne définitivement la résolution de toucher à ces fresques, et en général à toutes les œuvres d'art de cette espèce.

M. Mérimée annonce qu'on avait d'abord l'intention de ne pas toucher à ces peintures, parce que, écrivit-on du Mans, on n'avait pas d'artiste capable d'entreprendre le travail. Mais bientôt l'architecte de la cathédrale du Mans informa M. le ministre de l'inté-

rieur qu'il avait fait des études sur la restauration de ces fresques, et qu'il se trouvait en état de les repeindre. Le ministre écrit à l'architecte pour le prier de n'en rien faire. L'architecte répondit que des femmes pieuses de la ville du Mans, auxquelles la chapelle de la cathédrale avait été abandonnée pour leur dévotion particulière, s'étaient cotisées pour orner cette chapelle, qu'elles trouvent fort laide, et qu'elles veulent absolument faire repeindre. L'affaire en est là en ce moment.

Le comité ne peut croire qu'une chapelle, très importante et qui orne l'une des principales cathédrales de France, soit livrée sans contrôle au goût d'une confrérie de femmes. L'autorité ecclésiastique a dû se réserver l'emploi des sommes destinées à l'appropriation de cette chapelle. Le comité prie donc M. le ministre de l'instruction publique d'appeler l'attention de M. le ministre des cultes sur cet objet. Des observations, adressées par M. le ministre des cultes à Mgr l'évêque du Mans, sur le respect qu'on doit à d'anciennes peintures, si rares en France, auraient facilement un heureux résultat.

M. l'abbé Dassy, correspondant historique à Notre-Dame de l'Ôsier (Isère), annonce qu'on a badigeonné récemment la cathédrale de Grenoble. Il paraît que des sculptures ont été engluées de chaux. En enlevant des couches de chaux qui couvraient des clefs de voûte, on a trouvé sur l'une de ces clefs un évêque sculpté et peint, que l'on croit être l'évêque Isarn, qui vivait en 958, et qui fonda la cathédrale de Grenoble. Sur un autre médaillon, on voit le couronnement de Marie par les trois personnes divines. La Vierge est prosternée devant le Père, qui est habillé en pape; elle regarde le Fils, qui porte le nimbe crucifère. Le Saint-Esprit, sous forme de colombe, plane au-dessus de la scène. — Les deux grosses cloches de la cathédrale portent des inscriptions; sur la principale on lit :

Pio munere : r : d : n : Lau...ti Alamandi : u : epi et principis grano p.

Laurent Allemand II gouverna l'église de Grenoble, de 1518 à 1561. La date est effacée par le bronze, qui a coulé à l'endroit même où l'on suppose qu'elle devait être. Il ne reste que M^e. — Sur la seconde cloche, on lit en lettres capitales romaines :

Hoc opus hic labor est ut tanti corporis una
Vox sumptu atque sono mollia corda trahat
Noscor et illustris Briançon cura decani
Æternum ære magis condidit esse meo
1657.

En faisant des réparations à la cathédrale de Grenoble, on a enlevé une lourde boiserie de la fin du dix-septième siècle et qui s'élevait contre l'abside à une hauteur de quatre mètres passés. Elle était en style corinthien, avec des médaillons dorés, encastrés dans d'énormes colonnes très saillantes, et qui contrastaient désagréablement avec l'architecture du chœur; cette partie de l'édifice est sévère et de style roman.

Le secrétaire fait observer qu'il est bon de nettoyer les églises; mais qu'il ne faut pas, malgré la bonne intention qu'on aurait de ramener les monumens à leur pureté primitive, enlever des ornemens, postérieurs, il est vrai, mais souvent d'un fort beau caractère. Les magnifiques boiseries du chœur de Notre-Dame de Paris, les grilles remarquables qui environnent le chœur de Saint-Ouen de Rouen, ne doivent, pour aucun prix, et pour aucun motif, être enlevées de ces monumens; et cependant elles datent des dix-septième et dix-huitième siècles, et elles sont postérieures de cinq cents ans aux édifices où on les voit. Les grilles et les boiseries qu'on ferait aujourd'hui, même en style gothique, seraient bien loin de valoir ces grilles anciennes; d'ailleurs, des ornemens et des meubles peuvent fort bien être postérieurs aux monumens qu'ils enrichissent. C'est précisément cette variété de styles et d'époques qu'on surprend dans l'ameublement et l'ornementation d'un édifice qui donne de l'intérêt et comme une sorte de vie à l'édifice tout entier. Dans l'église de la Trinité de Vendôme, on a détruit un remarquable autel du commencement du dix-septième siècle, pour y substituer un autel de prétendu style roman et de fabrique moderne; le nouveau meuble jure plus avec l'église que ne faisait l'ancien. Il faut tout conserver, quand rien ne s'y oppose.

M. Robelin annonce qu'on a badigeonné récemment l'église de Saint-Etienne de Nevers; ce vénérable monument est aujourd'hui du plus beau clair et a perdu une partie de sa majesté.

M. Charles Texier ajoute que l'église de Bellay (département du

Cher), monument du onzième siècle , a été badigeonnée également depuis le sol jusqu'à la voûte.

Le comité recueille et publie tous ces faits , qui deviennent heureusement plus rares de jour en jour ; il est utile que le blâme atteigne les auteurs de pareilles dégradations , afin que ceux qui voudraient suivre un tel exemple en soient efficacement empêchés.

M. F. de Guilhermy écrit à M. le ministre : « Depuis quelques jours on a commencé , à Toulouse , la démolition de l'ancienne église des Minimes. Maintenu en 1790 , comme succursale de la paroisse Saint-Saturnin , sous le titre de Saint-François-de-Paule , elle fut vendue depuis cette époque comme bien national. Illustrée par la présence de plusieurs rois , fréquemment citée dans les annales toulousaines , et jadis fameuse par ses reliques , cette église date des premières années du seizième siècle. Si ses dimensions ne permettent pas de la classer au nombre des grands édifices historiques , elle n'en est pas moins recommandable par la finesse de ses sculptures et l'élégance de son vaisseau. Le faubourg populeux dont elle occupe le centre s'accroît chaque jour et réclamera bientôt sans doute le rétablissement de son ancienne succursale. Une église moderne , construite à grands frais et dans le style que chacun connaît , serait bien loin de pouvoir remplacer alors avec avantage le vieil oratoire des Minimes. Des démarches ont été entreprises auprès du conseil municipal pour la conservation de l'édifice menacé. M. Dumège , correspondant de votre ministère , s'occupe activement de cette affaire. Votre concours , monsieur le ministre , assurerait le succès. »

Le comité voit avec peine que la ville de Toulouse , déjà si pauvre en églises , vu son ancienne richesse , s'appauvrisse encore. Au commencement de la révolution , Toulouse possédait QUATRE-VINGT-DIX ÉGLISES ; elle n'en a plus que NEUF aujourd'hui , et c'est une de ces neuf qu'on démolit. Comme il faudra tôt ou tard qu'on donne une paroisse au faubourg où est l'église des Minimes , il convient de faire toutes les démarches nécessaires pour sauver ce monument du seizième siècle , s'il en est temps encore. Le comité prie donc M. le ministre de l'instruction publique de renvoyer la lettre de M. de Guilhermy à son collègue de l'intérieur , et de le prier de faire sauver un monument utile et qui paraît avoir une certaine valeur historique.

M. Schmit annonce que ce n'est pas seulement à Toulouse que l'on démolit des monumens intéressans , mais que Paris donne en grand l'exemple des destructions ; le cloître des Petits-Pères est plus sérieusement menacé qu'on ne l'avait dit dans la séance précédente ; le cloître du Calvaire, au Luxembourg, paraît également compromis. Le comité devrait faire des démarches pour la conservation de ces monumens.

M. Vitet regrette que le cloître des Petits-Pères soit menacé ; mais il ne serait peut-être pas opportun des faire de efforts considérables pour conserver un objet assez moderne et d'un intérêt peu élevé. Les sociétés et commissions administratives, qui s'occupent de la conservation des monumens, ont de nombreuses réclamations à faire pour sauver des monumens importants ; il est sage de ne pas user son influence, en réclamant pour une construction du dix-huitième siècle, et qu'il n'est peut-être pas possible de conserver. Il ne faut pas placer sur la même ligne un objet qui ne vient peut-être qu'au dixième rang. On doit regretter la démolition de ce cloître, mais il faut ménager ses forces pour des monumens plus importants.

M. le baron Taylor ajoute que le cloître des Petits-Pères est situé dans un quartier florissant, sur un terrain d'un prix fort élevé, sur un emplacement où l'on bâtitra tôt ou tard, où l'on percera une rue nouvelle, où l'on élargira les rues anciennes. Les efforts que l'on tenterait pour sauver ce cloître seraient impuissans, et il n'est pas prudent de compromettre son influence dans une affaire où est engagé un monument qu'il est fort regrettable de voir disparaître, mais qui est d'une valeur ordinaire.

MM. Leprévost et de Laborde partagent cet avis.

M. Albert Lenoir ajoute qu'il fera dessiner, dans la Statistique monumentale de Paris, ce cloître et les fragmens de l'ancienne enceinte de Paris qu'on voit près de là. On ne perdra pas du moins tout souvenir de ces constructions intéressantes.

Quant au cloître et à la chapelle élevés par Marie de Médicis au Luxembourg, en 1630, il faut espérer qu'on ne les détruira qu'à la dernière extrémité. Le gouvernement prendra sans doute en considération les observations présentées par M. Schmit ; il ne sera peut-être pas impossible de concilier l'élargissement de la rue de Vaugirard et la commodité, même la beauté des abords du Luxem-

bourg, avec la chapelle et le cloître, dont on pourrait tirer parti pour l'effet pittoresque.

M. Teste d'Ouet réclame de nouveau contre l'usage inconvenant auquel on fait servir les galeries latérales de la cathédrale de Strasbourg.

M. Mérimée fait remarquer que ces galeries, parallèles au bas-côté de la nef, servent à loger les pauvres ouvriers de la Loge de Strasbourg. Ces hommes, qui gagnent un franc cinquante centimes par jour, sont logés gratuitement dans ces galeries, et mariés au grand autel de la cathédrale. C'est un adoucissement qu'on apporte à leur condition assez misérable; ils en sont contens, et il ne faut pas leur enlever cet avantage.

M. Teste d'Ouet appelle l'attention du comité sur une pierre qui a servi de socle à une ancienne croix, destinée à marquer la limite entre l'ancien duché de Bourgogne et le royaume de France. Cette pierre est établie sur la rive droite de l'Orvanne, près de la jonction de cette petite rivière, du Loing et du canal de Briare. Il conviendrait de replacer une croix sur ce socle, pour obliger à le respecter. — M. d'Ouet fait savoir en outre que l'église de Donnemarie a besoin de réparations urgentes; qu'il serait utile de fouiller dans le tumulus de Mont-à-Pot (canton de Montereau-Faut-Yonne), et que l'église de Lizines (canton de Donnemarie) possède des panneaux démontés d'une fort belle chaire, qu'il conviendrait de remettre en état.

M. Vitet annonce que l'église de Donnemarie est l'objet de la sollicitude du gouvernement; un secours sera sans doute accordé à ce monument, en conséquence des dessins et des devis qui sont arrivés au ministère de l'intérieur.

Le comité pense que des fouilles entreprises sur le Mont-à-Pot pourraient n'être pas sans résultat; mais la faiblesse des ressources dont le gouvernement dispose pour les antiquités nationales oblige d'employer tout le crédit à la conservation des monumens. Il vaudrait mieux consolider l'église de Lizines et remettre sur pied la chaire curieuse dont les morceaux gisent dans cet édifice, que de fouiller un tumulus où l'on ne trouverait peut-être rien.

USAGES ET TRADITIONS.

M. Pierangéli, juge au tribunal de Grenoble, a envoyé une no-

tice sur les *Mystères* et autres représentations scéniques anciennement en usage dans l'île de Corse. M. Pierangéli signale particulièrement la *Passion*, la *Granitola*, la procession de la Fête-Dieu et la *Moresca*. La *Passion* ressemble à ce genre de mystère, très souvent et très long-temps représenté dans toute l'Europe. La *Granitola*, dont le nom, qui signifie *limace*, est assez bizarre et peut-être allégorique, se donnait le jeudi saint, au soir. Les diverses confréries de pénitens parcouraient la ville de Bastia en tenant à la main des flambeaux qui figuraient les divers instrumens de la Passion. La procession de la Fête-Dieu avait de l'analogie avec celle que le roi René établit à Aix. Les laboureurs y avaient la préséance sur les pêcheurs, moins anciens dans l'état social, disait-on, que les agriculteurs. Le martyr de saint Jean-Baptiste se joua en 1795, le jour de la Fête-Dieu. Le théâtre s'écroula pendant cette représentation, et l'on conserva le souvenir de cette catastrophe par un tableau votif qu'on voit suspendu à Notre-Dame de Lavasine. La dernière de ces représentations, qui se faisaient à la Fête-Dieu, eut lieu en 1804; on y joua la *Mort de Saül*. La *Moresca* fut instituée pour perpétuer la mémoire de l'expulsion des Sarrasins, qui avaient été chassés de l'île. Sur des tréteaux, même en plein champ, on voyait deux camps : celui des chrétiens et celui des musulmans. Les ennemis se défiaient d'abord en vers; puis on se battait au son de la musique, et la victoire restait aux mains des chrétiens, qui s'emparaient du camp des musulmans.

Il y aurait un grand intérêt à recueillir le texte de ces drames religieux et nationaux, et à décrire ces processions et fêtes populaires qui entretenaient l'amour de la patrie.

M. l'abbé Tridon, directeur au petit séminaire de Troyes, professeur d'archéologie, a envoyé la copie des actes du martyr de sainte Reine et la description du pèlerinage et de la procession qui se fait tous les ans sur le mont Auxois (Côte-d'Or) en l'honneur de cette sainte. Les actes sont tirés de la bibliothèque de Mgr. l'évêque d'Osnabruk, ville d'Allemagne où le culte de sainte Reine est en grande vénération. Reine est née au troisième siècle, dans la ville d'Alise; elle refusa de se marier au gouverneur romain de la contrée, et souffrit le martyr en 253. Elle avait 17 ans. Le corps de la jeune sainte fut découvert en 864 par Egil, abbé du monastère de Flavigny; une colombe blanche et lumineuse vint plane

sur le lieu où reposait la jeune martyre, près d'une petite fontaine, et l'abbé, comprenant la volonté divine, fit exhumer le corps. On trouva la tête séparée du tronc et les chaînes qui avaient garrotté sainte Reine. Des miracles se firent sur ces reliques. Une chapelle fut bâtie sur cet endroit, et le corps fut transporté au monastère de Flavigny. Un pèlerinage s'établit à Alise et donna naissance à un hospice : on comptait les pèlerins par milliers. Le jour de la fête de sainte Reine, une procession partait de la chapelle de l'hospice pour se diriger vers le sommet du mont Auxois, en faisant les stations où la tradition voulait que se fût arrêtée la sainte avant de subir le martyre. M. Tridon donne l'ordre de la procession qui eut lieu en 1688. C'est le 7 septembre qu'elle se fit. Sur les affiches placardées aux portes de la chapelle Sainte-Reine, et envoyées dans les villes et villages voisins, on lisait :—« Vous êtes averti... que la procession se fera à deux heures après midi, et que l'on ira de la chapelle à la paroisse, aux trois ormeaux maintenant dits aux Trois-Croix, au bas de la montagne, à l'hôpital ensuite, tous les habitans sous les armes. Les principaux instrumens du martyre de la sainte y seront représentés et portés en triomphe, précédés et suivis de plusieurs différentes personnes qui auront du rapport au sujet. La sainte y sera pareillement représentée par une demoiselle d'Alise, selon la coutume, entourée de petits enfans et des filles d'honneur, qui porteront les extrémités des chaînes. »—Suit l'explication des six corps ou divisions qui composaient la procession, sous le titre de TRIOMPHE DE SAINTE REINE. Cette procession représentait en six actes la naissance, la vie, la mort et les miracles de la sainte. On voyait d'abord Reine enfant et menée par sa gouvernante ; puis jeune fille, habillée en bergère et gardant les brebis ; puis captive et enchaînée ; enfin triomphante, glorieuse, une palme à la main, une couronne sur la tête, un manteau royal sur les épaules. Ensuite, d'après le récit que lui en ont fait des vieillards encore vivans et demeurant dans le bourg d'Alise, M. Tridon décrit la procession telle qu'on l'exécutait avant 1793. Enfin il parle de celle qu'il a vue de ses yeux en 1838, et que le mauvais temps l'a empêché de revoir en 1840. C'est tout un drame en action plutôt qu'en paroles ; on l'a mutilé dans ces derniers temps par une fausse honte et par la crainte inintelligente du ridicule. Aujourd'hui que les traditions reprennent de

la faveur, il serait opportun de rendre à la procession l'éclat qui la distinguait en 1688. En tout cas, il ne faut pas en laisser périr la mémoire, et le comité jugera peut-être à propos de publier ces curieux récits qui sont, dans leur espèce, des monumens historiques auxquels la France doit s'intéresser.

Le comité attache en effet de l'importance à recueillir les traditions de ce genre. Il y a des renseignemens historiques à tirer des processions dramatiques, comme de la sculpture et de la peinture; l'art, du reste, y parle une langue différente, mais il s'y trouve au même degré. Ces mystères, que nous voyons peints sur nos vitraux ou dans les voussures de nos portails, on les représentait par personnages vivans, on les parlait dans la liturgie. Le comité appelle donc l'attention de MM. les correspondans sur les recherches du genre de celles que font MM. Pierangéli et Tridon.

M. Porte, correspondant historique à Aix, adresse un mémoire sur les traditions populaires répandues à Berre (Bouches-du-Rhône). L'église de cette commune possède une chemise de la Vierge dont on n'a pas eu soin, et qui est aujourd'hui en lambeaux. On célèbre annuellement dans cette église la fête de saint Césaire, évêque d'Arles, patron de Berre. La veille de la fête, une procession va s'arrêter devant la maison qu'habitait, dit-on, le saint évêque, et l'on y bénit des pêches. Les femmes portent sur elles des noyaux de ces fruits bénits, qui doivent les préserver de tout malheur. M. Porte donne des détails sur la chapelle de Caderot (de *Cade*, genévrier), bâtie en l'honneur de la Vierge. Un bœuf ayant fait découvrir du lait et des cheveux de Marie placés sous les racines d'un genévrier, on bâtit sur l'emplacement une petite église qui existe encore et qui est précédée d'une allée de douze beaux cyprès dont le nombre rappelle celui des apôtres. — Dans le territoire de Berre, une maison de campagne, dite Château-Brun, possède une plantation de cyprès décrivant un cercle nommé le Rond-de-Bruni, et où se rendent le samedi, à minuit, les sorciers et sorcières des environs.

M. l'abbé Poquet, curé de Nogentel (Aisne), correspondant, annonce qu'il a envoyé un travail sur l'église de Megi-Moulins (canton de Condé en Brie), ainsi que deux Questionnaires pour les communes d'Azy et de Bonneil (canton de Château-Thierry). Ces

Questionnaires étaient accompagnés d'un grand nombre de dessins à la plume, dus à M. Souliac. — Le comité n'a pas reçu cet envoi, et prie M. Poquet de le réclamer ; par erreur de destination, il est allé sans doute au ministère de l'intérieur. Le comité accueillera les renseignemens nouveaux qui lui sont promis, et prie M. le ministre de l'instruction publique d'adresser à M. Poquet trente Questionnaires à remplir. — M. Poquet déplore la perte d'un Évangélaire in-4^o, que Louis-le-Débonnaire donna à l'abbaye de Saint-Médard de Soissons, en 827 ; il a disparu à la révolution, et on le dit en Angleterre. Ce manuscrit, écrit en lettres d'or onciales, était recouvert de lames d'or. De très nombreuses miniatures enrichissaient le texte. Des voleurs ayant enlevé la couverture, l'abbé Ingramme la fit remplacer par des ornemens en filigrane de vermeil, où on lisait :

Hæc tabula facta est a D. Ingrammo, abbate hujus loci, 1168...

Un autre manuscrit précieux, portant la date de 1205, oblong, assez épais, fut offert à la bibliothèque du chapitre de Soissons par l'évêque Nivelon de Cherisy. C'est un rituel renfermant les cérémonies de l'église de Soissons, telles qu'on les pratiquait à cette époque ; on en remarque de très curieuses. Les épousailles se faisaient sous le porche où le prêtre bénissait l'anneau ; il y faisait part, pour la dernière fois, des trois bans de mariage, après quoi il donnait l'anneau à l'époux, qui le mettait d'abord au pouce de l'épouse, puis à l'index, ensuite au doigt du milieu. L'époux répétait avec le prêtre ces paroles : — « De cest annel te espouse, et de mon corps te honore, et te doue du douaire qui a esté divisé entre mes mains et les tiens. » — Cette cérémonie achevée, le prêtre, tenant l'époux par la main droite et l'épouse par la main gauche, les introduisait dans l'église. Après la messe, le prêtre reconduisait les mariés par la main jusqu'à la maison. Le soir, il encensait le lit et bénissait les époux placés dans le lit. — Le jeudi-saint, à la cérémonie du lavement des pieds, les pauvres recevaient, pendant la lecture de l'Évangile, du vin et quatre deniers de la bourse de l'évêque. On omettait, au canon de la messe, le mot *fre-git* de la consécration. Ce livre renferme, en outre, une messe pour l'épreuve de l'eau froide, des messes contre la peste et la guerre.

Les préfaces y sont notées. Une tradition assez répandue assure que Nivelon, qui s'était croisé, avait porté ce manuscrit à la Terre-Sainte. — Cet ouvrage est à vendre; on en a déjà offert 200 francs. Il serait fort à désirer qu'il ne sortit pas du département. Il appartenait autrefois au chapitre de la cathédrale de Soissons; on pourrait le lui restituer, ou tout au moins le donner à la bibliothèque de la ville.

Le comité s'associe à ce vœu et pense qu'une proposition, tendant à le réaliser et adressée par M. Poquet au conseil municipal de Soissons, aurait un plein succès. De pareils ouvrages sont des monumens historiques que les départemens doivent garder avec jalousie. Le comité accueillera de nouveaux extraits et d'autres analyses que M. l'abbé Poquet se propose de faire de ce manuscrit.

M. Lucien de Rosny, correspondant historique à Melun, adresse un extrait d'un ancien rituel manuscrit sur vélin, provenant de l'abbaye de Barbeau (arrondissement du Châtelet, Seine-et-Marne). Ce rituel paraît être du quatorzième siècle. Les lettres capitales sont enrichies d'or et d'azur; l'écriture est gothique, rouge pour les rubriques, rousse pour le reste. Quelques pages sont notées en plain-chant. L'extrait que donne M. de Rosny est relatif aux cérémonies du mariage dans l'ancienne province de Brie. D'autres extraits relatifs à des cérémonies intéressantes seront envoyés au comité, qui les accueillera avec empressement. M. de Rosny a transcrit tout l'office du mariage, les questions du prêtre et les réponses des époux, les cérémonies, les allocutions et les bénédictions. Après le consentement mutuel donné à leur mariage par l'homme et la femme, le prêtre fait répéter ce qui suit au mari d'abord et ensuite à l'épouse : — « Je te priengs en ma femme et en mespouse, et si te fiancé de la foy de mon corps que je te porteray foy et loyauté de mon corps et de mes biens. Et si te garderai saine et malade en quelque estat qu'il pleura à Nostre Seigneur que tu soies. Ne pour mieulx ne pour meilleur je ne te changeray jusqu'à l'affin. » — L'anneau, comme dans le rituel soissonnais de Nivelon, se passe successivement aux trois premiers doigts de la main droite. Quand il est au pouce, on dit : *In nomine Patris*; à l'index, *et Filii*; au grand doigt, *et Spiritûs Sancti*. Après la messe, le prêtre reconduit les époux chez eux; devant la porte de la maison, il bénit le pain et le vin qu'il donne

à manger et à boire aux deux mariés, puis il les introduit dans la maison. Le soir il bénit le lit, puis il l'encense; puis il bénit l'époux et l'épouse assis ou couchés dans le lit (*sedentes vel jacentes in lecto*). Voici le texte de cette bénédiction, qui contient comme un souvenir des croisades, et qui conseille le pèlerinage à la Terre-Sainte, ou tout au moins à Saint-Pierre de Rome :

« Benedic, Domine, adolescentulos istos. Sicut benedixisti Tobiam et Sarram, filiam Raguelis, ita benedicere eos digneris ut in tua voluntate permaneant, senescant et multiplicentur in longitudinem dierum. » — En donnant la pannetière du pèlerin à l'époux, le prêtre ajoute : — « In nomine Domini nostri Jesu-Christi hanc peram accipe, habitum peregrinationis tuæ, ut bene castigatus, et bene salvus, atque emendatus pervenire merearis ad limina beatorum apostolorum Petri et Pauli, vel aliorum sanctorum quo pergere cupisti; et, peracto itinere tuo, ad nos incolumis reverti merearis, per Dominum nostrum. » — En donnant le bâton à l'époux, le prêtre termine ainsi : — « Accipe hunc baculum, sustentationem itineris, ac laboris, et peregrinationis tuæ, et devincere valeas omnes catervas inimici, et pervenire securus ad limina beatorum apostolorum Petri et Pauli, et aliorum sanctorum quo pergere cupis. Et, peracto itinere, ac etiam obedienciæ cursu, ad nos revertaris cum gaudio. Per, etc. »

A ces documens sur le mariage religieux, M. de Rosny ajoute des renseignemens sur le mariage civil et les cérémonies singulières qui l'accompagnent. M. de Rosny désirerait que le comité recueillît les usages locaux qui s'effacent de jour en jour, et qui impriment cependant une physionomie toute particulière à l'histoire. La France entière mérite d'être explorée sous ce rapport. MM. les correspondans devraient rechercher également les chants provinciaux qui abondent en France. L'histoire de la langue et de la musique aurait à profiter dans ces investigations. Ces chants se sont souvent perpétués traditionnellement, de génération en génération. A Valenciennes, les enfans chantent, autour du feu de la Saint-Jean, une ronde qui pourrait remonter au seizième siècle. Le bûcher de la Saint-Jean était surmonté d'un mannequin qui brûlait aux applaudissemens de tout le monde et pendant qu'on chantait et qu'on dansait la vieille ronde. La police ayant interdit ce jeu, la ronde, chant et paroles, s'efface de la mémoire. En con-

servant et en publiant ainsi ces traditions, coutumes, poésies et chants populaires, on laisserait des documens fort utiles à consulter pour ceux qui s'occupent de notre histoire. Mais il faudrait aussi que chaque localité ne laissât pas s'égarer ou se détruire les objets matériels. Melun, par exemple, devrait avoir un musée destiné à recevoir toutes les antiquités romaines ou du moyen âge, qu'on découvre à tout instant dans la ville même ou aux environs. La commune donnerait volontiers un local pour cet usage; on y recueillerait tous les objets trouvés, et les particuliers enrichiraient par des dons le nouveau musée. Déjà M. Octave Despatys a donné à la ville de Melun une série de titres relatifs aux couvens de Melun et des environs.

Le comité remercie M. de Rosny des communications intéressantes qu'il vient de faire; il désire vivement que MM. les correspondans recueillent les traditions et usages religieux, militaires et civils de nos pères. Les anciens chants méritent une attention toute particulière, et les rituels doivent être étudiés avec soin. Le comité accueillera toujours avec empressement tous les renseignemens qu'on lui enverra et qui seront analogues à ceux que donnent et que signalent MM. Poquet et de Rosny. On pourra publier dans les *Mélanges* ce qui concernera ce genre de recherches. — Il serait à désirer que Melun fondât un musée d'antiquités nationales, comme beaucoup de villes, dont plusieurs n'ont pas l'importance de Melun, en possèdent en ce moment.

M. Redet, archiviste à Poitiers, correspondant, adresse un inventaire des reliques, joyaux et ornemens sacrés de l'abbaye de Sainte-Croix de Poitiers. Cet inventaire est extrait d'un acte relatant la prise de possession de l'office de Chevecière en ladite abbaye, en date du 11 septembre 1420. Il y est question d'une grande quantité de reliquaires et d'objets précieux, parmi lesquels on remarque ceux qui suivent : « Tabulæ sancti Eligii. Crux Karoli Magni. Duo miroeria fraiancia. Stola et feniculum sancti Medardi. Sola solutaris sancte Radegundis. Unum modicum vas vitri in quo est de lacte sancte Katherine. Unum modicum vas in quo est de sanguine Christi. Vas lactis beate Marie Virginis. Reliquiare sancti Ludovici. Reliquiare in quo est de terra super qua dominus noster Jesus-Christus erat quando ascendit ad celum in die festi Ascensionis. Sex auricularia pro paramento altaris. Duo antiqua missalia.

Unus calix magnus ad duas anssas deauratas. Duo panni auri pro parando altare. Una casula et duo cortibaudi panni auri cum stola et feniculo. Unum aliud vestimentum panni velluelli rubri munitum casula , stola , feniculo et almitorio. Tria coleria pro diacono et subdiacono , et unum aliud colerium munitum perlis. Una casula cum duobus cortibaudis de mortuis. Due casule panni cirici deaurati ad rondellos cum cortibaudis. Sex almitoni tales quales. Una aquaria cupri cum lavatorio letoni pro traddendo ad lavandum sacerdoti celebranti ad majus altare. Ferrum ad faciendum panem ad celebrandum. »

M. Redet adresse en outre la liste des objets précieux que possédait l'église de Saint-Chartrier de Javarzay (arrondissement de Melle, département des Deux-Sèvres, diocèse de Poitiers). Cet inventaire est du seizième siècle ; il comprend les objets donnés à cette église par Raymond Peyraud, cardinal de Gurck, né à Javarzay, mort en 1505. Entre autres objets, l'inventaire nomme : « De la vraie croix de Nostre-Seigneur. De son saint et sacré suaire où son digne corps reposa. De la digne touaille de laquelle il essuya les piez des apoustres. Du lait des mamelles de la Vierge Marie. De sa guymple qu'elle portoit en son jeune âge. De la robbe de la Vierge Marie. De sa paincture qu'elle fit de ses propres mains qui est de grant vertuz. Du bon patriarche et père ancien Abraham. Du doys du glorieux mons^r saint Jehan-Baptiste, duquel il monstera Nostre Seigneur au désert, disant : *Ecce Agnus Dei*. De la verge d'Aaron, laquelle miraculeusement entre ses mains fleurit et porta fruyt ensemble. » Les apôtres, les martyrs, les évêques, les abbés, les vierges et veuves y sont représentés par des reliques abondantes. Parmi les abbés dont on a des reliques, on nomme le SAINT ROY DAGOBERT. La bonne dame Sara est parmi les veuves. On possède un très bel ossement blanc de madame Sainte-Barbe. Cet inventaire révèle que la Vierge Marie avait peint elle-même son propre portrait, ce qu'on avait toujours ignoré, et que le roi Dagobert est canonisé, ce qu'on ne savait pas davantage. Ces reliques et objets précieux, qu'il serait d'un haut intérêt de pouvoir examiner et étudier aujourd'hui, étaient autrefois portés comme en triomphe dans les processions solennelles. Quand une église possédait, comme celle de Javarzay, des reliques de personnages nommés dans la Bible et dans la Vie des Saints, et qu'on les pro-

menait processionnellement dans les rues des villes, on pouvait y voir une sorte de représentation dramatique, où toute l'histoire de la religion semblait défilér sous les yeux des fidèles. C'est à ce titre surtout qu'on peut placer des inventaires de cette nature dans le chapitre consacré aux traditions et cérémonies anciennes.

Le comité offre à M. Redet ses remerciemens; il l'encourage à continuer des recherches aussi intéressantes, et qui se lient aussi intimement à l'étude des antiquités monumentales et figurées.

PROJET DE PUBLICATION.

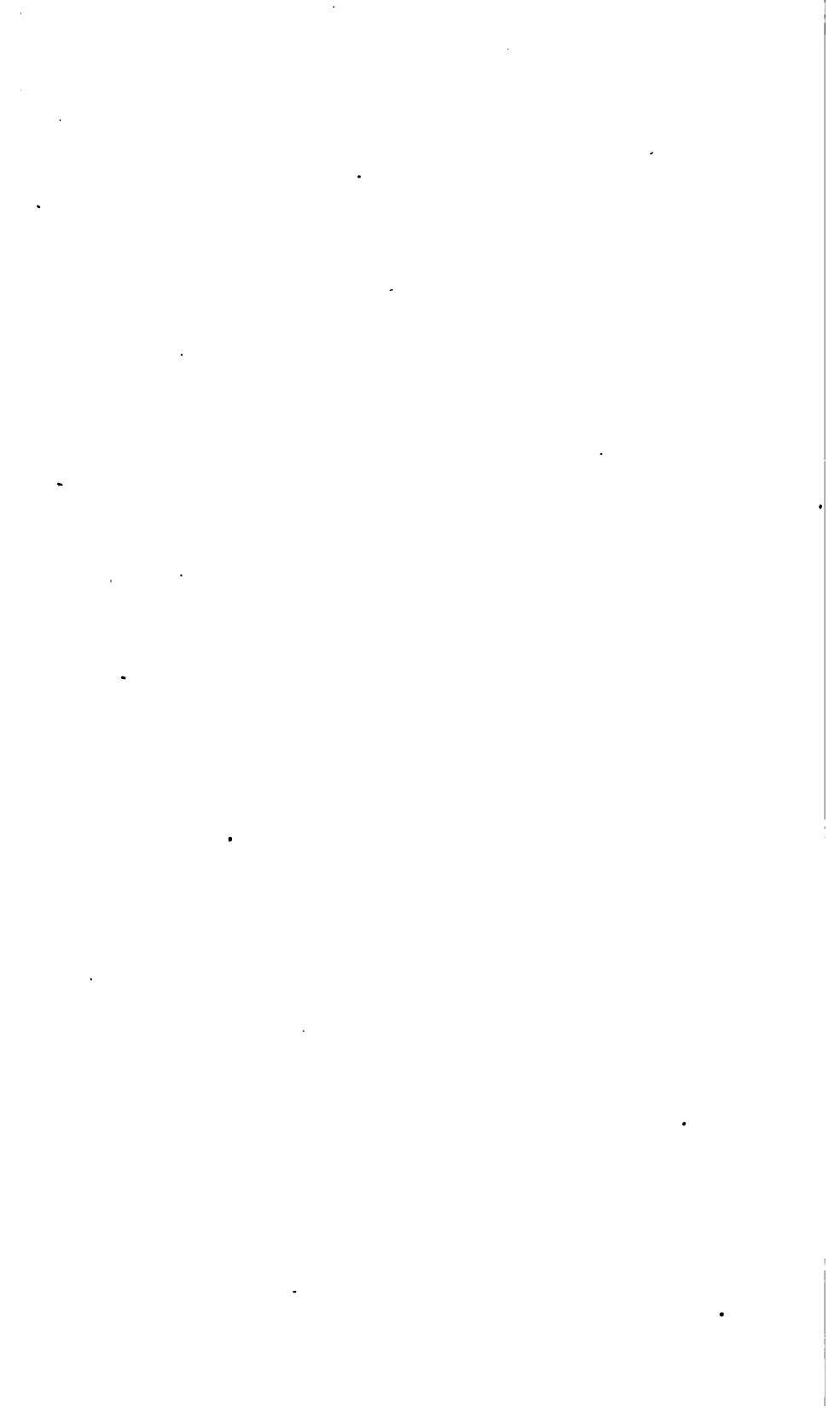
MM. le comte de Laborde et le baron Taylor annoncent que la commission des *Mélanges* propose de publier un volume de sept à huit cents pages, qui renfermerait ce que MM. les correspondans ont envoyé de plus intéressant au comité. Les mémoires et rapports seraient partagés en diverses séries relatives aux artistes du moyen âge et de la renaissance, aux monographies et statistiques, à l'iconographie, à la numismatique et aux inscriptions, aux dissertations, aux découvertes archéologiques, à la musique, aux traditions et coutumes. Les mémoires concernant ces différens chefs seraient tirés des archives du comité et soumis à l'examen des commissaires, qui les classeraient par ordre d'importance et proposeraient de livrer à l'impression, toutefois après révision et correction, ceux qui auraient un intérêt réel. Chaque mémoire serait publié sous le nom de son auteur.

Le comité donne son approbation à ce projet; il prie M. le chef du bureau d'envoyer à MM. les commissaires la partie des mémoires que chacun d'eux voudra bien examiner, et sur laquelle il fera un rapport ultérieurement.

GASPARIN,

Pair de France, président du comité,

DIDRON, *secrétaire.*





BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉ

PAR LE COMITÉ HISTORIQUE DES ARTS ET MONUMENS.

SESSION DE 1843.

CINQUIÈME SÉANCE.

Mercredi 8 mars 1843.

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE GASPARIN.

OUVRAGES OFFERTS :

Monumens d'architecture du Bas-Rhin, par M. Sulpice Boissérée, correspondant historique à Munich ; in-folio de 22 pages et de 72 planches lithographiées. Munich et Stuttgart, 1842. « Il y a dix ans, écrit M. Boissérée à M. le ministre, que j'ai publié un ouvrage historique comprenant, en 72 planches in-folio, une série de monumens d'architecture du septième au treizième siècle, qui se trouvent sur les bords du Rhin inférieur, à partir de la Moselle. Depuis peu on m'a demandé une édition française de cet ouvrage, et, me trouvant assez heureux de pouvoir vous en offrir un exemplaire pour le Comité historique institué sous vos auspices, je m'empresse de vous l'envoyer par l'entremise de la légation française à Munich. Veuillez accueillir ce livre comme une marque de l'hommage que j'aime à rendre à vous et aux généreux efforts du Comité. » — Les lithographies qui composent ce bel ouvrage représentent le baptistère de Saint-Martin à Bonn, l'église collégiale de Sainte-Marie-du-Capitole à Cologne, l'église abbatiale de Saint-Martin à Cologne, l'église collégiale des Saints-Apôtres à Cologne, le baptistère de Saint-Georges à Cologne avec plusieurs fonts baptismaux, l'église abbatiale de Laach, le devant d'autel de l'église de Kombourg en Souabe, le cloître de l'église abbatiale de Saint-Pantaleon à Cologne, le cloître de l'église collégiale de Saint-Géréon

à Cologne, les anciennes maisons de Cologne, la porte de Cologne nommée Erenthor et le tombeau de l'archevêque Philippe de Heinsberg, l'église abbatiale d'Heisterbach, l'église paroissiale d'Altarnach, l'église collégiale de Saint-Quirin à Neuss, l'église paroissiale de Sinzig, l'église principale de Bonn, la salle du chapitre et le cloître de l'abbaye de Rommersdorf, le monastère d'Altenberg, l'église collégiale de Saint-Géréon à Cologne, l'église du couvent de Sion à Cologne, l'église collégiale de Saint-Cunibert à Cologne, un vitrail de l'abside de Saint-Cunibert à Cologne.

Mémoires de la Société Archéologique du midi de la France; tome V, 3^e livraison. Toulouse, janvier 1843. Cette livraison contient un rapport sur les nouvelles fouilles entreprises à Martres, une notice sur la cathédrale de Bayonne, un supplément à l'essai de catalogue de l'imprimerie à Toulouse depuis le quinzième jusqu'au dix-septième siècle. M. le marquis de Castellane, président de la Société, a donné la description d'un coffret en ivoire, que possède le Musée de Toulouse et qui est orné de bas-reliefs représentant des sujets de fabliaux. On y voit le *Lai d'Aristote* et d'autres histoires amoureuses. Deux feuilles lithographiées accompagnent cette description. Le plan des fouilles de Martres et celui de la cathédrale de Bayonne sont joints au rapport et à la notice.

Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie; tome V, enrichi de 9 planches lithographiées, in-8°. Amiens, 1842. Ce volume est envoyé par M. Garnier, secrétaire perpétuel de la Société.

Revue archéologique du département de la Manche, par M. l'abbé Jules Lalmand, 1^{re}, 2^e, 3^e, 4^e, 5^e et 6^e livraisons; in-4° avec planches représentant des plans, coupes, élévations et détails du château de Bricquebec, des bas-reliefs du seizième siècle, qu'on voit à Vaudreville et Ravenoville, près de Valognes, et à Vasteville, près de Cherbourg. M. Lalmand y a joint des notices qui doivent servir à la composition d'un tableau historique et descriptif du département de la Manche; il se propose d'envoyer la suite de ce travail au Comité.

Notes sur le chapitre et le château de Champigny-sur-Veude, par M. de Chergé. — *Rapport sur les travaux de la Société des Antiquaires de l'ouest pendant l'année académique 1839-1840*, par le même. M. de Chergé était alors secrétaire de cette Société.

Archéologie chrétienne, par M. l'abbé Bourassé, professeur d'archéologie au petit séminaire de Tours, seconde édition ; in-8° avec gravures sur bois. Tours, 1842. Ce livre, court, méthodique, élémentaire, a été composé dans l'intention de populariser de plus en plus les connaissances archéologiques. Ce but a été atteint, puisqu'en moins de deux ans il s'en est vendu plus de sept mille exemplaires.

Notice historique et archéologique sur la paroisse de Chavagnac-en-Paillers (Vendée), par M. A. de La Villegille ; in-8° avec deux feuilles lithographiées. Cette notice est présentée par M. Leprévost qui se charge de l'examiner.

Recherches sur le Domesday, le liber de Winton et le Bolden-Book, par MM. Léchaudé-d'Anisy et de Sainte-Marie ; tome I^{er}, in-4°. Caen, 1842.

Dissertation sur les ossemens de cheval, par M. l'abbé Santerre, chanoine honoraire de la cathédrale de Beauvais ; in-12. Amiens, 1842. Ce travail concerne les ossemens de cheval qu'on trouve ordinairement près des autels et des tombeaux gaulois.

Au nom de M. l'abbé Cahier, prêtre, M. Didron offre un fragment extrait d'une monographie de la cathédrale de Bourges, intitulé : *Sur quelques points de zoologie mystique dans les anciens vitraux peints* ; in-4°, avec deux planches lithographiées, Paris, 1842. Dans ce travail, M. Cahier donne l'explication du pélican et de sa pitié ; de l'aigle, qui excite ses petits à voler ; de l'oiseau blanc, nommé la calandre, qui guérit, en les assumant sur lui, les infirmités des malades ; de la licorne, qui se laisse prendre dans le sein d'une vierge. Ces explications sont extraites des naturalistes et des mystiques du moyen-âge. Les *bestiaires* sont mis à contribution pour arriver au vrai sens de ces représentations singulières sculptées et peintes si souvent dans les monumens chrétiens. Ainsi, tandis qu'en Angleterre M. Th. Wrigth publie le *Livre des Créatures* et le *Bestiaire* de Philippe de Thaun, en France M. l'abbé Cahier compulse les ouvrages du même genre, remonte plus haut encore, se rend à la source, et en tire tout ce qui peut expliquer les monumens figurés du moyen-âge.

OBJETS DIVERS.

M. le Ministre de l'intérieur accuse réception d'une note sur

l'ancienne église de Saint-Vincent de Mâcon. Cette note suffit pour faire classer cet édifice au nombre des monumens historiques; mais, pour donner suite à la demande de secours qu'elle contient, des plans et un devis des dépenses à exécuter sont indispensables. Demande en sera faite au préfet du département.

M. l'abbé Scott, curé d'Aire-sur-la-Lys (Pas-de-Calais), vicaire-général d'Arras, annonce que, « par suite des travaux qu'il vient de faire exécuter dans son église, en prenant pour base les documens renfermés dans le *Bulletin* du Comité historique, d'anciennes peintures ont été mises à nu sur toute la surface de l'abside; personne n'a pu encore donner une explication satisfaisante des emblèmes nombreux et variés qu'elles renferment, ni des trois ou quatre inscriptions gothiques que l'œil y découvre. Seulement, sur la travée du milieu qui forme le fond de ladite abside, on croit apercevoir les couleurs espagnoles, ce qui ne s'accorderait pas mal avec la longue domination de l'Espagne dans nos contrées. Ces couleurs sont entremêlées d'emblèmes de différentes grandeurs; au dessus du cordon en pierre richement sculpté, qui à cet endroit a été détruit et refait en mauvaise moulure de plâtre, on voit deux grandes figures largement drapées. Ces figures tiennent les deux extrémités d'une banderole sur laquelle est écrite une légende qu'on n'a pas encore pu déchiffrer, bien qu'elle ne soit pas trop altérée. Sur la travée qui est à droite de celle-ci, c'est-à-dire du côté de l'Évangile, on voit plusieurs clefs en sautoir, ce qui peut avoir rapport à la dénomination même de l'église dédiée sous le vocable de Saint-Pierre. Une inscription se voit au dessus du cordon bien conservé ici avec les sculptures qui sont peintes et qui représentent des animaux fantastiques se jouant dans des rinceaux. Une autre plus courte et en abréviation règne au dessus de la grande arcade de la galerie. Reste la travée gauche ou du côté de l'épître; celle-là est la plus mystérieuse. De grandes ancrs qui se croisent et sont couvertes à leur point de jonction par une sorte de camisole à manche, des chouettes et des limaçons, qui s'alternent sur les frises des ogives et des arcades, sont les seuls emblèmes qu'on ait pu reconnaître. La légende, quoiqu'assez bien conservée, n'a pu être déchiffrée. En m'imposant personnellement, ajoute M. le curé, des frais assez considérables pour découvrir ces anciennes peintures, que trahissaient par-ci par-là quelques faibles indices,

j'ai voulu, autant qu'il était en moi, entrer dans les vues du Comité des arts, qui a bien voulu interposer l'an dernier ses bons offices pour me faire obtenir du gouvernement un léger secours ; cet argent a servi à faire réparer des peintures historiques très intéressantes, qu'un voile de chaux avait recouvertes durant près de soixante ans. Mais il en est résulté que mon abside présente assez exactement l'état d'une large ruine, ce qui n'a rien de gracieux dans le chœur d'une église. Que faire dans l'état présent des choses ? Telle que j'ai l'honneur de vous la décrire, la peinture vaut-elle la peine d'être conservée ? S'il faut la conserver, quels sont les moyens de la rétablir dans un état convenable ? Je ferai observer au surplus qu'épuisé, ainsi que ma fabrique et mes paroissiens, par des dépenses qui, depuis deux ans, ne se montent pas à moins de cent mille francs, toutes au profit de notre église, il m'est impossible de m'imposer désormais aucun nouveau sacrifice. Veuillez donc me transmettre vos conseils éclairés qui me seront infiniment précieux. Ne serait-il point possible que l'État intervînt encore pour la restauration de nos peintures historiques ? On me dit que cette restauration (sous ce nom je n'entends qu'une simple réparation ou complément de débadigeonnage) coûterait au moins 1,000 francs. Si vous êtes d'avis que cela se puisse faire, j'ose me flatter de l'espoir que M. le préfet, archéologue distingué lui-même, apostillera ma demande de sa puissante recommandation. »

Le Comité s'intéresse à cette demande et prie M. le ministre de la renvoyer à son collègue de l'intérieur. M. le curé d'Aire mérite que le gouvernement lui vienne efficacement en aide dans des réparations qui ont été faites avec un grand soin et dans le meilleur esprit archéologique.

M. Sulpice Boisserée, correspondant étranger, écrit de Munich, sous la date du 10 février dernier : « J'ai vu avec la plus grande satisfaction, par le *Bulletin archéologique* de l'année passée, que le Comité continue ses travaux toujours avec le même zèle et avec un succès vraiment progressif. L'activité, qui se manifeste pour débadigeonner les anciennes fresques, pour restaurer les monumens dans leur caractère primitif, et pour découvrir des noms et notices d'anciens artistes, inspire beaucoup d'intérêt. J'ai lu avec plaisir que l'on a trouvé à Clermont-Ferrand un ancien dessin de la façade ouest de la cathédrale. Cette nouvelle m'a fait souvenir que,

dans mes notes de l'année 1823, je conserve encore un renseignement que feu M. Willemain, l'auteur des *Monumens français inédits*, m'a donné sur un ancien dessin sur parchemin, représentant un clocher. Ce dessin se trouva dans le temps entre les mains de M. Saint-Père, professeur d'architecture à l'Académie de Dijon. En 1824, j'écrivis à cet artiste pour lui demander des nouvelles plus détaillées sur ce dessin ; mais je n'ai point eu de réponse. Il serait bien intéressant de savoir ce que ce parchemin est devenu ; cela vaudrait la peine de faire faire des recherches en conséquence.

« Les discussions sur le style que l'on doit adopter pour la construction des églises nouvelles m'intéressent tout particulièrement, et j'espère que l'on finira par donner la préférence au style ogival. Mes études et mes expériences, faites pendant trente-cinq années, m'ont donné la conviction que ce style répond le mieux à l'idée de l'église, aux besoins du culte et au climat de l'Europe. Il n'exige pas plus de dépense que tout autre ; au contraire, si on l'emploie dans sa belle simplicité, il en coûte moins. Certes, en comparant les moyens qu'une construction solide demande dans les différens styles de l'art et l'effet que ceux-ci produisent, on trouvera qu'avec les mêmes moyens le style ogival produit un bien plus grand effet. C'est un résultat qui a déjà été reconnu par Christophe Wren, le célèbre architecte de Saint-Paul à Londres. Avec ce style, on emploie moins de matériaux, et pourtant les voûtes construites sur le triangle équilatéral, sont les plus solides de toutes, parce qu'elles exercent le moins de poussée. Il n'y a que la main d'œuvre et les vitraux qui coûtent cher. Cependant, si l'on n'adopte pas une grande richesse d'ornemens à l'extérieur, et que l'on se borne à des vitraux en grisaille accompagnés de peu de couleur, et dans lesquels la peinture proprement dite n'entre que comme secondaire, l'architecture en ogive cause beaucoup moins de dépenses que toute autre. Il y a des personnes qui croient que l'extrême richesse d'ornemens à l'extérieur est une condition indispensable de la beauté de cette architecture ; cela n'est le cas que pour les édifices de dimensions colossales, où il faut employer un grand nombre de moulures et d'ornemens pour couvrir les grandes masses et leur donner le caractère de la légèreté. Or, l'exemple de nos ancêtres, qui, pour avoir adopté des dimensions colossales,

n'ont pas pu achever la plupart de leurs cathédrales, devrait, je pense, nous empêcher de commettre la même erreur. Si donc on se modère sous ce rapport, et que dans les cas extraordinaires on n'accorde, pour la plus grande dimension, pas au delà de 350 pieds, on pourra bâtir des monumens qui, sans causer plus de dépenses que celles qu'on a l'habitude de faire, surpasseront de beaucoup, par l'harmonie de leurs proportions, et, si on le désire aussi, par la richesse et la magnificence de leur décoration, tout ce qui s'est fait depuis plusieurs siècles. Lorsque, de nos jours, on est parvenu à refaire de la peinture sur verre, on a levé le seul obstacle qui s'opposait à un nouveau développement de l'architecture à ogive. Pourvu que les artistes qui doivent l'amener s'approprient le style le plus pur, et se servent, pour décorer leurs édifices, de sculptures et de peintures conçues dans l'esprit grave et religieux des anciens temps, mais exécutées avec la perfection que nos connaissances et nos études des chefs-d'œuvre de l'art chrétien nous permettent d'y apporter, il n'est pas à douter que l'on n'obtienne des résultats tout aussi heureux que nouveaux. Par rapport au climat, c'est justement le nombre et la grandeur des fenêtres exigés par le style même qui rend cette architecture très convenable pour l'Europe, et de préférence pour les pays de l'ouest et du nord; car ces grandes ouvertures laissent entrer l'air et le soleil, de manière que l'humidité et le froid ne peuvent pas s'y fixer, comme dans les édifices à grosses murailles et à petites ouvertures.

• Parmi les monumens de l'Allemagne qui, presque tous, peuvent servir de modèle pour le style simple et pur de l'architecture à ogive, on doit recommander l'église de Notre-Dame, à Trèves, de 1227-43, publiée dans les *Baudenkmale von Trier*, par Schmidt, in-folio, l'église de Sainte-Elisabeth, à Marbourg en Hesse, de 1235, publiée isolément à Darmstadt, en in-folio, par Moller, correspondant du Comité; l'église abbatiale d'Altenberg, près de Cologne, de 1257, publiée isolément, in-folio, par Schimmel, à Munster en Westphalie; enfin l'église de Freybourg en Brisgau, de 1270, publiée isolément, in-folio, par Moller. — Je crois devoir appeler l'attention du Comité sur ces ouvrages, parce que, d'après le *Bulletin*, il me semble qu'ils ne sont pas assez connus. Quant aux essais que l'on a faits en Allemagne, pour construire des églises en ogive, il y a trois monumens à signaler : 1^o l'église

de Werder pour le culte des protestans, à Berlin, d'environ 200 pieds de longueur, avec deux clochers, par Schinkel ; 2^e l'église du faubourg de l'Au, ici, à Munich, d'environ 230 pieds de longueur, avec un clocher, par Ohlmüller. L'intérieur de cette église est orné de dix-neuf magnifiques vitraux, d'environ 50 pieds de hauteur, sur 10 pieds de largeur, que le roi a fait exécuter dans sa manufacture de porcelaine. Ces deux monumens sont construits pour la plupart en briques et en terre cuite ; seulement les embrasures et les ornemens du clocher de l'Au, percé à jour, sont exécutés en pierre de taille. Je signalerai enfin l'église de Saint-Apollinaire, sur le Rhin, près de Remagen, entre Cologne et Coblenz, de 100 pieds de longueur et au delà, avec quatre clochers, par Zwirner, architecte de la cathédrale de Cologne. Cet édifice, construit en pierre de taille, et exécuté d'une manière très soignée et riche, dans le style du treizième siècle, vient d'être terminé ; l'on va s'occuper d'en décorer l'intérieur avec des peintures à fresque.

« Ces notes ne seront peut-être pas neuves pour le Comité ; mais il voudra, j'espère, les reconnaître comme une preuve de l'intérêt que je prends à ses travaux. Je me permets d'exprimer un désir dans l'intérêt des antiquaires : c'est de voir le *Bulletin archéologique* accompagné, à la fin de l'année, d'un index. Le grand nombre et la diversité des matières que ce *Bulletin* contient rendent nécessaire un semblable moyen de faciliter les recherches. »

Cette lettre intéresse vivement le Comité, qui en ordonne l'insertion textuelle dans le *Bulletin archéologique* ; elle servira de complément à celles de MM. Pugin et de Lassaulx.

M. Didron fait observer que l'on proclame de tout côté la convenance du style à ogive dans la construction des églises modernes. Il semblerait résulter de ces communications diverses que le système ogival est plus solide, plus économique, plus religieux que le système du cintre et de la plate-bande. Quand des antiquaires, d'une part, et des architectes, de l'autre, se réunissent pour déclarer que le système ogival est préférable aux autres sous tous les rapports pour les nouvelles constructions religieuses, un pareil accord doit être pris en sérieuse considération.—Il faut espérer que l'ancien dessin sur parchemin dont parle le célèbre antiquaire allemand, et qui était à Dijon en 1823, ne sera pas perdu et se retrou-

vera facilement. Le Comité prie M. le ministre d'écrire à M. de Saint-Mémin, membre non résident, pour l'inviter à faire des recherches à cet égard. Le Comité doit signaler à MM. les correspondans les découvertes de ce genre, qui sont appelées à éclairer l'histoire de l'art au moyen âge. Les vingt-deux dessins originaux qui existent à Strasbourg, dans la maison de l'OEuvre; le portail occidental de Clermont-Ferrand; les dessins palimpsestes trouvés dans un manuscrit de Reims; les épures gravées sur les plates-formes de la cathédrale de Limoges; le magnifique projet d'un portail latéral du quinzième siècle, calqué en Espagne et rapporté par M. Tastu; les dessins du portail de la cathédrale de Cologne, retrouvés par M. Boisserée lui-même, tout cela donne à espérer qu'on fera d'autres découvertes. Il est bon que les antiquaires dirigent leurs recherches vers ce but. Quant aux noms d'artistes du moyen âge, que le Comité recueille avec le plus grand soin, M. Boisserée s'en est préoccupé depuis longtemps. Dans l'ouvrage même qu'il vient d'offrir au Comité, le savant allemand signale l'architecte ALBERON, qualifié de LAÏCUS, et qui acheva, en 1219, les travaux de l'église collégiale des Saints-Apôtres, à Cologne. Cet Alberon paraît à M. Boisserée être le même que WOLBERON, le maître des travaux de Saint-Quirin, à Neuss, nommé dans l'inscription suivante et qui se lit gravée dans la pierre, sur le mur méridional de l'église :

ANNO . ICARNĀ .
DNĪ . M^o. CC . VIII .
FMO . IPERII . AN
NO . OTTONIS . A
DOLFO . COLON ,

ÈPO . SOPHIA . A
BRĀ . MAGISTER .
WOLBERO . PO
SUIT . F^m V . LAP

IDĒ . FVNDAME
NTI . HVI . TEN
PLI . I . DIE . SCĪ . DI
ONISH . MĀR .

Le Comité remercie M. Boisserée des renseignemens curieux qu'il a envoyés, et le prie d'adresser les documens nouveaux qu'il aurait pu découvrir sur les artistes du moyen âge. Il est bon de recueillir tous les faits de ce genre, même à l'étranger; car ce qu'on faisait hors de la France, pendant le moyen âge, peut jeter un grand jour sur ce qu'on y faisait au dedans.

Le secrétaire donne connaissance d'une lettre écrite par M. le baron Ferdinand de Roisin, correspondant étranger, résident Bonn. Cette lettre est relative à divers points d'archéologie.

« J'étudie à fond les *Instructions* et le *Bulletin archéologique* du Comité. Je dépouille soigneusement ce dernier ; j'ai tapissé mes murs de dessins représentant les cathédrales françaises que je m'habitue à analyser, ce qui me classe la terminologie dans la mémoire. La lecture du *Bulletin* m'a énormément appris. Voici deux observations que j'aurais à soumettre :

« 1° *Question des charpentes*. La Hollande est une terre classique en ce genre, la presque totalité des églises étant couverte en charpente. J'ignore si les araignées en respectent le bois ; mais, ce que je sais, c'est que celle de la cathédrale d'Ypres (Flandre occidentale) jouit de ce privilège. Or, j'ai souvent demandé à des Ypernois comment on expliquait ce phénomène, et j'ai toujours obtenu cette réponse : « C'est qu'on a fait séjourner les poutres dans l'eau de mer. » Je donne cette explication pour ce qu'elle peut valoir.

« 2° *Plain-chant des églises*. M. Bottée de Toulmon dit : « qu'il faudrait que le plain-chant fût mis, comme en Allemagne, à la voix du peuple, afin que les fidèles reprissent le rôle, etc. » M. de Toulmon entend-il dire par là que le peuple allemand mêle sa voix à celle du chœur, lorsque ce dernier fait entendre le plain-chant ? Je puis certifier qu'aux bords du Rhin il n'en est rien. Dans les cathédrales, aux grandes messes comme aux vêpres, aussi long temps qu'on ne chante que du latin, le peuple se tait ; le peuple ne chante que lorsqu'on entonne un cantique allemand. Il en est de même dans les paroisses ordinaires. Dans les villages, il arrive que le peuple chante les *Litanies* ou le *Te Deum*. Le plain-chant est exécuté au ton du ténor ; il en résulte qu'on l'entonne communément trop haut et que, dans mainte église, clercs et curés finissent par rester au dessous du ton, toutes les fois que l'on arrive à des notes aiguës. Il en résulte encore, c'est le pire des inconvéniens, que le plain-chant est défiguré par des ornemens de mauvais goût ; il est dans la nature des ténors d'en semer partout. Dans les cathédrales, on maintiendrait sans doute la discipline ; mais, ailleurs, ce ne serait guère possible. Au *Dixit* et au *Confitebor*, le premier et le second chœurs passeront au ténor ; les mauvais ornemens se feront jour tôt ou tard, et envahiront, comme en Allemagne, jusqu'au *Dominus vobiscum*, surtout jusqu'aux *préfaces*. Si l'on se décide à chanter à l'unisson, je doute que l'ordonnance soit observée. Ce qu'il y a de certain, c'est que là où le

peuple chantera , il chantera toujours en partie. Celui qui est en état de faire entendre une pédale n'y manquera jamais ; le ténor se contente de la tierce. Si le champ des masses est introduit dans une église , on commencera peut-être à l'unisson , puis on prendra confiance , et tout au moins le trio s'organisera.

« Je n'ai fait que passer à Cologne, j'irai incessamment en visiter la cathédrale. Le Comité directeur publie une gazette hebdomadaire dont les articles archéologiques sont , m'a-t-on dit , de l'architecte Zwirner ; j'en ferai un résumé convenable qui servira de base à mon rapport. Il sera bon qu'on me signale les points sur lesquels on désirerait des éclaircissemens. Je suppose que parmi ces derniers figurera la question de savoir jusqu'à quel point les plans retrouvés justifient les restitutions de MM. les frères Boisserée. Quant à l'église bâtie par le comte de Furstenberg , à cinq lieues d'ici , j'irai l'étudier sous peu de jours , et , comme je suis en relation d'intimité avec le comte , j'obtiendrai sans nul doute copie des plans en tant que besoin. Cette église est construite dans le système ogival et produit un fort bel effet ; elle est située près de Rémagen , où se trouvait jadis un palais franc. Je vous envoie un dessin de ce palais ; l'artiste a supprimé la porte moderne et la maison qui est entre cette porte et le Rhin. Je ne vous garantis pas l'exactitude du dessin ; mon seul but est de savoir si le monument est connu. Le curé du lieu m'a dit avoir recueilli soigneusement les opinions que des étrangers avaient émises sur ces bas-reliefs ; pour l'iconographie , ce spécimen doit être intéressant. J'attends que le Comité me donne des ordres à cet égard , et les renseignemens ne feront pas faute. L'Eiffel , ancien pays ripuaire entre le Rhin , la contrée de Bonn à Coblentz , la Moselle de Coblentz à Trèves , la grande route de Trèves à Aix par Prûmes et retour sur Bonn , est un champ d'exploration où les archéologues ne sont pas encore venus ; les géologues n'y ont pas fait faute. Les ruines y abondent , et , quant aux vieux châteaux habités , il est à remarquer qu'ils se rencontrent plus fréquemment à distance du Rhin que sur ses bords. J'ai parcouru l'Eiffel il y a huit ans et visité vingt-et-une ruines ; plusieurs ont ce donjon rond , si piquant aux bords du Rhin ; il en est toutefois de carrés et à angles arrondis. Mais de tout ce que j'ai vu , ce qui m'a le plus intéressé , c'est l'abbaye de Steinfeld , de l'ordre des Prémontrés , qui ne fut supprimé qu'à la révolution. Les bâtimens n'occupent pas moins de

vingt arpens. Il me souvient de trois cours à cloîtres, d'une grande église à trois nefs et remplie de pierres tumulaires, parmi lesquelles de très anciennes tombes de religieuses qui précéderent les moines, et d'une salle de chapitre avec boiseries. Le tout est dans un parfait état de conservation. Les documens ne manquent pas sur Steinfeld; je pense donc en faire l'objet de recherches historiques et archéologiques. J'irai m'y installer quelques jours à Pâques, si la saison le permet; car Steinfeld est, en hiver, un petit Saint-Gothard. La commune compte seulement 30 âmes et se trouve à une lieue et demie de l'ancien *Marcomagum*, aujourd'hui Marmugen, sur la voie romaine de Trèves à Cologne; le fameux aqueduc passait à Steinfeld même. A Cerenenburg, route de Malmédy, il me souvient d'un retable très ancien. A Zulpich (Tolbiac), il y en a un autre qu'on doit avoir restauré aux frais du roi actuel, alors prince royal. Vers la Moselle, le château d'Els, que je ne connais encore qu'en gravure, est certainement un des plus curieux qui existent; l'ogive et le plein cintre s'y rencontrent. Je ne cite pas une foule de petites églises intéressantes, notamment celle d'Ues, où un pilier, occupant le centre d'une nef carrée, soutient à lui seul toute la voûte, en projetant en tous sens de grands cintres. L'église de Laucherzée est du roman de premier mérite; je sais que le chanoine Muller, de Trèves, en prépare la monographie. Non loin de là, je connais un Saint-Germain-l'Auxerrois, qui remonte, dit-on, à cinq siècles. A Cochem il y a un souvenir d'Albert-le-Grand: c'est une coupe, intérieurement garnie d'une feuille d'argent percée de petits trous, et sous laquelle est une couche de je ne sais quelle composition. Or voici la merveille: laissez-y séjourner du vin une demi-heure, le liquide devient un purgatif; laissez-le passer la nuit, il devient un émétique. Je me garderai d'entamer le chapitre du Hundsdrick et de la vallée de la Nuhe, ce qui nous entrainerait au-delà de la Moselle et peut-être jusqu'au mont Tonnerre. J'ai donné un aperçu du champ sur lequel je puis opérer; il ne s'agit plus que de me donner des instructions. Un zèle actif, une ferme volonté de bien faire, voilà ce que je puis offrir. »

Le Comité s'empresse d'accueillir ces renseignemens; il prie M. le baron de Roisin de continuer ses recherches sur les monumens qui peuvent intéresser la France et où se verrait la trace de

nos apôtres. L'existence d'une église dédiée, en Allemagne, à Saint-Germain d'Auxerre est un fait curieux. Des détails sur l'achèvement de la cathédrale de Cologne et sur la construction d'une église gothique par le comte de Furstenberg seraient utiles au Comité.

Relativement aux anciennes charpentes dans lesquelles on ne verrait pas d'araignées, M. Ch. Texier fait observer qu'en effet il n'a remarqué aucun de ces insectes dans la charpente de la cathédrale de Reims ; mais, aux diverses raisons qu'on a données pour expliquer ce phénomène, il faudrait ajouter que les grands combles de la cathédrale sont habités et parcourus sans cesse par des oiseaux qui dévorent et détruisent les araignées.

M. F. Grille, bibliothécaire à Angers, annonce qu'on vient de retrouver des fragmens qui ont appartenu aux tombeaux du roi René et des reines Isabelle et Jeanne, ses deux femmes. Ces tombeaux se voyaient, avant 1793, dans la cathédrale d'Angers. A la révolution ils furent enlevés de l'église, sur l'ordre de l'autorité municipale, par le marbrier Landau, qui, pour prix de son travail, en emporta les matériaux chez lui. Une partie du tombeau de René fut employée dans la réparation de l'ancienne abbaye Saint-Aubin, où fut établie la préfecture ; le sépulcre a servi à faire les cheminées, chambranles et consoles de l'hôtel Joubert, élevé rue de Flore. Le monument de René et d'Isabelle se composait d'une chapelle sculptée à compartimens et arcades en ogive. Les deux figures du roi et de la reine étaient couchées côte à côte ; elles avaient l'une et l'autre la couronne à fleurons, le tout en marbre blanc d'Italie. Le monument de Jeanne consistait en un bloc de marbre noir, sur lequel était étendue la statue de la reine, noire aussi, sauf à la tête et aux mains qui étaient de marbre blanc. Ces trois statues demeurèrent longtemps à la porte du marbrier, et debout contre le mur, sans que personne y prit garde. En 1808, Landau songea à les scier et débiter pour ses entreprises d'ornementation intérieure ; Landau mort, sa veuve abandonna le commerce de marbrerie. Cette femme déclare que son mari ne détruisit pas sans regret les statues du roi et des deux princesses ; mais l'amour de l'art était plus faible dans le marbrier que l'amour de l'argent. Sa femme, au contraire, par une secrète vénération pour ces figures et pour le tombeau devant lequel elle s'age-

nouillait pour prier, conserva les couronnes et quelques fragmens de la chapelle. Sachant que M. Planchenault, son voisin, conseiller municipal et président du tribunal de première instance, attachait de l'intérêt à ces débris, cette femme les lui a offerts. Le musée d'Angers s'organise en ce moment dans l'église de Toussaint, que le Comité a fait rendre à l'administration municipale ; on désirerait y placer ces fragmens, qui font regretter la perte de monumens aussi précieux.

Le Comité apprend avec satisfaction qu'il reste encore quelques débris, quoique peu importans, de ces curieuses sépultures. Il faut louer la ville d'Angers du prix qu'elle y attache en ce moment.

M. Tournal, secrétaire de la Commission archéologique de Narbonne, adresse un rapport sur les fouilles exécutées à Narbonne, par les soins de la Commission archéologique, pendant les mois de septembre et d'octobre 1842: A ce rapport sont joints les plans et coupes des appartemens et de divers objets qu'on a découverts. On a trouvé des caves romaines, et, dans l'une d'elles, un puits qui est également de construction romaine. Les objets découverts dans les fouilles consistent en lampes grossières de terre cuite, en amphores de forme diverse, en coupes de verre, en médailles du Bas-Empire; le pavé est formé par de petites briques disposées en arêtes de poisson. On croit que ces constructions remontent au III^e ou au IV^e siècle.

Les dessins aident beaucoup à l'intelligence de la description de ces fouilles, et le Comité prie MM. les correspondans de suivre l'exemple de M. Tournal.

M. Piérangéli, juge au tribunal de Grenoble, correspondant, adresse une notice sur des fragmens d'inscriptions romaines et sur d'autres monumens existant dans la cathédrale de Grenoble.

Cette notice est renvoyée à l'examen de M. Mérimée.

M. Goze, correspondant historique à Amiens, envoie les blasons des nobles qui ont comparu à l'assemblée générale tenue à Amiens, en 1567, pour la rédaction des coutumes du bailliage de cette ville. M. Goze a dessiné ces blasons, qui sont au nombre de cent-quatre, sur des documens précieux qu'un magistrat d'Amiens a mis à sa disposition. Avec ces ressources, il est possible de compléter l'armorial de la Picardie et de l'Artois. En regard des blasons est l'indication des faits historiques qui intéressent les famil-

les et celle des monumens où se trouvent encore les armoiries.

Le Comité fait classer dans ses archives ce travail de M. Goze ; il serait utile , pour l'histoire générale , et en particulier pour celle des monumens , qu'on fit sur toutes les provinces de France des recherches analogues à celles de M. Goze sur la Picardie.

Sur une observation du secrétaire , et à la demande du Comité , M. de Saulcy promet de rédiger un cahier d'Instructions sur la numismatique gauloise et française. Un pareil travail , comme le fait remarquer M. le comte Léon de Laborde , serait de la plus grande utilité pour provoquer les recherches , diriger les fouilles , apprécier les découvertes ; c'est un complément nécessaire aux autres Instructions publiées par le Comité. Des gravures seraient intercalées dans le texte et donneraient les principaux types monétaires.

Le secrétaire annonce qu'on vient de découvrir à Rome , sous la basilique de Saint-Marc , des catacombes qui ont servi de confession à l'antique basilique. Cette confession forme un souterrain d'une extrême importance pour l'histoire de l'art et des antiquités du christianisme. Les parois de ces catacombes sont enduites d'un stuc qui paraît n'avoir plus été en usage après le III^e siècle , et sur lequel sont peintes , à ce qu'on dit , les figures de saint Pierre , de saint Paul , de la Vierge et du Christ. Ce stuc est de la nature de celui qu'on retrouve à Pompéï et à Herculaneum ; il semble que ce pourrait être un point de départ pour dater les monumens des catacombes que la chronologie n'a pas suffisamment éclairés jusqu'à présent. C'est aux soins de Mgr Bartolini , chanoine de Saint-Marc et membre honoraire de l'Académie pontificale d'archéologie , qu'on doit cette découverte. On annonce que le pape a chargé le Père Marchi , célèbre antiquaire , de faire un travail spécial sur ces catacombes. Il paraît qu'on a trouvé également des sièges épiscopaux dans ce souterrain et des chambres étroites disposées comme pour entendre les confessions.

Sur la proposition de M. le baron Taylor , le Comité prie M. le ministre d'écrire à M. le directeur de l'Académie française à Rome , pour lui demander des renseignemens sur cette découverte qui semble très importante. M. le directeur pourrait peut-être charger les jeunes architectes français , pensionnaires de l'Académie de Rome , de mesurer et dessiner le souterrain qu'on vient de trouver. Un petit travail sur ces catacombes intéresserait vivement le

Comité; il ne déplairait assurément pas à nos jeunes compatriotes, qui auraient ainsi une occasion de faire diversion à leurs études sur l'architecture romaine.

M. le comte de Laborde appuie vivement la proposition de M. le baron Taylor. L'iconographie chrétienne est particulièrement intéressée dans la découverte du souterrain de Saint-Marc.

M. Delécluze promet d'apporter prochainement un document ancien sur les confessionnaux. Les vieux confessionnaux sont fort rares; il n'en existe peut-être pas qui, affectant la forme qu'on leur donne aujourd'hui, soient antérieurs au dix-septième siècle. Il faut au moins recueillir les textes où on les mentionne, s'il n'est pas possible de les retrouver en nature. La question relative à ce meuble, qui paraît d'invention assez moderne, est bien loin d'être résolue.

MONOGRAPHIES.

M. Ludovic Dassy, prêtre-missionnaire, correspondant, annonce qu'il s'occupe activement de rédiger la monographie de l'abbaye et de l'église Saint-Antoine (Isère). L'architecte du département s'est chargé de lever les plans qui doivent accompagner le texte; les proportions seront celles que recommandent les Instructions du Comité.

M. Teste d'Ouet, correspondant, adresse un travail détaillé sur l'église de Montereau-Faut-Yonne. Cette église a été défigurée par le badigeon. Le tympan d'une porte, sur lequel est sculpté le Jugement dernier, a disparu entièrement sous la chaux. Des anges, qui sonnent de la trompette pour réveiller les morts, ont été particulièrement maltraités; la chaux a bouché les trompettes qui ne pourraient plus rendre le moindre son. Une Vierge en marbre blanc a été peinte à l'huile, afin de donner au marbre le ton d'un mastic dont on s'est servi pour raccommorder des cassures. C'est dans cette église que Jean-Sans-Peur, assassiné sur le pont de Montereau, fut déposé pendant neuf mois avant d'être transféré à Dijon. On y conserve encore l'épée du redoutable duc de Bourgogne. Des écrivains disent que cette épée est suspendue à la voûte de l'édifice; d'autres assurent que cette arme est en bois et n'est qu'un simulacre assez puéril. M. d'Ouet a vu cette épée attachée

à l'un des piliers de droite, dans le chœur, et elle est réellement en acier ; c'est la même qui pendait au côté du duc Jean lorsqu'il périt. Mais, à la révolution, elle fut décrochée du pilier et jetée dans la-boutique d'un vitrier où elle se rouilla longtemps. Les églises étant restituées au culte, l'abbé Plé, curé de Montereau, rendit à l'église l'épée du duc Jean. Au préalable, il la fit restaurer. On la mit sur l'enclume : on lui refit une pointe aux dépens de la longueur, et on enleva la rouille aux dépens de l'épaisseur. Puis, ainsi diminuée et déformée, elle fut peinte à l'huile, couleur de bois, pour résister dans l'avenir aux attaques de la rouille. On a fait subir à l'épée de Jean-Sans-Peur le genre de restauration qu'on a infligé, de nos jours, à plusieurs monumens. On rogne un édifice en longueur et en largeur : on le pelle ou du moins on le gratte au vif ; puis on badigeonne ce qui reste, et l'on a un monument restauré, une église remise à neuf.

Le Comité demande que tous ces faits soient signalés dans le *Bulletin archéologique* pour que les auteurs de pareils actes prennent chacun la part du blâme qu'ils méritent et que le gouvernement avise à réparer le mal qui s'est commis.

M. l'abbé Pouillet, chef d'institution à Senlis, correspondant, envoie une notice descriptive sur la cathédrale de Senlis. Cette notice a été rédigée par M. Laffineur, professeur à l'institution de M. Pouillet. M. Laffineur donne une description détaillée pour l'extérieur, comme pour l'intérieur, de l'intéressante cathédrale de Senlis ; les sculptures y sont étudiées avec un soin tout particulier. L'auteur s'élève avec raison contre le badigeon dont la fabrique a sali récemment le chœur tout entier, contre une inscription ridicule gravée profondément dans le mur du portail, en lettres gigantesques, de forme pseudo-gothique, et qu'en a peintes en noir. Voici cette inscription, inscrite au fronton de l'église :

RÉPARATION DU CLOCHER EN 1834.

Il est déplorable qu'on ait suivi un pareil exemple dans la restauration exécutée à l'église abbatiale de Saint-Denis, et qu'on ait barriolé le vénérable monument d'inscriptions de toute espèce, creusées dans le portail occidental. Selon Cambry (*Description du département de l'Oise*), ajoute M. Laffineur, le tympan de la grande

porte du portail principal offrirait un roi de France se mettant sous la protection de saint Rieul, premier évêque de Senlis. Cette explication n'est nullement fondée. Il y a bien un roi, mais il est assis; il y a bien une seconde statue, mais c'est celle d'une femme et non d'un évêque. Le sujet représente simplement Jésus qui couronne sa mère. Cambry a donc fait d'une femme un homme et du Christ un roi de France. Ce n'est pas du temps de Cambry seulement qu'on a commis de ces singulières erreurs; de nos jours, sur un tympan qui décore la porte centrale du portail occidental de Saint-Denis, on a restauré une statue de la Vierge, et on lui a mis une tête d'homme à barbe longue et favoris épais.

M. l'abbé Chambon, curé de Souvigny (Allier), correspondant, adresse une notice sur la cathédrale de Moulins, avec des plans et une coupe. Cette notice comprend l'histoire, puis la description du monument. Une troisième partie est consacrée au devis des travaux qu'il faudrait exécuter dans cette cathédrale pour la réparer, l'isoler et l'achever. On ignore le nom des artistes qui ont travaillé aux peintures sur verre, aux sculptures et autres ornemens de cet édifice. On sait seulement, par des textes authentiques, que les travaux commencés en 1468, sous la direction de GUILLAUME FOISSIER, un des chanoines, se trouvaient sous la direction de maître MUSNIER en 1508. A cette dernière époque, le chapitre fit venir maître CLÉMENT MAUCLERC, chanoine de Bourbon, pour visiter les constructions. Peut-être ces chanoines furent-ils les seuls architectes et ordonnateurs du monument.

Ce travail important de M. Chambon est renvoyé à la commission de publication.

M. Chambon adresse en outre les procès-verbaux de la visite et des réparations faites, en 1840, aux sépultures des ducs du Bourbonnais dans l'église de Souvigny (Allier). Des notes historiques, relatives à ces sépultures ducales, accompagnent les procès-verbaux; ces notes ont été rédigées par M. Chambon, auquel est due la découverte des caveaux funéraires consacrés à la sépulture des ducs et duchesses du Bourbonnais.

M. Hippolyte Durand, architecte et correspondant, adresse une notice accompagnée de dessins sur l'église de Saint-Menoux (Allier). « Cette église, située à quelques lieues de Moulins, sur la route de Bourbon-l'Archambault, dépendait autrefois d'une abbaye de

femmes de l'ordre de Saint-Benoît. L'édifice appartient à quatre âges distincts. La partie la plus ancienne est le narthex, dont les colonnes trapues et sans base supportent des pleins cintres à petit appareil; les chapiteaux, dont l'astragale est denticulaire, sont très remarquables par les sculptures bizarres qui les décorent. On peut assigner au dixième siècle l'époque de cette intéressante construction. Le chœur et l'abside peuvent être cités comme un des plus beaux résultats de l'architecture romane dans le centre de la France, tant sous le rapport de leurs heureuses proportions d'ensemble que sous celui des détails et de l'ornementation. On peut leur attribuer pour date le commencement du douzième siècle. Les transepts et le clocher sont de la première moitié du treizième siècle. Il n'y a que trente ans environ que la flèche en pierre qui surmontait le clocher s'est écroulée; on l'a remplacée par un comble en charpente, couvert en ardoises et dont l'aspect dépare l'élégance de la base. Enfin la nef et les bas-côtés ont été en partie réédifiés au quinzième siècle; car on peut reconnaître que des constructions romanes existaient avant celles qu'on voit en ce moment, ainsi que l'attestent quelques traces qui subsistent encore, notamment les baies des bas-côtés de la première travée après le narthex, et les modillons à figures au dessus des mêmes baies et à l'extérieur. Avant la révolution, on voyait derrière le maître-autel le tombeau de saint Ménulphe; il était d'un beau style roman et avait la forme d'une chässe. Il en reste quelques fragmens dans cette église, ainsi que dans celle de Souvigny. Une pierre miraculeuse se voit encore près d'une des chapelles absidales; elle renferme quelques reliques de saint Ménulphe. La tradition dit qu'il suffit d'introduire la tête dans une ouverture pratiquée à cette pierre pour être guéri des maux de tête et même de la folie. Les parties suivantes de l'édifice sont le plus en souffrance en ce moment, et la restauration n'aurait pu en être différée sans compromettre l'existence du monument. La pile à gauche du chœur précédant l'abside; plusieurs assises en sont écrasées, et il en résulte un tassement qui a provoqué un déchirement dans la partie supérieure du mur circulaire de l'abside. La réfection de la partie inférieure de l'escalier en tour ronde, qui donne accès au clocher: ce travail, qui demandait à être fait en sous-œuvre, attendu que toute la partie supérieure est en bon état de conservation, est

terminé en ce moment. On a repris en sous-œuvre une des colonnes du narthex, qui n'avait pu résister à la surcharge résultant de l'addition d'un comble immense couvert en ardoises et qui a été placé au dessus de cette partie de l'édifice, afin sans doute de la faire régner avec le faîtage du grand comble. Cette disposition est d'autant plus fâcheuse qu'elle détruit la physionomie primitive du monument ; on a proposé de rétablir cette partie conformément au dessin numéroté 6 et 7. On propose encore, comme complément de réparation, la suppression de la sacristie actuelle qui occupe de la manière la plus fâcheuse une des chapelles du rond-point. Cette annexe obligée du monument pourrait facilement, à peu de frais, être établie à l'extérieur et sur un terrain clos qui appartient à la commune. Il serait encore à désirer qu'un autel en pierre et marbre établi entre les deux piles, en avant de l'abside, fût supprimé. Ce monument, qui est du style de la renaissance très avancée (Louis XIII), occupe toute la largeur du chœur ; il est élevé au dessus du sol naturel de l'église de douze degrés ; il cache et masque la partie la plus intéressante du monument, l'abside romane, et détruit enfin tout l'effet perspectif et architectural de ce curieux édifice. »

Le Comité remercie M. Durand de ces renseignements et des dessins qui les accompagnent ; il donne son approbation aux travaux de consolidation que le gouvernement a fait exécuter par cet architecte dans l'église de Saint-Menoux. Mais plusieurs membres font observer que l'autel en pierre et marbre, établi devant l'abside, doit être religieusement respecté. L'ameublement d'un édifice peut fort bien être postérieur de plusieurs siècles à cet édifice même. C'est un inconvénient que l'autel de Saint-Menoux masque l'abside du monument ; mais l'inconvénient serait plus grave à détruire une œuvre qui, pour dater de Louis XIII, n'est pas sans mérite, et ne pourrait être remplacée convenablement. Quand des nécessités irrésistibles ne s'y opposent pas, il faut laisser en place tout ce qu'on peut conserver. Un ameublement de diverses époques et des constructions de siècles différens donnent à un édifice une physionomie intéressante qu'il ne faut pas altérer. Le Comité rappelle, pour la blâmer de nouveau, la destruction d'un riche autel du seizième siècle, qu'on voyait, il y a quelques années, dans l'église de la Trinité à Vendôme, et qu'on a remplacé par un autel d'une

forme archaïque plus ou moins agréable. L'argent qu'on a employé pour démolir l'autel ancien et asseoir l'autel nouveau est une double perte; cette dépense aurait profité plus utilement à la réparation complète ou à l'ornementation du monument. Ainsi doit-on faire à Saint-Menoux, et appliquer à la consolidation de l'église les secours que le gouvernement accordera. Conserver le plus possible est un principe que le Comité juge nécessaire de reproduire chaque année dans son *Bulletin* (1).

M. Comoy, architecte de la ville et de l'arrondissement de Saint-Claude (Jura), adresse une notice sur l'église paroissiale de Saint-Lupicin, classée provisoirement parmi les monumens historiques. C'est la seule église de l'arrondissement de Saint-Claude qui remonte au onzième siècle; elle est de style roman et en forme de basilique à trois nefs, terminées chacune par une abside. A l'intérieur, les arcs en fer à cheval sont assez nombreux et caractérisent ce monument. On a badigeonné, ou plutôt on a enluminé cette église, en la couvrant de couleurs tranchantes qui lui ôtent toute sa gravité. Du reste on l'entretient dans un état satisfaisant, et elle ne demanderait que de faibles réparations.

Le Comité regrette d'avoir à signaler tant d'actes de vandalisme; il espère que l'enluminage finira, comme le badigeonnage dont il est une assez laide variété, par tomber dans le plus complet discredit.

M. Hubert, correspondant historique à Charleville, adresse un rapport sur l'église de Verpel (Ardennes). Ce rapport contient la description de l'église, son état actuel, les secours nécessaires pour la réparer, la nature des travaux à y exécuter. L'histoire du village de Verpel se confond avec celle de Grandpré dont il dépendait. L'église est très intéressante et très régulière; elle paraît dater du seizième siècle.

M. le comte d'Astier, correspondant historique à Montierender

(1) Voyez, relativement à l'autel de la Trinité de Vendôme, le *Bulletin archéologique*, vol. I, p. 54, et vol. II, p. 204. C'est M. Paul Durand, correspondant historique du Comité, qui a signalé la destruction de ce beau monument orné de sculptures et d'incrustations en marbre noir. Le Comité s'est associé à son correspondant pour blâmer cette opération, qu'on peut classer parmi les actes de vandalisme. (*Note du secrétaire du Comité.*)

(Haute-Marne), a découvert récemment un manuscrit renfermant l'histoire de l'abbaye de Montierender depuis sa fondation, en 664, jusqu'en 1792. Le manuscrit fut composé en 1681 par un religieux de l'abbaye, et conservé dans la bibliothèque du couvent, jusqu'en 1792. A cette époque, les religieux se dispersèrent ; mais leur prieur, dom Somellier, ne voulant pas abandonner le lieu où il s'était consacré à Dieu, loua une modeste demeure chez l'ancien jardinier du couvent ; c'est là qu'il est mort. Le manuscrit, qui était au nombre des objets de la modeste succession du prieur, fut vendu ou donné. M. le comte d'Astier l'a retrouvé parmi de vieux papiers dont on ignorait le prix, au moment où il allait être perdu pour toujours ; il en a fait prendre une copie textuelle qu'il envoie au Comité. Cet ouvrage, qui a soixante-trois pages in-folio, renferme des renseignemens curieux sur cette abbaye célèbre, l'une des plus anciennes de France. L'abbaye de Montierender fut fondée, à la fin du septième siècle, par saint Berchaire, qui avait déjà bâti l'abbaye d'Hautvillers, près Epernay, dont il fut le premier abbé.

M. l'abbé Fournier, curé de Saint-Nicolas de Nantes, correspondant, adresse une notice sur l'église abbatiale, aujourd'hui paroissiale, de Saint-Gildas-des-Bois (arrondissement de Savenay). Cette église est l'une des plus anciennes et des plus intéressantes de la Loire-Inférieure. Saint-Gildas-des-Bois ne doit pas être confondu avec Saint-Gildas-de-Ruys, où se retira Abailard, et qui est situé à l'extrémité du Morbihan. C'est seulement une fondation monastique à peu près contemporaine, du onzième siècle, et qui a appartenu à la même branche de l'ordre de saint Benoît. L'église de Saint-Gildas-des-Bois est du treizième siècle ; l'inscription ANNO DOMINI MILLESIMO QUINGENTESIMO TRIGESIMO TERTIO, gravée en creux sur le granit, au-dessus du portail, indique simplement l'époque où des réparations furent faites à la façade. Pas de tours au portail. Le clocher unique s'élève à l'intersection de la croix ; formé extérieurement de trois dômes superposés, il s'élançait autrefois, avec sa flèche aiguë, à plus de cinquante mètres. La foudre a détruit, au commencement de ce siècle, la flèche et le dernier dôme. Toutes les colonnes de l'église sont en granit et décorées de chapiteaux à figures bizarres. Le lait de chaux a compromis plusieurs de ces ornemens. L'abside est circulaire à l'extérieur, pentagone au dedans. Les stalles du chœur, au nombre de trente-

six, sont du dix-huitième siècle, en bois de chêne et d'un travail remarquable. Les miséricordes représentent des anges, des emblèmes, des insignes, des armoiries ; le tout est exécuté et fouillé avec un grand soin. Une guirlande de fleurs et de fruits reliait les panneaux qui surmontent les stalles ; on a enlevé cette guirlande pour l'adapter à la chaire. La porte qui ferme la clôture du chœur, vers le milieu de la grande nef, est en fer battu, d'un travail exquis ; elle représente des fleurs largement épanouies, des bouquets, des feuilles d'acanthé, des ornemens variés. C'est le plus beau morceau de ce genre qui existe dans tout le département ; on ne peut le comparer qu'à la monture de fer qui garde le puits du château de Nantes. L'église est remarquable par sa masse et ses proportions ; mais la pauvre commune à laquelle elle sert de paroisse ne peut suffire à son entretien. De continuels sacrifices sont absorbés par quelques unes des plus urgentes réparations. La partie septentrionale de l'édifice est en fort mauvais état. Quelques fenêtres et des pans entiers de murs menacent ruine. Le sanctuaire est endommagé. Les murs ne sont pas joints partout à la toiture ; la corniche extérieure a presque entièrement disparu, et les pluies y font de perpétuels ravages.

Le Comité remercie M. l'abbé Fournier de ces utiles renseignements ; il prie M. le ministre de renvoyer à son collègue de l'intérieur la notice sur Saint-Gildas, en appelant spécialement l'intérêt sur un édifice important et qui réclame des réparations urgentes.

M. Nouveau envoie de Laboutrige (Vienne) une notice sur l'église de Saint-Paixant (arrondissement de Montmorillon). Cette église, qui appartenait à un ancien prieuré et qui est aujourd'hui une espèce de succursale de l'Isle-Jourdain, paraît dater du onzième siècle ; quoique l'objet d'une vénération particulière de la part des populations voisines, elle est abandonnée et l'on n'y célèbre les offices qu'aux grandes solennités. Il conviendrait de rendre tout à fait au culte un monument qui n'est pas sans valeur archéologique, et qui se recommande autant par les souvenirs historiques que par la piété des fidèles. Une faible somme suffirait pour approprier cette église ; les principaux dégâts, commis au seizième siècle par les protestans, pourraient se réparer facilement. — En 1562, on a rédigé un procès-verbal des dévastations commises par les religionnaires dans l'église Notre-Dame de Montmorillon.

Le Comité prie M. Nouveau de lui envoyer une copie de ce procès-verbal, analogue à celui qui est si curieux, qui concerne la cathédrale de Poitiers, et que M. Rédet a fait connaître. Il peut y avoir des faits intéressans pour l'histoire de l'art dans la pièce rédigée à Montmorillon. Le Comité prie M. le ministre de l'instruction publique de renvoyer à son collègue de la justice et des cultes la lettre de M. Nouveau ; il sera peut-être possible de rendre au culte l'église du prieuré de Saint-Paixant. Ce serait l'unique moyen d'empêcher la ruine totale de cet édifice.

M. de Portalon, correspondant historique à Beziers, adresse une notice, accompagnée de trois feuilles de dessins, sur l'église Saint-Aphrodise de Beziers. Saint Aphrodise, apôtre venu de l'Egypte, fut le premier évêque de Beziers, où il est l'objet d'une grande vénération. Aphrodise, selon la légende, aurait reçu en Egypte Jésus, Marie et Joseph, lorsqu'ils fuyaient devant Hérode. Jusqu'à la révolution de 1793, nulle fête publique ne se célébrait à Beziers sans l'exhibition solennelle d'une grande machine en bois, revêtue d'une toile peinte aux armes de la ville. Ce mannequin, sous la forme d'un chameau, recélait dans ses flancs des hommes qui le faisaient mouvoir et, par intervalles, imprimaient à son long cou et à sa mâchoire des mouvemens saccadés. Il était accompagné d'un guide nommé PAPARI, lequel, dans un costume obligé, dirigeait sa marche triomphale au milieu du cortège de la maison consulaire, des corporations, etc. C'était un souvenir du chameau que montait Aphrodise, à ce qu'on dit, lors de son arrivée dans Beziers. Le chameau jouissait d'un fief dont le revenu était affecté à la charité publique ; ce fief fut confisqué à la révolution, et la machine innocente portée sur le livre des émigrés. Mis en pièces alors, le mannequin fut rétabli en 1814 avec la fête populaire de CARITACHS. Aux grands applaudissemens de la foule, le chameau devint un des principaux acteurs de toutes les fêtes publiques jusqu'en 1830, où il périt dans les flammes et disparut avec la vieille fête de Caritachs. Aphrodise fut décapité à Beziers par ordre du proconsul romain, dans le cirque de Beziers même. L'église bâtie en l'honneur du martyr fut d'abord cathédrale, puis abbatiale, puis collégiale. Le monument date de diverses époques. L'abside, qui peut remonter à la fin du treizième siècle, est à l'ouest-sud-ouest, et non à l'orient. Un sarcophage antique, et servant

aujourd'hui de cuve baptismale, en marbre blanc nuancé de gris, porte une de ces chasses au lion, comme on en voit sur des sarcophages romains déposés au Louvre, et sur le tombeau de Jovin, à Reims. Ce sarcophage a servi de sépulture à saint Aphrodise ; des taches rougeâtres que l'on remarque sur le marbre seraient, d'après la tradition, des traces du sang que répandit le martyr. Deux pierres tumulaires, dont M. Portalon envoie le dessin avec celui du sarcophage, gravées d'inscriptions et de figures, couvraient les restes de deux abbés de Saint-Aphrodise. Des fragmens fort anciens de bas-reliefs représentent des apôtres, des scènes de la Genèse, le monogramme du Christ. Le cloître, adossé au mur nord-est de l'église, a été démoli ; on en a employé les matériaux à construire des maisons particulières, qui enveloppent et cachent la vénérable église. Une élévation latérale est jointe à la notice ; elle donne une vue générale de l'édifice. M. de Portalon ajoute : « Conformément aux vœux du Comité, je me suis livré à des recherches dans les archives de l'hôtel-de-ville de Beziers pour découvrir le nom de quelques architectes, peintres ou sculpteurs du moyen âge ; mais, jusqu'à ce jour, mes investigations sont restées sans résultat. Si je suis plus heureux à l'avenir, je m'empresserai de faire connaître au Comité le fruit de mes recherches. »

Le Comité remercie M. de Portalon de ces renseignemens pleins d'intérêt ; il regrette qu'on n'ait rien trouvé encore sur les artistes auxquels on doit les monumens de Beziers, de Narbonne et de toutes les localités environnantes. Les recherches de ce genre ont été fort abondantes en résultats dans le nord, le centre et l'est de la France ; l'ouest a peu produit, et le midi n'a presque rien donné. Sans les découvertes de M. l'abbé Texier, pour le Limousin, on ne saurait presque rien sur les artistes des provinces méridionales. Le Comité fait un appel nouveau à MM. les correspondans qui habitent le Lyonnais, le Dauphiné, la Provence, le Languedoc, la Gascogne, la Guyenne, la Saintonge, l'Auvergne. Il faut espérer que les commissions archéologiques, récemment établies en Bretagne, exhumeront des faits intéressans pour l'histoire des artistes dans cette vaste province.

M. Léonce de Lamothe, membre de la Commission des monumens historiques de la Gironde, adresse une notice et des dessins sur l'église de Saint-Denis-de-Pile (arrondissement de Libourne).

La petite église de Saint-Denis-de-Pile date de l'époque romane, du douzième siècle ; elle est en croix grecque et rappelle le plan de Saint-Front de Périgueux. Mais elle n'est pas voûtée en coupoles, ainsi qu'on l'avait supposé. Un clocher carré est au centre de l'église, à l'intersection des nefs. Cette église est appareillée avec le plus grand soin.

M. Alexandre du Mège, correspondant historique à Toulouse, adresse un rapport sur l'église de Montsaunès, bâtie, selon la tradition, par les Templiers. Après la destruction de l'ordre, les Templiers furent remplacés à Montsaunès par les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Les restes d'une tour font connaître le système de construction qui formait la demeure des chevaliers. L'église est en briques et analogue à l'église du Taur. Le portail est du douzième siècle ; la porte est en cintre et décorée, à l'archivolte, de cinquante têtes d'hommes, de femmes, de démons, d'animaux fantastiques. On ne saurait y voir l'expression des doctrines mystérieuses attribuées aux Templiers, car partout de pareilles formes se retrouvent dans des monumens qui n'ont jamais appartenu à cet ordre. Au-dessus du grand arc se voit le monogramme du Christ formé d'un *chi* (χ), d'un *rho* (ρ) et d'un *sigma* (σ) ; il est porté par deux anges. Dans les vallées des Pyrénées, où l'on a gardé partout le souvenir des Templiers, on dit que les églises où ce monogramme est figuré ont été bâties par l'ordre du Temple ; mais on le retrouve dans une foule de monumens dont l'origine est connue et qui n'ont jamais appartenu aux Templiers. On le voit à Hautvillar, dans une chapelle bâtie par le pape Clément V, qui a prononcé la destruction de l'ordre du Temple. Les chapiteaux du portail de Montsaunès sont chargés de bas-reliefs qui représentent la résurrection de Lazare, le martyre de saint Pierre et de saint Paul, la lapidation de saint Etienne, sujets qui n'ont aucun rapport avec les signes indécens ou énigmatiques que M. de Hammer attribue aux Templiers et qu'il dit avoir vus dans des églises bâties par les religieux de cet ordre. Par une porte latérale, on pénétrait du château des Templiers dans l'église ; cette porte est décorée de quatre colonnes en marbre dont les chapiteaux, admirablement conservés, représentent l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, l'Annonce aux bergers, l'Adoration des mages et le Baptême de Jésus. Ce portail, placé de telle manière

qu'on ne le voit plus, est exposé aux outrages des élèves de l'école primaire auxquels on oublie d'apprendre à respecter les monumens. A l'intérieur de l'église, sur les voûtes, on voit des peintures anciennes. L'abside est surchargée d'ornemens grossiers ; le plâtre recouvre, dans cette portion de l'édifice, une ornementation délicate, des colonnes et des chapiteaux. Deux vitraux existent encore. Cet édifice mérite d'être classé parmi les monumens historiques ; il réunit toutes les conditions d'ancienneté, de souvenirs, de forme, d'ornementation qui peuvent lui faire obtenir ce titre. Il a besoin d'être promptement consolidé, et huit mille francs seraient nécessaires pour le conserver.

M. Porte, correspondant historique à Aix, adresse une description de la tour de Saint-Martin-de-Bromes (Basses-Alpes). Cette tour, de forme carrée, divisée en quatre étages, couronnée de mâchicoulis, est haute de 24 mètres 23 cent., et large sur chaque face de 6 mètres 36 cent. A la base, les murs ont 1 mètre 60 cent. d'épaisseur. L'intérieur a été entièrement dénaturé. Ce monument paraît avoir été une tour d'observation et de défense. Un souterrain, qui a vingt mètres de long, sur sept de haut et trois de large, semble partir du côté méridional de la tour. Cette tour est isolée ; on en attribue la construction aux Templiers qui, selon les traditions populaires de la Provence, auraient bâti presque tous les anciens monumens de ce pays. La reine Jeanne, comtesse de Provence, aurait élevé les autres. Cette tour était menacée d'une chute prochaine, à cause des excavations continuelles qu'on pratiquait sous le rocher où elle est assise. M. Puget, maire de Saint-Martin-de-Bromes, a acquis l'édifice et a fait remplir les excavations au moyen de bonnes bâtisses au mortier. Aujourd'hui, la solidité de ce monument est assurée ; il serait à désirer que l'exemple de M. Puget trouvât des imitateurs.

Mademoiselle Caroline Berthaut envoie de Londres une notice historique et descriptive sur la cathédrale de Chester. Cette cathédrale, abbatiale avant Henri VIII, conserve quelques traces d'architecture normande, surtout dans le croisillon septentrional ; le chœur est de 1208, et le reste ne date que du seizième siècle. Le portail occidental est d'une grande richesse d'ornementation. Les bâtimens de l'ancien monastère subsistent encore et méritent d'être remarqués. Le cloître, qui est au nord de la cathédrale, et

le réfectoire sont particulièrement intéressans ; ils datent du quinzième siècle.

Le Comité remercie MM. les correspondans de lui avoir adressé des travaux aussi nombreux et aussi détaillés ; il fait remarquer avec plaisir que plusieurs de ces notices sont accompagnées de dessins qui, servant de complément au texte, lui donnent une grande importance. Les dessins sont de la plus grande utilité, et l'on recommande d'en accompagner les descriptions toutes les fois que ce sera possible. Quelques unes de ces notices sont renvoyées à la commission de publication ; toutes seront classées dans les archives du Comité.

SIXIÈME SÉANCE.

Mercredi 22 mars 1845.

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE GASPARIK.

OUVRAGES OFFERTS.

M. Thomas Wright, correspondant de l'Institut et du Comité, envoie de Londres cinq feuilles lithographiées représentant des fonts baptismaux du douzième et du quinzième siècle. Quatre feuilles donnent l'élévation et les détails des fonts richement sculptés de Little-Walsingham à Norfolk. Le monastère de cette ville était fameux et l'on s'y rendait autrefois en pèlerinage. Les fonts, qui proviennent de cette abbaye et qui datent du quinzième siècle, sont un des plus beaux monumens que l'Angleterre possède en ce genre ; ils ont 1 mètre 35 centimètres de haut, et l'on y arrive par des marches taillées dans le soubassement même. Ce soubassement est décoré de trèfles et de rosaces. Le piédestal, orné d'une riche arcature, est occupé par les quatre grands prophètes et les quatre évangélistes que huit anges accompagnent et paraissent inspirer. La cuve, plus riche encore et de forme octogonale, est décorée sur chaque face d'une arcade en accolade fleurie. Dans chaque arcade se voit un sujet de la vie de Marie et du Christ ; on y reconnaît la Présentation au temple et le Mariage de la Vierge, la Circoncision, la Flagellation, le Crucifiement et la Sépulture de Jésus. Une feuille contient l'élévation et les détails des fonts qu'on voit dans l'église de Castle-Froome, dans le comté d'Hereford. Ces fonts, que M. Wright attribue au douzième siècle, pourraient même être plus anciens. La cuve figure un panier évasé, tressé en sparterie et couvert d'entrelacs ; elle pose sur le dos d'individus accroupis et malheureusement très frustes. Cette sculpture est d'un caractère énergique. En frise et sous l'évasement du panier, on voit sculptés le Baptême de Jésus et les attributs ailés des quatre évangélistes. Deux colombes semblent en outre

jouer sur des branchages entrelacés. Au Baptême, le fils de Dieu est plongé dans l'eau jusqu'à la ceinture, et quatre poissons nagent vers lui comme vers un centre qui les attire. La main du Père sort des nuages et bénit Jésus à la façon latine; le Saint-Esprit, sous forme de colombe, abaisse sa tête sur celle du divin baptisé. — Ces dessins font partie d'un livre remarquable sur les fonts baptismaux, ouvrage non encore terminé et qu'exécute M. G. R. Lewis, habile artiste anglais, fort connu par les illustrations de la « Bibliographical Tour, » du docteur Dibbin, et par d'autres publications. Il serait à désirer qu'on entreprit en France des travaux semblables sur chaque série d'objets fixes ou meubles qui décorent les monumens historiques. Le Comité recommande à MM. les correspondans de lui signaler avec soin les fonts baptismaux, les chaires et bancs-d'œuvre, les confessionnaux anciens, les jubés et pupîtres, les stalles, les autels et tabernacles d'un âge reculé qui seraient à leur connaissance; il les prie de lui en envoyer le dessin toutes les fois qu'ils le pourront. Un ouvrage auquel le Comité a déjà songé à plusieurs reprises, et qui contiendrait le dessin de ces divers objets, serait d'une utilité incontestable; on en éprouve partout la nécessité la plus urgente.

Numismatique de la Gaule Narbonnaise, par M. de la Saussaye, correspondant de l'Institut et membre du Comité. In-4° de 204 pag. et de 23 planches. Blois et Paris, 1842. Cet ouvrage a été couronné par l'Institut.

Monumens anciens et modernes, 27^e livraison, 2^e série. Cette livraison contient l'amphithéâtre de Nîmes, dessins et notices, par M. Albert Lenoir, membre du Comité.

L'Investigateur, journal de l'Institut historique, 10^e année, livraison de février 1843.

Notice historique et descriptive sur l'église métropolitaine de Sainte-Cécile d'Albi, par M. H. C. In-8°, Toulouse, 1841.

M. l'abbé Jules Corblet envoie les trois publications suivantes : 1^o *Description historique de l'église et de la chapelle de Saint-Germer de Flay*; 2^o *Notice sur le prétendu temple romain de Saint-Georges-lez-Roye*; 3^o *Mémoire liturgique sur les ciboires du moyen âge*. — Ce dernier ouvrage de M. Corblet fait sentir aux antiquaires la nécessité d'étudier sous le point de vue de l'histoire et de l'art l'usage et la forme des vases sacrés.

CONSERVATION ET DÉCOUVERTE DES MONUMENS.

M. le ministre de l'intérieur, auquel avait été renvoyée une lettre de M. Ch. Langlois, relative à l'établissement d'un musée archéologique dans la ville de Rennes, annonce qu'il ne peut, quant à présent, accorder une subvention pour aider à fonder ce musée. Les fonds du crédit des monumens historiques sont absorbés par des restaurations en voie d'exécution, et les fonds accordés à un très petit nombre de musées reçoivent des destinations spéciales, telles que fouilles sur un point déterminé ou acquisitions et transports d'objets antiques dont le mérite est constaté. Si la Société archéologique de Rennes veut ainsi préciser ses demandes, il sera peut-être possible, l'année prochaine, de l'aider dans son utile entreprise.

M. le ministre de l'intérieur renvoie diverses lettres qui lui avaient été adressées ; il a été donné suite aux réclamations que ces lettres contiennent. — Une lettre a été écrite au préfet de la Haute-Garonne pour la conservation de l'église de Saint-François-de-Paule, à Toulouse. — Depuis 1837, aucune allocation n'a été accordée à l'église peu importante de Saint-Lupicin (Jura). — L'église de Chemillé (Maine-et-Loire) est classée parmi les monumens historiques. — La tour de Saint-Aubin, à Angers, sera classée ; une lettre a été écrite au préfet de Maine-et-Loire. — Une allocation de 1,500 francs a été accordée à l'église de Saint-Martin-aux-Bois (Oise), et suffit aux plus urgens travaux de consolidation. — Une lettre a été écrite au préfet de Seine-et-Marne relativement à l'église Saint-Aspais de Melun. — Une lettre a été écrite au préfet de Seine-et-Marne et au bureau des prisons, pour la conservation du cloître Saint-Sauveur de Melun. — Une lettre de rappel a été écrite au préfet de Seine-et-Marne relativement à Notre-Dame de Melun ; cette église est classée, et un projet de consolidation a été redemandé.

Le Comité remercie M. le ministre de l'intérieur d'avoir pris en considération les observations qui lui ont été transmises.

M. l'abbé Bourcelot, curé de Saint-Urbain de Troyes, correspondant, écrit : « J'ai l'honneur de vous faire part de la découverte d'une pierre qui était autrefois le baptistère de l'église de Saint-Jacques de Troyes, église détruite pendant la révolution de 93.

Cette pierre, perdue depuis cette époque, servait de margelle de puits chez un boulanger. Cet indigne usage l'endommagea beaucoup ; il usa la pierre et enleva le fini de l'ouvrage. Ajoutez à cela que quelques coups de ciseau ont été donnés sur des linéaments et sur plusieurs têtes de statuettes. Néanmoins elle ne laisse pas d'offrir un grand intérêt, et mon dessein est de la rendre à sa première destination. Comme en ce moment je m'occupe d'élever dans l'église Saint-Urbain un autel des fonts en harmonie avec le reste de l'édifice, cette pierre me servira de baptistère. J'ai tâché de tracer quelques traits qui puissent vous en donner une idée (1). Cette pierre ronde à l'intérieur est octogone à l'extérieur. Sept panneaux seulement sont décorés de statuettes et de moulures ; le panneau opposé à celui où est représenté le Baptême n'a point été travaillé, parce que c'était le côté accolé au mur. L'ornementation de cette pierre, partout la même, est simple, mais elle flatte agréablement la vue. Chaque angle est orné d'une colonnette surmontée d'une petite fleur. Tous les panneaux sont partagés par deux arcs en accolade, dont les trois moulures superposées sont ornées de feuilles de choux ; un bouquet élané termine en haut chacune des deux accolades, tandis que la réunion de leurs extrémités au milieu du panneau finit par un pendentif. Au-dessus de l'accolade se dessinent quatre petites ogives trilobées ; trois moulures superposées forment le bord de la pierre. Les statuettes, qui sont dessinées en bas-relief sur chaque partie de cette pierre, sont à peu près moitié en saillie. Les proportions n'ont pas été exactement gardées ; les corps sont trop gros pour la longueur, et les visages sont aussi outre mesure. Il est à remarquer que tous les personnages ont une forte barbe. A partir de droite, les quatre premiers côtés contiennent chacun deux personnages portant des insignes. Il m'a semblé reconnaître parmi eux saint Jean avec son calice ; saint Thomas avec une équerre, à ses pieds et à genoux un jeune chevalier dans la position d'un donateur ; saint Pierre avec le livre des Évangiles et les clefs ; saint Paul tenant une épée d'une main et de l'autre le livre

(1) Un dessin est joint à la notice. Cette cuve baptismale a soixante centimètres de hauteur et quatre-vingt-dix de diamètre ; c'est le propriétaire, M. Vincent Cornet, négociant de Troyes, qui a fait généreusement don à Saint-Urbain de ce monument intéressant.

où est contenue la loi qu'il prêche ; saint André avec sa croix. Le reste est méconnaissable. Les trois autres côtés sont plus faciles à désigner. Dans l'un est représentée la cérémonie du Baptême ; un homme en habits sacerdotaux verse l'eau mystérieuse sur la tête de Jésus-Christ, qui est debout au milieu des eaux du Jourdain et dont le corps est entièrement nu ; à côté du divin baptisé est un ange. Le panneau voisin de ce dernier figure le couronnement de Marie. Jésus, la couronne en tête, pose une couronne sur la tête de la Vierge, qui se courbe pour recevoir l'insigne royal ; tous deux sont assis. Enfin, le dernier panneau contient deux personnages ; l'un est saint Christophe, portant l'enfant Jésus et traversant l'eau avec un grand bâton.

« Reste à savoir de quelle époque est ce petit monument. A l'aide des principes que donne la science archéologique, je ne crois pas que la date en soit bien reculée ; cet arc en accolade, l'absence totale de chapiteaux sur toutes les colonnettes, ces feuilles de chou recourbées sont autant de caractères qui désignent clairement le quinzième siècle. Néanmoins ce genre d'ornementation, loin d'être en disparate avec le magnifique monument où il doit être placé, a quelque harmonie avec les formes du beau gothique de l'église de Saint-Urbain. J'aime à voir que ces petites flèches, qui terminent les clochetons et les pyramides de l'église, se trouvent imitées dans notre pierre baptismale. Ce qui termine les colonnettes des angles, la jonction des deux lignes de l'accolade et les petites fleurs épanouies sont pour ainsi dire copiées sur Saint-Urbain ; d'ailleurs les petites ogives trilobées sont la reproduction fidèle de l'ornementation qui se fait remarquer dans les fenêtres et les arcades de notre église. Au reste, si j'ai tracé en tête de la notice un dessin de cette pierre, c'est pour que vous en puissiez juger vous-même.

« Voilà, monsieur le ministre, l'objet sur lequel j'ai attiré votre attention bienveillante. Soyez assuré que mon désir est de découvrir partout ce qui nous reste des siècles de la foi de nos pères et de l'honorer autant qu'il est en mon pouvoir, comme aussi mon plaisir sera de vous le signaler dans toutes les occasions, pour répondre au vif empressement que met le gouvernement à la restauration et conservation des vénérables reliques de l'antiquité. »

M. l'abbé Bourcelot voudrait rendre ce monument à sa destina-

tion primitive. La paroisse de Saint-Urbain, peu nombreuse et fort pauvre, ne peut subvenir aux dépenses qu'entraîneront des travaux nécessaires pour placer convenablement dans l'église cette cuve baptismale. M. Bourcelot réclame donc le concours du gouvernement dans cette circonstance ; une somme de 1,800 francs couvrirait la plus grande partie des frais. M. Bourcelot annonce en outre qu'on répare avec ardeur et intelligence les vitraux de Saint-Urbain. Le vœu de toute la ville de Troyes est de voir l'achèvement de cette charmante église ; le conseil municipal fait des dépenses considérables pour dégager entièrement l'édifice.

Le Comité félicite M. Bourcelot du zèle qu'il apporte à l'entretien et à la réparation de Saint-Urbain ; il prie M. le ministre de l'instruction publique de renvoyer à son collègue de l'intérieur la demande de secours relative aux fonts qu'on voudrait replacer dans l'église. Le gouvernement doit se féliciter de pouvoir encourager des intentions aussi louables.

M. Léon Aubineau, archiviste d'Indre-et-Loire, adresse les détails suivans sur l'état des monumens religieux de la ville de Troyes ; M. Aubineau vient de quitter Troyes, où il a rempli l'emploi d'archiviste du département. « Les deux plus importantes églises de Troyes, la cathédrale et Saint-Urbain, sont l'objet de toute la sollicitude de l'administration qui a entrepris de les isoler entièrement. On peut, je crois, applaudir à cette mesure, bien que pour son exécution il faille sacrifier de jolies maisons du quinzième siècle, anciennes habitations des chanoines et qui sont groupées sur tout le côté nord de la cathédrale. Mais il ne faudrait pas que cette mesure, salutaire sans doute, tournât, par le peu de soin qu'on y apporte, au détriment des deux monumens qu'on veut conserver. L'expropriation et, par suite, les démolitions ne se peuvent faire que successivement ; il en résulte autour des édifices des angles vides, des terrains abandonnés et pleins d'enfoncemens qui deviennent le réceptacle de toutes les ordures des habitans du quartier. Outre l'inconvenance, il résulte de cet état de choses des dégradations très graves, surtout par l'absence de pavé et de tout écoulement : les eaux pluviales séjournent aux abords des églises, et leur infiltration pourrait occasionner des dégâts énormes. On sait en effet que les fondations de la cathédrale de Troyes et celles de Saint-Urbain aussi, sans doute, sont d'une

Pierre que l'humidité comme la gelée détruit facilement; l'accident du côté sud de la cathédrale est malheureusement une preuve des précautions qu'il serait bon de prendre. Un pavement provisoire et une simple parade de bois, comme on les prodigue autour des constructions, suffiraient en attendant qu'il fût possible de prendre des mesures complètes pour éloigner les immondices et assurer la saine conservation des monumens. »

Le Comité partage l'opinion de M. Aubineau; il espère qu'il suffira de publier les faits signalés pour y porter remède. La catastrophe arrivée à la partie méridionale de la cathédrale de Troyes doit rendre attentif pour préserver le reste du monument.

M. Hazé, correspondant historique à Bourges, adresse un dessin et une notice sur une croix en vermeil qu'on voit dans l'église d'Orval, village du département du Cher; il signale la découverte de plusieurs monumens anciens faite aux environs de Bourges, et déplore les mauvaises restaurations dont la cathédrale de Bourges est victime depuis bien des années.

La croix de vermeil, qui appartient à l'église d'Orval, est fort intéressante. M. Lenormant désirerait qu'on en fit une gravure sur bois pour l'insérer dans le *Bulletin archéologique*. Les monumens de ce genre sont fort rares, et celui-là est curieux et beau tout à la fois. Contemporaine de Saint-Louis, cette croix a été complétée par le grand Condé, qui y a fait ajouter un pied en argent, ainsi que le constate l'inscription que porte :

† SERENISS . PR . REG . SANC . HENR . LYDOV . BORBON . DUX . ENGHIE
VIVENS . OCTENNIS . CRUCI . PRETIOSISSIMÆ . TEMPOR . S . LYDOVICI . REGIS .
EJUS . PROAVI . FABRICATÆ . BASIM . ARGENTEAM . ADDIDIT . AN . GR . MDCLI .
MENSE . AUG .

M. Lenormant demande que l'on signale cette croix à M. préfet du Cher et à Mgr l'archevêque de Bourges, pour la soustraire à l'avidité des brocanteurs et la mettre à l'abri de tout dommage. M. Hazé devrait être prié d'envoyer un dessin réduit de cette croix et une copie nouvelle de l'inscription. — Les fragmens antiques ou chrétiens, trouvés aux environs de Bourges depuis quelques années, sont très intéressans; on doit regretter que la ville de Bourges ne se soit pas empressée de les recueillir dans son musée. Il faut espérer qu'on apportera les soins les plus attentifs dans la répar-

tion à faire à l'architecture, aux statues et aux vitraux de la cathédrale de Bourges ; de nouvelles fautes commises dans un monument aussi important, et qui a tant souffert depuis qu'il est entre les mains des architectes restaurateurs, seraient réellement irréparables.

M. Leprévost annonce qu'il a fait acquérir, pour le musée de Rouen, une croix dorée du douzième siècle, et provenant de l'abbaye du Valasse.

M. Comarmond, conservateur du musée archéologique de Lyon, correspondant, désirerait que le gouvernement établît dans le chef-lieu de chaque département un entrepôt archéologique où l'on donnerait un asile temporaire aux morceaux d'architecture ou de sculpture dignes d'être conservés et provenant d'édifices détruits. Ces débris pourraient être ensuite utilisés au fur et à mesure dans des constructions nouvelles, publiques ou privées, et ils ne seraient cédés qu'à la condition d'en respecter les dimensions et le caractère. Ainsi ne périraient pas infailliblement, comme il arrive aujourd'hui, beaucoup d'objets précieux.

M. Lenormant pense que l'existence d'un entrepôt serait dangereuse ; on serait moins scrupuleux à laisser debout les édifices, s'il existait un local destiné à en conserver les plus intéressans débris. On croirait avoir payé sa dette aux souvenirs historiques en sauvant quelques chapiteaux, quelques faibles fragmens d'un monument qu'on ruinerait en entier.

M. Comarmond adresse une notice sur une pierre votive trouvée à Lyon en 1840, sur des bijoux antiques et des médailles trouvés à Lyon en 1841, et sur l'emplacement d'un cimetière antique découvert près des portes de Saint-Irénée de Lyon en 1842. Les bijoux sont d'une grande valeur ; ils ont été trouvés dans un terrain appartenant aux Frères des écoles chrétiennes. La ville de Lyon les a achetés à la congrégation des Frères moyennant 3,000 francs et des tableaux religieux ; elle les a placés dans le musée archéologique. Ces bijoux consistent en bracelets, colliers, réseau, boucles d'oreilles, coulants, boucles, bagues, médailles et divers ornemens ; le tout est en or. Des objets de corail et d'ivoire, 130 médailles en argent, choisies par M. Comarmond lui-même dans un nombre de 1200, complètent cette précieuse découverte. — M. Comarmond appelle l'attention du Comité sur les aqueducs de Chaponost, qui auraient besoin d'un secours immédiat destiné à les consolider et à en empêcher la ruine.

Le Comité prie M. le ministre de l'instruction publique de renvoyer à son collègue de l'intérieur cette partie de la communication relative aux aqueducs ; un pareil monument romain mérite tout l'intérêt du gouvernement.

M. Comarmond adresse en outre un rapport sur le projet de restauration de l'église des Cordeliers de l'Observance. Ce monument paraît ne pouvoir être sauvé qu'en détruisant les deux premières travées ; le reste de l'édifice serait réparé, complété et rendu au culte.

Le Comité espère qu'on ne se décidera à démolir cette église, même partiellement, qu'à la dernière extrémité.

M. F. Grille, bibliothécaire à Angers, correspondant, craint que les fragmens du tombeau du roi René, sur lesquels il a appelé l'attention du Comité, dans une précédente séance, ne soient pas remis au musée archéologique d'Angers ; il demande si l'on ne pourrait revendiquer ces objets qui appartenaient à la cathédrale d'Angers.

Le Comité fait observer qu'il y a eu vente ou cession de ces objets, et qu'en outre la prescription protège le propriétaire actuel. Il faut toujours espérer que ces intéressans débris seront donnés au musée d'Angers où est leur place naturelle.

M. Pigault de Beaupré, correspondant historique à Calais, annonce qu'on vient de découvrir une inscription, peu importante d'ailleurs, gravée sur une pierre noire pour une croix de mission plantée à Calais en 1741.

DOCUMENTS SUR LES ANCIENS ARTISTES.

M. Thomas Wright, correspondant anglais, annonce qu'il enverra prochainement les extraits des rôles conservés dans les dépôts publics de Londres, qui donnent des détails sur les artistes et architectes anglais du treizième siècle et sur leurs ouvrages.

Ces renseignemens, qui intéressent beaucoup le Comité, seront accueillis avec empressement.

M. L. Schneegans, archiviste à Strasbourg, correspondant, annonce qu'il vient de découvrir un document curieux relatif à l'architecte de la cathédrale de Strasbourg, qui construisit la célèbre chaire de cette église. En ce moment, M. Schneegans possède

la liste complète des architectes de la cathédrale depuis Erwin de Steinbach ; il se propose de publier un travail étendu sur ce grand artiste et de donner le fac-simile des dix-huit dessins originaux qu'on voit dans la maison de l'Œuvre, à Strasbourg, et dont plusieurs sont de la main d'Erwin lui-même, du moins à ce qu'on suppose. C'est M. Perrin, architecte, correspondant du Comité, qui s'est chargé d'exécuter avec la plus rigoureuse exactitude ces nombreux dessins.

Le Comité pense qu'une pareille publication rendrait les plus grands services aux historiens de l'art du moyen âge.

M. Quantin, archiviste d'Auxerre, envoie trois recueils de notes sur des artistes et ouvriers qui ont travaillé, pendant le moyen âge, à divers monumens existant aujourd'hui dans le département de l'Yonne. Ces documens sont extraits des chartes et manuscrits que possèdent les archives de la préfecture d'Auxerre. Parmi ces documens, on remarque ceux qui suivent.—En 1551, une délibération du chapitre d'Auxerre porte que certains *lathomi* faisant grossièrement une statue de saint Christophe, M^e Balleur, chanoine, qui faisait exécuter cette statue, est invité à y mettre des ouvriers plus habiles. On voit, plus bas, que l'ouvrier s'appelait maître IMBERT. Un tailleur de pierre, portant ce nom, travaillait à la cathédrale de Sens un peu avant cette époque. — On lit sur une colonnette de la renaissance, décorée de fleurs, J. CHABOLAT, écrit à la pointe, en lettres gothiques et sur une feuille développée. — Dans un procès entre deux habitans de Sens, en 1524, au sujet de la construction d'un mur, des experts, Pierre de Sens et Jehan Imbert, maîtres maçons à Sens, visitent les lieux. Maître Guillot Piretoux ou Piretoy, voyeur des œuvres de la ville, rectifie l'avis des experts précédens.—Trois bourgeois de Paris, GILLES HARDEL, GUILLAUME HARDEL et JEAN OFFLARD, sont nommés comme « maîtres faiseurs » d'instrumens de musique à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième.—G. CORNOUAILLES fait en 1573-75 la magnifique rose percée dans le portail occidental de la cathédrale d'Auxerre. A la date de 1357-58, JEHAN DE SAINT-LÉON nota en entier le livre des enfans (d'aube), à Sens, et quinze quaternos d'un autre antiphonier qu'il ne finit pas, parce qu'il partit à cause des guerres. Le même écrivit et nota six quaternos du livre du préchantre et reçut pour le tout 25 écus. Il commença ces

travaux à la Saint-Thomas 1357. « Item, à l'enlumineur (illuminator) de ces livres, pour chaque grosse lettre, douze deniers parisis; pour les moindres, partie or et autres couleurs, deux deniers; pour cent *versiculi* et autres petites lettres, l'une dans l'autre, douze deniers parisis. Somme totale, 18 écus florins (l'écu à 25 sous). Maître Jehan de Saint-Léon alla à Paris chercher le parchemin de ces livres et les couleurs de l'enlumineur. » — En 1413, le mot *PHISIOGRAFFE* est employé pour désigner un plan. — En 1453, on ressoude le serpent de la cathédrale de Sens, et on met à point un lien de laitton qui tient le livre. — En 1506, DEOGNIATIAS, tailleur d'ymaiges, fait tout à neuf, en bois, le dragon qu'on porte, à Sens, aux processions et rogations; il reçoit pour ce 20 sous. — En 1538, NICOLAS DUMOUCHE, peintre, reçoit cinq sous « pour faire les couleurs du paradis, refaire les feuillages et en faire autant à l'enfer. » — En 1535, JEHAN HYME reçoit 40 sous pour avoir peint à la porte Saint-Michel (à Sens) le feu saint Anthoine, pour obvier aux immondices qu'on y faict continuellement par le commun populaire. » — En 1543, donné à Barthélemy, maçon tailleur de pierres, 45 sous pour l'amour de Dieu. — En 1550, on met des chapeaux de violettes aux statues du grand portail, le jour de la dédicace. — En 1596, compte des joyaux de l'église de Sens vendus par ordre du chapitre. On y lit entre autres choses : « Ung pulpitre d'argent doré à l'entour duquel y avait treize ymages d'appostres, deux aigles sur le devant, trente-quatre pierres tant grosses que petites à l'entour dudit pulpitre, qui sont grenats, saphirs, loupes garniz de leurs chattons, le tout pesant trente-sept marcs une once. Item neuf pierres enchassées en neuf chattons d'or pesantes deux onces. Lesdites pierres sont un diamant prisé 50 escus, ung saphir prisé 20 escus, une turquoise 6 escus, ung autre saphir 6 escus, une topaze 6 escus, une agatte 4 escus, un autre saphir en pointe six escus, un ruby baley 4 escus, une jacinte portugale 3 escus, une boete d'argent propre à mettre pains à chanter. » Tous ces joyaux sont vendus au sire Symon Marcee, orfèvre à Paris sur le pont au change. On voit que ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que le chapitre de Sens vend en détail les pièces de son trésor. — M. Quantin ajoute quelques notes sur le peintre Jean Cousin et ses homonymes qui vivaient à Sens en 1501, 1522, 1529, 1530, 1545, 1546, 1561,

1623. L'un, Thomas Cousin, dit chasublier, est peintre; un autre, Jehan Cousin, dit chasublier, est horloger; un troisième, du nom de Cousin, est chantre de la cathédrale; un quatrième, Jehan Cousin, le même peut-être que le troisième, est chantre de la cathédrale; un L. Cousin est sous-prieur, en 1623, de l'abbaye Sainte-Colombe de Sens. En 1530, le grand Jean Cousin, le peintre, *racoutre* une ymaige de Notre-Dame, à Sens. En 1545, « Jehan Cousin, peintre, demeurant à Paris, ou il sera à Sens, et, ou il ne seroit audit Sens, de la personne de Bertrand Aubery peintre, » est désigné par le bailli de Sens pour lever le plan de terres et maisons contentieuses. — Enfin, M. Quantin envoie la copie d'une lettre écrite de Paris, en 1558 ou 1559, par le doyen du chapitre de Saint-Lazare d'Avallon. Cette lettre est adressée à ce chapitre; elle concerne la façon d'une châsse destinée à recevoir des reliques de saint Lazare. L'orfèvre qui est chargé de cette châsse est nommé maistre DUNET.

Un grand nombre d'autres artistes sont nommés dans ces notes. Le Comité remercie M. Quantin de lui avoir adressé ces nouveaux renseignements; il le prie de lui faire parvenir la copie du texte d'où chaque document est extrait; car c'est le texte lui-même qui donne une grande valeur à tous ces faits. Il faut noter, parmi les usages les plus curieux, cette parure de violettes qu'on met sur la tête des grandes statues du portail principal. Le dragon de bois, porté aux processions, et le feu saint Antoine, peint sur les murs qu'on veut garantir des immondices, sont des faits intéressans. Enfin, grâce à M. Quantin, on finira par avoir des renseignements authentiques et assez nombreux sur l'immortel Jean Cousin.

M. H. Dusével, membre non résident des Comités historiques, et M. le baron de la Fons envoient une notice sur les artistes qui ont réparé ou embelli l'église Saint-Pierre de Roye, aux quinzième, seizième et dix-septième siècles. Cette notice donne le nom des artistes qui ont bâti et décoré le portail, le clocher, les murs extérieurs et intérieurs, les piliers, les voûtes; qui ont établi le pavé, fondu les cloches, refait les orgues, peint les vitraux, forgé les grilles, menuisé la chaire et le banc d'œuvre, construit les stalles en pierre, fondu l'aigle et décoré le pupitre, écrit les livres des offices, orné la table du grand autel, sculpté et peint les images du crucifix et des saints, meublé les chapelles, enrichi le trésor de

plusieurs pièces d'orfèvrerie, brodé les ornemens sacerdotaux. Cinquante-six artistes sont nommés pour cette seule église de Roye. Aucun de ces artistes n'est étranger : presque tous sont de Roye même, et les plus éloignés viennent de Beauvais et de Paris. Les autres sont de Montdidier, d'Amiens, de Péronne. Près du grand crucifix, dans cette église de Roye, était une chaire mentionnée dès l'année 1492 ; on paye 12 sous 6 deniers pour « trois aulnes de treillis et aulne et demye de franche (frange) pour mettre sur la **KAHIERE** du prescheur. » Cette chaire fut vendue aux curé et marguilliers de Saint-Marcq au commencement du dix-huitième siècle. En 1702, on remplaça les stalles en pierre, qui étaient trop froides, « par des formes et un lambris en bois de chêne construit suivant l'ordre ionique. » Deux de ces stalles en pierre avaient été refaites en 1490 par **SIMON DADU**. Le grand autel était surmonté de colombes d'airain qu'on nettoyait soigneusement deux fois l'an, ainsi que la crosse de même métal qui accompagnait ces colombes. Un carillon surmontait également cet autel. Toutes ces décorations disparurent lorsqu'on érigea, en 1725, le nouvel autel qui fut doré par **CLAUDE DANTAN**, doreur de Paris, moyennant 400 livres. Des anges et une croix ornaient le haut de ce dernier autel ; on les devait au ciseau du frère de Dantan, qui passait pour un habile sculpteur. De nos jours, rapprochement singulier, deux frères de ce nom jouissent d'une grande réputation comme sculpteurs. La statue de la Vierge, qui surmontait l'autel, était couverte de riches vêtemens, selon l'usage assez général qui s'est conservé en Picardie et dans la plupart des provinces de France. Les étoffes les plus précieuses avaient été employées à la robe flottante de la Vierge. « Une aulne et trois quartiers de velours achetés 12 livres 5 sols, et quinze léciches (fourrures) à 2 sols pièce, » servirent à orner cette robe. Parmi les statues d'argent, celle de saint Pierre, patron de l'église, fixait surtout l'attention ; elle était due à **PIERRE MASSE** (1), maître orfèvre de Paris, qui l'avait faite moyennant 400 livres. Une lettre de cet orfèvre, en date du 2 mars 1667 contient des détails curieux sur les difficultés qui s'élevèrent au

(1) Notez que le maître orfèvre de Paris, auquel le chapitre de Sens vend une partie du trésor de la cathédrale, s'appelle Simon Marceé ; était-ce le père, l'auteur ou de Pierre Masse ? (*Notes du secrétaire du Comité.*)

sujet de l'exécution de cette statue. On y voit que le paroissien, qui voulait en faire présent à l'église, avait conçu l'idée de mettre une croix papale, à trois branches, entre la main du saint ; l'artiste s'y refusa par la raison que, pour qu'il eût ainsi une croix, il fallait coiffer S. Pierre du bonnet papal et le revêtir d'un surplis et d'une chape, tandis que ce même paroissien avait demandé qu'il fût représenté en apôtre. L'orfèvre ajoutait que la forme qu'il voulait donner à son saint Pierre était la plus convenable, la qualité d'apôtre étant supérieure à celle de pape. — Dans un registre du quinzième siècle, relatif à l'église de Roye, on voit ces lignes précieuses pour l'histoire des mœurs et celle de l'art : « Sy a esté enterré dedens icelle église ung enfant de GILLES SAVARY, peintre, pour lequel enterrement il n'a rien payé à ladicte église, mais par traitié fait, il doit donner et livrer à ycelle ung ymage de saint Quentin. » — A la fin du quinzième siècle, F. de la Vallée, facteur d'orgues à Amiens, demanda 500 livres aux marguilliers de Roye pour « rétablir le rossignol et le faire bien parler. » — En 1768, prix fut fait « avec Regnier et associés de blanchir tout l'intérieur de cette église, savoir : les voûtes, les murs, les piliers, les montans et fleurons des croisées d'une manière solide, durable et non sujette à s'écailler, au prix de 700 livres. » C'était beaucoup trop pour un badigeonnage qui nuit encore à l'élégance de l'édifice. — Aux jours de fête, non seulement le pavé de l'église disparaissait sous les fleurs et le feuillage dont on le jonchait, mais on couvrait aussi la nef d'anciennes tapisseries représentant plusieurs histoires, qui furent remises en couleur en l'année 1626 par un soldat de Roye, appelé FLORENT HOUDART. Le jour de la Saint-Pierre, on faisait dans la même église, aux pèlerins qui venaient la visiter, une distribution d'images représentant le saint. Le nombre de ces images s'élevait souvent à plus de mille. D'autres fois, on figurait sur des cartes le nom de Jésus et de monsieur saint Pierre, et un Philippe Donguet reçut 3 sols 4 deniers, à la fin du quinzième siècle, pour la fourniture de deux cents de ces cartes. Vers la fin de la même époque, on offrait également, à ceux qui venaient faire leurs dévotions dans cette église, de petites pièces de monnaie appelées *enseignes*. En 1479, un jongleur livra aux marguilliers un cent de ces enseignes de saint Pierre pour la somme de 18 deniers.

Le Comité invite MM. les correspondans à faire des recherches

analogues à celles dont MM. Quantin, Dusével et le baron de la Fons viennent d'envoyer le résultat. Les renseignemens les plus utiles pour l'histoire de l'art sont contenus dans ces curieux documens. Le Comité se félicitera un jour d'avoir encouragé ce genre d'investigations qui rendent à la France une gloire qu'on avait voulu lui enlever, celle d'avoir produit un art tout national et par des mains françaises. A fort peu d'exceptions près, tous ces artistes dont on retrouve les noms sont français, et du pays même où ils exécutent leurs œuvres.

M. le comte de Beaurepaire, correspondant historique à Louvagny, écrit : « J'ai mis à la disposition de MM. les membres du Comité un petit livre dont la réimpression, sous leurs auspices, me paraîtrait désirable et opportune. Plusieurs écrivains ont voulu nous expliquer comment, au moyen âge, une société comparativement pauvre a pu élever tant d'édifices sacrés dont la construction épuiserait aujourd'hui le trésor public. Ils nous ont parlé d'associations et confréries où s'organisait et se développait le concours de volontés et d'efforts qui a pu exécuter ces grandes entreprises. Les documens qu'ils ont pu produire sont rares, et celui qui passait pour un des plus importants ne semblait plus exister qu'incomplet et tronqué. Il est sorti de la plume de Haymon, huitième abbé de Saint-Pierre-sur-Dive. Mabillon, en publiant ce fragment dans le tome VI des *Annales de Saint-Benoît*, promet de donner, à l'Appendice, l'œuvre entière. Cependant cet appendice, édité par Martenne, ne contient pas la pièce, et le dernier Bénédictin qui ait continué le grand recueil de nos historiens, dom Brial déclare n'avoir pu se la procurer, malgré ses propres recherches, et malgré tout son désir de la faire connaître (1). Depuis lors, un savant antiquaire normand, notre confrère au Comité, M. Auguste Leprévost, a bien voulu m'informer qu'il a fait compulser les collections de France et d'Angleterre, où ce précieux fragment aurait pu être conservé; toutes les démarches ont été infructueuses. Cependant une note de dom Brial nous fait connaître que le récit entier de Haymon, formant un petit volume, a été traduit; elle est ainsi conçue :

(1) *Recueil de Dom Bouquet*, XIV, 318.

« *Libellum integrum, gallice redditum, Cadomi, an. 1671, typis vulgavit D. Bernardus Planchette (1).* »

« S'il faut absolument se résigner à la perte de l'original latin, la version qui en a été faite acquiert plus de prix ; j'ai donc cherché à me la procurer. Pendant long-temps mes démarches ont été inutiles ; l'opuscule n'existe dans aucune des bibliothèques et collections où je l'ai demandé. J'avais donc désespéré de le rencontrer, quand, par les soins de M. Legrand, maire de Saint-Pierre-sur-Dive et mon zélé confrère à la Société des antiquaires de Normandie, il fut enfin découvert dans la boutique d'un savetier du bourg. C'est cet exemplaire que, avec l'approbation et de la part du même administrateur, j'ai présenté au Comité. Le titre qu'il porte indique bien que c'est là l'œuvre de Haymon, que c'est là son *libellus integer, gallicè redditus*, tel que l'indiquaient les continuateurs de dom Bouquet.

« Voici ce titre : « *Histoire des miracles qui se sont faits par l'entremise de la sainte Vierge, dans la première restauration de l'abbaye de Saint-Pierre-sur-Dive, environ l'an 1140. Tirée d'un ancien manuscrit latin de Haymon, abbé de la même abbaye. Traduite en françois par le R. P. D. Bernard Planchette, religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur. Caen. Poisson le jeune. 1672.* »

Cet opuscule, dont l'original paraît perdu et dont la traduction est si rare qu'on n'en connaît que l'exemplaire retrouvé par M. le comte de Beaurepaire, donne des renseignemens précieux sur la construction des monumens religieux au moyen âge ; il est renvoyé à la commission spéciale qui statuera sur la possibilité d'une réimpression dans les *Mélanges*.

OBJETS DIVERS.

M. Robelin écrit à M. le président qu'il désire soumettre au Comité un projet dressé par lui pour l'achèvement de la cathédrale de Besançon, et lire le rapport annexé aux dessins.

Cette offre est acceptée ; le Comité prendra volontiers connaissance et du projet et du rapport.

(1) Recueil de Dom Bouquet, XIV, p. 318.

M. Leprévost, chargé par M. le président d'examiner le calque d'une pierre tumulaire du commencement du quatorzième siècle, qui existe dans l'église d'Avon, près Fontainebleau, rend compte au Comité des arts et monumens dans les termes suivans, des résultats de cet examen.

« Cette sépulture occupe depuis long-temps l'attention des habitans du pays, des historiens locaux et des voyageurs. Les uns veulent obstinément qu'elle ait couvert le corps ou tout au moins le cœur du roi Philippe-le-Bel, quoique son corps ait été bien authentiquement porté à Saint-Denis, et que son cœur ait été retrouvé à Poissy, conformément au témoignage très précis des historiens. D'autres, en plus grand nombre, voyant qu'ils ne pourraient, avec quelque vraisemblance, y faire figurer aucune portion de la dépouille mortelle de ce prince, se sont rabattus sur la reine Jeanne de Navarre, sa femme. Mais comme elle, aussi, avait son tombeau bien authentique ailleurs (aux Cordeliers de Paris, où on le voyait avant l'incendie du 19 novembre 1580), il a fallu supposer que c'était son cœur seulement qui avait été déposé à Avon. C'est le parti qu'ont adopté, depuis deux siècles, les historiens de Fontainebleau, et, à leur suite, les généalogistes, malgré le silence des chroniqueurs contemporains, fort attentifs ordinairement à signaler les faits de ce genre, et malgré le peu de vraisemblance qu'il y avait à faire apporter ce cœur dans l'église d'Avon, qui, bien qu'église paroissiale de Fontainebleau jusqu'au dix-septième siècle, n'avait aucun titre à recevoir ce dépôt, ni par une illustration antérieure, ni par aucun témoignage particulier d'affection et de libéralité de la pieuse princesse. On sait, d'ailleurs, que Jeanne de Navarre ne mourut point à Fontainebleau comme son époux, mais bien à Vincennes, le 2 avril 1304, à l'âge de 33 ans.

« Ainsi que nous venons de le dire, c'est un parti pris depuis deux siècles, par les écrivains qui se sont occupés de la description et de l'histoire du palais de Fontainebleau, de rapporter surtout à cette reine la tombe d'Avon. Si nous consultons, en effet, le premier d'entre eux, le père DAN, voici ce que nous trouverons dans son *Trésor des merveilles de la maison royale de Fontainebleau* (Paris, 1642) :

« Ce qu'il y a de plus remarquable en l'église de cette paroisse (Avon) est une tombe de pierre de six pieds de long et trois de

« large, sur laquelle sont gravez deux portraits , l'un d'homme et
« l'autre de femme , qui sont fort effacez , mais qui paroissent en-
« core un peu ; autour de cette tombe , se lisent ces mots gravez
« et écrits en lettres anciennes et gothiques :

« Ici gist le cœur nostre sire le roy de France et de Navarre et le cœur
« madame Jehanne rene de France et de Navarre , qui trespassa l'an de grace
« m. ccc. iv. lendemain de la saint Éloy d'yver, mois de décembre. Priez pour ly.

« Il appert de cette datte et inscription que ces cœurs sont, l'un
« de Philippe IV, surnommé le Bel, et l'autre de la reyne sa femme ;
« combien que quelques auteurs écrivent que celui de ce roy est
« inhumé en l'abbaye et église des religieuses de Saint-Dominique
« de Poissy ; laquelle il auoit fait édifier en l'honneur de son ayeul
« salnt Louys.

« Que s'il y a lieu de douter quant au cœur de ce roy, décédé
« en cette maison royale (comme nous auons remarqué amplement
« cy dessus), il n'y a point au moins d'apparence, veu cette tombe
« et cet epitaphe, de ne pas croire que celui de cette reyne Jeanne
« ne repose en cette église, veu que la datte de cette épitaphe dé-
« crit justement l'année qu'elle trespassa, et que l'on ne remarque
« point que son cœur ayt été mis ailleurs ; mais bien son corps en
« l'église des Cordeliers de Paris. »

« Plusieurs générations , plus ou moins amies des monumens
et des inscriptions, ont passé entre le père Dan et nous ; Fontaine-
bleau a été décrit de nouveau à bien des reprises, et la tombe de
Monaldeschi a attiré d'innombrables voyageurs dans l'église d'A-
von. On pouvait espérer qu'il serait venu à quelqu'un de ces visi-
teurs, ou tout au moins de ces auteurs, la pensée de vérifier une
épitaphe si bizarre, admise sur la foi d'un écrivain dont la critique
était si peu éclairée, en opposition avec les données historiques,
renfermant enfin des erreurs et des contradictions si choquantes.
En effet, il semble d'abord que deux cœurs doivent avoir été dé-
posés sous cette pierre ; puis ces deux cœurs se réduisent à un
seul, et c'est celui d'un homme (priez pour ly), et cet homme de-
vient une reine, et cette reine y est donnée comme morte le 2 dé-
cembre, tandis qu'elle mourut réellement le 2 avril.

« Eh bien, messieurs, cette vérification, si facile à exécuter, dont
l'idée devait venir à tout ami de l'histoire, à tout historien local, à

tout simple lecteur même de l'épithaphe d'Avon, personne n'a eu le courage d'aller la faire ; et même, ainsi que cela arrive trop souvent, les erreurs n'ont fait que se grossir sous la plume des descripteurs successifs. Voici, en effet, ce que nous lisons à ce sujet dans l'ouvrage du dernier d'entre eux (*Souvenirs historiques des résidences royales de France*, t. IV. *Palais de Fontainebleau*, p. 16 et 17) :

« Nous avons vu dans l'église d'Avon, village qui touche Fontainebleau, une tombe en pierre, sur laquelle sont gravés un portrait d'homme et un portrait de femme, ornés des emblèmes du pouvoir royal, et entourés de l'inscription suivante :

« Ici gist le cœur nostre sire le roy de France et de Navarre et le cœur madame Jehanne rene de France et de Navarre, qui trespassa l'an de grace m. ccc. iv. lendemain de la saint Éloy d'hiver, mois de décembre. Priez pour ly.

« Cette inscription, trop effacée, et que nos soins n'ont pu faire revivre distinctement, a occupé et occupe encore les antiquaires. Cependant, si la date de MCCCIV n'a pas été mutilée, comment croire que le cœur de Philippe-le-Bel ait été inhumé dans l'église d'Avon en 1304, quand on sait que ce monarque n'est mort qu'en 1314 ? On pourrait tout au plus admettre que le cœur de la reine Jeanne de Navarre fut renfermé sous la pierre d'Avon, malgré l'erreur de date qui place la mort de cette princesse au 2 décembre 1304, tandis qu'elle était morte le 2 avril précédent. »

« Vous avez sous les yeux un calque tracé à la mine de plomb de toute la portion de la pierre d'Avon qui n'est pas complètement effacée. Nous regrettons que cette empreinte, n'émanant pas d'un observateur versé dans les études paléographiques, n'ait pas été relevée préférablement par le procédé purement mécanique de la brosse et des deux tampons, sans corrections ni complément. En effet, malgré la loyauté parfaite avec laquelle l'inscription a été relevée, nous nous trouvons dans la pénible nécessité de vous y faire remarquer au moins une petite addition par laquelle un C s'est trouvé transformé en E. En général, nous croyons ne pouvoir trop recommander, en pareil cas, l'emploi des procédés purement mécaniques, à défaut de l'examen fait sur les lieux par des yeux très exercés à ce genre de critique, ou même concurremment avec cet examen. C'est précisément parce que ces procédés sont avec-

gles et inintelligens , qu'ils ont pour de semblables reproductions un grand avantage sur toute transcription raisonnée, où l'on est sans cesse exposé, à substituer, même de la meilleure foi du monde, ses conjectures à la réalité. On a fait jusqu'ici beaucoup trop bon marché, ce nous semble, des secrétaires qui ne comprennent pas ce qu'ils transcrivent ; plutôt à Dieu qu'en fait d'inscriptions , au moins, nous en trouvassions plus souvent qui voulussent bien se renfermer dans cette modeste catégorie ! Quoi qu'il en soit, le premier regard que vous aurez jeté sur ce calque suffira pour que vous sachiez à quoi vous en tenir sur ces insignes de la royauté qui vous avaient été promis ; rien, au contraire, de moins solennel et de plus conforme aux habitudes privées du quatorzième siècle, que cette tombe simplement gravée au trait et si éloignée de la splendeur déjà assez développée des sépultures royales de l'époque. Celle-ci n'a rien , au contraire, qui dépasse le caractère des monumens funèbres de tout bon gentilhomme contemporain. Sa position irrégulière dans le voisinage de l'axe de la nef, sous les pas des fidèles, qui en ont effacé la moitié, repousse encore complètement l'idée d'une tombe royale ; sans doute on avait vu, plusieurs siècles auparavant, quelques princes se faire enterrer, par humilité ou par la conscience de quelque grand méfait , aux lieux les plus abjects de l'intérieur ou même de l'extérieur d'une église. Nous pouvons vous citer entre autres Pépin-le-Bref, et deux ducs de Normandie, comme ayant suivi l'impulsion de ce sentiment de leur indignité. Ceux-ci, dans leur ferveur peu éclairée, voulurent même être placés après leur mort sous une gouttière, dans l'espérance que leur corps , peut-être même leur ame, pourraient être lavés de leurs souillures par l'action non interrompue des eaux qui en découleraient. Mais, à l'époque de Philippe-le-Bel, il y avait longtemps que ces actes d'une humilité exagérée ou d'une purification toute matérielle étaient passés de mode. Ce n'est pas à coup sûr au quatorzième siècle qu'on aurait commis l'inconvenance grossière , inouïe, de faire fouler journellement aux pieds des passans ce qu'il y a de plus noble au monde : le cœur d'une reine !

• Si vos regards se portent maintenant d'une manière plus particulière sur les inscriptions qui avaient été gravées le long des bords de cette pierre, vous remarquerez que celle qui entourait l'effigie

placée au nord a complètement disparu, ainsi que cette même figure. Quant à celle qui entoure de trois côtés la portion méridionale de la tombe, les injures du temps et les pas des fidèles ne nous permettront plus de la lire en entier, comme cela paraît avoir été encore possible à l'époque du Père Dan, pour des yeux plus exercés et plus exempts de préoccupations que les siens. Cependant vous y distinguerez assez facilement, à la première vue, autour d'une figure d'homme en habit long, couchée sous un dais, qui n'a rien du tout de royal, et les pieds tournés vers l'orient, conformément à l'usage constant pour les laïques, les mots suivans :

.....KEYZ . NOSTRE SIRE . LE ROI . DE FRANCE & KEY . MADAME
JEHANNE REINE . DE FRANCE & DE NAVARE QI TRESPASSA . LAN . DE GRACE .
M. CCC. & VII LAN . DEHEIN . DE LA S.T CLER DIVER DV.....

« Vous avez déjà compris, messieurs, qu'il ne s'agissait plus ici de la dépouille mortelle d'une ou même de deux têtes couronnées, mais bien de la sépulture d'un de leurs principaux officiers de bouche, d'un de leurs queux ou maltres-d'hôtel. On peut supposer que, placé d'abord dans la maison de Jeanne de Navarre, puis rentré au service du roi, après la mort de cette princesse, il sera mort pendant un séjour du roi à Fontainebleau, sa résidence de prédilection, et qu'il y aura été enterré dans l'église paroissiale du lieu, comme c'était alors la coutume à peu près pour toutes les familles de quelque distinction, mais plus particulièrement pour les personnages titrés ; peut-être aussi, après la mort de la reine, sera-t-il resté attaché ou logé au château. On voit encore qu'il était marié et que sa femme a dû reposer à sa gauche, sans qu'il soit possible aujourd'hui d'apercevoir aucun vestige de figure ni d'inscription sur cette portion de la tombe. Ceux qui érigèrent ce modeste monument étaient probablement loin de prévoir la méprise qu'ils préparaient aux historiens futurs du palais de Fontainebleau.

« Les deux portions en retour d'équerre de l'inscription ont tellement souffert, que nous doutons fort qu'il soit possible aujourd'hui d'en compléter l'interprétation, même par l'examen le plus approfondi, comme il paraît que c'était encore praticable à l'époque du Père Dan. Ce que nous croyons pouvoir affirmer au moins, et qu'il

importe de constater, c'est que la première est beaucoup plus longue sur la pierre que dans la transcription de fantaisie donnée par le bon Mathurin, et qu'elle renfermait le nom du personnage, qui nous paraît s'être terminé par les lettres L. E. A l'autre bout de l'épithaphe, après avoir rétabli le C de l'inscription, à la place de l'E du calque, il nous paraît incontestable qu'il faut lire la Saint-Clair (CLER), au lieu de la Saint-Éloi. On sait qu'il existe deux fêtes de ce pieux anachorète : la Saint-Clair d'hiver, célébrée le 4 novembre, jour de sa mort, et la Saint-Clair d'été, qui a lieu le 17 juillet, anniversaire de l'élévation de ses reliques à Saint-Clair-sur-Epte.

« Quant à ce qui suit le mot d'hiver (DIVER), tout ce que nous en pouvons dire, c'est que les deux premières lettres nous paraissent être un D et un V ; ce qui ne s'accorde nullement avec la version adoptée jusqu'ici.

« Il nous resterait, messieurs, pour remplir complètement la mission dont M. le président nous a chargé, à vous révéler le nom précis du personnage enseveli sous la tombe d'Avon ; mais, dans l'état actuel de la science, cela ne nous est malheureusement pas possible, au moins immédiatement. Cependant, comme les fonctions de maître-queux conféraient encore au quatorzième siècle une surveillance assidue sur les alimens destinés au monarque, et constituaient ainsi une mission de confiance fort importante, elles participaient, plus qu'on n'est porté à le supposer aujourd'hui, à cet éclat que la royauté reflétait alors sur tout ce qui l'entourait ; et l'histoire nous a conservé les noms de plusieurs seigneurs revêtus de ce titre sous Philippe-le-Bel, quelquefois même simultanément ; car il paraît que ce prince, moins rigide pour lui-même que pour ses sujets, auxquels il imposait des lois de tempérance si étroites, aurait donné à cette partie de son service personnel un assez grand développement. Ainsi Raoul de Beaumont était maître-queux du roi dès 1298 et ne mourut que sous Louis-le-Hutin ; Anseau, seigneur de Chevreuse, queux de France en 1302, mourut en 1304 à la bataille de Mons-en-Puelle, où il portait l'oriflamme ; Guillaume de Harcourt, sire de la Saussaie, près Elbeuf, exerçait la même fonction en 1307 (précisément dans l'année où mourut son collègue d'Avon), et ne termina sa carrière qu'en 1337. Aucune de ces données n'est applicable au personnage dont les restes reposent sous

notre pierre tumulaire. Nous ne perdons pas néanmoins complètement l'espoir que son nom ne puisse être retrouvé plus tard, soit à l'inspection de la pierre même, quand elle aura été relevée et déposée le long d'une muraille, comme nous avons l'intention d'en faire la proposition à la Commission des monumens historiques, soit par suite de recherches dans les documens contemporains. Dans tous les cas, la perte de ce nom ne serait pas un malheur dont les amis de l'histoire ne pussent se consoler; ce qui importait, c'était de dépouiller la tombe d'Avon de cette splendeur d'emprunt, dont on l'avait si gratuitement dotée pendant deux siècles. Sans doute ce serait un fait d'un haut intérêt à signaler, que l'existence d'une sépulture royale trop longtemps oubliée ou méconnue au fond d'une modeste église de campagne; mais il y a, pour l'historien comme pour le paléographe, une mission non moins sacrée: c'est de rétablir la vérité historique partout où elle a été altérée, lors même que cette rectification ne doit s'opérer qu'aux dépens des plus flatteuses illusions locales. »

Les conclusions de ce rapport sont adoptées à l'unanimité.

M. Bottée de Toulmon fait une proposition relative à une publication musicale. Cette proposition est prise en considération; M. de Toulmon la développera dans une prochaine réunion.

M. Leprévost demande à faire une proposition relative à l'établissement d'une chaire d'architecture religieuse. — Cette proposition est prise en considération et sera développée dans une prochaine réunion.

SEPTIÈME SÉANCE.

Mercredi 12 avril 1843.

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE GASPARIN.

OUVRAGES OFFERTS.

Institutions liturgiques, par le R. P. dom Guéranger, abbé de Solesmes ; vol. II, in-8° de xxi et 788 pages. Le Mans et Paris, 1841. Ce volume important contient l'histoire de la liturgie depuis la première moitié du dix-septième siècle jusqu'à nos jours.

Revue archéologique de la Manche, par M. l'abbé Lalmand ; mars 1843, 8^e livraison, avec trois feuilles lithographiées et plusieurs dessins sur bois. Les lithographies représentent les ruines de l'abbaye Saint-Sauveur (le Vicomte), la vue, le plan et les détails du château de Saint-Sauveur. Les dessins sur bois offrent diverses représentations historiques et symboliques de la Trinité.

La Société scientifique de l'Aube, par l'entremise de M. Des Etangs, son archiviste, accuse réception du *Bulletin archéologique* et adresse la collection de ses *Mémoires*, à partir de 1832. C'est depuis cette époque seulement que les *Mémoires* contiennent des articles relatifs à l'archéologie.

Le Comité prie M. le ministre d'envoyer à la société de l'Aube les Instructions et le Questionnaire qui sont demandés, ainsi que le 5^e numéro du Bulletin, 2^e année.

M. de Caumont, présent à la séance, offre un travail intitulé *Note sur les tombeaux et les cryptes de Jouarre* (Seine-et Marne). Caen, 1843. In-8° de 16 pages, avec gravures sur bois et sur cuivre. Ces planches offrent le plan et deux chapiteaux des cryptes, les tombeaux de Telchide, de saint Agilbert et de sainte Mode, une croix en pierre et du treizième siècle, qu'on voit dans le cimetière de Jouarre, et l'une des chasses du treizième siècle.

M. Leprévost lit, sur un ouvrage de M. de la Villegille, le rapport suivant dont les conclusions sont adoptées. « M. le président nous a fait l'honneur de nous charger de rendre compte

au Comité de la notice archéologique et historique sur la paroisse de Chavagnes-en-Paillers (Vendée), par M. de la Villegille. Nous tenons d'autant plus à cette mission que l'auteur s'est proposé de fournir un type de la manière de rédiger les notices de ce genre, et qu'à beaucoup d'égards il y a réussi. Il commence par des réflexions parfaitement justes, à notre sens, sur l'intérêt que ne peut manquer de présenter le passage des générations humaines, même dans les localités les plus restreintes (p. 1, l. 7, jusqu'à p. 2, l. 5). Il entre ensuite en matière, en donnant le nom de la commune, le canton et l'arrondissement desquels elle dépend, sa population, son étendue, la configuration du sol et la rivière qui le traverse, puis il mentionne en passant deux établissemens ecclésiastiques de fondation récente. Ici figurent les conjectures sur la place qu'occupait ce lieu dans l'organisation gauloise et romaine, et sur l'établissement considérable qui paraît y avoir existé à la seconde de ces époques. Nous n'y trouvons à reprendre que le nom de ville, donné un peu légèrement à cet établissement, et dont la rencontre malheureuse avec *villa* produit une confusion qu'il eût été facile d'éviter, puisque la supposition n'est appuyée d'aucun signe caractéristique. Les débris romains sont semés avec tant de profusion sur le sol de la Gaule, que leur abondance ne suffit pas pour indiquer d'une manière rigoureuse l'emplacement d'une ville (p. 3, l. 9). Des Romains nous passons avec quelque précipitation (après quelques lignes sur la mouvance féodale de Chavagnes dans lesquelles l'auteur nous paraît avoir appliqué à la totalité du territoire ce qui ne serait vrai, suivant l'acte qui suit, que de deux fiefs isolés (*ibid.*, l. 11 et 12), à des extraits d'un acte de vente passé à Sablé le 4 août 1473, et par lequel Louis XI acheta des seigneurs de Belleville la baronnie de Montaigu. C'est ici que M. de la Villegille, *pour procéder avec ordre*, recherche, *avant tout*, l'étymologie du nom de Chavagnes. Les diverses conjectures qu'il cite à ce sujet nous ont paru peu concluantes. Nous arrivons ensuite à la description des antiquités qui ont été trouvées dans les diverses localités de la paroisse, successivement passées en revue. Dans cette revue nous trouvons, chemin faisant, beaucoup de renseignemens précieux, qu'il n'eût peut-être pas été impossible de grouper d'une manière plus heureuse. Ainsi c'est au chapitre des étymologies que nous apprenons, dans une note, le

nom du saint sous l'invocation duquel est placée l'église ; puis, à la page suivante, nous voyons que Chavagnes, avant le quatorzième siècle, était *seulement* un couvent ou un prieuré de moines. Nous nous trouvons dans l'obligation de protester contre cette assertion : il n'est pas possible qu'une paroisse aussi vaste ait jamais été un couvent ou un prieuré. Sans doute son chef-lieu ou tout autre de ses points a pu en être le siège ; mais il n'est pas probable que l'église paroissiale ait jamais pu être desservie par un prieur. Dans tous les cas, il y avait beaucoup de recherches à faire là-dessus, et l'excellent conservateur des archives de la Vendée eût pu fournir probablement des documens à ce sujet. L'histoire de l'église et des tombes que renferme le cimetière est intéressante et très convenablement présentée. Une charte royale de 1474 mentionne plus expressément que les citations précédentes CHAVERGNES tout entier, parmi les fiefs réservés dans l'acte de vente de l'année précédente, et permet à la dame du lieu d'y construire un « chastel et place fort : » permission dont elle ne paraît pas avoir profité. A la page 10, nous voyons avec regret le mot maladerie (*infirmaria*) écrit maladrerie, suivant l'usage vulgaire. Nous savons que de doctes membres de l'Académie française adoptent cette orthographe ; mais nous ne pensons pas que ce soit permis à un antiquaire. Les détails consacrés au hameau de Benaston et au souterrain de la Chardière sont fort curieux ; nous remarquerons que la rente de 30 ou 40 sols dont M. de la Villegille parle comme d'une redevance minime était encore une somme importante au commencement du quinzième siècle. Nous ne comprenons pas trop comment le nom de champ de la Bosse a pu être donné à l'occasion d'une bataille ou d'un campement. L'assertion des géomètres du cadastre sur la déviation de l'aiguille aimantée, par suite de l'existence de masses considérables de minerai de fer, nous paraît devoir être vérifiée. Du reste, tous les détails archéologiques sont d'une précision et d'une sagacité remarquables, et on lit avec plaisir la biographie d'un sculpteur distingué originaire de la commune. La liste des chapelles suit celle des hameaux ; nous regrettons de n'y trouver que pour une seule le nom du saint sous l'invocation duquel elle était placée. Quant aux présentateurs ou collateurs, il n'en est fait aucune mention.

« Ici se termine la première partie du travail de M. de la Ville-

gille ; la critique minutieuse que notre attachement particulier pour l'auteur nous a suggérée vous aura suffisamment indiqué que nous aurions désiré y trouver quelques développemens de plus et un ordre plus méthodique. Quant à la seconde, qui est consacrée aux mœurs et coutumes, nous n'y avons trouvé l'occasion d'aucune remarque semblable, et nous croyons pouvoir la signaler immédiatement comme modèle de recherches beaucoup trop négligées par la plupart des antiquaires et des descripteurs. Nous regrettons même que son étendue ne nous permette pas de vous en donner une lecture complète qui justifierait tous nos éloges ; mais nous espérons que M. le secrétaire voudra bien y suppléer dans son analyse. En somme, nous pensons que le Comité doit des remerciemens et des félicitations à M. de la Villegille, pour une notice qui prouve quel intérêt peut s'attacher à la description et à l'histoire d'une commune aussi modeste que Chavagnes, et combien il peut résulter d'un examen aussi consciencieux de faits curieux, même pour l'histoire générale. Il est à désirer que l'auteur continué d'enrichir de travaux semblables les archives de la science, et qu'il trouve de nombreux imitateurs. S'il lui était agréable de connaître les points qui nous paraissent nécessaires pour les compléter, nous lui signalerions : 1^o l'indication des communes limitrophes ; 2^o les noms que la commune a portés aux diverses époques de son histoire ; 3^o la liste de tous les hameaux, écarts, châteaux, métairies, et même, s'il était possible, ceux des triages, et de tout lieu portant un nom significatif ou distinctif quelconque ; les rivières, montagnes, etc. ; 4^o le nom du saint sous lequel les églises paroissiales sont placées et de leur présentateur ou collateur ; les mêmes renseignemens pour les couvens, prieurés et chapelles ; 5^o les noms des fiefs et leur mouvance, quand on peut la connaître. C'est après tout cela que je placerais les circonscriptions de toutes les époques, y compris particulièrement celle des *pagi* du moyen âge, totalement omise ici, malgré la richesse des renseignemens de ce genre pour le Poitou ; les conjectures étymologiques, appuyées autant que possible sur les plus anciens noms ; les descriptions archéologiques ; l'histoire ecclésiastique et féodale, dont la première est toujours très riche, dans un lieu qui paraît avoir renfermé une abbaye ou un prieuré, et dans un département si bien pourvu de documens

du moyen âge. Nous soumettons au jugement de notre savant ami ce plan de travail, et nous serions heureux d'apprendre qu'il eût reçu son assentiment ainsi que la sanction du Comité. »

OBJETS DIVERS.

M. Leprévost donne lecture de la proposition suivante relative à une démarche près de M. le ministre de l'instruction publique pour la création d'une chaire d'architecture religieuse.

« Le retour au goût, à l'étude, à la pratique même de l'architecture religieuse du moyen âge est désormais un fait accompli. Ce goût est passé dans nos mœurs ; cette étude occupe les plus nobles intelligences ; cette pratique est déjà chaque année l'objet d'une dépense de plusieurs millions. Le Comité des arts et monumens a puissamment contribué à ce retour vers l'art chrétien par l'activité de ses recherches, de sa correspondance, de ses publications. Cependant il reste encore un grand service à rendre aux amis de l'architecture religieuse, une importante lacune à combler dans les études nationales. Cette lacune, nous venons vous la signaler, nous venons vous engager à prendre l'initiative de la mesure qui devra y mettre un terme. Cet art chrétien, qui a repris de nos jours un si grand développement, qui est sinon plus profondément, au moins plus généralement compris et apprécié par nos contemporains qu'aux plus belles époques de la ferveur religieuse, qui occupe tant d'esprits, qui emploie tant de bras, n'est pourtant encore l'objet d'aucun enseignement officiel dans notre pays. Ce n'est que par des études privées et solitaires qu'ont pu se former les architectes chargés de consolider, de continuer, de compléter ces magnifiques et merveilleuses constructions que la foi de nos pères avait semées avec tant de profusion sur le sol de la France. Et cependant l'époque est arrivée où l'on ne pourra plus se contenter de les entourer de soins protecteurs, mais où il faudra rivaliser avec elles. De nouveaux temples sont réclamés par les populations sur un grand nombre de points, et ce n'est plus à l'architecture classique qu'il sera désormais permis de les demander. Trois siècles d'essais malheureux ont dû suffire pour démontrer à ses partisans les plus passionnés son impuissance toutes les fois qu'il s'agissait d'élever à l'Eternel des temples dignes de lui, et la nécessité de retourner

aux types chrétiens que les âges précédens nous avaient légués. Sans doute de nobles esprits, des ames pieuses et tendres ont pu jadis se faire quelque illusion sur cette nécessité. Mais aujourd'hui l'instinct des masses s'accorde avec la conviction unanime des intelligences les plus élevées pour la proclamer. C'est à ces nouveaux et pressans besoins qu'il faut se hâter de pourvoir par un enseignement spécial et approfondi. Pour cela il ne suffira plus que l'art chrétien cesse d'être anathématisé dans nos écoles; il faut encore qu'il y occupe la large place à laquelle il a droit; que l'attention des élèves y soit appelée sur lui dès le début de leurs travaux; que ses types divers y soient étudiés, expliqués dans leur ensemble comme dans leurs détails, dans leur pensée génératrice comme dans leurs innombrables développemens; afin que, quand le moment sera venu de les reproduire, de lutter d'enthousiasme et de génie avec les pieux et modestes artistes qui les ont élevés, trop souvent sans y attacher leur nom, ce ne soit plus par des pastiches serviles et discordans à la fois, mais par des inspirations puisées franchement et librement à la même source : le sentiment chrétien commandant au marbre et à la pierre.

« Nous n'insisterons pas, messieurs, sur des considérations qui vous auront frappés, nous n'en doutons pas, aussi fréquemment, aussi profondément que nous-même. Bien des fois votre cœur se sera tristement ému, bien des fois votre front se sera couvert de rougeur à la pensée que la plus noble portion de l'art de la construction, celle qui élève ou répare ces édifices consacrés à la prière, dont le plus humble village ne peut pas davantage se passer que les plus populeuses cités, qui devrait figurer en première ligne dans nos écoles, était, je ne dirai pas seulement banni de leur sein, mais stigmatisé encore par elles comme un art de fantaisie, sans conditions, sans règles, sans portée, attendu qu'apparemment il aura fallu plus de science et de génie pour construire le Garde-Meuble ou l'École militaire que pour élever dans les airs la cathédrale de Chartres ou l'église Saint-Ouen de Rouen. C'est ce scandale qu'il s'agit de faire cesser; c'est à ce besoin qu'il s'agit de pourvoir; c'est ce brillant rameau de l'une de nos gloires nationales les plus pures et les plus incontestées qu'il s'agit de faire reflleurir. Je viens demander au Comité de ne pas terminer ses travaux de cette année sans avoir fait une démarche solennelle près de M. le

ministre de l'instruction publique, protecteur naturel de toutes les hautes études, de tous les nobles enseignemens, afin qu'il veuille bien se concerter avec M. son collègue de l'intérieur pour la création la plus prochaine possible d'une chaire d'architecture religieuse qui satisfasse aux besoins de la science et du pays.

Cette proposition sera discutée dans une prochaine séance.

M. Bottée de Toulmon développe la proposition qu'il a faite relativement à une publication de musique ancienne. Les termes de cette proposition seront insérés textuellement dans un des numéros du *Bulletin*.

Une commission, composée de MM. le baron Taylor, Delécluze et Bottée de Toulmon, proposera au Comité les moyens de faire cette publication après en avoir discuté la nature et l'étendue.

M. de Saulcy donne un aperçu du plan qu'il a l'intention de suivre dans la rédaction d'Instructions sur la numismatique destinées à MM. les correspondans. Ce plan embrasse les monnaies de toutes les époques, depuis la période gauloise jusqu'à la renaissance.

Le Comité donne une complète approbation à ce plan, et en remercie M. de Saulcy; il demande que des dessins sur bois soient intercalés dans le texte, et désire que cette utile publication se fasse aussitôt que possible.

M. Launay, correspondant historique à Vendôme, remercie M. le ministre de l'avoir nommé correspondant; il adresse divers objets en cuivre, trouvés dans un tombeau, et le dessin des stalles de la Trinité de Vendôme, qu'il est question de réparer; il s'occupe d'une statistique monumentale de l'arrondissement de Vendôme, pour laquelle il prendra les avis du Comité.

Le Comité s'empressera de donner les avis qu'on pourra lui demander; il renvoie à M. de la Saussaye l'examen des objets trouvés et du projet relatif à la restauration des stalles de la Trinité.

M. des Etangs, archiviste de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube, envoie un fragment de charpente de l'hôtel-de-ville de Dreux. « Malgré l'opinion générale qui veut que cette charpente, remarquable par son exécution, soit en bois de châtaignier, je n'hésite pas à dire, écrit M. des Etangs, que cet échantillon, qui en provient, est en chêne. Les lames médullaires qui, ainsi que je l'ai démontré dans mon

mémoire, distinguent cette essence de châtaignier, ne se présentent pas, il est vrai, d'une manière favorable pour être reconnues de suite par un œil peu exercé ; mais, après un moment d'attention, et surtout en faisant tomber obliquement les rayons lumineux sur ce fragment, on ne tarde pas à y reconnaître la présence de cet organe. Pour peu que l'on conservât un doute, il suffirait, pour le faire cesser, de passer le rabot sur l'une des faces ou sur les extrémités ; les lames caractéristiques, qui y aboutissent par leur côté le plus étroit, deviendront alors plus apparentes. Je dois cet échantillon à l'obligeance de M. le chapelain de la chapelle royale de Dreux, qui l'a détaché lui-même de l'une des pièces de la charpente en question ; il me l'a envoyé comme étant de châtaignier, sans cependant prétendre trancher la question, n'étant, comme il me l'a dit, que l'écho de l'opinion générale. Il ajoute qu'il y a beaucoup d'arbres de cette espèce dans les environs de Dreux, et que toutes les charpentes des églises passent pour en être construites. Je termine en disant que, de toutes les charpentes prétendues en châtaignier que j'ai examinées jusqu'à ce jour, il n'en est aucune qui se soit trouvée de ce bois. »

Le Comité décide que cet échantillon sera envoyé, comme les autres, à l'Ecole royale forestière et au Jardin-des-Plantes, et que MM. les administrateurs de ces établissemens seront priés de nouveau de faire un rapport collectif sur la nature du bois des charpentes anciennes. — M. le comte de Gasparin annonce que M. Brongniart, administrateur du Jardin-des-Plantes, se propose de faire un travail étendu sur l'essence du bois des charpentes anciennes, et de l'adresser au Comité. Les échantillons envoyés seront examinés dans tous les détails qu'ils comportent.

M. de Lamariouze, président de la Société des antiquaires de l'Ouest établie à Poitiers, désirerait que le Comité ajoutât à la publication des fresques de Saint-Savin celles de Saint-Jean de Poitiers. Les fresques de Saint-Jean n'ont pas encore été étudiées, malgré l'intérêt puissant qu'elles offrent. La Société des antiquaires de l'Ouest, qui a fait de l'église Saint-Jean son musée d'antiquités, a le plus grand désir de ne pas laisser s'anéantir ces précieux restes de l'ancienne peinture, mais elle ne dispose pas de moyens suffisans pour les faire publier.

Déjà le Comité a eu la pensée de compléter l'ouvrage sur les

peintures de Saint-Savin par la publication des fresques de Saint-Jean de Poitiers. Il sera sans doute possible de donner suite à ce projet, et le Comité renvoie à la commission des fresques la lettre écrite par M. le président de la Société des antiquaires de l'Ouest.

CONSERVATION DES MONUMENS.

M. le comte de Gasparin, président, annonce que l'église de Saint-Contest (Calvados), classée parmi les monumens historiques, a été entièrement découverte par un orage.

Le Comité, par l'organe de M. le ministre de l'instruction publique, prie M. le ministre de l'intérieur de se faire rendre compte de ce qui serait nécessaire pour réparer ce monument.

M. Félix de Verneilh adresse la réclamation suivante, que le Comité renvoie à M. le ministre de l'intérieur avec une recommandation toute spéciale : « Il existe, dans la petite ville de Saint-Yrieix (Haute-Vienne), une belle maison de la fin du treizième siècle, qui doit être bientôt démolie pour l'élargissement d'une route. C'est sur ce petit édifice, type précieux de l'architecture civile du moyen âge, que je voudrais appeler l'attention du Comité des arts et monumens. Le rez-de-chaussée s'ouvre sur la rue par une série d'arcades ogivales dont les supports sont remarquablement grêles. Cette disposition paraît indiquer l'habitation d'un marchand ; elle se retrouve à Limoges dans plusieurs maisons de la même époque, qui n'ont malheureusement conservé de leur première construction que les larges ogives qui forment encore l'entrée des magasins. Le premier étage offre quatre grandes fenêtres parfaitement régulières, mais dont les meneaux ont été presque partout plus ou moins endommagés. Chacune d'elles était découpée par trois petites ogives trilobées, que supportaient de fines colonnettes, et par autant de petites rosaces qui occupaient le tympan de l'ogive maîtresse. Le second étage est en tout semblable au premier, et en reproduit fidèlement la simple et gracieuse ordonnance. Dans toute cette façade, entièrement percée à jour, on chercherait en vain une pensée de fortification, une précaution quelconque contre une agression violente ; l'architecte ne s'est occupé que de donner à toute la construction l'élégance et l'excessive légèreté des monumens religieux. Comme d'autres maisons

gothiques de Limoges donnent lieu aux mêmes observations, il faudrait peut-être en conclure qu'il y avait, au moins dans certaines cités et dès le treizième siècle, presque autant de sécurité pour les personnes et de protection pour les propriétés que de nos jours. Le toit est très plat et couvert de tuiles courbes, ce qui n'a rien d'extraordinaire dans le style gothique du midi de la France. La façade postérieure est construite en moëllons et tout à fait dénuée d'ornemens. Elle s'appuyait à une petite tourelle qui contenait l'escalier. Aujourd'hui cet escalier est détruit, et l'intérieur de la maison est divisé, par de mauvaises cloisons, en plusieurs petits logemens ; mais il semble qu'autrefois il n'y avait à chaque étage qu'une seule et immense pièce. Au rez-de-chaussée était le magasin ; car, ainsi que nous l'avons déjà dit, tout porte à croire que la maison que nous décrivons était celle d'un riche marchand. On n'y voit aucune trace d'armoiries, et aucune tradition historique ne s'y rattache. Le premier étage servait de cuisine et de salle à manger ; il conserve une vaste cheminée dont les ornemens accusent le treizième siècle. Le second devait servir de dortoir à toute la famille. Chaque habitant de la maison n'avait donc pas sa chambre distincte ; tous les lits, comme on le voit encore dans les habitations des paysans de la contrée, s'entassaient dans le même appartement.

« Le monument que je viens de décrire mérite certainement d'être conservé, comme le prouverait seul le croquis, bien imparfait d'ailleurs, que je joins à cette notice. Il est peu de maisons gothiques, dans la France entière, qui rappellent mieux, sous de modestes proportions, le style magnifique de nos grandes cathédrales, ou qui donnent plus de renseignemens sur la vie intérieure de la bourgeoisie du moyen âge. Cependant, malgré tout l'intérêt que présente celle de Saint-Yrieix, il est à craindre qu'on ne puisse modifier, sans une grande augmentation de dépense, le tracé de la route de Limoges à Cahors, de manière à l'épargner ; mais on pourra du moins en faire relever, par l'architecte du département, deux dessins exactement mesurés. L'un resterait déposé aux archives de Limoges ; l'autre irait enrichir celles du Comité des arts et monumens. C'est une mesure qui a été prise plusieurs fois dans des circonstances analogues, et à laquelle applaudiront tous les amis de nos antiquités nationales. »

M. Delorme, bibliothécaire et conservateur du musée de Vienne (Isère), correspondant historique, adresse des observations sur l'église Saint-André-le-Bas, à Vienne. Il est question d'exécuter dans ce monument des travaux importants, rendus indispensables par l'état de ruine où se trouve une partie de l'édifice; on veut profiter en même temps de cette circonstance pour terminer cette église qui n'a pas de portail. Un projet de consolidation et d'achèvement a été mis au concours par M. le maire de Vienne. L'architecte, qui sera probablement chargé des travaux, s'est inspiré des formes offertes par Saint-André lui-même pour compléter le monument. Les fenêtres et les portes, les colonnes et les pilastres, les moulures et les ornemens à exécuter ont été copiés sur ce qui existe; le portail, dont Saint-André ne fournit pas de modèle, a été imité sur celui de Notre-Dame-de-l'Île, qui s'élève à deux kilomètres de Vienne. On s'est efforcé de deviner ce que l'ancien architecte de Saint-André aurait pu faire lui-même.

Le Comité s'empresse d'approuver un projet entièrement conforme aux doctrines qu'il professe, et que le *Bulletin archéologique* a consignées à plusieurs reprises. Le mémoire de M. Delorme est renvoyé à la commission des *Mélanges*.

M. de Caumont exprime le vœu que le gouvernement surveille l'église Saint-Pierre de Vienne, dont l'existence pourrait être compromise. Ce monument, extrêmement curieux, sert de magasin et d'atelier de charonnage.

M. Lenormant annonce que le musée de Vienne étant trop à l'étroit dans le Prétoire, M. le ministre de l'intérieur a l'intention de le faire transporter dans Saint-Pierre. Cette mesure profitera au musée, au Prétoire et à l'église.

M. Teste d'Ouet réclame l'intervention du Comité en faveur de l'église d'Aubervilliers. Cet édifice intéressant a besoin de réparations urgentes, et la commune propose d'y consacrer une somme de 8,000 francs. Des plans et des devis ont été dressés pour constater les réparations à exécuter; mais le dossier s'est égaré, l'affaire reste en suspens et le monument périlite.

Renvoi à M. le ministre de l'intérieur.

M. Teste d'Ouet regrette que les noms anciens des places et des rues de Paris disparaissent sous d'autres dénominations récentes et d'un moindre intérêt. Les nouvelles rues, les nouvelles places

pourraient prendre des noms nouveaux ; mais il ne faudrait pas débaptiser les anciennes. C'est ainsi que le nom de place Gastines, à laquelle se rattachaient des faits historiques qui se sont accomplis sous Charles IX, vient de disparaître.

M. le baron Taylor juge qu'il serait à propos d'engager M. le préfet de la Seine à nommer une commission d'hommes instruits, qui seraient chargés de donner leur avis sur le nom des rues. Il importe beaucoup à l'histoire de Paris et même à l'histoire de France que les noms anciens soient religieusement respectés, et que les noms nouveaux traduisent dignement l'état moral du pays.

M. Robelin désire qu'on n'impose un seul nom aux rues qui en portent plusieurs qu'à la dernière extrémité ; il est fâcheux qu'on ait enlevé, pour un motif fort louable d'ailleurs, un ou deux noms historiques à une voie de communication qui en portait deux ou trois, pour ne garder souvent que le moins important.

M. le comte de Gasparin ajoute que, quand l'ordonnance fut rendue pour supprimer le nom de la rue du Colombier, on demanda également à supprimer celui de la rue Jacob, que continue celle de l'Université ; l'inconvénient de déplacer un trop grand nombre de numéros a seul mis obstacle à ce projet. Cependant on peut désirer que le nom de la rue Jacob existe encore dans Paris. Il faut agir avec une grande réserve dans la suppression des noms anciens et dans l'imposition des noms nouveaux.

Le Comité espère dans le bon effet que cette discussion produira sur M. le préfet de la Seine ; des observations analogues, présentées par divers membres, et notamment par M. le marquis de la Grange, ont déjà été consignées dans le premier volume du *Bulletin archéologique*.

M. Porte, correspondant historique à Aix, adresse un mémoire sur plusieurs objets relatifs à la conservation des monumens historiques. Une masure, qui cache l'ancien mur de la cathédrale d'Aix et qui est affectée à la maîtrise, devrait être abattue. Des pierres tumulaires du treizième siècle sont couvertes par un carrelage moderne, établi dans la chapelle des fonts baptismaux de Saint-Sauveur ; elles devraient être dégagées. Un autel du quinzième siècle, en pierre, a été transporté de l'église des Grands-Carmes et placé dans la nef de Notre-Dame-de-l'Espérance ; une inscription devrait mon-

tionner cette translation. Dans la chapelle des âmes du Purgatoire, sur le tombeau d'Olivier Peunard, archevêque d'Aix, on a posé récemment une statue équestre de saint Martin, retirée de l'ancienne chapelle construite par Jean Martin ; un patron du nom de Martin ne peut aller à un individu du nom d'Olivier. D'anciens missels et antiphonaires en vélin, hauts d'un mètre passé sur une largeur proportionnée, avaient été déposés dans un cabinet obscur. On s'en servait pour raccommoder les soufflets de l'orgue ; mais on vient de les transférer à l'archevêché, dans des armoires où ils seront oubliés et détériorés, ou détruits par l'humidité et les rats. Cependant ces vieux livres notés peuvent contenir des morceaux curieux : l'office de l'évêque des fous et des innocens, par exemple, ou bien une messe à plusieurs parties composée par le roi René. Il semble que la place naturelle de ces précieux manuscrits serait à la bibliothèque de la ville. Le palais archiépiscopal possédait autrefois la série des portraits des archevêques d'Aix. Ces portraits, dispersés aujourd'hui, devraient être réunis ; ceux qui auraient disparu devraient être refaits d'après des données authentiques. Dans l'église Saint-Jérôme, on voit une Assomption où figurent les apôtres sous les traits des douze membres composant le parlement de Provence en 1501. Ce tableau, assez remarquable et surtout très curieux sous le point de vue historique, pourrait être placé dans le musée de la ville ; l'église serait dédommée par un tableau de M. Guillemot, qu'on voit au musée, et qui représente l'apparition de Jésus aux saintes femmes. La flèche de Saint-Jean, *intra muros*, est lézardée et menace de tomber ; une prompt consolidation est nécessaire. Des tableaux, intéressans et peints par des artistes du pays, se voient dans cette église ; ils sont négligés, en très mauvais état et endommagés par l'humidité. Il est à craindre qu'on ne finisse par les échanger avec d'autres tableaux sans valeur, mais en meilleur état. On devrait rappeler aux fabriques qu'elles n'ont pas le droit de disposer de pareils objets, et que leur devoir est de les entretenir avec soin. Les tableaux, qu'on voit dans Sainte-Marie-Madeleine et qu'on doit à des peintres distingués, ne sont pas entretenus avec le soin convenable ; on les a encadrés dans un badigeon historié d'anges, de bouquets de fleurs et d'ornemens d'architecture qui produisent un effet déplorable. Dans l'église des Missions de Provence, on voit un tableau du

Guerchin, qui appartient au musée de la ville et qui devrait y faire retour ; l'église des Missions ne l'a reçu qu'en dépôt. La salle des bains antiques, dont Pitton a parlé en 1666, dans son *Histoire de la ville d'Aix*, devrait être recherchée au moyen de fouilles entreprises sur la place aux Fruits ; les anciens bains de la rue des Etuves devraient être également l'objet de fouilles particulières. Des tronçons de colonnes antiques, des débris d'ornemens, des fragmens d'inscription, des sarcophages servant de bassins de fontaine, comme on en voit un à la fontaine de la rue Boulegon, devraient être recueillis avec soin et placés dans le Musée. La pierre tumulaire de Pierre Marini, évêque de Glandèves, confesseur et prédicateur du roi René d'Anjou, a été trouvée sciée en deux par un membre non résident du Comité, qui l'a offerte à la cathédrale d'Aix. On regrette que cette pierre, qui porte une inscription et l'effigie de Marini, n'ait pas encore été placée convenablement. Il faudrait que la ville d'Aix nommât un inspecteur chargé spécialement de veiller à la conservation des monumens historiques ; que des archives contenant des dessins et des descriptions de ces monumens s'établissent dans cette ville. Hors d'Aix, dans les environs, les monumens abondent également. Des murailles antiques se voient au quartier de Saint-Marc-la-Maurie, un reste de voie antique se remarque à Eguilles, un camp romain est placé sur une colline du territoire de Ventabren, les ruines d'Entremonts embrassent une enceinte d'environ trente-trois mille mètres carrés, des bourgs et villes antiques occupaient un emplacement qu'il est facile de reconnaître. Tout cela serait à conserver, étudier, décrire et dessiner.

Le Comité s'associe aux vœux que forme M. Porte ; il décide que le *Bulletin* signalera, par analyse, les principaux faits détaillés dans le mémoire précédent, pour appeler l'attention publique sur la conservation et l'étude de tant d'objets.

M. le comte Léon de Laborde désire, comme M. Porte, que le tableau du Guerchin fasse retour au musée de la ville d'Aix ; mais il fait observer que les objets d'art ne doivent jamais, sans une absolue nécessité, être enlevés aux établissemens auxquels ils appartiennent. Le tableau de l'Assomption, qui se voit dans l'église Saint-Jérôme d'Aix, serait bien au musée ; mais il est encore mieux dans l'église pour laquelle il a été peint. Il convient toute-

fois que cette église en ait un soin tout particulier, et ne le laisse pas se détériorer. Il faut conserver les monumens tels qu'ils se comportent, et à la place même pour laquelle ils sont faits et à laquelle on les a destinés ; cette place importe à l'histoire presque autant que le monument lui-même.

Le Comité prie M. le ministre de renvoyer à son collègue de l'intérieur le mémoire de M. Porte. Ce travail contient divers renseignemens qui intéressent la conservation des monumens historiques.

M. le comte de Mellet, correspondant historique à Châlons (Marne), adresse une notice accompagnée de dessins à la plume sur le porche et la crypte de l'église de Bayes, près de Montmort. La crypte est quadrilatérale, comme l'église, et on y entre par le chevet, comme dans celle de l'église abbatiale de Tournus ; elle se compose de trois chambres ou chapelles, fort inégales en longueur. C'est là que, suivant la tradition, on a enterré saint Alpin, septième évêque de Châlons-sur-Marne, au cinquième siècle. La crypte n'est pas de cette époque ; mais elle est très ancienne, fort simple et même assez grossière. Elle est dégradée et mériterait des réparations d'autant plus faciles que les constructions fondamentales sont en bon état. Le porche paraît dater du treizième siècle ; il est plus fermé que ce genre de construction ne l'est ordinairement. Six petites baies, percées dans la façade principale, ressemblent plutôt à des fenêtres destinées à donner du jour qu'à des arcades ouvertes pour donner de l'air. Il y a quelque temps, le marché se tenait dans une partie de ce porche, qui était devenu un réceptacle d'immondices. La Commission archéologique de la Marne, avertie de cet abus, l'a fait cesser immédiatement, et le porche tout entier a été rendu à son ancienne destination.

M. Didron rappelle au Comité qu'on voit, dans un grand nombre de communes, les porches des églises employés à des usages inconvenans : ceux d'Avize et de Mareuil-sur-Ay sont affectés en partie à recevoir la pompe et les seaux à incendie. Mgr l'évêque de Châlons a réclamé contre cet abus ; mais il est douteux qu'on ait fait droit aux plaintes du prélat. Il faut signaler et blâmer ces appropriations illicites, afin de les faire cesser.

M. Hubert, correspondant historique à Charleville, adresse une notice historique et descriptive sur l'église de Mézières, qui est.

après l'église de Mouzon, le plus intéressant édifice religieux du département des Ardennes. C'est dans cette église que Charles IX épousa, en 1570, Elisabeth d'Autriche, fille puînée de l'empereur Maximilien II ; une inscription, qu'on y lit encore, consacre le souvenir de cette cérémonie. La ville de Mézières avait été désignée comme une des places de sûreté où les huguenots pouvaient se retirer ; mais elle refusa de les recevoir. Un citoyen, nommé Nicolas Fagnon, se distingua dans cette circonstance. Sur le pilier de la chaire, on lit l'inscription suivante, qui rappelle l'orthodoxie de cet habitant de Mézières :

Cy à côté repose un personnage
Dont la vertu et le biau courage
Dolt inviter tout homme généreux
De se montrer comme lui vertueux ;
Qui de la charge et office publique
S'est acquitté comme un vrai catholique
Et qui premier fit avertissement
Comme Mézières à son grand détriment
Étoit donné de par le roy de France
Aux huguenots pour leur lieu d'assurance.
Pourquoy, passant, qui passez par icy,
Suivez la trace et le vestige aussy
De ce fidelle , afin qu'un jour en gloire
Là haut , es cleux, vous obteniez victoire.
Ainsy soit-il.

L'église est remarquable par la hauteur des voûtes et la belle proportion des piliers. La nef principale est accompagnée, de chaque côté, de deux nefs latérales, inégales en dimension ; celles de droite sont plus larges que celles de gauche. Quatorze grandes fenêtres ogivales, toutes bouchées aujourd'hui, sont percées dans la nef ; quatorze fenêtres également ogivales s'ouvrent sur les bas-côtés. Le chœur est éclairé de sept fenêtres en style flamboyant, remplies de vitraux où se voient un Crucifiement, les légendes de saint Éloi, de saint Médard, de saint Jacques, une partie de l'histoire de Joseph et les litanies de la Vierge, avec cette inscription : « Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. » Ces vitraux sont de la fin du quinzième siècle et du commencement du seizième. Malheureusement les ouvriers chargés de les réparer les ont mutilés et dégradés. Les inscriptions sont brisées, transposées ou

retournées. Les personnages se composent quelquefois de cinq ou six pièces de rapport. Dans l'un des panneaux, on voit une tête d'évêque au milieu d'un arbre ; des jambes, des bras, des torses apparaissent parmi des débris d'architecture. Des bas-reliefs funéraires, plus ou moins mutilés et portant des inscriptions, se voient dans toute l'église. La fabrique de Mézières devrait faire disparaître le badigeon dont on a enduit ces sculptures et ces inscriptions qui sont, en ce moment, fort difficiles à déchiffrer. Les deux portails latéraux sont de la plus magnifique architecture du quinzisième siècle, deuxième moitié. De graves mutilations les ont dénaturés. Il faudrait réparer et consolider ces deux portails. Une écurie et un hangar sont établis au pied du portail méridional, qui en est masqué et déshonoré ; ils devraient être abattus. Sept baraques en planches et torchis, adossées à l'église, à moitié ruinées, et servant de boutiques ou de dépôts à charbon, devraient être démolies. Si le feu y prenait, toute l'église serait en danger. L'expropriation forcée pour cause d'utilité publique peut être appliquée facilement dans cette circonstance.

Le Comité espère que M. le ministre de l'intérieur, auquel a été adressée cette notice, voudra bien prendre en considération les observations présentées par M. Hubert.

M. Monnier, correspondant historique à Lons-le-Sannier, adresse un travail complet sur l'ancienne collégiale de Saint-Anatole de Salins. Ce monument est l'un des plus anciens et des plus curieux que l'on voie dans les diocèses de Besançon et de Saint-Claude. Anatole, évêque d'Adana en Cilicie, ami et partisan de saint Jean Chrysostome qui lui a adressé une lettre, se retira dans les Gaules et vint mourir dans un ermitage de la montagne de Belin. Son nom devint célèbre par les miracles qui se faisaient à son tombeau, et l'on bâtit à Salins l'église qui lui est dédiée. Il existait, à la gloire de saint Anatole, un monument dont la perte presque totale cause de vifs regrets. C'était une tapisserie destinée à décorer la nef de l'église collégiale pendant toute l'année, excepté le carême ; elle se composait de quatorze tableaux de haute lice représentant la vie et les miracles de saint Anatole. Il suffirait d'en retracer les inscriptions pour se faire une idée de ce bel ouvrage. L'église de Saint-Anatole finit carrément au chevet, comme la cathédrale de Laon et comme beaucoup d'églises de

Bourgogne. Tous les siècles, depuis le onzième ou douzième jusqu'au quinzième, sont nettement accusés dans cet édifice et s'y fondent avec assez d'habileté pour qu'on ne soit pas saisi par des disparates trop choquantes. Les grandes arcades portent sur des piliers presque tous monostyles; une galerie en plein cintre circule tout autour du monument, à l'intérieur. Le chœur est garni de stalles et de boiseries historiées, riches d'ornementation, curieuses par le choix des sujets. C'est un travail dont l'exécution peut remonter au quinzième siècle. L'histoire et le caprice, la légende et la fantaisie, comme pour la plupart des stalles de cette époque, ont fourni des scènes en proportion à peu près égale. Trois feuilles de dessins offrent la vue intérieure de tout le monument, les profils des piliers, les plans des voûtes et des piliers, les détails des chapiteaux et des bases, l'élévation d'une fenêtre du chœur. Par ses dimensions, par son importance et sa beauté, par la richesse des objets qui la décorent, cette église mérite tout l'intérêt du gouvernement; c'est d'ailleurs le plus important édifice du département du Jura. Les habitans de Salins tiendraient à honneur que leur église fût classée parmi les églises monumentales de la France et placée sous le patronage de l'état.

Le Comité appuie fortement la demande de M. Monnier et renvoie la description de Saint-Anatole à M. le ministre de l'intérieur; il prie M. le ministre de l'instruction publique de recommander spécialement un édifice aussi important que cette église de Salins.

M. l'abbé Cochet, aumônier du collège royal de Rouen, correspondant, adresse un mémoire sur l'église Notre-Dame d'Etretat. Ce monument reproduit en petit la remarquable église abbatiale de Fécamp, et l'on croit y reconnaître la main des artistes qui ont élevé ce grand édifice. Toutefois le cintre et l'ogive romane paraissent plus prononcés à Etretat qu'à Fécamp. Le portail d'Etretat, qui était resté caché jusqu'en 1840, vient d'être dégagé entièrement; de riches ornemens et de petites statues de l'époque romane s'y font remarquer. Une corniche de corbeaux historiés couronne tout l'édifice, à l'extérieur. Au dedans, à l'arcade du crucifix, on voit deux bas-reliefs dont l'un porte des arbres, et l'autre des animaux qui ressemblent à des vaches et à des génisses. Sous le clocher, à l'époque de la révolution, on enterra la statue de Saint-Pierre-de-la-Manche, trouvée autrefois par des

pêcheurs hâlant leurs filets dans le Fond-Bénit. Le saint appuyait sa main sur une ancre et portait à son cou un câble lavé. Les pêcheurs avaient tant de respect pour ce saint de la mer que toutes les barques de la côte étaient obligées de le saluer à leur passage en hissant leur pavillon; celles qui ne se soumettaient pas à ce devoir recevaient une décharge de coulevrines du fort de Fréfosse. L'une de ces pièces d'artillerie est déposée en ce moment au musée de Rouen; elle est marquée d'une salamandre couronnée. D'autres sculptures paraissent enterrées sous ce clocher, où des fouilles devraient être pratiquées avec soin. La tradition attribue la fondation de l'église à une femme, nommée Olive, qui aurait fait vœu de bâtir cet édifice si elle échappait aux Sarrasins qui l'avaient surprise se baignant ou lavant du linge à la fontaine qui porte encore aujourd'hui le nom d'Olive. La pieuse femme fut sauvée et, fidèle à son vœu, fit construire l'église. A Etretat, dans l'enclos du presbytère situé au bord de la mer, existe une chapelle détruite en partie, nommée la chapelle de Saint-Vallery et qui est très ancienne. C'est, avec la crypte de Saint-Gervais de Rouen, le plus ancien monument religieux du diocèse; on en place la construction entre les huitième et dixième siècles. Un monument de cette importance mérite le plus grand intérêt.

Le Comité remercie M. l'abbé Cochet de ces détails; il le prie de lui dire ce qu'est devenue la statue de Saint-Pierre-de-la-Manche. Il serait utile de faire des fouilles sous le clocher d'Etretat; on désirerait avoir un dessin des deux bas-reliefs qui décorent l'arcade du crucifix, et le texte entier de la charte où sont nommés des tailleurs de pierre et un maçon du treizième siècle qui ont pu bâtir l'église d'Etretat.

DOCUMENTS SUR LES ANCIENS ARTISTES.

M. Charles Lenormant annonce qu'il arrive de Saint-Benoît-sur-Loire et qu'il a vérifié le nom de l'artiste gravé sur un chapiteau du porche de l'église. Cet artiste s'appelle **UMBERTUS** et non **UMBERIUS**, comme on l'a écrit quelquefois. On lit donc : **UMBERTUS ME FECIT**. La partie de l'édifice où se voit cette inscription est du onzième siècle.

M. Albert Lenoir soumet au Comité un dessin sur parchemin, exécuté, à ce que l'on croit, par Germain Pilon, et qui représente le tombeau élevé à la mémoire de Saint-Mégrin par l'ordre de Henri III. Ce tombeau se voyait dans l'église Saint-Paul; il y avait deux ans à peine qu'il était élevé lorsque l'indignation populaire le détruisit entièrement. Dans le dessin, Saint-Mégrin est représenté en costume militaire, agenouillé et priant sur son tombeau. A la place où devait être une tablette horizontale de marbre noir et destinée à porter une inscription à la mémoire de Saint-Mégrin, on lit en petites capitales romaines :

POVR ESCRIRE GRAYER ET DORE (sic) CE QVIL PLAISRA COMANDER.

Derrière ce dessin, qui est exécuté avec un très grand soin, on lit ce qui suit :

Parraphé par les notaires soubs signez de varietur, suyvant le marché passé entre madame de Chasse (?) et Germain Pilon, par devant les dits notaires, ce mercredy dix huictiesme jour de may, l'an mil cinq cens quatre vingz et huict.

MANCHEVILLE.

DESGUATREVOULX (?).

Le Comité accueille avec intérêt ce curieux renseignement sur un des plus grands artistes français de la Renaissance. M. le comte Léon de Laborde fait observer que la Bibliothèque royale possède plusieurs dessins de Germain Pilon; on pourrait les comparer avec celui de M. Lenoir, pour s'assurer que ce dessin du tombeau de Saint-Mégrin est bien de la main de Germain Pilon, comme il y a lieu de le croire.

Dans le mémoire qu'il a envoyé sur Saint-André-le-Bas, à Vienne, M. Delorme rappelle qu'on lit sur la plinthe de l'un des pilastres, placés au midi de l'église, le nom de GUILLAUME MARTIN et la date de 1162, qui sont le nom de l'architecte de Saint-André et la date où ce monument a été bâti.

A Etretat, les habitans disent que leur église a été bâtie par un architecte appelé MICHEL Gosse, et que ce nom se voyait gravé sur une pierre; mais M. l'abbé Cochet, en explorant les archives départementales de la Seine - Inférieure, a trouvé dans des chartes du treizième siècle, données à Etretat même, en faveur de l'abbaye du Vallasse, que parmi les témoins figurent un maçon et deux tailleurs de pierre (*latomi*). Le maçon est nommé RICHARD; les

tailleurs de pierre sont GARNIER DE FÉCAMP et ANQUETIL DE PETITVILLE. Ces trois hommes ont dû être employés à Notre-Dame d'Étretat qu'on bâtissait alors. « Garnero de Fiscanno, latomo ; Anquetillo de Petitvilla, latomo (1218-1238). »

En parlant des tapisseries qui ornaient Saint-Anatole de Salins, M. Monnier a signalé le nom de JEHAN SAUVAGE, chez lequel ces belles étoffes historiées auraient été exécutées.

M. Porte, correspondant historique à Aix, annonce que parmi les tableaux assez remarquables que possèdent les églises Saint-Jean *extra muros* et Sainte-Marie-Madeleine, à Aix, on en voit qui ont été peints par REINAUD LEVIEUX, né à Nîmes ; NICOLAS PINSON, originaire de Valence ; MICHEL-FRANÇOIS D'ANDRÉ BARDON, né à Aix, membre de l'Académie royale de peinture de Paris, littérateur et compositeur de musique ; par SERRE, natif de Marseille ; par MIMAULT, peintre d'Aix, élève du Belge FINSONIUS. Ce peintre belge a laissé plusieurs tableaux à Aix. Peiresc parle avantageusement de cet artiste peu connu, et en fait l'éloge dans plusieurs de ses lettres à Rubens. Rubens lui-même partageait l'estime de Peiresc pour Finsonius. Mimault, élève de ce peintre, a souvent égalé son maître. Un autre peintre, né à Bruxelles, JEAN DARET, a laissé des tableaux estimables à la ville d'Aix ; il peignait à la manière du Guerchin. Il ne serait pas sans intérêt de constater pourquoi ces deux peintres étrangers s'étaient établis parmi les peintres provençaux qu'on vient de nommer. Dans la même église de Saint-Jean d'Aix, on voit des sculptures d'un habile artiste provençal, CHRISTOPHE VETRIER, élève de Puget.

M. Ch. Lenormant assure que le grand tableau de Saint-Trophime d'Arles est du Belge Finson (Finsonius), et que cet artiste s'est noyé dans le Rhône.

L'écroulement récent du beffroi de Valenciennes a fait connaître le nom de maître ROBERT DE CROISILLES qui fonda, en 1386, la cloche qui sonnait l'heure pour avertir la communauté, et le nom de JEAN DELCOURT qui fonda avec ses fils, en 1626, une autre des huit cloches *réjouissant les cœurs par vrais accords*, comme dit une inscription tracée sur l'une d'elles. — Des recherches sur les anciennes cloches peuvent être utiles à l'histoire de la musique et même de la chimie.

M. Ferdinand de Guilhermy, correspondant, signale un tableau

peint au quinzième siècle, par un artiste français, NICOLAS PRON, et qu'on voit aujourd'hui dans les magasins de l'église abbatiale de Saint-Denis. Ce tableau avait été exécuté pour les moines de Saint-Germain-des-Prés. Il est du plus grand intérêt, parce qu'on y voit Montmartre avec ses monumens qui n'existent plus aujourd'hui. On remarque sur la montagne l'église abbatiale, la chapelle du Saint-Martyr, et, à l'endroit connu sous le nom de Tertre du Palais, la grande ruine circulaire du temple de Mercure. Ce tableau montre en outre que les artistes français n'ont pas attendu les Italiens pour faire des peintures remarquables; c'est sur le vase à parfums que tient sainte Madeleine qu'on lit le nom de l'artiste.—M. de Guilhermy signale également l'épithaphe de la femme d'un maître maçon, enterrée dans l'église de la Chapelle-Saint-Denis. Cette épithaphe se lit sur un pilier de la nef; mais le maître maçon, qui s'appelait NICOLAS BODON, est seulement du dix-septième siècle; sa femme s'appelle Françoise Dorée. Si l'on veut faire une histoire complète de l'art et des artistes de la France, il ne faut pas négliger même des renseignemens qui sembleraient n'avoir qu'une faible importance.

Mgr l'évêque de Meaux, correspondant, signale une œuvre remarquable de sculpture qu'on voit dans l'église Saint-Ayoul de Provins, et qui est due à BLASSET, mort à Provins en 1663. Ce travail est un magnifique retable en bois de chêne, surmonté d'un tabernacle que décorent de petites statues exécutées avec délicatesse. — Il paraît qu'il y a eu une famille d'artistes du nom de Blasset. Un sculpteur ainsi appelé a fait des travaux dans le grand cimetière, aujourd'hui ruiné, de la ville d'Amiens; son tombeau de la famille Hémard était particulièrement renommé. Peut-être ce Blasset d'Amiens est-il le même que celui qui est mort à Provins en 1663; il paraît cependant être un peu plus ancien, et pourrait être son père.

M. Teste d'Ouet écrit qu'à Mons en Montois (Seine-et-Marne), le curé possède une croix de bois, découpée à jour, chargée de fleurs de lis et de tous les instrumens de la Passion. C'est une œuvre remarquable de NICOLAS MILACIER, vivant en août 1735.

M. Louis Schneegans, archiviste et bibliothécaire-adjoint de Straasbourg, correspondant, annonce qu'il ne se contente pas de porter ses investigations sur les architectes, statuaires, peintres,

graveurs et autres artistes de la ville de Strasbourg ; son intention est d'étendre ses recherches à toute l'Alsace. Il communiquera au Comité les renseignements qu'il pourra découvrir.

Il serait à désirer que dans chaque département MM. les archivistes et bibliothécaires s'occupassent de travaux aussi utiles et où la gloire esthétique de la France est aussi fortement intéressée.

M. Quantin , archiviste d'Auxerre , fait remarquer que les travaux de statuaire et de peinture qui se sont exécutés dans les cathédrales de Sens et d'Auxerre, à la fin du quinzième siècle, l'ont été par les mêmes artistes qui habitaient d'abord dans une des villes et qui se transportaient ensuite dans l'autre. Au moyen âge, chaque province se suffisait à elle-même et trouvait dans son propre sein les artistes dont elle avait besoin.

Si la France a reçu quelques artistes étrangers, comme les documens recueillis dans cette séance même semblent en donner la preuve, par contre elle a donné de nombreux artistes aux nations voisines et fourni des modèles que les autres pays ont imités et copiés. M. Fabry-Rossius, antiquaire à Liège, docteur ès lettres et en philosophie, annonce qu'il vient de découvrir une nouvelle série de quinze artistes des quinzième et seizième siècles. Il se réserve d'envoyer prochainement au Comité les documens qu'il a trouvés sur ces artistes ; mais il communique, au préalable, le fait suivant qui intéresse l'histoire de l'architecture chrétienne de la France et les relations que nous avons eues avec la Hollande au treizième siècle. L'église du monastère d'Adewerth, situé dans la province de Groningue, fut construite en 1214. Cette église fut la reproduction exacte, servile même, de la célèbre église abbatiale de Clairvaux. Voici les passages où il est question de cette circonstance ; on les trouve dans Van Heussen, « *Historia federati Belgii*, etc., c. fig. æneis. Lugduni in Batavis, typis Christiani Vermey. 1719. » Deux volumes in-folio.

« Adoardia, vulgo Adewerth (vetus agger) Cisterciensis instituti cœnobium, in episcopatu Groningensi situm, cujus fanum quatuor turribus conspicuum est..... Cæptum, inquit Ubo Emmius (Rer. Frisiac. lib. XI, p. 164), erat opus sub abbate tertio Wigboldo, anno Domini 1214. Institutum ac perfectum ad exemplar fani Clarævallensis, à D. Bernardo quondam exstructi, servatis dimensionibus omnibus iisdem, artificio ac opera unius e collegio ar-

chitecti insignis, qui hujus rei gratia Clarævallem fuerat missus, ut mensuram et formam ædificii illius caperet. Atque is propterea hoc promeruit, quod nulli præterea, ne antistiti quidem, nedum alteri e monastica familia, concessum fuit, ut defunctus honoris ergo in ipso fano conderetur..... — Hic (Wigboldus) etiam posuit fundamentum ecclesiæ nostræ et claustrum..... anno Domini 1214, per manus cujusdam conversi ad similitudinem ecclesiæ Clarævallensis, quam S. Bernardus, pater noster, ædificari fecit. Fuerat si quidem conversus missus ad Clarævallem cum filio suo ob hanc causam, ut illam consideraret; dicebatur enim artificiosissime facta. Quapropter meruit idem conversus sepulturam in ecclesia, quod nulli abbati usque in præsens concessum est, nisi episcopis. — Jacet autem sepultus in introitu ecclesiæ partis occidentalis, habens petram sepulchro suo impositam. (Ex Annalibus cænobii Adoardiensi.) »

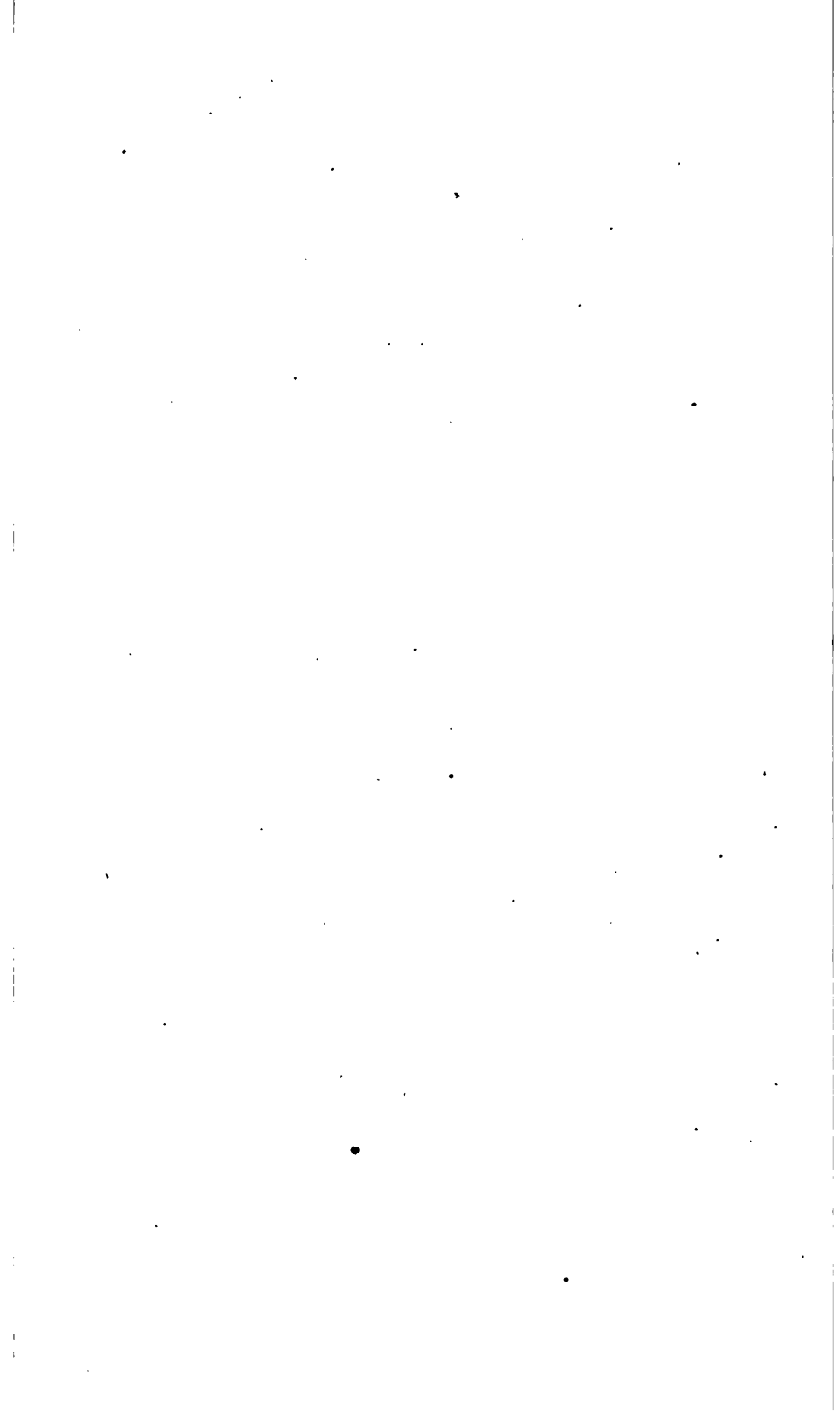
Cette église existait encore du temps de Van Heussen, c'est-à-dire au dix-huitième siècle. En général, la Hollande est très riche en monumens gothiques, mais qui, malheureusement, sont presque tous inconnus.

Aux autres faits, déjà constatés dans le *Bulletin archéologique* et qui prouvent l'influence que la France a exercée par son art et ses artistes sur la plupart des nations de l'Europe, il faut ajouter celui qui précède et qui est fort curieux. Il faut noter, en outre, que le moyen âge n'était pas ingrat pour ses artistes, et qu'il savait leur rendre des honneurs réservés ordinairement aux plus hauts dignitaires de l'Église. On enterre parmi les évêques cet architecte hollandais, qui était un simple frère convers, comme on fait évêque de Noyon un simple orfèvre limousin, saint Éloi.

GASPARIN,

Pair de France, président ;

DIDRON, *secrétaire.*



BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉ

PAR LE COMITÉ HISTORIQUE DES ARTS ET MONUMENS.

SESSION DE 1843.

HUITIÈME SÉANCE.

Mercredi 26 avril 1843.

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE GASPARIN.

OUVRAGES OFFERTS.

Bulletin de la Commission historique du département du Nord, 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e et 5^e numéros (in-8°, Lille, 1841 et 1842), par M. de Contencin, président de la Commission, secrétaire général de la préfecture, correspondant du Comité. Cet ouvrage contient les arrêtés du préfet du Nord relatifs à la Commission historique, les procès-verbaux des séances tenues régulièrement par la Commission et un grand nombre de notices accompagnées de dessins sur divers points d'archéologie. On y distingue particulièrement diverses notices rédigées par M. de Contencin lui-même sur des monumens religieux et militaires du département; des mémoires de M. Le Glay, archiviste général du Nord, sur des inscriptions et l'abatis des maisons; une longue et intéressante notice de M. Victor Derode sur l'église Saint-Maurice, à Lille; des travaux de divers membres sur les beffrois de Bergues, de Bailleul, du Câteau, etc. MM. Le Glay, de Contencin, Gentil, Delcroix, de Baralle et Lebeau signalent avec soin les noms d'artistes et de fondateurs de cloches qu'ils ont découverts dans les archives et sur les monumens eux-mêmes; les cinq premiers numéros du *Bulletin* en révèlent déjà un certain nombre. Bien que ces artistes ne soient pas anciens et ne remontent pas plus haut que Simon Marmion peintre et miniaturiste de Valenciennes, qui est mort en 1489 et

dont M. Le Glay a donné, pour la première fois, la longue épitaphe composée par Jean Molinet, cependant il est utile de les connaître. Le Comité prie donc MM. les correspondans de ne pas négliger même les artistes des derniers siècles. Les doctrines du Comité sont celles de la Commission historique du Nord. Un correspondant ayant proposé de transporter dans un musée un beau vitrail qui orne l'église de Cysoing, la Commission a déclaré qu'il y avait de l'inconvénient à déplacer les objets de cette nature. « Le vitrail de Cysoing, ajoute la Commission, rappelle un événement de l'histoire locale ; nulle part, il ne pourrait être mieux placé que dans l'église de cette ville. Il convient seulement de le recommander aux soins de M. le curé de la paroisse. » La Commission loue un architecte d'avoir cherché, dans un projet de restauration destiné à l'hôtel-de-ville de Bergues, à reproduire exactement ce qui existait dans le principe ; elle condamne l'emploi du fer et de la fonte dans des monumens en pierre ; elle réprouve la peinture à l'huile en guise de badigeon et le badigeon quelconque, et elle demande qu'on se borne à brosser les monumens. Il faut espérer que pour réparer l'hôtel-de-ville du Câteau on n'emploiera ni les ciments ni les mastics modernes de Molêmes, de Pouilly et de Dillh, mais la pierre et le ciment mis en œuvre dans le monument même. Une bonne restauration, pour être conforme aux principes adoptés aujourd'hui, doit non-seulement reproduire la forme, mais encore les matériaux du monument qu'on répare. Les correspondans de la Commission se plaignent, et avec justice, qu'on ait démoli l'église de Gondrecourt sans consulter la Commission ou du moins sans l'en informer ; l'église qui était ancienne, des pierres tumulaires, des vitraux, une boîte en plomb, des fonts baptismaux intéressans ont disparu, et l'on n'a pas même pu en garder le souvenir par le dessin. La Commission est encouragée dans ses efforts par Mgr. l'archevêque de Cambrai qui a publié une lettre adressée au clergé de son diocèse sur la conservation et la description des monumens et objets d'art religieux. En arrivant dans son nouveau diocèse, le prélat s'est empressé de renouveler les mesures archéologiques qu'il avait déjà prescrites dans celui de Rhodéz.

Projet de restauration de Notre-Dame de Paris, par MM. Lassus et Viollet-Leduc. In-4° de 40 pages, avec une gravure. Paris, 1843. C'est le texte d'un rapport adressé à M. le ministre de la justice

et des cultes ; il est accompagné d'un atlas de dessins, contenant le projet de restauration.

Orléans, recueil des anciens monumens civils et religieux de cette ville, par M. Ch. Pensée, membre de plusieurs sociétés savantes. Six livraisons in-4°, composant un atlas de trente-deux dessins lithographiés. Les lithographies offrent les églises Saint-Pierre-le-Puellier, Saint-Paul, Saint-Aignan et sa remarquable crypte, Notre-Dame-de-Recouvrance et Saint-Euverte ; puis les maisons dites de François I^{er}, d'Agnès-Sorel, de Jeanne d'Arc, de Diane de Poitiers ; puis des détails tirés d'autres maisons de la Renaissance, et un coffre où paraît sculpté le sacre de Louis XI, assisté des douze pairs ecclésiastiques et laïques. La ville d'Orléans est remarquable par les belles maisons de la Renaissance qui la décorent, et c'est surtout ce genre de monument que M. Pensée s'applique à reproduire. Cet ouvrage sur Orléans est offert au Comité par M. Ch. Lenormant. Un texte doit accompagner les planches ; il sera envoyé ultérieurement.

L'Investigateur, journal de l'Institut historique, tome III^e, livraison de mars 1843.

Annuaire des cinq départemens de l'ancienne Normandie, publié par l'association normande, 1843, neuvième année. In-8° de 855 pages, Caen 1843. La quatrième section de ce volume est consacrée à l'archéologie, à la littérature et aux beaux-arts.

Explication de quelques médailles à monogramme des rois goths d'Italie, découvertes dans le midi de la France, par M. le marquis de Lagoy, membre non résident. In-4° de 23 pages et de deux planches. Aix, 1843.

Séance publique annuelle de l'Académie d'Aix, 1841-1842. In-8°. Aix, 1843.

Monumens de Cadillac (arrondissement de Bordeaux), par M. Léonce de Lamothe, membre de l'Académie de Bordeaux. La petite ville de Cadillac renferme quelques restes d'architecture romane et deux monumens du seizième siècle. L'un de ces monumens est le château du duc d'Épernon, aujourd'hui maison centrale de détention ; l'autre est une chapelle adossée à l'église.

Instruction sur la réparation et l'entretien des églises, par M. le comte de Mellet, correspondant. In-12, Épernay, 1843. Les principes posés par le Comité, au sujet de la réparation et de l'entre-

tien des monumens historiques, sont complètement adoptés et reproduits en entier dans cet utile travail.

A propos de la *Notice sur la crypte de Jouarre*, offerte au Comité par M. de Caumont, M. Charles Lenormant fait l'observation suivante : « M. de Caumont annonce que la société qu'il dirige a donné 100 fr. pour contribuer aux réparations de la crypte ; mais il a négligé de faire savoir que le ministère de l'intérieur avait consacré une somme de 17,000 fr. pour la restauration complète de ce monument. L'état a voulu prendre sur lui seul le soin de sauver un monument de la plus haute valeur. » — M. Lenormant désirerait que le Comité désignât à M. le ministre de l'intérieur les propriétaires qui ont fait des sacrifices considérables et désintéressés pour sauver des monumens historiques. Une médaille leur serait accordée comme une juste récompense due à leur zèle.

Cette désignation pourra être faite ultérieurement.

MOUVEMENT ARCHÉOLOGIQUE.

Mgr l'archevêque de Bordeaux adresse la lettre suivante dont le Comité ordonne l'insertion textuelle.

« J'ai à vous remercier de l'envoi du *Bulletin Archéologique*. Je l'ai lu avec autant de profit que de satisfaction ; si pareil envoi pouvait être fait aux supérieurs de mon grand et de mon petit séminaire à Bordeaux, j'en saurais bon gré à MM. les membres du Comité historique des arts et monumens. Le clergé, ici comme ailleurs, a senti vivement, depuis quelques années, qu'il devait être le protecteur le plus intelligent et le plus dévoué de ces monumens jadis élevés par ses pères dans le sacerdoce ; il a hâte de réparer le temps que nous avons laissé perdre.

« Je n'ai pu être en mesure cette année pour ouvrir dans mon séminaire un cours suivi d'archéologie. Je me propose de le faire moi-même. Pour cela, j'ai voulu connaître à fond toutes nos richesses locales ; voir aussi de mes yeux les mutilations, les dégradations, les altérations, les destructions, les additions que l'ignorance, plus que le mauvais vouloir, a fait subir, dans ces derniers temps à la plupart de nos monumens. J'ai eu à gémir, ici comme ailleurs, de la dilapidation des anciens ornemens, des an-

tiques mobiliers, etc. ; mais ayant tout vu, tout apprécié, tout noté, je pourrai plus facilement indiquer le remède, au fur et à mesure que les circonstances nous permettront de nouvelles restaurations. Je commencerai donc notre cours d'archéologie par l'histoire archéologique de notre propre pays. J'ai mis six ans entiers à parcourir toutes nos paroisses, à séjourner dans les localités les plus importantes, et, à la fin de juin de cette année, j'aurai visité les 583 églises de mon diocèse, et pourrai les faire connaître, avec les détails les plus circonstanciés, aux jeunes ecclésiastiques appelés successivement à les desservir.

« Chaque curé a déjà dû m'envoyer des notes précises sur tout ce qui intéresse sa localité : indication des châteaux, monastères, chapelles, etc. Y a-t-il, dans les archives de l'église ou de la commune, des chartes, des chroniques ? Étymologie des lieux, événemens dignes de mémoire, traditions populaires... A quelle année remonte la fondation de l'église ? En connaît-on l'architecte ? Avec quelles ressources l'édifice a-t-il été construit ? Quel en est le système d'architecture ? A-t-il conservé des tableaux, vitraux, tombeaux, inscriptions, bas-reliefs, baptistères, mosaïques ?

« Je prends au hasard deux ou trois de ces notices que j'ai l'honneur de vous envoyer. Les documens, que je réunis avec tout le soin possible, nous fourniront des matériaux précieux pour *l'Histoire de l'Eglise de Bordeaux*. Ces documens nous ont déjà valu *l'Histoire particulière de l'Eglise de Saint-Seurin*, par M. l'abbé Tirot ; *l'Histoire du Bazadais*, par M. l'abbé O'Reilly, et celle du *Clocher de Saint-Michel*, par M. Marchandon. L'histoire de tous les monumens que renferme la petite ville de Saint-Emilion, et l'histoire de l'ancienne abbaye de la Grande-Sauve, sont sous presse en ce moment.

« Pour empêcher dans mon diocèse des spoliations analogues à celles dont les églises de la Guène et de Vias ont été récemment les victimes, j'ai adressé, dès mon entrée dans le diocèse de Bordeaux, une feuille de renseignemens que chacun de MM. les curés a été obligé de remplir, ou en ma présence, ou en présence de l'un de mes grands-vicaires, délégué à cette fin. Dans cette feuille, se trouve l'inventaire exact de tout ce que possède chacune de nos églises ; une copie de cet inventaire reste dans les archives de la

fabrique , l'autre est adressée au secrétariat de l'archevêché. A chaque nouvelle visite pastorale , ou toutes les fois que je le croirai nécessaire , je puis déléguer un ecclésiastique pour m'assurer que rien n'a disparu.

« J'ai vu , en lisant le rapport de l'une des séances de votre Comité , que le nom de M. Pillot de Bordeaux ne vous est point inconnu. Je ne suis jamais entré dans les magasins de cet habile *dénicheur* des dernières richesses de nos sacristies , sans avoir le cœur oppressé , sans être humilié profondément par la pensée que , malgré tous nos efforts , malgré toutes nos défenses , il se trouve encore dans nos départemens (mais comme il ne peut plus y en avoir à Bordeaux) des administrateurs de fabriques ou de communes assez ignorans , et assez peu pénétrés de leurs devoirs , pour abandonner à un prix quelconque ce qui méritait à tant de titres d'être l'objet de leurs soins conservateurs.

« N'est-il pas temps de cicatriser , par tous les moyens possibles , cette lèpre hideuse qui ronge toujours et détruit sur des points éloignés , inconnus , des richesses d'un prix incalculable , et devenues uniques , précisément parce qu'elles étaient ignorées ?

« M. le comte de Gasparin peut se rappeler que , pendant mon séjour à Villefranche-sur-Saône , je retrouvai chez des brocanteurs un certain nombre de beaux vitraux qui avaient orné cette ancienne collégiale , et qu'on avait fait disparaître pour donner plus de clarté à l'édifice. Les fenêtres des cinq principales chapelles sont depuis lors dans un état de parfaite restauration. Je partis avec le regret de n'avoir pu obtenir de M. le comte de Sermesy quelques panneaux , auxquels il tient peut-être moins aujourd'hui qu'à cette époque. M. Jacquand de Lyon me rendit avec une grâce parfaite tous ceux qui étaient en sa possession.

« Je sais de science certaine que l'on pourrait retrouver , dans un château peu distant des confins du département d'Eure-et-Loir , tous les vitraux peints qui furent enlevés , il y a peu d'années , dans la chapelle Saint-Pyat de la cathédrale de Chartres.

« Je crois que la publicité donnée , dans le *Bulletin du Comité historique* et dans les journaux , à tous les actes de vandalisme , finira par éclairer les diverses administrations qui seraient portées à imiter MM. les fabriciens de Fécamp , ou MM. les conseillers

municipaux de Laon, si énergiquement signalés par l'un des plus illustres membres de votre Comité (1).

« On parle de détruire à Bordeaux, pour un pauvre alignement qui n'aurait pas même pour but d'isoler notre cathédrale, une partie de nos magnifiques cloîtres, où le musée des antiques trouverait, comme il l'a trouvé à Toulouse, une place si naturelle.

« Je recommande à la sollicitude, aux poursuites mêmes de MM. les membres du Comité historique, l'ignoble grille qui entoure le chœur de notre si gracieuse église Saint-Michel, et les trois malencontreux rétables qui cachent les élégantes fenêtres de l'abside où des vitraux peints trouveraient si naturellement leur place.

« Il en est de même de l'énorme baldaquin et des boiseries du chœur de la cathédrale, qui dérobent à la vue quelques unes des parties les plus précieuses de l'antique monument, et qu'il serait pourtant si facile de faire disparaître sans s'imposer aucune dépense, ou mieux encore de rendre à leur destination première. Ce baldaquin et ces colonnes d'un si mauvais goût ont encore l'inconvénient de servir de modèles à la plupart des embellissements dont on gratifie les églises que l'on songe à restaurer. Ainsi en a-t-on agi envers des églises des douzième, treizième ou quatorzième siècles, telles que celles de Bazas, Berson, la Brède, Ambarès, Bégadan, Aillas, Blaye et Lormont.

« On a fait, il y a peu de temps, de grandes réparations dans l'intérieur de l'une de nos plus anciennes églises. J'avais proposé, pour toute ornementation, des vitraux tels que sait les faire aujourd'hui M. Thibault, de Clermont, ou M. de Nozan, de Toulouse. Les vitraux sont, à mon avis, les seuls tableaux permis aux églises gothiques; car, si tous ces cadres oblongs que l'on voit dans la plupart de nos cathédrales ne couvrent pas toujours quelques précieux ornemens, ils coupent toujours disgracieusement l'harmonie des lignes architecturales. On a préféré du grattage et de la peinture; mais, comme toutes les formalités voulues avaient été remplies, j'ai pu gémir et non me plaindre.

(1) M. Victor Hugo.

« Je crois que Messieurs les membres du Comité ne rendent pas assez de justice à nos églises de Bordeaux. Il n'y a pas de ville en France dotée d'un pareil nombre de monumens religieux aussi bien conservés dans leur ensemble. Nos deux flèches de Saint-André, gracieuses campanilles, découpées en élégantes dentelures, lancées plutôt que soutenues dans l'espace, chefs-d'œuvre de l'art chrétien, couronnes de Bordeaux, ne sont point appréciées comme elles le méritent. J'en dirai autant du chevet de la même église et de ses deux portes latérales avec tous leurs ornemens. La largeur et la longueur de la grande nef, le chœur si élancé, si bien proportionné, l'élégance de cette porte royale qu'on a eu la cruelle pensée de soustraire aux regards du public, mais qui existe encore dans toute sa perfection : voilà encore des objets dont on n'est point accoutumé à faire l'éloge. Les églises de Saint-Michel, de Sainte-Croix, de Saint-Seurin, de Sainte-Eulalie, de Saint-Éloi, de Saint-Pierre, parmi les anciennes ; et, parmi les modernes, les églises des Dominicains, des Jésuites, des Carmes et des Chartreux, devenues les églises paroissiales de Notre-Dame, de Saint-Paul, de Saint-Louis et de Saint-Bruno, en y ajoutant celle de Saint-Jacques, peuvent, chacune dans leur genre, prendre place à côté de ce que nous avons de plus complet parmi les monumens religieux de la France. Les deux seules églises dont nous n'avons pas cru devoir parler sont celles de Saint-Nicolas et de Saint-Martial ; la première date de 1822, et la seconde a vu le jour en 1839.

« La ville de Bordeaux a vendu, il n'y a que quelques années et moyennant une somme de six ou sept mille francs, à un fabricant de plomb, cette magnifique tour connue sous le nom de Puy-Berland, masse gigantesque, où le ciseau de l'artiste semble s'être joué avec les prodiges, immortel témoignage du goût éclairé et de la riche munificence du grand archevêque dont elle porte le nom. La ville avait-elle le droit de vendre une propriété ecclésiastique, qui aurait dû, comme tout ce qui avait échappé au marteau ou à la rapacité des jours mauvais, rentrer dans le domaine de l'église ? Si on a eu le droit de vendre, ne serait-ce pas aujourd'hui un devoir de racheter, tant pour soustraire le monument au danger imminent d'être consumé par les flammes, que pour le rendre à son ancienne destination, les cloches de la cathédrale ne pouvant être placées ailleurs que dans cette tour ?

« Pendant mon séjour à Nancy, j'avais réuni dans un des salons de l'évêché un grand nombre de portraits des évêques de Toul, et les portraits des cinq évêques de Nancy : MM. de la Tour-du-Pin, de Fontanges, de la Fare, d'Osmon, et de Forbin-Janson ; car l'évêché de Nancy ne date que de 1778. Arrivé à Bordeaux, j'ai fait un appel à mon clergé, pour qu'il m'aidât à retrouver les portraits des archevêques de Bordeaux et des évêques de Bazas ; j'ai écrit aussi aux familles qui avaient compté parmi leurs membres quelques uns de mes prédécesseurs. Mes efforts persévérans ont été couronnés de succès. J'ai pu réunir d'abord douze ou quinze portraits originaux, et j'ai, à l'aide de gravures, de statues, et même d'anciens vitraux, fait peindre sur de vieilles toiles les portraits de dix-sept des anciens archevêques de Bordeaux. En sorte que, depuis Bertrand de Gaut qui, d'évêque de Comminges, devint en 1300 archevêque de Bordeaux, puis pape en 1305 sous le nom de Clément V, jusqu'au cardinal Cheverus, de si sainte et si douce mémoire, j'ai pu réunir dans un des salons de l'archevêché le portrait des trente-deux derniers archevêques. Il n'y manque que M. Jean de Foix, en 1501, et Charles de Grammont, en 1530, dont il m'a été impossible de découvrir aucun vestige.

« Pour avoir quelque chose qui rappelât les temps primitifs de mon église, et complétât autant que possible cette galerie, j'ai fait peindre sur les stores du même appartement les tombeaux de nos premiers archevêques, tels que je les ai trouvés dans les cloîtres de Saint-André.

« J'ai l'intention de donner l'hiver prochain, dans le calendrier ecclésiastique que je fais imprimer tous les ans, l'histoire abrégée de chacun de mes prédécesseurs, comme je donnai l'an dernier la notice de tous les établissemens de charité que possède la ville de Bordeaux.

« Chaque jour les renseignemens historiques vont se dispersant de plus en plus ; il faut nous hâter de sauver ce qui nous reste encore. Les pieuses et poétiques traditions, qui environnent souvent les monumens religieux, suppléent en quelque sorte au silence des historiens, en répandant un éclat merveilleux sur les ténèbres du berceau. Combien de nos titres les plus anciens, qui sont encore écrits avec le sang de nos premiers témoins ! L'esprit de l'Eglise est un esprit de tradition. La foi, comme l'a dit un grand évêque, re-

pose sur la tradition aussi bien que sur l'écriture; elle aime à appuyer ses enseignemens et sa liturgie sur ces antiques documens qui ont le double mérite de mieux montrer l'immutabilité de la doctrine et de nous rendre presque contemporains des siècles écoulés. C'est ainsi que la foi, basée sur les faits les plus évidens, forme comme le supplément de la raison; c'est la religion toute faite. Son caractère est la vérité, non à trouver, non à inventer, mais transmise.

« L'Église ne peut donc voir qu'avec un vif sentiment de satisfaction se fonder partout ces commissions archéologiques pour la recherche, la conservation et l'étude des monumens historiques. Je me plais à signaler en particulier les services rendus par la commission qu'a formée à Bordeaux, depuis quelques années, l'administrateur capable et dévoué placé à la tête du département. Un de nos vicaires-généraux a toujours été appelé successivement, dans la personne de MM. de Vesins et de la Tour, à faire partie de cette commission; et plusieurs des ecclésiastiques de nos villes, comme de nos campagnes, en sont les membres correspondans. La religion, aussi bien que l'histoire, la littérature et les arts n'ont eu qu'à gagner dans le développement progressif de cette science, et dans ce frottement de nos prêtres avec les hommes les plus hauts placés et les plus intelligens de toute une province. »

A cette lettre importante, Mgr l'archevêque de Bordeaux a joint un exemplaire de la feuille de renseignemens archéologiques demandés à MM. les curés du diocèse, un extrait d'une circulaire adressée par le prélat à son clergé et où sont signalées les principales églises de Bordeaux et du diocèse entier, une notice sur la commune de Bégadan, une notice sur l'église de Pondaurat, la statistique religieuse de la paroisse de Frontenac et de ses annexes, une notice sur la commune de Sauterne. Ces différens mémoires sont pleins d'intérêt et rédigés par MM. les curés qui desservent les paroisses signalées. M. le curé de Sauterne termine son travail en annonçant que les habitans de la commune sont dans l'usage de chanter aux baptêmes, aux mariages et aux vendanges une sorte de complainte sauvage, fortement accentuée, mais triste et monotone, et dont les paroles ont peu de sens. Les garçons forment un chœur, les filles un autre, et ils répètent alternativement les mêmes paroles jusqu'à six ou neuf fois. Depuis quelques années, ce chant a

presque disparu. Le Comité désirerait avoir une copie de ce chant, musique et paroles ; il prie Mgr l'archevêque de Bordeaux de le lui faire obtenir. Si ces curieux usages se retirent de nos mœurs actuelles, il faut au moins les recueillir dans l'histoire. Champollion jeune, comme l'annonce M. Ch. Lenormant, disait avoir entendu les enfans de Figeac chanter sur un ton bizarre, et qui lui semblait fort ancien, des paroles à peu près dénuées de sens. Champollion pensait que ces chants, transmis d'une génération à une autre, pouvaient remonter aux Gaulois, et que les soldats de Vercingétorix avaient pu les connaître. Quelle que soit l'origine plus ou moins reculée de ces chants sauvages et belliqueux, nous sommes intéressés à ne pas les laisser perdre, et le Comité recommande à MM. les correspondans de les recueillir avec soin. M. le curé de Sauterne ajoute encore qu'au jour des funérailles, dans l'église même et en présence du mort, les parens et les amis racontaient, au milieu des doléances, des pleurs et des cris, la vie, les habitudes et les affections du défunt. Cet usage, également aboli, mériterait d'être décrit en détail et pourrait faire un chapitre intéressant dans l'histoire des mœurs populaires.

Le Comité prie Mgr l'archevêque de Bordeaux de recevoir ses félicitations pour tout ce que le zélé prélat a déjà fait et veut faire encore en faveur des monumens historiques. Un exemple semblable et donné de si haut fructifiera dans toute la France. En ce qui touche l'ameublement des églises, plus récent que les églises mêmes, M. Didron pense qu'il est très fâcheux en effet que des boiseries, des rétables, des baldaquins d'un goût fort suspect compromettent la beauté des plus remarquables édifices. Quelquefois, cependant, un pareil ameublement, tout moderne qu'il puisse être, a plus de grandeur et de beauté réelle qu'un ameublement qui pourrait s'exécuter de nos jours. Il vaudrait mieux qu'on n'eût fait, ni ces meubles, ni ces ornemens, qui atteignent quelquefois des dimensions colossales, comme cette gloire qui rayonne dans le sanctuaire de la cathédrale d'Amiens ; mais, puisqu'ils existent et qu'ils rappellent souvent des souvenirs historiques, il faut les conserver. D'ailleurs, en ce moment, que pourrions-nous mettre à la place de ces décorations, qui fût réellement convenable, composé avec goût, exécuté avec science ? Si, comme on l'a fait dans le diocèse de Bordeaux, on copie ces mauvais meubles, ces ornemens peu

agréables, il serait à craindre qu'en les détruisant on ne fît naître également l'envie de détruire des meubles plus anciens, des ornemens plus gracieux, et cela sous prétexte de ramener les églises à leur disposition primitive. Un bon principe peut s'appliquer d'une manière fâcheuse; les gens qui adoptent une idée ne venant pas d'eux et qu'ils comprennent imparfaitement font souvent beaucoup de mal. Il n'y a aucun inconvénient à conserver le plus possible; il y aurait probablement du danger à approuver, par un exemple même excellent en soi, la destruction ou l'enlèvement d'objets qui pourraient avoir de l'intérêt. Mgr l'archevêque de Bordeaux, dont la science et le goût sont bien connus du Comité, appréciera ces observations qui lui sont soumises. Puisque le diocèse de Bordeaux est gouverné par un prélat d'un tel mérite et qui blâme si justement le mauvais goût, il n'est plus à craindre que les rétables, baldaquins et boiseries de Bordeaux soient copiés à l'avenir par les administrations de cette province ecclésiastique. Le Comité prie M. le ministre d'envoyer à Mgr l'archevêque de Bordeaux le premier volume du *Bulletin archéologique*, et aux supérieurs du grand et du petit séminaire le premier et le deuxième volume du même ouvrage. C'est aux établissemens publics, aux séminaires principalement, que les livres d'archéologie nationale et du moyen-âge peuvent être le plus utiles.

M. Ch. Lenormant fait observer, relativement aux portraits que Mgr l'archevêque de Bordeaux recueille avec un zèle si louable, qu'il existe, dans une des salles de l'évêché d'Orléans, un buste magnifique de l'évêque Jean de Morvilliers, exécuté par Germain Pilon. Ce buste de premier ordre a été moulé autrefois, mais assez mal; il conviendrait de renouveler l'opération et de placer un exemplaire en plâtre dans l'Ecole des Beaux-Arts, où il figurerait honorablement parmi les plus belles sculptures.

Sur l'invitation de M. de Contencin, président de la Commission historique du département du Nord et correspondant du Comité, Mgr l'archevêque de Cambrai a adressé au clergé de son diocèse une lettre qui est une nouvelle preuve de l'intérêt que les hauts dignitaires ecclésiastiques portent aux monumens et aux études historiques. Le Comité désire que les extraits suivans de cette lettre soient insérés dans le *Bulletin archéologique*.

« Nous prions instamment MM. les curés de répondre, le plus

exactement possible, à toutes les questions posées dans le Questionnaire ci-joint (1), et, pour cela, de rechercher avec soin tout ce qui, dans leurs paroisses et en particulier dans leurs églises, peut intéresser la religion, l'histoire, les sciences et les beaux-arts. Ils diront ce qu'ils savent touchant la fondation et la construction de leurs églises; ils feront connaître tout ce qui, même en dehors des questions ci-après, s'y trouve de remarquable en fait d'architecture, sculpture, tableaux, tombeaux, cénotaphes, sarcophages, inscriptions, objets d'antiquité, portails, jubés, baptistères, mosaïques, etc.; et tout ce que leur résidence offrirait d'intéressant comme étymologie des lieux, événemens dignes de mémoire, personnages célèbres, traditions populaires, parce qu'ils sont plus à portée que d'autres de fournir des renseignemens et des lumières pour servir à la description complète du pays, à laquelle le clergé doit s'empresser de donner son concours. Les réponses nous seront adressées directement pour être, par nous, transmises à la Commission historique. MM. les curés auront soin de les transcrire aussi dans les annales de paroisse.

« Il est arrivé souvent que les travaux de restauration, qui s'exécutent dans les églises, ont été des occasions de mutilation et ont causé des torts irréparables. Déjà, dans un grand nombre de diocèses, Messieurs les évêques ont transmis des instructions à MM. les curés pour empêcher ces dégradations. A leur exemple, nous faisons à nos chers coopérateurs les recommandations suivantes, sur lesquelles nous appelons toute leur attention : 1° Aucune réparation, quelque minime qu'elle soit, ne sera exécutée dans l'intérieur des églises, sans que le projet nous en ait été préalablement soumis. Nous signalons en particulier les travaux qui ont pour objet de badigeonner ou de gratter l'intérieur des églises, de faire exécuter des représentations grossières de marbres variés, dont le moindre inconvénient est de contraster avec le plus grand nombre de ces édifices et de manquer de vérité et de goût; 2° Aucune boiserie ancienne, telle que stalles, confessionnaux, rétables, etc., ne sera remplacée par des objets en menuiserie mo-

(1) C'est le Questionnaire du Comité, reproduit par la Commission historique du département du Nord.

derne, avant qu'il soit bien constaté que les anciens sont hors de service et ne peuvent plus être restaurés, ou bien que leur conservation ne peut intéresser l'art en quoi que ce soit ; 3° L'introduction, dans les églises, de mauvaises statues et de mauvais tableaux est encore un point sur lequel nous ne saurions trop insister près de MM. les curés. Outre que de pareils ouvrages sont peu propres à exciter la piété des fidèles, ils gâtent l'aspect intérieur des temples, et il vaut beaucoup mieux que les murailles restent nues que de les voir ornées de représentations mal faites ou ridicules ; 4° Il y a peu d'églises qui ne renferment au moins quelque objet d'art ou de mobilier qu'il est intéressant de conserver, tels que reliquaires, statues, vases sacrés, encensoirs, ornemens d'autel, croix, anciens livres liturgiques, etc. Nous recommandons à MM. les curés de ne laisser aliéner aucun de ces objets anciens, sans en avoir référé à notre autorité ; 5° MM. les curés sont instamment priés de veiller avec le plus grand soin à la conservation des pierres sépulcrales, tombeaux, cénotaphes, sarcophages et autres monumens funèbres qui pourraient se trouver dans leurs cimetières ou dans leurs églises, et de nous adresser une copie des dates, inscriptions, emblèmes, écussons qu'ils pourront découvrir sur lesdits monumens.

« Nous profitons de cette occasion pour faire connaître à nos chers coopérateurs que nous avons formé le projet de réunir les portraits de nos vénérables prédécesseurs les évêques et archevêques de Cambrai. Nous avons déjà réussi à en rassembler quelques uns ; nous attacherions un grand prix à enrichir, sinon à compléter entièrement cette collection, qui ne sera pas sans intérêt sous les rapports religieux, historique et artistique. »

Il est à regretter que le conseil général du département du Nord ne soit pas aussi persuadé que Mgr l'archevêque de Cambrai de l'importance des monumens historiques, et de l'intérêt qu'il y a pour le département à les étudier, à les conserver, à les faire connaître. Le zèle de la Commission historique du Nord, qui a toutes les sympathies du préfet, n'est pas assez secondé par le conseil général. Des allocations minimales, mais indispensables, ont été refusées. Le *Bulletin* de la Commission, qui est nourri de faits curieux et qui répand le goût des études historiques, est menacé dans son existence. Cependant la Commission ne se laisse pas dé-

courager; elle espère vaincre, par le nombre et l'importance de ses travaux, les obstacles qu'on lui a suscités depuis sa fondation. Ce n'est pas au moment où des commissions archéologiques s'établissent dans les plus pauvres départemens, que celui du Nord peut laisser périr la Commission qu'il possède et qui a déjà rendu de grands services.

« Une des meilleures opérations qu'ait faites notre Commission, écrit M. de Contencin, est sans contredit l'envoi, à tous les curés et desservans du diocèse, du Questionnaire tel que l'a rédigé le Comité. Après avoir obtenu le concours du vénérable archevêque de Cambrai, elle a fait imprimer huit cents exemplaires de ce Questionnaire, et le prélat les a transmis dans un même nombre de paroisses avec une instruction pastorale fort détaillée. Il y a deux mois seulement que cette mesure a été prise, et plus de trois cents Questionnaires nous sont déjà revenus. Un certain nombre révèlent des richesses ignorées. Ici, c'est un édifice intéressant par son âge ou qui a conservé quelques parties anciennes et curieuses; là, ce sont des fonts baptismaux avec des sculptures barbares et des inscriptions que certains curés appellent *celtiques et indéchiffrables*; des cloches, des vitraux peints; ailleurs, des rétables en bois sculpté, des châsses et des reliquaires de grande proportion et d'un riche travail, des croix de procession en argent, ornées de statuettes en vermeil et incrustées de pierreries, etc., etc. Tout annonce que cette grande investigation nous donnera de précieux résultats. Nous lui devons des renseignemens qui faciliteront beaucoup la rédaction de la statistique monumentale; en attendant, elle constatera l'existence d'une foule d'objets curieux qui seront ainsi soustraits à l'avidité des brocanteurs et au zèle peu délicat de certains amateurs. En acceptant le titre de membre honoraire de la Commission, Mgr l'archevêque de Cambrai a fait assez savoir l'intérêt qu'il porte à nos travaux, et il est venu augmenter ainsi la liste, déjà considérable, des membres de l'épiscopat français dont la coopération est acquise aux études archéologiques.

« Dans un de mes rapports annuels, j'ai fait connaître pour quels motifs la Commission n'avait pas cru devoir borner ses attributions à la conservation et à la description des monumens historiques. Pour laisser à chacun de ses membres la faculté de se livrer aux études qui lui sont le plus spéciales, l'arrêté d'institution a

décidé que toutes les branches de l'histoire et de l'archéologie locales feraient l'objet de ses recherches. C'était, en effet, le seul moyen de prévenir le refroidissement qui n'eût pas manqué de pénétrer parmi ceux de nos collaborateurs qui ne s'occupent point de l'histoire de l'art, et d'introduire dans nos travaux une variété qui devait d'ailleurs tourner au profit des intérêts que nous voulons servir. »

Le Comité félicite M. de Contencin de ce zèle que les difficultés n'ont pu ralentir. C'est en montrant le résultat des travaux accomplis et des services rendus que le conseil général sera frappé de l'utilité de la Commission ; alors l'indifférence qu'on paraît témoigner se changera inévitablement en vive sympathie. Dans le tableau que M. de Contencin adresse au Comité et qui présente le résumé des travaux de la Commission du Nord pendant les années 1840, 1841 et 1842, on voit que vingt-six monumens divers, églises, abbayes, baptistères, châteaux, beffrois et hôtels-de-ville, ont été l'objet des investigations et des études de la Commission. Un cimetière fortifié aux douzième et treizième siècles, un souterrain du quatorzième, la pyramide élevée au dix-huitième en souvenir de la bataille de Fontenoy, un hypocauste romain et des bronzes antiques ont été décrits et dessinés. En outre, la Commission a reçu plusieurs notices accompagnées de dessins sur des croix de procession, des sceaux, des monnaies, des médailles, des bas-reliefs, etc. Elle s'occupe d'un travail épigraphique dont la première partie a été publiée dans son Bulletin ; elle tire le tracé topographique de la ligne de démarcation entre la langue flamande et la langue française ; elle organise des recherches sur les voies romaines de la contrée. Ce sont là des travaux importants et qui méritent les encouragemens les plus efficaces.

M. l'abbé Visy, directeur et professeur d'histoire au grand séminaire de Sarlat (Dordogne), demande pour l'établissement qu'il dirige le Questionnaire, les Instructions et la suite du Bulletin archéologique, dont il a reçu les six premiers numéros. « Les études archéologiques, écrit M. Visy, étaient presque complètement négligées dans notre maison, et des circonstances particulières nous avaient empêchés de leur donner l'importance qu'elles méritent. Ces circonstances ont changé et j'ai pu, cette année, ouvrir un cours d'archéologie que nos séminaristes suivent avec un intérêt et un

empressement qui fait espérer quelques succès. Le Périgord possède beaucoup d'anciens monumens, et surtout une foule d'églises romanes qui, pour n'être pas toutes d'une exécution très remarquable, n'en sont pas moins des reliques précieuses d'un temps déjà fort éloigné de nous et chères à la religion qui les a élevées. Malheureusement l'ignorance les laisse tomber en ruine ou les dégrade à force d'inintelligentes réparations. Le cours d'archéologie, suivi maintenant par de jeunes lévites qui, prêtres un jour, seront les gardiens et les conservateurs de ces églises, me fait espérer un avenir meilleur pour les intéressans monumens religieux de notre pays. Ce ne sont point nos travaux passés qui peuvent nous mériter de recevoir les publications du Comité, mais ces ouvrages faciliteraient à coup sûr nos travaux actuels. Dans cette vue, le Comité voudra peut-être seconder nos efforts et nous aider à contribuer au résultat qu'il poursuit avec une persévérance qui a déjà porté tant de fruits. »

Le Comité prie M. le ministre d'accorder au grand séminaire de Sarlat les publications demandées. Il est heureux d'avoir à enregistrer un séminaire de plus parmi les établissemens publics où l'on enseigne l'archéologie du moyen-âge.

DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES.

M. le préfet du Gers transmet un rapport de M. de Gavoty, correspondant historique, sur une colonnade du onzième au douzième siècle qu'on vient de découvrir dans l'église d'Aignan. Tout le pourtour du sanctuaire de cette église est assis sur un mur plein et tout uni. L'ouverture d'une baie, qu'on fut obligé de pratiquer dernièrement dans ce mur pour aller à une sacristie nouvelle, fit trouver un fût de colonne engagé dans la muraille. Des recherches s'étant poursuivies en conséquence, on découvrit que le pourtour entier, sur une longueur de 14 mètres 45 cent., était orné d'une arcature en cintre dont les arceaux, au nombre de neuf, reposaient sur des colonnettes hautes de 2 mètres 43 cent., assises sur une banquette en forme de siège. A une époque inconnue, peut-être après un incendie qui avait fait craindre pour la solidité du monument, on avait rempli l'espace compris entre les colonnes et fortifié, en les

masquant, les colonnes elles-mêmes. Les chapiteaux sont sculptés de feuillages recourbés en volute et de pommes de pin exécutées d'une manière remarquable. Sur l'un d'eux on voit Daniel dans la fosse aux lions, sur l'autre une scène composée de sept personnages et dont l'explication ne pourrait se donner qu'à l'aide d'un dessin exact. Des peintures couvraient le champ des arcades ; il n'a pas été possible de les conserver. La fabrique voudrait réparer cette colonnade, remettre la tête sur le corps de deux personnages décapités lorsqu'on mura cette arcature. Les deux têtes ont été heureusement retrouvées dans les gravois. La fabrique, dénuée de ressources, a fait un appel à la générosité des habitans qui, encouragés par l'exemple du curé de la paroisse et de son vicaire, se sont empressés de donner ; mais il faudrait une somme de mille francs à peu près, et les collectes n'ont pu atteindre ce chiffre.

M. Mérimée attache de l'importance à cette découverte ; il juge le rapport de M. de Gavoty intéressant, et pense que M. le ministre de l'intérieur pourrait accorder un secours suffisant pour remettre en état la colonnade qu'on vient de découvrir.

Renvoi à M. le ministre de l'intérieur. Le Comité prie M. le ministre de l'instruction publique de demander à M. le préfet du Gers un dessin des chapiteaux à feuillages et surtout à personnages, pour qu'on puisse en donner l'explication.

M. Gustave de Clausade, correspondant historique à Rabastens (Tarn), annonce qu'on vient de trouver à quelques minutes du village de Montans, qui domine la plaine de Gaillac, un collier et un bracelet d'or massif, très pur et d'une conservation parfaite. Ces deux objets sont devenus la propriété de M. de Lacombe, de Gaillac, qui les a achetés au poids, pour la somme de 550 francs. Le collier est composé de quatre fils tordus. Des ornemens, offrant l'aspect d'une végétation indéterminée, recouvrent une partie de ce collier, un sixième, et viennent aboutir à deux couronnes de fleurs à la jonction des deux branches du cercle. Cette pièce pèse 80 grammes. Le bracelet est un cercle d'or plat, de forme ovale et sans ornemens. On a trouvé ces deux objets dans un endroit qui a dû être une station romaine et où l'on a découvert des médailles, des poteries, des marbres et des bronzes. Des dessins sont joints à cette notice. M. de Clausade a l'intention d'envoyer au Comité des estampages en papier, mais il craint que la pression exercée sur ces

estampages, pendant le transport, ne les détruise. — Cet accident n'est pas à redouter; d'ailleurs, au moyen du procédé indiqué dans le 2^e vol., p. 454 du *Bulletin archéologique*, on peut remplacer l'estampage par l'impression, et les impressions de cette nature résistent même au pliage.

M. Lenormant ne pense pas qu'on puisse assigner une date précise au collier en or trouvé près de Montans; la science archéologique n'est pas suffisamment fixée à cet égard. Du reste ce collier est fort remarquable, et c'est à la bibliothèque Royale que ce bel objet devrait appartenir.

M. Mermet aîné, correspondant historique à Vienne (Isère), annonce que, dans un certain nombre de médailles romaines trouvées récemment à Vienne, il s'en trouve une de Sévère Alexandre, qui régna de 222 à 235. Cette médaille est en grand bronze et n'est point indiquée dans l'ouvrage de Mionnet: *De la rareté et du prix des médailles romaines*.

INSCRIPTIONS.

Prié de faire un rapport sur deux inscriptions envoyées par M. Pierangéli, correspondant historique à Grenoble, M. Mérimée annonce que rien ne garantit l'exactitude des transcriptions. L'interprétation qu'on en donne semble gratuite, et aucun exemple n'autorise le TANDIU SE VIVERE CUPIT que M. Pierangéli propose de lire sur la première de ces inscriptions qui ont été trouvées toutes deux dans la cathédrale de Grenoble. Le même correspondant appelait l'attention du Comité sur la porte de Bonne, à Grenoble, et demandait qu'on en assurât la conservation. M. Mérimée annonce que M. le ministre de l'intérieur a fait une enquête à ce sujet, d'où il est résulté que cette porte ne datait en réalité que du milieu du dix-septième siècle, qu'elle n'offrait aucun intérêt sous le rapport de l'art, et que l'agrandissement d'une rue et de la route en rendait la destruction nécessaire. Ce qui doit diminuer les regrets, c'est qu'on a l'espoir de retrouver dans les matériaux de cette porte des inscriptions assez curieuses et que l'on sait traditionnellement avoir été employées dans la construction. M. Pierangéli se plaint, et le Comité est de cet avis, qu'on ait badigeonné la cathédrale de Grenoble; qu'on ait ajouté, aux archivoltes du clocher de

la même église et à l'entablement qui en couronne le sommet, des moulures qui n'existaient pas originairement et qu'on n'avait pas le droit d'y introduire ; qu'on n'affecte pas à un usage quelconque, par exemple au dépôt des reliques les plus précieuses, un tabernacle en pierre, qui s'élève près du grand autel, sur le côté. Ce tabernacle, qui représente la façade d'une église gothique, est complètement abandonné.

M. Mermet aîné, correspondant historique à Vienne (Isère), annonce que l'ancienne église de Chandieu (arrondissement de Vienne), possédait une pierre tumulaire que M. l'abbé Millot, desservant de cette église, conserve avec le soin le plus louable et qu'il va faire placer convenablement dans l'église nouvelle. Sur cette pierre est gravée une inscription dont M. Millot a envoyé un estampage sur papier, estampage que M. Mermet adresse au Comité. Cette pierre relate la mort de trois individus en l'an 1213. M. le desservant de Chandieu exprime à M. Mermet le regret de n'avoir pu sauver une inscription gravée sur la base d'une croix fort ancienne, placée dans le cimetière de la paroisse, détruite en l'absence de M. l'abbé Millot, et dont les matériaux ont été employés dans la construction de la nouvelle église.

M. Jules Renouvier, correspondant historique à Montpellier, transmet l'estampage en papier d'une inscription inédite, de 1248, trouvée à Saint-Guillem-du-Désert. Cette inscription est attachée à une statuette en pierre dure, haute de 40 centim., sans la tête qui est enlevée. La statuette représente un clerc assis dans une chaise romane et portant sur ses genoux une tablette sur laquelle l'inscription est gravée. Voici la lecture qui a été remise à M. Renouvier, en même temps que l'inscription, par M. le curé de Saint-Guillem :

Qui jacet hac tumba tanquam sine felle columba
Ictus ville fuit abbas strenuus ille
De Rocafolio Guillelmus qui decessit in anno
Bis sexcenteno bis seno ter duodeno
Hoc tamen intendas sexto sistente Kalendas
Octobris secum tumulato fratre per equum
Mundi salvator animæ sis ejus amator
Atque beatorum consors sit facta tuorum.

Chaque mot est séparé par plusieurs points, quatre, cinq et quel-

quelquefois même six, disposés verticalement. La seule partie incertaine de cette inscription est dans le premier vers, dont la fin est tronquée. M. Renouvier appuie la restitution de M. le curé de Saint-Guillem sur un exemple pris dans une des inscriptions du musée de Toulouse, publiées par M. le marquis de Castellane :

Clauditur hic tumba Job pectore mente columba.

M. Mangon de la Lande, correspondant historique à Avranches, annonce que M. le ministre de l'intérieur vient de décider qu'une ancienne cloche de l'abbaye du mont Saint-Michel serait placée au sommet de la grande tour qui domine l'église abbatiale et sonnée en cas de péril de mer, toutes les fois que les brouillards rendraient dangereux l'abordage de la montagne. Cette cloche porte une inscription que M. de la Lande transmet et qui relate qu'elle fut fondue seulement en 1711. Un dessin, représentant la cloche, est joint à cette notice.

M. Auguste Moutié, correspondant historique à Rambouillet, envoie l'impression sur papier et à la mine de plomb d'une inscription curieuse qu'on voit dans l'église de Saint-Arnoult en Iveline (arrondissement de Rambouillet). Cette inscription, qui date du seizième siècle, est la copie plus ou moins exacte d'une charte de 1301, par laquelle Simon IV, comte de Montfort, octroie aux habitants de Saint-Arnoult différents droits dans les forêts voisines. L'inscription est reproduite en latin ; mais on y a joint, en regard, la traduction en français du seizième siècle. Elle se termine par la représentation du sceau de Simon de Montfort, avec ces mots : « Soie à double queue de cire vert à la rotundité est escript. » Le sceau du comte et le contre-sceau sont gravés au bas de l'inscription. On lit autour du sceau, qui représente un chevalier sur un cheval lancé au galop : SIMON COMES MONTISFORTIS. Un lévrier court sous le cheval. Le contre-sceau porte un lion montant à gauche.

M. Ernaux, correspondant historique à Versailles, adresse l'impression en papier et à la mine de plomb de deux pierres tumulaires qu'on voit dans l'église de Garches. L'une représente Robert de la Marche, fondateur de l'église, en habits sacerdotaux ; l'autre, un chevalier qu'on présume être Guillaume de Tunberel, mort en 1400. L'inscription de la première dalle est fort endommagée ; celle

de la seconde a complètement disparu. Robert de la Marche, CLERC JADIS DU SAINT ROI LOIS, est gravé d'une manière remarquable ; il tient sur sa poitrine un calice à large coupe, et il est encensé par deux anges. Le chevalier joint les mains ; il est vêtu de mailles et pose les pieds sur un animal qui semble un chien. L'impression de ces dalles, surtout de la seconde, n'est pas suffisamment distincte. M. Ernaux adresse, en outre, l'impression, par le même procédé, de deux inscriptions qu'on voit dans l'église de Clairefontaine. La première est relative à la fondation de l'abbaye par Simon, comte de Montfort ; la seconde mentionne un religieux de cette abbaye, qui, né en 1534, sous le roi François I^{er}, mourut en 1643, trois ans avant l'avènement de Louis XIV. Ce religieux, nommé Nicolle Levezier, vécut sous sept rois.

Le Comité remercie M. Ernaux de cette communication ; il prie ce correspondant d'ajouter à l'impression des dalles ciselées et des inscriptions par la mine de plomb le perfectionnement introduit par M. l'abbé Champenois, et qui consiste à presser le papier avec un tampon blanc avant de le colorer par le tampon noir. Ce double procédé donne des images d'une grande netteté et permet de faire usage de toute espèce de papier, même d'un papier fort épais.

M. Boisselier, peintre à l'Ecole royale de Saint-Cyr, envoie le dessin d'une dalle funéraire qui existe à l'abbaye des Vaux-de-Cernay, dans l'ancien logement du prieur ; on y voit représenté un personnage en costume religieux, mort en 1300. Cette dalle, ciselée d'une manière fort remarquable, sert aujourd'hui de foyer de cheminée. Sauf un mot, l'inscription est très lisible et en belle écriture. Le Comité prie M. Boisselier de lui envoyer un estampage de cette dalle, et de l'exécuter par le double procédé du tampon noir et du tampon blanc. Certains détails, que le dessin ne peut accuser suffisamment, ont besoin d'être étudiés ; l'inscription qui borde la pierre veut être contrôlée par l'estampage, et l'on désire lire plus nettement quelques mots écrits en petits caractères sur l'archivolte de l'arcade où est placée l'effigie du personnage. Le défunt est nimbé ; mais cette particularité singulière a besoin d'être vérifiée. Chaque pied pose sur un chien accroupi. Deux anges encensent le personnage qui paraît jeune, et deux autres anges tendent vers lui un chandelier à trois pattes et portant un cierge allumé. L'amortissement de l'arcade ogivale et triflée est occupé par trois fleurs

de lys. Quatre abbés, portant chappe et crosse, occupent quatre niches qui décorent les côtés de la grande arcade où est le défunt. A ses pieds, quatre moines, debout, prient et lisent dans un livre ouvert. Ces quatre moines n'ont que le quart de la grandeur de celui pour lequel ils prient. L'architecture, figurée sur cette dalle intéressante, est d'une grande finesse.

M. Charles Bazin, membre de la Société des Antiquaires de Picardie, envoie l'impression sur papier et à la manière noire d'une dalle funéraire, et le dessin au crayon d'un tombeau qui se trouve dans une église de Picardie. M. Bazin fait accompagner ces dessins des observations suivantes :

« L'église de Vendeuil (Oise) possède une belle dalle funéraire du quinzième siècle. Cette dalle représente un seigneur du lieu, ayant sous les pieds un lévrier. L'âme du défunt, sous la forme d'un petit corps nu, est reçue, je pense, par J.-C. (1). On ne distingue pas si le nimbe est crucifère. L'inscription porte en caractères gothiques : *Cy gist noble hôte Jehan de Saint Beuve escuyer en son vivant seigneur de Vendeuil lequel trespassa en la ville de Beauvais le XV^e jour de juillet l'an M. C. C. C. quatre vings et neuf pries Dieu po^r son ame.*—*Cy gist Anthinette fille du d^e escuyer et de damoiselle Jehanne de Roye sa fam^e.* Cette pierre est dans le sanctuaire de l'église où elle est continuellement rabotée par les rudes chaussures des paroissiens. En cela les humbles intentions du défunt sont, sans doute, fidèlement remplies ; mais il est pénible de voir le trait de cette jolie dalle s'effaçant chaque jour de plus en plus, et certaines parties déjà entièrement frustes, ou indignement mutilés. Je demande au Comité si ces circonstances n'autorisent pas une dérogation à la règle qui recommande de laisser les monumens en place. Dresser celui-ci le long d'une muraille, ce serait, par cela seul, lui faire perdre une partie de sa valeur archéologique ; mais ce déplacement aurait l'avantage de le mettre à l'abri de toute injure ultérieure. Si le Comité approuve cette mesure, je pourrai faire des démarches dans ce sens.

(1) C'est dans le sein d'Abraham, vraisemblablement, que l'âme est déposée. Cette belle dalle, estampée par M. Bazin, a 1 mètre 20 cent. de large, sur 2 mèt. 70 centim. de long.
(Note du secrétaire du Comité.)

« Le Bulletin du Comité (2^e vol., page 334) appelle l'attention des archéologues sur les animaux qui sont représentés foulés aux pieds des rois et des seigneurs, des évêques et des abbés. M. Didron parle à ce propos du lion et du dragon, comme occupant cette place humiliante, en vertu du texte sacré : *conculcabis leonem et draconem*. Je ne pense pas cependant que M. Didron veuille dire que ces deux animaux se rencontrent le plus habituellement ensemble. Je crois, en effet, qu'on les voit beaucoup plus souvent isolés que réunis sur les tombeaux, et qu'il en est de même pour les autres espèces d'animaux symboliques. Ainsi on trouve à Saint-Denis, aux pieds des rois et des princes, le lion, symbole du courage, et aux pieds des reines et des princesses, le chien, image de la fidélité ; mais, de tous ces tombeaux, il n'y en a peut-être pas un seul qui présente le mélange de ces deux symboles. On verra souvent aussi dans les églises le dragon, image de l'esprit de ténèbres, ramper aux pieds des évêques et des abbés ; et le lévrier, cette race de chien à part, qui n'a ni l'instinct ni la fidélité du chien ordinaire, prendre la place du lion aux pieds des seigneurs, comme symbole des plaisirs de la chasse. Mais le lévrier et le dragon ne se sont peut-être jamais rencontrés ensemble sur un même tombeau ; et si le dragon se trouve quelquefois en présence du lion, ce n'est qu'exceptionnellement. En résumé, le lion ou le lévrier aux pieds des rois et des seigneurs, le chien proprement dit aux pieds des reines et des châtelaines, le dragon aux pieds des évêques et des abbés, tels sont, si je ne me trompe, les animaux qu'on rencontre le plus habituellement. La présence simultanée de deux de ces symboles mérite de fixer particulièrement l'attention, comme cas exceptionnel. C'est à ce titre que j'ai remarqué le tombeau de Raoul de Crespy, dans l'église Saint-Pierre de Montdidier (Somme). Raoul de Crespy est représenté en relief, vêtu d'une courte tunique, les mains jointes sur la poitrine et l'épée au côté. L'ange qui se trouve près de lui a la tête amputée. Raoul a la figure mutilée ; à ses pieds un lion et un chien se battent à outrance. Plus fort que son adversaire, le lion étrangle le chien qui se débat en vain. J'ai recherché si quelque trait de la vie de Raoul n'autorisait pas le rapprochement de deux animaux qu'on ne rencontre pas pour l'ordinaire ensemble. Or les historiens rapportent que Raoul de Crespy, comte de Montdidier au onzième siècle, était un

des plus intrépides guerriers de son temps, mais d'une conduite rien moins qu'irréprochable. En effet, il fut excommunié pour avoir répudié sa femme et contracté une nouvelle alliance avec Anne de Russie, veuve de Henri I^{er}, roi de France, et mère de Philippe I^{er}. En rapprochant ces données historiques des sculptures du tombeau, ne semble-t-il pas que ce lion, furieux et déchirant le chien, soit l'image de la force et du courage qui, dans l'âme de Raoul, l'emportèrent sur la fidélité conjugale? »

Ces réflexions de M. Bazin paraissent fondées et ne seront pas inutiles aux personnes qui s'occupent d'iconographie chrétienne.

Le Comité remercie MM. les correspondans de ces estampages, impressions et dessins; il les fait classer aux archives. Il recommande l'estampage par les deux tampons blanc et noir; ce procédé fait obtenir, en fort peu de temps, des images d'une grande netteté. Il attache de l'importance à recevoir communication de ces estampages pris sur les inscriptions et les dalles funéraires du moyen âge; ce genre de monument abonde en France et mérite de sérieuses études.

STATISTIQUES MONUMENTALES.

M. Ferdinand de Guilhermy adresse deux nouveaux cahiers de la statistique monumentale du département de la Seine; d'autres cahiers suivront ceux-ci et compléteront prochainement la statistique de toutes les communes rurales du département. Ces cahiers comprennent les dix-huit communes suivantes: Batignolles-Monceaux, Baubigny, Belleville, Bondy, Boulogne, le Bourget, la Chapelle-Saint-Denis, Charonne, Clichy, Colombes, Courbevoie, Courneuve, Drancy, Dugny, Epinay, Gensevilliers, Ile-Saint-Denis, Montmartre. On est frappé de voir combien d'objets à peu près ignorés et curieux se trouvent aux environs de Paris, surtout dans les églises. M. de Guilhermy signale des tombes intéressantes des treizième, quatorzième, quinzième et seizième siècles; des inscriptions historiques, des vitraux, des peintures murales, des tableaux sur bois des quinzième et seizième siècles, des sculptures, des cuves baptismales, des objets mobiliers, des croix, des édifices entiers ou des fragmens de monumens dignes d'un grand intérêt. Les processions, pèlerinages, événemens singuliers, traditions

populaires sont signalés avec soin et forment le complément de ces recherches monumentales. L'orientation des églises, à laquelle on déroge quelquefois, surtout au seizième siècle, est toujours constatée. Non seulement les édifices religieux, mais les constructions militaires et civiles, les châteaux et palais, les aqueducs, les fermes historiques, les anciens chemins, sont l'objet d'investigations spéciales. Le chapitre consacré à Montmartre est très-détaillé: il forme un travail complet. Le sommaire suivant peut en donner une idée : Monumens romains — Martyre de Saint-Denis — Sainte Geneviève — Restauration de l'église au neuvième siècle — Ravages des Normands — L'église détruite par les démons — Alleluia chanté sur la cime de Montmartre — Montmartre donné aux moines de Saint-Martin — Fondation de l'abbaye — L'église dédiée par le pape Eugène III — Entrevue de Louis VII et de Henri II — Guerres du quatorzième siècle — Pèlerinage de Charles VI — Rétablissement de l'abbaye — Commission archéologique nommée au quinzième siècle pour aviser aux réparations de l'église — Triple réforme — Siège de Paris par Henri IV — La régularité rétablie — L'abbaye transférée au prieuré — Abbesses — Revenus de l'abbaye — Monastère du haut de la montagne — Monastère du bas de la montagne — Eglise haute — Colonnes de marbre — Façade — Extérieur de l'église — Côté méridional — Abside — Chapelles absidales — Flanc septentrional de l'église — Clocher — Plan général — Paroisse — Nef — Chapiteaux curieux — Arceaux — Galerie — Fenêtres — Voûtes — Collatéraux — Fonts baptismaux du seizième siècle — Sacristie — Chœur — Autels et débris de tombes — Transsept — Chapiteaux du transsept — Abside — Sépultures — Tombeau d'Adélaïde de Savoie — Trésor — Reliques — Cure — Chapelle du Saint-Martyre — Chapelains — Disposition de la chapelle — Ruine et reconstruction — Découverte de la crypte — Crypte — Fondation du prieuré — Bâtimens neufs — Sépultures — Inscriptions et statues — La crypte visitée par plusieurs fondateurs d'ordres — Processions du chapitre de Notre-Dame — Communauté des orfèvres — Pèlerinages du Saint-Martyre et de Saint-Raboui — Montmartre fatal aux hérétiques — Procession septenaire des moines de Saint-Denis — Conclusion. La conclusion est donnée en ces termes : « Nous espérons avoir démontré que l'église de Montmartre est l'un des plus curieux monumens du

département de la Seine. Si nos vœux en faveur de cette église devaient être entendus, nous proposerions de reporter ailleurs le télégraphe qui déshonore l'édifice; de laisser debout, comme souvenir des dispositions anciennes, le mur qui partage la nef; de consolider le plus simplement possible les parties les plus ruinées des voûtes de l'abside; de refaire à neuf toute la toiture; de rechercher les sépultures des abbesses et surtout le caveau de la reine Adélaïde. Que l'abside cesse d'être un magasin de cercueils et de vieux meubles, qu'elle devienne accessible au chrétien et à l'archéologue, qu'un solide autel de pierre la sanctifie par sa présence, qu'elle soit consacrée comme un témoin à jamais vénérable des traditions religieuses de notre pays. La muraille qui partage la nef n'a plus aucune utilité, et le clergé en désire vivement la destruction; mais, avant de la faire tomber, il faudrait restaurer l'abside, et je suis convaincu que cette restauration serait déplorable. En maintenant la séparation, on pourrait se contenter d'exécuter dans l'abside les travaux rigoureusement nécessaires pour la conservation de cette partie du monument. »

Le Comité renvoie à la commission d'impression le mémoire de M. de Guilhermy, qui peut être proposé à MM. les correspondans comme un excellent modèle à suivre dans leurs recherches et leurs descriptions.

Mgr l'évêque de Meaux, correspondant du Comité, envoie un rapport sur les églises de l'arrondissement de Provins; ce travail est la suite de celui qui a été publié dans le *Bulletin archéologique* de la dernière session (vol. II, pag. 40-55). Le Comité regrette vivement que le défaut de place ne permette pas d'insérer le nouveau rapport du prélat dans le *Bulletin* de cette année. Vingt-quatre églises sont étudiées et décrites dans ce rapport; on y signale en même temps les objets les plus curieux dont elles sont ornées. Les sculptures, les peintures, l'ameublement, les ornemens sacerdotaux y sont l'objet d'une attention spéciale. Au chevet de l'église de Saint-Quiriac, à Provins, est une crypte où se voyaient deux autels et où l'on a reconnu quelques restes de peintures murales. Ces caveaux sont remplis de décombres et presque inabordables. Dans la même église, on conserve une chasuble de soie verte, de forme ancienne, ayant appartenu à saint Edme, archevêque de Cantorbéry, qui est mort en 1241, au prieuré de Soisy. L'ancienne

église du prieuré de Voulton était abandonnée depuis la révolution et tombait en ruines : la toiture du chœur était emportée et la voûte menaçait de s'écrouler ; les vitraux et le carrelage n'existaient plus. On allait détruire la moitié de l'église pour réparer l'autre, comme un architecte, M. Godde, a fait pour l'église abbatiale de Corbie, lorsque le sous-préfet de Provins, M. Vallon, se transporta lui-même sur les lieux et arrêta l'adjudication des travaux. Grâce au zèle de ce jeune administrateur, l'église de Voulton a été conservée intacte et classée au nombre des monumens historiques. Les premiers secours accordés ont suffi pour assurer la conservation de l'édifice, qui, pour être rendu au culte, nécessiterait d'autres dépenses. La paroisse, composée à peine de 300 habitans, est hors d'état d'y pourvoir. L'église de Donnemarie mérite d'être classée parmi les monumens historiques, et les restes d'un cloître du seizième siècle, qu'on voit dans l'ancien cimetière de cette commune, sont dignes d'une attention toute particulière; ce cloître a été menacé plusieurs fois. L'église de Rampillon mérite également d'être classée. A gauche du portail, à l'angle nord-ouest, s'élève une grosse tourelle sans ornemens, et qui, dans l'origine, a dû être construite comme tour de défense. On dit que l'église, qui date en partie du treizième siècle, est une fondation des Templiers. Dans la chapelle du château de Nangis, on voit des peintures murales représentant les plus célèbres personnages de la famille des Brichanteau. Ces peintures sont fort endommagées. Dans l'église de Beton-Bazoches, l'autel de la Vierge est orné d'un rétable en pierre, représentant les principales scènes de la vie de Marie, et qui est sans doute du seizième siècle. La chaire de Lizines est fort belle, et la fabrique est hors d'état de la faire réparer. Un lutrin en bois, du seizième siècle, se voit dans l'église de Jouy-le-Châtel, où l'on remarque également une jolie Vierge gothique, en pierre, portant l'Enfant Jésus. Mgr l'évêque de Meaux a fait accompagner ses descriptions de six feuilles de dessins à la plume, donnant les six plans principaux des églises de l'arrondissement de Provins. Ces églises sont celles de Saint-Loup, de Saint-Quiriace et de Sainte-Croix de Provins, celles de Rampillon, de Nangis et des Marêts. Cette dernière église est toute moderne ; mais la forme, qui en est unique dans le diocèse, méritait d'être signalée. C'est une nef hexagonale, allongée à l'ouest d'un clocher dont le dessous sert de

porche, et à l'orient d'un chœur et d'une sacristie. La nef est voûtée en coupole. Cette forme est assez analogue à celle de plusieurs monumens très anciens, de Sainte-Croix de Montmajour, par exemple. A propos de l'église de Mortery, Mgr l'évêque de Meaux fait l'importante observation qui suit :

« Je n'ai mentionné cette intéressante église que pour avoir une occasion de réclamer contre l'application désastreuse de nos lois municipales. La commune de Mortery étant réunie, pour le culte, à celle de Saint-Hillier, l'église de Mortery n'a point d'existence légale, et il n'est pas permis au conseil municipal de voter une dépense quelconque pour l'entretenir. Plus de cent communes de mon diocèse se trouvent dans le même cas, et l'administration ne prend pas soin de leur conservation. Si l'on veut y faire quelques réparations, il faut que le conseil municipal trompe le préfet, en dissimulant cette dépense sur le budget, ou que l'on ait recours aux cotisations volontaires, ressources presque illusoire dans un pays où la foi a peu d'empire. Je regarde comme un devoir d'appeler l'attention du Comité sur un état de choses qui doit compromettre avant peu l'existence d'un assez grand nombre d'édifices religieux. »

M. le comte de Laborde fait observer que Mgr l'évêque de Meaux pourrait peut-être présenter à M. le ministre des cultes les plus importantes de ces églises pour les faire ériger en succursales ; dans ce cas, les communes et le gouvernement subviendraient à leur entretien.

M. le baron Taylor demande que le rapport sur les églises de l'arrondissement de Provins soit renvoyé à M. le ministre de l'intérieur ; M. le ministre se fera instruire de l'importance et des besoins des édifices signalés, et l'on pourra peut-être accorder quelques secours pour les conserver.

M. Leprévost ajoute que Mgr l'évêque de Meaux pourrait diviser les monumens religieux des communes réunies en deux séries ; dans l'une seraient comprises les églises importantes par leur construction ou leurs souvenirs, et dans l'autre seraient reléguées les églises privées de tout intérêt. La première série serait classée parmi les monumens historiques, et recevrait des allocations. Quant aux autres, il n'y aurait pas lieu de s'en inquiéter ; dans tous les cas, des cotisations particulières pourraient suffire pour en retarder la ruine.

Mgr l'évêque de Meaux sera informé de ces observations ; son rapport est renvoyé à M. le ministre de l'intérieur.

Vingt-deux lettres de M. Teste d'Ouet, correspondant historique à Donnemarie (Seine-et-Marne), sont presque toutes relatives à divers monumens du département de Seine-et-Marne ; elles composent comme une sorte de statistique. En voici l'analyse.

L'entrée dans les monumens publics devrait être plus facile et sans rétribution. Des inscriptions placées dans les églises devraient relater le nom des morts célèbres qui y ont été enterrés. Il faudrait faire des inventaires de tous les trésors religieux et charger de ce soin un homme spécial, un antiquaire. L'église Saint-Germain de Corbeil est un monument remarquable. Le cloître de Donnemarie appelle l'intérêt du gouvernement. Les peintures murales qui ornent la chapelle des seigneurs de Nangis doivent être conservées. L'église de Lizines est abandonnée et demande des réparations qui seraient également nécessaires à l'église de Salins, près de Fontainebleau. La petite église de Laval devrait être rendue au culte. Les églises de Saint-Loup-du-Naud, de Bray-sur-Seine et de Rampillon méritent d'être classées parmi les monumens historiques. Il faudrait replacer dans l'église de Bray-sur-Seine une tombe abandonnée dans une rue de cette commune et qui était consacrée à Marie de la Vallée-Fossez, marquise d'Éverly, morte en 1661. Des dalles tumulaires intéressantes, endommagées sous les pas des fidèles, pourraient être relevées et dressées contre les murailles ; la dalle funéraire de Jacqueline de Beuil, maîtresse de Henri IV, qu'on voit dans l'église de Moret, est particulièrement dans ce cas, et il conviendrait de la regraver. La colonne de Marie Leczinska, placée sur une montagne qui domine Montereau, penche ; elle demande à être redressée. La tour historique du château de Moret appartient à un corroyeur et devrait être achetée par la ville ou l'État. La tour de César, à Provins, est ogivale et n'a pu servir de prison à Louis d'Outremer, comme le dit la tradition ; elle est en mauvais état. La maison dite du Refuge de Barbeau, à Melun, est celle où est né Amyot en 1504. A Mons en Montois, près de Donnemarie, s'élevait encore, il y a peu d'années, un orme gigantesque qu'on appelait l'orme de Jules César : on y voit une jolie fontaine qui ne gèle pas et qui guérissait autrefois de la lèpre.

Le comité remercie M. d'Ouet de ces utiles renseignemens ; il

est d'avis qu'il faut réparer promptement les monumens nécessaires du département de Seine-et-Marne , mais il est informé que le gouvernement s'en occupe avec sollicitude. On ne doit déplacer les dalles tumulaires qu'à la dernière extrémité, et, dans tous les cas, il ne faut jamais les regraver; cette opération, que M. Debret a faite à Saint-Denis, est blâmée avec raison. Conserver les monumens où ils sont et comme ils sont est un principe que le Comité proclame avec persévérance.

M. Auguste Moutié, correspondant historique à Rambouillet, adresse des notices détaillées sur la commune de Clairefontaine , sur l'abbaye de ce nom , sur celle de Saint-Remi-des-Landes , sur la commune de Saint-Arnoult en Iveline, sur la commune et les annexes de Sonchamp. Ces diverses localités sont situées dans l'arrondissement de Rambouillet. Aux notices sont joints : 1° des extraits tirés des archives de Rambouillet et qui donnent l'état du château , du parc et de la ville de Rambouillet en 1699 ; 2° une copie des lettres patentes de François 1^{er}, autorisant les habitans de Saint-Arnoult à fortifier et à clore de murailles leur ville. Cette copie a été faite sur les lettres originales déposées à la mairie de Saint-Arnoult. M. Moutié explore les archives pour expliquer les monumens figurés au moyen des monumens écrits ; par les uns il éclaire et complète les autres. Il transcrit avec soin les inscriptions nombreuses trouvées par lui dans les monumens qu'il décrit , et il envoie l'estampage en papier de celles qui lui ont paru les plus curieuses. L'abbaye de Clairefontaine est surtout riche en inscriptions funéraires. M. l'abbé Loiseau, curé de la commune de Sonchamp et desservant de Clairefontaine, qu'il entretient avec une grande sollicitude, a communiqué des renseignemens à M. Moutié. Dans l'église de Saint-Arnoult , on voit quatre belles colonnes romanes badigeonnées d'un rouge sang de bœuf et dont deux sont sculptées, sur le chapiteau, de scènes relatives à la vie de la Vierge ; une psychomachie se voit sur le fût. Les chapiteaux des deux autres sont à feuillages. Ces colonnes, qui semblent provenir du chœur primitif, méritent d'être nettoyées et conservées avec le plus grand soin. On voit, à Saint-Arnoult, deux maisons datées de 1520.

M. Ernaux, correspondant historique à Versailles, adresse des renseignemens sur les huit communes suivantes du département de Seine-et-Oise : Clairefontaine, Rochefort, Bougival, Villepreux,

Bailly, la Selle-les-Bordes, Bullion et Ablis. Aux notices qui concernent les monumens de ces communes, sont joints des croquis, suivant le désir exprimé maintes fois par le Comité. M. Ernaux signale deux peintures murales assez considérables et qui, bien que peu anciennes, ne sont pas dénuées d'intérêt. On voit ces peintures dans l'église de Rochefort : l'une, dans une chapelle funéraire, représente des scènes de la vie de la Vierge ; l'autre, qui est dans le sanctuaire, au-dessus du maître-autel, offre la Trinité dans une gloire. Ces peintures sont tellement endommagées, qu'on avait songé à les couvrir de badigeon. M. Ernaux en écrivit immédiatement à Mgr l'évêque de Versailles ; le prélat répondit sur-le-champ, au mois d'octobre dernier, qu'il avait donné des ordres pour empêcher le badigeonnage de ces peintures. On veut les restaurer maintenant, et l'on peut craindre de ne pas réussir. Dans l'église d'Ablis, on voit quatre verrières remarquables du seizième siècle. Le tableau attribué à Primatice, et que le curé d'Argeville voulait vendre 500 francs, est aujourd'hui en dépôt à l'évêché. On l'estime très cher, mais il est de l'école française. Pour satisfaire au désir exprimé par le Comité, M. Ernaux a fait insérer dans un des journaux de Versailles toute la partie de la séance du 13 avril 1842, relative aux aliénations des objets précieux appartenant aux églises ; il a fortement appuyé sur la condamnation prononcée par le tribunal de Tulle contre les vendeurs et acquéreurs de la châsse de la Guène. Enfin le même correspondant annonce qu'il existe, dans un cabaret situé sur les bords de la Seine et dépendant de la commune de Bougival, une inscription en marbre enlevée de l'église de Bougival en 1789 et qui est relative à RENNEQUIN, célèbre inventeur de la machine de Marly. Le cabaretier conserve précieusement cette inscription ; il en a refusé 500 francs que lui offrait un Liégeois, compatriote de Rennequin. Il serait à craindre qu'une somme plus forte ne fût offerte, ou qu'à la mort du propriétaire cette inscription ne fût perdue pour Bougival et même pour la France.

Le Comité prie M. le ministre d'écrire à son collègue de l'intérieur pour appeler l'intérêt du gouvernement sur cette inscription. Le maire de Bougival obtiendrait sans doute aisément et à peu de frais la cession de ce marbre qui devrait faire retour à l'église d'où on l'a enlevé.

M. Boisselier, peintre à l'École royale militaire de Saint-Cyr, en-

voie deux feuilles de dessins comprenant huit chapiteaux, deux bases, deux colonnes entières et une clef de voûte gothiques; un pilastre, deux archivoltes, un tympan et quatre fragmens de sculptures diverses de la renaissance. Ces détails sont pris dans l'église et dans le cloître de l'abbaye des Vaux-de-Cernay. Les chapiteaux gothiques sont presque tous du treizième siècle et d'une bonne exécution; ce qui appartient à la renaissance est ferme et délicat. En joignant à ces dessins les documens envoyés par MM. Ernaux et Moutié sur la même abbaye, le Comité possède à cet égard un dossier assez important et qui se complétera facilement. Quelques dessins encore, et divers estampages des inscriptions et des dalles funéraires seraient nécessaires.

M. Goze, correspondant historique à Amiens, adresse la description des églises de Corbeil; des dessins à la plume sont joints au texte et donnent le plan, les élévations, les profils et les détails des monumens décrits. M. Goze signale principalement la chapelle Saint-Jean-en-l'Île où se voit une inscription relative à la reine Isburge, femme de Philippe-Auguste. Dans Saint-Spire, à deux clefs de voûte, M. Goze a trouvé deux vases en terre cuite, ayant la forme d'une cloche et qu'il croit être des vases acoustiques.

MM. le baron Taylor, Charles Lenormant et Charles Texier font observer que ces poteries, dont l'emploi date, à Rome, du troisième siècle de notre ère, servaient uniquement à alléger les voûtes. M. le baron Taylor pense, contrairement à M. Texier, qu'on employait pour cet usage des pots quelconques et non des vases faits exprès. Ceux que M. Taylor a rapportés d'Espagne et qu'on voit au Musée céramique de Sèvres affectent toutes les formes. M. Taylor ajoute qu'il a acheté en 1827 dix chapiteaux provenant de Notre-Dame de Corbeil, curieux édifice qui n'existe plus. Ces chapiteaux sont en ce moment dans les magasins du Louvre où le Comité pourra les voir.

M. Leprévost annonce également que M. de Paulis possède divers fragmens de cette église Notre-Dame de Corbeil, ainsi que plusieurs dessins. Enfin, M. Bottée de Toulmon dit que son père, inspecteur général des salpêtres, a trouvé dans le tombeau de la reine Isburge une couronne en cuivre et deux petits vases remplis de charbon. M. de Toulmon se propose de donner ultérieurement des renseignemens détaillés à cet égard.

M. Patu de Saint-Vincent, correspondant historique à Mortagne (Orne), envoie des réponses au questionnaire pour neuf communes des cantons de Mortagne, Tourouvre et du Theil (Orne).

Ces réponses, qui contiennent quelques renseignemens intéressans, seront classées aux archives.

M. l'abbé Cochet, aumônier du collège royal de Rouen, correspondant, envoie des réponses au questionnaire pour la commune d'Étretat (Seine-Inférieure). M. Cochet signale diverses antiquités romaines et du moyen-âge qui enrichissent Étretat.

Classement aux archives.

M. Rose, desservant de Tilloy-lès-Conty (Somme), adresse des renseignemens sur les monumens du canton de Conty. A Conty, église en style flamboyant très riche; le portail seul est du treizième siècle. A Contre, belle église, en style flamboyant, avec des parties romanes. Là est un tableau sur bois, fort remarquable par la finesse des peintures et le ton des chairs. Le panneau du milieu offre Jésus en croix, entre sa mère et saint Jean; au dessus de la croix, la colombe divine; dans le ciel, le Père portant le globe. Sur le panneau de gauche, saint Cyr et sainte Julitte, patrons de l'église; dans celui de droite, le donateur en rochet, mains jointes, accompagné de saint François d'Assise et d'un autre moine. L'humidité de l'église fait grand tort à ce tableau que l'on regarde comme un chef-d'œuvre. Dans le bas-côté, est le Christ au tombeau, entouré des saintes femmes et des disciples. La sculpture est rehaussée de peinture sur fond d'or, mais le badigon a couvert les couleurs. A Oresmaux, cuve baptismale très ancienne. A Plachy, tableau sur toile; c'est une descente de croix dont le Christ est de toute beauté. Ce tableau devrait être placé moins près de la muraille pour que la peinture ne s'altère pas davantage. A Taisnil, le portail vient de tomber; on va le réédifier, mais il faudrait un bon architecte. A Tilloy, le pays, qui est à sol de craie, est miné de tous côtés; dans l'église on voit un tableau sur bois, peint en 1617, et venant de la cathédrale d'Amiens. C'est une œuvre remarquable du Puy-Notre-Dame.

Le Comité recommande à M. Roze de veiller à la conservation des monumens et surtout des tableaux intéressans qu'il signale. M. le baron Taylor et M. Didron font observer que le tableau du Puy-Notre-Dame devrait être réuni à ceux que Mgr l'évêque d'A-

miens a déjà recueillis dans son palais épiscopal. Ce tableau, qui est l'un des derniers peints, complétera à peu près la série de ces importantes peintures.

Le Comité prie M. le ministre de signaler ce tableau à Mgr l'évêque d'Amiens.

M. Joseph Bard, correspondant historique à Chorey (arrondissement de Beaune), envoie des renseignemens sur les communes de Bard-le-Régulier, de Manlay et de Foissy, situées dans l'arrondissement de Beaune. Dans l'église de Bard-le-Régulier, on voit des stalles en bois, du quatorzième siècle, et portant des personnages grotesques sur les accoudoirs. Ces stalles ne sont pas en bon état, mais il serait peu utile de les restaurer; on pourrait se contenter de les laver et de les brosser. Le maître-autel de cette église est roman et paraît du douzième siècle; une restauration l'a dégradé. Le tabernacle de l'église rurale de Foissy, nommé le reposoir, s'élève sur le côté du sanctuaire; c'est un modèle de l'architecture de transition entre le style ogival et celui de la renaissance. Ce tabernacle est en pierre et chargé de crosses végétales. Une restauration que M. Bard propose d'en faire ne peut être approuvée par le Comité. Il serait utile de le brosser, mais nuisible probablement de le peindre en or, en bleu et en rouge.

M. Marchand, correspondant historique à Gien, envoie le plan de l'église collégiale de Cerdon (Loiret) et celui de la petite église de Germigny-des-Prés (Loiret), que recommande surtout la mosaïque à fond d'or qui en décore l'abside centrale. Les croisillons de cette église sont arrondis comme ceux de la cathédrale de Noyon.

M. Bourassé, professeur d'archéologie au petit séminaire de Tours, adresse des notices sur le tumulus, le château et l'église de Nouâtre, et sur l'église paroissiale de Sainte-Maure (Indre-et-Loire). Le tumulus de Nouâtre a servi de colline pour un calvaire. Le château est ruiné, mais l'église, qui date du quinzième siècle, est un édifice assez bien conservé et fort remarquable; les sculptures sont fort délicates, et les voûtes, qui n'ont jamais été badigeonnées, ont pris une teinte fauve fort agréable à l'œil. Les murailles intérieures sont parfaitement intactes; elles sont en partie recouvertes de peintures à fresque, représentant la légende de saint Révérend, patron de l'église. Ces peintures, compromises par l'humidité, méritent qu'on veille attentivement à leur conser-

vation. L'église de Sainte-Maure est du douzième siècle. Une crypte fort remarquable règne sous l'église supérieure, qui est l'une des plus belles de la Touraine pour l'époque de transition entre le roman et le gothique. L'ornementation de la crypte est romane et sobre; elle consiste en chevrons brisés, têtes de clous, torsades, étoiles à quatre raies. Celle de l'église supérieure est de transition, et les chapiteaux, fort riches, sont couverts de feuilles larges, imitant l'acanthé. Ça et là des dents de scie, des échiquiers, des chevrons brisés, des têtes saillantes. Un buste soutient une banderole où sont tracés des caractères maintenant illisibles. Est-ce le nom de l'architecte ou du sculpteur, comme celui de DURANDUS qu'on lit à une clef de voûte de la cathédrale de Rouen?

M. l'abbé Michon envoie un spécimen de la statistique monumentale de la Charente. Ce département, fort peu connu, possède une grande quantité d'églises à coupoles, qui semblent toutes provenir d'un type commun, de Saint-Front de Périgueux. M. l'abbé Michon a l'intention de faire accompagner le texte de cette statistique par des dessins d'une exactitude rigoureuse; celui qu'il adresse a été exécuté par M. Zadig Rivaud, inspecteur des monumens historiques de la Charente, auquel s'adjoint M. Jules Geynel, ancien inspecteur des mêmes monumens. M. Michon donne la liste de tous les ouvrages historiques et archéologiques écrits sur l'Angoumois. Il serait à désirer que l'on suivît cet exemple dans tous les départemens où l'on s'occupe en ce moment de faire des statistiques monumentales; il faut, au besoin, pouvoir consulter tous les ouvrages locaux. Comme beaucoup d'églises de la Charente procèdent de Saint-Front de Périgueux, M. Michon a dû faire une étude particulière de ce monument capital; il adresse, à ce sujet, des observations qui semblent mériter un examen sérieux et une discussion approfondie.

Le Comité accorde des encouragemens au travail de M. Michon; cet antiquaire trouvera, dans le *Bulletin* et les *Instructions*, les renseignemens qu'il désire sur le plan à suivre pour la statistique monumentale de la Charente. Le Comité prie donc M. le ministre d'accorder ces publications à M. Michon.

M. Nouveau envoie de Laboutrige (Vienne) des notices sur la sépulture de La Hire à Montmorillon; sur le cénotaphe de Chandos,

tué en 1369, à la tête de l'ancien pont de Lussac-les-Châteaux ; sur les cimetières à sarcophages qui existent dans le pays de Montmorillon. Un article détaillé sur Montmorillon même sera prochainement adressé au Comité. Un monument élevé à La Hire, dans l'église de la Maison-Dieu, n'existe plus, mais on vient d'y replacer une pierre sépulcrale et l'ancienne épitaphe : « Ci-gît Etienne de La Hire, dit Vignoles, en son vivant chevalier. »

M. Chambaud, correspondant historique à Avignon et conservateur du musée Calvet, adresse un état des monumens antiques, des églises, chapelles et châteaux du département de Vaucluse. Le style et l'époque de chaque monument sont simplement indiqués ; mais des notices détaillées sur les édifices, qui paraîtront en être dignes, seront envoyées ultérieurement. Les dates fixées dans ce premier travail sont constatées par des chartes et des manuscrits. M. Chambaud a visité toutes les églises dont il fait la description ; il donne des renseignemens sur les monumens de cent cinquante communes et de leurs annexes. L'article consacré à la ville d'Avignon contient dix-sept pages in-f° ; il comprend un état complet des monumens affectés aux paroisses, aux communautés d'hommes, aux collèges et séminaires, aux communautés de filles, aux confréries de pénitens, aux hôpitaux et maisons de charité, aux chapelles, aux divers établissemens publics civils et militaires. Il serait à désirer que MM. les correspondans fissent ainsi un travail sommaire sur les départemens qu'ils habitent ; le Comité posséderait un catalogue complet de tous les monumens qui existent en France. On pourrait ensuite appeler l'attention spéciale sur ce qu'il y aurait d'important et demander les détails nécessaires.

Le Comité exprime à MM. les correspondans sa vive satisfaction pour les renseignemens importans et nombreux qui lui ont été adressés cette année de divers points de la France. Le zèle s'accroît dans une proportion considérable, et la correspondance gagne de l'intérêt d'une manière sensible. Ces diverses notices seront classées aux archives à côté des documens envoyés durant les années précédentes. Le secrétaire regrette que les limites du *Bulletin archéologique* ne lui aient pas permis de donner une analyse plus détaillée de ces mémoires, notices et rapports, qui offrent souvent des renseignemens fort curieux.

NEUVIÈME SÉANCE.

Mercredi 10 mai 1843.

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE GASPARIN.

OUVRAGES OFFERTS.

Archéologie des monumens religieux de l'ancien Beauvoisis, par le docteur Eugène Woillez, correspondant du Comité. In-f°, texte et dessins; 8°, 9°, 10° et 11° livraisons. Paris et Clermont (Oise), 1843. Dix-neuf pages de texte et vingt planches gravées composent ces quatre livraisons nouvelles qui donnent les plans, coupes, élévations, vues générales et détails de onze églises. Ces églises sont romanes et antérieures au treizième siècle; l'une d'elles, celle de Saint-Remi l'Abbaye, que M. Woillez rétablit dans ses dessins, semble contemporaine de la Basse-Œuvre de Beauvais.

Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube. In-8° de 130 pages. Troisième et quatrième trimestres de l'année 1842. Troyes, 1843. Cette livraison contient une notice sur la Bible de saint Bernard, par M. Harmand, bibliothécaire. On conserve cette Bible, qui a été écrite pendant la première moitié du douzième siècle, au cabinet des manuscrits de la bibliothèque de Troyes. Une foule de lettres historiées et remplies de personnages enrichissent ce livre précieux; on distingue surtout la création du monde en quatre petits tableaux circulaires.

M. l'abbé Jules Lalmand, prêtre, membre de plusieurs sociétés savantes, adresse un numéro du *Journal de l'arrondissement de Valognes* où il a fait l'analyse des travaux du Comité. L'article que contient ce numéro est relatif à l'étude et à la conservation des monumens religieux; il finit par un extrait des discussions élevées dans le sein du Comité sur la construction des églises nouvelles. « Le Comité, écrit M. Lalmand, a paru voir avec plaisir mes analyses du *Bulletin* insérées dans le *Journal de Valognes*; je

m'empresse d'y donner suite. Il importe, aujourd'hui plus que jamais , de livrer à la publicité les instructions du Comité pour la conservation des monumens et leur décoration intelligente. L'élan religieux qui anime en ce moment les populations de nos campagnes est loin d'obéir au bon goût , quand il s'agit d'accroître ou de décorer les églises. Le *Journal de Valognes*, que j'ai longtemps dirigé , peut rendre des services réels en divulguant les conseils donnés par le Comité. » — Le Comité serait heureux de voir ainsi reproduits ses avis et ses doctrines ; la presse quotidienne a déjà rendu d'immenses services à l'archéologie nationale, et c'est à sa puissance qu'on doit la conservation de monumens nombreux et de toute espèce

M. le comte de Mellet, correspondant historique à Chaltrait, annonce qu'il a fait publier également, dans les journaux du département de la Marne, la discussion du Comité sur la construction des églises nouvelles.

Le Comité verra toujours avec satisfaction que les journaux des départemens s'emparent, pour les reproduire et les discuter, des faits et des idées agités dans son sein. La recherche, la découverte, la conservation, l'étude, l'histoire et la description des monumens religieux, militaires, civils et domestiques de notre pays n'ont qu'à profiter beaucoup dans la publicité. Le Comité aime à répéter que la presse donne la vie et la force à tous les faits et à toutes les idées. Avec un aussi puissant moyen, l'amour pour les monumens nationaux , le respect pour leur conservation, l'intelligence pour leur étude s'empareraient bientôt de tous les fonctionnaires appelés à les protéger, de tous les propriétaires qui les possèdent, de tous les historiens qui les interrogent et les décrivent, de tous les artistes qui les reproduisent par le dessin.

RECHERCHE DES MONUMENS.

M. Leprévost signale une inscription funéraire qu'on voit dans l'église Saint-Séverin, qui est assez récente, et où l'on s'est attaché à copier le style et les ornemens des vieilles inscriptions romaines. Le défunt , qui était un juge au Châtelet, est dit avoir vécu *plus minus*. Cette formule est fort ancienne.

M. Schmit signale l'existence d'un magnifique Christ en bronze qui vient d'Espagne, et paraît dater de la renaissance. Ce Christ, d'une remarquable exécution, se voit dans la cour d'une maison de la rue Mont-Thabor, n° 24. Une aussi belle œuvre devrait être placée dans la cathédrale de Paris, comme l'avait déjà demandé M. de Guilhermy.

M. Boisselier, peintre à l'École militaire de Saint-Cyr, adresse des dessins représentant les restes, encore considérables, de l'abbaye de Vaux-de-Cernay. Le portail occidental et la grande nef subsistent presque en entier; les combles et la voûte ont seulement été détruits. Ces constructions sont en pierre meulière, à l'exception des contreforts qu'on a bâtis en grès et des portes et corniches qu'on a faites en belle pierre d'appareil. D'après des fragmens, M. Boisselier a restauré, en dessin, une croix de pierre fort élégante et qui paraît dater du treizième siècle. Un fragment d'inscription tumulaire et trois écussons armoiriés sont joints à ces dessins.

M. Charles Bazin, membre de la Société des Antiquaires de Picardie, écrit : « Dans les caves qui ont survécu à l'ancien château du Mesnil-Saint-Firmin (Oise), démolí au milieu du siècle dernier, j'ai rencontré, inscrits sur les murailles, plusieurs noms et dates historiques dont j'ai pris l'estampage. Le nom du comte d'Estourmel, seigneur du lieu au seizième siècle, s'y trouve en deux endroits; une fois sans date, une autre fois avec la date 1530, écrite mi-partie en chiffres arabes et romains, ce qui la rend intéressante. Une autre date historique (1536) se lit au bas d'un buste grossièrement tracé, quoique avec une certaine assurance. La date rappelle l'époque à laquelle Jean d'Estourmel fit venir de toutes ses terres, et en particulier de celle du Mesnil-Saint-Firmin, ses récoltes de grains pour ravitailler la ville de Péronne, assiégée par le comte de Nassau. Un quatrième estampage présente les armes des Estourmel, la croix crételée. Elles sont escortées d'un nom qui m'est inconnu, de la date 1556, et d'une sentence qui n'indique pas dans son auteur un grand détachement des biens de ce monde (PAR OR ET PAR ARGENT TOUT SE FAIT). A cette époque (1556), Jean d'Estourmel remplissait la charge de trésorier général des provinces de Picardie et de Champagne, charge qui lui avait été concédée par François I^{er}, en récompense de sa vigoureuse résistance au siège de Péronne. Peut-être la sentence dont je viens de

parler fait-elle allusion à cet emploi. J'ajoute une dernière inscription que je n'ai pu lire. Si l'on a pleine confiance dans la date 1237 qui la précède, il faut reconnaître qu'elle présente un grand intérêt, en ce qu'elle est écrite en chiffres arabes. On sait, en effet, qu'il est fort rare de rencontrer les chiffres arabes à une époque aussi reculée. L'inscription est de nature à faire connaître, par la forme de ses caractères, si la date 1237 est véridique ou non. Dans un autre endroit des caves, cette même inscription se reproduit sous une forme un peu différente, et cette fois sans date. J'ai rapproché ces deux estampages, pour qu'il fût plus facile de les comparer entre eux. Il serait intéressant de savoir si ces signatures se rapportent, comme celles du seizième siècle, à la famille d'Estourmel, parce qu'il serait glorieux pour la commune du Mesnil-Saint-Firmin d'avoir appartenu, déjà au treizième siècle, à une famille connue alors depuis longtemps par sa bravoure. En effet, dès l'année 1099, un de ses membres atteignait le premier la crête des murs de Jérusalem. Il y gagnait ses armoiries, la croix crételée ; sa devise, **VAILLANT SUR LA CRÊTE**, et le surnom de **CRÊTON**, que cette famille porta indifféremment avec celui d'Estourmel jusqu'au seizième siècle, époque à laquelle le dernier prévalut. Pour en revenir à la date 1237, je dirai que les caves, par elles-mêmes, ne me paraissent pas devoir l'invalider ni la confirmer. Ces caves forment deux étages superposés et identiquement semblables. Elles s'étendent en longs couloirs, régulièrement construits et en moyen appareil, mais dépourvus de caractères architectoniques : sans arceaux aux voûtes, sans sculptures sur les murailles. »

M. Charles Lenormant pense que ce chiffre de 1237 n'est pas une date, mais un nombre, et qu'il peut concerner la quantité de certains objets, des bouteilles, par exemple, contenues dans cette cave.

Les cinq feuilles d'impression estampées, envoyées par M. Bazin, permettent de voir très-distinctement les chiffres, la devise, les noms et le buste gravés à la pointe sèche.

M. François Grille, bibliothécaire à Angers et correspondant historique, transmet cinq dessins exécutés par M. Hawke, et représentant les fragmens qui existent encore du tombeau du roi René. Il est question de restituer, au moyen de ces débris, le monument entier, en plâtre d'abord, peut-être en pierre ensuite, et même en

marbre. Le conseil municipal est saisi de cette affaire. Une commission est assemblée pour examiner et arrêter les projets, et indiquer les mesures d'exécution.

Les dessins de M. Hawke montrent que ce tombeau du roi René était d'une extrême élégance ; l'architecture est gothique et sculptée fort délicatement. Il serait à désirer que ces fragmens du tombeau fussent placés dans le Musée d'Angers ; on pourrait se contenter de les copier exactement et de les compléter avec intelligence, pour refaire le tombeau entier selon le projet qu'on en a et que le Comité approuve hautement.

M. Grille transmet en outre un numéro du *Journal de Maine-et-Loire*, où M. l'abbé Pau a fait insérer un article sur des vitraux qu'on attribue au roi René, et qui viennent d'une chapelle que ce prince fit construire à Baugé. Ces vitraux sont au nombre de cinq ; les trois premiers étaient dans la chapelle Notre-Dame-du-Petit-Mont, à Baugé. Le premier porte un écusson avec les devises : *HOMI EST. — FINIS CORONAT OPUS*. Sur le second est un sablier et cette légende : *FAIRE ET FAIRE TOUT A L'HEURE*. Sur le troisième un oranger portant des fruits et un nid rempli d'oiseaux blancs ; on y lit : *IBI PULLONES NIDIFICABUNT*. Sur le quatrième est le pélican qui se perce les entrailles et couvre de sang ses petits. La légende du cinquième, où l'on voit Jésus en croix, explique le sujet du quatrième : *SIMILIS FACTUS SUM PELICANO SOLITUDINIS*. On voit en outre, sur ce cinquième vitrail, les mots *ARCO PERL.....* qui donnent le commencement d'un vers de Pétrarque ; ce vers était souvent cité par le roi René, inconsolable d'avoir perdu, en 1453, sa femme Isabelle de Lorraine :

ARCO PERLENTARE PIAGA NON SANA.

(Relâcher l'arc ne guérit pas la plaie.)

Le Comité ne pense pas que ces raisons soient suffisantes pour attribuer ces vitraux au roi René, auquel on attribue une foule d'objets d'art dont il n'a pu être l'auteur. Cependant ces intéressantes peintures méritent d'être conservées avec soin, et devraient être recueillies dans le Musée d'Angers ; elles appartiennent en ce moment à M. le curé de Baugé.

M. Lucien de Rosny, correspondant historique à Melun, de-

mande qu'on relève les inscriptions des cloches du beffroi de Valenciennes à l'aide de l'estampage à la manière noire, et qu'on recueille les dessins qui peuvent exister de ce beffroi qui vient de s'écrouler au moment où on le restaurait.

Le Comité fait observer que les dessins représentant le beffroi de Valenciennes sont très-nombreux ; les inscriptions ont été relevées, et elles contiennent le nom des fondeurs avec la date où ces cloches ont été coulées.

M. Porte, correspondant historique à Aix, annonce que sur la proposition de M. le maire d'Aix le conseil municipal a voté des fonds pour abattre l'élévation de la place aux fruits. La commission archéologique d'Aix ferait ensuite pratiquer des fouilles ayant pour but de constater l'existence des bains antiques dont parle l'historien Pitton.

Ces fouilles peuvent avoir des résultats importants, et le Comité applaudit à ces travaux.

M. Albert Lenoir donne lecture de la lettre suivante que lui écrit M. Janniar, architecte. « Je vous ai parlé de la découverte récente de plusieurs fragmens de l'aqueduc antique d'Arcueil et de la facilité qu'il y aurait d'en enlever un bloc de 10 et même de 20 mètres de long, pour en meubler la cour du palais des Thermes, comme échantillon du talent des Romains dans la confection des bétons. Le propriétaire de la carrière où se trouve le morceau le plus facile à enlever m'avait proposé de le céder sans indemnité autre que les frais de terrassement, de chargement et de transport du bloc. En pensant au musée des Thermes, je disais au propriétaire qu'il était possible que je lui procurasse l'occasion d'en faire transporter un bloc à Paris; il m'a prévenu qu'il fallait alors s'y décider promptement, parce que, dans l'extension qu'il allait donner au découvert de sa carrière, il serait obligé de briser le seul bloc intact qui se trouve encore dans sa propriété, où il est isolé par ses deux extrémités. Comme l'idée de faire transporter un bloc de cet aqueduc a paru attirer votre attention, je m'empresse de vous prévenir de ces circonstances, afin que vous puissiez prendre une prompte décision. L'occasion est belle, car il n'est guère possible de trouver un emplacement mieux disposé pour faire cet enlèvement. Une tranchée accessible aux voitures, percée au travers de l'aqueduc, sur une profondeur d'environ 1 mètre 30 cent. en con-

tre-bas du dessous du prisme de béton , semble avoir été faite tout exprès pour que, après avoir coupé le bloc de longueur , et l'avoir isolé des terres environnantes , on n'ait que la peine de le rouler jusque sur le charriot qui devra le transporter.

« La première fois que j'aurai l'occasion de vous voir , je vous donnerai des détails sur le prétendu souterrain du roi Dagobert, à Épinay. Le plan de ce caveau est assez curieux, bien que sa construction soit assez grossière. Ses voûtes sont de forme ogivale, et par conséquent de quelques siècles plus jeunes que Dagobert. Il pourrait bien être un reste du manoir que les Montmorency firent construire à Épinay, au treizième siècle. »

Après des explications demandées par M. le baron Taylor et M. le comte de Laborde, et des renseignemens donnés par M. Lenoir sur l'importance réelle de ce fragment d'un aqueduc romain, le Comité juge qu'il serait utile de prier M. le ministre de l'intérieur de faire transporter au palais des Termes le bloc dont le propriétaire consent à se dessaisir. Le ministère de l'intérieur peut affecter une somme à cette opération.

CONSERVATION DES MONUMENS.

M. le ministre de l'intérieur annonce qu'il va faire instruire l'affaire relative à l'aqueduc de Chaponost, pour aviser à la conservation de ce monument.

En renvoyant deux lettres relatives aux églises d'Aire-sur-la-Lys (Pas-de-Calais) et de Saint-Gildas-des-Bois (Loire-Inférieure), M. le ministre de l'intérieur annonce qu'il va donner suite à la demande de secours formée pour ces deux monumens.

M. le ministre de l'intérieur annonce qu'il va demander à M. Bourcelot, curé de Saint-Urbain de Troyes, et correspondant historique, des renseignemens sur les anciens fonts baptismaux qu'il est question de réparer et de poser dans Saint-Urbain.

Le Comité remercie M. le ministre de l'intérieur d'avoir accueilli avec intérêt les communications que, sur la demande du Comité, M. le ministre de l'instruction publique lui avait adressées.

M. Ernaux, correspondant historique à Versailles, transmet l'extrait d'une lettre que lui adresse M. Choux, curé de Jouy-en-Josas.

M. le curé rappelle que l'église de Jouy possédait autrefois la statue en marbre de ses deux fondateurs. Ces statues, intéressantes pour la commune, ont été aliénées et placées dans le musée de Versailles; M. Choux désirerait qu'elles fussent rendues à son église dont elles faisaient l'ornement. M. Ernaux annonce, en outre, la vente prochaine, autorisée par l'administration départementale, de l'église de Mours, près de Beaumont-sur-Oise. Des pierres tumulaires existent dans cette église. M. Ernaux espère arriver à les faire réserver dans la vente; elles seraient alors déposées en lieu sûr.

Relativement aux statues provenant de l'église de Jouy, il serait à désirer, en effet, qu'elles fussent replacées où elles étaient primitivement. Si le musée de Versailles jugeait à propos de les garder ou ne pouvait les rendre, il serait facile probablement d'en obtenir des plâtres qui figureraient avec convenance dans l'église de Jouy. Le Comité prie M. le Ministre de renvoyer la lettre de M. Ernaux à M. l'intendant général de la liste civile. M. le baron Taylor est persuadé que l'administration de la liste civile s'empressera d'accorder un plâtre des deux statues signalées dans la lettre de M. Ernaux. — Relativement à l'église de Mours, il est à regretter qu'on n'ait pas, en la vendant, fait réserve des monumens funéraires. Le Comité compte sur l'efficacité des démarches que M. Ernaux se propose de faire pour obtenir la conservation des pierres tumulaires de Mours.

M. Jules Renouvier, correspondant historique à Montpellier, adresse les renseignemens suivans qui complètent ceux que lui-même et M. Louis de Portalon ont déjà envoyés sur les fonts de Vias (Hérault). « Permettez-moi de vous entretenir une dernière fois des fonts baptismaux de Vias, sur lesquels j'ai, depuis longtemps, appelé l'attention du Comité des arts et monumens qui s'est vivement intéressé à leur conservation fort compromise. M. l'évêque de Montpellier a été induit en erreur lorsqu'il a répondu à M. le ministre de la justice et des cultes que ces fonts avaient été fondus. La Société archéologique de Montpellier, après des démarches réitérées auprès de l'autorité administrative et ecclésiastique, pour obtenir leur réintégration dans l'église d'où on les avait arrachés, voyant qu'elles n'amenaient pas de résultat, craignant d'ailleurs que le monument ne vint à disparaître, s'est décidée à en faire

l'acquisition. La Société se propose de l'exposer, avec beaucoup d'autres objets recueillis dans le département, dans une salle du musée Fabre que M. le maire vient de mettre à sa disposition. M. l'évêque n'a pas été suffisamment renseigné, je crois, sur l'importance et la date de ces fonts. Afin que le Comité puisse se faire une opinion à cet égard, je lui en envoie un dessin exact où l'on a pris soin de donner les détails sur une plus grande échelle. Le Comité remarquera l'ogive évasée des arcs, les étamines, la ligature et les feuilles inférieures peu prononcées des grandes fleurs de lis tout-à-fait semblables à celles des sceaux de Saint-Louis, les arabesques de la petite bande inférieure et les entrelacs de l'intervalle des arcs, entièrement étrangers aux imitations végétales. La croix tolosane qui n'est marquée qu'une fois dans le dessin, mais qui se reproduit jusqu'à six fois dans l'arcature, est l'emblème constant du comté de Toulouse qui prit fin, comme on sait, au treizième siècle, et on ne la retrouve plus dans l'écu des maisons de Montfort et de Lévis, qui possédèrent Vias au quatorzième et au quinzième siècle. Enfin une dernière circonstance à noter, c'est que le château de Vias, au diocèse d'Agde (*Castrum Aviarii in Agadesio*), est mentionné dans Dom Vaissète comme appartenant, en 1286, à Philippe-le-Bel. Voilà en abrégé les motifs qui m'avaient fait penser que ce petit monument, portant à la fois le signe héraldique du seigneur suzerain et du fief qui relevait de lui, de la France et du Languedoc, devait être rapporté à la fin du treizième siècle; mais je n'ignore pas que les meubles dont les ornemens comportent tant d'arbitraire sont d'une attribution toujours incertaine. Le Comité prononcera. »

Après un examen attentif du dessin et une discussion à laquelle prennent part MM. le baron Taylor, le comte de Laborde, Leprévost, Schmit, Lenoir et Didron, il semble au Comité que ces fonts sont antérieurs au quinzième siècle et peut-être même au quatorzième.

M. le baron Taylor fait observer qu'on a rapporté de Suède des sculptures en bois qui sont d'une forme parfaitement romane, et que cependant elles datent de 1718. Dans certaines contrées, dans le midi de la France principalement, on a imité jusqu'au seizième siècle les formes des douzième et treizième. Les fonts de Vias pourraient être plus nouveaux qu'on ne serait tenté de le croire à la première vue. Du reste un dessin est insuffisant pour pouvoir dater

un monument avec quelque certitude ; le dessinateur peut négliger des caractères importans. Il faudrait demander à M. Renouvier un moulage des principales formes des fonts de Vias, ou du moins un estampage en papier par le double procédé indiqué dans les séances précédentes.

M. Leprévost ajoute qu'il a vu, dans une église de Saint-Valery-en-Caux, un bénitier qui d'abord lui a paru ancien quant à la forme générale et aux détails. Mais, en l'examinant avec soin, il y a trouvé inscrite la date de 1817. Les fonts de Vias pourraient donc bien être plus récents qu'ils ne paraissent ; cependant ils portent des motifs qui sont du treizième siècle, et que le quinzième et la renaissance n'ont pas reproduits.

Le Comité prie M. le ministre de demander à M. Renouvier un estampage en papier des principaux ornemens figurés sur les fonts de Vias ; il félicite la Société archéologique de Montpellier d'avoir arraché à la destruction un monument d'un aussi grand intérêt que ces fonts en plomb couverts de personnages et d'arabesques.

M. Auguste Aymard, correspondant historique au Puy, adresse des observations sur les réparations projetées à Notre-Dame du Puy. L'architecte propose de faire arriver dans le cloître le grand escalier de cette cathédrale ; mais il faudrait, pour exécuter ce projet, altérer le plan du cloître, modifier sa forme première, ruiner l'idée qu'on attache à la destination de ce monument, détruire ou du moins déplacer un tombeau gothique fort curieux. Pour obvier à ces graves inconvéniens, M. Aymard propose de diriger l'escalier non plus au nord, vers le cloître, mais au sud, vers l'évêché. La cour où viendrait aboutir l'escalier est libre, suffisante, et se prête parfaitement à cette disposition. « Un autre point, continue M. Aymard, m'a paru d'une haute gravité ; je veux parler de la suppression de l'énorme éperon en contrefort qui soutient la façade de la cathédrale depuis le quatorzième siècle, époque où des tremblemens de terre donnèrent occasion d'appuyer l'édifice ébranlé. Une partie de la façade surplombe, des lézardes y existent et sont mal dissimulées par un crépissage moderne ; ces lézardes ont nécessité des tirans et des clefs en fer sur plusieurs points et notamment autour de la plus grande arcade. Je ne connais pas assez les ressources de l'art architectonique pour me permettre d'affirmer que l'énorme et solide appui du contrefort étant supprimé,

il y aurait impossibilité de conserver la façade par d'autres moyens de consolidation ; mais la chute récente du beffroi de Valenciennes nous apprend combien l'expérience des architectes les plus éclairés peut être mise en défaut, et quelle extrême prudence on doit apporter à toucher à nos vieux monumens. Le frontail proposé pour le transept sud offre peut-être une ornementation peu en rapport avec celle du frontail nord. Le type en est pris en Auvergne, à Notre-Dame-du-Port ou à Saint-Paul d'Issoire ; mais ce n'est pas là le type pur et sévère de l'architecture du Velay, dont nous trouvons des modèles complets et très remarquables au Monastir, à Saint-Paulien, Saint-Julien, Chapeuil, Saint-Pierre-Veynac, Polignac, etc. J'aurais préféré un motif pris dans les simples et élégantes façades de nos églises du Velay. Il serait peut-être convenable de conserver la grande arcade ogivale et la fenêtre gothique à rinceaux du transept nord. Je recommande instamment la conservation entière des peintures murales des transepts nord et sud. »

Le Comité s'associe à ces judicieuses et sages observations ; il prie M. le ministre de l'instruction publique de renvoyer à son collègue de la justice et des cultes le mémoire de M. Aymard. Les principes que défend et applique ce correspondant sont ceux que le *Bulletin archéologique* a toujours proclamés. Le Comité apprend avec plaisir que M. Aymard a acquis un certain nombre de sculptures et d'inscriptions qu'il a données à la ville d'Aubenas, à la condition que l'administration achèterait tous les débris gallo-romains et du moyen âge qui se trouvent aux environs de cette ville. M. Champanhet, député de l'Ardèche, a obtenu 500 francs du gouvernement pour rétablir les débris dispersés d'un monument tumulaire très remarquable, érigé dans Aubenas même au maréchal d'Ornano, par sa veuve.

M. Ferdinand de Guilhermy, correspondant historique, écrit : « La petite ville du Mas-d'Agenais (Lot-et-Garonne) renferme une église romane fort intéressante ; cet édifice mérite d'être classé au nombre des monumens historiques. Le curé de la paroisse se dispose à envoyer un rapport très détaillé sur l'histoire et la description de son église. Cet ecclésiastique travaille de ses mains à enlever le badigeon qui empâte les belles sculptures du monument. Il vient de découvrir dans le chœur un arceau porté par des co-

lonnes de marbre, qu'un mur de plâtre recouvrait depuis bien des années. Le maire du Mas, instruit de cette découverte, est aussitôt accouru au secours de son curé, et tous deux, se mettant à l'œuvre, ont ainsi remis au jour un précieux monument de sculpture. C'est un officier d'infanterie qui, profitant des loisirs de la garnison, a exécuté les dessins joints à ma lettre. On voit que l'église du Mas compte des amis dans tous les rangs de la société. N'est-ce pas déjà une chose très remarquable que cet intérêt inspiré par les recherches archéologiques ? »

A cette lettre sont joints vingt-deux dessins à la plume, donnant la coupe longitudinale, la coupe transversale, l'élévation, le plan, et la plupart des chapiteaux historiés de l'église. Ce monument est long de 45 m. 80 c., large de 19 m. 70 c., haut de 11 m. 60 c. Les chapiteaux représentent David tuant Goliath, Samson ouvrant la gueule du lion, Abraham nimbé et prêt à sacrifier son fils, Daniel nimbé et placé entre les lions, l'Annonciation, la Visitation, Jésus et les pèlerins d'Emmaüs, la décollation d'un saint, une chasse, des démons et des damnés, des têtes nues sortant de la corbeille d'un chapiteau, des oiseaux fantastiques.

Cette église paraissant importante, le Comité prie M. le ministre de renvoyer à son collègue de l'intérieur la demande dont M. de Guilhaume s'est fait l'interprète ; l'église du Mas-d'Agenais mérite probablement d'être classée au nombre des monuments historiques.

M. Teste d'Ouet appelle l'attention du Comité sur l'église d'Argenteuil. Cette église possède des vitraux du dix-septième siècle qui seraient à réparer. Il est question de supprimer et de remplacer trois anciennes colonnes de la nef pour cause de consolidation ; il serait peut-être possible de les conserver. L'ancien prieuré d'Argenteuil, devenu propriété particulière, conserve encore de beaux restes d'architecture romane. Cet édifice, où s'est réfugiée Héloïse, devrait être acheté par le gouvernement ; il serait utile, dans tous les cas, de faire dessiner quelques arceaux décorés de zigzags et quelques colonnes du cloître, qui se sont conservés d'une manière remarquable. — L'église de Bougival est en fort mauvais état, et ne supporterait peut-être pas une réparation. C'est là qu'était l'inscription gravée sur marbre en l'honneur de Rennequin Sualem, seul inventeur de la machine de Marly, inscription qu'on voit aujourd'hui chez un sieur Couturier, cabaretier à Marly. Un ingé-

nieur, nommé Deville, déroba à Rennequin Sualem ses plans de la machine et s'en attribua l'invention ; c'est pour cela que l'inscription porte que le Liégeois Sualem en fut le seul inventeur. Ce marbre, qui n'est pas sans une certaine valeur historique, devrait être réplacé dans l'église de Bougival. Cette église possède un autel et un rétable qui proviennent d'une maison bâtie, dans les environs, pour Gabrielle d'Estrées, et qui appartient depuis au marquis de Mesmes. Ces objets, à colonnes torses et dorées, sont décorés de sculptures et de peintures ; on a voulu les vendre, et si l'église de Bougival les possède encore, c'est qu'elle en a refusé un prix qui lui parut trop faible. Il est bon que le gouvernement, informé de l'existence de ce rétable et de cet autel, ne permette pas qu'on les aliène.

Le Comité donnera de la publicité à ces renseignements, qu'il remercie M. d'Ouet de lui avoir communiqués.

M. Cros, correspondant historique à Carcassonne, appelle l'attention du Comité sur l'église Saint-Vincent de Montréal, érigée en collégiale par le pape Jean XXII, en 1316. Longue de 80 mètres, large de 20, cette église n'a qu'une nef composée de sept travées et un chœur formé de sept travées également ; treize chapelles entourent le monument. Isolée de tous côtés, l'église Saint-Vincent domine toutes les maisons de Montréal ; elle pouvait être aperçue de presque tous les points du diocèse. La porte du midi, ornée avec délicatesse, a été foudroyée ; cependant les chapiteaux historiques n'ont pas souffert. Des réparations sont urgentes en cet endroit ; des lézardes se voient aux murs. L'orgue de cette église, œuvre du célèbre Lépine, est l'un des plus beaux de France. La commune de Montréal contribuerait volontiers aux réparations à faire dans l'église Saint-Vincent, mais elle a besoin que le gouvernement lui vienne en aide.

Renvoi à M. le ministre de l'intérieur.

M. l'abbé Jules Lalmand écrit de Saint-Lô qu'au mois de janvier dernier la foudre a endommagé, d'une manière grave, plusieurs églises du département de la Manche. Jobourg et Semilly, entre autres, ont beaucoup souffert. Plusieurs détails d'architecture ont été détruits dans la belle église ogivale de Saint-Lô, qui n'a pas encore de paratonnerre. L'église de Marigny, dont le chœur est roman, a eu sa tour presque entièrement détruite, et l'on craint d'être forcé d'abattre le reste. Cette église a été interdite sur-le-

champ par M. le préfet ; elle ne sera rendue au culte qu'après de coûteux travaux.

Le gouvernement est informé de ces désastres et s'occupe d'y porter remède.

USAGES LITURGIQUES.

M. le baron de Girardot, correspondant historique à Bourges, adresse divers extraits du *Voyage littéraire en France de deux Bénédictins* ; ces extraits ont rapport aux questions d'archéologie débattues ordinairement dans les séances du Comité. — A Saint-Urcin de Bourges, on conservait la chasuble du patron, ronde par le bas. — Au Paraclet (près de Nogent-sur-Seine), Abailard avait fait représenter la Trinité sous la forme de trois hommes de même grandeur et de même costume. — L'église abbatiale de Saint-Loup, à Troyes, était en croix aux quatre branches égales. — A Clairvaux, le calice de saint Bernard, fort peu haut, était large mais peu profond à la coupe. — A l'église de Quincy, en Bourgogne, les croisillons sont arrondis comme l'abside. — Les auteurs du *Voyage* s'élèvent contre « la témérité de quelques prêtres qui, de leur propre autorité, s'égalant en cela aux évêques, ne veulent point croiser leur étole » sous leurs habits sacerdotaux. — A Clairvaux, on ne disait, le même jour, qu'une seule messe sur le même autel ; c'était un reste de l'ancienne discipline. — Le trésor de l'église abbatiale de Tournus était surtout célèbre par le *flabellum* ou éventail que le diacre tenait à la messe. On lit sur cet éventail : « *JOHEL me fecit in honore Mariæ.* » Un semblable objet se voyait au monastère dominicain de Prouille, dans le diocèse de Toulouse. — A l'abbaye de Lizat, à Canigoux, on voit de grands crucifix habillés ; on dit que ces crucifix sont très communs dans la Catalogne. — Dans la cathédrale de Rieux, on conserve l'Eucharistie à l'autel de la paroisse ; on ne l'expose jamais au grand autel de la cathédrale. — Dans l'église abbatiale d'Orbais (Marne), saint Rieul, le fondateur, est représenté avec une mitre ronde, en pointe, comme un pain de sucre (1) ; dans l'église de Saint-Dié, saint Pierre est représenté

(1) Les deux Bénédictins se trompent : cette coiffure en pointe n'est pas une

avec une mitre semblable. — A Saint-Omer, dans le trésor de la cathédrale, on conserve un ancien calice à anses et dont la coupe a plus d'un demi-pied de profondeur ; la patène a plus d'un pied de diamètre. Ce calice devait servir à la communion des fidèles, lorsqu'on communiait sous les deux espèces.—La cathédrale de Verdun, comme les églises des bords du Rhin, a deux chœurs : l'un à l'occident, c'est l'ancien ; l'autre à l'orient, c'est le nouveau. L'ancien chœur est pavé en mosaïque, et s'élève de neuf à dix pieds au-dessus de la nef ; l'autel y est néanmoins tourné vers l'orient, de sorte que le prêtre voit, en disant la messe, le peuple qui est dans la nef. L'évêque avait autrefois sa chaire derrière l'autel, d'où il prêchait au peuple réuni dans la nef. « Lorsqu'on dit la messe, le célébrant, après avoir fait la confession, va s'asseoir jusqu'à l'offertoire. On met le vin et l'eau dans le calice au commencement de la messe, et il n'y a que vingt-cinq ans que l'oblation du pain et du vin se faisait encore avec une seule oraison. On dit que cela se pratique encore dans l'église collégiale de la Magdelaine. Le sous-diacre, pendant toute la messe, se tient sous la lampe et fort éloigné de l'autel, dont il n'approche qu'à la consécration pour soutenir la chasuble du prêtre. L'église de Verdun a cela de particulier qu'elle sépare toutes les heures de l'office, de sorte qu'elle n'en dit jamais deux de suite. » Au Vendredi-Saint, tous les dignitaires de

mitre, mais une tiare, et le personnage n'est pas saint Rieul, mais saint Pierre, auquel est dédiée l'église d'Orbais et qui était vêtu en pape. Au treizième siècle, en effet, on donne à la tiare la forme d'un pain de sucre, et c'est ainsi que la portent les papes saint Clément et saint Grégoire-le-Grand, sculptés au portail méridional de la cathédrale de Chartres. Pour avoir confondu la tiare du treizième siècle avec la mitre épiscopale, on a fait du pape saint Clément, qui décore le portail de Chartres, l'évêque Fulbert, et transformé en flots qui s'accumulent autour du petit monument placé sous les pieds du pape. L'erreur commise à Chartres est d'autant plus grave qu'elle perpétue le système d'interprétation historique introduit par Montfaucon, Mabillon, Ruinart et d'autres Bénédictins français, et appliqué par eux aux statues qui ornent nos cathédrales. L'amour-propre local est flatté de voir des grands hommes du pays dans les statues qui appartiennent à l'histoire générale, à l'humanité tout entière, et l'on retarde ainsi les progrès de la science iconographique. Du reste, les deux Bénédictins sont obligés de reconnaître que le saint Pierre de l'église de Saint-Dié porte une mitre (lisez une tiare) comme le personnage d'Orbais.

(*Note du secrétaire du Comité.*)

l'église et les anciens chanoines accompagnent l'évêque à l'autel, et prononcent avec lui les paroles de la liturgie.

Le Comité pense qu'il sera utile de faire imprimer dans le *Bulletin* les courts extraits qui précèdent, afin d'attirer l'attention de MM. les correspondans sur un genre de recherches pleines d'intérêts. Les anciens usages liturgiques méritent d'être étudiés avec le plus grand soin.

M. Albert Lenoir fait observer qu'en Italie, à Rome, dans les anciennes basiliques où l'autel est placé à l'occident et l'entrée à l'orient, le célébrant qui dit la messe tourne la face, et non le dos, vers le peuple ; c'est afin d'avoir les regards à l'orient lorsqu'il adresse ses prières à Dieu.

M. Didron ajoute que le texte des deux Bénédictins vient confirmer l'opinion de ceux qui veulent qu'on ait toujours prié en regardant l'orient et que l'orientation ait été une loi constante dans la direction des églises, depuis les *Constitutions apostoliques* jusqu'au seizième siècle. Quand certaines églises, comme les basiliques constantiniennes, étaient occidentées, elles se ramenaient à l'orient, en quelque sorte, avec le prêtre qui regardait cette partie du ciel lorsqu'il célébrait l'office.

M. Teste d'Ouet, correspondant, demande l'avis du comité sur la place que doivent occuper les fonts baptismaux et la chaire. M. d'Ouet a remarqué que les fonts étaient placés presque toujours à l'entrée de l'église, mais tantôt à gauche et tantôt à droite, et que la chaire occupait, également et à peu près indifféremment, tantôt la gauche et tantôt la droite de la nef.

M. le comte Léon de Laborde fait observer que les chaires et les fonts baptismaux se placent en effet, dans la pratique actuelle, à droite ou à gauche, indifféremment. Quant à l'ancien usage, il est assez difficile de le constater. D'ailleurs les recherches qu'on ferait à cet égard, fort intéressantes sous le rapport historique, ne serviraient à rien pour l'usage actuel. Il n'est pas possible de revenir aux coutumes de la primitive Église ; ce serait contraire à l'esprit et à l'histoire du christianisme.

M. le baron Taylor ajoute que la place occupée par les fonts n'est guère plus fixe que celle des sacristies ; il a observé cependant que les fonts étaient volontiers à droite, en entrant, et la chapelle des morts en regard, à gauche. Cette disposition, qui

oppose la naissance à la mort et qui les place toutes deux à l'entrée de l'église, paraît être le résultat d'une intention réelle.

M. d'Onet écrit que le côté méridional de la voûte du chœur est ordinairement plus bas et comme penché, comparativement au côté septentrional. Comment expliquer cette différence ?

Le Comité fait observer que des faits de ce genre, quand il en existe réellement, s'expliquent par des accidens de construction et non par une intention symbolique.

Une discussion s'engage sur la brisure ou déviation qu'on remarque assez souvent dans l'axe des églises ; le sanctuaire se penche et dévie relativement à la ligne de la nef. — Quelques membres du Comité pensent que cette déviation est symbolique et trouve son explication dans l'Evangile. En rendant l'esprit, Jésus pencha la tête ; l'église, qui est l'image du Christ, devait donc également pencher son chevet. — D'autres membres sont d'avis que cette déviation est plus rare qu'on ne le croit, qu'elle n'existe pas dans les monumens bâtis d'un seul jet, et qu'elle peut s'expliquer par un vice de construction. M. Didron assigne à cette déviation des motifs assez nombreux et dont aucun n'est symbolique.

Le Comité engage MM. les correspondans à faire des recherches sur ce curieux sujet ; il ne sera possible de donner une explication satisfaisante que quand on possédera une grande quantité d'observations faites avec le plus grand soin.

Un prêtre du diocèse d'Auch sollicite la solution des difficultés suivantes : 1° En restaurant le chœur d'une ancienne église cathédrale, convertie en simple église de paroisse et qui avait autrefois un jubé, doit-on nécessairement restaurer le jubé ? 2° La transformation d'une cathédrale en église paroissiale est-elle une raison suffisante pour supprimer, dans la restauration de l'ancien chœur, la restauration du jubé ? 3° Dans un sanctuaire, outre les sièges destinés au célébrant, au diacre et au sous-diacre, peut-on placer une rangée de stalles, mais à un degré inférieur ? 4° Dans le midi de la France, la place du curé, ou célébrant, ou premier dignitaire varie beaucoup. Dans certaines églises elle est à la limite du sanctuaire et au fond du chœur ; dans d'autres elle est à l'entrée du chœur, près du jubé et de la nef. Où doit-elle être d'après les principes liturgiques et archéologiques ? 5° Où doit-on placer la table de communion quand on fait un jubé ou quand le jubé

n'existe pas ? — C'est au sujet de l'ancienne cathédrale de Condom que ces questions sont posées ; l'église , qui est du quinzième siècle , possédait un jubé qui a été détruit et qu'on voudrait rétablir.

Le Comité pense qu'il n'y a pas nécessité à rétablir un jubé détruit. Les besoins actuels du culte diffèrent à quelques égards des besoins anciens ; les fidèles désirent aujourd'hui voir les offices de la messe, et le jubé met obstacle à la vue. Quand les jubés existent , il faut les conserver précieusement ; quand ils sont complètement détruits , il ne faut pas les relever. La transformation d'une cathédrale en paroissiale ne serait pas une raison pour ne pas rétablir un jubé ancien, parce que les paroissiales, comme les cathédrales , avaient autrefois une clôture ; Sainte-Madeleine de Troyes, et Saint-Etienne-du-Mont de Paris , qui ont des jubés si remarquables , sont des églises paroissiales. C'est dans les exigences actuelles du culte qu'il faut puiser les raisons qui s'opposent au rétablissement des jubés démolis ou renversés. Autant que possible , par des raisons de convenance et de beauté, il faut laisser libre entièrement le sanctuaire des églises et ne pas l'encombrer de bancs ni de stalles ; on ne doit voir dans ce lieu sacré que les sièges des officians. Dans le nord , comme dans le midi de la France , la place du premier dignitaire varie : elle est tantôt à l'extrémité du chœur , près du sanctuaire ; tantôt à l'entrée du chœur , près de la nef. Il semble cependant , d'après un usage assez général , que la place la plus honorable est près du sanctuaire, et qu'on a simplement eu l'intention de se faire voir plus facilement des fidèles quand on s'est mis à l'entrée du chœur , près de la nef. La table de communion doit être aussi rapprochée que possible de l'autel ; mais il est des circonstances qui peuvent exiger qu'on interpose le chœur entre les communians et le sanctuaire, et qu'on place la table de communion seulement à l'entrée du chœur. Il ne paraît pas convenable , s'il n'y a pas d'entrées latérales pour arriver au sanctuaire , qu'on fasse traverser le chœur tout entier aux communians et communiantes. Le Comité loue le clergé d'Auch d'avoir bien voulu lui soumettre des difficultés liturgiques de ce genre ; c'est pour lui un nouveau motif de faire des études et de provoquer des recherches à cet égard. L'attention spéciale de MM. les correspondans est donc appelée sur un sujet aussi curieux qu'important.

ICONOGRAPHIE.

M. Thomas Wright, correspondant anglais de l'Institut de France et du Comité, adresse le dessin d'une peinture murale découverte, sous du badigeon, dans une petite église du duché de Norfolk. Cette peinture représente saint Christophe passant un bras de mer et portant sur ses épaules un enfant Jésus à trois têtes. Si le dessin est fidèle, saint Christophe ne porterait pas seulement le Christ, mais la Trinité entière, les trois personnes divines dont l'unité d'essence serait représentée par un corps unique et la triplicité des hypostases par les trois têtes. Mais M. Wright fait remarquer que les trois têtes de l'enfant sont indistinctes actuellement et qu'une seule des trois porte un nimbe.

M. le baron Taylor fait observer que ces têtes sont peut-être des ébauches, des tâtonnements, des repentirs du peintre. L'artiste aura essayé de poser la tête sur le corps de l'enfant, et, après en avoir ébauché deux qu'il aura abandonnées, se sera décidé pour une troisième, la seule qui soit nimbée, la seule qui soit plus visiblement accentuée que les autres.

M. Didron partage cet avis ; il ajoute que saint Christophe est toujours représenté portant le Christ, comme son nom l'indique, et jamais la Trinité. On a souvent représenté la Trinité sous la forme d'un être humain à trois têtes, trois visages ou trois yeux sur un corps unique ; mais les trois têtes sont celles d'un homme mûr ou d'un vieillard, et non pas d'un enfant. Jamais le Père éternel n'a été figuré sous la forme d'un enfant ; il prend quelquefois l'âge de son fils, mais de son fils à l'âge de sa passion ou de sa prédication, et non pas à celui qu'il porte lorsqu'il est dans les bras de Marie. M. Didron soumet au Comité diverses gravures qui font partie des *Instructions sur l'iconographie chrétienne* et qui représentent des Trinités figurées par un seul corps portant trois têtes. Le dessin communiqué par M. Wright a de l'intérêt ; il serait d'une fort grande valeur pour l'iconographie chrétienne, si saint Christophe portait en effet un enfant Jésus à trois têtes. Ce serait un fait unique jusqu'à présent, mais qui cependant rentretrait dans quelques faits analogues en iconographie et où l'on voit Jésus absorber presque complètement la personnalité de son père et celle du Saint-Esprit.

M. Thomas Wright annonce en outre que l'on a débadigeonné depuis quelque temps, en Angleterre, les murs de beaucoup d'églises ; sur ces murs on trouve presque toujours des peintures intéressantes. Des colonnes de marbre, badigeonnées également dans les deux derniers siècles, ont été complètement nettoyées et ont laissé voir des marbres précieux.

M. Didron ajoute qu'il en est de même en France. Tout récemment on a débadigeonné les petites colonnes de la galerie intérieure de Saint-Germain-des-Prés, dans le sanctuaire, au-dessus des grandes arcades ; on a trouvé que ce badigeon, qui date de quelques années seulement et qu'avait appliqué M. Godde, l'architecte même qui vient de l'enlever, couvrait sept colonnes du marbre le plus riche et le plus varié.

M. Robelin annonce que le ministère de l'intérieur vient de donner l'ordre de débadigeonner l'église Saint-Etienne de Nevers. M. Robelin, voulant conjurer le badigeonnage, avait, l'année dernière, informé l'autorité qu'on allait procéder à cette opération ; on n'a pas tenu compte de son avis, et aujourd'hui il faut défaire ce qui vient d'être commis. Malheureusement, et par un raffinement funeste, le badigeon dont on a couvert Saint-Etienne de Nevers est à l'huile ; il sera difficile et dispendieux de l'enlever.

M. Désiré Monnier, correspondant historique à Lons-le-Saunier, annonce qu'on a imprimé par erreur dans le *Bulletin archéologique*, vol. 2, p. 109, Saint-Sothein pour Saint-Lauthein. Dans la crypte de Saint-Lauthein on voit plusieurs sarcophages en pierre calcaire et entre autres celui du patron lui-même ; mais ce sarcophage du saint est assez moderne. On y voit une croix accompagnée de l'*alpha* et de l'*oméga* avec cette inscription en caractères romains : HIC REQUIESCIT SANCTUS LAUTHENUS ABBAS. La crypte avait déjà été plâtrée en 1840 ; c'est là qu'on a descendu un bas-relief sculpté, à ce que croit M. Mounier, par Hubert ou Humbert Gonrat, qui a pu être attaché à la décoration de Notre-Dame de Brou. Dans la sacristie de cette église, on avait relégué une représentation de la Trinité, en albâtre et semblable à celle de Château-Chalon. Cette trinité qu'on voit à Château-Chalon, dans la chapelle du Saint-Esprit, n'est pas en ivoire, comme on l'a dit par erreur, mais en marbre blanc. Le Père éternel, sous la forme d'un

vieillard, est tête nue ; il tient les deux bras de la croix où est attaché son Fils ; le Saint-Esprit , sous forme de colombe , unit le Fils au Père de la bouche duquel il paraît descendre. Dans l'église paroissiale de Château-Châlon, on voit une petite statue en bois , représentant saint Benoît d'Aniane qui tient à la main droite comme une sorte de parapluie au bout d'une canne. L'étoffe du parapluie est ornée ; elle tombe en plusieurs plis et s'ouvre de bas en haut où elle se rassemble en un nœud. De la main gauche Saint-Benoît tient un livre ouvert. Le capuchon est noir, rabattu, et montre une tête chauve avec une couronne de cheveux qui s'arrête au front où l'on ne voit qu'une mèche. Ce saint et les trinités de Saint-Lautheïn et de Château-Châlon paraissent être du quinzième ou même du seizième siècle. — M. Monnier écrit en outre : « Il reste, de l'église et du monastère aujourd'hui totalement disparus de Château-sur-Salins, un seul débris qui rappelle l'invocation particulière sous laquelle était placé cet établissement religieux ; c'est une statue polychrome, en marbre blanc, de la Vierge tenant Jésus, et dont j'adresse un dessin lithographique. Une erreur, que l'on pourrait commettre à la seule vue de l'image et de l'original, ce serait de se figurer que l'on avait fait avec intention l'Enfant-Jésus sans sexe ; car on suppose quelquefois aux artistes des idées qu'ils n'ont pas eues, et l'on sait que certaines statues antiques du mont Donon, dans les Vosges, ont donné lieu de prétendre que les Gaulois adoraient Mercure sans sexe. Dans le groupe dont nous parlons, les marques de la virilité ont été enlevées au ciseau, par l'ordre du curé d'une paroisse où la statue de Château avait été transportée. Une seconde erreur à éviter, c'est de ne pas prendre pour un globe terrestre la pomme ou l'orange que l'Enfant-Jésus tient entre ses mains, car on y trouve l'enfoncement de l'œil et de la queue d'un fruit. Une troisième erreur a été commise dans l'intitulé du dessin, où l'on suppose que l'ouvrage est du quatorzième siècle, tandis qu'il est évidemment du milieu du seizième, à en juger par quelques parties du costume de la Vierge-mère : il ne faut que voir les crevées de la manche, la ceinture et la large forme du soulier, pour s'assurer que cette statue, retraçant une mode du règne de François I^{er}, ne peut pas appartenir à un ciseau des règnes antérieurs. On n'avait pas surchargé de couleurs cette œuvre d'albâtre : on n'en avait enluminé que les carnations. L'iris

des yeux est roux à la mère et à l'enfant, et les sourcils sont bruns. Quant aux cheveux, ils forment des ruisseaux d'or; et l'on remarquera sans doute la gracieuse idée qui est venue au statuaire de nouer sur le sein deux mèches de cette abondante chevelure. L'or entre ensuite dans la broderie du bord du manteau, broderie dont le dessin imite une rangée de fleurs de lys ou de quelque autre ornement de ce genre. La ceinture était peinte en rouge, dont on ne retrouve plus la couleur qu'au fond des plis. La largeur du front et l'écartement considérable des yeux, dans ces deux têtes, semblent révéler l'école allemande, si je ne me trompe. Le nom de l'auteur n'est pas connu. »

Le Comité remercie M. Monnier de cette communication intéressante; il fait classer aux archives les notices et les dessins; il recommande à MM. les correspondans de faire accompagner de dessins ou d'estampages les descriptions qu'ils envoient, surtout celles qui sont relatives à des sculptures et à des peintures.

M. le baron de Girardot, conseiller de la préfecture du Cher et correspondant historique à Bourges, envoie le calque d'un vitrail du treizième siècle où l'on remarque Jésus entrant dans Jérusalem assis sur une ânesse, bénissant la foule et portant une palme. Jésus bénit de la main droite et tient sa palme à la main gauche. Le vitrail se voit dans la cathédrale de Bourges.

M. Didron rappelle qu'à la clôture qui environne le chœur de la cathédrale de Paris, un Christ est de même assis sur une ânesse et entre dans Jérusalem; de la main gauche il tient la bride de sa monture. La main droite étant cassée, M. Caudron, sculpteur, qui l'a restaurée il y a quelque temps, la rétablit en lui faisant tenir une palme. Cette restauration fut blâmée, parce que le Christ bénissait de cette main et ne devait pas tenir de palme. Sauf l'exception signalée à Bourges et une autre qu'on voit dans un manuscrit de la Bibliothèque royale, le Christ entrant dans Jérusalem, le jour des Rameaux, ne se porte pas à lui-même de palme, mais bénit toujours. D'ailleurs le Christ de Bourges n'a une palme que parce qu'il ne tient pas les rênes de sa monture, et de plus son rameau ne l'empêche pas de bénir de la main droite.

D'après une remarque de M. le baron Taylor, on croit dans tout l'Orient que Jésus-Christ avait une palme à la main lorsqu'il entra dans Jérusalem, le jour des Rameaux.

Le secrétaire fait observer que dans les peintures byzantines de la Grèce, Jésus faisant son entrée dans Jérusalem est représenté bénissant et ne tenant pas de rameau; il soumet le dessin d'une peinture grecque rapportée du mont Athos et où est ainsi figurée l'entrée dans Jérusalem. Jésus bénit à la manière grecque et ne tient pas de rameau.

Le secrétaire donne lecture de la lettre suivante écrite par un ecclésiastique du diocèse de Beauvais, et qui est relative à la découverte d'un Christ, ailé de trois paires d'ailes, faite à la fin de l'année 1842 dans les combles de la petite église de Margny, près de Compiègne. Un dessin à la mine de plomb est joint à cette lettre. « Ce Christ est en relief, taillé dans l'épaisseur d'une pierre qui affecte la forme d'une croix latine irrégulière. Une autre croix plus étroite, mais mieux proportionnée, forme une légère saillie sur la première; elle supporte le corps du Christ qui a 40 centimètres de longueur, et 20 centimètres d'une main à l'autre. Il est représenté au moment où il vient de rendre le dernier soupir: « *et inclinatus capite tradidit spiritum.* » Sa tête couronnée d'épines est sensiblement inclinée sur l'épaule droite, les yeux et la bouche sont fermés avec le calme et la quiétude d'un paisible sommeil, son front est haut et large, mais sans exagération. Sa chevelure est longue et pendante, surtout à droite, à cause de l'inclinaison de la tête; sa figure allongée a des pommettes saillantes et son menton est couvert de barbe. Le nez a éprouvé une légère mutilation ainsi que les mains. Il y a, dans l'expression de cette tête, une beauté calme et sévère qu'illumine un rayon de divinité. La crispation des mains percées, la tension des bras, le jeu des muscles sont rendus avec une grande énergie. Le corps jusqu'au ventre est bien modelé, et la déviation, que l'inclinaison et le poids de la tête font subir à l'axe, produit une contorsion qui, sans avoir rien d'affecté et de trop tourmenté, révèle les douleurs de la rédemption et le laborieux enfantement de l'humanité à la vie de la grâce. A partir du bassin, jusqu'au dessous des genoux, le corps est voilé par deux ailes; les pieds sont croisés l'un sur l'autre et percés d'un seul clou. Il me reste maintenant à parler de l'agencement des six ailes. On croirait que le Christ ne peut s'en servir; cependant elles sont plutôt une beauté qu'un embarras. Les quatre ailes supérieures semblent partir de l'*omoplate*; elles rayonnent dans les quatre angles que forme

l'intersection de la croix, et sont sculptées en bosse sur le nu de la pierre, beaucoup plus large à la hauteur des bras que dans la partie inférieure ; les deux autres ailes, fixées au bas du corps, se replient sur les cuisses dont elles couvrent la nudité et où elles dessinent un gracieux contour jusqu'au dessous des genoux, où les plumes se croisent en éventail. Cette sculpture est actuellement polychrome. Les six ailes sont peintes en rouge, la couronne d'épines en vert, les cheveux en noir ; mais cette peinture ne remonte pas à l'époque originelle. La pierre, d'un grain un peu moins fin que celle de Senlis, provient probablement des environs de Laon. Une petite ouverture, pratiquée par derrière, paraît destinée à supporter une armature qui indiquerait que cette pierre fut originairement encastrée dans un mur ; cependant la petite église de Margny n'a, au dehors ni au dedans, aucun vestige qui puisse nous éclairer sur la provenance de ce curieux monument. M'imaginant que ce Christ, à cause de la singularité de ses formes, pouvait être l'objet d'un culte spécial comme certains Christs byzantins que de pieuses légendes entourent d'une mystérieuse renommée, j'ai fait faire une enquête dans le village, mais sans succès ; je suis porté à croire que ce Christ proviendrait de quelque église supprimée ou de quelque édifice détruit, et qu'il aura été secrètement relégué dans les combles de l'église de Margny pendant la révolution. Les archéologues compiégnois, aveuglés par l'enthousiasme de leur découverte, exagèrent un peu l'antiquité de ce monument en l'attribuant aux Gnostiques ; sauf erreur de ma part, ils se trompent de douze ou treize cents ans, car ce Christ me paraît être postérieur au quatorzième siècle. Qu'il n'appartienne pas aux douze premiers siècles de notre ère, c'est un fait incontestable pour quiconque s'est un peu occupé d'iconographie chrétienne ; il n'a pas non plus ce cachet propre aux œuvres du treizième ou du quatorzième siècle. Dans la bonne sculpture de cette période, il y a de la noblesse et une dignité qui va quelquefois jusqu'à la raideur ; dans le sujet qui nous occupe, la disposition du torse, les essais anatomiques accusent une époque plus rapprochée de nous.

« Mais comment expliquer la présence des ailes ? Au lieu de feuilleter le Père Montfaucon, pour y chercher quelques obscurs *abrazas*, au moyen desquels on se croit autorisé à soutenir une hypothèse assez bizarre, il me semble qu'on ferait mieux de lire la Bible.

« En l'année dans laquelle mourut le roi Osias , dit Isaïe , je vis le Seigneur assis sur un trône sublime et élevé ; le bas de ses vêtements remplissait le temple. Des Séraphins étaient autour du trône ; l'un avait six ailes et l'autre également six (*Seraphim stabant super illud , sex alæ uni et sex alæ alteri*). De deux ils se voilaient la face , de deux ils se voilaient les pieds , et de deux autres ils volaient. Ils criaient l'un à l'autre et ils disaient : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées, la terre est pleine de sa gloire. » (Is., cap. vi). Dans une des mystérieuses visions de l'Apocalypse, saint Jean dit : « Les quatre animaux avaient chacun six ailes (*et quatuor animalia , singula eorum habebant alas senas*) , et ils ne cessaient de dire jour et nuit : Saint, saint, saint, le seigneur Dieu tout-puissant qui était, qui est et qui doit venir. » (Apoc., cap. iv).— Isaïe représente l'amour séraphique au-delà des limites de l'espace et du temps, saint Jean, dans sa manifestation terrestre. Les quatre figures symboliques jouent un grand rôle dans l'iconographie chrétienne, depuis les premiers siècles du christianisme, où ils ornent le tombeau des martyrs, jusqu'à l'époque de nos grands monumens religieux, où ils occupent la place d'honneur sur le tympan des portails ou au sommet des tours, comme à Saint-Jacques-la-Boucherie.

« Le lion figure le courage et la force ; le bœuf, la patience et la docilité ; l'ange, l'innocence et la pureté ; l'aigle, le sublime élan des désirs et de la pensée des âmes pieuses. Voilà, sous ces différens symboles, les principales qualités de l'amour divin durant le temps de l'épreuve et dans les conditions de la vie présente. Or J.-C. est-il autre chose que l'amour incarné et le séraphin par excellence ? Faut-il donc s'étonner que les artistes chrétiens l'aient quelquefois représenté avec les emblèmes séraphiques, c'est-à-dire avec des ailes ?

« D'ailleurs le séraphin crucifié qui apparut à saint François d'Assise, lors de sa stigmatisation sur le mont Alverne, est un fait tellement frappant dans l'histoire ecclésiastique, qu'il aura pu servir de base et de point de départ à une tradition dont le Christ de Marguy est l'un des produits les plus intéressans. Cette hypothèse est d'autant mieux fondée qu'on connaît l'influence immense que saint François d'Assise exerça, en général, sur les beaux arts. C'est à lui que l'école ombrienne doit sa naissance.

« Je ne puis résister au plaisir de citer un petit fragment de la belle narration de saint Bonaventure, relative au fait qui nous occupe. « ...François était le matin en prières du côté de la montagne...; il vit comme un séraphin ayant six ailes éclatantes et toutes de feu, qui descendait vers lui du haut du ciel. Ce séraphin vint d'un vol rapide se placer dans l'air auprès de lui. Entre ses ailes paraissait la figure d'un homme crucifié qui avait les mains et les pieds étendus et attachés à une croix. Ses ailes étaient disposées de manière qu'il en avait deux sur la tête, qu'il en étendait deux pour voler et qu'il se couvrait tout le corps avec les deux autres. A ce spectacle, François fut extraordinairement surpris; une joie mêlée de tristesse remplit son cœur. La présence de Jésus-Christ, qui se montrait à lui sous la figure d'un séraphin, d'une manière si merveilleuse et si tendre, lui causait une joie inexprimable; mais ce douloureux spectacle de son crucifiement le pénétrait d'une vive compassion.... Après un entretien secret et familier, la vision disparut; mais l'âme du saint resta embrasée d'une ardeur séraphique, et son corps fut extérieurement marqué d'une figure semblable à celle d'un crucifix. »

Le Comité est d'avis, en effet, que ni Mithra ni les gnostiques n'ont rien à voir dans cette sculpture; c'est un Christ en séraphin, comme on en voit un si grand nombre peints et sculptés en Italie, en Allemagne et même en France.

Le secrétaire fait observer que cette sculpture devait faire partie d'un bas-relief représentant saint François d'Assise qui reçoit les stigmates; la pierre, qui porte le Christ, est irrégulière et mutilée. On aura brisé saint François et conservé le Christ, qu'on se sera contenté de reléguer dans les combles de l'église. A une certaine époque, au commencement du dix-huitième siècle, on était incrédule, même dans le clergé, aux stigmates de saint François. Charles de Vintimille, archevêque de Paris, supprima, dans le bréviaire qu'il fit imprimer en 1736, jusqu'à la simple mention des stigmates (1). Ce nouveau bréviaire avait été rédigé par Mesengny et Coffin, jansénistes déclarés, et par Vigier, oratorien suspect de jansénisme. C'est alors probablement que, l'esprit du diocèse de

(1) Dom Guéranger, *Institutions liturgiques*, vol. II, p. 305.

Paris réagissant dans une grande partie des diocèses de France, on brisa le saint François de Margny et qu'on en jeta le Christ dans les plâtres des combles. Du reste, le Christ à six ailes est très-fréquent. M. Tournai, correspondant historique à Narbonne, a envoyé au Comité le dessin d'un Christ à trois paires d'ailes, datant de 1477, et qu'on voit à Cimier, près de Nice en Piémont. Dans les églises de la Grèce, Jésus est représenté fort souvent avec deux ailes seulement et il est appelé l'Ange de la grande volonté (ο αγγελος της μεγαλης βουλης). Nos manuscrits à miniatures offrent plusieurs Christs à deux ailes et à six ; il en sera donné des gravures dans les *Instructions sur l'iconographie chrétienne*.

Le Comité recommande à MM. les correspondans de lui signaler les particularités de ce genre qu'ils pourraient trouver dans leurs explorations. Il faut recueillir tous les types que peuvent offrir les portraits des personnes divines, des anges et des saints divers.

M. Duvivier, correspondant historique à Nevers, annonce qu'il a trouvé à Saint-Jean-de-Lichy (Nièvre), dans un coin du cimetière, une statue brisée au milieu du torse et représentant saint Jean-Baptiste ; on a jeté saint Jean hors de l'église dont il est le patron, parce qu'il était trop mutilé. Le saint tient à la main droite un poisson. M. Duvivier en conclut que ce poisson est l'emblème du Christ, et que saint Jean le montre comme il a montré l'agneau.

Le secrétaire fait observer que ce fait, s'il était constaté, serait unique ; nulle part on ne voit saint Jean-Baptiste tenant un poisson ou montrant un poisson, image de Jésus-Christ, à la place de l'agneau qui est le symbole du fils de Dieu. Il faudrait savoir d'abord si cette statue est bien celle de saint Jean-Baptiste, ce qui est fort douteux, et ensuite si l'emblème qu'elle tient est bien un poisson et non pas un tout autre animal. A la cathédrale de Reims, contre une paroi du grand portail, à gauche, on voit une statue debout tenant un animal, qui est mutilé ; on l'a pris pour un poisson, et l'on a dit que la statue était celle de Jonas tenant le monstre marin qui l'avait englouti. Mais on n'avait pas remarqué que ce poisson avait de la laine en guise d'écailles, et quatre pattes dont, aujourd'hui encore, on voit parfaitement la cassure. Ce poisson est un agneau ; le personnage est ce prophète, constamment représenté dans nos cathédrales, qui égorge l'agneau symbolique avec le sang duquel

il trace un tau sur le front des élus. M. Duvivier devrait envoyer un dessin fort exact de la statue qu'il signale ; il n'est pas possible, sans dessin, de donner une explication motivée.

M. Auguste Aymard, correspondant historique au Puy, écrit :
« Les travaux de classement des anciennes archives du Velay ont procuré, l'année dernière, une découverte qui n'est pas sans intérêt pour la science archéologique. Les antiques parchemins de ce précieux dépôt ayant été retirés des étagères, on a vu apparaître une tapisserie en laine bleue, semée d'une multitude de fleurs de lis et qui couvre entièrement les parois latérales de la salle. Des crosses épiscopales richement peintes, de longs traits rouges, disposés en ligne diagonale et espacés de distance en distance, ne laissent aucun doute sur sa date ; il paraît certain que ce sont les armoiries de Jean de Bourbon, évêque du Puy (1443-1485), qui portait de France, à la cotice de gueules, brochant sur le tout, de gauche à droite. Ces tentures, qui sont à peu près du même temps que les magnifiques tapisseries de l'abbaye de la Chaise-Dieu, existent au moins depuis trois cent cinquante-huit ans. Leur état de conservation ne laisse rien à désirer. On est porté à croire que ces tentures sont positivement celles que Jean de Bourbon, au dire de nos vieilles chroniques, avait données à l'église cathédrale du Puy, pour servir à décorer le chœur de cette église. Il n'est pas inutile d'ajouter que les archives occupent une ancienne salle capitulaire, devenue plus tard la salle des états du Velay qui, d'après une date certaine, fut réparée somptueusement sous l'épiscopat de M. de Galard. Les grandes réparations que ce prélat fit exécuter dans l'église cathédrale se rapportent aussi à la même époque. Alors probablement les tapisseries furent transportées de l'église dans la salle des états. L'importance, sous le rapport de l'art, et la rareté des tentures du moyen âge font vivement désirer la conservation du monument intéressant que je signale. L'administration s'occupe d'un projet qui, en consacrant au riche dépôt de nos archives un local plus vaste et d'une surveillance plus facile, permettra, il faut l'espérer, de conserver dans la salle même de nos anciennes assemblées délibératives ces curieuses tapisseries, trop longtemps oubliées derrière les parchemins de nos vieilles chartes.

« J'adresse, dans cette lettre, le dessin d'un petit émail byzan-

tin, qui fait partie, depuis peu, de mon cabinet. C'est une plaque circulaire, en or et de quatre centimètres de diamètre. On y voit le buste du Christ *imberbe*. Il bénit de la main droite et tient de la gauche un livre fermé. Le nimbe crucifère et l'inscription **IHS XRS** donnent à cette peinture un intérêt tout particulier. Je remarque aussi que l'émail a, dans quelques parties, la transparence du verre le plus pur et que, contrairement à la plupart des émaux byzantins que je possède, la figure est émaillée sur le fond qui est de métal. Les lignes de dessin, les traits du visage, les plis des draperies sont indiqués par de très-minces filets en or, qui ont été découpés et conservés dans les creux remplis par l'émail. Sous ce rapport, le travail de ce morceau offre avec certaines fibules antiques une ressemblance plus marquée qu'avec les émaux des onzième et douzième siècles. Si la forme des lettres, si le style et le travail de cette petite peinture permettent d'en faire remonter l'époque vers le onzième siècle, elle nous fournit une très-ancienne représentation du Christ; à ce titre, j'ai pensé qu'elle pourrait offrir un renseignement utile pour l'iconographie chrétienne dont le Comité historique réunit les élémens.

« C'est aussi dans le même but que j'ai dessiné une main divine, entourée d'un nimbe et qui se voit dans la cathédrale du Puy; elle est peinte à fresque dans l'intrados de l'une des arcades intérieures du transept. C'est une main droite bénissante, que je crois utile de vous signaler, à cause de la disposition singulière des doigts. Un seul, l'annulaire, est courbé de manière à toucher le pouce. Les peintures et sculptures nombreuses qui m'ont offert les figures divines bénissantes, présentent constamment les deux derniers doigts presque entièrement pliés. Jusqu'à ce jour, je n'ai observé qu'une seule fois cette pose de la main divine; c'est dans le précieux dyptique de l'abbé Olderic, figuré dans Montfaucon (tom. III, p. 229), et qui, d'après cet écrivain, remonte aux dernières années du neuvième siècle. Par une coïncidence assez remarquable, c'est aussi, à peu près, la date que les monumentalistes s'accordent à attribuer à l'ensemble des peintures hiératiques qui décorent le transept de la cathédrale du Puy.

« Cette main divine est plus grande que nature. Le nimbe qui l'entoure est double, c'est-à-dire formé de deux bandes larges et concentriques. La bande intérieure jaune, la bande extérieure rouge foncé. La main est blanche et le champ intérieur bleu foncé. »

Le secrétaire fait observer que cette communication est du plus haut intérêt. La découverte de la tapisserie du quinzième siècle est bien d'une certaine importance, comme le Christ imberbe sur un émail du onzième ou douzième siècle ; cependant on ne manque ni de tapisseries de cette époque ni de Christ anciens caractérisés par l'absence de la barbe. Mais la main divine, posée dans une auréole circulaire et bénissant d'une manière toute particulière, est un fait de la plus grande valeur. Depuis longtemps les antiquaires français ont, fort au hasard et sans motif valable, qualifié de style byzantin des monumens latins ou romans d'origine et de forme. Depuis quelques années on prodigue un peu moins cette appellation, et l'on cherche enfin les caractères réels auxquels peut se reconnaître le style byzantin. Les églises couvertes en coupoles, comme Saint-Front de Périgueux, d'où elles paraissent procéder à peu près toutes, semblent, en ce moment, les seuls édifices qu'on puisse légitimement appeler byzantins. Notre-Dame du Puy, quoique allongée comme une basilique latine, est cependant couverte en coupoles et porte d'autres caractères d'origine byzantine. La main étudiée et dessinée par M. Aymard vient donner à cette présomption une certitude à peu près complète ; car cette main bénit à la manière grecque, et bénit comme le font les personnes divines peintes dans les églises byzantines. M. Didron lit le passage suivant, traduit textuellement sur un manuscrit byzantin intitulé *Guide de la peinture* (Ἐρμηνεία τῆς ζωγραφικῆς), et rapporté par lui du mont Athos. Cet ouvrage enseigne la manière de peindre sur les murs toutes les scènes et tous les personnages qui constituent l'iconographie chrétienne ; il décrit ainsi la manière de représenter la main divine lorsqu'elle bénit : — « Quand vous représentez la main qui bénit, ne joignez pas trois doigts ensemble (c'est la manière des Latins) ; mais croisez le pouce avec le quatrième doigt (l'annulaire), de manière que le second doigt, nommé index, reste ouvert, et que le troisième doigt soit un peu fléchi. A eux deux, ces doigts forment le nom de $\text{I}\theta\upsilon\text{C}$. En effet, le second doigt demeurant ouvert fait un I (iota), et le troisième dessine, par sa courbure, un C (le sigma ancien et le sigma actuel des Grecs). Le pouce se place en travers sur le quatrième doigt, et le cinquième doigt se courbe aussi légèrement ; cela forme l'indication du mot $\text{X}\rho\iota\sigma\tau\omicron\text{C}$. La réunion du pouce et du quatrième doigt figure un X (chi), et le petit

doigt forme, par sa courbure, un C (sigma). Ces deux lettres sont l'abrégé de Christos. Ainsi, par la divine providence du Créateur, les doigts de la main humaine, qu'ils soient plus ou moins longs, sont disposés de manière à figurer le nom du Christ. » — Or cette main, dont M. Aymard envoie le dessin, bénit précisément à la manière grecque, tandis que partout ailleurs, en France, la bénédiction se fait à la latine, avec les trois premiers doigts ouverts et l'annulaire et le petit doigt fermés. Il faut donc reconnaître dans ce fait curieux l'influence de l'art byzantin sur Notre-Dame du Puy, et l'admettre, par voie de conséquence, dans les autres églises analogues de construction et de décoration. Du reste, cette bénédiction n'est pas un caractère d'époque, comme le croit M. Aymard, puisqu'en Grèce on bénit encore aujourd'hui comme le fait la main du Puy; mais c'est un caractère de pays.

Le Comité recommande à MM. les correspondans de bien constater la direction et le groupement des doigts dans les mains étendues, soit pour bénir, soit pour indiquer; il peut y avoir dans ce fait, bien petit en apparence, des renseignemens du plus haut intérêt. Le Comité remercie M. Aymard de la communication que vient de lui faire ce zélé correspondant; il fait classer aux archives les dessins et la notice.

DIXIÈME SÉANCE.

Mercredi 24 mai 1843.

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE GASPARIN.

OUVRAGES OFFERTS.

L'Investigateur, journal de l'Institut historique, in-8°; dixième année, n° d'avril 1843.

Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, in-8°; 1^{er} trimestre 1843. Ce cahier contient un rapport de M. Rédet, archiviste à Poitiers, sur la table des manuscrits de dom Fonteneau, table dont M. Rédet est chargé.

Revue archéologique du département de la Manche, par M. l'abbé Lalmand; in-4°, 9^e livraison. Ce cahier contient la monographie du château de Saint-Sauveur-le-Vicomte, par M. le vicomte Théodose du Monal, et une notice sur la paroisse d'Alleaume et les monuments romains qu'elle renferme. La notice est extraite de notes que M. l'abbé Lalmand recueille pour composer un tableau historique et descriptif des paroisses du département de la Manche. A cette livraison sont jointes trois feuilles lithographiées donnant la vue générale, le plan et les détails de Saint-Sauveur-le-Vicomte et la vue du balnéaire d'Alleaume.

Fouilles du Château-Gaillard (arrondissement du Havre); in-8°, avec une lithographie donnant le plan d'une maison romaine du Château-Gaillard, dans le bois des Loges, par M. l'abbé Cochet, correspondant historique à Rouen.

L'Étretat souterrain, fouilles de 1835 et de 1842, par M. l'abbé Cochet; in-8°, Rouen, 1842. Cette notice contient trois planches représentant les constructions romaines, les vases en terre cuite, les tombeaux trouvés en 1842. M. Cochet y a joint un plan géométral de l'enclos du presbytère d'Étretat.

L'Institut catholique, revue mensuelle de Lyon, livraison de mai 1843. Ce cahier contient une notice historique sur l'architecture chrétienne, par M. l'abbé Jouve, chanoine de Valence. On annonce, dans l'article consacré aux nouvelles, que M. Desjardins, jeune architecte de Lyon, fait élever en ce moment à la Guillotière une église dans le style du treizième siècle. — M. Didron ajoute à ce renseignement que l'église de Bon-Secours, bâtie près de Rouen, par M. Barthélemy, dans le style du treizième siècle également, est presque terminée; le chœur et la nef sont achevés. Il est sérieusement question de reconstruire, dans un faubourg de la ville de Reims, la célèbre église abbatiale de Saint-Nicaise. Les dimensions de l'église projetée seraient plus petites que celles de l'église démolie; mais les proportions, le plan, la forme générale, les détails seraient exactement les mêmes. M. le préfet de la Marne et Mgr l'archevêque de Reims s'intéressent beaucoup au succès de ce projet, qui réparerait, autant que possible, le dommage que la France a souffert dans la destruction de Saint-Nicaise. On semble donc, de tous côtés, abandonner le style grec et romain, dans la construction des églises nouvelles, pour adopter le style ogival.

PLAIN-CHANT ET MUSIQUE ANCIENNE.

M. Jouannet, bibliothécaire de Bordeaux, correspondant de l'Institut, membre non résident du Comité, adresse le *fac simile* d'un chant d'église auquel la note et la lettre assignent le dixième siècle. L'original termine un *Nouveau-Testament*, manuscrit du dixième siècle sur parchemin, petit in-folio de cent-six feuilles. Ce volume, qui provient de l'abbaye de La Sauve, est de la même main et de la même date que le chant *Benedictio cerei*, que M. Jouannet a fait calquer.

M. Bottée de Toulmon fait observer que la notation et la lettre de ce chant sont absolument les mêmes que celles du *Mystère des Vierges folles*, noté dans le célèbre manuscrit de Limoges, et dont un spécimen a été donné dans les instructions sur la musique, planche II, fig. 1. Le dixième siècle est attribué, en effet, à cette notation de Limoges. Le manuscrit de saint Martial de Limoges est aujourd'hui à la bibliothèque Royale, où il porte le n° 1139, ancien fonds latin.

Le Comité encourage MM. les correspondans à continuer leurs investigations, non-seulement sur la musique du moyen âge, mais encore sur le plain-chant de cette époque. Dans les cas assez rares où l'on trouverait des morceaux qui s'éloigneraient du chant grégorien, ces pièces et ces différences devraient être signalées. Si l'on veut faire des études sérieuses sur la liturgie, comme la connaissance des édifices religieux en impose l'obligation, il faut entreprendre ces recherches. Le plain-chant est aux prières, et les prières ou offices sont aux constructions religieuses ce que la peinture et la sculpture sont à l'architecture elle-même; c'est une forme particulière, une fraction de l'art universel qui régnait au moyen âge.

M. Didron annonce que dom Guérauger, abbé des Bénédictins français, prépare en ce moment un recueil de six cents pièces de plain-chant, prises et choisies dans toutes les époques, depuis la plus ancienne jusqu'au seizième siècle. En regard de la notation ancienne sera placée une traduction en notation moderne. Le Comité doit désirer la réalisation d'un pareil projet. Lorsque ce premier travail sera fait, dom Guérauger se propose de publier successivement l'ensemble de toutes les pièces qui composent un office complet. Ainsi, par exemple, l'office des morts pourrait être donné en entier tel qu'il existait au treizième siècle; l'office de Noël, tel qu'on le chantait au douzième; l'office de Pâques au dixième; celui de la Pentecôte au quatorzième ou quinzième, et ainsi des autres. Cette seconde série de publications est immense; elle ne pourra se faire que lentement, si jamais on la fait. Il fallait donc, au préalable, donner un choix des pièces les plus importantes prises dans les différens offices et classées selon les différens siècles.

M. Bottée de Toulmon donne lecture du rapport suivant, fait au Comité, sur un projet de publication relative à l'histoire de la musique ancienne.

« Le Comité des arts et monumens remplit trop bien sa mission, en ce qui regarde l'histoire de l'architecture et des arts du dessin, pour que les personnes qui s'occupent de l'histoire de la musique ne forment pas des vœux pour le voir porter aussi ses investigations sur cette partie importante des idées de nos ancêtres. Sans nul doute, le Comité partage ce désir; mais il ne voulait et ne pouvait s'occuper d'une œuvre qui se serait présentée isolément en ne se rattachant à rien. Je crois donc aller au-devant

de sa pensée, en lui proposant la publication des messes portant le titre de l'*Homme armé* et de celles qui sont connues sous le nom de *Beata Virgine* ; ces compositions ont paru depuis la fin du quatorzième siècle jusqu'à la fin du dix-septième.

« Vers la fin du quatorzième siècle, les musiciens se livraient dans leurs compositions à une foule d'extravagances : nous ne ferons mention ici que du mélange qu'ils firent de paroles étrangères au morceau que l'on chantait intercalées dans le texte de la liturgie. Cet usage s'est maintenu fort longtemps, car, à une époque bien postérieure à celle dont nous parlons, Palestrina, dans une messe assez connue et qui porte le titre *Ecce Sacerdos magnus*, fait chanter au soprano le plain-chant et les paroles suivantes : *Ecce sacerdos magnus qui in diebus suis placuit Deo et inventus est justus*, pendant que le contra, le tenor et la basse chantent *Kyrie Eleïson*, avec les imitations et le style fugué en usage à cette époque. Au *Christe*, les paroles *Ecce sacerdos*, etc., sont chantées par le contra. C'est le tenor qui les fait entendre au *Kyrie* qui vient après, et ainsi de suite, dans presque tous les morceaux de la messe. Ces paroles sont la plupart du temps placées au tenor qui doit son nom à cet usage.

« J'ai déjà dit que la singulière idée de mélanger les paroles dans le même morceau remonte plus haut que l'époque de Palestrina. En effet, le traité de Francon, que l'on trouve dans le 3^e volume des *Scriptores ecclesiastici* de Martin Gerbert, donne des renseignements sur les compositions du treizième siècle, époque où il fut écrit (1) ; il y dit (p. 12) que le *déchant se composait avec*

(1) Sans entrer dans les discussions qui ont eu lieu pour établir l'existence de ce traité à une autre époque, je ne citerai qu'un passage de Jérôme de Moravie, dominicain qui vivait au XIII^e siècle. Ce témoignage me semble d'autant plus remarquable, qu'outre la conclusion forcée que l'on doit en tirer pour la fixation précise de l'époque du traité, il donne lieu de contester à Francon l'obligation que nous lui en avons eu jusqu'à présent :

Hanc declarans subsequitur positio Johannis videlicet de Burgundia, ut ex ore ipsius audivimus, vel secundum vulgarem opinionem Franconis de Colonia quæ talis est.

Cum, inquit, de plana musica quidam philosophi suffocienter tractaverunt, ..., etc. Suit le traité attribué à Francon.

(Bibl. Roy., Manuscrit fonds Sorbonne, n° 1817, fo 131, v°.)

les paroles, avec des paroles différentes, etc. Le déchant se composait avec les mêmes paroles dans les cantilènes, les rondeaux et le chant ecclésiastique; dans les motets, on se servait de paroles différentes (1).

« Veut-on maintenant avoir la certitude de ce que je fais remarquer ici? on peut l'acquérir par l'examen des ouvrages des compositeurs de cette époque reculée. Adam de La Halle, trouvère du treizième siècle, et Guillaume de Machault, du commencement du quatorzième, nous donnent toute satisfaction à cet égard. Le premier (Bibl. Roy., Manusc., fonds Lavallière), produit des motets et des rondeaux qui remplissent complètement les conditions prises par la définition de Francon. Ainsi les rondeaux de cet auteur, f° 23, v° et seqq., sont au nombre de quatre, et à trois parties; le premier, sur les paroles « *Je muir d'amouretes*; » le second, « *Li dous regars de ma dame*; » le troisième, « *Tant con je vivrai*; » le quatrième, *Dieus soit en cheste maison.* » Dans les motets, au

(1) Il est évident que le passage en question, *Discantus fit cum lyra*, etc., ne présente aucun sens raisonnable en lisant les leçons de Gerbert, au lieu qu'en substituant les mots *littera*, *litteræ* et *litteris* aux mots *lyra*, *lyræ* et *lyris*, partout où ils se trouvent, on comprend parfaitement ce que l'auteur a voulu dire. La substitution du mot *littera* au mot *lyra* ne m'a pas semblé devoir faire doute à la première inspection du manuscrit cité par J. de Moravie, d'abord d'après l'emploi de l'abréviation dont s'est servi le copiste, et ensuite pour attribuer un sens naturel à la phrase de l'auteur. Je me trouve affermi dans mon opinion par l'examen du traité de *Musica quadrata seu mensurata*, faussement attribué à Bède le vénérable, religieux qui vécut de 672 à 725; on y trouve ce passage : *figuræ aliquando ponuntur cum littera, aliquando sine : cum littera vero ut in motellis et similibus ; sine littera, ut in neumis conductorum*, etc.

Ce traité fut écrit à la même époque que celui attribué à Francon, bien qu'il présente quelques différences dans la doctrine des modes; l'exemple *O Maria virgo Davidica* se trouve même employé par les deux auteurs. On en fit longtemps honneur à Bède; mais comme il était impossible de ne pas s'apercevoir que l'art y était beaucoup plus avancé qu'il ne devait l'être à l'époque où vivait l'auteur auquel on faisait cette attribution, on avait pris le parti de reconnaître cette irrégularité en distinguant ce traité par la désignation de *Pseudo Beda*. Je crois maintenant être en règle pour pouvoir faire cesser l'emploi de ce titre vague et le remplacer par le nom du véritable auteur. J. de Muris, dans le VII^e livre de son *Speculum musicæ*, dit : *Sane cum dudum venerabiles viri de musica plana tractaverint..... et inde quam plures de quibus supra meminimus de*

contraire, f° 28, r°, chaque partie emploie des paroles différentes ; elles sont ainsi réglées dans le premier :

Superius.	J'ose bien ma mie a parler Les son mari et balcier Et acaler d'encontre li
Contra.	Je nos a ma mie aler Pour son mari que il ne se pulst De mi garde donner
Tenor.	Seculum.

Le second motet est dans le même genre ; le troisième est de même, si ce n'est qu'il n'est qu'à deux parties. Guillaume de Machault présente tout-à-fait les mêmes dispositions (Bibl. Roy., Manusc. fonds Lavallière, n° 25). Cet auteur nous donne même la possibilité de compléter les observations que l'on peut faire sur la définition de Francon, en ce qui regarde le chant ecclésiastique. Effectivement, à cette époque, l'abus de l'introduction des paroles étrangères au texte, n'eut pas lieu dans les messes en musique, comme cela fut pratiqué plus tard. Il est vrai que plusieurs morceaux qui précèdent la messe de Machault sont de véritables motets

mensurabili etiam multi, inter quos eminet Franco Teutonicus et alius quidam qui Aristotiles nuncupatur (Bibl. Roy., manusc. n° 7207, fonds latin, f° 275, r°). Or, le traité de Pseudo Beda est de cet Aristote. En effet, J. de Muris dit au chapitre II du même livre VII : *Alius doctor, qui Aristotiles nominatur, dicit sic: Tempus ut hic sumitur est proportio justa in qua recta brevis, etc.* (Bibl. Roy., manusc. n° 7207, fonds latin, f° 279, r°). Cette définition est précisément celle que donne Pseudo Beda, et même le passage de ce dernier traité est fort important, car il sert à rectifier le manuscrit de J. de Muris, évidemment tronqué en cet endroit. Plus loin on voit encore, chapitre XVIII, livre VII : *Idco vult Aristotiles quod modus consistit in modulatione et discretione vocum; est non? Ut ait, modus seu manieres, ut hic sumitur quidquid per debitam mensuram temporalem longarum breviumque figurarum ac semibrevium decantatur.* A l'exception de quelques mots changés par les copistes, ce passage est identiquement semblable à la définition du mode que l'on trouve dans le *Pseudo Beda*. Il est maintenant évident que le traité connu sous cette désignation est d'un Aristote contemporain de Francon de Cologne ; c'est donc sous le nom de son auteur qu'il faut dorénavant le désigner.

en l'honneur de Jésus-Christ et de la sainte Vierge ; car, dans l'introït, tel est l'emploi des paroles :

Déchant.	Christe qui lux es et dies Fideliumque requies, etc.
Contra.	Veni Creator spiritus Fletum audi genitus, etc.
Ténor.	Tribulatio proxima, etc.

Le contra-ténor n'a pas de paroles.

« Mais, au moins dans les morceaux de la messe, chaque partie chante les mêmes paroles ; c'est donc plus tard que l'on a chanté, dans les messes en musique, des paroles étrangères aux morceaux qui les composaient sur des mélodies particulières. Telle est l'origine des noms qui servaient à distinguer les messes par celui des chants sacrés ou profanes qui s'y faisaient entendre.

« Ce n'est que vers la fin du quatorzième siècle que l'on trouve des messes composées à la manière des motets ; ainsi Dufay en composa portant les titres : *Ecce ancilla domini*, et *Sancti Antonii*. Mais ce qui doit commencer à nous étonner, ce sont les désignations profanes des autres messes du même compositeur. En effet, les archives pontificales possèdent de cet auteur, les messes : *Se la face ay pale*, — *Tant me déduit*, — *L'Homme armé*, etc. Voilà donc où l'on en était arrivé ; le musicien adoptait le plus souvent, pour servir de base à la messe qu'il composait, le thème d'une chanson en vogue, bien que les paroles eussent dû les faire écarter en raison de leur inconvenance, et, il faut même le dire, à cause de leur obscénité. La chanson avec les paroles étaient placées au tenor (1) comme nous

(1) Baini, dans son ouvrage sur Palestrina, donne de précieux renseignements sur ce qui nous occupe : « Francesco Guerrero, dit-il, nella messa intitulata *Beata mater*, che trovai nel volume di messe ch'ei dedicò al re Sebastiano, di Portogallo, nel 1565, per la stamperia di Parizi, mentre le altre parti cantano il *sanctus*, il soprano dice, *Beata mater et innupta virgo gloriosa regina mundi intercede pro nobis ad Dominum* ; e nell' *osanna* il contralto canta perpetuamente : *Beata mater, Beata mater, Beata mater*. Prego qui il lettore a dispensarmi dal citare gli esempj di parole volgari che trovansi in diverse messe cantate, siccome le

l'avons déjà dit, et le contrepoint remplissait les autres parties. Un usage si peu en rapport avec la majesté du lieu faillit être fatal à la musique ; car l'Eglise, qui s'était en vain élevée à plusieurs reprises contre un abus aussi révoltant, voulut en finir au concile de Trente. Cette assemblée, après un ajournement de dix années, s'était réunie de nouveau en 1562. Une des questions que l'on y débattit fut la suppression de la musique dans l'église. La résolution de recevoir, jusqu'à la clôture du concile, les décrets au sujet d'une réforme regardée comme nécessaire, fut due aux efforts protecteurs de quelques légats (*Non impediatis musicam*), et surtout aux représentations que fit faire l'empereur Ferdinand I^{er}, par son ambassadeur. C'est à cette époque, en 1565, que Palestrina, musicien d'un mérite connu, fut choisi et composa trois messes qui devaient réunir les conditions imposées par une commission de cardinaux. Si je me suis étendu sur cette circonstance un peu étrangère à ce qui nous occupe ici, c'est que je n'ai pu résister au désir de redresser, en passant, une erreur très-répandue pour ce qui est relatif à Palestrina, compositeur d'environ quarante ans, qui avait déjà fait ses preuves, puisqu'il avait publié en 1554 son premier livre de messes, et non jeune homme ignoré qui surgissait tout d'un coup avec une musique dont il avait été l'inventeur.

« Pour en revenir à la publication proposée, je rappellerai que, parmi les thèmes généralement choisis, un surtout se fit remarquer par son adoption presque générale : ce fut la fameuse chanson de l'*Homme armé*, qui n'a, soit dit en passant, aucun rapport avec celle de Roland, comme son titre pourrait le faire pen-

precedenti, nell'a capella apostolica, percio ché fannero raccapricciare : dirò solo, che il sopracitato Hobrecht nel primo *Kyrie* di un'altra messa senza titolo ms., nel vol. 35, fa cantare al tenore, *Je ne vis oncques la pareille* : nel *Christe, bon tamps* : nell'altro *Kyrie*, *Où le trouveray ?* nel sanctus, *Gracieuse gente monnyere* : nell' *osanna*, *Quant je vous dy le secret de mon cœur*, e nel benedictus, *Madame, faites moy savoir*, etc. » (Baini, vol. I, p. 96 et suiv.)

Le scandale, qui devait nécessairement résulter de cet usage, fit probablement disparaître de l'exécution dans l'église, le texte souvent fort indécent du tenor. La mélodie resta seule et elle fut même dénaturée par le travail du contrepoint ; c'est au moins ce que l'on trouve dans les in-folio qui nous sont restés des auteurs du seizième siècle.

ser ; je l'ai publiée dans l'*Annuaire de la Société de l'Histoire de France*, année 1837. Nous pouvons présenter une suite de messes composées sur la chanson de l'*Homme armé*, depuis Dufay jusqu'à Carissimi ; c'est-à-dire pendant le cours de trois siècles. Celles que je puis livrer de suite et provenant des correspondances que j'ai établies avec l'Allemagne et l'Italie , pour le service de la bibliothèque du Conservatoire, sont au nombre de quinze ; on pourrait s'en procurer encore quelques-unes par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France à Rome, et nous devons espérer que l'autorité appuiera notre demande en cette circonstance. En supposant que nous fussions réduits à ce que nous possédons actuellement, notre part est encore la plus belle, puisque ce sont les auteurs suivans : Dufay, Faugues, Ockenheim, Hobrecht, Josquin (deux messes, une à quatre voix et l'autre à cinq), Delarue, Pipelare, Senfel, Morales (deux messes, une à quatre voix et l'autre à cinq), Palestrina et enfin Carissimi. Toutes les époques sont donc représentées, puisque dans l'histoire de l'art elles peuvent être désignées par quelques-uns des noms que nous venons de citer.

« Les thèmes profanes ne furent pas les seuls sur lesquels s'exercèrent les compositeurs ; certains passages du plain-chant furent adoptés dans la même intention. Il est un de ces passages que l'on choisit plus souvent qu'un autre ; c'est celui en l'honneur de la Vierge Marie, que l'on ajoutait dans le *Gloria in excelsis*, autrement dit l'Hymne angélique. Les messes qui présentent cette particularité portent en titre : *De Beata Virgine* ; celles que j'ai, sont de Josquin, Brumel, Senfel, Morales, Palestrina et de Kerle. L'époque de ces compositions correspond exactement à celle de l'introduction de ce passage dans le *Gloria in excelsis* et à son retranchement de la liturgie, qui eut lieu deux siècles après.

« Dans la liste des auteurs des messes *De Beata Virgine*, que nous possédons, nous en voyons plusieurs dont nous avons les messes de l'*Homme armé* et d'autres qui ne sont point encore nommés. La publication d'un recueil de ces documens serait donc un moyen de compléter les renseignemens sur ces différentes époques. De plus la comparaison des auteurs, subissant l'exigence d'une même condition, donneront la possibilité de les placer en quelque sorte dans le même cadre et de les voir fonctionner d'a-

près le même programme, L'art se trouverait donc resserré dans l'espace le moins vague possible, et le jugement, que l'on pourrait porter sur l'histoire de sa marche et de son développement, serait beaucoup plus facile à formuler, que si l'on cherchait à comparer des compositions qui n'auraient pas entre elles une condition commune et qui leur serait forcément imposée.

« Je propose au Comité la publication des messes que l'on pourra se procurer, portant le titre de l'*Homme armé* et celui de *Beata Virgine*. »

Le Comité juge qu'une pareille publication serait de la plus grande utilité. Nulle société n'a fait encore de travail semblable; ce serait un ouvrage entièrement neuf et qui provoquerait des études sérieuses sur une branche de l'art beaucoup trop négligée jusqu'à présent. Personne, par sa position ou ses recherches, n'est plus capable que M. Bottée de Toulmon de faire un pareil travail; l'occasion offerte au Comité d'entreprendre cette publication ne se retrouvera pas, et l'on doit s'empresse de la saisir. Le Comité décide, au préalable, que le rapport de M. de Toulmon sera inséré intégralement dans le *Bulletin*.

Après diverses explications échangées entre M. Bottée de Toulmon et MM. le comte de Gasparin, le baron Taylor, le comte de Laborde, de Saulcy, Leprévost et Schmit, le Comité décide que proposition suivante sera soumise à l'approbation de M. le ministre :

« Trois messes, choisies parmi les plus intéressantes des quatorzième, quinzième, seizième et dix-septième siècles, seront publiées par les soins de M. Bottée de Toulmon, sous la direction du Comité. La musique sera imprimée et non gravée. La notation originale sera accompagnée de la traduction en notation moderne. Une courte notice précédera chaque messe. L'ouvrage sera dans le format in-4°, celui des *Documents inédits sur l'Histoire de France*. »

CONSERVATION DES MONUMENS.

M. le ministre de l'intérieur, auquel ont été renvoyées, sur la demande du Comité, diverses pièces relatives à la conservation des monumens, annonce qu'il a fait prendre note de ces renseigne-

mens. Ainsi différentes églises, dont Mgr l'évêque de Meaux avait signalé l'importance dans le rapport qu'il a adressé au Comité, ont été classées au nombre des monumens historiques. — Les divers objets signalés par M. Porte, correspondant historique à Aix, dans le mémoire dont il a été question précédemment, ont appelé l'attention du gouvernement. — Une correspondance est ouverte relativement à l'église d'Aubervilliers, décrite par M. Teste d'Ouet; note a été prise de la réclamation faite par le même correspondant à l'égard de l'ancienne place Gastine. — L'église de Saint-Anatole de Salins vient d'être classée au nombre des monumens historiques, d'après la notice de M. Monnier, correspondant historique à Lons-le-Saulnier.

Remercions à M. le ministre de l'intérieur.

M. Leprévost fait observer que le classement d'un édifice au nombre des monumens historiques n'oblige pas nécessairement l'état à entretenir ou réparer cet édifice; le crédit dont on dispose n'y pourrait suffire. Le classement est un titre honorifique pour le monument qui en est l'objet et une simple assurance d'un intérêt effectif, dans le cas où les ressources pourraient s'y prêter. Il est bon de porter ce fait à la connaissance des administrations locales par la voie du *Bulletin archéologique*.

M. Quantin, archiviste à Auxerre, correspondant, s'étonne que la cathédrale d'Auxerre et l'abbatiale de Pontigny n'aient pas encore été classées au nombre des monumens historiques. Le conseil général de l'Yonne a l'intention de se pourvoir près du ministère de l'intérieur, pour obtenir le classement de ces deux édifices; M. Quantin réclame sur ce point l'appui du Comité.

Le Comité prie M. le ministre d'appuyer la demande que le conseil général de l'Yonne se propose d'adresser; les deux monumens signalés par M. Quantin sont dignes du plus grand intérêt. L'abbatiale de Pontigny et la cathédrale d'Auxerre méritent, la première par son délabrement, et la seconde par sa beauté, d'être classées parmi les plus importants monumens historiques de la France.

M. l'abbé Manceau, chanoine honoraire de Tours, correspondant historique, écrit: « Je viens réclamer votre puissante médiation auprès du gouvernement, pour la conservation d'un beau monument dont vous connaissez la haute importance. L'antique église abbatiale de Saint-Julien de Tours, aussi remarquable par la ri-

chesse de ses souvenirs historiques que par la grandeur de ses proportions et la beauté de son architecture ogivale, peut être achetée avec ses dépendances pour la somme de trois cent mille francs. Notre digne archevêque vient de faire un appel à la générosité des fidèles de son diocèse, et déjà les souscriptions s'élèvent à la somme de cinquante mille francs ; j'espère que dans quelques mois elles atteindront le terme de cent mille francs. Veuillez employer toute votre influence auprès du gouvernement pour seconder les démarches que Mgr l'archevêque de Tours doit entreprendre, afin que cette noble pensée de conservation soit bientôt réalisée. En ma qualité de correspondant du Comité, je devrai user de tout mon zèle et de toute mon activité, pour arriver à bonne fin, et je vous promets de ne reculer devant aucun obstacle. Le pays de Tours doit sauver le second monument historique de son antique cité. »

Le Comité applaudit à la généreuse pensée que Mgr l'archevêque de Tours a eue de racheter, pour la rendre au culte, l'abbatiale de Saint-Julien. Un succès complet couronnera certainement cette entreprise que le gouvernement s'empressera de favoriser.

M. Lucien de Rosny, correspondant historique à Melun, appelle l'attention du Comité sur la conservation de la collégiale de Champeaux.

Le Comité est informé que M. le Ministre de l'intérieur a prescrit la réparation complète de cet important édifice. Un architecte de Paris a été chargé de ce soin. Trois belles pierres tumulaires, étendues dans l'église de Champeaux, ont été relevées d'abord et ensuite lavées avec de l'eau seconde pure, afin de les nettoyer ; puis on y a passé une couche d'huile de lin mélangée d'un huitième d'huile grasse. Le Comité blâme hautement de pareilles opérations ; avec l'intention la plus louable, celle de conserver ces dalles et d'en faire revivre les ornements, on a compromis et altéré ces monuments. L'eau seconde attaque la pierre calcaire et l'huile en altère la couleur. Il faut laisser les monuments de toute nature en place et tels que les siècles et les hommes nous les ont légués ; nous ne devons pas nous permettre d'y rien changer. Dans l'église Notre-Dame de Melun, la pierre tumulaire de Denis de Chailly a été noircie au pinceau dans les parties creuses ; c'est une sorte de badigeon, pire encore que le badigeon à l'huile de lin. Il n'est pas plus permis de gratter ni de peindre une dalle funéraire que de

gratter ou de badigeonner un édifice. M. de Rosny se plaint en outre que les enfans de Champeaux fassent de la collégiale un lieu de récréation ; c'est inconvenant d'abord et nuisible ensuite, Ces enfans, dans leurs jeux, lancent des pierres qui brisent les vitraux que les deux frères Edme et François Baticle ont frappés à coups de fléau pendant la révolution. M. de Rosny adresse encore quelques renseignemens sur l'église de Saint-Merry, près de Champeaux. Cette église, qui date du douzième siècle, est grossière d'exécution, mais intéressante dans les détails. Une peinture, représentant les évangélistes, couvre la voûte, au-dessus du maître-autel ; elle est du dix-septième siècle. Le marchepied qui mène à l'autel est formé d'une pierre tumulaire du quinzième siècle, qui a été coupée et qui représente un seigneur et sa femme.

Le Comité espère que cette publicité, donnée aux renseignemens M. de Rosny et qui concernent les dalles tumulaires et les vitraux de la collégiale de Champeaux, suffira pour empêcher le retour de pareils faits ; elle obligera sans doute l'autorité municipale à veiller avec plus de soin sur un monument d'une pareille valeur.

M. de la Saussaye lit le rapport suivant sur une communication faite par M. Launay, correspondant historique à Vendôme.

« M. Launay, correspondant du Comité, a appelé votre attention sur les stalles de la Trinité de Vendôme, qui viennent d'être complètement restaurées et replacées autour du chœur de l'église. Mais, depuis longtemps, le mur de clôture du chœur auquel elles étaient adossées a été détruit, et, comme la partie des stalles qui était appuyée à ce mur n'avait reçu aucune ornementation, puisqu'elle n'était pas destinée à être vue, aujourd'hui l'aspect des stalles est, de ce côté, d'un effet désagréable à l'œil, particulièrement à cause des espaces vides, indiqués sur le dessin de M. Launay par des lettres particulières. M. Launay propose de remplir ces vides par une ornementation à jour, dans le style de la partie supérieure des stalles, dont il a également envoyé le dessin. Il nous a paru, d'abord, que ce dessin ne répondait pas parfaitement au style de tout le monument ; en outre, nous pensons que, le rapport de style fût-il plus rigoureux, il n'en subsisterait pas moins le très-grand inconvénient d'ajouter aujourd'hui quelque chose, et quelque chose d'important, à un travail d'une autre époque. Il vaudrait incomparablement mieux, nous le pensons, laisser les stalles dans l'état où elles sont que d'y

ajuster des ornemens étrangers. Cependant la nudité de la partie extérieure des stalles sur laquelle se voient à découvert les joints, les chevilles, tous les détails d'un assemblage exécuté grossièrement et comme pour un ouvrage qui doit être caché ; cette nudité, disons-nous, pourrait être déguisée à l'aide de moulures appliquées sur les joints. Les profils en seraient calqués sur ceux de la partie antérieure, mais en supprimant tout détail d'ornementation. Le mieux aurait été, peut-être, de restituer le mur du chœur, ou une enceinte en planches qui en aurait tenu lieu ; mais le curé et la fabrique s'opposent vivement à l'emploi de ce second moyen, qui priverait les assistans de la vue du chœur et ferait désertier les bancs et les chaises placés dans cette partie de l'édifice et dont le revenu est important pour l'église. »

Le Comité donne une approbation complète aux conclusions de ce rapport. En principe, il ne faut jamais modifier les monumens quels qu'ils soient. Dans l'espèce, il suffira de raboter les joints et les chevilles derrière les stalles de Vendôme, et d'y ajouter quelques simples moulures, seulement pour empêcher que ce ne soit trop laid, et pour qu'on puisse voir ce qui n'était pas originairement destiné à être vu.

M. de Saulcy, qui arrive d'Orange, annonce que l'arc de cette ville n'est pas suffisamment défendu contre les enfans qui l'attaquent à coups de pierres et en endommagent les sculptures. Le temple de Diane, à Nîmes, est menacé par un figuier qui disjoint les assises et qui ébranle la construction.

M. le président se propose d'écrire à M. Auguste de Gasparin, maire d'Orange et membre non-résident du Comité, au sujet de l'arc d'Orange. Quant au figuier de Nîmes, il faudrait le faire mourir. M. Leprévost informe le Comité que le ministère de l'intérieur a eu l'intention de prendre des mesures pour garantir l'arc d'Orange.

M. le président annonce que M. le vicomte Héricart de Thury devait venir à la séance pour donner communication d'une lettre de M. Jaubert de Passa, membre non-résident, relative au monument de Perpignan connu sous le nom de la Loge. Des travaux nuisibles se font à ce curieux édifice.

M. le baron Taylor déclare qu'il serait urgent de veiller à la conservation de la Loge de Perpignan. Ce monument, qui touche à

l'hôtel-de-ville, a été vendu autrefois par la municipalité pour servir d'établissement à des messageries. Les propriétaires de ces messageries ont, pour s'installer, altéré et mutilé la Loge. Aujourd'hui l'intérêt est revenu couvrir ce bel édifice, et quelques habitants de Perpignan désireraient que le conseil municipal rachetât la Loge pour la joindre à l'hôtel-de-ville. Il faudrait encourager ces bonnes intentions. Une note, que M. le Ministre de l'instruction publique adresserait à son collègue de l'intérieur sur cet objet, serait très-utile.

Le Comité partage cet avis et prie M. le Ministre de l'instruction publique d'appeler l'attention de M. le Ministre de l'intérieur sur la Loge de Perpignan.

ONZIÈME SÉANCE.

Mercredi 31 mai 1843.

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE GASPARIN.

OUVRAGES OFFERTS.

Lettre au rédacteur en chef du Moniteur universel, par M. Leprévost, membre de l'Institut et du Comité. Cette lettre est relative à la découverte d'un cœur faite à la Sainte-Chapelle du palais.

Fastes historiques et archéologiques du département de la Charente, par M. Lesson, correspondant de l'Institut. In-8° de 168 pages. Rochefort, 1842. — *Lettres historiques, archéologiques et littéraires sur la Saintonge et sur l'Aunis*, par le même auteur. In-8° de 319 pages. La Rochelle, 1842. — Ces deux ouvrages sont offerts, au nom de M. Lesson, par M. le comte de Gasparin; M. Mérimée est prié d'en faire l'examen.

Notice sur les collections musicales de la bibliothèque de Cambrai et des autres villes du département du Nord, par M. E. de Coussemaker, correspondant historique. In-8° de 180 pages, avec 40 planches de musique notée. Paris, 1843. — M. Bottée de Toulmon, est prié de faire un rapport sur cet ouvrage.

Compte rendu des travaux de la commission départementale des antiquités de la Côte-d'Or (du 19 août 1841 au 16 août 1842). In-4°, par M. Rossignol, secrétaire de la Commission et conservateur des archives de Bourgogne. — *Fouilles sur le territoire de Meursault*; in-4°, par le même. — *Rapport sur les fouilles faites sur les chaumes d'Avenay*; in-4°, par le même.

Recherches archéologiques sur le Crotoy; 2^e partie. In-8° de 55 p. Abbeville, sans date. Par M. A. Labourt, correspondant historique du Comité des monumens écrits.

Dissertation sur l'étymologie et l'orthographe du mot Nîmes, par M. Rivoire, correspondant historique. M. Rivoire pense qu'il faut

écrire Nîmes sans accent circonflexe sur l'i. Nîmes, qui vient de *Nemosus* ou *Nemossus*, ne peut admettre l'accent.

CONSERVATION DES MONUMENS. .

M. Marchand, ingénieur à Gien et correspondant historique, écrit : « L'ancienne église collégiale de Sully-sur-Loire (Loiret) possède deux magnifiques vitraux. L'un est placé au-dessus du maître-autel et représente l'arbre généalogique de Jésus-Christ ; l'autre représente une légende tirée de la vie de saint Jacques de Compostelle et décorait autrefois l'autel dédié à cet apôtre, dans le bas-côté nord de la nef. Pour couvrir des dépenses indûment faites par la fabrique, M. Rabelleau, curé de la paroisse, avait conçu le projet d'aliéner l'un de ces objets d'art ; le vitrail de saint Jacques fut donc enlevé de l'autel et relégué chez un vitrier, en attendant qu'un brocanteur vînt l'acheter. Affligé d'un acte peu digne de notre époque, je me suis empressé de provoquer la pétition relatée dans la pièce suivante ; en conséquence le conseil municipal de la ville de Sully prit une décision motivée que le Comité, je ne doute pas, accueillera avec intérêt. Je joins ici copie de cette décision. Je dois ajouter que le vitrail dont il s'agit vient d'être replacé dans le côté sud, au-dessus de l'autel opposé à celui qu'il décorait autrefois. Si cette transposition est blâmable sous le rapport historique, elle est du moins avantageuse au vitrail qui reçoit un jour plus favorable. C'est dans cette pensée, du reste, que M. le maire de Sully avait autorisé verbalement le déplacement de cet objet. »

Le Comité remercie M. Marchand de son zèle éclairé ; il ordonne l'insertion textuelle de la délibération prise par le conseil municipal de Sully ; il regrette qu'un ecclésiastique ait voulu aliéner une œuvre historique et qui faisait l'ornement de son église, pour y substituer un objet sans valeur ; il espère que le vitrail sera remis à la place pour laquelle il a été fait ; il félicite le conseil municipal de Sully, et il ne doute pas que la publicité donnée à la délibération suivante ne soit de la plus grande utilité.

« Aujourd'hui, huit février mil huit cent quarante-trois, le conseil municipal de la ville de Sully-sur-Loire (Loiret), réuni en la salle

de la mairie, sous la présidence de M. Villiers, maire, etc. Le conseil s'est occupé d'une pétition qui lui a été adressée par un de ses membres, dès le mois de décembre dernier. Le pétitionnaire, organe d'un grand nombre d'habitans, demande avec instance que le petit vitrail, qui était au-dessus de l'autel Saint-Jacques et qui a disparu depuis quelques mois, soit replacé dans l'intérieur de l'église aux dépens de qui de droit. Pour éclairer la discussion, M. le maire a exposé au conseil que M. le curé de Sully lui avait bien demandé l'autorisation d'enlever le vitrail dont il est question, pour substituer à sa place une *Descente de croix* qui avait été donnée à l'église par la reine; mais que cette autorisation n'avait été accordée que sous la condition expresse que le vitrail, réclamé par le pétitionnaire, serait replacé immédiatement au-dessus de l'autel de la Vierge; qu'il voyait avec regret que cette condition n'avait point été exécutée.

« Le conseil, après en avoir délibéré : Considérant que les églises remises par l'État pour le service du culte dans les cures et succursales, rétablies par la loi du 18 germinal an x, appartiennent aux communes; considérant que le vitrail dont il s'agit, faisant partie d'un immeuble communal, est réputé immeuble par destination; que, par ce motif, M. le curé n'avait le droit de le déplacer qu'à la charge par lui de le faire replacer immédiatement dans l'intérieur de l'église à une place convenable, qui lui avait été indiquée par M. le maire de Sully; que c'était une condition expresse de l'autorisation verbale qui lui avait été accordée, condition qui, jusqu'à ce jour, n'a pas même reçu un commencement d'exécution; considérant que s'il est du devoir des conseils municipaux et de l'administration municipale en particulier de veiller à ce qu'il ne soit porté aucune atteinte à la solidité des bâtimens appartenant aux communes, il est également dans leurs attributions de s'occuper de la conservation des objets d'art que possèdent les églises, que cette surveillance doit être d'autant plus active, qu'il résulte malheureusement, de faits récents et assez multipliés, la preuve évidente que des abus graves se renouvellent tous les jours au grand détriment de l'élégance, de la régularité et de la solidité de nos temples;

« Arrête ce qui suit : — Art. 1^{er}. M. le maire est invité à faire, auprès de M. le curé, toutes les démarches nécessaires pour

obtenir, soit à l'amiable, ce qui serait désirable, soit par les voies légales, que le vitrail enlevé de l'autel Saint-Jacques soit remplacé, dans le plus bref délai, au-dessus de l'autel de la Vierge. —

Art. 2. Il est bien entendu que les frais de réparations et de pose du vitrail dont il s'agit ne seront point supportés par la commune.

— Art. 3. Pour éviter que de pareils actes se renouvellent, M. le maire est invité à veiller, avec la plus scrupuleuse attention, à ce que désormais *aucun travail*, de quelque importance que ce soit, *ne s'exécute dans l'intérieur de l'église*, sans l'avis préalable du conseil municipal, et *sans l'approbation de l'autorité supérieure*.

« Fait et délibéré les jour, mois et an que dessus, et ont tous les membres présents signé. »

M. Mérimée annonce que la commune de Valbourg (Bas-Rhin) veut vendre les vitraux de son église, qui sont fort remarquables, mais dont elle s'exagère singulièrement le prix. Elle estime que ces peintures valent 80,000 fr.; elle a mis la députation du département dans son intérêt, et elle sollicite auprès de M. le ministre de l'intérieur l'autorisation de vendre. Des Bavares se sont présentés pour acheter les vitraux; mais les habitants de Valbourg, excellents Français, comme ils le proclament dans leur pétition au ministre, ne céderaient ces peintures aux étrangers qu'autant que des Français n'en offriraient pas un prix plus élevé. Il est bon de consigner ces faits dans le *Bulletin* pour appeler le blâme public sur la commune de Valbourg et sur les personnes qui lui prêtent un pareil concours. Du reste, M. le ministre de l'intérieur refusera certainement l'autorisation qui lui est demandée.

M. le comte de Gasparin fait observer que la commune de Valbourg ne peut aliéner ces vitraux sans l'autorisation du préfet d'abord et du ministre de l'intérieur ensuite. Les vitraux sont immeubles par destination, et ne peuvent être vendus sans autorisation spéciale.

M. Auguste Aymard, correspondant historique au Puy, annonce que la porte Panessac, dont il a été question l'année dernière (*Bullet. archéol.*, vol. II, p. 352), n'est pas encore sauvée. Cependant M. Aymard a demandé l'étude d'un alignement nouveau qui permettrait de conserver ce monument; on s'occupe de cette question.

M. Mérimée ajoute que la porte Panessac, qui donne sur une

large promenade de la ville du Puy, est un édifice d'une grande importance. C'est un des plus beaux exemples d'architecture militaire, et il n'y a aucune raison vraiment valable pour le détruire. Cette porte est au débouché d'une grande rue ; mais elle est assez large et assez haute pour ne pas gêner la circulation.

M. Arnaud, correspondant historique à Troyes, annonce que, l'hiver dernier, la porte qui servait d'entrée à l'ancien palais des comtes de Champagne, à Trôyes, a été attaquée par des voisins acquéreurs de terrains environnans et auxquels la porte donne ombrage. Ils ont sapé les contreforts, la nuit, dans l'intention de faire tomber ce monument ; mais le conseil municipal, auquel M. Arnaud a fait un rapport appuyé d'un devis de l'architecte-voyer, vient de voter une somme de 450 francs pour consolider la porte. En conséquence, on a l'espoir de voir debout longtemps encore cet ancien monument.

Le Comité remercie M. Arnaud de ce renseignement et félicite le conseil municipal de la ville de Troyes, qui a pris la défense de la vieille porte. Il espère qu'on ne se contentera pas de consolider le monument, mais qu'on poursuivra encore devant les tribunaux les personnes qui ont voulu le faire crouler.

M. Mérimée ajoute qu'on a poursuivi un mouleur qui s'était introduit dans la Chartreuse de Dijon et avait estampé clandestinement la tête des prophètes qui décorent ce qu'on appelle le Puits de Moïse. Pendant l'opération, la tête du prophète Isaïe se détacha, tomba et entraîna le mouleur dans sa chute. La tête fut légèrement endommagée, et l'artiste condamné judiciairement à une amende pour réparer le tort qu'il avait causé. Les mutilateurs de la porte de Troyes méritent moins d'égards que le mouleur de Dijon qui, du reste, s'est exécuté de bonne grâce.

M. Ferdinand de Guilhermy écrit la lettre suivante, qui est renvoyée avec recommandation spéciale à M. le ministre des cultes, pour ce qui concerne Notre-Dame de Paris, et à M. le ministre de l'intérieur, pour les tombes du Mont-Valérien, les fragmens de l'arc de Nogent et les peintures de Boulogne-sur-Seine. « On voyait autrefois à la clôture du chœur de Notre-Dame de Paris, dans le collatéral du nord, vis-à-vis de la porte Rouge, la représentation du sculpteur Jean Ravy, accompagnée d'une inscription commémorative. Ce monument aura sans doute disparu pour toujours, à l'époque de la

mutilation systématique du sanctuaire de la cathédrale. Mais l'effigie du chanoine, qui avait fait exécuter la clôture, a été heureusement sauvée. Elle se trouvait anciennement placée dans le collatéral du midi, vers le fond de l'abside. En 1815, elle faisait partie de la collection des Petits-Augustins; le catalogue de ce Musée la désignait ainsi, sous le n° 134, sans autres détails : « *Bas-relief représentant un chanoine de Notre-Dame à genoux; ouvrage du quatorzième siècle.* » Cette sculpture est aujourd'hui déposée dans un atelier dépendant du musée historique de Versailles. La figure du chanoine s'est conservée presque intacte. Agenouillé entre deux colonnettes, le pieux donateur prie à mains jointes; au-dessus de sa tête se déploie l'écusson de ses armes, et un peu en arrière de la figure se lit l'inscription suivante, qui indique à la fois le prix d'une portion de la clôture et l'époque des vitraux jadis placés dans le chœur de l'église :

MAISTRE PIERRE	
RE DE FAYET	
CHANOINE DE	
PARIS A DON	
NE CC # PAR	(deux cents livres parisis.)
POUR AIDIER	
A FAIRE CES	
HYSTOIRES ET	
POUR LES NO	
VELLES VOIR	
RIERES Q SUT	
SUS LE CUEIR	
DE CEANS.	

« Il serait fâcheux que l'église Notre-Dame demeurât privée d'un monument aussi important pour elle. Le chanoine Pierre le Fayet n'a eu qu'une illustration tout à fait locale; à quel titre le ferait-on figurer dans les galeries de Versailles? Sa place est au contraire marquée dans le temple à l'ornement duquel il avait si généreusement contribué.

« Le Comité des arts et monumens s'est déjà occupé de quelques tombes gravées provenant de l'ancienne église des ermites du Mont-Valérien, ainsi que de plusieurs fragmens de sculpture transportés des Petits-Augustins sur cette montagne, vers l'année 1827,

étaient adressées ; elle pense avoir fait des propositions qui rentrent dans les vues du Comité. Le rapport est sous presse et sera envoyé au Comité.

M. Victor Hugo annonce qu'il fera , à la prochaine réunion, des propositions relatives à la porte-forteresse de Moret et au pont romain de Saintes, dont l'existence paraît définitivement compromise.

La lettre de M. Félix de Verneilh, sur la maison de Saint-Yrieix, est de nouveau recommandée et renvoyée à M. le ministre des travaux publics ; il doit y avoir quelque moyen de sauver une des plus intéressantes constructions civiles de la France.

DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES.

M. l'abbé Texier, curé d'Auriat, correspondant, écrit une lettre où sont pris les extraits suivans :

« Des travaux d'agriculture, exécutés dans un champ du bourg du Châtenet (Haute-Vienne), ont fait rencontrer deux pierres rondes superposées. La pierre inférieure, creusée au centre, contenait une urne funéraire en verre de grande dimension. Une hache en cuivre et quelques ossemens à demi brûlés ont fait connaître que c'était là une sépulture ancienne. Les tombeaux de ce genre, répandus dans une province archéologique dont la Creuse et le nord de la Haute-Vienne forment la circonscription, sont fort nombreux. Aucune médaille n'était réunie à cette sépulture.

« On signale, à deux lieues et demie de Felletin, des ruines romaines assez intéressantes. Elles se trouvent sur les limites de l'ancien Limousin et de l'ancienne Auvergne, et sur un point traversé par une ligne droite, tirée de Limoges à Clermont. La découverte de quelques médailles ayant mis M. l'abbé Arbellot sur la voie, il a visité le village de Champ-Cé, près de Saint-Georges-Nigremont. Un vaste champ rempli de grosses briques, de tuiles à rebords, défriché en partie, mais où se trouvent encore des ruines étendues et des murs peints en couleurs, paraît avoir été le siège d'un établissement important. Des bronzes ciselés, des médailles aux effigies de Gallien et de Tétricus ont été trouvées parmi ces débris.

« Un nivellement opéré sur la place des Jacobins, à Limoges, a

fait retrouver d'immenses constructions romaines. La régularité du petit appareil, les médailles et les débris de poterie, qui surgissent chaque jour du sol sous la pioche des terrassiers, ne permettent pas de douter de l'origine de ces travaux. Il est à désirer qu'un plan soit levé avec soin et que les fouilles soient continuées jusqu'au sol primitif. Ces constructions se prolongent sous les maisons et les jardins du voisinage; quant à leur date, elle est fixée approximativement par plusieurs médailles au type d'Adrien.

« Une autre découverte d'objets moins anciens a eu lieu dans les ruines de l'ancienne commanderie de Sainte-Anne (Haute-Vienne). Des caveaux étroits en maçonnerie, dirigés d'occident en orient, contenaient chacun un squelette. A ces débris humains étaient réunies quelques pièces de monnaie marquées de la croix du Temple. Avant d'être la propriété des chevaliers de Malte, ce château avait en effet appartenu aux Templiers.

« Des faits nombreux de ce genre seront réunis dans la statistique monumentale de l'ancien diocèse de Limoges, dont je prépare la publication; je crois, pour cette raison, inutile de les signaler. Mais il en est d'autres qui se rattachent plus directement encore aux travaux exécutés par le Comité des arts. L'importance qu'il attache aux anciennes peintures murales lui fera accueillir avec intérêt quelques notes écrites à la vue des fresques antiques du Limousin. L'ancienne cathédrale de Limoges, consacrée, en 1095, par le pape Urbain II, fut incendiée dans le cours du douzième siècle. Il ne reste de l'édifice primitif que la base du clocher, le commencement de la nef et la crypte placée, selon l'usage, sous le sanctuaire. Tout le reste a été reconstruit au treizième siècle et dans les siècles suivans. La crypte, obstruée en grande partie par les décombres, ne fut pas utilisée dans les reconstructions. Une petite partie, réservée pour la sépulture des évêques, correspond au sanctuaire primitif. Sur la voûte, Jésus-Christ, vêtu d'une robe rouge et d'un manteau bleu, bénit entre les symboles des évangélistes. Un personnage de petites proportions baise ses pieds. Les couleurs ont conservé le plus vif éclat; un trait large dessine les contours, et des teintes plates remplissent les fonds. Sur le tailloir des chapiteaux à galbe uni, des cercles concentriques de couleurs variées forment des saillies hémisphériques dont le relief, à la distance de quelques pas, trompe les yeux les plus exercés. Des zones

multicolores, où chantent des oiseaux au riche plumage, courent sur le plat du mur. Ces précieuses peintures, endommagées il y a treize ans par la curiosité d'un amateur, s'écaillent en quelques endroits. Leur étude faite avec soin permettrait de retrouver le système de décoration polychrome des églises romanes, sous le double rapport de l'exécution et de l'effet. Pourquoi une copie faite avec fidélité n'irait-elle pas agrandir la publication des fresques de Saint-Savin ? Si le Comité des arts accueillait favorablement ma proposition, je pourrais les faire dessiner par un artiste habile. Aucune des peintures sur mur assez nombreuses que j'ai vues n'a chance d'une pareille antiquité ; aucune n'a conservé un éclat aussi durable. Saint-Savin lui-même est bien inférieur à Limoges sous ce rapport.

• Dans la même église, une gracieuse guirlande d'anges a été peinte sur la voûte du chœur, au quatorzième siècle. A la même époque, furent élevées les chapelles de l'abside. Les saillies de l'ossature des fenêtres rayonnantes, dans le fond de chaque chapelle, se reproduisent sur les murs qui les séparent. Les jours ou panneaux figurés par ces moulures sont occupés, dans deux chapelles, par des peintures contemporaines (quatorzième siècle). Elles représentent des scènes de la vie des saints, s'étageant les unes au dessus des autres dans des encadrements d'architecture. Ce motif très heureux s'alliait admirablement avec les vitraux du fond dont les murs paraissaient ainsi n'être que la continuation.

• L'église d'Aubasine (Corrèze), pure, jusqu'à ce jour, des souillures du hadigeon, conserve des traces nombreuses de peintures. Un tableau sur mur, bien conservé, se fait remarquer dans le collatéral septentrional. C'est une scène fort curieuse de la vie d'un abbé. Une légende en caractères gothiques et les costumes des personnages prouvent que cette peinture est postérieure de plus d'un siècle à l'église qu'elle embellit, église bâtie dans le cours du douzième siècle.

• Sur la voûte du sanctuaire de l'église de Fursac est une autre peinture plus curieuse que remarquable. Le Christ de l'Apocalypse, assis sur un arc-en-ciel terminé par le soleil et la lune, montre les plaies de ses mains. Le glaive à deux tranchans sort de sa bouche. A ses côtés, les symboles nimbés des évangélistes déroulent des banderoles. Le fond est bleu semé d'étoiles jaunes.

Cette décoration est de la fin du treizième siècle ou du commencement du quatorzième ; c'est la date de cette partie de l'édifice. Là, comme à Limoges et à Aubasine, nous retrouvons le même système de peinture à larges traits dessinant les contours.

« J'ai déjà signalé au Comité les peintures de Pay-de-Val ; je pourrais en indiquer d'autres à Eymontiers, au Dorat, à Châluset, à Rochechouart, aux Salles-Lavauguyon, etc. Ces quelques mots suffiront pour établir que les peintures du moyen-âge, sans compter celles que voile en mille endroits le badigeon, sont encore plus nombreuses qu'on n'aurait pu l'imaginer après les destructions systématiques et les mépris de deux siècles. »

M. l'abbé Texier, après avoir annoncé que des découvertes archéologiques d'une certaine importance se sont faites dans la Creuse, ajoute qu'il serait utile que les peintures murales anciennes qui ornent la crypte de la cathédrale de Limoges fussent dessinées et publiées avec celles de l'église de Saint-Savin, près Poitiers.

Le Comité prie M. le Ministre de demander à M. Texier quelques détails circonstanciés sur les peintures murales de Limoges. Il faudrait connaître le nombre et les dimensions de ces peintures pour apprécier la place qu'on pourrait leur donner dans la publication des fresques de Saint-Savin. Un dessin colorié serait nécessaire comme échantillon.

M. Auguste Moutié, correspondant historique à Rambouillet, envoie une notice et une feuille de dessins sur une découverte de médailles et d'antiquités romaines, faite à Sonchamp, près de Rambouillet. Il n'est plus douteux aujourd'hui que le village de Sonchamp a été couvert d'habitations dès les premiers temps de la période gallo-romaine. Les médailles, trouvées en décembre 1842, s'élevaient au nombre de 1,200 ; elles offrent des têtes d'empereurs, d'impératrices et de Césars. Sur des débris d'amphores et de terrines on voit des ornemens en relief, représentant des oves, des palmes, des rinceaux, un Hercule, un Apollon jouant de la lyre, des faunes, des satyres, des masques tragiques, un coq, divers oiseaux ou quadrupèdes, un aigle au vol éployé.

M. Tarbé, correspondant historique à Sens, annonce qu'on a trouvé dans une petite ruelle de Sens, au milieu d'un mur enfoncé d'un mètre en terre, plusieurs objets de fabrique romaine. Un glaive et une hache à deux tranchans ou bipenne avaient été dé-

couverts il y a quelque temps ; dernièrement on a trouvé une aigle romaine et un étendard , le tout en bronze et couvert d'une belle patine.

M. Lenormant ajoute que l'étendard est celui de la première cohorte de la dixième légion de César , comme l'indique l'inscription suivante, tracée au milieu d'un ovale :

I. C.
GALLIA DEVICTA
III

L'ovale est couché et inscrit dans un carré long, qui porte dans les coins : L. X — L. X.

M. Victor Hugo désirerait qu'un objet de cette importance fût acheté par le gouvernement et placé dans la bibliothèque Royale, au cabinet des antiques ; la France entière est intéressée à la conservation d'un pareil monument.

M. Leprévost annonce qu'on a fait récemment, à Bernay, une découverte importante dans un mur de l'ancien couvent des Cordeliers. Ce couvent, vendu à la révolution, est aujourd'hui une propriété particulière. Dans un enfoncement de muraille, on a trouvé une épée d'une beauté incomparable, datant du seizième siècle. Cette épée appartient à un homme de lettres qui la garde précieusement ; M. de Saulcy l'a vue et admirée.

ICONOGRAPHIE.

M. le marquis de Lagoy, membre non-résident, envoie la note suivante sur une pierre gravée en creux, trouvée près d'Aix. « C'est un fragment en pierre froide et gravée en creux peu profond ; il est incrusté dans le mur d'une sorte de volière servant à renfermer des poules et des lapins, dans une campagne située très-près de la ville d'Aix. Ce petit monument était recouvert d'un enduit de mortier, qui l'avait tenu caché aux regards pendant longtemps. La campagne porte le surnom de Château du Diable. On prétend que jadis on y entendait un tapage infernal pendant la nuit. Actuellement tout est tranquille ; c'est un pensionnat de jeunes filles, et rien n'a encore troublé le paisible sommeil des demoiselles qui l'habitent depuis quelque temps. Les bâtimens de maître et ceux servant à

l'exploitation sont tous d'une construction assez moderne. Cependant, outre la pierre en question, on y voit encore quelques fragmens de sculpture ; on remarque surtout un petit chapiteau gothique assez élégant. Mais ces restes proviennent-ils d'une ancienne construction élevée sur ce local, ou ont-ils été transportés d'ailleurs ? C'est ce que je ne pourrais déterminer. Sur la pierre dont il s'agit, des colonnettes, surmontées d'un arceau à ogive triflée, forment comme des niches, dans chacune desquelles on aperçoit une figure symbolique surmontée d'un cartouche, avec une légende en caractères gothiques. Les vêtemens sont très-ornés de broderies, de perles et de grandes boucles de ceinture. Une des figures, la tête nue, les cheveux courts, tient les deux mains élevées comme si elle dansait ; on aperçoit effectivement dans le mouvement de la figure, qu'une des jambes est relevée. Cette action est singulièrement indiquée ; la robe suit le mouvement du genou, comme si elle était coupée juste en cet endroit. Dans le cartouche placé au-dessus, on lit : **ALEGRESA** (la joie), Ce mot explique l'attitude de cette curieuse figure.

« La seconde figure a des manches courtes et les cheveux pendans. Elle porte les doigts d'une main à la bouche, de l'autre elle écarte ses vêtemens et découvre entièrement sa poitrine et qui est aplatie, sans la moindre trace de protubérance. Au-dessus, on lit : **IRA**. Cette colère, pour être fidèle à son caractère, devait, en effet, écarter ou plutôt déchirer ses vêtemens. La troisième porte une guimpe ; elle tient une épée dans le fourreau et parait en examiner la poignée avec attention ; au-dessus on lit **TEPERAC**, probablement **TEMPERANCIA**. La pierre est cassée au milieu de la quatrième figure, qui parait être armée de toutes pièces et tenir son bouclier posé à terre. On n'aperçoit plus au-dessous que la première lettre de la légende, **G**.... peut-être pour **G[LORIA]**, ou plutôt **GULA**, gourmandise, le vice opposé à sa voisine la Tempérance, comme la Colère ou la Tristesse est opposée à l'Allégresse, la première des quatre figures.

« Si l'interprétation des légendes est bien telle que nous la donnons ici, le mot *allegressa* fait voir évidemment qu'elles ne peuvent être latines ; peut-être sont-elles écrites en langue romane ou, pour mieux dire, en ancien provençal. Je dis exprès en ancien provençal, parce que le mot *ira* ne se trouve pas dans le langage actuel.

« La manière dont ces figures allégoriques sont caractérisées est

assez singulière (toujours en supposant la lecture des cartouches telle qu'elle a été donnée). L'Allégresse, les deux mains en l'air, une jambe relevée, témoigne bien la joie. La Colère met ses vêtements en désordre, et a l'air de témoigner son repentir en se mordant les doigts. La Tempérance, portant une guimpe comme les religieuses, tient une épée renfermée dans son fourreau ; dans le siècle guerrier de la chevalerie, ne pas tirer l'épée devait effectivement être regardé comme un acte véritable de tempérance. Les légendes, toutes inscrites au rebours, font voir évidemment que cette singulière sculpture en pierre froide ne peut avoir été ainsi exécutée en creux que pour servir en quelque sorte à l'usage d'un moule, et pour pouvoir former des empreintes en relief, sur lesquelles les légendes se voient à l'endroit. Il pourrait être curieux de connaître quelle était la nature de ces empreintes et l'usage auquel elles étaient appliquées. J'ignore si d'autres monumens semblables, de la même époque, ont déjà été remarqués ; dans le doute, celui-ci m'a toujours paru assez curieux pour le faire connaître au Comité historique des arts et monumens. L'empreinte en papier mouillé, jointe à cette note, vaudra mieux que la description pour faire bien voir ce dont il s'agit. »

Le Comité remercie M. le marquis de Lagoy de cette intéressante communication. Il est probable en effet que ces sculptures en creux, que ces intailles ont dû servir à prendre des empreintes. La matière à couler dans ces moules devait être du plomb, et ainsi s'expliquerait la confection de certains fonts baptismaux et bénitiers signalés au Comité, datant d'une époque reculée, des douzième et treizième siècles, et qui ont été fondus dans des moules. L'empreinte en papier envoyée par M. de Lagoy donne une idée suffisante de ces figures qui paraissent dater de la fin du douzième siècle.

M. le baron de Girardot, correspondant historique à Bourges, adresse un troisième rapport, accompagné de deux feuilles de calques, sur les travaux de restauration qui viennent de se faire au portail occidental de la cathédrale de Bourges. En général, ces travaux ont été exécutés avec assez de soin, et la sculpture moderne ne jure pas trop avec l'ancienne. Les dessins offrent l'ensevelissement de saint Just par saint Ursin, un baptême et des fonts baptismaux du treizième siècle, saint Ursin déposant dans la première église du

Berri les reliques de saint Etienne. M. de Girardot ajoute : « Dans le deuxième volume du *Bulletin archéologique*, il est fait mention des statues qui décorent les portails de nos cathédrales, et qu'on a généralement regardées comme des statues de nos rois, tandis qu'il faut y voir des personnages de l'histoire sacrée. Telle est l'opinion du Comité, et des observations attentives démontreront facilement combien elle est fondée. Quoi qu'il en soit, cette question a partagé les anciens antiquaires. Bullet, dans ses dissertations sur quelques points de l'histoire de France, cite et discute l'opinion de divers auteurs au sujet de la reine Pédaque, qui se voyait aux portails de Sainte-Marie de Nesles, diocèse de Troyes, de Sainte-Benigne de Dijon, de Saint-Pierre de Nevers, de Saint-Pourçain en Auvergne. Le Père Mabillon, dans sa dissertation sur la sépulture de nos rois, dit que c'est Clotilde, et que le pied d'oie est un emblème de la prudence de cette reine. Bullet veut y voir la reine Berthe. Millin dit que les statues de Charles V, de la reine Jeanne de Bourbon et du pape Clément V ornaient le portail de l'église des Célestins, à Paris. Quoi qu'il en soit de l'opinion de ces savans antiquaires, et en laissant la question tout entière pour ces diverses statues, il n'en faut pas moins proclamer hautement que les figures qui décorent les portails de nos églises représentent les rois, reines et personnages de l'Ancien Testament, et plus souvent encore Jésus-Christ avec ses apôtres. Ainsi, à la cathédrale de Bourges, le portail principal était décoré de la statue du Christ sur le pied droit qui sépare la base de la porte en deux, et de celles des douze apôtres dans les entrecolonnemens de la voussure. Les deux portails latéraux sont décorés de statues ; deux d'entre elles, au porche méridional, ne peuvent laisser aucun doute sur l'attribution qu'il faut leur donner. C'est, à droite, Moïse tenant les tables de la loi ; à gauche, la première en dehors, *Herodes*, ainsi que le constate son nom que j'ai découvert sous la poussière qui couvrait la banderole qu'il tient à la main. Cet exemple est analogue à celui du Salomon du Mans, dont on faisait un saint Louis. J'ai lavé avec soin l'inscription, et l'ai calquée, comme pièce de conviction à l'appui de l'opinion émise par le Comité ; je la joins ici. »

M. Didron fait observer que l'opinion, relative aux statues représentant des rois et reines de France, émise et accréditée par les

Bénédictins , se ruine de plus en plus par l'observation des faits. Quant à l'assertion que la reine Pédanque se serait vue sur certains portails de nos église, c'est un conte archéologique ; cette reine n'a pas plus existé dans les monumens que dans l'histoire. Relativement à la statue de Bourges , qui porte une banderole nettoyée par M. de Girardot, le calque ne permet pas de lire HERODES mais ONIAS PH , c'est-à-dire ONIAS PROPHETA. Si l'inscription est entière, c'est ainsi qu'il faut lire ; si les premières lettres sont effacées, ce qui est probable, il y avait SOPHONIAS PH. On connaît, en effet, un Sophonias qui fut prophète, tandis qu'Onias est inconnu sous cette qualité. Dans tous les cas, la statue ne représente pas un personnage de notre histoire. M. de Girardot est prié d'envoyer de nouveaux renseignemens sur l'inscription ; il serait nécessaire également d'avoir un dessin de la statue, pour qu'on vît, au costume, si c'est une statue de roi, de prophète ou de tout autre personnage.

M. Liénard, membre de la Commission archéologique de la Marne, annonce qu'un tableau peint sur bois de châtaignier, qui se voit dans la cathédrale de Châlons-sur-Marne, vient de fixer son attention. Ce tableau représente la dédicace de la cathédrale de Châlons par le pape Eugène III, en 1147. M. Liénard en a fait un dessin assez grand pour y accentuer les plus petits détails ; il se propose d'adresser un mémoire qu'il a écrit au sujet de cette peinture qu'il croit du douzième siècle et contemporaine de la dédicace de la cathédrale.

Le Comité accueillera avec empressement le mémoire de M. Liénard ; mais il déclare que cette peinture sur bois est du quinzième siècle et non du douzième. L'architecture figurée sur ce tableau, l'ornementation, le costume des personnages et divers autres caractères ne permettent pas d'assigner à cet ouvrage une date plus reculée que le quinzième siècle.

M. Mangon de la Lande, correspondant historique à Avranches, envoie le dessin et la description d'un vitrail du seizième siècle, qui décore l'église de Martigny (Manche, arrondissement de Mortain). Au bas de la verrière, qui est consacrée à la Vierge et à l'enfant Jésus, on voit les donateurs agenouillés. Ces donateurs sont Gosselin, seigneur de Martigny, Joachim Gosselin, son fils et Robert Gosselin, prêtre-chanoine de Notre-Dame de Corbeil, curé de Copainville. Entre les donateurs est un cartouche où on lit :

AD GLORIAM VIRGINIS SANCTÆ MARIE HOC PERFECTUM EST 1551. Sur deux poutres qui traversent la partie orientale de l'église, M. de la Lande a lu l'inscription suivante :

L'an 1540, ce chancel cy fut fait tout de neuf par nobles personnes maistre Robert Gosselin, p^{re} chanoine de N^{re}-Dame de Corbeil, curé de Copainville.... roy Henri apnt régné et seigneur de Martigny, Copainville, Viré et Buais, et Joachim Gosselin, son fils, entrepreneurs de l'édifice, y ont donné moult.

La voûte de l'église est en bois menuisé avec habileté; elle offre en relief le soleil, la lune, les étoiles et des arabesques variées. Le bois fort heureusement n'a jamais été badigeonné. La chaire est en bois et ornée, sur tous les panneaux, d'enroulemens et d'arabesques remarquables; elle date également du seizième siècle. M. de la Lande donne le dessin de trois blasons sculptés sur le granit et incrustés dans le pignon oriental de l'église. Ce sont les armoiries de la famille Gosselin.

M. Doublet de Boisthibault, correspondant historique à Chartres, adresse un mémoire sur douze émaux qui représentent les apôtres et qui décorent la chapelle de la Vierge dans l'église Saint-Pierre de Chartres. Ces émaux proviennent de la chapelle du château d'Anet, d'où ils ont été enlevés à la révolution pour être transportés à Chartres. M. de Boisthibault pense que ces émaux ont été exécutés par Bernard de Palissy d'après d'anciens cartons dessinés, du temps de François I^{er}, par un peintre du nom de ROCHETET, qui travaillait au palais de Fontainebleau sous la direction de maître Roux et de Primatice.

M. Didron fait observer que ces émaux sont signés. Sur la pomme de l'épée que tient saint Paul, on voit L. L. Ces deux lettres sont le monogramme de Léonard Limousin. Léonard, émailleur, peintre, valet de chambre du roi (Henri II), comme dit l'inscription qu'il a placée sur un tableau peint par lui et qu'on voit aujourd'hui dans l'hôtel-de-ville de Limoges, a vécu et travaillé sous François I^{er}; la Salamandre et l'F royale, appliquées sur les émaux de Saint-Pierre de Chartres, s'expliquent donc très facilement. Le Henri II en saint Thomas et l'amiral Chabot en saint Paul, peints sur émail et placés aujourd'hui dans les galeries du Louvre, ne faisaient point partie, comme on le croit, de la série

des apôtres qui sont aujourd'hui à Chartres ; l'église Saint-Pierre ne possède pas dix apôtres seulement , mais bien les douze au complet , et parmi eux on voit saint Thomas et saint Paul. C'est sur l'épée de saint Paul qu'on voit la signature.

M. Hazé , correspondant historique à Bourges , adresse des observations importantes sur l'exécution de la peinture à fresque , à l'occasion des fresques dont il envoie le dessin et qu'il a trouvées dans des monumens anciens de Bourges et dans le château de Sir-Amé. Celles du château paraissent être du quatorzième siècle ; elles représentent les évangélistes avec leurs attributs , et le couronnement de Marie par Jésus-Christ. D'autres dessins reproduisent des ornemens qui , d'après l'observation que font MM. Charles Texier et Didron , rappellent exactement des ornemens semblables de forme , de couleur et d'exécution qu'on voit dans les églises de la Grèce. M. Hazé prouve qu'il serait facile , convenable et peu coûteux de peindre aujourd'hui à fresque des ornemens religieux. Le Comité regrette de ne pouvoir insérer textuellement dans le *Bulletin archéologique* le mémoire de M. Hazé. Du reste , ce document , qui est renvoyé à la commission chargée d'examiner les questions qui se rattachent à la construction , à l'ornementation et à l'ameublement des nouvelles églises , reparaitra plus tard , au moins en analyse.

Au nom de M. Joly Letermé , architecte , inspecteur des monumens historiques dans le département de Maine-et-Loire , M. Mérimée offre le dessin d'une peinture à fresque qui décore la chapelle de Saint-Remy-la-Varenne (Maine-et-Loire). Cette peinture , qui est antérieure au douzième siècle , peut-être au onzième , représente Jésus attaché à la croix ; la croix est de couleur verte à bordure jaune , piquée de points blancs et en forme de perles. Longin perce le côté droit du Christ , tandis que Stephaton , qui est à gauche , lui présente au bout d'un bâton l'éponge pleine de vinaigre. La Vierge à droite et saint Jean Évangéliste à gauche pleurent la mort de Jésus. En haut , dans le ciel , le soleil à droite et la lune à gauche assistent à la mort du Créateur. Les deux astres sont inscrits chacun dans un médaillon circulaire. Près de la Vierge , la Religion chrétienne , l'Eglise couronnée , sceptre d'or à la main droite , tend de la main gauche , vers Jésus , un vase blanc qui a la forme d'un ciboire. Du côté opposé , la Synagogue , la Religion juive , dé-

trônée par la mort du Christ, va se laisser tomber à terre. Cette peinture est d'un haut intérêt : elle a 5 mètres 55 centim. de long, sur 2 mètres de haut.

M. Didron fait observer qu'il serait nécessaire d'avoir de nouveaux renseignemens et des détails circonstanciés sur cette peinture. Dans le disque du soleil, à la place de la figure ou du buste qu'on voit toujours, on trouve ici un oiseau dont les ailes sont déployées. Comment la lune est-elle figurée ? Quelle est la forme exacte de la croix qui partage le nimbe du Christ ? Les pieds de Jésus sont-ils attachés par deux clous, comme c'est probable, ou par un clou seulement ? Saint Jean, qui devait avoir les pieds nus, est représenté ici les pieds chaussés. La coiffure de Longin est plutôt une couronne qu'un casque, et Longin n'était ni roi ni prince. La Religion chrétienne, qui tient toujours un calice, porte ici un ciboire fermé d'un couvercle. Au-dessus de la tête du Juif qui offre du vinaigre au Christ, on lit *STEPITON*, et ce Juif s'appelait *Stephaton*. On reconnaît à peine les lettres qui composent le nom abrégé de saint Jean. En bas de tout le tableau, on lit une inscription qui devrait être calquée avec soin et qui semble avoir la plus grande analogie avec une inscription que l'abbé Suger a consignée dans le livre qu'il nous a laissé et qui porte le titre : *De Administratione sua*.

M. Mérimée se propose de demander à M. Joly Letermé les renseignemens désirés.

M. Goze, correspondant historique à Amiens, envoie des observations sur la restauration de la clôture qui ferme le chœur de la cathédrale d'Amiens. De nombreuses erreurs ont été commises dans ce travail. On a pris un singe pour un chien ; on a sculpté une croix où il fallait une crosse ; on a omis le nimbe de saint Salve, et on a ainsi décanonisé un des plus grands patrons de la Picardie.

Ces observations font sentir la difficulté, l'impossibilité même de restaurer convenablement une peinture ou une sculpture. Malgré les études les plus approfondies en iconographie chrétienne, on ne peut pas résoudre toutes les difficultés qu'on rencontre dans une restauration. M. Didron fait observer qu'on canonisait Origène à Saint-Denis, au moment où l'on décanonisait saint Salve à Amiens. Sur un vitrail d'une exécution récente, l'architecte de Saint-Denis, M. Debret, a fait représenter Origène orné d'un nimbe ; il a transformé ainsi un hérétique en saint.

M. Quinette, député de l'Aisne, maire de Soissons, adresse le dessin d'un bas-relief découvert dans la ferme de la carrière l'Évêque. Ce dessin, d'une grande exactitude, a été exécuté par M. Betheder, professeur-directeur de l'école gratuite de dessin, à Soissons.

Quatre personnages à cheval sont sculptés sur ce bas-relief et s'avancent l'un vers l'autre, comme sur le bas-relief de l'hôtel Bourgheroulde, à Rouen, nommé le camp du Drap-d'Or. Les chevaux et les personnages sont magnifiquement équipés et empanachés, comme à Rouen. Ils sont encadrés dans une très riche architecture de la renaissance. Sous chaque personnage on lit un nom. Il faudrait avoir un estampage en papier ou plutôt une impression à la manière noire de ces inscriptions, avant d'essayer une interprétation. On lit bien sous un personnage royal, portant un sceptre et un mantelet fleurdelisé : ROY FRANCOI DE F. ; sous un autre : OLIVIER ; sous un troisième LE S. DE FOIX ; mais le quatrième laisse des doutes. Les armes d'un évêque, soutenues par des griffons, sont sculptées avec une devise sur ce curieux bas-relief. Il faudrait également estamper la devise dont on ne lit bien que PACEM dans le dessin. L'évêque, d'après les armoiries, devait appartenir à la maison de Foix.

Des remerciemens sont offerts à M. le maire de Soissons, qui est prié d'envoyer de nouveau un estampage en papier et une impression à la manière noire, d'après les procédés décrits dans le *Bulletin*. Les dessins seront classés aux archives.

M. Huard, directeur du musée d'Arles, correspondant, adresse le calque des peintures qui ornent une charte de Charles-Quint que possèdent les archives d'Arles. Sous les armes d'Autriche accompagnées de la devise PLUS OVTRE (*plus ultra*), on voit Charles-Quint armant chevalier son frère Antoine-Ferdinand et peut-être lui cédant l'empire. Les deux têtes de l'aigle d'Autriche sont nimbées. Ferdinand porte de Castille coupé d'Autriche. Sur une miniature, on voit Ferdinand à cheval, portant un étendard aux armes d'Autriche. Ces peintures sont d'une grande richesse et d'une exécution remarquable ; elles méritent d'être conservées avec le plus grand soin. — M. Huard adresse en outre un rapport sur le déblaiement qui vient d'avoir lieu au théâtre antique d'Arles. L'hémicycle est entièrement débarrassé. L'orchestre est dallé en

marbre de diverses couleurs. On y a trouvé une tête d'un beau marbre blanc de Carrare et plusieurs débris de statues. La tête, dont M. Huard envoie un dessin, est celle d'un jeune homme imberbe.

Remerciement ; classement aux archives.

M. Comoy, architecte de la ville et de l'arrondissement de Saint-Claude, correspondant, adresse la description des stalles sculptées de la cathédrale de Saint-Claude. A ce travail sont joints : 1° quatre dessins représentant les principaux sujets de cette sculpture ; 2° l'estampage en papier de six inscriptions prises sur les panneaux de cette boiserie ; 3° le dessin de deux pierres tumulaires, dont l'une se voit dans la cathédrale de Saint-Claude ; 4° le calque d'un dessin lavé représentant l'ancienne tour de l'horloge municipale de Saint-Claude et la porte principale de l'enceinte qui entourait l'ancienne abbaye de ce nom, détruite aujourd'hui. M. Comoy se propose de faire au Comité d'autres communications de cette nature ; il prépare une monographie de la cathédrale de Saint-Claude. La principale inscription dont M. Comoy envoie un estampage relate le nom de l'artiste qui a sculpté les stalles ; les cinq autres contiennent des monogrammes religieux : I H S, etc. Le dessin, qui représente l'ancienne tour de l'horloge, paraît avoir fait partie d'un dossier et provenir des archives de la ville de Saint-Claude. Ce dessin est précieux en ce qu'il reproduit des monumens qui n'existent plus. On y voit une porte de la ville, la tour de l'horloge, l'église paroissiale de Saint-Romain, les poids de la ville appartenant au chapitre, diverses maisons anciennes. L'une des deux tombes est détruite et appartenait à l'hôpital de Saint-Claude ; elle était du quinzième siècle et offrait une grande croix entourée d'une inscription funéraire qu'on a relevée incomplètement. Sur l'autre dalle est ciselé frère Jacques *de Corobarto*, prieur de Noville, mort en 1400. Deux anges emportent, dans une nappe, son âme au ciel. Le prieur, en costume, a les mains jointes. La notice où sont décrites ces stalles, qui sont au nombre de trente-sept, est très détaillée. Sur les panneaux inférieurs, qui servent de parois à l'entrée des stalles, on voit saint Martin à cheval partageant son manteau, des religieux reçus à la porte d'un monastère, plusieurs sujets qui semblent rappeler une légende relative à l'abbaye de Saint-Claude. En accompagnement d'un panneau où est sculpté

le Christ étendu mort sur les genoux de la Vierge, on voit deux statues en pied, d'un beau style et qui représentent, l'une, selon M. Comoy, la Foi sous l'emblème d'une femme aux yeux bandés⁽¹⁾; l'autre la Religion, tenant à la main un calice. Les nombreuses figures qui décorent ces stalles représentent les prophètes, les apôtres, les évangélistes, les martyrs, les confesseurs, les vierges. Les accoudoirs et les miséricordes sont sculptés de différens sujets fantastiques, ou de pure ornementation, dragons, sirènes, chiens, ours, chauves-souris, monstres de toutes espèces, personnages capricieux dans des postures Lizarres, obscènes ou grossières.

Remercimens pour cette communication intéressante; les notices et dessins divers seront classés aux archives.

M. Monnier, correspondant historique à Lons-le-Saunier, signale un sujet satirique fort souvent reproduit dans les églises. A Cuisseau (Saône-et-Loire), on voit un renard en chaire, costumé en moine et prêchant devant des poules qui l'écoutent la tête haute et le bec ouvert. Le renard a déjà attrapé une poule et l'a cachée dans son capuchon d'où elle se hasarde à sortir la tête. A Bletterans (Jura), on voit le même prédicateur s'adressant à un auditoire semblable, mais il ne porte pas de capuchon et n'a pas encore

(1) Ce n'est pas la Foi, mais la Synagogue, la Religion juive; elle a les yeux bandés, parce qu'elle n'a pas voulu voir le Messie dans Jésus-Christ et qu'elle a refusé de croire aux prophéties. Dans un chant de Noël, attribué à saint Bernard, il est dit :

Esasas cecinit,
Synagoga meminit;
Nunquam tamen desinit
Esse oves.

Pendant tout le moyen-âge la Synagogue est ainsi figurée : les yeux bandés, les tables de la loi renversées. De plus, on lui donne souvent une couronne qui tombe de sa tête, un étendard qui se brise, une robe qui se dénoue, un manteau qui s'en va. Elle est en pendant et en opposition à l'Eglise, à la Religion chrétienne, dont la couronne et le manteau tiennent bien; la Religion porte une croix d'une main, un calice de l'autre. Ainsi sont représentées ces deux figures allégoriques. Elles sont peintes sur les vitraux de Bourges, du Mans, de Tours, de Chartres, etc.; sculptées aux portails des cathédrales de Reims, d'Amiens, de Strasbourg, de Lyon. Les manuscrits à miniatures, notamment la Bible 6329 de la bibliothèque Royale, en sont remplis. (Note du secrétaire du Comité).

fait de capture. A Sirod (Jura), dans une église autrefois prieurale, sur une miséricorde des stalles, est un renard en chaire. Le renard prêchant des poules est fréquent en d'autres églises de France. Que signifie ce sujet? Est-ce une malice d'artiste, un trait lancé par un ennemi du clergé séculier et des moines? Dans ce cas, comment l'aurait-on souffert? La date de ces ouvrages, évidemment antérieure à la réforme de Luther et de Calvin, ne permet pas de conjecturer que ces artistes soient venus de pays protestans. — M. Monnier promet de dessiner et d'envoyer les sujets les plus curieux représentés sur les stalles de Saint-Claude.

Ces dessins seront accueillis avec empressement. Il serait bon que M. Monnier s'attachât à un ensemble de sujets ou de personnages; on comprendrait mieux ainsi le système adopté par le sculpteur dans la disposition de ses figures.

M. l'abbé Barraud, correspondant historique, professeur d'archéologie au grand séminaire de Beauvais, envoie la description de l'église et des stalles de Saint-Martin-au-Bois (Oise). Les stalles sont en très grand nombre; elles datent du commencement du seizième siècle et sont sculptées d'une manière remarquable. On donne la description des trois parties qui les composent, des sièges, des dossiers et des couronnemens. Aux sièges, les accoudoirs et les miséricordes sont ornés de figures singulières, historiques, morales, grotesques. La plupart des sujets grotesques, sculptés sur les stalles des quatorzième, quinzième et seizième siècles, qu'on voit dans diverses églises de France, sont à peu près les mêmes que ceux des stalles de Saint-Martin, et il eût été utile d'en donner ici l'explication fournie par M. Barraud; le Comité regrette donc que l'abondance des matières à insérer dans le *Bulletin* ne le permette absolument pas. Le secrétaire fait observer que l'interprétation allégorique de certains sujets étant fort élastique, cette interprétation est par cela même fort douteuse; c'est à la description qu'il faut s'attacher de préférence. On ne pourra tirer des explications légitimes que quand on aura observé la plus grande partie des faits existans, et décrit tous les monumens analogues aux stalles de Saint-Martin-au-Bois.

M. Joseph Bard, correspondant historique, adresse le dessin des principales figures sculptées sur les stalles de l'ancienne église

conventuelle de Bar-le-Régulier (Côte-d'Or). Le dessin, qui offre onze têtes, est de M. Charles de Saint-Gérard, membre de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or. Sept de ces masques sont grotesques, et représentent des animaux ou des hommes qui grimacent; les quatre autres montrent un jeune homme et trois femmes d'une physionomie remarquable.

M. Lassus donne les renseignements suivans sur des stalles en bois, de la fin du treizième siècle, qu'on voit dans la cathédrale de Poitiers.

« Dans un moment où le Comité des arts et monumens s'occupe de la recherche de tous les modèles d'autels, de stalles et meubles qui peuvent servir à la décoration de nos églises, j'ai pensé qu'il pourrait être convenable d'appeler l'attention sur les stalles précieuses et peu connues de la cathédrale de Poitiers. C'est probablement à l'espèce de peinture *jaune-serin*, entremêlée de *vert-bronze*, qui les défigure complètement, que l'on doit attribuer l'oubli dans lequel sont tombées ces stalles remarquables. Le chœur fermé de murs, dans la cathédrale de Poitiers, en contient 70, toutes du treizième siècle (1); sur les 35 placés de chaque côté, il y en a 20 à dossiers, ce qui fait en tout 40 à dossiers et 30 simples. Toutes ces stalles, semblables à celle indiquée dans le dessin ci-joint, sont ornées de miséricordes que décorent des feuillages variés; on y voit aussi quelques mascarons. Les dossiers sont du quatorzième siècle. Quant à la voussure placée au-dessus, elle est évidemment moderne; mais on peut juger de la richesse qu'avait la primitive par le fragment curieux qui se voit encore dans l'angle à gauche de l'autel. Tous les pendentifs, formés par les ogives des dossiers, sont décorés de sculptures intéressantes; mais la plus curieuse est certainement celle qui représente un architecte dessinant le compas à la main. L'ajustement de ce compas est très intéressant.

« Voici la description des divers sujets sculptés dans ces pendentifs. — Côté gauche; 1° Un ange tenant de chaque main une

(1) On lit dans l'*Histoire de Melun*, par Sébastien Rouillard : « Jean de Melun, évêque de Poitiers, mort en 1239, inhumé à l'abbaye du Jard, fit faire les stalles de sa cathédrale. » (Note fournie par M. Ferdinand de Guillemy.)

couronne, exactement comme dans la décoration du soubassement de la Sainte-Chapelle haute, à Paris. 2° Un coq. 3° Le même motif d'ange tenant une couronne de chaque main ; la tête de l'ange est coupée, et remplacée par une Vierge tenant l'enfant Jésus (cette sculpture est aussi du quinzième siècle, on voit encore les ailes et les mains de l'ange). 4° Un hibou les ailes écartées. 5° Un ange semblable au précédent ; ce motif se reproduit de ce côté de deux en deux. 6° Un chat saisissant une souris. 8° Un masque barbu entouré de feuilles d'eau. 10° Deux animaux ailés entrecroisés. 12° Un masque feuillagé. 14° Une espèce de pigeon au milieu des flammes (phénix?). 16° Un griffon. 18° Un centaure tirant de l'arc. 20° Deux animaux fantastiques dos à dos ; l'un a une tête de femme, l'autre d'âne. — Côté droit : 1° Un ange, comme de l'autre côté. 2° Un homme cueille une pomme et la donne à manger à un chien. 4° Un coq à queue de poisson. 6° Une figure encapuchonnée partage un pain qu'elle vient de prendre dans un panier encore rempli et placé à ses côtés ; derrière elle se trouve un ange qui sourit en lui montrant le doigt et lui parlant à l'oreille (gourmandise?). 8° Un homme renversé de son cheval ; l'homme et le cheval la tête en bas (orgueil). 10° Un homme à la mine piteuse se dispose à verser une coupe, remplie de pièces d'or, dans un coffre déjà plein de pièces semblables ; à ses côtés se trouve une sacoche à fermoir et très-arrondie (avarice). 12° L'architecte, dans le dessin ci-joint. 14° Un charcutier, ayant à ses côtés un jambon, assène un coup de hache sur la tête d'un cochon. 16° Deux hommes se jettent dans les bras l'un de l'autre (pour s'embrasser ou se battre?). 18° Un chien à deux têtes. 20° Un lion mangeant un oiseau fantastique. 21° Une sirène tenant sa queue de la main gauche et, de la droite, un miroir.

« Toutes ces sculptures en bois, exécutées en ronde-bosse, appartiennent, comme il est facile d'en juger par le caractère de celle indiquée dans le dessin ci-joint, au commencement du quatorzième siècle. Elles sont les précieux et importants échantillons de la menuiserie et de la sculpture en bois, du treizième et du quatorzième siècle, qu'il m'a semblé utile de signaler. »

Le dessin envoyé par M. Lassus représente le menuisier, l'artiste même qui a exécuté ces stalles. Cet homme, assis dans un

tympa des dossiers, tient à la main droite une tablette de bois dont il prend mesure, de la main gauche, avec un compas à branches recourbées. Près de lui pend un plomb. Ce menuisier-sculpteur est nu tête, mais en longs vêtements comme un artiste du premier ordre et non en habits courts comme un simple ouvrier. Le dessin offre un détail du compas, deux spécimens de miséricordes ornées de feuillages, des profils de moulures et une stalle entière. Ces stalles paraissent être du treizième siècle et non pas du quatorzième; les chapitaux à crochets, les scoties profondes, les moulures fermes, indiquent peut-être le premier tiers ou tout au moins la première moitié du treizième siècle. Il n'est pas probable qu'il existe en France, ni peut-être dans les autres pays, des stalles en bois aussi anciennes que celles de la cathédrale de Poitiers; il faut regretter vivement que des boiseries aussi précieuses aient souffert de graves dommages par la négligence et le mauvais goût de la fabrique de la cathédrale. Aujourd'hui que l'attention est éveillée sur ces stalles, il faut espérer qu'on les conservera avec soin, si on ne peut réparer le mal qu'on y a fait.

M. Fabry-Rossius, antiquaire à Liège, cherchant à se rendre compte du sens symbolique attaché à la représentation du centaure qu'on voit si souvent dans les églises, écrit : « C'était autrefois la coutume à Polleur, village situé près de Theux, ville de la province de Liège, de célébrer tous les ans, le dimanche après le 15 du mois d'août, la fameuse fête appelée la Cour du Coucou, à laquelle étaient tenus de comparaître tous les maris trop débonnaires; en cas de condamnation, ils devaient payer à boire à leurs juges, sinon ils étaient mis dans une charrette, puis jetés dans une mare à fumier. Cette coutume n'a été supprimée qu'en 1789. La Cour du Coucou se tenait sur le pont du village, et on y apportait un tableau qui était conservé précieusement dans l'église paroissiale. Il représente une sorte de centaure, moitié femme et moitié cheval, avec une queue de lion; la tête est ornée de longs cheveux. Le haut de la poitrine présente la conformation d'une femme très-bien développée, ayant des bras et des mains; de la gauche elle tient un arc et, de la droite, une flèche. J'ai eu à ma disposition une gravure de ce tableau, lequel existe encore; vous en trouverez le calque ci-inclus. Cette centauresse est connue dans le pays sous le nom de bête de Staneux, forêt voisine du vil-

lage de Polleur. C'est ici une de ces occasions rares, où on peut recourir à la mythologie grecque pour expliquer un monument chrétien. La connaissance du mythe d'Ixion se sera propagée dans nos pays, à la suite de la conquête romaine, et aura probablement provoqué l'établissement de ce tribunal burlesque. Comme les traditions locales sont éminemment propres à éclaircir certains monuments, même lorsqu'elles n'ont qu'un rapport éloigné avec eux, je serais porté à croire que le Centaure, selon le sexe avec lequel il est représenté, est le symbole de l'adultère ou de l'homme ou de la femme. »

Le Comité enregistre cette explication, mais sans l'adopter. Le centaure est sculpté ou peint dans les églises comme le capricorne, le scorpion et les autres signes du zodiaque dans l'ensemble des signes et des occupations de chaque mois, qu'on place ordinairement au portail principal des grands édifices religieux, des cathédrales, collégiales et abbatiales. Quelquefois, plus rarement, le centaure est isolé, mais il a une valeur purement scientifique; il est montré comme une pure curiosité zoologique, ainsi qu'on montre des sirènes, des griffons, des hommes à pattes d'ours ou à pieds de cheval. On ne doit attacher aucun sens allégorique à la plupart de ces représentations.

M. Teste d'Ouet, correspondant, appelle l'intérêt du Comité sur l'église de Saint-Loup-de-Naud, près de Provins. L'église est romane et on la dit bâtie par l'argent de Henri-le-Libéral, comte de Champagne. Le portail, plus récent et dans le style ogival, est orné de fort belles sculptures. On y remarque de grands personnages nimbés, les apôtres, la Vierge et des figures fantastiques. Parmi ces dernières, se voient des bêtes à tête humaine; l'une d'elles est une espèce de démon habillé en femme. C'est une cloche qui forme sa jupe, et l'on ne voit du personnage ainsi affublé que la tête et les pieds. Une petite figure se reproduit trois fois; c'est celle d'une jeune femme, fort jolie, portée par un corps d'oiseau. A côté est un autre oiseau qui l'accompagne, mais qui a une tête d'homme. La figure de la femme en oiseau ne change pas sur les trois exemplaires; elle est la même aux trois places, sinon qu'à la troisième la tête est coiffée d'un capuchon. Celle de l'homme varie au contraire. Ici, c'est un beau jeune homme; là, un laid démon; plus loin, un ange. Peut-on voir dans ce fait l'amour chaste, l'amour

criminel et l'amour divin ou le repentir récompensé ? Sur le tympan est sculpté Jésus-Christ au milieu des attributs des évangélistes. Un morceau de bois sculpté sert de banc aujourd'hui dans l'intérieur de l'église ; on y voit saint Pierre en relief, au milieu d'une arcade ogivale de style flamboyant. Il conviendrait de prendre soin de cette sculpture.

L'église Saint-Loup-de-Naud vient d'être classée au nombre des monumens historiques, et les curieux objets signalés par M. Teste d'Ouet seront l'objet d'une surveillance particulière.

M. l'abbé Chambon, curé de Souvigny (Allier), correspondant, écrit : « L'atlas de l'*Ancien Bourbonnais*, publié il y a déjà quelques années, contient une planche intitulée *Développement d'une colonne de l'église de Souvigny*. J'avais jusqu'ici fait de vaines recherches pour découvrir la pierre qui avait donné lieu à ce curieux dessin ; le hasard vient de me la faire retrouver parmi d'autres débris de statues et de bas-reliefs provenant de la dévastation de l'église de l'ancien prieuré, en 1793. Ces débris, encore intéressans et dont plusieurs forment des blocs de pierre considérables, avaient été vendus à vil prix et transportés à deux lieues de là dans une commune voisine où ils gisaient, depuis la révolution, à demi enterrés dans le sol humide d'une grange. Le propriétaire s'est empressé, sur ma demande, de les mettre à ma disposition ; je les ai fait reporter dans l'église de Souvigny, comme des témoins et des victimes du vandalisme qu'elle a eu à subir. Le fragment dont il s'agit ici spécialement se compose d'une seule pierre de couleur blanche, comme celle d'Apremont. Elle est taillée en forme de prisme à huit côtés égaux entre eux. Sa hauteur est de 1 mètre 82 ; son contour de 1 mètre 70. Toutes ses faces sont couvertes de sculptures en relief, de 2 centimètres de profondeur, d'une exécution nette et ferme. Voir le dessin de l'*Ancien Bourbonnais*, dont quelques inexactitudes se trouvent rectifiées dans le calque ci-joint. Les plus importantes consistent dans l'alignement des compartimens ou médaillons. On remarque en outre sur la pierre quatre trous arrondis, de 2 centimètres de diamètre, de 4 à 6 centimètres de profondeur, et que j'ai notés sur le calque. Il est difficile de déterminer si ces trous existaient primitivement ; je croirais qu'ils ont été pratiqués plus tard et accidentellement. Depuis qu'elle a été dessinée, cette pierre a subi des altérations

et des écornemens dans les endroits indiqués au trait sur le calque. Il est manifeste que ce tronçon ne formait que la partie supérieure d'une colonne, dont la partie inférieure, comprenant les sept mois qui manquent, devait avoir un peu plus de longueur que la première. On aperçoit, au centre de sa base, un trou auquel s'adaptait sans doute le goujon en fer ou en cuivre qui unissait les deux pierres. Je n'ai rien trouvé qui pût servir de soubassement ou de couronnement à cette espèce de colonne. M. Dufour, de Moulins, qui a dessiné en 1795 le fragment retrouvé, m'a dit qu'il était, à cette époque, relégué dans un coin de l'église des Bénédictins. J'ai interrogé les plus anciens habitans de Souvigny et ceux qui avaient eu occasion de fréquenter les habitans du Prieuré ; aucun n'a pu me renseigner sur la place qu'il occupait avant la révolution. Tout ce que j'ai pu recueillir, c'est qu'on l'avait vu figurer, surmonté d'un bonnet rouge, sur l'autel de la patrie. Quelle pouvait être la destination de ce petit monument ? Quelle explication donner de ces figures et de ces emblèmes en rapprochement des signes du zodiaque, du nom des mois et des travaux de l'année ? Quelle place devait occuper dans l'ornementation d'une église cette espèce de calendrier ? Je recevrais avec reconnaissance les éclaircissemens que le Comité aurait la bonté de me transmettre sur ce sujet qui m'embarrasse. »

Le secrétaire fait observer que les signes du zodiaque, les occupations champêtres, les productions de la nature, les merveilles zoologiques du monde sont sculptés dans la plupart des grands édifices religieux des douzième et treizième siècles ; on les voit aux porches, aux portails, sur les chapiteaux et jusque sur les grandes roses peintes sur verre. Ces sujets sont ordinairement complétés par d'autres qui ne sont plus empruntés au règne animal ou végétal, mais à l'ordre moral ; les vices et les vertus, que nous voyons sculptés et peints dans les cathédrales de Paris, de Chartres, d'Amiens, de Reims, de Strasbourg, etc., servent de complément aux signes du zodiaque, aux travaux manuels et autres sujets analogues qui décorent les mêmes monumens. Le but que le moyen âge se proposait, en offrant ces représentations, était d'instruire et de moraliser. On apprenait à l'homme tous ses devoirs et les faits naturels les plus intéressans, en lui présentant la personnification des vertus, des vices, des travaux, des particularités zoologiques. Les

mystiques ont même donné un sens moral à la licorne, au griffon, à la sirène ; ils ont moralisé à propos des hommes à un, trois et quatre yeux, à une et trois jambes, à pattes d'ours, à pieds de cheval ou de bouc qu'on a sculptés ou peints dans nos cathédrales, collégiales ou abbatiales. L'explication directe et l'interprétation symbolique de tous ces sujets se trouvent dans les encyclopédies du moyen âge connues sous le nom de *Trésor*, de *Miroir*, d'*Image du monde*, de *Lucidaire*, de *Propriétaire des choses*, de *Bestiaire*, etc. C'est dans les ouvrages de ce genre que M. l'abbé Chambon trouvera les renseignements qu'il désire. Le pilier octogonal de Souvigny est un monument plein d'intérêt, sculpté d'une manière fort remarquable et qui présente, ramassé dans un très petit espace, ce que nous voyons disséminé dans les diverses parties de nos grands monuments religieux. Il devait être placé à l'entrée de l'église de Souvigny, peut-être à l'extérieur, comme le sont ces pieds-droits et colonnes sculptés de sujets analogues, qu'on voit à la cathédrale de Chartres et à l'abbatiale de Saint-Denis. Il conviendrait aujourd'hui de le laisser à l'intérieur, afin qu'il fût moins exposé.

M. Ch. Lenormant appelle l'attention sur l'ordre suivi par le sculpteur qui a fait ce beau pilier de Souvigny. Les signes du zodiaque s'étagent sur une face ; chacun d'eux est en regard d'un des mois de l'année auquel, d'un côté, répond une merveille dont l'homme est le sujet, et, de l'autre, une merveille tirée du règne animal.

Le Comité félicite M. l'abbé Chambon d'avoir été assez heureux pour retrouver ce monument intéressant, qui sera désormais à l'abri des outrages.

M. Chartron, curé de Saint-Parize-le-Châtel (Nièvre), envoie la description de son église ; cette description est accompagnée de dessins à la plume représentant la porte extérieure de l'église, la vue de la crypte qui s'étend sous le chœur, les sculptures qui décoraient les chapiteaux de la crypte, la dalle funéraire d'un curé de cette église, mort au quatorzième siècle. L'église a 25 mètres de long sur 9 de large ; elle est d'architecture romane, sans doute de la fin du douzième siècle. La pierre tumulaire du curé sert aujourd'hui de marche pour monter à l'autel de la crypte. « Cette crypte est haute de 3 mètres et large de 10 ; elle est partagée dans sa largeur,

qui est de 7 mètres, par trois nefs à peu près égales. L'extrémité de la voûte est posée sur huit petites colonnettes, tout unies, adossées à la muraille ; l'autre extrémité, comme la voûte du milieu, porte sur six colonnes hautes de 2 mètres environ. Quatre de ces colonnes n'ont rien de bien remarquable : leur soubassement est carré et tout uni ; le chapiteau est orné d'animaux entrelacés, de figures grimaçantes, ou seulement de feuilles d'acanthé, de fruits du pin, etc. Mais le premier chapiteau de droite et le second de gauche sont ornés de figures assez grossièrement travaillées ; c'est ici que je voudrais exposer ma pensée. Sur les quatre faces du premier de ces chapiteaux, on voit d'abord un centaure perçant de sa flèche un daim, puis deux êtres humains exécutant certains tours de force, et au-dessus de deux angles une chouette et une tortue. Sur le second, c'est une sirène tenant dans ses mains ses deux queues recourbées ; un homme revêtu d'une robe à ceinture s'occupant d'une espèce de chaudière suspendue par un anneau ; un cochon jouant de la lyre, et un singe du violon ; une espèce de poisson ; enfin un homme accroupi, serrant dans ses deux mains des bourses fermées, et écoutant ce que lui dit à l'oreille un petit monstre, à dos et queue de poisson. Ces figures, on les rencontre souvent ; mais je doute qu'elles se montrent ainsi réunies dans la même enceinte. Or c'est cette réunion qui m'a fait penser que l'auteur de ces sculptures avait voulu personnifier les sept péchés capitaux. Voici comment j'explique sa pensée. L'avarice peut-elle être mieux peinte que par cet homme qui a si grande peur de perdre ces bourses qu'il tient à deux mains ; le démon qui lui parle ne nous rappelle-t-il pas le *intravit in eum Satanas* de l'Évangile ? L'orgueil qui porte l'homme à s'élever au-dessus des autres ne serait-il pas représenté ici, et par ces hommes exécutant ces prodigieux tours de force évidemment au-dessus de la puissance humaine, et par ce singe et ce cochon qui, pour s'être emparés d'instrumens réservés à l'être intelligent, n'en sont pas moins des animaux ? L'envie serait figurée par la chouette, qui, ne pouvant comme les autres oiseaux supporter la lumière du soleil, cherche à troubler leur repos par ses cris si tristes, si lugubres. La luxure serait sans conteste personnifiée dans la sirène ; la gourmandise dans cette espèce de cuisinier occupé de sa marmite ; la colère par le centaure, et la paresse par la tortue. Quelques-

uns de ces emblèmes sont loin sans doute d'être frappans ; mais ne nous est-il pas dit qu'on peut aller à l'inconnu par le connu ? Or presque toutes ces figures sont sans contredit très caractéristiques. J'ai bien lu aussi quelque part qu'on ne doit pas chercher le symbolisme partout et toujours ; que souvent les artistes cédaient tout bonnement aux caprices de leur imagination, sans avoir de plan arrêté ; que parfois même ces figures grotesques étaient des traits de malice que se lançaient le clergé séculier et régulier par suite de rivalités. Cependant je persiste à croire que souvent aussi l'artiste chrétien avait un plan bien arrêté, un dessein bien formel, une pensée bien fixe (et vous pourriez en citer plus d'un exemple), surtout quand ces sculptures sont dues au même ciseau. Or, ici l'auteur de ces deux chapiteaux est évidemment le même ; c'est le même dessin, le même faire ; sa pensée ne serait-elle donc pas celle que je viens d'indiquer ? »

L'interprétation proposée par M. l'abbé Chartron est assez plausible ; mais cependant il est probable que le sculpteur s'est livré à sa pure fantaisie en exécutant ces ornemens. Dans toutes les époques, on préfère certains ornemens à d'autres, en vertu du goût esthétique régnant, et la morale n'est pour rien dans ce choix. D'ailleurs il est possible que le sculpteur de Saint-Parize, guidé par une idée morale, ait représenté vaguement les vices ; mais il est fort douteux qu'il ait caractérisé chaque vice un à un, la luxure par une sirène, la colère par un centaure, etc., comme le croit M. Chartron. Du reste, dans l'état actuel de nos connaissances en iconographie chrétienne, il n'est pas possible de donner une explication positive des divers sujets sculptés à Saint-Parize ; il faut faire avec soin de nouvelles observations et contrôler les œuvres d'art par les traités de morale contemporains de ces œuvres. C'est par les monumens comparés entre eux et expliqués au moyen des textes qu'on pourra seulement arriver à une solution légitime.

M. Pothée, curé de Saint-Dié-sur-Loire, soumet l'explication suivante de plusieurs sculptures qui décorent principalement l'abside de l'église Saint-Dié : « A force de considérer les figures grotesques sculptées dans mon église, j'ai cru découvrir l'histoire ou plutôt les principaux faits de la vie du patron qu'elle honore, célébrés par un chœur chantant composé de sirènes et d'anges instrumentistes, lesquels ouvrent la marche. En deuxième lieu et

aussitôt après, viennent un époux et une épouse ailés, se donnant le bras ; je les regarderais comme le symbole de l'amitié spirituelle et durable de saint Dié et de saint Baudemir, son compagnon, qui, depuis le moment où ils se sont connus, ont vécu dans la plus étroite intimité jusqu'à leur mort. En troisième lieu, on voit un diable tirant un pourceau par la queue, figure sans doute des tentations auxquelles saint Dié fut en butte. Vis-à-vis et du côté droit, à la suite des anges instrumentistes, est un lion, pour signifier la force avec laquelle il combattit ces tentations et la victoire qu'il remporta sur elles. En quatrième lieu, c'est un chat à tête de femme couverte d'un voile que percent les oreilles de l'animal hypocrite ; auprès est un gros lézard, et plus loin une harpie. Ces trois monstres représenteraient l'hypocrisie, l'envie et la calomnie qui furent les passions dominantes de certains faux frères, lesquels voyaient avec peine les vertus de saint Dié, et par suite voulaient le tuer ou le forcer à se retirer de leur monastère. De l'autre côté, un bélier ailé serait le signe de la patience surnaturelle avec laquelle le serviteur de Dieu aurait supporté leurs persécutions ; un animal que je ne connais pas pourrait être l'image de la douceur. Saint Dié, en effet, n'opposa à ses ennemis que la patience et la douceur, gémissant en secret sur les mauvaises dispositions de ses frères, et adressant à Dieu pour eux de ferventes prières. Cet animal est un quadrupède fissipède à ongles ; sa queue lui revient sous le ventre, symbole de timidité ; sa tête paraîtrait porter une couronne en forme de huppe ; ses yeux sont tournés vers le ciel et sa gueule est béante. En un mot, toute son attitude est celle d'un animal qui semble par ses cris vouloir désarmer son ennemi. J'ignore quel animal les anciens employaient comme symbole de cette espèce de douceur. Pendant toutes ces persécutions, notre patron forma le projet de s'enfuir, suivant l'avis de Jésus-Christ : *Cum autem persequerentur vos in civitate ista, fugite in aliam*. Il demanda donc avec David les ailes de la colombe : *Quis dabit mihi plumas sicut columbæ? etc. Ecce elongavi fugiens*. En effet, il quitte le monastère d'Ix, en Berry, et vient sur les bords solitaires de la Loire, où est située maintenant la petite ville de Saint-Dié. Une colombe, aux ailes déployées et comme venant du midi, rappellerait cette fuite. En arrivant dans ce pays, il détruit, à quelque distance de l'église, au sud-ouest, un dragon qui en était la terreur,

et ce dragon se trouve seul, dans une nef et du côté du sud-ouest, dans l'attitude d'un ennemi terrassé. Quelque temps après, Clovis, venant de Chartres, se rend auprès de ce fervent anachorète dont on lui avait fait le plus grand éloge, et une tête de roi couronnée, placée de ce côté, paraîtrait rappeler ce fait. Enfin, comblé de dons par Clovis, il fonde un monastère où il reçoit les disciples qui se présentent en foule pour vivre sous sa discipline, et cette fondation serait figurée par un pélican ouvrant son sein pour nourrir ses petits. On voit encore quelques figures, mais elles sont tout à fait séparées des autres et dans une partie différente de l'église. Jusqu'ici elles ne m'ont point paru être une écriture hiéroglyphique, d'autant qu'elles ne sont point réunies à ce chœur chantant dont j'ai parlé plus haut. Les figures que j'ai décrites suivent ce chœur ou l'environnent selon la position où les faits qui les rappellent exigent qu'elles soient. »

Cette explication est ingénieuse, mais n'est pas conforme à l'esprit du moyen âge. D'abord il est fort rare de trouver des légendes locales peintes ou sculptées dans les églises; la plupart des sujets représentés ont trait à l'histoire religieuse ou à la légende générale. Saint Dié et saint Baudemir sont à peu près inconnus aux différens légendaires du moyen âge. Ensuite, lorsqu'il arrive par hasard que certaines légendes sont représentées, on les offre sous leur aspect historique, on figure des personnages naturels et non des êtres fantastiques ou allégoriques. C'est au caprice de l'artiste qu'il faut avoir recours pour se rendre compte de ces sculptures, et non à une intention morale parfaitement évidente. Si le sculpteur a voulu moraliser ou instruire en montrant ces animaux réels ou fantastiques, c'est aux *Bestiaires*, *Trésors* et autres encyclopédies qu'il faut s'adresser pour découvrir le but qu'il s'est proposé. Du reste, le Comité encourage de pareilles recherches et doit favoriser la production de tous les systèmes d'interprétation. Il faut que chacun donne son avis et dise ce qu'il croit être la vérité; du sein des hypothèses les plus nombreuses et les plus diverses jaillira, un jour ou l'autre, la bonne explication. Favorisés par leurs études et leurs connaissances spéciales, les ecclésiastiques ont plus de chances que les laïques pour découvrir le vrai sens qu'on a pu attacher à ces représentations bizarres et que nous n'expliquons pas encore d'une manière suffisamment plausible.

DOUZIÈME SÉANCE.

Mercredi 14 juin 1843.

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE GASPARIN.

OUVRAGES OFFERTS :

Par M. Leprévost, *Lettre au rédacteur en chef du Moniteur universel*. C'est une seconde lettre relative au cœur de saint Louis, écrite en réponse à une nouvelle lettre de M. Letronne, garde général des archives du royaume.

Par M. Emile Jolibois, correspondant, *les Chroniques de l'Évêché de Langres*, du P. Jacques Vignier, traduites en latin, continuées jusqu'en 1792, et annotées. In-8° de 287 pages; Chaumont, 1843.

Par M. Bernard de la Fortelle, maire de la ville de Melun, *Histoire et description de Notre-Dame de Melun*. In-4° de 127 pages; Melun, 1843. En offrant cet ouvrage, M. de la Fortelle se félicite d'avoir reçu, pour la bibliothèque de la ville qu'il administre, les publications du Comité; il adresse aux ministères de l'intérieur et des cultes une demande de secours pour faire soutenir et réparer Notre-Dame de Melun, et il réclame le concours de M. le ministre de l'instruction publique. — Le Comité prie M. le ministre d'appuyer la demande de M. de la Fortelle; Notre-Dame de Melun est un édifice important, et le zèle de M. le maire mérite des encouragements.

Par M. P. de Courcy : 1° *Monographie de la cathédrale de Léon*, rédigée d'après le Questionnaire du Comité. In-8° de 26 pages; — 2° *Notice historique sur la ville épiscopale de Saint-Pol-de-Léon*. In-12; Brest, 1841; — 3° *Notice historique sur la ville de Landerneau, capitale de la principauté de Léon*. Landerneau, 1842; — 4° *Notice sur des monnaies du quatorzième siècle, récemment découvertes dans la cathédrale de Léon*. Rouen, 1843.

Par M. Deville, membre non résident du Comité, *Découverte de*

sépultures antiques à Quatremares. In-8°, avec deux feuilles lithographiées. Quatremares est un hameau près de Rouen ; en y faisant des travaux pour l'établissement du chemin de fer, on y a trouvé trois cercueils antiques renfermant des ossements, des vases en verre, un couvercle de coffret, un bracelet, des épingles, etc.

Par M. Cartier, correspondant historique, *Notice sur des monnaies gauloises trouvées dans le camp d'Amboise.* In-8° de 16 pages et une feuille lithographiée. Blois, 1843.

Par M. Du Seigneur, statuaire, au nom de M. Am. Teyssier, *Notice biographique sur Louis-Alexandre Piel*, architecte, mort Dominicain en 1841. In-8° de 276 pages. Cet ouvrage contient divers fragmens littéraires écrits par Piel, un voyage architectural en Allemagne, un travail sur l'église de la Madeleine à Paris, et plusieurs écrits fort remarquables sur l'art chrétien. Ces différens travaux de Piel font vivement regretter la perte du jeune et savant Dominicain, qui avait déjà donné tant de gages à l'art religieux et à la science de l'archéologie nationale. Piel était à la veille de réaliser, par des constructions importantes, les profondes études qu'il avait faites sur l'art du moyen âge.

Au nom de M. Grillot, architecte, M. Schmit soumet les élévations, coupes, plans et détails de la petite église romane de Saint-Dié.

Par M. Jouannet, bibliothécaire de la ville de Bordeaux, correspondant de l'Institut : 1° *Notice sur l'antique topographie de Bordeaux.* In-8°; Bordeaux, 1841; 2° *Notice sur quelques antiquités récemment découvertes à Bordeaux et aux environs.* In-8°, avec une feuille lithographiée, représentant un autel tanrobolique.

Par la Société des antiquaires de l'Ouest, *Mémoires de la Société*, année 1842. In-8° de 484 pages, avec neuf planches. Dans ce volume est inséré un remarquable travail de M. Yabbé Texier sur les argentiers et les émailleurs de Limoges.

L'Investigateur, journal de l'Institut historique, tome III, livraison de mai 1843.

ENSEIGNEMENT DES ANTIQUITÉS NATIONALES.

M. Leprévost donne une seconde lecture de sa proposition, qui est insérée dans le *Bulletin archéologique*, II^e volume, p. 560.

M. Delécluze fait observer que le premier obstacle à l'établissement d'une chaire de ce genre, c'est l'absence d'un homme capable de faire un cours d'architecture du moyen âge. En ce moment, parmi les artistes contemporains, personne n'est assez instruit pour enseigner l'histoire et les procédés de l'architecture religieuse; les plus avancés apprennent, et ne pourraient pas encore professer.

M. Lenormant est d'avis que la proposition de M. Leprévost doit surtout être envisagée sous le point de vue pratique. On ne peut contester le mouvement qui porte beaucoup d'esprits, le gouvernement à leur tête, vers l'étude et la conservation des monumens nationaux. Les chambres votent un fonds annuel de 600,000 francs pour la consolidation des monumens historiques; avec la coopération des départemens et des communes, qui est toujours réclamée lorsque le ministère de l'intérieur accorde un secours en faveur de quelque édifice, cette somme s'élève à 1,500,000 francs. Le fonds consacré aux cathédrales, et dont le ministère des cultes dispose, est de 1,600,000 francs; il faut y ajouter un million que les localités donnent. Le ministère des travaux publics dispose également d'un crédit pour certains monumens anciens, et le ministère de la guerre est possesseur de divers édifices auxquels il fait exécuter quelquefois des réparations. Voilà une somme de quatre ou cinq millions que l'État partage entre nos différens monumens nationaux, et pour l'emploi de laquelle on n'a pas de garantie : on est toujours dans la crainte que ces fonds ne soient mal appliqués. En ce moment, le nombre des artistes qui s'occupent avec succès de la réparation de nos monumens est fort restreint; il faut donc surcharger les mêmes architectes de travaux qu'ils n'ont pas toujours le temps de diriger ni même de surveiller, ou bien livrer à des mains inhabiles des édifices importans, ou bien abandonner ces édifices à des dangers qui s'aggravent de jour en jour. On envoie des départemens les devis et les dessins qui sont demandés pour constater la nature et la nécessité des réparations à faire aux monumens historiques; mais ces devis et dessins sont presque toujours insuffisans, et le ministre est forcé de les repousser. Il sort de là de fâcheux résultats : les préfets et les commissions archéologiques s'agrippent contre l'administration centrale qu'ils accusent de sévérité excessive ou de mauvais vouloir. Il est donc important de

remédier à ces graves inconvéniens. Nos monumens nationaux ont besoin de réparations, et un fonds considérable est affecté à cet usage ; il faut donc provoquer la création d'un enseignement officiel, d'où pourront sortir des sujets capables, offrant des garanties certaines, et des sujets assez nombreux pour répondre à tous les besoins du service. Cet enseignement devrait surtout comprendre la partie historique de l'architecture du moyen âge, mais ne pas se renfermer dans les églises ; les monumens militaires, civils et privés, élevés au moyen âge, ont droit à un égal intérêt. Il existe à l'École des beaux-arts une chaire où l'on enseigne l'histoire de l'architecture ; mais le professeur, faute de temps, ne peut parler que de l'architecture antique ; il est forcé de négliger entièrement l'architecture nationale, et cependant l'architecture nationale, relativement à ce que nous possédons et aux besoins urgens de nos édifices, est certainement la plus importante.

M. Vitet ajoute qu'il ne sera pas impossible de trouver, pour la chaire dont il est question, un professeur capable. Depuis plusieurs années, on s'est occupé avec succès de l'art du moyen âge. D'ailleurs les études sur l'architecture antique préparent d'une manière remarquable à celles qui ont pour objet l'architecture nationale. Les sept ou huit jeunes architectes qui se distinguent aujourd'hui dans la restauration des monumens historiques ont été d'excellens élèves à l'École des beaux-arts. Mais, pour apprendre l'histoire de l'architecture, ces jeunes gens ont été forcés de se former eux-mêmes ; ils ont perdu beaucoup de temps en essais, en tâtonnemens, et il convient, à l'avenir, d'épargner les obstacles et de faciliter l'étude. Quelqu'un peut enseigner suffisamment l'histoire de l'architecture nationale ; les études sont déjà assez avancées, et des progrès considérables se font tous les jours. Du reste, il ne s'agit pas de révolutionner l'enseignement de l'École des beaux-arts, mais seulement de le compléter et de créer une chaire à côté de celles qui existent déjà.

M. Delécluze fait observer qu'il doit y avoir la plus grande analogie entre les études littéraires et les études artistiques. Or, à l'Université, on commence par étudier la littérature des anciens, les œuvres des Grecs et des Romains ; lorsqu'on est sorti du collège, on se livre au moyen âge, et cette étude, on la fait alors avec succès, parce qu'on est formé et parce qu'on a entre les mains un

instrument de bonne qualité et dont on est le maître. Il doit en être de même pour les arts. Il faut qu'on étudie d'abord l'art antique pour profiter ensuite des études qu'on peut faire sur le moyen âge ; en changeant cet ordre, il en résulterait de fâcheux inconvéniens. D'ailleurs, si l'on crée une chaire spéciale pour l'architecture du moyen âge, comme le moyen âge est à la mode, c'est à cette chaire qu'on se rendra, et l'on négligera l'antiquité. On apprendra exclusivement le français, et l'on abandonnera le grec et le romain d'où nous sommes sortis.

M. Vitet fait remarquer que les élèves de l'École des beaux-arts sont obligés de suivre tous les cours. Il ne s'agit pas de les dispenser d'aller au cours de l'histoire de l'architecture antique ; au contraire, c'est là et ce sera toujours là le fondement de l'enseignement artistique, comme le grec et le latin sont la base de l'enseignement des langues. La chaire qu'on propose de créer est simplement complémentaire de l'enseignement ancien ; elle n'est pas destinée à la ruiner, mais bien à la fortifier. Personne ne peut regarder défavorablement une création semblable. Dans cette chaire, le professeur ne se contentera pas de faire l'histoire de l'architecture nationale, mais il devra encore enseigner les principes de la construction régnant au moyen âge. La taille des pierres diffère chez les Grecs et chez les Romains ; elle diffère aux siècles de notre histoire, et le professeur, qui devra être un architecte et un historien tout à la fois, pourra en donner des notions suffisantes.

M. Schmit s'étonne que la proposition de M. Leprévost, qui intéresse directement le ministère de l'intérieur, le ministère des cultes ou celui des travaux publics, chargés de conserver ou de réparer les monumens nationaux, ait été faite au Comité des arts, au ministère de l'instruction publique, qui n'a pas de monumens à consolider ni à restaurer ; il lui semble que c'est du ministère de l'intérieur, où siège la Commission des monumens historiques, qu'elle devait sortir plus spécialement. M. Schmit pense ; en outre, qu'un enseignement officiel de l'histoire du style et des procédés de construction de l'architecture nationale est prématuré. Un enseignement de ce genre est destiné à rendre la science stationnaire plutôt qu'à la faire avancer. Il en sera de l'architecture du moyen âge ce qu'il en a été et ce qu'il en est de l'architecture antique : les principes donnés officiellement par un professeur se-

ront acceptés avec trop de soumission , et mis en œuvre avec trop de servilité. Il vaut mieux laisser à l'enseignement libre le soin d'approfondir les études qu'on a déjà faites, et le mérite de pousser plus loin les remarquables progrès que tout le monde peut déjà constater.

M. Robelin ajoute que les artistes qui pratiquent avec le plus de succès l'art du moyen âge, et qui exécutent avec le plus de talent les réparations des monumens historiques, n'ont jamais appartenu à l'École des beaux-arts ; ils se sont formés eux-mêmes et chez des maîtres libres. Une chaire de l'architecture nationale, à l'École des beaux-arts, n'aura que des résultats fâcheux, et, dans tous les cas, ne pourra pas donner ce qu'on en attend. L'enseignement officiel arrête et ne pousse pas.

M. Grillon regrette qu'on n'ait pas compris, à l'École des beaux-arts, l'enseignement de l'architecture du moyen âge avec celui de l'architecture antique. Ces deux ordres d'arts avaient droit à un égal intérêt. Il serait donc fort utile d'engager le professeur d'histoire de l'architecture à s'occuper du moyen âge ; mais il y aurait de l'inconvénient à créer une chaire rivale de celle qui existe déjà. On peut compléter ce qui est établi, mais non le diviser.

En répondant à M. Schmit, M. Lenormant fait observer que la proposition soumise par M. Leprévost au Comité des arts pourra être soumise également à la Commission des monumens historiques établie au ministère de l'intérieur. Dans cette circonstance, les deux ministères de l'intérieur et de l'instruction publique se prêtent un appui mutuel ; ils s'unissent pour obtenir la création d'une chaire reconnue nécessaire.

M. Vitet ajoute qu'on ne peut pas se contenter de demander que le professeur qui enseigne, à l'École des beaux-arts, l'histoire de l'architecture, s'occupe du moyen âge. Ce vœu serait stérile ; car le professeur, qui doit parler des antiquités égyptiennes, grecques et romaines, n'aurait jamais le temps de traiter de celles du moyen âge. Il y a plus de franchise et plus d'utilité à demander la création d'une chaire spéciale.

En conséquence des observations qui précèdent, et auxquelles divers membres prennent part pour les développer et les formuler, le Comité s'arrête à la résolution suivante :

Il y a nécessité de créer à l'École des beaux-arts l'enseignement

historique de l'architecture nationale. La chaire actuelle de l'histoire de l'architecture serait dédoublée, et la seconde chaire consacrée à l'histoire des différens styles d'architecture qui se sont développés sur le sol de la France. Cette histoire s'enseignerait en vue de la conservation et de la restauration des monumens historiques. Sur les douze concours qui ont lieu chaque année à l'École des beaux-arts, quelques-uns seraient consacrés à l'étude des monumens du moyen âge; on s'y occuperait de la consolidation, de la réparation et de l'achèvement des anciens monumens de la France.

Le texte de la proposition de M. Leprévost et l'extrait du procès-verbal, qui comprend la discussion soulevée par cette proposition, seront mis sous les yeux de M. le ministre de l'instruction publique. M. le ministre est prié de transmettre à son collègue de l'intérieur le vœu émis par le Comité, et l'avis qui le motive, pour la création d'une chaire nouvelle à l'École des beaux-arts.

M. Didron rappelle qu'il professe à la bibliothèque Royale, depuis 1838, un cours public d'archéologie nationale. Ce cours a lieu dans une salle, qui n'a pas été faite pour une pareille destination, et qui est consacrée aux cours des langues orientales vivantes. La salle est trop petite, et le professeur d'archéologie trouve difficilement, pour faire ses leçons, des heures et des jours qui ne soient pas pris par les professeurs des langues orientales. M. le ministre de l'instruction publique pourrait probablement affecter au cours d'archéologie un local plus favorable.

Après des observations présentées par MM. V. Hugo, Ampère, Schmit, Grillon, Robelin et de Gasparin, le Comité prie unanimement M. le ministre d'accorder à M. Didron un local suffisant, et où le cours d'archéologie nationale puisse se faire avec plus de facilité que dans la salle occupée par les professeurs des langues orientales vivantes. La discussion ouverte sur la proposition de créer une chaire d'architecture du moyen âge fait sentir la nécessité des études d'archéologie nationale, et le Comité espère que M. le ministre voudra bien favoriser l'enseignement d'une science indispensable en ce moment.

CONSERVATION DES MONUMENS.

A propos des observations présentées par M. V. Hugo et relatives à la conservation des portes de Moret et du pont de Saintes, M. Vitet annonce que le conseil municipal de Moret avait demandé à M. le ministre de l'intérieur l'autorisation de démolir au moins l'une des deux portes. Le ministre a refusé de donner cette autorisation. Quant au pont de Saintes, on ne pouvait absolument le conserver; il gênait réellement la navigation et la circulation, et on le démolit en ce moment. Mais M. le ministre de l'intérieur, en accordant l'autorisation de détruire, a exigé la conservation de l'arc placé sur le pont; le ministre ajoute une somme de 20,000 francs à celle que la ville de Saintes a votée pour consolider l'arc antique et le contrebuter par un éperon très-fort. Au surplus, ce pont n'avait d'ancien que l'arcade qui supporte le monument de Saintes, et cette arcade est conservée; le reste datait du dix-huitième ou même du dix-neuvième siècle. On conserve en outre les trois arcades qui conduisent du faubourg à l'arc. Enfin cet arc n'était pas autrefois au milieu, mais bien en tête du pont; il était placé sur le rivage et servait de porte à la ville. C'est bien plus tard, lorsque le lit de la rivière changea, que l'on établit la disposition actuelle. On ne doit donc regretter, dans la démolition du pont de Saintes, que la destruction de l'effet pittoresque; du moins on y gagnera la consolidation de l'arche antique et de l'arc qui la surmonte, les seules parties qui soient anciennes et vraiment intéressantes.

M. V. Hugo annonce que l'Hôtel-de-Sens, sur lequel il avait appelé, l'année dernière, la sollicitude du Comité, a perdu définitivement l'une de ses anciennes portes et qu'il vient, en outre, d'être badigeonné en gris, couleur de papier à sucre, par le propriétaire. M. Hugo demande que ces faits soient consignés dans le *Bulletin archéologique*, pour que le mutilateur de ce remarquable monument soit averti qu'il ne lui est pas permis de défigurer un pareil édifice, quoique sa propriété, sans encourir un blâme public et mérité.

M. le comte de Montalembert réclame également l'insertion de ce blâme dans le *Bulletin*, et fait observer que la publicité donnée à de pareils faits a toujours été utile aux monumens historiques. Le

propriétaire de l'hôtel de Sens s'arrêtera peut-être dans le cours des dégradations qu'il commet dans cet édifice, et les possesseurs de monumens semblables pourront avoir plus de respect que celui de l'hôtel de Sens, par la crainte d'une désapprobation publique.

M. V. Hugo se plaint que les inscriptions, composées par Santeuil pour les fontaines de Paris, disparaissent de jour en jour ; les fontaines se détruisent ou se badigeonnent, et, dans l'un comme dans l'autre cas, les vers du poëte se mutilent ou périssent complètement. La fontaine de la rue Richelieu, qu'on remplace par une fontaine consacrée à Molière, montrait un distique ingénieux qui va périr. Ainsi disparaissent une série d'inscriptions intéressantes pour l'antiquaire et le littérateur. Différens ouvrages donnant bien ces inscriptions, mais par hasard, sans ordre et sans système ; d'ailleurs il faut conserver les monumens eux-mêmes. Il serait facile de ne pas laisser perdre le distique de la fontaine Richelieu ; on le placerait dans un des côtés du monument nouveau, avec une inscription où l'on rapporterait que la fontaine Molière a été élevée en remplacement de la fontaine Richelieu.

Le Comité s'associe à ces observations et regrette que la ville de Paris perde chaque jour quelques-uns de ses monumens. M. Leprévost demande qu'il soit écrit à M. Visconti, architecte de la fontaine Molière, pour assurer la conservation de l'ancienne inscription de Santeuil et pour qu'une inscription nouvelle consacre le souvenir de la fontaine qu'on a été forcé de démolir.

M. Schmit lit l'extrait suivant d'une lettre adressée par M. Dardel, architecte de la ville de Lyon, à M. Gourlier, après un voyage en Algérie (29 mai 1843) : « Les palais d'Alger sont beaucoup plus beaux et beaucoup plus nombreux que je ne le pensais. Quelques mosquées sont fort intéressantes et hardies de constructions ; mais tout s'abîme. Le génie militaire, qui fait de l'architecture civile en Algérie, gâte tout ce qu'il touche. La restauration du palais du gouverneur général, les arrangements des mosquées ou églises, les portes d'Alger, de Blidah, de Philippeville, etc., sont des œuvres tellement honteuses qu'elles sont un objet de risée ; elles rendent ridicule un corps savant et respectable sous d'autres rapports. Les ouvrages des Maures sont, à côté des nôtres, des ouvrages d'intelligence et de goût, et les nôtres des productions barbares. Je ne conçois pas que le gouvernement puisse ignorer ce qui se passe en

Algérie et qu'il ne mette pas un terme à un vandalisme aussi déshonorant. On m'a dit qu'il y avait un architecte du gouvernement chargé de toute l'Algérie; mais, excepté un hôtel bâti par M. Latour-du-Pin, on ne voit pas dans toutes les nouvelles constructions d'Afrique, civiles, militaires et religieuses, trace d'une pensée ou même d'une main d'architecte. »

M. Grillon annonce que M. le ministre de la guerre, frappé des observations consignées dans cette lettre, vient d'envoyer en Algérie huit architectes choisis parmi les élèves qui se sont distingués dans leurs études à l'École des beaux-arts. Ces jeunes artistes ont une mission artistique et archéologique à la fois. Dirigés par un architecte en chef, ils sont chargés d'abord d'élever tous les monumens publics, églises, écoles, hôpitaux, théâtres, casernes, etc., dont le gouvernement peut avoir besoin; ensuite ils doivent recueillir tous les documens qui intéressent l'histoire monumentale, dessiner et décrire tous les objets qui sont du domaine de l'archéologie.

Le Comité se félicite de la décision qu'a prise M. le maréchal Soult; les monumens nouveaux, les monumens à bâtir en profiteront au moins autant que les monumens anciens.

Sur une observation qui lui est faite par un membre, M. Grillon informe le Comité que, dans le projet soumis aux Chambres législatives et tendant à acheter l'hôtel Cluny et la collection de M. du Sommerard, il ne sera fait ni suppressions, ni additions à l'hôtel. Ce monument sera dégagé, et les abords en seront rendus plus faciles, mais il conservera sa forme actuelle. On a changé l'alignement ancien pour conserver l'hôtel Cluny dans toute son intégrité.

M. P. de Courcy écrit de Saint-Pol-de-Léon : « Classée au rang des monumens historiques, l'église de Saint-Pol doit obtenir cette année un secours de plusieurs mille francs, destinés seulement à consolider la partie de la nef exposée au nord et qui menace ruine. Il serait dans l'intérêt de l'art que les nouveaux arcs-boutans, et les nouvelles corniches et balustrades qu'on se propose d'élever, le fussent dans le même style que précédemment. L'influence du Comité serait utile pour déterminer les architectes du département et de l'arrondissement à copier sans innovation le plan primitif de l'église, dont on s'écarte trop souvent. Je réclamerais du Comité quelques plans ou modèles de rétables d'autel, dans le style du

quinzième siècle. Nous trouvons au Follgoat des modèles d'autel, mais les rétables nous manquent. Jusqu'à présent j'ai vainement essayé de faire prévaloir le style ogival dans la construction des nouveaux autels qui viennent d'être faits dans notre église; mais d'autres autels seront remplacés par la suite et même prochainement. Avec de bons modèles gothiques, j'aurais l'espoir de déterminer la majorité des membres du conseil de fabrique, dont je fais partie, à adopter cette forme, qui rendrait un peu d'homogénéité à quelques parties de l'église, assez en désaccord entre elles. »

Le Comité félicite M. de Courcy de son zèle et de ses principes archéologiques. Le secrétaire annonce que le gouvernement a chargé un architecte de Paris de visiter les travaux faits ou projetés dans l'église de Saint-Pol; cet architecte donnera les modèles de rétables et d'autels qui lui seront demandés. Il serait avantageux pour le monument que ces autels et rétables nouveaux fussent en parfait rapport avec l'ancienne construction.

M. le vicomte de Becdelièvre, correspondant historique au Puy, adresse des observations fort détaillées sur les restaurations qu'on se propose de faire dans la cathédrale du Puy, sur la conservation des objets d'art ou d'archéologie qui peuvent provenir de ces travaux, sur la nomination d'un architecte départemental, sur les attributions d'un inspecteur des travaux archéologiques, sur les fouilles à entreprendre dans le puits du château de Polignac d'abord et dans d'autres localités ensuite. M. le vicomte de Becdelièvre craint que la destruction de l'éperon, qui masque, mais contribue une partie de la façade de Notre-Dame-du-Puy, n'entraîne la ruine totale de l'édifice; des tirans en fer ne peuvent le remplacer et seraient d'ailleurs une innovation. Il désire que la main de l'architecte moderne ne se fasse pas remarquer dans l'œuvre qu'on veut exécuter; le monument doit paraître tel qu'il fut et non tel qu'il pourrait être. Le clocher Angélique peut se consolider sans être démoli et rebâti ensuite; si on le rebâtit, c'est la forme actuelle qu'il faut conserver en lui rendant sa couverture à huit pans, au lieu de le coiffer d'une calotte sphérique, ou d'un prétendu dôme oriental. « Je crois, continue M. Becdelièvre, avoir fait une découverte précieuse relativement au projet de restauration de la cathédrale du Puy. J'ai trouvé, dans les caves de l'hôpital, quatre chapiteaux historiés, ainsi qu'une base, qui me semblent du même style que

les chapiteaux du cloître de la cathédrale. Ce cloître fut tronqué par suite d'un déplorable travail qui eut lieu dans le siècle dernier, et, s'il est question de le rétablir, les chapiteaux sont tout prêts pour reparaitre où ils furent primitivement placés. La restauration de la cathédrale ne se fera pas sans de grandes démolitions ; je viens demander qu'il soit fait une réserve de tous les fragmens de sculpture antique qu'on devra y trouver, et qui seront nombreux, je n'en doute pas. Il en est qui sont apparens et enclavés dans les murs de la sacristie qui doit être changée. La plupart des sculptures du musée du Puy proviennent du même lieu ; je les en avais fait extraire en 1820, et ce sont ces fragmens qui nous donnèrent l'idée de la fondation d'un musée historique et national. Lors de la construction de l'évêché, cette réserve n'ayant point été faite, les entrepreneurs firent leur propriété de divers fragmens intéressans qu'ils nous vendirent ensuite fort cher ; d'autres ont été employés comme moellons dans diverses constructions. Je demande encore avec instance qu'il soit interdit à MM. les architectes ou tous autres personnages qui, par leurs fonctions, pourraient se croire des droits, à faire apporter chez eux les objets découverts, petits et grands. Nous avons ici trois ou quatre bandes noires de collecteurs qui ne nous laissent que glaner en quelque sorte pour nos collections publiques. Le musée, voilà un dépôt où tout se conservera au pays. »

Ces observations judicieuses, et qui rentrent complètement dans les doctrines que proclame le Comité, ont été soumises à M. le ministre de l'intérieur ; en conséquence, on peut être assuré qu'il y sera fait droit. Le Comité verrait avec intérêt que l'Ablaye de Polignac fût définitivement fouillée ; il est possible que ce puits célèbre recèle des objets précieux ou tout au moins intéressans, et il convient que la science soit édifiée à cet égard. Les autorités départementales et locales devraient venir efficacement en aide aux antiquaires du Puy. Si l'on fait des découvertes, c'est tout le pays qui en profitera, et l'on fouillera divers terrains signalés comme étant riches en antiquités.

M. le baron de Crazannes, sous-préfet de Castel-Sarrasin, membre non résidant, adresse une notice sur l'église de Grisolles (Tarn-et-Garonne). Le porche de cette église, qui est particulièrement remarquable, paraît dater du quatorzième siècle. Il se com-

pose de dix arcades en briques et d'une arcade en pierre, sur laquelle sont sculptés les signes du zodiaque, entremêlés de divers sujets. Huit colonnes de marbre des Pyrénées portent des chapiteaux où sont représentés l'Annonciation, l'Épiphanie, la Circoncision, la Fuite, le Baptême, la Résurrection de Jésus-Christ, saint Pierre, saint Paul, saint Martin coupant son manteau, saint Martin disant la messe, la Psychostasie. Ces sculptures sont dégradées, et on en suppose la restauration indispensable. La commune a fait, par l'entremise du préfet de Tarn-et-Garonne, la demande d'un secours à M. le ministre de l'intérieur pour exécuter les réparations. Un ouvrier, attaché au musée des antiques de Toulouse, serait chargé du travail que M. de Crazannes s'offre à surveiller. Une somme de deux mille francs paraît suffisante pour obtenir le résultat qu'on se propose.

Le Comité rappelle qu'il faut se contenter de consolider les monumens selon les restaurer selon le sens qu'on attache à ce mot. Il est toujours difficile et souvent inutile de refaire des sculptures qui tiennent, et auxquelles peuvent manquer seulement des parties peu importantes ou qui n'en compromettent pas la solidité. Les statues antiques restent convenablement sans tête, sans bras ou sans jambes; les figures chrétiennes peuvent également se passer de nez, de doigts et même de pieds. Il vaut mieux employer l'argent du gouvernement à prolonger l'existence des monumens d'architecture, qu'à mettre des mains ou des yeux à des statues plus ou moins endommagées. Ces principes ne sont qu'un rappel aux doctrines émises différentes fois par le Comité et notamment dans le premier volume du *Bulletin archéologique*, page 179, à propos d'une restauration projetée, en 1840, pour la cathédrale d'Amiens et qui, par malheur, est aujourd'hui en cours d'exécution.

M. Leprévost fait observer que le nom de Grisolles, qui vient d'*Ecclesiola*, est fort ancien.

M. l'abbé Canéto, supérieur du petit séminaire d'Auch, réclame de nouveau l'intérêt du gouvernement pour le clocher de l'église de Marciac (Gers), dont la chute paraît prochaine. La petite ville de Marciac ne peut subvenir seule aux dépenses que nécessite l'indispensable consolidation de ce monument. On a envoyé un devis et des dessins demandés pour établir l'urgence et la nature des travaux; il est fâcheux qu'on n'ait pas donné suite à cette affaire engagée sur des réclamations motivées.

M. Teste d'Ouet, correspondant, signale à la sollicitude du Comité la tour carrée qui se voit dans la cour d'une maison sise n° 3, rue Pavée-Saint-Sauveur, et n° 20, rue Mauconseil. Cette tour, qui peut s'élever à 28 mètres et qui date de la fin du quatorzième siècle, est l'unique débris du célèbre hôtel de Bourgogne, où Jean-sans-Peur médita le meurtre du duc d'Orléans, et d'où est sorti le Théâtre-Français. Elle est aujourd'hui conservée avec soin par le propriétaire, qui l'a partagée en divers logemens où demeurent des locataires nombreux ; elle n'est pas menacée en ce moment, mais il bon d'en signaler d'abord l'existence et ensuite la valeur historique, pour qu'on ne vienne pas à la faire disparaître un jour comme l'hôtel de la Trémouille. Le gouvernement pourrait peut-être approprier cet important édifice à quelque usage public et entrer en négociations avec le propriétaire.

M. Godard-Faultrier, directeur du musée d'Angers, correspondant, annonce que deux portes gothiques, datant du quinzisième siècle et qui sont abandonnées, pourraient être conservées si l'on obtenait du ministre de la guerre l'autorisation de les transporter au musée. Ces deux portes sont déposées au château d'Angers, où elles ne sont d'aucune utilité et d'aucun usage. Le commandant du château ne s'opposerait en aucune manière à la remise de ces portes importantes au musée d'Angers.

Renvoi à M. le ministre de la guerre.

M. Ernaux, correspondant historique, annonce que l'église de Vaucresson, près de Versailles, possède un tableau remarquable, peint sur bois et représentant la Vierge qui tient Jésus. La corde qui soutenait ce tableau s'étant rompue, les planches se sont disjointes ; et le bedeau, qui depuis longtemps cherchait du bois pour établir un fond d'armoire dans la sacristie, s'est servi de ces planches pour cet usage. « Je serais bien embarrassé, disait le bedeau à M. Ernaux, si l'on m'obligeait maintenant à tirer de là cette peinture. » Malgré l'embarras qui devait survenir, M. Ernaux fit connaître ces circonstances à Mgr l'évêque de Versailles. Le prélat écrivit à M. le curé de Vaucresson, qui répondit que le tableau, placé en fond d'armoire par son prédécesseur, serait retiré et mis dans un endroit convenable. Il est à craindre maintenant qu'une restauration maladroite n'achève d'enlever au tableau le peu de prix qui lui reste. M. Ernaux pense, et le Comité partage cette

opinion, qu'on rencontrera souvent des faits analogues à celui dont le tableau de Vaucresson a souffert, tant qu'une responsabilité réelle ne pèsera pas sur qui de droit, et que des inventaires détaillés ne lieront ni les fabriques ni les desservans.

ÉTUDE DES MONUMENS.

M. l'abbé Canéto, supérieur du petit séminaire d'Auch, correspondant, écrit : « Le cours d'archéologie chrétienne se poursuit avec la même ardeur dans l'établissement que je dirige. Mais nous avons trouvé un autre moyen de propagande plus immédiatement utile quant aux résultats heureux déjà obtenus depuis deux ans. Je veux parler des conférences scientifiques établies et présidées dans son palais par Mgr de Lacroix, notre archevêque. Cette institution est très propre à répandre, dans les rangs du clergé sorti du séminaire, le goût d'une étude qui vous était déjà si chère, à vous autres laïques, tandis qu'un bon nombre des nôtres en soupçonnaient à peine l'intérêt, il n'y a que peu d'années encore. L'appel de l'auguste prélat a trouvé de l'écho dès le premier signal, et le succès a dépassé nos espérances. Il y a un an, dans un court rapport, je vous faisais connaître le fruit des premières séances ; je crus ensuite qu'il fallait attendre et s'assurer si notre zèle aurait de quoi s'alimenter. Décidément on s'est mis à l'étude, et nos confrères du clergé paroissial auront moins à gémir désormais sur les dégradations et les réparations mal entendues confiées avant tout à la tribu qui veille au sanctuaire. M. l'abbé Nassans, recteur d'Orbessan, a parcouru, dans une série de rapports du plus grand intérêt, l'histoire de l'architecture chrétienne depuis Constantin jusqu'à nos jours. Un autre ecclésiastique est chargé, pour la session prochaine, de reprendre la formation du temple sacré, dans son ensemble et ses détails, afin que l'étude en soit aussi complète qu'il est possible de la faire avec les moyens de recherches dont nous pouvons disposer au fond de nos provinces. Nous serions heureux de recevoir, tant pour le cours du petit séminaire que pour nos conférences de l'archevêché, les diverses publications du Comité, que, du reste, on nous avait annoncées, lorsqu'en 1839 M. le comte de Montalembert nous encouragea à donner autour de

nous le premier signal de ces sortes d'études. Enfin le premier fruit visible, réel et durable de nos essais sera, j'espère, une église en style chrétien pour la communauté du petit séminaire. Nous avons bonne volonté d'exécuter aussi bien que nous saurons et que nous pourrons. Les ressources nous manquent et cependant nous voudrions commencer, sauf à laisser le reste au temps et à la Providence. Un secours nous serait bien plus qu'utile ; il nous est indispensable. »

Le Comité s'intéresse vivement à ces détails ; il prie M. le ministre d'envoyer au petit séminaire et à Mgr l'archevêque d'Auch quelques unes des publications archéologiques. Le petit séminaire d'Auch mérite tout l'intérêt du gouvernement, et il serait à désirer qu'un secours suffisant permit d'élever convenablement l'église projetée.

M. Duvivier, correspondant historique à Nevers, écrit : « A l'exemple de saint Cérant, évêque de Paris au septième siècle, qui recommandait à tous les clercs de son diocèse de recueillir les légendes, usages et traditions populaires de leur contrée, le Comité historique des arts et monumens, dans le dernier numéro du *Bulletin*, en rendant compte de plusieurs communications qu'il a reçues à ce sujet, engage ses correspondans à porter leur attention vers l'étude de ces vieux débris des civilisations éteintes, parvenus jusqu'à nous avec l'empreinte de leur origine. Je sais combien de telles recherches sont utiles à la science, et je me serais empressé de répondre à l'appel du Comité, pour ce qui regarde le Nivernais et le Morvand surtout, si je n'eusse voulu avoir auparavant la réponse à cette question : « Le Comité demande-t-il des renseignemens inédits ou déjà publiés ? » J'ai toujours cru qu'il fallait lui en adresser, sinon d'inédits, du moins de nouveaux, en ce qu'ils seraient interprétés tout autrement qu'ils ne l'avaient été jusqu'ici ; j'ai toujours agi en conséquence de cette persuasion. Peut-être n'est-ce pas la pensée du Comité. Aussi bien serait-il nécessaire que les correspondans en fussent instruits ; car, outre leurs renseignemens écrits, grand nombre de correspondans adressent au Comité un ou plusieurs exemplaires de leurs ouvrages, et s'ils devaient, pour répondre au vœu du Comité, faire des communications de la nature des travaux qu'ils ont publiés, il y aurait double emploi. Je crois que le Comité devrait faire plus que d'enregistrer

seulement dans le *Bulletin* les ouvrages qu'il reçoit. Le *Bulletin* a une grande influence sur les études archéologiques : expression du Comité, il en répand les idées sur tous les points de la France ; miroir où viennent se refléter tous les travaux de la province et de la capitale, il est encore le lien qui unit les correspondans au Comité, et les correspondans entre eux. Or, si dire à un correspondant qu'on fait telle chose à tel endroit, c'est l'engager à en faire autant dans la contrée qu'il habite ; si l'exemple stimule le travailleur, la comparaison développe l'ouvrage. Il serait donc utile, j'en suis persuadé, d'apprendre à un correspondant que tel usage, telle coutume, telle tradition existe dans tel coin de la France, pour qu'il cherchât s'il n'en existe pas de semblable chez lui. Partant, je conclus que le Comité ferait bien d'analyser dans le *Bulletin* tous les ouvrages qu'il reçoit, comme il analyse la correspondance. Je pense même qu'il serait à désirer qu'à la fin de chaque volume des *Mélanges* qu'il se propose de publier, il ajoutât une *bibliographie archéologique*, c'est-à-dire le catalogue des ouvrages offerts par les correspondans et ses membres résidens, avec un renvoi à la page du *Bulletin* où chacun des articles aurait été analysé. A propos des *Mélanges*, le *Bulletin* dit : « Il est utile de livrer un mémoire à la publicité avec le nom des correspondans qui les ont envoyés, afin de pouvoir récompenser leur zèle, et de propager le goût des recherches de ce genre. » On ne peut qu'applaudir à une telle décision ; ce sera, en effet, une récompense du passé et un encouragement pour l'avenir ; l'insertion dans les *Mélanges*, d'un ou plusieurs articles, sera pour l'auteur une faveur qui ne sera pas sans résultat. »

Le Comité accueille ces observations ; il reçoit tous les ouvrages imprimés ou manuscrits qui lui sont envoyés, et les fait classer avec soin dans ses archives pour pouvoir les consulter en temps nécessaire, et lorsqu'on sera en mesure de dresser la statistique archéologique de toute la France. Il se fait rendre compte, par analyse ou par extrait, des principaux livres qu'on lui offre, et regrette beaucoup que le temps ou la place dont on dispose ne permettent pas au secrétaire de publier l'analyse de tous les ouvrages sans exception ; mais il en est pris note, et on y a recours au besoin.

M. l'abbé Mellingre, archiprêtre, curé du Mas-d'Agenais, en-

voie l'histoire et la description de l'église qu'il dessert, et qui est l'une des plus remarquables du diocèse d'Agen. Cette notice, fort intéressante, est classée aux archives.

M. Ernaux, correspondant historique à Versailles, écrit : « Occupé depuis longtemps à réunir les matériaux nécessaires pour la rédaction d'une statistique générale du département de Seine-et-Oise, j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de joindre à une carte ordinaire de ce département une autre carte présentant seulement les points fortifiés cités dans l'histoire, pendant le moyen-âge jusqu'à Louis XIV. L'extrait du travail que je soumetts au Comité fera connaître ma pensée, soit pour l'ensemble, soit pour les détails. De Paris, comme centre, je tire des rayons à chacun des points fortifiés ; ces rayons sont rouges pour Seine-et-Oise et bleus pour les départemens circonvoisins. La couleur pourrait varier encore et indiquer l'époque de la construction et l'importance des faits historiques qui s'y rapporteraient. Je crois savoir qu'aucun travail de ce genre n'existe, même au bureau de la guerre ; du moins, on n'en a aucune connaissance. Je le continuerai, s'il présente quelque utilité. »

Le Comité pense, en effet, qu'un travail semblable peut être fort utile pour l'étude de l'archéologie militaire ; il engage M. Ernaux à le continuer. Dans la carte qui accompagne la lettre de M. Ernaux, on saisit différens systèmes de fortifications, soit autour de Paris, soit le long de la Seine et de l'Oise, qui ne sont pas sans intérêt.

M. Lucien de Rosny envoie un chant noté, que les petits garçons de Melun et de Provins chantent dans les rues, le matin de Pâques et de Quasimodo, pour vendre des petits pâtés. — M. de Rosny ajoute que, dans la cérémonie du mariage, signalée à la page 499, vol II, du *Bulletin*, la femme ne répète pas les paroles de celui qu'elle prend pour époux.

M. Bottée de Toulmon annonce que le chant des enfans de Melun et de Provins est moderne et sans intérêt.

M. Goze, correspondant historique à Amiens, envoie le blason des villes et contrées de la Picardie et d'Amiens, décrit et dessiné tout à la fois. Ce travail considérable comprend quarante-huit blasons ; c'est un armorial complet et tiré des plus sûrs documents. Il serait fort à désirer que MM. les correspondans entreprissent des

recherches analogues, chacun dans le département ou la province qu'il habite; une partie de l'histoire du moyen âge est dans le blason.

M. Emmanuel Woillez, correspondant historique à Amiens, adresse le *fac simile* de diverses inscriptions inédites et qui datent des dixième, onzième et douzième siècles, recueillies par lui, pendant un récent voyage dans le nord de la France. M. Woillez se propose d'envoyer un mémoire sur les antiquités gallo-romaines de l'arrondissement de Compiègne, et d'autres inscriptions des quinzième et seizième siècles, qu'il a trouvées en Picardie. En 1825, on découvrit, dans le chœur de la cathédrale d'Arras, une pierre tumulaire en mosaïque, où Frumandus, dixième évêque d'Arras, de 1174 à 1183, était représenté en pied et avec ses ornemens pontificaux. Sur cette pierre, on lit, dans la partie supérieure, l'inscription également en mosaïque dont M. Woillez envoie le dessin.

M. E. Cartier, correspondant historique à Amboise, envoie la note suivante sur une découverte d'objets gaulois faite à Négron (Indre-et-Loire). « Le 13 mai 1843, des ouvriers terrassiers, occupés à creuser les fossés et à faire les remblais du chemin de fer d'Orléans à Tours, sur la commune de Négron, près Amboise (Indre-et-Loire), ont trouvé, à environ soixante centimètres du sol, une douzaine de hachettes gauloises en cuivre, de différentes dimensions et de l'espèce la plus commune; plusieurs étaient brisées, et des morceaux de fonte de cuivre paraissaient destinés à en fabriquer d'autres. Il y avait aussi quelques grands anneaux ou torques en cuivre, entiers ou brisés, qui n'ont rien de particulier, sinon qu'un d'entre eux et des fragmens paraissent ornés de ciselures ou de simples hachures placées régulièrement sur le pourtour extérieur. Enfin on a trouvé, avec ces objets, un poignard en cuivre dont le manche est assez bien conservé; la lame, également en cuivre, était cassée à environ deux centimètres du haut de la poignée, où elle est attachée par quatre petits boulons de cuivre rivés des deux côtés. Il y avait, dans la masse, deux morceaux de lame aussi en cuivre, mais très-oxidés, et qui ne se rapportaient ni entre eux ni à notre poignard; savoir: le bout d'une lame assez longue, et le tronçon inférieur où l'on voit les trous des boulons qui l'attachaient à la poignée. Le manche du poignard est ciselé

grossièrement, mais avec symétrie, par des traits en cuivre, comme on peut le voir dans le dessin de grandeur naturelle joint à cette note. Ce manche est d'une bonne fabrique, et sa partie supérieure ne manque pas d'une certaine élégance pour son époque; le dessous est très-lisse et servirait, pour ainsi dire, de cachet; il est orné d'un dessin assez insignifiant qu'on a tracé au bas du poignard. Tous ces objets ont été adressés, par les soins de M. d'Entraigues, préfet d'Indre-et-Loire, à M. le président de la Société archéologique de Touraine, qui en a fait l'acquisition pour les déposer au musée formé à Tours par cette société. Le lieu où cette découverte a été faite est une varenne sablonneuse située entre la Loire et la petite rivière de la Cisse, coulant au bas des coteaux de Nazelles. Il est vraisemblable que, du temps des Gaulois, cette terre, alors sujette à des inondations très-fréquentes, n'avait pas d'habitans; la population ayant dû rester fixée sur les hauteurs voisines et ne descendre dans la plaine que dans certaines saisons de l'année, lorsque les rivières étaient rentrées dans leur lit. Peut-être ces objets étaient-ils posés dans une nacelle gauloise qui aura péri dans cet endroit; après avoir été enfouis sous les limons accumulés par les crues de la Loire, avant la construction des levées, des circonstances qui nous sont inconnues auront enlevé assez de terre pour que cela se soit trouvé placé à si peu de profondeur. La majeure partie des objets trouvés n'offrant rien de remarquable, nous n'avons pas cru devoir les faire dessiner : ils l'ont été déjà plusieurs fois. Le poignard seul est curieux et se rencontre rarement. Ses ornemens ne donneront pas, sans doute, une grande idée du talent des artistes gaulois; mais, quand on pense à l'imperfection de leurs moyens de travailler les métaux et à la difficulté qu'ils devaient éprouver pour faire la moindre ciselure, on doit être satisfait d'avoir retrouvé cette arme antique, assez bien conservée pour qu'on puisse s'en rendre parfaitement raison. Il est à croire qu'elle a appartenu à un personnage distingué parmi les Gaulois habitant les environs d'Amboise, ou repoussés dans ces parages par quelque invasion étrangère ».

DOCUMENTS SUR LES ANCIENS ARTISTES.

M. Albert Lenoir, membre du Comité, donne lecture de la pièce

suivante qui est inédite et qui lui appartient; cette pièce curieuse concerne l'achèvement du Louvre par Louis XIV et la réunion de ce palais aux Tuileries. Le Comité demande l'insertion textuelle de ce document dans le *Bulletin archéologique*; des pièces analogues doivent être recueillies avec le plus grand soin, et le Comité leur donnera toujours la publicité dont il peut disposer.

31 OCTOBRE 1880. — N° 48.

Ordre du Roy pour faire acheuer son chateau du Louvre et estre joint avec celui des Thuilleries.

Et mandement au prevot de son hotel, au lieutenant-civil de Paris et a tous aud juges de tenir la main a l'exécution de la presente ordonnance.

N°. Le prevot de l'hotel comme juge des chateaux du roy avoit droit seul de veiller a la conservation des materiaux et a ce que tous les ouvriers de Paris fussent obligés de travailler pour le batiment du roy.

Le lieutenant-civil et Lesard juges ne pouvoient veiller que sur leurs justiciables.

Extrait des registres du greffe de la preuosté de l'hostel de Sa Majesté et grande preuosté de France.

Le Roy ayant resolu par l'aduis de monsieur le cardinal Mazarin, son premier ministre, de faire acheuer incessamment tant le bastiment de son chasteau du Louvre que celui du palais des Thuilleries pour estre joint ensemble suiuant l'ancien et magnifique dessein qui en a esté fait par les Roys ses predecesseurs et pour cet effet donné ses ordres au surintendant ordonnateur general de ses bastimens et à l'intendant en exercice de faire abbatre des apresent tant l'hostel de Bourbon que les autres hostels, maisons et bastimens qui se trouueront dans l'enceinte du dit bastiment suiuant le dessein, a commencer par ceux dont les places doivent servir pour en faire la fondation et de faire faire le plus grand preparatif qui sera possible tant de pierre dure qualités des carrieres de S^t. Cloud, Mendon, Vaugirard, Arceuil, Gentilly, fauxbourg S^t. Germain et pierre tendre de S^t. Leu, Trossy, Tineray et autres lieux et carrieres generalmente quelconques sans nuls excepter chaux, sable,

bois en charpenterie et menuiserie de toutes qualités et autres choses et matieres necessaires pour la construction des dits ouvrages, les quels materiaux seront pris et enlevés dans tous les dits lieux ou jls se trouveront en les payant raisonnablement, et d'autant que pour la prompte perfection des dits bastimens, l'intention de sa dite Majesté est d'establir et dresser quatre grands ateliers royaux pour commencer a trauailler, commençant au premier jour du mois de mars de l'année prochaine mil six cent soixante un ou plustot sy le temps le pouvoit permettre et qu'il seroit jpossible de fournir suffisamment d'ouvriers ny de materiaux les dits ateliers s'il estoit permis aux particuliers d'entreprendre aucuns nouveaux bastimens oultre que cela retardoit entierement le seruice et le plaisir de sa Majesté et qu'elle desire que tous les ouvriers en quelque vocation (1) qu'ils soient qui se trouueront à Paris et aux environs mesmes ceux qui viendront des prouinces soient seulement employez et reçus es dits ateliers du Louure et en ceux de Vincennes, Val de grace et autres bastimens et maisons de Sa Majesté, et payés ponctuellement de leurs journées au prix courant et au taux qui sera estimé juste et raisonnable selon le cours du temps et pour ses (sic) considérations, Sa dite Majesté deffend tres expressement a tous particuliers en quelque qualité et considération qu'ils soient sans nuls excepter d'entreprendre aucuns nouveaux bastimens ny faire aucuns reparatifs de mattereaux tant dans sa bonne ville et faubourgs de Paris que dix lieues a la ronde sans permission expresse de Sa Majesté signée de l'un de ses secretaires d'estat et scellée de son grand sceau avec attache du dit sieur surjntendant des bastimens, a peine de Dix mille liures d'amande (sic) payable sans deport a l'hospital general; et aux ouvriers de prison pour la première fois et des galleres pour la seconde MANDE Sa dite MAJESTÉ au dit surjntendant et ordonnateur d'jceux en exercice de tenir expressement la main a l'execution des presentes, Enjoignons au Sr Marquis de Sourches preuost de son hostel et grand preuost de France et Lieutenant civil de Paris et tous autres ses officiers et juges

(1) Il y avait *vaccation*; à une époque, récente peut-être, on a gratté le jambage du premier *a* pour faire *vaccation*. (Note du secrétaire du Comité.)

qu'il appartiendra d'y tenir la main et y donner l'assistance nécessaire comme en chose qui regarde son service et son plaisir particulier, et afin que nul n'en pretende cause d'ignorance, elle veut et ordonne que la presente ordonnance soit publiée a son de trompe et cry publique (*sic*) et affichée dans tous les lieux de la ville et es faulx-bourgs accoustumés. Fait à Paris ce dernier jour Doctobre (*sic*) mil six cent soixante signé Louis et plus bas de Guenegaud.

Collationné au huitieme Registre des enregistrements du greffe de la preuôté de l'hotel de Sa Majesté et grande preuoté de France folio 168 v^o et r^o et v^o 169, par nous greffier soussigné.

DUVOIGNE.

Cette pièce, comme le secrétaire le fait remarquer, révèle aussi bien qu'un acte politique le génie despotique du roi Louis XIV et de toute son administration. Ce n'est pas seulement le service mais encore l'agrément et le plaisir particulier du roi qu'on invoque pour empêcher qu'il ne soit de bâtir à dix lieues à la ronde, sous peine d'une amende de dix mille francs pour la première fois et des galères pour la seconde. L'autocrate actuel de Russie et le sultan ne sont assurément ni plus despotes ni plus sauvages.

M. Lucien de Rosny, correspondant à Melun, communique de nouveaux renseignemens sur Falaise, menuisier de Paris en 1522, auquel sont dues des stalles sculptées qui ornent la collégiale de Champeaux. On lit, dans des notes provenant de M. Rolland de Rosny, directeur des fermes du roi en 1771, et qui possédait une propriété près de Champeaux : « J'ai trouvé dans les papiers confiés à la garde de Louis Garnier, chanoine de Champeaux, que cette singulière menuiserie fut faite par Falaise, sculpteur de Paris, et placée dans le chœur de Champeaux en 1522. » Cette note est inscrite dans un inventaire de 1648.

M. Vallet de Viriville donne les renseignemens suivans sur Jacques Milon, menuisier de Troyes au quatorzième siècle, nommé à côté de Jean Cousin dans un texte recueilli par M. Quartin et publié dans le *Bulletin archéologique*, vol. II, p. 475 : « Jacques Milon fut un des habiles ouvriers qui décorèrent au seizième siècle les églises de Troyes, et qui rendirent particulièrement remarquable le développement que les arts prirent dans cette ville et à cette

époque. Si j'en crois mes souvenirs, les documens archéologiques que renferment les archives du département de l'Aube nous présentent plus d'une fois son nom. Il figure notamment dans un marché passé avec le chapitre de Saint-Etienne, le 15 janvier 1550, pour présider à la confection et à l'installation de l'orgue, monument imposant, dont la description nous est restée et dont la tradition conservait à Troyes un grand souvenir. Je crois du reste avoir signalé le premier, et peut-être le seul, dans mes *Archives de l'Aube*, p. 127 et 314, les titres de Jacques Milon à l'attention des archéologues. Jean Cousin, comme on voit, ne se trouvait pas en si mauvaise compagnie. La nouvelle communication de M. Quantin constate, à l'aide d'un fait nouveau, une observation qui avait fixé notre commune attention, lorsque lui et moi nous exerçons en même temps les fonctions d'archiviste dans les départemens de l'Yonne et de l'Aube : je veux parler du contact et de l'assimilation réciproque qui avaient eu lieu, au quatorzième siècle surtout, entre les deux écoles rivales et brillantes de Sens et de Troyes, qui s'envoyaient et se prêtaient à l'envi leurs élèves et leurs maîtres. L'un des grands services que le Comité peut et veut rendre à l'archéologie, c'est de centraliser et de coordonner, en les comparant, les résultats des travaux analytiques qui parviennent à sa connaissance. Le *Bulletin archéologique* entre honorablement dans cette voie, et la table des matières que l'on vient de publier est à elle seule une preuve très-instructive de l'utilité de cette méthode ».

Le secrétaire fait remarquer qu'en ce moment, à Troyes, il existe un Milon menuisier, dont les trois fils sont menuisiers également ou marchands de meubles.

Le Comité, dans une précédente séance, avait regretté que MM. les correspondans de l'Auvergne n'eussent encore trouvé aucun renseignement sur les artistes de ce pays où les monumens importants sont nombreux ; M. Auguste Aymard, correspondant historique au Puy, a entendu l'appel que faisait le Comité, et vient d'envoyer quatre inscriptions gravées sur les monumens mêmes et relatives à des artistes. La plus ancienne de ces inscriptions et, sans contredit, la plus remarquable, a été découverte récemment, par M. Aymard lui-même, dans un jardin situé à peu de distance de la cathédrale du Puy et qui fait partie maintenant des collections du musée. La pierre sur laquelle elle est gravée a 1,30

de longueur ; 0,45 d'épaisseur ; 0,32 de hauteur. Cette pierre est décorée sur quatre côtés de diverses moulures et ornemens ; ce devait être une portion d'architrave ou le linteau d'une porte. Les ornemens, les lettres sont du style latin ; ce monument peut donc avoir fait partie de la basilique antérieure à la cathédrale actuelle. On lit sur cette pierre intéressante, dont M. Aymard envoie le dessin :

PISO SENATVR ARTIFEX FECIT.

Ce Pison était-il l'architecte qui dirigea la construction de la primitive église de Notre-Dame du Puy ? — La porte de la chapelle Saint-Gilles, à la cathédrale du Puy, offre l'inscription suivante sur le montant qui sépare les deux vantaux :

GAUXFREDUS ME FECIT : PETRUS ED.

La porte Saint-Martin, qui fait pendant à la porte Saint-Gilles, est décorée de même ; malheureusement des échoppes empêchent de voir les sculptures et l'inscription analogue, si elle existe. Sur l'une des faces du contrefort ou éperon qui soutient la façade de la cathédrale, et qui date de la fin du quatorzième siècle, on lit, sculpté en relief :

GACHARDUS (?) — GUISCARD.

Sur l'un des chapiteaux de l'église Saint-Julien de Brioude, on voit un diable tenant un livre ouvert, sur lequel est gravée l'inscription suivante :

MILE AR. TIFEX
SCRI. R. P. IV. PR¹. SV. A

Ces mots énigmatiques font-ils allusion aux mille artifices du démon, ou bien donnent-ils le nom d'un architecte appelé *Mile*, qui aurait présidé à la construction de Saint-Julien de Brioude ? Dans cette dernière hypothèse, pourquoi cette inscription serait-elle gravée sur un livre que tient le diable ? — « Je continuerai, ajoute M. Aymard, à rechercher, soit dans les inscriptions monumentales, soit dans nos archives historiques, dont la garde vient de m'être confiée par l'administration, tous les renseignemens re-

latifs aux architectes et artistes anciens, et je m'empresserai d'adresser au Comité le résultat de mes découvertes. »

Le Comité remercie M. Aymard de cette communication importante, et qui ouvre enfin l'histoire des artistes de l'Auvergne.

M. le comte de Mellet, correspondant historique à Châltrait (Marne), écrit : « Je mets sous les yeux du Comité historique des arts et monumens le dessin d'une sonnette, que je dois à l'obligeance de M. le docteur Verron, de Vertus. Cette sonnette fait partie du mobilier de la chapelle du château de Brugny, près Epernay, appartenant à M. le marquis de Clermont-Tonnerre. Elle est en bronze, et rend un son très clair. Elle est dessinée dans les proportions réelles; le manche en est triangulaire prismatique. Un singe accroupi et un aigle aux ailes déployées, sur les têtes desquels retombe un bout de guirlande partant de l'ornementation supérieure, sont les deux motifs figurés sur la bordure de la légende, aux points où se raccordent les deux faces que représente le dessin ci-joint. Je rétablis ici ce qui manque à l'inscription figurée, et je la donne complète :

ME FECIT IOHANNES AFINE A° 1535.

« Ainsi qu'on peut le remarquer sur le dessin, tous les mots de cette inscription sont liés les uns aux autres comme s'ils n'en faisaient qu'un seul. Dans un moment où le Comité recherche avec intérêt tout ce qui tient au mobilier des églises du moyen âge, la représentation d'une sonnette à servir la messe, ayant près de 300 ans d'existence et qui est rehaussée de toute la richesse d'ornementation de la Renaissance, ne peut manquer d'être accueillie par lui avec satisfaction. »

Cette sonnette est celle qu'on a dit par erreur, dans le vol. II du *Bulletin*, p. 467, appartenir à l'église de Villevénard, près de Congy. M. le comte de Mellet annonce en outre que les deux cloches de l'église de Vertus (Marne) sont de 1596, et qu'on y voit l'inscription suivante :

IRHAN IACQUES NOUS A FAICTES L'AN 1696 . IRHAN MOVRY.

M. le baron de Girardot, conseiller de la préfecture du Cher, correspondant historique à Bourges, envoie une nouvelle liste de **DEUX-SEPT** artistes anciens, des treizième, quinzisième et seizième

siècles, dont il a retrouvé le nom, à Bourges, dans les archives du département et du chapitre de la cathédrale. Ces artistes sont des maçons, des imagiers, des peintres, des enlumineurs, des peintres sur verre; on y trouve le nom d'un orfèvre et d'un écrivain sur parchemin. « Je suis heureux, ajoute M. de Girardot, de répondre à l'appel du Comité, et de rendre au jour des noms d'artistes français. Tous ces noms, que j'ai rencontrés dans des registres qui embrassent trois siècles, sont parfaitement français; plusieurs, la plupart même, se retrouvent encore aujourd'hui dans la province du Berry, où ils sont très communs. » M. de Girardot fait surtout observer que Chappes est une localité située à la porte de Bourges, et que PIERRE DE CHAPPES, célèbre orfèvre berruyer de la fin du quinzième siècle, était de ce pays.

M. Quantin, archiviste à Auxerre, correspondant, continue ses fructueuses recherches dans les archives du département de l'Yonne; il adresse un extrait des comptes du scelleur de l'archevêché de Sens, rendus en 1348, 1370 et 1406. Dans ces comptes, qui sont écrits en latin, on trouve une foule d'expressions techniques, utiles pour la terminologie monumentale. On y lit, entre autres : « Magistro JOHANNI DE AMBIANENSI, carpentario, pro 4 chassiliis ad vitrum in camera Domini, 20 solidos. — Item, eidem pro porchio et altari in dicta camera, 20 sol. — Item, pro uno escranno, 5 sol. — Item, Johanni Ambianensi pro dicta scriptoria et quodam tabernaculo et studio faciendis ad reponendum libros, 55 solid. — Magistro P. VERRERIO pro pensione sua termini Paschæ, 25 solid. — Magistro qui fecit dictas cathedras (1) vocato JACOBO DE CATHEDRIS, 6 liv. » — Il serait utile de faire, dans toute la France, un pareil relevé des termes usités au moyen âge pour désigner les différens membres de l'architecture ou de la sculpture, et les différens meubles en usage alors. On trouve d'ailleurs divers noms d'artistes dans les registres qui renferment ce genre de documens, et M. Quantin en signale dix-huit nouveaux; celui de maître Jacques des Stalles, ainsi nommé à cause de sa profession particulière, n'est pas l'un des moins curieux, surtout pour

(1) Ce sont les stalles de la chapelle Saint-Laurent, fondée dans le palais archiépiscopal de Sens, en 1196; les stalles dataient de 1370. Cette chapelle comptait sept chapelains ou chanoines.

(Note de M. Quantin.)

MM. les abbés Jourdain et Duval, auteurs d'une publication sur les stalles d'Amiens. Le nom du charpentier Jean d'Amiens, qui faisait des travaux considérables à Sens, en 1348, intéresse M. Du-sevel, qui recherche les anciens artistes picards. M. Leprévost a vu ce registre au scelleur, signalé par M. Quantin; il lui a paru fort important.

M. Quantin envoie en outre : 1° des marchés de construction pour l'église abbatiale de Saint-Michel de Tonnerre, passés en 1501 et 1503; 2° un marché pour la construction des piliers dans la nef de l'église Saint-Pierre de Tonnerre, passé en 1562. On voit, dans ces marchés, que les anciens matériaux doivent être remis en œuvre; six artistes y sont nommés, un architecte, trois maîtres maçons, un verrier et un *blanchisseur*. L'architecte se nomme GERMAIN LAURENT; il est appelé prévôt de l'église Saint-Michel; M. Quantin envoie le *fac simile* de son paraphe. A ces pièces, qui sont extraites d'un registre existant aux archives anciennes de Tonnerre, M. Quantin ajoute, en communication, cinq plans originaux de l'église Saint-Pierre de la même ville. Ces dessins donnent le plan du sol, la projection et deux détails des voûtes; ils sont signés et portent en légende : « Trois pourtraicts des voltes de l'église M^r Saint-Pré (Pierre) de Tonnerre, 4 janvier 1587. — La voulte du Cristre (Christ de l'arc triomphal entre la nef et le chœur?), jusqu'à Saint-Erené et Saint-Aignan. Foullon. — Seconde voulte de la nef entre le chappitre et rovestier. J. Foullon. — Grande voulte du cœur. — Ne varietur (paraphe) la délivrance le quattriesme janvier mil V. IIIII et sept. » — Ces légendes, que M. de Saulcy a lues avec soin, s'appliquent aux diverses parties du monument figurées dans les dessins.

Une pareille communication est d'un haut intérêt. Le Comité, sur la proposition de M. Barre, demande que ces dessins originaux soient calqués avant d'être renvoyés à M. Quantin, et que le calque en soit déposé aux archives. C'est une découverte assez importante que celle de ces dessins; elle vient augmenter le nombre des documens analogues qui existent à Strasbourg, à Clermont-Ferrand, à Limoges et à Reims. Le Comité remercie M. Quantin.

M. Jules Renouvier, correspondant historique à Montpellier, écrit : « Malgré de nombreuses recherches et des renseignemens pris de divers côtés, je n'ai pu découvrir de nouveaux artistes

gothiques. Décidément le midi de la France, sur ce point comme sur tant d'autres, doit reconnaître son infériorité relativement au nord. Les archives de Montpellier, si riches en documents locaux, ne m'ont offert que les statuts des PEYRIERS et MASSONS (*Lapidar, Peyrerii*) de l'an 1365. Ces ouvriers ont leurs consuls, leur confrérie (*Caritas*), leur lampe entretenue à Notre-Dame-des-Tables. Ils s'imposent des droits d'entrée et des cotisations annuelles; ils font confirmer leurs statuts absolument dans la même forme que tous les autres métiers. Ce document est sans doute d'un intérêt minime; mais, à défaut de mieux, je l'ai fait copier, et je le transmets au Comité, auprès duquel il témoignera au moins de ma bonne volonté. Ces statuts révèlent le nom de TRENTI-QUATRE tailleurs de pierre et maçons qui sont présidés par un des leurs, PIERRE SATURNINI (*Petrus Saturnini, lapicida et consul officii lapidarum*). Cette pièce n'est pas sans importance, et le Comité prie MM. les correspondans de faire des recherches analogues à celles de M. Renouvier. Si l'on possédait les statuts qui réglaient, aux différentes époques de notre ère, les associations religieuses, industrielles, savantes ou artistiques des architectes, sculpteurs, peintres, musiciens d'une province, l'histoire de l'art dans cette province serait beaucoup moins difficile à écrire qu'elle ne l'est aujourd'hui; si l'on étendait ensuite à toute la France les investigations qu'on pourrait faire dans une contrée, l'histoire générale de l'art en France serait déjà, et par cela même, fort avancée. Le Comité doit donc des remerciemens à M. Renouvier qui, l'un des premiers, appelle l'attention du Comité et de ses correspondans sur toute une série importante de recherches.

Ces statuts, ajoute M. Leprévost, mériteraient, vu leur ancienneté et leur importance, d'être imprimés et annotés.

M. Heary, bibliothécaire à Perpignan, correspondant historique, envoie les statuts de l'ancienne corporation des peintres, sculpteurs, brodeurs et doreurs de la ville de Perpignan au seizième siècle. Une ordonnance est rendue en 1560, par les consuls de Perpignan, pour régler la forme des examens que devront subir, après leur apprentissage, pour leur nomination au titre de maître et leur agrégation à la confrérie spéciale, ceux qui voudront exercer la profession d'orfèvre, de peintre et de brodeur. Ces examens devaient être faits par les syndics, prud'hommes et conseillers de la

confrérie. Les orfèvres figurent dans cette première ordonnance des consuls avec les peintres, parce qu'alors ils exécutaient des œuvres recommandables sous le rapport de l'art. Plusieurs églises du Roussillon possèdent encore des pièces d'orfèvrerie remarquables par les figures et ornemens qui s'y trouvent, soit saillans en relief, soit creusés en intaille, soit détachés en bosse. M. Henry envoie, comme spécimen de cette remarquable orfèvrerie, le dessin d'un ostensor du quinzième siècle en or et en vermeil, appartenant autrefois à l'église Saint-Jean de Perpignan et détruit au commencement de la révolution. Cet ostensor avait 2 mètres de hauteur; il était couvert de figures et avait été exécuté en six ans, de 1407 à 1412, par un orfèvre de Perpignan, nommé ALA-BAIGUES. M. Henry a retrouvé vingt-deux noms d'artistes dans les différens textes dont il envoie la copie ou l'analyse. Il adresse la copie et la traduction d'un devis fort intéressant, pour la construction d'un rétable destiné à l'église de Bages, arrondissement de Perpignan. Ce devis fut établi par contrat passé le 10 avril 1414. Le sculpteur chargé de ce travail était également peintre et s'appelait maître ARNAUD.

Par cette communication de M. Henry, le Comité possède en ce moment des renseignemens curieux sur le Roussillon, province fort importante, parce qu'elle confine à l'Espagne, où l'influence de l'art français a pu se faire sentir. Il faudrait rechercher maintenant si l'on ne trouverait pas des documens antérieurs aux seizième et quinzième siècles.

Tandis que le Roussillon révèle, par les soins de M. Henry, des noms d'anciens artistes, et qu'il fournit des données sur des œuvres importantes, le Languedoc ne reste pas non plus complètement inaccessible aux investigations de M. Belhomme, archiviste de Toulouse et correspondant historique. M. Belhomme a trouvé des documens d'un certain intérêt dans un registre intitulé : *Estat de toutes les recettes et despenses faictes pour la réparation de l'esglise maistropolitaine Sainct-Estienne (de Toulouse) ayant esté bruslée le dixiesme décembre mil six cens neuf*. Aux recettes, on détaille le résultat des quêtes et donations; aux dépenses, on donne le prix des matériaux, des vitraux à personnages et à verre blanc, des grillages qui protègent les fenêtres, du nettoyage des anciennes verrières, des stalles du chœur et du buffet de l'orgue. Ces rensei-

gnemens sont d'une époque peu éloignée, il est vrai, et du dix-septième siècle ; mais ils offrent un véritable intérêt, et l'on peut espérer qu'un jour ou l'autre M. Belhomme découvrira des documens plus anciens et plus importants. Le Languedoc en général, la ville de Toulouse surtout, sont riches en monumens nombreux, importants et même gigantesques ; il y a tout lieu de croire qu'on trouvera dans les archives la date de ces édifices et le nom de ceux à qui on les doit. C'est un but fort noble de recherches que le Comité propose à M. Belhomme et aux antiquaires du Languedoc.

Suivant le désir exprimé par le Comité, M. Rédet, archiviste à Poitiers et correspondant, adresse une copie des procès-verbaux et autres actes constatant les dévastations commises par les protestans dans les églises de Saint-Hilaire, de Sainte-Radegonde et de Saint-Cyprien de Poitiers, en 1562. Il y a des détails fort curieux dans un état des réparations à faire dans l'église et aux bâtimens de l'abbaye de Saint-Cyprien, pour réparer les désastres de 1562. La copie de ces différentes pièces a été collationnée avec soin par M. Rédet, soit sur les originaux, soit, à leur défaut, sur les manuscrits de dom Fonteneau, conservés à la bibliothèque publique de Poitiers. Les pièces envoyées sont au nombre de cinq. Vingt artistes et artisans y sont nommés, à savoir : un maître des ouvrages de maçonnerie, quatre maîtres maçons, deux maîtres menuisiers, un maître couvreur, deux maîtres serruriers, trois maîtres vitriers, deux orfèvres, deux organistes, un maître de la psallette (maître de chant, chef de la maîtrise) et deux maîtres chantres. La première pièce, la plus étendue, est un procès-verbal de visite et estimation des lieux dépendant de l'abbaye de Saint-Cyprien, de Poitiers. Deux maîtres maçons, deux maîtres charpentiers, un maître des ouvrages de maçonnerie accompagné d'un maître couvreur, deux maîtres menuisiers, deux maîtres serruriers et deux maîtres vitriers sont commis pour constater les dégâts divers et apprécier la somme qu'il faudrait pour remettre toutes choses dans l'ancien état. On a, dans ce procès-verbal, le nom et l'emplacement de tous les bâtimens qui composaient une abbaye complète. On désigne avec de certains détails tous les objets qui meublaient ou décoraient ces bâtimens, aussi bien le réfectoire que l'église, le dortoir que les caves. L'archéologie chrétienne peut puiser des renseignemens nombreux dans un document semblable.

Les extraits suivans en donneront une idée : « Avons visité le grand autel qui estoit garny d'une contretable de pierre enlevée sur quatre piliers de marbre ; sur laquelle estoit la chasse S^t Cyprien, le tout ruyné, desmoly et cassé à loppins, et pour remettre en estat deu comme il estoit au précédant faudroyt la somme de quatre vingt livres tournois. — Par le derrière dudict grand autel y avoit un aultre autel appelé l'autel S^t Révérend, lequel a esté cassé, desmoly, aussi sont desmoly lesdites chasses S^t Révérend et aultres coffres de pierre de taille, esqueulx estoient lesdictes chasses, et aussi la pierre de la pyssine qui estoit entre les deux autels rompue et cassée. — Et en la chapelle de Nostre-Dame y avoit troys sépultures d'évesques, sur chacune des dictes sépultures y avoit ung gisant, aussi y avoit ung grand tableau de pierre faict à petits personnages qui estoit au bas et davant l'autre, le tout cassé, rompu et à lopins. Et pour remectre le tout en estat deu, faudroit la somme de cent livres tournois. — Plus nous sommes transporté en une voulste estant soubs le dorthouer et au cousté de l'église, nommé l'encenssouer, ouquel on mettoit les chappes et thresors de la dicté abbaye, ou avons trouvé une armoyre qui estoit faicte de pierre de taille, qui a esté rompue et brisée par les sédiuieux. » — Plus bas les menuisiers visitent le même endroit et disent : « Plus la porte de l'encenssouer autrement appelé le revestiaire onquel on mettoit les chappes et joyaux de ladicté abbaye et le coffre faict à troys pends onquel on mettoit les dictes chappes, avec un banc doucier estant ondient revestiaire qui estoit faict à panneaulx plains fermant une fenestre et arceau onquel on retiroit les dicts joyaux, le tout ruyné, bruslé et desmoly. » — Le chapitre était sous le dortoir, auquel étaient jointes deux chambres communes garnies de cheminées. Il y avait deux réfectoires, l'un petit et l'autre grand. Le cellier portait le nom de grand cuvier. Les bâtimens, nommés la Pitanterie, l'Aumônerie, l'Infirmierie, le Logis de la sépulture, la Dépense, la Secretainerie, la Porterie, sont également passés en revue. — « Plus avons trouvé la grand croix appelée la croix auzannere qui estoit on cymetiere au dedans de la dicté abbaye, avoit esté abatue et ruynée et mise par terre, qui estoit faicte a degrez de pierre de taille en forme de coulomme de hauteur de quinze pieds et le polpitre aussi de pierre de taille, aussi le tout ruyné par

les séditeux. Et pour la remettre en l'estat précédent a dicté ruyne faudroit quarante livres tournoys. » — Dans bien des cimetières de France, on trouve ainsi une grande croix à laquelle est fixé un pupitre de pierre. A certains jours de l'année, on fait des prières publiques autour de cette croix et on chante l'Évangile sur ce pupitre. La croix porte le nom d'Auzannere, sans doute à cause de l'*Ozannah* qui devait s'y chanter le jour des Rameaux, pendant la procession qui se fait hors de l'église. Le Comité recommande à MM. les correspondans de lui signaler les faits qui seraient à leur connaissance sur ce point liturgique. — Les menuisiers chargés de visiter l'abbaye de Saint-Cyprien, en ce qui concerne leur état, disent : « Plus avons trouvé le cœur de la dicte église qui contenoit cinquante chezes et qui estoient à revers et à drapperye avec la cloyson d'entre le grand autel et le dict cœur qui estoit aussi faict à drapperye et les barreaux faicts à tour fermant d'une grande porte double avec la porte faisant l'entrée du cœur de devers la nef qui estoit aussi double, le grand polpitre qui estoit meilleur du dict cœur aussi faict à drapperye et quatre autres polpitres qui estoient aux haultes chezes, le tout bruslé et ruyné, et pour reffaire les dictes choses en estat deu faudroit la somme de mille livres. » — Les vitriers disent à leur tour : « Et premièrement avons visité ung vitral à deux jours estant dessus la petite porte de la dicte église, onquel n'y a aulcune vitre par le moyen des saccagemens faicts ondit monastère et bruslemens et ravissemens. Et pour le garnir de vitres comme il estoit auparavant les dictes desmolitions, faudroyt la somme de quarante livres. » — Pour réparer tous ces dégâts divers, la somme nécessaire s'élève à 20,394 livres tournois, suivant le devis des commissaires, qui aura dû s'élever bien plus haut lorsque les réparations se seront exécutées en effet. A la fin d'une plainte que les chaneines de Saint-Hilaire, de Poitiers, adressèrent au sujet du pillage de leur église, en 1567, il est dit : « Tous les dicts saccagemens, pilleries, romptures, brisemens et desmolitions sont de tel et si grand dommage qu'il seroit impossible de les remettre en l'estat que les dictes choses estoient auparavant pour trois cens mil escus. »

Le procès-verbal du pillage commis en l'église Sainte-Radegonde, en 1562, est également envoyé par M. Rédet; il contient,

comme le précédent, des faits curieux. « A l'entrée du dedans de lad. église, au cousté dextre près des degrez de la grande porte, ont cassé les Gascons le devant d'un bénistier de marbre blanc, emporté la couverture d'icelluy avec l'esperouer de fer, au dessus duquel y a un Dieu le Père tout gasté et effacé de grand coustz d'albarde, et du costé senextre ont faict pareil exedz à une image de Nostre Dame. — Item ont gasté et effacé en plusieurs lieux la peinture de la vie de sainte Radegonde, estant en lad. nef avec aultre peinture d'un Crucifix et d'une Nostre Dame de pitié. — Au dedans du cueur de lad. église ont faict bruler ou mis à pièces les six poulpitres ou ont accoustumé chanter et psalmodier M^{rs} et les chappelains de lad. église avec le grand poulpitre estant au milieu dud. cueur où il y a deux fenestres rompues et cassées au dedans desquelles on a accoustumé mettre les papiers et marreaux de messieurs et des chappelains de lad. église. — Item ont cassé un aultre grand poulpitre fort long ayant une grande fenestre fermant à clef où on mettoit les livres servant au cueur. — Item deux poulpitres portatifz qui servoient à chanter en musique, lire les leçons de mattines aux hebdomadiers pour lire les collectes des saintz et saintes et aux diacres et soubz diacres pour lire l'Evangile et l'espître à la grand messe. — Item ont emporté trois tombes de cuivre dud. cueur ou estoient les sépultures de trois prieurs de lad. église avec les selles où se agenouillent messieurs de lad. église. — Item ont emporté, rompu et cassé les selles de messieurs le chanfre et soubz chanfre avec les aisses où se mettent les enfans de lad. église. — Sont descendus les dictz Gascons avec d'autres n'ayant Dieu devant les yeux en la chapelle du sépulchre de madame sainte Radegonde en laquelle ilz ont à grandz coups de marteaux rompu et brisé par grande puissance le couvercle dudict sépulchre estant de marbre noir attachez de trois grandes bandes rouges iucogneus, au dedans duquel sépulchre ont trouvé un tombeau de plomb où gissoit le corps de ladicte sainte avec son suaire incarnal, son anneau de religion, une couronne d'argent doré. Les ossementz de la dicte sainte bien proprement arrangez rendent une si grand audeur que merveille, lesquelles parties furent brulez en la nef de lad. église avec force livres en parchemin, tîtres, prothocolles et contractz concernantz le revenu de lad. église; l'aultre partie des ossementz de lad. sainte les gens de

biën et bons chrestiens ont sauvez et depuis baillé à mesd. seigneurs de lad. eglise pour en faire un reliquaire en l'advenir qui aujourd'hui rendent une grande audeur. — Item ont emporté trois bassins de fer avec leurs cheines attachés à une grande barre de fer ou souloit mettre trois cierges qui bruloient nuict et jour. — Item ont les huguenaux de Tours depuis les Gascons arraché les grilles qui renfermoient ledit sépulchre, de sorte qu'il ne se trouve pièce qu'on puisse mettre en œuvre. — Item ont les huguenaux de Tours cassé un pillier de bois peint et ensemencé de fleurs de lis dorez... — Item ont lesd. Gascons rompu les coustez des degrez en montant au grand autel emporté six chandeliers de plomb où souloit mettre les cierges tant ordinaires que à festes à chanter, arraché et mis à pièces les fenestres au devant dud. autel, emporté les serruzes qui fermoient lesd. fenestres, ont vendu la chaire où s'assoit le prêtre qui disoit la grand messe. — Item... ont cassé les deux coingz du grand autel où estoient peints des miracles de S^{te} Radegonde, emporté la tour de fer qui servoit à tirer la corde de la courtine du temps de caresme en achevant de casser et mettre en pièces le total du devant dud. autel d'or et d'azur. — Item lesd. Gascons ont emporté la cloche qu'on sonnoit à l'élévation du corps de Jésus-Christ, et au dessus du grand autel ont cassé une apparition de S^{te} Radegonde avec son tabernacle estant sur l'autel de prime avec plusieurs coffres estant audict lieu, qu'ilz ont aussy rompu et cassé, emporté les serruzes et ce qui estoit dedans. — Ont rompu lesd. Gascons les grilles de fer qu'y renfermoient la chappelle du Crucifix, cassé l'image de S. Jean Baptiste en pierre, un grand Crucifix avec sa croiz tout de bois peint, le devant de l'autel de pierre où estoit en peinture une partie de la Passion de Nostre Seigneur. — Lesd. Gascons ont emporté tout le linge, comme serviettes, aulbes, aulmittons, touailles, courtines, parementz d'autel et autres linges servant en caresme pour cacher les images avec plusieurs ornementz de soye fustayne demye ostade qui servoient à tous les jours. — Item lesd. Gascons sont montez aux galleries de lad. eglise où ils ont cassé les orgues, emporté les tuaux d'icelles qui n'est demeuré que le fust qui est en pierre, ont arraché une cloche servant d'une oreloge estant derrière lesd. orgues, ont mis en pièces les souffletz. — Item ont fait pareil excédz aux petites orgues qui sont sur le cueur de lad. eglise. — Item

lesd. huguenaux un peu de temps après sont montez ausd. galeries ou ilz ont cassé les vitres de la haulteur d'une demye lance avec les deun vitres estant aux deux coingz de la voulte du grand autel. »

L'official de Poitiers fut prié par le chapitre de Sainte-Radegonde de lancer un monitoire contre les recelleurs et détenteurs des objets dérobés. Dans ce monitoire, on signale : « Ung parement d'autel de taffetas violet garny d'un crucifix et des remembrances de Nostre Dame, saint Jehan, saint Jacques et sainte Radegonde avec les armoyries des menagiers. — Ung tappys de Turquye qu'on avoit acoustumé mettre es festes à chanter en la chasse près led. grand autel où se assoyoit celui qui célébroit esd. festes la grand messe. — Les livres processaionnaires tant en papier que en parchemyn, messels et autres ». — Des révélations furent faites par plusieurs témoins, en conséquence de ce monitoire. La pièce qui contient ces révélations, et que M. Rédet envoie, signale d'autres faits curieux. Sur huit révélateurs, il y a deux hommes seulement et six femmes ; les femmes avaient plus souffert que les hommes dans leur dévotion. Des deux hommes, l'un est vitrier, s'appelle ABRAHAM PATRIE, et fait connaitre qu'un nommé Jacques Maudin, maçon, rompit les vitres, les crucifix, sièges du chœur, coffres et bancs de Sainte-Radegonde. Ce qui semble étrange, c'est que l'organiste de l'église, PHILIPPE, brisa lui-même son orgue : « Blaysettes des Prés, servante de vénérable messire Jehan Poictevin, chantre et chanoine de la dicte église, reveille et dict à la dicte monition que deux mois sont ou environ qu'elle a veu estant en la dicte église comme maistre Philippes, organiste de la dicte église, estoit aux grosses orgues, et rompoit le feust et bois d'icelles et gastoit le bois en la nef, et que une nommée Catherine, sa chambrière, l'emportoit cheux le dict organiste, aussi que le frère du dit organiste, qui est ung jeune garçon en emportoit aussi cheulx sa mère, et a oy dire à une nommée Jehanne, chambrière, pour lors à monsieur de Chyves, que la mère du dict organiste luy avoit dit qu'il y avoit du plomb et de l'estain cheulx elle, qui estoit de la dicte église Sainte-Radegonde, et qu'ils le vouloient changer pour de la vesselle. » — Une Jehanne Garnière dépose semblablement contre l'organiste. Elle a vu, étant dans l'église, « que l'organiste de la dicte église rompoit le feust et bois des grosses orgues.

et le getoit en la nef, et Catherine sa chambrière et son frère qui l'emportoient. Plus dict qu'elle a veu emporter à la mère du dict organiste et à son petit fils, frère du dict organiste, des thuaux de grosses orgres de la dicte église. . . Dit celle qui revele qu'elle a baillé à Marsault, fils de Jehan Brin, deux aulbes, une estolle, ung senon et une chappe qui estoit rompue qu'elle avoit qui estoit de la dicte église afin que le dit Marsault le baillast à messieurs de la dicte église, ce qu'il n'auroit pas fait, et que depuis la femme du dit Brin en a fait des habillemens à ses filles ». — Andrée Corn, filleresse de rouet, révèle que « Vincent Rousseau, fils de Grands-Bras, et les serviteurs du dit Grands-Bras, rompoient avecques espées et autres bastons invasibles les dits sièges, bancs, coffres et paremens et devant d'autels, le crucifix et ymages de la dicte église, disant en rompant l'ymage et remembrement de monsieur saint Blays : *MURTEU TOY A CESTE MAUVA*; et disoient à de leurs complices estans avecques, *rompés et brisés ses ydolles, bancs, sièges et coffres de la dicte église.* » — Ces différentes dépositions sont signées par plusieurs personnes, entre autres par PHILIPPE CLEMENS, organiste de Sainte-Radegonde, et probablement le successeur de maître Philippe qui se chauffait avec le bois de ses propres orgues, tandis que sa mère voulait en vendre les tuyaux pour acheter la vaisselle de son ménage.

Une dernière pièce envoyée par M. Rédet est un inventaire des effets que les chanoines de Saint-Hilaire de Poitiers prirent dans les archives et la sacristie de leur église, pour les sauver du pillage des huguenots, en 1562. Beaucoup d'objets précieux sont décrits ou notés dans cet inventaire. Les chanoines de Saint-Hilaire regrettent surtout leur bibliothèque ravagée par les huguenots : « Et d'avantage la tant fameuse et renommée librairie et bibliothèque du dit lieu qui étoit munie de si grand nombre de bons et anciens livres tant grecs, hébreux que latins et où de toutes parts les gens doctes accouroient pour en tirer et apprendre quelque chose pour servir au public, n'a pu éviter la barbarie et cruauté plus que gothique des dits séditions, les queulx aussi ont fait passer par le feu la plupart des titres et enseignemens de la dite église. » — Il est dit, à la fin de l'inventaire : « Et oultre ce qui est comprins cy devant, le dit chantre (MARTIAL) DE LAUSON heut toutes les belles et riches chappes et somptueux ornemens qui fut fondu et en tira l'or qui y

estoit avec de grand desgat qui fut à l'église, comme il appert. » — Dans la déposition des témoins sur le pillage de l'église Saint-Hilaire, maistre Laurent Sigouneaux déclare que « maistre Germain, notaire royal, demeurant au dit Poitiers, avoit esté en la dite église Saint-Hilaire avec les Gascons pour mettre par escript les reliques, chasses, calices, joyaux et ornemens précieux d'icelle église, qui aida les emmener en une charrette en la maison du dit Beauce, sise près le collège de Puigareau, comme l'on disoit tout communément en ceste ville, en laquelle maison dudit Beauce l'on avoit fait fondre et fait mettre en lingots les chasses, reliques, croix, calices tant de la dite église Saint-Hilaire que d'autres églises de cette dite ville par ESTIENNE BENOIT, orfèvre, et autres orfèvres de la paroisse Notre-Dame-la-Petite. »

Le Comité apprécie hautement l'importance de ces documens ; il remercie M. Rédet de lui en avoir envoyé une copie. L'analyse qui vient d'en être donnée indiquera sans doute le parti qu'on peut tirer de ces pièces, et engagera certainement MM. les correspondans à faire des recherches analogues. Les inventaires des églises, des hôtels de ville et des établissemens publics en général, sont un fécond sujet d'études pour les antiquaires qui s'occupent du moyen âge. Non-seulement on trouve dans les inventaires des noms d'artistes et la terminologie archéologique la plus sûre, mais on y surprend encore l'esprit d'une époque et les usages d'un peuple.

M. Nouveau envoie de Montmorillon, sur la demande du Comité, le procès-verbal de la dévastation de l'église Notre-Dame de Montmorillon, en 1562. Ce procès-verbal confirme et complète les documens envoyés par M. Rédet, et sera classé aux archives ; on n'y mentionne aucun nom d'artiste.

En offrant son ouvrage sur les collections musicales des bibliothèques du département du Nord, M. de Coussemaker écrit : « Indépendamment d'autres faits ignorés ou peu connus, le Comité des arts, qui s'occupe d'un travail sur les artistes du moyen âge, trouvera dans mon livre plusieurs noms de musiciens des seizième et dix-septième siècles, qui n'ont point été signalés jusqu'ici. Je saisis encore cette occasion pour transmettre au Comité le nom d'un écrivain et de trois peintres enlumineurs du moyen âge. A la bibliothèque de Douai, dans le manuscrit 786, qui est du douzième siècle, sur la première lettre majuscule, on trouve écrit :

RINALDUS SCRIPTOR — OLIVERUS PICTOR. Ce manuscrit contient des lettres et ornemens en or et en couleur d'un style remarquable. Même bibliothèque, le manuscrit 190, quatorzième ou quinzième siècle, porte sur la première page : **HUBERTUS DEPINGEBAT.** Ces peintures et ornemens sont d'un bon style. A la bibliothèque de Valenciennes, dans un Évangélaire du douzième siècle, après le canon, on trouve une peinture qui embrasse une page entière ; en tête sont écrits ces mots : **SAVVALO MONACHUS SCI AMANDI ME FECIT.** Cette peinture, d'un dessin très-compiqué, est fort belle ; il en est de même des autres ornemens. »

Le Comité remercie M. de Coussemaker de ces renseignemens qui augmentent la liste des artistes du moyen âge dont on a déjà recueilli le nom, et dont le secrétaire dresse le catalogue en ce moment. Un fait intéressant, c'est que le manuscrit 786 de Douai soit signé à la fois par l'écrivain et par le peintre. L'utilité et la fécondité des recherches du genre de celles que fait M. de Coussemaker doivent engager MM. les correspondans à en entreprendre d'analogues dans les divers départemens qu'ils habitent.

M. Jean Duseigneur, statuaire, écrit qu'il serait utile de rechercher non-seulement le nom des artistes consignés dans les monumens et dans les ouvrages manuscrits, mais encore de recueillir tous les renseignemens imprimés déjà et perdus en quelque sorte dans des ouvrages étendus ; le Comité doit avoir à cœur de réunir dans une publication spéciale tous les documens soit inédits, soit même publiés, qui concernent les artistes du moyen âge. Pour favoriser autant qu'il est en lui la réalisation d'un pareil projet, M. Duseigneur transmet quelques renseignemens qu'il a extraits des *Annales ordinis S. Benedicti* et de l'une des *Dissertations* de l'abbé Lebeuf. « Saint Hugues fit commencer, en 1089, la célèbre abbaye de Cluny ; il n'eut pas la joie d'en voir la dédicace, qui fut retardée jusqu'en 1131. Ce fut un moine du lieu, HÉZELON, qualifié de *cæmentarius*, qui fut le principal architecte de Cluny. Hézelon se fit, de chanoine de Liège, moine de Cluny ; il était renommé pour son érudition et son éloquence (V. les *Annales Bened.*, à l'année 1109). — Geoffroy de Champaleman, évêque d'Auxerre, sous le règne de Henri I^{er}, était si zélé pour la perfection des arts, qu'il avait destiné des prébendes de sa cathédrale à des ecclésiastiques dont l'un serait peintre, l'autre vitrier et le troisième orfèvre. — On lit dans Lebeuf qu'un solitaire, habitant un ermitage de Saint

Médard, vers l'an 1097, était tourneur de profession et qu'il enseigna cet art à saint BERNARD DE TIMON. Le plus bel ouvrage du saint artiste fut une crose en bois de cyprès que les moines de la Sauve-Majour envoyèrent vers la fin du douzième siècle à Étienne, évêque de Tournai, en reconnaissance de l'office de saint Gérard qu'il avait composé. »

Le Comité s'empressera toujours d'enregistrer, du moins par extraits fort succincts, les renseignements même déjà connus sur les artistes du moyen âge et qui lui seraient adressés ; il est bon que le *Bulletin archéologique* consigne ces renseignements, que les documents inédits viendront compléter successivement et qui finiront par former un ensemble d'une certaine importance.

En remerciant M. le ministre de l'avoir nommé correspondant, M. le baron Ferdinand de Roisin, résidant à Bonn (Prusse), annonce qu'il étudie avec soin les traces que les artistes français et leurs ouvrages ont pu laisser en Allemagne. « Je recherche activement les noms d'artistes français qui pourraient se trouver sur des objets d'art, tels que reliquaires, sculptures en pierre, boiseries, ou que je pourrais découvrir dans les documents écrits. J'ai lu dernièrement, au dos d'un émail représentant sainte Madeleine de Pazzi :

Laudin au fauxbourg de Manigne à Limoges.

Sur un autre émail, figurant Jésus-Christ en buste, j'ai vu :

P. Nouailher . Limoges.

Ces deux émaux appartiennent au comte de Fürstemberg, qui fait élever l'intéressante église d'Apollinarisberg, en style ogival. »

Ces deux émailleurs de Limoges sont très-cébrés, et ont exécuté des travaux remarquables. Le Comité encourage vivement M. le baron de Roisin à poursuivre des investigations qui peuvent être utiles à l'histoire de l'art français.

M. Fabry-Rossius, docteur en philosophie et es-lettres à Liège, envoie le catalogue des artistes qui ont travaillé dans l'église Sainte-Ursule de Delft ; ces artistes sont des quinzième et seizième siècles, et au nombre de quinze. On nomme quatre architectes, un statuaire, un sculpteur en bois, un peintre, quatre orfèvres et quatre de ces forgerons artistes qui ont enrichi la Belgique de portes et grilles en fer et en cuivre, qu'on regarde avec raison comme des chefs-d'œuvre. Des détails sur les travaux de ces quinze artistes

sont relatés dans le mémoire de M. Fabry-Rossius, qui apprend en outre que l'architecte de la tour de Saint-Martin, cathédrale d'Utrecht, s'appelait maître JEAN, né en Hainaut à la fin du treizième siècle. Il commença en 1322 la tour d'Utrecht, qu'un autre architecte n'acheva qu'en 1383. M. Fabry-Rossius annonce enfin qu'il a trouvé dans les annales de l'abbaye de Rolduc, écrites au milieu du douzième siècle, et publiées pour la première fois par M. le baron de Reiffenberg (*Nouvelles archives historiques*, tome V, p. 146), qu'un prêtre nommé ALBERT et un frère appelé EMBRICON jettent, en 1107, les fondemens d'un monastère *acemate* (pour *schemate*) *longobardino*, en style lombard. « Anno dominicæ incarnationis millesimo centesimo VII... deposito interea sacratio construxerunt criptam (*sic*) in eodem loco sacerdos Albertus et frater Embrico, jacentes fundamentum monasterii *acemate longobardino*. » Ce texte est d'une certaine importance; il facilitera peut-être la justification du terme de *gothique* appliqué à l'architecture ogivale.

Le Comité remercie M. Fabry-Rossius d'avoir augmenté de dix-huit nouveaux noms la liste des nombreux artistes qu'il a déjà fait connaître. Ce nouveau mémoire est renvoyé à la commission d'impression.

Le Comité se félicite d'avoir pu, dans cette séance, augmenter de CENT VINGT-HUIT noms, nouveaux totalement ou à peu près inconnus, la liste des artistes français du moyen âge et de la renaissance. Un pareil résultat doit donner du courage pour pousser les recherches encore plus loin.

En terminant sa session de 1843, le Comité remercie MM. les correspondans de lui avoir adressé une pareille quantité de documens, curieux toujours et précieux quelquefois, analysés dans le *Bulletin archéologique*. Jamais la correspondance n'avait été ni aussi considérable ni aussi intéressante. Il prie M. le ministre de témoigner sa reconnaissance à plusieurs correspondans étrangers et nationaux qui lui sont désignés particulièrement, et de leur offrir quelques-unes des publications archéologiques exécutées sous sa direction; la science et le zèle méritent d'être récompensés, et c'est aux correspondans actifs et instruits que doivent être distribués des ouvrages comme la Monographie de la cathédrale de Chartres et la Statistique monumentale de Paris. Le Comité, dans la session qui vient de finir, a ouvert de nouveaux sujets d'exploit-

tation et d'étude à MM. les correspondans et aux savans en général qui s'occupent des antiquités nationales. Des recherches sur les anciens artistes de la France ont déjà tellement fructifié, que chacun doit avoir à cœur d'apporter son contingent sur ce point; la gloire de notre pays y est intéressée au plus haut degré. Des études sur la liturgie, le chant et les anciens usages religieux viennent d'être abordées, cette année-ci, avec un certain succès; on les poursuivra dans les sessions ultérieures, et 'on s'efforcera de les compléter par des investigations analogues sur les coutumes civiles et les usages militaires.

Le Comité rappelle qu'un article de son règlement, exécuté cette année-ci, devra être appliqué de nouveau à l'entrée de la session prochaine. En conséquence, les *Instructions* et le *Bulletin* seront supprimés aux correspondans qui n'auront fait aucune communication dans l'intervalle d'une année. Quant aux correspondans qui auront laissé passer deux années sans rien adresser, ils seront considérés comme démissionnaires et rayés de la liste qu'on place en tête du *Bulletin archéologique* de chaque session.

Sur la proposition du Comité, M. le ministre a conféré le titre de correspondant à MM. d'Anstaing, à Tournay; Fabry-Rossius, docteur ès-lettres et en philosophie, à Liège; Gaveau, maire de Magny (Côte-d'Or); Léonce de Lamothe, à Bordeaux; Boisselier, peintre, à l'école militaire de Saint-Cyr; Charles Pensé, à Orléans; de la Tremblaye, sous-préfet du Blanc (Indre); Michon, prêtre, à Angoulême; Lesson, correspondant de l'Institut, à Rochefort (Charente-Inférieure).

Le deuxième volume du *Bulletin archéologique* se termine avec la présente session; une table des matières sera dressée pour ce second volume comme pour le premier, et distribuée dans le courant de la session prochaine aux personnes et aux établissemens publics auxquels le *Bulletin* est envoyé.

GASPARIN,

Pair de France, président;

DIDRON, *secrétaire,*

FIN DE LA SESSION DE 1843.

TABIE

DES MATIÈRES DU 2^e VOLUME

DU BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE.

A

ABIME DE POLIGNAC, 710.

ADREWERTH (église du monastère d'), 578.

AGRAVE EN CUIVRE, 333.

AILLY-SUR-NOYE (église d'), 301.

AIRE (église d'), 362, 424, 634.

ALIGNEMENT. — Funestes résultats de l'alignement, 38, 39. — Fausse idée des ingénieurs en matière d'alignement et actes de vandalisme y relatifs, 363.

AMEUBLEMENT DES ÉGLISES (documents sur l'), 367, 377.

AMIENS (cathédrale d'), 170.

ANVERS (Notre-Dame d'), 230.

ANTIQUITÉS ROMAINES. — Voy. Découvertes archéologiques.

AQUEDUCS d'Arcueil, 623, — de Marmugon, 316.

ARCHÉOLOGIE. — Mouvement archéologique en France, 19, 403. — Secondé par le clergé, 20, 21, 22, 23, 116, 307, 361, 399, 586, 592, 713. — Par des sociétés savantes, 26, 27. — *A l'étranger*. — Travaux de M. Pugin en Angleterre, 377, 404, 483. — En Angleterre, 403. — En Belgique, 408, 422, 482. — Dans la Prusse-Rhénane, 408. — En Suisse, 408.

ARCS DE TRIOMPHE. — D'Orange, 682.

ARGENTREUIL (église d'), 629.

ARMOIRIES, 148. — Voy. *Blason*.

ARTISTES FRANÇAIS. — Documents sur les artistes du moyen âge, 181, 239, 347, 458, 541, 574, 718. — *Liste alphabétique des artistes cités dans ce volume*. — Aguilon de Droues, 183. — Albéron, architecte, 513. — André, architecte, 348. — André-Bardon (M. Fr. d'), peintre, 576. — Anquetil de Petitville, sculpteur, 576. — Anthoine (Maître), peintre, 463. — Arnaud, peintre et sculpteur, 728. — Bachellier, sculpteur, 107. — Ballardus, verrier, 471. — Barile (Jean), sculpteur

en bois, 247. — Bauduin (Eustache), sculpteur, 472. — Beaujeux (Pierre de) architecte, 481. — Benoît (Étienne) orfèvre, 736. — Bergier de Reims, 187. — Bernard (Eugène), architecte, 470. — Bertschin (Jérôme), architecte, 482. — Bichot (Jacques), sculpteur, 476. — Blanchard, 187. — Blasset, sculpteur, 577. — Biotin (Jehan), sculpteur, 476. — Bonaventure (Nicolas), architecte, 12. — Bonneuil (Etienne), architecte, 12. — Bontemps (Pierre), sculpteur, 240. — Borny, 187. — Boudin (Michel), sculpteur, 471. — Boudon (Nicolas), architecte, 577. — Boner (Simon), sculpteur, 462. — Bulan (Jean), architecte, 240. — Biard (Collin), architecte, 469. — Celers (Zacharie de), peintre, 240. — Celliers (Pierre), orfèvre, 462. — Chabolet, 542. — Chappes (Pierre de), orfèvre, 725. — Chapuzot (Bernard), charpentier, 469. — Chesenau (Jehan), architecte, 469. — Claude de Villiers, doreur, 462. — Clément, verrier, 471. — Columbe (Michel), sculpteur, 183. — Cornouailles (G.), 542. — Costere (Henrion), fondeur, 476. — Courtney (Martial), émailleur, 463. — Cousin (Jean), peintre, 476, 543, 722. — Croisilles (Robert de), fondeur, 576. — Daniena (Pierre), architecte, 337. — Daret (Jean), peintre, 576. — Defotin (Jean), architecte, 473. — Denysot, orfèvre-émailleur, 337. — Deo-Gratias, sculpteur, 543. — Deschamps (Jean), architecte, 342. — Dumouchet (Nicolas), peintre, 543. — Dunet, orfèvre, 344. — Durandus, architecte, 306. — Durandus, 616. — Duronceray-Hersant, peintre, 260. — Dusye (Jean), 269, 474. — Erard, ingénieur militaire, 339. — Falaize, sculpteur en bois, 473, 721. — Finsonius, peintre, 576. — Fouquet (Jean), peintre, 248. — Foutquel (Jehan), 187. — Galé (Etienne), orfèvre, 481. —

Garnier de Fécamp, sculpteur, 578. — Gérard, architecte, 471. — Gervais (Raimond), architecte, 463. — Giraudus de Cornossa, 336. — Girauldus, sculpteur, 337. — Gosse (Michel), architecte, 575. — Goujon (Jean), sculpteur, 73. — Guilbert (Jean), orfèvre, 463. — Guilbert (Léonard), orfèvre, 462. — Guilbert (Pierre), orfèvre, 463. — Guichard (Antoine), architecte, 245. — Guillaume de Beaulieu, organiste, 462. — Guillaume de Roucy, saintier, 463, 467. — Guillaume de Sens, architecte, 12. — Guiot de Dammartin, 464. — Gui le Maçon, 477. — Guyon Ledoux, peintre, 473. — Hardel (Gilles), facteur d'instruments, 542. — Hardel (Guillaume), facteur d'instruments, 542. — Hardouin, architecte, 486. — Harmandus, 183, 471. — Henri de Saxoine, architecte, 471. — Henriet, architecte, 469. — Hezelon, architecte, 737. — Hubertus, enlumineur, 737. — Hympe (Jean), peintre, 543. — Imbert, sculpteur, 542. — Imbert (Jehan), architecte, 542. — Jean, architecte, 348, 739. — Jean de Beauce, sculpteur, 471. — Jean d'Orbais, architecte, 249. — Jehan de Saint-Léon, musicien, 542. — Jean de Vitry, sculpteur, 196, 316, 481. — Jacques (les frères), sculpteurs, 207. — Jacques d'Angoulême, sculpteur, 142. — Jacques des Stalles, sculpteur, 725. — Joannes, 187. — Johannes, fondeur, 724. — Johel, 631. — Kettener (Burcard), architecte, 482. — Lamoureux (François), architecte, 465. — Largent (Pierre), architecte, 339. — Laudin, émailleur, 738. — Laurent (Germain), architecte, 726. — Le Bailif (Guillaume), charpentier, 59. — Leclerc (Clément), architecte, 469. — Lecornuet, 474. — Lefèvre (Jacques), sculpteur, 260. — Le Merle (Pierre), architecte, 469. — Le Morturier (Pierre-Antoine), sculpteur, 477. — Lemoyne (Jehan), menuisier-sculpteur, 463. — Lépine (Jean de), architecte, 59. — Lepot (Jean), verrier, 92. — Lepot (Nicolas), verrier, 92. — Leprince (Eugrand), verrier, 92. — Li Flamans, orfèvre, 336. — Léonard Limousin, émailleur, 681. — Liso, fondeur, 13. — Lydon, émailleur, 337. — Marchand (François), sculpteur, 471. — Marcoe (Symon), orfèvre, 543. — Martin (Guillaume), architecte, 575. — Martinus, sculpteur, 336. — Masse

(Pierre), orfèvre, 543. — Massit, orfèvre, 463. — Mathien d'Arras, architecte, 12. — Mathurin Georges, architecte, 59. — Meguyer (Jehan), architecte, 469. — Mervache (André), peintre, 465. — Michel le Papelart, architecte, 190. — Mignot (Jean), architecte, 12. — Millon (Jacques), menuisier, 476, 721. — Milmault, peintre, 576. — Mousset (Thomas), fondeur, 395. — Nepveu dit Trinqueau (Pierre), architecte, 470. — Nouailhier (Pierre), émailleur, 738. — Offlard (Jean), facteur d'instruments, 542. — Ohnmacht, sculpteur, 330. — Oliverus, enlumineur, 737. — Ormont (Jean), fondeur, 465. — Palissy (Bernard de), 681. — Panchard, architecte, 44. — Patras (Lambert), orfèvre-dinandier, 482. — Paulmet Texandier, orfèvre, 463. — Pellevoisin (Guillaume), architecte, 469. — Pénicaud (Pierre), émailleur et verrier, 463. — Pérréal ou de Paris (Jean), peintre, 479. — Petitus de Voille, 336. — Piart, 187. — Pierre de Sens, architecte, 542. — Piers (Johan), charpentier, 186. — Pilon (Germain), sculpteur, 243, 575, 592. — Pion (Nicolas), peintre, 577. — Pinaigrier (Robert), verrier, 471. — Pinson (Nicolas), peintre, 576. — Poirier, émailleur, 462. — Poussin (Nicolas), 47. — Ravy (Jean), sculpteur, 668. — Raymond (Pierre), peintre, 463. — Réchambault, verrier, 463. — Reinaud Levieux, peintre, 576. — Rennequin Suallem, mécanicien, 612, 629. — Reymond (Martial), orfèvre, 463. — Richard, architecte, 348, 575. — Richard, peintre, 464. — Rinaldus, 737. — Riquier Haulroye, orfèvre, 339. — Rochet, peintre, 681. — Roulland (François), fondeur, 463. — Saint-Hugues, architecte, 737. — Sambin (Hugues), 477. — Sauvalge (Jehan), tapissier, 576. — Savary (Gilles), peintre, 546. — Savvalo, enlumineur, 737. — Senault (Guillaume), architecte, 469. — Serre, peintre, 576. — Sourisseau (Denis), sculpteur, 463. — Taurigny (Richard), sculpteur, 243, 246. — Umbert, architecte, 348. — Umbertus, architecte, 574. — Verrier (Jehan), orfèvre, 463. — Veyrier (Christophe), sculpteur, 576. — Vidal (B.), émailleur, 337. — Wolbéron, architecte, 513. — Yvert (Jean), orfèvre, 463. — *Monogrammes d'artistes*, 187. — *Images d'artistes*. — Tombes d'architectes, 189, 190.

265. — Portrait, 236. — Statue, 365. — *Inscriptions relatives à des artistes*, 722.

ARTISTES ÉTRANGERS ayant travaillé en France, 185, 376. — *Erreurs à ce sujet*, 196, 247. — *Fausse attributions*, 350, 469, 471. — *Noms d'artistes étrangers*. — Anglais, 189. — Italiens, 58. — Liégeois, 189. — *Liste des artistes étrangers cités*. — Nicolaus Angeli, architecte italien, 314, 315. — Albert Brule, sculpteur flamand, 247. — François Donejs, peintre italien, 15. — Holbein, 272. — Mario ou Mariaul, architecte italien, 183, 259. — Conrad Meyt ou Goura Malt, sculpteur, 183, 259, 478. — Michel-Ange, 370. — Petrus, architecte italien, 314, 315. — Primateo, 270. — Ubertus, architecte italien, 314, 315. — Bastien Vander Van Hue, sculpteur, 472. — Jehan de la Veris, sculpteur aragonais, 477.

ANS (église de l'île d'), 186.

ATTIGNY (église d'), 89.

AUBERVILLIERS (église d'), 566, 689.

AUTELS, 374, 375.

AUXONNE (église d'), 215.

AUXONNE (tour de l'église d'), 327.

AVRANCHES (cathédrale d'), 114.

B.

BADIGEONNAGE, 205, 224 à 236, 362. — Affection des habitants du département de Seine-et-Oise pour le badigeonnage, 269.

BAGNÈRES-DE-LUCHON (église de), 108.

BAPTISTÈRES. — D'Espeaubourg, 138. — De Saint-Jacques de Troyes, 535. — Voy. *Fonts baptismaux*.

BARD-LE-RÉGULIER (église de), 419.

BARD-LE-RÉGULIER (bains antiques de), 438.

BASSE-OEUVRE de Beauvais (la), 294.

BAYE (église de), 351.

BAYEUX (cathédrale de), 259.

BEAUNE-LES-MESSIEURS (abbaye de), 256, 272.

BEAUMONT-DE-LOMAÏNE (église de), 390.

BEAUNE (église de), 109, 168.

BEAUNE (chapelle de Notre-Dame de), 453.

BELLAY (église de), 491.

BESANÇON (cathédrale de), 419.

BLASONS, 298, 518, 716.

BONJAN (église de), 268.

BON-SECOURS (église de la montagne de), 370.

BOUCHÈRES à Limoges (église des), 88, 145.

BOUGIVAL (église de), 629.

BOULOGNE (église de), 263.

BOUQUELON (chapelle de), 372.

BOURGÈS (cathédrale de), 112, 172, 310.

BOURGÈS (tour N. de la cathédrale de), 467.

BREUIL-BENOIT (abbaye de), 266.

BRIOUDE (église de), 422.

BRUNQUEL (château de), 114.

C.

CALAIS (Notre-Dame de), 126.

CANONS. — Deux canons pris aux Anglais et conservés au mont Saint-Michel, 253.

CAPESTANG (église et château de), 268.

CARIGNAN (église de), 328.

CARTES ARCHÉOLOGIQUES, 10, 24.

CATACOMBES de la basilique de Saint-Marc, à Rome, 519.

CERCUEILS de la famille de La Tour, 181.

CIMENTES ET MASTICS. — Discussions et principes sur l'emploi des ciments et mastics, 209.

CITADELLE DE CARCASSONNE, 410.

CITRY (église de), 42.

CHAIRE de l'église de Souppes, 268.

CHALONS (Notre-Dame de), 129, 190.

CHAMBORD (château de), 680.

CHAMIGNY (église de), 44.

CHAMPEAUX (collégiale de), 70, 148, 197, 660.

CHAMPIGNY (sainte chapelle de), 13.

CHARPENTES des anciens édifices, 152, 366, 399, 514, 517, 562.

CHANTRES (cathédrale de), 410.

CHASSES du Limousin, 144, 147. — De Mauzac, 411. — De la Guène. — Affaires relatives à la vente d'icelle, 428.

CHATEAU-CHALON (église de), 109.

CHATEAU-LANDON (église de), 268.

CHATEAUX. — de Chambord, 680. — De Champigny, 13. — De la Reine-Blanche à Melun, 75. — De Boulogne, 265. — De Joinville, 332. — Voy. aux noms.

CHAVAGNES-EN-PAILLERS (Antiquités de la paroisse de), 557.

CHEMILLÉ (Notre-Dame de), 419, 535.

CHEMINÉES, 149.

CHESTER (cathédrale de), 531.

CLERMONT-FERRAND (Notre-Dame de), 310.

CLEMMONT-LODÈVE (église de), 671.
 CLOCHES ET SONNETTES, 13, 334, 467, 490, 724.
 CLOITRE-DES-PETITS-PÈRES à Paris, 446, 493.
 CLOITRE-DU-CALVAIRE au Luxembourg, 493.
 CLOITRE-DE-SAINT-SAUVEUR, 73, 421, 535.
 COMITÉ. — Liste des membres, 1, 382. — Travaux du Comité, 161, 162, 163, 398. — Projets de publications, 505, 562. — Nécrologie, 381. — Correspondants du Comité. — Mesures arrêtées à l'égard de ceux qui ne correspondent pas, 415. — Ouvrages offerts au Comité. — Voyez *Ouvrages*.
 COMMISSIONS ET SOCIÉTÉS ARCHÉOLOGIQUES, 10, 14, 24, 61, 62, 127, 130.
 CONDÉ-SUR-VEZÈRES (église de), 265.
 CONFESSIONNAUX, 590.
 CONSTRUCTION D'ÉGLISES NOUVELLES (documents sur la), 367.
 CONSTRUCTION DES ÉGLISES NOUVELLES (principes sur la), 155, 163. — Lettre de M. Boissac sur la, 510.
 CORBEIL (église de), 613.
 CORBIE (abbaye de), 450.
 CORDÉLIERS DE L'OBSERVANCE à Lyon (église des), 416, 447, 541.
 CORNETS en terre cuite placés dans les voûtes des églises, 440.
 CORPORATIONS. — Statuts de la corporation des peintres, sculpteurs, brodeurs et doreurs de Perpignan, 727.
 COULOMBS (abbaye de), 18, 53.
 COURS D'ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE, 19, 20, 21, 22, 160, 400, 596, 713. — [Projet de créer une chaire d'archéologie religieuse, 560, 700].
 CROIX FUNÉRAIRE de Champigny, 45.
 CROIX, 72, 539, 540.
 CROUY (église de), 82.
 CRYPTES, 179, 420, 570.

D

DAMMARTIN (église collégiale de Notre-Dame de), 51.
 DÉRADICONNAGE ET GRATTAGE des monuments, 30, 95, 97 et suivantes, 236, 236, 424. — (Principes et discussion sur le), 236, 286, 424.
 DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES, 12, 74, 150, 175, 176, 177, 180, 216, 295, 299, 300, 319, 334, 434 à 441, 518, 540, 597,

598, 599, 672, 673, 675, 676, 684, 717.
 DEUIL (église de), 174.
 DONNEMARIE (église de), 494.
 DOUCH (église de), 333.
 DREUX (église de), 296.

E

ÉGLISES. — Échoppes qui les entourent, 525. — Églises à coupoles, 616. — Églises fortifiées et crénelées, 274. — Églises attribuées aux Templiers, 530. — Voy. au nom de chaque église. — Églises (mutilations, destructions, restaurations d'). — Voy. *Vandalisme*.
 ELS (château d'), 516.
 ÉMAUX ou objets émaillés, 17, 195, 290, 277, 278, 344, 378, 379, 681. — Voy. *Pavés*.
 ESPAGNE (Abbaye d'), 143.
 ÉPITAPHES, 16. — Voy. *Inscriptions*.
 ERREURS ARCHÉOLOGIQUES. — Les moustaches de la Vierge. — Le Diable mis à la place de Dieu. — Vesta changée en Vierge-Marie, 320. — L'hérétique Origène canonisé par M. Debré, 683.
 ESTAMPAGE. — Au papier, 197. — (Principes sur l'), 71.
 ÉTABLISSEMENTS MONÉTAIRES DU MOYEN ÂGE, 490.
 ETRETIAT (Notre-Dame d'), 573.
 EYMOUTIERS (église d'), 146.

F

FERRIÈRES (église de), 46.
 FLOING (église de), 274.
 FOLLEVILLE (église de), 135.
 FONTS BAPTISMAUX, 85, 285, 427, 625.
 FONTAINES de Paris, 707.
 FONTAINE de Saint-Mathurin, 268.
 FONTE (emploi de la) à Saint-Rémy, 206.
 FORTIFICATIONS, 293, 318, 351.

G

GAILLON (château de), 339, 340.
 GARCHES (église de), 270, 347.
 GOTHIQUE (origine de ce mot appliqué à l'architecture ogivale), 106.
 GRANDMONT (abbaye de), 145.
 GRANDPRÉ (château de), 224.
 GRENOBLE (cathédrale de), 490.
 GRILLES, 356, 491. — en fer et en cuivre de Belgique, 758.

GRISOLLES (église de), 710.
GUAINVILLE (château de), 266.
GUZARGUES (église de), 139.

H

GROS HORLOGE de Poitiers, 464.
HÔTELS.—De Cluny, 443, 708.—De Sens, 353, 706.
HÔTEL-DIEU (dais de l') à Beaune, 453.—De Montmorillon, 260.
HÔTELS-DE-VILLE.—De Boulogne, 263. — De Dôle, 226. — De Dreux, 266. — De Morlaix, 226.

I

ICONOGRAPHIE, 39, 60, 109, 121, 132, 165, 194, 217, 309, 334, 636, 676.
INFLUENCE DE L'ART FRANÇAIS EN EUROPE, 12, 136, 245.
INSCRIPTIONS, 13, 16, 32, 57, 108, 131, 161, 180, 186, 193, 256, 270, 301, 313, 347, 359, 453, 458, 571, 599, 717. — Les inscriptions doivent être en français, 114.
INVENTAIRE des biens de la comtesse d'Ampurias, 277.
ISSOIRE (Notre-Dame d'), 93.
IVOIRES.—La Trinité, 109.

J

JEAN-DES-BARRÈS (Histoire du chevalier), 49.
JOUY (église de), 625.

L

LA CHAISE (prieuré de), 39.
LA CHAPELLE-SOUS-CRÉCY (collégiale de), 47.
LAGNY (église de), 49.
LAISNES-AUX-BOIS (église de), 128.
LA LOGE de Perpignan, 663.
LA MOTHE-SAINT-HÉRAYE (château de), 225.
LARCHANT (église de), 268.
LATES (église de), 140.
LAUCHERZEE (église de), 516.
LIMOGES (cathédrale de), 141, 145.
LITURGIE, 631.
LIVRE NOIR d'Amiens, 129.
LONS-LE-SAULNIER (église des cordeliers de), 257.
LONS LE-SAULNIER (église des frères mineurs de), 257.
LOUISVILLE (cathédrale de), 31.

LOUVRE (Documents sur la construction du), 719.

M

MADLEINE DE BÉZIERS (église de la), 267.
MAGRIGNES (chapelle de), 264.
MAISONS ANCIENNES. — Maison de la rue du Tambour, à Reims, 25, 39, 200, 318. — De la rue Saint-Christophe, à Soissons, 38, 200. — En bois sculpté à Orléans, 207. — D'Acy-en-Multien, 267. — De Moret, 269. — De Blévy, 270. — A Saint-Yrieix, 564. — A Paris, 712.
MANS (cathédrale du), 208.
MANUSCRITS, 265.
MARCIAC (église de), 711.
MAS-D'AGENAIS (église du), 628, 715.
MAUSOLÉES, 42, 201.
MAUBUISSON (abbaye de), 269.
MAY (église de), 44.
MÉDAILLE D'OR avec inscription bilingue, 359.
MELUN (Notre-Dame de), 421, 535.
MENIL-AMELOT (église du), 52.
MESNIÈRE (chapelle de), 329.
MESNIL-SAINT-FIRMIN (château de), 620.
MEUBLES ANCIENS, 260.
MINIMES à Toulouse (église des), 492.
MITRY (église de), 80.
MONNAIES GAULOISES, 150.
MONUMENTS.—*Celtiques*, 263, 266, 267. — Erreurs et confusions à ce sujet, 261. — *Gallo-Romains*, 266. — *Romains de Lyon*, 39. — *Romans*, 79. — *Conservation des monuments*, 33, 64, 68, 107, 168, 198, 215, 284, 318, 326, 350, 361, 409, 413, 445, 488, 535, 564, 624, 658, 663, 706. — *Monuments dont le Comité a assuré la conservation*, 33, 63, 68, 70, 75, 567. — *Voy. aussi aux noms. — Découverte des monuments*, 175. — *Description de monuments*. — Description des églises de l'arrondissement de Meaux, 40. — *Destruction de monuments*, 293. — *Voy. Vandalisme, restaurations. — Etude et recherche des monuments*, 296, 309, 328, 343, 365, 619, 715. — *Restauration des monuments*. — L'évêque de Tournay consulte le Comité sur la restauration de sa cathédrale, 27. — *Restauration de la Pile-Saint-Mars*, 77. — De la cathédrale de Tournay, 97. — De la sculpture extérieure de la cathédrale d'Amiens, 170. — De la cathédrale de

Bourges, 172.—De Saint-Remi, 203.—
De Saint-Jacques de Liège, 289. — De
Notre-Dame de Paris, 320, 321, 340, 360.
—Blâme du Comité sur les restaurations
de divers monuments, 211, et en parti-
culier sur la restauration de Notre-
Dame de Paris, par l'architecte Godde,
321. — *Statistiques monumentales en-
voyées au Comité*, 605, 607, 610, 611,
614, 615, 617, 673, 716.
MONUMENT VOTIF trouvé dans le départe-
ment du Lot, 16.
MONS (église de), 319.
MONTAL (église de), 96.
MONTBENOIT (église de), 337.
MONTEREAU (église de), 520.
MONTEVRAIN (église de), 43.
MONTÉY-SAINT-PIERRE (église de), 274.
MONTFERRAND (église de), 358.
MONTIERENDER (abbaye de), 526.
MONTFORT (château de), 225.
MONTREUIL (église, château, prison, hôpi-
tal de), 265.
MONTSEUGNY (église de), 165.
MORET (église de), 269.
MOSAÏQUES, 119, 131, 271, 324, 368.
MOULAGE DE MONUMENTS (Circularre du
ministre de l'intérieur relative au), 415.
MOULINS (cathédrale de), 522.
MOURS (église de), 625.
MOUSSEY-LE-NEUF (église de), 47.
MOUTIER D'AHUN (église du), 462.
MOUZON (église de), 571.
MOY (château de), 225.
MURS. — Voy. *Fortifications*.
MUSÉES, 266, 352, 433, 518.
MUSIQUE, 317. — Voy. *Plata chant*.

N

NANTOUILLET (église et château de), 54.
NEUVY-LE-ROI (église de), 219.
NEUWILLER (chapelle de), 671.
NOMS des rues et des ponts (principes sur
les), 73, 567.
NOVY (église de), 274.

O

OCQUERRE (église d'), 43.
OISSERY (église d'), 48.
ORBAIS (église d'), 23, 219, 365.
ORFÈVREBIE, 260.
ORGUES, 317.
ORVAL (église d'), 539.

OSTENSOIR, 728.

OTHEIS (église d'), 83.

OUVRAGES OFFERTS AU COMITÉ, 9, 57, 66,
103, 193, 213, 282, 304, 324, 343, 389,
414, 443, 486, 505, 533, 556, 581, 618,
649, 664, 699.

P

PALAIS des archevêques de Narbonne, 295.
PARIS (Notre-Dame-de-), 320. — Note sur
les statues des rois de Notre-Dame de
Paris, 366.

PATÈNES, 296.

PAYAGE DES ÉGLISES, 71.

PAVÉS en briques ou carreaux émaillés,
25, 39, 297.

PEINTURES DU MOYEN ÂGE, 31, 61, 64, 68,
123, 363, 126, 130, 133, 166, 174-208, 283,
488-217, 218, 251, 259, 268, 287, 293,
297, 310, 343, 508, 565, 612, 615, 670,
674, 675, 673, 675, 682.

PIERRES LIMITES, 494.

PIERRES TUMULAIRES, 71, 72, 108, 270,
315, 549, 660.

PITIÉ (Notre-Dame de) à Cahors, 96.

PLAIN-CHANT et musique ancienne, 514,
650. — Voy. *Musique*.

PLANS et dessins d'édifices du moyen
âge, 188, 310, 458, 460, 509, 510, 513,
726.

PLOMBES CISELÉS. — Nappes de plomb sur
la toiture de Notre-Dame de Châlons,
466.

POUARE (église de), 215.

POIDS ANCIENS, 281.

PONT-DE-SAINTES, 706.

PONT-L'ABBÉ (château de), 226.

PONTIGNY (église de), 639.

PORTES, 80, 225, 226, 352, 362. 417, 667,
668, 706, 712.

PORTRAITS. — De Charles-Quint, 129.

PUITS ROMAINS, 271.

PUITS DE MOISE, 288.

PUY (Notre-Dame du), 627, 709.

R

RECLOSES (église de), 147.

RELIQUAIRES, 167, 319.

RETABLES, 268, 273, 287, 462.

RHYS (église de), 267.

RIEUX-MÉRINVILLE (église de), 518.

RIOM (Sainte-Chapelle de), 357.

ROSES. — De Saint-Remi, de Saint-Florin.
206.

ROUEN (cathédrale de), 306.
ROYAUMONT (abbaye de), 291.
RUES.—Voy. *noms des rues*.

S

SACRISTIES (position des), 341.
SAINTE-AGATHE DE LONDON (chapelle de), 345.
SAINT-AIGNAN (crypte de), 369.
SAINT-ANATOLE, à Salins (église de), 272, 572, 639.
SAINT-ANDRÉ-LE-BAS (abbaye de), 348, 566.
SAINT-ANTOINE (abbaye et église de), 520.
SAINT-APHERODISE de Béziers (église de), 528.
SAINT-ASPAS (église de), 421, 473, 535.
SAINT-AUBIN (tour de), 533.
SAINT-AUBIN-DES-PONTS-DE-CÉ (abbaye de), 59.
SAINT-AURÉLIEN-SAINT-CÉNADRE (église de), 86.
SAINT-AYOUL de Provins (église de), 410.
SAINT-BASILE à Etampes (église de), 112.
SAINT-BERTRAND de Comminges (église de), 107, 108.
SAINT-CERNÉUF de Billom (église de), 310.
SAINT-CHARLES de Sedan (église de), 181.
SAINT-CLAUDE (cathédrale de), 272, 315.
SAINT-DENIS de Piles (église de), 530.
SAINT-DIÉ (église de), 696.
SAINT-ETIENNE de Beauvais, 91.
SAINT-ETIENNE de Châlons, 190.
SAINT-ETIENNE de Dreux (collégiale de), 266.
SAINT-ETIENNE-DU-MONT (église de), 147.
SAINT-ETIENNE de Nevers (église de), 491.
SAINT-ETIENNE de Périgueux, 222.
SAINT-FLORENT (abbaye de), 206.
SAINT-FRANÇOIS-DE-PAULE de Toulouse, 535.
SAINT-FRONT de Périgueux, 68, 220, 410.
SAINT-GILDAS-DES-BOIS (église de), 526, 624.
SAINT-GILLES à Montoire (chapelle de), 217.
SAINTE-GENEVIEVE (chapelle du château d'Angers), 419.
SAINT-GROMES (église de), 216.
SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, 319, 417.
SAINT-HONORAT (église de), 130.
SAINT-JACQUES d'Orléans (portail de), 207.
SAINT-JEAN de Dijon (église de), 426.
SAINT-JEAN à Poitiers (église de), 109.

SAINT-JULIEN de Brioude (église de), 95, 218.
SAINT JULIEN de Tours (église de), 659.
SAINT-JUST à NARBONNE (cathédrale de), 294.
SAINT-LÉON (chapelle de), à Merléac, 327.
SAINT-LOTHEIN (église de), 109.
SAINT-LOUP de Naud (église de), 691.
SAINT-LUPICIN (église de), 109, 421, 525, 535.
SAINT-MARTIN-AUX-BOIS (église de), 420, 535.
SAINT-MARTIN d'Angers (église de), 369.
SAINT-MARTIN de Bromes (tour de), 531.
SAINT-MARCEL (église de), 88.
SAINT-MARIE-AUX-DAMES (église de), 81.
SAINT-MAURE (église de), 616.
SAINT-MAURICE d'Angers, 59.
SAINT-MENOUX (église de), 522.
SAINT-MERRY (église de), 661.
SAINT-MESMES (église de), 50.
SAINT-MICHEL (abbaye du Mont), 251, 253.
SAINT-PAIXANT (église de), 537.
SAINT-PALAIS (église de la paroisse), 82.
SAINT-PARIZE-LE-CHATTEL (église de), 694.
SAINT-PATUS (église de), 40.
SAINT-PIERRE à Aire (église de), 125.
SAINT-PIERRE de Chartres, 410.
SAINT-PIERRE-SUR-DIVE (abbaye de), 184.
SAINT-PIERRE-LE-GRAND de Poitiers (église de). — Procès-verbal des dévastations commises par les protestants, en 1562, 465.
SAINT-PIERRE de Saint-Claude (église de), 196.
SAINT-PIERRE de Vienne (église de), 566.
SAINT-POL de Léon (église de), 708.
SAINT-RADEGONDE (église de). — Pillée en 1562. — Procès-verbal du pillage, 731.
SAINT-REMI (église de), 203.
SAINT-SERGE d'Angers (abbaye et église de), 59, 77.
SAINT-SULPICE de Favières (église de), 113.
SAINT-SATURNIN de la Libarde (crypte de), 345.
SAINT-SATURNIN de Toulouse, 64.
SAINT-SAULVE à Montreuil (église de), 265.
SAINT-SAUVEUR (chapelle de), 77.
SAINT-SAVIN (église de), 84.
SAINT-TRIBAULT (église de), 41.
SAINT-THOMAS de Strasbourg, 482.
SAINT-TRINITÉ à Angers (église de), 79.

SAINT-URBAIN de Troyes (église de), 624.
 SAINTE-URBANNE (église de), 163.
 SAINTE-URSULE de Delft (église de), 738.
 SAINT-VINCENT de Mâcon (église de), 417, 508.
 SAINT-VINCENT de Montréal (église de), 630.
 SAINT-VIVIEN (église de), 82.
 SAINT-YRIEIX (église de), 87.
 SARCOPHAGES, 130.
 SCHAUX, 62.
 SCULPTURE (divers objets de), 268, 179, 292, 380, 411, 620. — Sujets satiriques, 686.
 SCULPTURES PEINTES, 116.
 SÈEZ (cathédrale de), 296.
 SELLES-SAINT-DENIS (chapelle de), 68.
 SENLIS (cathédrale de), 521.
 SENS (cathédrale de), 60.
 SÉPULCRE de l'église Saint-Jean-Baptiste à Chaumont, 60.
 SILVACANE (église de), 249, 327.
 SISTERON (église de), 169.
 SOUPES (église de), 268.
 SOUVIGNY (église de), 522, 692.
 STALLS, 107, 113, 196, 243, 240, 247, 250, 316, 365, 472, 481, 685, 687, 688.
 STATUES ANCIENNES, 150. — D'évêques du moyen âge, 528, 539.
 STRINFELD (Abbaye de), 515.
 SULLY-SUR-LOIRE (église de), 665.

T

TABERNACLES, 378.
 TABLEAU de l'hôpital de Villeneuve-lès-Avignon, 35.
 TABLEAU votif de l'abbaye de Beaume-les-Messieurs, 273, 427.
 TABLEAU de l'église de Vaucresson, 712.
 TAPISSERIES, 272, 285, 412, 572.
 THÉÂTRES. — D'Aulun, 425.
 THIN-LE-MOUTIER (église de), 274.
 TILLOY-LÈS-CONTY (église de), 420.
 TISSUS ANCIENS. — Serviettes damassées de Courtray, 475.
 TOMBEAUX, 51, 80, 135, 141, 179, 207, 257, 264, 272, 422, 476, 517, 544, 616, 621.
 TOURS, 14, 87, 113, 174, 297, 419. — Voy. les noms.

TOURNAY (cathédrale de), 27.
 TOURNUS (église de), 368.
 TRADITIONS, usages et fêtes populaires, 269, 276, 495, 497, 498, 499, 500, 523, 690, 716.
 TRÉSORS D'ÉGLISES, 501, 502. — Trafic des trésors ou objets d'art appartenant aux églises par les fabriques. — Moyens de s'y opposer, 34. — Détails sur ce trafic, 35, 36, 86, 220, 223, 227, 270, 285. — Lettres du ministre à ce sujet, 199.
 TRINITÉ DE VENDOME (église de la), 491, 525, 661.
 TRIPTYQUES, 272.
 TROO (église de), 219.
 TUNULUS, 494, 618.

U

USAGES LITURGIQUES. — Voy. *Liturgie*.
 UTRECHT (cathédrale d'), 739.
 UZEST (église collégiale d'), 264.

V

VAL-DE-MIÈGES (église de), 272.
 VANDALISME. — Le fermier du château de Nantouillet averti par le Comité, 55. — Un architecte veut transformer en latrines publiques le baptistère de Saint-Jean à Dijon, 426. — Actes de vandalisme du génie militaire à Alger, 707. Actes divers de vandalisme, 62, 77, 84, 90, 220, 224, à 236, 270, 274, 353, 362, 364, 449.
 VAUCRESSON (église de), 712.
 VAULUISANT (abbaye de), 475.
 VAUX-DE-CERNAY (abbaye de), 613, 620.
 VELAY (églises du), 628.
 VERPEL (église de), 525.
 VÊTEMENTS SACERDOTAUX, 259.
 VIAS (église de), 84, 285.
 VIERGE (statue de la), 331, 332.
 VILLENEUVE-LE-COMTE (église de), 45.
 VITRAUX, 15, 52, 89, 93, 120, 123, 147, 148, 263, 329, 357, 412, 538, 622, 667.
 VOIES ROMAINES, 20, 175.

W

WASQUERHAL (église de), 11.



SAINT-URB/

SAINT-UB

SAINT-UI

SAINT-VII

508.

SAINT-VI

630.

SAINT-V

SAINT-Y

SARCOP

SCHAUX

SCULPT

202.

686

SCULI

SERZ

SELI

SEN

SEN

SEI

SEI

SI

SI

S

S

S





MAY 15 1936

